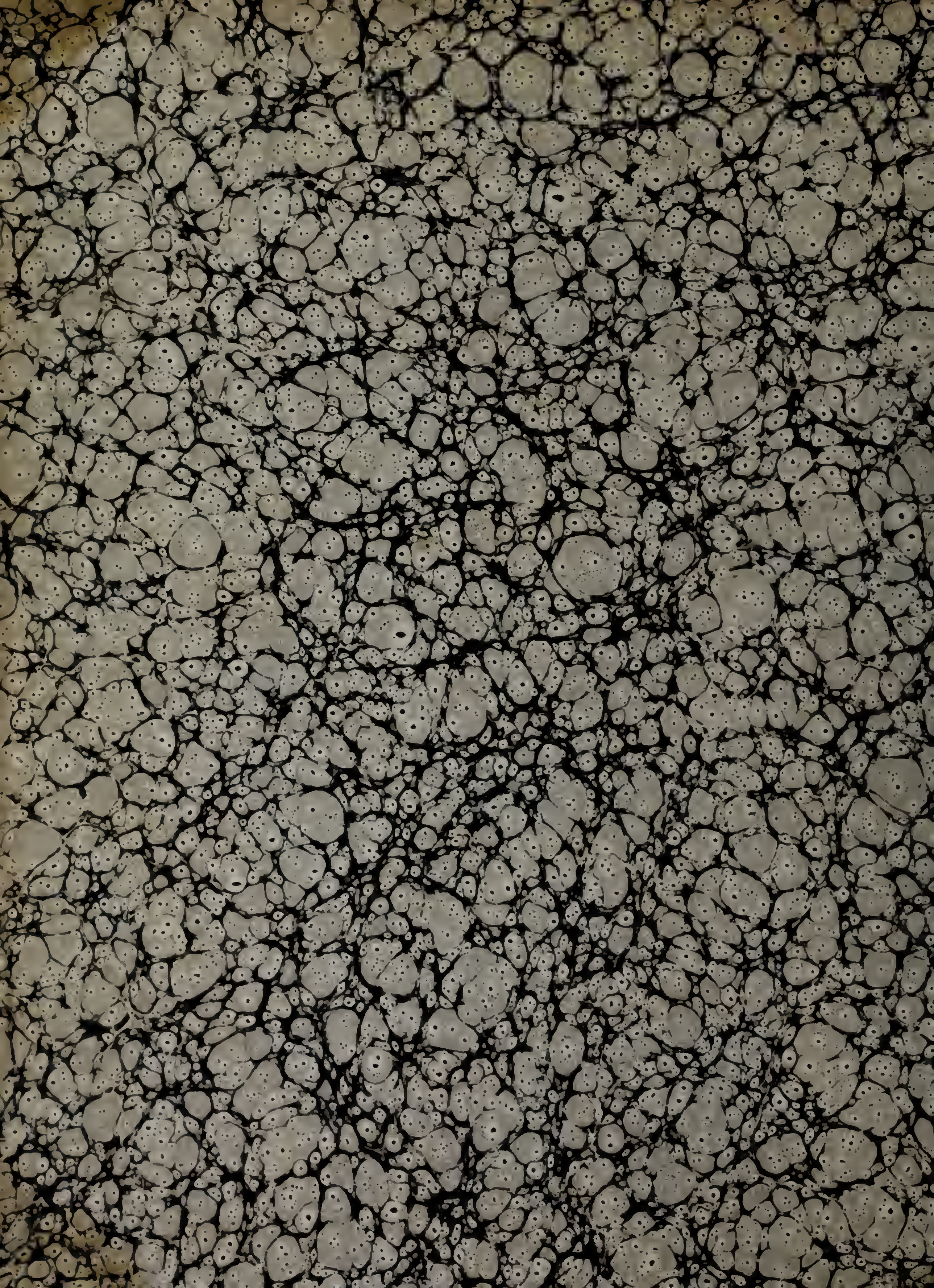
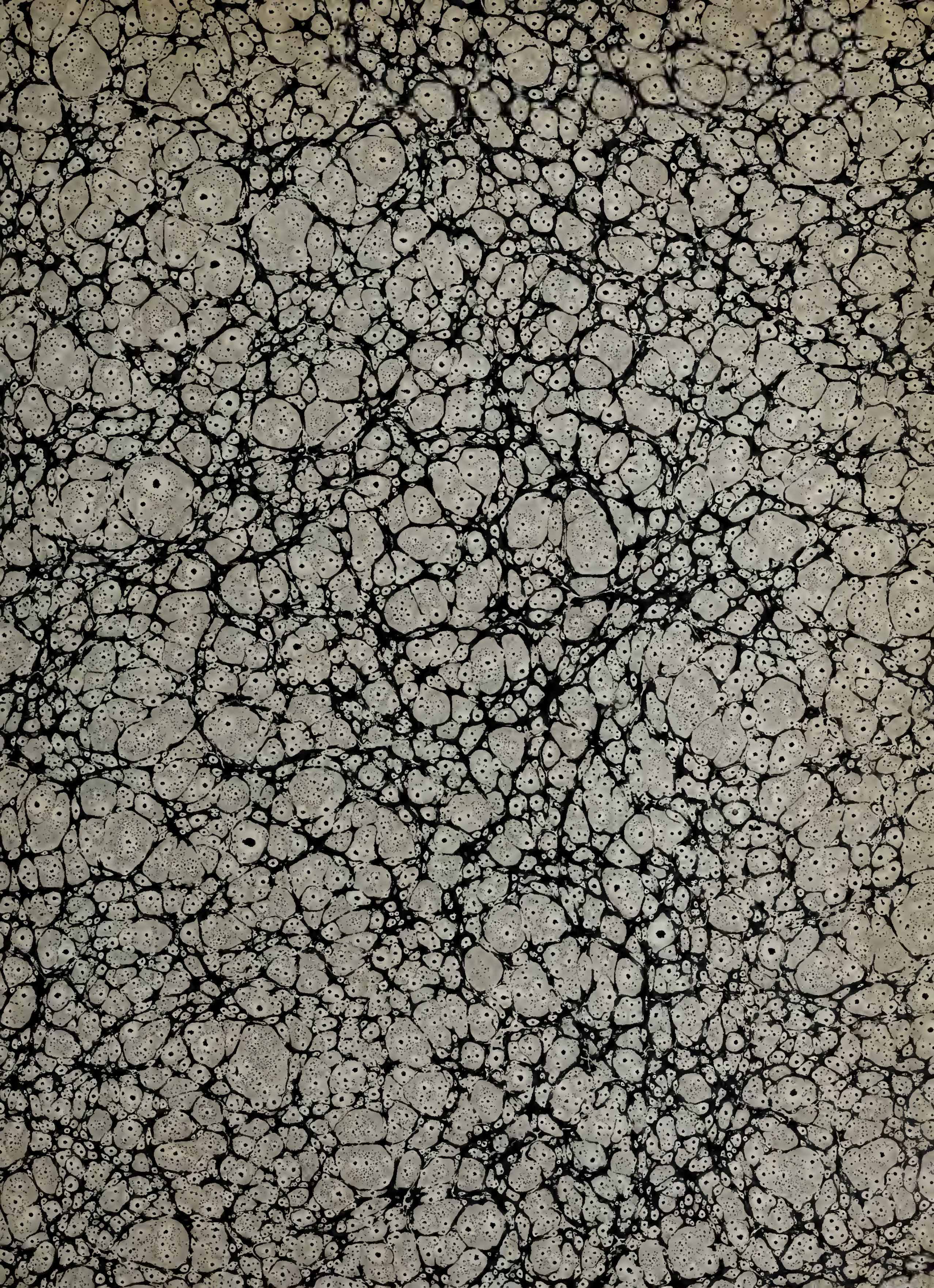




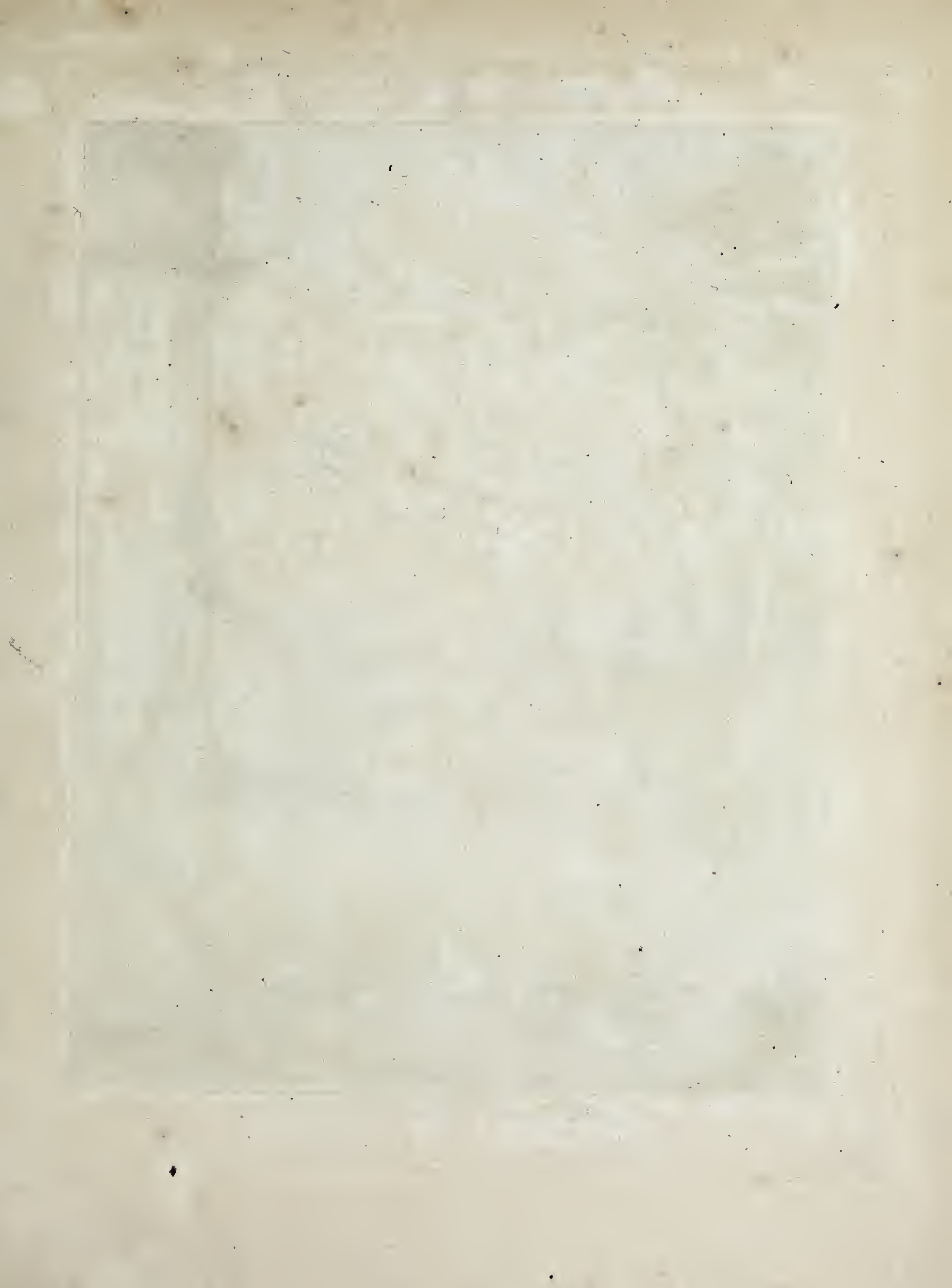


MUSÉUM
DE LA JEUNESSE,

OU

TABLEAUX HISTORIQUES

DES SCIENCES ET DES ARTS.



Muséum de la Jeunesse



J. G. de S. Sauveur del.

Premier Frontispice

MUSÉUM
DE LA JEUNESSE,
OU
TABLEAUX HISTORIQUES
DES SCIENCES ET DES ARTS;

Ouvrage orné de GRAVURES COLORIÉES, représentant ce qu'il y a de plus intéressant sur l'Astronomie, la Géologie, la Météorologie, la Géographie, l'Hydrographie, les trois Règnes de la Nature, les Mathématiques, la Mécanique, la Physique, l'Optique, la Marine, l'Art militaire, la Chimie, l'Agriculture, le Dessin, la Peinture, l'Architecture, la Gymnastique, la Mythologie, les Religions, les Monnaies, l'Art Héraldique, les Costumes des Peuples anciens et modernes, l'Histoire et les Hommes célèbres de tous les âges, etc., etc.;

PAR J. GRASSET DE SAINT-SAUVEUR,

ANCIEN VICE-CONSUL DE FRANCE EN HONGRIE ET DANS LE LEVANT.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez Mad. Ve HOQUART, Libraire, rue de l'Éperon, n° 6, près la rue Saint-André-des-Arts.

AN 1809.

MUSÉUM DE LA JEUNESSE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Le siècle de la philosophie vit naître cet Ouvrage immortel dont un moine anglais, le célèbre *Bacon*, avait donné l'idée. Le siècle de *Napoléon* jouit maintenant du bienfait de l'Encyclopédie, de cet ouvrage colossal dans lequel est déposé, avec ordre, tout ce que dans le monde entier, les Savans et les Artistes ont inventé, perfectionné, connu depuis la naissance du monde jusqu'à nos jours. L'Univers est aux pieds des Encyclopédistes, et tous les peuples étonnés envient à la France ce beau monument consacré aux sciences et aux arts. Aujourd'hui cet ouvrage immense est déposé dans nos bibliothèques, dans celles des hommes opulens, et cependant il ne peut être facilement consulté par les gens instruits, qui tous les jours veulent acquérir de nouvelles connaissances ; ni par cette foule immense de jeunes élèves de toutes les écoles qui, à raison de leurs études, ne peuvent fréquenter habituellement nos bibliothèques, ni feuilleter ces gros volumes dépositaires de la science. Quelques hommes intelligens ont cependant, sous plusieurs titres, produit des ouvrages, qui jusqu'à présent paraissent satisfaire la multitude, parce qu'ils offrent un abrégé du grand ouvrage philosophique; mais ces abréviations, ces réductions laissent beaucoup à desirer, parce qu'elles sont ou presque toujours incomplètes, ou trop scientifiques, ou parce qu'elles ne présentent que des objets qui ne sont à la portée que d'un petit nombre de savans ou d'élèves (1).

Il pourrait donc bien mériter de ses contemporains, celui qui, dans l'Encyclopédie, ferait un choix des connaissances les plus familières et les plus utiles, qui les présenterait dépouillées de cet appareil de science qui rebute quelquefois, et qui, ne négligeant jamais ce que l'on doit savoir, embellirait son texte des charmes d'un style aimable, et y joindrait des gravures nécessaires, présentées

---

(1) Parmi les ouvrages intéressans dans cette partie, que le desir d'être utile a produits, on doit distinguer le livre qui a pour titre : *Encyclopédie de la Jeunesse*, ou nouvel Abrégé élémentaire des Sciences et des Arts, par Mme *H. Tardieu*, née *Denesle*. Par sa précision et sa clarté, il est un des meilleurs qui ont paru sur cette matière.

d'une manière vraie et surtout économique. Ce vœu des maîtres et des élèves a été entendu ; il a excité notre zèle, et nous a, pour ainsi dire, forcé à saisir la plume et le burin pour exécuter cet Ouvrage.

Notre cadre est borné, il est vrai, mais il renferme tout ce qui peut plaire aux lecteurs, tout ce que doivent savoir des jeunes gens qui parcourent avec honneur la carrière des études, ou qui déjà ont quitté les écoles, et veulent encore s'occuper avec fruit des élémens des sciences.

Notre livre sera à la portée de tout le monde ; les Dames même le liront avec quelqu'intérêt ; et si tout n'est pas également propre à leur instruction, du moins la plus grande partie de ce qu'il contiendra pourra servir à leur faire passer le temps d'une manière tout à la fois agréable et utile. Les Élèves enfin le recevront avec plaisir, parce qu'il pourra récréer leurs yeux, charmer leur esprit, former leur entendement, se graver dans leur mémoire de la manière la plus efficace, et leur fournir tous les moyens de former le corps et l'esprit.

Cet Ouvrage a pour titre, MUSÉUM DE LA JEUNESSE : c'est aux jeunes gens des deux sexes qu'il est dédié ; car c'est eux qui plus particulièrement ont besoin d'une instruction journalière, et de trouver des livres qui puissent leur rendre l'accès des sciences plus facile, ou seconder leur mémoire fatiguée.

Tout ce qui est utile au plus grand nombre ; tout ce qui peut jeter quelque agrément dans les études des hommes laborieux, appartient à notre MUSÉUM. Outre les objets qui déjà sont compris dans les Encyclopédies portatives ou abrégées, on trouvera dans celle-ci des gravures soignées, et multipliées à propos, qui seront expliquées par le texte.

Pour adopter un ordre nécessaire et présenter, d'une manière positive et claire, toutes les parties qui composent cet Ouvrage, nous choisirons une division qui est dictée par la nature, et une classification reçue dès que les sciences ont pris naissance et se sont propagées.

Dès l'instant que l'homme connaît la noblesse de son origine, il veut savoir ce qu'il est, ce qu'il doit être ; il veut examiner le dehors et l'intérieur de la terre : car, comme le dit, avec juste raison, *Pluche*, dans son livre du Spectacle de la Nature : « puisque l'habitant du monde en est aussi le souverain, il est » juste qu'il parcoure une fois le dedans et le dehors de sa demeure ; qu'il aille faire » le tour de son domaine, qu'il prenne connaissance de ce qui est soumis à son » pouvoir, et prenne possession de tous les biens dont il est le propriétaire. »

L'origine du monde, son existence, et sa forme expliquée par le *Planisphère céleste* et *la Sphère armillaire*, ont fixé ses regards. Bientôt il apprend à connaître les *différens systèmes sur la Théorie des cieux*, *la Physique de la terre*, *la*

Mappemonde, à diviser les deux continens, à étudier enfin tout ce qui appartient à l'*Astronomie*, à la *Géographie des âges*, enfin à savoir apprécier tout ce qui, dans le monde, frappe le sens de la vue et sa faible intelligence.

L'étude de la terre conduit à celle du ciel, et celle du ciel appelle la connaissance d'un Dieu dont le ciel et la terre publient l'existence, de ce Dieu des *Socrate*, des *Pascal*, des *Bossuet*, des *Newton*; de ce Dieu, l'être infini, l'être par essence, l'être principe qui doit être adoré comme le créateur, le conservateur, le maître et le roi de l'univers; de ce Dieu que défendit avec tant de force et de noblesse le sublime auteur de l'anti-Lucrèce, dont tous les êtres de la nature attestent les bienfaits, qui veut, pour être connu, que l'homme jette un coup-d'œil sur ses ouvrages, qui sont autant de voix éclatantes dont l'accord unanime rendit hommage à la vérité dès la naissance du monde.

Ce Dieu, solemnellement attesté, a droit d'exiger un culte d'amour et de reconnaissance. La nécessité, l'existence d'une *religion révélée*, que l'ignorance et l'oubli ont souvent dénaturée, deviendra l'objet de nos recherches; nous la trouverons au milieu des *religions* qui se partagent le monde, et se disputent la gloire d'offrir au Créateur le culte qui n'est dû qu'à lui seul.

L'Histoire naturelle doit nécessairement nous occuper. *Les trois Règnes de la Nature* y seront présentés de la manière la plus instructive et en même temps la plus agréable. L'étude *de l'Homme* précédera celle des *Quadrupèdes*, des *Reptiles*, des *Oiseaux* et des *Poissons*, etc., dont on s'attachera à faire connaître les mœurs, l'intinct, l'industrie et l'utilité. — La *Botanique* viendra jeter quelques fleurs sur nos travaux, et nous délasser un moment. L'*Agriculture* nous conduira dans les campagnes, et la *Minéralogie* dans le sein de la terre; toutes ces connaissances acheveront l'étude de la nature.

Les sciences exactes nous appelleront bientôt après. — La *Géométrie* avec ses lignes et ses surfaces; les instrumens de *Mathématiques* avec leur utilité; la *Mécanique* avec ses inventions, soit que celle-ci s'occupe de l'art de la guerre ou de la *navigation*, soit qu'elle agrandisse le domaine des arts, ou qu'elle seconde le génie des inventions : enfin, nous n'oublierons point *la Peinture*, *la Sculpture* et *l'Architecture*. Tous ces grands objets occuperont une partie de notre Ouvrage, et seront présentés avec méthode, avec clarté et précision.

Nous nous occuperons de la *Chimie*, qui donne une nouvelle existence aux êtres, qui les décompose et les recompose à son gré. La *Physique*, avec ses prodiges, viendra à son tour nous découvrir les secrets de la nature, nous présenter les découvertes qu'elle a faites dans les siècles de lumière, depuis Aristote jusqu'à nos jours.

L'*Histoire* viendra jeter une nouvelle vie dans notre Ouvrage. Cette science positive nous amènera à connaître les récits fabuleux, les *dieux* ou les *héros* de l'*ancien paganisme*, toute cette antique *Mythologie* qui sert de parure à la poésie et d'ornement à l'imagination. — Bientôt, quittant le sentier des fictions et les personnages allégoriques, nous étudierons l'histoire des hommes, liée à celle du monde entier. Elle nous donnera pour exemples, ces *Rois* qui, comme *Trajan* et le bon *Henry*, firent les délices du monde; elle nous présentera les *grands hommes* de l'*antiquité*, les *sages* de tous les temps, et ces *génies immortels* qui, dans tous les siècles, ont cultivé avec tant de succès les sciences et les arts. Tous les peuples anciens, tels que les *Égyptiens*, les *Chaldéens*, les *Perses*, les *Grecs* et les *Romains* seront tour à tour l'objet de nos observations. L'*Histoire ancienne* précédera l'*Histoire moderne*, et sera suivie de celle de notre France chérie, que le beau siècle de *Napoléon* immortalise à jamais, et que le courage du Héros de notre siècle place la première parmi les Puissances du monde.

Après avoir orné l'esprit de l'homme, il nous restera à former son corps par ces nobles exercices qui ajoutent aux forces naturelles, par ces connaissances libérales qui l'occupent agréablement. On range dans la première classe, la *Natation*, *l'Escrime*, *l'Équitation*, etc..., et dans la seconde, le *Blason*, l'Art de l'*Imprimerie*, les caractères d'*écriture*, depuis son invention, les *chiffres romains*, *arabes;* les *alphabets* des *Hébreux*, des *Chinois* et autres nations, etc.

A toutes ces parties des connaissances physiques et morales, comprises dans notre Muséum de la Jeunesse, sont attachées des gravures coloriées avec le plus grand soin. Ce sera un second ouvrage bien précieux par la fidélité, par la beauté des détails, le ton et la variété des couleurs. On ne pourra nous en contester l'utilité, parce qu'elles donneront un nouveau charme à notre livre, et piqueront la curiosité de nos lecteurs.

DE L'ASTRONOMIE.

TABLEAU représentant *le Soleil, la Lune et ses phases, la Terre, les éclipses, les comètes, le crépuscule, etc.*

TABLEAU représentant *les systèmes de Ptolomée, Ticho-Brahé, les climats, les zônes, les antipodes, les lóngitudes et latitudes.*

TABLEAU représentant *le système de Copernic et les signes du zodiaque.*

TABLEAU représentant *le planisphère céleste, et la sphère armillaire.*

L'ASTRONOMIE est l'étude des astres : ce furent les pasteurs qui, sous le beau ciel de l'*Asie*, eurent les premières connaissances de cet art antique qui bientôt occupa les mages de *Babylone* et les prêtres de *Memphis*. Quand le flambeau des nuits laisse aux étoiles le soin de guider les mortels, c'est aux pasteurs qui errent avec leurs troupeaux, qu'il appartient d'observer le cours de ces astres nombreux qui sont soumis les uns à un mouvement périodique, et les autres sont stationnaires. Les premiers annoncent une période plus ou moins éloignée; les seconds guident les pas des voyageurs errans dans des contrées inconnues.

La navigation, encore dans son enfance, eut besoin de l'Astronomie, qui déjà avait ses lois, ses principes, et dont les signes hiéroglyphiques ornaient la voûte des temples des dieux (1). Cette étude devint alors plus utile à l'homme; elle servit à ses communications, à ses voyages lointains, au commerce, à la conservation des navigateurs qui, sur la Méditerranée, transportaient les richesses du monde qu'ils habitaient.

Les ministres des dieux avaient fait de l'Astronomie leur principale étude : c'est par elle qu'ils obtinrent parmi les hommes une grande considération; ils dûrent s'occuper d'une science que la nature indiquait pour améliorer l'agriculture, pour se prémunir contre les accidens imprévus occasionnés par des météores malfaisans, et prévenir les funestes effets des grandes inondations périodiques qui désolent ou fécondent certaines contrées.

Le ciel des nuits était connu; celui qui se trouve éclairé par le flambeau du jour, devait l'être également. Ce bel astre eut l'hommage des astronomes des premiers siècles du monde, et ce fut sans doute parce qu'il portait l'homme vers Dieu, et qu'il annonçait la suprême Intelligence qui gouverne l'univers, qu'il eut, sous le règne de l'idolâtrie, les premiers vœux et les premières adorations. La marche périodique de tous les astres fut alors reconnue, établie, annoncée; la lune et ses phases, le soleil et son mouvement régulier, le repos de certaines étoiles, la course régulière des planètes furent indiqués, et tous les principes de l'Astronomie furent posés, expliqués et représentés en caractères symboliques placés dans

(1) M. Denon, dans son *Voyage en Égypte*, a vu le *Zodiaque* peint sous le portique d'un temple sans doute consacré à *Saturne* ou à *Uranie*, sous les premières dynasties des rois d'Egypte.

les temples, sur les hauteurs consacrées, dans les plaines fertiles, sur les rives des fleuves ou sur les bords des mers. Dès-lors l'Astronomie fut en honneur chez tous les peuples agricoles et commerçans. Les prêtres se chargèrent du soin de transmettre ses oracles à la postérité, d'éclairer le genre-humain, et de conserver aux races futures le souvenir de ses bienfaits.

L'Astronomie fit naître le déisme. = Celui qui sait contempler les merveilles du firmament, *avoue* ce Dieu dont il admire le plus bel ouvrage. *Les cieux apprennent à la terre à révérer leur auteur.* Cette science fit ensuite des progrès rapides : bientôt mieux appliquée, et ramenée aux principes d'une physique plus certaine, elle régla le ciel, essaya d'expliquer les grands phénomènes, et présenta des systèmes que la raison et l'expérience devaient tour-à-tour élever et détruire. Enfin, de nos jours, guidée par le grand *Newton*, elle a pris sa place parmi les sciences positives qui annoncent le génie supérieur de l'homme, et sa prééminence sur tous les êtres de la nature.

Quelle est la matière qui forme ces astres qui brillent dans les cieux? On l'ignore : il semble que la plus grande partie de ces astres lumineux empruntent leur lumière du soleil; divers phénomènes de la nature se présentent pour l'attester : mais des soleils sans nombre ne pourraient-ils pas exister dans l'univers, et l'immensité des étoiles, dans un ciel infini, ne semble-t-il pas réclamer d'autres soleils? On ne doute plus que tous les astres ne soient soumis à un mouvement de rotation : celui de la terre est parfaitement démontré. *Newton* a établi d'une manière certaine, que la terre tournant constamment sur elle-même, doit décrire une *Ellipse;* qu'elle doit être aplatie sur les pôles, et qu'elle conserve toujours le même mouvement de rotation sur le même axe. Ces vérités furent reconnues par les Astronomes membres *de l'Academie des Sciences de Paris*, qui, envoyés dans différentes parties du globe pour déterminer la forme de la terre, trouvèrent, en mesurant les diverses portions du globe terrestre, que ces mesures se rapportaient sensiblement à la forme donnée par *Newton.*

Les phénomènes produits par les éclipses du soleil et de la lune ont fait connaître d'une manière évidente le mouvement de rotation de ces astres, et établi que leur forme est ronde.

On définit l'éclipse de soleil, la privation de lumière que souffre la terre lorsque la lune se trouve en conjonction avec le soleil, c'est-à-dire sur une ligne droite entre le soleil et elle, ce qui ne peut arriver que lorsque la lune est nouvelle.

La lune est un corps opaque; elle emprunte sa lumière du soleil. Toutes les fois que la terre se trouve interposée entre elle et le soleil, elle est privée de la lumière de ce bel astre, et c'est ce qui lui arrive lorsqu'elle est dans son plein et dans le plan de la terre.

Nous avons déjà dit qu'il y a des étoiles fixes et des planètes. Il y a aussi des comètes.

On appelle étoiles fixes ces points lumineux qui brillent pendant la nuit lorsque le ciel n'est point couvert de nuages. Ces points lumineux conservent entre eux un ordre constant. — L'invention des télescopes a fait découvrir que le nombre de ces étoiles est immense : c'est ce qui a fait dire à M. de *Lalande :* « Quarante-quatre mille étoiles découvertes dans une partie du ciel, font présumer que le ciel entier en contient au moins cent millions. »

Les constellations sont des réunions de ces flambeaux des nuits à qui on a donné des noms particuliers, parmi lesquels il y en a douze que le soleil semble visiter tous les ans.

Ces douze constellations forment ce qu'on appelle *Zodiaque*, mot qui veut dire figures empruntées des animaux. Ces constellations sont : le *Bélier*, le *Taureau*, les *Gémeaux*, l'*Écrevisse*, le *Lion*, la *Vierge*, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau*, les *Poissons*. Le soleil au *printemps* se trouve placé dans les trois premières constellations; il parcourt les trois autres pendant l'*été*, et les six autres pendant l'*automne* et l'*hiver*.

Le *Soleil* est un globe lumineux très-éclatant, dont le principe est sans doute le feu; il est gros environ un million de fois comme la terre. Tout prouve que cette ame de l'univers, ce grand foyer de la nature, dont la chaleur féconde fait naître les fleurs du printemps et mûrir les fruits de l'automne, est presqu'immobile dans les cieux où l'a placé la main puissante de l'Éternel. Il est démontré qu'il a un mouvement de rotation sur son axe, et que sa révolution se fait en vingt-cinq jours.

Pour décrire son cercle annuel autour du soleil, la terre met 365 jours 5 heures 48 minutes et 48 secondes. L'excédant des heures et des minutes est additionné par les astronomes, et porté à la quatrième année pour former un jour de plus, et c'est ce qui nous donne les années *bissextiles*.

L'année est la durée du mouvement de translation de la terre au soleil. Le jour est la durée du mouvement de la rotation de la terre en 12 heures. Le mois lunaire est la durée de la révolution de la Lune autour de la terre. L'année solaire commence neuf jours après le passage du soleil au tropique du *Capricorne*. On a divisé, comme nous l'avons déjà dit, cette course du soleil en douze parties. Ces parties, qui dans les cieux sont figurées par les constellations, ont sur la terre leur division, et portent les noms suivans qui forment les douze mois de l'année, savoir : *Janvier*, *Février*, *Mars*, *Avril*, *Mai*, *Juin*, *Juillet*, *Août*, *Septembre*, *Octobre*, *Novembre* et *Décembre*.

On a divisé le mois en semaines, et les semaines en sept jours; il y a quatre semaines dans le mois. Les jours de la semaine adoptés en Europe, sont, le *Lundi*, qui emprunte son nom de la *Lune*; le *Mardi*, de *Mars*; le *Mercredi*, de *Mercure*; le *Jeudi*, de *Jupiter*; le *Vendredi*, de *Vénus*; le *Samedi*, de *Saturne*. Le *Dimanche* est, chez les Chrétiens, le jour du repos ou du Seigneur.

Les planètes sont ces globes qui ont un mouvement régulier soumis à un calcul, qui ne sont point lumineuses par elles-mêmes, et empruntent leur lumière du soleil : on les place ainsi dans l'ordre de leur éloignement du soleil; savoir : *Mercure*, *Vénus*, *la Terre*, *Mars*, *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus*, *Cérès*, *Pallas* et *Junon*.

De tous ces astres, le soleil est le seul qui ait une lumière qui lui soit propre; le soleil est éloigné de la terre d'environ 31 millions de lieues.

Les planètes, par leur mouvement propre, vont d'occident en orient, en décrivant des cercles qui coupent l'écliptique en différens points.

Saturne fait sa révolution en 29 ans et 155 jours. Il est dix fois plus éloigné du soleil que

la terre, c'est-à-dire de deux cent quatre-vingts millions de lieues. Il est entouré de cinq petites lunes ou satellites, et d'un cercle qui réfléchit perpétuellement la lumière du soleil : on l'appelle l'anneau de *Saturne*. Il fut découvert par *Huygens*, en 1659.

Jupiter, cinq fois plus éloigné du soleil que la terre, fait sa révolution en 11 ans et 313 jours. Cette planète a autour d'elle quatre satellites. *Mars* fait sa révolution en un an et 322 jours; *Vénus*, en sept mois et demi ; *Mercure*, en trois mois. Ces deux dernières planètes se voient toujours aux environs du soleil : la première ne s'en éloigne que de 48 degrés, et la seconde de 28.

Les anciens Astronomes ne connaissaient que six planètes. Les modernes, dans l'espace d'un demi-siècle, ont découvert quatre nouveaux astres auxquels ils ont donné le nom de planètes : *Uranus*, qui a été découvert par *Herschel; Cerès*, par *Piazzi ; Pallas*, par *Olbers*, et *Junon*, par *Harding*.

Le mouvement imprimé aux planètes et à tous les astres qui roulent dans l'espace, a fait naître plusieurs systèmes. *Système* vient d'un mot *grec* qui signifie *supposition ;* ensorte que système du monde est *supposer* que l'univers est disposé de telle ou telle manière. *Zoroastre*, chez les *Chaldéens*, d'après une antique tradition, plaça le soleil au centre du monde, mais il ne sut point ordonner la marche des cieux. *Thalès* de *Milet*, *Pythagore* de *Samos* et le grand *Aristote* mirent au jour leur système astronomique ; mais ils parurent tous s'accorder en ce point, que la terre était immobile au centre du monde, et que les cieux, dans leur mouvement de rotation, entraînaient les étoiles et toutes les planètes.

Ptolomée, de la ville de *Peluse*, qui existait dans le deuxième siècle, sous le règne de l'empereur *Adrien*, soutint l'opinion des anciens, et prétendit que le monde était composé de deux régions, l'*élémentaire* et l'*éthérée*. Selon lui, la région *élémentaire* comprend la terre, l'air et le feu. La région *éthérée* enveloppe l'*élémentaire*, et comprend onze *cieux*, savoir, ceux de la *Lune*, du *Soleil*, de *Mars*, de *Jupiter*, de *Saturne*, des *étoiles fixes*, du *second* et *premier* cristallin, enfin du *premier mobile* qui donne le mouvement à tous les astres, et les fait tourner autour de la terre en 24 heures. Il plaça le séjour des bienheureux au-delà de ces onze cieux ou positions célestes qui, toutes, dans une étendue immense, s'éloignent de la terre. Ce système, puisé dans l'antiquité, dont les sages de l'Égypte et les savans de la Grèce avaient jeté les fondemens, fut suivi et révéré de tous ceux qui s'occupaient alors de l'Astronomie.

Ptolomée gouvernait les cieux : mais *Copernic*, né à *Thorn* en 1475, et qui avait étudié l'Astronomie dans le grand livre de la Nature, fit paraître le système qu'il avait créé en 1543. Il reconnut la possibilité de faire tourner la terre autour du soleil, de faire tourner cette même terre sur son axe, et de rendre le soleil stationnaire. Il plaça l'astre du jour au centre du monde, environné des corps sphériques ou planètes qui tournent autour de lui, et empruntent sa lumière. Chacun de ces astres, en vertu des lois de la nature et de la puissance qui leur imprime le mouvement, décrit des cercles plus ou moins grands. Celui qui s'approche le plus du soleil est *Mercure*, puis *Vénus*, ensuite la *Terre*, *Mars*, *Jupiter*, *Saturne*.

Copernic regarda la lune comme le satellite de la terre. Au-delà de *Saturne*, il plaça les étoiles fixes. Ce système fut d'abord réprouvé par la fausse philosophie et par les hommes timorés qui craignaient de se trouver en contradiction avec les livres saints : mais par sa simplicité, sa conformité avec les observations anciennes et nouvelles, il parut bientôt, aux yeux des savans, le seul système que la raison et l'expérience pussent soutenir.

Bientôt après parut *Tycho-Brahé* qui, de l'observatoire du château d'*Uranisburg* qu'il avait fait bâtir dans une des îles de la *Baltique*, contemplait les cieux. Pour plaire aux ennemis de Copernic, il voulut adoucir le système de ce physicien, en imprimant plusieurs mouvemens aux différens astres qui peuplent les cieux. On loua son zèle et sa bonne volonté; il acquit une grande réputation, comme ayant perfectionné plusieurs parties de l'Astronomie; mais le système qu'il avait inventé ne fut point admis, parce qu'il ne pouvait expliquer tous les phénomènes célestes, et qu'il jetait de l'embarras dans le mouvement de rotation de plusieurs astres.

Les tourbillons de *Descartes* vinrent offrir de nouvelles idées, un nouveau mécanisme, et venger *Copernic*. Ces tourbillons plurent aux astronomes, et firent une partie de la gloire du grand astronome français, qui était né à la Haie en Touraine, en 1596. Descartes prétend, dans ses ouvrages, que chaque étoile fixe est un soleil centre d'un tourbillon, tournant concentriquement. Il divise les corps célestes qu'il compose de trois élémens, en trois classes; savoir, les soleils qui sont des étoiles fixes, les planètes qui tournent autour des soleils, et les lunes qui circulent autour des planètes. Il dit à peu près la même chose que *Copernic*, à l'égard de notre tourbillon qu'il composa du soleil au centre, de six planètes qui tournent autour de lui, et des lunes et satellites qui tournent autour de la terre, de Jupiter et de Saturne : c'est par le moyen de ces mêmes tourbillons qu'il explique leur génération. Chacun de ces satellites a son tourbillon particulier. Les planètes ont le leur, et tournent sur elles-mêmes vers le soleil, entraînées par cet astre qui tourne sur lui-même.

En 1610, le célèbre et malheureux *Galilée*, de *Florence*, avait introduit les premiers télescopes qui fournirent de nouvelles preuves en faveur du mouvement de la terre.

L'aigle des astronomes vint alors illustrer l'*Angleterre* : par ses vastes expériences et ses profonds raisonnemens, par la force de son génie sublime, il confirma la vérité du beau système de *Copernic*, et présenta cette loi générale qui dirige tous les mouvemens de la nature, et qui consiste dans la *gravité* et dans l'*attraction*. En même temps il démontra que la même loi qui retient l'*Océan* dans son vaste lit, et qui empêche les différens corps dont la surface de la terre est couverte, de voler dans les airs, a lieu dans tout l'univers, contient les planètes dans la surface de leurs orbites, et préserve la nature entière du désordre et de la confusion. Ce même système du grand *Newton*, explique la nature et le cours des *comètes*. Ces astres, qui depuis long-temps avaient été observés et regardés comme des météores que l'air engendrait, et que la chaleur du soleil enflammait, sont aujourd'hui envisagés comme des corps solides et opaques, assujétis comme les autres astres aux lois de la *gravité*, et qui traversent les régions éthérées sans éprouver aucune résistance, ne nuisent

jamais aux autres astres, et sont contraints d'errer dans les cieux, et de reparaître à des époques déterminées.

Après avoir porté nos regards sur ce mécanisme des cieux, et avoir fixé, d'après l'autorité des plus grands physiciens, la course régulière des astres qui dans l'immensité décrivent des cercles inégaux, nous allons nous occuper de la sphère et du globe.

Le mot *sphère* vient du grec; il veut dire *boule*. Lorsque cette machine représente le monde, on l'appelle *sphère naturelle ;* mais comme on a remarqué dans les cieux des points diamétralement opposés, autour desquels tous les astres tournent ou semblent tourner, on a cru qu'il était nécessaire d'inventer la sphère artificielle, qui présente avec facilité à l'œil étonné le beau mécanisme de l'univers.

Pour former la sphère, on a d'abord imaginé une ligne qui, partant de l'un de ces points, va aboutir à l'autre en traversant la terre que l'on suppose être dans le centre du monde. Cette ligne, autour de laquelle toute la machine roule, s'appelle l'*axe* ou l'*essieu* du monde.

Les points par où elle entre et sort, se nomment *pôles*, d'un mot grec qui signifie *tourner*, parce que toute la machine de l'univers tourne autour de ces deux points.

Il est prouvé que la machine entière du monde tourne en vingt-quatre heures d'orient en occident, mais que les étoiles et les planètes ont un mouvement contraire d'occident en orient. Pour expliquer ce phénomène, les diverses situations du ciel et les rapports avec la terre que nous habitons, on a imaginé différens cercles qui composent actuellement la sphère artificielle, et qui représentent le cours des astres dans le ciel. La terre est toujours placée au milieu de la sphère ; elle est représentée par un petit globe.

Il y a six grands cercles, savoir : l'*équateur*, l'*horizon*, le *méridien* et les deux *colures.*

Il y a quatre petits cercles, les *deux tropiques* et les deux *cercles polaires*.

Les *grands cercles* coupent la sphère en des parties égales. Les petits la coupent en des parties inégales. Tous ces cercles ont leurs *pôles* et leur *axe* particulier. L'*axe* de chaque cercle est la ligne droite, que l'on suppose tirée d'un pôle de ce cercle à l'autre.

Chaque cercle de la sphère se divise en 360 degrés; chaque degré en soixante minutes, chaque minute en soixante secondes.

L'équateur est un grand cercle éloigné de 90 degrés des pôles du monde : on l'appelle aussi cercle *équinoxial*, parce que quand le soleil se trouve dans ce cercle, il y a équinoxe, c'est-à-dire égalité de jour et de nuit.

Nous avons déjà parlé du zodiaque et des douze signes ou maisons du soleil. Ce cercle est placé obliquement dansla sphère. On a donné à ce cercle 16 degrés de largeur, huit du côté du septentrion, huit du côté du midi, pour qu'il puisse renfermer dans cet espace le cours des planètes qui ne sortent jamais du *zodiaque*.

L'horizon, en grec signifie *borneur*, ou *borner*. Considéré comme un grand cercle, il sépare la partie visible du ciel de celle qui est invisible. Cet horizon est différent selon les lieux où l'on peut se trouver. Il a pour pôles deux points principaux, dont l'un s'appelle *zénith* lorsqu'il est au-dessus de nos têtes, et *nadir* quand il y est opposé. Ce cercle

partage le monde en deux hémisphères ou moitié de sphère, dont l'une supérieure et l'autre inférieure : d'où il s'ensuit que quand il fait jour dans l'un des hémisphères, il fait nuit dans l'autre.

Le *Méridien* est un grand cercle qui semble passer par les pôles du monde et par le *zénith* et le *nadir* du lieu dont il est *méridien*, quoique dans le vrai chaque méridien ne soit que la ligne qui va d'un pôle à l'autre. Le méridien indique le midi pour tous les peuples qui sont sous cette ligne quand le soleil vient à passer ; il coupe le monde en deux, en hémisphère oriental et en hémisphère occidental.

Les deux colures sont deux grands cercles qui se rencontrent et se coupent à angles droits aux pôles du monde ; et c'est ce qui forme les mappemondes ordinaires. On remarque le *colure* des équinoxes et le *colure* des solstices, qui coupent l'écliptique aux signes où se font les équinoxes et les solstices. Les premiers, au bélier et à la balance ; les seconds, à l'écrevisse et au capricorne. On nomme les cercles *colures*, parce qu'ils sont coupés par l'horizon et les autres cercles.

Les deux tropiques font partie des petits cercles ; ils sont tous les deux parallèles à l'équateur, et éloignés de 23° 25′. On les appelle tropiques, d'un mot grec qui signifie *tourner*. Ce nom leur vient de ce que le soleil, quand il est arrivé près de ces cercles, semble retourner sur ses pas. On appelle l'un le tropique du *cancer*, et l'autre le tropique du *capricorne*, parce qu'ils passent par ces signes ou constellations. On a placé le tropique du *cancer* vers le *septentrion*, et le tropique du *capricorne* vers le *midi*.

Les solstices sont marqués par les tropiques ; c'est le moment où se fait le plus long jour et la plus grande nuit de l'année. Ceux qui sont dans la partie septentrionale ont le plus long jour, lorsque le soleil est dans le tropique du cancer, à la fin de juin : ceux qui sont dans la partie méridionale ont le jour le plus court lorsque soleil est dans le tropique du capricorne, en décembre ; alors ceux qui sont dans la partie septentrionale, comme les peuples de l'Europe, ont les jours les plus courts.

Les quatre points collatéraux, l'orient et l'occident d'été, l'orient et l'occident d'hiver, sont désignés sur l'horizon par les tropiques.

Il y a deux cercles polaires, l'*arctique* et l'*antarctique*. Ce sont deux petits cercles parallèles aux tropiques et à l'équateur, et qui sont éloignés des pôles du monde de 23° 28′. Le premier est placé vers le septentrion, le second vers le midi.

On a divisé le globe en *climats*. On appelle *climat*, cette différence qui se trouve dans la durée du jour : elle est invariablement de douze heures sous l'équateur ; sa longueur augmente en proportion qu'on avance soit du côté du *nord*, soit du côté du *sud*. Pour obtenir la connaissance des climats, on imagina des cercles parallèles à l'équateur, qui marquaient la longueur du jour à différente distance de l'équateur : chaque distance prit le nom de climat : on comptait trente climats entre l'équateur et chaque pôle. Dans les vingt-quatre premiers, le jour augmente d'une demi-heure par climat : dans les six derniers, qui se trouvent entre le cercle polaire et le pôle, il augmente d'un mois par climat.

Il y a des degrés de latitude et des degrés de longitude.

Les degrés de latitude marquent la distance d'un lieu par rapport à l'équateur ; ils sont indiqués sur la carte par des lignes circulaires. Pour trouver la latitude avec la sphère, il faut placer le lieu sous le méridien, et observer la ligne circulaire qui se trouve marquée sur le globe ; elle indique le degré de latitude. Les degrés de latitude sont égaux, ils équivalent tous à 25 lieues de l'Empire Français.

On appelle longitude la distance d'un lieu par rapport au premier méridien. Pour trouver cette longitude, il faut placer le lieu sous le méridien du globe, et observer le degré de longitude qui se trouve marqué sous l'équateur.

On a divisé la terre en cinq zônes, et cette division est fondée sur ce que le ciel est divisé par les tropiques, et les deux cercles polaires en cinq parties.

Zône veut dire *ceinture*. Les cinq *bandes* ou ceintures qui indiquent les climats, prennent le nom de zônes. Il y a une zône torride ou brûlée, deux tempérées et deux zônes glaciales.

La zône torride est comprise entre les deux tropiques ; elle a 47 degrés, c'est-à-dire 1175 lieues, en comptant 25 lieues par degré.

Entre les tropiques et les cercles polaires, on a placé les deux zônes froides ou glaciales : elles n'ont chacune que la moitié de l'espace de la zône torride, c'est-à-dire 23 degrés et demi, et par conséquent 587 lieues et demie.

Comme nous l'avons démontré, la terre est ronde lorsqu'elle est posée sur son axe et que l'on cherche un lieu sur le globe qui la représente ; lorsque ce lieu est trouvé, si l'on tirait une ligne jusqu'à un autre lieu situé à l'opposé du globe, ce second s'appellerait *antipodes*. Pour trouver l'antipode de *Paris*, il faudrait baisser ce globe jusqu'à ce que Paris touchât l'horizon au point du sud ou du nord ; le point opposé marquerait les antipodes.

Une autre manière plus courte de trouver les antipodes d'un lieu, c'est de chercher dans l'hémisphère opposé un lieu distant de 180 degrés de longitude, et qui ait une latitude égale.

Le soleil en 24 heures donne le jour et la nuit. Lorsque l'on tourne le globe, et qu'on place l'aiguille du méridien au-dessus, on désigne quel est le midi pour ce lieu-là. Le soleil divise le jour en trois parties, le matin, le midi et le soir. Le matin, il offre deux accidens avant son parfait lever ; il s'annonce par le crépuscule ou par une faible lumière : lorsque le ciel est éclairé, et que les nuées brillent des couleurs de l'*iris*, on dit alors que l'aurore se lève. Le soir, il y a un crépuscule, c'est-à-dire un état de lumière après le coucher du soleil qui va en diminuant. La durée de cet état est plus longue pendant l'été que pendant l'hiver, parce que les ombres de la terre sont moins prolongés dans la première de ces deux saisons que dans la seconde.

Tableau des Phases de la Lune, Eclipses, Comète, Crépuscule, &c.

Phases de la Lune

moins

Opposition

D. Quartier

Pl. Lune

la Terre

déclin

plus

N. Lune

Pr. Quartier

Conjonction

Croissant

Eclipse de Lune

Terre

Comète

le Soleil



Lune

Eclipse de Soleil

Terre

Effets du Crépuscule

Jour

Crépuscule

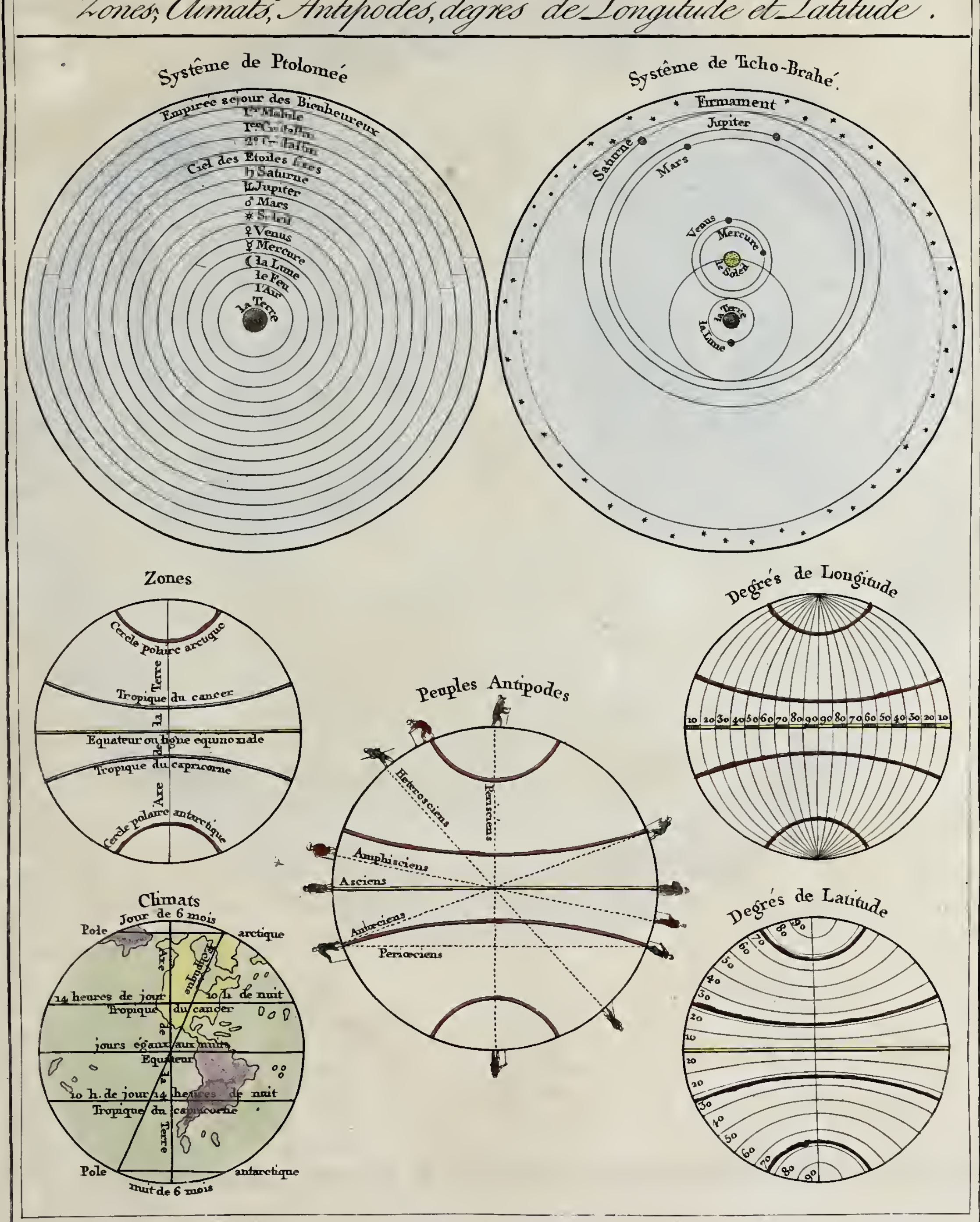
Nuit absolue



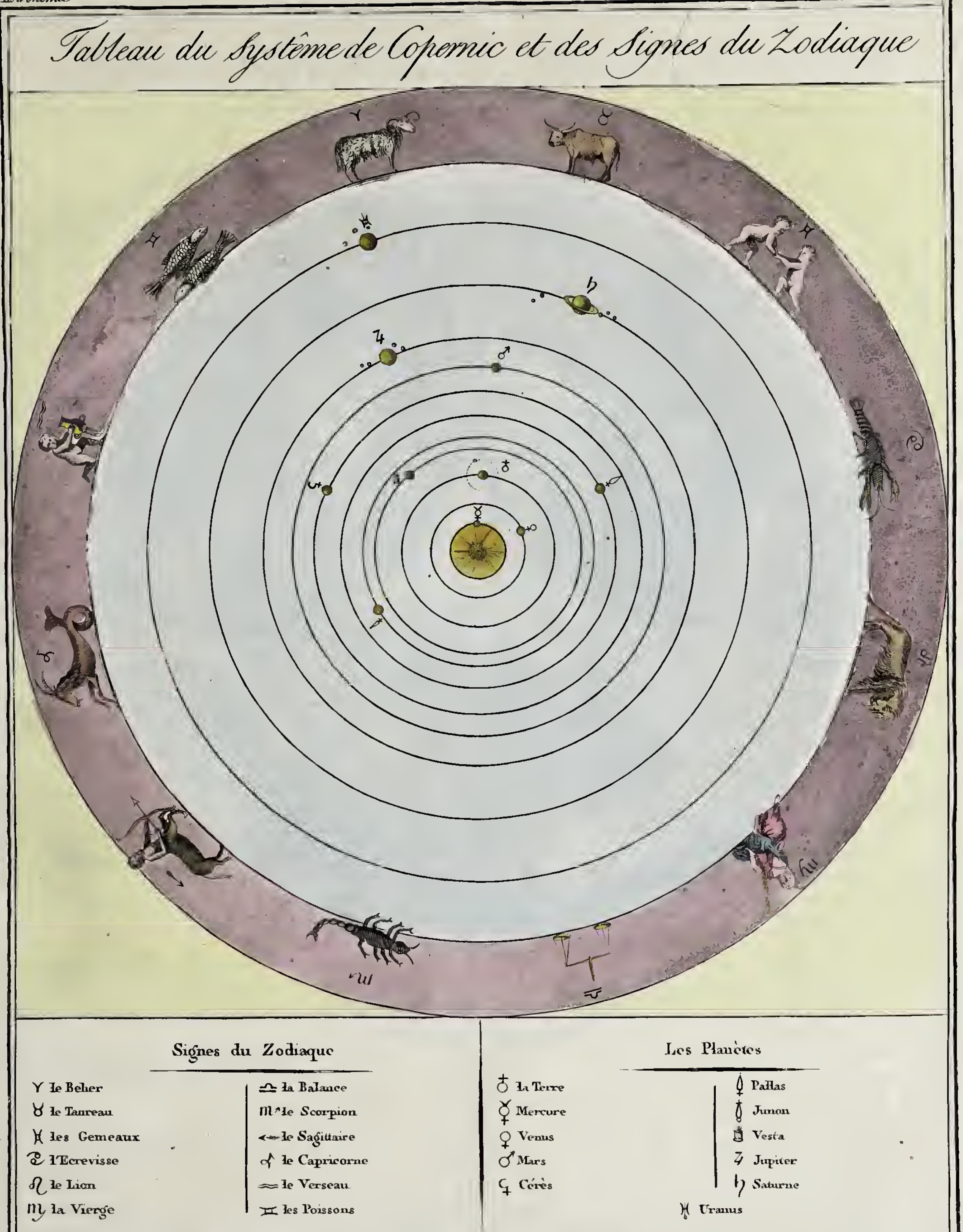




J. G. de St. Sauveur del.



J. G. de S.t Sauveur del.



J. C. de St Sauveur

CONFIGURATION DU PHYSIQUE DE LA TERRE.

Tableau représentant le *Continent;* la *Pleine mer;* une *Isle;* une *Presqu'île;* un *Isthme;* un *Archipel;* un *Cap;* un *Golfe;* une *Baie;* un *Port;* une *Barre;* un *Banc de sable;* un *Bas-fond;* une *Falaise;* un *Écueil;* un *Détroit;* un *Fleuve;* une *Embouchure de fleuve;* une *Rivière;* un *Confluent;* un *Lac;* un *Marais;* un *Ruisseau;* une *Source;* un *Étang;* une *Pointe de terre;* une *Chaîne de montagnes;* une *Vallée;* un *Pic;* un *Torrent;* une *Plaine;* un *Bois;* une *Lisière de bois;* un *Plateau;* un *Glacier;* une *Cataracte;* et une *Grotte.*

Ce tableau de la Configuration du Physique de la Terre est d'autant plus intéressant qu'il est neuf. J'aurais bien voulu faire la même opération sur une des cartes des quatre parties du Monde; mais tous ces objets ne pouvant à la fois se trouver réunis ou désignés même par un point imperceptible, sans confusion et désordre, j'ai été forcé d'imaginer une espèce de carte, sur laquelle on pût tracer d'une manière distincte tous les accidens que produisent les terres et les mers, et qui forment, comme par hasard, ou plutôt par l'ordre d'une providence attentive, un grand *continent*, un *archipel*, des *îles* séparées, une *presqu'île*, un *golfe*, un *cap* ou *promontoire*, etc., etc. A l'aspect de cette carte, les jeunes gens auront bientôt la clef des définitions et sauront trouver avec facilité les objets qu'ils auront besoin de connaître ou d'expliquer. Une simple définition, une explication même laisse souvent de l'obscurité; mais la vue des objets suffit quelquefois seule pour éclairer l'élève, et lui donner des idées réelles et vraies des accidens et des produits de la nature, qui ne se présentent que difficilement à l'imagination, lorsqu'ils ne sont point dessinés sur un tableau. Celui que j'offre aujourd'hui, a le double avantage de récréer la vue et d'instruire. On me saura donc quelque gré de mon invention, puisqu'elle joint l'agrément à l'utilité, surtout en plaçant à côté d'elle toutes les définitions nécessaires pour que rien ne puisse paraître oublié dans un ouvrage de cette importance, et qui doit plaire à toutes les classes de la société, particulièrement à la jeunesse, à qui je l'ai dédié.

LES CONTINENS sont ces vastes contrées qui ne sont pas séparées par des mers, et qui renferment des Empires puissans, de grandes cités, des chaînes de montagnes, et ces fleuves, ces rivières qui portent à la mer le tribut de leurs eaux.

LA PLEINE MER est le lieu où les eaux du vaste Océan n'ont pour le navigateur d'autre point de vue que le ciel.

UNE ILE est une terre entourée de toute part par l'eau de la mer. Les fleuves et les rivières produisent aussi une grande réunion d'îles formées par les nouveaux lits que les fortes crues des eaux établissent, ou par l'immensité de racines que la fécondité fait naître lorsque les eaux sont basses dans la saison de l'été.

UNE PRESQU'ILE est une terre environnée d'eau, à l'exception d'un seul endroit par lequel elle est jointe au continent.

UN ISTHME est une langue de terre ou portion resserrée entre deux mers, qui unit une *Presqu'île* à la terre ferme.

UN ARCHIPEL est un amas d'*Iles* qui s'élèvent au-dessus des eaux de la mer. Les terres soulevées au milieu des abîmes de l'Océan, de la Méditerranée, et des autres mers par des volcans souterreins, ont formé plusieurs de ces *Iles*.

UN CAP ou *promontoire* est une élévation de terre qui domine et s'avance dans la mer.

UN GOLFE est une avance considérable de la mer dans les terres.

La BAIE diffère du Golfe, en ce qu'elle est plus étroite à l'entrée qu'au dedans. Alors elle devient plus favorable aux vaisseaux, qu'elle met à l'abri des grandes tourmentes ou des attaques des escadres ennemies.

UN PORT est un lieu préparé par la nature et l'art, où les vaisseaux trouvent une retraite assurée, où souvent ils sont construits et lancés dans les eaux.

UNE BARRE est une espèce d'île ou banc de sable qui souvent s'élève devant une baie et forme quelquefois dans les mers deux routes navigables.

UN BANC DE SABLE est produit ordinairement par les courans dans les mers, par les eaux agitées par la tempête, et le plus souvent par cet amas de sable que roulent les fleuves à leur embouchure.

UN BAS-FOND est un lieu dans la mer où ne peut atteindre la sonde du marin à cause de sa profondeur.

UNE FALAISE est formée par des sables amoncélés sur le rivage des mers et des rivières, et que les tempêtes ou le temps augmentent ou diminuent.

UN ÉCUEIL est un amas de rochers, de bancs de sable, ou de terres cachées en grande partie sous l'eau, où quelquefois les vaisseaux vont se briser, lorsqu'ils y sont poussés par la tempête ou par le peu d'expérience des marins.

UN DÉTROIT est une langue de mer qui se prolonge entre deux terres.

UN FLEUVE est une eau courante qui reçoit plusieurs rivières et va se jeter dans la mer.

UNE EMBOUCHURE est le lieu où les fleuves se réunissent à la mer, et où le flux et le reflux se font particulièrement sentir.

UNE RIVIÈRE est une eau courante qui prend sa source dans les montagnes, et va se jeter dans un fleuve.

LE CONFLUENT ou *Conflent* est le lieu où une rivière se joint à une autre.

UN LAC est une vaste étendue d'eau, formée dans un terrein très-bas, par la chute des eaux qui tombent du ciel, ou qui provenant des mers ou des rivières par des conduits souterrains, cherchent leur niveau. Les eaux des lacs sont stagnantes.

UN MARAIS est un amas d'eau corrompue ou fangeuse qui ne coule pas.

UN RUISSEAU est un filet d'eau qui prend sa source dans les montagnes ou dans les plaines, et qui roule sur le gravier ou sur les fleurs.

UNE SOURCE est le lieu où les eaux des fleuves, des ruisseaux et des fontaines prennent naissance et commencent à paraître.

UN ETANG est un lac formé par l'art, où les hommes rassemblent les eaux et une grande quantité de poissons.

UNE POINTE DE TERRE est un petit avancement des terres dans la mer, comme l'*anse* est un petit avancement des mers dans les terres.

LES CHAINES DE MONTAGNES sont des rochers amoncelés ou des terres élevées les unes sur les autres qui se propagent quelquefois dans une grande étendue de terrein. Ces montagnes sont fécondes à leur pied, arides sur leur sommet, ordinairement couvertes de neige et de glace. C'est dans leur sein que se forment les fleuves, les rivières et toutes les autres sources. — Les montagnes sont les réservoirs et les magasins de la nature; elles produisent les arbres de haute-futaie, les minéraux, les pierres, les marbres, et servent d'asile aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie.

UNE VALLÉE est une petite plaine dominée de toutes parts par des collines, des coteaux ou des montagnes.

UN PIC se dit d'une montagne extraordinairement haute et très-escarpée, sur le sommet de laquelle il est très-difficile de s'élever.

TORRENT. C'est un amas d'eau qui roule avec force sur des rochers ou sur des lits de gravier.

UNE PLAINE se définit un espace immense où croissent tous les dons de Pomone, de Cérès et de Bacchus, et où ne se trouvent ordinairement au milieu ni monticules, ni hauteurs.

UN BOIS est un lieu formé par l'art ou par la nature, où sont rassemblés tous les arbres et les arbustes qui naissent dans la contrée; là, se retirent tous les animaux et les oiseaux qui fuient les hommes et qui redoutent l'esclavage.

LISIÈRE DE BOIS se dit des terres qui avoisinent un bois, et se trouvent à l'ombre des arbres et qui sont couvertes d'herbes et de fleurs champêtres.

UN PLATEAU est une espèce de petite plaine qui se trouve quelquefois sur le sommet des montagnes.

LES GLACIERS *ou Glacières* offrent aux regards des curieux et des voyageurs le spectacle le plus frappant. On trouve de ces *Glaciers* dans les montagnes de la *Suisse* et dans plusieurs endroits *des Alpes*. Les sommets de ces masses, accumulées par les siècles, sont élevés, dit-on, plus de deux mille brasses de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer. Près de ces sommets se trouvent des lacs ou réservoirs immenses d'eaux, qui sont gélées jusqu'à une très-grande profondeur, qui par les vicissitudes des saisons sont sujets à se dégeler et à se geler ensuite de nouveau; alternatives qui produisent les phénomènes les plus curieux. De tous les Glaciers qui se voient dans les Alpes, le plus remarquable est celui de *Grindelwald*, situé à 20 lieues de *Berne*. On trouve aussi des *Glaciers* qui méritent l'attention des curieux dans le *Val-d'Aoste* en Savoie: c'est là où se ramasse le plus beau cristal de roche.

UNE CATARACTE est produite par la chute des eaux d'un fleuve ou d'une rivière, occasionnée, soit par une pente très-brusque, soit par des rochers qui arrêtent le courant ordinaire des eaux, et leur donnent lieu de tomber avec une grande impétuosité. *Le Rhin* a deux cataractes souvent visitées; l'une à *Bilefeld* et l'autre auprès de *Schaffouse.* Le *Nil* en *Egypte*, le *Zaïre*, fleuve du *Congo*, ont des cataractes. Il y a à trois lieues d'*Albanie*, dans la nouvelle *Yorck*, une cataracte qui a environ 50 pieds de hauteur; mais la plus grande, la plus terrible, la plus fameuse est celle de la rivière de *Niagara* en *Canada.* Qu'on se figure une nappe d'eau qui forme une courbe rapide en tombant de 156 pieds de hauteur perpendiculaire comme un torrent prodigieux. Elle a plus d'un quart de lieue de largeur: le brouillard que l'eau occasionne par sa chute, se voit de cinq lieues, et s'élève jusqu'aux nues: il s'y forme un très-bel *arc-en-ciel*, lorsque le soleil donne dessus. Au-dessous de cette cataracte, l'eau est dans une fluctuation continuelle, et s'élève par secousses sous une forme d'écume: il y a des espèces de tourbillons si impétueux, qu'on ne peut y naviguer jusqu'à six milles de distance.

GROTTE, définit ces cavernes, ces creux ou ces espaces vides fort vastes, qui se rencontrent dans le sein de la terre, surtout dans l'intérieur de certaines montagnes, et qui doivent sans doute leur formation à divers bouleversemens causés par des révolutions particulières, telles que celles qu'ont pu causer les feux souterrains, ou les eaux qui en pénétrant au travers des montagnes et des rochers, ont entraîné et détaché la terre et le sable qui leur présentaient le moins de résistance, et ont ainsi donné lieu à des *Cavernes.*

Tout le monde a entendu parler de la fameuse Grotte *d'Antiparos* dans l'*Archipel :* on lui donne trois cents brasses de profondeur depuis la surface de la terre. On parle toujours avec étonnement de la Grotte *des Chiens*, située en Italie, dans le territoire de *Pouzzols* dans le royaume de Naples. Il s'élève de son fond une vapeur chaude extrêmement subtile, qu'il est aisé de discerner à la simple vue; cette vapeur éteint un flambeau allumé et peut asphyxier les animaux. Le gardien de cette Grotte donne ce spectacle aux voyageurs: il y introduit un chien qui au bout d'une trentaine de secondes paraît comme mort, et il succomberait infailliblement si on ne le retirait aussitôt: on le plonge alors dans le lac d'*Agnano* qui est tout près, ou on le laisse sur l'herbe, et il reprend ses sens.



Grotte | Cataracte | Glacier

J. G. de St. Sauveur del.



DES MÉTÉORES.

Tableau des principaux Météores représentant la *Pluie*, la *Neige*, la *Glace*, l'*Ouragan*, la *Trombe aqueuse*, le *Tonnerre*, le *Feu-follet*, l'*Étoile filante*, l'*Aurore boréale*, l'*Arc-en-Ciel*, le *Volcan*, et le *Tremblement de Terre*.

On appelle Météores certains phénomènes qui naissent et se montrent dans l'Atmosphère, qui est cette sphère de vapeurs remplie d'exhalaisons qui environnent le globe terrestre, et dont la terre est couverte partout à une certaine hauteur. On divise l'Atmosphère en trois régions ; la première est éloignée de trois à quatre lieues de la terre : c'est là que se forment les Météores ; on la nomme *région inférieure*. La moyenne région est la seconde, et se trouve à vingt lieues au-dessus de la première. La troisième, connue sous le nom de *région supérieure*, s'élève à près de trois cents lieues au-dessus de la seconde.

Parmi les Météores, on place l'*Ouragan*, la *Trombe*, les *Feux follets*, le *Tonnerre*, la *Foudre*, les *Eclairs*, les *Tremblemens de terre*, les *Volcans*, le *Brouillard*, les *Nuages*, la *Pluie*, la *Glace*, la *Grêle* et la *Neige*, les *Etoiles filantes*, l'*Arc-en-Ciel*, l'*Aurore boréale*, et autres phénomènes qui paraissent dans l'atmosphère.

Quelle est la puissance physique qui met en jeu les Météores? Quel est le mécanisme de leur formation? Le vrai savant se tait et ne hasarde que des conjectures. On présume que l'électricité est la première cause, et que c'est ce feu puissant que les accidens développent, et qui tour à tour produit l'ordre et le désordre dans la nature.

DE L'OURAGAN. L'*Ouragan* est une espèce de tourbillon ; c'est un tournoiement d'air en tous sens, produit par des vents contraires très-violens, qui s'élèvent avec impétuosité, et se dissipent bientôt. Les Ouragans sont toujours indiqués par des signes particuliers : on les reconnaît à un nuage rouge répandu sur l'horizon au moment du lever et du coucher du soleil, dont le tour est quelquefois environné d'un cercle bleuâtre. Souvent aussi le disque du soleil est alors obscurci par des nuages noirs et très-épais, et la lune, paraissant rougeâtre, est couverte de cercles blanchâtres et interrompus ; enfin les marins reconnaissent ce terrible Météore lorsque la mer paraît noirâtre, et qu'une écume épaisse, en forme de bulles, s'élève sur l'eau de distance en distance. C'est le signe d'une longue et rude tempête.

Les Ouragans sont des phénomènes très-communs en Amérique, et particulièrement aux *Antilles* : ils produisent les effets les plus terribles ; ils ravagent les habitations, emportent les récoltes, brisent les arbres, et font périr les hommes et les animaux. Ils produisent souvent ce qu'on appelle à la Martinique et autres lieux, *ras-de-marées*, qui sont des espèces de *lames houleuses* qui se précipitent avec une fureur que rien ne peut arrêter, sur les rivages et les côtes ; c'est alors que les vaisseaux qui sont en rade, et les mieux ancrés, sont ordinairement submergés, et que les malheureux qui sont à bord, périssent au milieu des vagues impétueuses qui les environnent de toutes parts.

DES TROMBES. Les vents sont les premiers agens de la tempête sur mer : ce sont eux qui agitent les airs, soulèvent les flots, et tourmentent les navires qui fendent l'onde écumeuse. Ce sont des tourbillons de vent qui, dans leur mouvement de rotation, enferment les nuages qui portent la grêle ou la foudre, ou bien qui pompent les eaux de la mer, les font également tournoyer, les élèvent à une grande hauteur, et les font retomber en pluie si abondante, que les vaisseaux sont bientôt engloutis. Quand on voit venir la trombe, on tâche, mais souvent en vain, de la crever à coups de canon.

On divise les Trombes, en aqueuses et en terrestres. Les *Trombes aqueuses* enlèvent les eaux en tournoyant : les *Trombes de terre* enlèvent également, et en tournoyant rapidement, tout ce qui se trouve sur leur passage et peut leur faire le moindre obstacle.

Les *Trombes* ou *trompes* de poussière trouvent leur aliment dans le désert. C'est là que le vent de la tempête emporte les sables, les roule sur eux-mêmes, et leur fait parcourir un espace immense, jusqu'au moment où des torrens de pluie maîtrisent la nuée de poussière, et que le vent se jette dans l'angle d'une montagne ou de toute autre élévation. Ce phénomène se fait remarquer particulièrement dans les pays chauds, surtout en *Egypte*. M. *Dénon*, dans son *Voyage de l'expédition d'Egypte*, a décrit l'ouragan du désert, de la manière la plus intéressante. Rien de plus terrible que les ravages produits par ce Météore.

DU TONNERRE, DE LA FOUDRE et DES ECLAIRS. Le Tonnerre est ce Météore bruyant et terrible, qui étonne la nature par le bruit, l'éclair et les torrens de feu.

La matière propre ou l'ame du Tonnerre n'est autre chose que l'électricité. Ce fait, avancé et prouvé par M. *Francklin*, est confirmé par tous les physiciens. Lorsqu'on dresse sur les toits d'un édifice une tige de fer isolée sur un support de résine ou de verre, et que l'on attend qu'un nuage qui porte le Tonnerre soit passé par-dessus, la tige de fer s'électrise parfaitement, et donne des bluettes très-sensibles.

La Foudre est le feu de l'éclair qui descend sur la terre avec une rapidité inconcevable, à qui rien ne résiste, qui frappe, brûle et tue tout ce qu'il rencontre.

Les Eclairs sont ces bluettes de feu qui sillonnent les nuées électrisées, qui frappent et éblouissent nos yeux. Elles sont ordinairement les avant-coureurs du Tonnerre.

Le bruit du Tonnerre ne vient que de la rupture d'un nuage produite avec explosion, qui est répété et prolongé avec bien plus de fracas, par les échos des vallées, des collines et des montagnes qui se trouvent au-dessous du nuage qui passe avec rapidité.

Le Tonnerre, par ses effets funestes et ses éclats bruyans et terribles, épouvante tous les êtres vivans et afflige toute la nature. Créer et détruire tout-à-la-fois, telle est sa mission ; car après avoir parlé des maux qu'il produit, il ne faut pas oublier qu'il rafraîchit l'atmosphère, qu'il purge l'air d'une infinité d'exhalaisons nuisibles. La pluie qui tombe lorsqu'il tonne, féconde la terre et hâte la végétation d'une manière frappante.

Avant l'orage, tous les êtres de la nature (l'homme même) sont accablés par la chaleur, par la privation de l'air vital et l'abondance de l'air méphitique. Le Tonnerre gronde dans le lointain d'une manière lugubre, les nuées qui portent la foudre s'avancent avec rapidité, l'obscurité s'étend, et tous les animaux fuient épouvantés, en cherchant un abri.

L'orage éclate, l'Eclair brille, le Tonnerre retentit, et tous les accidens funestes se multiplient. Les animaux, trouvés morts, semblent avoir été frappés, ou par la terreur,, ou comme privés de l'air vital par un effet pareil à celui produit sur l'animal enfermé dans la machine pneumatique mise en jeu, ou comme étouffés par la vapeur du fluide igné, qui est pour eux le poison le plus prompt et le plus actif.

Après l'orage, l'air devient frais, pur et serein : tout ce qui respire retrouve une nouvelle vie. La végétation acquiert une vigueur nouvelle; partout les fleurs s'empressent d'éclore, et l'arbuste en tous lieux paraît plus verdoyant et plus beau.

DES TREMBLEMENS DE TERRE. On désigne sous le nom de *Tremblement de terre*, ces secousses violentes et inattendues, qui dans des parties plus ou moins considérables de notre globe, occasionnent des ébranlemens plus ou moins terribles, produits par l'explosion des matières enflammées. On attribue les effets de ce méteore souterrain, 1° à l'élasticité de l'air interne extrêmement raréfié par l'inflammation des pyrites ou pierres métalliques qui fondent au feu; 2° à la force prodigieuse de l'eau réduite en vapeurs; 3° au feu électrique souterrain qui tend à s'allumer, qui détone, fait explosion et seconde les effets des deux causes précédentes toujours prêtes à opérer lorsqu'elles y sont excitées.

Les lieux maritimes, ceux où séjournent les eaux et où elles se rassemblent tout-à-coup, sont plus sujets aux Tremblemens de terre. L'*Italie*, l'*Amérique*, l'Archipel de la *Grèce* et la *Syrie* doivent au voisinage de la mer les grandes révolutions qu'ils ont éprouvées, et les terribles effets produits par les fréquentes secousses des Tremblemens de terre qui paraissent s'y être multipliés depuis le commencement du monde. On se rappelle avec effroi, qu'en 1778 la ville de *Smyrne* en *Natolie* fut entièrement détruite par des secousses souterraines et des éruptions de feu. Ce terrible Tremblement de terre arriva le 5 du mois juillet, et dura depuis une heure et demie jusqu'à huit heures sans discontinuer. On a estimé à quatre-vingts millions les pertes que fit la ville de *Smyrne* en cette fatale et cruelle journée.

La ville de *Lima*, capitale du *Pérou*, a souvent éprouvé les plus cruels effets des Tremblemens de terre. Elle fut totalement détruite en 1746. Cette subversion totale fut l'ouvrage de cinq minutes, et une partie de la contrée fut totalement engloutie.

On conservera toujours le souvenir du funeste Tremblement de terre de *Lisbonne*, qui eut lieu au mois de *novembre*, dans la matinée, en 1755. On a remarqué que la mer, comme la terre, éprouva les violens effets de l'explosion souterraine; les eaux furent agitées, soulevées et portées avec violence sur toutes les côtes occidentales de notre continent. Toute la nature parut en deuil; tous les êtres témoins de ces horreurs furent saisis d'épouvante; l'univers fut ébranlé et même les avalanches de la *Suisse*, agitées par le mouvement de la terre, se précipitèrent dans les vallons avec un bruit épouvantable.

On a vu en *Amérique* des Tremblemens de terre durer plus d'une année entière, et faire sentir, chaque jour, plusieurs secousses très-violentes. On prétend qu'en 742, il y eut un Tremblement de terre universel en *Egypte* et dans tout l'*Orient*, qui renversa plus de 600 villes, et fit périr une immense population.

Le dernier Tremblement de terre qui a ravagé le midi de l'Italie, eut lieu le 5 février 1783. Il se fit sentir à *Messine* : les secousses durèrent trois jours ; les éclairs, le tonnerre, la pluie, la grêle, les vents, les gouffres de fumée, la mer mugissante et soulevée, tout concourait pour augmenter la destruction. Sur 375 villes, bourgs ou villages, à peine en resta-t-il 25. La ville de *Casal-Nuovo*, dans les *Apennins*, fut renversée avec une telle rapidité, que personne ne put se sauver ; quatre ou cinq mille ames périrent.

On prétend que les Tremblemens de terre sont plus fréquens dans les années pluvieuses. On a proposé, pour modifier l'effet de ce terrible Météore, de creuser des puits fréquens et très-profonds, pour donner passage aux exhalaisons souterraines. Pour conserver les habitations des hommes, on a proposé, dans les pays qui y sont le plus exposés, de construire les maisons à la façon des *Japonais*, c'est-à-dire en bois et d'une manière légère. M. *Bertholet* a présenté des machines, ou longues tiges de fer, qu'il nomme *Para-Tremblement de terre* et *Para-Volcan*, qui, enfoncés très-profondément en terre, seraient placés sur les côtés des monts volcaniques, et dans les vallons et plaines qui les environnent. Posés à une grande profondeur, leur emploi serait de soutirer le feu électrique et de le répandre dans l'atmosphère, d'où il irait se joindre aux nuages et servir d'aliment à la foudre. Reste à savoir si cette augmentation de feu électrique dans les airs ne deviendrait pas aussi funeste que les Tremblemens de terre.

DES VOLCANS. La matière qui produit les Volcans est la même que celle qui occasionne les tremblemens de terre, et qui se trouve renfermée particulièrement dans le sein des montagnes. C'est au sommet de ces mêmes montagnes que sont placés les *cratères* ou *bouches des volcans*. Dans les cavernes intérieures de la terre, la chaleur dessèche les matières qui s'y trouvent, et qui bientôt sont allumées par l'air chargé de parties inflammables et par les effets de l'eau. Alors l'action de ces feux enfermés est si grande, et la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler et faire trembler la terre, agiter les mers, renverser les montagnes, détruire les édifices les plus solides, même des villes entières. A l'aspect de ces effets surprenans, les anciens ont cru que les Volcans étaient les bouches de l'enfer.

Les Volcans les plus redoutables ne se trouvent communément que sur des hautes montagnes, vers les lieux maritimes qui avoisinent ces mêmes montagnes.

Des Volcans éteints semblent témoigner que notre globe a été ravagé dès les premiers âges. « On navigue, disait Sénèque, sur des villes que nos ancêtres ont connues.... Combien y » a-t-il eu de peuples ensevelis par ces horribles convulsions de la nature ? nous mar- » chons sur les cadavres de nos cités. »

Des physiciens modernes, et, peut-être avec juste raison, témoins du bruit subit et de l'ébullition prodigieuse qui ont lieu quand il tombe un peu d'eau sur du métal enflammé ou en fusion, ont imaginé que les Volcans sont causés par la rencontre des eaux qui sont sous la terre, avec des matières métalliques abondantes, que la violence d'une inflammation a mises en fusion, et élèvent des vapeurs qui s'échappent avec force.

On trouve des Volcans dans plusieurs contrées de l'Asie, en Europe, en Amérique, et dans plusieurs îles, telles que les îles de l'*Ascension* et de *Sainte-Hélène*. Le mont *Hecla* est en Islande, le *Vésuve* en Italie, et l'*Etna* en Sicile.

Le mont *Vésuve* est le plus célèbre par son cratère ou bouche de volcan. La ville d'*Herculanum*, qui fut ensevelie lors de l'explosion qui eut lieu du temps de Pline, et qui fut découverte dans le dernier siècle, est une preuve des effets produits par les Volcans. Les plus violentes éruptions du Vésuve sont, après celle qui eut lieu du temps de *Pline* le naturaliste, l'an 79 de notre ère, le 24 d'août, à 7 heures du matin, celles qui ont ravagé le territoire de Naples et les contrées de la *Calabre*, en 1737, en 1767, en 1778, en 1779 et en 1783. La fumée des Volcans s'élève jusqu'à 8500 mètres. Le premier jet de feu du Vésuve, dans la fameuse explosion de 1779, s'éleva, suivant Hamilton, ce savant voyageur naturaliste, témoin oculaire, à plus de 10,000 pieds.

On distingue parmi les Volcans, ceux appelés *Volcans hydrauliques*, et les *Volcans hydropiriques*. — Les Volcans hydrauliques offrent un fait général et singulier. Quand on est sous le *rhumb* du vent qui provient de ces Volcans, on essuie une pluie extraordinaire. On ne peut, d'une manière satisfaisante, expliquer comment d'un embrasement il résulte une inondation. — Les Volcans hydropiriques sont ceux qui donnent tout-à-coup naissance à des fontaines brûlantes, ou qui s'enflamment aisément, si on leur présente une matière quelconque enflammée. Ces fontaines offrent des bains naturels très-salutaires.

DES FEUX FOLLETS. L'imagination peut s'égayer avec ces Feux follets, qui sur les bords des marais, dans les fossés fangeux, et dans les cimetières, se montrent tout-à-coup, errent à l'aventure et s'élèvent à peu de distance de terre. De graves personnages ont fait de jolies historiettes sur les Feux follets. Ils ont vu de malins esprits lutiner les passans; ils les ont entendu rire, même parler, s'il le faut. Ces Feux follets sont la terreur des habitans de la campagne, qui redoutent leur rencontre et se croient alors exposés à quelque grand malheur. Cette flamme légère qui s'élève du sein des marais, est une vapeur qui brille sans chaleur, et qui n'a qu'une lumière semblable à celle du bois pourri, mais qui est sans force et ne brûle point. Lorsqu'on la saisit, on trouve que ce n'est autre chose qu'une matière lumineuse, glaireuse comme le frai de grenouille, et qui n'est ni brûlante, ni chaude. On a vu des paysans arriver dans leur chaumière, épouvantés et dans un état affreux, parce qu'ils avaient, disaient-ils, rencontré le Feu follet qui les avait poursuivis. Il est bon de savoir que ces petites flammes faibles qui se montrent tout-à-coup sur le bord des fossés et des marais, fuient ceux qui, avec vîtesse, vont à leur rencontre, et poursuivent ceux qui s'en éloignent. Ces accidens sont dus à l'air comprimé qui chasse cette flamme légère devant celui qui la poursuit, tandis qu'elle paraît poursuivre celui qui la fuit, parce qu'elle se précipite dans le vide qu'il laisse en fuyant. On assure que les Feux follets sont formés de l'air inflammable qui s'est dégagé des terrains marécageux, et qui est allumé par l'effet de l'électricité atmosphérique. Ces feux paraissent souvent en été, quelquefois en automne.

Il y a une autre espèce de Feu follet qui s'apperçoit sur la tête des enfans, et qui est produit par des exhalaisons onctueuses qui s'allument par le frottement. Les étincelles brillantes et sans nombre qui sortent dans l'obscurité, du dos des chats, en les frottant à contr-epoil, est encore un effet de l'électricité.

On appelle *Feu Saint-Elme*, de petites flammes que l'on voit sur mer, dans des temps d'orage, aux girouettes des mâts, aux extrémités des vergues, et à toutes les parties saillantes et supérieures des vaisseaux. Ce phénomène est très-commun dans la mer de l'Inde, et particulièrement sur toute la longueur des côtes de l'Afrique. Il a pour cause le feu électrique naturel, c'est-à-dire le feu électrique de l'atmosphère en action.

DU BROUILLARD et DES NUAGES. Le *Brouillard* est composé d'exhalaisons et de vapeurs, et produit par la chaleur du soleil, qui condense près de la terre ces exhalaisons et ces vapeurs ramassées sur la surface de la terre et des eaux, de manière que l'air est obscurci jusqu'au moment qu'elles retombent ou qu'elles sont emportées par le vent. Les brouillards aqueux ne sont point dangereux. Ceux qui sont le produit d'exhalaisons sulfureuses et putrides, et qui sentent mauvais, sont très-nuisibles, et souvent, s'ils sont de longue durée, ils occasionnent des maladies épidémiques. Les plus forts Brouillards et les plus mal-sains paraissent en automne et au printemps. Ceux qui se montrent en été sont très-nuisibles aux blés. Les matelots donnent le nom de *brume* au Brouillard de mer. Lorsque le Brouillard, en séjournant dans l'air, est saisi par un vent froid, alors les parties aqueuses se gèlent et produisent le *givre* ou *frimat*, qui se dissipe aux premiers rayons du soleil, surtout lorsque les vents du nord ne soufflent pas.

Les *Nuages* sont ces Brouillards suspendus à une certaine hauteur dans l'atmosphère, qui sont presque toujours emportés par les vents, et qui souvent recèlent la foudre. Les Nuages sont pour les montagnes fort élevées, ce que les Brouillards sont pour la plaine. Lorsqu'ils roulent lentement et qu'ils sont très-épais, ces Nuages annoncent l'orage : ils échauffent alors la nature, rendent l'air plus lourd, nuisent toujours à la sérénité de l'atmosphère, et nous privent des bienfaits que répand l'astre du jour par sa présence.

DE LA PLUIE. La Pluie est une eau simple, fluide, inodore, sans couleur, qui tombe après s'être élevée en vapeurs par une véritable distillation, et qui s'échappe en gouttes plus ou moins grandes, l'air n'ayant pu soutenir la nuée qui la contenait. La Pluie fine ne tombe pas de fort haut : la Pluie d'orage tombe rapidement, elle est alors très-élevée.

La Pluie rafraîchit la nature, humecte la terre, nourrit les plantes, purge l'air des exhalaisons nuisibles, et sert d'aliment à toutes les sources d'eau qui arrosent les campagnes.

Il pleut plus communément sur les bois et sur les montagnes, parce que les nuages s'y trouvent rompus. La chute des Pluies est toujours proportionnée à l'évaporation générale des eaux. C'est l'Auteur de la nature qui maintient cet équilibre, comme toutes les lois générales, établies par son pouvoir. Il pleut plus souvent sur terre que sur mer. Les Pluies sous la *zône* torride sont toujours des averses, et celles des autres *zônes* sont presque toujours des bruines. La quantité moyenne de la Pluie qui tombe annuellement à Paris, est de 18 à

19 p. o. Il pleut plus souvent le jour que pendant la nuit. L'eau de Pluie conservée en bouteille, éprouve bientôt une sorte de putréfaction.

On appelle improprement *Pluie de sang*, ces taches rouges que l'on voit quelquefois sur les murs, et qui ne sont autre chose que des gouttes d'une liqueur rouge que répandent pendant une Pluie d'orage certaines chenilles en passant de l'état de chrysalide à celui de papillon. *La Pluie* de *crapaud* n'est autre chose que l'apparition d'une multitude de jeunes crapauds qui, ranimés après une grande sécheresse par la Pluie, se mettent en campagne, et donnent lieu par leur apparition subite à des contes ridicules.

La *Pluie de soufre* est due à la poussière jaunâtre des étamines de plusieurs espèces de plantes en fleurs : telles que *l'aune*, le *coudrier* et le *lycopodrium*, qui se répand sur la terre avec l'eau qui coule et qui colore les lieux où elle se dépose.

La *Pluie de cendres* est due à l'explosion des volcans, dont les vents emportent les cendres au loin, et les répandent dans les campagnes d'une manière effrayante.

DE LA GLACE, DE LA GRÊLE ET DE LA NEIGE. La Glace ou gelée est le méteore qui est commun dans la saison froide. L'eau condensée par la froidure, passe alors de l'état de fluidité à celui de solidité. Les physiciens pensent que l'eau perd toutes les parties du feu qui lui sont si nécessaires pour sa conservation, et pour tenir les parties séparées et dans l'état de fluidité. On donne pour exemple les cires et les métaux, qui, exposés à un grand feu, se mettent en fusion ou se durcissent à mesure qu'ils se refroidissent.

Plus la froidure est violente, et plus le corps gelé acquiert de la solidité. On a vu des eaux glacées à sept à huit pieds d'épaisseur. La force expansive de la glace peut faire crever un canon de fusil. Telle est sa dureté, qu'elle est capable de soutenir l'explosion d'une livre de poudre. Il y a sur des montagnes des glaces éternelles, amoncelées depuis la naissance du monde. Sous la zône glaciale les terres et les mers sont couvertes de glace qui semblent menacer l'univers d'une invasion annoncée par certains physiciens.

La Grêle a lieu pendant les orages, lorsque la pluie qui tombe est frappée par un vent du nord extraordinairement froid. Alors les gouttes qui se réunissent se gèlent, prennent une forme ronde et tombent avec force, sur la terre où elles brisent et détruisent tout ce qui ne peut résister à leur masse poussée par le vent de la destruction.

La *Neige* se fait voir lorsque le vent du nord a une froidure moins forte : alors la pluie se congèle en menus flocons extrêmement blancs et sous diverses formes.

On l'appelle *Neige* lorsque les flocons sont légers et anguleux; *giboulées*, lorsque les corps gelés, qui tombent, sont blancs, ronds et solides.

La Neige, à ce que prétendent certains physiciens, est essentiellement utile à la fertilité de la terre. Sur les montagnes elle tombe et couvre les terres à une grande hauteur ; elle s'y conserve long-temps, et lorsqu'elle est fondue par les vents chauds ou par les rayons du soleil, elle sert d'aliment aux sources des fleuves et des rivières, dont les montagnes sont la source ordinaire. La Neige préserve de la gelée toutes les plantes qu'elle couvre et les herbes qui dans les champs commencent à germer, et qui craignent les vents glacés.

DE L'ÉTOILE FILANTE. Le vulgaire, à l'aspect de ces traînées de feux qui semblent se former dans la région des corps célestes lumineux, s'imagine voir tomber, se déplacer ou se consumer par le feu, une Etoile des cieux. Ce phénomène est produit tout naturellement par l'inflammation subite de certaines exhalaisons qui, principalement dans la saison de l'été, s'enflamment dans les airs, font une traînée ou queue de lumière, et s'éteignent faute d'aliment. La nuit seule permet de les appercevoir : on a prétendu que souvent cette traînée de feu tombe sur la terre, et laisse des parties noirâtres et onctueuses, qui prouvent que ce météore n'a rien de bien dangereux, ni rien de merveilleux.

DE L'ARC EN CIEL. Lorsque le ciel est couvert de nuages, et que les rayons du soleil sont assez forts pour se frayer un passage à travers les nuées; ces mêmes rayons vont frapper les gouttes de pluie qui tombent, s'y rompent et s'y réfléchissent, et forment un grand cercle qui se répète, et présente à l'œil enchanté du spectateur les rayons primitifs de différentes couleurs. On remarque particulièrement dans le cercle formé par l'iris ou l'*Arc en ciel*, des bandes circulaires de rouge, de violet, d'orange, etc. L'arc en ciel offre un beau spectacle. On prétend qu'il indique un temps pluvieux de longue durée, parce que le soleil pompe alors les eaux de la mer, et accumule les vapeurs qu'il a versées au vaste Océan. On assure aussi qu'il annonce le retour des beaux jours.

DE L'AURORE BOREALE. Une grande lumière blanchâtre qui paraît ordinairement du côté de la partie boréale du ciel, au nord-ouest dans une étendue d'environ 80 degrés, et qui en a quelquefois 7 de largeur avec son centre, prend le nom d'*Aurore boréale*. Lorsque ce météore paraît sous l'horizon, on dirait dans son principe, que c'est le soleil qui va recommencer sa carrière. L'Aurore boréale se montre plus souvent en automne que dans toute autre saison. Ce météore offre aux yeux éblouis un fragment de cercle qui présente des variétés infinies, des arcs lumineux, des jets et rayons de lumière. Lorsque ce météore est dans sa plus grande magnificence, une espèce de couronne lumineuse se forme vers le zénith.

Les peuples du nord jouissent presque toutes les nuits de la vue de l'Aurore boréale qui les éclaire, les réjouit et les guide dans leurs courses lointaines.

Un phénomène qui est le diminutif de celui-ci, est cette lumière zodiacale qu'on apperçoit dans le ciel, surtout au printemps et en automne, après le coucher du soleil, ou avant son lever, et qui paraît le long du zodiaque en forme de lance ou de pyramide, ou de fuseau. Les physiciens sont partagés sur la cause de ce météore. On l'attribue, d'après M. de Mairan, à l'atmosphère solaire, lumineuse par elle-même, laquelle se crible à travers l'atmosphère terrestre. D'autre physiciens assurent que la matière électrique est déterminée à s'accumuler aux pôles par la rotation de la terre, et que cette accumulation devient sensible par la lumière qu'elle répand aux deux pôles.



J. G. de S^t. Sauveur del.

DE LA THÉORIE DES VENTS.

TABLEAU représentant *la Rose des Vents.*

La terre est environnée partout d'un fluide invisible qui s'étend à quelques lieues au dessus d'elle, et qu'on nomme l'*air* ou l'*atmosphère*. Les physiciens ont établi, d'après leurs observations, que l'air est susceptible d'une si grande dilatation, qu'il peut en très-petite quantité remplir un espace très-vaste, et qu'il peut aussi se comprimer dans un intervalle beaucoup plus petit que celui qu'il occupait d'abord. C'est en général la chaleur qui dilate l'air, et le froid qui le comprime. En conséquence, lorsqu'une partie de l'air reçoit un degré de chaleur ou de froid plus grand que celui qu'elle avait d'abord, il en résulte un mouvement de dilatation ou de compression dans toute cette partie. Lorsque l'air est agité, on lui donne le nom de *vents*. Ces vents ont pour cause particulière : 1° l'irruption violente des vapeurs et des exhalaisons qu'occasionnent les fermentations souterraines ; 2° la raréfaction de l'air causée par la chaleur du soleil, la gravitation de la *lune* et l'effet des marées ; 3° la chute des nuées devenues pesantes, et dont l'eau, déplaçant l'air avec rapidité, imprime à ce dernier un mouvement violent ; 4° la largeur, la hauteur et la situation des montagnes qui, en rétrécissant le passage des vapeurs, en accélèrent le mouvement.

Les vents sont en général très-variables. Cependant il y a des vents périodiques qui sont constans et permanens, qui soufflent dans une même direction pendant toute l'année : on les appelle *vents alisés*. Les tropiques sont les limites de leur empire ; ils s'étendent peu au-delà ; ils soufflent continuellement le long de la surface de la mer, de l'est à l'ouest. Ces vents sont la suite de la raréfaction de l'air occasionnée par la chaleur du soleil.

Les vents *réglés* sont ceux qui soufflent pendant un certain temps d'un côté, et ensuite d'un autre ; ils sont très-communs sur la mer des Indes : on les nomme *moussons*.

Ceux qui soufflent des quatre points cardinaux, s'appellent vents du *nord*, du *sud*, d'*est* et d'*ouest*. Ceux qui soufflent entre chacun des points cardinaux, sont les vents de *nord-est*, de *nord-ouest*, de *sud-est*, et de *sud-ouest*.

Les vents sont presque toujours un bienfait de la nature, mais souvent ils deviennent pour l'homme le plus redoutable fléau. Les vents épurent l'air ; ils rafraichissent, portent la vie aux plantes et aux graines renfermées dans le sein de la terre, et poussent les nuées qui répandent les pluies fécondes. De leur souffle léger ils caressent la rose, rendent à l'air cette douce température qui plaît tant à l'homme pendant les chaleurs brûlantes de l'été ; et transportent les vaisseaux qui font le commerce du monde d'un pôle à l'autre.

Les vents sont quelquefois les messagers de la tempête, les précurseurs de l'orage ; ils sont eux-mêmes la tempête qui renverse, qui détruit, qui bouleverse la nature. Ils sont les funestes agens de ces terribles ouragans qui désolent le globe, et qui, sous le nom de *trombe*

ou de *typhon*, sont l'effroi des marins, des habitans de l'Amérique, et de tous les peuples que leur présence vient affliger.

Les vents ont le pouvoir de changer tout-à-coup la constitution de l'atmosphère, et d'affecter les corps organisés. On a remarqué, quand le vent du midi souffle, qu'il tombe de l'eau, ou qu'il arrive des orages accompagnés d'une grande chaleur, que la respiration est alors gênée, et que l'homme souffre; si le vent souffle long-temps, on voit alors régner des maladies épidémiques, des miasmes contagieux et les corps morts se putréfient plus facilement. On appelle ces vents, vents du *midi*.

Le vent du *septentrion* souffle un air sec et froid : c'est le plus salubre des vents pour les êtres vivans, mais il est nuisible aux plantes dont il arrête ou détruit la végétation.

Le vent d'*ouest*, quoique moins pernicieux que celui du *sud*, donne des pluies longues et abondantes; il nuit à la santé, et afflige l'humanité par des *fièvres* longues et difficiles à guérir.

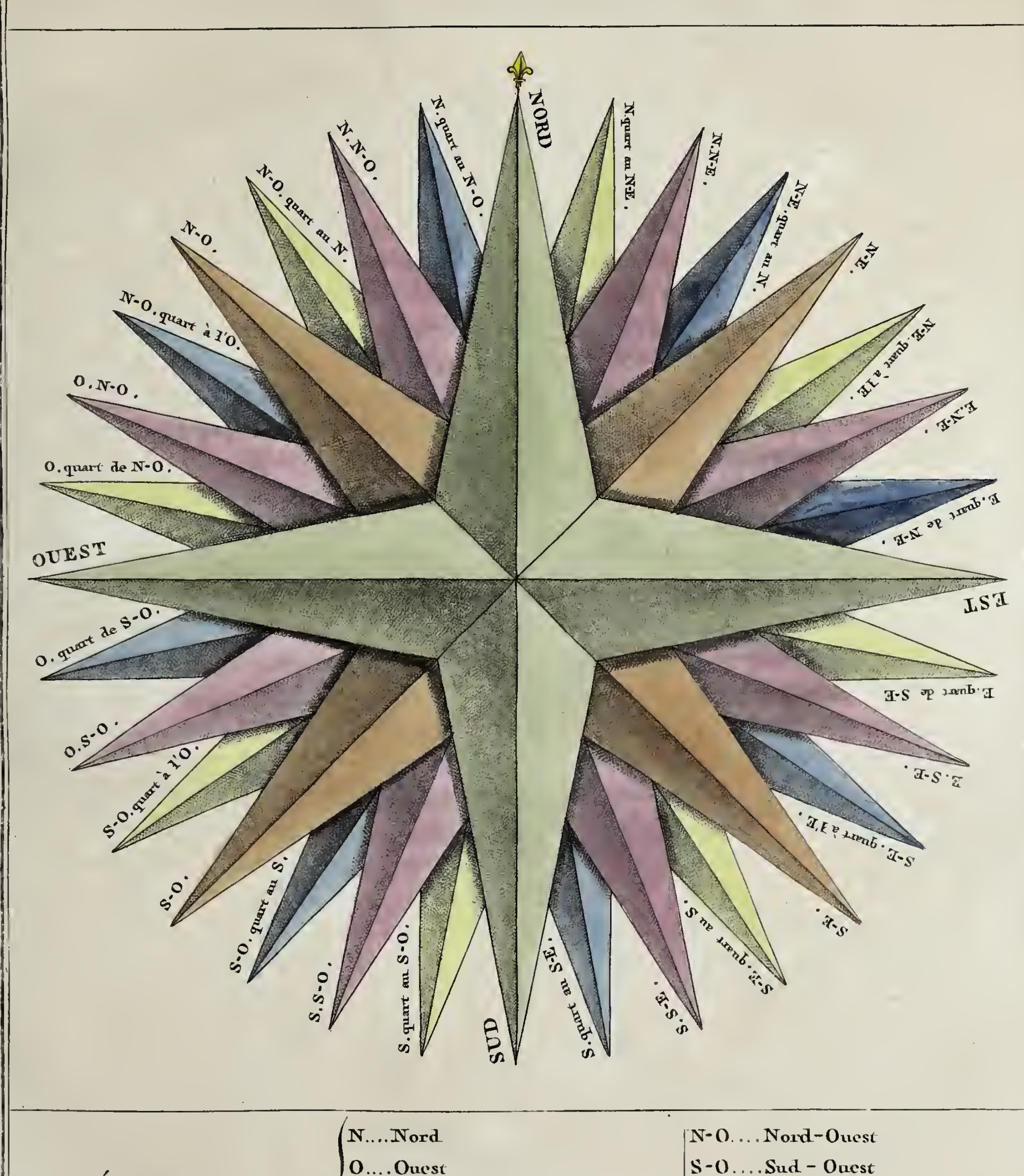
Le vent d'est est sec, peu chargé de vapeurs; il rend l'air serein, et ne donne qu'un degré modéré de chaleur; il plaît à l'homme dont il partage la santé. C'est le zéphir des anciens, c'est le vent frais des peuples du midi.

Le vent qui vient du côté de la mer est toujours humide, froid en été et chaud en hiver. Les vents qui viennent du continent sont toujours secs, chauds en été et froids en hiver.

On a subdivisé les vents et formé ce qu'on appelle la rose des vents, pour indiquer les rhumbs de vent ou une aire de vent, c'est-à-dire la nuance qui se trouve entre tel ou tel vent lorsque l'aiguille de la rose est placée entre l'intervalle qui existe d'un point cardinal à un autre. Les marins ont tracé sur leurs cartes marines des espèces d'étoiles à huit, à seize, à trente-deux pointes. Nous offrons à nos lecteurs une rose à trente-deux pointes.

Le vent du *nord* est toujours placé en tête de celui qui regarde la *rose des vents;* il est désigné par la lettre N. Le vent d'*Est* est à droite, et marqué par un *E*. Le vent du *Sud* est à gauche, et désigné par un *S*. Enfin le vent d'*Ouest* est placé au bas, et marqué par la lettre *O*. On désigne toujours le nord par une fleur de lys. Notre rose des vents porte avec elle tous les signes qui indiquent la variété des vents, et les noms qui leur ont été assignés par les physiciens ou par les marins.

Rose des Vents



ABBRÉVIATIONS

ABBRÉVIATIONS	N.... Nord	N-O.... Nord-Ouest
	O.... Ouest	S-O.... Sud - Ouest
	S.... Sud	S-E..... Sud - Est
	E.... Est	N-E..... Nord-Est

J.G. de St Sauveur del.



VARIÉTÉS DE L'ESPÈCE HUMAINE.

TABLEAU représentant *le physique et la couleur des habitans du Monde.*

On veut connaître ce roi de la nature, cet homme, image de la Divinité sur la terre. Ses mœurs, son caractère, ses usages excitent la curiosité; et si toujours on voulut examiner avec soin toutes les variétés dont la nature s'est plu à marquer les climats, les plantes et les animaux, à plus forte raison veut-on connaître les variétés de l'espèce humaine.

Parmi toutes les productions animales sorties des mains du Créateur, la plus merveilleuse, sans doute, est l'homme. Il a par-dessus les autres animaux, la faculté d'exprimer ses idées et l'*intellect.* Il est supérieur à tous les êtres de la nature; il dompte les animaux même les plus féroces; il force les productions des végétaux; il change à son gré et par les lois de la chimie les formes des minéraux qu'il élabore et utilise. L'homme est bien le dieu de la nature! Quelle est donc la puissance et la magnificence du Dieu de l'Univers?

L'homme considéré quant à la matière, présente à la curiosité, l'étude de son organisation, de sa forme, de sa couleur, de sa nourriture et de son habitation. L'homme primitif est l'homme sorti des mains de Dieu. Ses variétés appartiennent au climat.

L'EUROPÉEN placé sous un beau ciel et qui jouit de la succession des quatre saisons, est généralement blanc. Il est industrieux, actif, adroit, vif et pénétrant. Il s'occupe avec le plus grand succès des sciences et des arts. Aidé par son organisation et par les circonstances, le goût et le génie viennent seconder ses efforts. Il conçoit, il exécute tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est digne de l'admiration de ses contemporains et des siècles. Véritablement le roi de la nature, on dirait qu'il ravit le flambeau de Prométhée; il perfectionne, il invente, il crée. Les peuples qui appartiennent à cette même classe d'hommes, et qui, par la blancheur de leur peau et la régularité de leurs traits, peuvent être rangés parmi les hommes heureusement organisés, sont tous les Européens et une partie des Asiatiques, c'est-à-dire, les habitans de la Natolie, de l'Arménie, de la Géorgie, et des provinces de Perse vers le septentrion et la mer Caspienne, les grands Tartares, ceux des provinces de la Chine et les Japonnais.

Les peuples de l'ASIE sont ordinairement bruns, presque tous beaux hommes et fortement constitués. Comme les Européens, souvent ils furent favorisés par le génie. Comme eux ils furent capables d'inventer et d'exécuter, mais ils le veulent rarement : la manière dont ils sont gouvernés et leur croyance religieuse s'y opposent souvent. L'*Asie* eut ses temps de célébrité, ses usages, ses gymnosophistes, ses brachmanes qui ont répandu leurs lumières et leurs préjugés. Les sciences en Asie se sont élevées avec gloire dans des temps où elles n'étaient pas encore cultivées ni connues des autres parties de la terre. La beauté, la fertilité du terroir et la chaleur du soleil qui vivifie ces contrées, rendent les peuples qui l'habitent quelquefois indifférens, paresseux, et toujours prêts à se soumettre au despotisme

de leurs sultans. Mais lorsque le sang des naturels est agité ou contrarié par de violentes passions, l'Asiatique devient terrible à ses ennemis.

Les Indiens, qui font partie de l'*Asie*, sont la plupart jaunâtres : ceux qui sont bruns ou basanés ne le sont que parce qu'ils s'exposent beaucoup au soleil.

Placés sous l'équateur, les AFRICAINS pour la plupart sont parfaitement noirs. Le terrain sec, sablonneux et desséché de l'Afrique empêche que l'espèce humaine ne se propage, et nuit à la fécondité de la terre. Les habitans de l'Afrique ne sont point des enfans de la même famille; il y a beaucoup d'Arabes mélangés avec les Africains proprement dits. Les naturels du pays sont aisés à reconnaître quand ils ne sont pas tout-à-fait noirs; ils sont toujours plus basanés que les peuples de l'Arabie : leur chevelure est aussi beaucoup plus crépue ainsi que leur barbe. L'Africain a peut-être un peu moins d'intelligence que ses voisins les *Arabes*. Les arts ont à peine effleuré cette partie du monde, qu'on a cru long-temps habitée seulement sur les côtes. Les peuples noirs sont ceux qui demeurent dans la *Barbarie*, l'*Egypte*, la *Nubie*, le *Sahra* et le *Zanguebar*; si les habitans de ces contrées ne le sont pas tous, c'est qu'il s'y trouve des colonies d'Européens et d'Asiatiques.

Les habitans des deux Amériques appartiennent à des contrées long-temps ignorées, habitées sans doute par des hommes de l'ancien continent que le naufrage avait fait aborder sur ces côtes. L'indolence et la paresse forment le caractère général des peuples d'Amérique. Ils sont simples et sans ambition, ne s'occupent point du tout du lendemain. Ils mangent et dansent une partie du jour, et passent le reste du temps à dormir. Ils sont peu ardens en amour. Les femmes enfantent sans douleur et avec une facilité surprenante. Il y a des peuples blancs, noirs et basanés en Amérique. Au nord de l'Amérique les hommes en général sont d'un teint basané-rouge. — A la baie d'*Hudson*, les naturels ont le visage presque entièrement couvert de poil. — Au *Canada*, les hommes sont grands, bienfaits, œil et cheveux noirs, dents très-blanches, teint basané, peu de barbe, point ou presque pas de poil sur le corps. — Les habitans de l'*Isthme de l'Amérique* ont le teint de cuivre jaune ou d'orange et les sourcils noirs comme du jais. — Dans la *Guiane*, les habitans sont plus rouges que tous les autres Indiens. — Au *Brésil*, ils ont le teint basané d'une couleur qui tire un peu sur l'orange; tête grosse, épaules larges. — Au *Paraguai*, taille belle, élevée, couleur olivâtre. — Enfin, aux *Terres Magellaniques*, couleur olive, taille au-dessus de six pieds, poitrine carrée, et extrêmement robustes.

Phisique et Couleurs des habitants des quatre parties du monde.



Européen



Asiatique.



Africain.



Amériquain.

J. G de St. Sauveur del.

DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

Tableau représentant *l'Homme et la Femme.* — *Les quatre Ages.* — *Et les caractères des diverses passions de l'Ame.*

L'Éternel avait créé tous les êtres qui devaient composer l'univers, mais il fallait qu'il donnât un maître à la nature; il lui importait de produire l'être qui pouvait le connaître et l'aimer, admirer ses ouvrages et le remercier de ses bienfaits : il fit l'homme. Sa main forma le corps avec de la boue, et de son souffle créateur il anima cette belle statue, afin qu'elle fût semblable à lui et fût sa parfaite image. Qui pourrait contester la prééminence de l'homme sur les animaux ? Au moral comme au physique, il obtient la supériorité. Debout, il fixe le ciel, et semble par son attitude reconnaître que c'est là le lieu cher à son cœur, l'objet de son ambition, le séjour du Dieu de la nature, auquel il doit s'unir un jour.

Ses facultés morales et physiques le mettent au dessus de tous les êtres. Son ame, douée du don de la pensée, compare, raisonne et juge. L'homme fait le mal et le bien; le bien, toujours par l'effet de sa volonté, et le mal, parce qu'il ne veut plus obéir à sa raison, que les passions tyrannisent. Il crée, il perfectionne, il imite; il mesure le ciel, il rappelle les temps passés et voit dans l'avenir. Il agit parce qu'il le veut; il se repose parce qu'il y consent. Il porte dans toutes ses idées, dans toutes ses conceptions et dans tout ce qu'il y a de plus abstrait, le feu de son imagination active. Il ose analyser l'infini et le chercher en idée dans les infiniment grands et les infiniment petits, productions également merveilleuses du pouvoir infini. — S'il quitte les cieux, il saisit aussitôt le flambeau du génie. Dans les arts, il invente, il perfectionne, il ajoute. Dans les sciences, il se fraye une route nouvelle et s'approprie tous les secrets des connaissances. Par les facultés de son ame, il est le roi de l'univers; par ses facultés physiques, il est le maître de ce monde qu'il habite. Mais jeté au milieu des êtres non pensans, s'il eût été seul, il eût éprouvé tous les ennuis de l'uniformité, ce vide que laisse la volonté qui ne résiste pas. Dieu, pour que l'homme pût supporter le fardeau de la vie, lui donna la *femme* pour compagne; c'est celle que l'Ecriture appelle l'*os de ses os et la chair de sa chair.* Si l'homme est fort, la femme est belle de ses attraits; si l'un a le génie pour apanage, l'autre a le don de charmer, le plus bel attribut de son sexe. Au physique, dans tout ce qui n'est pas femme, elle est homme. Ses défauts et ses vertus tiennent à sa faiblesse, à la pudeur qui l'anime, et à la beauté qui la distingue. Elle fut faite pour charmer les ennuis de l'homme, pour lui faire sentir plus vivement le doux bienfait de l'existence, pour le consoler dans ses peines, pour ajouter à ses plaisirs. La femme, quand Dieu daigna la former, fut le résultat de l'amour du Créateur pour l'homme. L'homme, en aimant sa compagne, participe à cette faculté, et l'aime

comme Dieu aime ses ouvrages. = Placés sur la terre, les deux premiers êtres dûrent pourvoir à leur conservation et multiplier les êtres dont ils étaient le type. = Bientôt ils se virent renaître dans une nombreuse postérité, et apprirent ainsi à connaître tous les accidens de la vie humaine.

L'homme, pendant neuf mois, est enfermé dans le sein de sa mère. Il naît, et la douleur et la faiblesse assiégent son enfance; il acquiert des années et avec elles les fruits de l'instruction qui lui est prodiguée; sa taille est peu élevée, ses traits sont intéressans, il plaît; c'est l'arbuste qui se développe et qui présente les premières fleurs que fait naître le printemps. = Bientôt il a la taille de l'homme et n'est plus adolescent; mais tyrannisé par les passions, maîtrisé par l'imagination ardente de la jeunesse, il s'élance dans la carrière, avec l'espérance qui lève ses doutes, avec l'amour qui l'entraîne et le plaisir qui le séduit : il cueille toutes les fleurs de la vie et ne veut pas même s'apercevoir si l'existence a ses épines. Tout dans la nature lui sourit, il plaît à tout ce qui l'environne, et ses vices mêmes sont des vertus si son cœur est bon, si son ame est belle. = L'âge viril a placé l'homme à cette époque de la vie où le feu des passions, pour être moins violent, n'en est pas moins terrible. C'est alors que l'ambition, que la haine et l'envie maîtrisent son ame. Il a toute la force du corps, il a toute la vigueur de l'ame, c'est l'instant du vrai génie; il travaille pour la gloire, pour l'immortalité; sa main a cueilli le laurier du savoir, sa tête porte la couronne du talent. La fortune quelquefois le seconde, quelquefois aussi le malheur s'attache à ses pas; mais s'il fut grand dans la prospérité, s'il est véritablement homme, il combat l'adversité par son courage, ses ennemis par sa persévérance, et dès-lors son triomphe est souvent assuré.

Il allait jouir en paix du fruit de ses travaux, du bonheur qui daigna lui sourire, des succès de ses enfans, du repos que procurent une bonne conscience et une belle vie. Soudain le temps est là qui prétend se servir de ses droits, il *use* son existence, et soudain la vieillesse blanchit ses cheveux, ride son front, voûte son dos, affaiblit ses jambes, le fait décroître, s'il est possible de s'exprimer ainsi, et creuse la tombe où vont s'anéantir la fortune, la beauté, les projets, l'espérance et la vie.

Les passions de l'homme ont fait le tourment de son existence, elles ont imprimé sur son front les traces de leur règne homicide. La nature voulut que l'homme jouît de tous les bienfaits, et qu'il pût exprimer toutes les sensations qu'elle fit naître en lui. Toutes les peines de la vie sont le partage de l'être pensant : lorsqu'il reçoit leurs funestes impressions, on l'aperçoit dans son œil, dans son regard, dans son maintien. Le visage de l'homme est mobile; les chagrins et les plaisirs s'y peignent à grands traits : dans les jouissances douces, la figure reste dans l'état le plus tranquille; dans la joie, dans l'étonnement, dans l'admiration, dans le rire, elle s'anime; dans la tristesse, dans l'abattement, dans les pleurs, elle se décompose; dans la douleur, la haine, le mépris, les pleurs et le désespoir, le visage est altéré; enfin dans tout ce que l'homme conçoit ou exécute, on aperçoit l'influence des passions qui règnent dans son ame et qui le suivent

au tombeau. Le plus bel ouvrage sorti des mains du Créateur, il est quelquefois par ses erreurs, par son ignorance et par la dépravation de ses mœurs, le plus digne de mépris ou de pitié.

PARTICULARITÉS RELATIVES A L'ESPÈCE HUMAINE.

La hauteur totale du corps humain éprouve plusieurs variations. La grande taille, pour les hommes, est depuis 5 pieds 5 pouces jusqu'à 5 pieds 9 pouces, et quelquefois 6 pieds. La taille médiocre est depuis 5 pieds 1 pouce jusqu'à 5 pieds 4 pouces, et la petite taille est au dessous de 5 pieds. Les femmes ont en général 2 ou 3 pouces de moins que les hommes.

Lorsqu'on étend les bras de façon qu'ils soient tous deux sur une même ligne droite et horizontale, la distance qui se trouve entre les extrémités des grands doigts des mains, est égale à la hauteur du corps.

L'homme est moins haut le soir que le matin. On en a fait l'expérience plusieurs fois en Angleterre, sur beaucoup de gens, tant sédentaires que gens de travail de tout âge, de toute grandeur. Il s'est trouvé que leur hauteur variait de près d'un pouce du matin au soir. On n'a jamais pu s'apercevoir que quand on avait perdu de sa hauteur, on pût la regagner le même jour, ni par le repos, ni par l'usage des bains froids.

Selon *Sanctorius*, d'une livre qu'un homme mange, $\frac{5}{8}$ se perdent par l'insensible transpiration, et $\frac{3}{8}$ par les autres voies.

L'homme a beaucoup plus de cerveau que tout autre animal d'égale grosseur, et beaucoup plus même que le cheval et le bœuf. Un homme pesant 100 livres, a communément 4 livres de cerveau, et un bœuf de 8 à 900 livres n'en a qu'une livre.

Le plus grand poids des enfans venus à terme, est de 8 livres, et le plus petit n'est guères au dessous de 5. La plus grande hauteur des mêmes enfans est de 1 pied 11 pouces, et la plus petite, de 1 pied 6 pouces.

M. Hogart prétend que la prunelle reste égale dans les divers âges de l'homme. Il assure avoir constamment observé, que pendant que chaque trait grossit, la prunelle seule avec son cercle coloré, conserve sa première grandeur. Souvent la prunelle, dans un enfant qui vient de naître, égale celle d'un homme de 6 pieds, quelquefois elle la surpasse.

On compte 249 os dans le corps humain, savoir : dans le cerveau, 14; dans le reste de la tête et dans le cou, 46; dans le tronc, 67; dans les bras et les mains, 62; et dans les jambes et les pieds, 60.

Les muscles simples sont au nombre de 446. Il y a 40 paires de nerfs, dont 10 partent de la substance médullaire du cerveau, et 30 sortent de la moëlle de l'épine du dos. Le nombre des glandes paraît innombrable.

Le cœur se contracte 4000 fois en une heure. On fait monter la quantité du sang,

de 15 à 25 livres. Toute la masse du sang passe, chaque heure, 18 fois par le cœur de l'homme.

Le pouls d'une personne adulte qui se porte bien, bat, dans une minute, de 80 à 90 fois; chez les enfans, il bat jusqu'à 115 fois; mais le pouls des vieillards ne va guères au-delà de 70 fois.

Le nombre des cheveux, sur une tête ordinaire, est de 140,000.

En supposant que la terre est peuplée d'environ mille millions d'ames, et en comptant 33 ans pour une génération, il en meurt dans cet espace de temps mille millions. Par conséquent le nombre des morts est sur la terre, chaque année, 30 millions; chaque jour, 82,000; chaque heure, 3400; chaque minute, 60; chaque seconde, 1.

A l'âge de 12 ans on a fait le quart de sa vie; à celui de 28, on en est à la moitié, et à celui de 50 on en a fait les trois quarts. L'homme qui ne meurt point par intempérance ou par accident, vit partout de 90 à 100 ans. Il y a plus de vieillards dans les lieux élevés que dans les lieux bas.

EXEMPLES DE LONGÉVITÉ ÉTONNANTE.

Ces exemples sont extraits d'une liste nominale de centenaires, publiée à Londres dans le cours de l'an 1805. Pour ne pas trop étendre cette liste, on n'y a compris que les individus de 130 ans et au dessus; composée de 48 personnes, il y en a *huit* de 130 ans; *un* de 135; *quatre* de 136; *deux* de 137; *quatre* de 138; *deux* de 139, *trois* de 140; *un* de 142; *un* de 143; *un* de 144; *un* de 145; *deux* de 146; *un* de 148; *un* de 150; *quatre* de 152; *un* de 153; *un* de 157; *un* de 160; *un* de 168; *un* de 169, et *un* de 175 ans.

Il faut observer que les centenaires portés sur cette liste sont tous pris dans le 18e siècle, à la réserve de six qui appartiennent au 17e, et d'un seul qui date du 16e. Elle est bien loin d'être complète dans l'époque qu'elle embrasse, puisque, si l'on en croit les journaux, le seul Bannat, au comté de Temeswar, en Hongrie, a fourni, dans le dernier siècle, cinq à six exemples de vieillards morts à 160, 170, 180 et 185 ans. On peut ajouter à ce vénérable répertoire, *Jean Causeur,* mort à Saint-Mathieu, département du Finistère, à l'âge de 137 ans; un mulâtre, mort à Friderick-Town, Amérique septentrionale, âgé de 180 ans, et *Thomas Carn,* qui, d'après les registres de la paroisse de Saint-Léonard-Shoredicth, en Angleterre, est mort le 28 janvier 1588, âgé de 207 ans.

Tableau de l'homme et de la femme



Les quatre âges.

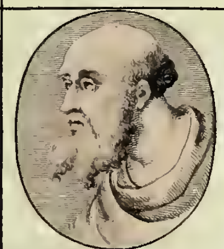


l'Enfance

la Jeunesse



l'âge Viril



la Vieillesse

Caractères des diverses Passions de l'Ame



la Tranquillité

la Satisfaction



le Ravissement



le rire Sardonique



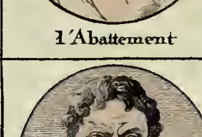
l'Admiration

l'Etonnement

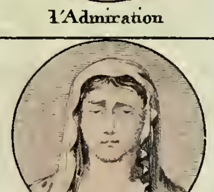
la Crainte



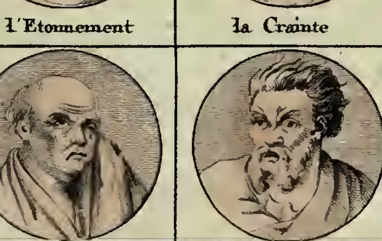
la Frayeur



l'Abattement



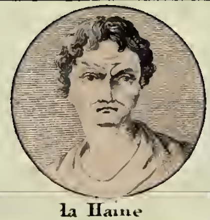
la Tristesse



le Pleurer

le Désespoir

le Mépris



la Haine



la Colère

J. G. de St. Sauveur del.

DE LA MAPPEMONDE.

TABLEAU représentant *une Mappemonde.*

Il est difficile de présenter tout-à-la-fois à l'œil curieux le globe de la terre, une partie se trouvant toujours sur la carte, cachée aux regards de celui qui contemple. On a imaginé, avec juste raison, de le couper en deux parties égales, et de former deux cercles sur lesquels on a tracé les quatre parties du monde. On appelle un côté le Continent oriental, ou l'ancien monde, l'autre, le Continent occidental, ou le nouveau monde. — Le globe de la terre présente deux élémens visibles, dont les masses séparées forment des divisions de terre et d'eau. La première division constitue la *Géodésie* proprement dite, et la seconde, l'*Hydrographie.* — Les différentes parties plus ou moins environnées d'eau, prennent les noms de Continent, de Terre-Ferme ou d'Isles. — L'ancien Continent fut connu depuis la dispersion des enfans de Noé : les colonies nombreuses qui des plaines de l'*Asie* se répandirent en *Europe* et dans l'*Afrique*, liées par le commerce et la culture des beaux arts, furent forcées de communiquer entre elles, et elles eurent bientôt la géographie de leur âge. Christophe Colomb, génois, découvrit le Nouveau-Continent, appelé *Amérique*, vers la fin du 15e siècle.

Améric Vespuce, florentin, qui y aborda dans le courant de 1697, lui donna son nom : elle diffère des autres parties du monde par ses habitans, ses animaux et ses productions.

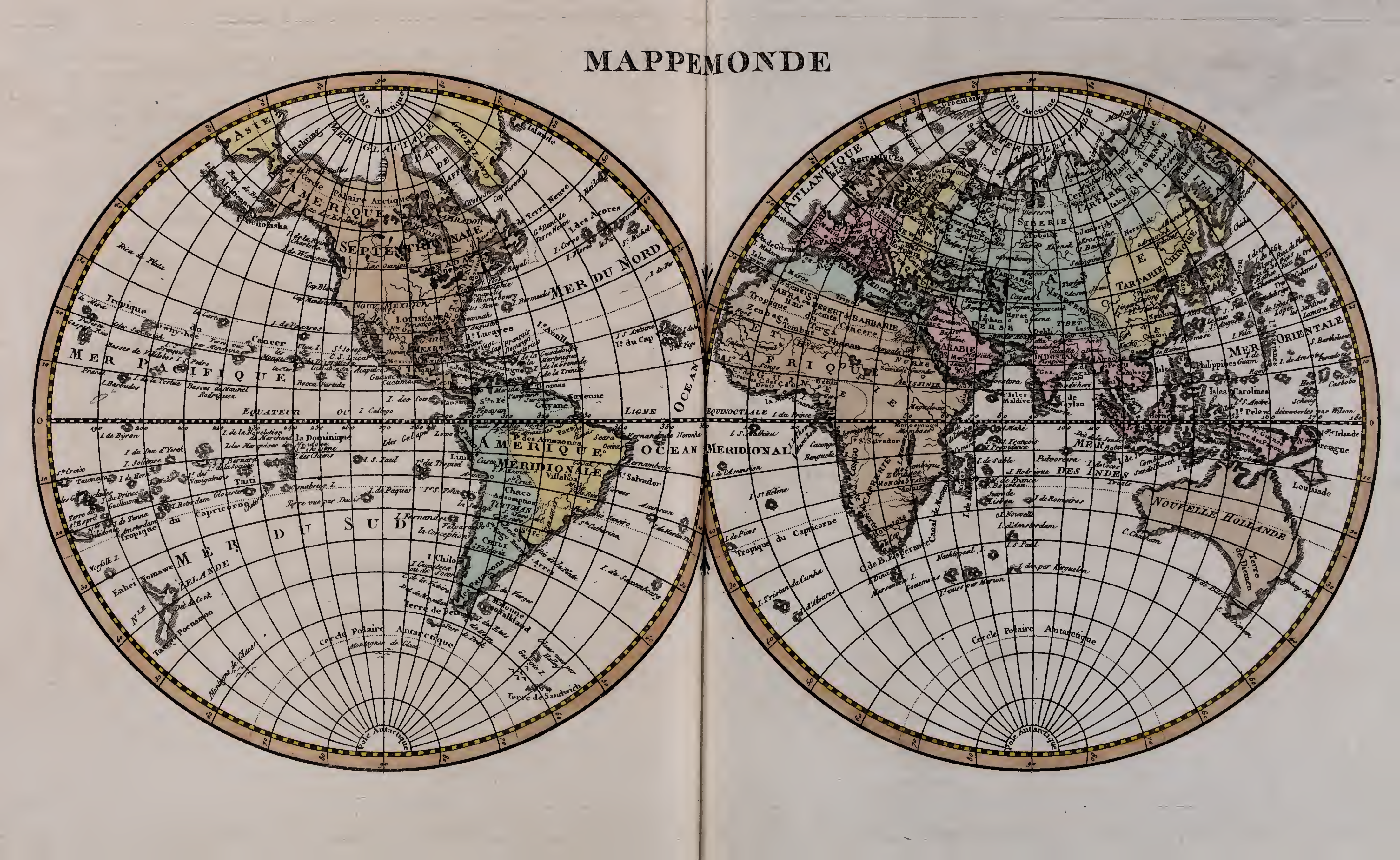
La Terre, abstraction faite de ses divisions, est représentée comme un globe tournant sur son axe, aboutissant à deux points appelés pôles. L'un de ces pôles prend le nom de *pôle arctique*, et l'autre celui de *pôle antarctique.*

Les trois grandes divisions qui sur la Mappemonde, ou globe terrestre, forment le Continent ancien, sont l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique.* Le nouveau Continent est divisé en deux parties, savoir, l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale.

Nos voyageurs modernes ont découvert des contrées lointaines jusqu'alors inconnues, et qui ont ajouté à nos connaissances sur les parties australes du globe. Nous devons au capitaine *Cook* les détails les plus intéressans sur l'île de *Taïti* ou d'*Otaïti*, sur plusieurs autres îles de la même mer, sur la *Nouvelle-Zélande*, sur plusieurs côtes de la *Nouvelle-Guinée*, et sur l'impossibilité de s'avancer plus près que le soixante et dixième degré vers le *pôle antarctique.* A ces découvertes, il faut ajouter celles faites par *Lapeyrouse*, si digne de nos regrets, et qui a visité l'île de l'*Ascension*, celles de *Drake*, et la terre de *Davis*, etc. Ce célèbre navigateur suivit et reconnut avec le plus grand soin toutes les parties de la côte de Tartarie, jusqu'à la latitude du 51e degré. Il visita les *îles* découvertes par *Bougainville.* Mais malgré les découvertes étonnantes de ces habiles navigateurs et les progrès de la Géographie dans le dernier siècle, il reste encore des pays absolument inconnus, ou qui n'ont été que superficiellement examinés.

La Terre a une figure ronde, un peu aplatie sur les pôles : son ombre, dans les éclipses de lune, ne prend jamais d'autre forme : les vaisseaux en pleine mer, qui paraissent ou disparaissent par degré, prouvent la rondeur de la Terre, car, sans cette courbure, cet effet ne pourrait être produit. On est donc assez généralement d'accord que la Terre est un *sphéroïde* aplati aux pôles, de manière que son axe est plus court que le diamètre de son équateur, d'environ la trois cent cinquante-huitième partie, ou huit lieues; mais cette légère différence n'empêche pas de la regarder comme un corps entièrement *sphérique*. — Le diamètre moyen du globe terrestre est d'environ 2862 lieues, sa circonférence de 9,000 lieues : sa surface totale est de 16,501,181 lieues carrées, environ 3260 millions d'hectares, ou 1665 millions d'arpens. Si on examine le globe à l'extérieur, on voit qu'il a l'apparence d'une grande boule recouverte d'eau, à travers laquelle on voit sortir des masses de terre plus ou moins considérables. La surface de la terre découverte est d'environ 5,408,000 lieues carrées, près de 1067 millions d'hectares ou 545 millions d'arpens. La surface des eaux et terres encore inconnues doit être de 11,100,000 lieues carrées ou environ. — L'eau se divise en grandes masses, en moyennes et en petites. Les grandes masses s'appellent *mers*, les moyennes, *golfes* ou *baies*, les petites, *lacs* et *étangs* : la plus grande masse des eaux s'appelle *Océan*. L'Océan est divisé en quatre grandes parties : l'Océan *septentrional* ou hyperboréen ; l'Océan *méridional*, celui qui sépare l'Europe et l'Afrique de l'Amérique, se nomme *Océan antarctique* ; la partie de l'Océan qui sépare l'Asie de l'Afrique, a la qualification d'*Océan pacifique*. La mer emprunte son nom des rives qu'elle baigne et des contrées qu'elle visite. Au nord de l'Europe et de l'Asie est la mer glaciale. La mer blanche est entre la Laponie et la Moscovie; plus bas est la mer d'Allemagne, puis le Zuiderzée ; plus haut, tirant vers le nord, est la mer Baltique : au détroit de Gibraltar, sur les confins de l'Europe et de l'Afrique, s'avance dans les terres la vieille *Méditerranée*, qui change son nom en mer *Adriatique* qui sépare l'Italie de la Turquie. En Afrique, on voit à droite la mer de Guinée : à gauche, près de l'Arabie, est la mer Rouge ; puis on trouve dans le sinus persique, la mer de *Perse*. L'Océan méridional prend le nom de mer du Sud, et change deux fois ce nom en mer de *Corée* et en mer de *Kamtchatka*. Entre la Russie, la Tartarie indépendante et la Perse, on trouve la mer Caspienne. En Amérique, l'*Océan* s'enfonce dans les terres, et forme le golfe du Mexique, traverse le détroit d'Hudson, et forme l'immense baie de ce nom. Plus loin on trouve la baie de Baffin : à la partie occidentale de l'Amérique septentrionale est placé le détroit du nord ; et enfin, entre l'Asie et l'Amérique, en cette partie qui sépare les Continens anciens et nouveaux, l'Océan prend le nom de mer *Vermeille*.





MAPPEMONDE
Pole Arctique
Pole Antarctique
MER GLACIALE
ASIE
AMERIQUE SEPTENTRIONALE
Cercle Polaire Arctique
MER DU NORD
Tropique du Cancer
MER PACIFIQUE
EQUATEUR OU LIGNE EQUINOCTIALE
AMERIQUE MERIDIONALE
OCEAN MERIDIONAL
MER DU SUD
Tropique du Capricorne
NLLE ZELANDE
Cercle Polaire Antarctique
Terre de Sandwich
ATLANTIQUE
SIBERIE
TARTARIE RUSSIENNE
TARTARIE CHINOISE
ASIE
PERSE
ARABIE
INDOSTAN
AFRIQUE
BARBARIE
NUBIE
MER ORIENTALE
MER DES INDES
NOUVELLE HOLLANDE
Terre de Diemen
Philippines
Isles Carolines
Louisiade

DE LA GÉOGRAPHIE.

EUROPE. (1)

QUOIQUE plus petite que les autres parties de la terre, l'Europe occupe le premier rang parmi elles. Elle est située en grande partie dans la zône tempérée; une portion très-petite appartient à la zône glaciale. Elle est bornée au nord par la Mer glaciale, à l'est par l'Asie et par la Mer noire, au sud par la Méditerranée et à l'ouest par l'Océan. — Ses mesures sont : en longueur, 1300 lieues du cap Saint-Vincent en Portugal, au détroit de Vaigats, situé au nord de la Russie d'Europe; et en largeur, 900 lieues de l'extrémité du cap Nord-Nord en Laponie, au cap Matapan en Morée. Elle a plus de 4500 lieues de côtes sur l'Océan, 700 sur la Baltique et 3000 sur la Méditerranée. — 356,000 lieues carrées forment son étendue, tant en continens qu'en îles. Sa population est évaluée à environ 153 millions d'habitans. — L'Europe étant placée au nord de la zône tempérée, l'air y participe plus du froid que du chaud; elle est arrosée par un nombre de fleuves plus grand qu'aucune autre partie du monde. On y remarque d'abord le *Danube*, le plus considérable de tous, ensuite le *Rhin*, le *Rhône*, la *Loire*, la *Garonne*, la *Seine*, le *Pô*, le *Guadalquivir*, le *Tage*, le *Volga* et le *Don* — Les principales chaînes de montagnes qui entrecoupent sa surface sont; les *Alpes*, les *Pyrénées*, les *Appennins*, les *Vosges*. — Le nombre d'îles qui entourent le continent, s'élève à plus de trois cents, parmi lesquelles on distingue les îles Britanniques, et l'Islande plus au nord. A l'est de l'Espagne se trouvent en pleine mer Majorque et Minorque, la Corse et la Sardaigne. Au midi est la Sicile, Candie, Malthe, Négrepont et toutes les îles de l'archipel de la Grèce. — L'Europe entrecoupée par un grand nombre de mers intérieures, de golfes et de fleuves, a offert à l'homme tous les moyens d'étendre ses relations commerciales, en lui donnant ceux de perfectionner l'art de la navigation. La fertilité du terroir lui présente des avantages non moins grands, dont il a su profiter; aussi l'Europe est la plus peuplée des parties de la terre; elle est la mère de tous les arts et de toutes les sciences : c'est la patrie des grands hommes. Elle a conquis l'Amérique, et, profitant de l'ascendant que lui donnent sa puissance et ses lumières, elle la tient sous son joug et s'enrichit de ses utiles productions. — Les langues les plus répandues sont, la française, l'allemande, l'anglaise et l'italienne. — La religion chrétienne y est généralement professée, à l'exception de la Turquie d'Europe. — L'Europe ne produit que des hommes blancs; on assure que le nom qu'elle porte est Phénicien d'origine, et qu'il vient d'*Uroppa* qui

(1) Voyez la carte d'Europe.

signifie *visage blanc.* Dans les temps primitifs l'Europe n'était connue que sous le nom de *Celtique* et ses habitans portaient celui de *Celtes*, ou *Celtibériens*.

DIVISIONS DE L'EUROPE.

Premier Tableau des Costumes des peuples de l'Europe, représentant les Costumes de la *France*, de l'*Angleterre*, de l'*Espagne*, de l'*Autriche*, de la *Bohéme*, de la *Styrie*, de la *Hongrie*, de la *Prusse* et des *Isles Ioniennes.*

LA FRANCE.

La France est un des plus grands états de l'Europe ; elle s'étend du 7e degré 12' oc. au 7e degré 12' de longitude orientale. Élle est comprise entre le 42° 20' et le 51° 51' de latitude septentrionale. — Au nord elle est bornée par la Hollande, nouvellement réunie à l'Empire français, et la Manche. — A l'ouest par l'Océan. — Au sud-ouest par l'Espagne. — Au sud par la Méditerranée. — A l'est par l'Italie, la Suisse et l'Allemagne.

La France est arrosée par six grands fleuves qui sont, outre le *Rhin* et le *Pô* qui ne lui appartiennent pas entièrement, le *Rhône*, la *Loire*, la *Seine* et la *Garonne.* Outre ces grands fleuves, on en distingue d'autres plus petits qui portent directement leurs eaux à la mer, tels que l'*Escaut*, la *Somme*, l'*Orne*, la *Vilaine*, la *Charente*, l'*Adour* et le *Var.* — Le sol de la France présente trois grandes chaînes de montagnes. — Les *Pyrénées* au sud, la séparent de l'Espagne. — Les *Alpes* la séparent de l'Allemagne, de l'Italie et de la Suisse. — Les *Vosges* la traversent du sud au nord.

La nature et les soins des hommes ont fait de la France le pays le plus délicieux de l'Europe. Toutes les productions indigènes de cette partie du monde s'y trouvent avec une telle abondance, qu'après avoir fourni la consommation intérieure, elles refluent par les voies du commerce chez l'étranger. Ses montagnes ne sont point désertes ; ses coteaux sont plantés de vignes qui fournissent des vins délicieux ; de nombreux troupeaux couvrent ses plaines ; ses côtes abondent en poissons ; et une population nombreuse tire parti de tous ces avantages de la nature. Ses contrées méridionales fournissent de la soie et la meilleure huile d'Europe ; l'eau-de-vie, le sel, la cire, le miel, le safran, etc., etc., rien ne lui manque, et tout se réunit pour animer son commerce et le favoriser. La France n'est pas moins abondante en productions minérales ; on y trouve des mines de fer, de plomb, de cuivre et de charbon. Les paillettes d'or que charrie le sable de plusieurs rivières, annoncent qu'elle possède aussi des mines de ce précieux métal.

Tant d'avantages ne peuvent manquer de donner au commerce de la France toute l'activité possible : aussi est-ce une des contrées de l'Europe le plus favorisée à cet égard. Ses manufactures occupent un nombre considérable d'ouvriers. La France, renommée pour

Premier Tableau du Costume des Peuples.



J. G. de St Sauveur del.



beaucoup de produits industriels, en augmente tous les jours le nombre et en perfectionne les résultats ; bientôt même elle pourra se passer de ceux qu'elle tire de l'étranger, et par là s'affranchir d'un tribut onéreux. De nombreux établissemens d'ailleurs y contribuent peu à peu. De toutes parts des routes nouvelles ont été ouvertes, des canaux creusés ; celui qui joint l'Océan à la Méditerranée est un chef-d'œuvre de l'esprit humain que l'on ne se lassera jamais d'admirer.

Paris, autrefois *Lutetia*, est la capitale de la France, et tient le premier rang parmi les villes de la terre ; la Seine la divise en trois parties : la partie du nord, la cité au milieu, et la partie du midi. On lui donne aujourd'hui 10 lieues de tour et environ 540,000 habitans : nulle part on ne trouve de monumens aussi riches élevés aux arts et aux sciences ; la bibliothèque impériale, le Muséum d'histoire naturelle, le musée Napoléon et une infinité d'autres collections précieuses, des édifices magnifiques, une population immense et toujours active, tout lui assure la prééminence sur les autres villes de l'Europe.

Le commerce de consommation de Paris est prodigieuse, il est facilité par des routes nombreuses qui y aboutissent. La Seine y conduit le bois, les grains, les vins et les farines. A Paris on distingue la manufacture des Gobelins et ses teintures, celle des glaces du faubourg Saint-Antoine. L'orfévrerie, la bijouterie et l'horlogerie y sont très-estimées. Les fabriques de gazes, rubans, fleurs artificielles et de modes ; d'ébénisterie et de meubles ; de papier de tenture, sont florissantes, et les produits en sont particulièrement estimés. Le Parisien est actif et industrieux, mais il est léger et inconstant dans ses goûts et amateur de plaisirs.

L'ANGLETERRE.

La Grande-Bretagne ; ou *Albion*, fut d'abord subjuguée par les Romains, ensuite envahie par les *Angles* ou *Anglo-Saxons* ; elle prit de ces derniers le nom d'*Angleterre*. Bornée au nord par l'Ecosse, elle ne s'étend de ce côté que jusqu'au 55e degré de latitude. Sa longueur est de 125 lieues, et sa plus grande largeur de 100 lieues. — Le sol de l'Angleterre n'est point en général montagneux, quoiqu'il soit en quelques endroits couvert de hautes montagnes, surtout vers l'Ecosse. — Ses rivières sont peu considérables ; la principale est la *Tamise*, ensuite la *Saverne* et la *Medwai*. — Le terroir, quoique peu fertile, est très-propre à la culture des fourrages. — L'air y est assez sain quoiqu'épais et brumeux. — L'Angleterre renferme des mines d'étain excellent, de fer, de cuivre, de plomb et de charbon de terre.

Londres, située dans le comté de Midlesex, est la capitale de toute l'Angleterre ; c'est une ville des plus grandes, des plus riches et des plus marchandes de l'Europe. Les grands vaisseaux remontent jusque dans la ville par la Tamise. Ses rues sont droites et larges, et elles ont toutes des trottoirs le long des maisons. — Le bas peuple de Londres est hargneux, mutin et cruel, sans cesse il se bat à coups de poing ; son plaisir est d'insulter les étrangers, les Français, surtout ; en revanche les personnes d'une classe plus élevée se dis-

tinguent par des mœurs douces et polies, et par beaucoup de franchise, de loyauté et de générosité. — En général les Anglais sont grands, bien faits, braves, adroits et pénétrans. Il y a peu d'arts dans lesquels ils n'aient excellé, et la philosophie leur doit beaucoup. Il n'y a aucun genre de littérature qu'ils n'aient fait fleurir.

Les habitans de l'Angleterre ont porté l'agriculture au plus haut degré de perfection. Mais c'est surtout dans leur industrie que consiste la principale richesse de ce pays : les manufactures y sont florissantes, et dans l'art de purifier et de travailler l'acier, les Anglais l'emportent sur le reste de l'Europe. Entourés par l'Océan, il ont dû perfectionner la navigation, qui seule offrait les moyens d'établir un commerce florissant, en leur donnant les moyens d'aller au loin échanger les produits de leur industrie.

L'ESPAGNE.

L'Espagne s'étend du 9e degré de longitude occidentale au premier degré de longitude orientale. Elle est comprise entre le 35e degré 48′ et le 43e degré de latitude. Elle est bornée au nord par les Pyrénées qui la séparent de la France; à l'ouest par l'Océan et le Portugal; à l'est, par la Méditerranée.

Ce pays est divisé en quatorze provinces, dont la plupart ont autrefois porté le titre de royaume. Ce sont, la *Galice*, les *Asturies*, la *Biscaye*, la *Navarre*, le *royaume de Léon*, l'*Estramadure*, l'*Andalousie*, la *Vieille-Castille*, l'*Aragon*, le *royaume de Grenade*, le *royaume de Murcie*, la *nouvelle Castille*, le *royaume de Valence* et la *Catalogne*.

L'air y est généralement chaud et sec, particulièrement dans le centre du pays et au midi; son terroir, quoique sec et sablonneux, serait fertile s'il était cultivé, mais les bras manquent, et encore plus l'activité et l'industrie. Les vins, les fruits, le gibier et le bétail y sont excellens. Les chevaux en sont très-estimés, aussi bien que la laine de Ségovie. On y trouve des mines de plusieurs métaux, et surtout de fer.

Les principaux fleuves de l'Espagne sont, le *Minho*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana*, le *Guadalquivir* et l'*Ebre*; les quatre premiers sont communs au Portugal et à l'Espagne, où ils prennent leur source.

C'est dans la Nouvelle Castille que se trouve Madrid, capitale de toute l'Espagne. Ce n'était autrefois qu'une bourgade qui appartenait aux archevêques de Tolède; Charles V fut le premier qui y établit sa cour, et depuis lors elle s'agrandit. C'est aujourd'hui une ville grande et bien peuplée. Elle est sur une hauteur environnée de collines, et n'a pour défense que de mauvaises murailles. On lui donne une population de 200,000 ames. La plupart des maisons sont bâties en briques jointes avec de la terre. Le premier étage appartenait ordinairement au roi, à moins que le propriétaire ne l'eût racheté. Madrid a plusieurs belles places, de belles fontaines, et dans ses environs sont plusieurs maisons royales, parmi lesquelles on distingue surtout l'*Escurial*, un des plus beaux palais de l'Europe. Ce fut dans le principe un couvent fondé par Philippe II, en 1557.

Les Espagnols ont le teint un peu olivâtre et basané, leur taille est médiocre et leurs traits assez beaux; mais communément ils sont maigres et décharnés. Leur caractère est un mélange d'orgueil, d'ignorance et de paresse; leur sobriété, qu'on vante tant, n'est dans la classe inférieure du peuple, que le résultat nécessaire de leur paresse, et s'ils se contentent d'un morceau de pain et d'un oignon, c'est qu'ils ne veulent pas travailler pour se procurer une meilleure nourriture. Chez les riches cette sobriété est causée par l'ostentation; car la dépense qu'ils font en habits, en équipages, est prise sur le luxe de la table. Les Espagnols sont en général graves et réservés; ceux d'entr'eux qui ont reçu quelque éducation, donnent à la fierté qui leur est naturelle, un caractère de grandeur et de noblesse qui plaît. Ils sont braves, mais entêtés, et reviennent difficilement de leurs premières impressions. Ils sont très-superstitieux, et ont pour la multitude de Moines qui remplissent l'Espagne, une vénération profonde.

Ce fut en 1516 que toutes les provinces de l'Espagne, dont une grande partie avaient été sous la domination des Maures, furent réunies et soumises à Charles-Quint.

L'AUTRICHE.

Elle est bornée au nord par la Bohême et la Moravie; à l'est, par la Hongrie; au sud, par la Styrie; à l'ouest, par le pays de Salzbourg. L'*Ens*, rivière qui se jette dans le Danube, la divise en haute et basse.

L'Autriche, par sa fertilité, sa salubrité et la beauté du pays, l'emporte sur toutes les autres provinces de l'Allemagne. On y recueille abondamment des grains, du vin, des fruits et du safran. Elle est arrosée par le *Danube*, l'*Ens*, la *Trawn*, la *Morawa* et plusieurs autres rivières.

Vienne, capitale de l'Autriche et de tout l'Empire: elle s'étend sur la rive méridionale du Danube, dans l'endroit où la Vienne, petite rivière, s'y jette. Elle était environnée de fortifications que fit élever l'empereur Léopold, et qui viennent d'être démantelées. La ville est encore actuellement séparée des faubourgs par une esplanade ou glacis entièrement découvert, qui a six cents pas de large.

La ville de Vienne, abstraction faite de ses faubourgs, est petite; ses rues étroites et fangeuses: les maisons, dont on porte le nombre à deux mille sept cents, sont hautes et bâties en pierres; elles forment quatre-vingts rues, avec dix-huit places de marché. Les faubourgs de Vienne sont vastes et peuplés; on y remarque de superbes édifices, entr'autres le palais impérial ou *Belveder.*

Vienne, surtout ses faubourgs, renferme un très-grand nombre de manufactures: on évalue à 60,000 le nombre d'ouvriers qui y sont employés. Un seul d'entr'eux (celui de *Neugebau*), en contient 38 à 40,000. La musique est très-cultivée dans cette Capitale. La soirée, dans nombre de sociétés, finit par un concert. Ce goût est répandu jusque dans les classes inférieures.

Les Viennois sont hospitaliers, bons et simples. Leur plus forte passion est le goût de la bonne chère : ils mangent beaucoup et restent long-temps à table.

Les femmes sont en général belles ; leur esprit est assez cultivé, quoiqu'elles soient extrêmement restreintes dans le choix de leurs livres.

Les Autrichiens sont grands, vigoureux et bons soldats : leur génie est propre aux sciences et aux arts.

LA BOHÊME.

Ce royaume est enclavé dans l'Allemagne : il a au nord la Lusace ; à l'est, la Silésie ; au sud, la Moravie et l'Autriche ; et à l'ouest, la Bavière et la Franconie. Cette contrée est entourée de montagnes, qui forment comme ses bornes naturelles ; l'Elbe et plusieurs autres rivières moins considérables y prennent leur source. — Son terroir, assez fertile, produit de bon vin.

Prague, capitale de la Bohême, est une ville grande et belle. Elle a pour principale décoration un superbe pont jeté sur la Muldaw, et chargé de statues de saints. Elle renferme dans une vieille église le tombeau de *Ticho-Brahé*, célèbre Astronome Danois. Sa population est de 80,000 ames.

La Bohême est divisée en seize cercles ; celui de *Boleslas* n'a d'intéressant que la manufacture établie en 1767 à *Weiss-Wasser*, pour l'entretien des orphelins ; et celle de coton et de futaine de *Kosmonos*. — A *Reichenberg*, on fabrique tous les ans 20,000 pièces de drap. — Dans le cercle de *Leumeritz* est la manufacture de *Chemnitz*, où l'on compte plus de 300 métiers à bas ; on polit aussi le verre dans cette ville. — A *Birchstein* on fabrique de la toile cirée, du linge de table ; à *Hainspach*, des rubans ; à *Ober-Leutersdorff*, des draps fins.

Egra, ville forte et renommée par ses eaux minérales, et annexée au cercle de *Sautz*.

Les Bohémiens sont grands et bien faits ; ils ne manquent pas d'aptitude pour les sciences : ils ont un goût naturel pour la musique, et y réussissent généralement.

LA STYRIE.

Cette dépendance de la Maison d'Autriche, située au sud de l'Autriche, se divise en *haute* et *basse*. Trente-deux lieues de long, vingt de large, forment son étendue.

Gratz, située dans la Basse-Styrie, en est la capitale. Son négoce consiste principalement dans les produits des mines de fer qui sont aux environs. On y a établi une chambre de commerce. Sa population est de 36,000 ames. — *Judembourg*, ville peu considérable, est la principale ville de la Haute-Styrie.

L'industrie des Styriens est leur principale richesse ; elle fertilise les monts arides dont la contrée est hérissée. L'homme a vaincu les obstables de la nature, qui semble n'avoir rien fait pour cette contrée, et il l'a rendue une des plus productives de l'Alle-

magne. L'inégalité du terrain rend l'usage de la charrue presque impraticable. Les laborieux habitans y transportent les engrais nécessaires à la culture du froment, qui n'y réussit pas beaucoup, et du lin qui les en dédommage. La partie du sol, absolument sauvage et rebelle à l'agriculture, n'est point absolument perdue : on y recueille la grande lavande qui y croît en abondance.

Le voyageur, à l'aspect des rocs escarpés de la Styrie, craint de n'y trouver aucune trace humaine. Quel doit être son étonnement, en découvrant, à mesure qu'il les gravit, des vergers, des plaines où paissent de nombreux troupeaux ; enfin un site enchanteur, et encore embelli par la main de l'homme : telles sont les merveilles que l'on doit à l'industrie des Styriens.

Les Styriens, habitans des montagnes, sont sujets au goître comme les Valaisans ; on sait que c'est une tumeur placée au-devant de la gorge, et qui ne change pas la couleur de la peau.

LA HONGRIE.

Ce royaume dépendant de l'Autriche, est borné au nord par la Pologne, dont il est séparé par les monts Krapacks ; à l'occident, par la Styrie, l'Autriche et la Moravie ; à l'orient et au midi, par la Turquie d'Europe : il répond à une partie de l'ancienne Pannonie et de la Dacie. Il se divise en haute et basse Hongrie.

L'air de la Hongrie est en général mal-sain, mais le terroir est bon, et serait plus fertile sous une meilleure administration ; mais le paysan attaché au sol qui l'a vu naître, est obligé de travailler pour son Seigneur, moyennant un modique salaire, et il ne peut rien posséder en propre. Cette servitude comprime l'industrie et arrête les progrès de l'agriculture. Le sol de la Hongrie produit des grains, des vins, des fruits. Les pâturages y sont excellens, et nourrissent des chevaux renommés dans l'Europe. Il s'y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. Le gibier y est abondant.

Il y a peu de villes en Hongrie. *Presbourg* en fut pendant long-temps la capitale. C'est une très-belle ville, située sur les bords du Danube, à dix lieues seulement de Vienne. On y compte 27,000 habitans. — *Pest*, bâtie sur la rive orientale du Danube, est une ville très-commerçante, où réside le gouverneur. Vis-à-vis de Pest, sur la rive occidentale du Danube, est *Bude* ou *Offen*, qui porta le titre de capitale avant Presbourg. Son territoire est rempli de sources d'eaux thermales, bouillantes au point d'y pouvoir cuire un œuf. On compte à Bude 38,000 habitans. — *Tockai*, si fameux par ses vins, et *Temeswar*, ville très-forte, qui pendant long-temps fut au pouvoir de l'empire Ottoman, se trouvent dans la haute Hongrie. — *Comorn*, ville forte, détruite par un tremblement de terre, et reconstruite en 1783 près du Danube, ainsi que *Gran* ou *Strigonie*, villes assez considérables, sont situées dans la basse Hongrie.

Les Hongrois, descendans des Huns, si fameux par leurs inclinations guerrières, ont conservé le même goût que leurs aïeux, et sont en général d'excellens soldats ; ils sont

bien faits et vigoureux. Plusieurs familles habitent ordinairement sous le même toit. Le gouvernement des anciens patriarches subsiste toujours chez eux ; le grand-père qui a vécu au milieu de ses enfans et de ses petits-enfans, ne perd rien de son autorité sur sa famille, et les mœurs s'y conservent dans toute leur pureté.

Malheureusement le faste de la noblesse contraste singulièrement avec la misère des paysans. Il existe à peine quelque intermédiaire entre la noblesse et les dernières classes du peuple, ou entre la misère et l'opulence.

LA PRUSSE.

Ce royaume érigé seulement depuis le commencement du siècle passé, avait acquis successivement une étendue considérable de pays en Allemagne et en Pologne. Dans la dernière guerre contre la France il a perdu une partie très-grande de son territoire, qui ne consiste plus actuellement que dans la *Prusse propre,* ancien démembrement de la Pologne, la partie de l'*électorat de Brandebourg*, située à la droite de l'Elbe, quelques *duchés de la Pologne* et la *Silésie-Prussienne* et une partie de la *Poméranie.*

Berlin, sur la Sprée, est la capitale des Etats du roi de Prusse. Elle est belle et commerçante; sa population est de 160,000 habitans. Le palais est magnifique; on y voit une belle bibliothèque et un riche cabinet. Frédéric II a fait tout ce qui était dans son pouvoir pour naturaliser les sciences et les arts dans ses Etats. Il y a à Berlin une Académie des Sciences et Belles-Lettres, un Observatoire et un superbe Arsenal. — Les rues de Berlin sont larges et bien pavées; la plupart sont plantées de rangs d'arbres qui forment de belles allées. Les différens quartiers sont séparés par des canaux, sur lesquels on a construit des ponts-levis qui ne le cèdent pas en beauté à ceux de la Hollande.

Breslaw, capitale de la Silésie-Prussienne, est une grande et belle ville et une des plus commerçantes de l'Allemagne; elle renferme 60,000 habitans. Le terroir de la Silésie est naturellement bon, mais point assez cultivé; les bras manquent, la cause en peut-être attribuée au grand nombre de manufactures que renferme le pays, et qui occupent la plupart des habitans. On y fabrique des fils, des toiles, des basins, futaines, linons, dentelles, enfin des draps assez fins qui, portent le nom du pays où ils sont ouvragés. Les Silésiens sont industrieux et amis du travail.

Le terroir de la Prusse est généralement assez fertile, mais il y a des cantons mal peuplés et encore plus mal cultivés. Sur les côtes on recueille une grande quantité d'ambre jaune.

ILES IONIENNES.

Ces Iles au nombre de cinq, situées dans la mer Ionienne, appartiennent actuellement à la France. Elles se nomment, *Corfou*, *Sainte-Maure*, *Zante*, *Céphalonie* et *Cerigo.*

L'île de Corfou, située sous une température douce, semble jouir d'un printemps perpétuel. Ses campagnes, quoique presqu'incultes, sont belles; la nature se montre prodigue où l'homme est paresseux; les champs sont ornés d'orangers, de citroniers, de grenadiers, d'oliviers et de figuiers; ils produiraient aussi du froment, mais les habitans, quoique pauvres, aiment mieux le tirer de l'Epire que de le devoir à leur travail. — Sa situation à l'entrée du golfe de Venise, l'a toujours fait considérer comme une place importante et le boulevard de l'Italie. Aussi est-elle la seule qui soit bien fortifiée. Son port est grand et peut contenir des vaisseaux de haut bord.

L'île de Corfou se partage en quatre territoires, c'est dans celui du milieu que se trouve *Corfou*, capitale.

Sainte-Maure, grande à peu près comme la moitié de Corfou, était anciennement une presqu'île qui tenait à l'Epire, à laquelle elle communique aujourd'hui avec des ponts de bois. Ses productions sont les mêmes que celles de Corfou. Elle ne contient que 10 à 12,000 Grecs. C'était l'ancienne Leucade.

Zante. Cette île, située à dix milles du cap de Morée, renferme une ville qui lui donne son nom et plusieurs villages. On y recueille beaucoup de raisins de Corinthe. L'île est très-sujette aux tremblemens de terre, et pour cette raison, la plupart des maisons sont très-basses et construites en bois. La ville de Zante, située au pied d'une montagne, sur le bord de la mer, a environ 12,000 habitans. Son port est sûr, mais peu commode. Elle est riche et commerçante. L'île a 18 lieues de tour.

Céphalonie, un peu moins grande que Corfou, contient environ 60,000 habitans; son territoire est aussi fertile et ses habitans moins paresseux que ceux de Corfou. On y recueille, comme à Zante, des raisins de Corinthe, du miel, des olives, du coton, des oranges, des citrons et d'autres fruits. Sa capitale est *Argostoli*, entre cette ville et Luxuri s'étend le principal port de Céphalonie, qui renferme une marine marchande composée de cent cinquante voiles.

Cerigo, qui était l'ancienne Cythère, n'est qu'un rocher presqu'inculte; ses habitans sont en petit nombre. La petite ville qui lui donne son nom est située sur une montagne.

SECOND TABLEAU DES COSTUMES DES PEUPLES DE L'EUROPE, représentant : les *Costumes du Portugal*, de la *Hollande*, de l'*Allemagne*, de la *Savoie* et de l'*Italie*, de la *Suisse*, de la *Russie*, de la *Laponie*, et de la *Turquie d'Europe*.

LE PORTUGAL.

CETTE contrée est située dans la partie occidentale de la presqu'île qui le renferme avec l'Espagne. Quoique montagneux, le Portugal est très-fertile, et si les bras ne manquaient pas, ou plutôt si ses habitans avaient l'activité et l'industrie en partage, elle serait une des plus productives de l'Europe. — L'air y est sain, et la chaleur du climat, tempérée par des vents rafraîchissans. — Ses productions végétales consistent principalement en vin délicieux et en fruits de toute espèce; on y recueille peu de blé. — Les principaux fleuves du Portugal sont communs à l'Espagne, où ils prennent leur source; ce sont, le *Minho*, le *Douro*, le *Tage*, et la *Guadiana*.

On divise le Portugal en six provinces.

Lisbonne est la capitale de ce royaume. Située dans l'Estramadure, sur le bord septentrional du Tage, à quatre lieues de l'embouchure de ce fleuve; elle est construite en amphithéâtre, sur sept collines. On y entre par vingt-six portes, et on y compte environ quarante mille maisons. Ses rues sont étroites et mal-propres; et comme il faut toujours monter et descendre, on y voit très-peu de carrosses; mais on se sert de litières, et il y en a toujours un très-grand nombre.

Cette ville est assise sur un foyer volcanique, qui a déjà causé d'affreux ravages; souvent le Tage est couvert de matières bitumineuses. De siècle en siècle elle a éprouvé des tremblemens de terre qui l'ont ruinée ou détruite. Celui de 1755 renversa la plus grande partie de la ville; le feu qui s'éleva de dessous les décombres, acheva de dévorer ce qui avait échappé au tremblement. Mais grâces aux soins du célèbre marquis de Pombal, alors premier ministre, bientôt du milieu de ces ruines s'éleva une ville nouvelle, qui, bâtie sur un plan régulier, l'emportait de beaucoup en magnificence sur l'ancienne.

Le port de Lisbonne est excellent, il a une lieue d'étendue, ce qui contribue à rendre cette ville une des plus marchandes de l'Europe.

Les Portugais sont polis, généreux et bons soldats, mais vindicatifs : ils ont de la sagacité pour les sciences et de l'habileté pour le commerce. Ils sont naturellement entreprenans. On se rappelle que ce furent eux qui, les premiers, guidés par Alphonse d'Albuquerque, firent le tour de l'Afrique, en suivant une route inconnue jusqu'alors. — Ils sont en général petits, mal faits et basanés; mais leurs traits, quoique communs, ont beaucoup d'expression.

En 1807, le prince régent de Portugal ayant refusé de coopérer aux mesures prises par les puissances continentales pour forcer les Anglais à faire la paix, en leur fermant tous

Second Tableau du Costume des Peuples.

SUITE DE L'EUROPE.

Portugal.



Homme et Femme de Lisbonne.

Empire Français



Homme et Femme de la Frise.

Allemagne.



Homme et Femme de Hambourg.

Allemagne.



Homme et Femme de la Foret noire.

Empire Français.



Homme et Femme de la Savoye.

Royaume de Naples.



Homme et femme de Naples.

Helvetie.



Paysannes des environs de Baden, de l'Entlibuch.

Empire de Russie.



Homme et Femme de St. Petersbourg

Pays partagé entre divers états



Homme et Femme de la Laponie.

Empire Ottoman.



Homme et Femme de Constantinople

Archipel de la Grèce.



Homme et Femme de l'Ile de Santorin

Archipel de la Grèce.



Femmes de l'Ile de Nio

J. G. de St. Sauveur del.

les ports d'Europe, les armées combinées de France et d'Espagne entrèrent en Portugal, et le Régent, forcé d'abandonner ses Etats, s'embarqua et transporta sa cour au Brésil.

LA HOLLANDE.

La *Hollande* ou *Batavie* était aussi désignée sous le nom de *Provinces-Unies*, parce qu'en 1579 les sept provinces qui la composent, après avoir secoué la domination de Philippe II, roi d'Espagne, dressèrent entre elles un acte d'union, et formèrent une république fédérative gouvernée par un magistrat nommé *Stathouder*. Actuellement la Hollande est réunie à l'Empire français.

Le sol de la Hollande est en général plat et marécageux; ses industrieux habitans l'ont préservé des inondations de la mer par de nombreuses digues, et l'ont rendu habitable et susceptible d'être cultivé, par une multitude de canaux qui facilitent en même temps le transport des marchandises. — Le terroir est naturellement peu fertile, mais une culture soignée l'a rendu productif; il est particulièrement propre aux prairies, qui nourrissent beaucoup de bestiaux. — L'air y est épais, froid et nébuleux. — Les principaux fleuves sont le *Rhin* et la *Meuse;* le premier se divise, à son entrée dans la Hollande, en plusieurs bras, dont les plus considérables sont, le *Vaal*, la *Lech*, et l'*Yssel*. — Les lacs sont peu considérables. — Le *Zuiderzée* est un grand golfe au nord-ouest d'Amsterdam, formé par une irruption de la mer qui submergea une grande étendue de pays.

Un territoire aussi borné ne pouvait offrir de grandes ressources à ses habitans; c'est ce qui les a forcés de se livrer au commerce, auquel ils ont donné le plus grand degré d'extension, et qui a rendu ce pays très-peuplé, en y attirant un nombre considérable d'étrangers.

Amsterdam, capitale de la Hollande, est une des plus belles villes des Provinces-Unies. Elle est grande, riche et peuplée. — Les murailles sont hautes et bien fortifiées; le pont qui est sur l'Amstel, est un des plus beaux morceaux d'architecture. — Il y a un grand nombre d'églises très-belles, et d'hôpitaux; la Maison-de-Ville est un édifice superbe, la Bourse est encore un des plus beaux ornemens de la ville. Le port est un des plus grands et des meilleurs de l'Europe. — On compte à Amsterdam 200,000 ames. Le terrein sur lequel cette ville est assise est mouvant et marécageux, aussi toutes les maisons sont-elles bâties sur pilotis. Rien de plus agréable que son aspect. Un grand nombre de canaux la traversent; plusieurs même sont assez considérables pour porter des vaisseaux. On trouve dans la ville plus de quatre mille ponts de pierre.

Rien de plus simple que l'habillement et l'ameublement des Hollandais, mais leur extrême propreté remplace la richesse et l'élégance.

L'ALLEMAGNE.

Nous avons déjà parlé de l'Autriche et des contrées qui en dépendent ; actuellement nous allons décrire le reste de ce vaste pays.

L'Allemagne en général offre plusieurs chaînes de montagnes dont la plupart sont couvertes de forêts, et entre lesquelles sont les bassins de plusieurs grands fleuves qui sont, outre le *Danube*, le *Rhin*, le *Weser*, l'*Elbe* et l'*Oder*.

Ce pays contient beaucoup de lacs, dont le plus considérable est celui de *Constance*, au nord de la Suisse. — Ses montagnes recèlent des mines abondantes. Le terroir varie beaucoup : dans certaines contrées il est fertile ; dans d'autres, médiocre et même stérile, mais partout le travail, la patience et l'industrie ont surmonté les obstacles de la nature. — Dans un pays d'une si grande étendue, la température, influencée d'ailleurs par les montagnes et le cours des grands fleuves, doit varier beaucoup, mais en général l'air y est plus froid qu'en France.

Avant 1806, cette contrée se divisait en neuf grandes portions, nommées cercles ; chacune d'elles renfermait un nombre plus ou moins grand de petits états et de villes libres et impériales, dont les souverains formaient une confédération qui avait pour chef l'empereur d'Autriche. Vers 1806, la constitution germanique fut abolie, et la plupart des princes se séparèrent de l'ancienne confédération, en formèrent une nouvelle sous les auspices et sous la protection de l'empereur des Français, et reçurent de nouveaux titres. La dignité royale fut conférée aux ducs de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe ; la Westphalie fut aussi érigée en royaume, et le chef de l'ancienne confédération ne conserva que les titres d'*empereur d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie.*

Le *royaume de Westphalie* est formé d'une partie des anciens cercles de Westphalie, de Haute-Saxe et de Bas-Rhin ; *Cassel* en est la capitale. C'est une ville grande, belle et bien peuplée, et dans laquelle on compte 20000 ames. C'était autrefois la capitale du landgraviat de Hesse-Cassel. — Ce royaume est divisé en huit départemens.

Le *royaume de Saxe*, situé à l'est de celui de Westphalie, comprend une partie du cercle de Haute-Saxe et presque toute la Pologne Prussienne. Sa capitale est *Dresde* ; située sur l'Elbe, c'est une des plus belles villes de l'Allemagne : elle est très-commerçante, et sa population est de 50,000 ames. *Leipsic*, célèbre par ses foires, sa population et son commerce, est une des principales villes de ce royaume.

Le *royaume de Bavière*, situé au sud de ceux de Saxe et de Westphalie, est formé d'une grande partie des cercles de Bavière et de Franconie et du Tyrol. — Ses principales villes sont, *Munich*, capitale, ancienne résidence des électeurs, *Nuremberg*, *Augsbourg*, *Ulm*, etc.

Le *royaume de Wurtemberg*, situé au sud-ouest de celui de Bavière, consiste dans une grande partie des cercles de Souabe et de quelques annexes : c'est un des pays les

plus peuplés et les plus fertiles de l'Allemagne. *Stutgard*, sur la Necker, en est la capitale.

Outre ces Etats principaux, on trouve encore les grands-duchés de *Berg*, de *Bade*, *Wurtsbourg* et de *Hesse-Darmstadt*, tous faisant partie de la confédération du Rhin.

Hambourg, *Brême*, *Lubeck*, villes autrefois libres et anséatiques, sont aujourd'hui réunies à l'Empire Français. *Hambourg*, une des villes les plus commerçantes de l'Europe, est située sur la rive septentrionale de l'Elbe, à 20 lieues de son embouchure.

L'ITALIE.

C'est une grande presqu'île dont la forme a quelque rapport avec celle d'une botte. Elle est bornée au nord et à l'est par l'Allemagne, la Suisse et la France; le reste est entouré par la Méditerranée qui, au nord-est, forme le golfe Adriatique.

Le *Pô*, qui prend sa source dans les montagnes de la Suisse, est le principal fleuve de cette contrée. Les autres, infiniment moins considérables, sont, l'*Adige*, l'*Arno* et le *Tibre*. — Au nord de l'Italie sont les Alpes; une de leurs branches, qui prend le nom d'Appenin, la traverse dans toute sa longueur. — Parmi les lacs, on distingue le *Lac-Majeur*, celui de *Côme* et de *Garda*.

L'Italie est une des contrées les plus fertiles de l'Europe, excepté dans quelques parties montagneuses. — Son ciel est presque toujours pur; et l'air, assez vif dans la Lombardie, est tempéré au milieu et très-chaud dans la partie méridionale.

On distingue dans l'Italie quatre parties principales:

La première, réunie à la France, comprend le Piémont et le Mont-Ferrat, le pays de Gênes, le duché de Parme, la Toscane, une partie de l'Etat romain et l'île de Corse.

La seconde forme le royaume d'Italie et renferme les Etats de l'ancienne république de Venise, les duchés de Mantoue et de Modène, le Boulonnais, la Romagne et la partie des Etats romains formée par les provinces d'Ancône, d'Urbin, de Camerino et de Macérata.

La troisième consiste dans le royaume de Naples.

La quatrième est formée par la Sicile et la Sardaigne.

Le *royaume d'Italie*, situé au nord-ouest de cette contrée, est divisé en vingt-quatre départemens. Sa capitale est *Milan*, une des villes les plus grandes et les plus belles de l'Italie, dont la population s'élève à plus de 120,000. — *Venise*, ville célèbre, sur le golfe Adriatique, est bâtie sur un grand nombre d'îles réunies par des ponts. Les rues sont remplacées par des canaux bordés de quais; et au lieu de voitures dont on ne pourrait pas faire usage, on se sert de gondoles. Ces bâtimens, légers et conduits par deux rameurs, fendent les eaux avec une rapidité dont nous n'avons point d'idée.

Le *royaume de Naples* occupe toute la partie méridionale de l'Italie, et en est la

contrée la plus fertile et la plus agréable. On le divise en quatre grandes provinces ; la Terre-de-Labour, l'Abruzze, la Pouille et la Calabre. — *Naples*, capitale de tout le royaume, située dans la Terre-de-Labour, est une ville magnifique et un des plus beaux séjours de l'Europe. En face de cette ville, au midi, est un golfe majestueux. La ville, dont une partie s'élève en amphithéâtre, couronne ce bassin. A trois lieues de Naples s'élève le *Vésuve*, cet effrayant volcan, qui tant de fois déjà à menacé cette ville et la menace encore. — Non loin de Naples, au pied du Vésuve, sont les ruines souterraines d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*. Ces villes antiques furent, il y a dix-huit siècles, ensevelies sous les laves et les cendres du volcan. Les restes précieux qu'on en a retirés sont déposés dans le château de *Portici*, maison royale construite sur la croupe du Vésuve.

On porte à 300,000 ames la population de Naples, dont 40,000 forment la classe des *Lazzaronis*, espèce de vagabonds qui vivent presque sans travailler, et qui trouvent des ressources dans la mendicité, et même dans le vol.

Les Italiens sont en général dissimulés et enclins à la chicane ; mais on ne peut leur refuser de l'amabilité et de la générosité : ils ont l'esprit vif et sont naturellement éloquens. Il n'est pas rare de voir un Italien improviser en vers sur un sujet pris au hasard, qu'on lui donne. Les Napolitains, oisifs et paresseux, abandonnent presque à la nature le soin des productions du sol ; habitant le plus beau pays de la terre, ils ne pensent qu'à jouir.

DE LA SUISSE.

Ce pays, entouré par la France, l'Italie et l'Allemagne, est borné à l'ouest par la Franche-Comté, à l'est par le Tyrol, au nord par le Sundgaw, la Forêt-Noire, et par une partie de la Souabe ; au sud par le Milanais, la Savoie, les provinces de Bresse et de Bergame. Elle a environ 70 lieues de long sur 60 de large.

Ce fut en 1307 que les habitans des treize-cantons Suisses, aigris par les exactions de leurs gouverneurs, secouèrent le joug autrichien et formèrent une république fédérative, aujourd'hui augmentée de six nouveaux cantons.

Le sol de la Suisse est entrecoupé par des chaînes de montagnes considérables. A l'ouest est le *Jura* qui la sépare de la France ; les *Alpes*, dont le mont *Saint-Gothard* est comme le centre, s'étendent principalement vers l'est et le nord-ouest. Plusieurs fleuves et rivières, tels que le *Rhin*, le *Rhône* et l'*Aar*, y prennent leur source.

L'air y est pur, excepté dans les endroits voisins des lacs et des marais. La température est beaucoup plus froide qu'on ne devait l'attendre de sa situation ; c'est ce qu'on attribue aux montagnes couvertes de neige et de glace dont le sol de la Suisse est hérissé.

Le sommet de ces hautes montagnes est absolument stérile. A mi-côte on trouve des terreins assez fertiles, et des pâturages qui nourrissent des bestiaux qui font la principale richesse du pays. Les basses vallées présentent des terroirs productifs et l'air y est tempéré.

On y recueille de la cire, du miel, du vin et des graines céréales, mais en petite quantité. On y fabrique des fromages excellens et renommés. Les branches les plus importantes de l'industrie des Suisses sont les fabriques de cotonnades, velours, soieries, etc. Plusieurs des montagnes de la Suisse sont couvertes de forêts, et elles recèlent des simples précieux dans l'art de guérir.

Parmi les principales villes de la Suisse on distingue *Bâle*, la plus grande de toutes, dont la population s'élève à 14,000 habitans: elle est située sur le Rhin. — *Soleure*, ville ancienne sur l'Aar, n'a que 12,000 habitans. — *Zurich*, sur le lac du même nom, est la partie du célèbre Lavater. — *Berne*, sur l'Aar, est une ville grande et bien peuplée.

Les Suisses sont grands et robustes; leurs femmes sont jolies. Isolés, pour ainsi dire, au centre de l'Europe, ils se sont préservés, au milieu de leurs montagnes, de la corruption générale. Le luxe leur est étranger, et ils ont en partage la sobriété, l'amour du travail et toutes les vertus qui en sont le fruit. Les habitans de certaines grandes villes, telles que Berne, Soleure, changés par le commerce de leurs voisins, n'ont pas, à la vérité, conservé les mœurs antiques dans toute leur intégrité.

Les Suisses, quoique brusques et emportés, sont naturellement bons et probes. Ils aiment leur Patrie malgré l'habitude qu'ils ont d'aller vendre leurs services aux princes étrangers.

LA RUSSIE.

Cet Empire, le plus grand du monde, s'étend de la mer Baltique aux extrémités de l'Asie. La mer glaciale le borne au nord et le sépare du pôle. Au midi, il confine à la Grande-Tartarie, à la mer Caspienne, à la Géorgie, aux possessions du prince du Caucase, à la mer Noire et à celle d'Azof: à l'est, l'Océan oriental le sépare de l'Amérique, et à l'ouest, il a pour limites la Laponie suédoise et danoise, les possessions de la Prusse et de l'Autriche et la Moldavie. — La longueur de cet Empire, de l'ouest à l'est, est d'environ deux cent mille lieues, et sa largeur est, en quelques endroits, de huit cents lieues. Cette étendue prodigieuse renferme une multitude de nations différentes. Jamais la réunion de tant de pays sous une même domination, n'eut d'exemple dans les annales du monde.

La nature a divisé ce pays en deux parties inégales, par la chaîne des monts Ourals qui le traverse du nord au sud. La partie située à l'ouest de l'Oural, est la *Russie d'Europe*, et celle qui est à l'est, est la *Russie Asiatique*.

Si le nombre de peuples soumis à la Russie semble d'abord imposant, un examen réfléchi en diminue l'importance. Plus des trois quarts de leurs possessions ne sont que d'immenses déserts où de chétives peuplades errent en liberté, et n'entendent parler d'un souverain qu'ils connaissent à peine, qu'aux époques où ils doivent payer leurs tributs.

Les paysans russes sont moins heureux que ces peuples nomades; assujétis au sol qui les a vu naître, ils ne peuvent le quitter et sont esclaves nés d'un maître souvent tyrannique.

Le sol de la Russie d'Europe varie en raison de son étendue; la partie septentrionale couverte de forêts, est inhabitable, celle du centre est la plus fertile. — Les principales productions de la Russie consistent en bois de construction, chanvre et goudron. Le nombre de manufactures est assez grand, et pour la beauté de leurs produits, elles peuvent rivaliser avec le reste de l'Europe. Le commerce de pelleteries et de cuir est très-considérable.

Saint-Pétersbourg, capitale de toute la Russie, ville fameuse dont la fondation, due à Pierre-le-Grand, date de 1703, est située sur la Newa, à un quart de lieue de son embouchure dans le golfe de Finlande. Son commerce est considérable : on y compte 220,000 habitans. Le luxe qui y règne annoncerait une civilisation de plusieurs siècles. On y admire des édifices magnifiques, dont la plus grande partie est due à Catherine II.

L'hiver à Saint-Pétersbourg est très-rigoureux, la Newa se couvre de glaces épaisses, et la terre est gelée profondément.

Moscow, situé dans l'intérieur du pays, en était autrefois la capitale. Il est bien déchu de son antique splendeur, et, malgré ses huit lieues de tour, on y compte à peine cent mille habitans. — *Riga* sur la Duna, à deux lieues de son embouchure dans le golfe de Finlande, est la ville la plus commerçante après Saint-Pétersbourg. — *Archangel* situé au nord sur la Dwina, à vingt lieues de son embouchure dans la mer blanche, est considérable par son commerce; mais elle l'était bien davantage avant la fondation de Saint-Pétersbourg.

La population totale de l'empire de Russie peut être évaluée à 36,000,000 d'ames, dont la plus grande partie est dans la Russie d'Europe.

LA LAPONIE.

Cette grande contrée, située au nord de l'Europe, est renfermée entre la mer glaciale, la Norwège, la Suède et la Russie. Assujétie à la Russie, à la Suède et au Danemarck, elle est divisée en Laponie russe, Laponie suédoise et Laponie danoise. Les Lapons connaissent peu ces divisions, n'ayant aucune habitation fixe; ils passent, sans obstacle, d'une domination à une autre, et ignorent même souvent de quel prince ils dépendent.

La terre de cette affreuse contrée, toujours resserrée par un froid excessif, ne produit que des mousses et quelques arbres résineux. En hiver le sol est continuellement couvert d'une neige épaisse. La partie la plus septentrionale est privée, pendant trois mois de suite, de la vue du soleil, et dans l'été cet astre est, pendant le même temps, continuellement sur l'horizon.

Les malheureux habitans de cette terre ingrate, semblent, sous tous les rapports, disgraciés de la nature : à peine ont-ils quatre pieds de haut, et leur visage n'offre que des traits repoussans. Leur intelligence est aussi bornée que leur physique est imparfait, et leurs idées circonscrites dans un cercle très-étroit, ne se rapportent qu'à un petit nombre d'objets. La religion des Lapons est le paganisme. C'est dans de vastes forêts ou sur le sommet des montagnes qu'ils placent leurs idoles.





Europe
95
OCEAN OCCIDENTAL
ILES BRITANNIQUES
MER BRITANNIQUE
ISLANDE
IRLANDE
ECOSSE
ANGLETERRE
NORWEGE
LAPONIE
SUEDE
MER BALTIQUE
RUSSIE OU MOSCOVIE
PRUSSE
POLOGNE
ALLEMAGNE
HONGRIE
FRANCE
SUISSE
ESPAGNE
PORTUGAL
TURQUIE
GRECE
PETITE TARTARIE
MER NOIRE
MER MÉDITERRANÉE
GOLFE DE BISCAYE
LA MANCHE
AFRIQUE
ASIE
Nord Cap
Maelstroom
Archangel
Moskow
Londres
Paris
Madrid
Lisbonne
Constantinople
Warsovie
Vienne
Naples
Rome
Smyrne
Candie
Tanger
Alger
Tunis
Malte
Fez

La principale richesse du Lapon consiste dans ses rennes; un traîneau attelé de deux de ces animaux, parcourt six ou sept lieues par heure sur la glace; leur lait lui fournit une nourriture salutaire. Le pain est remplacé par des poissons séchés et réduits en poudre.

Les pelleteries sont les seuls objets que les Lapons puissent offrir en tribut à leur Souverain, et les seules bases de leurs spéculations commerciales. *Tornea*, ville célèbre par le séjour qu'y firent les Académiciens français, située au fond du golfe de Bothnie, est le lieu où ils viennent échanger leurs pelleteries contre des armes, du tabac, de l'eau-de-vie.

TURQUIE D'EUROPE.

Elle est bornée au nord par la Hongrie et les possessions de la Russie; à l'est, par la Dalmatie vénitienne; des autres côtés elle est environnée par la Méditerranée, le golfe Adriatique, l'Archipel, la mer de Marmara et la mer Noire.

La Turquie d'Europe renferme l'ancienne Grèce, la Thrace, l'Epire, l'Illyrie, la Morée et une partie de la Dacie trajane. — Le sol est un des plus fertiles de l'Europe, mais il est mal cultivé. — Le climat varie beaucoup, mais il est très-sain. — Le *Danube* arrose la partie septentrionale de cette contrée.

La Turquie d'Europe se divise en *méridionale* et en *septentrionale;* la première renferme six provinces et la seconde neuf.

Constantinople, capitale de tout l'Empire, est située dans la Romanie, sur le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie; elle est bâtie sur une espèce de promontoire baigné d'un côté par les eaux du port, et de l'autre, par celles de la mer Marmara. Aucune ville n'offre un aspect aussi magnifique; elle s'élève en amphithéâtre et déploie au premier coup d'œil une immensité de palais et de mosquées; mais il s'en faut bien que l'intérieur réponde à ces dehors brillans : les rues sont sales et étroites; les étages supérieurs des maisons, qui sont plutôt des baraques de bois, s'avancent en saillie et produisent l'effet le plus désagréable. Constantinople renferme cependant des objets dignes de curiosité, tels que le sérail, dont la porte principale a donné son nom à l'Empire, et la magnifique mosquée de Sainte-Sophie: mais ce qui doit surtout fixer l'attention, est le port, c'est un golfe magnifique. La population de Constantinople s'élève à 700,000 ames, dont 300,000 Grecs.

Le gouvernement de Turquie est despotique, et les lois sont nulles devant l'autorité du Souverain. Le conseil du prince se nomme *divan*, et son premier ministre s'appelle *grand-visir.*

L'année des Musulmans est lunaire et n'est composée que de 354 jours. L'un de ses mois, nommé *ramezan*, est consacré à un jeûne rigoureux. Les temples de la divinité s'appellent *mosquées;* elles ont toutes des *minarets*, espèces de flèches du haut desquelles le *muezzin* appelle cinq fois par jour les croyans à la prière.

Ce peuple, par l'éloignement qu'il a pour tout ce qui tient aux coutumes, aux arts et sciences du reste de l'Europe, restera encore long-temps plongé dans la barbarie. Les

beaux-arts lui sont presqu'étrangers, et il ne faut pas s'en étonner, car l'islamisme lui défend les arts d'imitation, la danse et même la musique. Cependant tous les préceptes de la loi ne sont pas suivis avec la même exactitude : le Turc passe une grande partie du jour à fumer, il prend beaucoup de café et il est passionné pour l'opium, quoique ces choses lui soient défendues.

L'habillement des Turcs n'est pas soumis aux caprices de la mode, et tout changement un peu considérable est répréhensible aux yeux de la loi. Le turban est le signe distinctif du Mahométan, il ne le quitte jamais. Sa tête est toujours rasée, il ne conserve qu'un petit toupet au milieu et laisse croître sa barbe.

Tout le monde sait que la religion de Mahomet permet la pluralité de femmes renfermées dans des harems, elles n'ont aucune communication avec les hommes, et vivent dans une espèce d'esclavage.

Parmi les principales villes de la Turquie d'Europe, on distingue *Salonique*, au fond du golfe de ce nom, dans la Macédoine, *Andrinople*, dans la Romanie, *Scutari*, capitale de l'Albanie, *Larisse*, dans la Thessalie, et *Misitra*, dans la Morée.

L'*Archipel de la Grèce*, situé à l'ouest de la Morée, renferme un grand nombre d'îles toutes soumises à l'Empire Ottoman; la plus considérable est *Candie*.

L'ASIE.

Cette partie du Globe, la plus considérable après l'Amérique, s'étend en longitude depuis le 25e degré jusqu'au 185e à l'est du méridien de Paris, et en latitude elle est comprise entre le 60e degré de latitude méridionale et le 63e de latitude septentrionale : sa longueur, d'orient en occident, est d'environ 1750 lieues, et sa largeur, de 1550. Bornée à l'ouest, en partie par l'Europe, elle l'est encore par un golfe considérable qui, sous le nom de mer Rouge, la sépare presque de l'Afrique, à laquelle elle ne tient que par un isthme étroit. Ses autres bornes sont, au sud, la mer des Indes; à l'est, la mer Orientale, et au nord, la mer Glaciale.

Les plus hautes montagnes sont, le *Caucase* et le *Taurus*. — Parmi ses fleuves, on remarque l'*Oby*, la *Lena*, le *Jenissea*, le *Gange*, l'*Indus*, le *Kiang* et l'*Euphrate*. — Ses lacs principaux sont, la *mer Caspienne*, l'*Oural* et le *Chyamay*. — Les mers situées au sud et à l'est de l'Asie sont parsemées d'îles qui en dépendent; à l'est, se trouvent les *Moluques*, les *Philippines*, les *Mariannes* et les îles du *Japon*; au sud, les *Maldives*, *Ceylan* et les îles de *la Sonde*. On évalue à cinq cent millions le nombre des habitans de l'Asie.

Les langues les plus répandues dans cette immense partie de l'Europe, sont, l'*arabe*, les langues *chinoise*, *tartare*, *arménienne*, *malaise*; celles du *Guzerate* et du *Malabar*. Le culte, qui y est le plus répandu est l'islamisme; cependant un grand nombre de peuples professent l'idolâtrie et le paganisme.



J. G. de S.t Sauveur del.

Les variétés de l'espèce humaine y sont nombreuses, et offrent des différences très-marquées. En général les Asiatiques sont indolens, enclins à la mollesse et jaloux; mais ils sont sobres, patiens et hospitaliers.

TROISIÈME TABLEAU DES COSTUMES DES PEUPLES, représentant: les *Costumes des principaux pays de l'Asie*: l'*Arménie*, la *Palestine*, l'*Arabie*, la *Perse*, l'*Indostan*, *Goa*, *Ceylan*, la *Cochinchine*, les *Moluques*, le *Japon*, la *Corée*, la *Chine*.

L'ARMÉNIE.

CETTE contrée, située entre le 38e et le 42e degré de latitude, le 38e et le 48e degré de longitude orientale, est bornée, au nord, par la Natolie et le Mont-Caucase, qui la sépare de l'ancienne Colchide ou la Géorgie; au levant, par le même Mont-Caucase, qui la sépare de l'Illirie, et par le fleuve Cyrus, aujourd'hui le *Kur;* au midi, par le Diarbekir et le Kurdistan; et enfin au couchant, par le Pont et la Cappadoce.

Dans presque tous les siècles ce beau pays fut le théâtre de guerres sanglantes. D'abord soumis aux Perses, puis conquis par Alexandre, il passa aux Romains, après avoir eu quelque temps ses rois particuliers. Il suivit ensuite le sort du Bas-Empire, et devint la proie des Sarrasins et des Turcs. Une partie de cette contrée passa sous la domination des Perses.

Ce pays est un des plus beaux et des plus fertiles de l'Asie; il est arrosé par plusieurs grands fleuves: c'est dans cette contrée que l'on croit qu'était situé le Paradis terrestre. Les Arméniens sont économes, sobres et de bonne foi; aucun peuple n'entend mieux le commerce. Ils sont chrétiens; mais comme ils ont embrassé les erreurs d'Eutichius, l'Eglise catholique les rejette de son sein. Ils ont un patriarche. — *Erzerum* est une des principales villes de l'Arménie.

LA PALESTINE.

CETTE portion de la Syrie, bornée au nord par le Liban qui la sépare de la Phénicie, a pour limite, au levant, l'Arabie-Déserte, au midi, l'Arabie-Pétrée, et au couchant, la Méditerranée. Les plaines dont elle est formée, seraient fertiles, si elles étaient mieux cultivées. Ce petit coin de terre devait effectivement paraître une terre de promission au milieu des déserts qui l'entourent. On y recueille du sésame, des pastèques et des féves. La Palestine fut le lieu où prirent naissance le judaïsme et le christianisme. A des époques plus rapprochées de nous, on vit les croisés aller verser leur sang pour conquérir des lieux que jadis le Sauveur avait sanctifiés par sa naissance, sa vie et sa mort. Rien autre qu'un

enthousiasme religieux ne peut attirer le voyageur dans cette terre inhospitalière ; car les Turcs et les Arabes qui l'habitent, accueillent mal les Européens. Parmi les curiosités naturelles du pays, on distingue la mer Morte ou *lac Asphaltique*. Les sombres eaux de ce lac, qui ne nourrit aucun poisson, sont toujours couvertes d'une couche de bitume. C'est sur ses bords qu'étaient les villes criminelles de Sodome et Gomorre.

La Judée est soumise aux Turcs. Elle est divisée en trois districts: ceux de *Jaffa*, *Loud* et *Gaza*. *Jérusalem*, sa capitale, offre à peine une ombre de son ancienne splendeur et ne contient guères que 12 à 14000 ames.

L'ARABIE.

C'est une grande presqu'île située entre le 51e et le 77e degré de longitude orientale; elle s'étend du 12e au 34e degré de latitude septentrionale. Elle est bornée, au nord, par la Turquie d'Asie; à l'ouest, par la mer Rouge; au sud, par l'océan; à l'est, par le golfe Persique.

L'air de ce pays, situé en partie sous la zône torride, est fort chaud. On y trouve de vastes déserts de sables, des montagnes et très-peu de rivières; et comme il pleut très-rarement, le sol est généralement stérile et aride, et il ne devient un peu meilleur que sur les côtes.

L'Arabie dépend de plusieurs souverains : les principaux sont, le grand-seigneur, le chérif de la Mecque et le roi d'Yémen.

On la divise en trois parties : l'*Arabie Pétrée*, l'*Arabie Déserte* et l'*Arabie Heureuse*. L'Arabie Pétrée et l'Arabie Déserte n'offrent qu'un pays abandonné à la nature, et où la main de l'homme n'a point essayé de la forcer à produire. Les Arabes errans qui l'habitent, ne vivent que de rapines et de brigandages, et ils s'occupent principalement à dévaliser les caravanes qui vont à la Mecque.

La Mecque et Médine, si célèbres chez les Mahométans, l'une par la naissance, l'autre par la mort de leur prophète, sont situées dans l'Arabie Déserte. L'Arabie Heureuse, ainsi nommée parce qu'elle est plus fertile et que ses habitans se livrent à l'agriculture, renferme les royaumes de *Fartach* et d'*Yémen*. C'est dans ses limites que se trouve *Mocka*, si renommé par son café.

LA PERSE.

Elle s'étend du 38e degré 40′ au 65e degré 50′ de longitude orientale; en latitude, elle est comprise entre le 25e et le 44e 30′ : au nord, elle a pour bornes la Russie Asiatique et la mer Caspienne; à l'est, l'Indostan ; au sud, la mer des Indes; et à l'ouest, le golfe Persique et la Turquie d'Asie.

L'air y est fort sain : la chaleur du climat varie en raison de l'étendue du pays, mais il est généralement chaud ; le terroir est naturellement sec : le défaut de rivières considérables contribue à cette sécheresse, mais l'industrie des habitans y supplée.

On y recueille d'excellens vins, des fruits, du riz et toutes sortes de graines céréales. On n'y trouve pas de forêts. Les montagnes sont pleines de gibier et les vallées fournissent d'excellens pâturages. Les principales rivières sont l'*Araxe*, l'*Erès*, le *Sahna*, l'*Hyndement* et le *Zenderoust*.

La Perse fut le théâtre de plusieurs grands événemens. Cyrus fonda ce puissant empire; il passa successivement sous la domination d'Alexandre, des Arsacides, d'Artazerce et de ses successeurs, et enfin des Arabes et des sectateurs de Mahomet. L'an 1258, le fameux Gengiskan, conquérant tartare, s'empara de la plus grande partie de la Perse. Tamerlan, autre conquérant sorti de la Tartarie, chassa les successeurs de ce dernier; et vers le milieu du quinzième siècle, les Tartares furent expulsés à leur tour et remplacés par la domination des *Sophis*. Enfin, en 1736, Thamas-Kouli-Kan, ou *Schaah-Nadir*, s'empara de la Perse, et fut assassiné douze ans après. Depuis, ce beau pays a été déchiré par les guerres civiles.

Ispahan, capitale de la Perse, autrefois une des villes les plus considérables de l'Orient, est aujourd'hui ruinée par suite des guerres civiles. On y remarque encore *Tauris*, ville célèbre par son commerce, qui contient encore 200,000 habitans; elle est la capitale de l'Aderbijan. — *Teflis*, capitale de la Géorgie, dont le prince s'est mis depuis peu sous la protection de la Russie. — *Schiras*, célèbre par ses vins. — *Ormus*, sur le golfe Persique. *Derbent*, près de la mer Caspienne, sur les frontières de la Russie. — *Gomrom*. — *Candahar*.

L'INDOSTAN.

Cette vaste contrée est bornée, au nord, par la Grande Tartarie; au levant, par la Chine et la mer des Indes; au couchant, par l'Océan et la Perse; et au midi, par les golfes de Siam et de Bengale.

On la divise ordinairement en trois parties : 1° les *Etats du Mogol*, ou *Indostan* proprement dit; 2° la *presqu'île en-deçà du Gange*, ou occidentale; 3° la *presqu'île au-delà du Gange*, ou orientale.

Le Mogol, l'un des plus grands empires de l'Asie, était l'un des plus puissans avant l'expédition de Thamas-Kouli-Kan en 1739. Le Grand-Mogol était absolu et jouissait de plus de neuf cent millions de revenu; il entretenait toujours sur pied une armée considérable, et avait plus de cinq cents éléphans de guerre. Mais le peu de résistance qu'il fit lors de cette invasion, le rendit si méprisable à ses sujets, que la plupart des gouverneurs des provinces de l'Empire se rendirent presque indépendans.

Agra est la capitale des états du Grand-Mogol. Elle est très-grande, bien bâtie et fort peuplée, et passe pour la ville la plus considérable de l'Orient. — *Delhi* partage avec Agra le titre de capitale. On y remarque encore *Lahor*, *Amadabab*, capitale du royaume de Guzerate.

Les principaux fleuves du Mogolistan sont, l'*Indus* et le *Gange*. La terre y produit

abondamment du riz, du millet, des figues, des grenades, des oranges, des citrons, des noix de cocos, du coton, etc. On y trouve des mines d'or et diverses pierres précieuses. Le pays nourrit des lions, des tigres, des rhinocéros et des éléphans; les singes y sont en grand nombre et ravagent les campagnes. Les animaux domestiques y sont nombreux.

Le commerce y consiste principalement en soie et coton, en indigo, en épiceries, en pierreries et en perles.

Les Mogols sont plus basanés que blancs, bien faits et robustes. Ce peuple, autrefois guerrier, a totalement perdu son caractère belliqueux; doux et poli, il est l'ennemi des querelles et de l'ivrognerie. Les Mogols sont Mahométans; mais il faut les distinguer des habitans naturels du pays, qui sont idolâtres, et que l'on appelle *Indous*.

Il y a plusieurs langues dans ce pays : la turque, pour les Mogols; l'indienne, pour les naturels; et la langue *sanscrite*, pour les brames ou ministres de Brama.

Goa. Cette ville célèbre, située dans l'Inde sur la rivière de Mondon, dans une île de neuf lieues de tour, était le centre des établissemens portugais dans cette partie du monde. Placée sous la zône torride, il y fait des chaleurs excessives; mais elles sont tempérées par les pluies qui règnent depuis juin jusqu'en octobre. Son terroir est fertile et rapporte par an jusqu'à deux moissons de riz. Son port, l'un des meilleurs de l'Inde, recevait jadis annuellement un nombre prodigieux de navires. Elle était la clef de tout le commerce de l'Orient et la première foire des Indes; mais actuellement elle est bien déchue de son ancienne splendeur.

Goa est habité par des Portugais, des métifs ou mulâtres, et des naturels du pays. On y trouve en outre un grand nombre d'étrangers de toutes les nations. L'air, qui y est fort mauvais, fait périr tous les ans beaucoup de monde : il est beaucoup moins malsain aux environs.

L'Inquisition établie à Goa, est fameuse par les cruautés qu'elle a exercées. Les crimes ont peut-être été exagérés; mais il en est toujours assez de réels pour faire détester ce tribunal inique.

CEYLAN.

Cette île de la mer des Indes est située dans le golfe de Bengale, au sud-est de la presqu'île en-deçà du Gange, dont elle est séparée par un détroit de quinze lieues, nommé le Détroit de *Manar*. Elle fut découverte l'an 1506, par les Portugais, qui en furent chassés, en 1550, par les Hollandais. Depuis, elle a passé au pouvoir des Anglais.

Les Européens ne possèdent que les côtes de cette grande île. L'intérieur de ce pays forme le royaume de *Candy*, dont le roi a su jusqu'ici conserver son indépendance. La capitale de cet Etat est *Candy* : c'est un amas d'habitations chétives et irrégulières. Les Candiens, par leurs inclinations belliqueuses, diffèrent considérablement des habitans des côtes distingués par le nom de *Chingulais* ; ceux-ci sont timides et doux, mais souples et trompeurs.

Cette île produit d'excellens fruits, des épiceries, et surtout de la canelle. On y trouve un grand nombre d'éléphans et de singes. Le pays est plein de montagnes ; l'une d'elles, nommée le *Pic d'Adam;* est l'objet de la vénération des habitans de Ceylan. Sur son sommet est une pierre plate, où ils croient reconnaître l'empreinte du pied d'une de leurs divinités.

LA COCHINCHINE.

Ce royaume est sous la zône torride, entre le 10ᵉ et le 20ᵉ degré de latitude septentrionale, dans la partie orientale de la presqu'île au-delà du Gange. Il est borné, à l'orient, par le golfe de Cochinchine ; à l'occident, par une longue chaîne de montagnes qui le sépare du royaume de Laos, et par le royaume de Camboye ; au nord, par le Tunquin ; et au midi, par la mer des Indes.

Ce royaume faisait partie du Tunquin, dont il avait dépendu plus de six siècles, lorsqu'il s'en détacha pour s'ériger en royaume particulier. L'air y est assez tempéré. Le sol, arrosé par de fréquentes inondations, est d'une extrême fertilité, et on y fait jusqu'à trois récoltes par an, dont le tiers appartient au roi. Ce pays contient des mines d'or et d'argent ; il produit de la soie, du coton, de la canelle et des fruits. On y fabrique des étoffes et de la porcelaine.

Les Cochinchinois, quoique guerriers, sont doux, francs, et d'une aimable simplicité. Leurs usages ont beaucoup de rapport avec ceux des Chinois ; ils ont aussi la même religion. Obligés de s'adonner au métier des armes, par lesquelles ils ont acquis leur indépendance, ils laissent à leurs femmes le soin de cultiver la terre, de pêcher et de faire le commerce.

Le souverain de la Cochinchine est très-puissant ; plusieurs princes s'en sont rendus tributaires. Le lieu de sa résidence est *Hué*, ville assez considérable et la plus grande de la Cochinchine.

LES ISLES MOLUQUES.

On comprend, sous le nom général de Moluques, toutes les îles que l'on trouve au midi des îles Philippines. Elles sont sous la zône torride, et s'étendent depuis le 132ᵉ degré jusqu'au 150ᵉ. On les divise en grandes et petites. Les grandes sont : *Macassar*, *Gilolo*, *Ceram*, *Tunos*, etc. Parmi les petites, on en compte cinq, qui sont proprement les Moluques ; elles s'appellent, *Ternate*, *Tidor*, *Motir*, *Machian* et *Bachian*. Il y en a plusieurs entre autres qui sont comprises sous le même nom, et dont la plus remarquable est l'île d'*Amboine*.

Ces îles furent découvertes en 1511, par les Portugais, qui s'y établirent après s'être emparés des côtes ; mais les naturels du pays, aidés des Hollandais, les chassèrent, et ceux-ci y établirent leur commerce, qui consiste en épiceries.

Les Moluques abondent en diverses espèces d'aromates, surtout en clous de girofle,

macis et muscades. Il n'y croît ni blé, ni riz; mais le *sagoutier* fournit une nourriture abondante; c'est une espèce de palmier, dont la moëlle desséchée donne une farine propre à faire du pain. Il y a entre les mœurs des habitans de chaque île, des différences légères; cependant ils sont en général indolens, intéressés et orgueilleux; ils sont mahométans, et la polygamie est en usage chez eux. Leurs armes sont l'arc et les flèches et le bouclier.

LE JAPON.

Les îles du Japon sont situées entre le 146ᵉ et le 159ᵉ degré de longitude, et entre le 31ᵉ et le 41ᵉ degrés de latitude septentrionale. L'air y est tempéré, plus froid cependant que chaud. Un empereur les gouverne : sa puissance est absolue et despotique : mais elle ne s'étend que sur le civil; il se nomme le *Kubo*. Le pouvoir spirituel appartient au *Dairo*. Ce chef, beaucoup moins puissant, réside à *Méaco*, et le Kubo est à *Yedo*, capitale de tout l'empire. Le peuple donne pour tout impôt à l'empereur, environ cinquante millions de sacs de riz, et celui-ci paie ses officiers et ses troupes de la même monnaie.

Le sol du Japon est en général montagneux, naturellement stérile et pierreux; mais l'industrie de ses habitans l'a fertilisé. Il produit un grand nombre d'arbres et de plantes utiles. Les plus remarquables sont le *kadsi*, avec l'écorce duquel on fait du papier; l'*urusi*, dont la sève est le fameux vernis du Japon; le camphrier : on y trouve aussi divers arbres d'Europe. Les îles du Japon ont plusieurs volcans. Les tremblemens de terre y sont si fréquens, qu'ils n'alarment plus les habitans; et la mer, voisine de ces îles, remplie d'écueils, est ordinairement agitée. Le Japon contient des mines d'or, d'argent et de cuivre. On y trouve de l'ambre gris, des pierres précieuses. Mais une richesse plus réelle consiste dans l'industrie des Japonais : tout le monde connaît la belle porcelaine du Japon.

Les Japonais ressemblent aux Chinois par la figure. En général ils sont petits et malfaits; leur teint est basané, ils n'ont que peu de barbe. Ce peuple s'applique avec succès aux sciences et aux arts. Il est vindicatif, mais généreux, et le point d'honneur lui sert toujours de guide. Les Japonais sont idolâtres comme les Chinois.

La principale île du Japon s'appelle *Niphon*.

LA CORÉE.

Cette presqu'île, située au nord de la Chine, s'étend du 34ᵉ degré 30′ au 43ᵉ degré de latitude septentrionale. Elle a environ 200 lieues de longueur sur 100 lieues de largeur. Du côté du nord, elle tient à la Tartarie-Chinoise. La Corée est gouvernée par un roi tributaire de l'empereur de la Chine. Sa capitale est *Kinkitao*.

Ce pays est abondant en riz, en froment et en fruits. On y recueille du vin. Il contient des mines d'or, et sur ses côtes, on pêche des perles. Les Coréens paraissent originaires

de la Chine; ils en ont conservé la langue, les mœurs et la religion. Ils s'adonnent aux sciences et entendent fort bien la marine. Ce sont des hommes robustes, bien faits et adroits.

LA CHINE.

Cet Empire, le plus ancien et un des plus peuplés du monde, est borné au nord par la Tartarie, dont il est séparé par cette fameuse muraille qui a cinq cents lieues de circuit (*); à l'orient, par la mer; à l'occident, par de hautes montagnes et des déserts; et au midi, par l'Océan, le royaume de Laos et la Cochinchine.

La Chine a éprouvé plusieurs révolutions; mais sa constitution n'en a point été altérée. Le gouvernement est despotique : l'empereur, qui en tient les rênes, a sous lui trente-deux ou trente-trois mille ministres appelés *Mandarins*, et divisés en plusieurs ordres. Cette charge n'est point héréditaire, mais elle est la récompense des talens. Ils ne sont que trois ans en charge; au bout de ce tems on examine leur conduite, pour les avancer ou les destituer.

On porte le nombre des habitans à cent quatre-vingts millions. Cet Empire, divisé en 16 provinces, renferme 155 villes du premier ordre, 1312 du second ordre et 2350 du troisième ordre. *Pékin* est la capitale de l'Empire; cette ville contient trois millions d'habitans. — *Nankin* portait autrefois le titre de capitale. Cette ville fameuse, dans une enceinte de plus de 15 lieues, ne contient plus qu'un million d'habitans. — *Canton* est une des villes les plus commerçantes de la Chine; c'est là que viennent commercer les Européens : c'est le seul lieu de la Chine dont l'entrée leur soit permise. — Non loin de cette ville est l'île de *Macao*, cédée aux Portugais.

Les Chinois se considèrent comme le premier peuple de l'Univers, et ne pensent nullement à mettre à profit les connaissances que leur ont apportées les Européens : aussi leurs arts sont ils restés au même point qu'ils étaient il y a deux mille ans. Ils se livrent au dessin et à la musique; mais c'est un dessin sans goût et sans proportion, et une musique sans ame. Ils fabriquent des porcelaines estimées, mais elles ne sont recommandables que par leur finesse. Leurs étoffes de soie n'offrent que des dessins confus. Ils connaissaient la poudre à tirer avant nous, mais ils ne s'en servaient que dans les feux d'artifice. Rien de plus admirable que la multitude de canaux qui traversent l'Empire : un d'eux a plus de cent cinquante lieues de longueur.

Une des choses qui empêchera toujours les Chinois de faire des progrès dans les sciences, est leur manière d'écrire : chaque caractère peint un mot; ce qui rend la lecture si difficile, que pour l'apprendre l'homme doit y passer une partie de sa vie.

Le peuple est idolâtre, il croit à la métempsycose, et ses prêtres, nommés *Bonzes*, passent pour sorciers. Mais les lettrés ou mandarins, l'empereur à leur tête, n'admettent qu'une seule Divinité.

---

(1) Cette muraille, bâtie pour contenir les Tartares, depuis 1800 ans, est encore presqu'entière; elle est de briques, haute de 45 pieds, large de 18 à 20.

L'activité du commerce de la Chine répond à l'immense population de cette contrée. Le négoce intérieur est facilité par les nombreux canaux qui permettent de transporter à peu de frais les marchandises dans toutes les parties de l'empire. Le siége du commerce extérieur est à Canton.

Parmi les productions naturelles de la Chine, on remarque le thé, le genseng et la rhubarbe. On y recueille du blé, du riz. La plupart des fruits de l'Europe y croissent. Nulle part l'agriculture n'est parvenue à un plus haut degré de perfection, et l'empereur ennoblit cet art dans l'opinion publique, en traçant lui-même, chaque année, au printemps, quelques sillons.




Asie
Gu. S.
MER GLACIALE
EUROPE
SIBERIE
TARTARIE RUSSIENNE
Cercle Polaire Arctique
TARTARIE INDEPENDTE
TARTARIE CHINOISE
TURQUIE
PERSE
ARABIE
INDOSTAN
TIBET
CHINE
Corée
I. DE NIPHON
Mer du Japon
MER ORIENTALE
Mer Caspienne
Mer Noire
MER MEDITERRANÉE
MER ROUGE
MER D'ARABIE
MER DES INDES
AFRIQUE
Golfe de Siam
MER DE LA CHINE
Tropique du Cancer
Ligne Equinoctiale
Ceylan
BORNEO
Celebes
Sumatra
Java
Malaca
Isles Kuriles
Mer d'Ochotsk
Ile de Bhering
Iles Philippines
Nle Guinée
Iles Mariannes ou Iles des Larrons
Nles Philippines ou Is Carolines
Iles de Laquedives
I. Maldives
Det de Babelmandel
Kamtschatka
Pekin
Nankin
Canton
Delhi
Agra
Ispahan
Bagdad
Tobolsk
Samarcande
Astrakan
Constantinople
Smirne
Bassora
Madras
Bombay
Calcutta
Goa
Kara Korum
Lassa



L'AFRIQUE.

Placée sous l'équateur qui la coupe presque en deux parties égales, l'Afrique s'étend en longitude depuis le 1er degré jusqu'au 70e; sa latitude méridionale est depuis le 1er degré jusqu'au 35e; et en latitude septentrionale, elle s'étend de l'équateur au 37e degré. C'est une grande péninsule qui ne tient au continent de l'Asie que par le détroit de Gibraltar.

Cette partie de notre continent est bornée au nord par la Méditerranée; à l'ouest, par l'Océan atlantique; à l'est, par la mer des Indes et la mer Rouge; cette dernière sépare l'Afrique de l'Arabie. Elle est située sous la zône torride, et contient des contrées immenses stériles et inhabitées. L'Afrique doit à sa situation une température brûlante, et l'air n'y est que rarement rafraîchi par des pluies bienfaisantes. Les principaux fleuves de l'Afrique sont: le *Nil*, le *Sénégal*, le *Gambie*, le *Niger*, le *Zaire* et le *Conantza*. L'*Atlas* est la plus considérable de ses montagnes.

L'intérieur de cette vaste contrée est presque inconnu; peu de voyageurs ont osé y pénétrer; la barbarie de ses habitans, un climat brûlant et des sables arides leur présentaient des obstacles presqu'invincibles. Quelques-uns d'entre eux, même, victimes de leur zèle pour le progrès des connaissances humaines et le perfectionnement de la Géographie, périrent dans ces affreux déserts.

Quatrième Tableau des Costumes des Peuples, représentant les Costumes de l'*Égypte*, des *États barbaresques*, du *Sénégal*, du *Congo*, de *Cazegut*, de *Loango*, d'*Issinie*, des *Jaggas*, des *Hottentots* et de la *Terre de Natal.*

L'ÉGYPTE. Ce pays, célèbre dans l'histoire, était parvenu à un très-haut degré de puissance et de splendeur, avant que nombre d'autres nations fussent sorties de la barbarie où elles étaient plongées. De nombreux monumens attestent encore la puissance des anciens rois de l'Égypte; mais le voyageur, en contemplant les fameuses pyramides et les restes magnifiques des temples de l'Égypte, ne voit plus en eux que des témoins d'une grandeur passée; car ce beau pays, soumis aux Turcs, est retombé dans la barbarie.

Il occupe la partie nord-ouest de l'Afrique; ses bornes, au nord, sont la Méditerranée; à l'est, la mer Rouge et l'isthme de Suez; au sud, la Nubie; à l'ouest, des déserts.

L'Égypte est arrosée par le Nil, qui la traverse dans toute sa longueur, et dont les débordemens périodiques la fertilisent.

On divise ce pays en trois parties : la *Haute-Egypte* ou *Sayd*, au sud; *celle du milieu*, et la *Basse-Egypte*, au nord.

La Haute-Egypte était cette contrée si connue sous le nom de *Thébaïde*. Ses principales villes sont situées sur le Nil; *Girgé* est sa capitale.

L'Egypte du milieu a pour principale ville *le Caire*, capitale de toute l'Egypte. Bâtie en 971, par le calife *Moez*, elle fut nommée *al-Caira* (ville victorieuse). Le Caire est aussi grand que Paris, mais on n'y compte que 300,000 habitans; ses maisons, bâties en bois, sont basses, ses rues sans pavé et mal-propres. Elle contient dans son enceinte un grand nombre de beaux jardins et de bassins que le Nil remplit en se débordant. En face de cette ville, de l'autre côté du Nil, était l'ancienne *Memphis*, autrefois la gloire de l'Orient et la capitale de l'Egypte. Du même côté, à trois heures de chemin, sont les fameuses pyramides que l'on mettait au rang des sept merveilles du monde (1).

Alexandrie, capitale de la Basse-Egypte, est située sur une des embouchures occidentales du Nil, près de la Méditerranée. Cette ville, fondée par Alexandre, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut. On y trouve aussi *Rosette*, *Damiette*, sur les embouchures du Nil, et *Suez*, sur l'isthme de ce nom.

Quoique le sol de l'Egypte soit très-sablonneux, il est très-fertile; c'était le grenier des Romains, et il nourrit aujourd'hui les Turcs. Outre le blé, il produit du riz, des olives, des dattes, du séné, de la casse, etc.; mais toute sa fertilité est due aux débordemens périodiques du Nil.

Les descendans des anciens Egyptiens s'appellent aujourd'hui *Coptes;* ils sont chrétiens, mais schismatiques; ils ont un patriarche qui réside au Caire. Les autres habitans de l'Egypte professent le mahométisme; ils forment la plus grande partie de sa population.

LES ÉTATS BARBARESQUES. Ils sont situés à l'ouest de l'Egypte et s'étendent le long de la Méditerranée jusqu'au-delà, dans l'Océan; au sud, ils sont bornés par le Sahara ou désert de Barbarie.

Ils comprennent les États suivans, allant de l'ouest à l'est.

1°. L'*Empire de Maroc;* il comprend les royaumes de *Fez*, de *Sus* et de *Tafilet*. Ses principales villes sont, *Maroc*, capitale de l'Empire; — *Fez*, capitale de l'ancien royaume de ce nom; — *Salé*, *Larrache*, *Tanger* et *Tetuan*, sur l'Océan.

2°. La *Régence d'Alger*. Sa capitale est *Alger*, près de la mer, avec un port.

3°. La *Régence de Tunis*. *Tunis* en est la capitale; elle est située à peu de distance de la mer et a un port.

4°. La *Régence de Tripoli*. *Tripoli*, avec un port, en est la capitale.

---

(1) Voyez l'article de cet Ouvrage où il est parlé des sept merveilles du monde.



J.G. de St. Sauveur del.



5°. Le *Fezzan*, situé au sud de l'état précédent, en relève; sa capitale est *Mourzouk*.

L'empereur de Maroc est un des plus puissans princes de l'Afrique; il est absolu et peut disposer à son gré de la vie et des biens de ses sujets. L'empire de Maroc est habité par divers peuples. Les Maures en étaient les anciens habitans; leurs descendans sont grossiers, fainéans et cruels. Les Arabes sont errans et vivent sous des tentes; rien n'égale leur misère et leur mal-propreté. Les Bérébères, peuple pasteur, errent une partie de l'année et conduisent d'un lieu à l'autre leurs troupeaux. Des juifs, des renégats et des esclaves chrétiens forment le reste de la population. Ces derniers sont traités avec barbarie.

Les régences de Tunis, d'Alger et Tripoli sont sous la protection du Grand-Seigneur. Toute l'autorité, dans chacun de ces gouvernemens, est dans les mains du bey, espèce de roi électif. Le gouvernement de ces trois régences est à peu près le même. C'est dans les états de Tunis que se trouvait la fameuse Carthage; Ptolémaïs était dans ceux de Tripoli.

Le terroir est assez fertile et produit tous les fruits que l'on trouve dans la partie méridionale de l'Europe. On y trouve des sources salées, des montagnes de sel; les seuls métaux dont on y trouve des mines, sont le fer et le plomb; mais en récompense, cette terre, qui ne renferme point d'or, produit abondamment du blé, de l'orge, des pâturages et des légumes excellens; les troupeaux de gros bétail y sont nombreux; on y fabrique des maroquins, des toiles de coton, de lin, des tapis et des étoffes de soie. Le pays de Bilédulgerid fournit des dattes excellentes et en tire même son nom, qui, en arabe, veut dire *pays de dattes*.

Au milieu des richesses de la nature, on devrait croire que l'homme vit paisible et innocent; on se tromperait. La terre n'accorde ses bienfaits qu'au travail, et les habitans de ces côtes préfèrent de s'adonner à la piraterie et d'aller sur la mer ravir les richesses du commerce. Les Barbaresques ne manquent point d'esprit, et pourraient réussir dans les sciences, s'ils avaient le courage de s'en occuper.

Alger, bâtie sur le penchant d'une montagne auprès de la mer, est une ville grande et forte; elle contient environ 120,000 habitans. Tunis et Tripoli ne sont pas moins considérables.

LE SÉNÉGAL. Cette côte, qui a pris son nom du fleuve *Sénéga*, l'un des plus grands de l'Afrique, s'étend le long de l'Océan, depuis le cap *Verga*, situé au 10e degré 40′ de latitude septentrionale, jusqu'au 17e degré 20′.

Il n'y a que deux saisons dans ce climat, l'été et l'hiver; l'été y est extrêmement chaud, et l'hiver n'est qu'un temps de pluie qui vient rendre à la terre aride et desséchée, la fraîcheur et la fécondité; c'est alors qu'on commence à l'ensemencer. Le riz, le tabac et le coton sont les principales productions du pays.

L'air du Sénégal n'est pas sain; cependant il n'incommode que les étrangers, et si

les habitans meurent généralement de bonne heure, c'est moins la faute de la température que celle de leurs mœurs déréglées.

Les habitans de ces contrées ont la taille peu élevée, le teint absolument noir, les lèvres grosses, le nez aplati; leur force est étonnante, ainsi que leur agilité à la course.

Ils ne manquent ni d'intelligence, ni d'adresse, mais ils ne l'emploient que pour voler; ils ne semblent vivre que pour ce métier, et leur rapacité n'épargne pas même leurs compatriotes.

LE CONGO, dans la Basse-Guinée, est au sud de la Guinée et s'étend le long de l'Océan atlantique. La rivière de Zaire le sépare, à l'ouest, du royaume de Loango, et au midi, il est séparé d'Angola par la rivière d'Anda. Divers peuples, faisant partie de la Cafrerie, se trouvent à l'est.

Outre le Zaire, un grand nombre de rivières arrosent ce royaume. Le Zaire est la plus grande; elle nourrit des crocodiles et des hippopotames; leurs débordemens périodiques, qui arrivent dans la saison des pluies, fertilisent la terre, qui produit une grande quantité de riz et de graines céréales; on y recueille aussi plusieurs sortes de fruits. Le sein de cette terre est aussi riche que sa surface : le fer, le cuivre, l'or, les marbres les plus précieux s'y trouvent abondamment. Tous les quadrupèdes de l'Afrique s'y trouvent, entr'autres, l'orang-outang, ce singe qui, par sa grandeur et sa figure, a été nommé l'*Homme des bois.*

On divise le Congo en six grandes provinces. San-Salvador en est la capitale; elle est sur une montagne, les rues en sont longues et larges, mais les maisons fort basses et la plupart bâties en bois ou en terre.

Les nègres du Congo sont bien faits et n'ont point les lèvres si grosses que ceux du Sénégal. On leur reproche avec raison, l'ignorance, la superstition, qui en est le résultat, et le libertinage.

Leur religion est un mélange du christianisme et des pratiques de l'idolatrie.

CAZEGUT. Cette île de l'Afrique, située sur les côtes de la Nigritie, est une des plus grandes et des plus fertiles des quatorze îles appelées *Bissagos.* Sa longueur surpasse quatre fois sa largeur : son terroir est riche et bien cultivé; il produit en abondance des lataniers, des palmiers et des orangers; on y recueille du maïs, du riz, des pois et d'autres légumes.

Les habitans de cette île sont d'une belle taille; le noir de leur peau est lustré, et ils n'ont point le nez écrasé et les lèvres grosses, comme la plupart des autres nègres. Ils ont en général de l'esprit et sont ingénieux; mais la paresse les empêche de profiter de ces avantages naturels et de faire des progrès dans les arts.

Ils ont cependant une belle qualité, c'est la haine de l'esclavage, mais ils la poussent trop loin, car souvent ils n'hésitent point à se donner la mort, pour s'en délivrer et punir en même temps leurs tyrans.

LOANGO. On comprend dans les états de Loango les royaumes de Cacongo et

d'Angoy; alors ils s'étendent dans la partie septentrionale de la Basse-Guinée et le long de la côte occidentale de l'Afrique, depuis les montagnes du Saint-Esprit, jusqu'à l'embouchure du Zaire; ce fleuve les sépare du Congo et les parcourt du nord-est au sud-ouest. Le Loango est divisé en plusieurs petites provinces qui faisaient autrefois autant d'états, et qui ont été réunies sous un seul roi.

La population de ce pays est considérable; les animaux y sont aussi en grand nombre. On y trouve beaucoup d'éléphans, dont les dents sont un objet de commerce très-important.

La capitale de ce royaume se nomme *Loango ;* c'est une ville assez grande et dont les maisons, entourées de bananiers et de palmiers, présentent l'aspect le plus pittoresque. Le palais du roi est au centre; c'est un carré long dont l'étendue est d'une lieue et demie; quelle que soit sa grandeur, il ne s'y trouve cependant que trois ou quatre appartemens.

Les habitans de Loango sont vigoureux et d'une haute taille : leur caractère est porté à la douceur; mais ils sont légers, inconstans, ivrognes, méfians, jaloux et despotes dans l'intérieur de leurs ménages : on les accuse en outre d'être enclins au vol et de manquer de bonne-foi dans leurs transactions. Leur superstition est extrême : ils n'entreprendront un voyage qu'après s'être chargés d'un sac contenant leurs idoles. La religion de ce peuple est un mélange confus d'opinions ridicules parmi lesquelles on reconnaît quelques traces de mahométisme, telles que la circoncision. Le roi de Loango est considéré comme une divinité; on lui en donne le nom, et même on lui en attribue presque le pouvoir.

L'ISSINIE. Ce petit royaume, situé sur la côte occidentale de l'Afrique, est arrosé par une des plus belles rivières de l'Afrique. Son terroir, quoique sablonneux, présente mille productions inconnues en Europe; mais ses forêts sont remplies d'animaux féroces qui exercent les talens des chasseurs issinois.

Les Issinois sont très-noirs; ils sont grands et bien proportionnés; ils vont ordinairement nus et laissent croître leur barbe. Ce peuple est bien partagé du côté de l'esprit, mais il est aussi voleur que fourbe; l'intérêt est le seul guide d'un Issinois. En desire-t-on quelque service, il faut le payer d'avance, encore n'est-il pas sûr qu'on l'obtiendra. Le sabre, la zagaie et le mousquet sont leurs armes; ils les manient avec adresse et sont bons guerriers.

Leurs habitations sont formées de roseaux et recouvertes de feuilles de palmier : une porte très-basse livre à peine un passage pour y entrer.

LES JAGGAS. Ces peuplades barbares sont répandues dans l'intérieur de l'Afrique, depuis les frontières de l'Abyssinie jusqu'au pays des Hottentots. Ils habitent la *Cafrerie* et une partie du *Monoémugi.* Ils sont errans et passent souvent d'un lieu à un autre; cependant ils préfèrent les forêts pour retraite. L'agriculture leur est inconnue; ils n'élèvent point de troupeaux; leurs seules ressources sont la chasse et le brigandage. La férocité de leur caractère les porte à tuer et dépouiller tout ce qu'ils rencontrent. Ils sont antro-

pophages, et lorsqu'ils font la guerre, c'est souvent dans la vue de se procurer des prisonniers et de les manger.

Aussi mal partagés au physique qu'au moral, leurs traits répondent à leurs mœurs : leur figure n'annonce que la férocité et la cruauté; ils ont la coutume de se scarifier le visage, ce qui les rend encore plus affreux.

Aussi ignorans que barbares, ils sont adonnés aux sortiléges et ont un grand nombre de pratiques superstitieuses.

Leurs armes sont, le dard, les flèches et la dague.

LES HOTTENTOTS. Ce peuple habite les contrées situées au nord du cap de Bonne-Espérance. Depuis que les Européens se sont établis dans ces contrées, ils se sont retirés plus avant dans l'intérieur des terres. On compte dix-sept tribus ou nations connues d'Hottentots.

Ces peuples ressemblent aux nègres par les traits du visage, mais ils en diffèrent par la couleur de leur peau, qui est moins noire et qui approche du brun. Ils sont bien faits, d'une taille avantageuse et très-agiles.

L'ivrognerie, la paresse et la mal-propreté sont les plus marquans de leurs caractères : ils ont de bonnes qualités; ils sont humains et hospitaliers.

Comme leur seule richesse consiste en bestiaux, ils ne se fixent en un lieu qu'autant qu'il offre de bons pâturages, et ils transportent leurs habitations d'un endroit à un autre. Leurs huttes sont formées par des bâtons recouverts de nattes; chacune de ces demeures contient une famille de dix ou douze personnes; on n'y peut entrer que par une petite porte haute de trois pieds; la plus dégoûtante mal-propreté y règne. La réunion de vingt ou trente de ces huttes s'appelle un *kraal*.

Les Hottentots croient à un Dieu créateur de toutes choses, mais ils ne lui rendent aucun culte; ils adorent cependant le Soleil et la Lune, et lui font des sacrifices; ils reconnaissent l'immortalité de l'ame, mais n'attendent aucune peine ou châtiment futur.

LA TERRE DE NATAL. Elle fait partie de cette vaste région connue sous le nom de *Cafrerie*. Ce pays, l'un des plus beaux de l'Afrique, est arrosé par une multitude de rivières et ombragé par d'immenses forêts : il offre de vastes plaines que la main de l'homme pourrait fertiliser, si une paresse invétérée ne s'y opposait. Les forêts sont pleines d'animaux; les éléphans, les rhinocéros, les zèbres y sont très-communs.

Quoique voisins des Hottentots, les habitans de la Terre de Natal ne leur ressemblent en rien; ils sont beaucoup plus noirs, leur taille est plus élevée, ils sont moins malpropres et moins paresseux. L'agriculture ne leur est pas tout-à-fait inconnue; ils cultivent des petites portions de terre et ils nourrissent des bestiaux. Leurs habitations, beaucoup plus belles et plus solides que celles des Hottentots, sont bâties en plâtre.

Outre l'agriculture, l'habitant de la Terre de Natal se livre aussi au commerce. Ses




Afrique
G. S.
ESPAGNE
MER
MÉDITERRANÉE
Det. de Gibraltar
Tanger
Fez
ALGER
Tunis
Sicile I.
Halep
SYRIE
Jerusalem
Suez
ASIE
Arabie Petrée
Arabie Deserte
Medine
Tropique du Cancer
ARABIE
Giddah
Gonfula
Loheia
Moka
I. et Detr. de Babelmandel
Guardafui
Delgado
P. Santo
Madere
I. CANARIES
Tenerif
Fortaventure
I. Canarie
I. de Fer
Bojador
MAROC
Tafilet
BARBARIE
Tripoli
Arca
Segura
EGYPTE
le Caire
Nubie
Ibrim
Dongola
GRAND DESERT
Labdessebas
DE SAHARA
Tuggurt
Aroan
Agades
Zegzeg
Tamalma
Tagazee
Tabou
Gangt
Borno
Dongala
C. Blanc
Is du Cap Verd
Bonavista
Senegal
C. Verd
S. Yago
Joal
Pisania
Geba
Is. Bissagos
I. Caregut
R. Grande
Podor
Tombuctou
Shingarin
Tisbeet
KASSINA
Heussa
Sego
Koug
Kassaba
Gago
Ghanara
SOUDAN ou NIGRITIE
Tirka
Semegunda
Zanfara
Angimi
Darfour
Kordosan
Sennar
Gondar
ABISSINIE
Desert de Seth
Couroufak
Zala
ADEL
Ajan
Machida
Sangara
Gingiro
Alaba
Mujak
BASSE
Maratatos
Magadoxo
Brava
Côte des Graines
GUINEE
Issinie
Côtes d'Ivoire
Côte d'Or
Benin
C. Monte
C. des Palmes
C. des 3 Pointes
C. Formoso
I. Fernando
I. du Prince
Gabon ou Ponga
Campo R.
Ligne Equinoxiale
I. S. Thomas
I. Annabon
I. S. Mathieu
Loango
Makoko
ETHIOPIE
Melinde
Mombaza
Zanzibar
I. de l'Amirauté
MER
OCÉAN
I. de l'Ascension
Pompa
Congo
GUINEE
Casangi
Angola
Benguela
C. Leda
C. Padron
Anzikos
Maravi
ZANGUEBAR
Mozambique
Delgado
I. Comore
Natal
Balchis
MADAGASCAR
I. S. Helene
MÉRIDIONALE
C. Negro
C. Frio
Abutua
Mines d'Or
Jagas
Chicova
Inhamor
Zimboe
Monomotapa
Manica
Cacoque
Mataman
Muzumbo
Canal de Mozambique
I. Rodrigue
I. d'Angasay
I. de France
I. Bourbon
Tropique du Capricorne
S. Sebastien
Angrado
Chineguas
Hottentots
C. das Voltas
Ilheos Secos
B. de la Table
le Cap
C. de Bonne Esperance
C. des Aiguilles
Terre de Natal
DES INDES

mœurs sont moins barbares que celles de ses voisins, et l'aisance règne ordinairement chez lui.

Chaque village est gouverné par un chef particulier, choisi par les anciens de la nation.

L'AMÉRIQUE.

Cette quatrième partie du monde et la plus grande de toutes, est bornée de tous les côtés par l'Océan. L'existence de ce vaste continent était ignorée, lorsqu'en 1491, *Christophe Colomb*, génois, plus éclairé que ses contemporains, sentit que l'hémisphère occidental devait aussi contenir quelque terre, et il résolut d'en faire la découverte : plein de son projet, il le proposa envain à divers princes, et Ferdinand-le-Catholique, roi d'Aragon, fut le seul qui l'adopta. Colomb obtint trois petits vaisseaux avec lesquels il entreprit son pénible et dangereux voyage. Après une longue navigation, son équipage désespérant de l'existence de ces contrées inconnues, et n'ayant encore vu aucune de ces terres si desirées, résolut de se défaire de son commandant, lorsqu'heureusement pour Colomb on aperçut une des îles *Lucayes*, ensuite plusieurs autres îles, telles que *Cuba* et *Saint-Domingue*. De si heureux commencemens ramenèrent tout le monde vers son projet. Mais un aventurier, nommé *Americ Vespuce*, lui enleva une partie de sa gloire en donnant son nom à l'Amérique.

La découverte de cette terre nouvelle aurait dû ne tourner qu'au profit de l'humanité, et elle en fut le fléau. Les Espagnols y commirent des cruautés inouies. Plusieurs contrées de l'Amérique offraient de l'or à la cupidité des Européens, et leurs malheureux habitans, obligés d'exploiter les mines, y périrent bientôt accablés par les mauvais traitemens et les travaux forcés. Saint-Domingue vit exterminer tous ses habitans, et actuellement elle ne renferme plus un seul Indien.

La plus grande partie de l'Amérique est sous la domination des Européens. On porte le nombre de ses habitans à 70 ou 80 millions. Elle est divisée en deux parties ; par l'ithsme de *Panama* et le *golfe du Mexique*. Celle qui est située au nord de l'*Amérique septentrionale* et celle qui est vers le sud, porte le nom d'*Amérique méridionale*.

Les principales parties de l'Amérique septentrionale sont, le *Mexique* la *Californie*, la *Louisiane*, les *Etats-Unis*, le *Canada*, *Terre-Neuve* et le *Labrador*. Parmi ses îles on distingue *Cuba*, *Saint - Domingue* et les autres Antilles situées dans le golfe du Mexique. Les fleuves de cette partie de l'Amérique sont : le *Mississipi*, dont le cours, qui est de plus de 500 lieues, se dirige du nord au sud. Le *Missouri*, l'*Ohio* et la *Rivière-Rouge* viennent y jeter leurs eaux. Le fleuve *Saint-Laurent* est au nord-est du

Mississipi, il sort de plusieurs grands lacs situés dans le Canada, dont le principal a plus de 500 lieues de circonférence; on l'appelle le *Lac supérieur*: il communique avec quatre autres lacs qui s'appellent, *Michigan*, *Huron*, *Erié* et *Ontario*.

L'Amérique méridionale est divisée en sept portions principales: la *Terre-Ferme*, le pays des Amazones, le *Pérou*, le *Paraguay*, le *Brésil*, le *Chili*, la *Terre Magellanique* et la *Terre-de-Feu*. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on remarque d'abord le fleuve des *Amazones*, ou Maragnon, le plus grand de la terre; il se dirige de l'ouest à l'est, et après un cours de plus de 1200 lieues, se jette, sous l'équateur, dans l'Océan Atlantique, après avoir reçu un nombre prodigieux de grandes rivières. L'*Orénoque* et le *Rio-de-la-Plata* sont ensuite les plus considérables. L'Amérique méridionale est traversée par une chaîne de montagnes nommée *Cordillières*, qui se dirige le long des côtes occidentales, du nord au sud.

L'Amérique, par son étendue immense, offre à la fois tous les climats. Certaines contrées ont des hivers rigoureux, tandis que d'autres ne connoissent qu'un été brûlant. Elle produit quantité de végétaux précieux, et nourrit des animaux qui lui sont particuliers. Les lions de cette partie du monde diffèrent absolument de ceux de l'Afrique; et n'ont en partage, ni leur férocité, ni leur force et leur courage. On n'y trouve point l'éléphant et le rhinocéros, non plus que le chameau, le dromadaire, la giraffe et le tigre royal.

Quatrième Tableau des Costumes des Peuples, représentant les Costumes du *Canada*, de la *Virginie*, du *Mexique*, des *Antilles*, de l'*île de Pâques*, du *Pérou*, de la *Terre-de-Feu*, d'*Otaïti*, de la *Californie*, de la *Guyane*, de l'*île de Tanna* et de l'*île Sainte-Christine*.

Le CANADA. Cette contrée de l'Amérique septentrionale a pour bornes, à l'est, l'Océan, à l'ouest le Mississipi, au Sud les États-Unis, et au nord, des contrées peu connues. Le Canada est à peu près aussi grand que l'Europe; il est arrosé par des fleuves nombreux, et contient des lacs immenses. Ces lacs, navigables pour les vaisseaux, communiquent ensemble, et se déchargent dans la mer par le fleuve St.-Laurent. La température de ce pays est extrêmement froide, et il a six mois d'un hiver rigoureux. Le terroir est naturellement fertile, et les nombreuses colonies d'Européens qui s'y sont établies sont florissantes. Les bois sont remplis de gibier; les lacs et les rivières sont extrêmement poissonneux: leurs bords sont habités par des castors dont les peaux forment un objet de commerce considérable. Les ours, les rats musqués, les putois fournissent aussi des fourrures précieuses.

Le Canada est habité par diverses nations, parmi lesquelles on distingue les *Iroquois*,



J.G. de S.t Sauveur del.

les *Hurons* et les *Algonquins* : des guerres aussi fréquentes que cruelles ont considérablement diminué leur nombre.

La plus puissante de ces nations est celle des Iroquois; et malgré qu'elle ne puisse guère mettre sur pied que cinq à six mille hommes, elle a été d'un grand secours aux Anglais dans les guerres qu'ils ont eues avec les Américains.

Ces Indiens sont des hommes grands et fortement constitués; leur peau est basanée; ils ont l'usage de la tatouer, c'est-à-dire d'y tracer, à l'aide de piqûres, des dessins variés. Ils se peignent le visage de diverses couleurs, afin de se donner un air redoutable. Rien n'égale leur cruauté dans les combats. Un ennemi désarmé n'est point respecté, on le fait mourir dans les plus horribles supplices, à moins qu'il ne soit adopté par une famille; alors il remplace le membre qu'elle a perdu, et il entre dans tous ses droits. Ces Indiens supportent avec un courage héroïque les tourmens qu'on leur fait souffrir lorsqu'ils sont prisonniers de guerre : ils insultent leurs bourreaux, et leur reprochent de ne point savoir faire souffrir un homme; et presque jamais, malgré la violence des douleurs, ils n'articulent la plus légère plainte.

La VIRGINIE. Cette province des États-Unis est bornée au nord par le Mariland et la Pensilvanie; à l'est, par la mer du Nord; au sud, par la Caroline, et à l'ouest, par la Louisiane. Le terrein en est extrêmement fertile; mais quoique ce pays soit situé entre le 36e et le 39e degré de latitude, les hivers y sont rigoureux. Les Américains y cultivent principalement le tabac, dont le produit est considérable. *Williamsbourg* est la capitale de la Virginie.

Les naturels de la Virginie sont grands et bien faits; ils ont quelque ressemblance avec les habitans du Canada, mais la couleur de leur peau est un châtain-clair. Leur habillement ne consiste que dans un pagne attaché autour de leurs reins. Leur tête est ornée de plumes, et leurs armes sont l'arc et les flèches. Ils portent des colliers de coquillages et se gravent des figures sur la peau.

Leur religion est un mélange informe de superstition. Ils adorent tout ce qu'ils craignent, particulièrement le diable, à qui ils font des sacrifices de graisse, de tabac et d'animaux; ils ont cependant une légère idée d'un dieu créateur et souverain.

Le MEXIQUE, aussi nommé *Nouvelle-Espagne*, s'étend du midi au nord dans l'Amérique septentrionale, depuis le 9e degré de latitude jusque vers le 45e, et de l'est à l'ouest, depuis le 250e jusqu'au 290e degré de longitude.

Quoique placé sous la zône torride, l'air y est cependant tempéré et fort sain; les vents et les pluies contribuent beaucoup à diminuer les chaleurs, et la terre est presque dans toutes les saisons parée de ses dons les plus précieux. La terre produit abondamment du blé, du maïs et d'excellens légumes; mais ce ne sont point ces richesses qui ont attiré les avides Européens : pour le malheur de ses habitans, le Mexique contenait des mines d'or. Jadis il formait un empire puissant, gouverné par un chef suprême : il était parvenu à un assez haut degré de civilisation, et ses habitans, dépouillés de cette

barbarie qui caractérise la plupart des autres Indiens, habitaient de grandes villes et se livraient aux arts; la seule chose qu'on pût leur reprocher était les sacrifices humains qu'ils faisaient en l'honneur de leurs divinités. L'époque de la découverte de l'Amérique fut fatale pour eux. Fernand Cortez pénétra dans le Mexique, et, à la tête d'une poignée d'hommes, il détruisit de nombreuses armées, et renversa (en 1521) ce puissant empire. Quelques Mexicains échappèrent au joug européen, et se retirèrent dans les montagnes où leurs descendans existent encore aujourd'hui. Le nombre des autres, soumis au joug espagnol, est prodigieusement diminué; les travaux des mines en ont fait périr un grand nombre.

Le teint des Mexicains est très-basané : ceux qui ne demeurent point dans les villes n'ont que de chétives cabanes. Le maïs leur sert de pain, et leur boisson favorite est le chocolat. *Mexico*, ancienne capitale de l'empire, est une ville grande, riche et commerçante; elle est située sur un lac considérable, et l'on y aborde par de grandes chaussées fondées dans l'eau.

Les ANTILLES. Les îles Antilles furent découvertes par Christophe Colomb, en 1492 et 1495 : elles sont situées dans le golfe du Mexique, et font partie de l'Amérique septentrionale. On les divise en grandes Antilles et en petites. Les grandes, au nombre de quatre, sont : *Cuba*, la *Jamaïque*, *Saint-Domingue* et *Porto-Ricco*.

Les petites Antilles s'appellent aussi *îles Caraïbes*, du nom de leurs anciens habitans. On les distingue en îles *du vent* et îles *sous le vent*. La première dénomination comprend la *Martinique*, la *Guadeloupe*, *Saint-Barthélemy*, *Marie-Galante*, *Sainte-Lucie*, la *Barbade*, *Antigoa*, *Saint-Vincent*, et plusieurs autres.

Bonair, *Oruba*, *Curaçao*, la *Margarite* et la *Trinité* sont les îles sous le vent.

Les principales productions de ces îles sont le tabac, le coton et le café. Le terroir est extrêmement fertile, les arbres y sont verts toute l'année : on n'y compte que trois saisons, le printemps, l'été et l'automne. Il n'y fait jamais froid, et on n'y voit ni glace ni neige, mais elles sont sujettes à des ouragans terribles qui causent des ravages affreux. Les Antilles sont peuplées par diverses nations : les Français, les Anglais, les Hollandais, les Espagnols et les Danois y ont des possessions. Saint-Vincent est la seule de ces îles qui soit encore habitée par des *Caraïbes* ou naturels du pays.

Cuba est une des plus grandes îles des Antilles; elle appartient aux Espagnols : elle a 250 lieues de long sur 35 de large. La *Havanne* est sa capitale. Saint-Domingue est encore plus considérable : elle appartenait à la France lorsque les Noirs s'en sont rendus maîtres par leur révolte, en 1802, après avoir incendié les habitations et massacré les Blancs. Avant cette époque, l'île était bien cultivée, et produisait abondamment du coton, du café, du sucre, de l'indigo : sa population était évaluée à 570000 ames. La première ville de Saint-Domingue est le *Cap-Français*, *Léogane* est aussi assez considérable.

Le nombre des habitans naturels de Saint-Domingue s'élevait, lors de l'arrivée des Espagnols, à plus de trois millions : ils ne purent supporter le travail et l'esclavage, et

en peu d'années ils périrent tous victimes de la cruauté des Européens : aujourd'hui leur race est éteinte.

L'ISLE DE PAQUES. Elle est située dans la mer du Sud, vers le 25e degré de latitude méridionale et le 109e de longitude occidentale : elle est peu étendue, mais très-élevée ; son terroir rocailleux nourrit peu d'arbres. Le rat est le seul quadrupède que l'on y rencontre : on n'y voit aucuns oiseaux de mer ; les côtes sont peu poissonneuses, et les habitans n'ont pour alimens qu'une espèce de citrouille, des patates et des volailles ; aussi sont-ils peu nombreux.

Des amas de ruines annonçaient que jadis cette île avait été habitée par un peuple civilisé à qui les arts étaient familiers. Les hommes qui leur ont succédé sont loin d'avoir la même industrie : rien de plus misérable que leurs habitations ; elles suffisent à peine pour loger un seul homme ; leurs mœurs paraissent douces et hospitalières.

La découverte de cette île est due au capitaine Davis ; elle fut ensuite reconnue par le célèbre Cook, qui donna sur elle des renseignemens plus étendus.

Le PÉROU s'étend le long de la mer du Sud ; il est compris entre le 2e degré 30 minutes de latitude septentrionale, et le 25e 30 minutes de latitude méridionale : son étendue vers l'est n'est pas fixée, à cause de divers peuples encore indépendans qui occupent la partie orientale.

L'air en général y est chaud et malsain, excepté dans les Cordillières, chaînes de hautes montagnes toujours couvertes de neige. Il ne pleut jamais dans les vallées, mais elles sont fertilisées par des rosées bienfaisantes, et elles produisent du maïs, des cannes à sucre, du coton, du cacao : dans les montagnes, on trouve le précieux quinquina et plusieurs autres végétaux non moins utiles. Les ruisseaux et les rivières sont en grand nombre. Les forêts sont pleines de gibier, de perroquets et de singes ; on y voit aussi quelques lions. Le lama, espèce de mérinos, semble particulier au Pérou ; on l'emploie comme bête de somme, on mange sa chair, et sa laine, légère et longue, sert à faire des draps estimés.

Ces contrées sont sujettes aux tremblemens de terre. Lima, ville magnifique, bâtie par Pizarre, conquérant du Pérou, fut presqu'entièrement renversée le 26 octobre, par un affreux tremblement. Cette ville contient environ 60,000 habitans ; ses richesses sont immenses. En 1682, lors de l'entrée du duc de la Plata, les rues où il devait passer furent pavées de lingots d'argent. Son commerce est considérable : c'est là que s'échangent contre de l'or les productions du reste du monde.

Le Pérou éprouva à peu près le même sort que le Mexique. Ce pays avait aussi des mines d'or, et l'avidité des Européens ne fut satisfaite qu'après s'être emparé des richesses du Pérou, après avoir fait couler des torrens de sang. Ce fut un espagnol, nommé *Pizarre*, qui découvrit cette contrée et qui s'en rendit maître. On lui reproche des cruautés révoltantes, et sa barbarie éclipse la gloire qu'il acquit.

Quito, ville actuellement considérable, et dont la population s'élève à 60,000 ames,

était l'ancienne capitale du Pérou : c'était là que résidait l'incas *Manco Capa*, fondateur de cet empire ; *Ataliba* et *Huascar*, ses enfans, occupaient le trône lors de l'arrivée de Pizarre. Les Péruviens adoraient le soleil ; comme les Mexicains ils cultivaient les arts, et la construction de leurs édifices publics annonçait un peuple avancé dans la civilisation.

La TERRE-DE-FEU. Cette terre est séparée de l'Amérique par un canal nommé le *Détroit* de *Magellan*, du nom du fameux navigateur qui en fit la découverte. Elle fut appelée *Terre-de-Feu*, parce que l'on y apperçut pendant la nuit des flammes, causées probablement par l'irruption d'un volcan : c'est un archipel qui a environ 130 lieues de diamètre. Le sol des îles qui le forment est peu fertile ; l'air y est extrêmement froid, surtout sur les montagnes dont l'aspect sauvage et stérile annonce qu'elles sont condamnées à une stérilité perpétuelle. Les vallées offrent quelques arbres, mais point de légumes, point de fruits et aucuns quadrupèdes : telle est la misère des habitans de ce pays ingrat, que le bois à brûler, si nécessaire dans cette froide contrée, y est très-rare. Les habitans de la Terre-de-Feu sont gros, courts et mal faits; leur aspect est aussi repoussant que le pays qu'ils habitent, et ils ajoutent à leur laideur par les peintures dont ils se couvrent le corps ; leur habillement ne consiste qu'en une peau de veau marin attachée sur les épaules, et celui des femmes est à peu près semblable. Quelques branches plantées en terre, recourbées et couvertes de peaux de veaux marins, forment leurs habitations. La pêche et la chasse aux oiseaux fournit à leur nourriture, et leurs armes sont l'arc et les flèches.

OTAITI. Cette île, située dans la mer du Sud, vers le 141e degré de longitude septentrionale, fut découverte par Cook : elle est hérissée de hautes montagnes sur lesquelles croissent l'arbre-à-pain ; les bananiers, les cocotiers, la canne à sucre y sont en grand nombre. Les chiens, les chats et les rats sont les seuls quadrupèdes de l'île; mais les oiseaux domestiques y sont nombreux, et la côte de l'île, très-poissonneuse, fournit aux besoins des habitans.

Les Otaïtiens sont grands et bien faits ; leur peau est naturellement blanche, mais l'ardeur du soleil la rend basanée. Les arts n'étaient point étrangers à ce peuple : avant l'arrivée des Européens, il savait fabriquer des étoffes assez fines. Il possédait quelques notions d'astronomie, et ses habitations étaient construites avec intelligence.

Le gouvernement des Otaïtiens annonce presque un peuple civilisé, car ils ont un roi, diverses classes de nobles et des esclaves.

Le costume de ce peuple est assez élégant, et les draperies flottantes qui le couvrent, rappellent le costume grec.

La CALIFORNIE. Cette grande péninsule de l'Amérique septentrionale s'étend du tropique du cancer jusqu'au 45e degré de latitude septentrionale. L'air y est très-chaud, et le sol stérile et couvert de rochers.

Les diverses nations qui habitent la Californie ont beaucoup de rapport avec les autres sauvages de l'Amérique, mais ils en diffèrent par leur paresse extrême et l'indolence de

leur caractère. L'été, ils passent des journées entières assis à l'ombre des arbres, et l'hiver ils se retirent dans des espèces de trous qu'ils se creusent : un plat, une tasse et quelques morceaux de bois sec pour allumer du feu, voilà leurs seuls meubles; ils savent cependant se fabriquer des canots et des filets avec lesquels ils vont à la pêche. Leur habillement est à peu près celui des autres sauvages, une peau de loup moins façonnée, en forme de surtout, est, ordinairemeut avec un pagne, le seul vêtement des hommes.

Les Californiens n'ont point de chef, chaque famille se gouverne elle-même et établit les lois qui lui conviennent. Autrefois ils adoraient la lune, et leur religion n'était qu'un tissu de superstitions ridicules; mais aujourd'hui la religion chrétienne a fait quelques progrès parmi eux.

Les côtes de la Californie sont fameuses pour la pêche des perles, et elles fournissent abondamment du sel marin qui s'y cristallise naturellement.

La GUYANE. Cette vaste contrée de l'Amérique méridionale est située entre les deux plus grands fleuves de cette partie de l'Amérique et même du monde entier, celui des *Amazones* et l'*Orénoque*.

La Guyane est en général un pays malsain, mais fertile. Les Espagnols, les Français et les Hollandais y ont formé des établissemens. *Cayenne* est le centre de la Guyane française : c'est une île formée par les bras d'une rivière et la mer; on y cultive le roucou, l'indigo, le sucre, le café, le coton et le cacao.

La Guyane hollandaise a pour chef-lieu *Surinam*, ville considérable et riche, mais dont le séjour est très-insalubre.

L'intérieur de la Guyane est peuplé par diverses nations dont les mœurs se ressemblent. Les hommes n'ont point de barbe; leur couleur est rougeâtre, leurs cheveux noirs et plats, et ils vont presque nus. Les peuplades d'une même nation habitent des espèces de villages formés par un amas confus de cases qu'ils nomment *carbets*. Des paniers, des vases de terre et de bois, un hamac et des couvertures tissues avec les feuilles de palmier, forment leur ameublement. Ces sauvages passent une partie de leur vie couchés dans leur hamac, et ce n'est que lorsque le besoin les presse, qu'ils se livrent à la chasse ou à la pêche; ils sont très-hospitaliers, et un étranger est toujours reçu avec empressement. Les nations qui habitent l'intérieur du pays, se livrent souvent des guerres cruelles, et ils sont anthropophages.

TANNA. Cette île, découverte par Cook, présente tout ce que la nature peut offrir de plus riche et de plus varié. Une multitude d'arbres de diverses espèces, offre les fruits les plus délicieux; mais les cochons, les poules et les chiens sont les seuls animaux domestiques qui s'y trouvent.

Les habitans de Tanna sont d'une stature médiocre, et leur peau est bronzée; une ceinture d'herbes et de feuillages est leur seul vêtement; mais un grand nombre de coquillages complète la parure des femmes. Rien de plus révoltant que la manière dont ces sauvages traitent leurs femmes : ce sont elles qui sont chargées de tous les travaux les plus

pénibles; souvent, pendant qu'un mari barbare se repose tranquillement à l'ombre d'un arbre, la femme succombe sous le poids d'un lourd fardeau. Ce peuple a des guerres fréquentes avec ses voisins, et il mange ses prisonniers.

L'ISLE SAINTE-CHRISTINE. C'est la principale des *îles Marquises* qui furent découvertes par Mindana, capitaine espagnol. Le sol de Sainte-Christine est aussi fertile que celui de Tanna; les hommes y sont plus grands et mieux proportionnés. Comme la chasse et la pêche fournissent principalement à leur nourriture, ils sont toujours errans sur les montagnes et dans les forêts. Les soins du ménage sont l'ouvrage des femmes; elles sont chargées de la culture des arbres fruitiers et de l'éducation des animaux domestiques.

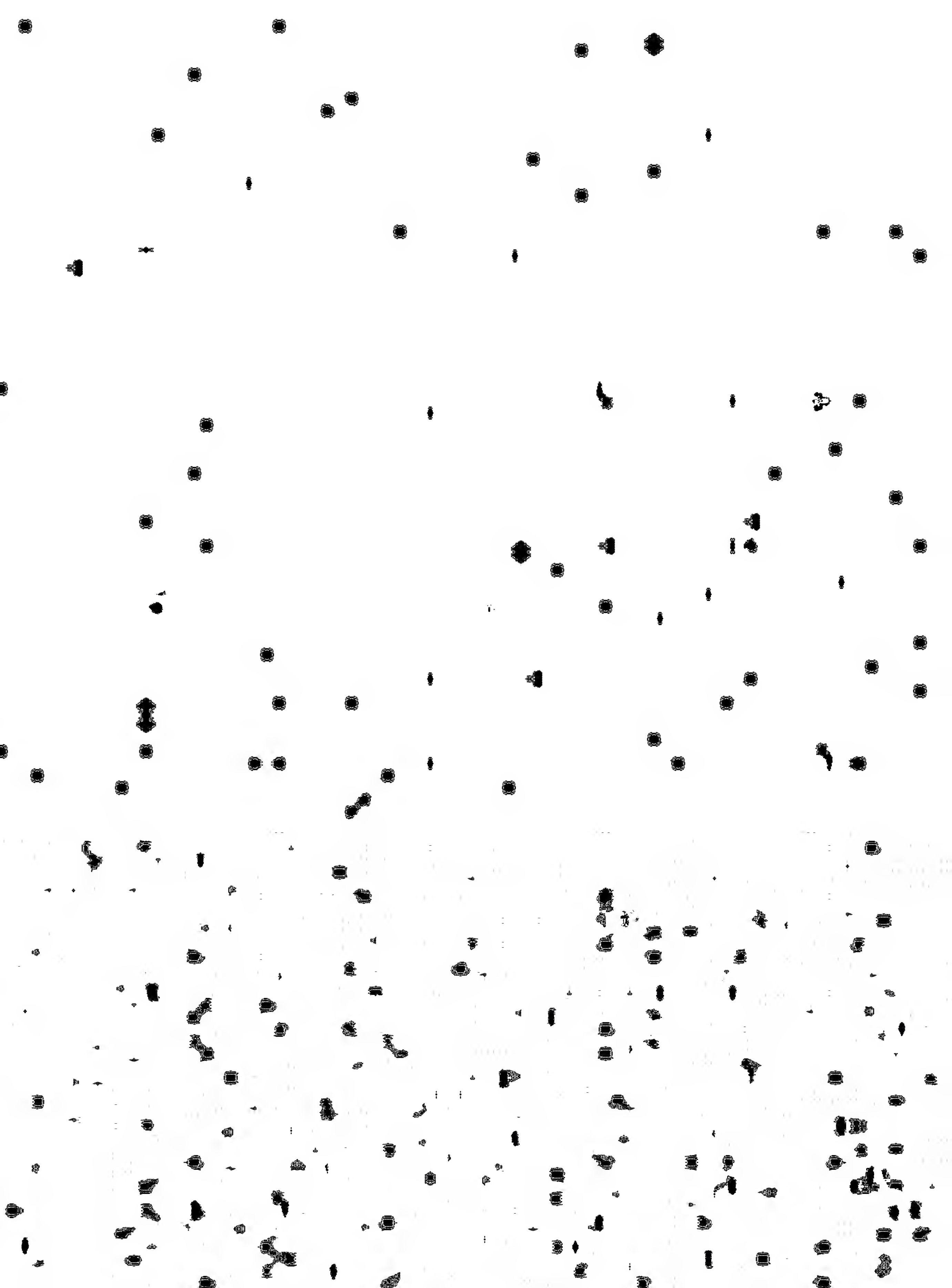
Les habitations de ce peuple sont généralement isolées et environnées de plantes utiles; ils ont des pirogues dont la longueur est de quinze à vingt pieds, et ils les conduisent avec une adresse admirable. Ils n'ont d'autres armes que la massue et la fronde; l'arc et les flèches, armes naturelles du sauvage, leur sont absolument inconnus. Le célèbre Cook aborda cette île, et il n'eut à se plaindre que du penchant que ce peuple montrait pour le vol.





Amerique Septentrionale
G S
Cercle Polaire Arctique
la Mer vue par Mackenzie en 1789
la Mer vue par Hearne en 1771
Lievres Indiens
Indien Montagnards
Nathana Indiens
Cotes des Chiens Indiens
Castors Indiens
Ares Forts Indiens
Chipewaves
GROENLAND
Farewel
DETROIT DE DAVIS
C. Walsingham
Detroit de Cumberland
I. de la Résolution
Baye Repulse
Wager R.
Entrée de Chesterfield
BAYE D'HUDSON
C. Churchill
York F.
C. Talnam
C. Henriette Marie
LABRADOR ou Pays des Eskimeaux
Nle BRETAGNE
I. Davis
Mille Iles
I. Nottingham
C. Southampton
Mansfield
Bayes de James
GALLES MERIDIONALE
Indiens Nenz Oueck
Assinibouls
Indiens du Sang
Indiens de la Cascade
Cattanahowes
Blankfort
PROV DE QUEBEC
Tadoussac
Quebec
Trois Rivieres
Abbitibbes
Indiens
Nle ANGLETERRE
Boston
C. Cod
Halifax
C. Sable
Sable I.
Banc St. Georges
Terre Neuve
St. Jean
Gd. Banc de Terre Neuve
I. St. Jean
C. Breton
Louisbourg
Canso
L. Superieur
Nepissins
Ontario
L. Erie
Pensilvanie
Philadelphie
Delaware
Maryland
Annapolis
Alexandrie
VIRGINIE
Williamsburg
Petersburg
Edenton
C. Hatteras
B. de Chesapeak
B. d'Albemarle
C. Lookout
CAROLINE SEPle
CAROLINE MERle
Charles Town
Port Royal
Savannah
GEORGIE
Apolachicola F.
Floride Occle
Floride Orle
S. Augustin
C. Floride
Cap Floride
I. Bahama
Whale Cha
I. Lucaye
Eleuthera
B. Genoa
ETATS UNIS
Nle York
Long I.
Ia Bermudes
OCEAN ATLANTIQUE
Ottawas
Illinois R.
Missisipi R.
Missouri
Kansez
Osages
Octalas
Aioues
Panis
Nadouessis
R. St Pierre
LOUISIANE
Nlle Orleans
Natchez
Pensacola
B. S. Bernard
GOLFE DU MEXIQUE
NOUVEAU MEXIQUE
S. Clara
S. Jerome
Sta. Fe
S. Estevan
S. Gregory
Islet
R. Colorado
S. Paul
S. Jean
R. Bravo
R. Nuces
Nle BISCAYE
Nle LEON
Nle NAVARRE
S. Joseph
Durango
Palme
Culiacan
Cinaloa
CALIFORNIE
C. St Lucas
Tropique du Cancer
Lac Pikes
Teguayo et Quivira
Port de la Trinite
3 Volcan
C. Mandocin
Pte des Rois
Port St. Francois
Port Monterey
Port S. Charles
R. de las Francs
la Conception
I. Sta. Marie
S. Diego
Les 3 Soeurs
I. S. Augustin
I. Paxaros
R. S. Thomas
Ie Farllon
B. Fishers
Loreto
C. Blanco
I. de la Reine Charlote
Canal de la Reine Charlotte
I. Quadra et Vancouver
Prétendu Det. de Jean de Fuca
C. de la Flattery
Port de Whidbey
Entrée de l'Observat.
Canal de la Cascade
Indiens Nagailers
Canal de Lynn
Baye de l'Amirauté
B. des Controleurs
Canal de Norfolk
P. Boda
Entrée de Cook
I. Montagu






Amérique Méridional
G. S.
Lieues Marines de 20 au Degré
L. Communes de France de 25 au Degré
OCÉAN MÉRIDIONAL
MER DU SUD
NOUV. R. DE GRENADE
PROV. DE GUYANE
Colonie Française
PAYS DES AMAZONES
BRESIL
GOUV. DE MARANON
Gt. DE GOYAZ
CAMPOS OU PAREXIS
MATTO GROSSO
PARAGUAY
CHACO
BUENOS AYRES
CHILI
CUYO
Panama
Carthagene
S.te Marthe
Popayan
Quito
Loxa
Truxillo
LIMA
Pisco
Chiquitos
Salta
Assompton
Cordova
S.ta Fe
Buenos Ayres
Rio de la Plata
Valparaiso
la Concepcion
Valdivia
I. de Chiloe
Archipel de los Chonos
I. de Juan Fernandez
I.e de S.t Felix
P.t de Coquimbo
C. de Horn
Terre de Feu
I. Malouines ou Falkland
de Magellan
S. Salvador
Olinde
Topinambas
Rio Grande
Paraiba
Rio Grande de S. Pedro
I. S.te Catherine
Cayenne
I. Tabago
I. Curacao

DES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

POUR terminer ses immenses travaux et donner une ame à l'univers, l'Éternel avait créé l'homme et la belle compagne qu'il devait aimer, et par qui son existence devait être embellie. Force et noblesse d'un côté; de l'autre, douceur et beauté achevaient le tableau! Mais l'être le plus favorisé, celui qui seul pouvait jouir de tous les bienfaits de la puissante sollicitude du Créateur, devait les connaître, les étudier et les faire servir à tous ses besoins. Pour lui, la nature étalait toutes ses richesses; devant lui, la pelouse fleurie caressait mollement la plante de ses pieds délicats; l'arbuste répandait au loin les odeurs balsamiques de ses fleurs pressées d'achever leur hymen; sur sa tête, les arbres des vergers et ceux des verdoyantes forêts offraient à l'envi leurs fruits pour le nourrir; leur ombrage pour le garantir des ardeurs du *midi;* leurs branchages dociles pour préparer ses alimens; leurs tiges solides pour construire sa cabane rustique, et créer bientôt après les palais somptueux des rois et les temples des dieux. Autour de lui se pressaient et l'animal domestique qui veut des soins et des caresses, et celui qui l'aide dans ses travaux, ou qui sert à sa nourriture, et celui qui, impatient du joug, cède à la force qui le maîtrise, ou celui qui, furieux et indompté, lui déclare la guerre et ne craint que l'industrie de l'homme et ce génie inventif qui multiplie les moyens d'attaque et de défense et donne la victoire.

Mille et mille oiseaux s'offraient aux regards enchantés du premier des humains; ils s'agitaient et sur la terre et dans les airs. Les uns, fiers de leurs brillantes voix; les autres, enorgueillis de la beauté de leur plumage, osaient le disputer entre eux pour fixer les regards et l'attention du roi de la nature. A son aspect les reptiles fuyaient en agitant leurs anneaux nombreux; les habitans des eaux fendaient les vagues écumantes pour lui présenter leurs nombreuses familles et lui faire connaître la variété des espèces que renferment les eaux douces des rivières et les eaux salées des mers.

Pour l'instruire, pour charmer ses yeux, pour reposer son imagination fatiguée, ici, la chenille s'empressait d'opérer ses nombreuses métamorphoses: de l'état de chenille elle passait à l'état de chrysalide, en créant le fil qu'elle tourne et retourne en tout sens pour former son tombeau. Nymphe, elle hâtait le moment de sa résurrection; papillon, elle agitait ses ailes, vivait pour l'amour et mourait en laissant pour preuve d'une existence qui n'est plus, les marques de sa fécondité. Là, mille insectes rampans, mille papillons ailés et toute l'espèce des arachnides s'empressaient de lui faire remarquer la légéreté, le coloris, la variété des formes, des armes, des caractères et des goûts qui les distinguent. Plus loin, sur le rivage des mers, il pouvait admirer à loisir, et les coquillages, et les coraux, et les polypes, et les éponges, et les madrépores réunis. Il ne restait plus au favori de

l'Éternel qu'à déchirer le sein de la terre, pour y découvrir et la pierre qu'il peut façonner à son gré, et le marbre qui doit l'immortaliser, et les minéraux qui se multiplient pour seconder ses desirs, ses besoins et son industrie. Quelle richesse immense ! quelle étude plus utile et plus belle ? Ce que le premier des humains avait tenté pour connaître son domaine, l'homme reconnaissant doit l'entreprendre, et parce qu'il est beau de s'instruire, et d'admirer les bienfaits de l'Éternel. L'étude de l'histoire naturelle fait maintenant les délices de toutes les classes de la société. Quiconque sait penser et réfléchir, veut lire dans le grand livre de la nature, et s'occuper des richesses qu'offrent à ses regards les trois règnes de ce vaste empire. Déjà les plus brillans génies ont facilité cette étude : le *Pline* français a surpassé le *Buffon* romain ; ses ouvrages immortels offrent l'histoire de la nature avec toutes ses beautés, toute sa variété, toute son immensité. *Réaumur, Duhamel, Bonnet, Jussieu, Linnée, Daubenton, Lacépède* et *Cuvier* ont ajouté leurs découvertes aux anciennes; et quelle douce jouissance pour l'ami de la nature, lorsqu'il peut lire les pages intéressantes de leurs sublimes ouvrages ! Ce n'est pas dans le siècle des lumières qu'il faut recommander l'étude de l'histoire naturelle; les hommes avancés en âge et les jeunes gens se font un devoir de consacrer tous les momens de loisir que leur laissent quelquefois de pénibles occupations, pour se livrer avec délices à la contemplation des choses naturelles, à l'observation, au desir des nouvelles découvertes, à l'admiration.

On ne peut donc que nous savoir gré, lorsqu'on nous voit ajouter un nouveau degré d'intérêt à un ouvrage qui se pare de toutes les richesses de la nature, offertes avec ordre, avec sagesse, et d'une manière également éloignée d'une folle abondance ou d'une dangereuse parcimonie. Ce que les anciens ont vu, ce que les modernes ont découvert, notre plume l'analysera et notre burin le rappellera de nouveau. Déjà les cieux et notre globe ont été l'objet de nos travaux; déjà l'homme, avec ses vertus et ses défauts, a reçu la part que lui destinaient et nos éloges, et notre censure; les êtres vivans, avec toutes leurs espèces; les végétaux et leurs nombreuses familles; les minéraux, avec tous leurs produits, qui existent sans organisation et sans vie, vont nous occuper maintenant et jeter une aimable variété sur cet Ouvrage.

On aura donc, en possédant notre MUSÉUM DE LA JEUNESSE, un bel ensemble, quoiqu'en abrégé, de tout ce qui compose l'univers. Nous avons fait connaître les agens de la nature ; il nous faut maintenant attester, par des faits multipliés, le pouvoir de ces agens et l'immensité de leurs opérations. Quel est celui qui pourra s'empêcher d'applaudir à notre entreprise ? quel est le jeune homme qui ne s'empressera de feuilleter cet écrit, dans lequel se trouvent tous les détails nécessaires pour faire connaître cette histoire de la nature, dont l'utilité est sans bornes, et qui, comme le dit avec juste raison M. *Valmont* de *Bomare,* attache par un charme réel dont le pouvoir sur le cœur des hommes fut ressenti dans tous les temps.

DU RÈGNE ANIMAL.

Tous les êtres qui sur la terre et dans son sein, dans les airs et au fond des eaux, vivent, s'agitent, se nourrissent et se perpétuent, sont compris dans le règne animal. En quelque lieu qu'ils soient placés, quelle que soit la différence de leur organisation, c'est à la terre qu'ils doivent la vie : la terre fut leur berceau; c'est la terre qui doit être leur tombeau.

On divise le règne animal d'après les formes différentes des animaux, l'élément qui les reçut avant même leur naissance, et la destination indiquée par la nature. On trouve alors les animaux à quatre pieds ou à quatre pattes compris sous la dénomination de *quadrupèdes*, et les animaux *amphibies* qui vivent sur la terre ou dans les eaux. — Les *Oiseaux*. — Les *Poissons*. — Les *Coquillages*. — Et les *Insectes*.

DES QUADRUPÈDES ET DES AMPHIBIES.

Les savans, parmi les naturalistes, ont présenté plusieurs méthodes ou systèmes pour classer les animaux. *Linnée* a divisé les *quadrupèdes* en sept classes : il a pris pour base la forme des dents. Le physicien *Ray* a fait deux classes générales des *quadrupèdes*, et c'est par la variété des ongles et des cornes qu'il classe les espèces. M. *Klein* les divise en deux ordres : ceux qui ont le pied terminé par un ou plusieurs sabots, et ceux qui ont des doigts. M. *Brisson* les a distribués en dix-huit ordres ; il a tiré la diversité des caractères, du nombre, de la position et de la figure des différentes espèces de dents ; il a fait aussi la comparaison des jambes, des pieds, des doigts, des ongles, ainsi que des mamelles.

Les méthodistes, dans tous les temps, ont cherché à porter la lumière et à faciliter la connaissance des objets qui occupent l'homme ; mais souvent ils ont embarrassé le chemin de la science avec l'appareil de leurs divisions et l'immensité de leur nomenclature.

M. *de Buffon*, le naturaliste par excellence, a quitté le froid crayon de la méthode, et a pensé avec juste raison, que les animaux doivent être classés et obtenir un rang plus ou moins distingué auprès de l'homme, d'après leur utilité et leur nécessité reconnues. Il a prétendu que le nom de *quadrupède* se donnait par privilége à une classe d'animaux vivipares plus ou moins couverts de poils, qui ont quatre pieds, une tête, des oreilles, des narines, qui ont un sang chaud, qui respirent avec les poumons, et qui ont deux ventricules dans le cœur, les inspirations et les expirations fréquentes de l'air, qui ont des mamelles, allaitent leurs petits, enfin qui marchent sur quatre pieds.

M. de Buffon s'est empressé de prouver dans son système, qu'il n'y a que quelques espèces isolées qui, comme celle de l'homme, fassent à-la-fois espèce et genre ; que l'éléphant, le rhinocéros, l'hyppopotame, la giraffe, etc., forment de même des genres ou des espèces simples qui ne se propagent qu'en ligne directe et n'ont aucune branche collatérale. Il divise ses familles d'après les principes qu'il a reconnus lui-même par l'observation. En compa-

rant d'après lui tous les *quadrupèdes* vivipares, et les rappelant chacun à leur genre, on trouve que les diverses espèces de ces animaux peuvent se réduire à un assez petit nombre de familles ou de souches principales, desquelles il n'est pas impossible que toutes les autres soient issues. Sur ce point de vue, il paraît que M. *de Buffon* a voulu réduire tous les animaux *quadrupèdes* et *vivipares* à vingt-deux familles, à onze espèces isolées.

DES AMPHIBIES. Les seuls animaux à qui l'on puisse, à proprement parler, donner le nom d'*amphibies*, sont ceux qui peuvent vivre également dans l'air et dans l'eau, y séjourner long-temps, et qui peuvent se passer de respirer. C'est à leur organisation qu'il faut attribuer cette faculté; elle provient de ce que, au moment de la naissance des amphibies, le trou de la cloison du cœur qui laisse au sang le passage ouvert de la veine cave à l'aorte, permet au fétus de vivre sans respirer. Ce trou ne se ferme point au moment de la naissance, quoique la mère mette bas sur terre ses fétus et que l'air dilate leurs poumons.

Les *amphibies* ont l'avantage de respirer quand il leur plaît, et de s'en passer quand il leur est nécessaire. Ce n'est donc pas la seule faculté de vivre momentanément ou dans l'air ou dans l'eau, qui fait les amphibies. Un simple passage d'un élément à l'autre n'était point une différence entre cette espèce d'animaux ou les quadrupèdes. Ainsi nous ne placerons parmi les véritables amphibies que les *phoques*, les *morses*, les *lions* marins, et les *lamentins*.

Nous ne regarderons les autres animaux que comme jouissant de la faculté de séjourner quelque temps dans l'eau, jusqu'au moment où ne pouvant plus respirer, ils sont obligés de revenir sur terre ou au-dessus de l'eau pour respirer un nouvel air, sans quoi ils seraient suffoqués, comme les *castors* et les *loutres*; et parmi les reptiles, les *serpens*, les *crapauds*, les *grenouilles*, les *salamandres*, les *crocodiles*, etc., etc.

PREMIER TABLEAU DES QUADRUPÈDES représentant le *Pongo*, le *Gibbon*, le *Jocko*, le *Pithèque*, le *Grand Papion*, le *Mandrill*, l'*Ouanderou*, le *Bonnet-Chinois*, l'*Aigrette*, la *Macaque*, le *Talapoin*, le *Moustac*, le *Môme*, le *Patas*, le *Coaïta*, le *Saï*, l'*Ouistiti*, le *Sajou gris* et le *Tamarin*.

LES SINGES, qui sont très-nombreux non-seulement en Afrique et en Asie, mais même en Amérique, ne peuvent produire et se multiplier que dans les pays chauds. La variété des espèces, la singularité de leur conformation, leur organisation intérieure et extérieure, offrent un attrait à la curiosité : les naturalistes sont peu d'accord sur tous les animaux qu'on doit comprendre sous la dénomination de singes. M. *de Buffon* voudrait qu'on ne plaçât parmi les singes que ceux qui approchent le plus près de l'homme. On doit, dit-il, donner le nom de *singe* à l'animal sans queue, dont la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts, les ongles ressemblent à ceux de l'homme, et qui, comme lui, marche debout sur deux pieds.

Cette définition ne convient qu'aux premières familles des *singes*. Tous les naturalistes se

sont accordés pour ne point exclure les autres familles, et les regarder toutes comme des *singes*.

Il est certain, cependant, que les premières familles de singes étonnent par leurs mœurs, leurs gestes, et leur manière de vivre en république. Il est aussi constant que ces espèces sentent, comparent, jugent, réfléchissent, choisissent et paraissent guidées dans leurs mouvemens et leurs actions, par un instinct supérieur moins monotone que dans les autres animaux brutes. Cependant le singe qui approche de l'être intelligent, est dénué principalement de tout ce qui fait l'homme. La privation de la pensée et de la parole met un intervalle immense entre ce quadrumane et l'homme. Le singe n'est pour l'observateur qu'un pur animal; son plus grand avantage est de porter à l'extérieur quelques-uns des traits de la figure humaine, ou quelques membres dont l'organisation approche de ceux de l'homme.

Les singes diffèrent entre eux non-seulement par la conformation, mais encore par le naturel. Plus l'espèce se rapproche de l'homme, plus elle a de l'intelligence; plus elle s'éloigne, plus elle ressemble aux animaux.

Cette manière générale de parler des singes, amène nécessairement leur classification, d'après le plus ou le moins de perfection de leur organisation. C'est ce qui nous porte à les diviser en trois classes, et à comprendre ainsi toutes les familles des singes qui peuplent les trois parties du monde. 1°. *Les singes sans queue;* 2° *les singes qui ont une queue courte;* 3° *ceux dont la queue est longue*, parmi lesquels on comprend, outre mille autres familles, les *Guenons,* les *Sapajous* et les *Sagoins*.

Une grande partie des singes est répandue sur un espace immense des deux continens; mais ce genre riche en espèces qui ne se mêlent jamais, n'habite guère que la zone torride et les tropiques. Les contrées de l'Asie, brûlées par le soleil, et presque toute l'Afrique, nourrissent des singes : on les y rencontre par troupes nombreuses. Une île du Japon, située sous le cinquante-septième degré, nourrit de ces animaux contre la loi générale. Leur domicile est moins étendu en Amérique : on ne trouve point de singes ni dans la *Floride,* ni dans la *Californie*, ni dans toutes les régions arrosées par le *Rio-del-Norte*. Ce n'est qu'au *Mexique*, sous le 22e degré de latitude *nord*, que l'on commence à les rencontrer, jusque vers le tropique du Capricorne. Quelque vaste que soit l'*Europe*, le climat en est trop tempéré pour y favoriser l'existence de ces animaux et leur multiplication.

DES SINGES *sans queue*. Parmi les singes sans queue, on vante beaucoup la taille, les traits, l'industrie et l'intelligence des *Orang-Outangs* (l'homme des bois). On raconte de ces singes, pour prouver combien grande est leur ressemblance physique avec l'homme, que 336 ans avant notre ère, les *Carthaginois*, sous la conduite d'*Hannon*, avaient réellement attaqué des *Orang-Outangs* dans une île de l'Afrique occidentale. Ces animaux ne purent résister à des troupes réglées, ils prirent la fuite et furent se placer sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment, que les *Carthaginois* ne purent prendre que trois femelles qui se débattirent avec tant d'acharnement, qu'il fut impossible de les avoir en vie. *Hannon* qui les crut des femmes sauvages velues, les fit écorcher et rapporta leurs peaux à *Carthage*, où on les déposa dans le temple de *Junon*.

Ces singes sont devenus très-rares ; ils n'habitent en *Afrique* que les régions qui approchent le plus près de l'Equateur ; il en est de même dans l'*Asie*. C'est l'*Orang-Outang* qui sans doute a suggéré aux anciens l'idée des *faunes*, des *satyres* et des *sylvains*.

On place parmi les *Orang-Outangs*, les *Jockos*, les *Pithèques*, les *Pongos*, et même les *Gibbons*. Ces espèces, à quelque différence près, donnent bien l'idée de l'homme sauvage. On voit ces singes parcourir les forêts et les prairies, quelquefois debout, un bâton à la main, qui leur est nécessaire pour se maintenir dans cette position, attaquer, se défendre, et combattre en lançant des pierres.

Les JOCKOS et les PONGOS se trouvent vers le *nord* du *Coromandel*. On est parvenu à les apprivoiser ; on leur apprend à servir à table, à rincer des verres, à donner à boire, à tourner la broche, etc. Ils diffèrent de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base ; ils ont les oreilles trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre : ce sont là les seules différences de la face de ces *Orang-Outangs* d'avec le visage de l'homme.

Le PITHÈQUE est le plus doux, le plus docile de tous les singes ; il a un pied et demi de hauteur et s'apprivoise aisément ; il se tient debout, et marche volontiers et plus souvent sur deux pieds que sur quatre. On range dans cette classe le *Magot*, qui de tous les singes est celui qui s'accommode le moins du climat de l'Europe.

Le grand GIBBON se tient droit lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps et ses jambes. On croit qu'il peut parvenir à quatre pieds de hauteur. Ce singe qui est d'un naturel doux, se nourrit de pain, de fruits et d'amandes ; il est originaire des deux Indes. On trouve en plusieurs endroits, sur les côtes de l'Asie, un *Gibbon* de la petite espèce, qui ne diffère de la grande que par le poil, ayant parfaitement les mêmes formes et les mêmes habitudes.

DES SINGES *à queue courte*. Cette espèce de singe qui s'éloigne de l'homme, a une physionomie trompeuse ; elle est plus méchante et plus sauvage que les autres singes. Le grand *Papion* tient la première place parmi les singes à queue courte : n'écoutant que la voix de ses passions, il est porté à la luxure : il a communément trois ou quatre pieds de hauteur.

Ce genre de singes se divise en deux espèces, appelées les *Babouins* et *Guenons*. La première est remplie par le *Magot*, et la seconde par le *Maimon*. En effet le *Maimon* ressemble encore aux *Babouins* par son gros et large museau, par sa queue courte et arquée ; mais il en diffère et s'approche des *Guenons* par sa taille qui est fort au-dessous de celle des *Babouins*, et par la douceur de son naturel.

Parmi les *Babouins* on compte le *Mandrill* qui se trouve à la *Côte-d'Or*. Il est le plus grand de tous les singes après le *Orang-Outang*, et marche sur ses deux pieds : il pleure et gémit comme les hommes. Il a quatre pieds et demi de hauteur.

L'OUANDEROU se trouve à l'île *Ceylan* ; il a le corps couvert de poils bruns et noirs, avec une large chevelure et une grande barbe. Cette espèce à laquelle appartient le *Lowando*, est très-sauvage et se tient dans les bois. Il a trois pieds et demi quand il est debout.

Le Bonnet-Chinois ou le *Malbrouck* présente plusieurs espèces; des blancs, des noirs, des rouges et des gris. Ces animaux sont voleurs de profession; ils dévastent les jardins, pillent les cannes à sucre : lorsqu'ils sont poursuivis, ils jettent les cannes qu'ils tenaient dans les mains et s'enfuient. Cet animal qui est révéré dans les provinces de l'Inde où l'on suit la religion de *Brama*, est nourri, lorsqu'il est estropié ou malade, dans deux ou trois hôpitaux que la dévotion des *brames* et leur générosité a destinés uniquement pour eux.

L'Aigrette et la Macaque sont des singes horriblement laids. Ils sont originaires du *Congo* et des autres parties de l'Afrique méridionale. Ils vont par troupes et se plaisent ensemble : ils volent des fruits et des légumes qu'ils prennent à chaque patte et à la bouche, et qu'ils ne lâchent que quand ils ont quelques dangers à craindre et qu'ils sont poursuivis.

Le Moustac est du même pays que la *Macaque;* il a le corps plus court, plus ramassé; on l'appelle *Blanc-nez*, parce qu'il a les lèvres au-dessous du nez d'une blancheur éclatante, tandis que son visage est d'un bleu noirâtre. Ce singe est de petite taille et fort joli.

Le Môme ou *Mône* a la barbe grise. C'est la plus commune des guenons. Elle est susceptible d'éducation et d'attachement. On la trouve dans la Barbarie, l'Arabie et la Perse.

Le Patas a le corps plus alongé, la face moins hideuse et le poil plus beau; sa robe est brillante et d'un rouge si vif qu'elle paraît avoir été peinte. Ces guenons, peu adroites, sont très-curieuses, considèrent et semblent admirer même entre elles tout ce qu'elles voient.

Le Talapoin est une petite guenon très-jolie qui se trouve à *Siam* et dans d'autres provinces de l'Asie orientale. Elle est douce, familière, et s'attache volontiers.

DES SINGES *pourvus d'une longue queue*. Cet ordre de singes est extrêmement nombreux, et ces familles se multiplient à l'infini sous le nom de *Sapajous* et de *Sagoins*. Le premier de ces animaux, qui mérite notre attention, est le *Coaïta*, d'un naturel doux et docile; il n'a que quatre doigts aux mains; le pouce lui manque, mais la nature lui a donné une queue qui lui sert de cinquième main, avec laquelle il fait des choses étonnantes et prend même du poisson. Ce petit animal s'apprivoise aisément.

Le Saï est le *singe pleureur* des voyageurs, qu'ils appellent *le singe musqué*, parce qu'il porte une odeur de faux musc. Ces animaux, qui vivent de fruits sauvages au Brésil, n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur : leur queue est plus longue que le corps et la tête pris ensemble; ils marchent à quatre pieds. Il y a des *Saï* de plusieurs couleurs.

Il y a deux variétés de *Sajou :* le *Sajou brun*, qu'on appelle ordinairement *singe capucin*, et le Sajou gris. Fantasques dans leurs goûts et dans leurs affections, ces singes n'ont qu'un pied de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, et marchent à quatre pieds. Ils aiment à être caressés, mais s'attachent difficilement.

L'Ouistiti n'a qu'un demi-pied de longueur, le corps et la tête compris : sa queue a plus d'un pied; elle est marquée par beaucoup d'anneaux noirs et blancs. On le nourrit de biscuits, de légumes secs, d'insectes, etc. — Le *Saki*, le *Mico*, le *Pinche*, le *Saïmiri*, et le Tamarin qui est remarquable par ses larges oreilles et ses pieds jaunes, sont de jolis singes qui, comme l'*Ouistiti*, font les délices de ceux qui les possèdent :

ils demandent le plus grand soin pour qu'ils puissent, lorsqu'ils sont apprivoisés, résister à l'intempérie des climats de l'Europe et de l'Amérique septentrionale.

Les singes de toutes les espèces se multiplient à l'infini. Les femelles portent leurs petits à la manière des négresses. Ces petits animaux se tiennent sur le dos de leur mère avec les pattes de derrière, leur embrassant le cou avec celles de devant. Quand les femelles veulent leur donner à teter, elles les prennent dans leurs bras, et leur présentent la mamelle comme font les femmes à leurs petits enfans.

Les singes vont toujours en troupe. Les nègres, qui les voient toute la journée sans rien faire, les regardent comme une espèce d'hommes vagabonds qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des *cases*. Ces animaux se rassemblent pour la chasse ou pour veiller à leur propre défense. Plusieurs familles de singes se livrent au pillage : mais les nègres leur déclarent la guerre la plus cruelle. A défaut d'armes à feu, ils ont soin de ne leur décocher leurs flèches que dans le visage; s'ils sont blessés, ils portent aussitôt leurs mains à leurs blessures, et ne pouvant alors se soutenir sur leurs pattes, ils tombent. Quelquefois si le coup qui les frappe à mort permet aux singes à longue queue d'accrocher un arbre par cette queue, ils y entortillent cette cinquième main, et d'une manière si roide, qu'ils y demeurent suspendus après leur mort. Dès qu'un singe est blessé ou tué, les plus vigoureux d'entre eux se rassemblent, et poursuivent les *nègres* jusque dans leurs cases : si on leur ferme la porte, ils ont assez d'instinct pour découvrir la maison, pénétrer dans l'habitation, et s'emparer de tout ce qui leur convient.

Dans l'état de sociabilité, ou dans l'état sauvage, les singes offrent un mélange ou assemblage bizarre de talens naturels ou acquis qu'ils doivent à l'instinct et à leur organisation. Presque tous les singes sont portés à l'imitation : ils tâchent d'imiter tous les gestes, toute la contenance et les attitudes de l'homme. MM. de *la Condamine* et *Bouguer* racontent que lorsqu'ils faisaient leurs observations sur les montagnes, ils furent fort étonnés de voir des singes de la famille des *Coaïta*, qui, pour imiter ce que les Académiciens avaient fait la veille, plantaient des signaux, couraient à une pendule, puis prenaient la plume pour écrire, et feignaient de regarder les astres avec des lunettes.

Nous emprunterons ici à M. de *Buffon*, le récit qu'il nous fait dans son Histoire naturelle, de l'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occasion des singes. « Les soldats d'Alexandre marchaient toujours en bon ordre ; ils se trouvèrent dans des montagnes où il y avait beaucoup de singes, et l'on y campa la nuit. Le lendemain, quand l'armée se mit en marche, elle aperçut, à quelque distance, une quantité prodigieuse de *singes* (probablement des *Mones*) qui s'étaient assemblés et rangés par pelotons. Les *Macédoniens* qui ne pouvaient rien soupçonner de pareil, crurent reconnaître l'ennemi ; on se forme en bataille, chacun prend les armes et se dispose au combat : mais *Taxile*, prince du pays, qui s'était déjà rendu auprès d'*Alexandre*, lui apprit ce que c'était que cette armée prétendue, et lui dit qu'il fallait seulement approcher de ces animaux pour les mettre en fuite.

Il y a des singes qui sont très-adroits. Si par hasard un d'entre eux est blessé, ils



J. G. de St. Sauveur del.

sondent, dit-on, la plaie avec la patte antérieure, et y font entrer adroitement, au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les singes dits *Orang-Outangs*, sont livrés aux plus honteux désordres ; ils aiment les négresses, saisissent celles qu'ils trouvent à l'écart, et les caressent jusqu'à l'excès.

Les Nègres et les peuples policés de l'Asie font la chasse aux singes ; ils mettent le plus souvent à profit l'instinct imitateur de ces animaux pour les prendre vivans. Les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant eux, et y substituent adroitement de la glu, puis ils se retirent : les singes qui les ont vus, s'approchent de ces coupes pour en faire de même, mais ils s'aveuglent, et on les saisit. Les autres portent des bottes qu'ils ôtent et mettent plusieurs fois, et ils en laissent de petites enduites de glu ; quand ils se sont retirés, les singes viennent pour les essayer, et ne peuvent les ôter, ni éviter le chasseur. On met aussi de la glu à des miroirs à ressorts qui saisissent les pattes du singe, et l'empêchent de fuir.

Pour prendre les singes *pithèques*, on laisse à leur disposition des liqueurs fortes et enivrantes ; on fait semblant de boire : lorsque le pithèque est seul, il boit réellement de cette liqueur, s'enivre et s'endort ; on le saisit alors, et on l'enchaîne.

Dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. de *Valmont de Bomare*, on trouve quelques détails sur la chasse aux singes, que nous nous empressons de transcrire. « Quelques Indiens font ainsi la chasse aux singes : ils se rendent sur le sommet des montagnes où ces animaux élèvent leurs petits. Les chasseurs, pour les prendre, y construisent des bûchers, et répandent autour du maïs. Dès que les singes se sont attroupés, on fait une explosion avec une matière qui s'enflamme : ces singes fuient, et abandonnent leurs petits dont on se saisit. Mais quelquefois les singes se rallient, et songent à se défendre ; ils le font avec courage, portent des secours aux blessés, et poursuivent le chasseur à coups de pierres. Malheur à lui, s'il était seul et mal armé !

Deuxième Tableau des Quadrupèdes représentant l'*Éléphant*, le *Rhinocéros*, l'*Hipopotame*, le *Cheval*, l'*Ane*, le *Mulet*, le *Zèbre*, le *Chameau*, le *Dromadaire*, le *Lama*, la *Vigogne*, le *Taureau*, le *Bizon*, le *Zébu* et le *Buffle*.

L'Éléphant est le plus grand des quadrupèdes : sa taille communément est de dix à onze pieds : on en voit en Asie qui ont jusqu'à treize à quatorze pieds de hauteur. La couleur ordinaire de ces animaux est d'un gris cendré ou noirâtre. Il y en a quelques-uns de blancs ou de rouges. La peau est toute gercée ou ridée : ils se vendent depuis huit mille jusqu'à trente-six mille livres ; ils habitent les pays les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie. Il y en a beaucoup au *Ceylan*, au *Mogol*, au *Bengale*, à *Siam*, à *Java*, etc. : on en trouve aussi en quantité au *Sénégal*, en *Guinée*, au *Congo*, à *Benin*, en *Abyssinie*, en *Ethiopie*, et en *Nigritie*, etc. Ils sont très-fréquens sur *la Côte-d'Or*; ils aiment le bord des fleuves, les

profondes vallées, les lieux ombragés et les terrains humides. Ils ne peuvent se passer d'eau; ils s'y plongent aussi souvent qu'ils peuvent. — Ils vivent d'herbes, de racines, de fruits, et même de branches d'arbres. Un Éléphant mange jusqu'à cent livres de riz par jour; cependant ces terribles mangeurs peuvent rester jusqu'à sept à huit jours sans boire ni manger. — Les Éléphans sauvages ont les mœurs sociales. Ils marchent ordinairement de compagnie dans les forêts et les vastes solitudes, afin de se porter du secours dans l'occasion. Lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées, le plus fort et le plus âgé marche en tête et conduit la troupe : le second en âge et en force fait l'arrière-garde : les jeunes et les faibles sont dans le milieu de la troupe, et les mères portent leurs petits qu'elles tiennent embrassés de leur trompe. — Lorsque les femelles entrent en chaleur, ce grand attachement pour la société cède à un sentiment plus vif. La troupe se sépare par couples que le desir avait formés d'avance. Le mystère accompagne toujours leurs plaisirs; ils cherchent les bois les plus épais pour se livrer sans témoins à l'impulsion de la nature. — La femelle porte deux ans et ne produit qu'un petit. — La durée de la vie de ces animaux est de 120 jusqu'à 200 ans. —

La charge du plus fort Éléphant des Indes est de 3 à 4000 pesant. Cet animal est une monture sûre, il ne bronche jamais. Au pas ordinaire, il fait autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot; il fait aisément vingt lieues par jour, et quand on le presse il peut en faire trente-cinq ou quarante. — Malgré sa lourde masse, l'Éléphant se couche et se relève avec facilité; mais quand la maladie ou le grand âge lui a fait perdre la souplesse de ses jambes, il s'appuie alors contre un arbre pour dormir la nuit. — La chasse de l'*Éléphant* se fait différemment dans les divers pays qu'il habite, suivant la puissance et les facultés de ceux qui lui font la guerre; car au lieu de construire, comme les rois d'Asie, des murailles, des terrasses, des parcs, les Nègres en Afrique se contentent de creuser sur leur passage des fosses assez profondes pour qu'ils ne puissent en sortir lorsqu'ils y sont une fois tombés. Lorsque l'Éléphant a donné dans le piége, il est aussitôt environné de chasseurs qui le tuent à coup de flèches et de zagaies. — Les Nègres font un grand commerce avec les Européens, des *défenses* ou *dents* d'Éléphans, qui sont ce qu'on nomme l'*ivoire*. L'*ivoire* du *Ceylan* est le plus estimé, parce qu'il est moins sujet à jaunir. — En considérant l'*Éléphant*, il nous semble mal proportionné à cause de son corps gros et court, de ses jambes roides et mal conformées, de ses pieds ronds et tortus, de sa grosse tête, de ses petits yeux et de ses grandes oreilles; mais sa trompe, ses défenses et ses pieds le rendent aussi extraordinaire que la grandeur de sa taille. Je terminerai cet article par la riche description que l'immortel Buffon a faite de cet animal. — « Chaque être dans la nature a, dit-il, son prix réel et sa valeur relative : si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'*Eléphant*, il faut lui accorder au moins l'intelligence du *Castor*, l'adresse du *Singe*, le sentiment du *Chien*, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur et de la longue durée de la vie. Il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la terre; que de sa main (c'est le nom que donne à sa trompe notre éloquent écrivain) il arrache les arbres; que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur; que, terrible par la force, il est

encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui le couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre, et chargée de plusieurs hommes; que seul il fait mouvoir des machines et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourraient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans les passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour; que dans sa colère il ne méconnaît point ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent, et n'ont nulle raison de le craindre. »

LE RHINOCÉROS approche de l'Éléphant par le volume et par la masse, mais il a les jambes beaucoup plus courtes. Il a six pieds de hauteur, et environ douze depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Cet animal diffère des autres quadrupèdes, par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il a sur le nez et qui n'appartient qu'à son espèce; mais il a peu d'intelligence, et ses facultés naturelles sont bornées. Ses yeux sont petits, et ses oreilles larges; ce sont les seules parties, excepté la queue, sur lesquelles il y ait du poil. Sa lèvre supérieure est d'une forme bizarre; elle s'alonge jusqu'à six à sept pouces, ce qui lui sert à cueillir l'herbe dont il se nourrit. Son cou est fort court, et sa peau forme sur cette partie deux gros bourlets semblables à un capuchon, ce qui le fait appeler par les Portugais, *Moine des Indes.* — La peau du *Rhinocéros* est très-dure, plus épaisse que le cuir d'aucun animal terrestre, aussi est-il en état de résister à la griffe du *Tigre*, à l'ongle du *Lion*, au fer et au feu du chasseur. — Cet animal ose quelquefois attaquer l'*Eléphant;* il cherche alors à le blesser au ventre, où la peau est plus pénétrable; mais s'il manque son coup, l'*Eléphant* le terrasse et le tue. — Le *Rhinocéros* se nourrit d'herbes, de chardons et d'arbrisseaux épineux; il aime les cannes à sucre, et mange toutes sortes de grains. Il n'est point carnivore; aussi est-il très-pacifique; il vit tranquille avec tous les animaux, même avec le *Tigre*, qui n'ose l'attaquer. — Sa femelle ne produit à-la-fois qu'un seul petit, qu'elle porte quinze mois. — Cet animal a les inclinations du cochon, il aime à se rouler dans la fange, et se plaît dans les lieux humides et marécageux. — Le *Rhinocéros* d'Asie n'a communément qu'une corne solide et très-dure qu'il porte sur le nez, mais celui d'Afrique en a ordinairement deux. — Sans être féroce ni carnassier, il est très-farouche et indomptable. Il vit de de soixante à quatre-vingts ans.

L'HIPPOPOTAME a sept pieds de haut et douze de longueur; on le surnomme *Cheval de mer.* Sa tête a deux pieds et demi de large et trois de longueur: l'ouverture de sa bouche est énorme, elle a plus d'un pied et demi et est de forme carrée. Son cri ressemble à celui de l'Éléphant. Cet animal, un des plus puissans parmi les quadrupèdes, ne se trouve que dans les grands fleuves de l'*Asie méridionale* et de l'*Afrique*, comme l'*Indus*, le *Gange,* le *Nil* et le *Sénégal.* Il nage facilement et se tient long-temps au fonds de l'eau, où il marche comme en plein air: il dort dans les roseaux sur le bord des rivières: on en trouve qui pèsent jusqu'à

deux mille cinq cents livres. Sa vue est perçante et son regard terrible. Sa peau est très-dure, elle est à l'abri des flèches et des armes à feu. Il se nourrit de cannes à sucre, de joncs, de millet, de riz et de racines. Il fuit ordinairement lorsqu'on le chasse; mais si l'on parvient à le blesser, il s'irrite, et se retournant avec fureur, s'élance sur les barques, les saisit avec les dents, en enlève quelquefois des pièces et souvent les submerge. Avec une force aussi prodigieuse, l'*Hippopotame* pourrait se rendre redoutable à tous les animaux, mais il est naturellement doux, et vit en paix avec tous les habitans des bois.

LE CHEVAL est un des quadrupèdes qui réunit la beauté à l'intelligence; l'homme se plaît à le dompter, à le placer à côté de lui, et s'en sert dans les combats, dans ses travaux rustiques et dans ses courses lointaines. — Cet animal partage les dangers et les plaisirs de son maître, soit à la chasse, soit au champ d'honneur. Lorsque la trompette retentit, il tressaille de joie, lève la tête et agite les oreilles. Lorsque le bruit des armes se fait entendre, il semble s'animer de nouveau, il hennit, frappe du pied la terre comme pour hâter le moment du combat. Docile à l'homme qui le conduit, il paraît encore consulter ses desirs; il marche, s'élance, court, s'arrête, et n'agit que d'après l'impulsion qui lui est donnée par celui qu'il a choisi pour son guide : il semble avoir sacrifié toutes ses volontés pour lui obéir d'une manière exclusive; il fait alors usage de toutes ses forces, s'excède et même meurt en obéissant. Près ou loin de l'homme le cheval est toujours beau; mais libre et dans l'état *sauvage*, il est beaucoup plus fort, plus léger, plus nerveux que dans l'état de domesticité. Il a ce que donne la nature, la force et le courage; le cheval domestique n'a près de celui-là que l'adresse et l'agrément. Dans l'état de nature les chevaux ne sont point féroces, ils sont seulement fiers et sauvages. On les apprivoise aisément; une nourriture abondante et saine devient bientôt la récompense de leur docilité. Si par hasard ils deviennent libres une seconde fois, ils ne sont plus sauvages, ils conservent leur douceur, se laissent approcher, et recommencent sans peine leurs pénibles travaux. Après avoir été excédés de fatigues, le lieu de leur repos est un lieu de délices, ils le reconnaissent même au milieu des grandes villes et se hâtent de s'en rapprocher. — On a imaginé deux moyens pour guider le cheval, l'*éperon* et le *mors*. Sa bouche est si sensible, que l'animal obéit aussitôt au moindre mouvement des rênes attachées au mors. — Cest de tous les animaux celui qui, avec une grande et belle taille, a le plus de proportion et d'élégance dans toutes les parties de son corps. Sa tête élevée lui donne un air de légéreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure : son regard est fier, son œil vif et brillant; ses oreilles accompagnent bien sa tête, et sa queue, traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps. Parmi les chevaux on distingue ceux qui doivent leur beauté au climat où ils sont nés. On donne la première place aux chevaux arabes, puis aux chevaux barbes, aux chevaux turcs, aux chevaux d'Espagne, aux chevaux anglais, enfin aux chevaux de Hollande et de France, etc. Le cheval peut vivre de 25 à 30 ans.

L'ANE, le protégé de M. de *Buffon*, est utile et modeste, le plus bel ornement de la ferme et le paisible compagnon de l'homme; il obtiendra sans peine nos éloges. Il n'est pas

beau, mais il est bon. Il n'est pas fier, mais il est laborieux, patient au travail, docile et sobre. L'ignorant citadin le méprise, le dédaigne, mais les villageois ont appris à l'apprécier et à l'estimer. L'*Ane* est la ressource des gens de la campagne qui ne peuvent se procurer un *cheval* et le nourrir. On l'emploie aux champs, aux récoltes. Il porte les denrées aux marchés et le blé au moulin. Il va toujours le même pas et souffre de grands fardeaux sur les reins. Si on le surcharge, il ne se plaint pas, mais il incline la tête et baisse les oreilles. Lorsqu'il est de retour à la ferme, il s'accommode de tout pour sa nourriture et fait avec plaisir un champêtre repas, où les mets sont simples et sans apprêts, où on distingue l'herbe des prés, la feuille des bois et le chardon des bruyères. — La peau de ce quadrupède est un peu dure. Il semble que la nature ait voulu le dédommager du mépris et des mauvais traitemens, en lui accordant la faculté de les moins sentir. Sa voix n'est pas belle, et son *braire* est un cri très-long et discordant par des dissonances alternatives de l'aigu au grave et du grave au doux. Mais s'il parle mal, il agit bien. Son talent n'est pas celui de séduire, aussi sa condition et sa fortune seront toujours les mêmes.

LE MULET est engendré d'un âne, d'une cavale, ou d'un cheval et d'une ânesse. La femelle s'appelle *Mule*. Les mules n'engendrent pas, non plus que tous les animaux qui viennent d'espèces différentes. Le *Jumart* est engendré d'un taureau et d'une jument, ou d'un cheval et d'une vache; il ne devient guère plus gros qu'un âne, et ressemble à la vache par la tête et la queue, et au cheval par les pieds et les reins. La voix du *Mulet* imite fort celle de l'âne. En général l'allure, les inclinations et les autres qualités du *Mulet* tiennent plus du père que de la mère.

LE ZÈBRE se trouve dans les parties les plus orientales et les plus méridionales de l'*Afrique*, depuis l'*Ethiopie* jusqu'au *Cap de Bonne-Espérance*, que l'on peut regarder comme sa vraie patrie. Cet animal est singulier et unique en son genre; plus petit que le *Cheval*, plus grand que l'*Ane*, il n'est cependant la copie ni de l'un ni de l'autre. Quoique d'un naturel doux, il est presqu'impossible de l'apprivoiser. Cet animal marche ordinairement en troupes et est très-difficile à prendre à cause de l'extrême vîtesse de sa course. Il est peut-être de tous les quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu : il a la figure et les graces du cheval, et toute la légéreté du cerf. Sa robe est rayée de bandes noires et blanches disposées alternativement avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour le peindre. L'année dernière il y en avait un de vivant à la Ménagerie; aujourd'hui on le voit empaillé dans l'une des salles du Jardin des Plantes.

LE CHAMEAU et LE DROMADAIRE. Ces animaux furent destinés par la nature à servir l'homme, à parcourir les déserts, à présenter l'image de la douceur, de la patience et de la sobriété. Le *Chameau* porte sur le dos deux bosses en forme de selle, et le *Dromadaire* n'en a qu'une en forme de petite montagne. — Ils ne sont point carnivores, et se nourrissent d'herbes, de chardons et de grains. — Le *Chameau* a le col long, six à sept pieds de haut, et de grandes jambes, qu'on lui apprend à plier pour recevoir les fardeaux dont on le charge. Il peut porter de 1000 à 1200 pesant. Il est doux, docile et obéit à l'homme sans oser se

plaindre des incommodités qu'il éprouve, tristes effets de l'esclavage auquel il est condamné en naissant : il habite les pays chauds de l'Afrique et des Indes orientales. — Le *Dromadaire* est bien plus généralement répandu ; on le trouve dans la Perse, dans l'Egypte et dans toute la partie septentrionale de l'Afrique et de l'Inde. — Les *Chameaux* sont les seuls animaux qui puissent subsister et lutter contre l'horrible tourment de la faim et de la soif. Créés pour supporter les plus rudes fatigues en traversant les sables arides et brûlans des déserts de l'Afrique, ils restent souvent neuf jours et plus sans boire, en faisant cependant chaque jour de 25 à 30 lieues. Ils marchent ordinairement en caravane : celui qui les conduit, monté sur l'un d'eux, les précède tous et leur fait prendre le même pas qu'à sa monture : on n'a besoin ni de fouet, ni d'éperon pour les exciter; mais lorsqu'ils commencent à être fatigués, on soutient leur courage par le chant ou par le son de quelqu'instrument. — En voyage on ne leur donne pour nourriture, toutes les vingt-quatre heures, qu'une pelote de pâte faite de fleur de farine ou de féves et d'orge. Ils ne prennent qu'une heure de repos par jour. Dans le corps du *Chameau* est placée une vessie qui sert de réservoir à l'excédant de l'eau qu'il a bue : cette eau y demeure saine et limpide, et lui sert au besoin. — Le lait des *Chameaux* fait la nourriture ordinaire des Arabes ; ils en mangent aussi la chair, qui leur plaît beaucoup. Le poil de ces animaux est fin et moëlleux, et sert à faire des étoffes de première qualité.

LE LAMA. Cet animal est bien et sa figure élégante : c'est le chameau de l'Amérique, dont il est un beau diminutif. Il sert aux mêmes usages, et porte, comme lui, des fardeaux proportionnés à sa force ; il n'a point de cornes, a la queue courte et les oreilles longues. Dans tous ses membres il a une agréable proportion qui plaît, et que la nature a refusée au chameau. Le *Lama* est aussi doux qu'il est bien fait : jamais la colère ne le maîtrise ; il aime les caresses, et sait les rendre ; il se laisse monter indifféremment et par ses maîtres et par les étrangers. Comme le cheval, il marche au pas, va au trot, et prend même une espèce de galop. Lorsqu'il est libre, il bondit et se roule sur l'herbe. Il peut passer un très-long espace de temps sans boire. On trouve particulièrement les *Lamas* à l'île des *Pinguins* et au détroit de *Magellan*. Ces animaux ne craignent pas le froid, et sont couverts de laine. Dans l'état de liberté ils marchent ordinairement par troupes, et ne se laissent point approcher. Le *Lama* peut être comparé au daim par la grandeur, la forme et la couleur.

LA VIGOGNE ressemble beaucoup au *Lama*, mais ses formes sont plus légères, ses jambes plus agiles, et sa physionomie est plus fine et plus vive : elle s'apprivoise plus difficilement que le *Lama ;* elle est d'un naturel moins sensible, ne donne nulle marque d'attachement, et cherche à mordre lorsque son maître veut la contraindre à faire ce qui lui déplaît. Comme les espèces de chameau, elle n'a aucun besoin de boire : sa laine est plus fine que celle du *Lama*, et ce n'est que pour avoir sa dépouille qu'on lui fait la guerre. Les Vigognes vont toujours par troupes assez nombreuses, et se tiennent sur la croupe des montagnes et dans les rochers âpres et sauvages de *Cusco, du Potosi* et *du Tucuman*.

LE BOEUF est le produit de la génisse ; lorsqu'il sert à la propagation de l'espèce,

Deuxième Tableau des Quadrupèdes

Eléphant	Rhinocéros	Hipopotame
Cheval	Ane	Mulet
Zebre	Chameau	Dromadaire
Lama	Vigogne	Bœuf
Bison	Zebu	Buffle

J. G. de St. Sauveur del.

il s'appelle *taureau.* Cet animal est alors colère, indocile, et la nature semble l'avoir fait pour la liberté; mais l'homme a su le maîtriser et l'enchaîner, en lui ôtant la faculté de se reproduire; et en le plaçant sous le joug, il l'a rendu plus traitable, plus patient, et plus docile que les autres animaux domestiques. C'est cet animal qui lui sert pour le labourage, pour tirer les plus lourds fardeaux, et qui devient le domestique le plus utile de la ferme. Le bœuf est pour l'homme une nourriture excellente; il rend à la terre autant qu'il en a retiré; il améliore le fond sur lequel il vit; il engraisse les pâturages, et fait la principale richesse des nations agricoles. — Le bœuf ne sert ordinairement que depuis trois ans jusqu'à dix; on le tire alors de la charrue pour l'engraisser et le vendre. Cet animal mange vîte, et prend en assez peu de temps toute la nourriture dont il a besoin; après quoi il se couche pour ruminer. La vache est la femelle du bœuf; son utilité et le produit qu'on en retire et qui se renouvelle sans cesse, rend sa vie bien précieuse à l'espèce humaine: sa fécondité enrichit l'homme, augmente le troupeau, fournit des aides au labourage et des vivres pour la subsistance de tous.

Le bœuf appartient aux climats tempérés; la grande chaleur l'incommode autant que le froid excessif. Cette espèce ou race, si abondante en *Europe*, se trouve peu dans les pays méridionaux, et ne s'est pas encore étendue au-delà de l'Arménie, de la Perse en Asie, et au-delà de l'*Egypte* et de la *Barbarie* en Afrique.

LE BISON est une race de bœufs à bosse, en partie sauvage et domestique, qui se trouve dans les contrées de l'Afrique, de l'Asie et dans le nord de l'Amérique. Cet animal peut être regardé comme une variété de l'*Aurochs* qui est le taureau sauvage, car ces animaux produisent ensemble. La bosse qu'il porte sur le dos n'est qu'une excroissance de chair tendre, aussi bonne à manger que la langue de bœuf. Ce quadrupède, plus gros que le bœuf, qui semble n'offrir que des difformités, est cependant un animal d'une beauté surprenante; il offre tout-à-la-fois à l'œil et à l'esprit un sujet d'étonnement et d'admiration: un poil long, frisé, mais fin et extrêmement doux au toucher, recouvre ses épaules et son cou, et lui donne l'aspect noble et imposant du lion. Il est naturellement farouche, et malgré sa lourde masse, il est très-léger à la course: il gravit, comme les chèvres, les rochers les plus escarpés, et on ne peut l'atteindre qu'en le tirant avec les armes à feu. Dans le Canada, on donne aussi au *bison* le nom de *bœuf illinois*, parce que les prairies de ce pays sont couvertes de bœufs à bosse. Les femmes des Illinois n'ont d'autre occupation que de préparer le poil de ces sortes de bœufs. Ces peuples ont aussi l'art de préparer la peau des *bisons*, de la rendre fort souple et fort blanche.

LE ZEBU est un autre bœuf à bosse, une petite espèce de *Bison*. Il se trouve dans les contrées de la *Numidie*, de la *Lybie* et dans quelques autres parties septentrionales de l'*Afrique*. Il est infiniment plus petit que le taureau de l'Europe. On se sert de cet animal pour monture; il est doux, docile, et sa marche est très-rapide. Le *Zebu* est, selon M. de Buffon, une variété de l'*Aurochs*: sa peau préparée est fort chère, et sert à faire des boucliers à l'épreuve des flèches.

LE BUFFLE est originaire des climats chauds de l'Afrique et de l'Asie. Il est devenu domestique en Europe ; on s'en sert en Italie pour cultiver la terre : il vit de dix-huit à vingt ans ; il ressemble, pour la forme, au *taureau*. Il est beaucoup plus fort, plus grand que le bœuf ; il se nourrit des mêmes alimens, et est d'un naturel plus dur et moins traitable ; il obéit plus difficilement, il a des fantaisies plus brusques et beaucoup plus fréquentes : sa figure est grossière, et son regard farouche ; sa voix est un mugissement épouvantable. Cet animal aime beaucoup à se vautrer, il séjourne avec plaisir dans l'eau ; il nage très-bien et traverse hardiment les rivières les plus rapides. Quoique né et élevé en troupeau, le *Buffle* conserve toujours sa férocité. On parvient cependant, par la douceur, à l'approcher, en répétant, d'une manière qui tient du chant, le nom qu'on lui a donné : on le caresse alors sous le menton, et on le maîtrise en lui passant dans les narines un anneau de fer.

TROISIÈME TABLEAU DES QUADRUPÈDES représentant la *Giraffe*, le *Bouc*, la *Chèvre*, le *Bouc de Juda*, le *Bouquetin*, le *Bélier*, la *Brebis*, le *Bélier* d'*Islande*, le *Moufflon*, le *Cerf*, la *Biche*, l'*Élan*, le *Renne*, la *Pygargue*, le *Chevreuil*, le *Daim*, l'*Axis*, le *Chamois*, la *Gazelle*, le *Guib*, le *Nyl-gau*, le *Nagor*, l'*Antilope des rochers*, l'*Antilope goîtreux*, et l'*Antilope des bois*.

LA GIRAFFE, connue sous le nom de *Caméléopard*, est un des premiers, des plus grands et des plus doux des animaux terrestres ; mais les disproportions de sa stature rendent cette espèce inutile et incapable de servir l'homme dans ses travaux. Ce quadrupède ne se trouve que dans les déserts de l'*Abyssinie*, de l'*Ethiopie*, et de quelques autres contrées de l'*Afrique méridionale* et des *Indes*. Il rumine comme le bœuf, et porte une crinière comme le cheval. Quand il marche, les deux pieds de devant vont ensemble, ce qui lui donne une démarche vacillante : il mange avec plaisir les feuilles et les bourgeons des arbres, mais lorsqu'il veut paître ou boire, il faut qu'il écarte prodigieusement les jambes de devant. La *Giraffe* ayant la tête levée, a de quatorze à seize pieds de hauteur ; le cou seul a sept pieds, et l'animal a vingt-deux pieds depuis l'extrémité de la queue jusqu'au bout du nez. Les jambes de devant et de derrière sont à peu près d'égale hauteur ; mais les bras, proprement dits, sont si longs en comparaison des cuisses, qu'ils semblent ramener à terre la croupe de l'animal, tellement que son dos paraît être incliné comme un toit. Ressemblant au *Chameau* par le cou, et au *Léopard* par sa peau tigrée, on lui a donné le nom de *Caméléopard* : sa tête est ornée de deux cornes d'environ six pouces de longueur, et d'une substance solide comme celle du cerf. Bon et doux, ce quadrupède vit en paix avec tous les autres animaux.

BOUC, CHÈVRE et BOUC DE JUDA. — Le *Bouc* est le mâle de la Chèvre : il est

fort et vigoureux ; c'est dommage qu'il porte avec lui une odeur extrêmement désagréable : sa tête est ornée de longues cornes, et son menton d'une ample barbe. — La *Chèvre* est un animal domestique qui pourrait, à bien des égards, remplacer la brebis, et nous rendre les mêmes services. L'usage de son lait est très-propre à rétablir les enfans en chartre, et à redonner l'embonpoint aux personnes maigres et incommodées : son poil sert à faire d'excellentes étoffes ; elle donne beaucoup de suif : on prépare sa peau et celle du *Bouc* de différentes manières, soit en chamois, en mégie ou en maroquin de toutes couleurs. Elle est très-familière ; elle vient à l'homme, le suit, aime à en être caressée, et s'attache facilement : elle est plus légère, plus agile, et a plus d'intelligence que la Brebis. Vive, capricieuse et vagabonde, elle n'aime point à grossir le troupeau ; elle s'éloigne, cherche la solitude, grimpe sur les rochers, sur les lieux les plus escarpés, et s'endort tranquillement sur le bord des précipices. Elle est robuste et fort aisée à nourrir, toutes les choses lui sont bonnes : elle s'expose volontiers aux rayons les plus vifs du soleil, ne s'effraie point des orages, et ne s'impatiente pas à la pluie. La *Chèvre* multiplie beaucoup, et se trouve dans toutes les parties du monde.

Il y a en Guinée, à Angole et sur les autres côtes de l'Afrique, une *Chèvre* à laquelle on a donné le nom de Bouc de Juda, et qui ne diffère de la nôtre qu'en ce qu'elle est plus petite, plus trapue et plus grasse. Sa chair est aussi meilleure à manger, et on la préfère, dans le pays, au mouton ; on fait avec son poil d'excellens camelots.

LE BOUQUETIN, ou *Bouc sauvage*, habite les Alpes de la Suisse et de la Savoie, près des *glaciers ;* on le rencontre aussi dans les Pyrénées et dans les montagnes de la Grèce : il ressemble entièrement à notre *Bouc*, par la conformation, le naturel et les habitudes physiques. Les Bouquetins vont par petits troupeaux de douze à quinze ; ils sont si légers à la course, qu'ils égalent le Cerf en vîtesse : ils franchissent les précipices en bondissant de rochers en rochers les plus escarpés. Lorsqu'on chasse ces animaux, il faut beaucoup de précaution ; car ils se ruent sur les chasseurs, les frappent à coup de tête, et les renversent souvent dans l'un des précipices dont ils sont environnés. Les paysans de la Suisse se servent dans leurs maladies du *sang* de *Bouquetin*, comme d'un excellent sudorifique ; ils font même sécher de ce *sang*, le mettent dans des vessies, et le vendent assez cher.

LE BELIER, LA BREBIS, et LE BELIER D'ISLANDE. Le *Bélier* est le mâle de la *Brebis*. Dans son enfance il porte le nom d'*Agneau*, et prend celui de *Mouton* quand on l'a privé des organes de la génération. L'homme, dès la naissance du monde, vit cet animal paisible, doux, timide, entouré d'ennemis, incapable de se défendre, et cherchant une main amie qui pût lui donner des soins : il connut sans peine combien ce faible animal pouvait lui être utile ; dès-lors il exerca sur lui son industrie, sa puissance, et bientôt il fit usage de sa chair pour se nourrir, de son lait pour se désaltérer, et de sa laine pour se faire des vêtemens. Il en forma de grands troupeaux qu'il conduisit lui-même au pâturage, et errant avec eux, il leur dut l'idée de la vie pastorale, premier état de l'homme encore peu sociable. — Ils ont le tempérament faible et très-délicat ; ils ne peuvent courir sans être ésoufflés ; la fatigue les abat, et les ardeurs du soleil les incommodent, comme le froid et l'humidité. Les

Brebis portent cinq mois ; elles ne produisent qu'un agneau, et même quelquefois deux : dans les climats chauds elles peuvent produire deux fois par an. — Rien de si aimable à voir que l'*Agneau* qui, dans les premiers jours de sa naissance, bondit dans la prairie et les champs ; il reconnaît sa mère au milieu du troupeau le plus considérable. — On donne à ces animaux du sel, qu'ils aiment beaucoup : leur laine en devient plus belle, leur lait meilleur et leur chair plus agréable au goût. — Tous les ans on fait la tonte de la laine des Moutons, des Brebis et des Agneaux : les laines d'Italie, d'Espagne et même d'Angleterre sont les plus fines. Tout ce qui tient à la conservation et à la multiplication de cet animal utile est fait pour intéresser l'homme. Seul, il peut suffire à ses besoins, lui fournir tout-à-la-fois de quoi se vêtir et se nourrir, sans compter les avantages particuliers qu'il doit retirer de son suif, de sa peau, de ses os et de son fumier.

LE BELIER d'*Islande* se distingue par la longueur et le nombre de ses cornes. Il y en a qui ont deux cornes extrêmement grandes, reployées, ou tournées en spirales, et une troisième au milieu du front qui sort droite de la tête en avant. Ces cornes leur sont d'un grand secours pour se défendre contre les oiseaux de proie de toute espèce qui abondent dans ce pays désert. — Du reste le Bélier d'Islande a les mêmes goûts et les mêmes mœurs que nos Béliers et nos Moutons ; mais il est moins familier.

LE MOUFFLON. Ce quadrupède est presque de la grandeur du *Daim*, et se trouve en *Russie*, dans la *Grèce*, les îles de *Sardaigne* et de *Corse*. M. de Buffon, qui a beaucoup étudié cette espèce, dit qu'il ressemble, plus qu'aucun autre animal sauvage, à toutes les brebis domestiques : la seule disconvenance qu'il y ait, c'est qu'il est couvert de poil et non de laine ; il est plus grand, plus fort, plus vif et plus léger. Il a la tête, le front, les yeux et toute la face du Bélier ; il a les mêmes habitudes. Ses cornes naissent au-dessus et droit devant les yeux ; elles sont courbées en arrière. Ce quadrupède est naturellement farouche, et vit dans un état de liberté ; il se bat avec acharnement. La chair du *Moufflon* est bonne à manger, et est à peu près du goût de celle du chevreuil.

LE CERF et LA BICHE. — Le *Cerf* habite les forêts ; les bois les plus fourrés prêtent leur ombrage à ce bel animal. Sa forme élégante et légère, sa taille svelte, ses membres flexibles et nerveux, la parure qui orne sa tête, excitent l'admiration et appellent l'attention de l'homme qui lui fait la guerre pour charmer ses ennuis et se délasser de ses travaux. Doux et tranquille, le Cerf, au milieu de sa paisible famille, pouvait espérer des jours heureux. Couché sur la fougère à l'ombre du chêne épais, dans la solitude des bois, il semblait n'avoir point d'ennemi à craindre ; mais l'homme, à l'aspect de sa course rapide, a cru cet animal digne de l'occuper ; et le cerf dès-lors n'a plus trouvé de retraite paisible ni d'habitation ignorée.

La *Biche* est la femelle du Cerf ; elle est moins grande, moins forte et n'a point de bois ou de cornes : elle porte huit mois, et n'a qu'un petit, appelé *Faon*, qui la suit constamment, et qu'elle s'empresse d'instruire et de former. C'est parce qu'elle l'a éprouvé elle-même, qu'elle l'avertit, à sa manière, de s'écarter du moindre danger, de fuir au son de

la voix des chiens : elle le frappe quelquefois lorsque, par imprudence ou par curiosité, il s'est exposé inutilement : sitôt qu'elle entend les chasseurs, sa tendresse la porte à se présenter devant eux, et se faire chasser par les chiens. Dès qu'elle les a éloignés de son *faon*, elle se dérobe adroitement à leur poursuite, et vient le rejoindre. Dans l'hiver, tous les Cerfs se réunissent en troupes ; ils cherchent les lieux fourrés, se tiennent serrés les uns contre les autres, et se réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver ils gagnent le bord des forêts, et vont paître dans les blés. Après la chute de leurs bois, qui arrive au printemps, les Cerfs ne vivent plus en famille ; ils recherchent les buissons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour refaire leur tête.

La grandeur et la taille des Cerfs varient de même suivant les lieux qu'ils habitent : ceux qui sont retirés dans des montagnes stériles, sont petits ; tel est le Cerf de *Corse*. Ceux qui vivent dans des lieux abondans en vivres, sont plus grands : ceux-ci courent plus vîte, mais moins long-temps que les petits qui ont le corps bas, court et trapu. Les Cerfs commencent à *muser* au commencement de septembre ; ils deviennent alors farouches et intraitables ; ils paraissent ne rien craindre, errent à l'aventure, et se battent entre eux avec une fureur inconcevable. Le Cerf vit de trente-cinq à quarante ans.

Le Cerf a l'œil bon, l'odorat exquis, l'oreille excellente ; il est curieux qu'on le siffle et qu'on l'appelle de loin : il mange lentement, et cherche à se reposer pour ruminer à loisir. Il nage avec une facilité surprenante. On en a vu, poursuivis par les chiens, traverser de très grandes rivières. Le Cerf n'est inquiet ni fugitif, tant qu'on ne le chasse pas ; il s'apprivoise aisément, mais on n'a jamais pu le monter, quoiqu'on soit parvenu à en seller et brider quelques-uns.

Maintenant il est prouvé que le *Cerf*, malgré sa simplicité et sa timidité, est susceptible d'une éducation suivie. Parmi les écuyers français qui s'occupent du noble exercice de former et d'instruire les chevaux, on doit distinguer MM. *Franconi fils*, qui joignent au talent de l'équitation, celui des mimes, et qui, sur un théâtre, comme dans un manége, savent cueillir le laurier du talent : c'est après des peines infinies, des exercices multipliés, qu'ils ont trouvé la récompense de leur zèle, de leur patience et de leurs travaux. M. *Franconi* aîné a formé un *Cerf* qui fait les choses les plus étonnantes ; qui, docile à sa voix, parcourt le manége, s'arrête, marche, s'élance et exécute tous les mouvemens qui lui sont indiqués. Lorsque son maître l'ordonne, il se couche, souffre que son instituteur se repose sur lui et tire à ses oreilles des coups de pistolet. Il se relève, recommence sa course, tourne au commandement, et va tantôt à droite et tantôt à gauche. Si on oppose une barrière à sa course, il la franchit, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il retourne à la barrière, si la première fois il a manqué son coup : doux, intéressant, il vient à son maître, et reçoit avec plaisir la nourriture que celui-ci lui présente dans sa main. Il a l'air satisfait quand il a réussi ; mécontent, si ses forces ont trahi sa bonne volonté. Mais ce qui paraît inconcevable, et ce qui semble impossible à ceux qui ne l'ont point vu, c'est que le *Cerf* de MM. *Franconi* brave le bruit, l'explosion de la

poudre à canon et l'effet des feux d'artifice. On le voit, au Cirque, se précipiter au milieu d'un appareil pyrotechnique au moment que l'artifice détone et que l'explosion lance des milliers d'étincelles qui couvrent l'animal de feu et de fumée. Tous les spectateurs surpris suivent de l'œil ce *Cerf* si bien dressé, et ne cessent de donner des applaudissemens à l'animal docile, comme au maître habile qui sait ainsi prouver que rien n'est impossible à l'homme qui reçut de la nature le pouvoir de maîtriser les animaux, de dompter leur caractère, et de les faire obéir.

La chasse du Cerf, cette chasse des rois, est une des plus belles et des plus curieuses; il faut une dépense vraiment royale pour la faire avec succès et dignité: il faut beaucoup d'expérience, et on doit acquérir les connaissances nécessaires à cette chasse, avant que de chercher dans la plaine cet animal si rapide et si rusé. On dispose d'abord, en différens lieux, les meutes de chiens qui doivent se relayer. Les cavaliers montent successivement sur de nouveaux chevaux, et suivent l'animal fugitif à travers les forêts, les montagnes et les vallées. Dans sa course, le *Cerf* tâche d'en faire lever un autre, et de mettre, par des bonds et des sauts, les chiens en défaut; mais les corpuscules qui s'échappent de son corps échauffé, le trahissent: excédé de fatigue, il se jette dans l'eau pour se désaltérer, se rafraîchir et tromper la meute cruelle: mais dès qu'il en est sorti, ses forces sont épuisées, les chiens le joignent, et souvent il en blesse ou tue plusieurs, jusqu'à ce que l'un des veneurs lui coupe le jarret ou le poignarde. La chair de Faon est bonne à manger, celle de la Biche est moins délicate; celle du Cerf ne vaut rien, à cause de son odeur désagréable. On prépare la peau de Cerf; on en fait un cuir souple et durable.

Il y a des Cerfs dans presque tous les pays du monde. On a vu des Cerfs blancs à Chantilly: il y a des Cerfs bruns en Corse et en Sardaigne, des Cerfs rougeâtres en Amérique, des Cerfs gris dans l'Isle-de-France, de petits Cerfs dans le Groenland, et des Cerfs qui ne sont pas plus grands que les chiens ordinaires à la *Chine* et à *Batavia*. On dit que les végétaux dont ils se nourrissent leur donnent la couleur qui les distingue.

L'ÉLAN et LE RENNE. — Ces deux animaux sont d'espèces différentes, mais leur caractère, leurs mœurs et leur organisation ont quelquefois engagé les auteurs anciens et modernes à les confondre ensemble. — L'*Elan* et le *Renne* se trouvent dans les pays du *Nord*; l'*Elan* est en-deçà du cercle *polaire*, et le *Renne* au-delà: on les rencontre tous les deux en *Amérique*, à de moindres latitudes, parce que le froid y est plus grand qu'en *Europe*. Dans le *Canada*, on retrouve l'*Elan* sous le nom d'*Orignal*, et le *Renne* sous celui de *Caribou*. En comparant ces deux animaux avec le Cerf, on voit que l'*Elan* est plus grand, plus gros, plus élevé sur les jambes, il a le cou plus court, le poil plus long, le bois beaucoup plus large et plus massif que le Cerf; le Renne est plus bas et plus trapu. Ces deux espèces ne vont pas par bonds et par sauts, comme le Cerf; mais elles ont une espèce de *trot* si prompt et si aisé, qu'elles font dans le même temps autant de chemin que le *Cerf* sans se fatiguer autant; car le *Renne* et l'*Elan* peuvent, sans s'arrêter, trotter pendant un jour ou deux. Dans l'état sauvage, ces animaux vont en troupes avec ceux de leur espèce.

L'*Elan* habite les terres basses et humides ; le *Renne* aime les montagnes. On peut les apprivoiser tous les deux ; mais le *Renne* est particulièrement un animal domestique qui sert, comme le cheval, à tirer des traîneaux sur l'herbe et sur les glaces ; il fait aisément trente lieues par jour. Les *Lapons* donnent tous leurs soins à l'éducation des *Rennes* ; ils guident eux-mêmes ces animaux, les font servir à la ferme et dans leurs voyages. Ces animaux joignent à la légèreté, à la vivacité, la douceur et la bonté. On en fait des troupeaux qui rapportent beaucoup de profit à leur maître ; le lait, la peau, les nerfs, les os, les cornes des pieds, les bois, le poil et la chair, tout en est bon et utile. La vie du *Renne* est de 15 à 18 ans. L'*Elan* vit plus long-temps ; il a le poil si dru et la peau si dure, que la balle d'un mousquet peut à peine y pénétrer. Il est extrêmement fort : avec son pied de devant, il tue facilement du premier coup un homme ou un loup.

PYGARGUE. Cet animal, à qui les anciens ont donné le nom de *Pygargue*, se trouve dans l'intérieur des terres du *cap de Bonne-Espérance*. C'est une espèce de *Gazelle* qui diffère de la *Gazelle* ordinaire, uniquement parce qu'elle a une bourse placée sur la partie postérieure du dos, qui s'étend vers l'origine de la queue, et qui, quand l'animal court, s'élargit tout-à-coup, et se convertit en une grande tache blanche qui va presque de côté et d'autre de la croupe : dès qu'elle s'arrête, la bourse se referme. Cet animal est bon et doux ; il a les mêmes mœurs que les Gazelles.

LE CHEVREUIL a plus de grâces, de vivacité et plus de courage que le *Cerf*, quoiqu'il soit beaucoup plus petit. Il est plus gai, plus leste et plus éveillé, et sans avoir sa noblesse, il est plus élégant et d'une figure plus agréable et plus ouverte. Ses yeux sont beaux et gracieux ; ses membres sont souples, et sa robe toujours propre : sa tête est ornée d'un bois léger qui ne l'incommode pas : il se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis ; il se plaît dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur. Il se nourrit de genêt, de bruyère, de chardons ; il broute les boutons et les feuilles naissantes de presque tous les arbres. Dans les plus grandes sécheresses il va se désaltérer dans l'eau des fontaines ; mais pour peu que les feuilles soient mouillées, il se passe de boire. Plus rusé que le Cerf, il est plus adroit à se dérober aux poursuites du chasseur, et beaucoup plus difficile à suivre : il a plus de finesse et plus d'instinct, et met presque toujours en défaut les chiens les mieux exercés. Au lieu de se mettre en *hardes* comme le Daim et le Cerf, de marcher comme eux par grandes troupes, il demeure en famille : le père, la mère et les petits vont ensemble, et on ne les voit jamais s'associer avec des étrangers. — Il vit de douze à quinze ans : on peut l'apprivoiser, mais non le rendre obéissant, ni même familier. Sa chair est bonne à manger ; dans quelques pays elle est excellente. Cet animal, assez rare dans quelques parties de l'Europe, est très-multiplié en Amérique, particulièrement à la Louisiane.

DAIM. — Cet animal ressemble beaucoup au *Cerf*, mais il est plus petit : ses bois sont larges et plats par le bout ; on a comparé cette partie à la paume de la main, parce qu'elle est entourée de petits andouillers en forme de doigts. La femelle du *Daim* s'appelle *Daine* ;

elle n'est point ornée de bois : il règne une forte antipathie entre les deux espèces de *Daim* et de *Cerf* qui s'oppose à leur alliance. — Le *Daim* est un animal mi-domestique ; sa foiblesse le rapproche de l'homme : on le place dans les parcs, surtout en *Angleterre* où il devient un objet de curiosité. On trouve quelques *Daims* aux environs de *Paris* et dans quelques départemens de la *France*, en *Espagne*, en *Allemagne* et en *Amérique*. — Ces animaux ne s'écartent point pour aller chercher des femelles, mais ils se les disputent par des combats à outrance. Plus sociables que le Cerf, ils sont portés à demeurer ensemble. Dans les parcs, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils se réunissent et forment deux troupes qui, bien distinctes, bien séparées, paraissent obéir chacune à un chef qui marche le premier ; c'est le plus fort et le plus âgé : les autres suivent, et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe de l'endroit du parc qu'ils regardent comme le meilleur ; ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns et les autres. Le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les vainqueurs aient obligé les vaincus d'abandonner le lieu sujet de la contestation. — Le *Daim* se nourrit de grains, de bourgeons et d'écorces d'arbres ; il rumine et s'apprivoise aisément. La *Daine* porte huit mois ; elle produit un faon, quelquefois deux et rarement trois. Les *Daims* ne vivent que 20 ans, et fournissent au commerce les mêmes ressources que le *Cerf*.

L'AXIS. — Vif, léger et de la hauteur du Daim, l'*Axis* est, comme le Cerf, un animal ruminant, et qui porte du bois. Il est doux et se laisse approcher facilement : tout son corps est marqué de petites taches presque blanches, également disposées, et séparées les unes des autres. L'Axis se plaît dans les pays chauds. Il y a tout lieu de croire que l'Axis est le même animal que celui vulgairement connu sous le nom de *Cerf du Gange*.

LE CHAMOIS est un quadrupède ruminant, du genre des chèvres ; il habite les Pyrénées et les Alpes · il est plus grand que la Chèvre domestique, et ressemble au Cerf pour la forme du corps. Le mâle et la femelle ont deux petites cornes longues de six à neuf pouces, très-rondes, simples, légérement ridées, et d'un beau noir.

Le *Chamois* recherche les parties les plus tendres des meilleures herbes ; il préfère la fleur, les bourgeons et les plantes aromatiques : il boit très-peu quand il mange de l'herbe verte, et se plaît, comme les chèvres, à lécher les pierres. Cet animal est sociable, alerte, précautionné, craintif ; il aime les rochers escarpés et sourcilleux, et les bois plantés de sapins, de mélèzes et de hêtres. Les Chamois aiment vivre en société, et se rassemblent par bandes de dix, de vingt ou trente. Lorsqu'ils paissent, un d'entre eux fait sentinelle, et s'il apperçoit quelqu'un qu'il ait à redouter, il jette un cri si aigu, que toute la forêt en retentit : soudain chacun prend la fuite. Les *Chamois* craignent beaucoup la chaleur ; ils aiment à se reposer dans la neige et sur la glace ; ils peuvent vivre vingt à trente ans.

La chair du Chamois est bonne à manger : sa peau préparée est très-forte, nerveuse, souple et fort chaude : on en fait des bas, des gants, des pantalons..., etc. On l'apprête plus communément en jaune qu'en noir ; elle a alors le grand avantage de pouvoir se savonner sans perdre de sa qualité.

LA GAZELLE. La famille des *Gazelles* est nombreuse, et se trouve communément en *Afrique*, en *Asie* et aux *Indes orientales*. Les *Gazelles* d'*Afrique* approchent du *Chevreuil* pour la taille, la forme du corps, les mœurs et la vivacité des yeux : ces yeux ont quelque chose de si tendre, que les *Orientaux* en ont fait un proverbe, en comparant les beaux yeux d'une femme à ceux de la *Gazelle*. Elles se nourrissent d'herbes aromatiques et de boutons d'arbrisseaux : elles marchent toujours cinq à six ensemble; elles sont attentives au danger, et très-vigilantes : lorsqu'elles sont surprises, elles montrent beaucoup de courage; elles s'arrêtent tout court, et font face à ceux qui les attaquent. Au reste, ces animaux courent si vîte et si long-temps, que les meilleurs chiens courans sont toujours en défaut; aussi emploie-t-on beaucoup de ruses pour les attraper. — On les chasse d'une manière singulière : on se sert d'une *Gazelle* mâle et apprivoisé, qu'on mène dans des lieux où il y a des Gazelles sauvages; on lui entrelace dans les cornes une corde lâche à nœuds coulans, dont les bouts sont attachés sous le ventre. Aussitôt que cet animal approche d'un troupeau de Gazelles, le mâle, quoique d'un naturel doux et timide, s'avance avec agilité pour faire face à ce rival; il présente les cornes pour en frapper sa tête, mais dans les divers mouvemens qu'il fait, il ne manque pas d'embarrasser ses cornes dans les *lacs* dont la tête de son prétendu rival est garnie; le chasseur, qui s'est mis en embuscade, arrive à l'instant, et s'en saisit sans peine. La chair de ce quadrupède est bonne à manger.

On trouve au *Sénégal* une charmante famille *de Gazelles* qui ne sont pas plus grandes que de petits lapins : leurs cornes sont fort petites, et leurs jambes de la grosseur d'un tuyau de pipe. Ces animaux, qui ne sont que *des Chevrotains*, sont si délicats, que pour les transporter dans nos climats, il faut les couvrir de coton; mais à peine ont-ils passé la ligne, qu'ils meurent. Faussement on a regardé la Gazelle comme l'animal qui porte le musc.

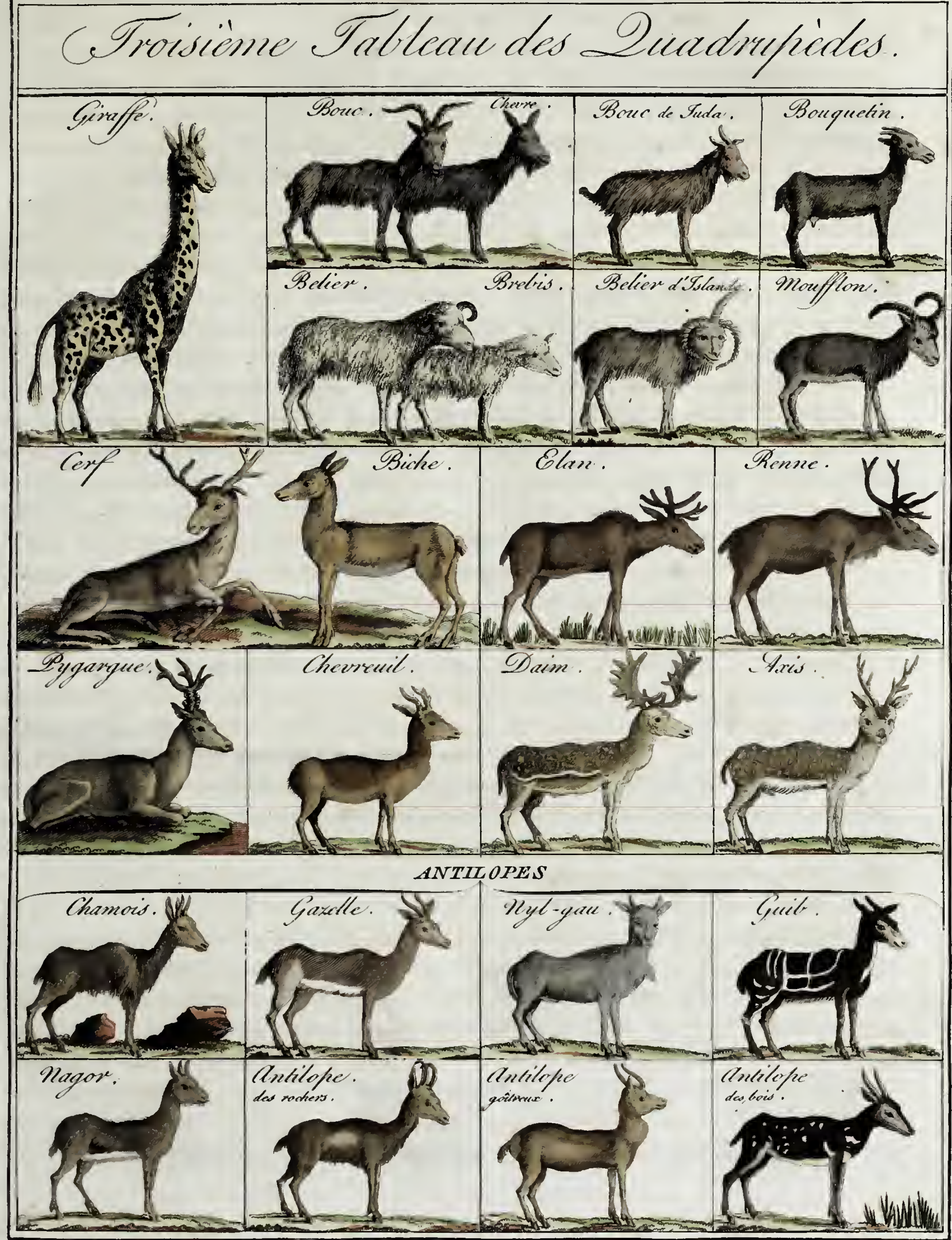
LE NYL-GAU. Quoique connu sous le nom de *Nyl-Gau* dans plusieurs endroits de l'Inde, ce quadrupède est appelé par les voyageurs, *Bœuf gris du Mogol*. Il est d'une nature moyenne entre le Taureau et le Cerf : son corps et ses cornes ressemblent à ceux du Taureau, et sa tête, son cou et ses jambes approchent beaucoup de ceux du Cerf. La femelle diffère tellement du mâle, qu'à peine pourrait-on croire qu'ils sont de la même espèce. Elle est infiniment plus petite; elle n'a point de cornes, et ressemble, par sa forme et sa couleur fauve, à une jeune Biche. — Le *Nyl-Gau* se nourrit d'avoine, mais il préfère l'herbe et le foin; il mange avec délices le pain de froment : quand il est altéré, il boit jusqu'à huit pintes d'eau. Il a l'odorat extrêmement fin; il est difficile à chasser : quand les Indiens peuvent le prendre vivant, ils lui percent les narines, y passent un anneau, et à l'aide d'une corde avec laquelle ils le conduisent, ils en font présent aux *Nababs* et autres grands seigneurs du pays. — Ces animaux ont une singulière manière de se battre entre eux. Quoiqu'à une distance assez considérable l'un de l'autre, ils se préparent au combat en tombant sur leurs genoux de devant, et alors ils s'avancent l'un vers l'autre assez rapidement, en se tortillant et restant toujours agenouillés : quand ils sont arrivés à une certaine distance, ils font un saut, se relèvent, s'élancent l'un contre l'autre, et se battent à outrance.

LE GUIB. Cet animal vit en société, et se trouve, par grandes troupes, dans les plaines et les bois du Sénégal ; il ressemble aux *Gazelles* par la figure du corps, la légéreté des jambes, par les yeux et les oreilles ; ses mœurs, ses habitudes sont à peu près les mêmes : il se nourrit d'herbages ; il aime beaucoup à brouter le bourgeon des jeunes arbres. — Son humeur est sauvage, et il se laisse difficilement approcher. — Sa couleur est d'un brun-marron ; cependant il se fait remarquer par plusieurs bandes blanches qui sont disposées en long et en travers, comme si c'était un harnois.

LE NAGOR. Cet animal est de l'espèce des Gazelles ; il est de la grandeur du Chevreuil. Ses cornes sont lisses et légérement courbées en avant de la tête ; elles n'ont pas six pouces de longueur. Le *Nagor* est d'un roux pâle ; il court très-vîte, et il est si léger, qu'il fait des sauts de sept à huit pieds de hauteur. Sa chair est très-bonne à manger ; il se nourrit d'écorces d'arbres, de grains et d'herbes. Il marche par petites troupes ; il aime à habiter les bords des fontaines et les bois marécageux. — On le trouve dans l'intérieur des terres du *cap de Bonne-Espérance.* On l'apprivoise avec peine, il s'attache difficilement.

ANTILOPES des *rochers*, *goîtreux* et des *bois.* — L'Antilope tient le milieu entre les Cerfs et les Chèvres : sa taille est élégante ; on peut le classer avec les *Gazelles.* Les *Antilopes* vont en troupes, et quand ils précipitent leur fuite, ils font des sauts et des bonds étonnans. — L'espèce de l'*Antilope* offre des variétés pour la grandeur. Les grands sont communs en Afrique et en Asie ; on les distingue, parce qu'ils sont plus farouches que les Gazelles, par la double flexion des cornes, et par le défaut de bande noire ou brune au bas des flancs. L'Antilope moyen est de la grandeur et de la couleur du Daim ; habite certaines contrées de l'Afrique. L'*Antilope des Indes* est la plus petite espèce ; il a les cornes pointues et longues d'un pied et demi. Les *prêtres Gentoux* portent ces cornes comme une marque de dignité. — On divise les Antilopes en plusieurs espèces, d'après les caractères tirés de la disposition de leurs cornes. — L'*Antilope des Rochers* ressemble beaucoup à nos Chèvres ; il est d'une agilité surprenante. On l'approche difficilement : la cime des montagnes, les pointes des rochers les plus aigus sont des lieux qu'il habite avec délices.

L'*Antilope goîtreux* se fait remarquer par une préominence sous le cou, près du poitrail ; son poil est ras et de couleur pâle ; son cri est semblable à celui des Chèvres. Cet animal court si vîte, qu'il est impossible aux meilleurs chiens de l'atteindre : on le chasse au faucon. — L'*Antilope des Bois* est de couleur fauve tachetée de brun ; il a les cornes droites et pointues, les oreilles longues, et la queue d'une longueur moyenne : il est taciturne, sauvage, et vivant isolé. — Ces animaux sont, sans contredit, de l'espèce des Gazelles, comme le *Kevel*, la *Corine*, la Gazelle *Tzeiran*, le *Koba*, l'*Algazil*, qui tous ont le même naturel, et qui diffèrent peu par la couleur, la forme des cornes, la hauteur et les habitudes.



J. G. de St. Sauveur del.

Quatrième Tableau des Quadrupèdes représentant le *Musc*, le *Chevrotain taché*, le *Lièvre*, le *Lapin*, l'*Hyrax de Syrie*, le *Castor*, le *Porc-Épic*, le *Couendou*, l'*Urson*, le *Paca*, le *Cabiaï*, le *Cochon-d'Inde*, le *Rat*, la *Souris*, le *Mulot*, le *Lemming*, le *Muscardin*, le *Loir*, le *Campagnol*, la *Taupe*, le *Musaraigne*, la *Marmotte*, la *Gerboise*, le *Kanguroo*, l'*Écureuil*, l'*Écureuil volant*, le *Mocock*, le *Vari*, le *Maki fauve*, le *Philandre géant*, l'*Aye-Aye*, la *Sarrigue femelle*, le *Phalanger*, le *Paresseux*, l'*Unau*.

LE MUSC ou *Porte-Musc* a la figure agréable : il porte le nom de l'odeur qui s'exhale d'une poche qui est sous le ventre près le nombril. Cette odeur était autrefois recherchée, elle est maintenant délaissée dans le magasin des parfumeurs. — Elle est différente par son odeur et par sa consistance, de celle de la *Civette*. Ce petit quadrupède, qui a près de deux pieds de hauteur, se trouve dans les parties orientales de l'*Asie*, dans le royaume de *Boutan* et de *Tunquin*, à la *Chine* et dans quelques parties de la *Tartarie moscovite*. Il a dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le *Chevreuil* et la *Gazelle*. Il a deux longues dents canines en crochet qui lui sortent d'un pouce et demi au-dehors des lèvres. Aucun animal de ce genre n'a plus de légéreté, de souplesse et de vivacité dans les mouvemens : quoique doux, timide et craintif, il est difficile à apprivoiser ; il semble né pour les bois, les forêts et la vie sauvage : les herbes et les racines sont sa principale nourriture.

LE CHEVROTAIN. Cet animal, plus petit que le *Musc*, ressemble un peu au *Cerf* par sa forme et sa légéreté : il est bien fait, et sa petite taille est bien proportionnée. Sa peau est d'un fauve doux, marquetée de taches blanches. Il habite les *Indes orientales* et les contrées du *Sénégal* : sa course est peu rapide ; il se fatigue aisément, car il ne va que par bonds et par sauts ; aussi les Nègres l'attrapent facilement à la course, et le tuent à coups de bâton ou de petites zagaies : sa chair est délicieuse à manger : il est doux, familier, et de la plus jolie figure. Il se nourrit de végétaux ; l'écorce des jeunes arbres lui plaît beaucoup. Il ne peut vivre que dans les climats excessivement chauds, et il est si délicat qu'on a beaucoup de peine à le transporter vivant en Europe ; il y périt en très-peu de temps.

LE LIÈVRE aime les bois, les prairies, les sites verdoyans et les fourrées ; il choisit un *gîte* qu'il habite : là il se repose et sommeille pendant le jour. La nuit il sort et va chercher sa subsistance. Il se nourrit d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de grains, et préfère les plantes dont la sève est laiteuse. Lorsqu'il fait un beau clair de lune, il cherche ses pareils : on les voit alors jouer ensemble, courir et sauter les uns après les autres ; mais timides à l'excès, le moindre mouvement, le bruit de la feuille qui tombe suffit pour les troubler et leur faire prendre la fuite. — Lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs qui lui font une guerre cruelle, il court rapidement, tourne et retourne sur ses pas, et gagne les montagnes, se dirigeant toujours à l'opposé du vent. La nature lui a donné une vue foible, mais elle l'a dédommagé par la bonté de l'ouïe, ce qui lui est d'un grand

secours dans ses courses et pour fuir le danger. — Il vit sept à huit ans, et se trouve abondamment partout et sous tous les climats. Ces animaux ne sont pas aussi sauvages que leurs habitudes paraissent l'indiquer. Ils sont doux et susceptibles d'une espèce d'éducation. On les apprivoise aisément; ils deviennent même caressans; mais attachés à la vie sauvage, dès qu'ils en trouvent l'occasion, ils se mettent en liberté, s'enfuient à la campagne, et ne reviennent plus aux lieux où ils furent élevés et nourris.

LE LAPIN ressemble au lièvre : il forme cependant une espèce bien distincte et séparée. Il est le fléau des jardins et l'ennemi des habitans des campagnes qui lui donnent continuellement la chasse et appellent à leurs secours les *chiens* et les *furets*. Le Lapin multiplie si prodigieusement, que la terre ne pourrait fournir à sa subsistance; mais la guerre cruelle que lui font ses ennemis diminue considérablement l'espèce, et le force de chercher son salut dans les trous qu'il se creuse dans la terre, où il se cache avec sa petite famille. — Ces animaux vivent huit à neuf ans; ils se nourrissent d'herbes, de grains, de racines, et aiment le jardinage avec délices. Leur chair est très-bonne à manger. Ils sont originaires des climats chauds. On en a transporté d'Europe dans les îles françaises de l'*Amérique*, qui ont très-bien réussi. — La paternité chez ces animaux est très-respectée. La famille a beau s'augmenter, ils lui sont tous subordonnés. Si la discorde règne parmi les lapins, et s'ils se disputent leur nourriture, on voit aussitôt accourir le doyen d'âge qui met le holà. Aussitôt tout rentre dans l'ordre, mais s'il en attrape quelques-uns aux prises, il les sépare et en fait sur-le-champ bonne et prompte justice.

L'HYRAX *de Syrie*, est de la forme et de la grandeur d'un *lapin*, mais un peu plus arrondi. Cet animal habite plus volontiers les crevasses des rochers; il est sauvage et difficile à apprivoiser. Il ne dort point le jour : quand la nuit arrive, il se retire dans le nid qu'il s'est fait, où il se fourre au milieu du foin dont il se couvre tout le corps. Son gîte est amplement garni de mousse et de feuilles d'épines et autres, qui lui servent de nourriture. Il est très-preste dans ses mouvemens : il saute avec beaucoup d'agilité de haut en bas, et toujours, comme le chat, il retombe sur ses quatre pattes. — Il est fort commun aux environs du Mont-Liban, dans l'Arabie pétrée, et dans toutes les parties hautes de l'Abyssinie.

LE CASTOR, animal presque amphibie, se trouve en Amérique, depuis le 30e degré de latitude nord jusqu'au 60e et au-delà, où ils sont très-communs, et l'espèce est toujours en moindre nombre à mesure qu'on avance vers le midi. C'est la même chose dans l'ancien continent; on en trouve en quantité dans les contrées les plus septentrionales. Il y en a aussi en Languedoc et dans les îles du Rhône, mais ils sont si rares que difficilement on les rencontre; c'est surtout dans le *Canada* qu'on rencontre cet animal si industrieux et si curieux dans ses travaux et sa manière de vivre. Le Castor, dans sa plus grande force, a trois ou quatre pieds de long et les jambes extrêmement courtes; il peut peser jusqu'à 60 livres. Sa queue est longue de dix à douze pouces, plate, ovale, large de cinq à six pouces et toute couverte d'écailles : il s'en sert comme d'un gouvernail pour se diriger dans l'eau, et de truelle quand il construit sa cabane. — C'est un animal assez doux, un peu triste et plaintif,

sans passions violentes. Il est toujours sauvage, ne s'attache pas volontiers; la liberté est pour lui le suprême bonheur. Loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas même se défendre. Le seul ennemi qu'il combat avec avantage est la *Loutre;* il la chasse et ne lui permet pas d'habiter les eaux qu'il fréquente.

Les sauvages disent que le Castor est un esprit, et non pas un animal. En effet, il a le caractère d'un père de famille et le génie d'un habile architecte; il juge de la longueur de l'hiver, et il pourvoit tellement à tous ses besoins, qu'il n'est jamais surpris par la famine. Les Castors s'assemblent ordinairement neuf, vingt, trente et plus, et combinent la bâtisse de leur maison, d'après la plus ou moins grande quantité d'eau; et pour n'être pas submergés entièrement en cas d'inondation, ils ont assez de pénétration d'esprit (qu'on nous permette l'expression) pour arrêter ou détourner le cours des petits ruisseaux qui les avoisinent. Lorsqu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande et décide tout : c'est lui qui est le maître; et lorsque l'arbre que les travailleurs coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté qu'il a désigné, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail du charpentier et du maçon y est observé avec le plus grand art. Les uns taillent les arbres; d'autres font les fondations avec une telle force, qu'un *mouton* ne pourrait faire entrer la pièce de bois avec plus de solidité; ils prennent ensuite du limon avec leur queue, dont ils se servent en guise de truelle, et font le ciment des murailles qui se trouvent à l'épreuve des injures du temps. Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivières, les lacs et les ruisseaux. Leurs maisons sont faites de bois, de joncs et de boue : elles ont environ six à sept pieds hors la surface de l'eau, et souvent trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres, grosses comme le bras, dont ils bouchent les vides avec de la terre et de la mousse : il y a plusieurs panneaux pour humecter leur queue, car ces animaux sont amphibies. Les Castors sont tous d'une grande prévoyance. Lorsque les eaux grossissent, ils montent à un autre étage : leurs provisions, qui sont des écorces de bois de tremble, sont la plus grande partie au fond de l'eau, dans le rez-de-chaussée de leur habitation; ils en mettent aussi dans le dernier étage. Quand ils bâtissent sur les rivières, leurs maisons font le demi-cercle, afin de rompre le fil de l'eau; et lorsqu'ils les établissent dans les lacs, elles sont en rond.

C'est principalement dans l'hiver que l'on fait la chasse aux *Castors*, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison. On les tue à l'affût; on leur tend des piéges amorcés avec du bois tendre et frais, ou on attaque leurs cabanes dans des temps de glace : ils s'enfuient sous l'eau; et comme ils ne peuvent pas y rester très-long-temps, ils viennent, pour respirer l'air, à des ouvertures pratiquées à la glace, et on les y tue à coups de hache. D'autres remplissent ces ouvertures avec de la bourre de l'*épi* de *typha*, pour n'être pas vus par les *Castors*, et alors ils les saisissent adroitement par les pieds de derrière. Lorsque les chasseurs, en détruisant ainsi les cabanes des Castors, en prennent un trop grand nombre, la société, trop affaiblie, ne se rétablit plus : ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité, se dispersent, et deviennent fuyards; leur génie, flétri par la crainte, ne s'épa-

nouit plus; ils s'enfouissent eux et tous leurs talens dans un *terrier* où, rabaissés à la condition des autres animaux, ils mènent une vie timide, ne s'occupent plus que des besoins pressans, n'exercent que leurs facultés individuelles, et perdent sans retour les qualités sociales que nous venons d'admirer; effets ordinaires que produit sur les animaux l'empire tyrannique de l'homme. On les appelle alors *Castors-terriers*.

LE PORC-EPIC n'est point un *porc* chargé d'épines; il approche beaucoup plus du lièvre ou du castor que du cochon, auquel il ne ressemble que par le grognement. Il a en total deux pieds et demi de longueur: ses jambes sont très-courtes; il a le corps couvert de piquans longs de 8 à 10 pouces, pointus comme des alènes, et colorés de blanc et de noir: ce sont de vrais tuyaux de plumes auxquels il ne manque que les barbes. Quand on l'irrite, il en est tout hérissé, et alors il est impossible de l'approcher; il les redresse par la contraction du muscle peaussier, comme le *paon* et le coq-d'Inde relèvent les plumes de leur queue. On le trouve dans les climats chauds, particulièrement dans l'Afrique, les Indes, la Perse, l'Espagne et l'Italie. Dans l'état de domesticité, ce quadrupède n'est ni méchant, ni farouche: on le nourrit aisément avec de la mie de pain, du fromage et des fruits. Lorsqu'il est libre, il dévore les herbes, les grains, dévaste les jardins et mange les légumes: sa chair, quoique fade, est bonne à manger. Il vit de douze à quinze ans.

LE COUENDOU est plus petit que le *porc-épic*, dont il diffère par la conformation, les habitudes et les pays qu'il habite; il n'a de lui que les piquans dont son corps est couvert, mais ils sont de moitié moins longs. Quoique friand de feuilles et d'écorces d'arbres, il est plus carnassier que frugivore. Il fait la chasse aux oiseaux, aux petits animaux et aux volailles: il dort le jour, et court la nuit; il monte sur les arbres, et se retient aux branches avec sa queue. Il habite ordinairement les lieux élevés des deux Amériques, depuis le Brésil et la Guyane jusqu'à la Louisiane: il est très-multiplié dans le Canada. Les sauvages teignent en rouge, en noir et en jaune ses piquans qu'ils refendent très-adroitement; ils en brodent des corbeilles, des bracelets et des ceintures dont leurs femmes se parent. On voit avec admiration beaucoup de ces petits ouvrages dans le cabinet des curieux.

L'URSON est le *Porc-Epic* de la Baie d'Hudson; aussi n'habite-t-il que les déserts du nord de l'Amérique; il ressemble beaucoup au castor pour la forme et la grandeur: comme lui, il a une double fourrure: la première est de poils longs et doux, et la seconde d'un duvet encore plus doux et plus mollet; mais, outre ces deux sortes de poils, il est tout couvert de piquans très-courts et presque cachés dans le poil. Les sauvages lui font la guerre, mangent sa chair, et après avoir arraché les piquans de sa peau, ils s'en servent au même usage que les épingles et les aiguilles. L'*Urson* dort beaucoup: sa nourriture favorite est l'écorce de genièvre: il fuit l'eau et craint de se mouiller; il habite sous les racines des arbres creux. En hiver, la neige lui sert de boisson; en été, il boit de l'eau et lappe comme un chien.

LE PACA est un petit quadrupède qui se trouve en grande partie dans l'Amérique méridionale; il ressemble au lapin, et pèse de 18 à 20 livres: sa chair a le goût de celle du

lièvre, et est très-recherchée par les habitans du pays. Ce petit animal a le grognement et l'allure du cochon ; comme lui il fouille la terre avec son museau pour chercher sa nourriture. Il est organisé de manière à plonger, et à rester une demi-heure sous l'eau sans revenir à sa surface, ce qui le rend très-difficile à chasser ; il se creuse des terriers comme les lapins. Sa pâture consiste en toutes sortes de fruits et de racines. Il s'accoutume aisément à la vie domestique : il est doux, sensible aux caresses, et aime qu'on le flatte. On fait de sa peau d'excellentes fourrures.

LE CABIAI est un quadrupède demi-amphibie qui se trouve dans toutes les terres basses de l'Amérique méridionale ; il a la grosseur d'un fort cochon, dont il diffère autant par les mœurs que par la conformation : comme lui il ne fouille pas la terre ; il se tient très-souvent dans l'eau où il nage comme une loutre ; il y cherche sa proie, et vient manger sur le rivage le poisson qu'il a pris : il se nourrit aussi d'herbes aquatiques, de grains, de fruits et surtout de cannes à sucre. On le voit presque toujours aller en compagnie de sept à huit ensemble, mais il ne marche que la nuit : son cri ressemble au braiement de l'âne. Il ne s'éloigne guère du bord des rivières, où il se précipite tout de suite au moindre danger : la chair de cet animal est huileuse, et a le goût d'un assez mauvais poisson. Au reste, le *Cabiai* est d'un naturel tranquille et doux, n'attaque jamais les autres animaux ; il vient à la voix, et suit assez volontiers ceux qui l'ont apprivoisé et qui le traitent bien ; mais, dans l'état sauvage, il paraît farouche, et fuit les lieux habités par l'homme. On ne connaît pas la durée de sa vie.

LE COCHON d'*Inde*. Originaire des climats brûlans du *Brésil* et de la *Guinée*, ce petit animal vit également dans les pays tempérés et dans les pays froids, en le mettant à l'abri de l'intempérie des saisons : il préfère pour sa nourriture les herbes et surtout le persil, mais il mange avec délices du son, de la farine, du pain et des fruits. Cet animal veut des soins ; il est délicat, frileux, ce qui exige qu'on le tienne, si on veut le conserver, dans un endroit sain, sec et chaud : son grognement ressemble à celui d'un petit cochon-de-lait. Il est naturellement doux et privé, quoiqu'il ne s'attache point ; il ne fait aucun mal, mais il est également incapable de bien faire.

LE RAT se multiplie d'une manière extraordinaire, malgré les *belettes*, les *chats*, les *souricières* et les *trappes*. Il se fixe partout où il trouve une nourriture abondante, et se plaît dans les greniers, les étables, dans les cuisines et dans tous les lieux où il peut trouver à vivre. Il est omnivore, et particulièrement carnassier ; il ronge la laine, le linge, les étoffes, les meubles ; fait des trous dans les murs ; se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides des charpentes ou des boiseries. Il en sort pour chercher sa subsistance, et y emmagasine toutes sortes de provisions, surtout lorsqu'il a des petits.

Ces animaux sont si voraces, qu'ils se font eux-mêmes la guerre ; ils se tuent et se mangent entre eux, pour peu que la faim les presse : les plus forts se jettent sur les plus faibles, leur ouvrent la tête, et mangent d'abord la cervelle, et ensuite le reste du cadavre. Cette guerre cruelle délivre les greniers et les magasins, qu'on serait obligé de démeubler et de déserter,

si les rats qui multiplient tant ne se détruisaient point eux-mêmes. Un gros *rat* est aussi fort qu'un jeune chat ; il a les dents de devant fortes et longues. La *belette* est obligée quelquefois de se battre avec lui ; elle s'élance, mord de toute la mâchoire avec acharnement, suce le sang de l'endroit entamé, et laisse là le cadavre de la victime qu'elle a immolée.

Outre les rats noirs, il y a des rats *gris*, *blancs* et *roux*. Les blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc. L'espèce entière et ses variétés paraît naturelle aux climats tempérés de l'*Europe*. Ceux qui ont été débarqués en Amérique, y ont multiplié d'une manière prodigieuse, et dévastent d'une manière effrayante les plantations.

LA SOURIS. Beaucoup plus petite que le rat, la Souris multiplie encore plus : elle a les mêmes habitudes, mais elle est plus faible, plus timide par nature et plus familière par nécessité. Elle ne sort de son trou que pressée par le besoin ; mais elle est entourée d'ennemis auxquels elle ne peut se soustraire que par son agilité et sa petitesse. Cet animal est très-vif, et n'est pas laid : on le trouve dans tous les lieux habités, et en *Amérique* où il a été transporté dans les vaisseaux et les balles de marchandises.

LE MULOT. Plus petit que le rat, plus gros que la *souris*, il est généralement répandu dans toute l'*Europe :* il habite les champs et les bois ; il est long-temps à croître, et varie considérablement pour la grandeur. Cet animal se retire ordinairement dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous les buissons et dans les troncs d'arbres : là, il amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes ou de faîne qui le mettent à l'abri de la famine : il est très-nuisible aux forêts, surtout à la plantation du chêne ; il va déterrer les glands dans les terres semées. Ces animaux se montrent, surtout en automne ; les gros mangent les petits.

LE LEMMING. Plus gros que la souris, il a le corps épais et les jambes courtes, ce qui ne l'empêche pas de courir assez vîte. Cet animal, qui dévaste les jardins et ruine les moissons, est regardé comme un fléau terrible parmi les habitans de la *Norwége et de la Laponie.* Les *Lemmings* descendent des montagnes en si grand nombre, que le pays bientôt ne suffit pas pour les faire subsister ; ils aboient comme des petits chiens, sont très-courageux, se défendent contre les animaux, et se jettent sur le bâton de l'homme, qu'ils tiennent si fort avec les dents, qu'ils se laissent enlever et transporter où l'on veut, sans vouloir le quitter. Ils se creusent des trous sous terre, et mangent des racines. Le nombre de ces animaux est si prodigieux, que quand ils meurent, l'air en est infecté et occasionne beaucoup de maladies. La chair du Lemming n'est pas bonne à manger.

LE MUSCARDIN. Gros comme la *souris*, il est le moins laid de tous les *rats ;* il a les yeux brillans, la queue touffue, et le poil d'une couleur agréable qui le distingue du *loir* et du *lerot*. Il n'habite jamais dans les maisons, rarement dans les jardins, mais dans les bois où il se retire au fond des vieux arbres où il reste seul ; il fait aussi volontiers son nid sur les noisetiers et dans les buissons : il a soin de se faire beaucoup de provisions en noisettes, en herbages et en fruits de toutes espèces. Il s'engourdit par le froid, se met en boule pour passer l'hiver, et ne se ranime que dans les temps doux. On le trouve en *France*, en *Italie* et dans quelques parties du *nord*.

LE LOIR. Par les habitudes naturelles, ce petit animal ressemble assez à l'écureuil : comme lui il habite les forêts, et saute, mais moins légérement sur les arbres, va de branche en branche, et se nourrit de faîne, de noisettes et de châtaignes ; il mange aussi les petits oiseaux. Il ne fait point de bauge au sommet des arbres comme l'*écureil*, mais il se fait un lit de mousse dans les troncs creux et sur des terreins élevés. Le *Loir* craint l'humidité, boit peu et ne s'apprivoise jamais ; il est courageux, et se défend contre ses ennemis, qu'il fait souvent repentir de leur audace. Cet animal a la queue couverte de poils beaucoup moins longs que ceux de l'écureuil : le froid l'engourdit, mais il se ranime au printemps. Il se trouve dans tous les climats tempérés de l'Europe.

LE CAMPAGNOL. Cet animal est plus répandu que le mulot; il habite les terreins élevés. Il est remarquable par la grosseur de sa tête et par sa queue courte et tronquée. Il se pratique un trou en terre, où il amasse du grain, des noisettes, et du gland. Les *Campagnols* s'assemblent dans l'été, lorsque les blés sont mûrs, et font de grands dommages : ils en coupent les tiges pour en manger l'épi. Ces animaux sont très-nuisibles ; heureusement qu'ils se mangent entre eux, et qu'ils ont un grand nombre d'ennemis à qui ils servent de pâture.

LA TAUPE a des yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire usage de la vue ; mais elle a l'organe de l'ouïe très-fin, le toucher très-délicat, beaucoup de force pour sa petitesse, le cuir ferme et le poil doux. Le mâle et la femelle s'aiment beaucoup : tous les deux ne songent qu'à leur sûreté, et trouvent dans la solitude et l'obscurité le bonheur qui en est le résultat. Cet animal ne sort de son trou que forcé par l'abondance des pluies d'été, ou lorsque le pied du jardinier en a affaissé le dôme. Il lui faut, pour sa retraite, une terre douce, fournie de racines succulentes, et surtout peuplée d'insectes et de vers dont il est très-avide : sa chair est bonne à manger. Il ne se trouve guère que dans les pays cultivés.

LA MUSARAIGNE. Ce petit animal remplit l'intervalle qui se trouve entre le *rat* et la *taupe* : il ressemble beaucoup à la *souris*, et porte avec lui une odeur forte qui lui est propre, et qui répugne aux *chats*. La *Musaraigne* habite pour l'ordinaire les greniers à foin, les écuries, les granges et les cours à fumier : elle se nourrit de grains, d'insectes et de chair pourrie. On la trouve aussi fréquemment à la campagne, dans les bois où elle vit de toutes sortes de grenailles. Elle se cache sous la mousse, sous les feuilles, les troncs d'arbres et quefois dans les trous abandonnés par les taupes : elle est très-commune en Europe.

LA MARMOTTE est le quadrupède chéri des enfans de la *Savoie*, qui tous les ans descendent des montagnes pour mettre un impôt sur la bienfaisance, en faisant danser le petit animal qu'ils portent dans une boîte. La *Marmotte* prise jeune s'apprivoise facilement ; elle apprend à saisir le bâton, à gesticuler, à danser, etc. Elle a beaucoup de force et de souplesse, n'attaque jamais, mais elle se défend avec vigueur si elle est attaquée : elle marche aisément sur ses pieds de derrière ; mange debout, grimpe sur les arbres, et monte entre deux parois de rochers, comme font les savoyards dans les cheminées. La *Marmotte* mange tout ce qu'on lui donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des choux, des hannetons, etc., mais elle est avide de lait et de beurre. Elle a la voix et le murmure d'un petit

chien, lorsqu'elle joue et qu'on la caresse ; mais lorsqu'on l'irrite, elle fait entendre un sifflet si perçant et si aigu, qu'il blesse le tympan.

Cet animal se plaît dans la neige et les glaces, ne se trouve que sur les hautes montagnes, et cependant est plus sujet qu'aucun autre à s'engourdir par le froid. C'est au commencement d'octobre qu'il se recèle dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au mois d'*avril*. Les *Marmottes* se réunissent plusieurs dans le même trou qu'elles ont tapissé de mousse et de foin. On prétend que lorsqu'elles font cette récolte, une d'entre elles se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend les pattes en haut pour servir de ridelles, et puis les autres la traînent par la queue. Ces animaux passent les trois quarts de leur vie dans leur habitation, et s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, et lorsqu'il y a quelque danger : lorsqu'elles sont en campagne, l'une d'elles fait sentinelle, et si elle apperçoit un homme, un aigle ou un chien, elle avertit les autres par un coup de sifflet, et ne rentre elle-même dans le terrier que la dernière. Les Marmottes vivent neuf à dix ans.

LA GERBOISE. La tête de cet animal est à peu près comme celle du lapin, mais il a les yeux plus ouverts et les oreilles moins grandes : ses pieds de devant sont très-courts, et ne touchent jamais la terre ; ses jambes de derrière sont extrêmement longues, nues et de couleur de chair, aussi bien que son nez et ses oreilles. La Gerboise, qui est très-commune dans les parties orientales de l'Afrique, se trouve aussi dans le nord ; mais cette différence de climat a fait subir à l'espèce de grandes variétés. En général ces animaux qui cachent leurs pieds de devant dans leur poil, ensorte qu'ils paraissent n'avoir que leurs pieds de derrière, ne marchent pas en avançant un pied l'un après l'autre, mais ils sautent légérement et très-vîte, à trois ou quatre pieds de distance, et toujours debout comme des oiseaux ; en repos, ils sont assis sur leurs genoux. Ils ne dorment que le jour, et jamais la nuit ; ils mangent du grain et des herbes, sont d'un caractère assez doux, quoiqu'ils ne s'apprivoisent presque jamais : ils se creusent des terriers où ils passent l'hiver, ayant eu soin, pendant l'été, d'y faire un ample magasin de provisions.

LE KANGUROO, que l'on a vu au Jardin des Plantes, est un singulier animal qui ne se trouve nulle part que sur le continent de la *Nouvelle-Hollande ;* il ressemble, par la figure, à un lévrier. Il ne marche pas sur ses quatre jambes ; il saute sur les deux de derrière. Ses jambes de devant n'ont que huit pouces de longueur, et celles de derrière en ont vingt-deux. Il marche par sauts et par bonds, relève ses jambes de devant tout près de la poitrine, et ne paraît s'en servir que pour creuser la terre : sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé.

L'ÉCUREUIL est un animal facile à apprivoiser : la nature l'a placé dans les bois, dont il est l'hôte le plus aimable, le plus leste, et le plus gentil de corsage. L'Écureuil a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos : sa queue se relève en forme de panache, et ombrage son petit corps d'une manière agréable. Propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, comme les oiseaux il habite sur les arbres, court de branche en branche et parcourt les forêts en sautant d'un arbre à l'autre : là, il fait

son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend sur la terre que lorsque le vent de la tempête agite la cime des arbres. Ce joli petit animal se plaît avec l'homme; il prend dans sa main la nourriture qu'il aime, et se cache dans les habits de son maître. Il craint l'eau, et l'on assure que lorsqu'il est forcé de traverser quelque rivière, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Si par hasard on touche à l'arbre où il se tapit, il quitte sa bauge, et va d'arbre en arbre se cacher sous la feuillée la plus épaisse: il ne s'engourdit pas comme le *loir* pendant l'hiver, mais il séjourne, va, sort et revient dans sa bauge où, pendant l'été, il a fait provision de noisettes. Trop léger pour marcher, il va par petits sauts et par petits bonds, et grimpe en un instant sur l'arbre le plus élevé. La bauge de l'Écureuil est impénétrable à la pluie; elle est chaude, commode et bien tapissée : il l'habite avec ses petits. L'Écureuil se peigne, se polit avec les pieds de devant; il est propre, n'a aucune mauvaise odeur : sa chair est bonne à manger, et le poil de sa queue sert à faire d'excellens pinceaux.

L'ÉCUREUIL *volant* ou *Taguan* ressemble au chat par la figure : on ne le trouve guère qu'aux *îles Philippines :* les insulaires lui ont donné le nom de *Taguan*. Il a des ailes comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, et dont il se sert pour sauter d'un arbre sur un autre, quelquefois à la distance de plus de vingt pieds. Quelques voyageurs l'ont nommé *civette volante*, et d'autres, *singe volant*. Lorsqu'il saute d'un lieu e à un autre, il étend ses membranes, et paraît alors comme s'il était aplati : lorsqu'il est en repos, on ne voit point ses ailes. Il dort presque toute la journée; il est très-peureux, et a les mœurs très-douces; il aime la chaleur, et soutient difficilement le froid. La nuit, il va chercher sa nourriture, qui consiste en fruits et racines. Il mange de la même façon que les écureuils, avec ses pattes de devant, et assis sur son derrière.

LE MOCOCK, ou *Mococo*, est un joli animal, d'une physionomie fine, et d'une figure élégante et svelte; il se fait remarquer par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière, et par sa belle et grande queue qui est toujours en mouvement, et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement blancs et noirs. Le Mocock a les mœurs douces : dans son état de liberté, il vit en société, et on le trouve à Madagascar, par troupes de trente à quarante. Il s'apprivoise assez pour aller seul à la promenade et revenir au logis, sans craindre qu'il s'enfuie : il est d'un naturel silencieux; il saute plutôt qu'il ne marche; il est frugivore, difficilement il se met en colère, et par son extrême douceur il se fait chérir de ses maîtres.

LE VARI diffère du Mocock par le naturel et la conformation; il est plus grand et plus sauvage, il est même d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. Quand il est en amour ou en fureur, il varie tellement ses accens, et fait un tel bruit dans les bois, que, s'il y en a deux, il semblerait qu'il y en a un cent : sa voix qui tient du rugissement du lion, est effrayante la première fois qu'on l'entend. Il est originaire de l'Afrique orientale, et notamment de Madagascar, où on le trouve en grand nombre, ainsi qu'au Mozambique, et autres terres voisines de ces îles.

LE MAKI est une espèce de *Mongous*, un peu plus petit que le *Mocock;* il a le poil plus soyeux et un peu frisé. Cet animal est fort sale et incommode; il faut toujours le tenir à la chaîne, car quand il peut s'échapper, difficilement on peut le reprendre; il aime les fruits, le sucre, et surtout les confitures : frileux par nature, il craint le froid et l'humidité; il aime le feu, et quand il est devant une cheminée, il se tient debout comme une personne pour se chauffer. Il est brusque dans ses mouvemens, et pétulant par boutade : quoiqu'assez doux, il mord cruellement quand on le taquine, même les personnes qu'il connaît le mieux: il se nourrit de fruits, de graines; il aime beaucoup le pain.

LE PHILANDRE *de Surinam.* Il a les yeux brillans et environnés d'une couleur brun foncé, le reste du corps est d'un jaune blanchâtre. Ses pieds ressemblent aux mains d'un singe; il a la queue très-longue et prenante comme celle des sapajous : son grognement ressemble à celui d'un cochon de lait. Cet animal produit jusqu'à cinq et six petits à-la-fois; ils montent sur le dos de leur mère, et s'y tiennent en accrochant leur queue à la sienne : dans cette situation qui leur est très-familière, elle les porte partout, et les transporte avec autant de sureté que de légéreté.

LE SARIGUE ou l'*Opossum* est originaire et habitant des contrées méridionales de l'Amérique : il est d'une laide figure; car, outre ses oreilles de *chouette* et sa queue de *serpent*, il a la gueule fendue jusqu'auprès des yeux : son corps paraît toujours sale, et porte avec lui une odeur fétide; sa chair cependant n'est pas mauvaise à manger. — Cet animal marche mal, et court lentement, mais en revanche il grimpe sur les arbres avec une extrême facilité : il se cache dans le feuillage, ou bien il se pend par la queue, contrefaisant le mort, afin de mieux attraper les petits oiseaux. Quoique carnassier et même avide de sang, il mange assez de tout, des reptiles, des cannes à sucre, des raisins, et même des feuilles et des écorces d'arbres : il n'est ni féroce ni farouche, et on l'apprivoise aisément. La femelle a sous le ventre une [illegible] cavité en forme de poche, dans laquelle elle reçoit et allaite ses petits.

LE PHALANGER. Cet animal appartient à l'Amérique méridionale : il est de la taille d'un lapin; il est remarquable par l'excessive longueur de sa queue et l'alongement de son museau. Le nom qu'il porte vient de ce qu'il a les phalanges singulièrement conformées. De quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derrière sont armés, le premier est soudé avec son voisin, ensorte que ce double doigt fait la fourche, et ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Le pouce est séparé des autres doigts, et n'a point d'ongle à son extrémité. Cet animal est doux, frugivore et facile à apprivoiser.

L'AYE-AYE, LE PARESSEUX, L'UNAU. On a donné le surnom de *Paresseux* à plusieurs espèces de petits quadrupèdes, à cause de la lenteur de leurs mouvemens et de la difficulté qu'ils éprouvent à marcher. Les descriptions que les auteurs en ont données, ne présentent que confusion, et n'offrent de rapports que dans leur allure. Ils ont les mêmes habitudes, ne peuvent supporter le froid, et craignent la pluie; ils habitent les endroits les

Quatrième Tableau des Quadrupèdes.

Musc | Chevrotain taché | Lievre | Lapin | Hyrax de Syrie

Castor | Porc Epic | Couendou | Urson | Paca

Cabiai | Cochon d'inde | Rat | Souris | Mulot | Lemming

Muscardin | Loir | Campagnol | Taupe | Musaraigne | Marmotte

Gerbois | Kanguroo | Ecureuil | Ecureuil volant | Mocock

Vari | Maki fauve | Philandre | Aye-Aye

Sarrigue femelle | Phalanger | Pareſseux | Unau

J. G. de St. Sauveur del.

plus chauds du Nouveau-Monde. On en trouve au *Ceylan* et au Bengale. — Voici l'analyse de ce qu'en dit M. de Buffon : Autant, dit notre illustre écrivain, la nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les *singes*, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans les *paresseux*, et c'est moins paresse que misère, c'est défaut, c'est dénuement, c'est vice dans la conformation : point de dents incisives ni canines, les yeux obscurs et couverts, la mâchoire aussi lourde qu'épaisse, le poil rude, les cuisses mal emboîtées, les jambes trop courtes et point d'assiette de pied ; enfin la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle, tout paraît résulter de cette conformation bizarre et négligée. Ils n'ont point d'armes pour attaquer ni se défendre ; nulle moyen de sécurité, nulle ressource de salut dans la fuite. Confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés ; ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure ; grimpant avec peine, se traînant avec douleur, une voix plaintive, qu'ils n'osent élever que la nuit, tout annonce leur misère. Faute de dents, ces pauvres animaux ne peuvent ni saisir une proie, ni se nourrir de chair, ni même brouter l'herbe : réduits à vivre de feuilles et de fruits sauvages, ils consument du temps à se traîner au pied d'un arbre, il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches ; et pendant ce lent et triste exercice, qui dure quelquefois plusieurs jours, ils sont obligés de supporter la faim et les plus pressans besoins : arrivés sur leur arbre, ils n'en descendent plus ; ils s'accrochent aux branches, ils les dépouillent par parties, en mangent les feuilles, et passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir délayer par aucune boisson cette nourriture aride : lorsqu'ils ont ruiné leur fonds, et que l'arbre est entièrement nu, ils y restent encore retenus par l'impossibilité d'en descendre. Enfin, quand le besoin se fait de nouveau sentir, qu'il presse, et qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant descendre, ils se laissent tomber, et tombent très-lourdement comme un bloc, une masse sans ressort, car leurs jambes roides et paresseuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup. A terre, ils sont entièrement livrés à la rapacité de tous leurs ennemis : comme leur chair n'est pas absolument mauvaise, les hommes et les animaux de proie les cherchent, et les tuent.

CINQUIÈME TABLEAU DES QUADRUPÈDES représentant le *Fourmillier*, le *Tamanoir*, le *Tatou*, la *Chauve-Souris*, l'*Oreillard*, l'*Ours noir*, l'*Ours blanc*, le *Glouton*, la *Volverenne*, le *Sanglier*, le *Babiroussa*, le *Verrat*, le *Blaireau*, l'*Hérisson*, le *Vison*, la *Fouine*, la *Marte*, la *Zibeline*, le *Furet*, le *Coati*, la *Mouffette*, le *Grison*, la *Civette*, le *Zibet*, la *Genette*, la *Loutre*, le *Chien*.

LE FOURMILLIER est placé dans les espèces du *Tamanoir*. Il est originaire de la *Guyane*, et ne se plaît que dans les pays chauds : il est un peu plus grand que nos gros écureuils. Il monte sur les arbres, et se tient suspendu aux branches par l'extrémité de sa

queue : il aime beaucoup les fourmis, qu'il recherche avec avidité ; il est sauvage, et s'apprivoise peu : sa marche est lente, et le chasseur l'atteint facilement. Lorsqu'on l'attaque, il entre en fureur, il saisit le bâton qu'on lui présente, il s'y attache, et se laisse ainsi transporter où l'on veut. Sa chair n'est pas agréable, et on en fait peu d'usage.

LE TAMANOIR habite les climats les plus chauds de l'Amérique, tels que ceux du Brésil, de la Guyane et du Pays des Amazones, etc. Il court lentement, et beaucoup plus lourdement que le cochon ; mais il est bon nageur, et traverse facilement les plus grandes rivières : comme il a des griffes dont les muscles et les tendons sont d'une grande force, il a le plus grand avantage en se défendant contre les animaux, même les plus féroces du grand continent de l'Amérique. On l'apprivoise difficilement.

LE TATOU. Cet animal présente plusieurs espèces très-variées : il est originaire de l'Amérique méridionale ; il est recouvert d'un têt osseux au lieu de poil. On en distingue les diverses espèces par les bandes plus ou moins nombreuses qui se trouvent sur cette enveloppe écailleuse qui ne leur couvre point tout le corps comme dans les *tortues*. Ces animaux ne sont pas méchans, mais ils sont destructeurs ; quand ils peuvent pénétrer dans quelque jardin, ils le ravagent en entier, aussi sont-ils surveillés ; et comme ils se remuent avec peine, on les attrape facilement. Ils se cachent dans les terrains où ils se creusent des trous bien plus promptement que ne le font les taupes. On se sert de petits chiens quand on leur fait la chasse, et ils sont bientôt pris ; mais s'ils se trouvent au bord d'un précipice, alors ils se ramassent dans leur espèce de coquille, se laissent tomber, et roulent comme une boule sans se faire aucun mal. Ils sont sauvages, et aiment l'état de liberté.

LA CHAUVE SOURIS. Cet animal est laid, difforme, et ne ressemble à rien, quoiqu'on lui trouve quelque chose de la *souris*. Il y en a de plusieurs espèces, mais les mœurs et les habitudes sont les mêmes : la tête de quelques-unes est horrible à voir. En général, tout leur corps est raccourci, ou alongé, sans proportion, sans grace, et comme à l'aventure. Elles inspirent une extrême répugnance, même lorsqu'elles errent ou voltigent dans les belles nuits de l'automne et de l'été. — Ce qui les place entre les quadrupèdes et les oiseaux, c'est qu'elles ont une membrane qui leur couvre les bras et forme à-la-fois leurs ailes et leurs mains. Cette membrane se réunit à la peau du corps, et leur enveloppe en même temps les jambes. C'est à l'aide de cette membrane, que la *Chauve-Souris* voltige dans les airs pour y attraper les moucherons, les cousins et les papillons dont elle est très-friande. Triste, sombre, solitaire, habitant les cavernes, elle ne sort jamais qu'après le coucher du soleil pour chercher sa nourriture, et enlaidir les lieux qu'elle fréquente. On la trouve dans tous les pays chauds et tempérés. — Ces animaux errent pendant l'été, mais ils se cachent pendant tout l'hiver qu'ils sont engourdis et restent attachés à la voûte des souterrains par les pieds de derrière. Les *Chauve-Souris* sont généralement voraces et carnassières : on prétend que leur chair est bonne à manger. — Elles ont été regardées par les anciens, comme des animaux malfaisans et cruels ; ils les désignaient sous le nom de *harpies, et de vampires.* — Il y en a, dit-on, de si monstrueuses et de si fortes, qu'elles sucent le sang des chevaux

et des mulets, sans que ces animaux puissent se défendre : malheur à l'homme qui aurait l'imprudence de dormir en plein air, ou qui ne fermerait pas l'entrée de sa maison !

L'OREILLARD, qui se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, est plus commun que la *chauve-souris* proprement dite. Il est beaucoup plus petit, mais ses oreilles sont d'une grandeur démesurée. Ses ailes sont plus courtes, et il a le museau moins gros, et plus pointu : ses mœurs sont les mêmes. Sa figure est laide et désagréable à voir.

L'OURS. Ce quadrupède habite les montagnes, les bois épais et les cavernes sombres. Sauvage, il fuit les hommes, et cherche les lieux où la nature a multiplié les preuves de son antique existence. Une caverne sombre dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile : il s'y retire seul, et y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans sortir pendant plusieurs semaines. — L'*Ours* a les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher très-bons ; il a les bras et les jambes charnus comme l'homme, et frappe avec les pieds de devant comme ce dernier avec ses poings. Une fois levé sur ses jambes, il est très-fort.

L'*Ours brun*, qui se trouve assez communément dans les Alpes, est féroce et souvent carnassier, mais il faut que la faim le presse, car il mange avec plaisir du pain, des fruits, et des raisins. L'*Ours noir*, qui habite les pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique, est plus grand, moins farouche, et refuse constamment de manger de la chair ; il est si friand de miel et de lait, qu'il se laisserait plutôt tuer que de lâcher prise.

L'Ours jeune, musclé, suit son maître et lui obéit, mais il faut s'en défier et le traiter avec circonspection ; s'il est vieux, il ne peut s'apprivoiser. On prend les *Ours* de plusieurs manières : dans les pays froids, un chasseur intrépide leur enfonce dans la gorge un stilet aiguisé par les deux bouts ; l'animal, qui ne peut alors refermer sa gueule, forcé par la douleur, est obligé de suivre le chasseur. En *Suède*, en *Pologne*, on jette de l'eau-de-vie sur du miel, et on saisit l'Ours étourdi par l'ivresse. La chasse de l'*Ours* est généralement dangereuse, car si l'animal n'est que blessé, il court au chasseur qu'il assomme, ou qu'il étouffe dans ses bras. Cette chasse est productive ; la peau de l'Ours est une fourrure très recherchée, et la quantité d'huile qu'on retire de son corps est très-considérable. L'*Ours*, à raison de la graisse dont il est chargé, est très-bon nageur : sa chair est bonne à manger ; les sauvages de l'Amérique septentrionale en font le plus grand cas.

L'OURS BLANC se trouve seulement dans les terres les plus *septentrionales* et au voisinage de la *mer glaciale*. Il a la tête longue et le cou long : il aboie à peu près comme les chiens. Il est beaucoup plus agile, plus délié, et est plus grand que les grands *Ours* de terre.

Cet animal est féroce et cruel ; il attaque les animaux, même les hommes, et déterre les cadavres : il n'est point amphibie, et ne peut vivre dans l'eau, quoiqu'il s'y plaise ; mais il plonge seulement, et se relève bientôt après pour venir respirer. Il aime le sang, et va à la chasse des *phoques* et des petites baleines. Pour réussir, il se gîte sur des glaçons : là il attend sa proie ; mais si son attente est trompée, ou que le glaçon soit poussé en pleine mer par les courans ou par les vents, il meurt de faim. Ceux qui arrivent par hasard vivans sur

les côtes de l'*Islande* et de la *Norwége*, se jettent sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer. S'ils sont eux-mêmes attaqués par des pêcheurs, et s'ils sont blessés, ils nagent aussitôt vers le canot qui porte leurs ennemis, mais c'est ordinairement sans succès, car on parvient bientôt à les tuer. On tire beaucoup d'huile de leur graisse.

LE GLOUTON est plus grand que le *Blaireau*, dont il a à peu près les mêmes formes. Il habite les grandes forêts de la *Dalécarlie*, de la *Laponie*, et se trouve dans toutes les terres qui avoisinent le nord, tant en *Europe* qu'en *Asie*. Il est cruel et féroce, c'est le vautour des quadrupèdes. Lent dans sa marche, la ruse supplée à la légéreté qui lui manque; il se jette sur les élans et les rennes, et s'y attache si fort avec les griffes et les dents, que rien ne peut l'en séparer. Assis sur leur croupe ou sur leur cou, il leur suce le sang, les dévore en détail jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort. — La chair du *Glouton* est très-mauvaise à manger : on ne lui donne la chasse que pour avoir sa peau qui fait une magnifique fourrure. — Malgré sa grande férocité on parvient à l'apprivoiser; on en a vu même à qui on avait donné des talens, et appris plusieurs petits tours, comme à la *marmotte*.

LA VOLVERENNE ressemble beaucoup au blaireau et au glouton, par la forme du corps : sa voix tient de l'aboiement du chien et du glapissement du renard. Sa peau est fort estimée en pelleterie : son poil, qui est assez long, est lisse, touffu et extrêmement doux. Cet animal aime les pays froids et montueux de la *Laponie*, de la *Sibérie* et de la *Norwége*. Comme le renard, il se fait des terriers, et se nourrit d'oiseaux, de lièvres, de rats, etc.; mais souvent le *Glouton* qui est son ennemi le surprend, et le force, pour éviter la mort, de lâcher sa proie : alors il se sauve, et le Glouton achève de dévorer ce que son bénin pourvoyeur s'était procuré avec bien de la peine.

LE SANGLIER, comme le cochon domestique, semble n'appartenir à aucun des genres sous lesquels les naturalistes ont classé les animaux quadrupèdes; il paraît faire par son organisation l'extrémité des diverses espèces vivipares, et se rapprocher des espèces ovipares. Cet animal est farouche, vorace et extrêmement sauvage : il est armé de défenses dont il fait quelquefois un usage funeste, surtout lorsqu'il est attaqué. Il entend, voit et sent de fort loin; aussi le chasseur est-il obligé, pour le surprendre, de l'attendre en silence pendant la nuit, et de se placer sous le vent. Ces animaux forment des espèces de troupes, et lorsqu'ils sont attaqués, ils se défendent et se secourent réciproquement : les plus gros font face, en se pressant en rond les uns contre les autres, et en mettant les plus petits au centre. Pendant le jour le Sanglier reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais et dans le plus fort des bois : à la nuit, il en sort pour aller chercher sa nourriture. Il aime avec délices le blé et les avoines : il vit de vingt-cinq à trente ans et plus.

LE BABIROUSSA. Cet animal ressemble assez au Sanglier par la forme du corps, et cependant il n'est pas de l'espèce du *cochon;* il n'en a ni la tête, ni les soies, ni la peau : il est couvert d'un poil court et doux comme de la laine. Ce qui distingue le *Babiroussa* ou *Barbiroussa* de tous les autres animaux, ce sont quatre énormes défenses dont deux sortent de la mâchoire supérieure, et forment un demi-cercle jusqu'au-dessus des yeux; les deux

autres partent de la mâchoire inférieure. Comme celles du sanglier, elles sont d'un très-bel ivoire, plus net, plus fin, mais moins dur que celui de l'éléphant. Ces énormes défenses donnent à ces animaux un air formidable ; cependant ils sont moins dangereux que nos sangliers, et s'apprivoisent assez facilement. On les trouve toujours en troupes, et marchant avec assez de vîtesse : mais ils exhalent une odeur forte qui les décèle, et attire les chiens : ils se défendent alors avec courage ; cependant s'ils se croient trop faibles pour résister, ils courent se jeter à l'eau, où ils nagent et plongent comme le canard ; de cette manière ils échappent aux chasseurs. Le *Babiroussa* se trouve en *Asie* et dans quelques contrées méridionales de l'Afrique. On dit sa chair bonne à manger, mais ayant un goût fade et sauvage.

LE VERRAT ou *Cochon* est un animal domestique très-répandu dans les quatre parties du monde. Il paraît être le plus brut de tous les quadrupèdes : toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, et toutes ses sensations se réduisent à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente. Sa chair est excellente à manger, et le chaircutier habile sait en tirer un bon parti en flattant d'une manière sensuelle le palais des gourmets. — On l'engraisse avec de l'orge, des choux, des légumes, du son et du maïs, etc. Quand on le mène aux champs, il se nourrit de faîne, de châtaignes, de glands et de racines, etc. — C'est lui qui découvre la truffe délicieuse que son gardien s'empresse de lui enlever pour la céder aux riches. — La Truie, qui est la femelle du Cochon, est très-féconde ; elle a douze mamelles, et cependant elle a quelquefois vingt petits qui la suivent. Par un de ces préjugés ridicules, les Mahométans et les Juifs sont privés de cet animal utile ; on leur a dit qu'il était immonde, et dès-lors ils n'osent ni le toucher, ni s'en nourrir ; c'est même une des clauses de leur religion.

LE BLAIREAU. Cet animal, qui ne se trouve que dans les climats tempérés de l'Europe, est lourd, bas des jambes, paresseux, défiant et solitaire. Il recherche les lieux sombres, les bois épais et les cavités de la terre, où il se creuse une demeure souterraine : il passe les trois quarts de la vie dans ce séjour ténébreux, et n'en sort que pour aller chercher sa nourriture. Il ne s'écarte guères, et dès qu'il sent le moindre danger, il rentre dans son gîte : s'il est surpris par les chiens, il se défend courageusement jusqu'à la dernière extrémité. Le *Blaireau*, pris jeune, s'apprivoise aisément, joue avec les petits chiens, et suit comme eux son maître : il n'est ni méchant, ni gourmand, mais il est carnassier, et préfère à tout la viande crue ; cependant on le nourrit avec des fruits, des noix, des graines et des racines, etc. Il est naturellement frileux, et ceux qu'on élève dans les maisons ne veulent jamais quitter le coin du feu. Sa chair est assez bonne à manger.

L'HÉRISSON se trouve dans toute l'Europe, à l'exception des pays froids. Ce quadrupède a reçu de la nature une armure épineuse, avec laquelle il sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer : il a peu de force et nulle agilité pour fuir le danger, mais il rebute les chiens et les autres animaux qui l'attaquent, en leur offrant ses piquans, qu'ils n'osent mordre ou toucher, crainte de se blesser. Il aime beaucoup les fruits, et rien de si singulier que de le voir dans les vergers se rouler sur les poires et les pommes tombées ;

dès qu'il sent que ses pointes ont pénétré dans le fruit, il s'enfuit aussitôt dans son terrier, et fait alors son champêtre repas. Quelques naturalistes contestent la vérité de ce fait. — On trouve le Hérisson dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, et dans les fentes des rochers; il mange peu, et se passe assez long-temps de nourriture. Il dort une partie de l'hiver : il marche pendant toute la nuit, et reste renfermé tant qu'il est jour; rarement on le voit autour des habitations. Il est ombrageux, et se laisse approcher difficilement.

LE VISON ressemble à la *fouine* par la forme du corps, par ses mœurs et ses habitudes. On trouve cet animal dans l'Amérique septentrionale : sa fourrure est douce, lustrée et soyeuse, qualité qui lui est commune avec le *castor* et la *loutre*, dont la peau est plus belle que celle de ces mêmes animaux qui habitent le nord de l'Europe.

LA FOUINE est très-répandue dans les pays tempérés de l'Europe, et même dans les climats chauds, comme à Madagascar et aux Maldives. Elle habite les vieux bâtimens, les greniers à foin et les trous de murailles : elle a la tête petite, le corps alongé, les jambes très-courtes, et la queue longue et bien touffue. Cet animal est gentil, a de la physionomie, l'œil vif et le saut léger, les membres souples et le corps flexible. C'est l'ennemi des colombiers et des poulaillers; il tue les pigeons, les poulets, qu'il emporte dans son terrier pour nourrir ses petits : il prend aussi les souris, les rats, les taupes et les oiseaux. On apprivoise la Fouine lorsquelle est jeune, mais il faut la tenir à la chaîne, parce qu'elle aime la liberté : toujours sauvage, elle cherche à mordre, pour peu qu'on la contrarie; il faut s'en méfier. Elle refuse toute autre nourriture que la chair crue : elle vit de sept à huit ans; sa peau est assez estimée. Sa chair n'est point bonne à manger, elle est fade au goût.

LA MARTE se distingue de la *fouine* par sa gorge qui est jaune, et par son poil qui est bien plus fin, mieux fourni et moins sujet à tomber. On la trouve en quantité dans le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique : sa fourrure est très-recherchée; on en apporte de très-belles du *Canada;* les plus estimées viennent du *Kamschatka.* La *Marte* fuit les lieux habités et les lieux découverts; elle aime la solitude : elle demeure au fond des forêts, parcourt les bois, et fait la guerre aux oiseaux, aux *écureuils,* aux *mulots* et aux *lerots.* Il faut être très-rusé pour lui faire la chasse; quand elle a été long-temps poursuivie par les chiens, elle s'élance sur un arbre, et regarde alors ses ennemis passer avec tranquillité. Il est bien difficile de l'apprivoiser.

LA ZIBELINE se trouve en *Sibérie.* Elle habite les bords des fleuves, les lieux ombragés et les bois les plus épais : elle saute très-lestement d'arbre en arbre, et se cache du soleil dont elle craint les rayons. Elle fait son nid avec de la mousse et du gazon qu'elle place dans des creux d'arbres : elle dort une grande partie de la journée, et fait ses courses pendant la nuit. Carnivore et herbivore, elle est toujours en guerre avec les belettes, les écureuils, les lièvres et les rats; elle aime beaucoup le poisson, le fruit, les herbages et les légumes. On lui fait la chasse pendant l'hiver, parce que sa fourrure est alors bien plus belle qu'en été; elle est fine, adroite, et les chasseurs doivent être bien expérimentés s'ils veulent réussir. Les *Zibelines* les plus noires sont les plus estimées.

LE FURET est un joli petit quadrupède du genre des *belettes*, qui ne peut subsister en France que comme animal domestique. Quoique facile à apprivoiser, il est fort colère. On s'en sert pour la chasse du lapin dont il est le plus grand ennemi : il a peu d'instinct, même pour trouver sa nourriture ; il faut en avoir soin, et le nourrir à la maison, avec du son, du pain et du lait : il dort presque toujours ; mais ce sommeil ne lui tient lieu de rien, car dès qu'il s'éveille, il cherche à manger.

LE COATI habite seulement les climats méridionaux de l'Amérique : c'est un animal de proie qui se nourrit de chair et de sang. Il égorge les petits animaux, les volailles, mange les œufs, et cherche les nids d'oiseaux ; c'est probablement par cette conformité de naturel, qu'on l'a regardé comme une espèce de petit renard. Il est farouche, méchant et très-courageux : on le chasse avec difficulté, car il se défend avec tant de vigueur, qu'il met presque toujours en déroute les chiens les mieux dressés. On se sert de piéges pour le prendre.

LA MOUFFETTE. Cet animal se trouve dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale : quand on l'irrite, il répand une odeur si forte et si mauvaise, qu'elle suffoque comme la vapeur souterraine, qu'on nomme *mouffette*, d'où il tire probablement son nom : il a les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que le *putois* d'Europe. Il ne se nourrit que de fruits et de graines. Il habite dans des terriers, et détruit les vergers et les plantations.

LE GRISON est un animal qui se trouve à la *Guyane*, et qui paraît être d'une espèce voisine de la *belette* et de l'*hermine ;* toute la partie supérieure de son corps est couverte d'un brun-foncé. Cette couleur est séparée, près de la tête, par une raie blanche qui prend son origine à une épaule, passe par-dessous les oreilles au-dessus des yeux et du nez, et s'étend jusqu'à l'autre épaule. Le *Grison* fournit aux pelletiers une fourrure recherchée par quelques personnes. Il est carnassier, et a les mêmes habitudes que la belette.

LA CIVETTE et LE ZIBET. Ces deux petits quadrupèdes sont originaires des climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie : ils vivent cependant dans les pays tempérés et même froids, pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air, et qu'on leur donne des alimens succulens et choisis. Tous deux portent un sac dans lequel se filtre une humeur odorante : le parfum de la *Civette* est très-fort, et celui du *Zibet* est d'une violence extrême et beaucoup plus vif que celui de la *Civette*. On nourrit beaucoup de ces animaux en Hollande, où l'on fait un très-grand commerce de leur parfum. Pour recueillir ce parfum, on enferme l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner ; elle s'ouvre par le bout : on tire l'animal par la queue, et on le contraint à demeurer dans cette situation, en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel les jambes de derrière se trouvent prises. On fait ensuite entrer dans le sac qui contient le parfum, une petite cuiller avec laquelle on racle avec le plus grand soin toutes les parois intérieures, et on dépose la matière qu'on en retire dans un vase bien couvert. Cette opération se répète deux ou trois fois par semaine. — On les nourrit avec de la chair crue et hachée, des œufs, du ris, des oiseaux, de jeunes poulets, et surtout avec du poisson dont ils sont très-friands. — Ces animaux sont naturellement farouches et même un peu féroces ; cependant on les apprivoise

assez pour les approcher et les manier sans grand danger. — Dans l'état de liberté, ils vivent de chasse, sautant comme des chats, et courant aussi vîte que les chiens ; ils se nourrissent alors d'oiseaux, de mulots, de rats, etc. Ils ont l'œil extrêmement étincelant, et on assure qu'ils voient dans l'obscurité ; mais rien n'ajoute à la vérité de ce fait.

LA GENETTE se trouve dans le *levant* et en *Espagne ;* il y en a aussi dans nos provinces méridionales : elle est assez commune dans le *Poitou.* Elle n'habite guère que dans les endroits humides et le long des ruisseaux : elle est un peu plus grande que la *fouine*, et lui ressemble beaucoup par la forme du corps, le naturel et les habitudes. La *Genette* a aussi sous la queue, comme la *civette* et le *zibet*, un sac dans lequel se filtre une espèce de parfum ; mais l'odeur ne se conservant pas, on n'en fait pas usage dans le commerce. La peau de cet animal fait une fourrure légère et très-jolie, parce que le poil en est doux, mollet, brillant de couleur, et marquée d'une grande quantité de petites taches noires.

LA LOUTRE est généralement répandue en Europe, et se trouve aussi dans l'Amérique septentrionale. Elle est sauvage, cruelle, vorace et extrêmement avide de poissons : elle ne quitte guère le bord des rivières et des lacs, et souvent on l'a vu dévaster tout un étang. Elle nage aussi vîte qu'elle marche, parcourt les eaux douces, remonte et descend les rivières les plus rapides et les plus étendues. Quand elle ne peut pas se procurer du poisson, des écrevisses, des rats-d'eau, elle se nourrit alors de l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange aussi de l'herbe quand elle est fraîche et nouvelle. — Sa chair a un goût de mauvais poisson. Le poil de la *Loutre* ne mue guère. Sa peau d'hiver est assez recherchée, et fait de très-bonnes fourrures dont les pelletiers tirent un bon parti.

LE CHIEN est l'animal qui, par excellence, a toutes les bonnes qualités intérieures ; le seul qui, sans doute, fut destiné à vivre près de l'homme, à l'aimer d'une manière toute particulière, à en être aimé : il console ce roi de la nature, quelquefois si malheureux ; il le sert, partage ses plaisirs et ses peines ; il le suit en tous lieux ; jamais il ne le quitte, et meurt quelquefois de douleur et de chagrin s'il a perdu le maître dout il a fait choix, ou que le hasard lui a donné dès sa naissance. Le chien a de la beauté, de la vivacité, de la force, de la légéreté. Chez le *fermier*, cet animal si utile est le gardien fidèle des troupeaux, la sentinelle de nuit, la terreur des méchans, et le ministre rigoureux des volontés du berger qui lui confie la garde des animaux qu'il conduit dans les champs, dans les prairies et à l'abreuvoir. Près du *chasseur*, le Chien est un animal ardent et docile, plein d'intelligence et de sagacité ; tantôt il est le *limier* qui quête, le *lévrier* qui s'élance, l'*épagneul* qui suit à la piste l'animal qui s'enfuit, le *chient courant* qui poursuit le lièvre, le *dogue* qui attaque et combat les animaux féroces. Dans la *maison des grands*, le chien est ce *danois* superbe qui précède l'équipage, le commençal fidèle du logis, qui veille, fait sa ronde, gronde, menace, et punit l'importun et l'être vil qui veut s'approprier le bien d'autrui. Dans le *boudoir*, il est la folie des belles : dans l'*asile* du pauvre, il est à-la-fois le gardien, l'ami, et le consolateur de son maître.

Le chien cependant a des défauts, mais ce sont ceux des bons cœurs. L'homme serait



J.G. de St Sauveur dél.

trop humilié si son ami était trop parfait. Il est jaloux, envieux, emporté, vorace, gourmand; il est sale quelquefois dans ses appétits. Le chien offre dans son espèce des variétés infinies, des races nombreuses qui diffèrent par la grandeur de la taille, la figure du corps, l'aboiement et la forme des membres, ensorte qu'il ne reste rien à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure.

Sixième et dernier Tableau des Quadrupèdes représentant le *Lion*, la *Lionne*, le *Tigre*, le *Léopard*, la *Panthère*, l'*Once*, le *Cougouard*, le *Serval*, le *Chat domestique*, le *Lynx*, le *Caracal*, *l'Hyenne*, le *Chacal*, l'*Adive*, le *Renard*, le *Loup*, le *Veau marin*, le *Morse*, le *Lamentin*.

LE LION et LA LIONNE. — Le Lion est le roi des déserts. Cet animal a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, et la voix terrible: sa tête et ses épaules sont couvertes d'une ample et longue crinière qu'il agite et hérisse à volonté dans ses instans de fureur. Sa force est prodigieuse; il la doit à ses muscles qui sont élastiques, fermes, et qui lui servent à faire des bonds et des sauts étonnans: d'un coup de sa queue il peut terrasser un homme. Les Lions de la plus grande taille ont environ huit à neuf pieds de longueur depuis le muffle jusqu'à l'origine de la queue, qui elle-même a quatre pieds. La Lionne ne porte point de crinière, et prise dans toutes ses dimensions, elle est environ un quart plus petite. Les Lions n'habitent que les climats secs et brûlans de l'Afrique et de l'Asie; ils sont susceptibles d'être apprivoisés jusqu'à un certain point, et de recevoir une espèce d'éducation. Le Lionceau élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément; il est doux pour ses maîtres, et même caressant, mais il ne faut pas qu'il souffre de la faim, ou le contrarier hors de propos. Il s'irrite des mauvais traitemens, et en garde le souvenir, comme il conserve la mémoire des bienfaits. Avec beaucoup de soin, ce beau quadrupède peut multiplier dans les pays tempérés; il est trois ou quatre ans à croître, et sa vie est d'environ vingt-cinq ans. La *Lionne* met bas au printemps, et fait quatre petits et quelquefois six. L'amour maternel dans la Lionne est extrême: moins courageuse et plus tranquille que le Lion, elle devient plus intrépide et plus terrible, lorsqu'elle a ses lionceaux: elle ne connaît alors aucun danger; elle se jette indistinctement sur les hommes et sur les animaux, qu'elle met à mort; elle se charge ensuite de sa proie, elle la porte et la partage à ses petits, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang, à déchirer et à dévorer la chair. — Le Lion paraît n'avoir pas l'odorat aussi parfait, ni les yeux aussi bons que la plupart des autres animaux de proie: son rugissement est si fort, que quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts, il ressemble au tonnerre. Il voit la nuit; il ne dort pas long-temps et s'éveille aisément. Lorsqu'il veut saisir sa proie, il se cache et se tapit dans un endroit fourré, d'où il s'élance et saisit l'animal qui passe devant lui;

il mange beaucoup à-la-fois, et se remplit pour deux ou trois jours; il supporte long-temps la faim, mais il ne peut supporter la soif. Il préfère la chair du chameau à celle de tous les animaux; il aime aussi celle des éléphans : quand il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds; il lui faut par jour environ quinze livres de viande crue. Le Lion craint beaucoup les serpens; il s'arrête et fuit, si on lui montre même l'effigie de cet animal. On le chasse avec des chiens de taille bien dressés, et bien appuyés par des hommes à cheval : on le prend quelquefois en lui dressant des piéges dans une fosse profonde; il devient doux dès qu'il est pris, et se laisse attacher, museler, et conduire où l'on veut. Sa peau, qui fut autrefois la tunique des héros, sert maintenant aux Mores de lit et de manteau : on l'emploie en Europe à faire des housses pour les chevaux de carrosse et de main.

LE TIGRE. On donne ce nom à tous les carnivores dont la peau est marquée de taches arrondies et séparées, mais on le donne particulièrement au vrai *Tigre* des Indes orientales, ou *Tigre royal*. Cet animal est le plus méchant, le plus féroce des habitans des déserts : cruel sans nécessité, il joue avec la victime qu'il déchire, qu'il immole : il se plaît au milieu du carnage; dévaste, égorge sans pitié, même quand il est rassasié. Fier et indompté, sûr de trouver la mort, il brave hardiment l'homme sur lequel il se précipite furieux. Il a soif de sang, il a besoin du meurtre; et si rien ne s'offre à sa fureur avide, il osera attaquer le lion, dévorera ses propres enfans, et déchirera leur mère qui voudrait les défendre. Le Tigre est trop long de corps et trop bas sur ses jambes, mais c'est ce qui ajoute à sa force, à sa souplesse : il marche toujours en cherchant sa proie; ses yeux hagards se portent de tous côtés : il bondit à chaque instant; il s'élance dans la plaine, et fait des bonds prodigieux qui lui servent pour atteindre sa proie et la terrasser.

Le Tigre est jaloux, et ne souffre jamais d'associé ni de partage; rarement l'homme parvient à adoucir son caractère; il ne peut supporter ni les injures, ni les bienfaits. La femelle du *Tigre* produit quatre ou cinq petits : lorsqu'on a l'audace de les lui ravir, malheur à celui qui n'a pas employé tous les moyens nécessaires pour sa sureté, car elle poursuit le ravisseur, avec fureur et jusqu'à extinction! — Les princes et les rois, dans l'*Afrique* et dans l'*Asie*, se font une gloire de chasser cet animal qui, par sa force et son courage, s'est rendu le plus redoutable de tous les habitans des forêts.

LE LÉOPARD. Ce quadrupède carnassier se trouve au Sénégal, à la Guyane, et dans quelques autres pays méridionaux du vieux continent : il n'a guère plus de quatre pieds de longueur, et sa queue deux pieds et demi. La peau de cet animal est belle, et se vend fort cher. Les nègres regardent le Léopard comme le roi des forêts, ce qui produit dans le pays une plaisante coutume. Lorsqu'ils ont pris un de ces animaux dans un des villages où le roi ne demeure pas, les habitans du village royal vont au-devant des porteurs du Léopard mort, pour se battre avec eux, croyant qu'il leur serait honteux qu'un autre roi que le leur entrât dans la place sans qu'ils eussent résisté auparavant. On en vient d'abord aux mains; mais leur combat cesse bientôt à l'arrivée d'un député du roi nègre qui introduit les athlètes dans le village; on les mène en triomphe sur le marché où tout le peuple est

assemblé : là, on dépouille le *Léopard*, et on lui arrache les dents; c'est le lot du roi : puis on fait cuire sa chair, et on la distribue au peuple, qui passe tout ce jour-là comme si c'était une fête solemnelle. Le roi n'en mange pas, parce que, dit-il, nul animal ne mange son semblable : il ne veut pas même s'asseoir sur la peau, ni marcher dessus; et pour éviter ce malheur, il la fait vendre aussitôt. Quant aux dents, il en fait présent à ses femmes qui les pendent à leurs habits, et en font des colliers mêlés de corail. C'est avec les zagaïes et les flèches que les nègres tuent ce terrible animal, qui se défend avec la plus grande opiniâtreté, et tant qu'il a un reste de vie; mais son plus grand ennemi est le *tigre* qui, étant plus fort et plus alerte, en détruit un grand nombre.

LA PANTHÈRE habite les mêmes pays que le *léopard* et le *tigre*. Son air est farouche, et son regard cruel; ses mouvemens brusques, et son cri semblable à celui d'un dogue en colère. Malgré son naturel fier et inflexible, on parvient à la dompter plutôt qu'à l'apprivoiser, mais elle ne perd jamais son caractère dur et féroce. — Lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse, il faut beaucoup de soin pour la dresser, et encore plus pour la conduire et l'exercer. On la mène sur une charrette, enfermée dans une cage dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paraît; elle s'élance sur la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse et l'étrangle : mais si elle manque son coup, elle devient furieuse, et se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande crue qu'il lui jette pour calmer sa fureur. — La *Panthère* se plaît beaucoup dans les forêts touffues; elle fréquente le bord des fleuves et les environs des habitations isolées, où elle cherche à surprendre les animaux domestiques, mais rarement elle se jette sur les hommes, quand même elle y serait provoquée.

L'ONCE est beaucoup plus petit que la panthère, n'ayant le corps que d'environ trois pieds et demi de longueur : il habite l'Afrique et les climats les plus chauds de l'Asie. Quoique ses mœurs et son naturel soient à peu près les mêmes que ceux de la *panthère*, on l'apprivoise, et on le dresse plus facilement pour la chasse; on s'en sert à cet usage en *Perse* et dans plusieurs autres pays de l'*Asie*. Sa peau, comme celles du tigre, du léopard, et de la panthère, est précieuse, et fournit une très-belle fourrure. Dans l'état de liberté, il habite le plus épais des forêts; il grimpe avec facilité sur les arbres les plus élevés, où il poursuit les chats sauvages, et les autres animaux qui lui servent de nourriture.

LE COUGOUARD n'est point marqué de bandes longues comme le tigre, ni de taches rondes, comme la panthère et l'once. Quoique plus faible, cet animal est aussi féroce : il aime l'ombre des forêts, il grimpe sur les arbres, où il dévore sa proie sans la dépecer. Ce quadrupède carnassier habite la Guyane; il s'apprivoise difficilement. On fait de sa peau des housses de cheval : sa chair est maigre, elle a un fumet très-désagréable, et n'est point bonne à manger. Les nègres cependant l'aiment, et s'en font, dit-on, un régal.

LE SERVAL se trouve aux *Indes*, au *Sénégal* et au *cap de Bonne-Espérance*. Il est leste et féroce, et a les mêmes habitudes que la panthère : sa peau est marquée de taches noires et blanches. Beaucoup plus gros que le chat sauvage, il lui ressemble par la figure :

il fait sa bauge sur les arbres, et est toujours en guerre avec les oiseaux et les singes dont il fait sa nourriture. Il est d'un naturel si sauvage et si farouche, que ni les bons, ni les mauvais traitemens ne peuvent l'adoucir : sa peau donne aux pelletiers une très-belle fourrure.

LE CHAT *domestique*. Le chat est un animal infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser. — Quoique les chats, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un minois hypocrite, un penchant décidé pour la rapine, un naturel pervers que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer; cet animal ne paraît sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, et ne se prêter au commerce que pour en abuser; en un mot, il est moins ami de l'homme, que familier par intérêt ou par habitude. — Le chat est joli, léger, adroit, et très-voluptueux; il aime surtout ses aises, et cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer. Il vit une douzaine d'années, quoiqu'il soit très-dur et très-vivace. Cet animal est chasseur en naissant : son grand art consiste dans la patience et l'adresse. Il reste immobile à épier les animaux faibles; il joue long-temps avec sa victime, puis il la tue. Les chats sont pour la plupart à demi-sauvages, ne fréquentant que les greniers et les toits, la cuisine et l'office; en général, ils s'attachent à la maison, et non à celui qui l'habite. Ils dorment peu, et voient très-bien au milieu des ténèbres; ils marchent en silence et sans faire de bruit, pour surprendre leur proie : ils aiment les viandes cuites et tendres, le poisson cuit ou cru, et par-dessus tout, les oiseaux, les rats et les souris. Cet animal est très-propre; il se cache pour rendre ses excrémens, et les recouvre de terre : son poil s'électrise aisément, et l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité, lorsqu'on le frotte avec la main, surtout à *rebrousse-poil*. Il craint l'eau, le froid et les mauvaises odeurs.

LE LYNX a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable et gai; il a les mœurs et la propreté du *chat*. Il est un peu plus grand que le renard : il vit de chasse, poursuit sa proie sur les arbres, et déclare la guerre aux cerfs, aux chevreuils, aux lièvres, aux oiseaux : lorsqu'il apperçoit sa victime, il s'élance dessus, la prend à la gorge, et lui suce le sang. On l'appelle aussi *loup cervier* : il habite le nord de l'*Allemagne*, la Moscovie, la Sibérie, le Canada, et aussi les autres parties septentrionales de l'un et de l'autre continent. On fait avec sa peau de très-belles fourrures. Tout ce que les anciens ont débité sur cet animal et sur ses prérogatives, est faux : sa vue n'est pas assez perçante pour pénétrer les corps opaques, et il n'est pas vrai que son urine puisse devenir un corps solide, une pierre précieuse. Tous les naturalistes regardent de pareilles assertions comme des fables.

LE CARACAL ressemble au loup cervier par la forme du corps, et est de la grandeur du renard, mais beaucoup plus féroce et plus fort. Il habite les climats les plus chauds, tels que la *Barbarie*, la *Nubie* et la *Lybie*. Il vit de proie comme le tigre; il est carnassier : il suit à la chasse le lion qui, lorsqu'il est rassasié, le laisse profiter des débris de son repas. C'est pourquoi, trompés par les apparences, plusieurs voyageurs ont appelé cet animal le *guide* ou *le pourvoyeur du lion*. Il peut assaillir un chien d'une grande taille, le déchirer et

le mettre à mort. Il s'apprivoise difficilement ; on peut le dresser pour la chasse lorsqu'il est jeune ; on s'en sert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins, et même les grands oiseaux. On le tient enfermé dans une cage, et on le nourrit avec de la viande crue.

L'HYENNE. L'Hyenne est de la grandeur du loup ; son corps est plus court et plus ramassé ; ses oreilles sont longues, droites, nues ; elle a les yeux placés comme ceux du chien. Sauvage, solitaire, carnassier et cruel, cet animal habite les fentes des rochers et les cavernes qu'il a su se creuser : d'un naturel féroce, il ne s'apprivoise jamais ; il vit de proie à l'exemple du loup ; mais plus fort, plus hardi, il attaque les hommes, les troupeaux, pénètre dans les bergeries. Courageuse par nature, l'Hyenne se défend contre le Lion, ne craint pas la Panthère, et terrasse l'once : lorsque la disette se fait sentir, elle creuse la terre avec ses pieds, et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes, dont elle se nourrit. Elle se trouve dans les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, surtout en Arabie. On dit qu'elle se prend facilement au son des instrumens ; mais c'est peut-être un conte comme tous ceux auxquels la terreur qu'inspire cet animal a donné naissance.

LE CHACAL. Ce quadrupède tient le milieu entre le loup et le chien pour le naturel : son poil est d'un jaune-roux assez brillant. Cet animal habite les climats brûlans de l'Afrique et des Indes ; il joint à la férocité du loup, un peu de la familiarité du chien : il est criard, souple, agile, et ne marche jamais seul, mais toujours par troupes de 20, 30 ou 40. Ils se rassemblent pendant la nuit pour la chasse, et vivent de petits animaux et de volailles. Ils pénètrent dans les bergeries qu'ils dévastent. Faute de nourriture, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes : c'est un animal très-incommode et très-nuisible par ses cris, se vols et ses excès. On l'apprivoise difficilement.

L'ADIVE habite une grande partie des contrées de l'*Afrique* et de l'*Asie* ; il se plaît généralement dans les pays chauds, où il est connu sous le nom de *loup doré* ; il ressemble beaucoup au loup par le poil, la figure et la queue : ses mœurs sont à peu près les mêmes. Son espèce est très-voisine de celle du *chacal*, mais il est moins farouche et plus facile à apprivoiser. En état de liberté, il est carnassier et sauvage : privé, il se familiarise et mange de tout. Cet animal marche dans les forêts, accompagné d'un nombreux cortége, et fait une guerre cruelle à tous les petits animaux : sa peau sert à faire de belles fourrures.

LE RENARD. Si la tête du Renard n'était pas plus grosse à proportion que son corps, il pourrait être classé parmi les variétés nombreuses du chien ; mais ce qui le distingue encore de l'animal favori de l'homme, c'est son naturel farouche, car il ne s'apprivoise pas aisément. Il est madré, et ses ruses sont multipliées : ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et avec combinaison. Sans s'exposer au danger, sans attaquer les bergers ni les chiens, il réussit, parce qu'il ne donne rien au hasard, qu'il veille à sa conservation, et qu'il ne veut point se fier à la légéreté de sa course, mais à la prudence, à la circonspection et à l'instinct. Le terrier qu'il habite, il le choisit avec intelligence, il le dispose avec art ; il n'y séjourne que pour sa sureté, et passe la plus grande partie du

temps à se tenir couché dans les lieux les plus fourrés des bois. Le Renard a les sens fins et délicats : lorsqu'il est attaqué, il se défend avec courage, et s'il est blessé, il ne pousse aucune plainte. Les *Renards* dorment la plus grande partie du jour, et le soir ils vont à la maraude. La chasse au Renard est très-amusante : comme l'animal y déploie tout son instinct rusé, il exerce le génie du chasseur et l'habileté des chiens bassets qu'on emploie de préférence. On prend aussi le Renard au trébuchet, et on lui dresse des embûches.

LE LOUP habite les bois, les antres des rochers, les sinuosités des montagnes et tous les lieux déserts. La faim l'attire dans les plaines, où son appétit pour la chair peut être satisfait : c'est là qu'il emploie les moyens que lui donne la nature pour s'emparer de sa victime. Fort, agile, rusé, il attaque, il combat, il saisit et dévore sa proie : souvent il triomphe des bergers et des chiens, mais quelquefois aussi il trouve la mort au lieu de la victoire. L'homme a mis sa tête à prix ; les animaux sauvages lui échappent par la rapidité de leur course, il est bien souvent réduit à mourir de faim. Naturellement poltron et grossier, il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité. Le Loup a dans sa forme quelque chose du chien ; mais si la nature se plut à donner aux chiens les plus aimables qualités, l'instinct le plus heureux, elle a donné tous les défauts contraires au Loup. On ne peut guère trouver de dissemblance morale plus grande et plus directement opposée que celle qui règne entre ces deux animaux : non-seulement ils sont incompatibles, mais ils sont antipathiques par nature. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule. Un chien de forte race s'indigne, attaque le loup avec courage, le combat, et s'il triomphe, il laisse gissant sur la terre le cadavre de son ennemi, et se contente de la victoire : mais s'il est vaincu, le loup le dévore.

Le Loup vit de quinze à vingt ans ; quoique très-vorace, il peut passer trois ou quatre jours sans manger, pourvu qu'il ne manque pas d'eau. Il a beaucoup de force, surtout dans les muscles du cou ; il saisit et porte à sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, et court plus vîte que les bergers ; il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre. Son cou est si court, qu'il ne peut le fléchir facilement, ce qui l'oblige en quelque sorte à tourner tout son corps quand il veut regarder de côté. Cet animal préfère la chair vivante à la chair morte ; il aime la chair humaine. Partout on fait la guerre aux Loups ; on les distingue aisément par les traces qu'ils laissent sur la terre. Cette chasse est l'occupation des hommes riches et puissans ; le Gouvernement la protège, et on se sert de tous les moyens pour détruire cet animal vorace, nuisible et destructeur. On fait avec sa peau des fourrures grossières, mais qui sont chaudes et durables.

LE VEAU MARIN est une espèce d'amphibie vivipare qui fait la nuance entre les quadrupèdes et les cétacées ; il a la tête ronde comme l'homme, et le museau large comme la loutre. Le climat naturel à cet animal, dont le nom générique est *Phoque*, est le *nord;* il peut vivre aussi dans les zones tempérées, et même dans les climats chauds, car on en trouve quelques-uns sur les rivages de presque toutes les mers d'Europe et jusque dans la Méditerranée. Le *Veau marin* ou *Phoque* se distingue des autres animaux par sa figure,

son intelligence et ses facultés ; il est susceptible d'éducation ; on le nourrit alors en le tenant souvent dans l'eau : on lui apprend à saluer de la tête et de la voix ; il s'accoutume à celle de son maître ; il vient lorsqu'il s'entend appeler, et donne plusieurs autres signes d'intelligence et de docilité. Le Phoque a le sentiment vif et la conception prompte : il aime beaucoup sa femelle et ses petits ; il ne craint ni le froid ni le chaud ; il vit indifféremment d'herbes, de poisson, de chair, et habite également l'eau, la terre et la glace. Il est comme manchot, ou plutôt estropié des quatre membres. Ses bras, ses cuisses et ses jambes sont presque entièrement enfermés dans son corps, et les extrémités sont plutôt des nageoires que des pieds, qui peuvent l'aider en nageant, mais qui, sur terre, ne lui permettent que de se traîner ; cependant il marche beaucoup plus vîte qu'on ne pourrait l'imaginer, et souvent, quoique blessé, il échappe par la fuite au chasseur. Le *Veau marin* vit plus de cent ans, et aboie à peu près comme le chien ; il aime le bruit du tonnerre, l'orage, les éclairs et la tempête. Cet animal dort beaucoup ; on peut alors l'approcher, et c'est la meilleure manière pour le prendre.

LE MORSE, par la forme du corps, ressemble au phoque, mais il est beaucoup plus grand, plus fort et plus gros. On le trouve dans les mers du Groenland, vers la nouvelle Zemble et dans le Canada, vers le golfe de Saint-Laurent. Animal vivipare et amphibie comme les phoques, il se tient dans l'eau, va sur terre et sur les glaçons ; il se nourrit des mêmes alimens, vit de même en société, et voyage en grand nombre. Les défenses de cet animal paraissent plus compactes et plus dures que l'ivoire de l'éléphant, et presque aussi blanches ; elles lui servent à se traîner sur les glaces et à franchir les rochers. Cet animal marche en troupes dans les temps calmes, près de l'embouchure des rivières ; les petits nagent toujours devant leurs mères ; ils vivent aussi en famille, et chaque mâle a sa femelle.

Le *Morse* est courageux, peu attentif ; doux par nature, on le prend avec facilité, parce qu'il se laisse approcher. Quand on le harponne, il se débat ; alors ses camarades accourent à son secours, et essaient de briser la corde ou d'arracher le *harpon*, mais en vain ; elles entrent en fureur, mais malgré leur audace et leur attaque, l'homme triomphe de leurs efforts. On fait la chasse à ces animaux pour leur enlever leurs défenses, ainsi que leur graisse, dont on retire une huile aussi bonne que celle de la baleine.

LE LAMENTIN est un animal amphibie ; on en voit de toute grandeur. Il y en a qui ont plus de vingt pieds de longueur sur six à sept pieds d'épaisseur à l'endroit où le corps est le plus gros ; ils pèsent depuis cinq cents jusqu'à huit et douze cents livres : sa tête, plus grosse que celle d'un bœuf, est hideuse en comparaison du corps. Le Lamentin est vivipare ; il a le sang chaud, et n'est point dangereux ; il est même d'un caractère doux et n'a point de dents de devant, mais seulement une callosité dure, avec laquelle il pince l'herbe qu'il va chercher, en remontant les fleuves, sur les bords du rivage : il nage bien, et préfère les eaux douces aux eaux salées. Quoiqu'informes à l'extérieur, ces animaux sont à l'intérieur très-bien organisés, et si l'on peut juger de la perfection de l'organisation par

le résultat des actions extérieures, ils seront peut-être plus parfaits que les autres, car leur naturel et leurs mœurs semblent avoir quelque chose de l'intelligence et des qualités sociales. Ils paraissent aimer l'homme, et s'en approchent aisément. Ils se réunissent en troupes avec leurs petits au milieu d'eux, et se prêtent dans les dangers des secours mutuels. On en a vu essayer d'arracher le harpon du corps de leurs compagnons blessés, et souvent l'on voit les petits suivre de près le cadavre de leurs mères jusqu'au rivage où les pêcheurs les conduisent : ils ont autant de fidélité dans leurs amours que d'attachement à leur société. On trouve cet amphibie dans plusieurs fleuves de l'Amérique, dans l'*Orenoque* particulièrement, et dans plusieurs autres grandes rivières des environs de *Cayenne*. — Ces animaux sont très-timides : ils s'enfuient promptement sous l'eau, dès qu'ils entendent le moindre bruit. Il leur arrive souvent de s'endormir ayant le muffle hors de l'eau; c'en est assez pour les faire découvrir par les pêcheurs. — Pour prendre le *Lamentin*, on tâche de s'en approcher sur une nacelle ou un radeau, et on lui lance avec force une grosse flèche attachée à un très-long cordeau, à l'extrémité duquel on a eu soin de mettre un fort morceau de liége pour servir de renseignement. Les nègres sont fort adroits à cet exercice. Dès que de l'avant de leur canot, ils ont harponné un *Lamentin*, ils laissent filer la corde qui y est attachée : l'animal blessé s'enfuit; les nègres, guidés par le morceau de liége qui est au bout de la corde, le suivent aisément; et s'il revient de nouveau à portée, ils lui lancent aussitôt un second harpon, afin d'accélérer la perte de son sang : souvent une heure suffit pour l'épuiser. Lorsque l'animal est mort, il vient sur l'eau, alors les nègres le mettent dans leur pirogue avec une adresse singulière. La chair du *Lamentin* est un aliment assez communément employé par une partie des habitans de la Guadeloupe, de Saint-Christophe et des îles voisines, où l'on en apporte tous les ans plusieurs navires chargés. Sa peau est beaucoup plus épaisse que celle du bœuf, et peut être tannée : lorsqu'elle est bien préparée, elle donne un cuir très-fort. Quand on ne veut pas se donner cette peine, on en fait des courroies, des baudriers, et même des semelles de souliers très-durables.

Sixième et dernier Tableau des Quadrupèdes

Lion Lionne Tigre Léopard

Panthère Once Cougouard Serval

Chat Domestique Linx Caracal Hyenne

Chacal Adive Renard Loup

Amphibies

Veau marin Morse Lamantin

J. G. de St Sauveur del.

DES OISEAUX.

L'oiseau est présenté, par les naturalistes, comme un animal bipède, ovipare, dont le corps est couvert de plumes, ayant deux ailes pour s'élever dans les airs ou pour se soutenir, et qui peuvent être regardées comme ses pattes de devant : ses deux pattes naturelles peuvent passer pour ses pattes de derrière. L'oiseau en repos paraît ordinairement stupide et pesant, mais lorsqu'il déploie ses ailes, et qu'il s'élève dans les vastes régions de l'air, il plaît à l'œil étonné qui le suit, et qui admire sa légéreté, sa souplesse et la vîtesse de ses mouvemens.

Tous les oiseaux proviennent d'œufs. La manière de vivre des volatiles, la variété de leurs couleurs suivant les saisons, leur chant, la différence de leur figure et de leur grandeur, tout doit être l'objet des études du naturaliste.

On divise les oiseaux en sédentaires et en passagers, ce qui amène nécessairement une autre subdivision. Les oiseaux *domestiques*, les oiseaux des *bois*, les oiseaux des *plaines*, les oiseaux d'*eau douce* ou de *mer*, les oiseaux de *proie* et de *volerie*, les oiseaux *parleurs* et de *volière* et ceux de *chant*.

Les oiseaux passagers sont ceux qui voyagent au loin, qui vont chercher les pays qui leur conviennent, soit à raison de la température de l'air, soit à cause de leur nourriture qui s'y trouve en abondance.

Premier Tableau des Oiseaux représentant l'*Aigle*, le *Sacre*, le *Vautour-griffon*, le *Gerfault*, le *Milan*, l'*Autour*, le *Faucon*, l'*Épervier*, le *Hibou*, la *Chouette*, l'*Autruche*, le *Casoar*, et le *Pélican*.

L'AIGLE est le roi des airs : il ressemble au lion par la force, le courage et la magnanimité. Il a, comme les oiseaux de proie, la vue perçante, la férocité et la voracité. Ce superbe animal qui bâtit son *aire* sur les rocs les plus élevés, et qui du haut des montagnes se précipite dans la plaine pour enlever sa proie, dédaigne les insultes de ses faibles ennemis : ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns et souvent réitérés de la corneille et de la pie, qu'enfin il se détermine à les punir de mort. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres ; il lui faut une viande fraîche. Il est fier et difficile à réduire ; on ne peut l'apprivoiser que dans la plus tendre jeunesse, mais il est inutile à l'homme par son indocilité, par ses mouvemens brusques et son impatience. Il est le fléau des animaux : il enlève les oies, les grues, les lièvres, les agneaux et les chevreaux.

Provoqué par le besoin, il est quelquefois assez hardi, assez fort pour enlever les brebis, les daims et les chèvres; quelquefois même les enfans ne sont pas à l'abri de sa férocité.

Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser pour la chasse un jeune Aigle, encore est-il souvent dangereux pour son maître. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut; aussi les anciens poëtes, qui l'appelaient l'*oiseau céleste*, avaient déposé la foudre entre ses *serres*. Il était, selon eux, le messager de Jupiter. L'Aigle servait d'enseigne aux légions romaines, il fait encore le plus bel ornement des armoiries étrangères, et l'art héraldique le cite avec distinction. Aujourd'hui il semble planer au milieu des bataillons français, il est la noble enseigne de nos guerriers; il les guide au combat, à la victoire; il préside à leurs triomphes; il désigne les grandes et nobles qualités qui distinguent le Héros de la France, le favori de Mars et de Minerve, NAPOLÉON-LE-GRAND, Empereur des Français et Roi d'Italie.

Le grand *Aigle* se trouve en France, dans les montagnes d'Auvergne, dans les Pyrénées, dans les montagnes d'Islande et en Allemagne, dans l'Asie mineure, en Syrie et en Afrique; cette espèce est assez rare dans le nord, mais plus commune dans le midi. Les trois espèces d'*Aigles* qui appartiennent à l'Europe, sont, l'*Aigle doré*, l'*Aigle commun* et le *petit Aigle*.

LE SACRE est un oiseau de proie et de passage dans nos contrées. Il a les yeux noirs, le dos, la poitrine et les couvertures du dessus des ailes variés de taches brunes. On appelle le *Sacre*, l'oiseau de fauconnerie au *plus laid pennage*. On dresse cet animal pour le gibier et pour la campagne, où il prend aisément les oies sauvages, les outardes, faisans, etc. Il y a en Egypte un *Sacre* qui est à peu près de la grosseur du milan royal; il a les habitudes du vautour; il était sacré chez les anciens Egyptiens, parce qu'il fait la guerre aux reptiles, qu'il se nourrit d'animaux morts, qui pourraient corrompre l'air. Les *Sacres*, suivant le docteur *Shaw*, sont maintenant sous la protection du Bacha, qui donne mal-à-propos deux bœufs par jour pour les nourrir : ce qui est précisément contraire au but pour lequel on doit veiller à leur conservation et les empêche de remplir le vœu de la nature, qui semble les avoir destinés à purger l'Egypte des cadavres de toutes sortes d'animaux.

LE VAUTOUR est un grand oiseau de proie, qui appartient à l'ancien et au nouveau continent. Il se plaît dans les régions tempérées. On a donné à l'aigle le premier rang parmi les oiseaux, parce qu'à la force et à la grandeur il joint de belles qualités. Mais le Vautour n'a que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité. Il n'attaque guère les vivans, que quand il ne peut s'assouvir sur les morts. L'aigle est seul quand il combat ou qu'il résiste, mais les Vautours se rassemblent, s'il y a quelque danger, se réunissent comme des assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie : leur courage est dans le nombre, jamais un combat ne leur a donné la victoire.

Ils ont l'odorat extrêmement fin, et découvrent facilement leur proie. Ces oiseaux se tiennent ordinairement posés à terre, le corps presque horizontal, les ailes pendantes, et la queue traînante. Ils ont beaucoup de peine à s'élever dans les airs, et sont obligés de battre trois ou quatre fois des ailes avant de prendre leur essor au vol.

LE GERFAULT est un des plus grands et des plus forts oiseaux de proie, il est très-utile à la *volerie*. Si le faucon a du courage et de l'activité, le *Gerfault* a plus de puissance, mais moins de docilité. C'est le premier oiseau de haut-vol, et par conséquent des oiseaux de fauconnerie. Il est du même genre que l'épervier; il ne se trouve point dans les pays chauds, ni même dans les pays tempérés, où cependant il peut exister; mais dans l'état de nature, il n'habite que les pays froids au nord de l'*Europe* et de l'*Asie*, et forme trois espèces très-distinctes qui diffèrent par les dimensions de la taille, et varient par le plumage, qui chez les uns est brun et chez les autres noir.

LE MILAN est un oiseau de haut-vol. Lorsqu'il étend ses longues ailes, et qu'il plane dans les airs, il paraît immobile, on dirait que ses ailes ne sont point agitées; c'est avec sa queue qu'il dirige à son gré tous ses mouvemens : toujours maître de son vol, il se précipite, se ralentit, s'élance ou demeure suspendu au même point, suivant les circonstances: sa vue est très-perçante. Le Milan donne la chasse aux mulots et aux jeunes oiseaux : à leur défaut, il se rabat sur les reptiles et les sauterelles. Il ose même approcher des fermes et enlever les canards et les poulets; mais il est si lâche et si timide, que la colère de la poule qui défend ses poussins, suffit pour le rebuter; alors il retourne et s'enfuit avec une rapidité inconcevable. L'espèce du *Milan* est répandue dans toutes les contrées de l'Europe, particulièrement en France, surtout dans les départemens qui avoisinent les montagnes des ci-devant provinces de la *Franche-Comté*, du *Dauphiné* et de l'*Auvergne*. Le Milan n'est pas un oiseau de passage, il fait son nid dans le pays et l'établit dans des trous de rochers, et quelquefois sur les arbres des forêts qui tombent de vétusté : sa ponte n'est que de deux œufs, qui sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale.

L'AUTOUR a les mêmes habitudes que l'épervier; ses mouvemens sont brusques et farouches. Sa serre est toujours funeste à l'animal qu'il a choisi pour sa victime. Il est si sanguinaire, que quand on le laisse en liberté avec plusieurs faucons, il les tue tous les uns après les autres. Il se jette avidement sur la chair saignante et n'aime point la viande cuite. Il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger. Son cri est fort rauque et finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète souvent. L'Autour est employé pour la chasse dans les fauconneries; c'est un oiseau de *poing* et non de *leurre;* il ne vole pas si haut que certains oiseaux, parce qu'il a les ailes un peu trop courtes à proportion de son corps : il ne tombe pas sur sa proie, mais il la prend de côté, ainsi que l'épervier. Cet oiseau carnassier se trouve dans les montagnes et les forêts de la France; il est très-commun en Allemagne et surtout dans les pays du *Nord*.

LE FAUCON est ainsi nommé, parce que ses griffes sont faites en forme de faulx : il y en a de plusieurs espèces. C'est de lui que la *Fauconnerie* tire son nom; il est le plus noble parmi les oiseaux de proie. C'est parmi les *Faucons* qu'on a choisi les espèces les plus courageuses et les moins rebelles, pour les dresser à la chasse du vol. Quand ils sont bien instruits, ils poursuivent toujours avec succès le *lièvre* et les bêtes fauves, tels

que le *loup*, le *renard*, le *sanglier*, etc. Il se plaît sur les lieux élevés, au milieu des rochers et dans la solitude des montagnes, d'où il ne descend en été, que pour chercher sa nourriture, quand elle lui manque sur les hauteurs. C'est dans les scissures des rochers les plus inaccessibles, dans la partie exposée au midi, que cet oiseau construit son nid. — Le Faucon est peut-être celui dont le courage est le plus franc. On le voit dans les campagnes fondre tout-à-coup sur sa proie, et comme s'il tombait des nues, parce qu'il arrive de si haut, et en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue. On le voit fréquemment attaquer le *milan;* mais il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain, et ne le met point à mort. Le Faucon qui se trouve en France et en Allemagne, est gros comme une poule.

L'ÉPERVIER est un oiseau de proie plein de feu et d'ardeur, docile et susceptible d'être dressé pour la chasse de la *perdrix* et des *cailles*. Dans l'état de liberté, il fait une cruelle guerre aux petits oiseaux en général; il prend aussi les pigeons écartés de leur troupe, et il rôde souvent, dans cette intention, autour des colombiers. Il aime beaucoup les *lapereaux*. Il est si hardi, si intrépide, qu'il attaque les plus forts oiseaux. — L'Épervier n'est pas susceptible d'attachement: il quitte facilement son maître, pour peu qu'on le contredise, et quelquefois, lorsqu'il n'a pu prendre le gibier, il se dépite, s'envole, va se percher sur un arbre et ne veut plus revenir. On appelle *Épervier royal*, celui qui est dressé et bien instruit. Étant jeune, cet oiseau est d'une chair tendre et bonne à manger. Il est très-commun en Egypte, et il est répandu dans l'ancien continent, depuis le nord de l'Europe jusqu'en Afrique.

LE HIBOU. C'est le triste oiseau des nuits, l'oiseau solitaire des bois et des bâtimens abandonnés: comme les chats, il se nourrit de souris et jette pendant les nuits sombres des cris lugubres et funèbres. Le Hibou porte à chaque côté de la tête une touffe de plumes en forme de cornes ou d'oreilles. Chez les Romains, le Hibou était un oiseau de mauvais augure; chez les Athéniens, au contraire, il était en grande vénération; il était l'oiseau de la sage Minerve, qui était représentée le tenant par la main, comme symbole de la prudence, parce qu'il marche surement dans les ténèbres.

LA CHOUETTE est un oiseau de nuit dont on connaît deux espèces, la grande et la petite. La petite *Chouette* est le plus petit des oiseaux de nuit. Son domicile ordinaire est dans les masures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit que dans les arbres creux, et ressemble par ses habitudes, à la grande *Chouette;* elle n'est pas absolument oiseau de nuit; elle voit mieux pendant le jour, et souvent elle s'exerce à la chasse aux hirondelles; elle fait la guerre aux mulots et aux souris. — La grande *Chouette* fait aussi son nid dans le creux des arbres, et plus communément dans les lieux qu'elle a coutume d'habiter; elle fait sa ponte en mars et la couvée est de quatre œufs. Lorsque le voile de la nuit commence à se répandre, cet oiseau sort comme un brigand de son habitation; il jette quelques cris, rôde en silence et cherche les petits oiseaux, les lapins, les mulots

et les grenouilles, dont il se nourrit. Dès le point du jour il se retire dans les lieux escarpés, dans les antres et les cavernes des rochers. Son cri a quelque chose de doux; il peut rester trois ou quatre jours sans manger. Si la Chouette a l'imprudence de quitter sa retraite pendant le jour, tous les oiseaux, qui reconnaissent leur ennemi, sonnent l'alarme, se réunissent, fondent sur elle et lui font la guerre. Dès qu'elle est environnée et pressée de tous côtés, elle se couche sur le dos et ne fait paraître que son bec crochu et ses griffes aiguës pour se défendre. Si elle apperçoit un faucon, ou un autre oiseau de proie attaqué par un nombre d'autres oiseaux, elle court promptement à son secours. — La race des brigands se protège toujours. La Chouette se trouve répandue dans toutes les contrées de l'Europe. On en retrouve l'espèce dans l'Amérique.

L'AUTRUCHE est le plus grand des oiseaux; elle est montée sur de très-hautes jambes et a le cou très-long. Sa hauteur, ou plutôt sa longueur, du bout du bec à celui du doigt le plus long, est de huit à neuf pieds. Ses ailes sont courtes, relativement à son volume, aussi lui sont-elles absolument inutiles pour voler: mais elles furent destinées par la nature pour l'aider dans sa course, lorsqu'elle a le vent favorable. L'Autruche pèse soixante à quatre-vingts livres. Sa tête est petite, plate, presque chauve, surtout au-dessus: comme son crâne est mince et fragile, le moindre coup peut le briser; peut-être est-ce la raison pour laquelle, lorsque cet animal se trouve pris, sans aucune ressource pour se sauver, il cache sa tête comme la partie la plus faible, et le reste du corps est à découvert. Cet oiseau fait rarement entendre sa voix; les uns la comparent à un gémissement, les autres à un hurlement, d'autres au cri d'un enfant enroué. Il n'excelle point par l'odorat; mais il a la vue très-perçante. Les végétaux sont sa principale nourriture; cependant il avale avec voracité et indifféremment tout ce qu'on lui présente. L'Autruche ne digère point le fer ni les autres corps durs qu'elle avale, elle les rend entiers. Elle dépose ses œufs dans le sable, elle les couve pendant la nuit. Sa ponte est de douze à quinze œufs. On trouve cet oiseau dans une partie de l'Asie; mais sa véritable patrie est l'Afrique. La chasse de cet animal est un des grands plaisirs des seigneurs *africains;* on se sert de chevaux barbes pour le poursuivre et l'atteindre. On le tue à coups de bâton, parce que si l'on se servait d'un autre moyen, le sang coulerait et gâterait ses plumes. Quoique l'Autruche soit un oiseau très-fort, elle conserve les mœurs des granivores; elle n'attaque jamais les animaux faibles, et se met rarement en défense contre ceux qui la poursuivent. Elle ne sait se soustraire au danger que par la fuite, et si elle se défend, c'est avec le bec, les piquans de ses ailes, et surtout avec les pieds. Les plumassiers font un grand usage des belles plumes de l'Autruche. Ils les apprêtent avec beaucoup d'art, les blanchissent et les teignent en diverses couleurs.

LE CASOAR est, après l'autruche, le plus grand des oiseaux. Le midi de la partie orientale de l'Asie paraît être le vrai climat qu'il habite. Il a quatre pieds et plus, de haut. Sa tête est couronnée d'une élévation en forme de casque, dure comme de la corne, qui prend sa naissance à l'origine du bec, et qui s'élève de deux pouces et demi

environ. Les plumes ou espèces de poils qui lui couvrent la tête et le cou sont noirs, courts et si clair-semés, que la peau, qui est d'un bleu changeant, se voit à découvert. En un mot, le *Casoar*, vu sans beaucoup d'attention, paraît un animal velu, un bipède couvert de soies et non emplumé. Son allure, dit M. de Buffon, est bizarre; il semble qu'il rue de derrière, faisant en même temps un demi-saut en avant; mais malgré la mauvaise grace de sa démarche, on assure qu'il court plus vîte que les meilleurs coureurs. Il est méchant et vorace, et avale goulument tout ce qui se présente à lui. Sa langue est tellement courte, qu'on ne lui en aperçoit pas dans le bec; aussi a-t-il beaucoup de difficulté pour boire. Il exhale une odeur désagréable. Il paraît que les végétaux font la partie essentielle de sa nourriture.

LE PÉLICAN, ou *Grand-Gosier*, est un genre d'oiseau très-grand, dont les caractères, qui sont très-frappans et fort propres à le faire distinguer des autres oiseaux, consistent à avoir quatre doigts qui tiennent ensemble par des membranes entières, les jambes avancées vers le milieu du corps, hors de l'abdomen, et plus courtes que le corps; le bec droit, aplati horizontalement et formant un petit crochet à la pointe, et sous la gorge une poche ou bourse membrâneuse, souple et susceptible de dilatation. Le *Pélican* est beaucoup plus gros qu'un cygne: il appartient aux deux hémisphères, et se montre de temps en temps sur les côtes, sur les étangs et les grandes rivières des provinces méridionales de la France, et sur les parties qu'arrose le Danube. On le trouve en *Afrique* et dans l'*Amérique*. Cet oiseau a la réputation d'avoir une vie longue; il vole aussi bien qu'il nage; il pêche le poisson pour se nourrir, et en remplit la poche qui lui pend sous le bec. Les Pélicans font leur nid à terre, au bord des eaux: ils nourrissent leurs petits en leur dégorgeant une partie des poissons qu'ils ont pris, et ils ne font pour cette opération, que presser leur sac contre leur poitrine; c'est probablement cette habitude qui a accrédité cette fable ancienne et encore répétée de nos jours, que le Pélican nourrit ses petits de sa propre substance, en se déchirant lui-même le gosier, pour les alimenter de son sang. Cet oiseau est triste et mélancolique; il est lent dans sa marche, paresseux à changer de place: son cri imite le braire de l'âne; sa chair est dure, a une odeur et une saveur désagréables; elle sent le poisson pourri. On assure que les Chinois et quelques peuples sauvages de l'Amérique, mettant à profit la faculté dont jouissent ces oiseaux, de conserver le poisson extrêmement frais dans le sac qu'ils portent sous la gorge, en ont d'apprivoisés, qu'ils laissent aller à la pêche, et qui, de retour, dégorgent le poisson qu'ils ont pris: leur maître leur en laisse la quantité nécessaire pour leur nourriture. Le Pélican, dans une seule pêche, prend autant de poissons que six hommes en pourraient consommer dans un repas.



J. G. de St. Sauveur del.

Deuxième Tableau des Oiseaux représentant la *Pie-grièche*, le *Merle*, le *Moucherolle*, le *Tangara*, le *Cotinga*, le *Corbeau*, la *Pie*, le *Calao*, le *Rollier*, l'*Oiseau de Paradis*, le *Loriot*, le *Bouvreuil*, le *Moineau*, le *Serin*, le *Cardinal*, le *Moustache*, le *Chardonneret*, la *Veuve à collier d'or*, le *Gobe-Mouche*, et le *Coq de roche*.

LA PIE-GRIÈCHE est un oiseau de proie et de passage, qui appartient aux deux continens, et que l'on trouve également dans les pays chauds et dans les régions septentrionales: il y en a de plusieurs espèces. Ce qui prouve que les Pies-grièches sont des oiseaux de proie, c'est qu'au plus fort de l'hiver dans nos campagnes on en voit, au défaut d'insectes, poursuivre les petits oiseaux, et attaquer même les petits quadrupèdes. Leur courage, leur bec large, tranchant, fort et crochu, leur appétit pour la chair, les font placer, avec juste raison, parmi les oiseaux voraces et carnivores. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une *Pie-grièche* combat contre les *pies*, les *corneilles* et les *geais*, tous plus grands et plus forts qu'elle. Non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, elle se jette sur les grands oiseaux de proie avec un acharnement inconcevable; il est rare de la voir succomber; ses ennemis, qui connaissent son audace et sa persévérance aiment mieux prendre la fuite. Il arrive souvent que la Pie-grièche tombe quelquefois avec l'oiseau contre lequel elle s'est accrochée, et que ce combat ne finit que par la mort de tous deux. Rien dans la nature ne peint mieux la hardiesse, la puissance et les droits du courage, même l'audace qui semble aller jusqu'à la témérité, en un mot, le mépris du danger, que de voir ce petit oiseau qui n'est guère plus gros qu'une forte *alouette* ou qu'un *merle*, se mesurer et voler de pair avec les *éperviers*, les *faucons* et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leurs domaines. La Pie-grièche rousse se trouve ordinairement en France; elle s'enfonce dans les bois en été, et ne s'approche que l'hiver des lieux habités. Elle fait son nid sur les arbres d'une hauteur médiocre, et le pose à l'enfourchement de plusieurs branches: elle le compose de mousse affermie par des brins d'herbes; la ponte est de cinq jusqu'à huit œufs. Les petits suivent toujours leur père et leur mère qui ne les abandonnent point. Le temps seul des amours peut séparer cette famille.

LE MERLE est connu dans toutes les contrées de l'Europe. Il vit de baies, d'insectes et de vers; il aime les bois, fréquente les jardins et les vergers; il est casanier et cherche la solitude. Il fait son nid avec beaucoup d'art; il est composé extérieurement de mousse, de rameaux déliés, et même de racines liées ensemble avec de la boue, qui tient lieu de colle: le dedans est garni de paille fine, de joncs et de brins d'herbes; il le pose sur des buissons ou des arbres bas dans des fourrées et à la hauteur de l'homme. Sa forme ressemble assez à celle d'une écuelle. Le *Merle* ne fait que gazouiller pendant l'hiver, mais dès le com-

mencement du printemps il anime la nature par son chant : son ramage est plus agréable quand on l'entend dans un bois ou dans une vallée où il y a un écho. Cet oiseau, pris jeune, s'accoutume à l'état de domesticité ; il devient familier et apprend aisément à siffler et à parler. Il n'y a que le mâle qui soit doué de cet avantage. Dans l'état de liberté, le *Merle* est sauvage, il fuit l'homme, mais il donne facilement dans le piége. Le *Merle*, qui se nourrit de raisin, est bon à manger ; sa chair est alors aussi estimée que celle des grives. Dans une autre saison, on n'oserait pas la présenter sur les tables.

Le Merle blanc, que le vulgaire promet comme une récompense dans les défis d'une exécution impraticable, ou comme une chose introuvable, n'est point un oiseau imaginaire : à la vérité, il n'est pas commun, mais on en trouve en *Afrique*, même en *Savoie* et en *Auvergne*, et dans quelques autres contrées montagneuses.

LE MOUCHEROLLE. Cet oiseau, quoiqu'il fasse partie des *Gobe-Mouches*, est cependant plus gros. Il a les mœurs de ces oiseaux, qui font une guerre cruelle aux mouches et en dépeuplent l'air. Les Moucherolles, dont il y a plusieurs espèces, se distinguent les uns par une longue queue, les autres par un beau plumage, souvent comme ceux de Virginie, par une houpe verte, et par un plumage d'un beau bleu comme le Moucherolle ordinaire, par sa blancheur, comme celui des Philippines.

LE TANGARA. C'est le nom d'un genre d'oiseau uniquement propres au nouveau *Continent*. Nombreux en espèces, on les distingue par le plumage et la grosseur. Ces oiseaux ne se nourrissent que de petits fruits ou baies et d'insectes, quelquefois de grains : ils n'ont point de chant, et n'ont qu'une sorte de cri comme les moineaux : comme eux ils s'approchent volontiers des lieux habités, mais sans s'y fixer et sans quitter les bois ou les plantations : ils préfèrent les terreins secs, car on en voit rarement dans ceux qui sont humides. Le *Tangara* le plus gros se trouve dans les bois de *Cayenne*.

LE COTINGA est un oiseau du même ordre que le *Merle*, mais d'un genre différent, et qui paraît propre aux contrées les plus chaudes du nouveau Continent. Son plumage est en général peint des couleurs les plus belles et les plus éclatantes, surtout les mâles. Ces oiseaux font deux fois par an des tournées plutôt que des voyages ; ils vont séparément, et se nourrissent de baies, de fruits et d'insectes. Parmi les différentes espèces de ces oiseaux on en distingue deux : le *Cotinga à plumes soyeuses*, le dessus du corps est d'un bleu très-éclatant, et le dessous d'un pourpre violet. La seconde espèce a toutes les couleurs sur les plumes ; il y a aussi le *Cotinga* de *Surinam*, dit Pompadour, qui est d'un beau rouge sur tout le corps.

LE CORBEAU est de moyenne grandeur, gros comme une poule ; il est connu sous le nom de *Colas* parmi le peuple, et jouit d'une très-mauvaise réputation. Il a, dans tous les temps et dans tous les siècles, été représenté comme un oiseau désagréable, dégoûtant et sinistre. Son extérieur n'est pas beau : s'il a de la finesse et de la sagacité, on l'accuse d'aimer à dérober, à amasser, et à cacher. Il servait autrefois aux aruspices, qui tiraient de bons ou sinistres présages de sa voix et de son vol. Le *Corbeau* est *cosmopolite* et *omnivoire ;* il aime

les forêts et les montagnes. Son cri, auquel on donne le nom de *croassement* est rauque, sonore et grave. Il vit très-long-temps, et digère facilement. Enlevé jeune de son asile, on peut l'apprivoiser et le dresser pour la *fauconnerie*, et c'est alors que ses défauts paraissent; il devient familier, imposteur, traître, méchant, hardi, et très-porté à frapper ceux qui l'environnent. Il apprend à parler et à prononcer quelques mots; il est naturellement pantomime et gesticulateur : il ne craint aucun des animaux domestiques, et tous le redoutent. Il a un odorat exquis; il fait son nid dans les forêts épaisses, sur les arbres les plus élevés, ou dans les fentes des rochers.

LA PIE est très-commune en France et dans toute l'Europe. On en trouve aussi en Asie. Elle a, comme la *corneille*, même appétit pour toutes sortes d'alimens, même goût pour la chair crue ou corrompue, même hardiesse à attaquer, et même cruauté à tuer les petits oiseaux. En outre elle aime les insectes, les vers et toutes les espèces de grains. Son allure est à petits sauts. Toujours en mouvement, et dans un trémoussement continuel, soit à terre soit perchée, son extérieur est celui d'un être inquiet et turbulent. Dès la fin de l'hiver elle s'occupe du soin de faire son nid, qu'elle pose ordinairement sur les plus grands arbres; elle ne fait qu'une ponte par an, elle est de cinq à six œufs, quelquefois de huit. Son attachement pour ses petits lui inspire une vigilance et une audace dignes d'être remarquées. Elle combat et attaque même les oiseaux les plus forts qui osent approcher de son nid. La Pie passe pour jouir d'une longue vie; elle s'accoutume très-aisément à l'état de domesticité. On peut la regarder comme omnivore. Elle apprend à prononcer quelques mots, et *Margot* est celui qu'elle répète le plus facilement; elle contrefait assez bien le cri des animaux. Qu'elle soit en liberté ou dans l'état de domesticité, elle va, vient et vit avec tous les animaux domestiques sans les craindre. Au reste, c'est un oiseau mal-propre, destructeur, criard, nuisible et extrêmement voleur. On cite d'étranges histoires occasionnées par ses larcins. On trouve aussi plusieurs sortes de Pie, dont les mœurs sont les mêmes, et qui habitent les *Indes orientales*, les *Antilles*, le *Mexique* et le *Sénégal*.

LE CALAO est le nom générique de plusieurs espèces d'oiseaux, assez gros et très-remarquables par la forme singulière de leur bec. Il se nourrit de fruits et de grenailles. Il a le bec gros, à large ouverture, alongé et courbé comme une faux; dentelé le long des bords; il est surchargé d'excroissances qui doivent en gêner les mouvemens. Cet oiseau paraît être mal conformé pour marcher, se percher, se soutenir, et même pour prendre la nourriture dont il a besoin. Les différentes espèces de *Calaos* se trouvent répandues dans le *Sénégal*, sur la côte du *Coromandel* et dans l'île *Panay*. Ils ne diffèrent guères entre eux que par la couleur du plumage.

LE ROLLIER est la corneille *bleu d'aigue marine* d'Edwards: il est à peu près de la grosseur du *geai*: il habite les provinces méridionales de la France : on en trouve différentes espèces en *Abyssinie*, à la *Chine*, à *Madagascar*, au *Mexique* et au *Sénégal*: ils ont tous un plumage plus ou moins varié. Le *Rollier* se nourrit d'insectes, et surtout de scarabées : il aime aussi les grains et les fruits. Il fait son nid sur le plus haut des arbres, et

de préférence sur les bouleaux. Cet oiseau est plus sauvage que le geai et la pie. Il préfère les bois les moins fréquentés et les plus épais. Il ne paraît pas qu'on ait encore pu l'apprivoiser, ni lui apprendre à parler. Cependant sa beauté doit être un sûr garant des tentatives qu'on aura faites à cet égard.

L'OISEAU DE PARADIS est un genre d'oiseau magnifique, qui comprend plusieurs espèces, dont le plumage est extrêmement beau et varié. Il ne se trouve guère que dans la *nouvelle Guinée*, d'où on le transporte aux *Moluques;* on fait un commerce très-conséquent aux Indes et dans toute la Perse des longues et superbes plumes qui croissent dessous ses ailes; elles servent à faire des aigrettes d'un très-grand prix. Cet oiseau, si recherché des Européens, est appelé aussi *oiseau de Dieu.* Il n'y a pas d'animal sur lequel on ait débité autant de fables : on a dit qu'il n'avait pas de pieds, qu'il volait continuellement pendant le jour; qu'il s'accouplait en volant; qu'il se suspendait par les filets de sa longue queue pour se reposer, qu'il ne se nourrissait que de rosée, et qu'il n'avait pas de viscères : mais M. Sonnerat, et beaucoup de voyageurs dignes de foi, comme lui, en ont donné des descriptions qui prouvent toute l'absurdité de ces contes. En général cet oiseau est peu connu; on dit qu'il se nourrit de baies, de papillons, et surtout de noix muscades qu'il aime beaucoup.

LE LORIOT est un oiseau de passage, remarquable par ses proportions, l'élégance de sa forme, l'aisance de ses mouvemens et les couleurs brillantes de son vêtement; c'est celui que plusieurs auteurs ont appelé la *Grive dorée.* Il est de la grosseur du merle. Il arrive dans nos climats au milieu du printemps, et nous quitte à la fin du mois d'août; il se retire alors dans les pays chauds. Il paraît éviter dans nos contrées les pays de montagnes où le froid rend les substances dont il se nourrit trop tardives : les insectes lui servent de pâture à son arrivée; il vit de baies et de fruits, à mesure qu'il en mûrit; il a pour les cerises un goût de préférence. Il fait son nid dans l'enfourchure de deux branches, à la hauteur de dix ou douze pieds; il le garnit de petites tiges de *gramen*, de petites feuilles et de mousse. Sa ponte est de quatre œufs. Le cri, ou plutôt le sifflement du *Loriot* est court; il le répète à plusieurs reprises, et d'une manière traînante quand le ciel est couvert, sombre et disposé à la pluie. Si ces oiseaux n'étaient pas si difficiles à élever, à nourrir, ils seraient le plus bel ornement de nos volières.

LE BOUVREUIL est plus gros que *le Pierrot;* il aime les pays montueux et boisés, passe l'été dans les bois, vit de grains, fait son nid sur les buissons, le compose de mousse au dehors, et de petites plumes à l'intérieur. Sa femelle pond communément quatre œufs. Les Bouvreuils se répandent dans les plaines et les vergers; ils y font toutes sortes de dégâts, car ils aiment beaucoup les premiers boutons qui précèdent les feuilles et les fleurs des poiriers, des pommiers, des pêchers, et autres arbres : aussi en Normandie on appelle cet oiseau le *Bourgeonnier.* Il plaît par la beauté de son plumage, par ses mœurs sociales et par la douceur de son chant. On l'élève facilement en cage; il est susceptible d'attachement, d'une belle éducation, et il apprend, sans beaucoup de peine, à imiter le son de la flûte, On prétend, et c'est une exception sans doute, que la femelle chante aussi bien que le mâle.

LE MOINEAU est très-commun, très-familier, assez joli, et très-nombreux en espèces et en individus : son plumage varie selon l'âge, le climat et la saison. Cet oiseau s'approche de l'homme, et se plaît particulièrement dans les villes et dans les lieux les plus habités. Il cherche sa nourriture dans les granges, dans les greniers, les basses-cours, les colombiers, partout enfin où il y a des provisions dont il peut facilement se rendre le propriétaire; il devient même quelquefois si importun et si multiplié, qu'on lui donne la chasse, et que dans certaines contrées sa tête est mise à prix. Le *Moineau* a de la finesse, s'apperçoit aisément des piéges, les évite, impatiente le chasseur, et on ne peut guère le prendre que pendant la saison rigoureuse. Pris jeune, il s'apprivoise fort aisément, et il a assez de docilité pour obéir à la voix, s'instruire, et retenir quelque chose du chant des oiseaux auprès desquels on le tient en cage. Naturellement familier, le Moineau le devient encore plus dans l'esclavage : il fait son nid presque toujours sous les tuiles, sous les toits de paille, dans les trous de murailles, et quelquefois dans des pots de terre qu'on suspend aux murailles. Ordinairement il le construit avec des herbes sèches, ou du foin et de la plume. Lors de la couvée, le mâle donne à manger à sa femelle; elle lui témoigne sa reconnaissance, en agitant ses ailes d'un petit battement précipité, en entrouvrant le bec, et en faisant entendre des accens qu'elle ne rend pas dans d'autres temps. Le Moineau peut vivre de huit à dix ans.

LE SERIN est un oiseau domestique, le favori de l'homme, le plus aimable des volatiles dans la cage, et dont l'éducation est la plus soignée. Transporté des îles *Canaries* en *France*, il s'y plaît et multiplie très-bien. Il a la forme élégante, la taille légère et souple, le plus gentil plumage; il joint encore à ces qualités un chant agréable, la gaîté, la propreté, la docilité, et les habitudes douces et sociales; il est un joli musicien, et ses progrès sont rapides. Comme il est caressant, il a le don de plaire au beau sexe; les dames et surtout les demoiselles font leur amusement de son éducation : petits soins, complaisances, attentions, baisers, caresses, rien n'est épargné pour lui apprendre quelques mots de tendresse, ou quelques airs de serinette. Le Serin retient toute sa vie les airs qu'il a une fois appris; il est reconnaissant, et s'attache aisément. Quoiqu'élevé en cage, il y fait son nid au commencement du mois de mars : il le compose de l'herbe fine et sèche, de la mousse, du duvet que l'on a mis à sa portée. La femelle dépose trois à quatre œufs, et l'incubation est de quatorze jours à peu près. Le père et la mère prennent le plus grand soin de leurs petits. Le Serin peut vivre vingt ans : on lui donne pour nourriture du *millet* et de la *navette* mêlés également; le *mouron* le réjouit beaucoup, et l'entretient en santé. Il aime aussi beaucoup le colifichet, qui est une sorte de pâtisserie légère.

LE CARDINAL est un bel oiseau du nouveau continent, du genre du *Tangara*, et dont le plumage est d'un rouge éclatant, ou d'un pourpre brillant, avec une aigrette sur la tête. Cet oiseau est un peu plus gros que le moineau franc; il siffle d'un ton haut, perçant, net et distinct : son ramage est plus agréable dans les bois que dans les maisons, parce que sa voix est trop forte. On dit que cet oiseau, semblable à certains musiciens, ne chante

jamais mieux que quand il a bu. On dit aussi qu'il amasse en été pour l'hiver, et qu'on a trouvé dans ses cachettes plus de grains qu'il n'en tiendrait dans un boisseau, mesure de Paris. L'endroit où est son magasin est artistement couvert de feuilles, puis de petites branches ou bûchettes ; il n'a qu'un trou par où il entre. Le *Cardinal* se trouve au *Brésil*, au *Mexique* et dans quelques autres parties de l'Amérique méridionale.

LE MOUSTACHE est une espèce d'oiseau, d'une taille au-dessus de celle de notre grosse mésange, avec une variété de plumage. Le bec du mâle est jaunâtre, et celui de la femelle est noirâtre à la pointe. Cet oiseau, qui a les mœurs des *mésanges*, se trouve quelquefois en *Lorraine*, en *Angleterre*, et communément en *Danemarck*, dans les endroits où il y a des roseaux et des marécages. Il se nourrit de vers et d'insectes.

LE CHARDONNERET habite la France, les différentes parties de l'*Europe* et de l'*Amérique* : son plumage est très-varié. C'est un oiseau agréable par son chant : il fréquente les lieux abondans en chardons et en épines ; se plaît parmi les buissons, les haies et les lisières des taillis. Les femelles pondent quatre ou cinq œufs, et font jusqu'à trois pontes par an, en mai, juin et juillet. Leur nid est construit avec beaucoup d'art et de solidité : c'est de préférence sur les noyers et les pruniers qu'ils le posent ; au défaut de ces arbres, c'est sur les haies. Les *Chardonnerets* vivent jusqu'à vingt ans. Dans les volières on traite ces oiseaux comme le serin : ce qui est singulier, c'est que les *Chardonnerets* produisent avec des oiseaux d'une espèce différente ; on appelle ce produit *métis*. Son plumage est sujet à changer dans l'état de domesticité, ce qui fait que l'on compte un nombre infini de variétés dans ce genre.

LA VEUVE appartient à une section d'oiseaux qui se trouvent dans l'ancien continent, mais plus particulièrement dans l'Afrique. La couleur de son plumage et la longueur des plumes qui accompagnent sa queue, établissent une grande variété qui a été savamment décrite par nos plus habiles naturalistes. La *Veuve* est un des plus jolis oiseaux qu'on puisse nourrir en cage ; elle est d'un caractère gai et très-vif : elle plaît par l'élégance de sa forme, par la propreté dans laquelle elle s'entretient : elle aime beaucoup à se baigner ; tous ses mouvemens ont de la grace et de la souplesse, et son vol dans une cage assez grande, ressemble à celui d'un papillon, tant il est léger. On nourrit ce charmant oiseau avec de la graine d'alpiste et du millet ; il aime beaucoup le mouron et la chicorée. Parmi les différentes *Veuves*, on distingue la *Veuve à collier d'or ;* elle habite les côtes d'*Angola*, et est à peuprès de la grosseur d'un moineau franc. Dans l'état de liberté, les *Veuves* ne quittent guère les environs des taillis ; leur nid, suivant les voyageurs, est composé de coton ; il a deux étages, celui d'en haut est destiné pour le mâle, et la femelle couve dans celui d'en bas.

LE GOBE-MOUCHE. Cet oiseau est très-varié dans son espèce : il habite les régions chaudes de l'ancien Continent, et se trouve en grand nombre dans les terres méridionales du Nouveau-Monde, où les insectes sont plus grands et plus abondans. Cet oiseau fréquente de préférence les bois, et se tient perché sur les arbres, d'où il s'élance sur les mouches et les papillons qui volent à sa portée. Il descend rarement à terre.



J. G. de St. Sauveur del.

Le *Gobe-Mouche*, qui fréquente nos campagnes, arrive au printemps, et part dès le mois de septembre. Quoiqu'il ait un caractère farouche et sauvage, il place cependant son nid à découvert sur des arbres peu élevés, ou sur des buissons; il le compose de mousse entrelacée de petites racines, le tout sans art. En général ces oiseaux paraissent manquer d'instinct, et leur stupidité perce à l'extérieur. La femelle pond quatre à cinq œufs. On en trouve toute l'année en Italie, où on l'appelle *Bouvier*, parce qu'il suit presque toujours les bœufs pour attraper les mouches qui tourmentent ces quadrupèdes. Son plumage supérieur est brun, varié de gris sur la tête; sa gorge et son ventre sont d'un blanc sale.

LE COQ *de roche* se trouve à la Guyane, aux environs du poste qu'on nomme *Oyapoc*. Il est un peu plus petit que le pigeon commun; son plumage et la crête qui orne sa tête sont d'une belle couleur de feu. Cet oiseau est très-farouche, vif et méfiant; il habite les fentes et les cavernes qui se trouvent dans les rochers; il vole aux environs pendant le jour, mais sans s'écarter : c'est là qu'il fait son nid, qui est composé d'herbes sèches et de petites branches d'arbres. La ponte est ordinairement de deux œufs. Sa chasse est très-difficile, on ne peut le prendre qu'en le surprenant à l'affût au moment qu'il sort pour aller chercher sa nourriture, qui consiste en grenailles et fruits de toute espèce.

TROISIÈME TABLEAU DES OISEAUX représentant l'*Alouette*, le *Rouge-Gorge*, le *Rossignol*, la *Fauvette*, le *Roitelet*, l'*Hirondelle*, le *Grimpereau*, le *Colibri*, la *Huppe*, le *Promerops*, le *Guépier*, le *Martin-Pêcheur*, le *Pic-Vert*, le *Coucou*, le *Toucan*, le *Perroquet*, la *Perruche*, l'*Ara*, la *Frégate*, le *Fou*, l'*Oiseau des Tempêtes*, et l'*Albatros*.

L'ALOUETTE est le messager du printemps, le chantre des airs, l'habitant des terres labourées. Dès les premiers jours de la belle saison, l'amour ranime le ramage de ces oiseaux, et le nombre de ces bipèdes ailés égaie les campagnes par une agréable mélodie. Lorsqu'ils s'élancent dans les airs, ils font presque toujours un cercle, et puis ils s'élèvent tout droit à la plus grande hauteur, et forcent la voix pour être vus et entendus de quelques femelles. Celles-ci ne chantent point, n'habitent que les plaines, et aiment à se rouler dans la poussière ou le sable léger. Elles font trois pontes par an, en mai, en juillet et en août, et pondent à chaque fois quatre ou cinq œufs. Elles posent leur nid en terre entre des mottes qui en dérobent la vue; elles le composent de racines et d'herbes sèches, et ne couvent que quatorze à quinze jours. L'espèce de l'*Alouette* est très-répandue en Europe et multiplie singulièrement. On en prend tous les ans un nombre infini, à la *traînasse* et au *miroir*.

LE ROUGE-GORGE est un petit oiseau de passage, du genre des *bec-figues*, qui s'apprivoise facilement. Sa corpulence est un peu inférieure à celle du *rossignol*; sa taille est

svelte, élégante; sa langue est comme fourchue. Il arrive au printemps, et se retire vers le mois d'octobre. A son arrivée, il se jette dans les bois, où il cherche les lieux sombres, frais, et voisins des eaux. Avant de quitter la contrée, les *Rouge-Gorge*, qui ont vécu solitaires, se rassemblent et se répandent dans les lieux cultivés, particulièrement dans les jardins, où ils se nourrissent alors de fruits, de raisins, de figues, et font beaucoup de dégât. Ces oiseaux placent leur nid près de terre, sur les herbes capables de le soutenir, ou au pied des jeunes arbres. La ponte est de cinq à sept œufs. Cet oiseau est très-facile à prendre, une certaine curiosité l'entraîne dans le piége; il est le premier pris, car il est le matin le premier en mouvement; le soir il est le dernier à se faire entendre: les *Rouge-Gorge* passent pour un mets *très-délicat en automne*.

LE ROSSIGNOL est un oiseau de passage, qui plaît principalement par la beauté de son chant, par les inflexions, par l'étendue de sa voix, par la variété de ses tons et son gazouillement harmonieux. Il n'y a point d'être ailé aussi jaloux, soit pour le chant, soit pour voyager, soit pour être en société: ses accens, animés par l'amour, annoncent une grande sensibilité. Il aime éperdument sa femelle; il a pour elle tous les petits soins d'un amant tendre et délicat. Quand les petits sont éclos, il ne chante plus, parce qu'il est occupé à chercher leur nourriture. Il travaille à la construction de son nid vers la fin d'avril, et le place fort bas près de terre, parmi les broussailles, ou sur une touffe d'herbes, ou sur les plus basses branches des charmilles. Dans les climats chauds, cet oiseau fait quatre pontes par an, qui, pour l'ordinaire, produisent chacune quatre ou cinq œufs. On ne sait point où se retirent ces agréables oiseaux pendant l'hiver; ils se nourrissent d'insectes, ils aiment particulièrement les araignées, et se cachent dans les taillis les plus fourrés, près des ruisseaux. Sauvages et timides, ils aiment à chanter dans la solitude et quand tout se tait autour d'eux. Lorsque cet aimable oiseau donne à son ramage toute son étendue, il le commence et le finit sur seize tons différens, avec une variété successive, et des notes intermédiaires d'un choix si juste qu'il charme l'oreille. Les autres oiseaux n'ont, pour ainsi dire, qu'une *gamme*, qu'ils répètent à chaque reprise; le *Rossignol*, au contraire, varie à chaque instant ses airs. L'art est chez lui, dit M. de Buffon, un don de la nature. Le *Rossignol* peut apprendre aussi à parler.

LA FAUVETTE est un oiseau de passage. Le printemps est l'heureuse saison de son retour dans nos contrées; elle égaie par son chant joyeux l'habitant laborieux des campagnes. Sa voix est harmonieuse et variée; mais si ses accens sont ceux de la gaîté, son plumage n'est pas beau, car il est terne et sombre. Cet oiseau est vif, remuant, et voltige sans cesse sur le bord des chemins, autour des buissons; elle en sort, y rentre: jamais elles n'est en repos; elle s'élève d'un vol court en pirouettant, et retourne presque aussitôt. Elle se nourrit de chenilles, d'insectes, de vers et de grenailles. Elle fait son nid près de terre, souvent dans les touffes d'herbes engagées dans les buissons. Il y a plusieurs sortes de Fauvette, parmi lesquelles on remarque la *Fauvette d'hiver*, qui arrive dans nos climats en automne, et qui contrefait la boiteuse et la bles.ée, lorsque quelque importun approche de son nid.

LE ROITELET est un très-petit oiseau fort commun en Europe, il grimpe à travers les trous des fossés et des vieilles murailles. Il bâtit son nid le long des murs ruinés, recouverts de lierre ou de pampres sauvages, sur le derrière des maisons ou des étables couvertes de paille, mais le plus souvent sur les troncs et les vieilles souches : il le construit de beaucoup de mousse entrelacée avec des fils d'araignée. Il donne à ce nid la forme d'un œuf dressé sur un de ses bouts, où il se ménage une petite entrée sur le côté. La ponte de la femelle, qui se fait au commencement de mai, est de neuf à dix œufs, et même plus. Le père et la mère prennent le plus grand soin de leurs petits, jusqu'au moment où ils abandonnent les auteurs de leurs jours. Le *Roitelet* se nourrit de vermisseaux, de moucherons et d'araignées. Dans l'hiver il devient familier, et pénètre dans les maisons pour chercher sa nourriture ; dans l'été il quitte rarement les buissons et les bois. Les gens de la campagne se font un scrupule non-seulement de tuer ce petit oiseau, et même de toucher à son nid. On l'apprivoise difficilement ; l'état de liberté est le seul qui lui convienne.

L'HIRONDELLE. C'est un oiseau de passage, répandu dans toutes les contrées des deux continens, qui reste dans l'inaction pendant la nuit. Son vol est hardi, léger et extrêmement rapide. L'Hirondelle domestique, de ville ou de cheminée, a le gazouillement assez agréable. Son chant pour les habitans de la campagne annonce l'aube du jour, et on l'entend encore pendant le crépuscule du soir. Ses mœurs sont douces et sociales, et dès que cet oiseau arrive dans nos contrées, il s'occupe de la construction de son nid, qu'il pose particulièrement sur les édifices ou dans les cheminées. Il le compose de terre gâchée avec de la paille détrempée dans de l'eau ; le dedans cst garni d'herbes sèches et de plumes. Le nid a la forme d'un cylindre creux. Les Hirondelles font deux pontes tous les ans. Le père et la mère ont pour leurs petits une tendresse sans bornes, et sont très-attachés l'un à l'autre. On prétend qu'on a vu en Hollande une Hirondelle qui trouva, en rapportant des alimens à ses petits, la maison embrasée, et qui se précipita vers eux à travers les flammes. Cet oiseau mérite quelques soins, car il nous délivre de ces insectes bourdonnans qui affligent l'homme et désolent les campagnes.

LE GRIMPEREAU. C'est un fort petit oiseau, paré de plumes assez éclatantes, dont on distingue un grand nombre d'espèces très-multipliées dans les parties méridionales des deux continens. Il vit d'insectes, qu'il cherche dans les bois ; il grimpe avec beaucoup de légéreté sur les arbres et le long des branches, qu'il parcourt de tout sens, soit en montant, soit en descendant, et saisit, avec une adresse extraordinaire, les insectes posés sur les feuilles ou sur l'écorce. Le *Grimpereau* reste l'année entière dans nos contrées ; il se retire dans des trous qu'il trouve aux troncs des arbres, et y fait son nid. La ponte est ordinairement de cinq œufs. Il est sauvage, et s'apprivoise peu.

LE COLIBRI. On appelle ainsi un genre de petits oiseaux du nouveau continent, qui a les mêmes mœurs, les mêmes habitudes que l'*oiseau-mouche*. Ces oiseaux sont parés des couleurs les plus riches et les plus brillantes. Leur plumage offre l'éclat des plus belles pierreries ; mais il vaut mieux inviter le lecteur à les voir dans le Cabinet du Jardin des Plantes,

que de vouloir les décrire: le tableau, que l'on entreprendrait de tracer, serait inférieur à la réalité. Ces oiseaux, même desséchés, sont un ornement si brillant, qu'ordinairement les femmes du pays les suspendent à leurs oreilles, de la même façon que nos dames font des diamans. Leurs plumes offrent en général des reflets chatoyans, et sont si belles, qu'on les emploie à faire des tapisseries, des garnitures de robes, et même des tableaux. Le *Colibri*, quoique faible, ne paraît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à dix pieds. Croirait-on qu'un être aussi petit fût méchant, colère et querelleur? On voit souvent ces petits animaux se livrer une guerre acharnée, et des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs et si prompts, que l'œil ne peut les suivre... Avec cette arme le Colibri se défend des *gros-becs*, qui cherchent à surprendre ses petits: dès que le *Colibri* paraît, le gros-bec fuit en criant de toutes ses forces, parce qu'il sent à quel ennemi il a à faire; le Colibri le poursuit, l'atteint, s'attache avec ses griffes sous son aile et le pique jusqu'à ce qu'il l'ait mis hors de combat. Ces jolis oiseaux volent avec tant de rapidité, leurs ailes s'agitent avec tant de vîtesse, qu'ils paraissent immobiles dans les airs: ce sont les plus impatiens des bipèdes. Leur chant est une espèce de bourdonnement, qui n'est pas sans agrément. Ils se nourrissent d'insectes, et particulièrement du suc des fleurs, qu'ils pompent avec leur langue fine, longue et déliée, qui est comme fourchue et ressemble à deux brins de soie rouge; on les appelle aussi *suce-fleurs* ou *oiseau-abeille*. Quand les Colibris volent, ce sont comme autant d'arcs-en-ciel, nuancés des plus riches couleurs. Ces oiseaux font de petits nids d'une forme élégante, ils les garnissent d'une espèce de coton ou de soie très-belle, très-douce et très-propre. Ils ne pondent jamais que deux œufs, qui sont gros comme les plus petits pois, et les petits éclos ne sont pas plus gros que des mouches. Le *Colibri* aime le voisinage du citronnier et de l'oranger; c'est sur leurs branches qu'il fait son nid de préférence, avec une adresse singulière.

LA HUPPE est un fort bel oiseau de passage, nommé ainsi, à cause de la huppe de plumes qu'elle a sur la tête. Elle arrive dans nos contrées au printemps, et pond à la fin de l'été, pour passer l'hiver dans les pays méridionaux. On ne la voit jamais voler en bandes. Elle cherche les prairies et les terres fraîches et arrosées, où elle trouve plus facilement les vers et les insectes dont elle se nourrit. Elle fréquente aussi les lieux élevés, quand elle y trouve, ou des chutes d'eau, ou de la vase dans lesquelles vivent les insectes, ou des terreins sablonneux et légers, qui conviennent à quelques espèces de scarabées, pour lesquels elle a du goût. La chair de la *Huppe* est agréable et fort délicate. Cet oiseau est méfiant, et se laisse prendre difficilement à quelque piége que ce soit; mais on l'approche de près, et on le tire facilement. Les jeunes s'élèvent sans beaucoup de soins, en les nourrissant de viande crue: ils deviennent très-familiers, et sont susceptibles de quelque attachement.

LE PROMEROPS est un genre d'oiseaux ainsi nommé par M. de *Réaumur*, et dont on distingue plusieurs espèces, qui diffèrent entre elles par le plumage et la grosseur. Cet oiseau paraît appartenir à l'ancien continent; ses mœurs sont peu connues. Le *Promerops brun à ventre rayé*, se trouve dans la nouvelle Guinée. Il a vingt-deux pouces de longueur

en totalité; son bec est noir, fort arqué, et long de deux pouces et demi : le mâle a le sommet de la tête, le cou et la gorge d'un beau noir, avec les reflets brillans de l'acier poli sur la tête; ces parties sont brunes dans la femelle; les plumes du ventre sont rayées transversalement et alternativement par des raies noires et blanches.

LE GUÊPIER, ou *Mangeur d'abeilles*, est un genre d'oiseau dont il y a un grand nombre d'espèces extrêmement variées par le plumage et la grosseur. On ne le trouve guère que dans les pays chauds : ceux qu'on rencontre dans nos provinces tempérées, et dans les pays du nord, ont été depaysés, égarés par quelque cause, mais ils disparaissent en peu de temps. On ne connaît qu'une ou deux espèces de *Guêpiers* en Europe : ces oiseaux sont au contraire très-multipliés en Afrique et dans le midi de l'Asie. Il n'est pas bien sûr qu'il s'en trouve en Amérique. Cet oiseau se nourrit non-seulement d'abeilles, de cigales et de scarabées, mais aussi des semences d'hépatique, de persil bâtard, et de navet. Il fait son nid dans des trous fort profonds, qu'il creuse dans les terres tendres et à pic.

LE MARTIN-PÊCHEUR. Il y a peu d'oiseaux à qui on ait donné autant de noms, et qui présente autant d'espèces. Il se trouve dans presque toutes les parties du monde; son plumage est de toute beauté, et varié suivant les pays et les contrées qu'il habite; il n'est guères plus gros qu'une *alouette*. Il a le vol rapide et filé. Il aime à se percher à l'extrémité des branches qui pendent au-dessus des eaux. Il se pose souvent sur quelque tertre, où il attend patiemment que le poisson se présente à la surface de l'eau; alors il part comme un trait, pousse un cri aigu, et fond sur sa proie, qu'il enlève et emporte aussi rapidement qu'il s'est abaissé. Lorsque cet oiseau trouve un lieu commode sur le bord de quelque rivière, il s'y établit et y loge sa couvée : il ne quitte plus ce lieu abrité, quand bien même on lui aurait déniché ses petits. Au besoin il rend ce trou plus profond : il en agrandit ou diminue l'entrée, en enlevant, ou en y appliquant de la terre : il donne à son nid une forme ronde. Cet oiseau est naturellement très-sauvage, et cherche les lieux peu fréquentés. Quoiqu'il se nourrisse de bon poisson, on ne mange cependant point sa chair, qui a un goût désagréable.

PIE-VERT. On emploie souvent par contraction le mot *Pie-vert* pour *Pic-vert*. Cet oiseau est répandu dans toute l'Europe. De très-savans ornithologistes le regardent comme un oiseau de passage; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en voit dans nos climats, même pendant les froids les plus rigoureux. Il est parmi les oiseaux ce que sont les *fourmiliers* parmi les quadrupèdes : en été il se pose à terre près des fourmilières; il alonge sa langue sur la route que les fourmis ont coutume de suivre à la file, et la retire quand il la sent suffisamment chargée. En hiver, il se nourrit des larves qu'il trouve sous l'écorce et dans l'intérieur des arbres creux. Les *Pie-verts* ont au temps de la pariade un cri particulier, qui n'imite pas mal un éclat de rire. Ils placent leur nid au centre de quelque arbre, dont le bois est tendre ou vermoulu; la ponte est de quatre à cinq œufs : les petits quittent le nid avant de pouvoir voler, et grimpent le long des arbres. La chair du *Pie-vert* n'est pas estimée, elle est fibreuse, dure et coriace.

COUCOU, est un genre d'oiseau, dont on distingue beaucoup d'espèces qui diffèrent par la grandeur, par la couleur et la longueur de la queue. Le nom de *Coucou* lui a été donné du

cri qu'il forme en chantant. Il se trouve dans l'un et l'autre continent. C'est un oiseau de passage, généralement répandu en Europe ; il est de la grandeur d'un petit épervier. Il se nourrit de chenilles, de mouches et d'autres insectes. Il ne fréquente que les bois et les grands parcs, et comme il se tient dans le plus épais des taillis, il n'est pas aisé à découvrir. La femelle de cet oiseau a une singularité bien particulière : c'est de ne point construire de nid, de ne couver, ni élever ses petits, mais de pondre ses deux œufs, un par un, dans les nids de quelques petits oiseaux, comme la *fauvette*, la *linotte*, la *mésange*, le *roitelet*, etc., et de laisser ainsi à ces nouvelles mères le soin de les couver. On est frappé d'une telle indifférence, comparée à cette tendresse générale, à ces soins qu'ont les autres petits oiseaux pour leurs petits.

TOUCAN. Ce nom a été donné à une espèce d'oiseaux qui appartiennent exclusivement aux régions méridionales du nouveau continent. Ils sont remarquables par la longueur et la grosseur de leur bec, qui est énormément disproportionné avec les dimensions du reste du corps. Le *Toucan* saisit du bout du bec ce qu'il veut avaler, le jette en l'air, le reçoit adroitement dans son large bec, et l'engloutit en happant : ce bec est aussi faible qu'il est étonnant pour sa grosseur ; il ne peut rien écraser, ni triturer, ni même rien entamer. La nourriture de ces oiseaux consiste en fruits, et surtout de ceux des palmiers. Ils vont par petites troupes ; leur vol est lourd ; cependant ils s'élèvent à la cime des plus grands arbres, sur lesquels ils ont coutume de se percher. C'est dans les trous abandonnés par les *pies*, qu'ils font leur ponte, qui n'est que de deux œufs. On les apprivoise facilement en les élevant jeunes : on les nourrit avec de la mie de pain et des fruits coupés par morceaux très-menus. On emploie assez souvent des gorges de *Toucans* pour l'usage de la pelleterie ; on en fait des garnitures de robes et des manchons.

PERROQUET. C'est un oiseau qui habite l'ancien et le nouveau continent, mais il s'y borne dans un espace d'environ vingt-cinq degrés, et on ne le trouve guère que dans les contrées les plus chaudes. Il n'y a pas de genre d'oiseaux dans lequel les espèces soient aussi multipliées. Les *Perroquets* s'éloignent peu des lieux qu'ils ont coutume d'habiter. Chaque espèce y vivent en bandes, et leurs courses consistent à passer d'un canton à un autre, suivant la maturité des fruits, des baies et des graines dont ils se nourrissent. Ils se perchent sur les arbres, et à l'aide de leur bec qui leur sert comme de troisième pied pour s'accrocher ou se suspendre, ils montent, descendent, et passent de branche en branche : ils emploient aussi l'un ou l'autre pied à porter à leur bec, ou à tenir les fruits qu'ils en ont détachés ; ils s'en servent comme d'une main, et ont beaucoup d'adresse et de grace dans l'usage qu'ils en font. Ils font leur nid dans des trous de vieux arbres, et la femelle dépose ordinairement deux œufs. Ils passent pour vivre très-long-temps : ils sont en général très-criards et destructeurs. En liberté, ils dévastent les arbres, ils les dépouillent de feuilles et de fruits en pure perte : dans l'état de domesticité, ils endommagent les meubles et tout ce qu'ils trouvent à leur portée. La nourriture la plus saine qu'on puisse leur donner consiste en chenevis, en millet et en fruits ; ils aiment beaucoup les noix et les amandes. On

fait cas de sa docilité en général, de son aptitude et de son penchant à apprendre à parler, et de sa facilité à contrefaire certains gestes. Il répète et retient en peu de temps les mots qu'on a intention qu'il sache; il articule aussi assez souvent ceux qu'on a prononcés devant lui, sans dessein d'en charger sa mémoire : il écoute tout, et c'est dans certaines circonstances un témoin et un babillard indiscret. Il n'a pas moins de facilité à contrefaire le cri des animaux, surtout le chien et le chat, qu'à imiter le son de la voix humaine, soit pour siffler, soit pour des éclats de rire, soit enfin pour des accens plaintifs : il se plaît au tapage, aux sons bruyans, et imite très-bien ceux du tambour. Malgré les signes d'intelligence que donnent les *Perroquets*, malgré tous leurs talens, ces oiseaux ne sont que de purs imitateurs, plus adroits et plus attentifs que les autres animaux qui partagent avec eux les mêmes avantages. En général ils sont lourds, pesants et se meuvent difficilement : ils sont susceptibles d'attachement, mais ils sont capricieux et méchans : il faut s'en méfier, et ne pas s'y livrer sans les connaître, si l'on ne veut pas risquer d'en être cruellement mordu.

PERRUCHE. Ce nom est donné à des oiseaux du même genre que les *Perroquets*, mais qui en diffèrent en ce qu'ils sont bien plus petits. Ils appartiennent à l'ancien continent; ils ont, à peu de chose près, les mêmes habitudes que les perroquets. On en distingue un très-grand nombre d'espèces, parmi lesquelles on remarque la *Perruche à tête rouge*. Elle est extrêmement jolie, et un peu plus grosse que le moineau franc. Ces petites *Perruches* sont fort communes en *Guinée;* elles le sont même au point de causer de grands dégâts dans les récoltes. Elles ont beaucoup de peine à se faire aux climats de nos contrées; mais lorsqu'elles y ont vécu quelques mois, on peut ensuite les conserver plusieurs années. Elles n'apprennent point à parler; elles sont extrêmement douces; elles ne crient pas souvent : elles sont tristes, et passent des heures entières sans faire le moindre mouvement. On a coutume de réunir dans la même cage un mâle et une femelle, pour s'amuser des caresses qu'ils se font : ils se perchent à côté l'un de l'autre, d'une manière très-serrée; ils s'épluchent réciproquement les plumes de la tête. Lorsqu'un des deux vient à mourir, celui qui survit est encore plus triste qu'à son ordinaire, mais il ne meurt pas de ses regrets, comme quelques voyageurs l'ont prétendu.

ARA, nom donné à des espèces de perroquets propres au nouveau continent, qui habitent les pays situés entre les deux tropiques, et qui se distinguent des autres oiseaux du même genre par la taille qui est plus forte, et par la longueur de leur queue. Leur plumage est très-brillant : ils ont le regard fier, la voix forte et rauque. Ils volent par bandes, et avec beaucoup de vîtesse; ils se perchent sur les branches les plus élevées, et se nourrissent de fruits et de toutes sortes de grains. Ils aiment les bois et les terreins humides : ils font leur nid dans des trous de vieux arbres, et le garnissent de plumes. La femelle fait deux pontes par an de deux œufs chacune : le mâle et la femelle couvent alternativement. Les jeunes s'apprivoisent aisément. Le chenevis est la nourriture ordinaire de ces oiseaux dans nos climats. Ils n'ont de sauvage que l'apparence, et leur extérieur les fait plus craindre qu'ils ne sont dangereux en effet : ils ont au contraire, en général, des habitudes assez douces;

ils reçoivent avec plaisir les caresses qu'on leur fait, et en rendent aux personnes qui ont habitude de les approcher. Leur cri déchirant qu'ils font entendre trop souvent, porte à les éloigner, malgré leur beauté et leur aptitude à la domesticité. Ils ne sont bien placés que dans les lieux vastes, à l'entrée des vestibules, où on les voit en passant : ils font aussi un bel effet à l'entrée des parcs et des jardins dont ils ornent les grilles et les avenues. Ils passent pour vivre très-long-temps.

FREGATTE. C'est un oiseau un peu plus petit que la poule, et dont les ailes étendues ont environ quatorze pieds. Il n'y en a point dont le vol soit aussi rapide, aussi facile et aussi long. Cet oiseau semble glisser avec la vélocité d'un trait sur la surface de l'air; il sait diriger et gouverner son vol suivant le vent, et dans les temps orageux il retrouve le calme en s'élevant au-dessus des tempêtes : à la faveur de tant d'avantages, il s'éloigne des côtes jusqu'à trois et quatre cents lieues en pleine mer, sans que son vol soit moins prompt, paraisse plus pénible, et qu'il annonce aucune lassitude. Cependant il est très-probable que la *Fregatte* regagne la terre tous les jours, ou au moins quelque roche, car elle n'a pas les pieds assez larges pour nager avec avantage, et lorsqu'elle est une fois posée sur l'eau, la longueur de ses ailes doit rendre la reprise de son vol très-difficile; aussi elle s'arrête très-rarement sur les flots. Au reste la nuit ne borne pas sa course, elle vole pendant son obscurité comme en plein jour. Elle se nourrit de poissons, qu'elle enlève à la surface de l'eau, et se retire sur les îlots et les rochers qui se trouvent entre les tropiques, et ne s'avance pas au-delà. Elle fait son nid tantôt sur les arbres, tantôt à plate terre. Sa ponte n'est que d'un ou de deux œufs.

FOU, nom donné à un oiseau dont l'espèce est répandue sur toutes les mers en général. Il est assez grand, bien armé, a toute l'apparence de la force, et cependant, comme un lâche, il n'ose attaquer ni se défendre. La stupidité est son caractère : il n'a d'autre instinct que celui de saisir sa proie et de se multiplier : hors de là il ne connaît rien; aucun danger, la destruction même de ses semblables à côté de lui ne semble pas l'affecter : en mer, où il s'avance fort loin, il se pose sur les vaisseaux, sur les vergues, comme en un lieu de sureté : il se laisse approcher, prendre et même assommer, sans faire la moindre résistance. Il nage très-bien; il se repose avec facilité sur les flots les plus agités : il peut soutenir un vol fort long, mais rarement il ne s'éloigne guère qu'à dix ou douze lieues de la côte. Il vit de poisson. C'est sur les îlots des côtes, et sur les rochers où il y a quelque peu de terre, que le *Fou* se retire la nuit, et qu'il fait sa ponte, qui n'est que d'un ou de deux œufs. La *fregatte* lui fait une guerre cruelle pour lui enlever sa proie : dès qu'elle s'est apperçue qu'il a pris un poisson, elle le poursuit, le maltraite à coups de bec, et le force à dégorger la capture qu'il avait faite. Le combat se livre en l'air, et la *fregatte* sait si bien manœuvrer qu'elle ramasse la proie au vol.

OISEAU DES TEMPÊTES. Cet oiseau n'est pas plus gros qu'une *alouette;* il est du genre des *Pétrels.* Malgré sa petitesse il affronte la rigueur des mers glacées, et s'y avance courageusement aux plus grandes hauteurs. Il est le premier à prévoir les tempêtes et à



J. G de St. Sauveur del.

chercher un abri contre leur violence, c'est ce qui le fait appeler *Oiseau des tempêtes ;* aussi lorsque les marins voient, la mer étant calme, ces oiseaux se réunir, voler en troupes dans le sillage du vaisseau, ils se regardent comme assurés d'être bientôt exposés à un gros temps, qui ne tarde jamais en effet à succéder à l'apparition de ces petits *Pétrels*. Leur vol est d'une singulière vîtesse : en quittant la mer, ils sont à perte de vue en un instant : ils se reposent hardiment sur les vagues courroucées : ils courent entre deux lames à fleur d'eau, et frappent les flots de leurs pieds, en se balançant les ailes demi-ouvertes. Le poisson paraît être leur nourriture.

ALBATROS. Ce nom est donné au plus gros des oiseaux palmipèdes : ses ailes ont dix pieds d'envergure ; il n'habite que les mers australes, et se trouve dans toute leur étendue, depuis la pointe de l'Afrique jusqu'à celle de l'Amérique et de la nouvelle Hollande. Il ne vit guère que de mollusques, d'œufs et de frai de poisson, que les courans charient. Malgré leur force ils vivent en paix au milieu des autres oiseaux de mer, et ne paraissent se tenir en garde que contre les *mouettes*. Ils affleurent en volant la surface de l'eau, et ne prennent un vol élevé que dans les gros temps et par la force du vent ; ils se portent à de très-grandes hauteurs en mer, se reposent et dorment sur les flots. On dit que leur chair est assez bonne à manger.

Quatrième Tableau des Oiseaux représentant le *Cormoran*, le *Canard sauvage*, le *Cigne*, l'*Oie sauvage*, le *Pingouin*, le *Courlis*, la *Poule d'eau*, la *Poule sultane*, le *Ralle de genet*, la *Palette*, l'*Ibis*, la *Demoiselle de Numidie*, la *Cigogne*, le *Héron*, le *Flamand*, l'*Outarde*, le *Dindon*, le *Hocco*, la *Pintade*, le *Coq*, et la *Poule*.

LE CORMORAN se trouve répandu dans les différentes contrées de l'ancien et du nouveau continent : c'est un oiseau pêcheur, et il en est peu qui détruisent autant de poissons : il poursuit sa proie en plongeant et en nageant entre deux eaux, avec presque autant de rapidité que les autres oiseaux fendent l'air. Lorsqu'il a fait capture, il reparaît tenant le poisson qu'il a pris en travers de son bec ; il le jette en l'air, en lui faisant faire un demi-tour, afin que la tête retombe la première, et il le rattrape avec tant d'adresse, qu'il ne manque jamais son coup ; après quoi il l'avale : par ce moyen, les nageoires et l'arête qui est sur le dessus du dos se couchent le long du corps du poisson. Quel instinct ! L'homme industrieux a su profiter des talens du *Cormoran*. A la Chine on les dresse pour la pêche, comme nous dressons ici des chiens et des oiseaux pour la chasse. Un pêcheur peut aisément gouverner jusqu'à cent de ces pourvoyeurs : on les place sur les bords du bateau, et lorsqu'on est arrivé au lieu de la pêche, au moindre signal ils partent tous, et se dispersent de tous côtés : ils cherchent, ils plongent, ils reviennent cent fois sur l'eau jus-

qu'à ce qu'ils aient trouvé leur proie; alors ils la saisissent avec leur bec, et la portent aussitôt à leur maître. Quand le poisson est trop gros, ils s'entraident mutuellement; l'un le prend par la queue, l'autre par la tête, et tous, de concert, l'amènent ainsi jusqu'au bateau, où on leur présente de longs bâtons sur lesquels ils se perchent avec leur poisson, qu'ils n'abandonnent au conducteur que pour en aller chercher d'autres. — Quoique les *Cormorans* vivent de poisson, et soient peut-être les meilleurs nageurs de tous les oiseaux, ils ne passent sur l'eau que le temps nécessaire pour leur pêche : ils s'en éloignent quand ils sont rassasiés, et se retirent sur les arbres les plus élevés où ils se tiennent perchés; ils se retirent aussi sur les rochers des bords de la mer, où ils nichent. Quoique le *Cormoran* ne se nourrisse que de poissons, sa chair n'est pas bonne à manger.

LE CANARD *sauvage*. Cet oiseau a un grand rapport avec le canard privé ou domestique : méfiant et rusé, on l'approche difficilement. Il est de passage, et va par troupes pendant l'hiver; il commence à arriver à la mi-octobre dans nos contrées, par petites bandes qui sont bientôt suivies de troupes plus nombreuses : ils viennent des régions les plus septentrionales de l'Europe, telles que la Sibérie, la Laponie et le Spitzberg. La troupe dans les airs est disposée en deux colonnes : celui qui est placé à la tête fend l'air, et facilite le vol des deux colonnes qui le suivent : fatigué, il va se placer à la queue d'une colonne, et celui qui était placé derrière lui, prend sa place. Chacun à son tour devient le conducteur; c'est ordinairement de nuit qu'ils voyagent. Les *Canards sauvages* passent la plus grande partie du jour sur les eaux, loin du rivage; ils s'y reposent; ils ne s'écartent des étangs qu'autant qu'on leur donne la chasse, ou qu'ils sont poursuivis par des oiseaux de proie. Dès que le soleil est couché, ils quittent les eaux pour aller pâturer dans les prairies et les terres ensemencées : si la terre est couverte de neige, ils s'approchent des lisières des bois, et ils y cherchent des glands et quelques herbes tendres pour se nourrir. La chair de ces oiseaux est un manger très-estimé. Lorsque les froids sont passés, ils partent en petites bandes pour retourner dans leur climat natal, où ils passent l'été pour y propager leur espèce en sureté dans les joncs et les roseaux des marais immenses dont ces terres sont couvertes. La ponte est depuis dix jusqu'à dix-huit œufs, et l'incubation est de trente jours. Pendant ce temps, le mâle veille près du nid, et accompagne sa femelle à la picorée : le lendemain que les petits sont nés, la mère descend du nid, les appelle et les conduit à l'eau : ils ne commencent guère à voler qu'à trois mois, temps auquel ils sont livrés à eux-mêmes.

LE CIGNE appartient à l'un et l'autre continent; il est du même genre que l'*Oie*, c'est l'un des plus beaux oiseaux aquatiques. Il a quatre pieds et demi du bout du bec à celui de la queue : son envergure est de sept pieds et plus. Le *Cigne* a été fameux de tout temps : les poètes l'ont célébré; M. de Buffon l'a présenté paré de tous les dons que lui a fait la nature : graces de la figure, beauté des formes, mouvemens flexibles, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, etc. Il nage avec autant de facilité qu'il vole avec force et légéreté. Trop fort pour que les autres oiseaux d'eau puissent lutter contre lui, il n'a point à disputer sa proie avec eux : défendu par sa grandeur, par l'épaisseur de

son plumage ; en état, par la force de son bec et de son aile, de parer et de porter les coups les plus forts, il n'y a, parmi les oiseaux de rapine, que l'aigle qui ose l'assaillir, et souvent le *Cigne* le repousse avec avantage. — Ces oiseaux en nageant balancent majestueusement leur tête et leur col ; quand ils volent, c'est ordinairement par bandes : ils ont, dit-on alors, chacun le bec appuyé sur le *Cigne* qui précède, et si celui qui va à la tête se trouve fatigué, il va se placer à la queue de la troupe. Le *Cigne sauvage* a un vol plus élevé et plus long que n'a le *Cigne domestique*.

L'OIE *sauvage* est plus petite que l'*Oie domestique*, et s'apprivoise très-difficilement. Les pays du nord sont ceux qui lui conviennent le mieux. Ces oiseaux ne fréquentent nos contrées tempérées que quand le froid, déjà rigoureux dans les régions du nord, les y contraint : on les voit alors arriver par grandes troupes à la fin d'octobre. Leur vol élevé, tranquille, se fait sur deux lignes inclinées l'une à l'autre, et formant une figure semblable à la lettre V. Chaque bande est de quarante ou cinquante, et l'*Oie* qui est à la tête qui fend l'air, passe, lorsqu'elle est fatiguée, à l'extrémité de l'une des lignes : ces bandes se réunissent quelquefois en des troupes de quatre à cinq cents. En s'abattant sur les terres ensemencées, elles y causent de très-grands dommages, car elles pâturent de préférence les blés qui commencent à pousser : elles se retirent la nuit sur les lacs et les étangs, où elles ne cessent de faire un bruit qu'on entend de très-loin : leur marche est opposée à celle des *canards sauvages* qui ne pâturent dans les champs que la nuit, et qui se retirent sur les eaux pendant le jour. Les *Oies sauvages* sont très-méfiantes, et fort difficiles à apprivoiser : l'une d'elles fait la sentinelle, est aux aguets, et avertit par des cris ses camarades du moindre danger : on réussit peu à les prendre avec les piéges qu'on leur tend.

PINGOUIN. C'est un oiseau de mer, privé de la faculté de voler, et qui ne marche sur terre que très-difficilement, en portant le corps entièrement perpendiculaire. Il habite de préférence la mer glaciale, les côtes de la Norwège, le Groënland, le Labrador et Terre-Neuve. Aussi agiles au milieu des flots, qu'ils sont lourds et pesans sur terre, les Pingouins peuvent passer les jours et les nuits à l'eau : ils plongent et restent long-temps sans reparaître ; puis tout à coup ils s'élancent en remontant à la surface de l'eau, avec tant de vîtesse qu'il est impossible de les atteindre. Leur ponte n'est que de deux œufs ; mais comme ils ne sont pas troublés dans les durs et tristes régions qu'ils habitent, ils sont très-nombreux en individus. La ponte a lieu dans les mois de septembre : ils sont alors rassemblés sur des îlots, où il suffit de descendre quelques momens pour leur enlever un prodigieux nombre d'œufs, et s'emparer de ces oiseaux qu'on chasse devant soi en troupeaux, et qu'on assomme à coups de bâton. Ils sont presque continuellement à la mer, et ne viennent à terre que pour nicher, ou y prendre du repos.

COURLIS. Ce nom est donné à des oiseaux de rivage. Ils sont à peu près aussi gros qu'un petit coq ordinaire ; ils fréquentent de préférence les bords de la mer, et quelquefois aussi les marais, les étangs, les terres basses inondées ou fort humides : ils courent assez vîte, et se nourrissent de vers et d'insectes. Leur chair n'est pas fort recherchée. Comme les

Courlis rouges, ils se tiennent toujours en troupes, soit qu'ils volent, soit qu'ils se posent à terre ou sur les arbres ; ils ne quittent guère leur gîte que le matin et le soir pour aller à la picorée : c'est sur la vase qu'ils cherchent les petits poissons, les coquillages et les vers abandonnés par le reflux. Au mois d'avril ils font leur nid parmi les broussailles ; la ponte est de quatre œufs. Les *Courlis* sont répandus dans l'ancien et le nouveau continent. Ils préfèrent le midi au nord. Les différentes espèces qui sont en grand nombre, et toutes variées par le plumage, habitent plus volontiers les terres qui sont au midi, que celles qui sont au nord. Cet oiseau pris jeune, s'apprivoise aisément et s'accommode des alimens qu'on lui donne. Il s'attache de préférence aux personnes qui l'ont élevé.

LA POULE D'EAU, qui est un genre d'oiseaux aquatiques, se trouve répandue dans les deux continens. Elle fréquente le bord des eaux qui arrosent les plaines et le rivage des lacs et des ruisseaux qui sont sur les montagnes. Cet oiseau nage très-bien ; il vit de poissons, d'insectes et de plantes aquatiques. Son vol n'est ni élevé, ni rapide, ni soutenu : pour être en sureté, il se cache avec autant d'adresse que de soin, parmi les joncs et les roseaux ; il y passe la plus grande partie de la journée, et ce n'est guère que le soir et pendant la nuit qu'il se hasarde sur la surface des eaux, où il se trouverait trop exposé pendant le jour. *La Poule d'eau* place son nid sur le rivage très-près de l'eau ; elle le compose d'une grande quantité de joncs secs et grossièrement amoncelés ; elle fait jusqu'à trois pontes par an : les petits suivent leur mère presque aussitôt qu'ils sont nés, et apprennent bientôt à se passer de ses soins. La chair de cet oiseau est peu recherchée.

LA POULE SULTANE est un oiseau de rivage qui a beaucoup de rapport avec la *poule d'eau* pour les mœurs ; son plumage est beau, brillant : elle fut très-recherchée des anciens Romains, qui en faisaient un des ornemens de leurs palais et de leurs temples. Cet oiseau est très-doux, très-innocent, et en même temps très-timide, fugitif, aimant et cherchant la solitude et les lieux écartés. Il paraît préférer les fruits et les racines à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de grains. Il aime avec délices le poisson, il mange en morcelant, et semble mordre l'eau quand il boit. *La Poule sultane* habite les climats les plus chauds de l'ancien et du nouveau continent.

LE RALE *de Genet* arrive avec les *cailles* au commencement de mai, et part avec elles en septembre : on a cru qu'il était le conducteur des *cailles*, et c'est ce qui l'a fait nommer *Roi des cailles*. Il habite les prairies humides : comme il vole peu, on le voit rarement ; mais il se décèle par son cri qu'il fait entendre pendant la journée. Le *Râle* fuit non à tire-d'ailes, mais en courant fort vîte à travers les herbes et les broussailles : il place son nid au milieu des prairies dans quelque petite fosse. La ponte est de huit à dix œufs : les petits suivent leur mère presque aussitôt qu'ils sont nés. Il n'est peut-être pas de gibier que le chien poursuive avec autant d'ardeur, et qui tiennent plus constamment, en sorte que quelquefois on le prend à la main. Son vol est court et pesant ; en s'abattant il se sauve en courant à travers les plantes, et il faut en trouver la voie de nouveau. Il passe pour un excellent gibier, les gourmets lui trouvent quelque chose de plus délicat et de plus agréable

que dans la perdrix. Le *Râle* se nourrit de différens grains, principalement de semences de genêt ; il vit aussi d'insectes et de vermisseaux.

LA PALETTE est un oiseau d'un genre à part et facile à reconnaître par la forme singulière de son bec, dont le bout, qui s'élargit beaucoup, est arrondi en forme de *spatule*, ce qui lui fait donner ce nom, quoiqu'il soit connu sous le nom de *Palette.* Le bec ressemble en effet à l'instrument dont se servent les apothicaires. Elle habite les bords de la mer ; elle se nourrit de vers, d'insectes aquatiques, des coquillages et surtout de petits poissons. Elle aime les plages marécageuses, fait son nid sur les plus gros arbres, le construit de bûchettes, et y pond trois œufs gros comme ceux d'une poule. Ces oiseaux pénètrent fort avant vers le *nord ;* en été on en voit jusqu'en Laponie ; mais en plus grand nombre sur les *côtes d'Afrique*, en *Egypte*, à *Madagascar* et jusqu'au *Cap de Bonne-Espérance.* On en voit aussi dans le nouveau Continent, mais ils sont beaucoup plus petits. On dit que dans tous les pays où vivent ces oiseaux, si on les approche, ils font aussitôt résonner leur bec avec le même bruit que si on frappait deux palettes de bois l'une contre l'autre : leur intention sans doute est alors d'épouvanter le chasseur ou l'oiseau de proie.

L'IBIS est du genre des *Courlis*, et appartient aux climats de l'Afrique qui avoisinent la mer Rouge et la Méditerranée. C'est particulièrement en Égypte que cet oiseau a fixé son séjour : il est plus petit que la cicogne : les bords de son bec sont tranchans, durs et capables de couper les *lézards*, les *grenouilles*, et particulièrement les *serpens* à qui l'*Ibis* fait un guerre continuelle. Les Égyptiens, peuple superstitieux, adoraient ces animaux comme des dieux tutélaires qui les délivraient de ces reptiles si dangereux, et qui se multiplient si facilement sur les bords du *Nil.* Après sa mort ils lui rendaient des honneurs aussi vains qu'aux hommes, et ils l'embaumaient. Quiconque en tuait un volontairement était puni de mort. L'*Ibis* bâtit son nid sur les *palmiers* et le place dans l'épaisseur des feuilles piquantes, sans doute pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats, ses ennemis. La ponte est de quatre œufs, et l'incubation de 27 à 28 jours. Cet animal a cela de particulier, qu'il ne boit jamais d'eau qui soit trouble ; c'est pour cela que les Egyptiens se purifiaient avec l'eau où ces oiseaux avaient bu. On prétend que les hommes doivent à l'*Ibis* l'invention du *clistère*, parce qu'il se seringue, dit-on, de l'eau salée avec son bec lorsqu'il a besoin de ce remède : ce qui est cause qu'on le représente toujours comme un des attributs de la médecine et de la pharmacie.

DEMOISELLE DE NUMIDIE. C'est un oiseau du genre de la cicogne, qui réunit la parure dans le plumage et la grandeur de la taille à l'élégance de la forme. Les gestes et les sauts légers de ces oiseaux ont quelque rapport à la danse des Bohémiens ; on les voit accourir et sauter devant les passans d'une manière affectée, et comme s'ils désiraient se faire regarder. On leur a aussi donné le nom de *bouffon*, de *bateleur* et d'*antropomime*, à cause de leurs attitudes, et du talent qu'ils ont reçu de la nature d'imiter les gestes des hommes. On prétend que les chasseurs qui veulent les prendre usent d'un singulier stratagème ; ils se frottent les yeux en leur présence avec de l'eau qu'ils tirent d'un vase, et ensuite ils

s'éloignent en emportant ce vase, auquel ils en substituent un autre pareil qui est plein de glu : alors la *Demoiselle de Numidie* vient auprès du nouveau vase et se colle les yeux et les pieds avec la glu, en imitant les gestes qu'elle a vu faire aux chasseurs.

LA CICOGNE est un genre de gros et grand oiseau de passage, à longues jambes avec le bec droit, long, épais et terminé en pointe fine. Les Cicognes arrivent en Europe au printemps et en partent en automne. Leur vol est très-soutenu et très-élevé; elles voyagent en bandes assez nombreuses; on prétend qu'elles reviennent constamment chaque année aux mêmes lieux qu'elles ont fréquentés les années précédentes. Arrivées en Europe, elles ne tardent pas, lors de la belle saison, à se livrer aux soins nécessaires pour propager leur espèce. C'est sur les lieux les plus élevés, sur la cime d'un rocher escarpé, quelquefois au sommet d'un très-grand arbre, le plus souvent au milieu des villes, sur le haut des tours, ou sur le toit des maisons, qu'elles établissent leur nid, qui est composé de brins de bois secs à l'extérieur, et à l'intérieur d'herbes sèches et grossières qu'elles trouvent dans les prairies basses et marécageuses. La femelle pond à chaque couvée deux ou quatre œufs : l'incubation est de trente jours, le mâle couve pendant que la femelle s'absente pour chercher sa nourriture, des *serpens*, des *vers*, des *rats*, etc. Le mâle partage avec sa femelle les fatigues du ménage. Ces oiseaux furent bien accueillis dans tous les temps chez les peuples où ils placèrent leur couvée : on les regarde comme les modèles des vertus domestiques. On ne verrait pas de bon œil aujourd'hui en Hollande celui qui tuerait une Cicogne. Cet oiseau passe de l'*Europe* en *Asie* et de l'*Asie* en *Europe*.

LE HÉRON est un genre d'oiseau aquatique et erratique, qui appartient aux deux continens, qui vit sous tous les climats, et que l'on trouve toujours au bord des eaux, où il se nourrit en général de poissons, de grenouilles et d'autres animaux qui vivent dans la vase ou dans l'eau. Le soir il quitte les rivages pour se reposer dans les forêts et sur les arbres. Ces oiseaux mènent une vie solitaire, ne vont jamais en bande. Pour se nourrir, ils restent immobiles au bord des lacs et des étangs, la tête presque cachée entre les deux épaules, et sitôt qu'un poisson passe à leur portée, ils le saisissent d'un coup de leur bec dardé comme un trait, à la faveur de leur long col, qui se déploie en un instant : d'autres fois le *Héron* marche d'un pas grave sur le sable ou la vase, et y cherche des grenouilles. Ces oiseaux ne sont pas de passage; ils supportent également les extrêmes du froid et du chaud, et font quelquefois de longs voyages. Il n'est pas d'oiseau qui s'élève plus haut, surtout lorsqu'il veut échapper aux serres de l'oiseau de proie. Sa chasse est très-difficile, elle exerce beaucoup les *gerfauts* et les *faucons* à cause de la légéreté de son vol. Il établit son nid sur les arbres les plus élevés; sa ponte est de quatre ou cinq œufs. Il est susceptible d'éducation.

LE FLAMAND est seul de son espèce; il est distingué par la beauté de son plumage; il a les pieds palmés, quoiqu'il ne nage pas et qu'il ne fréquente que les rivages. Il habite les contrées du midi; on le trouve aussi dans plusieurs parties de l'*Europe*, et particulièrement en France, sur les bords de la Méditerranée, et près les Pyrénées. En *Afrique*, il est regardé par les nègres qui habitent près de *Gesines*, comme un oiseau sacré : là,

tous ceux de son espèce se rassemblent par milliers, et y font un bruit qu'on entend d'un quart de lieue. Malheur à un étranger qui serait surpris, par ces nègres superstitieux, à tuer un de ces oiseaux; ils en vengeraient l'injure et la mort. Le *Flamand* est un oiseau voyageur : c'est sur les terres basses et noyées qu'il fait son nid, dont la base est dans l'eau, et le sommet à sec et desséché. On assure que la femelle couve ses œufs, les jambes pendantes et tombantes dans l'eau, comme un homme assis ou à califourchon sur un tabouret : la ponte est de deux ou trois œufs. Les petits, peu de jours après leur naissance, courent avec une vîtesse singulière, mais ils ne volent que quand ils ont acquis toute leur grandeur. Cet oiseau se nourrit de coquillages, de poissons, de toutes sortes d'insectes aquatiques. Il n'est pas facile à apprivoiser. Les Indiens font de ses plumes des colliers, des bonnets et des ceintures. C'est pour eux l'objet d'un très-grand commerce d'échange.

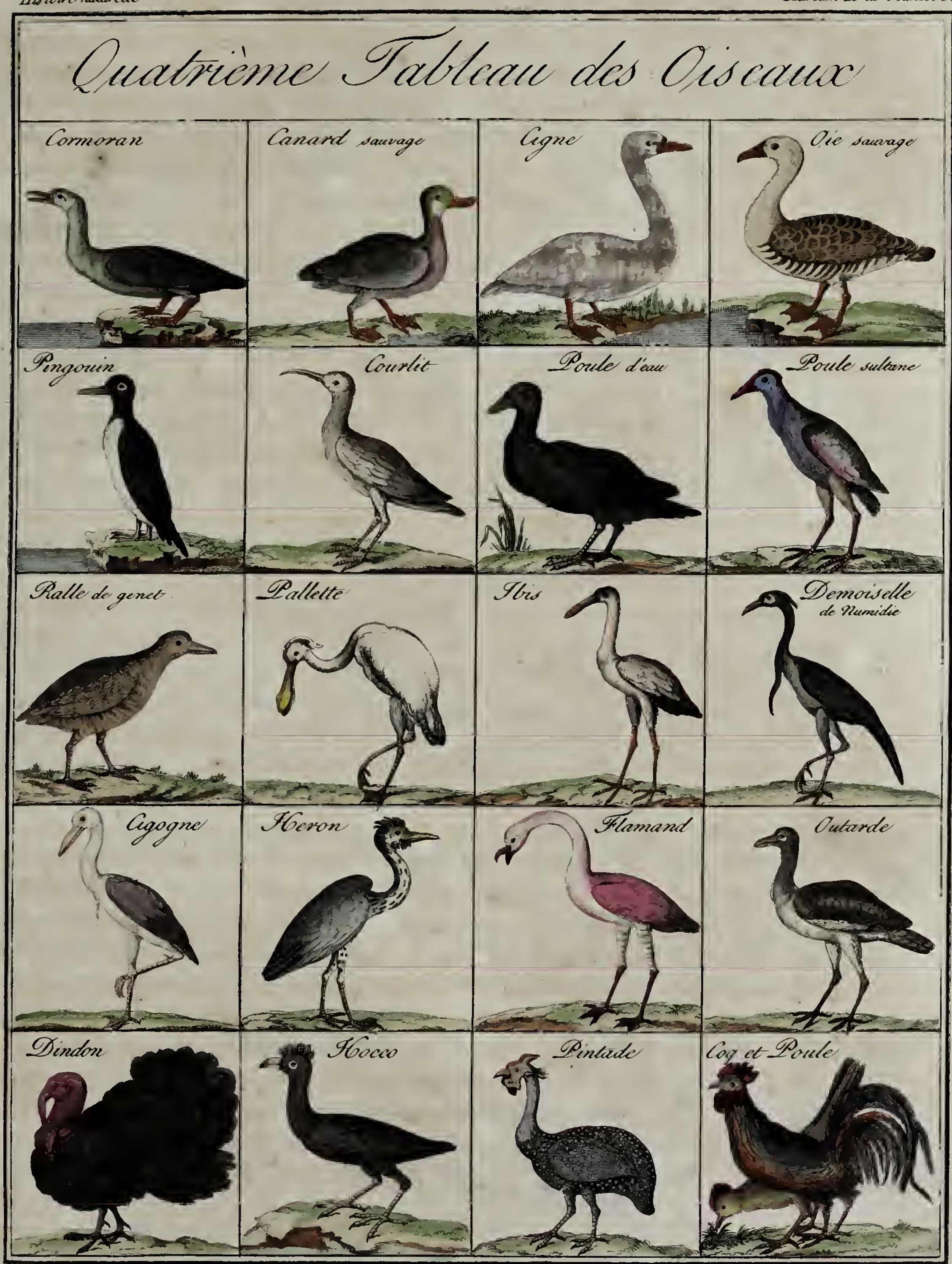
L'OUTARDE est un de ces oiseaux de passage dont on distingue plusieurs espèces : elle est granivore, mais elle vit aussi d'herbes et de feuilles de différentes plantes, particulièrement de la ciguë. En hiver, les *Outardes* vivent en troupes plus ou moins nombreuses : elles sont très-prudentes; lorsqu'elles sont à terre, il y en a toujours quelques-unes qui font sentinelle, ayant sans cesse la tête levée pour avertir par un cri les autres dès que quelqu'un paraît. Lorsque l'*Outarde* est chassée, elle court fort vîte en battant des ailes, parce que son vol est lourd, et qu'il lui est difficile de s'élever. Ces oiseaux font leurs pontes dans les terres ensemencées; ils ne construisent pas de nid, ils se contentent de creuser un trou en terre. La femelle y dépose deux œufs; l'incubation est de 30 jours : la couveuse abandonne ses œufs, si, lorsqu'elle s'est absentée pour chercher sa nourriture, quelqu'un s'est approché de l'endroit où ils sont placés, ou si on les a touchés. Les petits courent comme les poulets, aussitôt qu'ils sont éclos. L'Outarde habite les parties septentrionales de l'Europe : on en trouve en *Syrie* et dans la *Libie*. La chair de cet oiseau passe pour être un très-bon gibier, dont les gourmets font le plus grand cas; elle se sert sur les meilleures tables.

LE DINDON, ou *Coq d'Inde*. C'est un très-gros oiseau, qui tire son origine des *Indes occidentales;* il s'est multiplié en Europe d'une manière extraordinaire. On en rassemble des troupeaux qu'on conduit dans les champs pour les faire paître. Il passe pour stupide et colère; son allure est lente et grave, et son vol est pesant. Le *Dindon* a différens tons, différentes inflexions de voix, selon l'âge, le sexe, et suivant les passions qui l'agitent : son extérieur a quelque chose de mélancolique; il ne paraît fier que lorsqu'il épanouit et relève sa large queue, et qu'il se rengorge; mais il ne prend ce fier maintien que quand il est en amour ou irrité. Il est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, et celui qui demande le plus de soins. La *Dinde* est une excellente couveuse; elle fait deux pontes tous les ans, l'une en février, et l'autre au mois d'août. Chaque ponte est de 15 œufs; l'incubation est de 30 jours : le lieu doit être solitaire, sec et ignoré du mâle qui casserait ses œufs. Une fermière intelligente prend le plus grand soin des *dindonneaux;* elle leur donne une nourriture préparée : lorsqu'ils ont un mois, on les mène paître; mais surtout il faut avoir soin de les mener boire pendant le temps des grandes chaleurs.

LE HOCCO vit dans les bois des contrées méridionales de l'*Amérique ;* il n'a point le caractère sauvage et inquiet ; il ne témoigne point d'horreur pour la captivité ; son instinct n'est ni défiant ni ombrageux ; c'est un oiseau paisible et même stupide, qui ne voit point le danger et ne fait rien pour l'éviter ; il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre conservation. Il s'accommode aisément avec les autres oiseaux domestiques, quitte la ferme pendant le jour et revient le soir pour y coucher : il est si familier qu'il vient heurter à la porte avec son bec, pour se faire ouvrir ; il tire les domestiques par l'habit, lorsqu'ils l'oublient ; il suit son maître partout, et si on l'en empêche, alors il l'attend avec inquiétude, et lui donne à son retour des marques de la joie la plus vive. La démarche du *Hocco* est fière : il se nourrit de graines, de baies et d'insectes. Cet oiseau multiplie peu dans l'état de domesticité : sa chair est blanche, agréable et d'un bon goût.

LA PINTADE. Ce genre d'oiseau est ainsi nommé de son plumage qui paraît être peint de taches blanches, grises et noires ; son vol est lourd et peu soutenu. Ces oiseaux sont originaires de l'*Afrique*, on en trouve en *Asie ;* ils se sont aussi multipliés en *Europe*, et se montrent dans nos basse-cours des animaux d'un naturel extrêmement vif, inquiet et turbulent. Leur cri est aigu, fort, perçant et désagréable. La Pintade se perche sur les arbres et sur les toits. Elle est d'une humeur querelleuse ; en se battant, ses mouvemens sont brusques et précipités ; si on lui résiste, elle tourne le dos, mais un instant après elle fait volte-face ; cette perpétuelle alternative harcelle extrêmement son ennemi. Elle est de la grosseur et de la figure de la poule domestique. Cet oiseau est moins fécond dans l'état de liberté. A *St.-Domingue*, il aime beaucoup à pondre dans le plus épais des haies ; il produit jusqu'à cent œufs, pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans le nid. En Europe, il ne pond que de 15 à 18 œufs ; on les enlève et on les fait couver par des poules ordinaires : on élève les petits à la manière des jeunes *faisans*. La *Pintade* passe pour un fort bon manger, mais les friands préfèrent la chair des *Pintadeaux* sauvages : en effet, c'est un mets exquis.

LE COQ et la POULE. Rien n'est si beau, rien n'est si fier que le *Coq*, le roi des basse-cours, au milieu de son sérail de *Poules*. Il se fait remarquer par la beauté de sa taille, par sa démarche fière et majestueuse, par ses longs éperons aux pattes, par sa crête charnue, festonnée et découpée sur son bord supérieur, et qui est d'un rouge vif et brillant, enfin par la richesse, la variété des couleurs de son plumage, et par le contour agréable des longues plumes de sa queue. Le Coq domestique ou de village annonce par son chant les heures de la nuit et la pointe du jour. Il est l'horloge vivante des gens de la campagne, aussi est-il aimé et chéri de ses maîtres. Cet oiseau règne en souverain parmi ses *Poules ;* il aime singulièrement ses sujettes, il veille avec assiduité à leur conservation : amant doux, complaisant, mari attentif et père tendre ; il est aux petits soins, il avertit les *Poules* et les *Poussins* des dangers qui les menacent. A-t-il trouvé quelques grains ? sensible, entouré d'un peuple soumis qu'il chérit, il l'appelle à partager avec lui sa bonne fortune ; il pousse même la galanterie jusqu'à s'en priver pour ses *Poules :* tantôt c'est un maître jaloux, qui ne souffre pas la présence d'un rival : alors, s'il l'apperçoit, il s'irrite, son œil étincelle,



J. G. de St. Sauveur del.

ses plumes se hérissent; il fond sur son adversaire, lui livre un combat qui ne cesse que par l'abandon de ses forces, ou la retraite du nouveau venu : vainqueur, il se redresse, se frappe les flancs de ses ailes et chante ses victoires. Si l'on contrefait son chant, il est aussitôt inquiet, alarmé, il rassemble ses *Poules*, son cri alors est pour elles le signe de sa protection, de la réprimande ou de la menace; mais rarement il les maltraite.

Les Coqs sont courageux, ils aiment les combats. Autrefois ils faisaient l'amusement des Romains dans le cirque. Aujourd'hui en Angleterre, et chez quelques autres peuples de l'ancien Continent, on les force de se battre les uns contre les autres. Les Poules les plus estimées sont celles qui méritent le titre de bonnes *pondeuses*. Elles font des œufs en abondance pendant la plus grande partie de l'année; mais elles deviennent stériles au bout de trois ou quatre ans. A chaque œuf que les Poules pondent, elles expriment leur sensation par un cri particulier, auquel on donne le nom de *gloussement :* on ignore si ce cri est une expression de douleur ou de joie. La fécondité de la Poule est admirable, mais la plus grande force de sa ponte est au printemps et en été. Elle parvient quelquefois à se soustraire à la vigilance de ceux qui la surveillent ; alors, se trouvant dans un état de liberté, elle se construit à l'écart, dans un lieu sombre et calme, un nid qu'elle forme de paille ou de matières analogues grossièrement assemblées, et elle y dépose, avant de couver, vingt à vingt-cinq œufs : on dit alors que *la Poule a dérobé ses oeufs ;* mais elle jouit de ses droits pour couver en liberté.

CINQUIÈME ET DERNIER TABLEAU DES OISEAUX représentant le *Pigeon sauvage*, la *Tourterelle*, la *Caille*, la *Perdrix rouge*, le *Francolin*, la *Gelinotte*, le *Coq de bruyère*, le *Lagopède*, le *Paon*, le *Dronte*, le *Faisan*, le *Pluvier doré*, le *Vanneau*, la *Bécasse*, l'*Icana de la Chine*, le *Chevalier*, le *Tait-Sou*, et l'*Huitrier*.

LE PIGEON SAUVAGE. Il n'est point d'oiseaux dont l'espèce soit aussi généralement répandue, ni aussi variée que celle du *Pigeon :* il se trouve dans les parties *méridionales* et tempérées *des deux continens*. Le *Pigeon commun* et celui des *volières* sont assez connus : Le Pigeon *sauvage* a les mêmes habitudes, les mêmes qualités et les mêmes défauts : ils sont granivores; ils ont tous une forme élégante : leur plumage est varié, il est lisse, arrangé et orné souvent des plus belles couleurs.

Ces oiseaux ont le cri lent et plaintif : on l'appelle *roucoulement*. Ils aiment à se baigner et à se rouler dans la poussière, mais toujours ils ont soin de nettoyer leurs plumes, et de les entretenir dans la plus grande propreté. Quoiqu'ils aient la vue et l'ouïe excellentes, ils sont cependant facilement saisis et mis à mort par les oiseaux de proie. Ils ne pondent que deux œufs à la fois, mais ils font plusieurs pontes par an : ceux de *volière* pondent tous les mois; ils aiment

à vivre en société, et ont des qualités qui les distinguent des autres oiseaux. Leurs mœurs sont douces, et ils sont reconnaissans des soins qu'on leur porte.

LA TOURTERELLE est un oiseau du genre des *pigeons*, ayant les mêmes habitudes et étant également répandu dans les deux continens. Il y en a plusieurs espèees distinetes. Les Tourterelles sont très-agréables par leurbelle forme et par leur plumage. Elles animent la solitude des bois par leurs accens plaintifs. Elles plaisent dans l'état de domestieité, parce qu'elles sont les modèles de la fidélité conjugale et du véritable amour. La Tourterelle est un oiseau de passage : en été il aime la fraîcheur, et dans l'hiver il cherche les lieux chauds. Il arrive lorsque le printemps est déjà avancé, et quitte nos elimats vers la fin d'août. La Tourterelle reeherche les parties des bois les plus fourrées; elle y fait son nid au sommet des arbres les plus élevés : elle ne pond que deux œufs, que le mâle et la femelle couvent alternativement. Ainsi que tous les oiseaux du même genre, le mâle et la femelle, qui se sont unis, se demeurent réciproquement fidèles. Les *Tourterelles* se réunissent en troupe, arrivent, partent et voyagent en bandes nombreuses, emmenant avec elles leurs petits. Il n'en reste aucune dans nos provinees, pas même en Italie. Ces oiseaux, quoique d'un naturel sauvage, pris dans le nid et élevés jeunes, s'apprivoisent et deviennent même très-familiers. Le vol des *Tourterelles* est haut et paraît très-rapide ; il se soutient long-temps. Leur voix est gémissante, et ne se fait guères entendre que dans la saison de l'amour ; ce cri monotone, quoique plus tendre que le *roucoulement* du *pigeon*, finit par être importun et triste. Cet oiseau vit huit ans ou environ.

LA CAILLE est un oiseau de passage, d'un ramage agréable. C'est au peu durée de leur vol, qui est pesant et peu élevé de terre, qu'on doit la facilité de les prendre à la course, quoiqu'elles courent extrêmement vîte. Leur grosseur et leur plumage diffèrent peu dans tous les climats où l'on en trouve, comme à *Madagascar*, à *Cayenne* et en *Europe*. La *Caille* se nourrit de blé, de millet et de quelques autres grains : elle avale aussi des plantes herbacées, même des vers et des inseetes. Elle ne perche point, elle se tient à terre, et on la trouve assez ordinairement dans les blés verts. Cet oiseau multiplie prodigieusement. La femelle pour faire son nid, gratte la terre, soit au milieu des pièces de blé ou des prairies ; ce nid est composé d'herbes et de feuilles : elle y dépose douze à quinze œufs : cette ponte se fait au eommencement du mois de mai : la durée de l'incubation est de trois semaines ; aussitôt que les petits sont éelos, ils se mettent à trotter et sont en état de prendre leur nourriture. On remarque que la mère les conduit dans la campagne, et qu'elle les retire sous ses ailes à la manière des poules et des perdrix. Lorsqu'elles voyagent, elles vont pendant la nuit, ou de très-grand matin, et se reposent pendant le jour. La *Caille* jeune, tendre, grasse et bien nourrie est un mets délicieux.

LA PERDRIX. Selon quelques naturalistes la Perdrix doit être placée au rang des *gélinottes* : on distingue plusieurs espèees de Perdrix toutes bonnes à manger. Ces oiseaux ne se perehent point ordinairement sous les arbres, leur vol est bruyant et de peu de durée. Parmi les espèces de *Perdrix* connues on distingue la *Perdrix rouge*, qui ne soutient pas

long-temps le vol, mais elle court très-vîte. Ces oiseaux produisent beaucoup, pondent à chaque couvée quinze à vingt œufs et quelquefois plus: leur nid est placé dans les terres couvertes de blé ou dans les prairies; la ponte ne commence qu'en mai, et se continue dans les premiers jours de juin: le temps de l'incubation est de vingt à vingt-deux jours; pendant ce temps, le mâle reste constamment aux environs du nid et accompagne sa femelle lorsqu'elle se lève pour chercher de la nourriture. En automne et pendant l'hiver les Perdrix se réunissent en société, et ces compagnies sont composées du mâle, de la femelle et des jeunes; c'est ce qu'on appelle *couvée ou volée de compagnie.* Le chant de la *Perdrix* charme le silence de la campagne pendant le crépuscule du matin et du soir; le mâle et la femelle réunis ne se quittent plus. On les chasse avec le chien couchant et le fusil: on les prend aussi au piége avec des trébuchets, des collets et des lacets. Elles vivent de dix à douze ans.

LE FRANCOLIN. On donne le nom de *Francolin* à plusieurs espèces d'oiseaux différens. On le trouve en *Espagne* et en *Italie*, et dans les *îles de la Grèce.* Les ducs et les princes de ces contrées avaient fait défenses de tuer ces oiseaux, dont la chair est delicieuse, et dont le prix est exorbitant. *Les Francolins* se nourrissent de graines et de vers, font leurs nids à plate-terre et pondent autant d'œufs que la perdrix. Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort qui se fait entendre de loin. On peut élever ces oiseaux dans des volières; mais il faut avoir soin de donner à chacun une petite loge où il puisse se tapir et se reposer sur le tuf ou sur du sable.

LA GELINOTTE. Cet oiseau qui était très-estimé chez les Romains, est moins gros que le *francolin.* Il fréquente les lieux où il y a beaucoup de coudriers et d'épines. On en voit en hiver dans la *Lorraine* et dans la *forêt des Ardennes.* Ces oiseaux se nourrissent en été, de baies et de fruits sauvages: en hiver ils recherchent les chatons du bouleau, les sommités des sapins et les baies du genevrier. Ils s'apparient dès le commencement de l'automne et font leur nid à terre parmi des touffes de bruyère ou sous les basses branches du coudrier; la femelle pond quinze à vingt œufs. Quand les petits sont un peu grands et élevés, le père et la mère les mènent hors de leur pays natal, s'évadent ensuite et leur laissent le soin de pourvoir à leurs besoins. On les prend en *mars* et en *automne*, à l'aide d'un appeau, qui sert à contrefaire leur chant; on leur tend des filets, des lacets ou des collets. Leur chair est délicate et plus saine que celle de la *perdrix.* C'est peut-être le gibier dont on fait le plus de cas, et qui est le plus estimé et le plus recherché des chasseurs.

LE COQ DE BRUYÈRE est à peu près de la grosseur du *paon*, il ne se trouve que dans les pays froids; c'est un oiseau très-sauvage, qui n'habite que les grandes forêts, et les montagnes les plus élevées; il se nourrit des feuilles et sommités de tous les arbres des bois, des fleurs et des feuilles du blé sarrasin: lorsqu'il a fait choix d'un arbre, il n'est pas rare de le voir tout dépouillé de ses fruits. La chair de cet oiseau est très-noire, mais elle passe pour être exquise. Pendant le temps des amours il adopte quelque gros arbre du canton, sur les principales branches duquel il ne cesse de s'agiter et de jeter un cri perçant, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise. C'est alors qu'on lui donne la chasse: la femelle pond de

cinq à six œufs ; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, et les recouvre de feuilles quand elle se lève pour aller à la picorée : le mâle ne prend aucun soin de sa couvée. Les petits suivent leur mère dès qu'ils sont nés. Les chrysalides-*fourmis* sont leur première nourriture.

LE LAGOPEDE est un oiseau du genre de la *gélinotte;* il est pulvérateur; il a le vol pesant, mais il est très-léger à la course; il vit en famille et habite constamment la cime des hautes montagnes de l'*Europe*. Ces oiseaux aiment les feuilles, les fleurs, les fruits, les vers et les insectes : ils se plaisent dans la neige, où ils font des trous et s'y blottissent. Au mois de juin les *Lagopèdes* font leur nid dans la terre au bas d'un rocher ou d'un arbuste ; la femelle y pond depuis six jusqu'à douze œufs. Le mâle lui apporte sa nourriture; l'incubation est de trois semaines. On prend les petits à la course fort aisément, à l'aide d'un chien. Les faucons et les aigles sont friands de leur chair. Ces oiseaux ne peuvent supporter la servitude, et conservent toujours un caractère farouche et sauvage.

LE PAON est du genre du *faisan.* Au milieu de tous les oiseaux à beau plumage, le *Paon* se fait remarquer par l'élégance de ses formes et l'éclat de ses plumes. Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, comme le dit M. de *Buffon*, le *Paon* serait sans contredit le *Roi des oiseaux :* il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion ; la figure noble, l'aigrette mobile et légère qui couvre sa tête et l'élève sans la charger, la légéreté de sa taille ; sa démarche grave et majestueuse, cette roue étalée en demi-cercle; cette queue magnifique, tout paraît annoncer que la nature a réuni sur son brillant plumage toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence et en former un tableau unique; mais rien ne paraît si humble, si timide que cet oiseau lorsqu'il a perdu sa queue ; il cherche alors les solitudes les plus retirées pour se dérober à tous les regards. Le *Paon* vient de l'*Asie ;* on l'appelle aussi l'oiseau de *Médie*, l'oiseau de *Perse.* Sa femelle pond, dans l'état de domesticité, huit à douze œufs, qu'elle dépose dans un lieu secret, et qu'elle couve pendant 27 à 30 jours. Les petits sont difficiles à élever dans nos contrées. Ils craignent l'humidité et se plaisent dans les lieux élevés. Lorsqu'ils ont quarante jours, l'aigrette commence à leur pousser. Ils ont le vol assez haut et assez rapide. Dans les basse-cours, ils maltraitent la volaille, et dévastent les vergers et les potagers, lorsqu'ils y peuvent pénétrer; ils ont encore l'inconvénient d'un cri aigu, désagréable et perçant; ce qui fait dire de cet oiseau: *angelus est pennis, pede latro, voce gehennus.*

LE DRONTE est un oiseau étranger, d'un genre particulier; il est seul de son espèce, et habite dans l'*île Maurice*, si renommée par le beau *bois d'ébène* qui en vient. Cet animal est fort stupide; sa taille surpasse celle du cygne. Son bec est énorme : c'est le plus lourd des êtres organisés; il est dans les oiseaux ce que le *paresseux* est aux quadrupèdes. On dirait que le *Dronte* est composé d'une matière brute et inactive. Il a des ailes, mais elles sont trop faibles et trop courtes pour l'élever dans les airs : il a une queue, mais cette queue est disproportionnée et hors de sa place : on le prendrait pour une *tortue* qui se serait affublée de la dépouille d'un oiseau; et la nature, en lui accordant ces ornemens inutiles, semble

avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, et rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est oiseau. L'espèce du *Dronte* est très-peu nombreuse en individus.

LE FAISAN. C'est un oiseau des bois, de l'ordre des *gallinacées*. Il se trouve dans les parties méridionales de la France, où il se multiplie beaucoup. On ne le trouve pas dans le nouveau continent, mais il se rencontre dans les pays chauds de l'Asie. Il est de la grosseur du chapon : son vol est court et pénible ; sa voix est haute, aiguë, désagréable : le goût de sa chair est exquis. Pour faciliter la multiplication de ces oiseaux agrestes, qui ne vivent que sept à huit ans, on en élève en plein air dans des enceintes murées que l'on nomme *faisanderies*. On les y retient soit en leur coupant le fouet de l'aile, soit en couvrant les parquets d'un filet. Il n'y a point de mariage, point d'union durable parmi ces oiseaux : la femelle est seule chargée du soin de la couvée et des petits ; elle se cache pour faire sa ponte. Au bout de 24 ou 25 jours les Faisans éclosent ; on les enferme dans la *faisanderie ;* on les nourrit pendant les premiers mois avec des vers et des nymphes de fourmis qu'on ramasse dans les bois. Les *Faisans* aiment la solitude ; ils sont naturellement farouches, et on les place parmi les oiseaux *pulvérateurs*, parce qu'ils aiment à gratter le sable ou la terre sèche, à s'y rouler et à s'en couvrir : ils sont très-stupides, et se croient en sureté lorsqu'on les chasse, s'ils parviennent à cacher leur tête. On les attire facilement dans les piéges, en leur présentant un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche.

LE PLUVIER est un oiseau de passage, qui arrive dans nos contrées pendant le temps des pluies. Les Pluviers volent en troupes nombreuses, et lorsqu'ils sont en l'air, ils s'arrangent sur une ligne, et quelquefois sur plusieurs, suivant le nombre d'individus. Ces oiseaux s'abattent sur les terreins bas, humides et marécageux ; ils y vivent de vers de terre qui sont abondans dans les temps pluvieux. On les voit repasser au printemps, dans les mois de mars et d'avril ; ils se retirent alors vers les parties septentrionales de l'Europe, pour y passer l'été, y pondre et élever leurs petits. La chair du pluvier est estimée comme un bon gibier. On le sert sur les tables les plus somptueuses et les plus riches.

LE VANNEAU, proprement dit, est le *paon céleste*, ou le *petit paon* sauvage. On le trouve en *Europe ;* il est de la grosseur du *pigeon*. C'est un oiseau de passage, qui arrive dans nos régions en grandes troupes dès la fin de février ; il ne part que quand les premiers froids de l'hiver ont assez endurci la terre pour empêcher que les vers dont il fait sa principale nourriture, puissent en sortir. Il y a peu d'oiseaux dont le vol soit plus soutenu : ils courent aussi avec beaucoup de légéreté. Ils ont un instinct et une adresse singulière pour prendre les vers : c'est particulièrement pendant la nuit qu'ils parcourent les pays humides pour saisir leur proie. Au commencement d'avril, ces oiseaux se séparent par paires : la femelle prépare son nid au milieu des champs, sur quelque tertre peu élevé ; la ponte est de trois à cinq œufs. Les vanneaux passent pour un gibier médiocre. Si on les met dans des jardins, et qu'on les y laisse en liberté, en leur coupant le bout des ailes, ils deviennent très-utiles, en ce qu'ils détruisent les vers, et même les limaces.

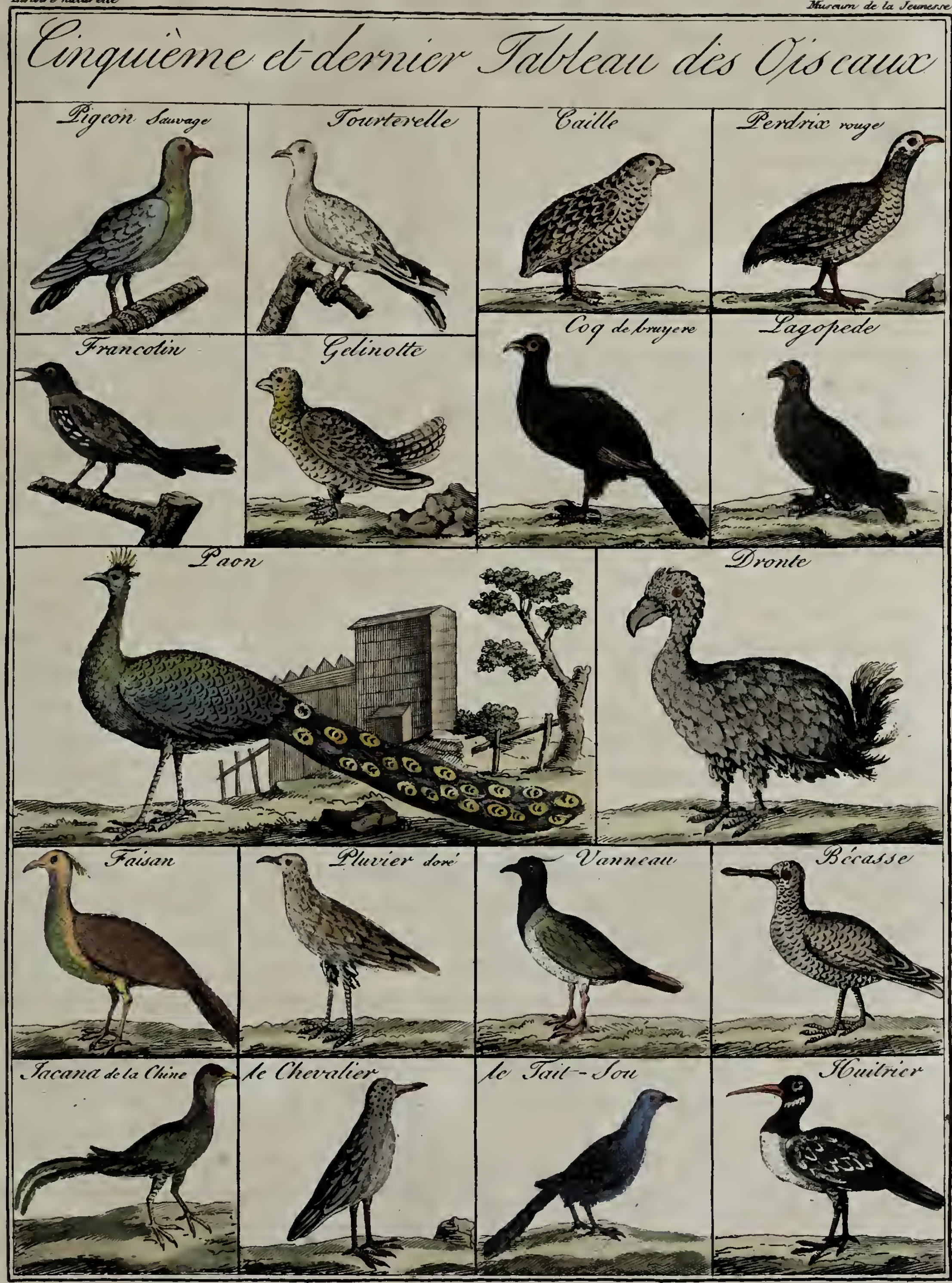
LA BÉCASSE est un oiseau de passage qui se retire dans l'été sur le haut des montagnes de la *Suisse*, de la *Savoie*, des *Pyrénées* et des *Alpes*. Vers la mi-octobre, elle descend dans la plaine, et alors on en voit en France et dans tous les pays voisins. C'est le soir et le matin que la Bécasse vole pour chercher sa picorée ; aussi est-ce l'heure où on la prend sur les lisières des bois, dans des filets ou avec des lacets. Pendant le jour, elle se retire dans les bois, où elle se tient cachée : elle fait son nid à terre, et ce nid est ordinairement composé d'herbes sèches et de petits brins de bois. Ses œufs sont au nombre de quatre ou cinq. Le père et la mère prennent également soin des petits ; les petits quittent le nid fort peu de temps après être éclos. Le vol de la Bécasse n'est ni élevé, ni soutenu, mais elle trotte à terre avec une grande vîtesse, et se trouve bien loin du chasseur lorsque celui-ci l'aperçoit. La Bécasse est d'un naturel stupide ; sa chair est noire, mais excellente et nourrissante.

JACANA. C'est un genre d'oiseau étranger qui fréquente les bords vaseux des rivages et marais du nouveau Continent. Il a quelques rapports avec la *poule d'eau* et le *vanneau*. Ses ailes sont armées d'un éperon très-piquant, semblable à une lancette ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *chirurgien*. On ignore si l'éperon sert à l'oiseau comme arme défensive ou offensive. Ces oiseaux ont le vol bas, mais rapide ; leur cri est aigu ; ils sont sauvages, fuient de loin ; il faut se cacher pour les surprendre.

LE CHEVALIER est un oiseau aquatique, haut monté et qui marche vîte ; il est du genre de la *bécasse* ; on le place parmi les oiseaux de passage. Il ne se voit qu'en hiver dans nos contrées. Sa chair est délicate et de bonne odeur. Il fréquente le bord des rivières et de la mer, les étangs et les prairies basses et humides : il se nourrit de vers, d'insectes et de petits poissons.

LE TAIT-SOU est un oiseau ainsi nommé par les habitans de *Madagascar* ; c'est un des plus beaux de l'espèce du *coucou*. Son bec, ses jambes, ses pieds et ses ongles sont noirs ; tout le plumage est d'un gros bleu foncé, mais les pennes des ailes ont des reflets verts et violets, et celles de la queue des reflets violets très-brillans.

L'HUITRIER est un oiseau d'un genre particulier ; il est le seul de son espèce ; il vit sur les bords de la mer, sans jamais fréquenter le rivage des eaux douces. Le nom d'*Huîtrier* lui a été donné, parce qu'il vit principalement d'huîtres ; il se nourrit aussi de coquillages. Cet oiseau se tient sur les falaises, les galets et les récifs. Il est plus commun en Angleterre qu'en France. Sa ponte est de quatre ou cinq œufs, qu'il dépose sur le sable. Il ne couve que quand le ciel est ombragé et pluvieux ; l'incubation est d'environ 20 jours. Les petits, peu de jours après qu'ils sont éclos, se traînent sur le sable, et bientôt ils courent entre les herbes et les joncs du rivage, parmi lesquels ils se cachent.



J. G. de St. Sauveur del.

DES REPTILES.

Les Naturalistes mettent dans cette classe les animaux vertébrés et à sang froid, portés sur des pieds très-courts, ou qui en sont absolument dépourvus. Les premiers sont presque tous quadrupèdes ; les autres s'avanceut en rampant sur la terre. Quelques-uns d'entre eux sont amphibies; la plnpart sont ovipares, et leurs œufs ne sout fécondés qu'à mesure qu'ils sortent du corps de la femelle.

Les Reptiles semblent privés de cette espèce d'intelligence qui est le partage des mammifères : ils sont muets, ou ne font entendre qu'un son inarticulé et désagréable; leur forme, souvent bizarre et presque toujours repoussante, inspire quelquefois de l'horreur. Ils sont généralement doués d'une odeur forte et pénétrante; il en est dont les mâchoires recèlent un poison actif et mortel, ce sont souvent eux que la nature semble avoir parés des plus belles couleurs.

Certains Reptiles sont couverts d'une peau nue enduite d'une liqueur visqueuse; d'autres, d'une croûte osseuse, de plaques dures ou d'écailles plus ou moins grandes, ou plus ou moins épaisses.

Tableau des Reptiles représentant, la *Tortue franche*, la *Tortue grecque*, le *Lézard gris*, le *Lézard vert*, le *Crocodile*, le *Caïman*, le *Scinque*, le *Caméléon*, la *Salamandre*, le *Crapaud*, la *Grenouille*, la *Raine verte*, l'*Iguane*, le *Basilic*. — Serpens : — le *Devin*, la *Couleuvre*, le *Céraste*, le *Naja*, le *Serpent à sonnettes*, la *Vipère*, l'*Aspic*, et l'*Ammodyte*.

LA TORTUE FRANCHE et LA TORTUE GRECQUE. La *Tortue franche* est aussi appelée *Tortue verte*, à cause de la couleur de sa chair. Son écaille est fort mince et transparente ; on n'en fait pas grand cas dans le commerce. Sa chair et ses œufs sont excellens et très-recherchés par les gens de mer, qui n'ont rien de meilleur pour se rafraîchir et se guérir dans leurs maladies, quand la navigation est longue. Une seule *Tortue* peut donner jusqu'à 200 livres de chair, qui est aussi délicate que celle du meilleur *veau*. Elle trouve sa nourriture principale au fond de la mer, à quelques brasses, le long des côtes de plusieurs îles de l'Amérique. La femelle va à terre pondre ses œufs dans des trous qu'elle pratique dans le sable, un peu au-dessus de l'endroit où les vagues de la mer viennent battre. Elle pond jusqu'à 260 œufs fort gros, elle les recouvre très-légèrement, afin que le soleil puisse les échauffer et les faire éclore. Lorsque les jeunes Tortues essaient de gagner la mer, elles sont souvent repoussées par la lame, et deviennent alors la pâture des oiseaux de proie, leurs ennemis; sur trois cents œufs, il ne s'en échappe pas quelquefois vingt.

La *Tortue grecque* ou *Tortue de terre* habite les pays chauds, et se trouve en grand nombre dans les îles de la Grèce. Les œufs de la femelle sont plus petits et plus oblongs que ceux de la poule : elle ne les couve pas; elle les couvre seulement de feuillages et de terre, et c'est la chaleur du soleil qui les fait éclore. L'écaille qui recouvre la Tortue est un rempart impénétrable pour le corps de cet animal, et une retraite sûre pour sa tête, ses pattes et sa queue, qu'il retire à volonté en dedans à la moindre approche du danger. Cette cuirasse osseuse est à sutures, et si solide, que la roue d'un carrosse pourrait passer dessus sans la faire céder : c'est un bouclier dont la Tortue est perpétuellement couverte, et qui la met en sureté contre les attaques des ennemis auxquels la lenteur de sa marche l'expose. Elle se plaît dans les jardins : elle vit de fruits, d'herbes, et de ce qu'elle peut trouver sur terre; elle mange aussi des vers, des limaçons et autres insectes; elle se cache en hiver dans les cavernes, et y passe quelquefois toute la saison sans manger : elle vit fort long-temps, et craint beaucoup l'eau. Son plus grand ennemi est l'aigle, qui la saisit, l'enlève, et la laisse ensuite tomber sur les rochers à plusieurs reprises, pour en briser la carapace, et dévorer ensuite la Tortue. La chair de ces animaux est très-délicate et très-saine. Il y a aussi des Tortues d'eau douce, qui se trouvent en Italie, en Silésie, et dans les parties méridionales de la France; elles se plaisent dans les endroits marécageux, et quoiqu'elles ne soient point amphibies, elles périraient, si elles manquaient absolument d'eau.

LE LÉZARD GRIS et LE LÉZARD VERT. Sous le nom générique de Lézard, on comprend un ordre de quadrupèdes ovipares, qui ont le corps nu et une queue. On compte ces reptiles parmi les animaux qui supportent le plus long-temps la faim sans périr. On n'aime point à les rencontrer; cependant ils ne sont point malfaisans, ni dangereux. Parmi les différentes espèces, on distingue *les Lézards gris* et *les Lézards verts*, très-estimés en médecine, parce qu'ils sont fortifians et résolutifs.

Le *Lézard gris* est commun en Europe, et notamment dans les climats chauds de cette partie du monde. Il dépose en été ses œufs dans de vieilles masures exposées au midi, où la chaleur de l'été suffit pour les faire éclore, et où, pendant l'hiver, il se nourrit de mouches, de fourmis, de grillons, de sauterelles, et surtout de vers de terre; il aime à se reposer aux rayons du soleil : plus le temps est chaud, plus il est vif et alerte; il court quelquefois avec tant de rapidité, qu'il disparaît en un instant. Dans la saison de l'hiver il ne se montre point, il reste engourdi dans sa retraite : il paraît aimer l'homme, et le contempler avec une sorte de complaisance. On peut manier impunément le *Lézard gris*; il suce avidement la salive des enfans qui font leur jouet de ces animaux. Si l'on met dans la gueule du *Lézard* un peu de tabac en poudre, il entre aussitôt en convulsion et meurt en peu de momens.

Le *Lézard vert* est semblable au *Lézard gris* par sa forme extérieure : c'est au printemps, lorsque ce Lézard a changé de peau, que sa couleur verte paraît dans toute sa vivacité et son éclat. Ce reptile est un peu bas sur ses jambes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir

beaucoup d'agilité. En général il aime les pays chauds ; aussi abonde-t-il dans les parties méridionales des deux continens. Le Lézard vert habite ordinairement dans les broussailles, les buissons, les bruyères : souvent il effraie les passans par le bruit qu'il fait en courant rapidement sur les feuilles sèches ; puis tout-à-coup il s'arrête, et regarde l'homme fixement ; il saute assez haut pour se dérober aux coups de bâton qu'on veut lui donner. Sa morsure n'est point dangereuse, car le Lézard vert n'a point de venin ; il se bat contre les serpens dont il devient la proie. Il y a des sauvages qui ont la plus mauvaise opinion de ce reptile, et qui le regardent comme un espion des puissances infernales qui vient leur annoncer la mort.

LE CROCODILE est le plus long, le plus gros et le plus fort des lézards. Il est du premier genre dans cet ordre d'animaux ; il n'habite que les contrées chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Sur le *Niger*, ces animaux se trouvent par centaines ; on dirait que ce lieu est leur rendez-vous. On en voit qui ont depuis quinze jusqu'à dix-huit pieds de longueur : ils ne peuvent demeurer que quelques minutes sous l'eau sans respirer. Lorsqu'ils surnagent, il n'y a que la partie supérieure de leur tête et une partie du dos qui paraissent à découvert ; ils ne ressemblent alors à rien moins qu'à des êtres vivans, ensorte qu'on les prendrait pour des troncs d'arbres flottans. Dans cette attitude, qui leur laisse le libre usage des yeux, ils voient tout ce qui se passe sur l'un et l'autre bord du fleuve, et dès qu'ils aperçoivent quelqu'animal qui vient pour y boire, ils plongent, vont promptement à lui en nageant entre deux eaux, le saisissent par les jambes, et l'entraînent en pleine eau pour le dévorer après l'avoir noyé. Malheur aux hommes qui vont se baigner dans le *Gange*, et qui sont sans défense ! il y en a toujours de dévorés : on en a vu poursuivre des hommes en canot, faire chavirer la petite barque pour se saisir des rameurs et les dévorer. Lorsque le Crocodile prend un poisson, il élève sa tête hors de l'eau, et en moins d'une minute il le brise entre ses dents et l'avale : il est artificieux ; il est aidé par la nature, qui lui donne une couleur uniforme qui le fait ressembler à un morceau de bois sale ; cet aspect trompe le poisson, les oiseaux, les *tortues* de mer, et l'homme même. Malgré les ressources que le Crocodile met à profit pour surprendre sa proie, la Providence a restreint la voracité de cet animal destructeur, en lui refusant l'agilité et la facilité de se mouvoir autrement qu'en ligne droite ; aussi lui arrive-t-il souvent d'être privé de nourriture. La femelle pond jusqu'à soixante œufs à-la-fois, et les dépose sur les bords des rivières et des lacs. Ces œufs, qui contiennent les embryons d'un animal monstrueux par sa grandeur autant que par sa forme, ne sont cependant pas plus gros que ceux d'une poule-dinde ; après les avoir recouverts d'un peu de sable, elle les abandonne : c'est, dit-on, la chaleur du soleil qui les fait éclore. Aussitôt que les petits sont nés, ils courent à l'eau, et pourvoient d'eux-mêmes à leur nourriture. L'homme est le plus grand ennemi du Crocodile ; il ne peut cependant s'emparer de cet animal qu'en employant la force et des précautions : sa cuirasse, surtout celle du dos, est si dure, qu'elle est impénétrable, même aux coups d'arquebuse. On se sert de piéges pour s'en emparer : on creuse des fossés

sur sa route, ou on le prend à un fort hameçon; il y a des hommes, même assez résolus pour l'approcher avec un poignard, pour se glisser sous lui et lui percer la peau du ventre. Le Crocodile est plus dangereux dans l'eau que sur terre, il s'y meut facilement, mais sur terre il se retourne avec difficulté et lentement : cependant il marche assez vîte, si le terrain est uni, et le chemin droit. Dans les endroits où l'eau n'est pas assez profonde pour que cet animal puisse s'y dérober et y flotter, il a encore moins de force que sur terre. On peut l'éviter quand il poursuit, pourvu qu'on coure lestement, et qu'on fasse beaucoup de zig-zags en se sauvant.

LE CAYMAN se trouve dans plusieurs parties de l'Amérique, particulièrement aux Antilles. C'est un Crocodile plus ramassé, et dont la tête est plus grosse : on le classe aussi parmi les lézards. Cet animal n'est pas si redoutable du côté de la rivière de *Rio-San-Domingo*, qu'il l'est à *Surinam* et même à la *Louisiane*, où il fait la guerre aux animaux aquatiques et terrestres. Il se tient dans les eaux douces et celles qui sont saumâtres, et n'est pas aussi dangereux que le requin; il n'est pas, comme lui, obligé, par sa conformation, à demeurer continuellement dans l'eau: il en sort, gagne la terre, court et attaque les animaux qu'il rencontre, et, sans respect pour l'homme, il le dévore, si malheureusement il se trouve sans défense. Le *Cayman* a les mêmes mœurs que le *crocodile*, et ses plus grands ennemis sont le *requin* et le *poisson armé*.

LE SCINQUE est une espèce de lézard qui se trouve dans les endroits montagneux de la *Lybie*, de l'*Egypte* et de l'*Arabie pétrée*. Il est long de six à huit pouces, le plus grand diamètre de son corps est d'environ 18 lignes; toutes ses écailles sont lisses et luisantes; il se nourrit d'herbes aromatiques. Les paysans de l'Égypte portent au Caire des Scinques, d'où par Alexandrie on les transporte à *Venise* et à *Marseille* pour l'usage des pharmacies de l'Europe. Ces lézards semblent alors avoir été écorchés; ils ont une ouverture longitudinale au ventre, par laquelle on a retiré la chair, les viscères et les os : après avoir été baignés dans une saumure, on les a desséchés et rempli le corps d'absynthe et d'herbes aromatiques.

LE CAMÉLÉON est un animal connu très-anciennement. La propriété qu'on lui a supposée de prendre la couleur des objets auprès desquels il se trouvait, le fait regarder comme un phénomène en histoire naturelle. La philosophie et l'éloquence l'ont adopté comme un des symboles les plus propres à varier la morale par des allégories ingénieuses. On lui a comparé ces bas et lâches courtisans et ces flatteurs trop communs à la cour des rois. On a prétendu, mais faussement, que cet animal se nourrissait d'air; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il paraît d'une maigreur horrible, qu'il s'enfle d'une manière extraordinaire, qu'il reste deux heures en cet état, et qu'il désenfle peu à peu, ce qui fait croire qu'il se remplit d'air à volonté. Sa peau est très-froide au toucher; à l'ombre, elle est grise; au soleil, elle prend une couleur brun-rouge. La marche du *Caméléon* est aussi lente que celle de la *tortue*, mais ses jambes étant plus dégagées et plus longues, il les porte en avant avec une gravité affectée. Il ne monte sur les arbres qu'en tâtonnant, et cherche long-temps

les fentes de l'écorce pour y affermir ses ongles. Il se nourrit d'insectes, et de toutes sortes de vermisseaux.

LA SALAMANDRE est du cinquième genre dans l'ordre des *lézards* : elle est triste et paresseuse : elle vit sous terre, dans les lieux frais et humides, surtout aux pieds des vieilles murailles, dans les décombres, sous des tas de pierres, et assez souvent sous des couches de coudriers, où l'on en trouve des nichées : elle ne sort de sa retraite que dans les temps de pluie, soit pour respirer l'air, soit dans la crainte d'être noyée dans son trou. Elle se nourrit de mouches, de limaçons et de vers de terre. On la voit assez communément au printemps, en automne, et dans l'été quand le temps est humide : si le ciel est serein, elle n'ose se montrer à cause de l'ardeur du soleil qui l'incommode beaucoup. En hiver, elle reste cachée et engourdie : elle n'est pas rare en *Italie*, en *Suisse*, en *Allemagne*, et dans quelques contrées de la *France*.

LE CRAPAUD. A l'aspect de ce reptile, on éprouve communément quelque sensation d'horreur et de dégoût. En effet, cet animal est hideux et porte avec lui une mauvaise odeur. On distingue le Crapaud de la grenouille, parce que cette dernière a le corps plus alongé : celui du Crapaud est arrondi, tuberculeux et sale. Pour peu qu'on le touche, il entre en colère, et se gonfle comme un ballon ; il semble résister aux coups qu'on lui porte, tant il a la peau épaisse et la vie dure ; il lâche difficilement ce qu'il a saisi entre ses mâchoires, à moins qu'on ne l'expose aux rayons du soleil qu'il ne peut souffrir. Quand il se sent poursuivi, il lance par derrière sur le chasseur une liqueur plus ou moins limpide et malfaisante. Il est arrivé souvent que des champignons réputés bonne qualité, des salades et des fruits ont causé des indigestions nauséabondes, et qui n'avaient pour cause que la matière virulente que des Crapauds avaient déposée sur ces substances. Ces animaux sont plus venimeux dans les pays chauds que dans les pays froids. Ils se nourrissent d'insectes vivans, tels que mouches et scarabées ; ils avalent aussi des vers et des limaçons : ils ont la vie très-dure, et le seul moyen de les faire périr sur-le-champ, c'est de leur piquer quelque partie de leur moëlle spinale ; à l'instant ils entrent en convulsion, et meurent. Ils peuvent vivre de 12 à 15 ans.

LA GRENOUILLE se trouve dans presque tous les pays. En Égypte surtout ces animaux abondent tellement, que bientôt tout le pays en serait infecté, si les *cicognes* qui en sont avides, n'accouraient pour les dévorer. — Dans la saison de l'hiver, les Grenouilles restent engourdies, le printemps les ranime et les fait sortir de leurs retraites : elles se nourrissent de vers, de petits limaçons, de sang-sucs et de toutes sortes d'insectes, tant ailés que reptiles. Il y a des Grenouilles qui en certains temps fréquentent plus l'eau que la terre, et d'autres qui se tiennent plus communément sur terre que dans l'eau. On donne le nom de *tétard* au fœtus de la Grenouille, qui d'abord n'est qu'un ver, puis il devient un *tétard*, qui, à cause de sa configuration, est obligé de prendre sa nourriture en se renversant sur le dos. Vers le milieu de juin, deux mois environ après leur naissance, les *tétards* changent de peau, et quittent leur forme de *tétard* pour prendre celle de Grenouille.

La pêche de ces animaux est amusante, et peut divertir à la campagne : ils fuient l'homme, et se précipitent avec impétuosité dans l'eau dès qu'ils le voient ou l'entendent. Cette pêche se fait pendant la nuit : on les prend au flambeau avec des filets, comme les poissons, ou avec des hameçons où l'on a attaché des vers, des mouches, des papillons, des scarabées ou des hannetons. La prétendue pluie des Grenouilles n'est autre chose que l'apparition d'un nombre infini de ces reptiles qui, pendant un temps pluvieux, ou après la pluie, sortent en foule de leurs retraites. Dès que le soleil paraît, les Grenouilles se cachent précipitamment sous des feuilles d'arbres, des broussailles, ou des pierres. On ne doit pas s'étonner s'il sort des endroits aquatiques une si grande quantité de Grenouilles que celle qu'on voit paraître sur la terre après la pluie; car il suffit de savoir qu'une seule femelle donne jusqu'à douze cents œufs.

LA RAINE VERTE. Cet animal appartient à une section particulière de quadrupèdes ovipares sans queue. Les *Raines* diffèrent des grenouilles et des crapauds, en ce qu'elles ont les doigts terminés par une plaque visqueuse qui leur donne le moyen de se coller aux branches des arbres, et même à la face inférieure de leurs feuilles, et de s'y soutenir; aussi se tiennent-elles sur les arbres, dans la belle saison, pour guetter les insectes dont elles font leur proie. En hiver, elles se retirent dans les lieux humides, dans la fange ou la vase des marais. On entend cet animal quelquefois coasser l'été, aux approches de la pluie : on sait que cette espèce de grenouilles est un hygromètre vivant.

L'IGUANE est un lézard du quatrième genre, qui se trouve dans les Antilles. Les habitans de la *Martinique* l'appellent *gros lézard.* On le trouve dans quelques autres parties de l'*Amérique*, où il est très-commun; il vit dans les fleuves et sur les arbres; il ne pousse aucun cri, et quoiqu'il soit d'un aspect affreux, il n'est point nuisible, ses œufs même sont recherchés comme aliment. L'*Iguane* est si stupide, qu'on le prend avec la plus grande facilité; les sauvages attendent pour cela le moment où il est sur un arbre; ils s'approchent avec un long bâton auquel est suspendue une ficelle à nœud coulant; l'animal considère, dit-on, cet appareil avec une espèce de surprise, et se laisse envelopper par la ficelle, sans faire aucune résistance.

LE BASILIC. Ce *lézard*, qui se trouve dans l'*Amérique* méridionale, est remarquable par une espèce de *crête* ou de membrane qu'il porte sur l'occiput. Lorsque l'animal est tranquille sur un arbre, il replie et développe alternativement cette crête comme un éventail. Des écrivains ont donné aussi le nom de *Basilic* à un animal fabuleux que l'on mettait au rang des *dragons* et des *serpens;* l'on prétendait qu'il tirait son origine de l'œuf d'un coq, et que le seul regard du Basilic donnait la mort. On débitait sur cela plusieurs autres contes qui ne méritent pas qu'on en parle. Nous dirons seulement que le *Basilic*, que les charlatans exposent tous les jours avec tant d'appareil aux yeux du public, pour l'attirer, n'est qu'une sorte de petite raie qui se trouve dans la Méditerranée, et qu'on fait dessécher sous la bizarre configuration qu'on lui donne.

LE DEVIN, ou *le Serpent étouffeur*, a quelquefois jusqu'à vingt pieds de longueur.

Sa peau est fort recherchée des Indiens, par le mélange agréable des couleurs dont elle est variée, et ils s'en servent pour faire des habits de parure. Sa chair est pour eux une nourriture délicieuse, ainsi que pour les nègres de l'*Afrique*. Les voyageurs disent que ce serpent ne fait point de morsures dangereuses; il n'a point de grosses dents canines, comme ceux dont on sait que la blessure est mortelle; mais il n'en est pas moins redoutable. Il se tient en embuscade dans les buissons, sur les arbres, ou auprès des rochers; de là il s'élance sur les hommes et sur les animaux, en poussant d'horribles sifflemens; il s'entortille autour de leur corps et les serre avec tant de violence qu'il les étouffe. Lorsqu'il a tué sa proie, il l'enduit de salive pour l'avaler plus aisément.

LA COULEUVRE. C'est le nom donné à une espèce de serpens qui est très-commune en France, surtout aux environs de Paris. Ce reptile habite les bois, les lieux déserts et pierreux, mais abrités; sa langue est noire et fourchue à son extrémité; il la fait sortir et rentrer avec une extrême célérité; sa gueule est garnie de dents aiguës qui ne sont point dangereuses; elles ne contiennent point de venin. La Couleuvre se nourrit d'insectes, de rats et de souris; elle aime passionnément le lait: on en a vu entortillées aux jambes des vaches, leur sucer le pis aux heures où on devait les traire. Il n'est pas rare d'en voir entrer dans les maisons, et y habiter en parasites.

LE CÉRASTE se trouve en Égypte et dans les pays orientaux: sa tête est couverte de petites écailles d'une forme arrondie; il est distingué surtout par un tubercule en forme de dent, qu lui sort de la partie supérieure. Il a ordinairement deux pieds de long: on dit qu'il s'en trouve à la Côte-d'Or, qui sont bien plus longs. Ces serpens sifflent en rampant; ils supportent long-temps la soif, sont très-gourmands, et infestent les bois et les cabanes des nègres.

LE NAJA, ou *Serpent à lunettes*. Ce serpent, dont la morsure est très-dangereuse, se trouve dans les Indes orientales; il est remarquable par le renflement que forment les parties latérales de son cou, et par une tache qui imite à peu près une moitié de cercle, terminée par deux anneaux, semblables aux lunettes que l'on porte sur le nez: de là est venu le nom de *Serpent à lunettes*, que l'on a donné à cet animal. Le *Naja*, lorsqu'il est agacé, se renfle beaucoup; en même temps il se dresse, s'élance la gueule ouverte, avec une extrême rapidité sur son ennemi, et si celui-ci n'a l'adresse de se dérober à son attaque, bientôt ce serpent lui fait des morsures qui sont suivies de la mort, si l'on n'a promptement recours aux antidotes usités dans le pays.

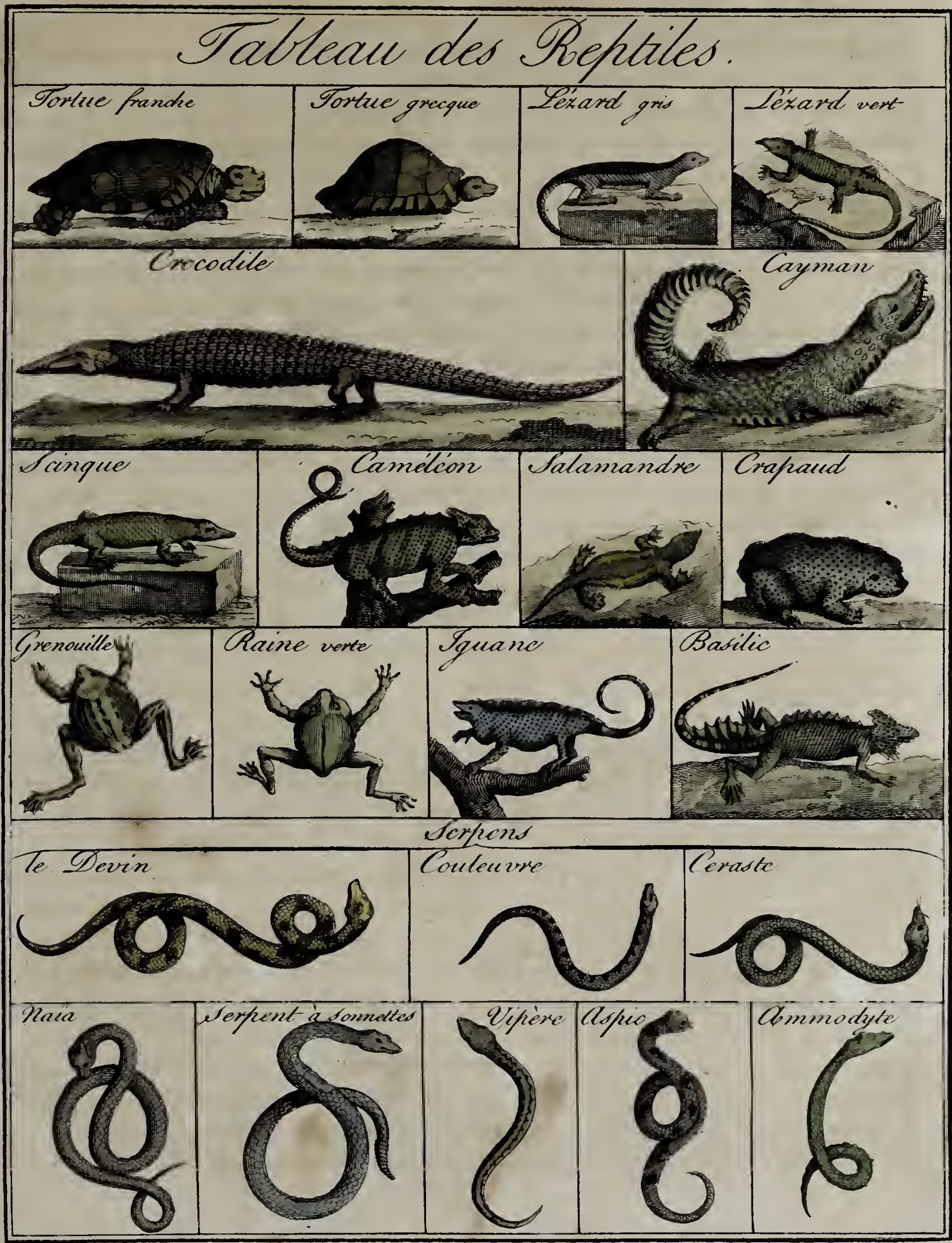
LE SERPENT A SONNETTES. Ce reptile, se trouve dans le *Brésil*, la *Virginie*, et dans plusieurs autres contrées de l'*Amérique*. Lorsque le Serpent à sonnettes veut s'élancer sur sa proie, il contracte subitement son corps en alongeant sa tête, et au même instant toutes les pièces dont l'extrémité de sa queue est composée se rapprochent, s'entrechoquent, et font retentir l'air d'un bruit éclatant qui est l'avant-coureur d'une morsure prochaine. On dit aussi que son approche s'annonce encore par une odeur fétide qu'il exhale à une certaine distance. Ceux qui ont été mordus par ce serpent, meurent dans l'intervalle du

même jour, ou au plus tard, du second. Quand le Serpent à sonnettes apperçoit un écureuil sur un arbre, il se couche au pied, et considère sa proie avec des yeux étincelans et la gueule béante; l'écureuil épouvanté court de tous côtés sur l'arbre, cherchant à échapper par la fuite; mais enfin épuisé de fatigue, il tombe dans la gueule de son ennemi. L'alkali volatil, administré promptement, est l'antidote de la morsure de ce serpent.

LA VIPÈRE est une espèce de serpent dont la morsure est très-dangereuse, et qui met au monde ses petits vivans. On trouve des Vipères mâles et femelles dans plusieurs contrées de la *France*. Les espèces se distinguent par la couleur : elles changent de peau tous les ans au printemps, et même quelquefois en automne. Leurs yeux sont très-vifs, et leur regard est fixe et menaçant; leur langue a trois et même quatre pointes. La *Vipère* irritée la darde et la retire avec des mouvemens successifs et très-rapides : mais cette langue ne pique point, et n'a rien de venimeux; elle sert à la Vipère, ainsi qu'à la couleuvre, principalement pour attraper les petits animaux qu'elles veulent dévorer. Ce sont les dents de la Vipère dont la morsure est dangereuse; elles sont fistuleuses ou creuses, et c'est par là que coule le venin. D'après des expériences réitérées, il est prouvé que l'alkali volatil doit être regardé comme l'antidote le plus sûr contre ce poison. Les Vipères n'attaquent jamais ni les hommes, ni les animaux, à moins qu'ils ne les irritent et ne les tourmentent. Naturellement paisibles, elles ne deviennent cruelles que pour se défendre ou pour se venger. Elles rampent avec lenteur, et ne font point de trous dans la terre pour s'y cacher, mais elles se blotissent sous des pierres ou dans des vieilles masures ou on les trouve assez souvent entassées et entortillées en grand nombre. Quand il fait beau, elles se retirent sous des buissons ou des herbes touffues. Les *Vipères* peuvent vivre plusieurs mois sans manger; elles s'accouplent deux fois dans l'année, elles portent quatre ou cinq *Vipereaux*.

L'ASPIC. Les anciens ont beaucoup parlé de ce serpent : il est célèbre dans l'histoire; on dit que c'est de lui dont se servit *Cléopâtre* pour se donner la mort. On donne ce nom à une espèce de serpent assez commun aux environs de Paris, qui mord et déchire la peau par sa morsure, mais elle n'est point venimeuse, au moins on n'a ressenti aucun symptôme de venin, après s'en être fait mordre au point de rendre du sang par la plaie. L'Aspic des Anciens ne se trouve plus, du moins il est maintenant peu connu.

L'AMMODYTE. Ce serpent est ainsi appelé, parce qu'il a une robe qui a la couleur du chêne, et qu'il se cache dans les creux de cet arbre. Le poison de l'*Ammodyte* est très-actif, celui qui en est mordu meurt au bout de trois jours. Ce serpent se trouve en *Suède* et en *Italie*. Quelques-uns l'appellent *Vipère cornue d'Yllirie*.



J. G. de St. Sauveur del.

DES POISSONS.

Le Poisson est un animal ovipare, à sang rouge et presque froid, qui vit continuellement dans l'eau, et à qui les nageoires servent de pieds. On distingue les poissons d'*eau douce* et les *poissons de mer*. Destinés à vivre dans l'eau, et par conséquent privés d'air, quelques-uns ont des poumons, d'autres n'en ont point; mais alors la nature les a pourvus d'*ouïes*, organe destiné à les remplacer.

Quelques poissons ont, comme les animaux terrestres, une charpente osseuse qui forme leur squelette; d'autres n'ont pour ossemens que des cartilages auxquels sont attachés les muscles et les chairs. La première espèce appartient à la classe vivipare, on les nomme *cétacées;* les derniers appartiennent à toute l'espèce des poissons en général.

Les poissons sont si nombreux, que la nature leur a cédé la plus grande partie du globe. Pour conserver leur existence dans les eaux froides et quelquefois glacées, ils sont enveloppés d'un enduit gras et huileux qui leur donne une souplesse infinie.

Les nageoires du poisson lui servent comme de rames : c'est avec elles qu'il monte, qu'il se précipite, qu'il descend, qu'il poursuit, qu'il évite et qu'il joue au milieu des eaux; sa queue lui sert de gouvernail, et accélère ou suspend tous les mouvemens de son corps.

Rien n'est si étonnant et si digne d'admiration que la fécondité des poissons dans l'élément qui paraît le plus froid et le moins favorable aux feux de l'amour. Malgré la pêche continuelle, et la guerre cruelle que les gros poissons font aux petits, l'Océan, les rivières et les étangs suffisent à peine pour les contenir. Le poisson est un animal très-délicat, et qui meurt, si on le tourmente ou si on le touche.

Premier Tableau des Poissons représentant la *Baleine*, le *Dauphin*, le *Narwal*, le *Marsouin*, la *Lamproie fluviale*, la *Raie cendrée*, la *Torpille*, le *Marteau*, le *Requin*, la *Scie*, la *Chimère*, l'*Esturgeon*, le *Dragon de mer*, le *Cheval de mer*, la *Bécasse de mer*, la *Licorne de mer*, le *Chameau marin*, et le *Tétraodon*.

LA BALEINE se distingue d'une manière très-marquée de tous les genres de poissons : elle n'en porte en effet que la figure quant au dehors; mais par sa structure intérieure elle ressemble en tout aux animaux terrestres. — Le sang des Baleines est chaud : elles respirent par le moyen des poumons, et c'est pour cette raison qu'elles ne peuvent rester sous l'eau. — Elles s'accouplent comme les animaux terrestres : elles sont vivipares; elles ont du lait, et leurs petits tètent. — Tous les poissons du genre des Baleines ont sur la tête une ou deux ouvertures qu'on appelle *évents*, par où ils rejettent, en forme de jet,

l'eau qu'ils ont avalée. — La nature a pourvu ces animaux de nageoires d'une structure et d'une force proportionnées à leur masse. Outre ces vigoureuses nageoires, ils ont une queue large et épaisse, couchée horizontalement sur l'eau : elle leur a été donnée pour diriger leur course et modérer leur descente, afin que l'énorme masse de leur corps ne se brisât pas contre les rochers, lorsqu'ils viennent à plonger. — Les Baleines, malgré leur poids énorme, sont organisées de façon qu'elles peuvent s'élever ou s'abaisser dans les eaux à volonté. Du fond de leur gueule, part un gros intestin fort épais, fort long, et si large, qu'un homme y passerait tout entier. Cet intestin est un grand magasin d'air que ce poisson porte avec lui, et par le moyen duquel il se rend plus léger et plus pesant, selon qu'il l'ouvre ou qu'il le comprime pour augmenter ou pour diminuer la quantité d'air qu'il contient. La peau de la Baleine est un cuir fort dur, extrêmement épais, de couleur noire, lisse, et sans aucun poil, qui recouvre la graisse qui a dix à douze pouces d'épaisseur. — On ne peut rien dire de bien certain sur la grandeur de ce *cétacée*. On en a vu qui avaient jusqu'à 130 et même jusqu'à deux cents pieds de long; mais communément il a 70 à 80 pieds. — Sa tête fait un tiers de sa masse. — L'ouverture de la gueule a quelquefois plus de vingt pieds. Les mâchoires ne sont pas armées de dents, mais garnies des deux côtés de longues et larges lames appelées *fanons*. — Les yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf; ils sont distans de seize à vingt pieds l'un de l'autre — La Baleine a l'ouïe extrêmement fine, et reconnaît de fort loin le danger qui la menace. — La femelle porte son fruit 9 ou 10 mois. Le Baleineau a dix pieds et plus de longueur, et est de la grosseur d'un taureau. Lorsqu'elle veut donner à teter, elle se jette de côté sur la surface de la mer, et le petit s'attache à la mamelle : son lait est comme le lait de vache. Elle a un soin particulier de son petit : elle l'emporte partout avec elle lorsqu'on la poursuit, en le serrant étroitement entre ses nageoires : elle ne le quitte pas, même étant blessée. — On ignore la durée de la vie de ces animaux, mais il y a apparence qu'ils vivent très-long-temps. — On ne peut apprendre sans étonnement qu'une bête aussi énorme que la Baleine, ne se nourrit que d'insectes, de vers, de merlus, de harengs, d'anchois et autres menus poissons, et que malgré cela elle engraisse beaucoup plus que les autres animaux.

Pêche de la Baleine.

Voici, en peu de mots, la manière dont se fait la pêche de ce monstrueux cétacée.

Lorsqu'un bâtiment est arrivé dans les parages où doit se faire la pêche des *Baleines*, un matelot, placé au haut du mât de hune, en vedette, avertit aussitôt qu'il aperçoit une *Baleine*. Il crie, en langue basque : *balia! balia!* Aussitôt l'équipage se jette dans les chaloupes, et on fait force de rames pour atteindre la *Baleine* aperçue. Le plus hardi et le plus vigoureux pêcheur, armé d'un harpon, se place sur l'avant de la chaloupe : dès qu'il est à portée de la *Baleine*, il lance avec adresse le harpon sur les endroits les plus sensibles de l'animal, tels que le dessous de l'ouïe, la plus rande partie du dos et

la tête. Le harponneur court de grands risques ; car la *Baleine*, après avoir été blessée, s'agite, fait de grands mouvemens, donne de furieux coups de queue et de nageoires qui battent l'eau, la font sauter et jaillir en brouillards, tuent souvent le harponneur et les rameurs, brisent ou renversent la chaloupe.

Le harpon ayant bien pris, on se hâte de filer la corde à laquelle il tient, et la chaloupe suit à la vue. Lorsque la *Baleine*, qui au coup de harpon a pris la fuite et plongé dans la mer, revient sur l'eau pour respirer, on tâche d'achever de la tuer, en la perçant à coups de lance; mais en évitant toujours avec grand soin sa queue et ses nageoires qui, comme je l'ai dit, donnent des coups mortels. Ce moment est le plus dangereux. Toujours elle rejette l'eau avec fureur et un bruit épouvantable; souvent elle fait rejaillir son sang en si grande quantité, qu'elle en couvre les chaloupes et les pêcheurs, et que la mer en paraît teinte dans un grand espace. Le bâtiment, toujours à la voile, suit de près, afin d'être à portée de remorquer la *Baleine* harponnée. Lorsqu'elle est morte, ou que l'animal épuisé n'a plus de force, ce qui se reconnaît à la corde qui paraît lâche, et au faible bruit de l'eau que la *Baleine* rejette alors par ses naseaux, on la remorque, on lui coupe la queue, et on l'attache aux côtés du bâtiment avec des chaînes de fer : la tête est vers la poupe, et l'endroit où l'on a coupé la queue vers la proue. Aussitôt les charpentiers, armés de haches et de longs couteaux, se mettent dessus la *Baleine* : ils sont vêtus d'habits de cuir, avec des bottes munies de crampons de fer aux semelles, crainte de glisser sur la peau. Dans cet état, ils enlèvent le lard de la *Baleine*, et on le porte à l'instant dans le bâtiment, où on le fait fondre. Une *Baleine moyenne* produit environ 12 à 14000 livres pesant d'huile. Cette huile sert à brûler à la lampe et à faire le savon, aux drapiers pour la préparation de leurs laines, aux corroyeurs pour adoucir les cuirs, aux peintres pour délayer certaines couleurs, et aux architectes pour faire une espèce de mastic. A l'égard des *fanons* de *Baleines*, leur usage s'étend à une infinité de choses utiles : on en fait des busques, des parasols, des corps, et mille autres ouvrages.

LE DAUPHIN est mis au rang des *baleines*. Il est le plus vif, le plus léger et le plus intelligent des cétacées : il nage, s'élance dans l'eau et poursuit sa proie avec tant de vitesse qu'on l'a nommé la *flèche de mer*. Il a communément dix pieds de long. La forme de son corps est ronde, oblongue, et renflée à la partie antérieure se terminant en pointe. Sa peau est dure, lisse, noire sur le dos et blanche sous le ventre. Le museau est cylindrique, très-alongé en manière de bec, d'où vient le surnom de *bec-d'oie* qu'on lui a donné. On voit des *Dauphins* dans presque toutes les mers; ils nagent ordinairement par troupes ou seulement deux à deux : on croit qu'ils vivent de 25 à 30 ans. Malgré ce qu'on a dit du caractère social de ces animaux, de leur affection pour les hommes, et leur goût prétendu pour la musique, s'ils suivent les vaisseaux, s'ils en approchent très-près lorsque les mariniers les sifflent, c'est plutôt pour attraper ce qu'on leur jette, que par amour pour l'homme : aussi on les prend aisément avec un morceau de viande mis au bout d'un hameçon, ou en les harponnant comme les autres cétacées.

LE NARWAL est une espèce de *baleine* que l'on voit dans les mers du Groënland. Il a une forme alongée et est d'une figure assez semblable à l'esturgeon : il a 30 a 40 pieds de longueur. Sa tête est armée d'une seule dent qui est longue de 7 à 8 pieds, qui est cannelée en spirale, et comme tordue dans presque toute sa longueur : elle lui sert à rompre les glaces lorsqu'il veut venir sur la surface de l'eau pour respirer. Il est un ennemi redoutable pour la *baleine*, qu'il attaque, qu'il combat, et qu'il perce souvent de sa longue défense. Faute de dents, il ne peut mâcher rien de dur, et il est obligé de s'en tenir à sucer des insectes de mer.

LE MARSOUIN ou *Cochon de mer* est le plus petit de tous les cétacées. Sa longueur ordinaire est de 5 à six pieds. Il n'a pas la gaîté du dauphin, il est morne et lourd. Ces petits cétacées vont par troupes, quelquefois de plusieurs milliers; ils suivent les navires, et quand ils s'en approchent de fort près, c'est, au dire des marins, un présage de tempête. — Le *Marsouin* entre et monte assez haut dans les rivières avec le flux. Sa nourriture consiste en sardines, maquereaux, et surtout en harengs. Il se trouve dans presque toutes les mers.

LA LAMPROIE *fluviale* : nom d'un genre de poissons de mer et de rivière, anguilliformes par le corps, mis au rang des poissons cartilagineux qui nagent ordinairement en grande eau, qui sucent les pierres, les rochers, et la surface des vases dans lesquels on les enferme. Ils ont sept *évents* ronds de chaque côté, et point de nageoires sous le ventre : on en distingue de plusieurs espèces. La *Lamproie fluviale* se trouve dans les rivières de l'Europe. Ce poisson a environ neuf pouces de longueur.

LA RAIE *cendrée*. La Raie est un poisson plat, large, de l'ordre des *cartilagineux*. Elle a le corps sans écailles et enduit partout d'une liqueur gluante. Ces poissons nagent à plat sur leur largeur; il y en a de plusieurs espèces; ils se nourrissent de petits poissons. La *Raie cendrée*, ainsi appelée à cause de sa couleur, se trouve dans l'Océan européen: elle habite les eaux fangeuses qui se trouvent près des rivages.

LA TORPILLE. On trouve la *Torpille* sur les côtes du Poitou, de la Gascogne et de la Provence. Ce poisson est du genre de la *raie*, et ne prend pas beaucoup d'accroissement, surtout dans nos parages : les plus grands ont deux pieds de longueur. La *Torpille* a emprunté son nom de l'espèce d'engourdissement qu'elle produit dans les membres de celui qui la touche. Cette action a été pendant long-temps la seule qu'on lui ait reconnue, et l'on a eu recours, pour l'expliquer, à différentes suppositions ingénieuses. Quand on touche une Torpille *vivante*, c'est alors que l'on sent véritablement un engourdissement douloureux dans la main et dans le bras jusqu'au coude; mais cette espèce de commotion électrique dure peu, et se dissipe bientôt entièrement : on peut cependant la prendre hardiment par la queue, ce que les pêcheurs savent très-bien; car ils ne manquent jamais de la saisir par cette partie qui n'a point de vertu torporifique. Quand ce poisson est mort, il ne produit plus de commotion ni aucune sensation.

LE MARTEAU. C'est une espèce de chien de mer qui se pêche dans l'Océan et la

Méditerranée : on le trouve aussi dans la mer des Indes : il a 5 à 6 pieds de long, il se plaît dans les fonds vaseux. Il est d'une difformité effrayante ; sa tête est plate, elle s'étend des deux côtés comme celle d'un marteau par rapport au manche. Il attaque les plus gros poissons, et se rend redoutable aux marins. Il s'élance sur sa proie avec une avidité extrême ; tout convient à sa voracité, surtout la chair humaine.

LE REQUIN est un animal vivipare, à nageoires cartilagineuses. C'est le plus grand et le plus redoutable des *chiens de mer :* il a la tête très-large et aplatie, le museau un peu arrondi, la gueule très-spacieuse, extrêmement fendue, et armée de six rangs de dents triangulaires et tranchantes. Quelques auteurs l'ont mis au rang des cétacées, à cause de l'accroissement considérable auquel il parvient ; on en voit surtout dans les mers de l'Afrique, qui ont jusqu'à 25 pieds de longueur sur 4 à 5 de diamètre. Le *Requin* est commun dans la Méditerranée et dans l'Océan ; il y en a en abondance entre les tropiques. Ce terrible animal est toujours affamé et dévore tout ce qui se présente ; il est surtout avide de chair humaine : il est d'autant plus à craindre que la vaste capacité de son corps et la largeur de son gosier peut engloutir un homme tout entier ; heureusement que sa gueule étant située en dessous, et très-éloignée de son museau, il est obligé de se retourner pour mordre et saisir sa proie, qui, alors a souvent le temps de s'échapper. On lui fait une guerre cruelle, on le prend avec des hameçons qui sont armés de fortes chaînes. — Sa chair est huileuse, dure, coriace, maigre, gluante, de fort mauvais goût et très-difficile à digérer ; on en mange quand on n'a rien de meilleur.

LA SCIE ou *Espadon.* C'est un très-grand chien de mer : on lui a donné le nom de *Scie* à cause de la forme de son museau qui est très-alongé et armé de chaque côté, comme un peigne double, d'un grand nombre de dents ; sa gueule est située transversalement dans la partie inférieure de la tête ; son corps est d'une forme un peu arrondie et va en se rétrécissant vers la partie postérieure. La *Scie* a jusqu'à douze et quatorze pieds de longueur totale ; la partie dentée qui forme le museau est longue d'une aune, plus ou moins. Ce poisson vit dans les mers du Nord et dans celles de l'Amérique méridionale. C'est le plus cruel ennemi qu'ait à redouter la *baleine.*

LA CHIMÈRE est une espèce de chien de mer qui ressemble beaucoup au *squale ;* elle a deux dents incisives à chaque mâchoire, et sa queue se termine par un fil souvent plus long que tout le corps. L'espèce principale de ce genre est la *Chimère monstrueuse*, appelée aussi *roi des harengs du Nord.*

LE GRAND ESTURGEON a le museau très-alongé et garni de plusieurs barbillons. Sa forme a du rapport avec celle du brochet. Il n'a point d'écailles sur le corps ; la couleur du dos est noire et celle du ventre est jaune. Il a communément 24 pieds de longueur et pèse 3 à 400 livres. Ces poissons nagent toujours en bandes, et accourent au son des trompettes, ce qui donne aux pêcheurs la facilité de les envelopper dans leurs filets. Ils sont si timides que les plus petits poissons les font fuir. On les trouve communément dans les mers du Nord, et surtout dans celles de Moscovie.

DRAGON DE MER ou *Pégase*, a le corps couvert de pièces osseuses qui le font paraître anguleux; sa tête est pointue, et il a la bouche sous le bec. On l'appelle *Dragon de mer* à cause de ses grandes nageoires pectorales, et arrondies en forme d'ailes. Ce poisson se trouve dans les mers du Nord et dans la Méditerranée; il a communément un pied de longueur; il est fort estimé par le goût exquis de sa chair.

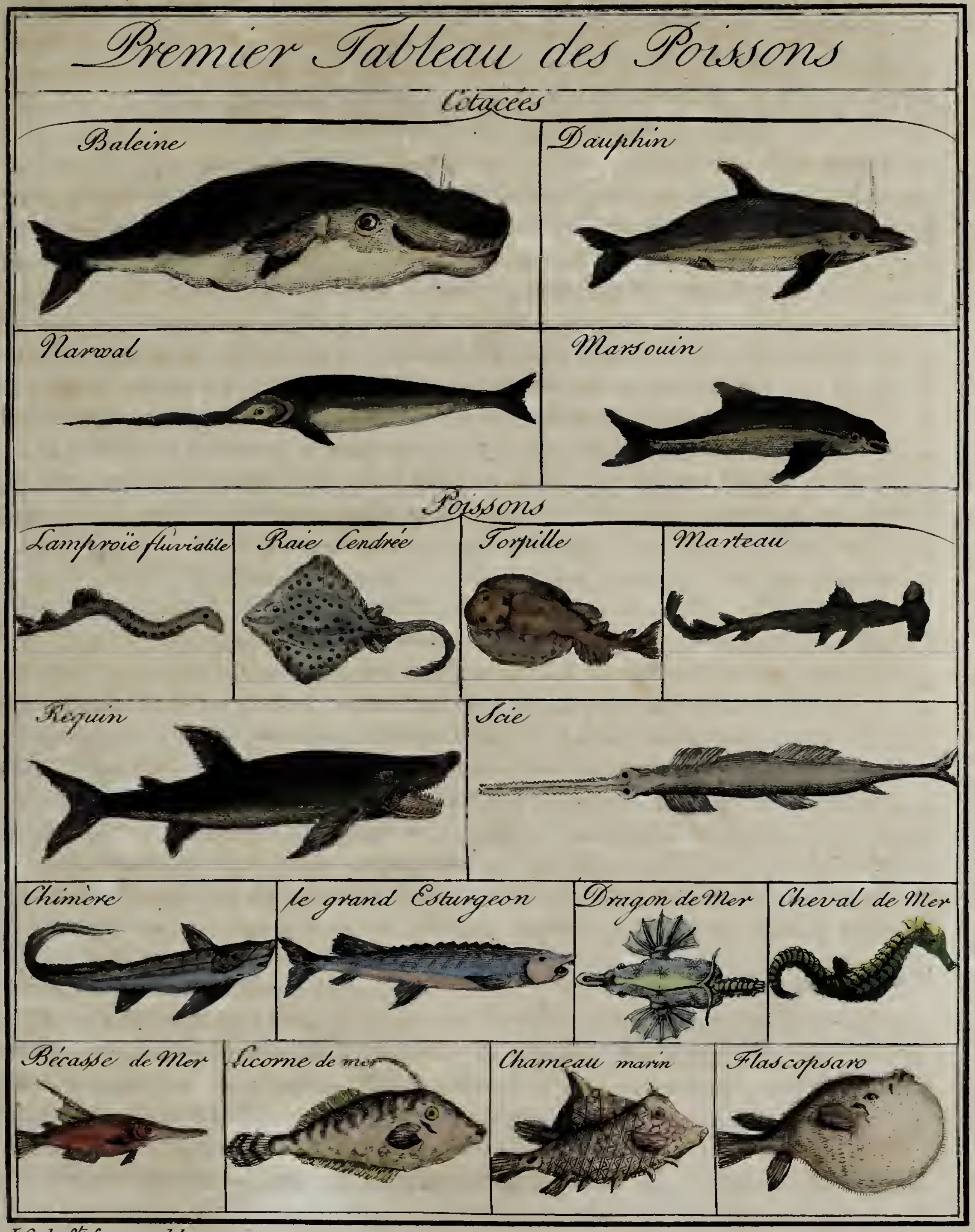
LE CHEVAL DE MER ou *Hippocampe*. Le nom d'*Hippocampe* qui a été donné à ce poisson, indique le rapport qu'il a avec le cheval et la chenille. Il se trouve près des hâvres, et est même très-commun sur la côte méridionale de la Bretagne : sa longueur est de 8 à 9 pouces sur un d'épaisseur. C'est de ce poisson qu'est venue l'idée des chevaux marins, conducteurs de Neptune et d'Amphitrite.

BÉCASSE DE MER. C'est un poisson du genre du *centrisque*. Il est long de 4 pouces; sa tête se prolonge en bec et est terminée par une bouche sans dents. On le trouve ordinairement dans la Méditerranée. On présume que ce poisson est le même que le *balaou*, qui se trouve abondamment à la Martinique, et qui est très-bon à manger. Il se laisse facilement prendre à la lueur des flambeaux, avec de petites fouènes garnies d'hameçons redressés, ou d'un rets autour d'un cercle.

LICORNE DE MER ou *Baliste*. Ce genre a le museau proéminent, huit dents à chaque mâchoire, le ventre et le dos tranchant. La première nageoire dorsale a une forte épine. On appelle *Licorne* celle qui n'a qu'une épine longue et dentelée, et *baliste* à *deux piquants*, celle qui en a deux.

CHAMEAU MARIN ou *Ostracion*. On reconnaît facilement ce genre à la cuirasse osseuse dont son corps est enveloppé; ses ouvertures latérales sont linéaires; sa tête est garnie de dix dents rondes et obtuses. On nomme aussi assez communément les espèces de ce genre *coffres*, à cause de cette boîte osseuse qui renferme le corps. On les distingue par la forme et le nombre des angles du corps, et celui des épines du front, d'où les espèces sont appelées *coffre maillé*, *parallélipipède* à *quatre*, à *deux piquants*, etc.

FLASCOPSARO ou *Hérissé*. Cette espèce se trouve à l'embouchure du Nil, aux Indes et dans la Méditerranée : sa peau est très-dure et chargée de petits aiguillons qui la rendent très-âpre au toucher; sa gueule, qui est extrêmement étroite, est garnie de quatre dents très-larges. Abstraction faite de sa queue, la forme de ce poisson ressemble à celle d'un globe ou d'un ballon.



J. G. de St. Sauveur del.

DEUXIÈME TABLEAU DES POISSONS représentant le *Diodon*, la *Chauve-Souris de mer*, la *Lune*, le *Lump*, l'*Anguille*, le *Barbue*, l'*Anarrhicas*, la *Lyre*, la *Vive*, le *Rasoir bleu*, le *Remora*, la *Murène*, la *Morue*, le *Saint-Pierre*, le *Bossu*, le *Lien*, le *Lingue*, le *Merlus*, le *Merlan*, l'*Églefin*, le *Tacaud*.

LE DIODON n'a aucune séparation à l'os des mâchoires, de sorte qu'il semble n'avoir que deux dents; son corps est hérissé d'épines et est oblong. Ce poisson se trouve dans nos mers.

LA CHAUVE-SOURIS DE MER. Ce poisson, du genre de la *baudroie*, se trouve dans les mers de l'Amérique, et principalement près de la côte du Brésil. Il a deux nageoires pectorales pédiculées, ce qui les fait ressembler à de longs bras; il se cache entre les fucus, derrière des monceaux de sable ou de pierres. Il attend, en ouvrant la bouche, les petits poissons qui viennent lui servir de pâture. Son dos est bossu et hérissé d'aiguillons.

LA LUNE. Ce poisson a le corps large, mais court; sa partie postérieure est terminée par une nageoire demi-circulaire qui lui sert de queue, de façon que le tout a plutôt la figure d'une moitié de poisson, que d'un poisson entier. Sa chair est blanche et molle; tous ses os sont tendres et cartilagineux. Il est assez commun dans la Méditerranée : on le pêche sur les côtes de Provence où il porte le nom de *meule*, comme étant d'une forme approchante d'une meule de moulin.

LE LUMP ou *Cycloptère*. C'est le nom donné a un genre de poisson, parce que ces espèces ont les nageoires centrales réunies en cercle. — L'espèce principale appelée *Lump*, se trouve dans la mer septentrionale de l'Inde et de l'Amérique. Le *Lump* a le corps anguleux, et un grand nombre de dents aiguës; les rayons des nageoires sont orangés. Il est très-fécond et se tapit derrière des pierres auxquelles il adhère fortement.

L'ANGUILLE a le corps alongé et cylindrique; les replis que son corps forme l'ont fait comparer à un serpent; ses nageoires dorsales et caudales sont réunies; sa peau est molle et visqueuse. On la pêche dans les rivières, où elle choisit les endroits troubles; elle se hasarde quelquefois à chercher sur le rivage des insectes et des limaçons dont elle est très-friande; elle mange aussi des végétaux. Sa vie est si tenace, que ses tronçons dépouillés et coupés s'agitent encore. Sa chair est délicate, mais indigeste. Sa peau sert à faire des lanières, des courroies et des fouets.

LE BARBUE. Sa tête est large, aplatie et courte; ses écailles sont larges et très-luisantes, et comme elles sont très-rapprochées, on présume qu'on pourrait faire avec sa peau désséchée les plus beaux ouvrages en galuchat, mais qu'elle prendrait à la vérité difficilement les couleurs. Cette espèce de poisson se pêche dans la mer du Sud et sur la côte de la Nouvelle-Hollande.

L'ANARRHICAS a la tête un peu obtuse et des dents très-aiguës; son corps est rond et ses nageoires caudales séparées des autres. On le trouve dans l'Océan septentrional. Il

se cache au fond de la mer, mais au printemps il vient près des rivages, il se frotte contre les plantes marines et rampe comme l'anguille. Il est très-rapace, et se nourrit de crustacés. Le *lump* est son grand ennemi, et souvent il en est la proie. Les habitans des côtes de la Norwège et les Groënlandais mangent sa chair et se font des sacs avec sa peau.

LA LYRE ou *Lacert*. Ce poisson est du genre du *callionyme*. Le premier rayon de la nageoire dorsale est très-alongé et s'étend en longs filets jusqu'à l'extrémité du corps. Il se trouve dans l'Océan atlantique; il est commun aussi dans la Méditerranée. Sa peau est lisse et sans écailles. Sa longueur varie depuis six pouces jusqu'à douze. Sa chair à le même goût que celle du goujon.

LA VIVE est ainsi appelée à cause de la ténacité de sa vie. Sa chair est délicate, ce qui engage les pêcheurs à s'exposer aux piqûres dangereuses des aiguillons de ses nageoires. Ces piqûres causent une douleur dont l'impression dure fort long-temps. Sa peau est coriace comme celle de l'anguille, aussi l'écorche-t-on quelquefois pour l'accommoder.

LE RASOIR BLEU ou *Coryphène*. Ce poisson se trouve dans l'Inde; il a environ un pied et demi de longueur. Ses nageoires, et surtout la dorsale, sont garnies de piquans de distance en distance. La couleur de sa peau est mélangée de bleu et de pourpre qui jettent des reflets brillans et argentés. Sa chair est d'un goût agréable, même étant désséchée.

LE REMORA. Ce poisson n'a guère que six ou huit pouces de longueur et environ un d'épaisseur. Sa forme est presqu'arrondie et va en diminuant jusqu'à la queue. Le dessus de sa tête est aplati en forme d'ovale et garni tout à l'entour d'un rebord membraneux. Cette espèce d'écusson est fort gluant, et toujours raboteux comme une lime. C'est là que se trouve l'organe singulier au moyen duquel, quand il se voit poursuivi, ou qu'il a besoin de se reposer, il se fixe à la carène des vaisseaux et aux gros animaux marins, tels que les *requins* ou *goulus de mer:* sa chair est bonne à manger. Le Remora se trouve aux Indes, sur les côtes de l'Afrique et au Brésil.

LA MURÊNE est un poisson de haute mer, et qu'on trouve cependant quelquefois vers le rivage. La *Murène* est longue de plus de trois pieds, et approche beaucoup de l'anguille par sa forme, mais elle a le corps plus large et le museau plus alongé; elle se nourrit de chair, et se tient cachée pendant le froid dans les crevasses des rochers. Elle se trouve en abondance sur les côtes de l'Afrique, et aux Antilles, au Brésil et dans l'Inde; on la trouve aussi dans les mers de l'Italie. Sa chair est excellente lorsqu'elle est séchée. Il faut avoir grand soin, lorsqu'on la prend à l'hameçon, de la tuer avant de l'en détacher; car sans cette précaution elle s'élance sur le pêcheur et lui fait de cruelles blessures, qui cependant ne sont pas venimeuses comme le prétendent certains auteurs.

LA MORUE a trois nageoires dorsales, son corps est très-alongé, sa mâchoire supérieure dépasse celle de l'inférieure. C'est à la pointe de Terre-Neuve, dans la baie du Canada, à l'île Saint-Pierre et dans les parages de l'Amérique septentrionale que nous allons la pêcher. La quantité en est telle dans ce lieu, que les pêcheurs ne sont occupés du matin au soir qu'à jeter la ligne, à la retirer, à éventrer la Morue prise et à en mettre les entrailles à

leurs hameçons pour en attraper d'autres. Un seul homme en prend quelquefois jusqu'à trois et quatre cents en un jour. Quelque grand que soit le nombre des Morues qui sont consommées chaque année, il en reste toujours plus que suffisant pour en redonner un pareil nombre l'année suivante. *Leuwenhoeck* a trouvé que la somme totale des œufs que porte une *Morue* ordinaire se monte à plus de 900000. La *Morue* se nourrit de toutes sortes de poissons, principalement de harengs, de vers, de gros et petits crabes de mer. — Pour la saler on lui ôte la tête, les intestins et l'arête; on met alternativement des couches de Morue et de sel, et on la conserve en tas ou dans des tonneaux. Pour la faire sécher, après l'avoir préparée comme pour le sel, et l'en avoir saupoudrée, on l'expose au soleil ou à l'action du vent du nord; alors elle acquiert une dureté considérable, et on la nomme dans cet état *merluche* ou *stock-fisch*.

On sait que la mer qui environne l'île de Terre-Neuve et les différens bancs adjacens, est le séjour le plus ordinaire de la Morue : elle se montre aussi dans les mers du nord de l'Europe; elle y est pêchée par trente bâtimens anglais, soixante français, et cent cinquante hollandais, les uns et les autres de quatre-vingts à cent, cent vingt tonneaux. Ils ont pour concurrens les Islandais, et surtout les Norwégiens qui s'occupent, avant la saison de la pêche, à ramasser sur la côte des œufs de Morue, appât nécessaire pour prendre la sardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à raison de neuf livres la tonne. La Morue disparaît presque toujours du grand banc de Terre-Neuve et des petits bancs voisins, depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Avant de la commencer, on fait une galerie jusqu'au grand mât, et quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure est garnie de barils défoncés par le haut : les matelots se mettent dedans, la tête garantie des injures du temps par un toit goudronné qui tient à ces barils. — Ils jettent alors leurs lignes à la mer, et à mesure qu'ils prennent une *morue*, ils lui coupent la langue, ensuite ils la livrent à un mousse qui la porte au décoleur : celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, et la laisse tomber par un écoutillon dans la cale. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches du poisson ne se touchent pas. Le trop ou trop peu de sel serait également dangereux, l'un et l'autre faisant avarier la Morue. La Morue pêchée au banc de Terre-Neuve, est plus délicate, quoiqu'elle soit moins blanche, mais elle n'est pas un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche : son unique destination alors est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée et séchée, ou seulement séchée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique et de l'Europe : celle qui n'est que salée se nomme *Morue verte;* on la connaît à Paris sous le nom de *Morue blanche*. A l'égard de notre *merluche* ou *stocfisch*, c'est, comme nous l'avons dit, une Morue que l'on a fait sécher au soleil après l'avoir salée. Ce sont les Français, et particulièrement les Malouins et les Basques qui la pêchent dans les parages voisins de la terre du Labrador, et qui, après l'avoir préparée, l'embarquent, et viennent la vendre aux côtes de France, de Portugal et d'Espagne.

La *Morue fraîche* ou nouvelle de Terre-Neuve, est un excellent manger; les mâles valent beaucoup mieux que les femelles. Quant à la *Morue sèche*, dite *merluche*, c'est un aliment qui ne convient pas à toutes sortes d'estomacs, parce qu'elle a contracté une dureté osseuse, et qu'elle ne cuit qu'après avoir été battue et macérée long-temps dans l'eau, ensorte qu'elle est toujours un peu coriace et difficile à digérer.

LE SAINT-PIERRE. Le corps de cette sorte de poisson est comprimé; des piquans longs et recourbés terminent chaque épine de ses nageoires, et une membrane verticale se trouve sous sa lèvre supérieure. On l'appelle *Saint-Pierre*, parce qu'on dit, parmi le peuple, que c'est lui qui fournit à Saint-Pierre la pièce de monnaie qui lui servit à payer le tribut. Il se pêche sur nos côtes, et sa chair est très-délicate à manger.

LE BOSSU. Ce poisson se trouve dans les mers de l'Inde: il est mal conformé; il vit d'herbes marines et de petits insectes qu'il trouve sur les eaux. Sa chair, quoique huileuse, est assez estimée; les Indiens surtout en font grand cas.

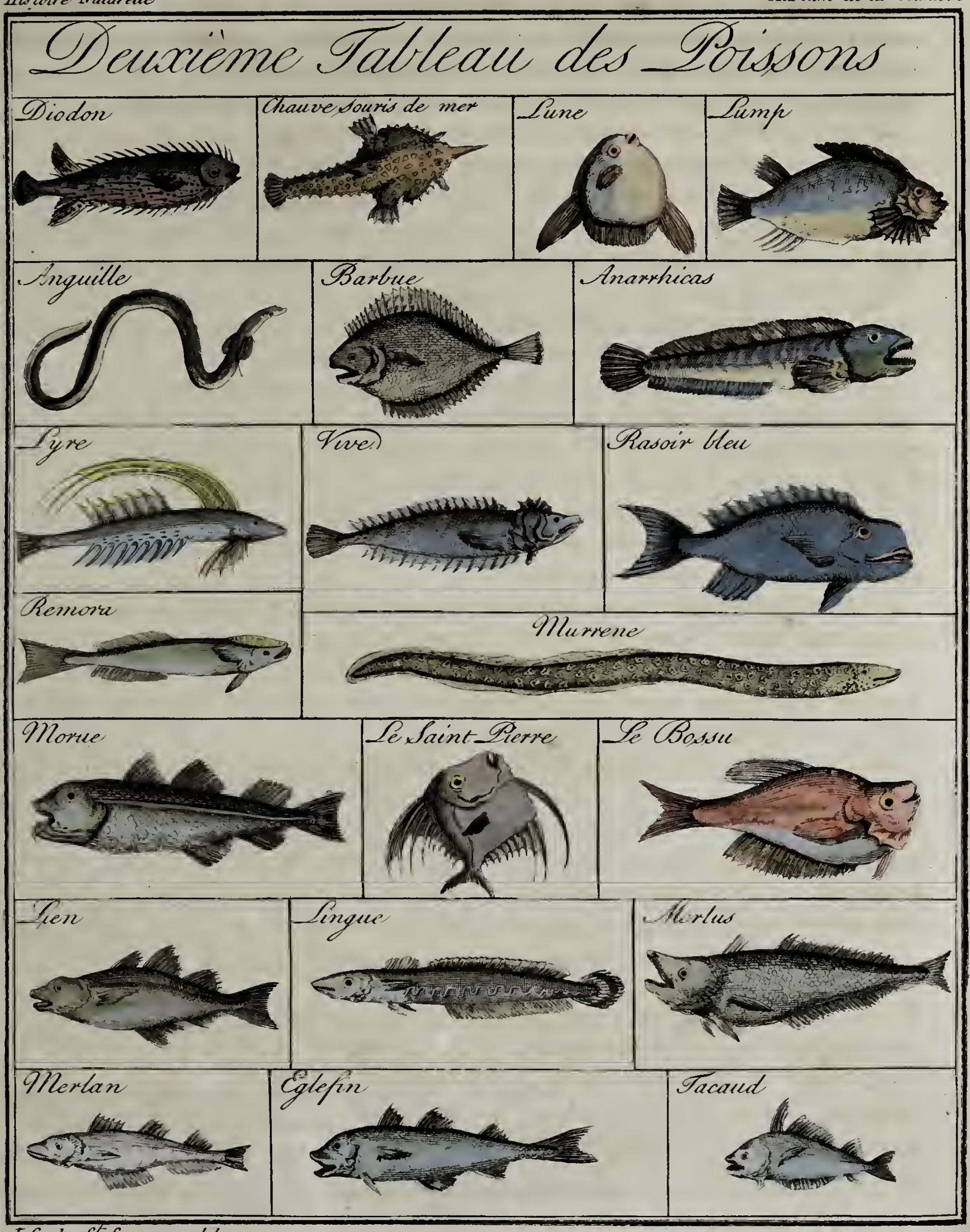
LE LIEN et LE LINGUE. Ce sont des espèces de morues, surtout le *Lingue*, qu'on appelle communément la longue morue : tous deux se trouvent dans la Méditerranée et au nord de l'Angleterre, mais ils abondent sur les parages de l'Amérique septentrionale, et ils se pêchent comme les morues. Naturellement voraces, ils font une guerre cruelle aux harengs et aux sardines. On les prend aux filets et à l'hameçon. La chair de ces poissons a un goût délicat lorsqu'ils sont frais, et lorsqu'elle a été salée et séchée, on la préfère encore à tous les alimens de ce genre.

LE MERLUS est encore une espèce de morue qui a un pied et demi et plus de longueur; il est d'une forme alongée et arrondie. Ce poisson se tient dans la haute mer, et est fort goulu. Il est très-commun dans la Méditerranée, et surtout dans la Manche, où on le pêche en si grande abondance, qu'on en transporte d'Angleterre dans toute l'Europe, après l'avoir salé et desséché.

LE MERLAN est un poisson de l'Océan, du genre du *Gade*. On sait combien il est connu dans nos poissonneries; il est long d'un pied et quelquefois plus. On le prend dans la Manche et dans toute la mer baltique : c'est la pâture ordinaire des différentes espèces de morues. Il se nourrit d'anchois, de chevrettes, de goujons de mer, et autres petits poissons qu'il avale tout entiers. Sa chair est molle, tendre, légère, et meilleure frite que bouillie : il y a peu de poissons aussi sains; on en permet l'usage à toutes sortes d'âges, de tempérament, même aux malades et aux convalescens.

L'ÉGLEFIN tient le milieu entre la morue et le merlan, soit pour la grandeur, soit pour la forme du corps : il se pêche sur les côtes du comté de Northumberland : sa chair n'est pas fort estimée; cependant on ne laisse pas que d'en faire usage en certains pays.

LE TACAUD. Ce poisson est du genre du *Gade* : il a un pied de longueur sur quatre pouces de largeur. Il se trouve dans différentes parties de l'Océan européen; il se plaît entre les rochers : on en prend pendant toute l'année sur nos côtes.



J. G. de St. Sauveur del.

TROISIÈME ET DERNIER TABLEAU DES POISSONS représentant la *Carpe*, le *Barbeau*, la *Truite*, le *Saumon*, le *Brochet*, la *Plie*, le *Turbot*, la *Perche*, la *Lote*, le *Maquereau*, le *Rouget*, le *Hareng*, le *Thon*, la *Dorade*, le *Gymnote*, l'*Hirondelle de mer*, le *Poisson volant*, l'*Anchois*, l'*Able*, le *Goujon*, l'*Épinoche*.

LA CARPE se trouve dans les étangs, dans les rivières, dans les lacs, et jamais dans la mer. Il y en a de plusieurs grandeurs. — Elles ont ordinairement un pied et plus de longueur : il y a des carpes du Rhin, qui ont jusqu'à trois pieds et demi, et qui pèsent de 40 à 50 livres. Les écailles de ce poisson sont grandes et larges : il parvient à un âge très-avancé, et multiplie beaucoup. La Carpe femelle contient une quantité d'œufs prodigieuse, qui, quoique paraissant innombrable, a été soumise au calcul : M. Petit, médecin, en a trouvé dans une carpe de dix-huit pouces, plus de 342,000. — La Carpe se nourrit d'herbes, d'insectes et de vers qu'elle tire de la vase en la suçant. — Sa chair se digère facilement, et est pleine de saveur et de goût; mais sa grande bonté est dans les mois de février, mars et avril. La laitance de ce poisson est un mets si délicat, et qui fournit une nourriture si substantielle, qu'on a vu des étiques guéris par l'usage qu'ils en avaient fait.

LE BARBEAU est commun dans nos rivières : la chair de ce poisson est bonne, mais ses œufs sont regardés comme malsains. Il est moins gros et moins bon à manger en hiver qu'en été. On l'appelle *Barbillon* quand il est jeune, et *Barbeau*, quand il a acquis sa croissance. Il a communément un pied ou un pied et demi de longueur, et pèse deux ou trois livres. Le froid lui est nuisible. Il est très-vorace; les insectes, les petits poissons et même ceux de son espèce, sont sa nourriture ordinaire.

LA TRUITE se trouve dans plusieurs fleuves de l'Europe, et surtout dans le Rhin, auprès de Bâle : elle a tant de ressemblance avec le saumon, qu'il faut avoir l'œil exercé pour l'en distinguer : c'est à peu près le même port, la même conformation et le même nombre de rayons aux différentes nageoires; mais elle est beaucoup plus petite; elle fuit les eaux troubles, et se plaît dans les eaux claires et vives : sa chair est blanche, et est d'un bon goût. — Il y a aussi des truites dont la chair est rouge comme celle du saumon; on les appelle *Truites saumonées*. Elles ont la chair ferme, et d'un goût très-agréable; elles ont jusqu'à deux pieds et plus de longueur, et pèsent de 18 à 24 livres.

LE SAUMON. On peut regarder le *Saumon* comme un des plus grands poissons de rivière que nous connaissions. On en prend qui pèsent de 30 à 40 livres. Sa taille moyenne est de deux pieds et demi. La chair en dedans est entremêlée de graisse par intervalles : elle est d'un bleu nué de rose avant que d'être cuite; mais étant cuite ou salée, elle devient rouge : elle rassasie beaucoup. Le *Saumon* frais est d'un goût meilleur que celui qu'on a salé. Ce poisson se nourrit de vers, de goujons et autres petits poissons. Il naît dans les rivières; il descend à la mer, puis revient annuellement à son lieu natal pour y jeter ses œufs, quand il est arrivé à l'âge convenable. Quand les saumons entren

dans une rivière, ils marchent toujours sur deux rangées qui forment par leur disposition les deux côtés d'un triangle : ordinairement le plus gros, qui est une femelle, ouvre la marche ; ensuite, à la distance d'une brasse, il en vient deux autres, et la file continue ainsi dans un ordre symétrique ; de sorte que s'il s'en trouve soixante-un ensemble, il y en a trente de chaque côté.

LE BROCHET. Il se trouve dans les lacs, les étangs et les rivières. Ce poisson a la gueule très-grande et fendue presque jusqu'aux yeux. Il est si carnassier, qu'il s'efforce d'avaler d'autres poissons presqu'aussi gros que lui : il commence par la tête, et il attire peu à peu le reste du corps, à mesure qu'il digère ce qui est dans son estomac. Il est très-rusé ; il se tient comme à l'affût contre le courant de l'eau, et lorsqu'il apperçoit quelque proie, il s'élance dessus avec voracité. Il n'est pas rare d'en voir qui ont jusqu'à deux ou trois coudées de long, mais sa grandeur ordinaire est de 16 à 18 pouces. La fécondité du *Brochet* est si prodigieuse, que, dans une femelle de moyenne grandeur, on a trouvé jusqu'à 148,000 œufs. Ces œufs excitent des nausées, et purgent violemment.

LA PLIE. Sa forme approche de celle de la *limande*, mais elle est parsemée de taches orangées. Son corps mince et comprimé a près d'un pied de long, et quelquefois plus ; sa largeur est de six à sept pouces. Ce poisson est très-connu dans l'Océan : mais on a remarqué qu'il s'enfonce volontiers dans le sable, quand il n'y a pas une grande profondeur d'eau, ou que la mer est retirée : les pêcheurs s'avancent alors pieds nus sur le sable, et quand ils sentent des *Plies* sous leurs pieds, ils se servent aussitôt d'un petit filet en forme de poche, attaché à l'extrémité d'une fourche ; ils l'enfoncent dans le sable, vis-à-vis la tête du poisson qui donne dans la poche, en voulant prendre la fuite. La chair de la *Plie* est disposée par lames ondées ; elle est blanche, molle, d'un bon suc, et facile à digérer. Au temps du frai, ce poisson remonte dans les rivières, et on en pêche alors beaucoup dans la Loire.

LE TURBOT est très-commun dans la Manche et la mer Baltique : sa longueur ordinaire est de deux pieds. Son corps est tacheté de noir et hérissé de petites épines, sans aucun ordre. Sa chair est ferme et blanche, savoureuse, très-recherchée, et si délicate, qu'on nomme ce poisson *faisan d'eau*.

LA PERCHE a communément dix à douze pouces de longueur : c'est un des poissons de rivière dont on fait le plus de cas ; aussi les pêcheurs l'ont-ils appelé la *perdrix d'eau douce* : sa chair est ferme et en même temps délicate. Ce poisson est très-vorace et avide de vers de terre et de petites grenouilles : la pêche s'en fait ordinairement en mai et en juin.

LA LOTE se trouve dans plusieurs lacs, étangs et rivières de l'Europe, et particulièrement dans l'Isère, la Saône et le lac de Genève. Elle se cache dans les trous et sous les pierres ; c'est là qu'elle est à l'affût des petits poissons qui lui servent de pâture. Sa chair est excellente, mais ses œufs occasionnent des tranchées et purgent avec violence. Sa longueur varie depuis un pied jusqu'à deux : son corps est enduit d'une liqueur visqueuse, et est marbré de noir et de jaune.

LE MAQUEREAU varie depuis dix jusqu'à quinze pouces de longueur : son corps est arrondi, épais et charnu, excepté vers la queue où il est mince et étroit : son dos est richement coloré de bleu, de blanc et de vert. Il est très-commun en avril, mai et juin ; il est peu d'aliment plus généralement accueilli sur nos tables. On sert ce poisson parmi les viandes grasses les plus délicates ; et comme il n'est que de passage, cette raison le fait accueillir avec plus d'empressement ; cependant sa chair est compacte, visqueuse, et se digère difficilement. Le *Maquereau* est vorace, et avale indistinctement tout ce qui s'offre à lui ; aussi est-il facile à pêcher, car il se jette indifféremment sur toute sorte d'appât.

LE ROUGET se trouve dans la Méditerranée et dans les mers du nord : sa longueur est d'environ six à neuf pouces. Sa chair est ferme, friable, et d'un goût fort agréable. Ce poisson était très-estimé des anciens. Il est nommé *Rouget*, parce que sa chair, ordinairement d'un jaune-olivâtre, devient d'un rouge éclatant quand on a enlevé ses écailles.

LE HARENG est long de neuf à dix pouces, et a environ deux pouces de large. C'est un poisson de mer et de passage, qui multiplie beaucoup : sa nourriture ordinaire consiste en très-petits poissons, en vers et en petits crabes. Les Harengs habitent les profondeurs des mers du nord ; ils sortent de ces abîmes au printemps, et viennent sur nos côtes par troupes innombrables que l'on nomme *bancs* ou *flots de Harengs*. Ils aiment à fréquenter les bords de la mer : on les trouve en si grande quantité, qu'ils semblent s'opposer et résister au passage des vaisseaux : dans ces momens, on a vu des matelots en prendre quelquefois un bon nombre avec la pelle dont on se sert pour arroser les voiles des vaisseaux. La chair du Hareng, mangée fraîche, est saine et agréable. On lui fait subir, pour la conserver, plusieurs préparations ; on la sale et on la fume.

LE THON est commun, surtout dans la Méditerranée ; on en trouve aussi dans l'Océan. Ces poissons vont toujours par troupes ; ils sont de passage ; ils pèsent quelquefois plus de cent livres : ils sont voraces, et poursuivent avec fureur le maquereau et la sardine dont ils font leur principale nourriture. La chair du *Thon* est ferme, grasse, et d'un assez bon goût ; étant fraîchement coupée, elle est rougeâtre : on ne prend que celle du ventre pour la couper en morceaux, et la garder après l'avoir salée : dans cet état, on l'appelle *Thon mariné*.

LA DORADE est très-commune dans l'Océan ; il s'en trouve aussi dans la Méditerranée : c'est un poisson très-craintif, et à qui le froid est fort contraire ; il devient beaucoup plus grand que les plus grosses aloses. Sa chair est meilleure en été qu'en hiver ; elle est blanche, ferme et un peu sèche, mais de bon goût. La *Dorade* est un des plus légers de tous les animaux qui nagent : elle est vive, gourmande, et mange ceux de son espèce : elle est l'ennemi mortel des poissons volans.

LE GYMNOTE. On en compte plusieurs espèces : la plus importante à connaître est le *Gymnote électrique*, nommé ainsi à cause de la ressemblance de ses effets avec ceux de la *torpille*. Son corps noir est couvert d'un suc visqueux. On le trouve en Afrique et en Amérique, dans les fleuves. Sa propriété électrique le rend dangereux pour les

nageurs; il les engourdit, et est cause qu'ils périssent souvent. C'est ainsi qu'il se défend de ses ennemis, et qu'il se rend maître des poissons dont il se nourrit.

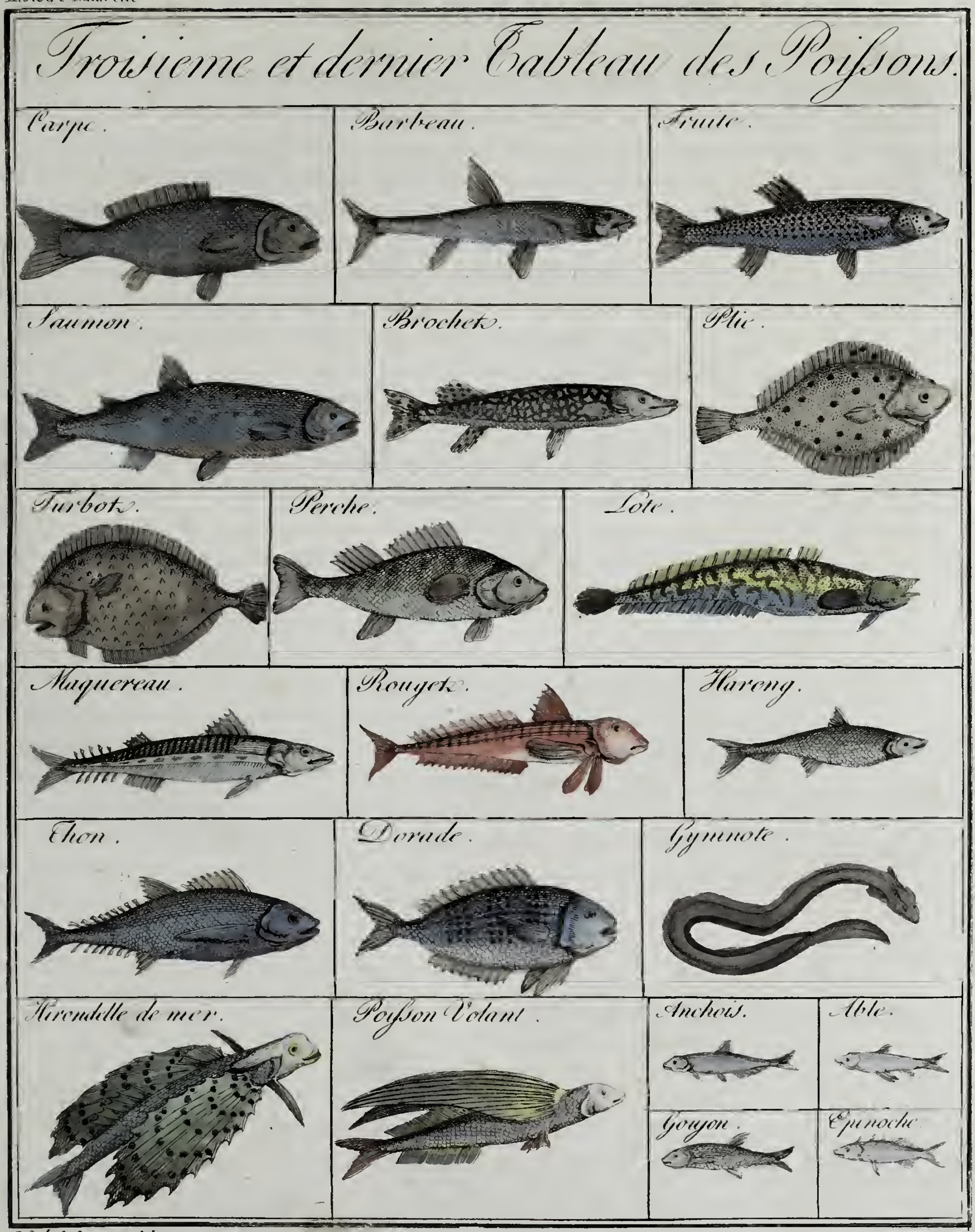
L'HIRONDELLE DE MER, ou *Pirapède*; et LE POISSON VOLANT. Ces poissons sont du genre du *Trigle*. On les trouve communément dans la Méditerranée et dans les parties de l'Océan où la température est douce. Ils sont doués, jusqu'à un certain point, de la faculté de voler; ils s'élèvent au-dessus de l'eau, en déployant leurs deux larges nageoires pectorales, et se soutiennent ainsi dans l'espace d'environ une portée de fusil; alors leurs ailes étant desséchées, ils se replongent dans l'eau pour les humecter de nouveau. Très-souvent on apperçoit entre les tropiques, des essaims de ces poissons dont chacun est composé de plusieurs mille; de nombreuses troupes de Dorades les poursuivent pour en faire leur proie, et quand ils leur échappent, ils sont assaillis par des oiseaux de proie qui ne sont pas moins redoutables pour eux. La chair de ces poissons est dure, sèche, très-nourrissante, mais indigeste.

L'ANCHOIS est à peu près de la longueur de la sardine, mais plus petit. Il est commun dans la Méditerranée : on le sale après en avoir ôté la tête, et il entre dans beaucoup d'assaisonnemens.

L'ABLE ou *Ablette*. Ce poisson est extrêmement petit, et a très-peu de largeur : sa couleur est bleuâtre sur le dos et blanc-argenté sur tout le reste du corps. Sa chair est peu estimée; il se trouve communément dans les rivières. Le principal usage que l'on tire de l'*Able* est d'employer ses écailles nacrées et argentines pour la composition des fausses perles.

LE GOUJON. La forme de ce petit poisson est plus cylindrique que celle du barbeau; plusieurs petits barbillons garnissent sa gueule qui est ronde. Les Goujons nagent en troupes; on les trouve dans les lacs et les rivières. Il se mange en friture : sa chair est moëlleuse et des plus agréables. Sa faiblesse le rend souvent la proie des autres poissons.

L'ÉPINOCHE est un petit poisson long d'un pouce et demi; il se trouve ordinairement dans les étangs, où il sert de pâture aux autres poissons. Il est leste et agile : son naturel est si peu farouche, qu'il vient jusque sur les pieds de ceux qui se baignent; il établit communément son domicile sous les algues et autres plantes aquatiques, et se nourrit de petits vermisseaux.



J.G. de S. Sauveur del.

DES COQUILLAGES.

Les *Coquillages* ou *Testacées* sont des molusques recouverts d'une enveloppe pierreuse nommée *Test* ou *Coquille*. Cette enveloppe les garantit des chocs auxquels leur corps mou et peu consistant ne résisterait pas. — Les Coquilles sont d'une substance analogue à celle des os ; à mesure que le molusque qui l'habite grandit, elle prend de l'accroissement sur les bords : on aperçoit facilement sur la surface des Coquillages les traces de ces accroissemens, formées par des lignes spirales et parallèles.

La plupart des testacées sont ovipares ; ils naissent revêtus des rudimens de leur Coquille. On les distingue en *marins*, *fluviatiles* et *terrestres*. Parmi les premiers, les uns restent attachés contre un rocher, où rampent sur le sable et la vase, ou s'élèvent à travers la masse des eaux, nagent et flottent à sa surface. La plupart des testacées sont hermaphrodites, c'est-à-dire, sont pourvus des deux sexes; les autres s'accouplent au printemps : il en est dont l'accouplement dure quinze jours.

La formation de la Coquille est due à un suc calcaire que l'animal secrète par les pores nombreux de sa peau; ce suc s'étend et se durcit, et à mesure que le Molusque croît, les parties de son corps qui se trouvent à nu se recouvrent de cette croûte calcaire.

Parmi les Coquillages, les uns, comme les pourpres, sont carnassiers, percent les Coquilles et en mangent les molusques; d'autres pompent l'eau qui les entoure, et se nourrissent des particules nutritives qu'elle contient.

La grandeur des Coquillages varie beaucoup ; quelques espèces, par leur petitesse, sont à peine visibles, d'autres ont jusqu'à plusieurs pieds de dimension. Ils sont en général émaillés des plus vives couleurs, et revêtus des dessins les plus variés. — Quelques espèces ne se trouvent que fossiles ; leurs analogues vivans n'existent plus ou ne se trouvent que dans les profondeurs de l'Océan. Les Coquillages fossiles sont des monumens précieux qui attestent le séjour des eaux sur le Globe et le renouvellement périodique des Continens. On en trouve sur le sommet des hautes montagnes : des bancs immenses de pierres calcaires ne sont formés que de leurs débris accumulés : certains marbres en contiennent beaucoup ; on en trouve aussi dans les bancs de craie.

Les testacées sont employés à de nombreux usages : quelques espèces servent à notre nourriture ; les Coquilles peuvent être converties en chaux ; elles offrent à la médecine des remèdes absorbans; on peut les façonner, en former des boîtes, des vases, etc., et elles nous fournissent la *nacre* et les *perles* dont on fait de si riches ornemens.

Les Coquillages sont formés d'une, de deux ou de plusieurs *valves* ou pièces; et cette disposition offre des caractères distinctifs pour les diviser en plusieurs classes. Nous nous contenterons de les distinguer en *univalves* ou coquilles d'une seule pièce ; et en *polyvalves* ou composées de plus d'une pièce.

TABLEAU DES COQUILLAGES, représentant : Coquillages univalves : la *Patelle*, l'*Astrolépas*, la *Porcelaine-monnoie*, le *Cauris*, l'*Ovule-œuf*, le *Lépas de Magellan*, le *Cône couronné*, l'*Olive-porphyre*, le *Volute-pleinchant*, le *Pourpre persique*, la *Tonne-casque*, la *Harpe*, le *Buccin ondé*, le *Casque cornu*, le *Strombe-poignard*, le *Murex ou Rocher*, la *Toupie-cul-de-lampe*, la *Bulle-ampoule*, le *Murex-bécasse*, le *Fuseau à longue queue*, la *Corne-d'ammon* : Coquillages polyvalves : la *Pinne-marine*, la *Moule*, l'*Huître*, le *Pétuncle*, le *Mactre des fous*, la *Donax raboteuse*, le *Peigne*, le *Solen*, le *Lépas anatifère*, l'*Arche-de-Noé*, la *Telline radiée*, le *Gland de mer*.

COQUILLAGES UNIVALVES.

Ces Coquillages sont généralement formés par une *spire* composée par les différens tours de la coquille autour de son axe, que l'on appelle *columelle*. Les tours de la spire sont communément de droite à gauche, et toujours en s'élargissant jusqu'à l'ouverture que l'on appelle *bouche*.

LA PATELLE. Sa forme est celle d'une petite écuelle ovale ; c'est la plus simple de toutes les Coquilles. L'animal s'attache aux rochers sur lesquels il rampe, et il est assez difficile de l'en détacher. Il sert de nourriture aux habitans des côtes.

L'ASTROLÉPAS ou l'*Etoile*. Son contour formant sept angles saillans, et sa surface rayonnée lui ont mérité ce nom.

LE DAMIER. Cette Coquille, du genre des cônes est remarquable par ses taches, quelquefois jaunes sur un fond blanc, ou blanches sur un fond noir.

LA PORCELAINE MONNOIE. Tous les coquillages du genre des porcelaines sont remarquables par l'éclat de leurs couleurs, qui est semblable à celui des porcelaines émaillées ; celui-ci que l'on pêche aux îles Maldives, est l'objet d'un très-grand commerce ; il sert de monnoie en Guinée.

LE CAURIS. Cette jolie petite espèce de coquillage est du même genre que le précédent, et y ressemble beaucoup.

L'OVULE-OEUF. Il est bombé et oviforme ; sa lèvre gauche n'est point dentée.

LE LÉPAS DE MAGELLAN, (*Fissurelle radiée*). Il ressemble beaucoup à la Patelle ; mais il en diffère par son sommet qui est percé.

LE CONE COURONNÉ. Le genre des cônes contient plus de cinquante espèces, toutes recherchées pour la variété de leurs taches et la singularité de leurs couleurs. Parmi eux on distingue le *Grand-Amiral*, la *Couronne impériale*, le *Minime*, etc. etc. Les cônes couronnés diffèrent des autres, en ce que leur partie supérieure est convexe, au lieu que les autres sont tronqués.

L'OLIVE-PORPHYRE. Les Coquilles du genre des olives sont en général brillantes ;

elles forment plus de variétés que d'espèces. On distingue l'*Olive verte*, l'*Olive-Agathe*, l'*Olive jaune*, la *Moresque*, la *Solitaire*, l'*Alphabet*; l'*Olive de Panama* est une des plus grandes.

LA VOLUTE-PLEINCHANT. Les volutes sont tournées en spirale comme les cônes ; elles en diffèrent par leur ouverture qui est plus large. On distingue les espèces par la forme de la spire. Les principales sont, la *Tasse de Neptune*, la *Musique*, etc.

LE POURPRE PERSIQUE. La couleur pourpre des anciens est due à un coquillage de ce genre : celui-ci est strié et couvert de raies saillantes, noires et blanches dans la direction des tours.

LA TONNE-CASQUE. Ce genre de testacée a peu de spirales ; sa coquille est souvent chargée de cannelures ; elle est ronde et renflée dans son milieu ; l'ouverture ou la bouche est très-évasée.

LA HARPE. Cette espèce est du genre des conques sphériques : sa coquille, très-belle et très-variée dans ses couleurs, est ornée de côtes longitudinales, disposées comme les cordes de l'instrument de même nom.

LE BUCCIN ONDÉ. On a donné le nom de *Buccin* à ce genre de coquillages, à cause de sa ressemblance avec une trompette. Le *Buccin-Teinturier* fournit une liqueur colorante, analogue à la pourpre des anciens.

LE CASQUE CORNU. Sa coquille est bombée, son ouverture est garnie d'un rebord replié, et sa base est échancrée.

LE STROMBE-POIGNARD. Il est conique et sa base est aiguë ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Poignard*.

LE MUREX ou ROCHER. Les Murex sont communément couverts de pointes ou de franges. Ce genre de Coquillages se rapproche beaucoup du Buccin.

LA TOUPIE CUL-DE-LAMPE. Ce Coquillage du genre des *Sabots* est conique, et sa bouche est aplatie.

LA BULLE-AMPOULE. Il est globuleux et ovale ; son ouverture, très-grande, est beaucoup plus large vers le haut qu'à sa base.

LE MUREX-BÉCASSE. Ce Coquillage est très-fragile, sa bouche est ovale : il est garni d'un grand nombre de tubercules épineux.

LE FUSEAU A LONGUE-QUEUE. Les Coquillages de ce genre sont minces et alongés ; leur base est terminée par un canal droit.

LA CORNE D'AMMON ou *Ammonite*. La ressemblance de cette Coquille avec la corne d'une espèce de bélier d'Afrique, lui a fait donner ce nom. Son caractère principal est d'avoir sa cavité interrompue par des cloisons qui forment autant de cellules distinctes. On n'en connaît point d'espèces vivantes ; celles que l'on trouve dans les collections d'Histoire naturelle sont pétrifiées.

COQUILLAGES POLIVALVES.

Ils sont composés de deux ou de plusieurs valves : les Molusques qui les habitent n'ont

point de tête distincte : ils manquent des organes de la vue et de la mastication ; ils produisent sans accouplement. Ils sont pourvus de tentacules , qui , chez eux , sont les seuls organes de la sensation.

LA PINNE MARINE. Ce Coquillage bivalve a beaucoup de rapport avec la moule ; mais il est plus grand , puisqu'il y en a qui ont jusqu'à deux pieds et demi de longueur ; il est pourvu d'une soie brune qui sert à le retenir et à le fixer contre les rochers : cette soie se tisse et se travaille comme celle de la phalène du mûrier, et l'on en fait des ouvrages d'une grande finesse.

LA MOULE. Les battans de ses deux valves sont entièrement fermés , c'est ce qui la distingue de la Pinne marine , dont la coquille est bâillante : la Moule partage avec cette dernière la propriété de filer ; mais son fil n'est propre à aucun usage. La *Moule margaritifère* se trouve dans l'Océan Indien ; ses valves fournissent la nacre de perle, et dans l'intérieur de la coquille on trouve ordinairement des perles.

L'HUITRE. Ses valves sont raboteuses et composées de plusieurs écailles. On en connaît diverses espèces ; l'*Huître comestible* est la plus commune.

LE PETUNCLE (*le Peigne sans oreilles*). Ce Coquillage diffère du *Peigne* proprement dit , en ce qu'il manque à sa base des deux appendices qui distinguent celui-ci.

LA MACTRE DES FOUS , — LA DONAX RABOTEUSE. Ces deux Coquillages sont bivalves : la forme du dernier est oblongue et irrégulière.

LE PEIGNE. Sa surface est striée , c'est ce qui lui donne quelque ressemblance avec un peigne. Ce genre est nombreux en espèces : parmi elles on remarque, le *grand Peigne*, qui se sert sur les tables ; la *Coquille de Saint-Jacques*, le *Bénitier* qui est très-grand.

LE SOLEN. Les valves de ce Coquillage sont longues et bâillantes à leur extrémité : sa ressemblance avec un manche de couteau lui a fait donner les noms de *Coutelier* et de *Manche de couteau*.

LE LÉPAS ANATIFÈRE (*Anatife*). Ce Coquillage multivalve est composé de cinq grandes valves et d'un grand nombre de petites : l'espèce appelée *Pousse-pied*, fournit une nourriture délicate.

L'ARCHE DE NOÉ. Ce Coquillage bivalve est cordiforme. Sa partie inférieure présente à peu près la forme de la carène d'un vaisseau ; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Arche de Noé*.

LA TELLINE RADIÉE. Sa forme est oblongue ; ses valves sont minces et légères. On en connaît beaucoup d'espèces, dont une des plus communes est la *Telline des ruisseaux*.

LE GLAND DE MER (*Balane*). Il offre quelque ressemblance avec l'Anatife ; comme elle il est multivalve : il s'attache sur les rochers , les cailloux , les coquillages, et même sur le dos des crustacées.

Tableau des Coquillages.

COQUILLAGES UNIVALVES.

Patelle.	Astrolepas.	Le Damier.	Porcelaine monnoie.	Cauris.	Ovule-œuf.
Lepas de Magellan.	Le Cône.	Olive porphyre.	Volute pleinchant.	Pourpre persique.	Tonne-casque.
Harpe.	Buccin-ondé.	Casque-cornu.	Strombe poignard.	Murex ou Rocher.	Toupie cul-de-lampe.
Bulle ampoule.	Murex becaſse.		Fuseau à longue queue.		Corne d'ammon.

COQUILLAGES POLIVALVES.

Pinne-marine.	Moule.	Huitre.	Petuncle.	Mactre des fous.	Donax raboteuse.
Peigne.	Solen.	Lepas anatifère.	Arche de noé.	Telline-radiée.	Gland de mer.

J. G. de S.t Sauveur del.

DES INSECTES.

Premier Tableau des Arachnides, Insectes et Vers, représentant : le *Scorpion*, la *Tarentule*, l'*Araignée vagabonde*, le *Faucheur*, la *Scolopendre*, l'*Iule*, l'*Hydrachné sanglante*, la *Puce*, le *Pou*, le *Cerf-volant*, l'*Hydrophile*, le *Scarabée nasicorne*, le *Hanneton*, le *Cérambix musqué*, le *Bupreste doré*, le *Dytique*, le *Scarabée stercoraire*, le *Nicrophore fossoyeur*, le *Staphylin*, la *Cantharide*, le *Méloé*, le *Ténébrion meunier*, le *Clairon des Abeilles*, le *Dermeste du lard*, le *Cryocère du lys*, le *Cryptocéphale de la vigne*, la *Chrysomèle dorée*, le *Charanson du noisetier*, la *Coccinelle à sept points*, la *Casside verte*, le *Perce-oreille*.

ARACHNIDES.

Les naturalistes sont convenus de séparer ce genre, des insectes proprement dits ; il en diffère par plusieurs caractères marquans. La plupart des arachnides sont d'une forme repoussante. Ce genre a pris son nom de l'araignée qui en est l'espèce principale.

LE SCORPION D'EUROPE. Cet arachnide, que le vulgaire prend pour un reptile, a le corps terminé par une queue divisée en plusieurs anneaux, dont le dernier renferme un aiguillon venimeux : ses deux pattes de devant sont munies de pinces. Le Scorpion n'habite que les pays chauds, on en trouve dans le midi de la France, en Espagne et en Italie.

LA TARENTULE. Cette grosse araignée se trouve dans le midi de l'Italie : elle a pris son nom de la ville de *Tarente*, aux environs de laquelle il s'en trouve beaucoup. — On assure que sa morsure est suivie des effets les plus fâcheux quoique l'on en meure rarement ; elle cause une espèce de folie qui se manifeste par des ris et des sauts continuels : celui qui en est atteint danse et s'agite jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement ; d'autres fois il est enseveli dans une noire mélancolie. Ces accès reviennent tous les ans, vers le temps où la morsure s'est faite. Le remède est aussi singulier que le mal : un musicien cherche sur son instrument un ton qui soit en harmonie avec la disposition du malade, il en essaie plusieurs, et lorsqu'il a trouvé un air qui fait quelqu'impression sur lui, il le joue ; bientôt le malade se met à danser, il continue cet exercice jusqu'à ce qu'une sueur abondante inonde son corps, il écume, tombe épuisé de fatigue, et sa guérison est assurée. Voilà ce qu'assurent beaucoup de naturalistes ; d'autres, au contraire, rejettent ce merveilleux sur l'imagination frappée du malade : que faut-il croire ? nous n'entreprendrons pas de décider cette question.

L'ARAIGNÉE VAGABONDE. Ce genre d'araignées renferme un grand nombre d'espèces qui varient entr'elles pour la grosseur et la couleur ; elles courent après leur proie

et ne lui tendent pas de filets. Comme la nature ne leur a point donné assez de fil pour entortiller les mouches et les insectes dont elles se nourrissent, elle les a pourvus de deux paquets de plumes attachés aux pattes de devant, avec lesquels elles arrêtent l'agitation des ailes de leur ennemi et inutilisent ses efforts. Une espèce de ce genre, plus petite et noire, étend des fils au mois de septembre et les abandonne au vent qui les emporte ; l'air en est quelquefois rempli. Ces araignées s'en servent pour se joindre ou s'élancer jusqu'au sommet des arbres et des maisons, comme si la nature les avoit pourvus d'ailes.

LE FAUCHEUR. Cette araignée est remarquable par l'extrême longueur de ses pattes ; comme elle est destinée à vivre dans les prairies, la moindre feuille l'arrêterait si ses grandes jambes ne l'élevoit au-dessus des herbes ordinaires, en lui facilitant les moyens de courir après sa proie.

On compte une multitude d'autres araignées ; parmi elles on distingue la *grosse araignée d'Amérique* dont le corps velu a plus de deux pouces de long. — *L'araignée noire des caves* se retire dans des trous dont elle tapisse les bords de quelques fils : un insecte vient-il à passer ? avertie par le mouvement des fils, elle sort promptement de sa retraite et le poursuit. — L'araignée des jardins se tient toujours au centre de sa toile, et lorsqu'un insecte s'y jette, elle accourt et l'emporte dans son trou, s'il est petit, ou le dévore sur la place après l'avoir garrotté, s'il est gros. Ces araignées offrent un moyen immanquable de prévoir le temps qu'il fera : si on les voit travailler avec activité à former leur toile, on peut être certain que l'on jouira pendant long-temps d'un temps calme et serein ; si au contraire elles travaillent lentement, comme à regret, et que leur toile soit d'un tissu léger et peu ouvragé, on a lieu de craindre un temps pluvieux. — *L'araignée domestique* est trop connue pour en parler. — *Les araignées d'eau* attachent de très-légers fils sur des plantes aquatiques.

LA SCOLOPENDRE D'AMÉRIQUE. On distingue les Scolopendres par le nombre de leurs pattes, celle-ci en a quarante : la *Scolopendre commune* appelée aussi *Millepieds*, en a trente ; la *Scolopendre électrique*, deux cent quarante. Ces arachnides courent fort vîte et en serpentant : on les trouve ordinairement sous des pierres.

L'IULE. Il ressemble beaucoup à la scolopendre, mais son corps au lieu d'être plat est cylindrique. Il a deux cents pattes.

L'HYDRACHNÉ SANGLANTE. Elle vit dans les eaux, se nourrit de larves aquatiques et nage en tournoyant.

LA PINCE OU CHELIFÈRE CANCROÏDE. Cet insecte est ainsi nommé à cause de la forme de ses antennes qui ressemblent aux pinces des crabes. Il a huit pattes et deux yeux ; son corps est large et court ; il marche souvent à reculons. Il se trouve dans les lieux humides, sous des pierres, et se nourrit ordinairement de poux de bois.

LE POU. On en compte près de cent espèces qui vivent sur l'homme ou sur les animaux ; l'espèce commune a six pattes, le ventre alongé et des antennes filiformes.

Les poux ont au-devant de la tête une trompe creuse avec laquelle ils sucent le sang. Leurs œufs se nomment *lendes.*

LES INSECTES.

Le corps des insectes est divisé en plusieurs parties articulées et jointes ensemble par des espèces d'étranglemens ; c'est ce qui leur a fait donner le nom d'insecte, de *secare*, qui veut dire couper.

La plupart des insectes ont six jambes : ils sont munis de deux espèces de cornes mobiles attachées sur le devant de la tête, que l'on appelle *antennes*, et qui, douées d'une grande sensibilité, sont le siége du tact dont les autres parties du corps de l'insecte, recouvertes ordinairement par une espèce de cuirasse, sont dépourvues. La partie de l'insecte située entre le corps et la tête, se nomme le *corcelet :* le *tronc* vient après le corcelet, sa partie antérieure est percée latéralement de petits trous que l'on nomme *stigmates*, par le moyen desquels il respire.

Quoique l'on n'ait point encore trouvé chez les insectes l'organe de l'odorat et de l'ouïe ; il est cependant présumable qu'ils n'en sont point dépourvus, puisque certaines odeurs les attirent ou les repoussent, et qu'ils fuient le bruit.

Les insectes n'ont au lieu de sang qu'une liqueur froide et blanchâtre. Leur fécondité est prodigieuse, ils placent leurs œufs dans des lieux où les petits qui en proviennent trouvent la nourriture qui leur convient ; les uns les confient à la terre, aux eaux ; d'autres les déposent sur des feuilles, dans l'intérieur des fruits et des grains ; d'autres enfin piquent la peau d'un animal et y mettent leurs œufs. Quelquefois les petits éclosent dans le cadavre de la mère et s'en nourrissent.

En quittant l'œuf, l'insecte n'est point encore parfait, sa forme est à peu près celle d'un petit ver, dans cet état il croît et change plusieurs fois de peau : parvenu au terme de son accroissement, il s'enfonce en terre, se loge dans une feuille roulée, où il se file une coque, et se change en *nymphe ou chrysalide*, que l'on appelle aussi *féve ;* l'enveloppe qui le recouvre alors le préserve de tout accident, mais il est souvent dépourvu de la faculté de changer de place : lorsque le temps de sa dernière transformation est arrivé, il rompt son enveloppe, et l'insecte parfait prenant son essor, va satisfaire le vœu de la nature en travaillant à sa reproduction.

Le nombre des insectes connus s'élève à plus de quinze mille.

LE CERF-VOLANT. La ressemblance de ses *mandibules* (1) avec un bois de cerf, l'a fait nommer ainsi. On en connoît plusieurs belles espèces exotiques. Cet insecte est un des plus gros que l'on connaisse : sa larve se loge dans l'intérieur des vieux arbres.

---

(1) On appelle *mandibules* des espèces de cornes placées aux deux côtés de la tête des insectes, qui se meuvent latéralement et servent à saisir et déchirer les alimens.

L'HYDROPHILE. Le séjour ordinaire de cet insecte est dans l'eau. Leurs larves qui sont très-voraces se mangent entr'elles. Il faut prendre l'insecte parfait avec précaution, parce que ses mâchoires étant très-vigoureuses, il mord avec assez de force; d'ailleurs il est armé en dessous du corcelet d'une pointe ronde et aiguë dont la piqûre cause de vives douleurs.

LE SCARABÉE NASICORNE. Ce gros Scarabée, que l'on nomme vulgairement *moine* a la tête comme couverte d'une espèce de capuchon. La larve de cet insecte désole les potagers.

LE HANNETON. Cet insecte est trop connu pour le décrire, nous nous bornerons à dire qu'il se nourrit de feuilles. La femelle creuse en terre un trou de 8 à 9 pouces de profondeur et y dépose ses œufs; bientôt il en sort des larves qui restent en terre trois années et y changent plusieurs fois de peau. Au printemps ces larves, connues sous le nom de *vers-blancs*, remontent à sa surface et rongent les racines des plantes; vers la fin de la même année elles redescendent à plus de trois pieds et demi de profondeur, se changent en chrysalides et au commencement du printemps de la cinquième année, sortent de terre sous la forme d'insectes parfaits.

LE CÉRAMBIX MUSQUÉ. La longueur de ses antennes l'a fait nommer *capricorne*. Le Cérambix musqué se trouve sur les saules, il répand une odeur agréable, que l'on est parvenu à extraire et à fixer. Ce genre est un de ceux qui contiennent les plus beaux insectes.

LE BUPRESTE DORÉ. Ce bel insecte, d'un vert doré, se trouve dans les jardins; il court avec vîtesse; on ne doit le toucher qu'avec précaution, car il mord vivement; il répand d'ailleurs une mauvaise odeur.

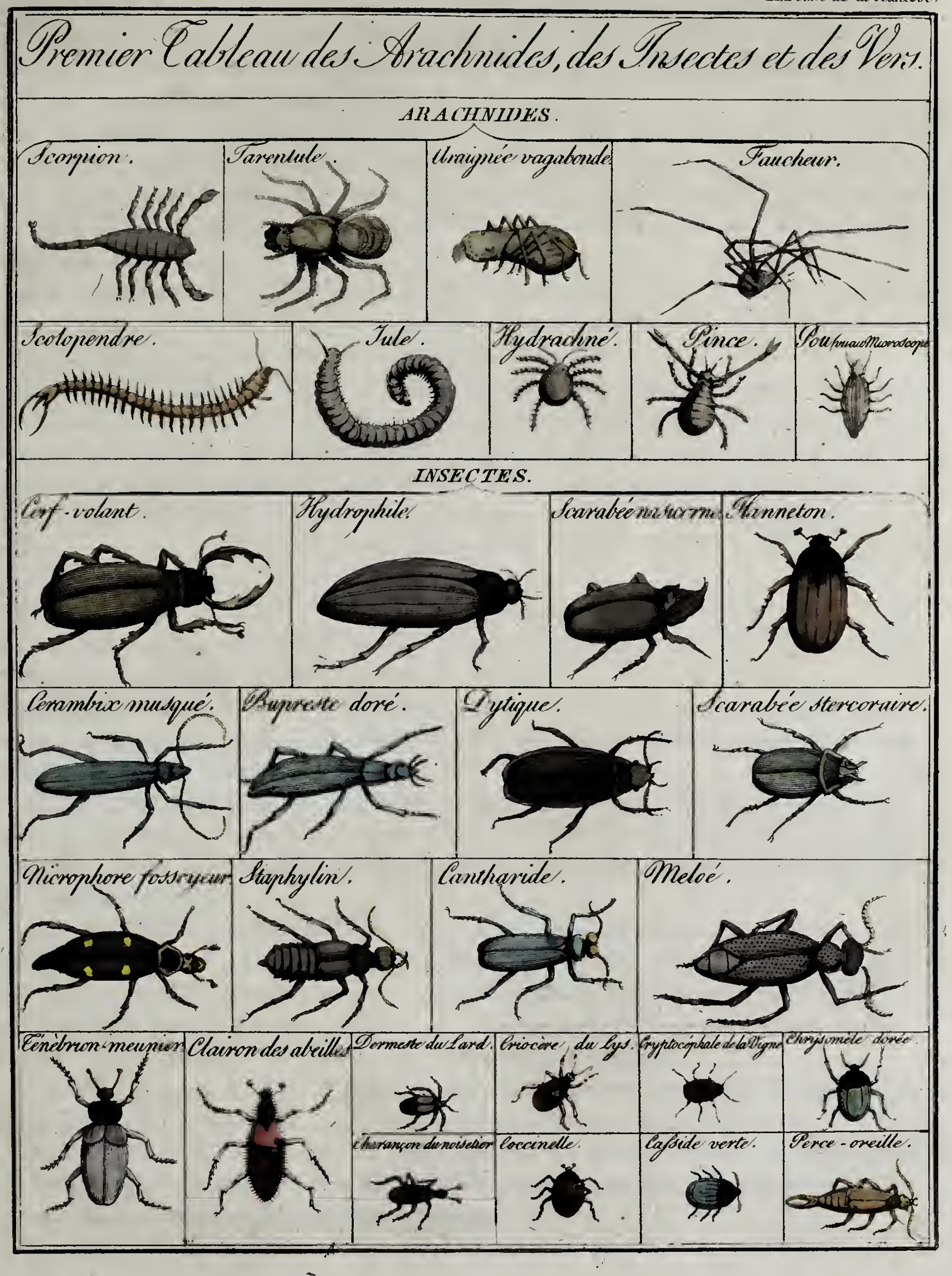
LE DYTIQUE. Il ressemble assez à l'hydrophile, et comme lui, vit dans les eaux: les poissons en détruisent un grand nombre.

LE SCARABÉE STERCORAIRE. Ce Scarabée, d'un beau vert cuivreux, cache ses œufs dans les excrémens.

LE NICROPHORE FOSSOYEUR, ou *Dermeste à point de Hongrie*. Il a le corps alongé, les étuis des ailes courts et marqués de bandes sinueuses et jaunes. Cet insecte se trouve dans les bois; il rend une liqueur fétide; il est très-vorace et se nourrit des insectes et des limaçons qu'il peut attraper. Ses pinces sont redoutables. Il fait entendre une espèce de cri semblable au bruit d'un fer rouge que l'on trempe dans l'eau.

LE STAPHYLIN. Son corps est alongé, ses ailes sont grandes et artistement repliées sous ses étuis qui sont très-courts. Il a des antennes filiformes. Lorsque l'on touche le Staphylin, il redresse la queue comme s'il voulait piquer; cependant il ne porte pas d'aiguillon; mais on doit se méfier de ses mâchoires, avec lesquelles il mord assez fortement.

LA CANTHARIDE. Cet insecte a environ neuf lignes de long sur deux ou trois de large. La nature l'a paré des plus riches couleurs. Ses étuis sont flexibles et ses antennes


Premier Tableau des Arachnides, des Insectes et des Vers.
ARACHNIDES.
Scorpion.
Tarentule.
Araignée vagabonde.
Faucheur.
Scolopendre.
Jule.
Hydrachné.
Pince.
Pou vu au Microscope
INSECTES.
Cerf-volant.
Hydrophile.
Scarabée
Hanneton.
Cerambix musqué.
Bupreste doré.
Dytique.
Scarabée stercoraire.
Nicrophore fossoyeur.
Staphylin.
Cantharide.
Meloé.
Ténébrion meunier
Clairon des abeilles
Dermeste du Lard
Criocère du Lys.
Cryptocéphale de la Vigne
Chrysomèle dorée.
Charançon du noisetier
Coccinelle.
Caßide verte.
Perce-oreille.



filiformes. Il se trouve, dans le courant de l'été, sur les frênes. — Les Cantharides sont un caustique violent. Séchées et réduites en poudre, on les applique sur la peau, et l'irritation qu'elles y occasionnent est telle, qu'il s'y forme des pustules remplies de sérosité. C'est ainsi qu'on l'emploie pour les vésicatoires.

LE MÉLOÉ ou *Proscarabée*. Cet insecte, ordinairement long d'un pouce et demi, se trouve le long des chemins, dans les jardins, les bois, et il est dépourvu d'ailes et marche lourdement. Lorsqu'on le touche, il fait sortir de son corps une liqueur grasse caustique. Le Méloé possède des propriétés analogues à celles de la cantharide, et on l'emploie de même.

LE TÉNÉBRION-MEUNIER. On a donné le nom de Meunier à une espèce de Ténébrion, parce que sa larve se trouve fréquemment dans la farine, dont elle fait sa nourriture. Cet insecte court très-vîte : il exhale une odeur forte.

LE CLAIRON DES ABEILLES. La larve de cet insecte s'introduit dans les cellules des abeilles, et se nourrit des chrysalides qui y sont enfermées; elle s'y métamorphose, et en sort parée des plus brillantes couleurs, et couverte d'un étui qui lui sert de bouclier contre l'aiguillon des abeilles. Il passe le reste de sa vie à voltiger de fleur en fleur.

LE DERMESTE DU LARD. Il a environ trois lignes de long. Il se plaît dans les maisons et se nourrit de substances animales. Cet insecte est le fléau des collections d'animaux empaillés.

LE CRIOCÈRE DU LYS. Sa larve se trouve sur les lys ; elle est toujours couverte de ses excrémens dont elle se fait un abri contre le soleil ou la pluie. L'insecte parfait a le corcelet cylindrique et alongé, ainsi que le corps.

LE CRYPTOCÉPHALE DE LA VIGNE, ou *Gribouri*. Sa forme est ovale, ses pattes longues, sa tête noire, petite et cachée en partie par le corcelet. La larve de cet insecte cause les plus grands dommages dans les pays de vignobles.

LA CHRYSOMÈLE DORÉE. Cet insecte est remarquable par la beauté de ses couleurs. Il marche lentement et se trouve dans les jardins et dans les campagnes. La plupart des insectes qui composent le genre des *Chrysomèles*, sont remarquables par la beauté de leurs couleurs.

LE CHARENSON DU NOISETIER. Cette espèce de Charenson se plaît sur les noisetiers. Sa trompe est très-longue; on l'appelle aussi *tête-écorchée*, parce que la couleur de sa tête tranche avec celle de son corps. — Ce genre d'insecte est très-nombreux : le plus redoutable d'entr'eux est le *Charenson brun du blé*. Il dépose ses œufs dans les grains de blé, et la larve qui en provient s'en nourrit et n'en laisse que l'enveloppe.

LA COCCINELLE A SEPT POINTS. Les enfans appellent cet insecte *bête-à-Dieu* ou *vache-à-Dieu*. Il est très-utile par la guerre continuelle qu'il fait au puceron.

LA CASSIDE VERTE. Le corcelet de cet insecte a les rebords alongés, de sorte qu'ils dépassent la tête et la cachent. Son corps semble couvert d'un bouclier. Sa chrysalide est bordée dans son contour d'appendices épineuses.

LE FORFICULE-PERCE-OREILLE. Cet insecte habite les endroits humides, les trous de murailles : on en trouve souvent sous les pierres. Il court très-vîte. Ses antennes sont longues et filiformes. L'extrémité de son ventre est armée d'une espèce de tenaille. On croit vulgairement que cet insecte pénètre dans les cavités de l'oreille et y cause de grands maux; mais cette opinion n'a pour fondement que la crédulité.

DEUXIÈME TABLEAU DES INSECTES, représentant : le *Scorpion aquatique*, le *Notonecte à aviron*, la *Cigale à ailes transparentes*, la *Punaise des bois*, le *Porte-lanterne*, la *Sauterelle à coutelas*, la *Blatte*, la *Courtilière*, la *Punaise*, la *Punaise des jardins*, le *Puceron*, la *Fourmi*, le *Terme*, le *Cynips*, le *Criquet*, la *Demoiselle*, le *Stomoxe*, la *Guèpe*, le *Cousin*, la *Mante-Prégadiou*, la *Puce*, la *Mouche à scie*, l'*Ichneumon*, l'*Hémérobe-à-perle*, le *Tipule*, le *Fourmilion*, le *Dentale éléphantin*, l'*Amphitrite-pinceau*, la *Térébelle à cinq filets*, l'*Aphrodite à aiguillons*, le *Planaire rosé*, l'*Échynorinque géant*, l'*Hydatide cérébrale*, le *Tœnia*, la *Sangsue*.

LE SCORPION AQUATIQUE, ou *Népa*. Il n'a que quatre pattes : ses antennes, en forme de pinces de crabes, lui tiennent lieu des deux autres. Il vit ordinairement dans les eaux bourbeuses, et vole très-bien d'une mare à l'autre.

LE NOTONECTE A AVIRON. Cet insecte, que l'on trouve dans les eaux tranquilles, est pourvu d'une trompe avec laquelle il pique fortement. Ses deux pattes de derrière, plus longues que les autres, lui servent de rame ou d'aviron. Il nage sur le dos et s'enfonce quand on veut le saisir.

LA CIGALE A AILES TRANSPARENTES. On trouve cet insecte dans le midi de la France. Sa tête, courte et large, est munie d'une trompe courbée en dessous; elle s'en sert pour sucer le suc des végétaux qui font sa nourriture. — Le prétendu chant de la Cigale est produit par le frottement de deux membranes sèches et ridées. Le mâle seul fait entendre ce bruit dans la saison de leurs amours; il semble alors vouloir appeler la femelle.

LA PUNAISE DES BOIS. Cette espèce de Punaise est vorace et sanguinaire; elle attaque les mouches et les cloportes; sa trompe est très-aiguë. Elle répand, lorsqu'on la touche, une odeur insupportable.

LE PORTE-LANTERNE (*Fulgore*). Cette belle mouche ne se trouve qu'en Amérique : elle a près de quatre pouces de longueur; la partie antérieure de sa tête est lumineuse pendant la nuit.

LA SAUTERELLE A COUTELAS. Cet insecte saute aisément à l'aide de ses pattes postérieures, qui sont fortes et plus longues que les autres. Ses ailes sont très-longues.

Les femelles déposent leurs œufs dans la terre au moyen de l'espèce de coutelas qui termine leur ventre. Les Sauterelles se nourrissent d'herbes et sont très-voraces. — Parmi les espèces exotiques, il y en a de très-grosses. Quelques peuples de l'Asie et de l'Afrique s'en nourrissent.

LA BLATTE. Cet insecte hideux court très-vîte et vole très-mal, parce qu'il est presque dépourvu d'ailes. Sa larve ne diffère de l'insecte parfait que par le défaut absolu d'ailes et d'étuis. Il se nourrit principalement de farine. On le trouve communément dans les cuisines et les boulangeries.

LA COURTILIÈRE. Elle est à peu près de la longueur du doigt. Elle passe la plus grande partie de sa vie sous terre, où elle se creuse des demeures souterraines à l'aide de ses pattes antérieures qui, armées de fortes scies, lui servent aussi à couper les racines des plantes. C'est le plus terrible ennemi des potagers et surtout des melonnières.

LA PUNAISE COMMUNE. Elle a des antennes filiformes; son corps est aplati, sa tête est munie d'un aiguillon creux dont elle sert pour piquer l'homme et en sucer le sang. — Elle n'est pas moins incommode par ses piqûres que par l'odeur insupportable qu'elle répand.

LA PUNAISE DES JARDINS. Cette espèce de Punaise n'a communément que des étuis écailleux sans ailes, et ne sent pas mauvais.

LE PUCERON. Tout le monde connaît cet insecte, dont les sommités des tiges de certaines plantes sont quelquefois entièrement couvertes. Son ventre est très-gros et sa démarche lente; il est muni d'une trompe avec laquelle il perce les feuilles. La fécondité des pucerons est prodigieuse. Quelques-uns sont pourvus d'ailes.

LA FOURMI. Son corps est alongé; sa tête est, ainsi que le reste du corps, cuirassée d'une peau dure et crénelée; ses mâchoires sont fortes et vigoureuses; ses jambes au nombre de six; la dernière paire est armée de deux pinces ou onglets. La Fourmi a été beaucoup vantée pour sa prévoyance; mais tout ce que l'enthousiasme et la crédulité ont avancé touchant les prétendues provisions qu'elles font pendant l'été, se trouve démenti par les observations modernes. Cet insecte vit en société composée de mâles, de femelles et de mulets : les mâles, beaucoup plus petits que les femelles, sont ailés de même que celles-ci. Quant aux Fourmis ouvrières ou mulets, qui sont les plus nombreuses dans la fourmilière, elles n'acquièrent jamais d'ailes. Les Fourmis établissent leur demeure au pied d'un arbre ou d'un mur : l'intelligence avec laquelle elles y travaillent est admirable. Lorsque la fourmilière est creusée, les Fourmis s'y retirent tous les soirs, et ce n'est qu'après le travail qu'elles songent à manger. Dès qu'une Fourmi a trouvé quelque butin, elle s'en charge pour le porter à la fourmilière. On les voit quelquefois porter ou traîner des fardeaux plus lourds qu'elles : si le morceau est trop pesant, elles vont chercher du renfort. Les Fourmis sont voraces et carnassières. Le corps d'une souris ou d'un oiseau, jeté dans leur demeure, se trouve bientôt disséqué dans la dernière perfection; c'est ainsi que l'on peut se procurer des squelettes de petits animaux. Les

Fourmis se font quelquefois entre elles une guerre meurtrière. La grosse Fourmi des bois est l'ennemi juré de la Fourmi des jardins. Ce genre d'insecte renferme un grand nombre d'espèces, la plupart exotiques et toutes très-destructrices.

LE TERMES ne se trouve qu'en Afrique et en Amérique : c'est un des insectes les plus dévastateurs que l'on connaisse. On l'appelle communément *fourmi blanche*. Ils font des édifices qui ont quelquefois jusqu'à douze pieds de hauteur, dont la forme est celle d'un cône : l'intérieur est partagé en un grand nombre de chambres qui communiquent entr'elles par des galeries : la plus belle, appelée *chambre royale*, est pour le roi et la reine.

LE CYNIPS. Le ventre de cet insecte est armé d'un aiguillon; c'est l'instrument dont il se sert pour percer l'épiderme de la feuille et y déposer ses œufs. Les sucs de la feuille s'épanchent en cet endroit, et il se forme une protubérance nommée *galle*, qui grossit successivement, et dont l'insecte sort, ordinairement après avoir subi sa métamorphose. Le *Cynips du chêne* fournit la noix de galle. Quelques espèces de Cynips introduisent leurs œufs dans le corps d'une chenille, et les petits, lorsqu'ils sont éclos, se nourrissent de sa substance.

LE CRIQUET. Il ressemble beaucoup à la sauterelle, mais il en diffère par ses antennes qui sont très-courtes : ses ailes sont bleues ou quelquefois rouges. Cet insecte est extrêmement commun dans les prés.

LA DEMOISELLE. Les naturalistes appellent ce bel insecte *libellule*. Sa larve est aquatique. L'insecte parfait est muni de quatre ailes transparentes. Son corps est ordinairement enrichi des plus vives couleurs.

LE STOMOXE. Il ressemble beaucoup à la mouche commune, mais il en diffère par sa trompe qui est dure, aiguë et avec laquelle il pique les hommes et les animaux jusqu'au sang.

LA GUÊPE. Cet insecte est armé d'un aiguillon dont les piqûres sont très-douloureuses. Les Guêpes communes vivent en société, et se construisent sous la terre, sur des branches d'arbres ou dans de vieux murs, des gâteaux composés d'un nombre plus ou moins grand de cellules hexagones dont la substance ressemble à du papier brouillard : les Guêpes y déposent leurs œufs dont sortent des larves qui, après avoir plusieurs fois changé de peau, se métamorphosent en nimphes. Les autres Guêpes ferment alors l'entrée des alvéoles avec une espèce de calotte. L'insecte parfait, dégagé de son enveloppe, brise ce couvercle, sort de sa cellule et se met à travailler.

Le Frélon est une espèce de Guêpe.

LE COUSIN. Il habite de préférence les lieux aquatiques. Il est porté sur de longues jambes; sa tête est armée d'un aiguillon d'une structure singulière qu'il enfonce dans la peau de l'animal qu'il veut piquer. Les deux ailes du Cousin sont accompagnées de deux petits balanciers; ce qui lui est commun avec tous les autres insectes à deux ailes, ou *diptères*.

LA MANTE PRÉGADIOU. Elle se trouve particulièrement dans les provinces méridionales de la France. Comme l'insecte s'appuie souvent sur les quatre pattes postérieures, en tenant les deux autres élevées et croisées comme s'il priait, les Provençaux l'appellent *Préga-Diou* (Prie-Dieu). On a même été jusqu'à dire qu'il indiquait le chemin aux voyageurs, parce qu'il étend souvent ses pattes de devant à droite ou à gauche; et c'est de là que dérive son nom de *Mantis* (Devin).

LA PUCE (*grossie au microscope*). Sa bouche est armée d'une trompe aiguë, peu longue, recourbée et cannelée; le corps, revêtu d'écailles dures, est porté sur six pattes; celles de derrière, qui sont fortes, musculeuses et plus longues, lui servent pour sauter. Sa larve se métamorphose en une nimphe immobile. — On a vu des Puces traîner des petits chariots d'une extrême délicatesse.

LA MOUCHE A SCIE. Cet insecte a pris son nom de la forme de son aiguillon, qui est denté comme une scie. Les femelles seules en sont pourvues; elles s'en servent pour percer les fruits et y introduire un œuf : elles emploient aussi cet instrument pour entailler l'écorce des arbres et y placer leurs œufs. Leurs larves ressemblent un peu à celles des papillons : elles se filent une coque sous terre, y restent tout l'hiver, et en sortent, au printemps, sous la forme d'insectes parfaits.

L'ICHNEUMON. Cette mouche est armée de deux fortes dents; le ventre tient à la poitrine par un pédicule long et mince : elles ont de longues antennes qu'elles agitent continuellement. On appelle ces mouches *Ichneumons*, parce qu'elles livrent aux autres insectes une guerre semblable à celle que l'ichneumon livre au crocodile, selon les anciens auteurs. La mouche Ichneumone ouvre, avec l'aiguillon dont elle est pourvue, la peau d'un insecte, ordinairement de la chenille, et y dépose ses œufs. Les larves qui en proviennent se nourrissent du corps de la chenille, qui, quelquefois chargée de vingt ou trente de ces larves, languit et meurt.

L'HÉMEROBE PERLE. Cette espèce de mouche est nommée *Hémerobe* à cause de la briéveté de sa vie. Cet insecte fait une guerre constante aux pucerons; aussi l'appelle-t-on *le Lion des pucerons*.

LE TIPULE. Il ressemble beaucoup au cousin, et cette ressemblance le fait redouter quoiqu'il soit innocent.

LE FOURMILION. Le nom de cet insecte vient de la chasse continuelle qu'il fait aux fourmis. L'insecte parfait dépose ses œufs dans le sable, et il en sort une larve munie de deux pinces aiguës, dentelées et creuses : son corps, dont l'extrémité postérieure se termine en pointe, est couvert de tubercules ovales. Il creuse dans le sable un trou en forme de cône renversé, et se tapit au fond : un insecte vient-il à passer sur les bords du trou, le Fourmilion, averti par les grains de sable qui roulent, ébranle aussitôt la pointe du cône; le sable s'éboule et entraîne l'insecte, qui devient la proie du Fourmilion. Si l'insecte est agile, s'il cherche à remonter, le Fourmilion lui lance avec ses cornes une grêle de sable qui l'étourdit et l'aveugle. Après son repas,

il lance les restes de l'insecte hors de sa fosse et travaille à réparer le dommage. Quand la larve a acquis toute sa croissance, elle se fait une coque de sable et s'y change en nimphe, qui bientôt devient insecte parfait. En cet état sa forme est à peu près celle d'une demoiselle.

LES VERS.

Les vers ont le corps mou et alongé : ils diffèrent des insectes en ce que leur tête est entièrement unie au corps, et qu'ils ne subissent pas de métamorphose (ce dernier caractère les distingue des larves et des chenilles) : ils respirent par des branchies ou par des stigmates; ils sont ovipares, et quelques individus se reproduisent dans chacune de leurs parties coupées. Les vers sont privés de pattes, mais ils peuvent se transporter d'un endroit à l'autre en contractant les rides de leur corps, ou à l'aide des cils ou poils dont il est couvert.

Les vers vivent sur la terre, dans l'eau, ou dans l'intérieur d'autres animaux.

LE DENTALE ÉLÉPHANTIN. Ce ver est caché dans l'intérieur d'un tube dont la forme a quelque rapport avec les défenses de l'éléphant. On le trouve sur les côtes d'Angleterre, et quelquefois sur celles de Normandie.

L'AMPHITRITE-PINCEAU. Elle est, comme le précédent, enfermée dans un tube : les houpes soyeuses qui sortent d'une des extrémités, lui servent à se fixer aux rochers.

LA TÉRÉBELLE A CINQ FILETS. Ce ver ressemble aux précédens; son tube est membraneux. On distingue les espèces de ce genre par le nombre de filets qui accompagnent la bouche.

L'APHRODITE A AIGUILLON. Son corps est oblong ; il est couvert de tubercules velus ; sa bouche est accompagnée de filets. On le trouve dans les mers du Nord.

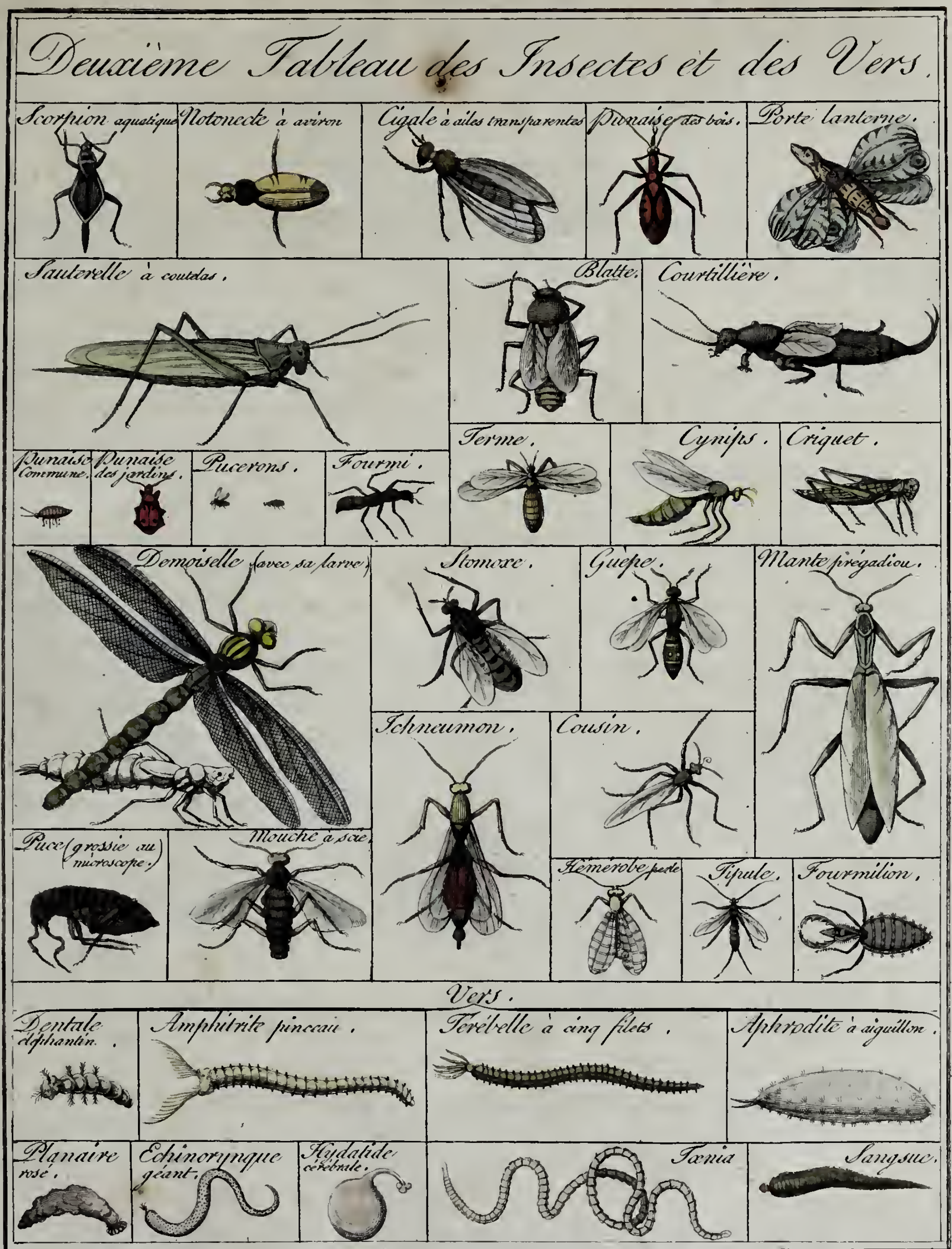
Le *Planaire rosé.* Il a le corps long, aplati et gélatineux. On le trouve dans les eaux.

L'ÉCHINORYNQUE GÉANT. Ce ver est cylindrique; son corps est parsemé d'organes propres à pomper les sucs dont il se nourrit ; sa tête est hérissée de crochets par lesquels il s'attache aux parois des intestins des animaux. L'Échinorynque ne se trouve point dans l'homme.

L'HYDATIDE CÉRÉBRALE. Elle se trouve dans le cerveau des moutons et leur occasionne des vertiges. Son corps est vésiculeux, et sa tête, armée de crochets, est garnie de plusieurs suçoirs.

LE TÉNIA, ou VER SOLITAIRE. Il est composé d'anneaux articulés les uns au bout des autres : sa longueur est quelquefois de trente ou quarante pieds, et même plus ; il est plat, et sa largeur va en diminuant jusqu'à la queue, où il se termine en un fil délié. La Ténia séjourne dans l'estomac de l'homme, et y cause d'horribles ravages. On a longtems cru que chez un individu il ne pouvait exister qu'un seul de ces vers, mais c'est une erreur; il est des personnes chez qui on en a trouvé plusieurs.

LA SANGSUE. Ce ver est aquatique; il suce le sang des animaux en s'appliquant sur la peau qu'il entame avec l'espèce de triple scie dont sa bouche est armée. Le corps de la



J. G. de St. Sauveur del.

dans les palettes de leurs pattes de derrière, et l'apportent à la ruche, où elle est élaborée et travaillée dans l'estomac d'autres Abeilles, qui la dégorgent sous la forme de cire et en construisent des alvéoles hexagones pressées l'une contre l'autre. La réunion d'un grand nombre de ces alvéoles constitue les *gâteaux* ou *rayons*. Le nectaire des fleurs leur fournit des sucs qu'elles pompent avec leur trompe. Dans leur estomac, ce suc acquiert les propriétés du miel, et elles en remplissent les cellules qu'elles recouvrent d'une pellicule de cire. Une partie des alvéoles seulement est destinée au miel : le plus grand nombre est consacré aux œufs que pond la mère Abeille. Chacune de ces dernières cellules contient un œuf, dont il sort au bout de deux ou trois jours un ver blanc, qui se transforme bientôt en nimphe ; l'insecte reste vingt-un jours dans cet état. Au bout de ce temps, il rompt son enveloppe, déploie ses ailes, et va dans les champs recueillir le miel et la cire.

Quelques cellules sont d'une dimension beaucoup plus grande que les autres, elles sont destinées aux reines qui doivent naître. Ces *cellules royales* sont embellies, la cire y est employée avec profusion. — Lorsque dans une ruche il se trouve deux reines, une seule y reste, l'autre, suivie d'un nombreux essaim, abandonne cette demeure et va fonder une nouvelle colonie. La femelle vole avec peine ; il est facile de s'en emparer, et si on la met dans une ruche, les Abeilles qui la suivent y entreront aussi.

Outre la cire et le miel, les Abeilles recueillent encore, sur les jeunes bourgeons du saule, du peuplier etc., une espèce de résine nommée *propolis* : elles s'en servent pour boucher toutes les ouvertures de la ruche, et en enduisent avec soin l'intérieur. Dans les instans de repos les Abeilles se suspendent par les pattes les unes aux autres, et forment des groupes.

LE VER-A-SOIE. On lui a donné ce nom, parce que de toutes les chenilles connues c'est celle qui donne la plus belle soie. Elle est originaire de la Chine, et il n'y a pas très-longtems qu'elle est connue en France. Les petites larves qui sortent de ses œufs ressemblent à des vers ; on les nourrit avec des feuilles de mûrier au bout de quelques semaines. Lorsque le tems de leur métamorphose est arrivé, elles montent, pour filer leur coque, sur des brins de bruyère qu'on leur présente. Le Ver-à-soie commence par s'environner d'une bourre grossière ; ensuite il conduit son fil plus régulièrement, et l'applique en zigzag contre les parois de cette bourre, en donnant à l'intérieur de son petit édifice une figure régulière et ovale. La coque est terminée en sept ou huit jours ; elle est d'un seul fil, dont la longueur est quelquefois de mille ou onze cents pieds ; sa finesse est telle, que l'organsin des gazes les plus fines est ordinairement composé de six à huit de ces fils. La chenille renfermée dans sa coque perd sa forme, se dépouille pour la quatrième fois de sa peau, et se change en *chrysalide*, que l'on nomme aussi *fève* et *aurélie*. De cet état elle passe, après vingt-un jours, à celui de papillon. Il est reconnaissable à ses antennes en peigne et à ses ailes rabattues. Le mâles agitent beaucoup leurs ailes au moment de l'accouplement, quoiqu'ils volent très-mal ; la femelle est presque toujours immobile.

Peu de jours après la ponte ils meurent tous deux. Ce papillon est de la classe des *phalènes*, il ne vole que la nuit.

Les fils extérieurs du *cocon* ou la bourre, ne peuvent être dévidés : on la carde et on la file, elle se nomme alors *filoselle*. Après la bourre se présente le fil que l'on dévide; il reste une couche intérieure de fils, qui trop fins et trop agglutinés ensemble, ne peuvent être dévidés, elle devient la matière des fleurs artificielles.

LE FLAMBÉ. Ce beau papillon de jour doit son nom aux taches de ses ailes, qui en effet ressemblent à des flammes. On le trouve dans les forêts et les prairies, aux mois de mai, de juillet et de septembre. Il est très-difficile à attraper; cependant, si l'on parvient à se saisir d'une femelle (elle est un peu plus grande que le mâle), et si on la fixe sur l'épine-vinette ou sur le trèfle, dont cette espèce de papillon recherche les fleurs, elle attire les autres. Sa chenille est d'un jaune citron, parsemée de taches fauves, avec une bande blanchâtre le long du dos. Sa chrysalide est d'un jaune rougeâtre.

LE SPHINX ATROPOS, ou *Papillon-tête-de-mort*. Le nom de Sphinx, qui a été donné à ce genre de papillons, dérive de l'attitude singulière de leurs chenilles qui, dans l'état de repos ont la partie antérieure de leur corps élevée en l'air comme les Sphinx de la fable. Ils ont tous des antennes prismatiques, et amincies à leur extrémité. Parmi les Sphinx on remarque l'Atropos, ainsi nommé à cause de la tête de mort figurée sur son corcelet. A cette image funèbre, ce papillon joint une singularité unique; il fait entendre un cri aigu et plaintif. En faut-il davantage pour jeter l'effroi dans l'esprit du peuple? Aussi, dans plusieurs cantons de la France, on les regarde comme les sinistres avant-coureurs de quelque événement malheureux. — Ce papillon a environ trois pouces de longueur de la tête à la queue; ses ailes étendues ont jusqu'à cinq pouces de vol; sa chenille, dont l'extrémité postérieure est chargée d'une corne, se trouve dans le mois d'août, sur les feuilles du jasmin, et surtout sur celles de féves de marais, de choux et de pommes de terre. Le papillon sort de son enveloppe de chrysalide au mois de septembre.

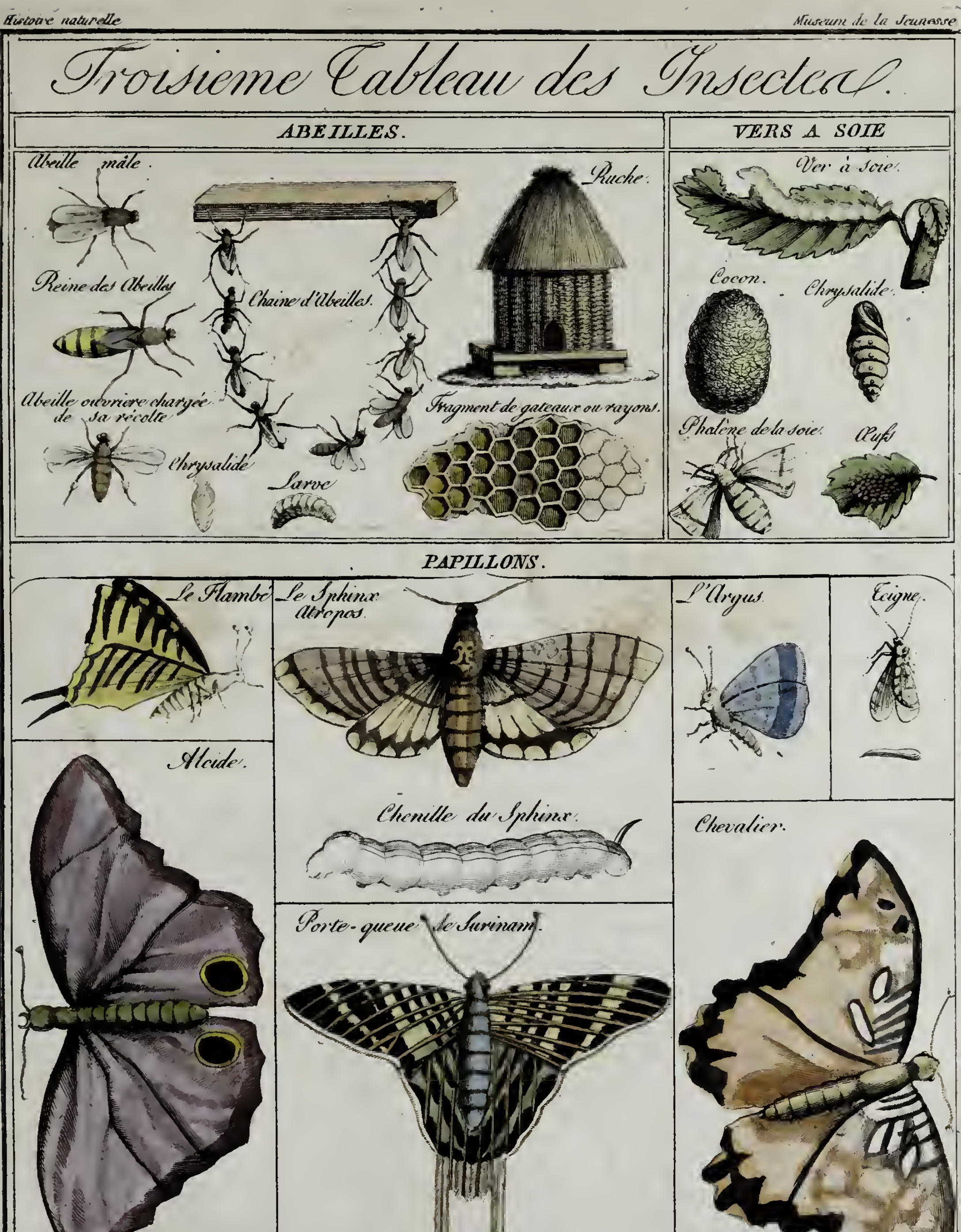
L'ARGUS BLEU. Ce joli papillon est fort commun le long des haies et dans les prairies. Ses ailes arrondies sont remarquables par leurs taches en forme d'yeux, et qui lui ont mérité le nom d'*Argus;* son corps est velu. On connaît un grand nombre d'espèces d'Argus qui ne diffèrent entre eux que par la couleur de leurs ailes.

LA TEIGNE. La chenille de cette espèce de petit papillon habite ordinairement un fourreau qu'elle se construit de différentes matières, et qu'elle transporte avec elle. A mesure que l'insecte croît, il travaille à l'élargir et à l'alonger. Si on transporte successivement la Teigne et son fourreau sur des étoffes de couleur différente, ce fourreau participera de ces mêmes couleurs, et ressemblera à un habit d'Arlequin. La Teigne est un insecte redoutable par les dégâts qu'il cause dans les étoffes de laine, les pelleteries, les collections d'histoire naturelle. Quelques espèces de Teignes ont les ailes émaillées des plus vives couleurs.

L'ALCIDE. — LE PORTE-QUEUE DE SURINAM. — LE CHEVALIER. — Ces

beaux papillons appartiennent au Nouveau-Monde. Les papillons de ces contrées sont en général émaillés des plus belles couleurs ; l'azur et l'or brillent sur leurs ailes, et la plupart ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que par leur beauté. Les climats que nous habitons nous offrent des papillons moins beaux, il est vrai, mais cet avantage est compensé par la facilité avec laquelle on se les procure ; au lieu que dans les brûlantes contrées de l'Afrique et de l'Amérique il faut, pour les capturer, affronter l'ardeur d'un soleil ardent, et parcourir des campagnes incultes et désertes.

On ne saurait trop engager les jeunes gens à faire des collections d'insectes, et surtout de papillons ; ils seront amplement dédommagés de leurs légères peines, en contemplant de près l'admirable fécondité de la nature. Quoi de plus merveilleux, en effet, que cet variété prodigieuse que l'on remarque dans les insectes !


Troisieme Tableau des Insectes.
ABEILLES.
VERS A SOIE
Abeille mâle.
Reine des Abeilles
Chaine d'Abeilles.
Ruche.
Abeille ouvriere chargée de sa récolte
Chrysalide
Larve
Fragment de gateaux ou rayons.
Ver à soie.
Cocon.
Chrysalide.
Phalène de la soie.
Œufs
PAPILLONS.
Le Flambé
Le Sphinx Atropos
L'Argus.
Teigne.
Alcide.
Chenille du Sphinx.
Chevalier.
Porte-queue de Surinam.



DES RADIAIRES ET DES POLYPES.

Les *Radiaires* sont des animaux invertébrés, sans tête, sans yeux et dénués de pattes : ils n'ont ni cœur, ni cerveau, et vivent dans les mers.

On donne le nom de *Polype* à un animal dont le corps mou et gélatineux est susceptible d'extension et de rétraction : comme les radiaires, ils sont dépourvus de tête et d'yeux, et ils n'ont point d'organes respiratoires, ni de système de circulation. La plupart des polypes se construisent des habitations dont la forme varie, mais dont la substance est calcaire et pierreuse : on les appelle *polypiers*. Les polypiers sont quelquefois disposés en masses ou composés de tiges branchues ; cette dernière forme les a fait long-temps classer parmi les végétaux, surtout lorsqu'on voit paroître les tentacules des animaux qui les habitent, dont l'épanouissement ressemble à des fleurs. On a donné à ces polypes le nom de *zoophites*.

Certaines espèces de polypes portent le nom d'*infusoires*, parce qu'on les trouve dans les infusions : par leur extrême petitesse ils échappent à la vue, et leur corps gélatineux et contractile varie souvent de forme d'un moment à l'autre : ils n'ont point d'habitations, et sont aquatiques.

Les polypes sont remarquables par une propriété particulière qui les distingue de tous les autres êtres de la nature, c'est que leur corps divisé en plusieurs parties, formera autant d'individus vivans ; et si on retourne un de ces polypes comme on retourne un gant, il continuera de vivre et de digérer. Les polypes que l'on nomme *rotifères*, retirés de l'eau qui est leur élément, desséchés et conservés à l'abri de toute détérioration, reprennent la vie au bout de plusieurs années, si on les y replonge.

Tableau des Radiaires et des Polypes, représentant : Radiaires : l'*Oursin-Gâteau*, l'*Oursin-comestible*, l'*Astérie-patte-d'oie*, l'*Astérie-soleil* : Polypes : l'*Actinie rousse*, le *Madrepore étoilé*, le *Tubipore-musique*, le *Tubipore-rayon-de-miel*, le *Tubipore prismatique*, la *Manchette de Neptune*, le *Flustre foliacé*, l'*Orange de mer*, la *Coraline*, la *Vorticelle-trompette*, la *Vorticelle-poire*, la *Vorticelle-muguet*, l'*Alcyon mamelonné*, l'*Éponge*, la *Main de mer*, l'*Urcéollaire*, le *Corail rouge* : Polypes infusoires : le *Vibrion du vinaigre*, le *Protée*, le *Trichode*, le *Volvox*, le *Monade*.

RADIAIRES.

L'OURSIN-GATEAU. Les oursins sont d'une forme sphérique ou aplatie, recouverts d'une croûte osseuse composée de plusieurs pièces réunies et hérissée d'une multitude de

pointes mobiles, ce qui la rend assez semblable à l'enveloppe d'une châtaigne, aussi leur donne-t-on le nom de *Châtaignes de mer*. Ces pointes leur servent comme de pieds pour se transporter d'un lieu à un autre. Celui-ci, d'une forme aplatie, est percé de plusieurs trous oblongs ; on le trouve dans les mers des deux Indes.

L'OURSIN COMESTIBLE. On le trouve particulièrement sur les côtes de la Méditerranée : sa couleur est rouge étant cuit, et il a le goût des écrevisses.

L'ASTÉRIE ROUGE. Les Astéries ou *Étoiles de mer*, sont remarquables par leur forme rayonnée qui les fait ressembler à un astre. Le nombre de ces rayons varie selon les espèces ; toutes ont dans leur centre une ouverture qui leur sert de bouche, et elles sont revêtues d'une espèce de peau dure et coriace, quelquefois garnies d'épines ou de pointes : l'Astérie rouge a cinq rayons.

L'ASTÉRIE PATTE-D'OIE. Elle est très-mince et d'une forme aplatie. La surface de ses rayons est sillonnée suivant leur longueur.

L'ASTÉRIE SOLEIL. Elle a un grand nombre de rayons ; sa forme est à peu près celle d'une rosace.

POLYPES.

L'ACTINIE ROUSSE. Son corps est charnu et cylindrique ; sa bouche est garnie de plusieurs rangs de tentacules disposés en rayons ; ces espèces de bras lui servent à amener sa proie ; on la trouve dans la mer : si on coupe une portion de ces polypes, elle ne tarde pas à repousser, et un de ces animaux divisé en deux formera deux individus vivans.

LE MADRÉPORE ÉTOILÉ. Ce polypier est entièrement pierreux ; il est composé de cavités séparées par des cloisons ; ces cavités, en forme d'étoiles, sont toutes d'une forme régulière ; elles servent d'habitation à des polypes. On le trouve principalement dans l'Océan oriental et quelquefois dans la Méditerranée.

LE TUBIPORE-MUSIQUE. On donne les noms de *Tubipore* et de *Tubulaire* à des corps pierreux formés par des amas de tuyaux prismatiques, hexagones, irréguliers et quelquefois ronds : celui-ci a ses tubes disposés par étages, et joints ensemble par leur base.

LE TUBIPORE RAYON DE MIEL. Sa ressemblance avec les gâteaux de cire de l'abeille, lui a mérité son nom spécifique.

LE TUBIPORE PRISMATIQUE. Il est composé de tubes prismatiques : les tubipores fossiles s'appellent *Tubiporites*.

LA MANCHETTE DE NEPTUNE. Sa superficie est parsemée de pores nombreux disposés sur plusieurs rangs. Ce polypier est du genre des *Millépores*.

LA FLUSTRE FOLIACÉE. Ce polypier a quelque ressemblance avec les fucus (plantes marines) : il est parsemé de cellules tubulées, courtes et irrégulières ; sa substance est fibreuse : quelques espèces de flustres sont crustacées.

L'ORANGE DE MER (*Alcyon*). Les alcyons varient beaucoup dans leur forme ; en général ils forment des masses étoilées ou ramassées, et plus ou moins arrondies : on leur donne des noms relatifs à la forme qu'ils empruntent.

LA CORALINE. Elle est composée de fibres tubuleuses et articulées : elle ressemble à une production végétale et sa forme est très-élégante. La *Coraline commune* est employée en médecine.

LA VORTICELLE TROMPETTE, LA VORTICELLE POIRE, LA VORTICELLE MUGUET. Ces polypes, qui sont d'une extrême petitesse, habitent les eaux dormantes. Leur bouche est munie de cils, qui, par un mouvement particulier, communiquent à l'eau un tourbillonnement rapide, qui porte vers eux les corpuscules dont ils se nourrissent. Cette propriété leur a fait donner le nom de *polypes rotifères*.

L'ALCYON mamelonné. Il diffère de l'Alcyon orange-de-mer par sa forme, qui est semblable à celle d'une écorce.

L'ÉPONGE. C'est une substance légère, molle, élastique et très-poreuse, qui s'imbibe d'une grande quantité d'eau : l'*Eponge commune* est connue de tout le monde. Ce polypier est composé de fibres entrelacées les unes dans les autres, et formant une espèce de réseau percé d'une multitude de tubes plus ou moins larges et plus ou moins profonds. On en compte une infinité d'espèces différentes ; elles affectent des formes variées, et on leur donne des noms relatifs aux objets dont elles empruntent la ressemblance : ainsi on distingue la *Flûte de Pan*, les *Tuyaux d'orgues*, le *Gobelet de Neptune*, la *Trompette de mer*, etc. C'est principalement dans la Méditerranée, et surtout vers l'Archipel, que l'on pêche les éponges qui sont attachées aux rochers, à une profondeur plus ou moins grande sous les eaux.

LA MAIN DE MER. Ce polypier du genre des alcyons, tire son nom de sa forme, qui est celle d'une main ouverte.

L'URCÉOLLAIRE. Ce polype, ainsi que les vorticelles dont nous avons déjà parlé, n'habite point de polypiers ; comme elles, sa bouche est munie de cils qui lui rendent les mêmes services : on le trouve aussi dans les eaux dormantes.

LE CORAIL. Sa forme, qui est celle d'un arbrisseau dépouillé de feuilles, et la ressemblance de ses polypes avec des fleurs, a long-temps fait classer les coraux parmi les végétaux ; mais depuis, l'observation a révélé que cette belle et singulière production est aussi l'ouvrage des polypes. Le corail n'a point de racines, on le trouve collé fortement par sa base sur la surface de divers corps. Sa tige, recouverte d'une écorce friable, se divise en rameaux nombreux qui se subdivisent eux-mêmes en ramifications capillaires. L'écorce est parsemée de cellules qui contiennent chacune un polype. On le pêche abondamment dans la Méditerranée, et l'on en fait des bijoux : on le réduit aussi en poudre, et on l'emploie pour nettoyer les dents.

LE VIBRION DU VINAIGRE. Son corps est filiforme, et il ressemble à une anguille ; à l'aide d'un microscope on l'observe dans le vinaigre, la colle de farine, etc.

LE PROTÉE. On le trouve dans l'eau long-temps conservée. Sa forme varie sous l'œil de l'observateur ; c'est ce qui lui a mérité le nom de Protée.

LE TRICHODE. Son corps est garni de cils : il est, comme tous les polypes infusoires, d'une extrême petitesse.

LE VOLVOX. On le trouve dans l'eau où l'on a fait macérer des végétaux : il est cylindrique, et contient des globules qui renferment eux-mêmes d'autres globules : ce sont les embryons de ce polype qui renferme ainsi toute une génération.

LE MONADE. C'est le plus petit des polypes et le plus simple des animaux : il est transparent et paraît comme un point.

Tableau des Radiaires et des Polipes.

J. G de St Sauveur del.

DES MOLUSQUES CÉPHALÉS NUS.

Ces Molusques ne diffèrent des testacées, que par le défaut de *têt* ou *coquille;* comme eux, ils sont pourvus de branchies; les uns rampent sur la terre; les autres habitent les eaux. Ils sont *céphalés*, c'est-à-dire, ont une tête, et ce caractère les rapproche particulièrement des testacés à *coquille univalve*, qui le sont aussi.

Tableau des Molusques nus et des Crustacées, représentant : Molusques nus : la *Seiche*, le *Calmar*, la *Poulpe*, la *Lernée*, la *Limace*, la *Thétis*, l'*Oscabrion ponctué*.

LA SEICHE. Son corps, long d'un à deux pieds, est couvert d'une peau molle; il est muni de deux tentacules et de huit bras beaucoup plus courts, terminés en pointe et parsemés de suçoirs. C'est par ces suçoirs que l'animal s'attache à sa proie avec une telle force, qu'il serait très-difficile de l'en détacher. Le dos de la Seiche renferme un os isolé ovale, uni et blanc, que l'on emploie à plusieurs usages. La Seiche répand quelquefois une liqueur noire qui, troublant l'eau, la dérobe à ses ennemis, ou empêche sa proie de lui échapper. Cette liqueur sert à faire l'encre de la Chine.

On pêche la Seiche sur les bords de l'Océan et de la Méditerranée : elle sert d'aliment; mais c'est une nourriture indigeste, et sa chair est coriace.

LE CALMAR. Il a quelque rapport avec la Seiche; comme elle il est pourvu d'une liqueur noire, et son dos contient aussi un os, mais plus mince, étroit et cartilagineux. Le Calmar se nourrit de crabes, d'écrevisses, de petits poissons, etc. On le trouve dans la Méditerranée : on le sert sur les tables.

LA POULPE. Cet animal acquiert de très-grandes dimensions. Il devient très-dangereux pour les plongeurs, en s'attachant à leurs membres par ses nombreux suçoirs. Il est commun dans nos mers, où il détruit beaucoup de coquillages et de poissons.

LA LERNÉE. C'est un Molusque parasite, qui s'attache aux poissons pour les sucer. Son corps est alongé, et sa bouche ou trompe est entourée de trois tentacules en forme de bras.

LA LIMACE rampe sur la terre; son corps alongé ressemble assez à celui du Limaçon. Elle a sur le dos un écusson en forme de bouclier, qui contient un osselet; et sa tête est munie de quatre tentacules. Il y a plusieurs espèces de Limaces; la plus grande est la *Limace rouge*, qui se trouve dans les bois; la *Limace cendrée* est assez petite. On trouve dans les caves la *Limace marbrée*, dont on peut découvrir la retraite, à l'aide des traces luisantes qu'elle laisse sur son passage. Ces animaux aiment l'humidité et sont très-voraces; ils sortent surtout la nuit pour dévaster les jardins et les potagers.

LA THÉTIS LÉPORINE ou *Limace de mer*. Elle ressemble beaucoup à la limace

terrestre. Son corps est garni de deux expansions membraneuses qui lui servent de nageoires : elle habite les mers.

L'OSCABRION. Sa forme, qui se rapproche de celle du Cloporte, l'a fait nommer *Cloporte de mer*. Son corps est couvert d'un manteau garni dans son milieu de pièces testacées. Ce Molusque s'attache aux plantes, et surtout aux cétacées ; c'est pourquoi on le nomme aussi *Pou de Baleine*. L'*Oscabrion ponctué* est commun sur nos côtes. Dans les mers de l'Afrique, on trouve l'*Oscabrion géant*, qui est très-remarquable.

DES CRUSTACÉES.

On donne le nom de Crustacées à des animaux recouverts d'une espèce de croûte dure qui leur tient lieu de peau, et qu'ils quittent et renouvellent à certaines époques. Ils appartiennent à la classe des invertébrés, c'est-à-dire, ils sont dépourvus de colonne vertébrale, et n'ont point de squelette : ils respirent par des branchies ; ils ont un cœur musculaire, des nerfs au cerveau, et des vaisseaux pour la circulation.

Tableau des Molusques nus et des Crustacées, représentant : Crustacées : le *Crabe*, l'*Écrevisse*, la *Crevette*, *Bernard-l'Hermite*, le *Homar*, la *Squille*, le *Crabe des Moluques*, la *Limule-monocle*, la *Limule-binocle*, le *Cloporte*, l'*Armadille*, la *Forbicine*.

LE CRABE. Cet animal, recouvert d'une enveloppe osseuse, est porté sur huit jambes ; il a en outre, à la partie antérieure du corps, deux bras armés à leur extrémité d'une forte pince. On connaît un grand nombre de Crabes ; quelques-uns ont de très-grandes dimensions : en général ils fournissent un aliment délicat. On les trouve sur les bords de la mer : une espèce, que l'on nomme *Tourlourou*, vit sur la terre : on la trouve en Amérique.

L'ÉCREVISSE. Son corps est oblong, et terminé par une pointe saillante entre les yeux : ses jambes sont au nombre de dix, si on y comprend ses deux bras, armés de pinces. La femelle porte ses œufs sous la queue ; elle en a une grande quantité. On trouve dans leur estomac des concrétions pierreuses employées en médecine, auxquelles on a, très-mal à propos, donné le nom d'*yeux d'écrevisse*. La chair de l'Écrevisse est délicate ; son têt rougit au feu, ainsi que celui du Crabe. Les membres de ce crustacée se régénèrent lorsqu'ils ont été coupés, et il change d'enveloppe au printemps. Il faut distinguer l'Écrevisse proprement dite, ou l'*Ecrevisse de rivière*, du *Homard*, que l'on appelle aussi *Ecrevisse de mer ;* la première a les serres égales, au lieu que chez le Homard elles sont inégales.

LA CREVETTE ou *Salicoque*, est un petit crustacée de mer, dont le goût est très-délicat ; il a quatre antennes articulées et de grandeurs inégales. Son corps est recouvert de pièces testacées, embriquées l'une sur l'autre. On trouve dans ce genre la *Crevette des ruisseaux.*

BERNARD L'HERMITE. Il ressemble, par la partie antérieure, à l'écrevisse, mais sa partie postérieure n'est point recouverte d'écailles ; aussi la nature lui a-t-elle donné l'instinct de se réfugier dans les coquilles vides et univalves qu'il rencontre : il change de demeure à mesure que son corps prend de l'accroissement. On l'appelle aussi le *Soldat*, parce qu'il est dans sa coquille, comme un soldat dans sa guérite.

LE PALINURE-HOMAR. Ses antennes, qui sont très-longues, sont portées sur un pédicule épineux. On remarque dans ce genre le *Langouste*, qui se trouve dans la Méditerranée.

LA SQUILLE-MANTE DE MER. Son corps alongé est couvert d'une croûte mince et transparente : elle a près de la tête deux bras garnis de dents, et sa queue est armée d'un aiguillon : sa tête est pourvue de tentacules, et son corps est porté par douze pattes. La chair de ce Molusque est délicate.

LE MONOCLE-POLIPHÈME (*Crabe des Moluques*), le MONOCLE-LIMULE. Les Monocles ainsi appelés, parce qu'ils n'ont qu'un œil, se trouvent ordinairement dans les eaux. Leur corps varie de couleur, selon les espèces ; on en voit plusieurs d'un rouge plus ou moins foncé, et l'eau où ils se trouvent en quantité, paraît quelquefois teinte de sang ; c'est ce qui a porté souvent l'effroi dans l'esprit des hommes crédules : le *Poliphême* est une des plus grandes espèces de Monocles.

LE BINOCLE-LIMULE. Il a beaucoup de rapport avec le Monocle, mais il en diffère, parce qu'il a deux yeux ; il est pourvu de tentacules. Sa queue, fourchue dans quelques espèces, est en plumet dans celle-ci ; son corps est recouvert d'écailles.

LE CLOPORTE COMMUN. Son corps est formé de dix anneaux couverts de lames écailleuses. Il a quatorze jambes et des antennes coudées. Le Cloporte change plusieurs fois de peau. On a cru long-temps que les Cloportes possédaient une vertu dépurative, et on les employait en médecine ; mais l'observation moderne n'a point confirmé leurs propriétés, et on ne s'en sert presque plus.

LE CLOPORTE-ARMADILLE. Celui-ci, qui ressemble beaucoup au Cloporte commun, se roule en boule quand on veut le saisir.

LA FORBICINE. Elle ressemble un peu au perce-oreille : son corps est couvert d'écailles argentées ; il est terminé par des filets qui lui servent à sauter. On trouve dans les temps humides cet insecte, dans les trous de fenêtres.

Tableau des Moluques nus et des Crustacées

MOLUSQUES CEPHALES NUS.

Seiche. Calmar. Poulpe. Lernée. Limace. Thétis. Oscabrion.

CRUSTACÉES.

Crabe. Ecrevisse. Crevette.

Bernard l'hermite. Palinure-homar.

Squille. Crabe des Moluques. Limule-monocle.

Limule-binocle. Cloporte. Armadille. Forbicine.

J.G. de St. Sauveur del.

DE LA BOTANIQUE.

La Botanique est la science ou la connaissance des plantes. Lorsqu'elle s'occupe du système organique des végétaux, elle appartient à la Physiologie végétale : lorsqu'elle s'occupe des plantes en particulier, des caractères qui les distinguent, elle s'appelle spécialement *Botanique*. Cette science est une des parties les plus intéressantes de l'Histoire naturelle. C'est dans le grand Livre de la Nature qu'il faut l'étudier ; c'est là que se découvrent toutes les beautés que la main du Créateur a imprimées sur toutes les parties de la végétation. Quel est le mortel qui n'éprouve un mouvement d'admiration et de ravissement, lorsqu'il considère ces masses de verdure qui s'élèvent majestueusement dans les nues, ces plaines immenses où sont réunies les moissons jaunissantes des champs ; les fleurs et la verdure des prairies ; les bosquets parfumés, plantés çà et là sur les collines ; ces beaux jardins où Vertumne et Pomone prodiguent leurs richesses ; ces parterres enfin où Flore est toujours jeune, toujours belle, et dont l'art et la nature embellissent les sites pittoresques. — Les plantes sont la parure de la Nature, et l'un des plus doux bienfaits de la Divinité ; elles réjouissent la vue, charment l'odorat, appaisent la faim de l'homme et rafraîchissent ses sens. — Une plaine stérile inspire la tristesse et l'ennui. C'est pour l'habitant du désert un sujet de douleur et même de désespoir, lorsqu'il n'y peut trouver ces arbres, dont les fruits, et l'ombre bienfaisante lui sont si nécessaires dans ces climats brûlans.

Les arbres, lors même qu'ils paroissent le produit d'une folle fécondité, rendent à l'homme un service signalé : ce sont les forêts qui arrêtent le cours rapide des nuées poussées par le vent, causent les pluies fertilisantes, et fournissent les eaux nécessaires pour l'entretien des sources. L'antique Palmyre, autrefois la gloire de l'Orient, ne serait point actuellement un affreux désert, si la main de l'homme avoit continué à cultiver les arbres qui jadis entouraient cette opulente cité.

Le règne végétal, comme le règne animal, est soumis à l'action du soleil et à l'influence des climats : cer tainesplantes prennent naissance au milieu des neiges et des frimas ; d'autres ne prospèrent que dans les régions tempérées ; d'autres enfin ne croissent et ne fructifient que dans des brûlantes contrées. Il est des plantes qui ne croissent que dans des terrains sablonneux, sur les bords des marais, au sein des eaux ; il en est qu'il faut aller chercher au sommet des hautes montagnes, dans la fente d'un rocher, ou au fond des précipices ; aucun lieu ne doit être étranger au Botaniste ; partout le règne végétal étend ses branches, et depuis la mousse imperceptible qui couvre le tronc des chênes antiques, jusqu'au cèdre du Liban, tout devient le sujet de ses observations.

Cette belle science, qui fit les délices de J.-J. Rousseau, doit occuper les loisirs d'un jeune homme qui aime l'étude. Quelles douces sensations n'éprouve-t-il pas, lorsque parcourant les campagnes, gravissant les collines, ou dans l'épaisseur des forêts, la loupe d'une main et le crayon de l'autre, il examine les merveilles de la végétation ! Quel spectacle

s'offre à ses yeux, quand il observe attentivement la structure et les organes des végétaux; c'est alors qu'il prend de la Divinité une idée digne d'elle. En effet, quoi de plus merveilleux que cette harmonie qui existe dans toutes les parties du règne végétal ? chaque plante est pourvue de ses organes générateurs ; la plupart d'entre elles sont à la fois mâles et femelles, c'est-à-dire, sont pourvues d'un nombre plus ou moins grand d'étamines et de pistils : lorsque la fleur est parvenue à sa perfection, les étamines placées autour du pistil laissent échapper une poussière fécondante qui est absorbée par celui-ci; bientôt les feuilles de la fleur (*les pétales*) se flétrissent et tombent, dès-lors l'embrion placé sous le pistil grossit et devient un fruit contenant une ou plusieurs semences destinées à produire des individus de même espèce.

Le vulgaire ne voit que la beauté des pétales qui forment la fleur, ou du calice qui les remplace, il n'apprécie que les brillantes couleurs qui les décorent, ou les parfums suaves qu'elles exhalent; il croit que l'unique but de leur production est de lui procurer des jouissances; mais le Botaniste sait mieux apprécier les vues de la bienfaisante Nature; il leur reconnaît d'autres usages, c'est le voile qui cache le mystère de la fécondation, c'est l'abri qui garantit les organes des accidens qui pourraient leur arriver soit en écartant les insectes malfaisans, soit en se fermant pendant la nuit, ou lorsque le temps s'obscurcit. Leur beauté, d'ailleurs, empêche l'homme de négliger les dons de Flore; et sans leur brillante parure, reléguées dans des déserts incultes, bien des plantes utiles nous seraient encore inconnues.

Certaines fleurs ne possèdent que les organes d'un seul sexe, mais alors les vents sont les messagers de Flore, et la poussière séminale transportée par eux, va au loin féconder des individus femelles.

Mais quel vaste champ s'offre à notre admiration, lorsque nous observons les propriétés de certains végétaux? Ici, la *sensitive* semble fuir la main qui la touche, et ses feuilles se ferment et se serrent contre les rameaux; là, les étamines de l'*asclépias incarnat* retiennent les pattes de l'insecte imprudent qui vient s'y reposer; les pétales de l'*apocyn* se ferment et emprisonnent la mouche qui vient en sucer le suc; d'autres fleurs se ferment ou s'ouvrent régulièrement à certaines heures; il en est, comme l'*éphémère*, qu'un seul jour voit naître et mourir; d'autres, comme l'*immortelle*, conservent toujours leur forme et leurs vives couleurs.

Mais portons plutôt nos yeux sur les services que nous rend le règne végétal : en effet, n'est-ce pas lui qui nous fournit notre principale nourriture? L'art de guérir ne lui doit-il pas ses plus puissans remèdes? Les arts à leur tour ne lui sont-ils pas redevables de leur splendeur?

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas aux Botanistes qui, à travers mille dangers, ont été nous conquérir les végétaux d'un autre hémisphère, et ont ainsi agrandi le domaine de la Botanique? Combien de plantes, actuellement acclimatées en Europe, appartenaient jadis aux autres parties du monde, et à leur tour, combien d'utiles végétaux celles-ci ne nous doivent-elles pas? C'est ainsi que la Nature a divisé ses bienfaits, et qu'elle unit les hommes en leur faisant rechercher de mutuels échanges.

Mais l'art de l'Agriculteur qui vient seconder la Nature, a plus fait encore ; il a donné une nouvelle patrie à la plante exotique, et c'est au sein d'une serre échauffée et abritée, que le végétal étranger trouve un asile, une terre mère, une chaleur féconde et des soins toujours nouveaux.

Les travaux des Botanistes nous ont fait connaître un nombre prodigieux de plantes ; tous les jours on en découvre de nouvelles ; et le grand herbier de l'univers, suivant Adanson, renferme déjà plus de vingt-cinq mille plantes, dont cinq mille en Afrique, trois mille en Asie, quatre mille dans l'île de Madagascar, mille dans les îles de France, de Bourbon, Rodrigue, et deux mille à Cayenne et à Surinam. L'Amérique méridionale, depuis le Brésil jusqu'à la terre de Feu, en possède quatre mille ; les montagnes du Pérou deux mille ; les îles de la mer du Sud mille ; et enfin les terres Australes trois mille.

Malheureusement l'étude de la Botanique n'est pas encore aussi universelle qu'on pourrait le desirer ; elle est abandonnée aux personnes dont l'état nécessite la connaissance des plantes et de leurs propriétés. Peu de personnes savent imiter Tournefort, Linnée, Jussieu, Desfontaines, Ventenat, et une multitude d'autres savans, dont quelques-uns furent victimes de leur zèle, et périrent dans des pays lointains : tous sacrifièrent une partie de leur existence et leur fortune, pour agrandir le domaine du règne végétal ; les disciples de Linnée se répandirent par toute la terre, et c'est à eux surtout que nous devons un nombre prodigieux de plantes.

L'étude de la Botanique est aussi agréable qu'amusante, elle récrée le corps et l'esprit ; et le Botaniste qui cherche une plante dont il veut enrichir son herbier, ne craint ni peine, ni fatigue ; quelle douce satisfaction n'éprouve-t-il pas lorsqu'il a trouvé l'objet de ses recherches !

On ne saurait trop conseiller cette étude aux jeunes gens désœuvrés et un peu fortunés, qui, dans les grandes villes, passent des journées entières à user le temps, à fréquenter les bals, les spectacles, et trop souvent les lieux dangereux.

DIVISION DE LA BOTANIQUE.

Pour suivre un ordre plus exact, nous présenterons l'aperçu de toutes les parties de la Botanique. Nous traiterons, 1° du Bois ; 2° de l'Écorce ; 3° des Racines ; 4° de la Tige ; 5° des Branches ; 6° des Feuilles ; 7° des Fleurs ; 8° des Fruits ; 9° des Graines ; 10° des Plantes terrestres et marines ; 11° des Jardins dits *anglais*, des Potagers, des Parterres ; 12° des propriétés des Plantes ; enfin, 13° nous donnerons les principales classifications des Plantes.

Du Bois.

On peut regarder le Bois comme le corps osseux des plantes : plus l'arbre est élevé, plus il est exposé au vent de la tempête, et plus sa tige doit être forte et capable d'y résister. Les

branches sont soumises à la même loi. La densité du Bois est en raison de la lenteur de son accroissement. L'arbre grossit avec les années ; il est facile en séparant sa tige de connaître son âge par les cercles qui se dessinent dans son intérieur.

Le bois a presque toujours une force proportionnelle à sa pesanteur. L'art est parvenu à donner plus de densité au bois. Le feu qui le durcit et les huiles dont il peut être imbibé, lui donnent une nouvelle force dans l'atelier de l'ouvrier et dans la case des nègres. On sait maintenant que le bois est composé en partie de terre, d'eau, de liqueur végétale qui renferme des huiles, du soufre, du sel et du fer. Le bois, quoique dur, cède aux outils d'un habile ouvrier, qui lui fait prendre toutes les formes. La nature a voulu que le bois se fendît avec facilité dans sa longueur, et qu'on éprouvât une grande difficulté à le couper dans son épaisseur. La première disposition s'appelle *fil du bois :* elle provient de la situation des longs tuyaux qui sont couchés dans toute la longueur de l'arbre les uns contre les autres, pour porter la sève de la tige au feuillage, et qui peuvent facilement se désunir par l'insertion d'un coin, mais qui forment ensemble une épaisseur difficile à rompre.

De l'Écorce.

L'écorce est composée de filamens creux, auxquels on a donné le nom de fibres : une peau fine qui touche immédiatement le bois, se nomme *écorce intérieure ;* une peau assez grossière étendue sur tout le dehors de la racine, s'appelle *écorce extérieure ;* enfin l'écorce moyenne est celle qui se trouve placée entre les précédentes. Le bois, dans les racines fibreuses, se compose de fibres creuses, rangées côte à côte par paquets les unes contre les autres : la plupart de ces fibres sont dirigées suivant la longueur de la racine ; quelques-unes cependant sont intercalées en forme de filets.

La moëlle est une substance fort fine et très-abondante, qui occupe le cœur de la racine. On prétend qu'elle est destinée à filtrer et travailler la *sève.*

Des Racines.

Les racines sont composées de parties chevelues qui s'alongent et s'attachent d'elles-mêmes à la terre. Elles croissent et prennent des forces à mesure que l'arbre grandit, pénètrent dans le sein de la terre à une grande profondeur, et cherchent elles-mêmes, comme guidées par l'instinct du besoin, le terrain qui leur est propre et le corps auquel elles doivent s'attacher par préférence ; elles se détournent avec adresse si le roc peut leur nuire, et se multiplient si elles peuvent s'étendre en liberté. On distingue trois espèces principales de racines : les *Racines bulbeuses*, les *Racines tubéreuses* et les *Racines fibreuses.* Ces dernières se subdivisent en *pivotantes*, qui pénètrent en ligne droite, et en *latérales*, qui coulent entre deux terres.

De la Tige.

Le tronc ou la tige est ce corps dur, raboteux, qui s'alonge, se grossit chaque année,

forme la partie osseuse de l'arbre, et s'élève pour l'ordinaire en forme de cylindre depuis les racines jusqu'aux branches. Comme dans la racine on y distingue l'écorce, le bois et la moëlle, toutes ces parties ont à peu près la même organisation que dans les racines : elles renferment de plus des fibres en forme de vis ou de lignes spirales, qui d'une part aboutissent à l'air extérieur par différens petits rameaux, et de l'autre s'étendent ou s'élargissent jusqu'aux racines.

On appelle ces fibres *trachées* : c'est par ces trachées que les plantes respirent. En les observant, on peut expliquer le phénomène de la végétation. Lorsque l'arbre est dépouillé de ses feuilles et que la froidure règne, le tronc et les racines se remplissent de suc végétal; bientôt la chaleur du soleil, dans la saison du printemps, produit l'effet d'une pompe aspirante. La sève monte, parcourt toute la tige dans sa longueur, et vient donner un mouvement à tous les bourgeons, qui n'attendaient que le suc nourricier pour se développer.

Des Branches.

Les branches sont des subdivisions de la tige ; elles ont des fibres et des trachées : on les distingue relativement à leur situation : ainsi elles sont *opposées* ou *alternes*, en *croix* ou *ternées*, etc. Celles de la plupart des arbres sont disposées d'une manière irrégulière. Les branches servent à soutenir les feuilles et les fruits.

Des Feuilles.

Les feuilles sont la parure la plus constante de l'arbre ; le printemps les fit naître; les premiers froids de l'hiver accélèrent leur chute ; les feuilles doivent être regardées comme les premiers agens de la respiration des plantes.

Les feuilles sont nécessaires à l'arbre. Si la sécheresse prive celui-ci de sa feuille, il languit, quelquefois il meurt. Les insectes vont se blottir dans la feuille et se nourrir de sa substance. De nombreux essaims y trouvent la nourriture et le logement : il y a quelquefois sur un arbuste autant de républiques que d'espèces. Là, les unes se font la guerre, et les autres payent leur tribut à l'amour. Dans les belles soirées les insectes voltigent autour de l'arbre qui se dépouille : cachée sous la feuille pliée, l'araignée tend ses filets, et, comme les brigands des montagnes, elle saisit sa victime, la poignarde et la dévore. La chenille, devenue papillon, blottit dans la feuille et ses œufs et ses vers. Quelques espèces solitaires et tranquilles vivent, se reproduisent et meurent sur la feuille : à l'abri du vent du nord, les enfans de l'Aurore naissent par milliers ; déjà ils ont parcouru la carrière de la vie, plaisir et peine, et ont tout éprouvé : ils folâtraient ensemble au déclin du jour, à peine le soleil est-il caché dans l'ombre, et ces insectes ne sont plus. Il ne reste de l'existence de ces éphémères que leurs cadavres, qui sont la pâture des oiseaux, et les œufs qui le lendemain naîtront encore pour mourir le même jour.

Les feuilles sont de toute grandeur : jamais on ne vit sur une plante deux feuilles qui se

ressemblassent parfaitement; chaque plante a sa feuille et son organisation particulière; les feuilles ont leurs fibres, leurs trachées, et de petits sacs couchés horizontalement, qu'on appelle *utricules*.

Des Fleurs.

La fleur est le plus bel ornement de la plante; mais, comme la beauté, la fleur n'a qu'un moment d'existence; elle est la première annonce du fruit que l'automne voit mûrir. Dès que le souffle du zéphir succède aux frimas, et que les rayons du soleil printanier échauffent la terre, la fleur se présente, boutonne, s'entr'ouvre, s'épanouit, brille des plus vives couleurs, parfume l'air des odeurs les plus suaves, et devient l'espoir du Cultivateur. Les feuilles naissent par milliers sur la même branche, peu donnent du fruit; les vers et les frimas leur déclarent la guerre : mais la nature attentive a tout prévu, et conserve tout ce qui est nécessaire à la reproduction de l'espèce.

Toute plante a une fleur, et ne pourrait sans elle produire des fruits. Les fleurs ont leurs pétales, un calice, une tige, un pistil, des étamines. Les *pétales* ou corolles font la beauté de la fleur, et servent d'enveloppe au pistil : ce *pistil* est une espèce de tuyau creux qui surmonte l'embrion. Les fleurs ont ordinairement une enveloppe extérieure qu'on nomme calice, et qui est fournie par l'épanouissement de l'écorce : autour du pistil sont rangés des filets très-déliés, terminés par des *sommets* faits en forme de *capsules*. Les filets sont les *étamines*, et les capsules sont les *anthères*. Autour des *étamines* se trouvent les feuilles qui défendent des injures de l'air les parties essentielles de la fleur. Lorsque les anthères des étamines sont dans leur maturité, elles s'entr'ouvrent et versent dans l'intérieur du pistil une poussière qui féconde les graines : c'est pour cela, sans doute, que les arbres fruitiers ne craignent rien tant lorsqu'ils sont en fleurs, que le soleil après une gelée blanche; alors les rayons de l'astre du jour, rassemblés par les glaçons comme par autant de verres convexes, tombent avec force sur le pistil et sur les sommets, brûlent la graine et les poussières, et rendent les branches stériles : par la même raison, la vigne en fleur coulera si une forte pluie enlève le sommet des étamines.

On appelle *fleurons*, de petites fleurs échancrées par le haut, posées sur la cime de certaines graines; *disque*, un assemblage de graines disposées en rond, qui se touchent, et dont chacune est couronnée par son fleuron; le demi-fleuron est une espèce de pétale à fleur; le *chaton* est un assemblage de petits calices de fleurs, disposés en rond autour d'un pédicule commun.

Il y a des arbres, des arbustes et des plantes, dont la fleur n'est pourvue que d'étamines, on les appelle les *mâles;* les fleurs des autres n'ont que des pistils, et ce sont eux qui portent les fruits; on appelle ceux-ci *femelles*. On doit ajouter que les poussières des premiers, portées par l'agitation de l'air sur les pistils des seconds, leur font porter des fruits.

Les plantes, dit *Linnée*, ont quelquefois les deux sexes; on trouve alors les mâles et les femelles sur les mêmes individus : plus souvent chaque arbre porte des fleurs d'un sexe

différent. Il y a des plantes qui, au lieu de fleurs, ont une poussière qui les féconde; généralement toutes les fleurs mâles sont pourvues d'une poussière extrêmement fine, qui pénètre dans le pistil des fleurs femelles, et sert encore à leur reproduction. Les *figues* et les *champignons* n'ont que des poussières, sans fleurs, pour se féconder. La plupart des plantes aquatiques ont besoin que leurs tiges s'élèvent au-dessus des eaux, afin que les fleurs des deux sexes qui les parent, puissent faire d'utiles mariages.

Les fleurs se présentent sous différentes formes : les unes ont un calice, des corolles et des étamines. C'est dans les fleurs que le Botaniste avec sa loupe aperçoit, dans un beau jour d'été, le jeu des sexes. Dans les *rosacées*, la fleur a un nombre plus ou moins grand de pétales et beaucoup d'étamines avec leurs capsules : au milieu d'elles se trouve l'embrion qui devient le fruit ou la graine. Si quelqu'un en se promenant dans la campagne au mois de Juin, veut s'instruire en admirant les phénomènes de la Nature, qu'il prenne le bouton du *coquelicot*, de la classe des pavots, qu'il aide la Nature, et qu'il entr'ouvre ce bouton, il verra la feuille pliée avec art; s'il la développe et la montre au jour, la fleur acquiert une grandeur qui étonne. On se demande comment la fleur pouvait être ainsi enfermée dans une enveloppe aussi étroite. Au printemps on peut faire le même essai sur les bourgeons des *marronniers-d'inde;* la branche, la feuille, les fleurs, tout était contenu dans dans la même capsule.

Nous avons vu la fleur contenue dans le bouton que fit naître la chaleur du printemps sur la branche féconde, croître et s'entr'ouvrir, il a reçu les larmes de l'aurore et les baisers du zéphir; bientôt ses pétales séparés laissent apercevoir les étamines et leur sommets : déjà les poussières de la fleur mâle ont fécondé les fleurs femelles, l'embrion est formé, le fruit se montre à travers le feuillage, et l'ardeur du soleil d'été qui le mûrit, prépare l'instant où l'homme, dans la saison de l'automne, ira le cueillir. La Nature eut un double but en créant le fruit, celui de conserver l'espèce, et celui de nourrir et de rafraîchir l'homme et les animaux. La chair du fruit est formée par ce qu'il y a de plus délicat et de plus délié dans les sucs nourriciers, aussi tous ces sucs passent-ils par des fibres et des canaux très-étroits que l'on ne peut apercevoir qu'à l'aide des meilleurs microscopes.

Les fruits varient à l'infini, soit par la forme, la couleur, etc. Il y a des fruits âcres, des fruits humides, des fruits laiteux et des fruits secs. Comment s'opèrent dans le verger, sur le même sol, en même temps, cette naissance, cet accroissement, ces différentes formes, couleurs et saveurs? Ces phénomènes dépendent de la manière dont les sucs nourriciers sont préparés dans les racines, dans le tronc de l'arbre, et de la manière dont ces mêmes sucs passent par les fibres et les canaux de la tige, et parviennent jusqu'aux extrémités des branches. Ces ateliers de la Nature sont diversifiés à l'infini, et le grand Ouvrier qui agit pour la même cause, produit des effets contraires qui multiplient les bienfaits de sa main libérale.

DES GRAINES.

La partie la plus favorisée de la Nature, celle dont elle paraît avoir le plus grand soin,

et qui est le dernier résultat des travaux de l'hiver, de la fécondité du printemps et des chaleurs de l'été, s'appelle *graine*. La Nature, presque toujours, la cache sous des enveloppes, et met le soin le plus empressé à la garantir des injures de l'air et des attaques des animaux : souvent elle est renfermée dans un étui qu'il est difficile de rompre ; quelquefois les graines sont contenues dans des coquilles très-dures ; d'autres graines sont posées dans des gousses, comme les pois, les féves, les haricots, etc. Les pepins des poires et des pommes sont placées dans de petites loges au milieu de la chair du fruit : elles n'ont besoin, pour se conserver, que d'être à l'abri des insectes. Il y a des graines qui, outre l'enveloppe du fruit, sont encore renfermées dans des coques de bois plus ou moins dures, comme les amandes des pêches, des abricots. Plusieurs, outre leurs coques de bois, ont encore une enveloppe, comme nous le voyons autour de la noix, ou un fourreau hérissé de pointes pour garantir les graines de toute insulte jusqu'à leur maturité, comme les châtaignes et les marrons.

La pulpe, lorsqu'on a ôté sa robe, se divise en deux parties : prenez une féve dans sa primeur, dépouillez-la de sa peau ou dernière enveloppe, il doit rester à la main deux pièces qui se détachent et qu'on appelle les deux lobes de la graine. Ces lobes sont composés d'une espèce de bouillie ou farine qui, mêlés avec le suc nourricier ou la sève de la terre, forme le lait ou la nourriture première de la plante qui naît.

La *tige* ou le corps de la plante est empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent toute entière et la tiennent enfermée comme dans une boîte. Ces deux feuilles, quand il en est temps, s'ouvrent et se dégagent ; ce sont elles qui préparent la route à la tige, dont elles préservent l'extrême délicatesse de tous les frottemens qui paraissent lui être nuisibles : on les nomme *feuilles séminales*. Les Naturalistes ont remarqué plusieurs graines dont les lobes s'alongeant hors de terre, font les mêmes fonctions que les premières feuilles.

Après que la radicule s'est nourrie des sucs qu'elle tire des lobes, elle trouve dans l'enveloppe de la graine une petite ouverture qui répond à sa pointe : elle passe par cette ouverture et alonge dans la terre plusieurs filets chevelus qui sont comme autant de canaux pour amener la sève dans le corps de la racine, d'où elle s'élance dans la tige et lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre dure, par une espèce d'instinct elle s'en détourne, quelquefois elle périt faute de pouvoir aller plus loin ; si elle rencontre une terre légère et facile, elle y fait son chemin. Les lobes épuisés et les feuilles séminales desséchées périssent et tombent : la jeune plante assez forte tire alors de la terre les sucs abondans dont elle a besoin ; elle développe successivement toutes les parties qui doivent la composer ; toutes les années elle prend l'accroissement qui lui est nécessaire. Les graines sont tellement multipliées sur certaines plantes, que cette fécondité est inconcevable ; mais ces graines servent à la nourriture d'une infinité d'animaux et d'insectes. Il y a des graines qui tombent naturellement de leurs enveloppes lorsqu'elles sont sèches ; d'autres sont semées au loin comme la balsamine. Il y a des graines voyageuses et qui vont se placer elles-mêmes quelquefois plus de cent lieues au-delà du pays où elles prirent naissance. La Nature leur a

donné des ailes et une si grande légéreté, qu'elles jouent avec les vents qui les transportent dans les contrées les plus lointaines ; telles sont les graines des chardons, de la fougère, du pissenlit ou chicorée sauvage, et de plusieurs espèces de champignons. Il y a sur des plantes des graines si petites et si légères, qu'elles n'ont besoin que du souffle du zéphir pour commencer leur voyage. Si par hasard en tombant elles trouvent une terre propice, là elles fixent leur domicile, et bientôt elles lèvent une tête fortunée au milieu des plantes propres à la contrée.

Une plante ne naît point par hasard, chacune doit sa naissance à une graine qui, jetée en terre, produit une herbe ou une tige selon l'espèce à laquelle elle appartient. Plusieurs Naturalistes imbus de préjugés antiques, croyaient que la naissance des animaux et des végétaux provenait de la corruption : il est maintenant bien démontré que la putréfaction est la preuve de la dissolution complète des êtres : nul être ne provient de la corruption, mais il trouve quelquefois un moyen d'existence par la corruption ; il n'y a donc point de plantes sans une graine ou sans une bouture où l'œil soit conservé ; il faut même que cette graine ou cette bouture se soient conservées sans corruption. On a pu se convaincre par des expériences, que la putréfaction n'engendrait pas même des vers ni des insectes. On a pris un morceau de bœuf, on l'a déposé dans un récipient de verre ; le bœuf s'est desséché, évaporé, il s'est réduit en poussière. Si l'on veut se convaincre que la terre, sans le secours de la semence, ne peut jamais former aucune plante, on fera un creux très-profond, d'où l'on tirera une certaine quantité de terre sur laquelle les vers n'auront apporté aucune espèce de semence ; on placera cette terre dans un vase de verre avec lequel l'air extérieur n'ait aucune communication, malgré toutes les précautions, et de quelque manière qu'on la présente au soleil, on n'y verra jamais un brin d'herbe.

Mais dans une terre libre vivifiée par l'air et la pluie, de quelque manière que la graine soit posée ou jetée par la Nature, elle naît. Les racines ont reçu la propriété de tendre toujours vers le bas leurs ramifications chevelues. Le germe qui a besoin de l'air pour exister, cherche à se dégager ; s'il rencontre un obstacle, il fait un coude, se relève, s'alonge et s'accroît d'une manière insensible.

L'incompréhensible fécondité des plantes prouve bien que la matière est divisible à l'infini. On prend, par exemple, l'orme : il a dû contenir dans sa première graine tous les arbres qui devaient naître de lui jusqu'à la fin du monde. On a calculé qu'un orme qui vit cent ans, peut produire, en mettant les choses sur le plus bas pied, quinze milliards huit cent quarante millions de graines. On doit en conclure, avec le sage auteur du *Spectacle de la Nature*, que dans tous les ouvrages de l'Éternel il y a un caractère de sagesse et de puissance bien digne de notre admiration et de nos respects. Ce n'est pas seulement dans ce nombre immense de germes d'une plante que notre imagination doit se confondre ; une simple fleur, même dans ses dehors sensibles, qu'on voit éclore le matin et se fermer le soir, nous présente les traits d'une sagesse à laquelle ni nos yeux, ni notre raison ne sont capables d'atteindre. Il faut conclure de tout ce que nous venons de

dire, que nulle plante ne doit son existence au hasard, qu'elle est encore moins produite par la corruption, mais qu'elle naît d'une graine qui doit son développement à l'humidité, à la chaleur, et qui est placée dans le sein de la terre, comme l'enfant sur le sein de la nourrice.

Toute plante digère et respire : la digestion se fait dans les racines et le tronc ; la respiration a lieu par les feuilles. Ouvrez la racine d'une plante, vous y trouverez des conduits très-ouverts et très-nombreux, qui font une infinité de tours et de retours, et qui servent aux plantes d'estomacs et d'intestins. C'est la chaleur qui fait monter la sève ou les sucs, qui les élabore et en fait le suc nourricier, qui monte jusqu'aux branches pour produire les feuilles et les fleurs. Rien de plus certain que les plantes respirent ; assujéties à l'impulsion de l'air, elles en suivent fidèlement toutes les variations ; elles périssent faute d'air ; elles languissent quand elles en ont peu ; elles s'engourdissent quand l'air se resserre ; elles se raniment quand il devient agissant. Une plante semée dans la profondeur d'une vallée entourée d'une haute montagne, porte rarement des fleurs et des fruits; une plante enfermée dans un lieu obscur où l'air ne circule pas, périt : donc les plantes digèrent et respirent.

La sève dans les plantes a un mouvement de circulation qui peut être comparé à celui du sang dans le cœur de l'homme. On sait que le sang sort continuellement du cœur par les artères, et qu'il revient continuellement au cœur par les veines : il en est de même de la sève dans les plantes. Pour le prouver, il suffit de présenter quelques expériences qui confirmeront cette vérité. Prenez un jonc ou osier, liez la tige flexible d'une de ces plantes ; et le sommet périra ; preuve que la sève ne montant plus au sommet, ne peut plus nourrir le haut de la plante. Il y a des plantes qui se gonflent près de la ligature, alors celle-ci se rompt presque toujours, parce que la sève qui ne peut circuler, fait effort pour rompre les liens qui l'enchaînent.

On peut regarder les fibres du bois comme les artères, et les fibres de l'écorce comme les veines de la plante : c'est en circulant que la sève laisse dans les différentes parties du corps de la plante, les alimens propres à sa nourriture ; aussi devons-nous regarder cette circulation comme la cause physique de son accroissement : l'écorce intérieure est un amas de petites peaux collées les unes sur les autres, dont la première couche se détache au printemps, et donne une nouvelle teinture au bois dans toute sa longueur. Les arbres prennent tous les ans un nouvel habit, mais ils s'en revêtent par-dessus les précédens : l'écorce sert d'enveloppe. Si l'on coupe horizontalement un tronc, on y voit différens cercles plus ou moins épais autour du cœur ; aussi pourrait-on compter le nombre des années de l'arbre par le nombre des cercles qu'on découvre dans le corps du bois.

Chaque plante contient une liqueur qui lui est propre : c'est aux Chimistes particulièrement qu'il appartient de l'analyser. La Médecine et la Chirurgie font des plantes, et de leurs liqueurs une de leurs principales études. Il y a des plantes qui donnent un lait

âcre ou doux ; les autres, de l'huile ou de la résine, ou du sucre. Il y a des plantes vénéneuses, d'autres bienfaisantes : il y a des bois odoriférans, et quelques arbres et arbustes ont une odeur désagréable.

Les plantes ont des maladies, les unes curables et les autres incurables. Les maladies curables sont l'excès ou le manque de sucs : l'excès des sucs peut suffoquer la plante ou briser ses fibres. Pour prévenir ces accidens, on fait des incisions qui équivalent à des saignées dans l'homme. L'art du Jardinier sait bientôt remédier au manque des sucs ; les autres maladies des plantes sont, le froid, le chaud, la gelée, la piqûre des insectes, les ruptures. Cette dernière maladie se guérit à peu près de la même manière que les membres coupés des animaux : les morceaux séparés sont réunis, on les lie ensemble, et la sève circulant de nouveau dans les fibres rompues, la branche reprend vie : la malignité des sucs et la vieillesse sont les maux incurables des plantes.

Les plantes terrestres sont variées à l'infini : on les distingue en lichen, mousses, champignons, plantes, sous-arbrisseaux, arbustes et arbres. Les plantes aquatiques sont, comme les plantes terrestres, assujetties aux mêmes lois ; mais ces plantes se plaisent dans l'eau, et pour consommer leur hymen, donner leur graine ou respirer, elles élèvent leur tête au-dessus des marais ou des ruisseaux.

Les montagnes ont, comme nous l'avons déjà vu, la propriété de produire les arbres dont les feuilles sont toujours vertes, tels que les arbres résineux. Ce sont les montagnes qui produisent les plantes vulnéraires et médicinales les plus nécessaires à la Chirurgie et à la Pharmacie, et les plus odorantes ou balsamiques. On réunit les plantes pour l'utilité et pour l'agrément : si la nature éleva les forêts, l'art a quelquefois formé les bosquets, et souvent tous les bois qui servent au charpentier et au menuisier. On distribue les plantes pour former les jardins, les parterres et les potagers : on appelle *jardins* anglais, ces lieux vastes et bien distribués, où se trouvent des coteaux et des plaines où le désordre est un art, où l'on place tout-à-la-fois des rivières, des tombeaux, des ruines, des bosquets, des allées tortueuses et solitaires, des lieux agrestes ou sauvages, des points de vue bien ménagés, des prairies émaillées de fleurs ; enfin tout ce que la Nature peut offrir de romantique, de varié, et digne d'attirer les ames sensibles et les amans de la belle Nature. Les Anglais furent les premiers inventeurs de cette manière d'orner les paysages, d'embellir les sites, et de donner une teinte de mélancolie aux contrées les plus bruyantes et les plus animées. Paris, Versailles et leurs environs offrent des jardins anglais de la plus grande beauté. Les jardiniers français cherchent dans leurs jardins l'ordre et la symétrie, c'est-à-dire, l'unité dans l'ensemble et l'harmonie dans les détails. Ils maîtrisent le terrain et n'ont d'autre objet en vue, que celui d'offrir des allées tirées au cordeau, des arbres taillés avec art, des charmilles verdoyantes et unies, de beaux points de vue et des salons de verdure.

Le *parterre* est le lieu où l'on se plaît à réunir toutes les fleurs : on les y place par com-

partimens et par bandes, et toujours avec symétrie. Les fleurs acquièrent un nouveau lustre de leur réunion et de leur opposition. Les plates-bandes des parterres sont formées avec des gazons, et particulièrement avec du buis, dont les feuilles sont toujours vertes. *M. de la Quintinie*, qui planta le jardin des Tuileries, dessina le parterre avec du buis : on voyoit encore ses dessins avant la révolution. On fait à présent des parterres anglais qui n'ont pour ornement que des gazons, des fleurs et des arbustes. Le *potager* est le jardin le plus utile pour le propriétaire ou l'agriculteur. C'est là où sont réunies toutes les plantes qui servent à la nourriture de l'homme.

Les fleurs parent la terre ; les plantes naissent en tous lieux ; la main bienfaisante de la nature les a placées avec profusion pour nourrir l'homme et les animaux, pour embellir les lieux qu'ils habitent, et offrir dans leurs feuilles, dans leurs fruits, dans leurs écorces, dans leurs graines, tous les sucs, tous les sels propres à guérir les maladies internes ou externes du corps humain. L'art vétérinaire fait aussi usage des plantes pour les maladies des animaux.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous occuper de la nomenclature des plantes et de leur classification. Trois auteurs célèbres ont écrit sur cet objet : leurs opinions ont pris le nom de *système* et de *méthode;* aussi l'on dit encore la méthode de *Tournefort*, le système de *Linné*, la méthode de *Jussieu.* Cette dernière est de nos jours adoptée dans les écoles et par nos plus savans Botanistes.

MÉTHODE DE TOURNEFORT.

Cet illustre Botaniste est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la Botanique. Avant lui cette science n'étoit basée sur aucun principe solide, et son étude présentait de grandes difficultés. Ces difficultés, il les a en partie aplanies par son ingénieuse classification qui, quoique actuellement remplacée par celles de Linné et de Jussieu, fut pendant long-temps le guide des jeunes Botanistes.

Il a divisé tout le règne végétal en vingt-deux classes ; les cinq dernières sont consacrées aux arbres et aux arbustes ; les autres ne contiennent que des plantes. Il a pris pour base de sa Méthode, les fleurs, et les a considérées dans leur forme : ainsi la première classe est formée par les fleurs *campaniformes*, c'est-à-dire, en forme de cloche ; la seconde contient les *infundibuliformes*, ou fleurs en entonnoir, etc., etc. Nous nous bornerons à cet aperçu, et nous allons passer à la classification de Linné qui est encore en usage.

SYSTEME SEXUEL DE LINNÉ.

Ce système est fondé sur les organes sexuels des végétaux, c'est-à-dire, sur les étamines et les pistils des fleurs. Linné a formé vingt-quatre classes de toutes les plantes qu'il a connues. Ces classes sont divisées en plusieurs ordres, les ordres subdivisés en genres, et les genres en espèces. Les caractères distinctifs des douze premières classes sont tirés du nombre des étamines ou organes mâles ; les deux suivantes sont caractérisées par le nombre et la situa-

tion des étamines; les classes XIV et XV, par la proportion des étamines; les caractères des cinq suivantes sont tirés de la réunion des étamines en quelques-unes de leurs parties. Ces vingt premières classes sont composées de fleurs hermaphrodites; les trois suivantes ne contiennent que des fleurs unisexuelles, c'est-à-dire, pourvues des organes d'un seul sexe; et enfin la vingt-quatrième classe n'offre que les fleurs indistinctes ou *cryptogamiques*. Les subdivisions des classes sont en général tirées du nombre de pistils ou organes femelles : ainsi *monandrie-monogynie* (1), indique une fleur pourvue d'une seule étamine et d'un seul pistil.

MÉTHODE NATURELLE DE JUSSIEU.

La forme de l'embrion, celle de la corolle, ainsi que la position et l'insertion des étamines, forment les caractères distinctifs des quinze classes de cette méthode.

Cette classification offre d'abord trois grandes divisions : les *acotyledones* ou plantes dépourvues de feuilles séminales ou cotyledons; les *monocotyledones* qui en ont une, et les *dicotyledones*, qui sont munies de leurs deux cotyledons. La première division ne forme qu'une seule classe; les monocotyledones en contiennent trois, et les dicotyledones, beaucoup plus nombreux, sont divisés en onze classes.

Les monocotyledones sont *hypogines*, *pérygines* ou *épigynes*, suivant que les étamines sont dessous, autour ou dessus le pistil.

Les dicotyledones sont divisés en *apétales* ou fleurs dépourvues de pétales, en *monopétales* (pétales d'une seule pièce), et enfin en *polypétales* (fleurs composées de plusieurs pétales); chacune de ces divisions est encore subdivisée en *hypogynes pérignes* et *épigynes*.

Chacune de classes se subdivise en un nombre plus ou moins grand de familles naturelles de plantes.

TABLEAU général de la Méthode de JUSSIEU.

ACOTYLEDONES.

CLASSE I. Les champignons, les algues, les hépatiques, les mousses, les fougères.

MONOCOTYLEDONES.

Etamines hypogynes.

CLASSE II. Les fluviales, les aroïdes, les typhoïdes, les cyperoïdes, les graminées.

Etamines pérignes.

CLASSE III. Les palmiers, les asparagoïdes, les smilacées, les joncacées, les alismoïdes, les liliacées, les narcissoïdes, les iridées.

Etamines épigynes.

CLASSE IV. Les scitaminées, les drymyrrhisées, les orchidées, les hydrocharidées.

---

(1) Monandrie vient du grec *monos* un, et *andros* homme, et veut dire *un seul homme*. Monogynie signifie *une femme*.

DICOTYLEDONES APÉTALES.

Etamines épigynes.

CLASSE V. Les asaroïdes.

Etamines périgynes.

CLASSE VI. Les éléagnoïdes, les daphnoïdes, les protéoïdes, les laurinées, les polygonées, les chénopodées.

Etamines hypogynes.

CLASSE VII. Les amaranthoïdes, les plantaginées, les nyctaginées, les plombaginées.

DICOTYLEDONES MONOPÉTALES.

Corolle hypogyne.

CLASSE VIII. Les primulacées, les orobanchoïdes, les rhinanthoïdes, les acanthoïdes, les liliacées, les jasminées, les pyrénacées, les labiées, les personnées, les solanées, les sébesténiers, les borraginées, les convolvulacées, les polémonacées, les bignonées, les gentianées, les apocynées, les hylospermes.

Corolle périgyne.

CLASSE IX. Les ébénacées, les rhodoracées, les bicornes, les campanulacées.

Corolle épigyne, anthères réunies.

CLASSE X. Les chicorées, les cynarocéphales, les corymbifères.

Corolle épigyne, anthères séparées.

CLASSE XI. Les dypsacées, les rubiacées, les caprifoliées.

DICOTYLEDONES POLYPÉTALES.

Etamines épigynes.

CLASSE XII. Les araliacées, les ombellifères.

Etamines hypogynes.

CLASSE XIII. Les renonculacées, les tulipifères, les glyptospermes, les ménispermoïdes, les berbéridées, les papavéracées, les crucifères, les capparidées, les saponacées, les malpighiacées, les hypéricoïdes, les guttifères, les hespéridées, les méliacées, les sarmentacées, les géranioïdes, les malvacées, les tillacées, les cistoïdes, les rutacées, les caryophillées.

Etamines périgynes.

CLASSE XIV. Les portulacées, les ficoïdées, les succulentes, les saxifragées, les cactoïdes, les mélastomées, les calycanthèmes, les épilobiennes, les myrthoïdes, les rosacées, les légumineuses, les térébintacées, les rhamnoïdes.

Etamines idiogines ou séparées du pistil.

CLASSE XV. Les tithymaloïdes, les cucurbitacées, les urticées, les amentacées, les conifères.

Premier Tableau de la Botanique.

Champignon. Champignons.	*Algue.* Algues.	*Jongermane.* Hépatiques.	*Mousse.* Mousses.	*Fougère.* Fougères.
Epi-d'eau. Fluviales.	*Arum.* Aroïdes.	*Typha.* Thyphoïdes.	*Souchet comestible.* Cyperoïdes.	*Froment.* Graminées.
Dattier. Palmiers.	*Asperge.* Asparagoïdes.	*Sceau de Notre-dame.* Smilacées.	*Ephémère.* Joncacées.	*Butôme.* Alismoïdes.
Lys blanc. Liliacées.	*Narcisse.* Narsissoïdes.	*Iris flambe.* Iridées.	*Bananier.* Scitaminées.	*Balisier.* Drymirrhizées.
Orchis male. Orchidees.	*Nénuphar.* Hydrocharidées.	*Asaram.* Asaroïdes.	*Chalef.* Eleagnoïdes.	*Garou.* Daphnoïdes.

J G. St Sauveur del.

Deuxième Tableau de la Botanique.

Protée.	*Laurier.*	*Bistorte.*	*Arroche.*	*Amaranthe.*
Protéoïdes.	Laurinées.	Polygonées.	Chenopodées.	Amarantoïdes.
Plantain.	*Belle de nuit.*	*Dentelaire.*	*Primevere.*	*Orobanche.*
Plantaginées.	Nyclaginées.	Plombaginées.	Primulacées.	Orobanchoïdes.
Pediculaire.	*Acanthe.*	*Lilas.*	*Jasmin.*	*Gatillier.*
Rhynanthoïdes.	Acanthoïdes.	Lilacées.	Jasminées.	Pyrenacées.
Sauge des prés.	*Digitale.*	*Solanum.*	*Hydrophille.*	*Bourrache.*
Labiées.	Personnées.	Solanées.	Sebesteniers	Borraginées.
Liseron.	*Polemonium.*	*Bignone.*	*Gentiane.*	*Laurier rose.*
Convolvulvacées.	Polemonacées.	Bignonées.	Gentianées.	Apocinées.

J. G. de St. Sauveur del



J. G. de S. Sauveur del.

Quatrième Tableau de la Botanique.

Oranger.	*Azéderach.*	*Vigne.*	*Pelargonium.*	*Mauve sauvage.*
Hespéridées.	Méliacées.	Sarmantacées.	Geranioïdes.	Malvacées.

Tilleul.	*Ciste.*	*Rue.*	*Œillet de poète.*	*Pourpier.*
Tiliacées.	Cistoïdes.	Rutacées.	Caryophillées.	Portulacées.

Mesenbryanthémun.	*Joubarbe.*	*Saxifrage granulée.*	*Cactier.*	*Mélastoma.*
Ficoidées.	Succulentes.	Saxifragées.	Cactoïdes.	Mélastomées.

Salicaire.	*Epilobe à épi.*	*Myrte.*	*Rosier sauvage*	*Haricot.*	*Térébinthe.*
Calycanthèmes.	Epilobiennes.	Myrtoïdes.	Rosacées.	Legumineuses.	Térébintacées.

Nerprun.	*Tithymale.*	*Concombre.*	*Ortie.*	*Chêne.*	*Sapin.*
Rhamnoides.	Tithymaloïdes.	Curcubitacées.	Urticées.	Amentacées.	Conifères.

J. G. de S.t Sauveur del

DU RÈGNE MINÉRAL.

Le Règne minéral ou la Minéralogie comprend tous les corps terrestres, généralement appelés *minéraux* ou *fossiles*.

On divise tous les corps du Règne Minéral en onze classes principales : les *eaux*, les *terres*, les *sels*, les *sables*, les *pierres*, les *perles*, les *marbres*, les *métaux*, les *demi-métaux*, les *soufres* et les *bitumes*, les *productions des volcans* et les *pétrifications*.

Il faut remarquer que l'on distingue deux espèces de minéraux à fossiles : les minéraux à fossiles organisés, qui ont appartenu autrefois au règne végétal ou animal, tels que les bois pétrifiés, les coquilles, les os d'animaux terrestres ou marins; et les minéraux ou fossiles non-organisés, qui par leur nature appartiennent spécialement au Règne Minéral : tels sont les sables, les pierres, les métaux, les sels..., etc.

I. Les EAUX sont douces ou salées (*Voy.* Météores.). Les Eaux douces n'ont ni odeur ni couleur sensibles; l'usage que l'on en fait s'étend à tous les besoins de la vie. Il y a des Eaux minérales qui se distinguent des premières par une couleur, une odeur et une saveur particulières. Ces Eaux sont froides et chaudes ou thermales. Ces Eaux sont un des principaux objets de la Médecine; elles coulent ordinairement, et contractent des qualités salutaires, en passant par quelque mine de soufre, de fer et de cuivre..., etc. Toutes ces Eaux se prennent intérieurement et extérieurement, quand on est sur les lieux et que la maladie l'exige. On les prend extérieurement de trois manières, en bains, en vapeurs et en douches. Les bains sont de deux sortes : le tempéré dont la chaleur, au thermomètre de Réaumur, doit être de 28 à 32 degrés; et le chaud où elle peut aller, depuis le 38e jusqu'au 42e degré. Les bains de vapeurs, quoique la chaleur à laquelle on les donne n'aille pas au-delà de 31 degrés, procurent des sueurs si abondantes, que le malade ne peut guères les supporter plus d'une demi-heure. Les douches sont une espèce de bain local dans lequel la partie malade est placée de manière à être continuellement arrosée d'eau minérale, tandis qu'un baigneur la frictionne légérement.

II. Des TERRES. Il y a deux sortes de Terres : 1°. la Terre primitive, simple, sans odeur, dont les particules se gonflent dans l'eau sans y être solubles, et qui peuvent être attaquées par les acides, et durcissent au feu. L'autre Terre est mixte et composée, formant, pour ainsi dire, la croûte de notre globe; elle produit un mouvement d'effervescence avec les acides, et se divise en Terres argileuses et Terres calcaires ou alkalines.

III. Les SABLES présentent, à la vue et au toucher, des petits corps imperméables à l'eau, secs, durs, anguleux ou ronds : ils sont la matière première des rochers ces ossemens de la nature, des caillous, des pierres. Les Sables de couleur, lorsqu'ils se rencontrent en assez grande quantité, sont regardés comme les dépôts faits par les fleuves..., etc.

Ces Sables se divisent en Sables de pierre, Sables ignescens, vitreux, parce qu'ils servent à faire le verre; en Sables calcaires, en Sables argileux et Sables métalliques. Il y a des rivières qui charient des paillettes d'or.

IV. Les PIERRES doivent leur origine à un liquide, le véhicule des différentes parties qui concourent à former la pierre : les principes moteurs sont l'air et le feu. La cause de leur liaison est la pression des autres corps, et souvent la cohésion et l'attraction des parties similaires qui croissent en raison du contact et des surfaces. Toutes les parties se forment par *juxta-position*, et c'est par là que l'on explique aussi la pétrification du bois. Parmi les Pierres, les unes sont tendres et peu compactes; telles sont une partie des talcs et la pierre-ponce. D'autres sont dures, et ne peuvent être travaillées ou taillées qu'avec le fer et l'acier; tels sont les marbres et les pierres meulières. Il y a quelques caillous dont le tissu est plus serré, et qui ne peuvent se tailler qu'avec une forte lime d'acier; d'autres sur lesquels la lime n'a point de prise, et qu'on ne peut travailler qu'avec l'émeri; tels sont le jaspe et l'agathe. Enfin il s'en trouve de plus dures encore, et qui ne peuvent être travaillées qu'avec la poudre de diamant ou l'égriscé; tels sont les saphirs et les diamans.

On remarque encore l'*amyanthe*, espèce de talc, dont les fibres molles et flexibles peuvent être filées. On en fait de la toile que l'on blanchit en la jetant au feu: anciennement elle servait à brûler les morts dont elle retenait les ossemens. On en trouve en France, aux environs de Barège, dans les Pyrénées et à Montauban. On se sert du lémica, dit verre de Moscovie, pour faire des vitraux: c'est une pierre cristallisée qui durcit au feu et ne s'y vitrifie pas. Les *stalactiques* sont des pierres calcaires des cristallisations rameuses, que l'on trouve dans des grottes ou cavernes. Les *cristaux* sont, les uns taillés en prismes exangulaires, les autres sont blancs; il y en a de colorés. Le *spath d'Islande* à double réfraction. Le *cristal de roche* tapisse ordinairement les parois d'une caverne dans les montagnes primitives: on en fait des vases, des lustres, des girandoles. Les pierres précieuses sont des cristaux polygones qu'on ne polit qu'avec beaucoup de peine, mais susceptibles d'un éclat très-vif; leur base est une matière pierreuse, dure et cristallisée; leurs couleurs dépendent des parties métalliques qui s'y sont infiltrées lors de leur formation : 1°. il y a deux genres de pierres précieuses, les diamans et les pierres de couleur. Il y a le diamant de la première eau, celui de la seconde eau. Le premier diamant est le plus blanc et le plus beau. Il y a de très-beaux diamans jaunes, couleur de rose, verts et bleus. Le plus gros diamant connu est celui du Grand-Mogol; il pèse 279 carats $\frac{9}{16}$. 2°. Les pierres de couleur sont le *rubis*, couleur de rose ou spinelle-orangé; la *topaze*, d'un beau jaune-d'or; l'*émeraude*, d'un vert noirâtre; le *saphir*, d'un bleu-d'azur; l'*amétiste*, pourpre-clair ou colombin; le *grenat*, un peu cramoisi-violet; la *vermeille*, d'un rouge un peu orangé-noirâtre; la *chrysolite*, couleur d'or mêlée de vert; le *péridot*, d'un jaune verdâtre; l'*aigue-marine*, couleur vert-de-mer; le *baril*, vert-de-mer très-pâle; la prime d'*émeraude*, entre opaque et transparente, mêlée de vert, jaune, bleu et blanc; l'*opale de Bohême*, plus opaque que diaphane, couleur de

savon, mêlée de paillettes très-brillantes, rouges, bleues, jaunes et vertes; le *girasol*, espèce d'opale, couleur de savon. — 3°. Les Pierres opaques sont les agates avec leurs taches: il y en a d'arborisées sur lesquelles on apperçoit divers jeux de la nature, qu'on sait trop bien imiter l'*agathe;* la *cornaline* ou sardoine opaque, d'un rouge faux; les jaspes; l'*onix,* le *jade*, pierre verdâtre, olive, ou jaune pâle ou bleue; elle est très-dure; appliquée sur les reins, on dit qu'elle appaise les douleurs de la gravelle et de la colique néphrétique. La *turquoise* de *Perse*, opaque, d'un beau bleu céleste; la *malachitte*, opaque, bleue ou verte, veinée de plusieurs autres couleurs; le *lapis lazute* (*lazulithe*) et la *pierre de Florence.* Les diamans se taillent ou en rose, ou en brillant; les pierres de couleur se taillent en table.

V. Les PERLES, selon les minéralogistes, sont des bésoards, lorsqu'elles se trouvent dans les reins ou la vessie des animaux. Les Perles se trouvent dans plusieurs coquilles bivalves; tendres et molles dans la coquille: on prétend que la plupart durcissent à l'air. On pêche les Perles dans les mers orientales ou des Indes et occidentales d'Amérique. On pêche les Perles dans la mer; il y en a de rondes, d'ovales. Les blanches, dites semence de Perles, sont les plus belles et les plus précieuses: il y a des Perles dont l'eau tire sur l'incarnat, d'autres sur le verdâtre. On appelle *nacre* ou marc de Perles, la doublure intérieure de la coquille d'où l'on tire les perles.

VI. Le MARBRE est une pierre calcaire qui, dans le feu, dans l'air et dans les acides, produit assez sensiblement les effets de la pierre-à-chaux. Les belles veines coloriées que l'on admire dans le Marbre, doivent leur origine à des parties pyriteuses ou bitumineuses, ou métalliques, qui ont rempli les gerçures et les fissures qui se sont faites dans la masse par la dessication. On polit le Marbre avec le grès et la pierre de Gothlande; on le repasse ensuite avec la pierre-ponce et au bouchon de liége. Pour les Marbres de couleur, on se sert de la potée d'émeri, et de celle d'étain pour les marbres blancs. On divise les Marbres en Marbres antiques et en Marbres modernes. Les Marbres de Paros, de Chio et de plusieurs autres contrées de la Grèce, ont été célèbres dans l'antiquité. Parmi les Marbres modernes, on vante ceux d'Espagne et de France. A ces Marbres il faut ajouter le *porphyre*, le *granit* et le *marbre brèche.*

VII. Les SELS sont des fossiles qui ont différens noms; ils ont la propriété de se dissoudre dans l'eau, puis de se cristalliser quand l'eau s'est évaporée. On les partage en trois classes: 1°. les sébacides, qui ont la propriété de faire effervescence avec toutes les substances calcaires, et de rougir les teintures bleues extraites des végétaux. 2°. Les Sels alkalis qui produisent les mêmes effets sur les acides, et changent en vert la couleur bleue tirée des végétaux. 3°. Les Sels neutres sont des Sels factices résultant d'une exacte combinaison des deux premières. Ces Sels se trouvent partout, et se distinguent sous les noms d'alun, de vitriol, de nitre, de Sel gemme, de Sel ammoniac, de borax..., etc.

VIII. Les MÉTAUX sont des corps rendus fluides par la grande chaleur du feu, et qui reprennent leur solidité en se refroidissant. On les tire des mines, qui sont des cavités plus ou moins profondes, d'où les mineurs arrachent le *minérai* ou *minéral* qui est

alors mêlé avec la terre, et qui prend le nom de *régule* lorsque la substance métallique est pure. Une mine s'annonce ordinairement par des paillettes de métal qui se trouvent dans le sable des rivières qui en sont voisines. L'or et l'argent se trouvent dans les pays chauds, et le fer est en abondance dans les climats froids. Le Métal est contenu dans les mines en sillons et en couches. Les Métaux sont flexibles, malléables, ductiles, et peuvent s'amalgamer; ils restent plus ou moins fixes au feu. Les Métaux sont classés à raison de leur pesanteur, à volume égal : un pied cube d'or pèse 1368 livres, de platine 1255, de plomb 828, d'argent 744, de cuivre 648, de fer 576, et d'étain 532, à raison de leur dureté et de leur malléabilité. On les classe ainsi : le plomb, l'étain, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le platine, ce dernier est peu malléable. Les Métaux parfaits sont, l'or, l'argent et le platine : les Métaux imparfaits sont, le cuivre, l'étain et le plomb; et l'or est le plus pur, le plus pesant et le plus ductile des Métaux. On appelle *or potable*, une huile imprégnée d'or tenu en dissolution, et *or fulminant*, de l'or calciné par l'eau-forte, auquel on a joint quelques parties de sel de tartre : au moindre frottement il détone avec un bruit affreux. L'argent est, après l'or, le plus pur et le plus précieux, mais il pèse moitié moins. Le platine est pur, mais il ne peut se fondre. Le cuivre est un Métal imparfait; allié avec de l'étain, il prend le nom de *bronze* ou d'*airain*, et avec le zinc, celui de *similor*. L'étain est un Métal blanc, plus dur, mais un peu moins ductile que le plomb. Le plomb est mou et fond facilement. On place ici le vif-argent ou mercure, qui est un corps minéral, liquide et d'un blanc éclatant. On observera, 1°. que le fer, tel qu'il est dans la mine, s'appelle *fer de fonte :* on en fait des plaques de cheminées, des chenets..., etc. Fer *malléable*, celui qu'on a débarrassé, à l'aide du feu et du marteau, des parties hétérogènes qui masquaient en lui le métal : c'est avec ce dernier que l'on fait les barres de fer, la tôle et le fil d'archal. 2°. D'un grain d'or on peut faire un fil de 900 aunes de long; avec une once d'or on peut dorer 600 pieds carrés. On appelle or à 24 karats celui qui est le plus parfait; s'il est mêlé d'un sixième de cuivre ou d'argent, il perd le degré de bonté, et n'est qu'à 20 karats.

IX. Les DEMI-MÉTAUX sont des corps durs et pesans, qui ne sont ni malléables ni ductiles, et qui, exposés au feu, s'y subliment presque tous. Fusibles comme les métaux, si on les laisse refroidir dans des vases de terre, ils y prennent une surface convexe; mais si ces vases sont de métal, cette surface est alors concave.

On distingue six demi-Métaux : 1°. l'arsenic, poison très-dangereux qui se trouve dans les mines de cuivre; il a la propriété de rendre cassant le métal dans lequel on le fait entrer, et de faire même qu'il ne soit plus malléable. 2°. L'*antimoine* n'est point malléable : on s'en sert en médecine; on le mêle au cuivre pour rendre le son des cloches plus fin. 3°. Le *bismuth* contient le sel arsenical. 4°. Le *zinc*. Ce demi-Métal est maintenant célèbre parmi les physiciens; il sert à élever la pile de Volta, qui, préparée avec ce dernier et de l'eau, produit un *feu électrique*, etc. 5°. Le KOBALT, qui est dur et cassant, se convertit au feu en chaux grise, dont on fait ce beau verre, communément appelé *smalt*. Et 6°. le *mercure*. (*Voyez* ci-dessus.)

X. Les SOUFRES, les BITUMES, les PYRITES, les MARCASSITES sont des minéraux ou espèces de corps qui se tirent des mines, et ne sont, à proprement parler, ni pierres ni métaux: 1°. On appelle les Soufres, les Bitumes..., etc. *substances inflammables*, parce qu'ils sont des corps volatils, odoriférans et plus ou moins onctueux, qu'on trouve dans le sein de la terre : tantôt liquides comme la pierre appelée *pétrole*, qui fut employée autrefois à faire le feu *grégeois*, le *crophte* et la *poix minérale ;* tantôt ces corps sont durs et cassans comme le *charbon-de-terre*, la *houille ;* le *soufre* dont on se sert pour fabriquer la poudre à canon, la *pierre-ponce* qui polit les métaux, la *pierre obsidienne*, le jayet et l'émeri jaune qui servent à faire des bijoux. 2°. Les *pyrites* sont les pierres métalliques qui, frappées avec le briquet, donnent du feu. Les *marcassites* sont d'autres pierres métalliques qui, tirées des mines d'or et d'argent, frappées par le briquet, refusent de donner du feu. Il y a des compositions chimiques, telles que certains sels et certaines teintures, qui prennent la nature de quelque minéral. (*Voy.* Chimie.)

XI. Les VOLCANS. (*Voy.* Météores.)

XII. Les PÉTRIFICATIONS sont des corps autrefois animés du règne animal ou végétal, qui, renfermés dans le sein de la terre, se sont unis aux parties argileuses de cette même terre, se sont durcis, sont devenus pierres, et conservent en grande partie leur forme primitive.

En pénétrant, comme nous l'avons dit, dans l'intérieur du globe, soit en creusant la terre, ou examinant les éboulemens accidentels, on voit que la Providence a placé d'abord différentes couches de terre dont la première, qui est propre à la culture, se compose des débris de corps animés ou inanimés, et surtout de parties animales et végétales détruites. Les autres couches que l'on trouve à différentes profondeurs, sont ou des terres de différentes couleurs, ou des sables, ou de la chaux, de l'argile, des coquillages, des graviers, des craies, des pierres, et toutes sortes de rochers et de marbres. En examinant cet intérieur de la terre et le bouleversement apparent qui se fait remarquer de toutes parts, on est forcé de convenir que la mer a dû, dans des temps très-reculés, recouvrir le sol que nous habitons ; l'Océan ayant un mouvement continuel d'orient en occident, ses eaux ont dû laisser à sec une grande partie des terres qu'elles couvraient. Des écrivains anciens prétendent que la Méditerranée n'existait point autrefois, et qu'elle se serait formée d'un épanchement des eaux de l'Océan, lequel aurait été occasionné par quelque tremblement de terre. La mer a ses montagnes et ses volcans comme la terre ; elle a des courans, espèces de fleuves qui sont d'autant plus rapides, que les montagnes entre lesquelles ils passent sont celles de la mer Atlantique, près de la Guinée : les vaisseaux qui les suivent peuvent faire 150 lieues en deux jours, tandis qu'il leur faut six ou sept semaines pour rétrograder. Les grandes chaînes de montagnes sont d'autant plus élevées, qu'elles approchent davantage de l'équateur ; elles prennent des noms secondaires, selon le pays où elles sont situées, et le degré de hauteur qu'elles y ont ; presque toutes sont couvertes de neige et de glace. Les montagnes de Gol en Asie offrent une singularité remarquable ;

la partie qui regarde le Malabar a l'été, quand l'autre, la côte de Coromandel, a l'hiver, et cependant il y a de l'une à l'autre à peine 20 lieues de distance en quelques endroits. Il y a des montagnes qui jettent du feu (*voy.* Météores); il y en a qui s'élèvent en forme de cône ou de pyramide, comme le Pic de Ténériffe, dans l'île de Fer, une des plus hautes montagnes du monde.

Nous croyons qu'il convient de terminer cet article de Minéralogie, par donner une idée de la Métallurgie, qui est l'art de séparer les uns des autres les différens Métaux et les matières minéralisantes que la nature a réunis dans une même mine. L'exploitation d'une mine est en général d'une grande dépense : avant de commencer le travail, il est nécessaire de s'assurer de la quantité de métal qu'elle contient à peu près : cette opération s'appelle *essai.* « On prend ensuite, à différens endroits du même filon, des morceaux » de minérai que l'on concasse et qu'on lave avec beaucoup de soin pour en ôter toute » la terre; on les réduit en une poudre grossière, de laquelle on pèse 100 g. qui repré» sentent un quintal de la même mine concassée et débarrassée de sa partie terreuse. » L'essayeur met ces 100 g. dans un creuset, avec quatre ou cinq parties de flux noir, » une ou deux parties de borax, et moitié moins de sel qu'on a fait petiller sur le feu. » Ces matières, à l'aide d'une violente chaleur, mettent la mine en fusion : quand » le tout est fondu, que le creuset est bien refroidi, il le casse, pèse le tout, après » en avoir séparé toutes les scories, et voit de combien ont diminué les 100 g. de mine : » par là il peut juger de ce que contiennent de métal 100 livres de minérai (*voy.* Chymie.). » Le percement des puits appelés *minerets*, les établissemens des galeries et les eaux dont il faut se débarrasser, voilà les objets principaux de la dépense. On retire la mine du puits ordinairement par un panier que remonte un moulinet établi à son embouchure; des ouvriers l'égrappent et la lavent : cette double opération la sépare de la terre et des pierres qui s'y trouvent mêlées. On porte ensuite la matière au fourneau : quand le métal est fondu, on le fait couler dans des moules..., etc. L'or, l'argent, le fer..., etc. ont des procédés particuliers.

Parmi les instrumens inventés depuis peu, et qui servent pour l'art de la Minéralogie, on distingue l'Instrument pour *mesurer les cristaux*, l'*Essai au chalumeau* et la *Balance hydrostatique.* (*Voyez* la planche du *Règne minéral*, ci-jointe.)

Minéralogie.

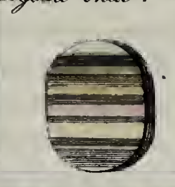
MINERAUX



Crystal de roche.



Agathe-cornaline.



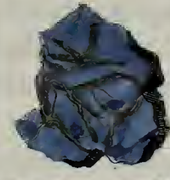
Agathe-Onix.

Agathe jaspe.





Lazulithe.



Pierre herborisée.



Spath d'islande. Fragment de Pyrite. Turquoise.

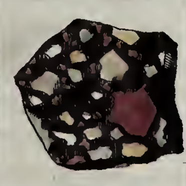


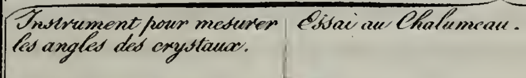


Géode (mine de fer).



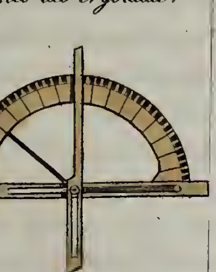
Marbre breche.





INSTRUMENS DE LA MINÉRALOGIE.

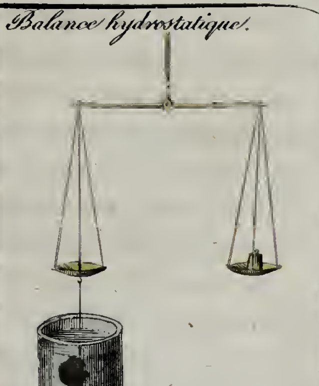
Instrument pour mesurer les angles des crystaux.



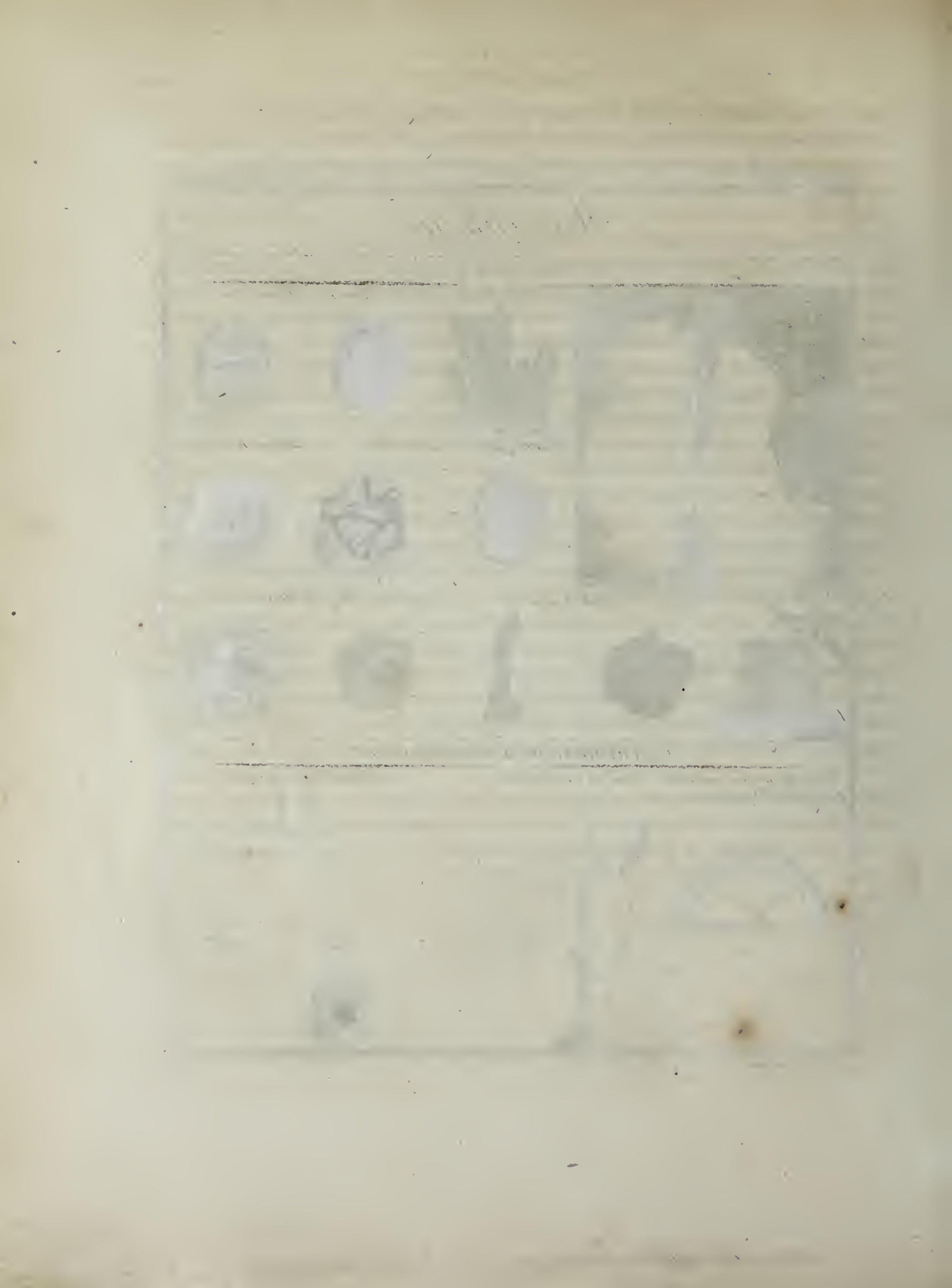
Essai au Chalumeau.



Balance hydrostatique.



J. G. de St Sauveur del.



DES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

Tableau représentant les *Jardins* et *Murs de Babylone;* le *Mausolée;* le *Colosse de Rhodes;* le *Phare d'Alexandrie;* les *Pyramides d'Égypte;* le *Jupiter Olympien*, et le *Temple de Diane.*

Ces grands monumens, si dignes de l'admiration de l'univers, prouvent aux yeux du sage ce que peut l'homme par sa force et son industrie, lorsqu'il est secondé par les siècles amis des arts et des belles conceptions, et par la puissance des rois. L'imagination se porte vers les temps reculés; elle s'étonne des progrès qu'avaient déjà faits dans les arts les enfans des hommes. Quelques siècles s'étaient à peine écoulés, et déjà l'immense population des descendans de *Noé* couvrait les plus belles contrées de l'*Asie*, de l'*Afrique* et *de l'Europe;* déjà tous les instrumens aratoires, tous ceux qui servent aux arts étaient inventés et perfectionnés; l'homme créait; le goût et le génie se partageaient l'empire des talens; l'architecture opérait des prodiges, et dans le même temps le ciseleur, le fondeur, et le graveur s'immortalisaient par des ouvrages plus étonnans encore que ceux élevés par le *maçon* et l'*architecte.* Les grandes entreprises, dont l'exécution paraissait impossible, trouvèrent alors des génies pour les concevoir, des bras dociles pour les exécuter, et des souverains puissans pour les ordonner. La *Sémiramis* de l'*Asie* et le *Pharaon* de l'*Egypte* ouvrirent la carrière, et bientôt *Babylone* eut ses murailles et ses jardins suspendus; *Memphis*, des tombeaux pour ses rois; pour les prêtres d'*Isis*, une mystérieuse retraite; pour les temps futurs, des modèles de ce *grandios* dans les arts que le goût mesquin de certains siècles a proscrit, mais que ne réclamera point envain le temps présent, si digne, sous la protection de ce Héros que guident la victoire et le génie, de voir les beaux arts enfanter des miracles.

On a souvent répété dans ces livres qui se plaisent à contredire les écrits de *Moyse*, que les progrès des arts annoncent l'antiquité du monde bien plus éloignée que celle annoncée par la chronologie des *Hébreux.* Depuis le déluge jusqu'au règne de *Nembrod*, il a dû s'écouler, dit-on, des siècles nombreux. L'homme est lent à trouver, plus lent encore à perfectionner; l'habitude l'enchaîne; la nécessité le force à recourir sur-le-champ aux moyens prompts, peu dispendieux et déjà connus; le plus souvent il doit au hasard les découvertes les plus utiles, et manque quelquefois des objets qui lui aident à perfectionner. Cependant *Moyse*, qui a fait l'histoire de l'homme depuis la création, passe tout-à-coup de la dispersion des enfans de Noé à la vocation d'*Abraham*, et déjà il nous offre *Nembrod* jetant les fondemens de la superbe *Babylone;* il nous montre cette célèbre cité, la grande *Ninive* déjà bâtie; il nous représente enfin l'*Egypte* avec ses dieux, ses rois protecteurs, ses beaux monumens et son peuple déjà vieux par les découvertes astronomiques, par la culture des sciences, par les talens, le génie, l'invention, et cependant sept à huit cents

ans s'étaient à peine écoulés. Avec quelle inconcevable rapidité l'homme serait-il donc parvenu, dans ces temps anciens, à améliorer son sort, à profiter des bienfaits de la nature, et à se créer un monde nouveau avec les débris des êtres qu'il maîtrise, qu'il façonne, qu'il utilise? La *chronologie* de *Moyse* a paru hasardée, et des savans, avec ou sans examen, se sont empressés de la rejeter. Mais ont-ils ignoré, ces prétendus savans, que cette même nécessité qui fut toujours la mère de l'industrie, et qu'ils ont déjà invoquée pour défendre leur système, guidait l'homme; que même avant leur dispersion, les enfans de *Noé* avaient profité des arts inventés, pendant près de deux mille ans, par les fils d'*Adam*, et que *Noé*, construisant l'*Arche*, ce bâtiment quarré en forme de coffre, avait su guider le compas de l'architecte qui en disposa toutes les parties, la hache et la scie du charpentier qui en façonna le bois, et le rabot du menuisier qui en fit les ornemens.

On aurait beau le nier ou feindre de l'ignorer, quelle que fut la manière de compter des anciens, il est reconnu que l'homme sobre, laborieux, qui n'était point exposé aux atteintes funestes du vice et d'un luxe destructeur, dut vivre long-temps, et c'est alors qu'il eut tout le loisir d'inventer et de perfectionner, parce que son existence eut cette durée si enviée des savans et des artistes. Le besoin, le desir de se faire un nom, l'amour de la gloire, et les bénédictions, et la reconnaissance qui environnaient les bienfaits de son génie, excitaient son émulation, son zèle, son enthousiasme. Il créait, et les instrumens de l'agriculture, tous les outils des arts mécaniques, même des arts libéraux, se multipliaient, se perfectionnaient et assignaient à l'homme la place que doit lui donner toujours son organisation, son industrie, et les talens acquis par l'expérience et la réflexion.

On ne doit donc plus s'étonner si les premiers siècles du monde nous offrent les modèles des belles constructions et du triomphe des arts. Le travail est un besoin chez l'homme, sa tête et ses bras sont dans une perpétuelle activité, et dès que la terre, trempée par l'inondation générale, eut, après le Déluge, acquis la solidité nécessaire, on vit les fils de *Noé* cultiver les champs, et chercher dans les arts utiles tout ce qui pouvait servir à leur rendre l'existence plus agréable. Toutes les années qui s'écoulaient donnaient à l'homme plus d'expérience et plus de moyens, et les siècles qui finissaient acquéraient l'immortalité par ces grandes constructions et ces beaux monumens, dont nous allons donner une idée à nos lecteurs.

Sept édifices ou monumens qui ont fait, bien avant l'ère chrétienne, l'admiration de l'Univers, ont mérité d'être compris parmi les merveilles du monde. On les classe ainsi, les *Murs* et *Jardins de Babylone, le Mausolée, le Colosse de Rhodes, le Phare d'Alexandrie*, *les Pyramides d'Egypte*, *le Jupiter Olympien* et *le Temple de Diane.*

LES MURS et JARDINS DE BABYLONE. L'an du monde 2860, les murs de Babylone, construits par *Semiramis*, reine d'*Assyrie* et veuve de *Ninus*, furent terminés. On employa pour cette construction la brique et le bitume. L'épaisseur des murs, selon *Pline*, était telle, que deux chars à quatre chevaux pouvaient passer de front sur les plate-formes. La hauteur était de deux cents pieds, sans compter celle des tours, qui les surpassaient encore de quarante pieds; le pied dont parle ici Pline, avait trois pouces de plus que le

pied romain. La circonférence de Babylone était de trois cent quatre-vingts stades, qui font plus de 60 mille pas, en comptant, comme *Pline*, 625 pas pour une stade.

Un nombre infini d'ouvriers furent employés à la construction de ces murailles ; ils produisaient par jour une *stade* entière. Selon *Hérodote*, ces murs avaient cent portes de bronze massif, vingt-cinq de chacun des quatre côtés. *Sémiramis* fit bâtir un palais superbe sur les bords de l'*Euphrate*. Les quais en pierres, les escaliers et le grand pont jeté sur le fleuve, ne faisaient qu'une partie des merveilles de *Babylone*.

Cette grande *reine* fit joindre l'*Euphrate* au *Tigre* par un grand canal navigable, et pour ne laisser aucune borne à sa somptuosité, elle fit construire et planter les fameux jardins suspendus. Ils étaient élevés au-dessus du palais sur vingt murs voûtés de vingt-deux pieds d'épaisseur. On y montait par une pente qui égalait la hauteur du premier mur. Ces murs, plus hauts les uns que les autres, élevaient les jardins en forme d'amphithéâtre ; de sorte que ces lieux enchantés offroient à-la-fois des ouvrages délicieux et des eaux qui répandaient une fraîcheur agréable, et paraissaient comme suspendues dans l'air.

LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE. A trois lieues du Caire, dans une terre sablonneuse et élevée, les rois d'Egypte firent construire ces énormes masses. On assure que les descendans du patriarche Jacob, lorsque la tyrannie pesait sur eux en Egypte, furent forcés de construire ces étonnantes Pyramides. On croit donc qu'elles doivent leur origine à ce *Pharaon* qui fut englouti avec son armée dans la mer Rouge. On ne peut sans étonnement approcher de ces constructions prodigieuses que l'on n'admire pas tant pour la dépense incroyable qu'il a fallu faire pour les terminer, que parce qu'il est difficile de comprendre comment il a été possible de monter à une si haute élévation des pierres aussi grandes que celles que l'on y voit, dans un temps où la plupart des belles inventions étaient inconnues.

Il y a dans la plaine trois grandes Pyramides distantes l'une de l'autre d'environ cent pas. On dit que le monarque qui jeta les fondemens de la première Pyramide ne la vit terminer que vingt ans après. On dit aussi que 360 mille ouvriers furent employés à ce travail, et qu'il y fut dépensé 1800 talens seulement en raves et en oignons ; au moins c'est l'opinion de Pline le naturaliste, et d'un très-grand nombre d'historiens qui en parlent.

Les Pyramides étaient autrefois plus élevées sur la terre qu'elles ne le paraissent présentement ; le sable a caché une partie de leur base. On porte en preuve, que le côté de la *Tramontane* en est couvert jusqu'à la porte, et que les autres côtés n'en ont point de même, parce que le vent de l'ouragan souffle du côté de la *Tramontane* avec une si grande violence, qu'il élève des masses de poussière qui viennent s'abattre et s'amonceler au pied de la Pyramide.

La grande Pyramide a seule une entrée et une salle très-vaste et garnie de porphyre bien conservé, qui reçut le général BONAPARTE, son état-major et quelques habitans du Caire, lors de la conquête de l'Egypte par les Français. L'entrée est au nord vers le seizième degré ; l'ouverture a trois pieds trois pouces de largeur et trois pieds six pouces de hauteur ; les savans Français qui furent de l'expédition d'Egypte ont mesuré les trois Pyramides, ils ont trouvé que la plus grande surpasse en circonférence la seconde de cinquante-un pieds cubiques.

Son sommet, qui, d'en bas, paraît pointu, est terminé par un carré de seize pieds à chaque angle qui forme une espèce d'esplanade. La forme de la Pyramide est carrée, et en sortant de terre elle a onze cent soixante pas, ou cinq cent quatre-vingts toises de circuit. Toutes les pierres qui la composent ont trois pieds de haut, et cinq à six de longueur, et les côtés qui paraissent en dehors sont tous droits, sans être taillés en *talud.*

Les pierres, ainsi posées, forment par leur rebord deux cent huit degrés de trois pieds chaque, qu'il faut franchir pour arriver jusqu'au sommet. Ceux qui parviennent au haut de la Pyramide, découvrent de là une partie de l'*Egypte*, le désert sablonneux qui s'étend dans le pays de *Barca*, et ceux de la *Thébaïde* de l'autre côté. La ville du Caire ne paraît presque pas éloignée de ce lieu, quoiqu'elle en soit à neuf milles.

Les voyageurs qui ont pénétré dans cette Pyramide, prétendent que, faute de jour, on y respire un air étouffé et mal-sain ; la flamme des flambeaux que l'on y porte paraît toute bleue et s'éteint facilement : les deux autres Pyramides ne sont ni si hautes, ni si grosses que la première ; elles n'ont point d'ouverture, et l'on n'essaie point d'y monter. A quelques pas de la grande Pyramide on découvre la tête du *Sphynx* taillée en pierre sur une base proportionnée à cette figure colossale.

LE MAUSOLÉE. *Artémise* et *Mausole* étaient assis sur le trône de *Carie ;* l'amour unissait ces deux tendres époux. La mort vint frapper *Mausole* dans les bras d'*Artémise.* Cette reine, après avoir donné des larmes à la mémoire de celui qu'elle avait tant aimé, voulut immortaliser son amour par ce superbe tombeau qu'elle lui fit élever, qui passe pour une des sept merveilles, et qui a mérité que tous les ouvrages de cette nature fussent appelés des *Mausolées. Théopompe*, *Naucrite*, et même *Socrate*, travaillèrent à l'éloge de ce roi.

Ce monument de la tendresse conjugale fut placé dans la ville d'*Halicarnasse*, capitale du royaume, entre le palais du roi et le temple de *Vénus.* L'étendue de ce mausolée était de soixante-trois pieds du midi au septentrion, les faces étaient un peu moins larges, et son tour était de quatre cent onze pieds. Il avait vingt-cinq coudées de hauteur et 36 colonnes. Des bas-reliefs et des statues ornaient chacune des quatre façades. Quatre sculpteurs célèbres travaillèrent aux ornemens de ce tombeau : *Scopas* fit les ornemens du côté de l'*orient; Timothée* ceux du *midi; Léocharès* travailla au *couchant*, et *Briaxis* au *septentrion.* Le fameux *Pithis* éleva une pyramide au-dessus de ce Mausolée, sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Les deux architectes employés à cette construction, se nommaient *Setyus* et *Pytheus. Pline* en a fait une description très-curieuse.

Ce tombeau passa toujours pour une merveille du monde. On rapporte cependant que le philosophe Anaxagore de Clamomène, dit froidement quand il le vit : « *Voilà bien de l'argent changé en pierres.* » Il regardait ce monument comme le comble de la folie.

Depuis long-temps la vie était pour *Artemise* un cruel fardeau : consumée de chagrin, et séchée par les larmes, elle ne vit point terminer ce bel ouvrage. On assure qu'avant sa mort elle détrempa les cendres de son mari dans des breuvages qu'elle prenait, et donna ainsi son corps pour seconde sépulture à l'époux qui régnait toujours dans son cœur.

LE COLOSSE DE RHODES. Le Colosse de Rhodes était une statue d'airain d'une si grande hauteur que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Il avait soixante-dix coudées ou cent cinq pieds de haut. *Charès*, disciple du fameux *Lysippe*, l'avait jeté au moule; il y travailla pendant douze ans. Ce Colosse fut commencé l'an du monde 3700, et fut renversé par un tremblement de terre, après avoir resté debout 52 ans. Cette statue colossale tenait de la main droite un fanal qu'on allumait par le moyen d'un escalier construit dans l'intérieur, et dont les pierres, selon *Pline*, servaient à la maintenir d'aplomp. Les débris tombés en partie sur terre, y sont restés 894 ans, au bout desquels, l'an de J. C. 672, *Mœvias*, sixième calife des Sarrasins, ayant pris *Rhodes*, vendit l'airain de cette masse monstrueuse à un marchand juif, qui en eut la charge de 900 chameaux, ce qui, en comptant huit quintaux pour une charge, se montait encore à 7200 quintaux, ou à 720,000 livres : il était sans doute tombé une plus grande quantité de ce bronze à la mer. Ce Colosse n'avait coûté que 300 talens attiques d'argent, ce qui fait 675,000 livres de notre monnaie.

LE TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN. A Olympie, en Élide, où se célébraient les jeux olympiques, se trouvait un temple dont la structure était admirable, et dont les richesses étaient immenses. C'est là que *Phidias*, l'un des plus célèbres sculpteurs de l'antiquité, avait placé sa statue de Jupiter, qui mérita d'être mise au nombre des merveilles du monde.

Assise sur un trône d'or et d'ivoire, la statue du père des Dieux était de même. Jupiter avait sur sa tête une couronne de branches d'olivier : dans sa main droite il portait une victoire d'ivoire, laquelle avait sur sa coiffure une couronne toute d'or. Il tenait à la main gauche un sceptre fait d'un alliage de tous les métaux, et surmonté d'un aigle : la chaussure du dieu était toute d'or. On assure que la statue, quoiqu'assise, avec le trône et le piédestal, avait deux cent douze pieds de hauteur. On avait réuni autour de ce chef-d'œuvre tout ce que l'art avait produit de plus riche et de plus magnifique en tableaux, dont la plupart représentaient les actions attribuées à Hercule, fils de Jupiter. Cette belle et riche statue était tellement honorée dans l'*Elide*, que personne ne pouvait porter la guerre dans ce pays, sans passer pour sacrilége parmi le peuple payen. On di tque l'empereur Caligula voulut la faire enlever, mais qu'il fut détourné de ce dessein par les prodiges les plus étonnans.

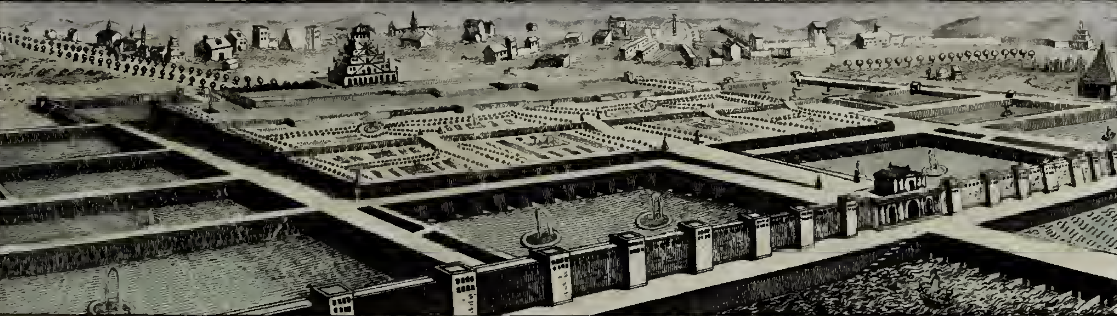
LE PHARE D'ALEXANDRIE. Ce Phare était à sept stades d'Alexandrie, c'est-à-dire à plus d'un mille. *Ptolomée-Philadelphe*, roi d'Égypte, à son avénement à la couronne, la 124[e] olympiade et l'an 470 de la fondation de Rome, fit construire vis-à-vis Alexandrie, et sur un rocher en mer, cette haute et superbe tour qui a passé dans l'antiquité pour une des sept merveilles du monde. Il y employa 800 talens, et se servit de *Sostrate*, Gnidien, fameux architecte. Cette tour, qui fut nommée *Pharos*, de même que l'île où elle était située, servait de fanal à ceux qui naviguaient sur ces côtes pleines d'écueils et de bancs de sable. De là vient que l'on a donné le nom de *Phare* à toutes les tours semblables, où l'on tient la nuit un fanal sur les côtes dangereuses, pour la sureté de la navigation. Isaac Vossius assure que cette tour était quarrée; qu'elle avait 300 coudées de haut, et que son enceinte était la même que celle des pyramides. On ajoute que le feu que

l'on allumait la nuit au sommet de cette tour, éclairait en mer ceux qui étaient éloignés de cent mille pas : on admirait particulièrement l'escalier construit en dehors, qui conduisait, par des terrasses, jusqu'au sommet. On a aussi prétendu que cette masse prodigieuse reposait à sa base sur quatre cancres de verre disposés aux quatre coins ; mais d'autres prétendent qu'au lieu de verre, ces supports étaient d'une pierre très-dure et transparente comme le marbre de Memphis, et une autre pierre qu'on tire d'Éthiopie.

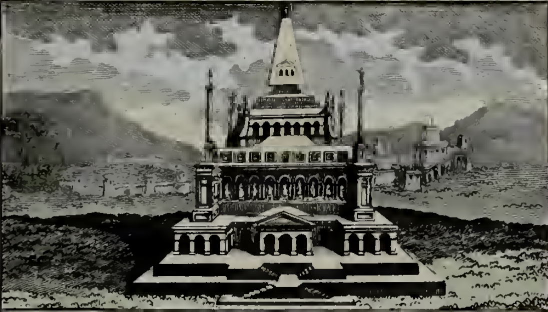
LE TEMPLE DE DIANE. Le Temple de Diane, à Éphèse, fut regardé, dans tous les temps, comme une des merveilles du monde. 220 années furent employées pour y mettre la dernière main, quoiqu'il se fît aux dépens communs des habitans de toute l'Asie mineure. Ce fut en construisant ce temple, qu'on inventa la manière de mettre les colonnes sur des piédestaux, et de les orner de chapiteaux et de vases : ses portes étaient de bois de cyprès, qui est toujours luisant et poli : toute la charpente était de cèdre, et Pline nous assure que l'on montait presqu'au haut du temple par un escalier fait d'un sep de vigne apporté de Cypre. La statue de Diane était en partie d'or et en partie d'ivoire. Mutien, consul de Rome, dit qu'elle était de bois de vigne. Ce Temple avait quatre cent vingt pieds de longueur, et deux cent vingt de largeur ; il était orné dans l'intérieur de 127 colonnes de marbre, hautes de soixante pieds : 36 de ces colonnes étaient ciselées, et avaient des bas-reliefs magnifiques.

Ce beau monument, qui était orné de statues et de tableaux d'un prix inestimable, et pour lequel on avait épuisé l'industrie de tous les meilleurs ouvriers pendant deux siècles, fut brûlé par un fou nommé *Erostrate*, qui, pour rendre son nom à jamais immortel, y mit le feu la même nuit que naquit Alexandre-le-Grand, 356 ans avant la naissance de J. C. Les devins qui furent consultés sur cet événement, publièrent alors, *qu'un flambeau qui s'allumait cette même nuit, devait un jour embraser toute l'Asie.*

Tableau des sept Merveilles du Monde



Les Jardins et Murs de Babylone



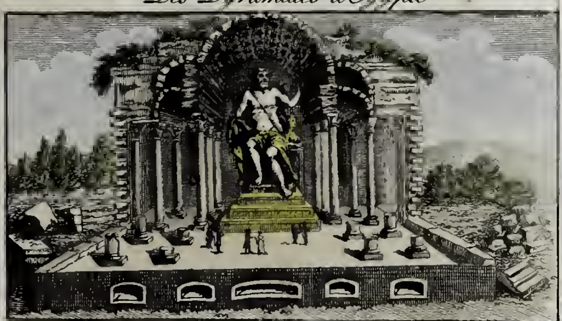
Le Mausolée



Les Pyramides d'Egypte



Le Colosse de Rhodes



Le Jupiter Olympien



Le Phare d'Alexandrie



Le Temple de Diane

J. G. de St. Sauveur del.

DES RELIGIONS.

QUATRE Religions se partagent le monde : 1° la Religion Juive ou le Judaïsme ; 2° la Religion Chrétienne ou le Christianisme ; 3° la Religion Mahométane ou le Mahométisme ; 4° la Religion Païenne et l'Idolâtrie.

Ces Religions principales se sont subdivisées en une multitude de Sectes différentes ; le Christianisme surtout compte de nombreuses hérésies et autant de schismes.

JUDAÏSME.

1°. LE fondateur de la Religion Juive fut *Moïse*, un des descendans de la nombreuse famille dont *Abraham*, *Isaac* et *Jacob* furent les premiers chefs. Né de la tribu de *Lévi*, *Moïse* fut tout-à-la-fois chef et législateur des Hébreux qu'il avait tirés de la servitude d'Égypte. La loi écrite, ainsi appelée pour la distinguer de la loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme, fut donnée aux Hébreux dans le désert.

Le Judaïsme, professé par les Juifs anciens et les Juifs modernes, est fondé sur l'autorité divine. Les livres saints annoncent que les Hébreux l'avaient reçue immédiatement de Dieu, mais ils disaient aussi que ce n'était que pour un temps, et qu'elle devait faire place à la loi que Jésus-Christ nous a apportée.

Tout le système religieux des Juifs est contenu dans le livre de Moïse, appelé *Lévitique*, parce qu'il traite principalement des cérémonies et de la manière dont Dieu voulait que son peuple le servît par le ministère des sacrificateurs et des lévites. Les Juifs étaient soumis à la circoncision ; ils n'avaient qu'un seul temple et un seul autel, symbole de l'unité de Dieu reconnue par les Juifs. Ils offraient des victimes en holocauste ; ils avaient des sacrificateurs, des fêtes, des jeûnes, des vœux, des offrandes et des prophètes. Les Juifs attendaient et attendent encore l'arrivée du *Messie*.

CHRISTIANISME.

2°. LE Christianisme est la Religion qui reconnaît Jésus-Christ pour son auteur : c'est la Religion par excellence, divine dans sa nature, dans son objet, dans ses fins : elle reconnaît Jésus-Christ pour le rédempteur des hommes. Les titres de sa divinité sont contenus dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament, dont la critique la plus sévère a reconnu l'authenticité. L'ancien Testament n'est autre chose que les livres de la législation et des fastes de la nation Juive dont nous avons parlé. Le nouveau Testament est le livre de la nouvelle alliance que Dieu a faite avec les hommes par Jésus-Christ, son fils, qui l'a scellée de son sang. Les principaux objets de la croyance des Chrétiens, sont le Mystère de la

Trinité, un seul Dieu en trois personnes, Père, Verbe (ou Fils) et Saint-Esprit.

La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
Unis et divisés composent son essence.

Le Fils de Dieu, que l'Écriture appelle *le Messie*, annoncé depuis quatre mille ans, et prédit par tous les prophètes, dont trois, Jacob, Daniel, Aggée, avaient plus précisément marqué le temps de la venue, naquit dans la petite ville de Bethléem, d'une Vierge appelée *Marie*.

Il est le Verbe incarné, c'est-à-dire fait homme, pour réconcilier les hommes avec Dieu, et leur redonner droit à la vie éternelle. Il a souffert une mort ignominieuse sur la croix pour expier nos péchés; il a fondé l'Église universelle.

Jésus-Christ meurt sur la croix. Sa résurrection atteste la vérité de l'Évangile : le Fils de Dieu fait homme et ressuscité trois jours après sa mort, institue le sacrement de l'*Eucharistie* ou de la *Transubstantiation*, c'est-à-dire, que le pain et le vin, par les paroles de la consécration prononcées par le Prêtre, deviennent le corps, le sang, l'ame et la divinité de Jésus-Christ.

Le Fils de Dieu, après s'être montré en différens temps à la Magdeleine, aux saintes Femmes, aux deux Pélerins d'Emmaüs, aux Apôtres, aux Disciples, monte au Ciel en présence de la Vierge, sa mère, des Apôtres et de ses Disciples. Le Saint-Esprit, quelques jours après, descend en langues de feu sur la tête de ceux qui furent les témoins de sa glorieuse Ascension, le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire, le cinquantième jour après la Pâque.

Les Apôtres se dispersèrent ensuite par toute la terre pour prêcher l'Évangile.

Les Livres saints où est renfermée leur doctrine, sont : 1° L'Évangile, qui contient la vie de Jésus-Christ et sa doctrine, écrites et rédigées par quatre hommes, que l'Église met au rang des Saints. On les appelle les quatre Évangélistes : *saint Mathieu, saint Marc, saint Jean* et *saint Luc;* 2° les Actes des Apôtres, contenant l'histoire de l'Église naissante, espace d'environ trente ans, furent écrits par saint Luc; 3° les Épîtres de saint Paul, surnommé *l'Apôtre des Gentils*, ou simplement *l'Apôtre;* 4° les Épîtres de saint Jacques-le-Mineur, de saint Pierre, de saint Jean, de saint Jude; 5° l'Apocalypse ou révélation de Dieu, écrite par saint Jean. Les différentes explications qu'on en a données prouvent la difficulté de l'interpréter.

L'Église, dès qu'elle fut fondée, fut persécutée par les Païens, par les Hérétiques, et par les ennemis du nom de Dieu. Toujours triomphante des persécutions, elle eut ses Martyrs, ses Confesseurs et ses Saints, qui combattirent pour la défendre. Les Martyrs ont souffert pour elle les tourmens et la mort; les Confesseurs l'ont proclamée hautement, mais n'ont pas été martyrisés; les Saints ont été fidèles dans la pratique des vertus et des préceptes de l'Évangile.

L'Église de Jésus-Christ est l'assemblée des Fidèles sur la terre, qui ont reçu le Baptême, assemblée fondée par Jésus-Christ, prêchée par les Apôtres, ayant la même pro-

fession de foi, la même Communion, les mêmes Sacremens, soumise à des Pasteurs légitimes, dont l'Évêque de *Rome* est le chef visible sur la terre.

Hérésies et Schismes.

On entend par *Hérésie*, une opinion particulière, émise par des hommes qui, sans mission, ont expliqué à leur fantaisie les paroles des Livres saints et de Jésus-Christ, et se sont ainsi séparés de la Communion des Fidèles. Tous les siècles ont eu leurs hérétiques; il serait trop long de présenter la nomenclature et de toutes ces hérésies, et de tous les novateurs : mais le seizième siècle vit naître les hérésiarques qui ont eu une grande renommée, et qui ont été les chefs des Religions, qui portèrent leurs noms. Les plus remarquables de ces sectes sont les *Luthériens* et les *Calvinistes*.

Les *Schismatiques* sont ceux qui, quoique Chrétiens, ne reconnaissent point le Pape pour chef de l'Église; ils ont des Patriarches, à qui ils confient le gouvernement de leurs Églises.

Le schisme d'Orient, dont Photius, Patriarche de Constantinople, fut le chef et l'auteur, remplit long-temps le Bas-Empire de troubles et de persécutions, et il ne cessa de désoler ces vastes contrées, que lorsque les Turcs les eurent conquises.

Luther était un Moine Augustin, né à *Islèbe*, dans le Comté de Mansfeld. Léon X tenait alors le Siége pontifical : protecteur des Beaux-Arts, il se montrait à la fois Pontife et Souverain : ayant besoin d'argent, il fit prêcher les Indulgences. Les Dominicains furent exclusivement chargés de cette prédication; les Augustins virent d'un œil jaloux leurs rivaux chargés de cette mission. *Luther*, un d'entre eux, osa attaquer la manière dont les Dominicains prêchaient ces Indulgences. Le Souverain Pontife, indigné de cette audace, excommunia *Luther*, qui ne garda plus de mesure, attaqua la Puissance temporelle des Papes, et se maria à une Religieuse dont il eut trois enfans.

La doctrine de Luther et de ses Sectateurs consiste à rejeter le libre arbitre, à regarder les commandemens de Dieu comme impossibles. Elle n'admet que deux Sacremens, le Baptême et l'Eucharistie; elle avoue la présence réelle au moment de la consécration, mais elle la nie comme suite de la transsubstantiation qu'elle ne reconnaît point.

Les Luthériens ne pensent pas que la Messe soit un sacrifice expiatoire, mais ils le regardent comme une simple cérémonie. Ils rejettent les jeûnes de l'Église, l'abstinence des viandes, les vœux monastiques et le célibat des Prêtres. Ils veulent que la foi puisse suffire pour le salut, et regardent tous les Païens qui ont été privés de cette foi, même les plus vertueux, comme éloignés de Dieu pour jamais.

Un Ecclésiastique de Noyon, nommé *Calvin*, commença à dogmatiser en 1533, et parvint à se faire un grand nombre de prosélytes. Ses disciples rejettent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le sacrifice de la Messe, le Purgatoire et l'Invocation des Saints. Selon eux, les bonnes œuvres sont inutiles au salut, et la Pénitence n'est pas nécessaire, puisque Jésus-Christ a souffert pour nos péchés. Ils conviennent que Jésus-

Christ nous donne réellement son corps sacré dans la sainte Cène ; mais ils prétendent que c'est pour la foi , et en nous communiquant son esprit et sa vie, quoique sa chair n'entre point dans nous : ils ont les mêmes opinions que les Luthériens sur le libre arbitre et sur les Commandemens de Dieu.

Lélius *Socin* et Fauste *Socin* , son neveu , rejetèrent tous les mystères, niaient la divinité de Jésus-Christ , sa présence réelle dans l'Eucharistie et l'éternité des peines.

Les *Zuingliens*, qui pour chef eurent le Suisse *Zuingle* , différaient des Luthériens , seulement en ce qu'ils niaient absolument la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

MAHOMÉTISME.

Le faux prophète *Mahomet* a fondé cette Religion qui , dans une vaste étendue de pays , s'appelle le *Mahométisme*. *Mahomet* , né à la *Mecque*, ville de l'*Arabie pétrée*, l'an 72 de l'ère chrétienne , eut pour père *Abdalla* , et pour mère *Emima* , qui étaient très-pauvres. Leur fils fut élevé par un oncle , qui le plaça au service d'une femme appelée *Chadighe* ou *Cadischée* , qui envoyait des marchandises dans la Syrie. Mahomet conduisait ses chameaux ; cette femme devint amoureuse de Mahomet , alors âgé de 25 ans , et l'épousa.

Mahomet avait du génie , de l'ambition. Comme il était affligé du mal caduc , et que cette incommodité l'humiliait , il voulut faire croire qu'il tombait dans ces convulsions , à l'aspect de l'*Ange Gabriel* , qui venait lui annoncer de la part de Dieu plusieurs choses concernant la Religion. Son épouse dès ce moment , conçut une grande vénération pour son époux ; tous ceux qui environnaient le prétendu prophète , en parlaient avec enthousiasme. Mahomet avait commencé comme un imposteur. Ses succès le rendirent crédule ; il finit par être fanatique. Persécuté par les magistrats de la *Mecque* , qui craignaient les innovations religieuses , qui toujours amènent des révolutions dans les Empires , il dut songer à sa sureté , et prit la fuite. C'est de l'époque de cette évasion , que les Mahométans comptent les années de leur hégire.

Bientôt cette persécution augmenta le nombre des disciples du prophète. Mahomet établit sa religion par les armes ; la victoire se déclara en sa faveur : il osa espérer la conquête de l'Univers : maître de l'Arabie , redoutable à ses voisins , puissant et respecté , il mourut de maladie à Médine à l'âge de 63 ans.

La doctrine religieuse de Mahomet est contenue dans le livre de l'Alcoran , si respecté des Mahométans. Elle renferme cinq points principaux : elle ne reconnaît qu'un Dieu et Mahomet pour son prophète. Elle ordonne que ses disciples fassent cinq fois par jour la prière ; qu'ils jeûnent , tous les ans , une lune entière ; qu'ils fassent l'aumône et exercent les vertus de l'hospitalité , et qu'une fois en leur vie ils entreprennent le pélerinage de la Mecque et de Médine.

L'Alcoran gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale , toute l'Égypte , les côtes de l'Océan éthiopien , la Syrie , l'Asie mineure , tout l'empire de l'Indoustan , toute

la Perse; une grande partie de la Tartarie; et dans l'Europe, la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Bosnie, la Servie, toute la Grèce, l'Épire, et presque toutes les îles de Grèce.

DE L'IDOLATRIE.

L'Idolâtrie est le culte rendu à des divinités enfantées par l'imagination de l'homme, ou formées de ses mains. Le soleil, la lune, le ciel, les vents et les orages reçurent les premières adorations des mortels. Bientôt au culte des astres succéda celui du feu; ensuite on fit des dieux de ces mortels, qui créèrent les premiers arts utiles à l'homme, de ceux qui furent les bienfaiteurs du genre humain; on déifia aussi des rois révérés des peuples par leur bienfaisance et leur justice, ainsi que des héros célèbres par leurs belles actions.

Tous les peuples eurent leurs dieux et leur théogonie. Les Romains empruntèrent aux Grecs, qui en avaient pris la première idée chez les Égyptiens, leur savante *Iconologie.*

Jésus-Christ avait fondé sa religion, et le culte du vrai Dieu fut heureusement substitué à celui des idoles. Mais la religion chrétienne, qui fit des progrès rapides dans l'Empire romain, s'avança plus lentement chez les peuples du nord. Du temps de Charlemagne il y avait encore des idolâtres dans l'Allemagne, dans la Pologne, la moitié de l'Afrique, et tous les royaumes au-deçà du Gange; au Japon, à la Chine, chez les Tartares la religion du Christ est encore presque méconnue.

Les *Guèbres*, en Asie, adorent encore le soleil et le feu; dans le Mogol, la religion des Brachmanes a beaucoup de prosélytes. Le fonds de la doctrine des Brachmanes est la Métempsycose; les Bramines, qui leur ont succédé, s'occupent de pratiques superstitieuses; ils ont un grand respect pour la vache et pour ses excrémens, dont ils se frottent.

Un Pontife suprême, adoré, même de son vivant, comme un dieu par le peuple, est le chef de la religion des Lamas, dans la Tartarie chinoise.

Le *Ciel* est le dieu de presque tous les Chinois. Le peuple adore cependant des idoles qu'il châtie quand elles n'exaucent pas ses vœux. Les Lettrés, plus éclairés, n'admettent que la religion naturelle. Tous les Chinois ont un grand respect pour *Confucius.*

Parmi les dieux sans nombre adorés au Japon, on distingue les *Lamis*, descendans du soleil, et les *Soloques*, révérés à la Chine; le grand *Amida*, le fondateur de la religion; et les législateurs *Xacca, Quanwon* et *Gizon*, êtres merveilleux, occupent le ciel des Japonais. Les prêtres du Japon s'appellent *Bonzes*, comme à la Chine.

L'Idolâtrie étend encore son empire dans plusieurs contrées de l'Afrique, chez toutes les peuplades des deux Amériques, où la religion chrétienne n'a point encore été annoncée.

Tableau des principales Religions du monde et de leur fondateurs

Paganisme *(Brama)*	Paganisme *(Zoroastre)*	Paganisme *(Zaca)*	Paganisme *(Confucius)*
Bramine, qui se balance en l'honneur du dieu Eswane au dessus d'un feu qu'il attise lui même	*Grand Prêtre des Perses lisant son rituel.*	*Grand Sacrificateur des Mexicains.*	*Bonze Chinois mendiant.*
Paganisme *(Lama)*	Islamisme *(Mahomet)*	Judaïsme *(Dieu et Moyse)*	Christianisme *(Jesus Christ)*
Prêtre Tartare.	*Mufti ou Chef de la Loi.*	*Rabbin Juif.*	*Eveque Catholique ordonnant un Prêtre.*
Schisme Grec *(Photius)*	Schisme.	Luthérianisme *(Luther)*	Quakerisme *(Georges fox)*
Patriarche de Constentinople en habits Pontificaux	*Pretre Arménien en habit Sacerdotal*	*Ministre Lutherien d'Ausbourg donnant l'absolution*	*Quaker d'Amsterdam ou Trembleur.*

J. G. de S. Sauveur del.

DE LA MYTHOLOGIE.

On appelle Mythologie la connaissance de la Fable, c'est-à-dire, de l'Histoire des faux dieux du paganisme. La Fable doit son origine à l'ignorance, à l'erreur, et surtout au penchant que tous les hommes ont pour le merveilleux.

Les hommes perdirent bientôt la connaissance du vrai Dieu, et adressèrent leurs vœux insensés au Soleil, à la Lune : ils poussèrent plus loin leurs égaremens; ils mirent au rang des dieux, ceux de leurs Rois, de leurs Guerriers, de leurs grands Hommes, qui avaient paru s'élever au-dessus de l'humanité; l'imagination des Poëtes embellit ces fictions grossières; bientôt des temples s'élevèrent de toutes parts, et l'encens et les sacrifices furent prodigués en l'honneur de ces fausses divinités.

Les Grecs, les plus savans d'entre tous les peuples, distinguèrent trois ordres de dieux; ils furent suivis en cela par leurs voisins, et alors on connut les Divinités du premier ordre, qu'ils plaçaient au ciel; celles du second ordre résidaient dans la mer, sur la terre et aux enfers; enfin, celles du troisième ordre étaient les Héros, qui tiraient leur origine de quelques dieux ou déesses; ils rendaient aussi des honneurs divins aux vices et aux vertus.

DIEUX DU PREMIER ORDRE.

LE DESTIN était le plus puissant des dieux; le ciel, la terre, la mer, les enfers, tout lui était soumis; ses arrêts étaient irrévocables. On le représentait ordinairement ayant sous ses pieds le globe de la terre, et tenant l'urne où est renfermé le sort de tous les humains; on le représente aussi dans un temple fermé de cent portes d'airain.

DU CIEL, ou Uranus, le plus ancien des dieux et de la terre, aussi appelé Titée, naquit SATURNE et TITAN; ce dernier était l'aîné, et céda à son frère son droit d'aînesse, à condition que celui-ci n'éleverait aucun enfant mâle; c'est pourquoi Saturne les dévorait aussitôt qu'ils venaient au monde. Cybèle, épouse de Saturne, ayant eu à-la-fois Jupiter et Junon, confia le premier aux soins des Corybantes ou Prêtres de Cybèle, qui, pour empêcher que Saturne n'entendît les vagissemens de l'enfant, inventèrent une danse qu'ils célébraient, en frappant sur des boucliers d'airain; Cybèle ayant sauvé deux autres enfans (Neptune et Pluton), attira sur son mari la colère de Titan, qui l'enferma; Jupiter devenu grand, rendit la liberté à son père, qu'il détrôna ensuite et chassa du Ciel; Saturne se réfugia dans l'Italie; Janus, roi de cette contrée, l'accueillit; Saturne, par reconnaissance, lui donna le talent de lire dans l'avenir, poliça ses sujets, et leur enseigna l'agriculture : cette heureuse époque est célébrée par les Poëtes, sous le nom de l'*Age d'or.*

Saturne est la même Divinité que le Temps; on le représente sous la figure d'un vieillard; les ailes, le sablier, la faulx, l'aviron, sont ses attributs.

CYBÈLE, que l'on appelle aussi *Rhéa*, épouse du Ciel, qu'il ne faut pas confondre

avec Titée, épouse du Ciel, était représentée avec un vêtement parsemé de fleurs, portant une couronne formée de tours, une clef à la main, et montée sur un char traîné par deux lions. Elle présidait aussi à la virginité, sous le nom de *Vesta ;* ses Prêtresses, appelées *Vestales*, et instituées par Numa Pompilius, deuxième roi de Rome, entretenaient un feu perpétuel à son honneur.

JUPITER, comme on l'a vu plus haut, ayant chassé son père du Ciel, partagea l'Empire suprême avec Neptune et Pluton, ses frères. Au premier, il donna l'empire des mers, à Pluton celui des enfers, et il se réserva celui du ciel. Il épousa sa sœur Junon : il était regardé comme le roi des dieux et le maître du tonnerre.

Les Titans et les Géans entreprirent de le détrôner, afin de rétablir leur père Titan sur le trône; ils entassèrent les monts les uns sur les autres dans les champs de Thessalie, pour escalader le Ciel. Tous les dieux effrayés, quittèrent le Ciel, excepté Bacchus, et se sauvèrent en Égypte. Jupiter, maître du Tonnerre, foudroya les Titans, et les écrasa sous les montagnes qu'ils avaient rassemblées. Jupiter n'ayant plus d'ennemis, s'occupa du soin de créer des hommes. Prométhée voulant l'imiter, fit une statue d'argile; et pour l'animer, déroba du feu au char du soleil. Jupiter, irrité de son audace, le fit enchaîner sur le Caucase, où un vautour mangeait son foie sans cesse renaissant. Les dieux, jaloux du droit que s'arrogeait Jupiter de créer les hommes, firent fabriquer par Vulcain une femme qu'ils appelèrent *Pandore*, et à qui chacun fit son présent pour la rendre parfaite. Jupiter feignant de vouloir aussi lui faire un don, lui donna une boîte, avec ordre de la porter à Épimethée, frère de Prométhée. Cette boîte fut ouverte, et tous les maux qui y étoient renfermés, se répandirent sur la terre, l'espérance seule y resta.

Jupiter se métamorphosa plusieurs fois, pour parvenir jusqu'aux femmes qu'il aima. Il se changea en Satyre pour surprendre Antiope, dont il eut Zéthus et Amphion; en pluie d'or, pour pénétrer dans la tour d'airain qui renfermait Danaé, fille d'Æsis, roi d'Argos, qui fut la mère de Persée. Il se transforma en taureau, pour enlever Europe, fille du roi de Phénicie; il prit la forme d'un cygne, pour tromper Léda, épouse de Tyndare, roi d'OEbalie; sous la forme d'une aigle, il enleva Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, pour en faire son échanson, à la place d'Hébé, fille de Junon, qui fut privée de la charge de verser le nectar, parce qu'elle s'était laissée tomber. Jupiter emprunta les traits de Diane pour tromper Calysto, une de ses nymphes : Alcmène fut aussi trompée par ce dieu, qui avait pris la figure d'Amphitryon son époux.

Jupiter est ordinairement représenté la foudre en main et porté sur un aigle. Les Égyptiens l'adoraient sous la forme d'un bélier, et l'appelaient *Jupiter Ammon.*

JUNON, fille de Saturne et de Cybèle, sœur et épouse de Jupiter, était la reine des dieux. Elle eut trois enfans : Hébé, déesse de la Jeunesse; Mars, dieu de la Guerre; et Vulcain, dieu des Forges. Cette orgueilleuse déesse, toujours portée à la vengeance, avait un caractère si impérieux et si jaloux, qu'elle se brouilla plusieurs fois avec Jupiter.

Sa vengeance, toujours implacable, poursuivit continuellement Pâris, à qui elle ne

pouvait pardonner de ne point lui avoir donné le prix de la beauté. Elle ne cessa point de persécuter Hercule. Jupiter aimait Io, et pour la soustraire aux persécutions de Junon, il la changea en vache. Junon irritée en confia la garde à Argus, qui avait cent yeux. Mercure vint à bout de l'endormir au son de la flûte, et tua ce surveillant incommode. Junon métamorphosa Argus en paon, et le prit sous sa protection.

Lysippe, Ipponoé et Cyrianesse, filles de Prétus et de Sténobée, s'étant vantées d'égaler Junon en beauté, elle les frappa d'un genre de folie, qui leur fit croire qu'elles étaient changées en vaches.

Junon présidait aux empires et aux royaumes, ainsi qu'aux mariages. On l'invoquait aussi sous le nom de *Lucine*, pour les accouchemens.

Junon est représentée superbement vêtue, montée sur un char traîné par deux paons. Souvent on y ajoute un arc-en-ciel, parce que Junon transforma ainsi sa messagère Iris, qu'elle aimait tendrement.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos, que Neptune fit sortir des eaux en dépit de Junon, qui persécutait cette mortelle, au point de ne lui laisser sur la terre aucun lieu où elle pût s'arrêter. Esculape, fils d'Apollon et dieu de la Médecine, ayant rendu la vie à Hippolyte, fils de Thésée, fut foudroyé par Jupiter. Apollon, pour venger la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avaient forgé les foudres. Jupiter irrité le chassa du Ciel : il se retira chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux; ce qui l'a fait honorer comme le dieu des Bergers. Il polit les mœurs des habitans de cette contrée, et les rendit sensibles aux charmes de l'harmonie.

Il eut le malheur, en jouant au palet, de tuer son ami Hyacinthe, il le métamorphosa en une fleur, et se retira dans la Troade, pour éviter les poursuites des parens d'Hyacinthe; il y rencontra Neptune, aussi exilé. Cependant Jupiter rappela Apollon dans l'Olympe, et lui confia le soin d'éclairer le monde : c'est ce qui le fit nommer *Phœbus*, ou Père du jour.

Phaéton, fils d'Apollon et de Climène, à qui on contestait sa naissance, pria son père de lui laisser mener le char du Soleil pendant un jour, Apollon qui avait juré de lui accorder sa demande, est forcé d'y consentir; l'imprudent Phaéton, entraîné par de rapides coursiers qu'il ne sait point conduire, embrâse tantôt le ciel, tantôt s'approchant trop de la terre, menace de la réduire en cendres. Jupiter, surpris de ce désordre, le foudroya et le précipita dans le Pô. Après le déluge de Deucalion, Apollon parvient à détruire le serpent Pithon, monstre affreux, qui désolait les campagnes. Daphné, que ce dieu aimait, fuyant sa poursuite, fut métamorphosée en laurier. Le satyre Marsyas osa le défier, et prétendit chanter mieux que lui : vaincu par Apollon, il fut écorché vif et changé en un fleuve de sang.

Midas, roi de Phrygie, qui avait décidé en faveur de Marsyas, fut puni de son ignorance, par des oreilles d'âne qu'Apollon lui donna.

Apollon est honoré comme le dieu de la Poésie, de la Musique et des Beaux-Arts. On le représente sous la figure d'un jeune Homme; une longue chevelure blonde couvre ses épaules; sa tête est couronnée de lauriers, et il tient une lyre à la main.

Ce dieu est le maître des Muses ; il habite le Parnasse, l'Hélicon et le Pinde, avec les *neuf Sœurs*. Le pied de ces montagnes est arrosé par le Parnasse ; l'Hypocrène, fontaine que Pégase fit jaillir d'un coup de pied, était située sur le sommet du Parnasse. Pégase était un cheval ailé, qui servait de monture aux bons Poëtes.

Les MUSES étaient neuf sœurs, filles de Jupiter et de Mnémosyne qui, chacune, avaient un emploi particulier. *Uranie*, est la Muse de l'Astronomie. — *Clio*, de l'Histoire. — *Calliope* préside à l'Éloquence et à la Poésie épique. — *Thalie* est la Muse de la Comédie. — *Melpomène* l'est de la Tragédie. — *Erato* est celle de la Poésie lyrique. — *Terpsichore* préside à la Danse. — *Euterpe* à la Musique. Enfin, *Polymnie* est la Muse de la Rhétorique.

DIANE, sœur d'Apollon, naquit de Jupiter et de Latone. On l'appelle la *Lune*, ou *Phébé* dans le ciel ; *Diane* sur la terre ; et *Hécate* dans les enfers : ce qui lui a mérité des Poëtes le surnom de *Triple-Hécate*.

Diane était la déesse des chasseurs. Elle habitait les forêts avec une troupe de Nymphes. On la représente chaussée d'un cothurne, tenant un arc d'une main, et de l'autre une flèche : sur la tête elle porte un croissant et un carquois sur les épaules.

Elle mérita le surnom de *chaste*, parce qu'elle ne voulut jamais se marier. Elle changea en cerf le chasseur Actéon, qui avait eu la témérité de la regarder dans le bain. Diane chassa d'auprès d'elle la nymphe Calisto, qui s'était laissée surprendre par Jupiter. Aréthuse, poursuivie par le chasseur Alphée, fut changée par elle en fontaine, et l'imprudent Alphée transformé en fleuve.

Cette déesse avait un autel dans la Tauride, où l'on immolait les étrangers. Le temple d'Éphèse était le plus magnifique de ceux qu'on lui éleva ; on fut deux cent vingt ans à le bâtir. Érostrate voulant immortaliser son nom par une action d'éclat, y mit le feu, et ce temple fut détruit le même jour que naquit Alexandre-le-Grand.

BACCHUS était fils de Jupiter et de Semelé, fille de Cadmus, roi d'Athènes. Junon, pour se venger de Semelé, l'engagea, en piquant sa vanité, à prier Jupiter de se montrer à elle dans toute sa splendeur. L'éclat qui environnait ce dieu effraya cette mortelle, elle accoucha sur-le-champ de Bacchus, et le feu du tonnerre la réduisit en cendres. Jupiter enferma Bacchus dans sa cuisse jusqu'au temps marqué pour sa naissance, et il fut élevé par Silène, vieux satyre.

Bacchus parcourut toute la terre, et fit la conquête de l'Inde, où Silène le suivit, monté sur un âne ; ensuite il revint en Égypte, où il enseigna aux hommes l'Agriculture. Comme ce fut lui qui planta la vigne, on le regarde comme le dieu du vin.

On le représente sous la forme d'un jeune homme, avec le teint vermeil, souvent assis sur un tonneau, ou traîné dans un char par des tigres ou des panthères, et tenant un thyrse en main ; c'est une baguette entourée de pampres, de lierre, et surmontée d'une pomme de pin.

Ses fêtes, appelées *Bacchanales*, que l'on célébrait en automne, étaient d'une licence effrénée ; ses prêtresses nommées *Bacchantes*, les cheveux épars, couvertes d'une peau de tigre, une torche et un thyrse à la main, parcouraient les campagnes et les monts, et mettaient en pièces les hommes qu'elles rencontraient.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa, avait la charge de messager des dieux. Sa tête et ses pieds étaient garnis d'ailes, pour exécuter plus promptement leurs ordres. Il avait aussi la fonction de conduire les ames dans les enfers, et de les en retirer. On le regardait comme le dieu de l'éloquence et du commerce. La dextérité avec laquelle il enleva les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon lorsqu'il était chez Admète, le fit aussi regarder comme le dieu des voleurs. Il changea Battus en pierre de touche, parce que ce Berger, qui l'avait vu enlever les troupeaux d'Apollon, eut l'indiscrétion, malgré sa promesse, d'en parler.

Mercure est représenté avec des ailes à la tête et aux talons. Il porte un caducée ; c'est une baguette qu'il avait reçue d'Apollon en lui rendant sa lyre. Un jour il rencontra sur le mont Cythéron deux serpens qui se battaient ; voulant les séparer, il mit entre eux sa baguette et ils s'enlacèrent autour. Mercure porta toujours dans la suite ce caducée : il est le symbole de la Paix et de l'Union. Ce dieu s'en servait pour se faire ouvrir les portes des enfers, et pour endormir et réveiller les mortels.

VÉNUS ou CYPRIS, déesse de la beauté, naquit de l'écume de la mer. Zéphyre la porta dans l'île de Chypre, où les heures élevèrent son enfance, et bientôt après la conduisirent au Ciel. Tous les dieux la trouvèrent si belle, qu'à l'envi ils s'offrirent pour l'épouser. Vulcain eut la préférence. Jupiter la lui accorda, pour le récompenser des services qu'il avait rendus dans la guerre des Titans. Vénus, mécontente d'un choix qui lui donnait pour époux le plus laid des dieux, s'attacha à Mars, à Anchise, prince Troyen, à Bacchus et à Adonis, jeune chasseur d'une grande beauté.

Elle eut plusieurs enfans : Cupidon ou l'Amour, l'Hymen, les trois Grâces, Priape et Énée. Elle est encore la mère des Jeux et des Ris. Vénus possédait une ceinture merveilleuse, qui faisait aimer la personne qui en était revêtue ; elle la prêta à Junon, qui cherchait à regagner le cœur de Jupiter.

Cette déesse avait des temples dans toutes les contrées de la Grèce. Les plus célèbres étaient à Paphos, à Gnide, à Cythère, à Amathonte et à Lesbos. On la représente ordinairement sur un char traîné par des colombes ou par des cygnes : on place à côté d'elle son fils Cupidon ; quelquefois on la représente tenant la pomme d'or que la Discorde avait jetée sur la table aux noces de Thétis et de Pélée, pour se venger de n'y avoir point été invitée. Cette pomme avait pour devise : *A la plus belle.* Junon, Minerve et Vénus se soumirent au jugement du Berger Pâris, qui adjugea le prix de la beauté à Vénus.

Les trois Grâces, Aglaé, Thalie et Euphrosine, étaient les compagnes inséparables de Vénus. Elles présidaient à tous les arts de goût et d'agrément.

Vénus était appelée *Aphrodite*, chez les Grecs : Mercure portait le nom d'*Hermès* : de là dérive le nom d'HERMAPHRODITE, que reçut l'enfant auquel ils donnèrent le jour.

CUPIDON ou l'*Amour*, était fils de Vénus et de Mars. On le représente sous la figure d'un enfant ailé, avec un bandeau sur les yeux, un arc à la main, et un carquois sur l'épaule. Ce dieu aima Psyché, que Vénus persécuta, au point de la faire mourir de douleur. Jupiter la rendit à la vie, et lui donna l'immortalité.

Tous les autres dieux étaient soumis à l'empire de l'Amour. On lui donna un caractère de malignité cruelle. Il se plaisait à faire souffrir les dieux et les mortels. Le culte qu'on rendait à Cupidon, lui était commun avec sa mère. Il avait cependant des temples où on l'honorait particulièrement.

MINERVE sortit du cerveau de Jupiter, armée de pied en cap. Pour la mettre au monde, ce dieu se fit donner sur la tête un coup de hache par Vulcain. Cette déesse est appelée *Minerve*, lorsqu'on la considère comme la déesse de la Sagesse et des Beaux-Arts. Lorsqu'elle préside à la guerre, on l'appelle alors *Pallas*. Minerve est représentée avec un air majestueux. Elle tient à la main une branche d'olivier, et des instrumens de mathématiques sont à ses pieds. Pallas ou Bellone est représentée armée d'une cuirasse, avec un casque sur la tête, une lance à la main, l'égide au bras, et auprès d'elle un hibou. L'égide était un bouclier qu'elle avait reçu de Jupiter : pour le rendre plus redoutable, elle y attacha la tête de Méduse, une des trois Gorgones. Cette tête avait la propriété de pétrifier ceux qui la regardaient.

L'olivier était consacré à Minerve : Voici la fable que l'on rapporte à ce sujet. Cécrops venait de construire la principale Cité de la Grèce. Minerve et Neptune se disputèrent l'honneur de la nommer, Jupiter décida que celui des deux qui produirait l'objet le plus utile à l'homme, aurait ce droit. Aussitôt Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de la terre un superbe coursier. Minerve de son côté fit naître l'Olivier, et les dieux décidèrent en sa faveur.

Elle avait à Troie un temple célèbre, où l'on conservait le *Palladium*, statue descendue du Ciel. L'Oracle avait prédit que Troie ne pourrait être prise, tant que le *Palladium* serait dans ses murs ; mais Ulysse et Diomède ayant eu le bonheur de l'enlever, cette puissante cité fut prise et saccagée peu après.

MARS. Junon qui regardait la naissance de Pallas comme une insulte que Jupiter lui avait faite, voulut s'en venger, et donna seule le jour à *Mars*, dieu de la guerre et des combats. Ce dieu est toujours représenté armé de toutes pièces et ne respirant que le carnage. On place souvent un coq à côté de lui, et cet animal lui était consacré, parce qu'il avait métamorphosé en cet oiseau un de ses écuyers, pour le punir de son peu de vigilance.

On l'appelait quelquefois le dieu de la Thrace, parce que ces peuples étaient renommés pour leur ardeur belliqueuse. Ses Prêtres se nommaient *saliens* (du mot *salire*, qui signifie sauter), parce qu'ils célébraient ses fêtes en sautant. Rome lui était particulièrement consacrée.

VULCAIN, fils de Jupiter et de Junon, vint au monde si laid et si difforme, que Jupiter le jeta d'un coup de pied du haut de l'Olympe dans l'île de Lemnos. Il se cassa la jambe en tombant et resta boiteux. Jupiter, pour le consoler, le chargea de forger ses foudres. Il travaillait aussi aux armes, dont les dieux faisaient présent aux mortels qu'ils protégeaient. Ce dieu est représenté avec un visage hideux et difforme, les yeux et le visage enflammé, et tenant un marteau à la main. Il avait sous ses ordres les *Cyclopes*,

géans qui n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les forges de Vulcain étaient dans les îles de Lemnos, de Lypare et dans le mont Etna.

CÉRÈS, fille de Saturne et de Cybèle, présidait aux moissons. Elle avait enseigné aux hommes l'Agriculture. Pluton lui enleva *Proserpine*, sa fille; cette mère désespérée alluma un flambeau, et parcourut la terre pour la retrouver. La nymphe Aréthuse lui fit connaître le lieu où elle était. Cérès descendit aux enfers pour la chercher : mais Proserpine, déjà attachée à son époux, refusa de la suivre. Jupiter eut pitié de la douleur de Cérès, et promit que sa fille lui serait rendue, si elle n'avait rien mangé depuis son arrivée aux enfers. Ascalaphe, fils de la Nuit et de l'Achéron, entendant cette promesse, déclara que Proserpine avait cueilli une grenade et en avait mangé quelques grains. Il se repentit bientôt de son indiscrétion, car il fut changé en hibou. Cérès obtint cependant que sa fille serait alternativement la moitié de l'année avec elle, et l'autre moitié avec son époux.

On la représente couronnée d'épis, tenant d'une main une faucille, et de l'autre une poignée d'épis mêlés de pavots.

NEPTUNE, fils de Saturne et de Cybèle, eut en partage l'empire des eaux. Cybèle, pour tromper Saturne, qui dévorait tous ses enfans mâles, lui présenta une pierre mise dans un maillot d'enfant, et fit élever secrètement Neptune par des Bergers. Devenu grand, ce dieu, jaloux de l'empire que s'arrogeait Jupiter, conspira contre lui et se fit chasser du Ciel. Il se trouva alors réduit à travailler et à bâtir les murs de Troie. Mais ensuite il fit sa paix avec son frère, s'occupa du soin de gouverner l'empire des eaux, et épousa *Amphytrite*, fille de l'Océan et de Doris. Il en eut l'Océan, les Tritons et les Harpies.

Neptune est ordinairement représenté sur un char en forme de conque, et traîné par des chevaux marins; il a pour sceptre un trident. Il est ordinairement environné de Tritons.

L'*Océan*, fils de Neptune, épousa *Téthys*, fille du Ciel; il en eut *Prothée*, *Nérée* et *Doris*. Ces derniers se marièrent ensemble, et eurent un grand nombre de filles nommées *Nymphes*. On les divisait en *Néréïdes*, ou Nymphes de la mer; *Naïades*, qui présidaient aux fleuves, aux rivières et aux fontaines; les *Dryades* demeuraient dans les campagnes; les *Hamadryades* habitaient les forêts; les *Napées* se promenaient dans les prairies, et les *Oréades* restaient sur les montagnes. *Prothée* fut chargé de conduire les troupeaux de Neptune : il avait le don de lire dans l'avenir, et pour se soustraire aux importunités des curieux, il empruntait mille formes.

Les *Tritons* avaient la partie supérieure du corps semblable à l'homme, mais la partie inférieure se terminait en queue de poisson. Leurs fonctions étaient d'accompagner Neptune, et de sonner d'une espèce de conque, dont ils se servaient comme d'une trompette.

Les *Harpies* étaient des monstres qui avaient une tête de femme, le corps d'un vautour, des ailes de chauve-souris et des griffes. Leur souffle infect corrompait tout ce qu'elles touchaient.

Les Poëtes placent encore au nombre des divinités de la mer, *Eole*, *Palémon*, les *Syrènes*, *Carybde* et *Scylla*. — *Eole*, fils de Jupiter, était le dieu des Vents; il les tenait

renfermés dans des antres profonds, d'où ils cherchaient continuellement à s'échapper. — *Palémon* était invoqué comme le dieu des Ports. — Les *Syrènes* étaient des monstres à moitié femme et à moitié poisson, dont la voix enchanteresse attirait les voyageurs imprudens au milieu des écueils, où ils périssaient. — *Carybde* et *Scylla* étaient des monstres, à l'un desquels on ne pouvait se soustraire sans tomber au pouvoir de l'autre. Les Poëtes ont ainsi transformé deux gouffres voisins situés dans la mer de Sicile.

PLUTON. Pluton, troisième fils de Saturne et de Cybèle, régnait dans les enfers. Ce séjour ténébreux inspirait tant d'horreur, que, ne pouvant trouver une déesse qui voulût l'épouser, il prit le parti d'enlever Proserpine, fille de Cérès, un jour qu'elle cueillait des fleurs dans les champs de la Sicile. L'empire de Pluton contenait l'Élysée, ou le séjour des hommes vertueux; et le Tartare ou Ténare, lieu destiné au supplice des scélérats. Cinq fleuves entouraient cet empire, et *Cerbère*, chien à trois têtes, faisait la garde à la porte.

Parmi les hommes qui expiaient leurs forfaits dans le Tartare, on distinguait les *Titans*, que Jupiter avait foudroyés. — *Sysiphe*, fameux brigand, y était condamné à rouler au haut d'une montagne un rocher qui retombait sans cesse.—*Tantale*, fils de Jupiter, voulant éprouver les dieux, leur avait servi les membres de son fils Pélops; il était plongé dans l'eau jusqu'au menton, une branche chargée de fruits était devant lui. Ce scélérat, condamné à une faim et une soif éternelles, voyait l'eau et les fruits se retirer chaque fois qu'il s'en approchait. — On y voyait *Ixion*, roi des Lapithes. Il avait prétendu se faire aimer de Junon. Il était attaché à une roue qui tournait sans cesse. — *Tithie*, qui avait insulté Latone, était enchaîné, et son foie, sans cesse renaissant, était dévoré par un vautour. — Les *Danaïdes* étaient condamnées à remplir un tonneau percé. Par l'ordre de leur père Danaüs, elles avaient égorgé leurs maris la première nuit de leurs noces. Elles étaient au nombre de cinquante. Hypermnestre, seule, refusa d'obéir et sauva son époux.

Les *Furies* ou les *Euménides* présidaient aux supplices dont on punissait les méchans. Elles étaient trois, filles de l'Achéron et de la Nuit. On les appelait *Alecton*, *Mégére* et *Tysiphone*. Leur tête était ceinte de couleuvres, et leurs mains armées de serpens et de torches ardentes.

Les fleuves qui entouraient les enfers, étaient, le *Styx*, le *Cocyte*, l'*Achéron*, le *Léthé* et le *Phlégéton*.

Le *Styx*, le plus célèbre de ces fleuves, faisait sept fois le tour des enfers. Quand les dieux avaient juré par ses eaux, ils ne pouvaient révoquer ce serment, sous peine d'être privés pendant cent ans de la divinité. —Le *Cocyte* environnait le Tartare, et se grossissait des larmes des méchans. — L'*Achéron*, fils du Soleil et de la Terre, avait fourni de l'eau aux Titans; il fut précipité dans les enfers et changé en fleuve; ses eaux sont amères et bourbeuses. — Les eaux du *Léthé* avaient la propriété de faire oublier le passé. — Le *Phlégéton* ne roulait que des flammes. —

Le Nautonier *Caron*, vieillard dur et inflexible, fils de la Nuit et de l'Érèbe, était chargé de faire passer les ames dans une barque où l'on n'entrait point sans payer. Aussitôt

Premier Tableau de la Mythologie.

DIVINITÉS DU PREMIER ORDRE.


Le Destin.


Le Ciel.


Saturne.


Cybèle.


Jupiter.


Junon.


Apollon.


Diane.


Bacchus.


Mercure.


Vénus.


L'Amour.

J G. de S.t Sauveur del.

que les mânes étaient arrivés aux enfers, ils paraissaient devant les trois juges : *Minos*, *Eaque* et *Rhadamante*. *Minos*, fils de Jupiter et d'Europe, en était le chef ; il tenait une urne, dans laquelle les destinées des hommes étaient renfermées. — On place aussi aux enfers les *trois Parques : Clotho, Lachesis* et *Atropos*, filles de l'Enfer et de la Nuit ; la vie des hommes, dont elles filent la trame, est entre leurs mains. Clotho tient la quenouille, Lachésis tourne le fuseau, et Atropos coupe le fil.

On représente Pluton dans un char traîné par des chevaux noirs. Il porte sur sa tête une couronne d'ébène, et dans ses mains un bident ou bâton à deux pointes.

DIVINITÉ SDU SECOND ORDRE.

PAN, fils de Mercure, était le dieu des campagnes, des bergers et des troupeaux. Il tenait le premier rang parmi les divinités champêtres. Il fut redevable de l'invention de la flûte à la nymphe Syrinx, qu'il poursuivait : pour lui échapper, elle se jeta dans le fleuve Ladon, où elle fut changée en un roseau que ce dieu coupa, et dont il fit une flûte. On le représente avec des cornes à la tête, et la partie inférieure du corps semblable à un bouc. C'est ainsi que l'on représente les Satyres, les Faunes et les Sylvains, dont Pan est le père.

Le dieu *Sylvain* présidait aux bois et aux forêts. — *Faune*, fils de Picus, roi des Latins, fut mis au nombre des divinités champêtres, parce qu'il avait perfectionné l'agriculture.

Ces divinités champêtres formaient au son de la flûte des chœurs de danse avec les nymphes, filles de l'Océan ; *Echo*, fille de l'Air et de la Terre, répétait leurs accens. Cette nymphe avait voulu se faire aimer du beau Narcisse ; ne pouvant y réussir, elle sécha de douleur et fut changée en rocher.

PALÈS était la déesse des pâturages ; elle présidait à la garde des troupeaux.

POMONE, déesse des fruits, avait épousé *Vertumne*, dieu de l'automne.

FLORE, déesse des fleurs et du printemps, est représentée ornée de guirlandes et portant une corbeille de fleurs. Ses fêtes s'appelaient *Jeux floraux ;* elles étaient célébrées par des femmes qui couraient et dansaient une nuit au son des trompettes. Celle qui remportait le prix, était couronnée de fleurs. Flore avait épousé *Zéphyre*.

PRIAPE, fils de Vénus et de Bacchus, était le dieu des jardins. On le représente avec la barbe et les cheveux en désordre, et une faucille à la main.

COMUS présidait aux festins, à la bonne chère et à la parure. Il était regardé comme le dieu de la Joie et des Plaisirs. On le représente la tête couronnée de roses et un flambeau à la main.

MOMUS, fils du Sommeil et de la Nuit, était le dieu de la Raillerie. Il se fit chasser du Ciel en punition de ses plaisanteries. On le représente levant son masque et tenant une Marotte.

TERME. Le dieu Terme présidait aux bornes des champs. On y plaçait sa statue, qui

était dénuée de bras et de pieds. Ses fêtes se nommaient *Terminalia*, et se célébraient chez les Romains le dernier jour de l'année.

LARES, PÉNATES. Ces dieux, enfans de Mercure et de la nayade Lara ou Larunde, protégeaient, les uns, les empires et les provinces; les autres, les villes, les maisons et les chemins. On les honorait sous la figure de petites statues, et elles étaient toujours placées dans le lieu le plus secret de la maison. On les invoquait, soit pour les prier d'écarter les maux, soit pour obtenir des succès heureux. Les dieux Pénates étaient surtout révérés à Rome. Les enfans portaient au cou, jusqu'à l'âge de quatorze ans, des anneaux qui leur étaient consacrés. Énée mérita l'admiration des hommes pour le soin qu'il prit de sauver ses Pénates de l'embrâsement de Troie. On leur offrait en sacrifice des animaux domestiques.

GÉNIES. Chaque personne avait encore deux divinités qui présidaient à ses actions et qui périssaient avec lui. L'une le portait continuellement au bien, et l'autre au mal. On les représente sous la figure de jeunes enfans qui tiennent d'une main un vase, et de l'autre une corne d'abondance.

MANES. Ces dieux étaient les génies des morts; ils présidaient à leur sépulture, et protégeaient leurs ombres. Les Anciens avaient une très-grande vénération pour ces dieux, et faisaient en leur honneur de fréquentes libations sur les tombeaux.

DIVINITÉS DU TROISIEME ORDRE.

Demi-Dieux et Héros.

PERSÉE était fils de Jupiter et de Danaé. Acrisius, roi d'Argos, ayant appris qu'il périrait de la main de son petit-fils, enferma, pour éviter ce malheur, sa fille Danaé dans une tour d'airain. Jupiter y pénétra sous la forme d'une pluie d'or, et il eut de Danaé un fils nommé *Persée*, qu'Acrise fit enfermer dans un coffre et jeter à la mer. Des pêcheurs le sauvèrent. Bientôt il se signala par des exploits : il combattit les trois Gorgones qui désolaient le pays voisin du jardin des Hespérides, et il coupa la tête à Méduse. Il attacha cette tête, qui pétrifiait ceux qui avaient le malheur de la fixer, sur un bouclier que Minerve lui avait donné. Atlas, fils de Jupiter et de Climène, ayant refusé de le recevoir chez lui, il s'en vengea, en lui montrant la tête de Méduse, et en le changeant en une montagne tellement haute, qu'on disait qu'elle soutenait le ciel. Cassiopé, épouse de Céphée, roi d'Égypte, ayant osé publier qu'elle était aussi belle que Junon, la déesse offensée, condamna Andromède, sa fille, à être dévorée par un monstre marin; Andromède allait expier l'orgueil de sa mère, lorsque Persée, monté sur le cheval Pégase, la délivra et la rendit à son père. Celui-ci, par reconnaissance, la lui donna en mariage. Persée se préparait à de nouveaux exploits, lorsque dans des jeux publics il eut le malheur de tuer son aïeul Acrise. Il en conçut un tel chagrin qu'il se condamna à l'exil; mais Jupiter le plaça parmi les constellations.

Second Tableau de la Mythologie.

DIVINITÉS DU PREMIER ORDRE.


Minerve.


Mars.


Vulcain.


Cérès.


Neptune.


Amphitrite.


Pluton.


Proserpine.

Les Muses.


Uranie, Clio, Calliope, Thalie, Melpomene, Erato, Terpsichore, Euterpe, Polymnie.

J.G. de S.t Sauveur del

HERCULE ou ALCIDE, le plus célèbre héros de l'antiquité, était fils de Jupiter et d'Alcmène, que Jupiter trompa, en empruntant la figure d'Amphitryon, son mari, qui faisait alors la guerre aux Thébains; il lui annonça les brillantes destinées du fils qui naîtrait d'elle. Junon épuisa tous les traits de sa haine contre ce fils de Jupiter. Elle fit naître Euristhée avant Hercule, afin que celui-ci fût soumis à son frère aîné; elle envoya deux serpens monstrueux, qui, se glissant dans le berceau d'Hercule, allaient le dévorer, si cet enfant, déjà pourvu d'un courage héroïque et d'une force merveilleuse, ne les eût mis en pièces. On prétend cependant que Junon se laissa fléchir par les prières de Pallas, en faveur d'Hercule, et consentit même à l'allaiter. On dit aussi qu'une goutte de son lait qu'elle laissa tomber, forma cette trace blanche que l'on voit dans le Ciel, et que l'on appelle *Voie lactée*. Par la suite, suscité par Junon, dont le ressentiment existait encore, Euristhée exigea de son frère des travaux aussi difficiles que dangereux, dont l'accomplissement couvrit celui-ci de gloire. Il tua le monstrueux lion de la forêt de Némée, qui ravageait tout le pays, et porta ensuite sa peau comme un monument de sa victoire. Il y avait dans les marais de Lerne une hydre effroyable, chacune des têtes qu'on lui coupait était remplacée par plusieurs autres. Hercule, d'un seul coup de massue, les abattit toutes. Un sanglier terrible était sur le mont Erymanthe; Hercule le prit et le présenta vivant à son frère. Il perça de flèches une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qui nuisait aux campagnes de l'Arcadie. Les bords du lac Stymphale étaient habités par des oiseaux monstrueux qui dévoraient les passans; Hercule en délivra le pays. Il dompta un taureau furieux que Neptune avait produit. Il délivra la terre de deux tyrans cruels, Diomède et Busiris. Diomède, roi de Thrace, faisait dévorer par des chevaux furieux les étrangers qui tombaient entre ses mains, et Busiris immolait les étrangers à Jupiter. Geryon, roi d'Espagne, nourrissait de chair humaine des bœufs, qu'il faisait garder par un chien à trois têtes et par un dragon; Hercule les tua tous en trois coups de massue. Il défit les Amazones, femmes guerrières, qui habitaient la Scythie. Il signala sa force et son adresse, en nettoyant les étables d'Augias, roi d'Elide, qui répandaient l'infection dans toute la Grèce, et soutint aussi le Ciel sur ses épaules, pendant qu'Atlas lui cueillait les pommes du jardin des Hespérides. Outre ces douze travaux, Hercule parcourut l'Univers pour le purger des monstres et des tyrans. Il délivra l'Italie de Cacus, brigand insigne. Il détacha Prométhée du rocher où il était enchaîné, et tua le vautour qui lui déchirait le foie. Antée, fils de Neptune et de la terre, habitait les déserts de la Lybie, où il massacrait les passans, pour accomplir le vœu qu'il avait fait à Neptune de lui bâtir un temple avec des crânes humains. Hercule le terrassa et l'étouffa en l'élevant dans ses bras, afin que la terre ne lui rendît pas de nouvelles forces. Il entreprit la jonction de l'Océan et de la Méditerranée; et pour y parvenir, sépara les monts Calpé et Abyla, pour former un détroit, qui est celui de Gibraltar; et sur ces monts, appelés *Colonnes d'Hercule*, il écrivit : *non plus ultrà*, (on ne peut aller au-delà). Il tua un monstre, auquel tous les ans on exposait une jeune Troyenne. Dans la Thessalie, ravagée par la peste, on devait précipiter, pour obéir à l'oracle, une

victime dans un gouffre effroyable ; le sort étant tombé sur Admète, roi de cette contrée, Alceste, son épouse, se sacrifia volontairement pour lui sauver la vie. Hercule, touché de la douleur d'Admète, descendit aux enfers, enchaîna Cerbère, et ramena Alceste sur la terre. Hercule laissa cependant amollir son courage par l'amour : pour plaire à Omphale, reine de Lydie, il prit des habits de femme, et changea sa massue contre une quenouille. Mais il abjura bientôt cet amour pour se livrer à celui qu'il ressentait pour Déjanire, fille d'Énée, roi de Calydon. Il vainquit son rival, le fleuve Achéloüs, obtint Déjanire : en l'emmenant chez lui, il fut arrêté sur les bords du fleuve Évène : le Centaure Nessus s'offrit de passer la princesse. Hercule s'apercevant que son projet était de l'enlever, le perça de ses flèches. Le Centaure près d'expirer, trempa un voile dans son sang, en assurant Déjanire qu'il avait la vertu d'empêcher que son époux ne s'attachât à quelque autre. Dejanire apprenant qu'Hercule aimait Iole, lui envoya le voile, le priant de s'en couvrir pendant le sacrifice qu'il devait faire sur le mont Oeta. Hercule ne s'en fut pas plutôt revêtu, qu'il sentit un feu dévorant couler dans ses veines. Pour finir cet horrible supplice, il se jeta dans les flammes du bûcher qu'il avoit préparé. Philoctète, son ami, recueillit les cendres de ce héros, qui lui avait remis les flèches teintes du sang de l'hydre de Lerne, sans lesquelles on ne pouvait s'emparer de la ville de Troie. Hercule, après sa mort, fut mis au rang des dieux, et épousa Hébé, déesse de la Jeunesse. On le représente, armé d'une massue et couvert d'une peau de lion.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes, fut le contemporain d'Hercule. Son père le fit élever secrètement, afin de le dérober aux persécutions des fils de Pallante. Ce héros se proposa de marcher sur les traces d'Hercule. Il tua Scyrron et Procuste, fameux brigands. Cercyon et Synnis attachaient les étrangers à des arbres courbés, qui se redressant, les déchiraient en pièces ; Thésée leur fit éprouver le même supplice. Il coupa et dispersa les membres du géant Périphète. Il délivra les campagnes de Marathon d'un taureau furieux, et l'Étolie, d'un sanglier. Le Minotaure était un monstre, moitié homme et moitié taureau, que Minos, roi de Crète, avait renfermé dans un labyrinthe. Le fils de Minos ayant été tué par des jeunes gens d'Athènes et de Mégare, ce roi irrité, contraignit ces villes, par la force des armes, d'envoyer tous les ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être dévorés par le monstre. Thésée forma le généreux projet d'affranchir sa patrie de ce cruel tribut. Il pénétra dans le labyrinthe et tua le Minotaure ; il en sortit, à l'aide d'un fil qu'Ariane, fille de Thésée, lui avait donné. Ayant emmené la princesse, il eut l'ingratitude de l'abandonner dans l'île de Naxos. En partant pour son expédition, il avait promis à son père Égée de changer les voiles de son vaisseau pour annoncer sa victoire : il l'oublia, et Égée croyant avoir perdu son fils, se précipita dans la mer.

Thésée illustra encore son nom par d'autres expéditions. Il accompagna les Argonautes, lors de la conquête de la Toison d'or. Il accompagna Pirithoüs aux enfers, lorsque celui-ci y descendit pour enlever l'épouse de Pluton ; le malheureux Pirithoüs fut dévoré par Cerbère, et Thésée enchaîné jusqu'au jour où Hercule vint le délivrer.

Thésée avait eu de son mariage avec la reine des Amazones, un fils nommé Hippolyte. Il épousa en secondes noces Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé; cette épouse criminelle conçût un amour funeste pour Hippolyte, qui n'y répondit point; furieuse, elle l'accusa devant Thésée d'un crime dont il était innocent. Ce père irrité, le condamna à l'exil, et invoqua contre lui le secours de Neptune, qui n'exauça que trop ses vœux, en envoyant un monstre marin, qui effraya les chevaux d'Hippolyte. Le char fut renversé, et bientôt le malheureux jeune homme, traîné à travers les rochers, perdit la vie.

Thésée mourut à Athènes, et mérita, par ses exploits, d'être mis au rang des dieux; il fut regardé comme le premier des héros, après Hercule.

JASON était fils d'Éson, roi d'Iolchos. Il fut élevé par le centaure Chiron. Pélias, son oncle, jaloux de l'amour que le peuple lui témoigna, persuada à ce héros d'entreprendre la conquête de la Toison d'or: il espérait le voir périr dans cette expédition, et par là s'emparer du trône. Aète, roi de Colchide, avait consacré à Mars une toison de bélier qui était d'or; et il la faisait garder par un dragon furieux, et par des taureaux qui vomissaient des flammes. Jason, à la tête de plusieurs princes Grecs, que l'on nomma *Argonautes*, parce qu'ils s'embarquèrent sur un vaisseau nommé *Argos*, parvint, avec le secours de Médée, célèbre magicienne, fille d'Aète, à vaincre ces monstres, et à s'emparer de la toison. En reconnaissance du secours que Médée lui avait accordé, il l'emmena; cette femme détestable, pour retarder la course d'Aète qui la poursuivait, mit en pièces son frère Absyrte, et en dispersa les membres le long du chemin. Arrivée au palais d'Eson, père de Jason, elle le rajeunit. Elle conseilla aux filles de Pélias de rendre le même service à leur père, en faisant bouillir ses membres avec une certaine herbe. Pélias périt par cet artifice, et Jason, indigné, abandonna cette méchante femme pour épouser Creuse, fille de Créon, roi de Corynthe. Médée se livrant alors à toute sa fureur, massacra les deux enfans qu'elle avait eus de Jason, et empoisonna sa rivale, et, pour échapper à la fureur de Jason, s'enleva dans les airs, sur un char traîné par des dragons ailés. Jason s'empara par la suite d'Iolchos, capitale de la Thessalie, et y régna long-temps avec gloire.

BELLÉROPHON, fils de Glaucus, roi de Corinthe, entreprit de combattre la Chimère, monstre qui avait la tête d'un lion, le corps d'une chèvre, la queue d'un serpent, et qui vomissait des flammes. Monté sur le cheval Pégase, il vint à bout de l'exterminer. Il vainquit aussi les Amazones et les Solymes, et mérita par ses exploits la main de Philoné, fille du roi de Lycie.

CADMUS. Jupiter ayant enlevé Europe, sœur de Cadmus, Agénor, roi de Phénicie, son père, ordonna à ce héros de chercher Europe, et de ne point revenir sans l'avoir trouvée. Cadmus, après avoir parcouru inutilement toute l'Asie, consulta l'oracle, qui lui donna l'ordre de bâtir une ville dans le lieu où le conduirait un bœuf. Arrivé dans la Béotie, il y jeta les fondemens de la ville de Thèbes. On raconte que ses compagnons ayant été puiser de l'eau à une fontaine, le dragon qui la gardait les dévora. Cadmus attaqua le monstre et l'extermina, de ses dents naquirent des soldats qui s'entretuèrent; il

n'en resta que cinq qui l'aidèrent à élever les murs de Thèbes. Ce héros épousa Hermione, fille de Mars et de Vénus. Ayant appris de l'oracle, que la cité qu'il venait de construire éprouverait les plus grands malheurs, il s'exila volontairement, et fut changé en serpent. Les Poëtes rapportent qu'Amphion étant venu pour aider Cadmus à construire sa ville, les pierres venaient se ranger au son de sa lyre.

ORPHÉE, fils de Clio et d'Apollon, avait un talent merveilleux pour jouer de la lyre. Les sons qu'il en tirait étaient si harmonieux, que les Poëtes prétendent que les rochers et les arbres venaient se ranger autour de lui pour mieux l'entendre. Le jour même de ses noces il perdit Eurydice, qui mourut de la morsure d'un serpent. Orphée descendit aux enfers pour y chercher cette épouse chérie. Pluton, attendri par les accords de sa lyre, promit qu'elle le suivrait sur la terre, pourvu qu'il ne regardât pas derrière lui. Orphée ne put contenir son impatiente tendresse, déjà il apercevait la lumière, il se retourne pour voir si Eurydice le suivait, et soudain elle lui est ravie. Orphée, accablé de chagrin, se retira dans de sombres forêts, où il charmait sa douleur par les sons mélancoliques qu'il tirait de sa lyre. Rencontré par les Bacchantes, il fut mis en pièces, et sa lyre fut placée au ciel.

CASTOR et POLLUX, connus sous le nom de *Tyndarides*, furent un modèle d'amour fraternel. Ils étaient fils de Léda. Le premier avait pour père Tyndare, époux de Léda, et l'autre devait le jour à Jupiter. Jupiter ayant accordé l'immortalité à Pollux, celui-ci ne voulut en jouir que pour la partager avec son frère. Ils allèrent à la conquête de la Toison d'or; ensuite ils s'occupèrent à purger les mers des pirates qui les infestaient : c'est pourquoi les marins avaient coutume de leur immoler des agneaux blancs. On leur rendait à Rome un culte particulier. Jupiter les métamorphosa en astres. Ils forment sous le nom de *Gémeaux*, le troisième signe du zodiaque.

OEDIPE. Laïus, roi de Thèbes, ayant appris de l'oracle qu'il périrait de la main du fils qu'il venait d'avoir, il ordonna à Jocaste, son épouse, d'égorger cet enfant. La mère en remit l'exécution à un soldat, qui se contenta de lui percer les pieds de part en part, et de l'attacher à un arbre sur le mont Cithéron. Un berger trouvant cet enfant, le détacha et le présenta à l'épouse de Polybe, roi de Corinthe, qui n'ayant pas d'enfans, le fit élever comme son propre fils, et lui donna le nom d'*Œdipe*, à cause de l'enflûre de ses pieds.

OEdipe ayant découvert qu'il n'était point le fils de Polybe, alla consulter l'oracle, et apprit qu'il trouverait son père dans la Phocide. OEdipe s'y rendit et tua Laïus en lui disputant le passage dans un chemin étroit. Arrivé à Thèbes, il expliqua l'énigme qu'un monstre nommé *Sphinx*, proposait aux passans, dévorant ceux qui ne pouvaient la deviner. Cette énigme était ainsi conçue : « Quel est l'animal qui le matin marche à quatre pieds, deux à midi et trois le soir. » OEdipe répondit, que c'était l'homme qui, dans l'enfance se traîne sur les pieds et sur les mains, dans l'âge viril, se soutient sur deux pieds, et dans la vieillesse, s'aide d'un bâton qui lui sert du troisième pied. Le Sphinx, furieux de se voir entendu, se précipita dans la mer, et OEdipe épousa sa mère sans le

Troisième Tableau de la Mythologie.



DIVINITÉS DE LA MER.



DIVINITÉS INFERNALES.

J.G de St Sauveur del

savoir, et monta sur le trône de son père, qu'il avait tué sans le connaître. Il eut deux fils, Étéocle et Polynice, qui conçurent une telle haine l'un pour l'autre, qu'ils s'entretuèrent. Les dieux irrités de l'inceste commis par OEdipe, frappèrent successivement les Thébains de la famine et de la peste. OEdipe consulta l'oracle : la réponse mystérieuse fut éclaircie par le rapport du soldat qui avoit exposé OEdipe sur le mont Cythéron. Jocaste se pendit de désespoir, et OEdipe se creva les yeux, et se condamna à un exil éternel.

Antigone, l'une des filles d'OEdipe, est célèbre par sa piété filiale; elle suivait partout son père privé de la vue, et lui prodiguait les secours les plus tendres.

ATRÉE et THIESTE étaient fils de Pélops et d'Hippodamie. Atrée épousa Érope, que Thieste lui enleva. La colère d'Atrée se changea en une haine implacable; pour l'assouvir, il trama une horrible perfidie : il feignit de vouloir se réconcilier avec son frère, et pour cimenter cette paix simulée, il lui présenta la coupe des sacrifices, l'invitant à boire, elle était remplie du sang des deux fils de Thieste, qu'Atrée avait fait égorger. On dit que le soleil ne parut point ce jour-là, afin de n'être pas témoin de ce crime horrible.

GUERRE DE TROIE.

Les dieux prirent part à cette guerre fameuse. On prétend même que ce fut le ressentiment de Junon qui en fut la première cause. Priam régnait sur Troie. Ce prince avait rendu son empire un des plus puissans de l'univers. Hécube, son épouse, donna le jour à plusieurs enfans, parmi lesquels on remarquait *Hector*, *Deïophobe*, *Hélenus* et *Pâris*; Hécube, en mettant Pâris au jour, s'imagina accoucher d'une torche ardente. Priam, pour éviter les malheurs que la naissance de cet enfant semblait présager, donna ordre de le tuer; Hécube le fit élever secrètement par des Bergers. Ce fut à Pâris que les trois déesses s'adressèrent pour décider à qui appartenait le prix de la beauté. Pâris décida en faveur de Vénus. Minerve et Junon irritées jurèrent dès-lors la ruine de Troie.

Pâris qui ne connaissait point encore sa naissance, vint disputer un prix que Priam avait proposé à la brillante jeunesse de son royaume. Priam interrogea cet athlète inconnu, et découvrit qu'il était son fils; il le retint à sa cour, où il lui donna le rang qui lui était dû. Hercule ayant enlevé Hésione, sœur de Priam, et l'ayant donnée à Télamon, on choisit Pâris pour aller en Grèce redemander sa tante. Ce jeune prince arrivé à Sparte, vit Hélène, épouse de Méléuas, roi de ce pays : il fut épris de sa beauté et l'enleva. Ménélas, qui aimait passionnément Hélène, réclama les secours de toute la Grèce pour venger cet outrage; en conséquence, on arma de toutes parts contre les Troyens, et le souverain commandement fut déféré à Agamemnon, roi d'Argos. La flotte des Grecs, composée de deux mille deux cent quatre-vingt-dix voiles, se rassembla au port d'Aulide, ville de la Béotie. Les vents contraires empêchèrent long-temps de mettre à la voile. On consulta Calchas, fameux devin; il promit des vents favorables aussitôt qu'Agamemnon aurait immolé sa fille Iphigénie à Diane, dont il avait encouru la disgrace, en tuant une biche

qui lui était consacrée. Agamemnon se détermina à obéir, et Diane substitua une biche à la place d'Iphigénie, qu'elle emporta dans la Chersonnèse Taurique, où elle la fit grande Prêtresse de son Temple.

Les vents devenus favorables, les Grecs mirent à la voile, et arrivèrent devant Troie, dont ils commencèrent le siége. La mésintelligence s'étant mise entre *Achille* et Agamemnon, les Troyens obtinrent de grands avantages. Hector pénétra jusqu'à leur flotte et y mit le feu. Patrocle, fils de Menethius et de Sthenelé, ayant pris les armes d'Achille, dont il était l'ami, repoussa les Troyens, mais il périt sous les coups d'Hector. Achille, pour venger la mort de son ami, reparaît à la tête des troupes, il attaque Hector, le tue, l'attache par les pieds à son char, et le traîne trois fois autour des murs de Troie et du tombeau de Patrocle. Priam demanda une trève, et vint avec une partie de sa famille aux pieds d'Achille, le supplier de lui rendre le corps de son fils; Achille, touché surtout de la beauté et des larmes de Polixène, sœur d'Hector, l'accorda. Pâris voulant venger, par une perfidie, la mort d'Hector, promit à Achille de lui faire épouser Polixène. On était assemblé dans le temple pour célébrer ce mariage, lorsque Pâris décocha une flèche empoisonnée dans le talon d'Achille, seul endroit où il n'était pas invulnérable, et ce héros mourut sur-le-champ.

Pirrhus, fils d'Achille et de Déidamie, vint avec un renfort de troupes, pour venger la mort de son père. Mais l'oracle avait prédit que Troie ne serait point prise, tant qu'elle posséderait le *Palladium*, statue de Minerve. Diomède et Ulysse se chargèrent de l'enlever et y réussirent.

Les Grecs voyant cependant que la force ne suffisait point pour se rendre maîtres de la ville, voulurent la surprendre : ils feignirent de vouloir réparer l'injure qu'ils avaient faite à Minerve, en enlevant son *Palladium;* en conséquence ils construisent un grand cheval de bois qu'ils remplissent de soldats, et se retirent dans l'île de Ténédos, faisant dire aux Troyens que ce cheval est un hommage qu'ils font à Minerve. Les Troyens, transportés de joie, sortent en foule, et s'empressent de faire une brèche aux murs pour introduire le cheval dans la ville. Pendant la nuit les Grecs sortent du cheval, mettent le feu en divers endroits de la ville. L'armée revient sur ses pas, entre par la brèche, et met tout à feu et à sang. C'est en vain que les Troyens se défendent, ils succombent de toutes parts. Pirrhus pénètre dans le palais de Priam, et l'immole avec toute sa famille. Il fit aussi mourir Polixène sur le tombeau d'Achille.

Hélène, cause de tant de malheurs, regagna les bonnes graces de Ménélas, en lui livrant Déiophobe, fils de Priam, qu'elle avait épousé après la mort de Pâris, tué par Pirrhus.

Les Grecs, en retournant dans leur patrie, éprouvèrent de nombreux malheurs. Le sage Nestor fut le seul qui regagna heureusement ses états.

Agamemnon, en revenant à Argos, fut assassiné par Égisthe, avec qui la perfide Clitemnestre, son épouse, s'était mariée pendant son absence. Oreste, fils d'Agamemnon, encore dans l'enfance, fut soustrait à la fureur d'Égisthe et de Clitemnestre. Oreste revint

dans sa patrie, et vengea la mort de son père, en tuant Égisthe et Clitemnestre. Dès cet instant son cœur fut en proie aux furies, et il croyait voir continuellement l'ombre vengeresse de sa mère. Il consulta l'oracle, qui lui ordonna d'aller en Tauride. Il s'y rendit avec Pilade, son fidèle ami. Tous deux furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, qui faisait immoler, en l'honneur de Diane, tous les étrangers qui tombaient entre ses mains. Oreste et Pilade se disputèrent la gloire de mourir l'un pour l'autre. Oreste l'emporta. Il allait périr sous le couteau d'Iphigénie, lorsqu'elle le reconnut pour son frère. Oreste et Pilade tuèrent Thoas, pour le punir de ses cruautés, et revinrent dans la Grèce avec Iphigénie.

ULYSSE, roi d'Ithaque, aurait bien voulu se dispenser d'aller au siége de Troie; il contrefit l'insensé; mais Palamède découvrit sa ruse, en plaçant son fils Télémaque devant le soc d'une charrue. Ulysse détourna la charrue et ne fit aucun mal à l'enfant. Après la prise de Troie, il voulut revenir dans sa patrie. Il lutta pendant dix ans contre un destin contraire. Il aborda dans l'île de Circé, fameuse magicienne, fille du Soleil et de la Lune. Circé, pour le retenir, changea ses compagnons en bêtes sauvages. Minerve fit connaître à Ulysse une plante, dont il se servit pour détruire l'enchantement. Ulysse fit ensuite naufrage dans l'île de Calypso; cette nymphe en fut éprise, elle mit tout en usage, mais inutilement, pour le retenir. Il tomba ensuite dans les mains du cyclope Polyphème, qui l'enferma dans un antre avec ses compagnons. Ulysse l'enivra, et lui creva ensuite le seul œil que ce cyclope avait au milieu du front. Il arriva enfin à Ithaque, où il trouva sa fidèle épouse Pénélope, obsédée par de nombreux prétendans, qui voulaient, en l'épousant, monter sur le trône. Il se fit connaître, et reprit les rênes du gouvernement. Peu d'années après, il les remit à son fils Télémaque, et fut tué par Télégone, qu'il avait eu de Circé.

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, ayant été plongé dans les eaux du Styx, devint invulnérable, à l'exception du talon par lequel sa mère le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui le nourrit de moëlle de lion. Thétis, qui ne voulait point que son fils courût les hasards des combats, l'envoya dans la cour de Lycomède, roi de Scyros, où il resta caché sous des habits de femme. Ulysse, pour le reconnaître, se déguisa en marchand, et vint offrir des bijoux aux dames de la cour. Parmi ces bijoux étaient des armes, le jeune héros n'écoutant que son ardeur belliqueuse, les choisit et se trahit ainsi lui-même. Ulysse l'emmena au siége de Troie, où, comme on l'a vu, il finit sa carrière.

AJAX, fils d'Oilée, roi de Locre, passait pour le plus vaillant des Grecs après Achille. Neptune le fit périr dans les eaux pour le punir de son impiété. Beaucoup d'autres héros se sont rendus célèbres dans cette expédition; parmi eux on distingue le sage *Nestor*, *Diomède*, qui eut la gloire de blesser Mars et Vénus, *Idoménée*, *Protésilas*, etc.

DIEUX DU QUATRIEME ORDRE.

THÉMIS, fille du Ciel et de la Terre, était la déesse de la justice; elle est aussi connue

sous le nom d'*Astrée*. On la représente sous la figure d'une femme majestueuse, tenant d'une main des balances, et de l'autre un glaive ; ses yeux sont bandés.

LA VÉRITÉ, fille de Saturne, est représentée par les Poëtes sous la figure d'une belle femme, tenant un miroir à la main et sans aucun vêtement, pour annoncer que la Vérité doit être dépouillée de tout ornement.

LA PRUDENCE est représentée tenant un miroir entouré de serpens dans ses mains.

L'ENVIE. On la dépeint sous une figure hideuse : ses yeux sont enfoncés, son regard inquiet ; des vipères remplacent ses cheveux ; d'une main elle tient un serpent qui ronge son sein, de l'autre une hydre à sept têtes.

LA DISCORDE. Cette déesse fut chassée du Ciel pour avoir suscité des grands débats parmi les dieux. Ce fut elle qui jeta parmi les déesses une pomme avec cette inscription : *A la plus belle*. Cette pomme fatale, adjugée à Vénus par le Berger *Pâris*, causa en partie les malheurs de Troie. On représente la Discorde coiffée de serpens, tenant d'une main un poignard et une couleuvre de l'autre.

NEMÉSIS, déesse de la Vengeance, était fille de Jupiter et de la Nécessité. On la connaissait aussi sous le nom d'*Adrastée*. On la représente avec des ailes, et tenant d'une main un flambeau, et de l'autre des serpens ; sur sa tête est une couronne surmontée d'un bois de cerf.

LA NÉCESSITÉ, fille de la Fortune, soumettait tous les dieux à sa puissance. Elle était adorée dans toute la Grèce, et avait des temples en beaucoup d'endroits, mais ses Prêtres seuls avaient le droit d'y entrer. On la représente avec des mains de fer, dans lesquelles elle tient de gros clous.

LA FORTUNE présidait à tous les événemens. On la représente la tête chauve, les yeux bandés, assise sur une roue qui tourne continuellement. Ses pieds ont des ailes.

L'HYMEN est considéré comme le frère de l'Amour. Il présidait aux mariages. On le dépeint comme un beau jeune homme tenant un flambeau.

LA NUIT, fille du Ciel et de la Terre, présidait aux ténèbres. On la représente avec un vêtement noir parsemé d'étoiles. Elle eut de l'Érèbe, fleuve des Enfers, beaucoup d'enfans.

LE SOMMEIL était un des enfans de la Nuit et de l'Érèbe. Son palais est dans un antre profond où jamais les rayons du Soleil ne pénètrent, et autour duquel coule le Léthé. Il est couché sur un lit entouré de rideaux noirs. *Morphée*, son principal Ministre, est chargé d'endormir les hommes en les touchant avec des pavots ; il est toujours accompagné des Songes.

LE SILENCE, appelé *Harpocrate* par les Égyptiens, et *Sigalion* par les Grecs, est représenté sous la figure d'un Homme qui tient un doigt sur sa bouche.

Les Grecs adoraient encore un grand nombre d'autres Divinités ; parmi elles, on remarquait la *Vertu*, la *Bonne-Foi*, l'*Honneur*, la *Pauvreté*, la *Paresse*, la *Fraude*, l'*Abondance*, la *Victoire*, la *Paix*, etc., etc.



J. G. de St. Sauveur del.



Cinquième Tableau de la Mythologie.

DIVINITÉS DU TROISIEME ORDRE


Jason combat le dragon gardien de la Toison d'or.


Thésée luttant contre le Taureau de Marathon.


Hercules tue l'Hidre de Lerne.


Persée delivre Andromede.


Castor et Pollux.


Orphé joue de la Lyre.


Cadmus perce le Dragon de la Fontaine de Thèbes.


Bellerophon combat la Chimere.


Achille choisit les armes à la Cour de Lycomedes.


Ulisse détourne le soc de sa Charrue.


Atrée et Thieste.


Œdipe explique l'énigme du Sphinx.

J. G. de St. Sauveur del.

Sixième Tableau de la Mythologie.

DIVINITÉS DU CINQUIEME ORDRE.


Themis.


La Vérité.


La Prudence.


L'Envie.


La Discorde.


Némesis.


La Nécessité.


La Fortune.


L'Himené.


La Nuit.


Le Sommeil.


Le Silence.

J. G. de S.t Sauveur del.



HISTOIRE SACRÉE.

L'HISTOIRE sainte ou sacrée est le récit des principaux événemens depuis la création de l'univers jusqu'à J.-C., tiré des Livres sacrés ou des auteurs profanes dignes de foi. Cette Histoire se divise en six parties principales ou âges, séparés par des événemens remarquables. La première partie se prend depuis la création du monde jusqu'au déluge universel, et contient 1696 ans. La seconde se prend depuis le déluge universel jusqu'à la naissance d'Abraham, et contient 382 ans. La troisième, depuis la naissance d'Abraham jusqu'à la sortie de l'Egypte, et la loi de Moïse donnée aux Israélites; elle comprend 303 ans. La quatrième, depuis la loi donnée, s'étend jusqu'au gouvernement des rois, et contient 456 ans, passés sous les juges. La cinquième, depuis *Saül*, premier roi, jusqu'à la fin de la captivité de Babylone, et contient 562 ans, passés sous les rois et dans la captivité. La sixième, depuis la captivité des Juifs jusqu'à la naissance de J.-C., sauveur de tous les hommes, et contient 484 ans, passés sous le gouvernement des souverains pontifes. Ainsi ces six parties comprennent l'espace de 4005 ans.

Moïse, le plus ancien des historiens, inspiré par Dieu même, est l'écrivain sacré, qui seul parle de la création du monde, et dont le récit authentique est en vénération chez tous les peuples chrétiens.

Première époque. Dieu tire le monde du néant et le crée en six jours; le sixième il forma l'homme et lui composa un corps de terre dans lequel il mit une ame créée à son image ou ressemblance, en tant qu'elle est spirituelle, immortelle, capable de connaître et d'aimer Dieu son créateur. Adam ou le premier homme est créé, et aussitôt il forme Eve d'une des côtes d'Adam pendant son sommeil, afin qu'il l'aimât comme une partie de lui-même; et en les unissant il institua le mariage. Le septième jour Dieu se reposa, et ce jour s'appelle depuis le *Sabath* ou le jour du Seigneur. *Adam* et *Eve* furent placés dans le paradis terrestre, lieu de délices arrosé par le *Tigre* et l'*Euphrate*. Ils étaient heureux et devaient toujours l'être s'ils eussent été obéissans. Dieu qui est la justice elle-même, pour les rendre dignes du bonheur dont ils jouissaient sans l'avoir mérité, leur défendit de toucher aux fruits d'un seul arbre. Le chef des anges rebelles, *satan*, ou le démon, qui dans le ciel avait osé se révolter, et qui dans les enfers était jaloux du bonheur de l'homme, prit la figure du serpent, et par ses discours séducteurs engagea Eve à goûter du fruit défendu. Adam par faiblesse, par complaisance ou par trop d'attachement pour son épouse, en mangea aussi. Alors le péché, la mort et *satan* triomphèrent; mais le châtiment suivit la faute, *Adam* et *Eve* eurent honte de leur nudité et se couvrirent de feuilles. Dieu fit éclater sa vengeance par un jugement solennel. Adam fut condamné à cultiver la terre et à se nourrir à la sueur de son front. *Eve* fut assujétie à son mari

et aux douleurs de l'enfantement. Tous les deux furent dépouillés des dons de la grace, bannis du paradis terrestre, soumis à la mort et aux misères de la vie. Ainsi, par le récit de *Moïse*, la providence est justifiée et les causes du mal moral et du mal physique qui règnent sur la terre sont expliquées. Le serpent fut condamné à ramper et à se nourrir de la terre, et la punition du tentateur fut différée jusqu'au moment où la femme écraserait sa tête, c'est-à-dire, jusqu'au moment où le fils de Dieu, le Verbe incarné naîtrait dans le sein d'une vierge et viendrait, par sa naissance et sa mort, expier la faute de nos premiers pères, anéantir le péché et la mort, fermer les portes de l'enfer et nous ouvrir le ciel.

Adam et *Eve* chassés du paradis terrestre, firent une longue pénitence de leur crime. Ils eurent deux enfans, *Caïn* et *Abel*, l'un laboureur et l'autre berger. Funeste état du péché! Caïn, jaloux et furieux, tua son frère *Abel*. Dieu poursuivit le meurtrier et le condamna à errer sur la terre comme un fugitif. Il eut plusieurs enfans, *Henoc*, *Lamec* qui tua *Caïn* par mégarde, et prit deux femmes dont il eut Jabel, père des bergers et de ceux qui habitaient sous les tentes. Ici Moïse place la naissance de Jubal, inventeur des instrumens de musique, et Tubalcain, habile à travailler sur le fer et l'airain. Dieu accorda Seth à *Adam* pour remplacer *Abel;* il honora le Seigneur son Dieu, comme avait fait *Abel*, et par sa piété il attira la bénédiction de Dieu sur ses descendans; il fut le père d'Enos, qui fut père d'Hénoc; de cet homme naquit *Mathusalem*, qui de tous les hommes a vécu le plus long-temps, ayant atteint l'âge de 963 ans; il eut pour fils Lamech, père de Noé. C'est alors que la perversité des hommes devint si grande que l'on vit paraître des crimes inouis jusqu'alors. Dieu irrité, voulant punir les coupables, ne distinguant parmi eux que le seul *Noé*, agé de 600 ans, et sa famille qui fut digne de lui, leur ordonna de bâtir une arche pour s'y renfermer, et avec elle une paire de chaque animal vivant; il fit ensuite pleuvoir pendant 40 jours et 40 nuits: la hauteur de l'eau excéda de 20 coudées les montagnes les plus élevées; tout périt sur la terre, excepté ce qui était dans l'arche, qui, au bout d'un an, s'arrêta sur le mont Ararath en Arménie: Noé en sortit avec ses trois fils, *Sem*, *Cham* et *Japhet*.

Seconde époque. Noé ou le déluge: l'ère du monde 1307, 2348 avant J.-C., *Noé* sortit de l'arche, planta la vigne, et partagea le monde entre ses enfans. Ce patriarche étant mort, les fils de ses fils, avant de se séparer, voulurent élever une tour si haute qu'elle approchât du ciel; mais Dieu abattit leur orgueil, en confondant leur langage; ils parlèrent alors confusément diverses langues; de sorte que ne s'entendant plus, ils furent contraints d'abandonner leur ouvrage et de se séparer.

Heber naquit de *Salé*, et laissa son nom à la langue hébraïque, celle du peuple de Dieu, la plus ancienne du monde. Ici s'opéra la dispersion des enfans de *Noé* et la fondation des grands empires. Les hommes ainsi séparés de leurs pères qui avaient vu le déluge, et qui contenaient leur famille dans la crainte de Dieu, dégénérèrent insensiblement, se livrèrent à l'idolâtrie la plus honteuse, et devinrent plus méchans qu'on

n'avait été avant le déluge. Ce fut pour se donner un peuple fidèle, que Dieu fit naître Abraham, l'an 2038 du monde, 1996 avant J.-C. Ainsi finit le second âge, passé sous dix patriarches, savoir : *Noé*, *Sem*, *Arphazad*, *Caïnan* et *Salé*, *Heber*, *Phaleg*, *Reu-Sarug*, *Nachor*, *Tharé*, qui fut père d'*Abraham*.

Troisième époque. Abraham, né à *Cor* en *Chaldée*, qu'il quitta à l'âge de 30 ans pour fuir l'idolâtrie des peuples de ce pays et pour obéir à Dieu, fut la tige du peuple hébreu, qui devait, selon les promesses du Très-Haut, s'établir dans la terre de *Chanaan*, ou la *Palestine*. Ce fut au vingt-cinquième siècle que Dieu ordonna la circoncision à son peuple. *Sodome* fut brûlée par le feu du ciel à cause de ses crimes; le seul *Lot* et sa famille furent sauvés. *Isaac* naquit de *Sara*, l'an 2419, 1896 ans avant J.-C. *Isaac* fut le père des Hébreux. *Abraham*, toujours soumis aux ordres de Dieu, conduisit son fils sur la montagne de *Morée*, où il lui avait ordonné de le sacrifier ; mais Dieu fut satisfait de son obéissance, et ne voulut pas la mort d'*Isaac*. *Abraham* mourut à l'âge de 175 ans, l'an 2483, 1821 ans avant J.-C. *Isaac* épousa *Rébecca*; il en eut *Esaü* et *Jacob*. Ce dernier, surnommé *Israël*, donna son nom aux Israélites sortis des douze patriarches ses fils et chefs des douze tribus. Parmi les enfans de *Jacob*, on distinguait le plus jeune, fils de *Rachel*, qui fut vendu par ses frères et conduit en *Egypte*. L'histoire de ce patriarche est une des plus intéressantes contenues dans les livres sacrés ; elle se lie à l'histoire des Egyptiens. *Joseph* fut persécuté en Egypte à cause de sa vertu. *Putiphar*, général des armées de Pharaon, roi d'Egypte, charmé de sa sagesse, l'avait fait intendant de sa maison et de ses biens ; il fut tenté par la femme de ce général à plusieurs reprises, et n'ayant jamais voulu céder, il se déroba à ses poursuites en lui lâchant son manteau par lequel elle le tenait. Cette femme, outrée de fureur, accusa *Joseph* d'avoir voulu attenter à son honneur. *Putiphar* fit jeter *Joseph* dans la prison, où il interpréta des songes, inspiré par Dieu lui-même, dont il servait les desseins. Mandé devant *Pharaon*, il expliqua le songe qu'il avait fait, en prédisant sept années d'abondance et sept années de stérilité qui devaient consumer le fruit des autres, et lui proposa des moyens efficaces pour garantir son royaume de la famine. *Pharaon* le nomma intendant de sa maison et de son royaume. *Joseph*, pendant les sept années d'abondance, fit construire des magasins de grains capables de nourrir le royaume pendant les sept années de stérilité. La famine ayant été universelle, les enfans de Jacob furent obligés d'aller chercher des vivres en *Egypte*. *Joseph* se fit connaître à ses frères, leur pardonna, fit venir son père *Jacob* en *Egypte*, et lui donna, ainsi qu'à ses enfans, la terre de *Gessen*. *Jacob* mourut 17 ans après son arrivée en *Egypte*. Sur le point de mourir, il fit venir tous ses enfans pour les bénir et leur prédire ce qui leur arriverait. Il prédit à Judas que le sceptre ne sortirait point de sa tribu jusqu'à ce que le Messie vînt au monde; ensuite il mourut âgé de 149 ans, et fut enterré avec ses pères, comme il l'avait desiré. Joseph mourut, et les Hébreux devinrent bientôt un objet de haine ; ils furent persécutés,

traités en esclaves. On prétend que l'un des *Pharaons*, que l'on croît être Sésostris, les obligea de construire les pyramides. C'est alors que naquit Moïse, sauvé des eaux par Thermutis, fille d'un des Pharaons, l'an du monde 2735, et 1571 avant J. C. Ce fut ce législateur des Hébreux, ce premier des historiens, ce sage favorisé du ciel, qui brisa les fers du peuple hébreu, et le conduisit dans le désert, lorsqu'il quitta l'Egypte, passa à pied sec la mer Rouge, dans laquelle fut englouti *Pharaon* et son armée.

Quatrième époque. A peine Dieu eut-il délivré son peuple de la tyrannie des Pharaons, qu'il lui donna ses lois par le ministère de Moïse, et choisit *Aaron* son frère pour desservir son autel. Le sacerdoce judaïque ne sortit plus de sa tribu, qui était celle de *Lévi*, et qui fut uniquement consacrée au service du tabernacle, et par la suite, au temple. Malgré les murmures, les séditions et l'idolâtrie à laquelle se livrèrent les Israélites, Dieu permit à leurs enfans, qui restèrent 40 ans dans le désert, d'entrer dans la terre promise. Moïse mourut âgé de 120 ans, sur la montagne de Crébo, sans être enterré dans la terre promise. *Josué* fut nommé juge du peuple d'Israël; sous sa judicature s'effectua le passage du Jourdain, la prise de *Jéricho* et le partage de la terre promise. Après la mort de Josué, le peuple israélite se plongea dans l'idolâtrie et toutes sortes de vices; mais aussitôt qu'il eut abandonné Dieu, il éprouva sa faiblesse par six captivités. *Othoniel* les sauva de la tyrannie de *Cusan*, roi de Mésopotamie; *Abo* de celle de *Moab*, et *Baruc*, de *Canan* : *Gédéon* le fit triompher du *Madianite*, et *Jephté* des Philistins unis à l'*Ammonite*. Ici se place l'histoire de ce *Samson* qui fut juge d'*Israël*, connu par sa force prodigieuse, qui triompha des Philistins, mais qui succomba ayant cédé aux charmes de *Dalila*. On sait que les *Philistins* le saisirent, lui crevèrent les yeux, lui firent tourner une meule de moulin; mais sa force étant revenue avec ses cheveux, il se vengea de tant d'insultes : amené dans une grande salle pour la célébration de la fête de *Dagon*, dieu des Philistins, il se fit placer à côté d'un pilier qu'il saisit, et le secouant avec les forces surnaturelles qui lui étaient rendues, il renversa la salle et se donna la mort avec tous ses ennemis, accourus pour jouir de son humiliation. Après la mort de *Samson*, le grand-prêtre *Héli* gouverna le peuple d'Israël; ses enfans ne marchèrent point dans les voies du Seigneur : les Philistins avaient déclaré la guerre aux Israélites, deux fois ces derniers furent battus; *Ophné* et *Phinées*, les deux fils d'*Héli*, furent tués, l'arche prise, 30,000 Israélites passés au fil de l'épée, sa maison rejetée du Seigneur, et lui-même apprenant cette triste nouvelle, tomba à la renverse et se cassa la tête. Le Seigneur eut pitié de son peuple : les Philistins, frappés de maladies cruelles, supposèrent que l'arche sainte leur était funeste; ils la mirent sur un chariot tiré par deux jeunes vaches, et la laissèrent aller; elle arriva à *Betsamès*, de-là à *Carathiarim*, où elle fut une source de bénédictions pour les habitans. Alors *Samuël* avait succédé au grand-prêtre; il devint un grand saint et fut un grand prophète. Il bannit d'*Israël* l'idolâtrie et l'impiété, triompha des Philistins qui osèrent l'attaquer. *Samuël*, avancé en âge, établit ses enfans juges d'*Israël*; mais ce peuple,

mécontent de leur conduite, voulut avoir un roi, et Dieu fit connaître au peuple qu'il avait choisi *Saül*, fils de *Cis*, de la tribu de *Benjamin*. *Samuël* l'ayant rencontré, le salua roi, et fit ensuite assembler toutes les tribus pour élire un roi au sort, et le sort tomba d'abord sur la tribu de Benjamin, et en dernier sur *Saül*. Il s'était caché pour n'être point élu; mais Dieu le fit découvrir, et aussitôt qu'il parut dans l'assemblée, tout le peuple s'écria : *Vivat rex !*

Saül, fidèle à Dieu, fut le plus grand des rois; la victoire le suivit partout; il défit en plusieurs rencontres les armées des *Ammonites*, des *Philistins*, des *Syriens*, des *Iduméens*, des *Moabites* et des *Amalécites*, qu'il extermina; mais cette dernière victoire lui fut funeste à cause de sa désobéissance. Il avait épargné le roi *Agag*. Dieu lui reprocha sa faute, et lui annonça qu'il avait transféré sa couronne à un autre. C'était à *David*, jeune berger qui, dès sa jeunesse, avait signalé sa force en terrassant des ours et des lions, quoiqu'il fût de petite taille. *Samuël* le sacra roi d'*Israël* en secret. Appelé à la cour du roi *Saül* pour charmer ses ennuis, il se trouva depuis à un combat où il tua le fameux géant *Goliath*, et vainquit les Philistins. *Saül* devint jaloux de *David* et le persécuta. Les Philistins ayant repris courage, attaquèrent *Saül;* ce prince, au lieu de consulter Dieu, consulta une misérable devineresse : *Saül*, blessé dans le combat, s'enfonça son épée dans le sein, et fut achevé par un Amalécite. *David* pleura amèrement la mort de *Saül*, et fit mourir l'Amalécite qui avait osé mettre la main sur l'oingt du Seigneur.

David, reconnu roi, régna avec beaucoup de gloire : vainqueur de ses ennemis, pour reconnaître les bienfaits de Dieu, il fut chercher au lieu où elle avait été déposée, et conduisit lui-même l'arche du Seigneur en triomphe; il la plaça honorablement; jamais on n'avait vu un roi plus pieux et plus brave. Il triompha de tous ses ennemis; heureux s'il avait su triompher de lui-même! mais ayant commis un adultère avec *Bersabée*, femme d'*Urie*, et ayant fait tuer ce brave militaire, Dieu lui fit savoir par son prophète, que sa famille serait déshonorée et que le sang de ses enfans serait répandu. *David* pleura amèrement. Dieu fut touché de son repentir, et permit qu'il se rendît aussi glorieux par la pénitence qu'il fit toute sa vie, que par ses exploits militaires, son sage gouvernement et le don même de prophétie. Il mourut après 40 années de règne, ayant nommé pour son successeur son fils *Salomon*.

Cinquième époque. *Salomon* monta sur le trône l'an du monde 3020, et 1012 ans avant J.-C. *David* avait formé le projet de bâtir un temple au vrai Dieu; les guerres qu'il eut à soutenir l'empêchèrent de l'exécuter; il était réservé à *Salomon* son fils d'élever ce temple au Seigneur. Ce jeune monarque fut le favori de l'Eternel, et toutes ses actions furent marquées au sceau de la sublime sagesse. Il bâtit au Seigneur le temple le plus riche et le plus magnifique que l'on ait jamais vu, où il venait souvent rendre ses hommages à Dieu avec son peuple, et lui offrir de grands sacrifices. Il fit construire un palais superbe qu'il habita; il fit régner dans sa maison et dans ses états une police

admirable ; il soumit les nations voisines qui voulurent l'inquiéter ; il fit alliance avec les plus riches potentats ; il agrandit ses états jusqu'à l'Euphrate, la Syrie et la mer Rouge, sur laquelle il équipa une flotte qui revenait quatre fois l'année chargée d'or et d'argent. *Salomon* fut un prince puissant ; il fut aussi un prince sage et savant : il étudia le système de l'univers et connut les trois règnes de la nature ; depuis le cèdre juqu'à l'*hysope*, tout fut l'objet de ses méditations. Les peuples chrétiens le regardent comme un vrai savant ; les peuples mahométans le révèrent comme un sage instruit de tous les secrets de la nature. L'anneau de *Salomon* est célèbre en *Asie*. Ce grand roi se fit remarquer par un jugement que l'on admire encore : la reine de *Saba* confessa, après l'avoir vu et l'avoir ouï, que sa sagesse surpassait encore sa réputation. Mais sur la fin de ses jours, *Salomon* s'attacha, contre l'ordre de Dieu, à des femmes étrangères, qui le forcèrent de sacrifier aux idoles. Dieu, pour le punir, permit que ses sujets se révoltassent contre lui et que son royaume fût divisé ; ensorte qu'il ne resta à son fils que la tribu de *Juda* et une partie de celle de *Benjamin*. Il mourut après avoir régné 40 ans.

Roboam ayant succédé à son père, gouverna avec peu de sagesse : dix tribus se révoltèrent ; il perdit la ville de Jérusalem, qui fut pillée par *Sezac*, roi d'Egypte. *Jéroboam* fut le premier roi d'*Israël;* ce pays fut toujours rebelle et idolâtre. *Abias*, roi de *Juda*, héritier de *Roboam*, fut heureux dans les combats. *Asa*, son successeur, éprouva des revers. *Josaphat*, zélé pour la gloire de Dieu, proscrivit l'idolâtrie. *Joram*, son successeur, fut impie et cruel, et Dieu le punit dans sa colère. *Ochosias*, en tout semblable à son père, périt par la main de *Jéhu*. L'implacable *Athalie* mit à mort les enfans d'*Ochosias*. Le prince *Joas*, sauvé par le grand-prêtre *Joyada* et guidé par ses conseils, fit mettre à mort *Athalie*, monta sur le trône de ses pères, fut malheureux avant sa mort, parce qu'il se montra ingrat envers Dieu et envers le grand-prêtre *Joyada*. *Amasias* fut tué ; *Osias* dégradé ; *Joathan* fut véritablement pieux. Son fils *Achas* fut un impie ; ayant sacrifié à *Moloch*, il fut emmené captif en *Syrie*. (C'est sous le règne d'*Achas* que les historiens placent la fondation de Rome.) *Ezéchias*, dont les jours furent prolongés miraculeusement, triompha de ses ennemis. *Manassés* s'étant livré à l'idolatrie, fut fait prisonnier par les *Assyriens ;* mais ayant fait pénitence de sa faute, il fut délivré de ses fers. *Ammon*, par sa méchanceté, fut haï des siens. Le pieux *Josias* fut tué dans un combat contre le roi d'Egypte. Son fils *Joachas* fut chassé du trône ; et *Joachim*, qui ne voulut point payer le tribut à *Nechao*, roi d'Egypte, fut mis à sa place, et fut ensuite dépouillé du trône. *Joachim* qui lui succéda, ayant refusé le tribut à *Nabuchodonosor*, se vit bientôt assiégé dans sa capitale par les Assyriens, qui le prirent et l'emmenèrent avec tout son peuple en captivité. Ici commence la captivité de *Judas* en Babylone. *Sédécias* qui avait été mis sur le trône par le vainqueur, s'étant révolté contre le roi des Assyriens, celui-ci l'assiégea dans sa capitale, le fit prisonnier, fit mourir tous ses enfans en sa présence, lui fit crever les yeux et l'envoya prisonnier à *Babylone*. Tous les habitans de *Jérusalem* furent passés au fil de l'épée ou faits prisonniers ; la ville et le temple furent brûlés et démolis. Le prophète *Jérémie* cacha dans

une caverne le tabernacle et l'arche du Seigneur, qu'on ne put retrouver depuis. Ainsi finit le royaume de *Juda :* cette captivité dura 70 ans. Pendant ce temps, parut le prophète *Daniel*, qui se rendit recommandable au peuple d'Assyrie et à tous les Juifs, sous les règnes de *Nabuchodonosor*, en expliquant les songes du roi ; sous *Evilmerodach*, qui tira *Joachim* de prison et lui rendit les marques de la royauté ; sous *Balthasar*, à qui il donna l'interprétation des terribles mots : *Mane-Tecel-Phares*, et lui annonça la division de son royaume entre les *Mèdes* et les *Perses*.

Les Israélites, captifs en Syrie, gémissaient alors sous la persécution d'*Aman*, favori du grand *Assuérus*. Cette persécution cessa par le crédit d'*Esther*, nièce de *Mardochée*, qu'*Assuérus* épousa à cause de sa rare beauté, l'an 44 de la captivité, et 3495 du monde. *Astyage* succéda à *Darius* le Mède, son père ; et ce fut sous son règne qu'arriva l'histoire de la chaste *Susanne*, faussement accusée, et justifiée par le jeune *Daniel*, qu'il faut bien distinguer de *Daniel* le prophète.

Sixième epoque. Après la mort de *Darius*, le roi *Cyrus* prit en main les rênes du gouvernement de l'Empire d'Assyrie, et renvoya les Juifs en *Judée*, sous la conduite de *Zorobabel*, petit-fils du roi *Joachim* ou *Jéchonias*, avec permission de rebâtir le temple. *Cyrus* ne régna que trois ans à *Babylone*. *Assuérus* lui succéda, et ne régna qu'un an. *Artaxercès*, son frère, monta sur le trône et ordonna aux Juifs de suspendre la construction du temple. La ville de *Babylone* s'étant révoltée contre lui, fut reprise par *Darius* de Perse, surnommé *Hystape*, qui avait été élu roi des Perses après la mort de *Cambyse*, fils de *Cyrus*. Ce prince fut d'abord peu favorable aux Juifs ; mais s'étant accordé avec *Artaxercès* le Mède, ils permirent à *Esdras* de reprendre le travail du temple, qui fut achevé la sixième année du règne de *Darius*, l'an du monde 3538. *Néhémie*, échanson de *Darius*, obtint la permission de rebâtir *Jérusalem*, ce qui fut effectué en 52 jours de travail ; après quoi *Esdras* ayant exhorté les Juifs à être plus fidèles à Dieu que leurs pères, les plaça dans les villes de *Juda* et de *Benjamin*. Ainsi se termina le parfait rétablissement des Juifs sous l'empire d'*Artaxercès*. Après la mort d'*Artaxercès*, l'Empire d'Assyrie passa aux Perses, et par là, *Xercès*, fils de *Darius-Hystape*, devint maître de la Judée : lui et ses descendans en conservèrent le souverain domaine et en abandonnèrent le gouvernement aux souverains pontifes, qui gouvernèrent le peuple de Dieu en paix à l'ombre de la protection de *Darius-Codoman*. Alors parut cet *Alexandre-le-Grand*, fils de *Philippe*, roi de *Macédoine*, qui remplit la terre du bruit de ses exploits, qui triompha de toute l'Asie, ruina l'Empire des Perses, et s'assit sur le trône de *Darius*. *Alexandre*, qui vit le grand-prêtre *Judas* à *Jérusalem*, conserva aux Juifs tous les priviléges dont ils avaient joui sous les Perses. Après 12 années de règne, *Alexandre* mourut sans enfans, et son Empire fut partagé entre les principaux officiers de son armée. *Séleucus-Nicator*, ou le victorieux, eut la *Syrie :* les Juifs, situés entre ces deux états, relevèrent successivement des rois d'Egypte et des rois de Syrie ; ils passèrent sous la domination de *Ptolomée-Legide*, et eurent à souffrir sous le pontificat d'*Onias*. *Ptolomée-Philadelphe*, son fils, fit traduire les livres

saints par 70 docteurs juifs; c'est ce qu'on appelle la *Version des Septante*, qui eut lieu l'an de Rome 477, et l'an du monde 3732. Sous les règnes de *Philopator*, d'*Antiochus*, de *Séleucus* et d'*Antiochus-l'Epiphane*, les Juifs furent persécutés. C'est ici où l'on place l'histoire des sept frères *Machabées* : les Juifs secouèrent le joug, guidés par *Judas-Machabée*, qui succomba sous les coups des Romains, qui s'avançaient en vainqueurs pour soumettre le monde. Le grand *Pompée*, général romain, rétablit *Hérode* sur le trône. Sous le triumvirat de *César* et d'*Antoine*, *Hérode* sauva la Judée et obtint le titre de roi de ce pays : aidé des soldats romains, il chassa *Antigone*, qui fut le dernier des rois juifs, de la maison des *Asmonéens*. C'est ainsi que le sceptre de *Juda* passa à un étranger l'an du monde 3972, et de Rome, l'an 717; 33 ans après, *le Verbe se fit homme*. Le fils unique de Dieu, annoncé à *Adam* après son péché, promis aux patriarches, prédit par les prophètes, desiré par les Juifs et les Gentils, naquit dans les temps marqués par les livres saints, à *Bethléem* de *Juda*, l'an de Rome 750, et du monde, l'an 4005, la 42e année julienne, la 40e du règne d'*Auguste*, et la 32e d'*Hérode*, qui mourut consumé d'ulcères, coupable d'avoir fait périr tout ce qui restait de la famille royale d'*Hircan*, et tous les enfans de *Bethléem*, afin que J.-C. ne pût lui échapper.

Comme il avait été prédit par *Isaïe*, le Christ, le fils de Dieu avait pris corps dans le sein de la vierge *Marie*; il naquit à *Bethléem* dans une étable : les bergers de la contrée et les mages venus de l'orient, guidés par une étoile, vinrent l'adorer. *Hérode* ayant voulu le faire mourir, la sainte Vierge et saint Joseph, pour le soustraire à sa tyrannie, le menèrent en Egypte; il revint de ces contrées avec sa famille à l'âge de 12 ans, et jusqu'à l'âge de 30 ans, soumis à sa mère et à saint Joseph, il exerça le métier de charpentier. A l'âge de 30 ans, il remplit la mission qu'il avait reçue de son père céleste; il la remplit avec gloire, avec cet esprit de patience et de charité qui lui concilia tous les cœurs. Par ses talens, à l'âge de 12 ans, il avait confondu tous les docteurs de la loi; à 30 ans, il étonna le monde par la beauté de la morale qu'il prêchait, par la sublimité de sa doctrine, par ses miracles, par toutes les vertus qui font le grand homme. Tous les témoins de ses actions, les apôtres, les disciples, les saintes femmes de la *Judée*, tout le peuple juif lui rendait hommage, publiait ses bienfaits et semblait déjà le reconnaître pour le fils de Dieu; mais les grands de la *Judée*, les princes des prêtres, qui voyaient avec un œil d'envie, peut-être même avec crainte, le pouvoir qu'il exerçait sur l'opinion publique, prirent la résolution de le sacrifier à leur sureté : Jésus de *Nazareth* venait de donner à ses disciples le festin de la charité divine; c'est là qu'il avait fait son testament, aux droits duquel il appelait tous les hommes, qu'il rendait co-héritiers des apôtres; c'est là qu'il s'offrait lui-même en holocauste comme sacrificateur et comme victime; c'est là, enfin, qu'aux disciples animés d'une foi ardente, comme à ceux refroidis par une foi douteuse; à l'apôtre de l'amour, comme à celui de la haine; au disciple en état de grâce, comme à celui dans la voie de la perdition, il s'offrait également à leurs yeux éperdus et sous les apparences du pain et du vin qui n'étaient plus, leur donnait pour nourriture son corps, son sang, son ame et sa divinité. O festin sacré, par lequel est rappelée la mémoire de la passion de J.-C.! ô mystère ineffable!

Bientôt trahi par un des siens, livré à ses ennemis, on le conduit devant *Pilate*, gouverneur de la Judée pour les Romains; on a soulevé le peuple, et les grands osent menacer *Pilate*. Cet homme, faible et pusillanime, livre aux bourreaux l'innocente victime de la haine et de la calomnie; il n'ose prendre la défense de l'innocent persécuté; il craint de déplaire à César, et prononce l'arrêt injuste. J. C. est condamné au supplice de la croix. Toujours modèle de bonté, de patience et de résignation, le juste par excellence porte sa croix sur le *Calvaire*, au milieu de deux larrons; il est crucifié; des clous percent ses pieds et ses mains, et il est suspendu sur l'arbre de la croix. Un soldat romain, fatigué sans doute de le voir souffrir, le perce de sa lance, et soudain *il expire!* Aussitôt la terre tremble, le soleil est éclipsé, des ténèbres épaisses couvrent la face de la terre, la nature est en deuil; l'Être des êtres a souffert!

Quelques-uns de ses disciples, le lendemain de sa mort, le détachent de la croix et lui donnent une sépulture, que baignent de leurs larmes et la sainte *Vierge* sa mère, et les pieuses femmes. Pilate fait mettre des gardes au tombeau; mais, comme il l'a dit lui-même, J. C. ressuscite immortel, glorieux, triomphant de la mort et du péché, et le ciel est ouvert aux hommes. J.-C. s'offre à ses apôtres, aux disciples, à sa mère; il converse avec eux pendant quelques jours, leur donne sa bénédiction, monte au ciel en leur présence, et le jour de la *Pentecôte*, il leur envoie son *Saint-Esprit*, qui les rend des hommes nouveaux, leur fait part des trésors du ciel, leur donne le don des langues et toute la force nécessaire pour commencer la carrière de leur pénible apostolat. Les douze apôtres se séparent; ils vont annoncer aux Gentils le Dieu ressuscité, et fonder les églises dont ils sont les premiers *évêques*. Saint *Pierre*, le premier des apôtres, établit sa chaire, d'abord à *Antioche*, ensuite à *Rome*, où depuis il y a toujours eu un pontife, l'héritier de saint *Pierre*, le vicaire de J.-C. sur terre et le chef de l'église.

Les autres apôtres, pour remplir leur mission, commencèrent par les *Juifs*, qui en firent emprisonner plusieurs, et lapidèrent même saint *Etienne*, qui fut le premier *martyr*. Saint *Pierre*, par l'ordre de Dieu, prêcha aux Gentils, et tous les apôtres, auxquels avait été réuni saint *Paul*, imitèrent son exemple; mais ils trouvèrent tous de grandes difficultés pour l'établissement de la foi. Les empereurs romains se firent un devoir de les persécuter; et depuis *Néron*, qui rendit contre eux un édit, l'an 64 de J.-C., jusqu'à *Julien* l'apostat, l'an 361, il y eut douze grandes persécutions. *Constantin-le-Grand* ayant embrassé le culte de la croix, la religion de J.-C. triompha de tous ses ennemis. Mais à peine l'église n'eut-elle plus rien à souffrir des puissances de la terre, que les hérétiques, qui osaient à leur gré expliquer la parole de Dieu et de J.-C., se séparèrent de la communion des fidèles. Les dogmes furent attaqués, ou tous ensemble, ou séparément, par un nombre infini d'hérétiques. L'église leur opposa l'autorité des apôtres, la coutume de l'église et les conciles: on regarde les *conciles* comme les assemblées des évêques qui prononcent sur les différens points de religion. Il y a trois sortes de conciles, les provinciaux, les nationaux et

les généraux ou œcuméniques. Les premiers sont ceux où tous les évêques d'une province s'assemblent ; les seconds sont ceux où se trouvent les évêques de toute une nation, présidés par le *primat ;* les derniers sont les *conciles généraux* ou œcuméniques, où tous les évêques de la catholicité sont convoqués ; les papes y président : il y en a eu dix-neuf de cette espèce, dont les décisions font la loi.

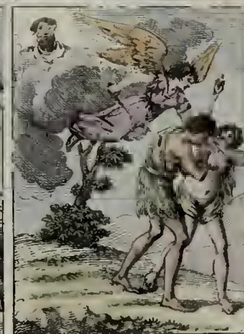
Il y a eu deux conciles à *Nicée*, ville de *Natolie ;* quatre à *Constantinople*, capitale de la *Turquie ;* un à *Ephèse*, ville de *Natolie ;* un à *Calcédoine*, ville de *Bythinie*, aux Turcs ; quatre à *Latran*, église de *Rome*, à *Rome ;* deux à *Lyon*, ville de *France ;* un à *Vienne*, capitale de l'*Autriche ;* un à *Pise*, ville de *Toscane ;* un à *Constance*, ville d'*Allemagne ;* un à *Bâle* en *Suisse ;* un à *Trente*, ville d'*Italie*. Ce sont les conciles qui ont toujours prononcé dans les grandes questions provoquées par les hérétiques, sur tous les points de controverse. Les livres *saints* ou *sacrés* sont ceux d'où nous avons emprunté tout ce qui concerne l'histoire des Juifs, l'histoire de J.-C. et de sa sainte religion ; on les distingue en *livres de l'Ancien Testament* et du *Nouveau*. 1°. Les livres sacrés de l'Ancien Testament sont divisés en livres de la loi, d'histoire et de morale : les livres de la loi sont le *Pentateuque*, ou les cinq livres de Moïse ; savoir, la *Genèse*, qui parle de la création du monde, et l'histoire des patriarches jusqu'à la mort de Joseph ; l'*Exorde* contient l'histoire de la sortie des Hébreux hors l'Egypte, et la loi ; le *Lévitique* contient les lois des prêtres, les sacrifices, les cérémonies ; le livre des *Nombres* contient le dénombrement des Hébreux, le voyage de trente-neuf ans dans le désert, les guerres de Moïse..., etc. ; le *Deutéronome* est une répétition abrégée des lois ; il renferme ce qui se passa pendant six semaines de la quarantième année. Les livres d'*histoire* sont, le livre de *Josué*, qui renferme ce qui se passa depuis la mort de Moïse jusqu'à celle de Josué ; de *Juges*, qui contient ce qui se passa depuis la mort de Josué jusqu'à celle de *Samson ;* le livre de *Ruth ;* les quatre livres des *Rois*, contenant leur histoire ; les *Paralipomènes* contiennent plusieurs choses omises dans l'histoire des Juifs jusqu'au rétablissement de Jérusalem ; les deux livres d'*Esdras*, ou l'histoire des Juifs délivrés de la captivité de *Babylone ;* les livres de *Tobie*, de *Judith*, d'*Esther*, de *Job*, et les deux livres des *Machabées*. Les livres de morale sont les *Pseaumes* de David, le livre des *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, par *Salomon ;* le livre de la *Sagesse*, attribué à *Salomon ;* le livre de l'*Ecclésiastique*, par *Jésus*, fils de *Siraël*. 2°. Les livres du *Nouveau Testament* sont l'*Evangile*, qui contient la vie de J. C. et sa doctrine, écrites et rédigées par les quatre évangélistes, saint *Matthieu*, saint *Marc*, saint *Jean*, saint *Luc ;* les *Actes des Apôtres*, contenant l'histoire de l'église naissante, espace d'environ trente ans, écrite par saint *Luc ;* les *Epîtres de saint Paul*, surnommé l'apôtre des Gentils, ou simplement l'apôtre ; les *Epîtres de saint Jacques-le-Mineur*, de *saint Pierre*, de *saint Jean*, de *saint Jude ;* l'*Apocalypse*, ou *Révélation de Dieu*, écrite par saint *Jean*.

Premier Tableau de l'Histoire Sacrée

ANCIEN TESTAMENT

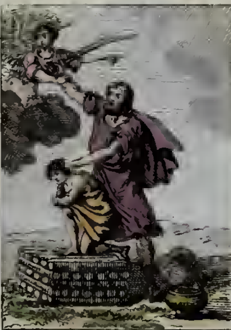

L'Eternel debrouille le Cahos.


Eve mange du fruit défendu.


Adam et Eve chassés du Paradis terrestre.


La mort d'Abel.


Le déluge universel.


Le Sacrifice d'Abraham.


Isaac benit Jacob aulieu d'Esaü.


Joseph vendu par ses Frères.


Moïse sauvé des eaux.


David tue Goliath.


Jugement de Salomon.


Daniel dans la fosse aux Lions.

J.G. de S.t Sauveur del.

Deuxième Tableau de l'histoire Sacrée.

NOUVEAU TESTAMENT.



4. Baptême de Jesus-Christ

3. Fuite en Egypte



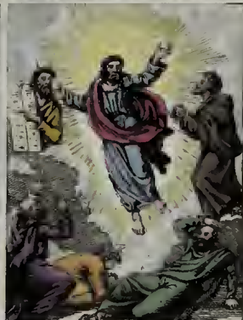
2. Adoration des Mages



1. Annonciation



8. La resurection du Lazare



7. La Transfiguration



6. La Pêche miraculeuse



5. Vendeurs chassés du Temple



12. L'Ascention



11. Le Crucifiement



10. Jesus devant Pilate qui se lave les mains



9. La Pâque

J.G. de S.t Sauveur del.

HISTOIRE PROFANE.

Noé, ayant vu ses enfans multipliés, partagea le monde entre eux : *Japhet* eut l'*Europe*, *Sem*, l'*Asie*, et *Cham*, la *Syrie*, l'*Egypte* et l'*Afrique*. Les enfans de ces trois patriarches furent les pères des premiers peuples qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde. Ici, l'Histoire se divise en temps *ténébreux*, en temps *fabuleux* et en temps *historiques*. Temps ténébreux, depuis la création jusqu'au déluge ; temps fabuleux, depuis le déluge jusqu'à la fondation de Rome ; temps historiques, depuis la fondation de cette grande république jusqu'à nos jours. Première époque, depuis Adam jusqu'au déluge, espace de treize siècles. Seconde époque, depuis *Noé* ou le déluge, jusqu'à la vocation d'Abraham, espace de trois siècles. Troisième époque, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite, espace de cinq siècles. Quatrième époque, depuis Moïse, ou la loi écrite, jusqu'à Salomon ou le temple bâti, quatre siècles. Les autres époques appartenant à l'Histoire Profane, nous allons nous occuper des premières époques; puis nous fixerons les autres pour faciliter à la jeunesse l'étude de l'Histoire Profane. Nous parlerons des deux premières époques, en exposant la chronologie de l'histoire sacrée.

Dix-huitième siècle. Commencement prétendu de l'empire *Chinois*, suivant quelques opinions. Bientôt les peuples prennent naissance. Ces peuples doivent être placés en deux classes, les anciens et les modernes. Les peuples anciens sont ceux qui ont existé depuis les *Assyriens* jusqu'au temps où a commencé la monarchie universelle des *Romains*, à l'époque du règne d'*Auguste*. Les peuples *modernes* sont, avec ces mêmes *Romains*, tous ceux qui ont existé depuis eux, ou qui existent encore aujourd'hui. L'an 2204 avant J.-C., *Nemrod* fonde l'empire des Assyriens. On ne commence, à cause de l'incertitude de l'Histoire, à compter les rois d'Assyrie, que depuis *Sardanapale*. *Inachus*, le plus ancien des rois connus par les Grecs, établit le royaume d'Argos. Le royaume d'Égypte est fondé 1888 ans avant l'ère chrétienne, sous *Ménès* ou *Mesreim*, second fils de *Cham*. Ce pays prit son nom d'*Egyptus*. L'idée d'un dieu unique se perd parmi les hommes. Origine de l'idolâtrie. Culte d'*Isis*, d'*Osiris* et d'*Horus* en Egypte. Des colonies *égyptiennes* passent en Grèce ; *Cécrops*, égyptien, fonda douze villes, ou plutôt douze bourgs dont il composa le royaume d'*Athènes*. *Cadmus*, fils d'*Agénor*, transporta en Grèce, vers ce même temps, une colonie de Phéniciens, bâtit Thèbes, et inventa les caractères qui peignent la parole. Alors était né *Zoroastre*, roi de la Bactriane, fameux philosophe, et chef de ces Mages qui ont encore des sectateurs en Perse et dans l'Inde, appelés *Guèbres*, c'est-à-dire, en arabe, *infidèles*, et qui sont, à *Ispahan*, occupés aux plus vils travaux. *Sémiramis* règne à Babylone. Temps prétendus de Saturne, de Jupiter, etc. ou temps fabuleux.

Troisième époque. L'Égypte florissante ; Memphis est bâtie ; Pharaon, ou Sésostris, contemporain de Joseph. Moïse sauvé des eaux. Construction des pyramides. L'an du monde 2513 et 1491 ans avant J.-C., on place les commencemens des royaumes de *Mésopotamie* et des *Moabites*. Au vingt-sixième siècle, le déluge, d'Ogygès, Deucalion et Pyrrha. Amphiction, troisième roi d'Athènes, établit un tribunal qui porta son nom, composé des députés de toutes les villes de la Grèce. Vingt-sept et vingt-huitième siècles. *Danaüs*, neuvième roi d'Argos. Pélops, phrygien, fils de Tantale, règne dans le Péloponèse. *Bel*, roi des Chaldéens, reçoit les honneurs divins à *Babylone ; Ninus*, son fils, fonde l'empire des Assyriens, à *Ninive*, 514 ans avant la fondation de *Rome*. Royaume de Troie fondé par *Dardanus ;* de Corinthe, par *Sisiphe ;* royaumes de *Tyr* et de *Sidon*, par *Phœnix* et *Cadmus* sortis de Thèbes. Royaumes de *Sparte*, par *Lelex ;* de *Messène*, par *Polychaon*. C'est ici où l'on place les héros de la fable, et les règnes et combats d'Hercule et de Thésée en Grèce. Fondation des jeux olympiques. Seconde Sémiramis. Expédition des Argonautes. Invention dans les arts. Trente-huitième siècle. *Hélène*, à cause de sa beauté, est enlevée à Ménélas par un des fils de *Priam*, nommé *Pâris*. Cause de la guerre de Troie. Neuvième époque. L'an du monde 2820, et 1184 ans avant J.-C., la ville de Troie, assiégée depuis dix ans, est prise par les Grecs. Codrus, en ce temps-là, régnait à Athènes ; ce roi se dévoue à la mort pour le salut de son peuple, et meurt au champ d'honneur. *Homère*, le plus beau génie des temps anciens, enfante l'*Illiade* et l'*Odyssée*, et transmet à la postérité la plus reculée, les histoires et les fables de son temps :

> « Et malgré trois mille ans, Homère respecté
> « Est jeune encor de gloire et d'immortalité. » (*Chénier.*)

Les *Athéniens*, quelque temps après, abolissent la royauté. (Première république grecque.) Création de magistrats nommés *Archontes*. Établissement des colonies Éoliennes. *Lycurgue* donne des lois à Lacédémone, à *Sparte*. Mœurs sévères des Spartiates.

L'an 3000 du monde, et avant J.-C. 1004, *Didon* fonde *Carthage*, qui est regardée comme une colonie *Phénicienne*. Les jeux olympiques qui avaient été suspendus, sont rétablis au trente-sixième siècle ; ils commencent à fixer la chronologie, et donnent fin aux temps fabuleux. Les rois latins de la postérité d'*Enée* règnent à *Albe*. Fondation de l'empire de Babylone ; Sardanapale se brûle. *Ninus* établit l'empire des Assyriens. Amphictions établis à Delphes. Ici se place l'ère de *Nabonassar*, si célèbre parmi les astronomes. Époque principale. Fondation de *Rome ;* mort de *Romulus* (Voy. *Hist. Rom.*). Fondation des états d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, de Thèbes, de Sycione en Grèce. Fondation de *Syracuse*, de *Crotone* et de *Tarente*. Byzance, aujourd'hui Constantinople, bâtie par Pausanias. Archontes annuels établis à Athènes. Commencement du règne populaire. Fondation de la superbe ville d'*Ecbatanes*, par *Nabuchodonosor*, l'an 94 de la fondation de Rome. Les sept sages de la Grèce ; *Solon*, l'un d'eux, donne des lois à sa patrie. C'est dans le trente-neuvième siècle que naquit *Confucius*, fameux législateur chinois : alors parurent *Crésus*, roi de Lydie, *Esope*, *Démocrite*, *Anacréon*, *Pythagore*,

Bataille entre *Crésus* et *Cyrus*. Ce dernier, maître de tout l'Orient, monte sur le trône de Babylone, et permet aux Juifs de rétablir le temple. Dans le quarantième siècle, parurent les deux plus grands historiens de la Grèce, *Hérodote* et *Thucydide*. Bataille de *Marathon*, gagnée par *Miltiade*. Combat des *Thermopiles*, où Léonidas, avec 300 hommes, tint en échec l'armée des Perses. Bataille de *Salamine*. Guerre du Péloponnèse, qui dura 27 ans, et dont la fin fut la prise d'Athènes par les Lacédémoniens. Quarante-unième siècle. Royaume de Bosphore et de Pont. Alors brillèrent *Eschyle*, *Aristophane*, prince des poëtes comiques; *Euripide*, *Socrate*, *Sophocle*, *Thucydide*, historien; *Pindare*, *Phidias* et *Praxitèle*, sculpteurs; *Platon* enseignait à *Athènes*. Siècle de Périclès. Retraite des dix mille Grecs; Xénophon fut le général et l'historien de cette expédition. *Naissance d'Alexandre-le-Grand*. Passage du Granique. Batailles d'*Issus* et d'*Arbelle*, gagnées par Alexandre. Destruction de l'empire des Perses, sous Darius Codoman. Monarchie des Grecs partagée entre les capitaines d'Alexandre-le-Grand, après sa mort. Diogène, Épicure, Ménandre, Démosthènes, Aristote illustrent ce siècle. École de *Zénon*. *Egypte* sous les Ptolomées. Quarante-troisième siècle. Térence, Plaute, Archimède...., etc. Les Romains poursuivent avec succès leur projet de conquête universelle; la destruction de Carthage leur facilite cette entreprise. Guerres contre *Jugurtha* et *Mithridate*. La *Judée*, l'*Egypte*, l'*Assyrie*, la *Grèce*, les *Espagnes*, les *Gaules*, la *Germanie* et la *Grande-Bretagne* deviennent provinces romaines. Batailles de *Pharsale* et d'*Actium*. Auguste, empereur. Naissance et mort de J.-C. Règne des douze Césars; des empereurs romains, Trajan..., etc. Constantin, ou la paix de l'Église : cet empereur embrasse la religion chrétienne. *Sapor* règne en Perse 70 ans. Au quarante-huitième siècle on place la division du grand Empire Romain, en Empire d'Orient et en Empire d'Occident. *Théodose-le-Grand*. Fondation du royaume d'Espagne. Fondation de la Monarchie Française, en 420 de l'ère chrétienne, par Pharamond, premier roi de France. Attila, roi des Huns. Venise bâtie. *Théodoric*, roi des *Goths*. *Totila*. L'Italie est gouvernée par 22 rois lombards jusqu'à *Didier*. Code de Justinien au cinquantième siècle; *Bélisaire* et *Narsès*, généraux de Justinien. Cinquante-unième siècle. *Mahomet* naît à la *Mecque*, et prêche sa doctrine. *Hégire*, ou fuite de *Mahomet*, le 16 juillet de l'an 622 après J.-C. Jérusalem prise par les Musulmans. Siége de Constantinople. Les Sarrasins fondent l'Empire d'Orient. Paul-Luc *Anafesta*, premier doge de Venise, en 709. *Eric* V, roi de Suède; *Pélage*, roi de Léon. *Charlemagne* met fin à la domination des *Lombards* en Italie; il fait prisonnier leur roi, *Didier*, dans Pavie, en mai 774 après J.-C. Rétablissement de l'Empire d'Occident : *Charlemagne*, empereur; sa mort. Les Normands envahissent la France; ils se retirent chargés de butin. Cinquante-quatrième siècle. Temps d'ignorance et de superstition; la science reléguée dans les monastères. Boleslas, premier roi de Pologne. Temps des croisades. Fondation du royaume de Jérusalem. Les ordres militaires; les Chevaliers de Rhodes, les Templiers, l'Ordre Teutonique. Cinquante-cinquième siècle. *Etienne*, premier roi de Hongrie; Ramire, du royaume d'Aragon. Royaume de Bohême.

Cinquante-sixième siècle. Roger, premier roi de Naples; Alphonse, premier roi de Portugal. Cinquante-septième siècle. *Ottoman* premier, empereur des Turcs en 1209 après J.-C., établit son empire à Constantinople, sur les ruines de celui des Grecs. Vêpres siciliennes. Bataille de *Bovines*. Saint-Louis, ou la huitième croisade. Les croisés se rendent maîtres de Constantinople par escalade, le 12 avril 1024; ils élisent empereur *Baudouin*, comte de Flandres. Les Grecs s'emparent de Constantinople, la nuit du 25 juillet 1261, et mettent fin à la domination des Francs à *Constantinople*, dont ils avaient été maîtres environ 57 ans. C'est au cinquante-huitième siècle, sous le règne de l'empereur *Venceslas*, que la poudre à canon fut inventée. Jubilé centénaire accordé par Boniface VIII. Le Saint-Siége transféré à Avignon. Destruction des Templiers. Bajazet, empereur des Turcs, vaincu par *Tamerlan*. Premier doge à Gênes, en 1339 après J.-C. Au cinquante-neuvième siècle, *Christophe Colomb*, génois, découvre le Nouveau-Monde; *Améric Vespuce* donne son nom à ce grand continent. *Swan*, ou Jean Basilowitz, premier *Czar* de Russie en 1550. Les Empires d'Orient ou d'Occident ont encore leurs empereurs; la maison d'Autriche, en la personne d'*Albert* II, donne des empereurs à l'Empire d'Occident. *Constantin Paléologue*, dernier empereur d'*Orient*. *Mahomet* II, empereur des Turcs, se rend maître de *Constantinople* en 1453, le 29 mai. Invention de l'imprimerie. Soixantième siècle. Restauration des lettres en France. Siècle de Léon X, ou les beaux arts cultivés dans Rome. *Rhodes* prise par les Turcs, sur les Chevaliers de Jérusalem. *Philippe de Villiers de l'Isle-Adam*, premier grand-maître de *Malthe*. République de Hollande, en 1570. Soixante-unième siècle. Alors fut perfectionné l'art de la navigation, de l'attaque et de la défense des places. *Christine*, reine de Suède. Règne de *Louis-le-Grand*. *Charles* premier, décapité en *Angleterre*; *Cromwel*, protecteur, meurt; *Charles II* rétabli; *Jean Sobieski*, en *Pologne*. Siége de *Vienne*. Révocation de l'édit de *Nantes*. Soliman, chez les Turcs; Charles XII, en Suède; *Pierre-le-Grand*, en Russie; *Frédéric premier*, roi de Prusse en 1701. La régence; Louis XV; Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice-reine; Joseph II; Louis XVI. Les Anglo-Américains secouent le joug; leur indépendance est reconnue. Révolution Française. Empire Français; Napoléon-le-Grand. Réunion de Venise, de Gênes, de la Westphalie, de la Toscane, du Piémont, de la Hollande, de Brême, de Lubeck, de Hambourg, de *Rome* et de l'*Etat ecclésiastique*..., etc., etc. à l'Empire Français. Confédération du Rhin. Guerre contre les révoltés en *Espagne* et en *Portugal*. Guerre contre l'Angleterre. Guerre de la Russie contre les Turcs. Troubles *violens* en Amérique, dans les possessions espagnoles, en 1811.

DES SEPT SAGES DE LA GRÈCE,

ET DU PORTIQUE D'ATHÈNES.

TABLEAU représentant *Thalès*, *Solon*, *Chilon*, *Pittacus*, *Bias*, *Cléobule*, et le *Portique d'Athènes*.

LA sagesse mondaine s'est toujours fait un devoir d'élever des autels qu'elle consacre aux grands hommes qui furent la gloire et l'ornement de la patrie. Pour mériter les honneurs de cette apothéose, elle ne veut que des vertus selon le monde : elle voit des sages, partout où elle voit des hommes extraordinaires, maîtriser leur siècle par le génie, le mépris des grandeurs et des richesses, et par la pratique d'une philosophie peu commune : elle juge des hommes quelquefois plus par leurs paroles que par leurs actions ; et c'est assez pour elle que les héros qu'elle admire aient étonné le monde, pour qu'elle brûle l'encens de l'admiration sur les autels de la reconnaissance. Cette sagesse mondaine immortalisa les sept Sages de la Grèce, si célèbres encore dans les siècles de lumière, ces premiers philosophes qui étudiaient et enseignaient la morale, et qui furent trouvés dignes d'être quelquefois les législateurs de leur pays, souvent les réformateurs, et toujours les modèles de toutes les vertus. Ces hommes extraordinaires, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, furent regardés, lorsqu'ils existaient, comme des sages par excellence ; on leur éleva des statues ; on les regarda comme les vrais amis de la sagesse, et telle fut sans doute l'importance des services qu'ils rendirent à la patrie, la bonté des principes qu'ils professèrent, et la sublimité de leur philosophie, que l'on fut très-embarrassé pour leur donner la place qu'ils méritaient d'obtenir. L'antiquité, craignant de se laisser guider par une injuste préférence, offrit leurs portraits à la postérité, mais autour d'un cercle, pour désigner qu'ils étaient égaux en vertus, en science, en renommée. Le triangle placé au centre de ce cercle désignait bien cette égalité de sagesse qui pose sur la même ligne, et le sage qui fut roi, et le sage qui ne fut que philosophe, et le législateur éclairé et l'ami des lois. Le nom des sept sages de la Grèce présente une belle nomenclature. Voyons, par leur manière d'exister, par leurs principes et leur conduite, ce qui leur mérita ce beau titre que le siècle présent, à l'exemple des siècles passés, se fait un devoir de leur accorder.

Les sept sages furent *Thalès*, *Solon*, *Chilon*, *Pittacus*, *Bias*, *Cléobule* et *Périandre*.

THALÈS. *Thalès*, dont l'existence remonte aux époques *fabuleuses*, était fils de *Cadmus* et de *Cléobuline*. Son grand-père était *Agénor*, un des premiers rois qui régnèrent sur les hommes qui avaient consenti à se donner des maîtres. Originaire de Phénicie, Thalès naquit à *Milet*, sous la 35e olympiade, l'an du monde 3348, l'an 640 avant J.-C. Dès sa jeunesse il voyagea chez les peuples alors célèbres : les prêtres de Memphis lui apprirent la géométrie,

l'astronomie et la philosophie. A son tour il apprit à ses maîtres le moyen de mesurer exactement la hauteur des immenses pyramides, en comparant l'ombre qu'elles formaient à midi avec l'ombre d'un corps mathématiquement mesuré. *Amasis* était alors roi d'Égypte; il eût voulu fixer Thalès dans sa cour, mais ce sage voulait jouir en paix de sa liberté philosophique; il quitta *Memphis*, et revint dans sa patrie répandre les trésors de la science qu'il avait amassés pendant le cours de ses voyages. Tranquille dans le sein de ses foyers, il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'astronomie. Ce fut lui qui le premier prédit les éclipses de soleil et régla le cours des astres; il soutint que l'eau était le principe de toutes choses; que le monde avait une ame, et qu'il était rempli d'esprits. Ce fut lui qui remarqua le premier le changement des temps, et qui divisa l'année en 365 jours. Non content d'étudier la nature dans le livre de l'expérience et de l'observation, il pratiqua la sagesse, se fit remarquer par sa prudence et sa modération. Ses contemporains lui donnèrent le titre de *sage*, et le placèrent au rang des sept sages de la Grèce. A l'âge de 90 ans il mourut subitement dans l'amphithéâtre où il regardait combattre des athlètes. Il expira tranquillement la LVIII[e] olympiade, vers l'an 545 avant J.-C. On ignore si ce philosophe fut marié. Il avait composé divers Traités en vers sur plusieurs parties de la physique des anciens, dont il avait agrandi les découvertes et posé les premiers principes positifs.

SOLON. *Solon*, comme législateur, comme philosophe, comme citoyen, a mérité la palme de la sagesse; son nom est également célèbre chez les anciens et chez les modernes. Fils d'*Execestide*, il naquit à *Athènes*, la deuxième année de la XXXV[e] olympiade, l'an 639 avant J.-C. Ses ancêtres lui avaient laissé pour héritage ce qui flatte la vanité. Son origine était illustre, mais sa fortune était médiocre, et ne répondait point à l'éclat de sa naissance.

A l'exemple des philosophes de son temps, il voyagea dans toute la Grèce, et profita des leçons de l'expérience, des erreurs et des vertus des hommes. Il revint dans sa patrie à cette époque où les citoyens, divisés entre eux, voulaient, les uns un gouvernement populaire, les autres un gouvernement oligarchique. *Solon* parut à *Athènes*, et telle fut la bonne réputation dont il jouissait, que tous les partis se réunirent pour le nommer *Archonte*, c'est-à-dire *préteur*, ou *gouverneur d'Athènes*. Bientôt après, on lui confia le noble emploi de donner des lois à sa patrie. Législateur, il obtint le suffrage de la multitude, et sut plaire à tous les partis. Un instant, les Athéniens reconnaissans voulurent lui donner le titre de roi, mais il se contenta de celui d'*Archonte*, et s'empressa de remplir les obligations de cette importante dignité. Il prit le peuple sous sa protection, annulla les lois de *Dracon*, à l'exception de celles contre les meurtriers; il divisa les citoyens en quatre tribus, et voulut que les pauvres eussent, comme les riches, le droit d'opiner dans les affaires publiques. Il donna un nouveau lustre à l'Aréopage, fixa le nombre des juges à quatre cents, chargea les membres de l'Aréopage du soin de veiller sur les arts, les manufactures; de demander à chaque citoyen compte de sa conduite, et de punir ceux qui ne travailleraient point. Il fit les plus beaux réglemens en faveur des guerriers morts pour la défense de la patrie; il accorda à leur veuve et à leurs enfans les plus beaux priviléges. Il décerna la peine d'in-

famie contre les prodigues et les ingrats qui refusaient de nourrir leur père et leur mère, et ne fit point de lois contre le parricide, parce qu'il ne croyait pas qu'il pût y en avoir.

Solon aimait sa patrie; il se déclara l'ennemi de ce *Pisistrate*, son parent, qui avait de brillantes qualités, mais qui voulait régner, et qui, par adresse ou par force, se rendit maître d'*Athènes*, et gouverna le peuple en despote.

Pisistrate ayant usurpé la souveraineté, *Solon* abandonna sa patrie, passa en *Chypre*, et de là à la cour de *Crésus*. Il alla ensuite en *Cilicie*, où il bâtit une ville qu'il appela *Solos*, de son nom. Envain *Pisistrate*, qui estimait ce grand homme, l'invita au retour par des lettres pressantes. *Solon* persista dans sa résolution, et se contenta de lui écrire ces mots: « Rendez la liberté à votre patrie; autrement, n'espérez pas de me revoir jamais. »

Solon mourut dans son exil, âgé de 80 ans, la deuxième année de la LVI[e] *olympiade*, l'an 559 avant J.-C. Il avait acquis cette haute réputation qui le fit mettre au nombre des sept sages de la Grèce. Athènes lui érigea une statue.

CHILON. Né à *Lacédémone*, *Chilon* eut les vertus des anciens *Spartiates* et les talens des magistrats les plus éclairés. Telle était sa modestie, qu'il fut long-temps sans être élevé à la dignité d'*Éphore*. Son frère lui reprochait un jour de n'avoir rien tenté pour acquérir cette dignité. Le sage *Chilon* lui répondit : « Si, comme vous, je ne suis point *éphore*, c'est que je sais endurer les injures, et que vous ne le savez pas. » Cependant il fut revêtu de cet emploi honorable, qui le rendit l'inspecteur ou le surveillant de toute la république, vers la LVI[e] olympiade, et 556 ans avant J.-C. Ce fut lui qui donna les *éphores* pour adjoints aux rois de *Lacédémone*. Toujours bon, toujours juste, toujours magnanime, *Chilon* mena une vie conforme à ses principes : avancé en âge, il se réjouissait de ce que dans toutes ses actions il ne s'était jamais écarté de la raison.

Chilon voyagea avec *Epiménide*. L'île de Crête alors admira ces deux hommes extraordinaires, à qui la postérité a donné le nom de sages. De retour à *Lacédémone*, il exerça, comme auparavant, sa place d'*éphore*. Il mourut d'un excès de joie, en *Elide*, en embrassant son fils qui avait remporté le prix du *Ceste* aux jeux olympiques.

PITTACUS. *Hyrrhadius*, originaire de *Thrace*, avait donné le jour à *Pittacus*, né à *Mytilène*, ville de l'île de *Lesbos*, dans la XLII[e] olympiade, l'an du monde 3376. *Pittacus* avait embrassé la carrière glorieuse des armes : commandant en chef les armées de la *république*, il chassa de sa patrie le tyran *Méléagre*, et se battit en combat singulier avec ce *Phrynon* qui, *aux jeux olympiques*, avait remporté le prix du *Pancrace* (exercice gymnique formé de la lutte simple et de la lutte composée) : ayant enveloppé son ennemi avec un filet qu'il tenait caché sous un bouclier, *Pittacus* tua son adversaire, et acquit ainsi à sa patrie le territoire d'*Achille*. Ses concitoyens, par reconnaissance, lui donnèrent la souveraineté de leur ville. Il gouverna les peuples confiés à ses soins, avec sagesse, avec justice, avec bonté : il fut le père des malheureux, l'ami des sages, le bienfaiteur de tous. Il gouverna pendant dix ans, et abdiqua. Onvoulut le forcer à recevoir en don plusieurs milliers d'arpens de terre, il ne voulut en accepter que cent, pour ne pas exciter l'envie de ses concitoyens : il refusa l'or que

Crésus, roi de *Lydie*, lui fit offrir. *Tyrrhée*, son fils, se trouvant à *Cumes*, fut tué dans la boutique d'un *barbier*. On arrêta le coupable, qui fut envoyé garrotté à *Pittacus*, qui pardonna au criminel, en disant que la clémence était préférable aux remords de la vengeance. Il avait épousé la sœur de *Dracon;* cette femme ne le rendit pas heureux. Aimé du peuple, regretté de toutes les classes de citoyens, il mourut âgé de 70 ans, sous la LIIe olympiade.

BIAS. *Bias* eut pour père *Teutamus* qui était philosophe. *Priène*, ville de *Carie*, l'avait vu naître. Il vivait sous le règne d'*Haliattes*, roi de *Lydie*, vers la XLIIe olympiade, 608 ans avant J.-C. *Bias* fut vraiment sage, généreux, humain, désintéressé; il pratiqua toutes les vertus qui font les grands hommes, et acquit une si brillante renommée, que ce fut à lui que l'*oracle* de *Delphes*, consacré à *Apollon*, fit remettre ce *trépied* d'or ou d'airain que des pêcheurs de *Messine* avaient trouvé dans leurs filets, avec cette inscription : *au plus sage.*

L'histoire a consacré à l'immortalité une des actions bienfaisantes de *Bias*. « Des filles de qualité de *Messine* avaient été prises par des *pirates* qui enlevèrent le vaisseau où elles s'étaient embarquées. Notre philosophe les racheta, les fit venir chez lui, et eut le même soin de leur éducation et de leur entretien que si elles eussent été ses propres filles. Quelque temps après, leurs parens, informés de cet événement, les envoyèrent chercher, en faisant porter à *Bias* ce qu'il avait déboursé pour leur rançon, avec autant d'argent qu'il en fallait pour la dépense qu'elles avaient faite en sa maison : mais il ne voulut recevoir ni l'un ni l'autre, et les renvoya sans rançon, avec une magnificence digne d'un roi plutôt que d'un philosophe.»

On raconte que lors du siége de *Priène*, les habitans ayant obtenu de sortir de la ville avec les richesses qu'ils pourraient emporter, les riches se chargèrent de ce qu'ils avaient de plus précieux. *Bias* sortait de *Priène* les mains vides. Quelqu'un lui demanda ce qu'il avait fait de son argent : « J'emporte *avec moi*, répondit-il, tout ce que j'ai de plus précieux : *omnia mecum porto.*»

Bias était religieux; il détestait les hypocrites et les méchans. Il était éloquent, et mourut dans sa patrie, victime de son zèle, en plaidant, avec trop de chaleur, pour un de ses amis. La ville de Priène lui fit de magnifiques obsèques, et lui éleva un mausolée. La postérité lui a donné le nom de *sage.*

CLÉOBULE. Plusieurs contrées se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à *Cléobule*, fils d'*Evagoras*. Selon quelques-uns, la ville de *Linde* fut sa patrie; selon d'autres, la *Carie* le vit naître.

Cléobule était bien fait, brave, éloquent et passionné pour les arts et les sciences. Ami et contemporain de *Solon*, il fut en *Égypte* apprendre la philosophie. On dit qu'il renouvela le temple de *Minerve* qui avait été construit par *Danaüs*. *Cléobule* composa des chants et des questions énigmatiques jusqu'au nombre de trois mille vers : il eut une fille nommée *Cléobuline*, qui hérita de ses talens pour les énigmes, et qui en fit de très-ingénieuses. Cette jeune personne avait, dit l'histoire, l'esprit délicat, une figure heureuse, un jugement solide, une douceur charmante. Son père mourut âgé de 70 ans, vers la LVe olympiade.

PÉRIANDRE. *Corinthe* et la postérité ont placé *Périandre* parmi les sept sages de la Grèce.

Par quelles vertus a-t-il mérité cet honneur? On cherche encore les motifs qui portèrent le siècle de *Périandre* et les siècles suivans à donner le beau nom de *sage* à un homme qui usurpa la souveraineté, opprima son pays, et se montra cruel, barbare et dénaturé.

On pourrait répondre, pour justifier le temps passé et le temps présent de ce jugement singulier, que *Périandre* sut bien dire, mais qu'il ne sut pas bien faire. On loue les belles maximes dont ce sage orna ses ouvrages, mais on blâme ses actions qui les démentent.

Pour gouverner, il suivit les conseils que lui donna *Trasybule*, tyran de *Milet*, qu'il avait consulté sur l'art de régner. Ce dernier n'ayant voulu rien répondre sur cette question aux envoyés de *Périandre*, les mena dans un champ, où il arracha les épis qui passaient les autres en hauteur. Les envoyés ayant rapporté cette action à leur maître, *Périandre* saisit le sens de cette réponse; il se fit aussitôt entourer d'une garde fidèle, et fit mourir tous les plus puissans d'entre les *Corinthiens*.

Périandre, un jour de fête solemnelle, fit arracher, sur la tête et sur le sein des dames de *Corinthe*, tous les bijoux qu'elles portaient, pour en faire faire une statue qu'il avait vouée s'il remportait le prix aux jeux *olympiques*.

Périandre, dit-on, commit un inceste avec sa propre-mère, tua sa femme *Melisse*, accusée par des concubines, qu'il fit brûler ensuite, parce qu'elles avaient calomnié son épouse. Les habitans de *Corcyre* ou *Corfou* ayant tué un de ses enfans nommé *Lycophson*, il en conçut une si vive douleur, qu'il punit, par les plus cruels supplices, ceux qu'il en croyait les auteurs; il envoya 300 petits enfans au roi de *Lydie*, pour en faire des *eunuques*: mais le ciel, plus juste, inspira des sentimens de justice aux habitans de Samos, qui les délivrèrent. *Périandre* mourut âgé de 80 ans, un an avant la XLIX[e] olympiade.

Il se montra, dit-on, aussi barbare pour lui-même qu'il l'avait été pour les autres. On prétend que, voulant qu'après sa mort on ignorât ce que son corps était devenu, il s'avisa de cet expédient: « il indiqua à deux jeunes gens un chemin où ils devaient se trouver pendant la nuit, en leur ordonnant d'assassiner et d'enterrer le premier qui viendrait à leur rencontre; ensuite il en instruisit quatre autres qui devaient aussi tuer et enterrer ces deux hommes qu'ils devaient trouver sur le chemin; enfin il en nomma plusieurs autres qui devaient aussi tuer ceux-là. Il fut tué ainsi, s'étant présenté à la rencontre des deux qu'il avait envoyés les premiers. »

Périandre fut poëte, et composa plus de dix mille vers; il établit en principe, que le moyen de vivre heureux était de régler sa conduite, de réprimer ses passions, et de régner par la douceur plutôt que par la force. Pourquoi *Périandre* n'a-t-il pas mis en pratique ces belles maximes qui font aujourd'hui sa gloire et le placent parmi les sept sages? C'est que, comme le dit Socrate: « il sut bien dire, et ne sut pas bien faire. »

Périandre se plaignait un jour des maux inséparables de la royauté; on lui conseillait d'abdiquer. Non, répondit-il aussitôt: « je ne dois pas abdiquer, car il n'est pas moins dangereux d'abandonner le suprême pouvoir que de le garder. »

Plutarque, dans le Banquet des sept *sages*, prétend que sur la fin de ses jours il se

repentait d'avoir écouté les conseils de Trasybule; qu'il revint à la vertu qu'il aimait, et qu'il gouverna avec sagesse. L'histoire rappelle avec plaisir ces paroles mémorables : « Les rois doivent être environnés de bienveillance au lieu de gardes. »

Après avoir offert à nos lecteurs la gravure qui représente les traits des sept sages de la Grèce, nous avons jugé nécessaire de donner une idée du Portique d'Athènes.

DU PORTIQUE D'ATHÈNES.

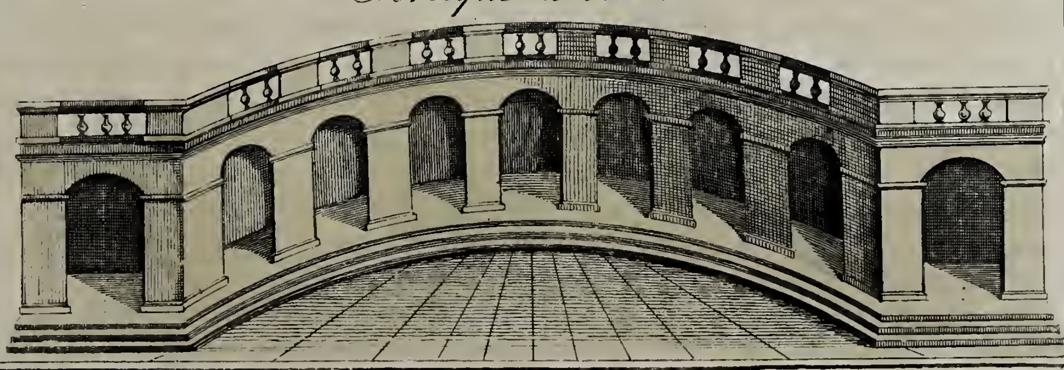
Le *Portique* était un vaste bâtiment régulier en forme circulaire, où l'on pouvait se mettre à l'abri de la chaleur et des injures de l'air. C'est là qu'à de certaines heures du jour, les philosophes de la Grèce, entourés de leurs disciples, donnaient publiquement leurs leçons ; c'est là qu'ils disputaient entre eux sur l'existence, la forme et la variété des êtres, sur la matière, sur le monde, et particulièrement sur les opinions métaphysiques. Le *Portique*, à *Athènes*, devint célèbre par les talens et les vertus des sages qui le fréquentaient, par le grand nombre de disciples qui les écoutaient, et par les étrangers qui venaient de toute part pour s'instruire à l'école des *sophistes*, des *dialecticiens* et des *philosophes*.

C'était une chose intéressante et curieuse que d'entendre ces philosophes établir leurs systèmes, les défendre avec opiniâtreté, s'attacher leurs disciples par la force de l'éloquence, le charme de leurs opinions et la solidité de leurs raisonnemens. Un principe établi dans une *école* était souvent renversé dans une autre : les disciples prenaient parti pour le maître, et les sciences physiques et morales obtenaient tous les jours un nouveau dégré de perfection. Le *Portique* était un lieu où se cultivaient avec succès l'éloquence de la tribune, et le bel art des discussions que la saine logique et la savante théorie de vrais principes philosophiques doivent toujours diriger.

Tableau des sept Sages de la Grèce, et du portique d'Athènes

PÉRIANDRE
PITTACUS
THALÈS
CHILON
CLÉOBULE
BIAS
SOLON

Portique d'Athenes



J. G. de St Sauveur del.

LES HOMMES CÉLÈBRES DE LA GRÈCE.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronique, naquit à Athènes l'an 469 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les Graces, qui étaient très-belles. Criton, ravi de la beauté de l'esprit de Socrate, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie. Il eut pour maître le célèbre Archelaüs, qui conçut pour lui toute l'amitié qu'il méritait. Il commença par l'étude de la physique. Le jeune philosophe porta les armes, comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions, dans lesquelles il se distingua par son courage et son dévouement : il sauva la vie à Alcibiade et à Xenophon. Nommé sénateur, il assistait en cette qualité à l'assemblée du peuple ; on voulait condamner un innocent, le peuple demandait sa mort et les sénateurs étaient épouvantés ; Socrate refusa de prononcer, malgré les menaces et les clameurs de la multitude. Socrate aimait la propreté, mais détestait la pompe et l'appareil du luxe ; le faste de la sagesse lui paraissait une ostentation plus ridicule que le faste de l'opulence. Une des qualités les plus marquées de Socrate, était la tranquillité d'ame, que nul accident ne pouvait altérer ; il ne se laissait jamais emporter par la colère. Sa femme exerça sa patience ; elle la mit aux plus rudes épreuves, par son humeur bizarre, violente et emportée. Un jour, après qu'elle l'eut injurié pendant long-temps, elle lui jeta un pot d'eau sale sur la tête. « Oh ! je savais bien, dit Socrate, qu'après l'orage vient la pluie. » Il était très-laid et plaisantait le premier sur sa laideur. C'est principalement à ce philosophe que la Grèce fut redevable de sa gloire et de sa splendeur ; il eut pour disciples les hommes les plus célèbres en tout genre, tels qu'Alcibiade, Xenophon, Platon, etc. Il n'avait point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heures marquées pour ses leçons : c'était un sage de tous les temps et de toutes les heures, le mortel digne d'être proclamé sage par tous les oracles. Il forma une école de morale bien supérieure à toutes les écoles de physique ; mais il s'expliquait trop librement sur les affaires de la religion. Il se fit des ennemis qui engagèrent Aristophane, auteur comique, à le jouer en plein théâtre. Enfin il se trouva un infame délateur, nommé Melitus, qui présenta contre lui plusieurs chefs d'accusation ; il fut obligé de se défendre devant les juges, qui étaient au nombre de 501 ; il y en eut 281 qui votèrent contre lui, et 220 pour lui : on déclara qu'il était coupable, et on lui laissa le choix de son supplice. Il répondit que « puis-» qu'on le laissait le maître de son châtiment, il se condamnait, pour avoir toujours » instruit les Athéniens, à être nourri le reste de ses jours dans le Prytanée, aux frais » de la République. » Les juges irrités ordonnèrent qu'il boirait du jus de ciguë. Alors Socrate marcha avec fermeté vers la prison, au milieu de ses amis. Appollodore, l'un

d'eux, lui témoignait sa douleur de ce qu'il mourait innocent. Socrate lui répondit : « Voudriez-vous que je meure coupable ? » Arrivé dans la prison, il but la coupe de la ciguë avec la plus grande fermeté, et lorsque ses jambes commencèrent à fléchir, il se coucha sur son lit et expira vers le mois de juin de l'an 399 avant J.-C., âgé de 70 ans. Erasme disait qu'autant de fois qu'il lisait la belle mort de Socrate, il était tenté de s'écrier : « O saint Socrate, priez pour nous ! » En effet, ce grand homme mourut pour avoir parlé en faveur de l'unité de Dieu.

DÉMOCRITE est né à Abdère, dans la Thrace. Ce philosophe dut son éducation à Xercès, qui logea chez son père pendant son expédition en Grèce. Ce prince, par reconnaissance, lui laissa quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Son goût pour les sciences et la philosophie le portèrent à voyager dans tous les pays ; il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse et les gymnosophistes de l'Inde. Ses voyages augmentèrent ses connaissances, mais diminuèrent son patrimoine. A son retour, ayant lu son grand *Diascome* aux magistrats de son pays, ils lui firent don de 500 talens. Démocrite fut reçu à la cour du roi Darius-Ochus, où il donna d'excellentes leçons de philosophie. On prétend qu'il riait toujours et qu'il se moquait continuellement des folies et des faiblesses humaines. Hippocrate, ce célèbre médecin à qui les Abdéritains avaient recommandé leur philosophe, pour le guérir de cette habitude de rire à tout propos, ne l'eut pas plutôt entendu parler, qu'il conçut pour lui la plus haute estime. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J.-C.

XEUXIS fut un artiste distingué dans les beaux jours de la Grèce ; il était peintre et excellait, dit-on, dans son art.

APPELLES, peintre célèbre, fils de Pithius et élève de Pamphile, était de l'île de Cos. Alexandre-le-Grand ne voulut être peint que de sa main. On prétend que ce fut lui qui fit le portrait de Campaspe, qui était sa maîtresse, et dont Alexandre était épris. Ce grand prince, instruit de la vérité, lui donna Campaspe pour épouse. Après la mort d'Alexandre, Appelles se retira en Egypte, où il fut accusé d'avoir conspiré contre l'état ; il allait être mis à mort, lorsque le coupable avoua son crime. Il se retira à Ephèse ; c'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, la plus belle image de la force des passions et le chef-d'œuvre de l'antiquité. Les anciens plaçaient Appelles à la tête de tous les peintres, soit pour les coups du génie, soit pour les graces de son pinceau ; sa touche était si délicate, que les peintres reconnaissaient ses tableaux au premier aspect. Appelles aimait la critique juste et décente et savait s'y soumettre. Du temps de Pline, des tableaux de ce grand peintre se vendaient 100,000 écus. On ignore l'année de sa mort ; il avait commencé d'être connu l'an 332 avant J.-C.

ESCHINE était né à Athènes l'an 397 avant J.-C., trois ans après la mort de Socrate, et seize ans avant la naissance de Démosthènes. Il ne fit éclater ses talens que dans un âge avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le

faire connaître. On le députa à ce prince ; gagné par l'argent du monarque, il devint le plus doux des hommes. Démosthène le poursuivit; il en résulta une lutte devant les juges; Eschine succomba et fut exilé. On dit que Démosthène, en ennemi généreux, courut après lui et l'obligea d'accepter de l'argent. Eschine fut sensible à ce procédé; il alla s'établir à Rhodes et y ouvrit une école d'éloquence. Il citait souvent ses propres harangues et celles de Démosthène; ses élèves redoublèrent leurs applaudissemens lorsqu'ils entendirent la lecture des dernières : ce fut alors qu'il dit ce mot si beau dans la bouche d'un ennemi : « Eh! que serait-ce donc si vous l'aviez entendu » tonner lui-même? » Eschine se dégoûta du métier de rhéteur et passa à Samos, où il mourut peu de temps après, âgé de 75 ans. Les Grecs avaient donné le nom des *graces* à trois de ses harangues, et ceux des *muses* à neuf de ses épîtres.

ALEXANDRE-LE-GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine, naquit à Pella 356 ans avant J.-C., la nuit même que fut consumé le temple de Diane. Il annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour; les amusemens de sa jeunesse furent des jeux héroïques; il dompta le cheval Bucéphale. A la mort de son père, Alexandre n'avait que que 22 ans; il commença ses conquêtes par la Thrace et l'Illyrie et s'empara de Thèbes. Alexandre aimait passionnément la poésie, et il portait toujours avec lui l'Illiade d'Homère. Toutes les républiques de la Grèce se soumirent au vainqueur de Thèbes. Alors Alexandre ne s'occupa plus que du projet d'accabler les Perses. L'entreprise pouvait paraître téméraire, mais le génie d'Alexandre et le courage de ses soldats devaient triompher. Bientôt l'Asie mineure fut soumise; Alexandre se rendit maître de Tarse. Darius s'étant avancé avec ses troupes, fut battu près de la ville d'Inus, l'an 333 avant J.-C. Alexandre mit le comble à sa gloire en cette journée ; il s'empara des trésors de Darius, fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfans; il les reçut avec la bonté d'un père et la magnificence d'un roi. Il poursuivit les Perses et s'empara de Tyr, passa en Judée, où il fut accueilli par le grand-prêtre des Juifs, Jaddus. Ayant réduit Gaza, il alla chercher son ennemi et le défit à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J.-C. Il se transporta successivement à Babylone, à Suze, à Ecbatanes; c'est alors qu'il apprit que Darius avait été assassiné ; il donna des larmes à cet infortuné monarque. Absolument maître de la Perse, il s'avança jusqu'à Liaxarte, où il bâtit une nouvelle Alexandrie; il soumit les Scythes, battit Porus, qu'il fit prisonnier, qu'il traita en roi et à qui il rendit ses états. Il poursuivit sa marche et faillit périr victime de sa témérité, à la prise d'une ville indienne. Après avoir bravé beaucoup de périls, il fit son entrée dans Babylone, et reçut dans cette ville tous les ambassadeurs du monde; mais alors il se livra au luxe, à la mollesse et prit les mœurs et les usages des Perses. Il mourut à Babylone, d'un excès de vin, l'an 324 avant J.-C., à l'âge de 32 ans. Alexandre eut de grandes vertus et de grands vices; mais la postérité le place avec juste raison au rang des plus grands rois et des conquérans les plus dignes de fixer l'admiration de tous les siècles.

ÉPAMINONDAS, capitaine thébain, descendait des anciens rois de Béotie; mais

l'égal de ses concitoyens à Thèbes, il ne dut son élévation qu'à ses qualités personnelles. Il s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts, aux lettres, à la philosophie. Épaminondas passa de l'école au gouvernement de l'état; il porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains; c'est alors qu'il lia une amitié étroite avec Pelopidas. Épaminondas, élu général des Thébains, gagna, l'an 371 avant J.-C., la célèbre bataille de Leuctres, dans la Béotie. En cette journée il fit éclater toutes les ressources de son génie et toute la bonté de son cœur. Il entra ensuite dans la Laconie, à la tête de 70,000 soldats, soumit les villes du Péloponèse, fit rétablir les murs de Messine, et fut long-temps l'objet de la haine et de la colère des Lacédémoniens. Ayant triomphé de ses ennemis, qui voulaient le faire punir de ce qu'il avait, malgré la loi, gardé le commandement plus d'un mois, il porta ses armes en Thessalie et y fut toujours vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville: le général Thébain y déploya tout son génie et son courage; mais s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, il reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 364 avant J.-C., à l'âge de 48 ans. Étant près d'expirer, il demanda qui était vainqueur? « Les Thébains, » lui répondit-on. « J'ai donc assez vécu, répliqua-t-il, puisque je laisse ma patrie triomphante. » A la nouvelle de sa mort, l'armée se crut vaincue. Thèbes tomba avec le grand homme qui la soutenait de son bras et de sa tête, mais qui n'avait pu l'établir sur des fondemens solides.

ZÉNON, fondateur de la secte des *Stoïciens*, nom qui fut donné à cette secte, de celui du portique *Stoa*, où ce philosophe se plaisait à discourir. Il vit le jour à Elitum, dans l'île de Chypre. Il fut d'abord commerçant, fit naufrage, perdit une partie de la fortune de son père, se consola en lisant un Traité de Xénophon, et se mit sous la discipline du philosophe Cratès. Après avoir étudié vingt ans, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Zénon, étant fort vieux et fort infirme, tomba par hasard et se cassa le doigt; il crut que c'était un avertissement de la nature, il rentra dans sa chambre et prit du poison, dont il mourut vers l'an 264 avant J.-C. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se donner la mort. Les Athéniens firent ériger un tombeau à Zénon dans le bourg de Céramique. Ce philosophe fut un législateur rigide, qui ne voulait pas qu'un sage eût quelque chose à lui; il prétendait qu'on pouvait être heureux au milieu même des tourmens les plus affreux et malgré les disgraces de la fortune.

PLATON était né à Athènes, vers l'an 429 avec J.-C., d'une famille illustre. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brûlante; il excellait dans la poésie, la musique et la peinture. A l'âge de vingt ans il s'attacha uniquement à Socrate, qui l'appelait le *Cygne de l'Académie;* à vingt-cinq ans il eut la réputation d'un sage consommé. Platon voulut délivrer ses concitoyens de l'oppression des 30 tyrans, mais son

plan n'eut pas de succès; malgré sa bonne volonté, le peuple se livra à l'anarchie populaire, le pire de tous les gouvernemens. Platon exilé se retira chez Euclide, à Mégare, puis il voyagea, visita l'Egypte et les temples mystérieux. De retour dans son pays, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes appelé *Académie;* c'est là qu'il ouvrit son école et qu'il plut à ses élèves, par la beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation. Platon, appelé près de Denis le jeune, tyran de Syracuse, eut le noble desir de faire un homme d'un souverain; il ne put réussir, retourna en Grèce et vint se fixer à Athènes. Durant tout le cours de sa vie, il n'eut presqu'aucune attaque de maladie et échappa même à la peste, par un régime de vie sobre et frugal. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse; il mourut le jour de sa naissance, à l'âge de 81 ans, l'an 348 avant J.-C. On mit sur son tombeau cette inscription : « Cette terre couvre » le corps de Platon : le ciel contient son ame bienheureuse. Homme, qui que tu sois, » si tu es honnête, tu dois révérer ses vertus. » Platon, ce grand maître dans l'art de penser, ne le fut pas moins dans l'art de parler. Quant au système de philosophie qu'il adopta, Héraclite fut son guide pour la physique; Pythagore, pour la métaphysique, et Socrate, pour la morale.

ARISTOPHANE, poëte comique grec vers l'an 446 avant J.-C., fit jouer ses ouvrages sur le théâtre d'Athènes; il était si mordant, qu'il n'épargnait pas sa propre famille. Ses saillies remuèrent le peuple et réprimèrent les vices des grands: Socrate et Euripide ne furent point à l'abri de ses sarcasmes; il prépara de loin l'arrêt que des juges corrompus prononcèrent contre un homme vertueux. Ce poëte avait composé cinquante-quatre comédies, il ne nous en reste plus que onze: elles offrent ordinairement cette élégance, cette finesse, ce style pur et délicat, cette plaisanterie qui faisait le sel attique; mais aussi, souvent ses comédies ne furent que des satires atroces qui ne regardaient pas plus les dieux que les grands. On ignore le temps de sa mort.

MÉNANDRE, né à Athènes l'an 342 avant J.-C., se noya près du port de Pyrée, à 52 ans. Cet auteur comique, honoré parmi les Grecs du titre de Prince de la nouvelle Comédie, est préféré à Aristophane. Ses Comédies sont assaisonnées d'une plaisanterie douce, fine et délicate, sans s'écarter jamais des lois de la plus austère bienséance. De 208 comédies que ce poëte avait composées, et qu'on dit avoir été traduites par Térence; il ne nous reste que très-peu de fragmens.

DÉMOSTHÈNES eut pour père un maître de forges; il était né à Athènes, l'an 381 avant J.-C.; il n'avait que sept ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés le dépouillèrent; son éducation fut négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, et prit des leçons sous Isée et Platon, profitant des Traités d'Isocrate, qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs; il plaida contre eux à l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer et une poitrine faible étaient de puissans

obstacles à vaincre; il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi des vers sur les bords d'une mer courroucée et agitée par les vents furieux. Retiré dans son cabinet, à la lueur d'une lampe, il composa ses sublimes harangues que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques; il ranima le patriotisme des Athéniens; il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et tâcha d'inspirer à ses concitoyens la haine dont il était pénétré. L'an 358, il se trouva à la bataille de Cheronée, où il prit la fuite; il avait conseillé aux Athéniens de se battre, ce qui lui fit essuyer des désagrémens; mais son zèle patriotique ne fut point ralenti. Après la mort de ce prince, il se déclara contre Alexandre; mais il se laissa corrompre. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il vint à Athènes et continua à haranguer contre les Macédoniens; mais sa vie n'étant point en sureté, et Antipater s'étant rendu maître de la Grèce, il se retira à Calaurie, dans un asile inviolable consacré à Neptune; mais voyant que cet asile n'était pas même respecté, il tira de son écritoire une plume, comme pour écrire, et il avala le poison qu'elle contenait et qu'il réservait pour cet usage, l'an 322 avant J.-C. Démosthènes passe avec raison pour le prince des orateurs. La meilleure édition de ses Harangues est celle de Francfort.

ARCHIMÈDE, d'une famille illustre de Syracuse et parent d'Hiéron, qui en était roi, préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettait. Hiéron, son ami et son souverain, conversait journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivait. Il inventa les miroirs ardens, dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus, qui assiégeaient Syracuse. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien, est d'avoir inventé des machines et des batteries, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places. Comme il s'occupait de tous les moyens de sauver sa patrie, et qu'il méditait profondément sur la solution d'un problème, ignorant que la ville était prise, il fut tué par un soldat qui le perça de son épée, l'an 208 avant J.-C. Marcellus, en apprenant cette mort, éprouva une vive douleur; il traita ses parens avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau sur lequel on voyait un cylindre et une sphère. On doit à Archimède la vis inclinée, encore appelée de son nom; on lui attribue la poulie mobile et la sphère.

ARISTOTE, surnommé le *prince des philosophes*, naquit à Stagyrt, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C.; son père était médecin. Aristote, dans sa jeunesse, dissipa son bien, se livra à la débauche et prit le parti des armes; il fut ensuite obligé de faire un petit trafic de poudre de senteur et de vendre des remèdes; mais s'étant rendu à Athènes, il entra dans l'école de Platon et en fut l'ame et la gloire. Continuellement livré au travail, il mangeait peu et dormait encore moins. Aristote eut bientôt surpassé tous ceux qui étudiaient avec lui; on ne l'appelait que l'*esprit* ou l'*intelligence*. Platon, à ce qu'on dit, était secrètement jaloux de ses progrès, et lorsqu'il mourut,

il laissa le gouvernement de son académie à son neveu. Aristote se retira alors à Atarne. Alexandre-le-Grand ayant atteint sa quatorzième année, Philippe, son père, appela Aristote pour le lui confier. Les espérances de Philippe ne furent point trompées; le maître apprit à son disciple toutes les sciences dans lesquelles il excellait. Alexandre disait aussi qu'il était redevable à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre. Lorsqu'Alexandre se disposa à ses conquêtes, Aristote se retira à Athènes; les Athéniens lui donnèrent le Lycée pour ouvrir une école. Il donnait ordinairement ses leçons en se promenant, ce qui fit appeler sa secte la *secte des Péripatéticiens.* D'après le conseil d'Alexandre, Aristote se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et son élève lui envoya 800 talens pour la dépense que cette étude exigeait, et lui donna un grand nombre de pêcheurs et de chasseurs. Aristote, au comble de la gloire, fut attaqué par l'envie; on l'accusa comme Socrate; effrayé, il prit la fuite et mourut loin de sa patrie, d'un poison qu'il avait pris, selon les uns, et d'une colique, selon d'autres, l'an 322 avant J.-C., à 63 ans. Deux ans après la mort d'Alexandre son élève, les Stagyrites enlevèrent le corps de ce grand homme, lui dressèrent des autels et lui consacrèrent un jour de fête. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, et parvint après sa mort à l'empire des esprits et des opinions; il fut long-temps le seul oracle des oracles, et peut-être qu'il est trop dédaigné de nos jours.

DIOGÈNE (*le Cynique*), né à Synope, ville de Pont, fut un philosophe impudent, dont les mœurs étaient répréhensibles, qui fit de la fausse monnaie, embrassa la doctrine d'Antisthène par singularité, s'enferma dans un tonneau, brava l'opinion publique, se distingua par des originalités, par des actions extravagantes et des bons mots. Il se vendit à un noble de Corinthe, fut précepteur de ses enfans et vieillit et mourut dans la maison de ses élèves, l'an 320 avant J.-C., à 96 ans. Ses amis lui firent des obsèques magnifiques, quoiqu'il eût demandé avant sa mort, d'être jeté à la voirie. Les habitans de Synope lui érigèrent une statue. Son tombeau fut orné d'une colonne sur laquelle on mit un chien de marbre; c'était à cet animal qu'on comparait les cyniques, parce qu'ils aboient après tout le monde.

ÉPICURE naquit l'an 342 avant J.-C., à Gargetium dans l'Attique de parens obscures, et Restrata, mère du philosophe, était une de ces femmes qui courent les maisons pour exorciser les lutins. Son fils la suivait, mais dès l'âge de 13 ans il eut du goût pour le raisonnement et quitta le bourg de Théos, où il demeurait, pour se rendre à Athènes. Un grammairien lui récitait ce vers d'Hésiode : « Le chaos fut produit » le premier de tous les êtres. » « Et qui le produisit? lui demanda Epicure, puisqu'il » était le premier. — Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philo- » sophes qui le sachent. — Je vais donc chez eux pour m'instruire, reprit l'enfant, » et dès-lors il cultiva la philosophie. Epicure, après avoir voyagé, établit son école dans un beau jardin, et il philosophait avec ses amis et ses disciples. Il charmait les uns et les autres par des manières pleines de graces et par une douceur accompagnée

de gravité. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce; l'Egypte même envoyait rendre hommage à son mérite. L'école d'Epicure fut un modèle de la plus parfaite société: ses disciples vivaient en frères; ceux qui étaient riches donnaient à ceux qui étaient pauvres, et les pauvres étaient reconnaissans envers les riches. La doctrine que ce grand philosophe leur enseignait, était que le bonheur de l'homme est dans la volupté, non des sens et du vice, mais de l'esprit et de la vertu; la physique d'Epicure n'a point obtenu les éloges des sages; mais sa morale a trouvé des admirateurs dans tous les siècles. L'idée qu'il a donnée de la divinité n'était pas digne de Dieu; mais les préceptes de sagesse qu'il voulait graver dans le cœur des hommes lui ont mérité tous les suffrages. Epicure fut calomnié dès son vivant et après sa mort; mais les hommes éclairés lui rendent aujourd'hui la justice qu'il mérite. Ce philosophe a composé beaucoup d'ouvrages; il ruina sa santé à force de travailler, et mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 ou 271 avant J.-C., d'une rétention d'urine, après avoir souffert des douleurs incroyables sans se plaindre. Sa secte suivit ses préceptes et ne se divisa jamais; elle vivait dans l'union et la paix; la mémoire de son fondateur lui fut toujours chère; le jour de sa naissance était célébré partout : cette fête durait un mois entier.

SAPHO était de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, excella dans la poésie lyrique : la beauté de son génie la fit surnommer la dixième muse. Deux pièces de vers qui brillent par la délicatesse, la douceur, l'harmonie, la tendresse, et les grâces de ses vers ont fait parmi nous sa réputation : elle fut libre dans ses mœurs et dans sa poésie. On dit que n'ayant pu attendrir un jeune homme de Lesbos, nommé Phaon, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans Harcananie : c'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. Elle florissait vers l'an 600 avant J.-C.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, fils de Deunome, roi de Sparte, content de la qualité de tuteur de son neveu Charilaüs, remit à ce jeune homme le gouvernement, lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant J.-C. Malgré son désintéressement et sa conduite régulière et généreuse, on l'accusa d'avoir voulu usurper la souveraineté, il ne chercha d'autre vengeance que celle d'être utile à son pays. Il le quitta pour étudier les mœurs, les usages, les gouvernemens de tous les peuples; il voyagea en Asie, en Egypte, et revint à Lacédémone pour lui présenter le code des lois les plus sévères et les plus justes. La patrie de Lycurgue était en confusion, le peuple était audacieux et le gouvernement despotique; il voulut tout réformer, et après avoir consulté les dieux, disposé les esprits, il établit les lois les plus belles et les plus sages; on n'eut à lui reprocher que celles qui permettaient aux jeunes filles de danser toutes nues dans certaines fêtes, et celle qui ordonnait de mettre à mort les enfans qui viendraient au monde estropiés, ou annonçaient un tempérament faible. Le principal but de Lycurgue fut de former des hommes pour les exercices du corps; il voulut que la jeunesse fût docile, adroite, courageuse et incapable de fuir devant l'ennemi. Ce sage législateur voulant engager le peuple à ne rien changer aux lois qu'il leur avait données, et à les conserver

soigneusement jusqu'à son retour, quitta Sparte, et se retira dans l'île de Crête où il se donna la mort, après avoir ordonné que son corps serait brûlé et ses cendres jetées au vent. Lacédémone conserva long-temps ses mœurs et ses lois.

HÉSIODE, poëte grec, contemporain d'Homère, élevé à Ascra en Béotie, naquit à Cumes en Eolide. Il est le premier des poëtes qui se soit occupé à chanter les travaux rustiques et les charmes de la campagne : il intitula son poëme, *les Ouvrages et les Jours;* et s'il laissa quelque chose à desirer dans l'exécution, il ouvrit la carrière, et servit de modèle à Virgile. Les autres ouvrages d'Hésiode, sont la Théogonie ou la Généalogie des Dieux, et le Bouclier d'Hercule. La première de ces productions doit être regardée, avec les écrits d'Homère, comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des Anciens, et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux.

HOMÈRE, le prince des poëtes, le père de la poésie grecque, le génie le plus sublime de l'antiquité, le patriarche de la littérature, florissait vers l'an 300 après la prise de Troie, et 980 ans avant J.-C. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour, et cependant, dès son vivant ce poëte n'avait pas un asile : comme nos troubadours du midi de la France, on vit Homère parcourir toute la Grèce, et demander l'aumône en chantant des fragmens de ses ouvrages; mais on ne peut révoquer en doute les grandes connaissances d'Homère, et que dans sa jeunesse il n'eût fait de bonnes études, ou dans ses voyages d'utiles observations. Homère, ce beau génie qui plaît toujours et sera toujours beau comme les cieux, les mers et la nature, nous a laissé deux poëmes immortels, l'ILLIADE et l'ODYSSÉE. Le premier a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs. Le second est le récit épique dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse après la prise de Troie. Ces deux ouvrages sont, la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnaissante envers le poëte qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples comme aux dieux et aux héros; il en avait un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Homère, dit-on, mourut à Athènes, l'an 920 avant J.-C. Il paraît qu'il était alors dans l'indigence.

PÉRICLÈS. Xantippe, illustre citoyen de cette ville, fit élever ce grand homme dans la ville d'Athènes où il lui avait donné le jour. Il eut pour maître Zénon et Anaxagore. Périclès joignait aux avantages que lui avait donnés la nature, tout l'art et toute la finesse d'un homme fait pour dominer son siècle. Pour s'attacher l'esprit de la multitude, il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles. Il abaissa le tribunal de l'Aréopage, soutenu par le peuple qui embrassa sa cause. Il fit bannir par l'ostracisme Cimon, son concurrent, et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant quinze ans. Il chercha ensuite à se faire valoir par son courage; il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponnèse, remporta une célèbre victoire, près de Némée, contre les Sycioniens, et ravagea l'Arcadie, à la prière d'Aspasie, fameuse courtisane qu'il aimait. Ayant déclaré la guerre aux Samiens, l'an 441 avant J.-C, il prit Samos après un siége de neuf mois. Un moment il avait encouru la disgrace du

peuple; mais celui-ci se repentit : touché par ses prières, Périclès reprit le gouvernement, et mourut l'an 429 avant J.-C. Athènes lui dut sa prospérité et sa gloire. Périclès fit élever les plus beaux temples, et fit construire les plus beaux monumens qui firent l'admiration de la Grèce et du monde entier.

THÉMISTOCLE, célèbre général athénien, eut un père vertueux qu'il ne sut point imiter dans sa jeunesse : son libertinage fut si grand, que son père le déshérita. Pour effacer cette honte, il se livra tout entier au soin de se faire des amis et des partisans, et se consacra entièrement au service de son pays. Thémistocle eut l'art de prévoir les événemens, et que la bataille de Marathon n'était que le prélude des efforts des Perses contre la Grèce. Il était à la tête de la république, lorsque Xercès, roi de Perse, marcha contre Athènes. Thémistocle fut nommé général; mais, par politique, il céda le pas au général des Lacédémoniens. Xercès avait franchi le passage des Thermopyles, et se répandait dans la Phocide, mettant tout à feu et à sang. Thémistocle remua tout pour sauver sa patrie. Aristide alla au-devant de lui, quoiqu'il en eût été persécuté, et ils travaillèrent tous deux au salut de la patrie : une bataille navale remportée à Salamine par Thémistocle, et qui coûta aux Perses 200 vaisseaux, sauva Athènes et toute la Grèce. Le héros de Salamine profita de cette victoire pour persuader à ses concitoyens d'avoir une marine puissante : c'est par ses soins qu'on bâtit le port de Pyrée. Cependant ses services furent mal récompensés; on cabala contre lui, et il fut banni par la loi de l'ostracisme. Il se réfugia en Perse; mais ayant refusé de porter les armes contre sa patrie, il s'empoisonna l'an 464 avant J.-C, à l'âge de 63 ans. Thémistocle fut un grand homme d'état, qui se fit remarquer par les talens du diplomate et du guerrier, par sa prévoyance, et par un génie toujours fécond en ressources et supérieur aux événemens.

ARISTIDE fut surnommé *le juste*. Nourri dès son enfance dans les principes de Lycurgue, il eut pour rival à Athènes, le célèbre Thémistocle. On a vu que ces deux grands hommes se réunirent pour sauver la patrie. Aristide pardonna l'injustice de Thémistocle dont il avait été la victime. Les Athéniens se repentirent d'avoir banni ce grand homme, ils le rappelèrent. Aristide se trouva aux batailles de Marathon et de Salamine où il se couvrit de gloire. On ignore le lieu et le temps de sa mort. Ses vertus lui firent une réputation méritée, et le surnom de juste lui fut confirmé dès son vivant.

ÉSOPE naquit à Amorium, bourg de la Phrygie : c'est le plus ancien auteur des apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur. Il fut d'abord esclave, et fut affranchi par son maître Idon : sa laideur était rebutante, mais son esprit et sa gaîté lui conciliaient tous les cœurs. Esope voyagea beaucoup, fut accueilli à la cour des plus grands rois, où il composa et récita plusieurs de ses fables. Les Delphiens, qu'il indisposa contre lui, le précipitèrent du haut d'un rocher. Toute la Grèce prit part à sa mort. Athènes rendit hommage à l'esclave phrygien en lui élevant une statue.

SOPHOCLE, l'*Abeille* et la *Syrène attique*, naquit à Colore, bourgade de l'Attique, l'an 494 avant J.-C. Son père était maître de forges. Son coup d'essai dans le

genre dramatique fut un coup de maître. Sophocle entra en lice avec le vieux Eschyle et l'emporta sur lui; il ne se distingua pas moins par ses talens pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda l'armée de la République avec Périclès, et signala son courage en diverses occasions. Ce grand tragique partagea avec Euripide la gloire du théâtre. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort; il mourut presque nonagénaire, l'an 406 avant J.-C. Il avait été couronné vingt fois au théâtre et avait composé 127 tragédies. Des enfans ingrats osèrent avancer devant les magistrats, que leur père devait être interdit, parce qu'il était tombé dans l'enfance. Sophocle, pour toute réponse, présenta aux juges son OEdipe, qu'il venait de composer; il fut absous à l'instant.

ESCHYLE signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est plus célèbre par ses tragédies que par ses combats. C'est lui qui perfectionna la tragédie grecque que Thespis avait inventée; il donna aux acteurs un masque, un habit décent, leur fit chausser le cothurne et les plaça sur un théâtre. Eschyle régna sur la scène jusqu'au moment où Sophocle vint lui disputer la palme et l'emporta. La jalousie et le chagrin s'emparèrent de son ame; il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, où il mourut à la campagne, de la chute d'une tortue échappée des serres d'une aigle, et qui lui tomba sur la tête, vers l'an 477 avant J.-C. Eschyle avait composé 97 tragédies; il ne nous en reste plus que sept.

ASPASIE de Milet, dans l'Ionie, a laissé un nom qui a été pour quelques-uns un sujet d'éloge, et pour d'autres un sujet de blâme. Son éloquence et ses talens pour la politique, la rendirent si célèbre, que Socrate venait même à son école. Périclès l'aima passionnément et quitta sa femme pour l'épouser; elle gouverna l'esprit de ce héros et lui fit entreprendre plusieurs guerres. Après la mort de Périclès, elle aima un jeune homme obscur, que son crédit éleva aux premiers emplois de la République. Aspasie fut une femme aimable, digne d'être aimée, qui protégea les beaux-arts à Athènes, et qui concourut à la gloire de cette ville, illustrée par les sciences et les beaux-arts.

ALCIBIADES descendait d'Ajax par son père; il fut élève de Socrate: la nature, en le formant, lui avait prodigué tous les agrémens du corps et de l'esprit. Il se montra philosophe, guerrier et galant à Athènes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de Tisapherne, sage à l'école de Socrate, héros à la tête des armées. Il mourut loin de sa patrie et fut tué par les flèches des Perses, vers l'an 494 avant J.-C., dans la cinquantième année de son âge.

THUCYDIDE fut un célèbre historien grec qui était né à Kolimonte, bourg de l'Attique, l'an 471 avant J.-C. A l'âge de 15 ans, il était à Olympie quand Hérodote lut aux Grecs assemblés le commencement de son Histoire; alors le jeune homme versa des larmes d'émulation. Il étudia la rhétorique sous Antiphon, la philosophie sous Anaxagore, et l'art militaire sous les enseignes. La guerre du Péloponèse s'étant allumée, et Thucydide prévoyant qu'elle serait de longue durée, forma le projet d'en écrire

l'histoire. Comme il servait dans les troupes d'Athènes, il fut lui-même témoin oculaire de tous les événemens, jusqu'à la huitième année de cette guerre. Ayant manqué une opération qui lui avait été confiée, il fut exilé; mais il ne put oublier son ingrate patrie. C'est pendant son éloignement qu'il composa son Histoire de la guerre du Péloponèse; il ne la conduisit que jusqu'à la deuxième année inclusivement; les six qui restaient à traiter furent suppléées par Théopompe et Xenophon. Il mourut à Athènes l'an 361 avant J.-C.; il avait environ 80 ans.

HÉRODOTE, né à Halicarnasse, dans la Carie, l'an 484 avant J.-C., quitta son pays, qui était en proie à la tyrannie, pour aller chercher la liberté et le repos dans l'île de Samos. Il voyagea en Egypte, en Italie et dans toute la Grèce; il se présenta aux jeux olympiques et y lut son Histoire; elle fut si applaudie, qu'on donna le nom des neuf muses aux neuf livres qui la composent. Persécuté par les tyrans de son pays, qu'il dévoilait, il fut obligé de se retirer en Italie, où il mourut dans un âge fort avancé. Hérodote est le plus ancien des historiens grecs dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. On l'appelle le *père de l'histoire*. On y trouve tout ce qui s'est passé pendant la guerre des Perses contre les Grecs, et l'histoire des autres peuples pendant 240 ans. Son style est plein de grace et de noblesse, mais les faits ne sont pas toujours vrais.

PINDARE, le premier des poëtes lyriques, naquit à Thèbes, en Béotie, vers l'an 500 avant J.-C. Il apprit l'art de faire des vers, de Myrthès, dame grecque. Il était au plus haut point de sa réputation dans le temps que Xercès voulut envahir la Grèce : on croit qu'il mourut au théâtre, vers l'an 436 avant J.-C. Il composa de belles odes héroïques, dans lesquelles il a célébré ceux qui avaient remporté les prix aux quatre jeux solennels des Grecs, les Olympiques, les Isthmiques, les Pythiques et les Néméens. Ses Odes sont pleines de verve et d'enthousiasme; la véhémence des figures, la hardiesse des images, la vivacité des expressions, l'audace des métaphores, le sublime du style, tout concourt en lui à en faire le plus grand poëte qui ait encore paru dans le genre de l'Ode.

EURIPIDE. Salamine vit naître ce poëte tragique l'an 486 avant J.-C. Il se donna à la poésie dramatique, et ce fut dans une carrière qu'il composa ses tragédies; elles firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. Des 75 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19. Les principales sont : *les Phéniciennes*, *Oreste*, *Médée*, *Andromaque*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *les Troades*, *Electre*, *Hercule*, *Hippolyte*. Ces deux dernières pièces semblent avoir remporté le prix sur toutes les autres. Euripide excella à peindre l'amour, et l'amour furieux et passionné; Racine le prit pour modèle. Euripide mourut vers l'an 407 avant J.-C. Le roi de Macédoine, Archelaüs, recueillit ses os et leur donna la sépulture; il refusa de les rendre aux Athéniens, qui les réclamaient par leurs ambassadeurs.

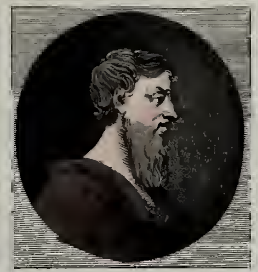


J. G. de St. Sauveur del.

Personnages celèbres de la Grece.


Homère.


Hesiode.


Licurgue.


Sapho.


Esope.


Aristite.

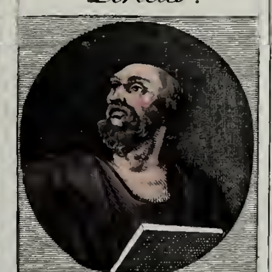

Themistocle.

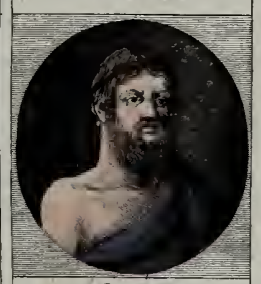

Periclès.


Alcibiade.

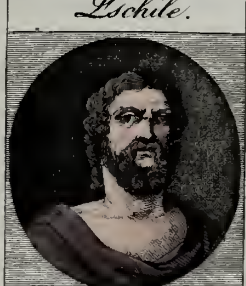

Aspasie de Milet.


Eschile.


Sophocle


Euripide.


Pindare.


Hérodote historien


hucidide.

J. G. de S.t Sauveur del.



MOEURS ET COSTUMES DES ANCIENS ROMAINS.

COSTUMES RELIGIEUX.

Premier Tableau, représentant le *Grand-Pontife des Romains.* — *Le Roi des Sacrifices.* — *La Reine des Sacrifices.* — *L'Augure.* — *L'Aruspice.* — *Le Prêtre Flamine.* — *Le Prêtre Fécial.* — *Les Prêtres Luperques.* — *Le Prêtre Salien.* — *La Sibylle.* — *Une Vestale.* — *Les Victimaires.*

Le GRAND-PONTIFE était le chef du Collége des prêtres, ou leur président. Ce fut Numa, le second roi de Rome, qui institua cet office. Le Grand-Pontife avait la surveillance des choses saintes et des livres sacrés; c'était lui qui élisait les vestales, qui connaissait de leurs délits et qui les châtiait de sa main; il consacrait aussi les temples, dédiait les autels et réglait la formule des prières nouvelles. Il présidait aux comices lors de l'élection des autres Pontifes, et nommait le roi des sacrifices.

Le Grand-Pontife était encore chargé d'un office bien important : c'était de rédiger les annales de l'Empire. Il présidait aux mariages; on le consultait pour les répudiations. Cependant il ne pouvait donner de son chef aucune décision importante, et on avait le droit d'appeler de ses sentences au Collége des prêtres, et de ceux-ci au peuple; mais il pouvait accorder la grâce de certains coupables, et absoudre une vestale.

Ses regards ne pouvaient se porter sur un cadavre, et on éloignait de lui tout objet impur : on attachait une branche de cyprès à la porte du citoyen qui venait d'expirer, afin de l'avertir de ne pas entrer dans la maison. Le Grand-Pontife ne pouvait se marier qu'une seule fois.

Une charge aussi importante ne se donnait qu'à des hommes de mérite et déjà revêtus des premiers emplois, et par la suite elle fut annexée à la personne même de l'empereur.

L'ornement distinctif de souverain Pontife était le *titulus;* c'était un voile de laine pourpre dont il se couvrait la tête quand il exerçait sa dignité.

LE ROI et LA REINE DES SACRIFICES. Lorsque Rome était gouvernée par des rois, c'était eux qui faisaient les grands sacrifices; leur personne était considérée comme la plus pure et comme celle dont l'hommage était le plus agréable aux Dieux. Mais lorsque les Romains se furent constitués en République, ils craignirent de déplaire au ciel en ne se servant plus de la main d'un roi pour offrir leurs vœux à la Divinité, et ils instituèrent un *Roi des Sacrifices.* Celui qui exerçait cette place, choisi dans l'ordre des

patriciens, n'était exactement chargé que des fonctions religieuses des rois; il était exempt de toute charge civile, et en acceptant cette place, il devait renoncer à toute autre occupation. Il était subordonné au Grand-Pontife et n'était que le fantôme de la royauté. Le patricien élu Roi des Sacrifices, devait être marié, et sa femme remplissait les fonctions de *Reine des Sacrifices*. En cette qualité, elle avait le pas sur toutes les prêtresses et même sur les vestales.

L'AUGURE. Les Augures étaient chargés d'augurer les futures destinées de l'Empire, d'après la manière dont les oiseaux volaient, mangeaient, buvaient ou chantaient. Cette superstition était fondée sur l'opinion que les oiseaux, plus près que nous de l'Empirée, séjour des Dieux, devaient être pénétrés de l'esprit divin. Ce fut Romulus qui fonda le Collége des Augures; il les porta au nombre de trois; bientôt ils furent portés à cinq. Ce fut d'abord au peuple qu'appartenait leur nomination : pendant quelque tems, ils jouirent eux-mêmes du droit de se choisir des collègues; enfin, cette prérogative fut réunie au pouvoir impérial.

Parmi tous les prêtres, les Augures seuls ne pouvaient être traduits en justice. Ils jouissaient de la plus grande considération, et on ne faisait rien dans l'Empire sans les consulter. Lorsqu'ils étaient affligés de quelque infirmité ou de quelque maladie, leurs fonctions cessaient, parce que, pour les exercer, il fallait avoir le corps sain et l'esprit dégagé de toute affection étrangère ou pénible.

Lorsque l'Augure devait remplir le devoir de sa charge, il était assis, et il désignait avec un bâton courbé, nommé *lituus*, l'espace du ciel qui devait servir à ses observations : ensuite, il observait attentivement de quel côté les oiseaux dirigeaient leur vol, et de quelle espèce était le chant qu'ils faisaient entendre. Il consultait aussi les poulets sacrés, et le plus ou moins d'avidité avec laquelle ils mangeaient une pâte préparée par les mains sacerdotales, étaient des signes plus ou moins favorables. La marche des quadrupèdes, les phénomènes de la nature et les songes de l'homme, étaient aussi du ressort de l'Augure, et leur interprétation était les signes de la future destinée de l'Empire.

Ces prêtres accompagnaient l'armée, et faisaient porter devant eux la cage des poulets sacrés, et auparavant de livrer bataille, on consultait les Augures.

Ils portaient la robe *prétexte* ou la *trabée*, long vêtement pourpre. Lorsqu'ils étaient en fonction, ils portaient une couronne.

L'ARUSPICE. L'Augure observe les présages que donnent les animaux à l'extérieur. L'*Aruspice* inspecte les entrailles ou les mouvemens des fibres de la victime immolée; l'Aruspice examinait la quantité et la forme de la fumée et de la flamme que donnaient les membres de la victime brûlant sur l'autel sacré; il liait l'enveloppe du fiel avec un cordon de laine, et l'ayant passé sur le feu, il observait comment cette enveloppe se dénouait et de quel côté jaillissait le fiel. Les livres sacrés, qui contenaient la signification de tous ces signes, étaient au nombre de quinze. Les Aruspices furent, ainsi que les Augures, créés par Romulus; mais ils jouissaient d'un peu moins de considération que ces derniers. Ce

qui les distinguait était la robe retroussée et à courtes manches qu'ils portaient ; on la nommait *cinctus-gabinus*. Ils ne portaient point de barbe.

LE PRÊTRE FLAMINE. C'est encore à Romulus qu'on est redevable de l'institution des *Flamines*. C'était des prêtres attachés particulièrement au culte d'une seule divinité, dont ils prenaient même le nom. On en créa d'abord deux, celui de Jupiter et celui de Mars. A la mort de Romulus, on en ajouta un troisième pour le service de ce fondateur de Rome, devenu dieu à son tour. Bientôt on en ajouta douze autres, mais d'un rang inférieur, et choisis dans la classe plébéïenne.

Ils portaient une robe de pourpre et un voile couleur de feu et pouvaient se faire porter dans une chaise curule.

Un Flamine n'était point Pontife, mais il avait le droit de siéger dans le Collége des Pontifes, au nombre des juges, quand il s'agissait d'une affaire importante.

Le Flamine de *Jupiter-Dialis* était le premier de tous ; lui seul avait son entrée au sénat. Sa personne était sacrée ; il ne pouvait s'absenter de Rome, ni même passer une seule nuit hors de sa maison. Il ne faisait pas de serment, sa parole suffisait. Son pontificat étant un office de paix, la vue d'une armée lui était interdite, et ses regards eussent été souillés en assistant à l'effusion du sang humain : jamais il n'entrait dans une maison où il y avait eu un mort. La maison du prêtre Dialis se nommait *Flaminia ;* il n'était permis d'en sortir du feu que pour allumer l'autel.

Chaque jour de l'année était un jour de fête pour lui ; en conséquence il ne pouvait travailler et n'assistait point au tribunal des prêtres. Dans les rues de Rome, un crieur le précédait en disant : *Artisans, suspendez vos travaux ; attendez que le Flamine Dialis soit passé.* Il était toujours précédé d'un licteur. Sa maison jouissait du droit d'asyle. Un coupable échappé de sa prison et réfugié chez lui, y recouvrait sa liberté.

C'était ce prêtre qui ouvrait les vendanges : il immolait alors une brebis à Jupiter. Les jeunes ministres qui l'assistaient à l'autel devaient avoir leurs pères et mères ; la vue d'un orphelin eût troublé la sérénité du sacrifice. Le Flamine Dialis ne pouvait toucher le lierre, des féves, une chèvre et de la chair crue : s'il palpait de la pâte où il y eût du levain, c'était une souillure dont il devait se purifier avant d'approcher des autels.

Il était le seul de tous les Flamines qui eût le droit de porter le *galerus*, espèce de bonnet, et il ne cédait qu'au Roi des Sacrifices la première place dans un banquet.

L'épouse du Flamine Dialis était prêtresse de droit ; quand elle mourait, son mari était obligé d'abdiquer le sacerdoce : le trépas seul pouvait dissoudre leur union.

LE PRÊTRE FECIAL. Gardiens de la foi publique et du droit des gens, ces prêtres veillaient à ce que Rome n'entreprît que des guerres justes, et ils garantissaient la teneur des traités de paix. On choisissait ces prêtres-ambassadeurs dans les premières maisons patriciennes ; ils étaient au nombre de vingt, et ils exerçaient leur auguste sacerdoce pendant toute leur vie.

Quand une guerre était déterminée juste et nécessaire, l'un des prêtres Fécials,

revêtu de sa robe pontificale, de son voile, et la tête couronnée de verveine, se rendait aux frontières de l'Empire. Là, il prenait à témoin Jupiter et les autres dieux, puis il lançait sur la terre ennemie un javelot plein de sang, et récitait une formule de déclaration de guerre; ensuite il prononçait des imprécations contre lui-même et contre Rome, si ce qu'il venait de déclarer n'était ni vrai, ni juste : puis, en s'en retournant, il prenait à témoin le premier citoyen qu'il rencontrait, et lui répétait les mêmes formules.

La personne du prêtre Fécial était sacrée, et on l'honorait du titre de père comme un sénateur.

LES PRÊTRES LUPERQUES. Les Lupercales étaient des fêtes consacrées au dieu Pan. Elles se célébraient dans le mois de février. Pendant leur durée la jeunesse romaine, quittant ses habits pour se revêtir de la peau sanglante des chèvres qui venaient d'être sacrifiées au dieu, parcouraient, dès l'aurore, les montagnes et les vallons, en frappant légèrement les jeunes filles qui se rencontraient sur leur passage, avec une couroie de peau de chèvre.

A leur retour ils immolaient un chien. — Une autre cérémonie assez singulière avait encore lieu : le prêtre Luperque trempait la lame d'une épée dans le sang de la victime, et en faisait une trace sur le front des jeunes patriciens presque nus; un autre prêtre s'approchait ensuite, un peu de laine à la main, pour laver avec du lait le front ensanglanté.

Ces fêtes, prétextes de la débauche et du désordre, ne furent abolies que sous les rois Goths.

LE PRÊTRE SALIEN. Ces prêtres, au nombre de douze, célébraient, en chantant et en dansant, une fête consacrée au dieu Mars. Cette solemnité durait plusieurs jours, pendant lesquels ces prêtres menaient des chœurs de peuple des deux sexes sur les places, dans les rues, au Forum, au Capitole et même dans les maisons particulières. Ils étaient distingués par une tunique richement brodée, retroussée par une espèce de baudrier; dessous, ils avaient la toge bordée de pourpre; ils portaient l'épée, la lance, le bouclier et une espèce de casque.

C'était aux prêtres Saliens qu'était confiée la garde du bouclier sacré, de ce palladium que les superstitieux Romains ont cru être tombé du ciel sous le règne de Numa.

LES SIBYLLES. C'était des femmes inspirées et transportées d'une fureur divine, des vierges douées d'un esprit prophétique. Les plus fameuses furent celles de *Cumes*, de *Delphes*, et enfin celle d'*Erithrée*. On peut encore citer celle de l'Egypte; car, mère de toutes les superstitions, cette contrée montra la première au monde le phénomène d'une Sibylle. La Thèbes du Nil en fut le berceau, et le temple de Jupiter-Ammon le théâtre.

Celle de Delphes lui disputait le pas, car elle fut la plus fameuse et la plus riche. Celle d'Erithrée causa tous les malheurs de Troie : ce fut elle qui annonça Homère au monde. Ses oracles remplissaient huit livres, qui existaient du tems de Romulus, et dont on faisait apprendre des lambeaux aux enfans qu'on destinait au sacerdoce.

Premier Tableau du Costume des Romains.

COSTUMES RELIGIEUX.

Grand Pontife. | Roi des Sacrifices. | Reine des Sacrifices. | Augure.

Aruspice. | Prêtre Flamine. | Prêtre Fécial. | Prêtres Luperques.

Prêtre Salien. | Sibylle. | Vestale. | Victimaires.

J. G de St. Sauveur del.



Celle de Cumes était en grande vénération chez les Romains. Ce fut elle qui offrit neuf livres de prédictions à Tarquin l'ancien. Ce roi refusant de lui donner la grosse somme qu'elle en demandait, elle en brûla successivement six, exigeant le même prix de ce qui restait. Le roi consulta alors des devins, et lui acheta les trois livres. Ils furent enfermés dans une arche fort riche, et les gardiens de ces oracles, portés successivement au nombre de quinze, furent appelés *Quindécemvirs*.

LES VESTALES. Le vieux Numa éleva en l'honneur de Vesta, un temple au milieu duquel, sur un autel, on entretenait un feu perpétuel. La garde en était confiée à des vierges pures, qui étaient sévèrement punies quand elles cessaient de l'être : on les enterrait toutes vivantes. Elles ne furent d'abord que quatre; on en porta le nombre jusqu'à vingt. Elles entraient dans le ministère à l'âge de six ans, et n'en pouvaient sortir qu'après trente ans de fonctions.

Celle des prêtresses qui négligeait l'entretien du feu sacré, n'était pas condamnée à la mort pour cette faute, commise une première fois, mais seulement à la flagellation ; et c'était le grand Pontife qui se chargeait de lui infliger ce châtiment.

Les honneurs civils rendus à une Vestale étaient considérables. Elle avait le droit de se faire porter dans un char ; un licteur la précédait; elle pouvait entrer jusque dans le Capitole montée sur ce char, et une loi punissait de mort quiconque se jetterait sur la litière d'une Vestale allant par la ville. Elles avaient une place marquée aux jeux du cirque, et pouvaient, par un signe, disposer du reste de vie d'un gladiateur mourant. Pour soutenir leur dignité, ou plutôt leur faste, les Vestales étaient autorisées à recevoir des fondations, des dons particuliers, des legs pieux; elles pouvaient aussi être dépositaires des testamens, et enfin jouissaient du rare honneur d'être inhumées dans l'enceinte de Rome.

Leur habillement était élégant : sur leur robe blanche était un petit manteau ou rochet de lin, d'une grande finesse. Par-dessus encore, elles portaient un manteau de pourpre. Elles seules jouissaient du droit d'entre-mêler dans leurs cheveux des bandelettes de pourpre, et de se revêtir de la robe *prétexte* de laine blanche, bordée de pourpre. Elles ne sortaient jamais sans un voile rabattu sur leur front.

Une Vestale coupable était une calamité pour Rome, et l'objet d'un deuil public. Son supplice n'était pas toujours le même. Le plus communément, elle était enterrée vive pour avoir laissé éteindre le feu sacré. Pour avoir forfait à son honneur, la peine variait : tantôt elle était condamnée à expirer sous les verges, tantôt à être lapidée, ou à être précipitée du haut d'une roche.

LE VICTIMAIRE. Chez les Romains, c'était un ministre subalterne des sacrifices, ainsi nommé, parce qu'il était chargé non-seulement d'amener à l'autel et de délier la victime, mais encore de l'assommer et de l'égorger.

Le Victimaire, nu jusqu'à la ceinture, portait sur la tête une couronne de laurier, et de la main droite, une hache; de la main gauche, il menait la victime à l'autel. Quelquefois il conduisait l'animal à une fontaine voisine comme pour le purifier. Ordinaire-

ment on dorait les cornes de la vache, de la brebis ou de la chèvre destinée à périr. On choisissait l'animal avec un soin scrupuleux ; le plus petit défaut eût suffi pour le faire rejeter.

Avant de frapper la victime, on lui arrachait une poignée de crin ; dès ce moment elle était réputée appartenir aux autels, et rien ne pouvait alors la soustraire au sacrifice.

La victime était ordinairement choisie du sexe de la Divinité à laquelle on l'offrait. Aux dieux infernaux, à Pluton, on immolait une brebis noire ; les dieux supérieurs n'acceptaient que des victimes blanches. Le jour des noces, on égorgeait une truie.

La draperie qui couvrait la victime s'appelait *linus* : c'était un morceau de lin teint en rouge ou bordé de cette couleur.

COSTUMES CIVILS.

SECOND TABLEAU, représentant le *Citoyen Romain.* — *Le jeune Romain de famille Patricienne.* — *Le Censeur.* — *Le Sénateur.* — *Les Consuls.* — *Le Tribun du peuple.* — *Le Préteur.* — *Le Questeur.* — *L'Édile.* — *Le Dictateur. L'Empereur Romain.* — *Le Chevalier Romain.*

CITOYEN ROMAIN. C'était le plus beau titre qu'un homme pût avoir. Il jouissait de plusieurs priviléges ; il avait le droit de suffrage et pouvait assister aux comices ; il ne pouvait être condamné, aux fers, aux verges ou à la mort, sans un jugement du peuple ou confirmé par le peuple, au lieu qu'un étranger pouvait subir le dernier supplice, sur un ordre seul du magistrat.

Un Citoyen romain avait une autorité entière sur ses enfans ; il jouissait du droit de porter la *toge ;* c'était le signe caractéristique du Romain. Seul il pouvait hériter par testament. Un étranger n'avait aucun droit à la succession du Citoyen romain, et l'on ne pouvait appeler que des Citoyens de Rome pour être témoins et présens à un testament.

Toutes les villes et nations alliées briguèrent à l'envi le titre d'être *Cités romaines.* Romulus accorda ce droit aux vaincus, mais un esclave ne pouvait devenir Citoyen romain. Pour être magistrat ou prêtre, il fallait être revêtu de ce titre. On perdait cette qualification quand on encourait la peine de la dégradation civile et celle du bannissement.

Un Citoyen romain se croyait bien au-dessus d'un monarque, et c'est à cet esprit d'orgueil qu'il faut attribuer les succès et la gloire de la République. La décadence de

ce colosse date du moment où les empereurs romains prodiguèrent ce titre si beau aux étrangers; dès-lors il perdit son éclat, et l'empire Romain s'écroula bientôt.

Comme nous l'avons dit, la toge caractérisait le Citoyen romain; sous les empereurs, l'usage de ce vêtement fut abandonné aux personnages remarquables par leur opulence ou leur rang. Cette déférence annonçait déjà bien un peuple courbé sous le joug. La toge recouvrait une tunique de laine blanche descendant jusqu'aux genoux et fermée par une ceinture. Sous cette tunique on en portait ordinairement une autre de lin, qui tenait lieu de chemise. Le bas peuple n'était vêtu que d'une seule tunique. Pour se garantir du froid ou de la pluie, on portait une espèce de manteau nommé *lana*. Un autre vêtement plus court et plus étroit, nommé *panula,* servait pour voyager.

JEUNES ROMAINS DE FAMILLE PATRICIENNE. Les jeunes gens, jusqu'à leur dix-septième année, portaient la *toge prétexte ;* c'était une robe blanche, sans autre ornement qu'une bordure pourpre; ils suspendaient en outre à leur cou, et laissaient retomber sur leur poitrine une espèce de boule d'or aplatie. A dix-sept ans ils la quittaient et la consacraient aux dieux Lares, en l'attachant à l'autel de ces divinités domestiques. Ce passage de l'enfance à la jeunesse était marqué par une espèce de cérémonie. Le jeune homme, accompagné de ses parens et des amis de sa famille, était conduit au Capitole et au Forum; puis on l'inscrivait, en présence du peuple, sur le registre des citoyens romains. Cette espèce de fête était terminée par un banquet, à la fin duquel on lui faisait changer sa robe prétexte pour la *robe virile.*

A Rome, la puissance paternelle était très-étendue. Un père pouvait impunément être le despote et le tyran de son fils. Il avait le droit de le vendre, de le déshériter et de l'exposer à sa naissance! L'enfant ne commençait à porter le nom de sa famille que le neuvième jour après sa naissance, et il ne recevait de prénoms qu'avec la robe virile. Les mères étaient chargées de leur première éducation, ensuite on les envoyait aux écoles publiques. Ils portaient sous leurs bras des tablettes de bois légérement enduites de cire, et ils y traçaient le résumé des leçons qu'ils recevaient, à l'aide d'un poinçon.

LE CENSEUR. Cette magistrature, dont les attributions étaient d'abord peu nombreuses, devint une place importante, et les empereurs, à qui elle causait de l'ombrage, la réunirent à leur personne.

Les Censeurs plaçaient et déplaçaient les chevaliers et même les sénateurs; ils disposaient des revenus publics et avaient la haute surveillance de la police des bâtimens. C'était encore eux qui faisaient le recensement et le dénombrement des citoyens; ce fut leur première fonction. Le tribunal des Censeurs jugeait souverainement des malversations des hommes d'état et des parjures. Les fiançailles et les mariages étaient encore de sa compétence, et les célibataires payaient entre les mains des Censeurs l'amende appelée *as uxorium.* Ils nommaient à la place vacante de prince du sénat.

Il n'y eut jamais que deux Censeurs à-la-fois. La Censure, qui durait d'abord cinq ans,

fut réduite à dix-huit mois. Occupée, dans les premiers temps, par les seuls patriciens, cette place fut, dans la suite, ouverte à l'ordre des plébéiens.

SÉNATEUR ROMAIN. Romulus voulut que le peuple eût la plus grande part à la formation de son conseil. On tira des trois tribus trois Sénateurs, et ensuite chacune des trente curies (subdivision des tribus) donna aussi trois sujets. Romulus, pour sa part, nomma un Sénateur, qu'il plaça à la tête de tous les autres. Telle fut l'origine du Sénat romain.

Le costume distinctif de cette haute magistrature consistait principalement dans le *laticlave*. C'était une tunique bordée d'une large bande de couleur pourpre. Le Sénateur se couvrait en outre le pied et la moitié de la jambe, d'une chaussure noire sur laquelle était brodée en argent la lettre C, pour rappeler que, dans l'origine, le Sénat n'était composé que de cent dignitaires.

L'étendue des pouvoirs du Sénat souffrit bien des changemens. Dans l'esprit de son institution, le peuple et lui ne pouvaient faire de lois sans l'agrément l'un de l'autre. Se balançant réciproquement, un équilibre parfait fit la gloire de Rome.

Le Sénat eut les plus beaux droits. Dispensateur des deniers nationaux, inquisiteur des crimes d'état, chargé de la vindicte publique, il nommait les ambassadeurs, les gouverneurs de province, les proconsuls; il recevait les envoyés des rois; il veillait aux subsistances, décernait les triomphes, ordonnait les prières publiques. Enfin, le plus grand de ses droits, celui qui le perdit avec la République, c'était de pouvoir créer un dictateur.

LES CONSULS. Le costume n'était pas le signe caractéristique de la dignité consulaire. Le citoyen revêtu de cette dignité, la première de Rome tant que dura la république, portait la robe prétexte ou bordée d'une large bande de pourpre; mais ce vêtement lui était commun avec d'autres magistrats. Ce n'était donc point sur eux, mais autour d'eux, que les Consuls déployaient les marques de leurs fonctions : ils avaient le droit des faisceaux. Devant un Consul marchaient toujours douze licteurs, ou ministres de la justice, ayant sur leurs épaules un faisceau de baguettes liées par des bandelettes couleur de sang, au milieu desquelles sortait une hache. Dans les premiers temps de la république, chaque Consul avait ses douze licteurs, mais par la suite ils ne jouirent plus qu'alternativement de cette prérogative. Les Consuls jouissaient encore des honneurs de la chaise *curule*, siége ou fauteuil à bras revêtu de lames d'ivoire, qui d'abord appartint aux rois de Rome. Dans certaines occasions, il portait pour marque distinctive un bâton d'ivoire surmonté d'un aigle de bronze.

Les Consuls ne pouvaient condamner aux verges, ni à perdre la tête, qui que ce soit, sans le consentement du peuple; mais à l'armée ils jouissaient de ce droit. Le Consul, aux armées, prenait le titre d'*imperator*, et se revêtait du *paludamentum*. Dans les provinces romaines, il avait un pouvoir absolu et presqu'aussi illimité qu'à la guerre, mais la responsabilité pesait sur sa tête dans tous les cas. Son année expirée, il fallait

rendre compte au peuple, et si les citoyens étaient satisfaits, il devenait proconsul ou gouverneur de quelque province conquise.

Dans les murs de Rome, en temps de paix, un Consul, quoique revêtu de la première magistrature, en reconnaissait pourtant une qui rivalisait la sienne; c'était celle du tribun du peuple. Aux armées, c'était le Consul qui créait les tribuns militaires.

Il n'y eut jamais que deux Consuls à-la-fois, et leur magistrature ne durait qu'un an.

LE TRIBUN DU PEUPLE. Le Tribunat était une magistrature populaire, créée, élue et exercée par le peuple. Elle dut son origine aux premières dissentions qui éclatèrent entre les patriciens et les plébéiens. Ces derniers, forts de leur nombre plus que de leurs lumières, demandèrent et obtinrent des magistrats qui fussent leurs créatures et qui prissent leurs intérêts, qui présidassent les comices et sussent maintenir leurs droits contre toute autorité usurpatrice ou abusive. L'une des plus belles prérogatives de ce fonctionnaire public, était celle d'ordonner au sénat de s'assembler ou de se séparer.

Les décrets du peuple, publiés par les Tribuns, étaient d'obligation pour tous les ordres de l'État; ils ne souffraient pas d'appel, et tout était de leur ressort.

Ce fut par sa retraite sur le mont Sacré, que le peuple obtint ses Tribuns; et depuis, ce fut par leur fermeté qu'il vint à bout de ses desseins.

LE PRÉTEUR. C'était un magistrat chargé de rendre la justice aux particuliers, et de la connaissance de certaines affaires. La date de la création des Préteurs est de l'an de Rome 398. Ils furent d'abord pris dans l'ordre des patriciens; en 417, les plébéiens en fournirent concurremment.

Le Préteur, sur son tribunal, se faisait ordinairement assister de dix magistrats, cinq décemvirs et cinq chevaliers romains. Si l'on demandait des arbitres, il les nommait en les choisissant dans les *centumvirs*. C'était lui qui jugeait si la cause était suffisamment discutée ou éclaircie, et qui ordonnait aux juges qu'il présidait, d'aller aux opinions. Il faisait usage de la chaise curule. Une haste ou lance, et un glaive, étaient les principaux attributs de sa juridiction; quelquefois on y joignait les balances.

Dans l'absence des consuls, le Préteur exerçait leurs fonctions; il assemblait le sénat, tenait les comices et haranguait le peuple. Dans cette circonstance, il était véritablement le premier magistrat de Rome.

Il n'y eut d'abord qu'un seul Préteur; mais à mesure que la république s'agrandissait, il fallut en augmenter le nombre, et il fut porté à six. Deux d'entre eux connaissaient des délits ou contestations entre les citoyens et les étrangers, et les quatre autres furent destinés à rechercher les crimes capitaux.

LE QUESTEUR. Les Questeurs étaient des magistrats chargés de la garde du trésor et de l'administration des finances. Ils avaient la fonction d'aller au-devant des ambassadeurs, de pourvoir à leur logement et à leurs besoins. On ne pouvait obtenir les hon-

neurs du triomphe, qu'après avoir juré entre leurs mains, qu'on n'en avait pas imposé au sénat sur le nombre des ennemis tués ou prisonniers.

Les Questeurs avaient le droit de convocation du peuple; ils subvenaient aux frais de la guerre et avaient soin de la caisse militaire; ils étaient en outre les gardiens des aigles romaines. C'était encore à eux qu'était dévolu le soin d'approvisionner de grains les grandes cités; ils veillaient aussi au prix des denrées. Il y avait des Questeurs militaires; ils exerçaient à peu près les mêmes fonctions à l'armée, que les Questeurs civils à Rome. Le nombre de ces magistrats, qui n'était d'abord que de deux, fut porté à vingt par Sylla, et Jules-César le poussa jusqu'à quarante.

L'ÉDILE. Les fonctions de cette espèce de magistrats devaient être de préparer les affaires avant de les porter aux Tribuns, et d'en être les juges en premier ressort; de pourvoir à l'abondance et de régler le prix des vivres; enfin de prendre soin des édifices publics et particuliers de Rome.

La création de deux Édiles curules eut lieu l'an 387. Ces nouveaux magistrats, appelés ainsi parce qu'ils avaient les honneurs de la chaise curule, réservés aux patriciens de l'ordre desquels ils furent tirés d'abord; ils jouirent en outre du droit de porter la toge bordée de pourpre, et de celui d'étaler à leur porte les images de leurs ancêtres. Cette dernière prérogative appartenait à la noblesse romaine, et répondait à ce que nous appelons en France le droit d'avoir des armoiries.

Les devoirs de l'Édile consistaient à entretenir décemment les temples et le culte, à surveiller les préparatifs des jeux publics, à faire exécuter les ordonnances du sénat et les décrets du peuple, à réparer les édifices nationaux et à maintenir une bonne police. C'était encore lui qui examinait et revisait les livres. Les pièces de théâtre n'étaient point jouées sans son approbation.

Jules-César porta à six le nombre des Édiles.

LE DICTATEUR. Rome, à peine république, se vit obligée de déroger à ses principes de liberté, en élisant un magistrat au-dessus des lois, un citoyen à qui, pendant six mois, serait déféré un pouvoir supérieur à celui du consulat. L'autorité de ce magistrat n'avait point de bornes, et il ne lui manquait que le nom de roi. On ne créait un Dictateur que lorsque la patrie était en danger. On choisissait ordinairement un homme dont le courage et le génie étaient éprouvés. Cincinnatus fut le premier Dictateur.

A l'élection d'un Dictateur, les autres magistrats, les tribuns du peuple exceptés, abdiquaient. Vingt-quatre licteurs le précédaient. Il avait le droit de créer un premier officier des troupes; il pouvait disposer du trésor public, et ses édits étaient respectés comme des lois divines.

Le Dictateur s'acquittait d'une cérémonie qui tenait du culte; lui seul avait le droit d'enfoncer un clou dans le temple de Jupiter, pendant une calamité publique. Il jouissait d'un droit plus sérieux; il faisait à son gré la paix ou la guerre, et disposait de la fortune et de la vie de ses citoyens.

Deuxième Tableau du Costume des Romains.

COSTUMES CIVILS.

Citoyens Romains.

Jeunes Patrices.

Censeur.

Sénateur.

Consuls.

Tribun du peuple.

Préteur.

Questeur.

Edile.

Dictateur.

Empereur.

Chevalier.

J.G. de St Sauveur del

On ne sentit bien les graves inconvéniens de cette dignité que lorsque Sylla en fut revêtu : quarante mille citoyens périrent par ses ordres, et le monstre mourut paisiblement dans son lit, à Tibur.

L'EMPEREUR ROMAIN. Le titre d'Empereur ne fut d'abord qu'honorifique; l'armée l'accordait à son général, après une action d'éclat où il avait fait preuve de bravoure, de prudence et d'habileté. Octave-César avait été, de cette manière, proclamé cinq fois Empereur. Ce titre n'apportait aucun surcroît d'autorité, mais il vint à bout de lui donner une extension sans bornes, et dès ce moment la république Romaine devint l'empire Romain.

Dans les premiers temps on appelait Empereur celui qui avait le commandement d'une armée; on lui donnait pour marque distinctive un manteau et des licteurs : quelquefois les soldats l'inauguraient en l'élevant sur leurs boucliers, et il pouvait porter la toge pourpre.

Auguste et ses successeurs s'emparèrent du souverain pontificat; l'augurat, la dignité de quindécemvir, espèce de sacerdoce d'Apollon, leur fut aussi dévolue. Dans les cérémonies religieuses ou civiles, on portait du feu devant la personne de l'Empereur : son nom était écrit sur les étendards en lettres d'or; quelquefois on le traçait sur les boucliers. A l'entrée d'une campagne militaire, ils imploraient l'assistance de Jupiter : ils allaient chercher dans le temple de Mars une haste ou un javelot, qu'ils agitaient dans leurs mains, en disant : « Dieu des combats, veille sur les Romains ! »

Quand l'Empereur sortait de Rome pour une expédition, ou y rentrait, il ne manquait point d'aller prier dans les temples de Jupiter, de Janus et de Vesta. Aux autels de cette dernière il se revêtait du manteau impérial : les Sénateurs lui baisaient les pieds dans le temple de Jupiter, et dans celui de Janus ils ne lui baisaient que la main.

Les Romains étaient dans l'usage de placer au rang des dieux les Empereurs qui en mourant laissaient des enfans pour occuper le trône. Cette cérémonie s'appelait *apothéose*. Les Empereurs se servirent de leur autorité absolue pour faire rendre un culte public à leurs mères et à leurs femmes, et même à leurs maîtresses.

Les surnoms de *Pius*, *Felix*, *Augustus* appartenaient à l'Empereur lui-même, et celui de *Nobilissimus Cæsar* désignait son successeur.

LE CHEVALIER ROMAIN. L'organisation d'un corps de trois cents cavaliers par Romulus, donna naissance à l'ordre des Chevaliers romains. Cette caste fière ne tenait point à déshonneur de faire le commerce. Le trésor public fournissait au Chevalier de quoi acheter son cheval, et de quoi l'entretenir.

Cet ordre, qui était le séminaire, la pépinière du Sénat, perdit peu à peu tout son éclat sous le tribunat des Gracchus. Les Chevaliers partagèrent avec les sénateurs, les fonctions d'assister le magistrat chargé de l'administration de la justice : mais ils abusèrent bientôt de cette prérogative, en révoltant le peuple par leurs concussions et l'iniquité de leurs

arrêts. Jules-César se montra très-sévère à leur égard. Caligula en condamna en un jour vingt-six à combattre à-la-fois dans l'arène, et voulut que le combat finît par la mort du dernier d'entr'eux.

COSTUMES MILITAIRES.

Troisième Tableau, représentant le *Tribun militaire. — Le Cavalier-Archer. — Le Cavalier-Hastat. — Le Soldat Romain. — Le Porte-enseigne. — Le Frondeur. — L'Archer. — Le Hastat. — Le Buccinator. — Le Licteur. — Le Triomphateur. — Les Gladiateurs.*

LE TRIBUN MILITAIRE. C'était un des chefs de l'armée. Il ne faut pas le confondre avec le Tribun des légions, officier qui commandait une légion et pendant deux mois seulement, et qui était remplacé par un autre, ni avec le Tribun des soldats dont les fonctions étaient de veiller à tout ce qui a rapport à la police, à la discipline ou aux exercices militaires d'un camp. Le Tribun militaire était un général d'armée, ou un officier supérieur qui commandait à un grand corps de troupes.

Choisis d'abord par les rois dans la première époque de Rome, puis par le peuple dans la deuxième, ils le furent ensuite par les consuls, au milieu du camp, et même par les proconsuls. La place des Tribuns était de marcher, à l'armée, à la tête des colonnes romaines : leur marque distinctive consistait en une arme courte, espèce de poignard qu'ils portaient à leur ceinture, mais le plus souvent ils avaient à la main un bâton de commandement.

Les Tribuns militaires sortis de fonctions, étaient réputés chevaliers romains ; et, en cette qualité, ils portaient au doigt de la main droite un anneau d'or.

CAVALIERS-ARCHERS et HASTATS. Ce fut Romulus qui institua la cavalerie, qui l'organisa en dix *turmes* ou escadrons de dix Cavaliers. Tullus Hostillius en ajouta trois cents autres. Ils recevaient une paye triple des autres fantassins ; quand on campait, ils étaient exempts de travailler aux retranchemens. Après dix ans de service, le Cavalier ramenait son cheval au censeur dans la place publique, et recevait son congé après avoir énoncé sous quels généraux il avait servi. Peu à peu les Cavaliers cessèrent de faire partie des légions ; élevés au-dessus des autres par la loi des Gracchus, ils trouvèrent peu convenable de quitter les tribunaux pour monter à cheval, et ils dédaignèrent de se joindre au corps des fantassins qu'ils méprisaient. (*Voyez* plus haut l'article Chevalier Romain.)

A mesure que la discipline militaire s'affaiblit, la cavalerie se multiplia ; les étrangers y furent incorporés, et dès l'empire de Justinien, la milice romaine devenue à demi-barbare, ne consistait presque plus qu'en cavalerie.

Les *Cavaliers-Archers* faisaient usage de l'arc, et les Hastats se servaient de la pique ou du javelot.

LE SOLDAT ROMAIN, LE PORTE-ENSEIGNE, LE FRONDEUR, L'ARCHER, LE HASTAT, LE BUCCINATOR. La légion romaine instituée, organisée par Romulus, fut composée d'abord de 3000 soldats fantassins et 300 cavaliers. La cavalerie fut le corps le plus distingué, par la qualité de ceux qui le formaient; néanmoins l'infanterie fit toujours la principale partie de la légion, et par le nombre des soldats, et par l'importance du service.

La légion se divisait de deux manières, ou par rapport aux diverses espèces de soldats dont elle était formée, tels que les *hastats*, *princes*, *triaires* et miliciens légérement armés, ou à cause des subdivisions des différens corps qui la composaient. Elle comprenait dix *cohortes;* chaque cohorte se partageait en trois *manipules*, et chaque manipule en deux *centuries.*

Les *hastats* prirent ce nom, des piques, *hastæ*, dont ils étaient armés dans les commencemens; mais ils gardèrent cette dénomination lors même qu'ils eurent quitté les piques pour prendre les javelots.

Le javelot était l'arme propre des Romains; étant jeté avec force et adresse, il perçait souvent l'ennemi avec la cuirasse et le bouclier. Aussitôt que le javelot était lancé, on tirait l'épée.

Les soldats *princes* étaient ceux qui combattaient à la tête de l'armée, avec des épées.

Les *accenses* ou *frondeurs*, espèce de soldats surnuméraires, suivaient l'armée, sans armes, couverts de leurs habits ordinaires. On leur distribuait des frondes et des pierres pour harceler l'ennemi; mais ils ne faisaient point corps avec la légion.

Les *vélites* était un corps choisi; ceux qui le composaient montaient en croupe derrière les cavaliers, et lorsqu'ils étaient à la portée du trait de la cavalerie ennemie, ils sautaient à terre et la chargeaient à coups de javelots.

Les *porte-enseignes* étaient des hommes robustes et braves. Une poignée de foin attachée au haut d'une pique, servit d'enseigne aux premiers Romains. Lorsqu'à ces bandes de brigands succédèrent des légions disciplinées, les aigles romaines remplacèrent ces signaux grossiers. L'aigle d'or était pour la première légion de l'armée, celle commandée par le consul en personne; les autres cohortes avaient des aigles d'argent ou de bronze, selon leur rang. Au-dessus de l'aigle, sur un petit écriteau, on lisait ces quatre lettres initiales: S. P. Q. R. *Senatus Populusque Romanus.*

Le *buccinator* donnait le signal du combat; il marchait à la tête des troupes et portait la lance et l'épée. Dans l'origine, le buccin n'était qu'une corne de taureau à l'usage des bergers d'Italie. Les Romains en firent bientôt un instrument de guerre; ils le fabriquèrent d'airain et lui donnèrent de plus grandes dimensions. Le son dur et rauque de cet instrument convenait parfaitement pour exciter la fureur du soldat et la

terreur de l'ennemi; il servait aussi à annoncer les heures dans le camp, à sonner l'alarme ou la charge, la retraite ou la victoire.

Les instrumens de musique, chez les Romains, étaient la trompette guerrière, les cymbales, la flûte, la harpe et la cythare; ils avaient aussi quelques instrumens à cordes.

LE LICTEUR. Quoique le Licteur fût chargé aussi des exécutions à mort, il ne faut pas le confondre avec le bourreau proprement dit: celui-ci était toujours un esclave.

Attaché aux plus grands magistrats, son devoir était de marcher devant eux, portant sur l'épaule un faisceau de verges surmonté de la hache. Le Licteur faisait ranger la foule sur le passage des magistrats qu'il précédait. C'était encore lui qui liait les pieds et les mains du coupable, qui le frappait de verges ou qui lui tranchait la tête, lorsque le magistrat lui en donnait l'ordre par ces mots : *Licteur, applique la loi.*

LE TRIOMPHATEUR ROMAIN. Pour obtenir les honneurs du triomphe, il fallait avoir remporté une victoire éclatante; il fallait, de plus, que la province, théâtre de la guerre, eût été soumise ou appaisée de façon qu'on pût en retirer l'armée et la faire participer au triomphe. Le général vainqueur n'entrait pas dans Rome pour demander le triomphe, il se tenait hors des murs; il se rougissait les bras avec du vermillon, comme pour annoncer qu'il s'était plongé dans le sang de l'ennemi.

Le triomphe accordé, il se revêtait d'une toge ornée de branches de palmier peintes; il portait sur sa tête une couronne de laurier et dans sa main un rameau, et souvent une lance. Il avait en outre un manteau de pourpre brodé en or et retenu sur son épaule par une agraffe d'or. C'était dans cet appareil qu'il montait sur le char triomphal, traîné ordinairement par quatre coursiers blancs. Les licteurs, à cheval, marchaient en avant du char, tenant élevés les faisceaux qu'ombrageaient des feuilles de laurier.

La pompe triomphale se rendait au Capitole, et le Triomphateur allait brûler de l'encens et faire un sacrifice dans le temple de Jupiter.

Les soldats qui avaient participé à la victoire suivaient le Triomphateur; ils chantaient des chansons malignes et satyriques contre lui. Cette licence singulière leur était permise : ils tâchaiant de diminuer l'éclat de la gloire du général, afin que la leur n'en fût pas tout-à-fait éclipsée.

Le cortége était animé par le son des instrumens. Les musiciens, divisés en différens chœurs, avaient des couronnes d'or sur la tête; les soldats étaient couronnés de laurier; outre cela, ceux que le général avait récompensés tenaient en main le prix de leur vaillance : ils portaient aussi des toiles peintes représentant le lieu de la victoire. Les rois et leur famille, les généraux ennemis, tous les vaincus de distinction, chargés de chaînes d'or ou d'argent, cheminaient à pied immédiatement devant le char du vainqueur. Celui-ci, arrivé au Capitole, avait le droit barbare de les immoler au pied des autels, ou tout au moins de les faire jeter dans des cachots. Quelquefois

il se contentait de les faire battre de verges au milieu du Forum; trop souvent il ordonnait aux licteurs de leur trancher la tête.

On procédait enfin aux grands sacrifices. On égorgeait un taureau blanc, et pendant que les victimaires remplissaient leurs fonctions, le Triomphateur, à genoux au pied de la statue de Jupiter, lui adressait ses actions de graces, puis il déposait sa couronne sur les genoux de Jupiter assis dans une chaise curule au fond du sanctuaire.

On suspendait aux murs du temple les trophées de la victoire, et le Triomphateur terminait la cérémonie par un grand festin donné au peuple.

Le petit Triomphe, ou *Ovation*, avait moins d'éclat. Le général vainqueur n'immolait qu'une brebis; il n'était point monté sur un char et n'avait sur la tête qu'une branche de myrte.

LES GLADIATEURS. Pour honorer la mémoire de quelques brigands heureux, les anciens Romains égorgeaient sur leur tombe des prisonniers de guerre ou des esclaves. On trouva ensuite plus convenable de les obliger à se détruire eux-mêmes, en combattant l'un contre l'autre : telle fut l'origine des *Gladiateurs*. A Rome, il y avait un grand nombre de familles dont tous les membres étaient Gladiateurs en naissant. L'excès de barbarie où l'on porta ces jeux atroces fait frémir.

Les Gladiateurs se servaient de plusieurs espèces d'armes; la plus ordinaire était ce que les Romains appelaient *spada*, espèce de couteau de chasse. C'était avec cet instrument meurtrier qu'ils se battaient entre eux. Une arme plus meurtrière encore, *cultrum*, le poignard, leur servait quand on les mettait aux prises avec des bêtes féroces.

Les Gladiateurs au pugilat avaient les bras armés du ceste. Le ceste était une espèce de gantelet de cuir qui enveloppait le bras. Le combattant tenait en outre dans la paume de la main un palet de métal, pour donner plus de force aux coups qu'il portait et pour les rendre mortels.

Le combat du Gladiateur *rétiaire* était le plus terrible. Il était armé d'un trident ou fourche à trois pointes, d'une épée recourbée et d'un filet; il portait un poignard à sa ceinture et une espèce de casque. Il tâchait de jeter adroitement son filet sur la tête de son ennemi, il le perçait de son trident, et après l'avoir étendu par terre, lui ouvrait la gorge avec son poignard. Les atroces spectateurs de ces jeux lui criaient souvent de réitérer ses coups, lorsqu'ils appercevaient encore un reste de vie dans l'adversaire mourant.



J.G. de St. Sauveur del.

HISTOIRE ROMAINE.

L'ITALIE depuis des siècles était occupée par des peuples qui tiraient leur origine des *Illiriens*, des *Ibériens* ou *Espagnols*, des *Celtes* ou *Gaulois*, des *Grecs* ou *Pélages*, et des *Etrusques* ou *Toscans*. C'est du sein de ces diverses Nations que sortirent les *Romains*, dont la puissance fut si formidable, qui, pauvres et guerriers, surent gouverner le monde par l'éclat des vertus civiques, et formèrent ce vaste Empire dont la forme du Gouvernement varia tant de fois, et qui, sous ses derniers *Empereurs*, attaqué de tous côtés, finit par succomber sous les coups redoublés que lui portèrent différentes nations barbares. Il eut, comme tous les Etats, ses périodes d'accroissement, de grandeur et de décadence : parcourir ces trois périodes, c'est offrir à nos lecteurs l'histoire du peuple *Romain*.

Sur les bords du *Tibre* une *vestale*, malgré ses vœux, mit au monde deux enfans jumeaux qui furent exposés dans la campagne; un prêtre du mont *Aventin* les éleva. Devenus grands, *Remus* et *Romulus* réunirent les jeunes gens de la contrée, et se soulevèrent contre l'autorité. L'an 751, avant l'ère chrétienne, *Romulus* jeta les fondemens de la ville de *Rome*, et l'aigle romaine fut placée sur le Capitole. Les *rois* qui succédèrent à *Romulus*, furent, *Numa Pompilius*, qui prit les rênes du Gouvernement en 715; *Tullus Hostilius*, en 672; *Ancus Marcius*, en 640; *Tarquin l'ancien*, en 616; *Servius Tullius*, en 578. *Rome*, sous ses rois, s'était agrandie, elle avait réuni à son territoire celui des peuples vaincus, et déjà les *Romains* tenaient le premier rang parmi les nations voisines. Lorsque les *Romains* furent excités à secouer le joug de la servitude, *Tarquin-le-Superbe* qui les gouvernait, était parvenu au trône par un crime, et ne se faisait remarquer que par sa cruauté, son avarice et l'insolence de sa conduite. L'injure que son fils *Sextus* fit à *Lucrèce* en la déshonorant, justifie pleinement la révolte du peuple opprimé. Ce changement arriva la 221e année de la fondation de *Rome*. Le gouvernement devint aussitôt républicain, et l'on créa tous les ans deux Consuls pour gouverner l'Etat : *Brutus* et *Collatin*, époux de *Lucrèce*, furent les deux premiers Consuls créés l'an 509 avant J.-C. Envain *Porsenna*, roi d'*Etrurie*, prétendit replacer *Tarquin* sur le trône, en portant le fer et le feu sur le territoire Romain; le peuple se défendit avec courage : on créa pour la première fois un Dictateur, ce fut *A. Posthumius* qui fut élevé à cette dignité l'an 498 avant J.-C. *Porsenna* fit la paix avec les *Romains*, la République fut affermie. Le Sénat et le peuple firent la guerre avec succès contre les *Eques* et les *Volsques*, mais les Patriciens et les Plébéiens, divisés entre eux, agitaient *Rome*. Pour plaire au peuple qui l'an 493 avait par vengeance pris le parti de se retirer sur le mont *Aventin*, on institua les *Tribuns*, magistrats de famille plébéienne, chargés de conserver les droits

et la liberté de leurs commettans : on les changeait tous les ans. On créa d'abord deux Tribuns qui s'en associèrent trois autres, et ce nombre fut augmenté par *L. Trebonius* jusqu'à dix. Quelques années après, *Coriolan* qui avait servi sa Patrie, fut la victime de l'ingratitude du peuple qui le bannit de *Rome*. Retiré chez les *Volsques*, il fit la guerre à son pays et leva bientôt le siége de *Rome*, à la prière de sa mère. En 456, avant J.-C., on institua les jeux *séculaires*, et deux ans après, les Romains envoyèrent des ambassadeurs aux *Athéniens*, pour en obtenir les lois de *Solon*. L'année suivante on créa des Décemvirs pour la rédaction d'un Code de lois; mais ces magistrats ayant abusé de leur pouvoir, ils furent remplacés, cinq ans après leur suppression, par les Consuls dont la nomination avait éprouvé une interruption. En 444 *Rome* eut des Tribuns militaires, et en 443 on créa des Censeurs. Cette magistrature fut établie pour réformer les mœurs et pour corriger les abus qui se glissaient dans la République. On créait, de cinq en cinq ans, deux Censeurs, qui étaient ordinairement des gens d'une vie irréprochable et d'une grande fermeté. Ils suppléaient les Consuls qui étant accablés d'affaires, et souvent obligés d'aller commander les armées, ne pouvaient avoir soin de la police et des mœurs : *Caton* se fit un nom dans cette magistrature. L'an 396, la ville de *Veies* fut prise par *Camille, Dictateur*, après un siége de dix ans. Trois ans après, les *Gaulois*, conduits par *Brennus*, s'emparèrent de la ville de *Rome;* mais le *Capitole* sut leur résister, et Camille ayant réuni les Romains épars, força les Gaulois d'abandonner leur conquête et de se retirer dans leur pays. Toujours divisés entre eux, le Sénat et le peuple déchiraient le sein de la République: une anarchie cruelle, qui régna pendant cinq ans, força le Sénat à permettre, en l'an 336 avant J.-C., que les Consuls, pour la première fois, fussent tirés du peuple. Quelque temps après on fit des lois contre le luxe; malgré ce relâchement des mœurs que ces lois semblaient annoncer, lors de la guerre contre les *Samnites* qui voulaient s'emparer de Capoue, on vit *Manlius Torquatus* faire couper la tête à son fils, quoique victorieux, pour avoir combattu contre ses ordres. En 321 avant J.-C., l'armée *Romaine* fut battue aux *Fourches-Caudines*, et passa sous le joug : *Papirius*, général Romain, vengea cet affront l'année suivante, et usa de représailles. Dix ans après, les douze peuples d'*Etrurie* furent vaincus par le consul *Fabius*. En 304 les *Gaulois* firent une seconde irruption en *Italie; Fabius Maximus*, le premier de sa famille qui fut honoré de ce surnom, défit les *Gaulois*, qui reparurent pour la troisième fois dix ans après. En 280, Rome fit la guerre à *Pyrrhus*, roi d'Epire, qui avait épousé la querelle des *Tarentins*. L'an 264 avant J.-C., Rome et Carthage se firent la guerre, c'est ce que l'on appelle la première guerre punique. *Regulus*, général Romain, fut vaincu par les Carthaginois, et mourut prisonnier de guerre au milieu des supplices, lors de son retour de *Rome* où il avait été pour engager ses concitoyens à faire la paix. En 251 *Asdrubal* fut vaincu par *Metellus*, et *Annibal* prit *Sagunte*: on fit la paix. La seconde guerre punique éclata en 218 avant J.-C. *Annibal* traversa les *Espagnes*, les Pyrénées et les Alpes, et porta ses troupes dans les plaines de l'*Italie;*

les *Romains* furent battus près du *Tesin* et de la *Trebie*, et à la fameuse journée de *Cannes*, c'en était fait de Rome, si Annibal, profitant de sa victoire, eût marché sur cette ville; mais l'hiver, les délices de Capoue et le courage des Romains sauvèrent *Rome*. On déclara la guerre pour la première fois à Philippe, roi de Macédoine; Scipion triompha des Carthaginois en Espagne, et Marcellus s'empara de Syracuse. Annibal fut rappelé par les Carthaginois qui voulurent l'opposer à Scipion qui avait porté la guerre en Afrique: il fut vaincu à *Zama*, par le général Romain, et obligé de fuir et de se retirer dans les Etats du roi *Philippe*, à qui les Romains déclarèrent aussitôt la guerre: *Annibal* se donna la mort. *Rome* fit la guerre à *Persée*, fils de *Philippe*, roi de *Macédoine; Persée* fut vaincu par *Paul-Emile* qui l'emmena à Rome. En 149, la troisième guerre punique eut lieu : elle se termina en 146 avant J.-C., par la destruction de *Carthage* et de *Corinthe*. Un an après, les Romains firent la guerre en *Achaïe*, et réduisirent toute la *Grèce;* ils portèrent ensuite leurs armes en Espagne : cette guerre dura onze ans.

Rome avait affermi sa puissance; elle était redoutée des peuples voisins; maîtresse d'une grande partie du monde, elle ne devait pas tarder à en achever la conquête; le peuple et le Sénat vivaient en paix; tous les troubles pour les lois agraires et concernant le partage des terres avaient cessé; mais elle voyait en même temps ses plus habiles généraux préparer les fers qui devaient bientôt enchaîner sa liberté : héritiers de la haine qui avait existé entre les deux corps de l'Etat, leur unique ambition était d'usurper le pouvoir et de donner des lois à leur pays. *Marius* était plébéien; déjà illustré par la défaite de *Jugurtha*, roi des *Numides*, et par deux victoires célèbres, la première contre les *Gaulois*, et la seconde contre les *Cimbres* et les *Teutons*, il n'était plus occupé que du soin d'abaisser les grands qu'il détestait, et ne mettait plus de bornes à sa haine, lorsqu'il trouva dans *Sylla*, patricien non moins distingué, un terrible adversaire; les talens et le génie de *Mithridate*, roi de *Pont*, occupaient alors les armées Romaines; *Sylla* fut chargé de cette guerre et se servit alors de son pouvoir pour faire proscrire *Marius*, qui n'échappa à la mort que pour se venger par des crimes. Il se ligua avec *Cinna*, *Sertorius* et *Carbon*, rentra dans *Rome* à la tête d'une armée et la remplit de sang. A cette nouvelle, *Sylla* hâta son retour, mais *Marius* et *Cinna* venaient de mourir, il se vengea donc sur le jeune *Marius* et sur le reste du parti de son père par des cruautés inouies : ensuite il se fit donner la dictature perpétuelle qu'il abdiqua trois ans après. *Sylla*, malgré ses fureurs et ses proscriptions, mourut dans son lit.

C'est à cette époque que l'on place la guerre *Servile : Rome* eut alors à se défendre contre *Spartacus* qui avait armé les gladiateurs et les esclaves, et qui se rendit redoutable à la République. *Crassus*, élève de *Sylla*, eut le bonheur de terminer heureusement cette guerre. Cependant *Mithridate*, toujours ennemi du peuple Romain, continuait à se défendre et occupait les plus habiles généraux qu'on lui opposait. *Lucullus* qui avait succédé dans le commandement de l'armée, avait obtenu d'heureux succès dont il ne retira presqu'aucun avantage; il fut remplacé par *Glabrion*. *Pompée* succéda à ce dernier;

cet habile général de la République Romaine s'était déjà fait un nom fameux; la défaite de *Sertorius* et de *Perpenna*, en *Espagne*, et les mers nettoyées de pirates qui l'infestaient, lui avaient mérité le nom de Grand : il fut assez heureux pour terminer cette guerre qui durait depuis quarante ans. Chassé de ses Etats, *Mithridate* fut réduit à se donner la mort. Effrayé par cet événement, *Tigrane*, roi d'*Arménie*, qui avait épousé la fille de *Mithridate*, se soumit aux *Romains*; la *Judée* imita cet exemple.

Si *Rome* par ses généraux était l'effroi de l'Univers, elle était l'admiration de tous les peuples, par les grands talens qu'elle possédait dans l'enceinte de ses murs. *Cicéron*, Consul, armé de sa seule éloquence, sauvait sa Patrie des fureurs de *Catilina* qui voulait dominer dans *Rome* et usurper le suprême pouvoir. Cicéron, couvert de gloire et cher à la Patrie, vengeait la République; mais quelques années après il fut sacrifié au ressentiment du *Triumvir* Antoine, contre qui il avait écrit les Philippiques, discours à l'imitation de ceux que composa *Démosthènes* contre *Philippe*, roi de *Macédoine*.

C'est à l'époque où la conjuration de *Catilina* fut déjouée par *Cicéron*, que *Pompée*, *Cesar* et *Crassus* formèrent entre eux cette alliance que l'histoire appelle le premier *triumvirat*. Ces trois hommes ambitieux se partagèrent en quelque sorte l'empire du monde. *Pompée* en prenant pour lui l'*Italie*, resta dans Rome; *César*, qui était son beau-père, alla commander dans les *Gaules* dont il fit la conquête; et *Crassus* marcha en *Asie* contre les *Parthes* : Celui-ci ayant été défait par son imprudence, sa mort laissa *César* et *Pompée* seuls maîtres de la République. C'est alors que *César* qui triomphait dans les *Gaules*, demanda le *Consulat*. *Pompée* pour toute réponse, lui fit ordonner par le Sénat de licencier ses troupes. *César*, trop puissant pour obéir à un ordre qu'il croyait injuste, passa le *Rubicon* avec ses troupes victorieuses et revint à Rome. *Pompée* avait déjà pris la fuite; *César* l'atteignit dans les plaines de *Pharsale*, lui livra bataille, et triompha des troupes de la République. Pompée se sauva en Egypte, et le jeune Ptolémée oubliant que trois ans auparavant Pompée avait rétabli son père sur le trône, envoya sa tête à César. Tout le parti de Pompée fut aussitôt dissipé soit en Espagne, soit en Afrique. *César*, sans avoir le titre de Roi, gouvernait Rome et tous les peuples soumis; mais il ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire : il fut assassiné dans le Sénat par une foule de conjurés du parti républicain, parmi lesquels se trouvaient *Cassius* et *Brutus*, que l'on croyait fils adoptif de *César*. Cet événement funeste replongea *Rome* dans les horreurs de la guerre civile. *Octave*, fils adoptif de *César*, Antoine et Lépide jurèrent de venger la mort de ce grand homme et formèrent le second triumvirat.

Pendant ce temps, Vantidius vengeait sur les *Parthes* la défaite des Romains commandés par *Crassus*, et le *tétrarque Herodes*, protégé par les *triumvirs*, enlevait la *Judée* à *Antigone*. *Octave*, dans le partage du monde, avait pour lui l'*Europe*; *Antoine*, l'*Asie*, et *Lepide*, la *Sicile* et l'*Afrique*; mais ces trois hommes ambitieux trouvaient encore leur portion trop faible. *Auguste* enleva la *Sicile* à *Lepide*, qui, dans le fait, était le plus mal partagé. *Antoine* était alors en *Egypte*, où il était venu pour punir

Cléopâtre, accusée d'avoir favorisé le parti du Sénat. L'amour, qui bientôt maîtrisa son cœur, lui fit oublier sa gloire et sa patrie : du sein des plaisirs et des voluptés, il prétendit maîtriser l'Empire ; les Romains furent indignés ; *Octave*, qui avait gagné tous les cœurs et disposé tous les esprits, arma contre lui, et au moment même où *Antoine* se rendait plus coupable, en distribuant les trônes de l'*Asie* à *Cléopâtre* et à ses enfans, et qu'il les faisait couronner, il fallut qu'il songeât à sa défense. Une bataille navale qui se livra près des côtes de la *Grèce*, aux environs du promontoire d'*Actium*, trente-un ans avant la naissance de J. C., valut à *Auguste* l'empire du monde ; les *Egyptiens* prirent la fuite, entraînés par l'exemple de leur reine *Cléopâtre*, peu accoutumée à l'aspect des combats : *Antoine* la suivit dans sa fuite ; ils furent poursuivis par *Octave*, se donnèrent la mort et laissèrent ce vaste royaume au pouvoir des Romains, qui, pour reconnaître les services d'*Octave*, lui déférèrent le titre d'*auguste ;* bientôt il y joignit celui d'*empereur*, et il ne s'occupa plus que du soin de conquérir les cœurs, de répandre ses bienfaits, de protéger les savans et les hommes d'esprit, et mérita d'être chanté par *Horace* et *Virgile*, qui, à leur tour, se firent un devoir de l'immortaliser par leurs écrits. C'est alors qu'à *Rome* le temple de *Janus* fut fermé pour la seconde fois ; que l'empire Romain parvint à son plus haut degré de gloire, et que la paix universelle annonça la venue du desiré des nations, du fils de l'Éternel, du *Christ* ou *Messie*, né le 25 décembre, la première année de l'ère chrétienne, l'an 4306 de la naissance du monde.

Auguste, regretté des *Romains*, dont il avait mérité l'amour et les éloges, termina ses jours et laissa le trône à *Tibère*, son fils adoptif, qui prit le nom de *César*. Ceux qui lui succédèrent prirent le même nom et furent au nombre de dix : *Caligula*, ce monstre connu par ses vices et ses forfaits ; *Claude*, par son imbécillité et par l'incontinence de sa femme, *Messaline ; Néron*, qui fut l'effroi de *Rome* et la honte du genre humain ; *Galba*, *Othon*, *Vitellius*, *Vespasien*, et *Titus* son fils, qui détruisit *Jérusalem* et fit le bonheur des peuples qu'il gouverna ; enfin *Domitien ;* et *Nerva*, qui fut le dernier des *Césars* et se fit remarquer par ses vertus.

Trajan, qui fit les délices du monde, fut le treizième empereur. Sous son règne, les *Romains* possédaient l'*Italie*, l'*Espagne*, l'île de la *Grande-Bretagne*, les *Gaules*, la *Pannonie* ou la *Hongrie*, l'*Illyrie*, la *Dalmatie*, l'*Epire*, la *Macédoine*, toute la *Grèce*, l'*Asie mineure*, la *Syrie*, l'*Arménie*, l'*Afrique* alors connue, et l'*Egypte*.

Les trente-deux empereurs qui succédèrent à *Trajan* furent, *Adrien*, *Antonin-le-Pieux*, *Marc-Aurèle*, qui s'associa *L. Verus* et offrit le premier l'exemple de deux empereurs sur le trône ; *Commode*, *Pertinax*, *Didius-Julius*, *Postumius-Niger*, *Claudius-Albinus*, *Septime-Sévère*, *Caracalla*, qui tua son frère Géta ; *Macrin*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Jannée*, *Maximin*, les gordiens *Maxime* et *Balbin*, *Gordien* le jeune, *Philippe*, qui fut tué par *Décius*, *Gallus* et *Volusien*, *Æmilien ; Valérien*, vaincu par *Sapor*, qui s'en servit comme d'un marche-pied et le fit écorcher ; *Gallien*, qui, sous

son empire, vit les barbares se jeter dans les provinces romaines, *Claude II*, *Aurélien*, *Flavien*, qui régna deux mois et se tua; *Probus*, qui mérita ce nom par ses vertus, et qui, le premier, transplanta la vigne dans les *Gaules; Carus*, *Carin* et *Numerien*, ses fils; *Dioclétien*, qui s'associa à l'empire *Maximien, Constance-Chlore* et *Galerius-César. Constantin-le-Grand* triompha du tyran *Maxence*, se fit chrétien, rebâtit Bysance, depuis *Constantinople*, et plaça en ce lieu le siége de l'empire Romain. Ses enfans, *Constantin II, Constance* et *Constant III*, lui succédèrent. La difficulté de défendre l'empire contre les invasions des barbares, portèrent *Valentinien Ier* à partager l'empire avec son frère *Valens*, l'an 364 de J. C.; il lui donna les provinces de l'Orient et garda pour lui celles de l'Occident, dont *Rome* fut la capitale, qui, jusqu'à sa destruction, compta encore quatorze empereurs. La précaution qu'avait prise *Valentinien Ier*, n'empêcha pas les peuples barbares d'attaquer les Romains, qui n'avaient déja plus la force de leur résister, et ils le firent avec tant d'acharnement et de succès, que, vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne, ils abattirent entièrement leur puissance. *Odoacre*, roi des Hérules, peuple sorti du fond de la Germanie, força *Augustule*, dernier empereur d'Occident, d'abdiquer. Les *Goths*, après la mort d'*Odoacre*, vinrent s'établir en Italie et y fondèrent un royaume sur les débris de l'empire Romain. Enhardis par les succès des *Hérules* et des *Goths*, d'autres barbares se hâtèrent de profiter de leurs conquêtes, et l'on vit bientôt des rois dans des contrées qui auparavant n'avaient été gouvernées que par des magistrats romains.

Les empereurs d'*Orient* parvinrent un instant à chasser les barbares; mais les *Lombards* étant venus s'établir en Italie en 568, le souverain pontife, dont le siége était à *Rome*, craignant de tomber sous la puissance des *Lombards*, eut recours à *Pepin*, alors maire du palais en *France;* celui-ci leur enleva l'*exarchat de Ravenne*, le *duché de Rome*, et les donna au pontife, comme domaines utiles, s'en réservant la souveraineté; mais en 876, *Charles-le-Chauve* s'étant dépouillé du droit que s'étaient réservé ses prédécesseurs sur ces deux provinces, l'ABANDON QU'IL EN FIT AUX PAPES fut l'origine de leur puissance temporelle. *Charlemagne*, en mai 774, mit fin à la domination des Lombards en Italie; il fit prisonnier *Didier*, leur roi, à *Pavie*, rétablit l'empire d'*Occident*, et fut, en 800, couronné empereur d'*Occident* à Rome, par le *S. P. Léon III*, pour lequel il avait pris les armes. Depuis ce temps, les *papes* furent tout-puissans à *Rome*, et le nom d'*empereur d'Occident* ne fut pour ainsi dire qu'un titre honorifique. Une succession non interrompue de papes, depuis *saint Pierre* jusqu'à *Léon III*, et depuis *Léon III* jusqu'à *Pie VII*, avait gouverné Rome et le monde chrétien. L'Empereur des Français, *Napoléon-le-Grand*, a réuni *Rome* et son territoire à l'*Empire*. Les *papes* ne sont plus que les successeurs de *saint Pierre*, les premiers évêques de la chrétienté, les chefs visibles de l'église catholique sur la terre. Un nouveau palais pontifical est destiné au *pape*, et lui est désigné à *Paris*, dans cette nouvelle capitale du monde, où les arts, les talens et le génie ont fixé leur séjour. *Rome*

est maintenant la seconde ville de l'Empire Français; c'est la cité impériale, celle qui a l'honneur d'avoir pour son roi le fils aîné des Empereurs de France; elle a déjà célébré avec pompe et magnificence la naissance de cet enfant *auguste*, l'objet de tous les vœux et de toutes les espérances. Les Romains ont cru voir renaître un autre *Marcellus;* ils ont manifesté les transports de leur joie par leurs chants d'alégresse et les cris répétés, *Vive le roi de Rome!*

François-Charles-Napoléon, fils aîné de Napoléon-le-Grand, Empereur des Français, Roi d'*Italie*, Protecteur de la Confédération du *Rhin* et Médiateur de la *Suisse*, et de *Marie-Louise*, *Archiduchesse d'Autriche*, né à Paris le 20 mars 1811, a reçu, le jour même de sa naissance, le titre de *Roi de Rome*. Héritier du nom, de la gloire et de la puissance de son auguste père, ce jeune enfant, l'espoir de la France, sera grand dans la paix et dans la guerre; il aimera les peuples qui seront confiés à ses soins, et il sera digne d'en être aimé.

LES ROIS DE ROME.

Romulus donna son nom à la ville de *Rome :* déjà s'élevaient dans l'enceinte de cette cité, qui devait être la maîtresse de l'univers, de vastes maisons et des édifices publics; déjà des fossés qui désignaient l'enceinte de la ville, avaient été creusés, lorsque Romulus, qui avait pris le titre de roi, fit mourir son frère Rémus, pour avoir, par moquerie, sauté ces mêmes fossés.

Romulus avait déjà dans Rome des soldats et des citoyens, mais il lui fallait des femmes. N'ayant pu obtenir les filles de ses voisins pour les marier à ses sujets, il fit célébrer des jeux, auxquels il invita les peuples des contrées qui environnaient Rome. Pendant le spectacle, Romulus leva le pan de sa robe, qui était le signal donné aux soldats romains; aussitôt ces derniers se jetèrent dans la foule et enlevèrent toutes les filles. Cet enlèvement suscita une guerre longue et cruelle; les Sabins prirent les armes, et les armées se trouvèrent en présence. On était près d'en venir aux mains, lorsque les Sabines, se jetant entre les deux armées, obtinrent par leurs prières, que la paix fût conclue. Romulus fit des lois et établit un sénat pour lui servir de conseil. Les sénateurs l'assassinèrent après un règne de 38 ans; ensuite on l'honora sous le nom du dieu *Quirinus*.

Numa-Pompilius fut appelé à succéder au premier roi de *Rome*, au bout d'un an d'interrègne; c'est le sénat qui le choisit. Ce prince fit la paix avec ses voisins; il chercha à adoucir les mœurs des Romains, institua la religion, dont il régla les cé-

rémonies; il distribua l'année en douze mois, publia des lois très-sages, et fit le bonheur des Romains. Il mourut après avoir régné 42 ans.

Tullus Hostilius, qui lui succéda, hérita des vertus guerrières de *Romulus*. Les Albains avaient déclaré la guerre aux Romains. Les armées de *Rome* et d'*Albe* s'étaient considérablement diminuées en diverses batailles: leurs chefs convinrent de terminer cette guerre par le combat de trois Romains contre trois Albains, à condition que chaque nation suivrait le sort de ses champions, et que les vaincus seraient soumis aux vainqueurs. Les trois *Horaces*, du côté des Romains, et les *Curiaces*, du côté des Albains, furent choisis pour terminer cette grande querelle. Deux *Horaces* furent tués dans le premier choc, et les trois *Curiaces* blessés. Le dernier des *Horaces* fit semblant de fuir; les *Curiaces*, trompés par cette feinte, le poursuivirent séparément, selon leurs forces, et *Horace* les attaquant à mesure qu'ils se présentaient, les tua tous les trois l'un après l'autre; ainsi Albe fut soumise à Rome. Tullus logea les Albains sur le mont *Celius*, et leur accorda tous les droits de la bourgeoisie romaine. *Horace* ternit sa victoire en tuant sa sœur, parce qu'elle pleurait la mort de l'un des *Curiaces*, à qui elle était promise en mariage. Les *duumvirs* condamnèrent le coupable à mort; mais il en appela au peuple, qui lui sauva la vie. Tullus Hostilius, après avoir régné 32 ans et avoir réglé la milice, fut tué d'un coup de foudre qui brûla son palais.

Ancus Martius, petit-fils de Numa-Pompilius, fut choisi par les Romains pour succéder à Tullus. Il soumit les Latins, bâtit la ville d'Ostie, aima les arts et fit revêtir de murailles les remparts de Rome; il construisit un pont de bois sur le Tibre, pour joindre le *Janicule* à la ville; il embellit Rome d'un grand nombre d'édifices, et mourut après avoir régné 25 ans, laissant deux fils en bas-âge.

Tarquin l'ancien, qu'*Ancus* avait donné pour tuteur à ses enfans, qui était fils d'un négociant de *Corinthe*, et qui était venu s'établir en *Etrurie*, puis à Rome, prit les rênes du gouvernement; il soumit à l'Empire Romain les douze peuples d'Etrurie, après une guerre de neuf ans; il augmenta le nombre des sénateurs et des chevaliers romains, et fut le premier qui porta une couronne et un sceptre. Les enfans d'Ancus firent assassiner Tarquin, après un règne de 38 ans.

Servius Tullius, ainsi nommé parce qu'on croit qu'il était esclave, fut porté sur le trône par les intrigues de la femme de *Tarquin*, qui cacha adroitement la mort du roi son mari, et fit dire au peuple que le roi se portait mieux et lui ordonnait d'obéir à *Tullius*, son gendre. Lorsque *Tullius* eut gagné le peuple par ses largesses et ses bonnes manières, il déclara la mort de *Tarquin* et fut reconnu roi par le sénat: il fit la guerre avec succès, ordonna un dénombrement de ses sujets; le nombre des habitans de Rome, capables de porter les armes, était déjà de 85,000 hommes. Il fut assassiné après un règne de 46 ans, par l'ordre de sa fille *Tullie* et de son gendre *Tarquin*, qui fut proclamé roi par les sénateurs qu'il avait mis dans son parti.

Tarquin-le-Superbe, qui avait engagé plusieurs jeunes Romains à conspirer en sa



J. G. de St. Sauveur del.

faveur, avait déjà envahi la couronne du temps de *Tullius;* il s'était rendu au sénat pour s'y faire proclamer roi; *Tullius* y étant accouru, *Tarquin* le précipita du trône dans la rue, où il fut assassiné par des hommes apostés. La femme de *Tarquin*, encore plus cruelle, fit passer son char sur le cadavre de *Servius* étendu dans la rue. *Tarquin* remplit la ville de massacres et de proscriptions; il fit construire le *Capitole* et se rendit si odieux, qu'on lui donna le nom de *Superbe*. Après un règne de 24 ans, *Sextus Tarquinius*, son fils, ayant fait outrage à la chaste *Lucrèce*, femme de *Collatin*, fut chassé de Rome avec sa famille.

LES GRANDS HOMMES
DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Lucrèce était femme de *Collatin;* son époux avait emprunté ce nom, de Collatie, petite ville du Latium; il était petit-fils d'*Egerius*, neveu du vieux *Tarquin*, à qui le cinquième roi de Rome avait donné en propriété la ville de Collatie dans le pays Latin. *Lucrèce* avait de la beauté; *Sextus Tarquinius*, fils de *Tarquin*, ayant pénétré dans la maison de *Collatin*, l'un des premiers patriciens, déshonora son épouse. *Junius Brutus* et *Collatin* ayant reçu les derniers soupirs de cette infortunée, firent assembler les comices du peuple et du sénat, et leur montrant le corps ensanglanté de *Lucrèce*, qui s'était enfoncé le poignard dans le sein, pour laver par son sang son déshonneur, ils les excitèrent à venger cet attentat et tous les crimes des *Tarquins*. Aussitôt le peuple et le sénat condamnèrent les *Tarquins* à un bannissement perpétuel, les déclarèrent dépouillés de tout droit à la couronne, et leurs adhérens criminels d'Etat.

Marcus Junius Brutus, fils de *Lucius Junius*, avait à venger la mort de son frère aîné, que *Tarquin l'ancien* avait immolé à son avarice. *Brutus* eût couru les mêmes dangers, si, pour échapper à la cruauté du tyran, il n'eût feint d'avoir perdu l'esprit. Tous les ordres de l'Etat étaient alors opprimés dans Rome, et tous attendaient avec impatience quelque changement, sans oser l'espérer, lorsque la violence de *Sextus*, fils de *Tarquin*, et la mort de la chaste *Lucrèce*, firent éclater cette haine générale que tous les Romains avaient contre le roi et même contre la royauté. *Lucrèce*, ne pouvant se résoudre à survivre à la violence qu'elle venait de souffrir, fit appeler son père, son mari, ses parens et les principaux amis de sa maison, auxquels elle en demanda vengeance; elle s'enfonça en même temps un poignard dans le cœur, et tomba morte aux pieds de son père et de son mari. Tous ceux qui se trouvèrent présens à ce

funeste spectacle, s'abandonnèrent à la douleur. *Brutus*, se montrant à découvert, « Oui, » dit-il, en prenant le poignard dont *Lucrèce* s'était frappée, je jure de venger hau- » tement l'injure qui lui a été faite. » Il fit ensuite passer ce poignard entre les mains de tous les assistans, dont il exigea le même serment, qui fut le signal général : le peuple prit les armes ; l'armée se révolta, et, par un décret public, les *Tarquins* furent bannis de Rome. *Porsenna* arma en faveur des fugitifs, mais n'ayant pu réussir, *Tarquin* employa la ruse : il vint à bout de se former un parti dans Rome, lequel grossissait tous les jours ; et ce qui est de plus surprenant, les enfans même de *Brutus*, qui avait été élu premier consul, se trouvèrent à la tête des mécontens : ils furent tous découverts et on prévint leurs mauvais desseins. *Brutus*, père et juge des criminels, condamna lui-même ses deux fils à mort et leur fit trancher la tête en sa présence. La République fut alors fondée, et il n'y eut plus aucun Romain qui osât seulement penser au retour de *Tarquin*. *Brutus*, après avoir fondé la liberté de son pays, la cimenta de son sang en combattant pour elle : dans le fort de la mêlée, il aperçoit *Arons*, fils de *Tarquin* ; il vole à lui, l'acharnement est égal de part et d'autre, et ce grand homme reçut la mort en la donnant à son ennemi.

Mutius, surnommé *Scevola*, s'immortalisa dans la guerre de *Porsenna*, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince ayant pris la défense de *Tarquin-le-Superbe*, chassé de Rome, alla assiéger cette ville. La mort de *Porsenna* parut à *Mutius* nécessaire au salut de la République. Pour exécuter ce dessein, il se déguisa en *Toscan* et passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître, il y entra et le trouva seul avec son secrétaire, qu'il prit pour le prince et qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit et arrêtèrent *Mutius*. On l'interrogea, afin de savoir d'où il était, s'il avait des complices ; mais refusant de répondre à ces questions, il se contenta de dire : « Je suis Romain ; ennemi, j'ai voulu tuer mon ennemi. » A ces mots, comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent et la laissa brûler en regardant fièrement : le roi, étonné, lui rendit son épée. Ce brave Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de *Porsenna*, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre générosité va » me faire avouer un secret que tous les tourmens ne m'auraient jamais arraché. Apprenez » que nous sommes trois cents qui avons résolu de vous tuer dans votre camp : le sort » a voulu que je fusse le premier à vous attaquer, et autant j'ai souhaité d'être l'auteur » de votre mort, autant je crains qu'un autre ne le devienne, aujourd'hui que je vous » connais plus digne de l'amitié des Romains que de leur haine. » Le roi Toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux, et cette paix fut le fruit de la bravoure intrépide de *Mutius Scevola*.

Coriolan était de famille patricienne ; il avait reçu une éducation soignée, et sa mère s'était plu à former son jeune cœur. Il avait servi son pays avec zèle ; mais le peuple, toujours ingrat, le condamna à l'exil ; il oublia qu'il avait pris *Coriole*, petite

ville du pays Latin, et ne voulut point lui accorder le consulat, le prix de ses services et de ses belles actions. Mais, tout banni qu'il était, il devint la terreur de Rome, parce que s'étant retiré chez les *Volsques*, ils l'avaient pris pour leur général, et en cette qualité, il avait taillé en pièces les armées romaines et dépouillé Rome de ses conquêtes sur les *Volsques:* il n'avait plus qu'à marcher à Rome; on lui envoya deux fois des ambassadeurs pour lui demander la paix aux conditions qu'il voudrait. Il en proposa qui parurent trop dures; les Romains conjurèrent *Volumnie*, mère de *Coriolan*, d'aller, à la tête des dames romaines, fléchir son fils. *Coriolan* reçut sa mère avec respect, lui accorda ce qu'elle demandait, et lui dit avec tristesse: « Cessez, ma mère, vous » avez sauvé Rome et perdu votre fils. » En effet, les Volsques voyant que *Coriolan* refusait d'aller assiéger Rome, le percèrent de mille traits. Les Romains, pour marquer ce qu'ils devaient aux dames, élevèrent un temple à la Fortune féminine.

Cincinnatus (*Marcus Quintius*) fut tiré de la charrue pour aller combattre les Latins, qui avaient obtenu de grands succès sur les Romains; les ambassadeurs trouvèrent ce grand homme occupé aux travaux de la campagne: il obéit aux ordres de Rome, prit le commandement de l'armée, combattit les Latins, en tua un nombre prodigieux, fit le reste prisonniers de guerre et les obligea de passer sous le joug; ensuite, chargé de lauriers, il retourna à la culture de ses champs.

Manlius Torquatus avait l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. Son père, n'osant le produire à la ville, le retenait à la campagne, parmi les esclaves. Ce procédé parut si injuste à *Marcus Pomponius*, tribun du peuple, qu'il le cita pour en rendre compte. Le jeune *Manlius*, indigné qu'on poursuivît son père, alla secrètement chez le tribun, et, le poignard à la main, lui fit jurer d'abandonner son accusation; le tribun, épouvanté, jura tout ce qu'il voulut; mais il ne fut pas plutôt débarrassé de ce jeune homme, qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple, qui, plus généreux, en ordonna autrement; il lui fut défendu, en faveur du fils, de poursuivre davantage son action contre le père; et pour récompenser cette piété filiale, le jeune *Manlius* fut nommé, l'année d'après, tribun militaire. La guerre contre les Gaulois s'étant allumée, un d'entre eux proposa un combat singulier avec le plus vaillant des Romains. *Manlius* s'offrit à combattre ce téméraire, le tua, lui ôta une chaîne d'or qu'il avait au col et la mit au sien: de là lui vint le surnom de *Torquatus*. Quelques années après il fut créé dictateur avant d'avoir été consul. Consul, il fit la guerre aux Latins: son fils ayant désobéi à ses ordres, quoique victorieux, reçut, par ordre de son père, la couronne et la mort. Après cette expédition, *Manlius* vainquit les ennemis, près du fleuve *Visiris;* on lui accorda les honneurs du triomphe. Les jeunes gens, indignés de sa sévérité, ne voulurent point aller au-devant de lui, et l'on donna, par la suite, le nom de *Manliana edicta* à tous les arrêts d'une justice trop sévère. Les vieux sénateurs, au contraire, l'en respectèrent davantage et voulurent l'élire de nouveau au consulat, mais *Manlius* le refusa et donna pour raison la faiblesse de ses yeux; et comme quelques

jeunes gens se joignaient aux anciens pour le presser, *Torquatus* ajouta : « Si j'étais » consul, je ne pourrais souffrir la licence de vos mœurs, ni vous, la sévérité de » mon joug. »

Camille (*Marcus Furius*), par ses grandes qualités et ses vertus, parvint au généralat, fut créé dictateur et termina glorieusement le siége de Veïes, qui, depuis dix ans, occupait les forces de la République. Après avoir triomphé des Volsques, il porta ses armes contre les Falisques. Leur ville capitale se rendit à sa générosité, comme Veïes s'était rendue à son courage. Un maître d'école chargé de l'éducation des enfans des premiers de la ville, les lui ayant amenés, *Camille* frémit d'horreur en voyant cette perfidie : aussitôt il fit mettre nu le traître, et ordonna à ses élèves de le ramener à la ville à coups de verges. Les Falisques, touchés de sa grandeur d'ame, se donnèrent de bon cœur à la République. *Camille*, ayant été faussement accusé, avait été condamné à l'exil. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, et le sénat sentant le besoin qu'il avait d'un homme qui seul valait une armée, cassa l'acte de sa condamnation et le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun *Sulpicius* était convenu avec *Brennus*, général gaulois, d'une somme moyennant laquelle il devait se retirer; *Camille* survenu avec son armée, dans le moment qu'on allait consommer cet infâme marché, se présenta au milieu de l'assemblée et dit aux Barbares: « Rome ne traite point avec ses ennemis tant qu'ils » sont sur ses terres; en qualité de dictateur, je romps un traité qu'on n'a pu faire » sans mon ordre. » Sur-le-champ on court aux armes, et de part et d'autre on se bat avec fureur. Les Gaulois, vaincus à *Gabies*, prirent la fuite. Le dictateur rentra à Rome en triomphe; on célébra sa valeur et ses vertus, et on lui donna les noms de *Romulus*, de *Père de la Patrie*, de *Second fondateur de Rome*. *Camille*, par sa prudence, sauva Rome une seconde fois; il engagea le peuple, excité par des factieux, à ne point quitter Rome, à rebâtir la ville, et à ne point s'établir à Veïes. *Camille*, élu dictateur pour la troisième fois, battit les Etruriens et les Volsques, et défit ensuite les Herniques et les Latins. Nommé tribun militaire trois ans après, il remporta sur les Volsques, habitans d'*Antium*, une victoire complète, reprit sur eux plusieurs villes et revint avec son armée à Rome, où il fut reçu comme le héros de la République. Tribun militaire pour la sixième fois, *Camille* fut forcé de reprendre le commandement de l'armée; il répara les fautes de son collègue *Marcus Furius*, rallia les troupes romaines, les ramena au combat, força les ennemis à prendre la fuite et s'empara de leur camp. Les Gaulois ayant fait une nouvelle invasion, *Camille*, quoiqu'accablé d'années, fut appelé à la dictature pour la cinquième fois et triompha des ennemis de la patrie. Cet homme illustre mourut de la peste, après avoir appaisé une nouvelle sédition et retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des intérêts, l'orgueil des patriciens et l'emportement du peuple allaient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue dans le marché de Rome.

Regulus était consul lors de la première guerre punique. Il passa avec une armée, d'Italie en Afrique. Secondé par la fortune, il vint mettre le siége devant Carthage.

Carthage se défendit avec vigueur et obtint plusieurs avantages sur l'ennemi ; le plus considérable fut une victoire qu'elle remporta par le secours des Lacédémoniens commandés par *Xantippe*, leur roi. *Regulus* y fut fait prisonnier avec presque tout le reste de son armée qui avait échappé au fer, et les Carthaginois l'envoyèrent à Rome pour y traiter de la paix et de l'échange des prisonniers. *Regulus* conseilla aux Romains de n'entendre à aucune composition et s'en retourna dans les prisons de Carthage où il savait qu'on devait le faire mourir. Les Romains, animés à venger la mort de *Regulus*, dont ils admiraient le noble dévouement, repassèrent en Afrique, et les Carthaginois, vaincus à leur tour par mer et par terre, devinrent alliés tributaires des Romains, et eurent bien de la peine à empêcher que les murailles de leur ville ne fussent démolies. Ce traité mit fin à la première guerre punique, qui a duré 24 ans.

Fabius Maximus fut nommé dictateur après la défaite de Trasimène, lorsque les Romains s'apperçurent que rien ne pouvait arrêter les succès des Carthaginois, commandés par *Annibal*. *Fabius* prit un système tout différent de celui de ses prédécesseurs : au lieu d'aller attaquer *Annibal*, il se contenta de le suivre et de le prolonger dans ses marches, en lui coupant les vivres. En vain *Annibal* ravageait sous ses yeux les terres des alliés, rien ne put le faire changer de conduite : on en murmurait beaucoup à Rome; mais ce grand homme méprisait ces bruits populaires et savait préférer le salut de sa patrie à sa propre gloire. Enfin le moment était arrivé où il allait recueillir le prix de ses travaux. *Annibal*, trompé par ses guides, s'était laissé conduire dans des gorges de montagnes où *Fabius* le tenait enfermé : il aurait péri avec toute son armée, sans la ruse singulière qu'il imagina pour se tirer de ce mauvais pas. Il fit attacher des paquets de sarment aux cornes d'une grande quantité de bœufs dont il s'était emparé, et y fit mettre le feu; ces animaux, irrités par la douleur, devinrent furieux, et courant çà et là, ils forcèrent les Romains d'abandonner leurs avant-postes. *Annibal* voyant le chemin libre, en profita sans perdre de temps. Quand cet événement fut rapporté à Rome, les murmures redoublèrent contre *Fabius*, et on lui égala en pouvoir *Minucius*, général de la cavalerie. *Annibal* lui dressa une embuscade; il y aurait péri sans *Fabius*, qui, l'ayant toujours suivi, tomba si à-propos sur les Carthaginois, qu'il les força à la retraite. *Fabius* termina glorieusement la campagne.

Scipion l'Africain (*Publius Æmilius*) était fils de *Paul-Emile*, et fut adopté par *Scipion*, fils de l'autre *Africain*. Après avoir porté les armes sous son père, il alla servir en Espagne, en qualité de *tribun-légionnaire*. A l'âge de 20 ans il annonçait déjà par ses vertus et par sa valeur, ce qu'il serait un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque ayant donné le défi aux Romains, *Scipion* l'accepta et fut vainqueur; il monta le premier à l'assaut et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique, en qualité de *tribun*, et y effaça tous ses concurrens. Le général de la cavalerie ennemie le redoutait tellement, qu'il n'osait paraître quand c'était son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand homme, il passa enfin au camp des Romains, pour vivre

sous sa discipline. Le roi *Massinisse* ne lui donna pas une moindre preuve de sa considération ; il le pria en mourant, de régler le partage de ses Etats entre ses trois fils. Le sénat ayant envoyé des députés en Afrique, pour prendre des informations sur l'état des affaires, toute l'armée rendit justice au mérite de *Scipion*. Peu de temps après, ce jeune héros étant venu à Rome, où il brigua l'édilité, son nom, sa figure, sa réputation, la croyance commune que les dieux l'avaient choisi pour terminer la dernière guerre punique, tous ces motifs déterminèrent à lui donner le consulat, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis par la loi. Il fut deux fois consul. Après avoir remporté différentes victoires sur les Carthaginois, il retourna à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe. *Scipion* n'était pas moins désintéressé que grand capitaine : après la mort de *Paul-Emile*, dont il fut héritier avec son frère *Fabius*, voyant que celui-ci avait moins de bien que lui, il lui abandonna en entier l'héritage. Ce grand homme ne s'illustra pas seulement par la gloire des armes, il cultiva les lettres avec succès. On ignore quelle fut au juste sa fin : les uns prétendent que les triumvirs le firent étrangler dans son lit, sous prétexte qu'il aspirait à la dictature ; d'autres disent qu'il fut empoisonné par sa femme *Sempronia*, sœur des *Gracques*, avec laquelle il avait eu de grands démêlés.

Caton le Censeur vivait pendant la seconde guerre punique. Il fut un de ces Romains qui, par leurs vertus civiques, illustrèrent la République. Ennemi des Carthaginois, il ne croyait pas Rome en sureté si Carthage pouvait exister. Dans le sénat, il ne cessait de répéter, à la fin de chaque séance : « Il faut détruire Carthage. » Les jeunes sénateurs plaisantaient *Caton ;* mais la politique de Rome dut céder à cette idée lumineuse de *Caton*, et le sort de Carthage fut décidé ; elle fut détruite lors de la troisième guerre punique. *Caton* occupa l'honorable fonction de censeur à Rome, et se fit remarquer par son intégrité et la sévérité de sa conduite.

Paul Emile. Il y eut à Rome deux grands personnages de ce nom. Le premier parut pendant la seconde guerre punique ; il succéda à *Fabius* dans le commandement de l'armée opposée à *Annibal ;* on lui donna pour collègue le consul *Varron*. Ce dernier, malgré les sages conseils de *Paul Emile*, qui voulait suivre le plan de *Fabius*, ne fut pas plutôt arrivé à l'armée, qu'il se mit à poursuivre *Annibal*. Celui-ci, qui ne desirait que le combat, l'attendit dans un poste avantageux, auprès du bourg de Cannes. C'est là que se donna cette fameuse bataille où toute l'armée romaine périt, excepté quelques fuyards. Le consul *Paul Emile* ne voulut pas survivre à un aussi grand malheur ; quoique déjà couvert de blessures, il se jeta au milieu des ennemis et périt les armes à la main. L'autre *Paul Emile* fit la guerre à *Persée*, roi de Macédoine, et obligea ce malheureux prince, vaincu par les Romains, de se livrer entre ses mains. Ainsi finit le royaume de Macédoine, qui avait duré 700 ans.

Marius était de famille plébéienne ; par des talens réels et des services rendus à la patrie, il parvint au consulat et fit la guerre à *Jugurtha*, qu'il vainquit ; il fit trembler le Nord et le Midi : les Cimbres et les Teutons, et différens peuples de la Germanie, ou voisins,

cherchaient en ce temps des établissemens en Italie; *Marius* les défit en divers combats et les chassa d'Italie. Il s'était fait une grande renommée et était déjà parvenu à un âge avancé; mais l'ambition maîtrisait son ame. *Sylla* voulait être chargé de la conduite de la guerre contre *Mithridate, Marius* lui disputa ce commandement; il s'associa, pour réussir, le tribun *Sulpicius,* homme capable de toutes sortes de crimes, qui s'était formé une armée de gens de sa sorte, entièrement dévoués à son service. Avec leur aide, il fit passer plusieurs lois pernicieuses, entr'autres celle qui donnait à *Marius* le commandement de l'armée contre *Mithridate. Sylla* avait quitté Rome; *Marius* marcha aussitôt sur cette ville, à la tête de son armée; mais bientôt il fut forcé de prendre la fuite, car *Sylla* le fit condamner à mort et mit sa tête à prix. *Cinna* et *Carbon*, pendant l'absence de leur chef, exercèrent leurs vengeances contre les ennemis de *Marius;* mais *Sylla* ayant fait la paix avec *Mithridate,* marcha contre ses ennemis, et le parti de *Marius* fut vaincu. Ce dernier, poursuivi par la vengeance de *Sylla,* fut obligé de passer en Afrique et de se cacher dans les marais de Minturne. Là, un Cimbre qui le cherchait pour le tuer, l'ayant rencontré, s'avançait pour exécuter son dessein; *Marius* le regarda avec des yeux irrités: « Quoi, Cimbre, lui dit-il, » tu veux tuer *Marius.* » Le Cimbre épouvanté laissa tomber ses armes et prit la fuite. *Marius,* toujours persécuté par *Sylla,* mourut quelque temps après.

Sylla, issu d'une famille patricienne, fut élevé dans la médiocrité; mais le courage qu'il montra dans sa jeunesse l'éleva bientôt aux emplois les plus distingués. Il fut formé dans l'art militaire par *Marius,* pendant la guerre contre *Jugurtha,* et ce fut entre ses mains que *Bocchus* livra ce malheureux prince. Ce fut bien *Marius* qui mena ce roi prisonnier en triomphe; mais le peuple en attribua toute la gloire à *Sylla,* qui fit graver cet événement sur un cachet dont il se servit toujours depuis. Ce fut là la cause de la haine implacable qui subsista jusqu'à la mort, entre ces deux hommes fameux. Fier de ses premiers succès, *Sylla* fit tous ses efforts pour parvenir à la préture, et réussit en achetant le suffrage de la multitude par ses libéralités. Ensuite il fut envoyé en Cappadoce, pour remettre *Ariobarzane* sur le trône; il remplit sa mission et chassa l'usurpateur *Gordius.* De retour à Rome, il brigua le consulat et brûlait du desir d'être chargé de la conduite de la guerre contre *Mithridate.* Trompé dans ses espérances et menacé par ses ennemis, il s'échappa de Rome et se rendit à Nole, où était son armée. Ses soldats firent périr les officiers que *Marius* avait envoyés pour se faire remettre le commandement. Il marcha aussitôt sur Rome, à la tête de son armée. En vain le sénat, forcé d'agir selon les volontés de *Marius*, lui envoya députation sur députation, pour lui défendre l'entrée de la ville; sans rien écouter, il s'avança jusqu'au mont Esquilin et entra dans Rome, la torche à la main. L'heureux *Sylla* fit mettre la tête de *Marius* à prix, puis il partit avec son armée, fit la guerre à *Mithridate,* à qui il accorda la paix: il marcha ensuite contre ses ennemis; la fortune seconda ses efforts, et ayant anéanti entièrement le parti de *Marius,* il prit le titre de dictateur. Ce fut alors qu'il donna un libre cours à ses cruautés. C'était tous les jours de nouvelles proscriptions, de nouveaux meurtres, et personne n'était plus en sureté. Enfin, fatigué de

verser du sang, il se démit volontairement de sa dictature et passa les derniers momens de sa vie dans les débauches les plus honteuses. Il mourut dans son lit !

Sertorius, proscrit par *Sylla*, passa en Espagne, où il leva une armée, et fit la guerre à la République. Le consul *Métellus* fut chargé de le combattre; mais il n'avait ni les talens, ni l'activité nécessaires pour détruire un ennemi tel que *Sertorius*, qui évitait avec soin les batailles décisives, et qui, par des petits combats particuliers, cherchait à affaiblir les Romains. *Sertorius* avait montré des talens et du courage ; mais il fut vaincu par *Pompée* et trahi par ses officiers, qui le massacrèrent pour s'emparer de son autorité. Le parti de *Sertorius* fut alors anéanti, et *Pompée* termina cette guerre malheureuse.

Lucullus fut connu entre les Romains, par son excessive prodigalité et ses grandes richesses. Rome n'avait plus alors les vertus républicaines qui avaient fait sa gloire et sa puissance; elle était maîtrisée par le luxe et par les vices qu'il fait naître.

Crassus fut un des triumvirs qui partagea le pouvoir avec *Pompée* et *César;* il fut vaincu par les Parthes et se donna la mort.

Pompée (*Cneïus*), que ses exploits ont fait dans la suite surnommer *le Grand,* était fils de *Strabon*, général du parti de *Sylla.* Il passa les années de son enfance dans le camp de son père, qui mourut bientôt après. Le jeune *Pompée* s'attacha au parti de *Sylla*, et se distingua dans la guerre contre les Picéniens. Mais *Sylla*, envieux de sa gloire, l'aurait peut-être immolé à son ressentiment, s'il n'avait craint de soulever le peuple. A la mort de *Sylla*, *Pompée* eut à réduire les restes du parti de *Marius*, et passa en Espagne pour terminer la guerre qui durait depuis long-temps avec *Sertorius.* A son retour à Rome, il brigua et obtint les honneurs du triomphe et ceux du consulat. En trois mois de temps il termina la guerre contre les pirates. Le peuple Romain, reconnaissant, lui confia le commandement de l'armée qui combattait depuis si long-temps contre *Mithridate. Pompée* eut encore la gloire de vaincre ce prince, si redoutable aux Romains. Il rentra à Rome et obtint les honneurs du triomphe, qu'il avait si bien mérité. Ce triomphe fut le plus éclatant que Rome eût vu jusqu'alors. *César* rechercha son alliance, lui donna sa fille *Julie* en mariage, et obtint le consulat par l'entremise de *Pompée.* Mais le beau-père et le gendre furent bientôt ennemis. *César* était dans les Gaules, il repassa les monts et marcha contre Rome. Le sénat avait confié l'autorité à *Pompée*, mais celui-ci n'ayant point d'armée, se retira à Brunduse, où il s'embarqua pour passer en Macédoine. *César* le poursuivit et n'obtint pas les premiers avantages. Tourmenté par l'aveugle présomption des jeunes Romains, *Pompée* quitta la position avantageuse qu'il occupait, s'approcha du camp de *César* et vint lui offrir la bataille, que ce dernier accepta. Les jeunes gens, qui avaient tant crié, ne purent soutenir le choc des vieux soldats de *César;* ils prirent la fuite et entraînèrent les autres soldats. *Pompée* voyant que tout était perdu, se sauva avec quelques sénateurs à Mythilène, où il s'embarqua avec sa femme *Cornélie*, pour aller demander un asyle à *Ptolomée*, qu'il avait fait roi d'Egypte. Quand il fut arrivé devant Peluse, il jeta l'ancre et envoya un

Deuxième Tableau de l'Histoire romaine.

SUITE DES ROIS, CONSULS ET PERSONNAGES CÉLEBRES.

Scipion.	Caton le censeur.	Paul emile.	Marius.
Sylla.	Sertorius.	Lucullus.	Crassus.
Pompée.	Jules-César.	Caton le jeune.	Ciceron.
Catilina.	Brutus.	Antoine.	Lépide.

J. G. de S.t Sauveur del

de ses amis prier le roi de le recevoir. Ce prince ayant pris l'avis de son conseil, il fut décidé qu'il fallait tuer *Pompée*. On envoya une petite barque pour le recevoir et le conduire à terre, où il ne fut pas plutôt arrivé, que les satellites qui l'environnaient se jetèrent tous à-la-fois sur lui, le firent tomber sous leurs coups et lui coupèrent la tête. *César* étant arrivé quelque temps après en Egypte, on vint lui présenter cette tête; mais il détourna les yeux avec horreur, de cet objet funeste, et ne put s'empêcher de verser des larmes sur la mort de son ennemi.

César (*C. Jules*) était neveu de *Marius; Sylla* voulait le faire mourir, « parce que, » disait-il, il y a dans ce jeune homme plus d'un *Marius*. » Mais *César* se sauva en Asie et n'en revint qu'après que le tyran se fut démis de sa dictature; il gagna l'affection de tout Rome, par son éloquence et ses bonnes manières. Après avoir passé par tous les degrés d'honneur, gouverné l'Espagne, subjugué les Lusitaniens, obtenu le consulat, il eut le gouvernement des Gaules, tant deçà que delà les Alpes, où il fit la guerre pendant dix ans. Il battit les Germains, qu'il soumit; il passa deux fois dans la Grande-Bretagne et vainquit tous les petits rois de ces contrées. *César*, vainqueur, demanda le consulat et la continuation de son gouvernement. *Pompée* s'y opposa, et *César* résolut d'avoir par force ce qu'il ne pouvait avoir autrement. Il marcha vers Rome à grandes journées et s'empara aisément de cette ville, où il se fit nommer consul et dictateur. Il fit passer son armée en Epire et triompha à Pharsale, de *Pompée* et des troupes de la république; il poursuivit son ennemi, qui prit la fuite. Arrivé à Alexandrie, il fut bien surpris de se voir présenter la tête de *Pompée*, toute sanglante: il en eut horreur, et détournant les yeux de cet objet: « Allez, malheureux, s'écria-t-il, vous avez assassiné le plus grand des » hommes, et vous m'ôtez le plaisir de rentrer dans Rome avec lui, dans le même char » de triomphe. » *Ptolomée*, qui avait fait trancher la tête à *Pompée* pour faire la cour à *César*, fut outré d'une pareille réception et tâcha de se saisir aussi de *César*; mais il fut vaincu, tué dans l'action, et son royaume donné à *Cléopâtre*, sa sœur. Après ces avantages, tout plia devant *César*. En Asie, *Pharnace*, fils de *Mithridate*, mit bas les armes au seul bruit de son approche. Il en écrivit au sénat en ces termes: « Je suis venu, j'ai » vu, j'ai vaincu. » En Afrique, il défit *Scipion*, beau-père de *Pompée*, *Caton* et *Juba*, roi de Mauritanie. De retour en Italie, il rentra dans Rome en triomphe, et se fit nommer dictateur perpétuel. Il partit pour l'Espagne, où il défit une armée commandée par les fils de *Pompée*. Il ne survécut pas long-temps à ses victoires; *Brutus* et *Cassius* voyant qu'il avait anéanti la république et voulait se faire roi, conjurèrent contre lui et le poignardèrent dans le sénat, l'an 710 de Rome, la douzième année *julienne*, c'est-à-dire, depuis la réformation du calendrier par *Jules-César*.

Caton (le jeune) fit tout pour sa patrie, et poussa la vertu jusqu'à l'héroïsme: il annonça dans son bas-âge cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paraître dans tout le cours de sa vie. Sa haine contre la tyrannie se manifesta, à l'âge de 14 ans, par sa haine contre *Sylla*. *Caton* était stoïcien dans la théorie et dans la pratique; il aimait mieux être

homme de bien que de le paraître, et demanda le tribunat pour empêcher un méchant homme de l'obtenir. Il s'unit avec *Cicéron* contre *Catilina*, et avec les républicains contre *César*. Il porta toujours le deuil, depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si *César* était vainqueur. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce zélé républicain s'enferma dans Utique, où il se frappa avec la pointe d'une épée. On voulut le panser, mais il s'emporta contre les médecins, et avec un emportement qui tenait de la fureur, il ouvrit sa blessure, arracha ses entrailles et expira devant eux, à l'âge de 55 ans.

CICÉRON (*M. T. Cicero*) naquit à *Arpinum*, petite ville du pays des Volsques. Jeune, il montra un goût extraordinaire pour l'étude, reçut les leçons des plus habiles maîtres de Rome et égala bientôt la gloire de tous les orateurs de son temps. La première fois qu'il parla en public, il enleva le suffrage des juges et fit absoudre *Roscius*. *Cicéron* quitta Rome, passa à Athènes, et s'y montra pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de la Grèce, ce qui fit dire à *Appollonius* : « Je plains le sort de la » Grèce; il ne lui restait plus que la gloire de l'éloquence, vous allez la lui ravir et la » transporter aux Romains. » De retour à Rome, il y fut ce que *Démosthènes* avait été à Athènes ; ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de 31 ans il fut questeur et gouverneur en Sicile ; à son retour il obtint la charge d'édile et fit condamner *Verrès*, le déprédateur de cette province, à réparer ses concussions ; on le nomma ensuite préteur, et enfin on l'honora du consulat. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux et les spectacles que sa place l'obligeait de donner, que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de *Catilina*, qui, à l'exemple de *Sylla*, voulait tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens. Il fit arrêter tous les conjurés, et les fit mourir sur-le-champ dans la prison; puis il marcha avec une armée contre *Catilina*, qui, vaincu, fut obligé de se tuer. Le peuple Romain satisfait, donna par acclamation, à *Cicéron*, le nom de *Père de la Patrie*. Le jour de l'expiration de son consulat, étant obligé de faire les sermens ordinaires, et se préparant à haranguer le peuple, selon la coutume, il en fut empêché par le tribun *Métellus*, qui voulait l'accuser; *Cicéron* avait commencé par ces mots : Je jure.... le tribun l'interrompit et lui déclara qu'il ne lui permettrait pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure; alors *Cicéron* s'arrêta un moment, et renforçant sa voix noble et sonore, il dit pour toute harangue: « Je jure que j'ai sauvé la Patrie! » L'assemblée enchantée, s'écria : « Nous jurons qu'il a dit la vérité. » *Claudius* obligea depuis *Cicéron* à quitter Rome; il se retira à Thessalonique, en Macédoine, d'où il revint triomphant, rappelé par le peuple et les gens de bien. Il fut ensuite nommé gouverneur en Cilicie, et réunit les talens au courage et l'affabilité à l'activité. Dans les commencemens de la guerre civile, *Cicéron* parut d'un caractère faible, timide, irrésolu; il flatta *César* et le combla de louanges. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de *César*, il favorisa *Octave* pour s'en faire un protecteur. Dès que le triumvirat fut formé, *Antoine*, contre qui il avait écrit ses *Philippiques*, demanda sa tête à *Octave*, qui eut la lâcheté de la lui accorder. Les assassins

atteignirent *Cicéron* auprès d'une de ses maisons de campagne; il fit aussitôt arrêter sa litière et présenta tranquillement son cou au fer des meurtriers. On coupa la tête et la main droite de ce grand orateur, et ces tristes restes furent exposés sur la tribune aux harangues, qu'il avait tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avait 63 ans lorsqu'il fut assassiné.

Catilina était de famille patricienne. Sa jeunesse fut orageuse; il menait une vie dissolue, au milieu d'une jeunesse effrénée, parmi les femmes perdues et les courtisanes qui se trouvaient dans Rome. Comme *Sylla,* il voulut maîtriser son pays et conspirer contre tous les gens de bien. Son projet fut de s'emparer de Rome, d'y mettre le feu en cent endroits différens, et, à la faveur du désordre et du tumulte causé par un incendie général, d'assassiner le consul et les principaux sénateurs, et de partager les emplois et toute l'Italie avec ses complices; mais *Fulvie,* maîtresse d'un des conjurés, avertit *Cicéron,* qui dénonça en plein sénat *Catilina,* qui siégeait avec impudence au milieu des sénateurs. Malgré les accusations les plus claires, *Catilina* trouva encore des défenseurs, et il eut le temps de s'échapper de Rome pour aller se mettre à la tête des partisans qu'il avait parmi les habitans des villes voisines. Mais *Cicéron,* sans perdre de temps, après avoir fait arrêter les principaux conjurés, marcha avec une armée contre *Catilina;* celui-ci voyant que tout était perdu, se jeta avec les principaux conjurés au milieu des bataillons, et après la victoire on trouva, sur des tas de corps morts, ce fameux chef de parti, qui respirait encore. Au travers de la pâleur de la mort répandue sur son visage, on voyait encore les marques de l'audace et de la férocité qu'il avait eues pendant sa vie.

Brutus Marcus descendait de ce fameux *Junius Brutus* qui avait chassé les *Tarquins* de Rome. Il était encore fort jeune quand *Pompée* et *César* firent éclater leurs divisions et prirent les armes l'un contre l'autre. Sans balancer il suivit le parti de *Pompée*, qui lui parut celui de la République. Il se trouva à la bataille de Pharsale; après avoir combattu avec courage, il fut forcé de se rendre à *César,* qui le traita avec bonté comme son fils adoptif. Il s'unit ensuite à *Cassius* et forma cette fameuse conspiration contre la vie de *César.* Le jour pris pour l'exécution, tous les conjurés se rendirent au sénat. A peine *César* fut-il assis à sa place, qu'ils l'entourèrent; alors *Casca,* qui était derrière lui, le frappa près de l'épaule; tous les conjurés se précipitèrent sur lui, et comme *Brutus* frappait *César,* ce grand homme lui dit: «Et toi, *Brutus,* aussi!.....» Les conjurés s'étant retirés, et le peuple, excité par *Antoine,* s'étant déclaré contre eux, ils furent obligés de quitter Rome. *Brutus* se retira à Antium et se trouva ensuite à l'armée républicaine qui fut vaincue à Philappe: il ne put survivre à sa défaite, et se poignarda.

Marc-Antoine avait été l'élève, l'ami et le lieutenant de *César.* Avant sa mort, le grand *César* avait institué *Octave* son légataire universel, et lui avait substitué, en cas de mort, *Marc-Antoine,* qui était consul. Celui-ci, méprisant la jeunesse d'*Octave*, s'empara de la succession et de la souveraine puissance dans Rome; c'est ce qui engagea *Octave* à se déclarer contre lui en faveur de la République; il le força de lever le siége

de Modène, où *Brutus* s'était retiré, et le prit dans Pavie. Mais *Lépide* s'étant joint à *Antoine*, *Octave* crut devoir faire la paix avec eux. Ils formèrent ensemble le second triumvirat. *Octave* et *Antoine* ayant vaincu tous leurs ennemis, ce dernier alla en Egypte se plonger dans la mollesse; sa femme *Cléopâtre*, reine d'Egypte, lui ayant demandé l'empire du monde pour prix de ses faveurs, il arma et s'avança avec sa *Cléopâtre* jusques vers les côtes d'Epire, où il présenta la bataille à *Octave*. *Cléopâtre* s'enfuit après le premier choc, et *Antoine* la suivit. *Octave* courut en Egypte, où *Antoine* se donna la mort, et l'Egypte se soumit à *Octave*.

Lépide fut un des hommes puissans à Rome qui formèrent le second triumvirat. *Octave* et *Antoine* le laissèrent à la garde de Rome, et lorsque le premier eut vaincu *Antoine* et qu'il fut de retour à Rome, il réduisit *Lépide* à la condition d'un homme privé.

LES DOUZE CÉSARS.

Octave, comme nous l'avons vu, était fils adoptif de *César*. Après la défaite de ses ennemis, il se comporta avec clémence et pardonna à tous ceux qui l'avaient offensé, même à *Métellus*, qui avait embrassé le parti de *Pompée*, et qui dut sa grace à son fils, qui sollicita lui-même la clémence d'*Auguste*. De retour en Italie, *César* triompha à Rome et ferma le temple de Janus pour la seconde fois. On décerna à *Octave* les plus grands honneurs; on l'appela *Auguste*, et on donna ce nom au sixième mois de l'année. Le sénat et le peuple le proclamèrent, en outre, le *Père de la Patrie*. Pénétré de joie et de satisfaction, il répondit, les larmes aux yeux: « Je suis au comble de mes » vœux, et je n'ai plus rien à desirer, que de mériter jusqu'à ma mort cet hommage » flatteur. » *Agrippa*, qu'il avait désigné pour son successeur, étant mort, ce prince jeta les yeux sur *Tibère*, que sa femme *Livie* avait eu d'un autre lit; il mourut à Nole, dans la 76e année de son âge, environ quinze ans après la naissance de J. C.

Tibère, fils de *Tibère Néron* et de *Livie*, qu'*Auguste* épousa, fut le premier qui porta le nom d'*Empereur*. *Auguste* l'ayant adopté pour son fils, il lui succéda. *Auguste* ne l'estimait pas, mais il ne le croyait pas aussi méchant qu'il était. Dès qu'il cessa d'avoir un maître et des intérêts à ménager, l'on ne vit plus en lui qu'un tyran. Il fit mourir par ses débauches, *Julie*, sa femme, fille d'*Auguste*, son bienfaiteur; il fit empoisonner *Germanicus*, son neveu, dont les victoires sur les Germains lui faisaient ombrage, et fit périr *Séjean*, son favori. Odieux aux Romains par ses cruautés, il se

retira dans l'île de Caprée, avec le conseil de ses débauches, et s'y livra aux plus infâmes voluptés. De ce séjour des plaisirs il envoyait sans cesse à Rome des arrêts de mort et de proscription qui faisaient trembler l'Empire. Enfin ce monstre expira l'an 37, de mort violente, à l'âge de 78 ans, après avoir régné 22 ans, 6 mois et 26 jours.

Caius Caligula, petit-neveu de *Tibère*, était fils de *Germanicus* et d'*Agrippine*. Au commencement de son règne, il tira de sa prison *Hérode Agrippa*, prince juif, et le créa roi de Judée. Après ce trait de clémence, il renonça à toute pudeur; il déshonora ses sœurs, fit mourir un grand nombre de sénateurs, créa son cheval consul et lui fit rendre les honneurs du consulat; l'excès de sa folie alla jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Deux Romains délivrèrent la terre de cette folle divinité, en l'assassinant la quatrième année de son règne.

Claudius, fils de *Drusus*, second fils de *Livie*, oncle de *Caligula*, monta sur le trône. Il fit mourir sa femme, l'infâme *Messaline*, avec *Silius*, chevalier romain, son adultère. Faible d'esprit et même imbécille, il fut assez stupide pour déshériter son fils *Britannicus*, quoiqu'il fût un prince très-accompli. Il passa dans la Grande-Bretagne, dont il conquit la plus grande partie, et y mourut empoisonné par un champignon que lui donna *Agrippine*, sa seconde femme, pour faire régner *Néron* son fils.

Domitius Néron, fils de *Domitius Enobarbus*, mari d'*Agrippine*, formé par les mains de *Burrhus*, son gouverneur, et de *Sénèque*, son précepteur, promettait beaucoup avant que de parvenir à l'Empire. Dès qu'il fut le maître, il cessa de se contraindre. Jamais on ne vit un prince plus impur, ni plus cruel; efféminé, vil et lâche, il se plaisait à chanter sur les théâtres et mendiait les applaudissemens. Il fit mourir sa mère, son frère, ses femmes, son gouverneur, son précepteur, tous ceux dont la vue semblait lui reprocher ses crimes, et en particulier tous les chrétiens, qu'il détestait. Tant de forfaits excitèrent contre lui la conspiration de *Pison*, dont il prévint les suites en se tuant lui-même, l'an 68, après avoir vécu 32 ans, et régné 13 ans 7 mois et 18 jours. Avec lui s'éteignit la famille des *Césars*.

La loi du plus fort régla le droit de succession à l'Empire, et l'armée s'arrogea ce droit sans consulter le sénat, qui, autrefois si respectable, était devenu courtisan sous *Auguste*, mercenaire sous *Tibère*, puis esclave. L'armée d'Espagne élut *Galba*, son général; mais l'armée d'Allemagne, irritée de ce qu'il ne donnait pas aux troupes l'argent qu'il avait promis, le fit tuer, après un règne de 7 mois.

Othon fut mis à la place de *Galba*, et ne régna que 3 mois.

Vitellius, général de l'armée d'Allemagne, venait d'être élu à sa place; mais l'armée d'Asie ayant proclamé *Vespasien*, celui-ci fit assassiner *Vitellius*, qui n'avait régné que 9 mois, et le peuple le traîna ignominieusement par les rues. *Vitellius* s'était rendu odieux par l'excès de ses débauches, surtout de la table, où il dépensait 40,000 écus par jour, en quatre repas qu'il faisait.

Titus Flavius Vespasien s'était signalé dans le commandement des armées, surtout

en Palestine, contre les Juifs qui s'étaient révoltés; il leur avait enlevé déjà toutes leurs villes, excepté Jérusalem, qu'il allait assiéger lorsqu'il fut salué Empereur par l'armée. Après s'être défait de *Vitellius*, avoir rétabli l'ordre et fait reconnaître son autorité, il renvoya *Tite*, son fils, en Palestine, qui termina heureusement la guerre, par la prise et la ruine de Jérusalem et de son temple, dans le temps prédit par J. C., l'an 79 de l'ère chrétienne. Après avoir gouverné sagement l'Empire pendant dix ans, *Vespasien* mourut. Peu avant que de mourir, il dit à ceux qui l'étaient venu voir : « Je sens que je commence à devenir dieu », pour se moquer de la coutume qu'avaient les Romains, de mettre leurs empereurs au rang des dieux après leur mort.

Titus Vespasien, fils de *Titus Flavius*, succéda à son père. Il fut si bienfaisant, qu'ayant passé une journée sans rien donner, il dit à ses officiers : « Mes amis, nous » avons perdu un jour. » Il fut si chéri des Romains, à cause de sa bonté et de la sagesse de son gouvernement, qu'on le surnomma *les délices du genre humain*. Un si beau règne ne dura qu'un peu plus de deux ans, et fut regretté plus d'un siècle.

Domitien, frère puîné de *Tite*, lui succéda. Ce prince qui, au commencement de son règne s'occupait, dans son cabinet, à percer des mouches avec un poinçon, fut haï de tout le monde. Il eut tous les vices de *Néron*; il persécuta les chrétiens, parce qu'ils refusaient de l'adorer; il fut tué par ses propres domestiques, le 18 décembre l'an 96. Il est le dernier des douze *Césars*.

Les Douze Cesars.

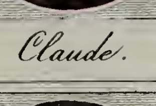
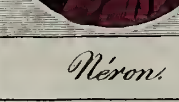
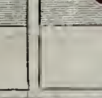
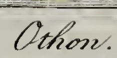





Jules-Cesar. Auguste. Tibère. Caligula.





Claude. Néron. Galba. Othon.






Vitellius. Vespasien. Vespasien Titus. Domitien.

J G de St Sauveur del.

LES HOMMES CÉLÈBRES DE ROME.

CATULLE (*Caius Valerius Catullus*), poëte latin, né à Vérone l'an 86 avant J.-C., imita dans ses Epigrammes la manière grecque, en l'ennoblissant. Le plaisir et la volupté excitèrent son imagination; il fut un poëte aimable inspiré par les muses et guidé par les graces. Le chantre du moineau de Lesbie a joui et jouit encore d'une réputation bien méritée. Catulle aima le plaisir et les voyages et fuyait le travail; il mourut pauvre et jeune encore, l'an 57 avant J.-C.

VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*), surnommé le *Prince des poëtes latins*, naquit à Ardes, village près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant J.-C., d'un potier de terre; il commença ses études à Crémone, à l'âge de 17 ans. Après avoir pris la robe virile, il alla à Naples pour cultiver les lettres grecques et latines: bientôt il se livra aux charmes de la poésie. Ayant été dépouillé du champ qu'il tenait de ses aïeux, par la distribution faite aux soldats vétérans, il vint à Rome pour exposer ses malheurs; il s'adressa à Mécènes et à Pollion, qui lui firent rendre son patrimoine par Auguste. Ce fut pour remercier ce prince qu'il composa sa première Eglogue; il finit les Bucoliques au bout de trois ans. Peu de temps après Virgile entreprit les Géorgiques, à la prière de Mécènes. Pour que sa muse fût moins distraite, il se retira à Naples. Ce bel ouvrage lui coûta sept ans de travail; après les avoir lues à Auguste, il commença l'Eneïde. Son talent lui acquit des amis et des protecteurs; la vénération qu'on avait pour lui à Rome était telle, qu'un jour s'étant rendu au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne faisait qu'à l'empereur. Virgile eut pour ennemis Bavius, Melitus et Felistus: rappeler leurs noms, c'est les livrer encore au ridicule qu'ils ont bien mérité. Virgile avait attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguste, ce distique, où il le fait l'égal de Jupiter:

Nocte pluit totâ; redeunt spectacula manè;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Bathille osa se déclarer l'auteur de ces vers et recevoir la récompense. Virgile, indigné, fit ce vers:

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores,

et le commencement du suivant:

Sic vos non vobis, (répété quatre fois).

Personne ne pût remplir les derniers vers que leur véritable auteur, Bathille devint la fable de Rome, et Virgile fut au comble de sa gloire; c'est alors qu'il termina son Eneïde. La lecture du sixième chant, faite devant l'empereur et l'impératrice, enchanta la cour d'Auguste et lui valut de grandes récompenses. Après avoir beaucoup voyagé et être de retour en Italie, Virgile mourut à Brindes, en Calabre, le 22 septembre de l'an 19 avant J.-C., à 51 ans.

TÉRENCE (*Publius Terentius Afer*) était né à Carthage l'an 186 avant J.-C.; il fut d'abord esclave et élevé par son maître, qui lui donna une excellente éducation, et lui donna, selon la coutume, le nom de *Térence*. Son esprit le lia étroitement avec Lælius et Scipion l'Africain, qui, dit-on, l'aidèrent à composer ses comédies. On admire avec quel art Térence a su peindre les mœurs de son temps; rien de plus simple et de plus naturel que son style, rien en même temps de plus élégant et de plus ingénieux. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de l'atticisme, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus ingénieux et de plus délicat chez les Grecs. On trouve dans les comédies de Térence la justesse et la solidité des pensées, la délicatesse des sentimens, la douceur des images, ce moëlleux et cette suavité de style qui devaient faire éprouver aux lecteurs et aux spectateurs un plaisir toujours nouveau. Saint-Augustin prétend que la première fois qu'on entendit prononcer à Rome, sur la scène, ce beau vers :

Homo sum, humani nil à me alienum puto.

des applaudissemens universels se firent entendre et sanctionnèrent ainsi ce beau cri de la nature. Térence quitta Rome à l'âge de 35 ans, on ne le vit plus depuis. Il mourut, dit-on, à Stympale, ville de l'Arcadie, l'an 133 avant J.-C.

PLAUTE (*Marcus Accius Plautus*) vit le jour à Sarsine, ville d'Ombrie, et se fit une très-grande réputation dans la capitale du monde, par ses comédies. Il nous reste dix-neuf ouvrages comiques de ce poëte, qui furent très-estimés par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance même de son exécution. On a dit de Plaute, que si les Muses voulaient parler latin, elles emprunteraient son style. Chez lui les intrigues sont bien ménagées, les incidens sont plus variés, et l'action plus vive que dans les pièces de Térence. Plaute mourut à Rome, l'an 184 avant J.-C.

TITE-LIVE, dont la vie et les actions sont peu connues, naquit à Padoue; il fut chéri et protégé d'Auguste; il mourut au même lieu qui l'avait vu naître, l'an 17 de J.-C., la même année qu'Ovide. Il écrivit une Lettre sur l'Éducation, qui est perdue; quelques Traités philosophiques et des Discours mêlés de philosophie; mais c'est son principal ouvrage, cette belle Histoire Romaine, qui commence à la fondation de Rome et qui finit à la mort de Drusus, qui l'a fait mettre au premier rang des écrivains : il règne dans toutes les parties de cette histoire une élégance continue. Tite-Live

excelle dans les récits, les descriptions et les harangues. Tout inspire dans son ouvrage l'amour de la justice et de la vertu.

SALLUSTE (*Crispus Sallustius*) dut le jour à une famille plébéienne, l'an 85 avant J.-C., à Amiterne, ville d'Italie. Il fut élevé à Rome, où il étudia sous le fameux grammairien Protestatus. Il mérita par ses talens d'être nommé questeur, et ensuite tribun du peuple; mais sa conduite fut scandaleuse et ses mœurs dépravées. Il parlait bien, écrivait encore mieux, mais agissait si mal, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur; mais il amassa des richesses immenses dans le gouvernement de la Numidie qui lui avait été confié par César. Après avoir achevé une Histoire Romaine, dont il ne nous reste que quelques fragmens, mais qui prouvent encore que son auteur possédait un style plein de précision, de force et d'énergie, ce qui l'a fait appeler par Martial le *premier des historiens*, il mourut l'an 36 avant J.-C., méprisé des gens de bien. Nous avons de lui deux ouvrages entiers : l'Histoire de la Conjuration de Catilina, et celle des Guerres de Jugurtha, roi de Macédoine. Ce sont deux chefs-d'œuvre.

OVIDE (*Publius Ovidius Varo*), chevalier romain, naquit à Sulmone, dans l'Abbruze, l'an 43 avant J.-C. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya à Rome de bonne heure. Il passa de là à Athènes, pour achever son instruction. Né poëte, la passion des vers s'empara de lui, malgré les avis de son père, et il cultiva les muses; il leur dut une grande renommée, l'amitié de quelques gens de lettres et l'estime et la protection d'Auguste. Ovide dut tous ses chagrins à l'amour, à ce dieu qu'il célébra dans son Art d'aimer. Ses intrigues le firent reléguer, à l'âge de 50 ans, à Tomes, sur le Pont-Euxin. Ovide ne put toucher sur son sort, ni Auguste, qui s'était vengé, ni Tibère, qu'il encensait; il mourut dans son exil, l'an 17 de J.-C., à 57 ans, dont il en avait passé sept loin de Rome. Les ouvrages qui nous restent de ce poëte sont : les Métamorphoses, son chef-d'œuvre; les Fastes, en six livres; les Tristes et les Élégies; les Héroïdes; quelques fragmens de Vers et une tragédie de Médée, qui ne nous est point parvenue.

TIBULLE (*Aulus Albius Tibullus*), ce poëte des amans, le rival et l'ami d'Horace, qui célébra la tendresse et la galanterie, qui peignit la volupté et sut pleurer sur le tombeau d'une amante, était chevalier romain et naquit à Rome l'an 43 avant J.-C. Il quitta le métier des armes pour les muses, et vécut dans sa patrie dans la mollesse et les plaisirs. Sa mort arriva peu de temps après celle de Virgile, l'an 17 de J.-C., dans sa maison de campagne, où il s'était retiré pour éviter la poursuite de ses créanciers. Ovide a fait sur la mort de Tibulle une belle élégie.

PROPERCE (*Sextus Aurelius Propertius*), l'amant d'Hostilia, qu'il a chanté sous le nom de *Cynthie*, comme l'objet de ses complaintes amoureuses, naquit à Moravie, ville d'Ombrie, et mourut 19 ans avant J.-C. Aimé de sa dame, de ses rivaux et des beaux esprits de son

temps. Il imita dans ses élégies le Callimaque grec, et sut, comme lui, allier à la finesse la pureté d'expression, la délicatesse et les charmes du sentiment.

PHÈDRE (*Phædrus*), natif de Thrace et affranchi d'Auguste, écrivait sous Tibère: il fut persécuté par Séjan. Ce poëte s'est fait un nom immortel par cinq livres de ses Fables imitées d'Ésope, mises en beaux vers latins, et embellies par d'ingénieuses moralités. François Pithou, qui les tira de la bibliothèque de St.-Remy de Rheims, nous les a fait connaître.

LUCAIN (*Marcus Ennæus Lucanus*) naquit à Cordoue en Espagne, vers l'an 39 de J.-C. Il vint à Rome de bonne heure, et il s'y fit connaître par ses déclamations en grec et en latin. Il composa la Pharsale, et les éloges qu'il prodigua à Néron, lui firent obtenir des récompenses et les charges d'augure et de questeur. Néron voulait être poëte; Lucain osa disputer avec lui le prix de la poésie. Lucain fit des vers sur Orphée, et l'empereur sur Niobé. Ce dernier eut la douleur de voir son rival couronné sur le théâtre de Pompée; depuis, il chercha toutes les occasions de se venger. Lucain étant entré dans les conjurations des Pison, Néron ne lui laissa que le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud: il expira l'an 65 de J.-C., avec la fermeté d'un philosophe, en déclamant des vers. Lucain brilla par les tableaux, les descriptions, mais l'enflûre et l'exagération sont les défauts qu'on lui reproche avec juste raison. Il fit son poëme à l'époque que le bon goût à Rome commençait à disparaître.

SÉNÈQUE le philosophe (*Lucius Ennæus Seneca*) était né à Cordoue, vers l'an 6 avant J.-C. Les plus grands maîtres le formèrent à l'éloquence et à la philosophie. Après avoir mis en pratique la morale de Pythagore, il se livra au barreau, où il se fit une grande réputation: il brigua les charges publiques, et obtint celle de questeur. Une intrigue amoureuse le fit reléguer dans l'île de Corse: c'est là qu'il écrivit ses Livres de Consolation, où il étala tout le faste de la philosophie stoïcienne. Heureux, s'il n'avait point démenti les principes renfermés dans son livre consolateur! Agrippine ayant épousé l'imbécille Claude, Sénèque fut rappelé de son exil, et l'éducation de Néron lui fut confiée. Sous un tel maître, le jeune prince fit les délices de Rome; mais Néron, devenu par ses vices la honte du genre humain, fit accuser Sénèque, poursuivit le philosophe qui avait été son maître et son ami, et qui, recevant avec joie l'ordre de mourir, se fit ouvrir les veines dans un bain, et rendit le dernier soupir, après avoir consolé Pauline son épouse, ses amis et ses domestiques, l'an 64 de J-C., la 12e de Néron. Ses ouvrages ont été l'objet des éloges et des critiques. Il est encore un de ces philosophes qui par leur conduite ont contredit les beaux préceptes de morale qu'ils nous ont donnés. On lui reproche d'avoir corrompu le goût par un style maniéré, par des jeux de mots, des antithèses et des pointes. Il y a cependant dans ses ouvrages de beaux fragmens, des poésies mâles et caractéristiques, et quelquefois de grandes idées.

HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*), né à Venuse, dans la Pouille, l'an 63 avant J.-C., d'un affranchi. Son père, quoique pauvre, soigna son éducation; il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens des maisons les plus qualifiées. Plus avancé en âge, il alla étudier la philosophie à Athènes. Lors des guerres civiles, il suivit le parti de Brutus; mais à la bataille de Philippes, il prit la fuite, jeta son bouclier et promit de ne jamais porter les armes: les lettres depuis l'occupèrent tout entier. Ce fut d'abord, comme il le dit lui-même, la misère qui lui inspira des vers; mais lorsqu'il eut, par ses ouvrages, charmé et Virgile et Varius, ceux-ci les montrèrent à Mécènes qui lui accorda sa protection: mais c'est à la campagne qu'il se plut à cultiver la poésie. Horace a composé des odes, des satires, des épîtres et l'Art poétique. Ces odes le placent souvent à côté d'Anacréon, et quelquefois à côté de Pindare. Ses satires plurent aux Romains, ainsi que ses épîtres; son Art poétique est l'école du goût. Ce poëte courtisan, épicurien et philosophe, mourut l'an 7 avant J.-C., après avoir institué Auguste son héritier.

PLUTARQUE. Cet écrivain philosophe, cher à tous les gens de bien, et dont les ouvrages sont et seront toujours estimés, était né à Chéronée, dans la Béotie, l'an 48 avant J.-C., d'une famille noble et honorée. A l'âge de 17 ou 18 ans, son éducation était déjà terminée, et ses talens le firent connaître. Il était encore très-jeune lorsque sa patrie le députa, avec un autre citoyen, vers le proconsul pour quelque affaire importante. Il réussit seul dans sa mission; mais par le conseil de son père, dans son rapport, il associa son collègue à sa gloire. Après avoir voyagé en Égypte et en Grèce, il revint à Rome, où il enseigna la philosophie sous le règne de Trajan: bientôt il se retira dans son pays où ses concitoyens l'élevèrent aux plus hautes charges. On conjecture que Plutarque mourut vers l'an 140 de J.-C., sous le règne d'Antonin-le pieux. Plutarque nous a laissé une Vie des Hommes illustres, qui a donné lieu à une foule d'éditions: c'est son ouvrage le plus estimé, et qui renferme la Vie des Hommes les plus illustres, grecs et latins, qu'il compare ensemble, et qu'il juge sainement, sans flatterie et avec sagesse. Plutarque a aussi composé un Traité de morale qui contient des choses très-curieuses et des leçons très-utiles pour la conduite de la vie. On a comparé Sénèque à Plutarque, mais le résultat de la comparaison était à l'avantage de ce dernier.

PLINE l'ancien (*C. Plinius secundus*), né à Vérone, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des augures, et devint intendant en Espagne. Vespasien et Tite l'honoraient de leur estime et de leur confiance. Il consacrait le jour aux affaires, et la nuit à l'étude: il était toujours occupé, et regardait comme perdu tout le temps qu'il n'employait pas aux sciences. L'embrasement du mont Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C., fut si violent, qu'il ruina des villes entières. Pline, qui commandait alors une escadre dans les attérages de la Sicile, voulut s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène; mais il fut puni de sa curiosité, et fut suffoqué par les flammes à 56 ans. Pline, son neveu, a raconté

les circonstances de sa mort et de cet embrasement, dans la vingt-sixième lettre de son onzième livre, adressée à Tacite. Il ne reste de Pline que son Histoire naturelle, en 37 livres, qui lui sert de brevet pour l'immortalité, et qui guida Buffon lorsqu'il entreprit de parler de la nature, et qu'il s'éleva au-dessus de tous ses rivaux.

QUINTE-CURCE (*Quintus Curtius Rufus*), historien latin, s'est immortalisé par son Histoire d'Alexandre-le-Grand. Cet ouvrage est divisé en dix chants, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant et fleuri. Il loue son héros, mais sans flatterie; il dit tout le bien et tout le mal qu'il peut avoir fait. Il y en a qui regardent l'ouvrage de Quinte-Curce comme un roman bien écrit: quelques connaisseurs font plus de cas de l'ouvrage d'Arrien, sur l'expédition de ce héros.

JUVÉNAL (*Decius Junius*), poëte latin, naquit à Aquin en Italie. C'est à Rome qu'il commença à composer des satires: il osa attaquer un favori de Néron et Néron lui-même; mais, sous le règne de Domitien, il fut exilé et envoyé, à l'âge de 80 ans, dans le Pentapole, sur les frontières de l'Égypte et de la Libie. Malgré son grand âge et les maux qu'il souffrit dans son exil, il survécut à son persécuteur; il revint à Rome après sa mort, et il y vivait encore sous Néron et sous Trajan. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J.-C. On a de lui seize satires, ce sont des harangues emportées. Le dépit, comme il le dit lui-même, lui tint lieu de génie: *facit indignatio versum*.



J. G. de S.t Sauveur del.

PRÉCIS CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Premier Tableau représentant, 1re race, *Pharamond*, *Clodion*, *Mérowée*, *Childéric Ier*, *Clovis Ier*, *Childebert*, *Clotaire Ier*; *Caribert*, *Chilperic Ier*, *Clotaire II*, *Dagobert Ier*, *Clovis II*, *Clotaire III*, *Childeric II*, *Thierry III*, *Clovis III*, *Childebert III*, *Dagobert III*, *Chilperic II*, *Thierry IV*, *Childeric III*.

Deuxième Tableau représentant, 2e race, *Pepin*, *Charlemagne*, *Louis Ier*, *Charles II*, *Louis II*, *Louis III* et *Carloman*, *Charles III*, *Eudes*, *Charles IV*, *Raoul*, *Louis IV*, *Lothaire*, *Louis V*; 3e race, *Hugues Capet*, *Robert*, *Henri Ier*, *Philippe Ier*.

Troisième Tableau représentant *Louis VI*, *Louis VII*, *Philippe II*, *Louis VIII*, *Louis IX*, *Philippe III*, *Philippe IV*, *Louis X*, *Philippe V*, *Charles IV*, *Philippe VI*, *Jean*, *Charles V*, *Charles VI*, *Charles VII*, *Louis XI*.

Quatrième Tableau représentant *Charles VIII*, *Louis XII*, *François Ier*, *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, *Louis XV*, *Louis XVI*. - Interrègne. - 4e dynastie, NAPOLÉON Ier.

Mœurs des Francs et des Gaulois.

Jules Cesar avait conquis les *Gaules*, et les peuples de ces contrées, toujours inquiets, toujours belliqueux, supportaient avec peine le joug romain. Lorsque les Francs originaires de la Germanie inférieure, c'est-à-dire des pays qu'on appelle aujourd'hui la *Franconie*, la *Thuringe*, la *Hesse*, la *Frise* et la *Westphalie*, franchirent le Rhin pour la seconde fois, l'empereur *Probus*, qui les avait domptés, les força de se retirer des Gaules, et d'abandonner leur conquête. Depuis deux cents ans ils faisaient la guerre avec les Romains; quelquefois battus, mais jamais subjugués long-temps, ils habitèrent les rivages du *Bas-Rhin*, depuis *Cologne* jusqu'à l'embouchure de ce fleuve; ce fut là le berceau de l'ancienne France. Lorqu'ils eurent forcé les aigles romaines d'abandonner l'autre rive du *Rhin*, ils s'avancèrent dans les Gaules pour piller et ravager ces contrées. Vers l'an 279 de notre ère, ils obtinrent la permission de rester dans les cantons qu'ils avaient envahis. Enfin, vers l'an 338, sous l'empereur *Constance*, ils s'établirent dans les *Gaules* du consentement des Romains, dans

cette partie contenue entre le *Rhin*, la *Meuse* et la *Moselle*. Ce fut en l'an 419 ou 420 qu'un de leurs guerriers, dut à sa valeur le rang suprême. *Pharamond* fut reconnu le premier roi de ces *Celtes*, de ces *Sicambres* et autres petites nations, qui avaient leurs chefs subordonnés au monarque, et qui proclamaient leur roi en l'élevant sur un bouclier à la tête des armées.

On veut connaître ces Francs qui furent nos ancêtres, chez qui la valeur fut héréditaire, et dont le nom signifie, à ce que disent tous les historiens, *franchise*, *bonne foi*, *loyauté*, etc..... Cette belle étymologie fait trop d'honneur à la nation française, pour qu'il ne soit pas de son intérêt de la placer honorablement dans les premiers chapitres de son histoire, et de la rappeler pour en démontrer toujours la vérité.

Les *Francs* dans leur origine menaient une vie sauvage, ne vivaient que de fruits, de racines, de légumes, et des animaux qu'ils prenaient à la chasse. Le soleil, la lune, les arbres, les rivières étaient leurs dieux; des antres profonds leur servaient de temples. Les *Druides* étaient leurs prêtres, leurs astrologues, leurs médecins : ils habitaient les forêts; ils se bâtissaient des cabanes de bois et d'argile, et pour leur commerce ils ne connaissaient que les échanges. Sincères, fidèles, généreux, hospitaliers, guerriers intrépides, l'honneur était leur guide, et par la rigidité de leurs mœurs, ils devenaient féroces et implacables envers leurs ennemis. La nation était divisée en quatre classes; les nobles, les libres, les affranchis, et les serfs. Tantôt ils furent gouvernés par des *Rois*, et tantôt par des *Ducs*. Ces deux titres étaient électifs, et ne se donnaient qu'au mérite et qu'à la naissance. Les rois commandaient pendant toute leur vie; les ducs n'obtenaient le commandement que dans les grands dangers de la patrie, lorsqu'il fallait repousser un ennemi trop heureux ou trop barbare. Les *Francs* ne cultivaient point les lettres, mais parmi eux ils avaient des *Bardes* qui ont laissé une grande renommée, et qui, dans des chants héroïques, nous ont transmis les beaux faits d'armes et les grands événemens de leur siècle. Chez les *Francs*, la principale vertu était la valeur à toute épreuve, et le plus grand des crimes, la lâcheté : on ensevelissait dans un bourbier ceux qui s'en étaient rendus coupables. Au sortir du berceau leurs enfans savaient manier le javelot, l'épée, la hallebarde, la hache et la fronde. Un *Franc* qui dans le combat aurait perdu son armure ou son bouclier d'osier, était déclaré infâme. Ils portaient une cuirasse couverte de peaux d'ours et de sanglier, un casque surmonté de plumes rouges ou de quelque figure hideuse. Leur fierté naturelle les portait à ne jamais souffrir un esclavage honteux.

Telles étaient les mœurs de ces Francs, qui s'avançaient dans les *Gaules*, chassaient les légions romaines et s'alliaient avec ces Gaulois, les vieux habitans des contrées soumises par le grand César, qui fut à-la-fois leur historien, leur panégyriste et leur vainqueur.

Les GAULOIS étaient aussi braves que les Francs; ils avaient des sabres bien lourds, des lances, des massues, et des dards qu'ils lançaient au loin. Ils se couvraient le corps ou la tête des peaux d'animaux sauvages qu'ils avaient tués à la chasse en les combattant. Bientôt après ils eurent de meilleures armes, des casques d'airain ou de fer; leurs boucliers étaient faits de petites branches d'osier entrelacées, et recouverts d'un cuir épais. Leur cava-

lerie était renommée. Quand il s'agissait de combattre l'ennemi commun, tous les Gaulois étaient soldats; les femmes, les enfans, traînés dans des chariots, suivaient les braves qui volaient aux combats. Chaque guerrier, en défendant ses jours et sa patrie, combattait encore pour sauver sa femme et ses enfans. Avant l'action on voyait souvent les plus audacieux sortir des rangs, défier à un combat singulier les plus apparens des ennemis, en brandissant leurs lances pour inspirer plus de terreur. Les femmes, pendant l'action, parcouraient le champ de bataille, portaient des rafraîchissemens aux guerriers, avaient soin des blessés, arrêtaient les fuyards par des remontrances ou des reproches; et si les hommes étaient repoussés jusqu'aux chariots qui se trouvaient sur les derrières, elles saisissaient les armes qu'elles trouvaient, et se mêlaient aux combattans. Les Gaulois aimaient et respectaient les femmes, et cependant ils avaient sur elles et sur leurs enfans droit de vie ou de mort. Chez ce peuple belliqueux on avait coutume de réunir dans un festin tous ceux qui prétendaient à la main d'une jeune fille, et celui à qui elle offrait un vase rempli d'eau, devenait l'époux de son choix. Les accords se faisaient ensuite; on convenait de la dot; puis on se réjouissait de nouveau, et le mari emmenait sa femme chez lui. La *polygamie* fut long-temps permise aux *Gaulois*. On construisait les maisons avec des branches vertes, entrelacées en manière de claie; on leur donnait une forme ronde, et assez de grandeur: la distribution répondait toujours aux besoins de la famille. La seule ambition des Gaulois était de voir leurs fils devenir de bons soldats. On ne leur confiait des armes que lorsqu'ils étaient en état de combattre ou de se défendre. Ces peuples étaient humains et hospitaliers; chez eux la personne d'un hôte était inviolable, et son arrivée dans une bourgade était toujours un jour de fête, une occasion de festin. Dans presque toutes les maisons les enfans des deux sexes faisaient les fonctions de serviteurs. Chez les riches et les grands on était servi par des esclaves faits à la guerre. Quand les *Gaulois* eurent acquis des richesses par leurs courses chez les nations civilisées, ils eurent des vases d'or et d'argent. Les Gaulois avaient beaucoup de cet esprit naturel qui fait le charme de la société; ils savaient chanter leurs exploits, et raconter leurs aventures. Ils avaient une belle taille, étaient bien proportionnés et fort agiles. Les uns se rasaient la barbe, les autres la portaient médiocrement longue; les nobles laissaient croître leurs moustaches. Ils avaient un grand nombre de prêtres connus sous le nom général de *Druides*. Ils avaient aussi des *Bardes* qui chantaient les louanges des dieux et les beaux faits d'armes des héros de la nation. Ces prêtres avaient un grand pontife qui était comme leur roi; ils tenaient avec lui le premier rang dans l'État. La religion était un mystère que l'on ne dévoilait pas à tout le monde. Leurs principaux dieux s'appelaient *Hésus*, *Teutatès* et *Taranis*. La fête fondée pour chercher et cueillir le *gui de chêne*, se célébrait avec solemnité: mais dans leur desir aveugle d'honorer les dieux, souvent ces peuples outragèrent l'humanité, et firent frémir la nature. Le sang des animaux ne leur parut pas assez digne de leurs cruelles divinités, ils leur offraient encore celui de leurs semblables, que réclamaient leurs prêtres sanguinaires et superstitieux. Les *Gaulois* croyaient à l'immortalité de l'ame, et savaient braver la mort. Aux funérailles, la joie

accompagnait le corps mort d'un parent, d'un ami; jusqu'au lieu où on devait le déposer dans la terre, ou le brûler sur un bûcher; on le félicitait de ce qu'il jouissait de cette vie fortunée promise par les dieux aux hommes sages et vertueux. Toutes ces pratiques superstitieuses, toutes ces croyances erronées, et ce culte atroce et sanguinaire des Druides fut aboli lorsque, sous le règne de *Clovis* et de ses successeurs, on vit arriver dans les Gaules les premiers évêques, qui vinrent dans ces contrées un bâton blanc à la main, le corps de *Jésus-Christ* dans un panier d'osier, et son sang dans un vase de cristal, prêcher l'Evangile, adoucir les mœurs, et planter l'arbre de la *Croix* sur ces autels du mensonge et de la superstition.

Première race des Rois de France, dite des Mérovingiens.

Par ce léger aperçu, on doit être persuadé que les Gaulois et les Francs étaient dignes, par leurs vertus civiles et militaires, de former un seul peuple, qui nous a transmis, comme un héritage qui doit nous être bien cher, sa valeur, son amour pour la patrie, pour nos lois, et pour ceux qui nous gouvernent. Les *Francs* brûlaient du desir de s'établir dans les *Gaules;* ils disputèrent aux Romains cette belle conquête, et déjà ils avaient placé leurs étendards à côté des aigles romaines, dans la partie septentrionale située entre le Rhin et l'Escaut, habités par les *Arborites.* Déjà un de leurs plus illustres chefs, qui devait à sa valeur le rang suprême, et qui sur le champ de bataille élevé par ses soldats sur un bouclier, avait été proclamé chef de la nation, avait été reconnu comme tel par les Romains fatigués de la guerre, et qui se voyaient forcés de céder au courage indompté et à la ténacité des *Francs.* Cet événement eut lieu en 419 ou 420 de l'ère chrétienne : *Honorius* était alors empereur d'*orient*, et *Arcadius* d'*occident.* Les Francs appelèrent alors le pays conquis, *France.* Les actions, les exploits de PHARAMOND, le lieu de sa sépulture et le nom de son épouse sont inconnus. On prétend qu'il eut deux fils, *Clodion* qui lui succéda, et *Clenus* dont la destinée n'est pas connue. On dit aussi qu'il institua la loi salique, c'est-à-dire la loi qui exclut en France les femmes de la succession à la couronne.

En 427, CLODION succéda à son père; on lui a donné le nom de *Chevelu*, parce qu'il avait beaucoup de cheveux, ou qu'il les portait très-longs. Les premières années de son règne furent remarquables par sa défaite : *Aëtius*, général des Romains, le battit en plusieurs rencontres, et le força de repasser le *Rhin.* Mais on dit qu'il prit ensuite sa revanche, et força *Aëtius* à faire la paix que le général romain s'empressa d'accepter, parce qu'il était fatigué de combattre une nation qui comptait autant de soldats que de citoyens. *Clodion* mourut après vingt ans de règne. On ignore et le nom de la reine son épouse et celui de ses enfans : il était, ainsi que Pharamond, de la religion payenne.

L'an 448, MEROUÉE prit les rênes de l'Empire : l'histoire ne peut nous faire connaître s'il était fils de Clodion, ou bien s'il n'était que le tuteur des enfans de ce prince qu'il chassa du trône. On sait que son règne fut de huit ans; qu'il donna son nom à

la première race des rois de France, dite des *Mérovingiens*, et qu'il dut cet honneur au courage, aux talens qu'il déploya dans cette fameuse journée, où les *Francs* réunis aux Romains, défirent totalement l'armée d'*Attila* dans les plaines de Châlons en Champagne. Quelques historiens contestent ce fait, et les traditions ne sont pas d'accord. On ignore si Mérouée ou Mérovée eut plusieurs enfans; l'histoire ne fait mention que de Childeric qui lui succéda. Ce prince avait passé les dernières années de son règne à harceler les *Belges*.

Son fils, CHILDERIC I[er], ne fut pas long-temps paisible possesseur des Etats de son père. Les excès auxquels il se livra, portèrent les grands de son royaume à se révolter; ils le déposèrent et l'obligèrent de fuir en Allemagne. Celui qu'ils avaient mis à sa place mena encore une vie plus odieuse; il était *Romain*, et s'appelait *Ægidius Gillon*. On regretta le souverain exilé; on rappela Childeric qui, élevé à l'école du malheur, se montra aussi brave qu'aimable. Il combattit avec distinction dans les armées des princes d'Allemagne, et acquit un grand empire sur le cœur de Basine, épouse du roi de Thuringe. Huit ans d'exil étaient écoulés, lorsque, précédé de sa bonne renommée, il vint en France, et n'eut besoin que de se montrer à ses sujets pour les attirer dans son parti. A la tête des *Francs*, il battit *Gillon*, et recouvra son sceptre et sa couronne. La reine de Thuringe quitta ses Etats et son époux, et vint le rejoindre. « *Si je connaissais*, lui dit-elle, *un homme plus » brave et plus galant que vous, j'irais le chercher jusqu'aux extrémités de la terre.* » Childeric l'épousa, et de ce mariage il eut le grand *Clovis*. Voulant faire oublier par ses exploits les premières années de son règne, Childeric I[er] fit une incursion dans les Gaules, défit l'armée d'Odoacre, roi des Saxons, prit Angers, et même Paris, à ce que disent certains historiens. Il mourut à Tournay, dans la 25[e] année de son règne, en 481. Il était monté sur le trône en 456. Son tombeau fut découvert en 1653. On trouva dans ce monument un globe de cristal, plusieurs pièces d'or massif, une tête de bœuf, des tablettes, des abeilles, des médailles et une grande quantité d'anneaux. Plusieurs de ces curiosités sont déposées à Paris, à la Bibliothèque impériale.

Ce fut en 481 que CLOVIS succéda à son père Childeric, il n'avait que 15 ans. Plein d'amour pour la gloire, il n'avait pas encore atteint sa vingtième année qu'il défit *Syagrius*. Après l'avoir battu complettement auprès de Soissons, il le mit en fuite, et força *Alaric*, roi des Visigoths, de lui remettre ce prince, qui s'était réfugié dans ses Etats, et lui fit trancher la tête. Par cette victoire signalée, la possession des villes de *Soissons*, de *Reims*, de *Provins*, de *Sens*, de *Troyes*, de *Châlons*, d'*Auxerre* et de leurs territoires lui fut assurée. Clovis régnait, il avait détruit la puissance des Romains dans les Gaules. Bientôt il conquit et ravagea les Etats de *Basin*, roi de *Thuringe*, qui voulait envahir les terres des Français; cependant les Allemands osèrent passer le Rhin à Cologne, ils prétendaient chasser les Français au-delà de ces belles contrées. Clovis averti de leur irruption, leur épargna le chemin et les joignit à *Tolbiac*, aujourd'hui *Zulpik*, dans le duché de *Juliers*. Mais son armée fut mise en désordre et ne songeait qu'à la fuite; c'est alors qu'il invoqua le dieu de *Clotilde*, de cette épouse chrétienne, la nièce de *Gonnebaud*, roi des Bourguignons, à laquelle il était uni

par les liens de l'amour et de la politique. Aussitôt les destins ont changé, Clovis a ramené ses troupes au combat, et déjà les Francs sont vainqueurs, les Allemands sont battus, poursuivis jusqu'au-delà du Rhin et la *Bavière* conquise est rendue tributaire. La prière de Clovis à Tolbiac avait été sincère, il accomplit son vœu, se fit baptiser à *Reims* par saint Remi : trois mille Français suivirent son exemple. La victoire parut alors ne plus vouloir abandonner ses drapeaux ; il a conquis la Touraine, le Maine, l'Anjou, la Bretagne, toute l'Aquitaine. Le Bordelais et le pays Toulousain sont devenus des provinces de son empire ; cette dernière conquête est le fruit de la défaite d'*Alaric*, roi des Visigoths, dans les plaines de *Vouillé*, près de *Poitiers*. Clovis tua Alaric de sa propre main. Le bruit de tant d'exploits parvint jusqu'en Orient ; l'empereur *Anasthase* lui envoya le titre et les ornemens de *Patrice*, de *Consul* et d'*Auguste*. Paris devient alors la capitale de l'Empire français. Dans les dernières années de son règne, Clovis se montra vindicatif et cruel envers les princes de son sang, dont il avait envahi les Etats. *Sigebert*, roi de *Cologne*, Clodoric son fils, *Coraric*, roi des *Morins* (de l'Artois), le fils de ce prince, roi de *Cambrai*, son frère Riquier, roi du *Mans*, périrent par sa main, ou furent égorgés par ses ordres. Après un règne de trente ans il termina sa carrière âgé de 45 ans, et fut enterré à Paris, dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui depuis fut nommée Sainte-Geneviève, parce que le corps de cette sainte bergère y fut déposé. Clovis laissa quatre enfans, *Thierri Ier*, (d'une femme, dont le mariage n'est pas bien constaté. *Clodomir*, *Childebert* et *Clotaire* de *Clotilde* son épouse. A l'exemple des empereurs de Rome, il divisa son empire en quatre portions ; et en les mettant sous l'autorité de quatre princes, également indépendans, il voulut qu'elles n'eussent qu'une même loi, et ne fissent qu'un corps de monarchie. Thierry fut roi de *Metz*, Clodomir, roi d'*Orléans*, Clotaire fut roi de *Soissons*, et Childebert fut roi de *Paris*. Cette dernière ville était devenue la capitale de l'Empire français. Nous ne mettrons au rang des rois de France que ceux qui ont régné dans cette ville. Clovis mourut en 511.

Pendant le cours de cette année, les quatre rois montèrent sur le trône et régnèrent en paix pendant quelque temps. *Théodebert*, le fils de *Thierry*, était occupé d'une expédition contre les *Danois*, lorsque *Clodomir*, *Clotaire* et *Childebert*, sous le prétexte que Sigismond, roi de Bourgogne, retenait le bien de leur mère *Clotilde*, lui déclarèrent la guerre. Ce prince malheureux tomba entre les mains de *Clodomir*, qui le fit précipiter dans un puits. *Gondemar*, frère de Sigismond, pénétra peu de temps après dans la Bourgogne, la conquit et la défendit contre Clodomir qui fut tué. Mais les rois ses frères vengèrent cette mort ; *Gondemar* fut détrôné, enfermé dans une tour où il mourut. Ainsi finit le royaume de *Bourgogne*, 120 ans après sa fondation ; il fut réuni à l'Empire français. Les trois fils de Clodomir devaient régner, mais leurs oncles inhumains envoyèrent à Clotilde une épée et des ciseaux. On ne laissait à cette mère que le choix du cloître ou de la mort pour ses enfans, elle préféra les voir mourir, que de leur laisser une existence avilie. Théodebert et Gontaire furent égorgés, *Clodoald* fut sauvé, il se fit hermite. Il est honoré

aujourd'hui sous le nom de *Saint-Cloud.* CHILDEBERT (que nous considérons comme roi de France), et Clotaire réunis firent ensuite la guerre en Espagne, le premier rapporta de cette expédition la tunique de saint Vincent, martyr, et fit bâtir, à son retour à Paris une église sous l'invocation de Sainte-Croix et de Saint-Vincent; il y déposa cette précieuse relique. C'est aujourd'hui *Saint-Germain-des-Près* où Childebert fut enterré; il mourut en 558. Il avait régné 47 ans.

Son frère CLOTAIRE Ier par cette mort devint roi de toute la France, son règne ne fut ni long, ni heureux; les révoltes continuelles d'un sujet rebelle, l'ingratitude de son fils, contre lequel il fut obligé de prendre les armes, et qu'il fit prisonnier dans une bataille qu'il gagna sur lui en *Bretagne*, rendirent son règne infortuné. Il traita son fils avec la dernière rigueur; il le fit lier sur un banc dans une chaumière, battre de verges, étrangler et brûler ensuite avec toute sa famille. Déchiré par les remords, il vécut depuis dans une profonde tristesse, mourut à *Compiègne* en 562, et fut enterré dans l'église de *Saint-Médard* de Soissons, qu'il avait fait bâtir. Il laissa quatre fils, *Caribert*, *Gontran*, *Chilpéric* et *Sigebert*. Il eut six femmes, parmi lesquelles on distingue Radegonde, fille de Bertaire, roi de Thuringe, qu'il répudia. Cette vertueuse princesse se rendit religieuse à Poitiers, où elle vécut et mourut en odeur de sainteté; elle fut depuis canonisée : elle est enterrée dans l'église qu'elle avait fait bâtir. On dit qu'il eut une septième femme nommée *Vultrodade*, qu'il répudia aussi, parce qu'elle avait été mariée avec *Théodoal* son neveu.

Les enfans de Clotaire partagèrent la succession de leur père, et en vinrent bientôt aux mains. CARIBERT avait eu en partage le royaume de *Paris*, Gontran celui d'*Orléans*, Sigebert celui de *Metz* ou d'*Austrasie*, et Chilpéric celui de *Neustrie* ou de *Soissons*. Cette division eut lieu en 562. Peu satisfait de ce partage, Chilpéric profita du moment où *Sigebert* était occupé à repousser les *Huns*, et s'empara de *Reims* et de quelques villes voisines. *Sigebert* repasse aussitôt le *Rhin*, vient mettre le siége devant *Soissons*, s'en rend le maître, fait prisonnier son frère en bataille rangée, et finit par lui accorder la paix et lui rendre ses Etats. Si l'on en croit quelques historiens, *Caribert* fut un monstre de cruauté; le poëte *Fortunat* nous le représente comme un bon prince, sage et modéré, ami des belles-lettres. La postérité n'a pas voulu prononcer sur cette grande contestation. *Caribert* mourut en 567. Après sa mort il fut arrêté par les princes ses frères, que le royaume de *Paris* serait possédé en commun, et que nul des trois ne pourrait entrer dans la Capitale sans le consentement des deux autres. Le traité fut confirmé par le serment le plus solemnel. On remarque que c'est à cette époque qu'il est fait mention dans l'histoire de France, pour la première fois, du maire du palais, dignité qui fut si fatale à l'autorité des rois descendans de *Merovée*. Sigebert, roi d'Austrasie, s'était servi de ce grand dignitaire pour demander en mariage la main de *Brunehaud*, fille d'*Athanagilde*, roi des *Visigoths*. CHILPÉRIC Ier était roi, mais il ne pouvait, d'après l'arrangement qui avait eu lieu entre ses deux frères, établir à Paris, la capitale de son empire. Occupé de ses indignes amours, il rechercha l'alliance de *Galsuinde*, sœur de Brunehaud, et s'engagea par serment à ne-

donner à aucune autre femme le nom et le rang de reine du vivant de cette princesse. Mais *Chilpéric* ayant violé sa promesse, *Galsuinde* osa se plaindre dans une assemblée des Etats. Quelques jours après on la trouva morte dans son lit. *Sigebert* et *Gontran* voulaient venger cette mort, mais la paix se rétablit, et *Chilpéric* épousa *Frédégonde*, cette femme célèbre par ses crimes, qui par la haine irréconciliable, qui exista entre elle et Brunehaud, embrasa la France, et fit couler des flots de sang. Chilpéric, enfermé dans Tournay, aurait succombé pendant le cours de cette guerre cruelle, si *Frédégonde* ne l'eût sauvé par un crime, en faisant assassiner *Sigebert* dans sa tente. Une longue suite de crimes rendent à jamais odieux le règne de l'époux de l'atroce Frédégonde. *Chilpéric* fut assassiné à *Chelles* en revenant de la chasse. Les auteurs de cet assassinat ont toujours été ignorés. *Chilpéric* mérita par ses forfaits, d'être appelé le *Néron de la France.* Il ne laissa qu'un fils, âgé de quatre ans, nommé Clotaire II, et fut enterré à Saint-Germain-des-Prés en 584.

CLOTAIRE II avait pour mère cette *Frédégonde* coupable, qui fut toujours un objet odieux pour les Français. Poursuivie par les remords, elle échappa à ses ennemis, et quitta Paris, cherchant partout un asyle. *Gontran*, roi de *Bourgogne*, eut la faiblesse de la protéger. Il se déclara hautement pour elle, prit le jeune *Clotaire* sous sa protection, poursuivit avec son armée Gondebaud, qui s'était fait proclamer roi, et fit percer de mille coups ce rebelle qui avait été trahi, et qui lui fut livré. *Frédégonde* oublia bientôt les lois de la reconnaissance; elle fit partir des assassins; mais Gontran échappa à leur fer meurtrier, et ne fut ravi à ses sujets que par une maladie naturelle. *Childebert* s'empara d'une partie de son héritage, et voulut punir Frédégonde, mais le sort trahit son courage; il fut vaincu, obligé de fuir, et termina sa carrière au moment où il donnait les plus belles espérances. *Frédégonde* resta maîtresse de Paris. A cette nouvelle, *Brunehaud*, ayant rassemblé les troupes des deux royaumes, de *Théodebert* et de *Thierry* ses petits-fils, marcha à grandes journées contre son implacable ennemie. Le combat fut terrible et sanglant; les trois rois, dont le plus jeune n'avait que 12 ans, étaient, dit-on, à la tête des deux armées, la victoire se déclara pour *Clotaire.* Mais sa cruelle mère ne jouit pas long-temps de ses triomphes: elle mourut de maladie dans son lit, et fut enterrée à Paris dans l'église de *Saint-Germain-des-Prés.* Digne fils de *Frédégonde*, *Clotaire II* courut à la vengeance, il fit égorger les trois fils de l'infortunée *Brunehaud*, la fit arrêter elle-même, la livra pendant trois jours à la fureur d'une soldatesque effrénée, et poussa ensuite la cruauté jusqu'à la faire attacher à la queue d'un cheval indompté, qui la traîna sur les cailloux et à travers les ronces et les épines. *Clotaire* toujours criminel, mais toujours heureux, marcha contre Dagobert, son vassal, qui s'était révolté, il le poursuivit, l'atteignit et lui abattit la tête d'un coup de sabre. Il mourut quelque temps après en l'an 628, âgé de 45 ans, fut enterré à Saint-Germain-des-Prés, et laissa deux fils, *Dagobert* et *Caribert.* Malgré ses forfaits, il fut surnommé *Clotaire-le-Grand*; on a de lui un *Code* de lois, qui lui assure une place distinguée parmi les législateurs.

DAGOBERT Ier, à la mort de son père, était déjà roi d'Austrasie, mais il ne voulut point partager l'héritage de son père avec son frère *Caribert*, et comme il était le plus fort, il le força

à se contenter de quelques provinces méridionales de la France, avec le titre de *roi* d'*Aquitaine*. *Toulouse* devint la capitale de ce nouveau royaume. Caribert mourut, et l'*Aquitaine* fut soumise à *Dagobert*, dont le règne fut glorieux dans les commencemens, mais agité par des troubles vers la fin. Il fit la guerre à un négociant nommé *Samnon* qui, à raison de l'immensité de ses richesses, avait été fait roi des *Esclavons;* il obligea aussi les *Gascons* et les *Bretons* révoltés de rentrer dans le devoir. Il mourut à Saint-Denis, en 638, dans la 36ème année de son âge, et fut enterré dans l'église de cette abbaye, qu'il avait fondée. Il avait donné à Sigebert, son fils, le royaume d'*Austrasie*, et laissa à Clovis, son autre fils, la Neustrie et la Bourgogne.

Les deux enfans de *Dagobert* I_{er} étaient trop jeunes pour gouverner par eux-mêmes, les maires du palais furent chargés de leur éducation et du gouvernement de leur royaume. *Æga*, maire du palais, et *Erchinoald*, qui lui succéda, gouvernèrent, pour CLOVIS II, les royaumes de *Neustrie* et de *Bourgogne*. Le règne de ce prince ne fut illustré par aucun exploit mémorable; il mourut sans gloire, à l'âge de vingt-un ans, vers l'an 655. Il avait épousé une femme nommée Batilde, que l'église révère comme une sainte : il fut enterré à Saint-Denis, et laissa trois enfans, *Clotaire*, *Childéric* et *Thierry*.

CLOTAIRE III n'avait que 4 ans. Batilde, sa mère, et *Ébroin*, maire du palais de *Neustrie*, régnèrent à sa place. Mais bientôt Ébroin força Batilde à se retirer à l'abbaye de *Chelles*. Ce maire du palais, par son esprit d'intrigue et son avarice sordide, remplit la France de troubles. Clotaire III mourut en 670, âgé de 14 ans.

CHILDERIC II, roi d'Austrasie, fils de Clovis II, succéda à son frère Clotaire III. Les commencemens de son règne furent heureux et dignes d'éloges; mais bientôt il se livra aux plus affreux désordres et aux plus grandes cruautés. Il eut pour ministre le sage évêque d'Autun, *Léger*, qui, voyant l'inutilité de ses sages conseils et l'arrogance des seigneurs, se retira à l'abbaye de *Luxeuil*. Childéric fut assassiné l'an 673, par un seigneur nommé *Bodillon*, avec sa femme et un de ses fils nommé *Dagobert*. Il fut enterré à Paris, dans l'église de *Saint-Vincent*. Daniel, son second fils, qui avait échappé au fer des assassins, lui succéda par la suite, sous le nom de *Chilpéric II*.

THIERRY III, qui, protégé par Léger, était dans un monastère, fut désigné l'héritier du trône de *Childéric;* mais l'ambitieux *Ebroin* parvint à se faire nommer maire du palais, fit assassiner le saint évêque Léger, qui, auparavant, fut traité indignement, et déposé dans un concile d'évêques vendus au persécuteur. Alors parurent sur la scène deux hommes puissans, *Pepin* et *Martin*, à qui les Austrasiens conférèrent le titre de ducs ou princes français. On prit aussitôt les armes. Ces deux chefs ayant été battus, Martin fut assassiné à Laon, et Pepin se retira en *Austrasie*. Mais *Ebroin* ayant été tué, *Pepin* reprit les armes, et défit l'armée de *Thierry III*, près le village de Testris, poursuivit l'infortuné roi jusqu'à *Paris*, s'empara de la ville et de sa personne, se fit déclarer maire du palais; et dans cette dignité, qui lui donnait le suprême pouvoir, il gouverna la *France* avec tant de sagesse, qu'il s'attira l'amitié et l'admiration générale. *Thierry* vécut alors dans l'oisiveté, mourut en 692, et fut en-

terré à l'abbaye de *Saint-Wast d'Arras;* il laissa deux enfans, *Clovis III* et *Childebert III.*

CLOVIS III fut couronné roi de *Neustrie* et de *Bourgogne* à l'âge de 12 ans. *Pepin*, toujours maire du palais, conserva la même autorité jusqu'à la mort de ce prince qui vécut 15 ans, et termina ses jours en 695. Il fut enterré à *Choisy-sur-Aisne*, près de *Compiègne.*

CHILDEBERT III n'avait que onze ans à la mort de son frère. *Pepin* ayant conservé sous son règne toute l'autorité dont il avait joui auparavant, il fit usage du peu de pouvoir qui lui resta pour rendre à ses sujets la justice la plus exacte, ce qui lui mérita le surnom de *Juste.* Ce prince aimait la solitude, les exercices de piété et l'étude. Il régna 16 ans. Il mourut en l'an 711, et fut enterré à *Choisy-sur-Aisne;* il ne laissa qu'un fils nommé *Dagobert.*

DAGOBERT III n'avait, comme son père, que onze ans quand il parvint au trône. *Pepin*, toujours maître du royaume, gouvernait sous son nom quand la mort vint frapper ce grand homme. On place cet événement en l'an 571. *Dagobert* mourut l'année suivante, et fut enterré à *Choisy-sur-Aisne;* il ne laissa qu'un seul fils, que *Rainfroy*, qui avait succédé à *Pepin*, trouva trop jeune pour porter la couronne.

Rainfroy avait rappelé le fils de Childéric II, *Daniel*, qui était confiné dans un monastère, et qui monta sur le trône de *Paris*, sous le nom de CHILPÉRIC II. Ce fut en vain qu'il voulut soutenir ses droits contre *Charles*, qui avait déjà placé sur le trône d'*Austrasie*, CLOTAIRE IV, que les historiens disent fils de Thierry III, et à qui les autres donnent *Clovis* pour père; il fut vaincu, et se retira en Aquitaine. *Rainfroy* se sauva à *Angers*. *Charles*, vainqueur, entra dans Paris, fit reconnaître *Clotaire IV*, et prit le titre et l'autorité des maires du palais. Ce prince régnait depuis dix-huit mois, lorsqu'il succomba aux atteintes d'une longue maladie. Il mourut à 45 ans, et fut enterré à *Coucy* en Vermandois. *Charles*, pour conserver son pouvoir, remit Chilpéric II sur le trône, le fit couronner roi de toute la monarchie, et obtint pour lui-même le titre de maire du palais des trois royaumes. Le règne de *Chilpéric* fut remarquable par plusieurs guerres entreprises par *Charles* pour tenir en haleine un peuple aussi guerrier que les Français. Le roi mourut en 721, et fut enterré à Noyon. Il ne laissa point d'enfans pour lui succéder.

Après la mort de Chilpéric II, THIERRY IV, fils de *Dagobert III*, fut couronné roi de *Bourgogne* et d'*Austrasie. Charles*, jaloux de conserver l'autorité, fit asseoir sur le trône ce jeune enfant qui n'avait que sept ans, et qui était incapable de gouverner par lui-même. L'ambition de *Charles* et ses nobles desseins étaient dignes d'éloges; il avait les plus brillantes qualités: grand politique, intrépide guerrier, sa vie ne fut qu'un enchaînement de guerres, de combats, de victoires et de triomphes. L'histoire rappelle avec intérêt la célèbre bataille qu'il gagna sur les *Sarrasins* entre *Tours* et *Poitiers.* Les soldats d'*Abdérame* furent vaincus, et lui-même fut tué. Les Français donnèrent à *Charles* le nom de *Martel*, parce que, dans ce combat mémorable, il avait, comme un *marteau*, écrasé les *Sarrasins.*

Premier Tableau de l'Histoire de France

RACE. DES MÉROVINGIENS.

Pharamond et Clodion	Merouée et Childeric I.	Clovis I.	Childebert et Clotaire I.
Caribert et Chilperic.	Clotaire II.	Dagobert I.	Clovis II.
Clotaire III et Childeric II.	Thierry III.	Clovis III.	Childebert III.
Dagobert III.	Chilperic II.	Thierry IV.	Childeric III.

J. G. de S.t Sauveur del.

Thierry IV mourut en 738 dans la 23ème année de son âge et la 17ème de son règne, et fut enterré à *Saint-Denis*. Après la mort de ce jeune roi il y eut un interrègne. *Charles* gouverna pendant un an sous le nom de *duc* des Français. Il protégea les *papes*, qui pour la première fois alors envoyèrent des ambassadeurs *en France*. Ce grand homme, plus accablé de fatigues que d'années, sentit approcher le terme de sa vie. Alors il partagea la France entre ses enfans. Il donna à *Pepin* la Neustrie, la Bourgogne et la Provence; à *Carloman*, l'Austrasie, la Bourgogne et la Thuringe; *Grifon* n'eut qu'un petit apanage. *Charles Martel* mourut à *Quercy-sur-Oise*, âgé de 50 ans, en 742. Il fut enterré à *Saint-Denis*.

Quelque temps avant de mourir, *Pepin*, pour satisfaire les Français qui voulaient un roi, avait consenti que CHILPERIC III, dont le père était inconnu, montât sur le trône. Mais Chilpéric ne parvint à ce degré d'honneur que pour offrir un exemple de l'inconstance de la fortune. Il fut le dernier de la race des *Carlovingiens*. Alors *Pepin*, un des fils de *Charles-Martel*, occupait la scène; son frère *Carloman* avait quitté le gouvernement de l'*Austrasie*, et s'était fait moine à l'abbaye de *Montcassin*. Maître de toute la France, *Pepin* voulut mettre la couronne sur sa tête. Il demanda la sanction du pape Zacharie en ces termes: *Qui doit être roi, celui qui en remplit les fonctions sans en avoir le titre, ou celui qui en porte le titre sans en remplir les fonctions?* Le pape prononça en faveur du premier. *Pepin* proclamé roi, fit raser et enfermer dans le monastère de *Sithieu*, *Childéric III*, qui termina ses jours quatre ans après, en 750. Telle fut la fin de la première race des rois de *France*, nommés *Mérovingiens*, après 330 ans de règne depuis Pharamond, et 269 ans depuis le grand *Clovis*. Cette race a fourni 22 rois *de Paris*.

Seconde race des Rois de France, dite les Carlovingiens.

PEPIN était fils de *Charles-Martel*, que nous avons vu maire du palais et ensuite duc des Français: il fut proclamé roi à *Soissons*, et ce fut lui qui établit l'usage de sacrer les rois de France. *Boniface*, légat du pape et archevêque de Mayence, remplit auprès de lui cette honorable fonction dans la cathédrale de Soissons. Pepin signala le commencement de son règne par la défaite des Saxons et des Bavarois, il fit ensuite la guerre à *Astolphe*, roi des *Lombards*, qui s'étant emparé de l'exarchat de *Ravenne*, voulait se rendre maître de *Rome*. Le Souverain pontife vint lui-même à la cour du roi Pepin, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son titre auguste. Il sacra de nouveau le roi de France avec sa femme Berthe et ses deux fils Charles et Carloman. Alors reparut à la cour de France, le frère de Pepin, Carloman, qui avait embrassé la vie monastique, et venait plaider la cause du roi des Lombards: le roi conçut de l'ombrage, et, de concert avec le Pape, il le renvoya dans un monastère d'Allemagne où il mourut. Les fils furent rasés et confinés dans un couvent. *Astolphe* n'ayant pas voulu rendre l'exarchat de *Ravenne*; Pepin fondit sur la Lombardie, et fit souscrire le vaincu à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer. Pepin, après avoir triomphé quatre fois de *Gaïfre*, *duc d'Aquitaine*, et celui-ci ayant été

tué, l'*Aquitaine* fut réunie à la couronne de France. Pepin mourut à Saint-Denis le 24 septembre 768, âgé de 54 ans, dont il en avait régné 17. Il fut enterré à Saint-Denis; il laissa la *Neustrie* à son fils *Charles*, et l'*Austrasie* à son fils *Carloman.* Ce prince fut surnommé *le bref*, à cause de sa petite taille. Aussi grand pendant la paix que pendant la guerre, il fut digne par ses vertus, ses talens et ses exploits, d'être fils de *Charles-Martel* et père de *Charlemagne.*

Carloman étant mort en 771, CHARLEMAGNE se vit maître de toute la monarchie française. Il entreprit alors de combattre et de vaincre les Saxons; la guerre dura 33 ans, et ne finit que par la défaite totale des Saxons, qui furent transplantés de leur pays et répandus dans différentes parties des états du vainqueur. Charlemagne marcha contre les Lombards, et remporta une grande victoire sur leur roi Didier, qu'il fit prisonnier, et dont il mit la couronne sur sa tête. Il passa ensuite en Espagne, remit sur le trône le roi de Saragosse, revint en Italie, et fit sacrer par le pape ses deux fils, *Pepin* et *Louis;* il donna au premier la Lombardie, et au second l'Aquitaine. Il soumit ensuite les Bretons et les Bavarois révoltés; il réunit la Bavière à la France; porta ses armes victorieuses dans l'Autriche, dans la Bohême, dans les îles de Majorque et de Minorque, s'illustra par des victoires et des conquêtes. Mais des chagrins domestiques troublèrent le bonheur de ce grand monarque, un de ses fils, Pepin le bossu, irrité de n'être pas mis par son père au rang de ses enfans légitimes, attenta à ses jours. Charlemagne le fit renfermer dans un monastère. Ce monarque, à qui tous les genres de gloire ne furent point étrangers, qui aima, protégea et cultiva lui-même les sciences et les arts, qui se montra un grand capitaine à la tête de ses armées, et un sage législateur sur le trône, mérita dès son vivant l'estime des grands hommes qui vivaient sous son règne. Il obtint de Léon III le titre d'empereur d'occident, et ce fut dans l'église de *Saint-Pierre de Rome,* le jour de *Noël* de l'an 800, que ce pontife fit revivre en sa faveur le titre glorieux qui avait été éteint l'an 476 dans la personne d'*Augustule. Nicephore*, empereur d'*Orient,* envoya des ambassadeurs à Charlemagne, approuva tout ce que Léon III avait fait, et consentit à ce que le roi de France fût empereur d'Occident. Les limites des deux empires furent aussi arrêtées entre les deux empereurs. Charlemagne obtint de son siècle le titre de *Grand,* que la postérité n'a jamais pu lui contester. Avant de mourir ce grand roi fit son testament, il partagea l'empire entre ses trois fils, mais la mort ayant enlevé *Pepin* et *Charles*, il associa Louis à l'empire. Il survécut peu à ces dispositions, et mourut à *Aix-la-Chapelle*, l'an 814, dans la 72ème année de son âge, la 47ème de son règne et la 13ème depuis qu'il avait été couronné empereur d'Occident. Il fut inhumé dans l'église de Notre-Dame d'*Aix-la-Chapelle,* qu'il avait fait bâtir.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE succéda à son père en 814, mais il n'eut qu'une partie des vertus de son père : la faiblesse de son caractère lui occasionna tous les chagrins dont il fut accablé pendant le cours de sa vie. Sa première faute fut d'avoir partagé ses états entre ses trois fils *Lothaire*, *Pepin* et *Louis*, sans avoir songé qu'il pouvait avoir d'autres enfans. Bientôt son neveu, *Bernard*, fils de *Pepin*, roi d'*Italie*, osa former le projet insensé

de le détrôner. Ce jeune insensé tomba entre les mains de *Louis*, qui le fit mourir. *Louis* fit rentrer dans le devoir les *Bretons*, les *Gascons* et les *peuples de la Hongrie*, qui voulaient secouer le joug. Heureux par les armes, c'est dans sa famille où il trouva ses plus terribles ennemis. Sa femme *Ermengarde* étant morte, il épousa en secondes noces *Judith*, princesse *bavaroise*, et en eut un fils nommé *Charles*, à qui il donna un apanage. Cet acte de justice révolta ses autres enfans; ils s'armèrent contre leur père, s'emparèrent de sa personne et le forcèrent de se retirer, ainsi que l'impératrice, dans un couvent; mais par les soins d'un moine, nommé *Gombaud*, il remonta sur le trône, d'où il fut obligé encore de descendre, ayant été vaincu par ses fils ingrats et perfides. Mais ces trois frères ayant éprouvé des remords, ils délivrèrent leur père, qui voulut bien leur pardonner; une troisième fois révolté, l'empereur marchait avec son armée contre les rebelles, lorsqu'il mourut, après quarante jours de maladie, de chagrin et d'inanition, dans une île du Rhin, près de Mayence, en 840, et fut enterré à *Saint-Arnould* de *Metz*.

CHARLES-*le-Chauve*, fils de *Louis-le-Debonnaire* et de sa seconde femme *Judith*, monta sur le trône en 840. Il fut forcé de combattre contre son frère *Lothaire*, qui voulait le dépouiller de ses états, mais il le battit, et remporta une victoire complète dans la plaine de *Fontenay*. La paix ayant été signée entre les trois frères, *Charles*, *Louis* et *Lothaire*, il se fit un nouveau partage. La France fut à cette époque agitée par des troubles intérieurs et par l'invasion des Normands, qui entrèrent dans le royaume, pillant les campagnes, saccageant les villes, et n'épargnant que les enfans qu'ils emmenaient captifs. *Charles* fut obligé de traiter avec eux, et de leur donner, pour les éloigner, une somme considérable. Comme il passait en *Italie* pour combattre les *Sarrasins*, il mourut au village de *Drios*, dans une chaumière. On dit qu'il fut empoisonné par son médecin. Il avait alors 54 ans, et en avait régné 38 comme roi de France, et 2 en qualité d'empereur. Il fut enterré à *Nantua* en *Bresse*. Quelques années après son corps fut transféré dans l'église de *St.-Denis*.

LOUIS II, dit le *Bègue*, fils de *Charles-le-Chauve*, parvint sans peine à se faire nommer roi la même année de la mort de son père en 877. Il fut sacré à *Reims*, par l'archevêque *Hincmar*, et se montra prodigue. Ce fut sous son règne, que de simples particuliers commencèrent à posséder des seigneuries, des comtés et des duchés : il fut sacré une seconde fois par le pape *Jean VIII*, que les Sarrasins, maître de l'Italie, avaient obligé de se retirer en France. Louis II avait pris les armes, et marchait pour punir le marquis de *Septimanie*, qui s'était révolté, lorsqu'il mourut à *Compiegne*, où il s'était fait transporter en 879, âgé de 35 ans, dont il en avait régné 2. Il fut enterré dans l'abbaye de *Saint-Corneille à Compiègne*. Il laissa deux enfans de *Ansegarde* sa première femme, *Louis* et *Carloman*, et un autre nommé *Charles*, que nous verrons régner sous le nom de *Charles-le-Simple*. Sa mère se nommait *Adélaïde*.

Louis-le-Begue, en mourant, avait désigné son successeur, en envoyant à LOUIS III sa couronne, son sceptre et son épée; mais les seigneurs, pour la tranquillité de l'État, ayant fait sacrer et couronner les deux frères à l'abbaye de *Ferrières en Gâtinois*, *Louis*

et *Carloman* se partagèrent l'empire; *Louis* eut la *France* et la *Neustrie*, et *Carloman* l'*Aquitaine* et la *Bourgogne*. Les *Normands*, qui ravageaient alors la *France*, dûrent leurs succès aux événemens malheureux qui arrivèrent en *France*. *Louis de Germanie*, qui par la force des armes s'était fait un royaume en *Provence*, mourut le premier, *Louis III* le suivit bientôt après, et *Carloman* perdit, deux ans après, la vie à la chasse, où il fut tué par un sanglier. *Louis III* et *Carloman* furent enterrés à *Saint-Denis* en 884; ils n'avaient point d'enfans.

CHARLES-LE-GROS, ainsi nommé à cause de son embonpoint excessif, et qui s'était fait nommer *Empereur d'Italie*, réunit tous les États français sous sa puissance. Il profita de la bonne volonté des *Français* qui voulaient un roi qui pût les défendre contre les irruptions des *Normands*; mais il n'avait point les qualités nécessaires pour résister à de tels ennemis. Par une perfidie atroce, il attira dans une conférence leur chef Godefroy, sous le prétexte de traiter avec lui, et il le fit assassiner. Les Normands, qui avaient résolu de venger *Godefroy*, couvrirent la Seine de bateaux et vinrent mettre le siége devant *Paris*, qui ne comprenait alors que ce qu'on appelle aujourd'hui *la Cité*. Ce siége fut remarquable par l'opiniâtreté et l'acharnement des deux partis. Charles-le-Gros était alors à *Mayence*: il vint en personne pour défendre *Paris*, et se montra sur le *Mont-de-Mars*, aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa jamais attaquer les *Normands*, et fit avec eux un traité honteux, par lequel ils consentaient à lever le siége moyennant sept cents livres pesant d'argent. Bientôt après Charles-le-Gros fut abandonné de tout le monde : rejeté par les Allemands, méprisé des *Français*, il mourut en *Souabe*, de chagrin ou de l'effet du poison, en 888, trois mois après la fatale catastrophe qui le fit tomber du faîte des grandeurs dans la plus affreuse misere. Il fut enterré au monastère de *Richenone*, dans une *île du lac de Constance*. Il mourut sans postérité.

Eudes, comte de *Paris*, prit les rênes du Gouvernement après la mort de *Charles-le-Gros*. Il était fils de ce *Robert-le-Fort*, qui fut tué en combattant les *Normands*; il fut le bisaïeul de *Hugues Capet*, le premier des rois de France de la race des *Capétiens*. *Charles*, fils de *Louis-le-Bègue*, ne monta point alors sur le trône, parce qu'il était trop jeune, et que le comte *Eudes* avait rendu des services signalés lorsque *Paris* fut assiégé par les *Normands*. Sacré à Sens par l'archevêque *Charles Gautier*, il accepta la couronne à condition de la rendre à *Charles* lorsqu'il serait en état de gouverner. *Eudes* justifia le choix des *Français* par une victoire éclatante qu'il remporta à *Montfaucon* sur les *Normands*. Quelque temps après il partagea l'empire avec le jeune fils de *Louis-le-Bègue*, qui avait été couronné et sacré à *Reims*. *Eudes* conserva le pays entre la *Seine* et les *Pyrénées*, et *Charles* régna depuis la Seine jusqu'à la Meuse. Un an après la signature du traité, c'est-à-dire en 898. Eudes mourut à *La Fère*, et fut enterré à *Saint-Denis*. Il ne laissa qu'un fils, qui ne lui survécut que quelques jours.

CHARLES-LE-SIMPLE, fils posthume de Louis-le-Bègue, succéda à *Eudes*. Son règne fut malheureux : faible et crédule, il ne sut point défendre sa couronne. Il fit

un traité honteux avec *Rollon*, l'un des plus illustres chefs des *Normands*. Il lui céda en fief cette partie de la *Neustrie* nommée depuis *Normandie*. Le traité fut cimenté par l'hymen de *Griselle*, fille de *Charles-le-Simple*, avec le prince *normand*, qui embrassa la religion chrétienne. Quelque temps après, il se forma une conspiration contre *Charles*. On lui reprocha publiquement, dans une assemblée qui se tint à *Soissons*, la faiblesse de son caractère, l'indécence de sa conduite et l'aveugle confiance qu'il avait dans son ministre. Il fut attaqué, poursuivi au-delà de la *Meuse*, et déclaré indigne du trône. On lui donna *Robert* pour successeur. *Charles*, retiré en *Aquitaine*, rassemble une armée. Robert avait été battu et tué; mais le fils de Robert vengea la mort de son père, poursuivit *Charles*, qui fut fait prisonnier par la trahison de *Herbert*, *comte de Vermandois*. Sa captivité dura jusqu'à sa mort, qui arriva à Péronne en 929. Il était âgé de 50 ans; il en avait régné 30. Il fut enterré à l'abbaye de *Saint-Fourcy*. Il n'eut qu'un fils qui, lors de sa captivité, fut conduit en *Angleterre* par sa mère *Ogine*.

RAOUL, duc de *Bourgogne*, qui n'avait aucun droit à la couronne de *France*, fut placé sur le *trône* par *Hugues*, fils de *Robert-le-Fort*, tué en combattant son rival *Charles-le-Simple*. *Raoul* régna quelque *temps* avant la mort de *Charles-le-Simple*. Après la mort de cet infortuné monarque, il remporta une victoire éclatante sur les Normands, et mourut à Auxerre en 936, sans laisser des enfans pour lui succéder. Il fut enterré à *Sainte-Colombe de Sens*. Ce prince fut recommandable par sa piété, son courage et sa générosité.

Le successeur de *Raoul* fut LOUIS IV, surnommé *d'Outremer* : il était fils de Charles-le-Simple, et fut rappelé d'Angleterre pour venir occuper le trône de France. Il fut sacré à *Laon* par *Artaud*, archevêque de *Reims*. Il régna quelque temps sous la tutelle de *Hugues* ; mais quand il eut atteint sa vingtième année, il voulut s'affranchir de l'esclavage. Il s'établit alors une lutte entre lui et Hugues, qui fut fatale à la France et qui occasionna de grands troubles. Ces deux princes ennemis remportèrent tour à tour des victoires, firent des traités que les circonstances et les événemens les obligèrent de rompre souvent; enfin on dut la paix au souverain pontife, qui menaça d'excommunier *Hugues* s'il ne se soumettait à son souverain légitime. La *France* jouissait de quelque tranquillité lorsque *Louis* fit une chute de cheval en poursuivant un *loup* auprès de *Reims*. Il mourut des suites de sa blessure dans la trente-troisième année de son âge et la dix-huitième de son règne, en 954. Il fut enterré à *Reims* dans l'église de *Saint-Remi*. Il laissa deux enfans, *Lothaire* et *Charles*. Ce prince, dit l'histoire, eut de grandes qualités, de la bravoure, de la politique, une grande pureté de mœurs, et il ne lui manquait pour avoir laissé un nom célèbre, que d'avoir vécu dans un temps plus favorable.

LOTHAIRE, la même année, succéda à son père Louis IV. Il fut sacré et couronné à Reims. Pendant quelques années il fut, comme son père, sous la tutelle de *Hugues*; mais ce dernier étant mort à *Dourdan*, il reprit toute l'autorité que les circonstances pouvaient lui laisser. A son avénement au trône, son royaume était réduit à la

ville de Laon. Ayant échoué dans son entreprise sur l'*Aquitaine*, il attaqua *Baudouin III*, *comte de Flandres*, et lui prit les villes d'*Arras*, de *Douai*, etc. *Lothaire* voulut ensuite s'emparer de la *Lorraine ;* ce qui le brouilla avec son frère *Charles*, qui se jeta dans le parti de l'*empereur Othon III*, et se reconnut vassal de ce prince. Les Français furent indignés. Lothaire fut forcé de céder la *Lorraine* à l'empereur *Othon ;* mais ce fut à regret. Comme il se disposait à envahir encore cette province, il succomba aux atteintes d'une cruelle maladie, et mourut à *Reims* dans la quarante-cinquième année de son âge et la trente-deuxième année de son règne, en 986. On a accusé sa femme *Emme* de l'avoir empoisonné ; mais il n'y a aucune preuve d'un crime si horrible. *Lothaire* laissa un fils nommé *Louis*, qui lui succéda. Les historiens disent beaucoup de bien de ce prince : heureux s'il eût régné dans des temps plus tranquilles et moins agités par l'esprit des factions !

LOUIS V succéda à son père *Lothaire*, et fut placé sur le trône par la protection que lui accorda *Hugues Capet*, fils de *Hugues-le-Grand*, qui aurait pu, s'il eût voulu, s'asseoir à sa place ; mais celui-ci se contenta d'exercer la souveraine puissance au nom de *Louis*, qui mourut au bout de quinze mois de règne. Il y a de l'injustice à lui donner le nom de *Fainéant :* il fut trop jeune et régna trop peu de temps pour avoir acquis quelque renommée. *Louis* fut enterré à *Saint-Corneille* de *Compiègne*. Il ne laissa point d'enfans. Son oncle *Charles*, duc de la *Basse-Lorraine*, devait lui succéder ; mais ce prince ayant aliéné l'esprit des *Français* en se rendant le vassal de l'*empereur d'Allemagne*, ils proclamèrent un autre roi. Leur choix tomba sur *Hugues Capet*, qui donna son nom à la troisième race des rois de France ; dite des *Capétiens*.



J. G. de St Sauveur del.

Troisième race des Rois de France, dite des CAPÉTIENS.

HUGUES CAPET, comte de Paris et duc des Français, fut proclamé roi dans une assemblée de seigneurs qui se tint à Noyon en 978 : il dut à sa bravoure et à sa sagesse, à sa naissance, les suffrages de tous ces souverains établis dans nos provinces, qui n'avaient d'autre marque de leur dépendance à donner au monarque, que celle de lui rendre hommage. On remarquait parmi eux les comtes de *Flandre*, de *Vermandois*, de *Champagne*, de *Toulouse*, les ducs de *Bourgogne*, de *Normandie*, de *Bretagne* et d'*Aquitaine ;* ce dernier duché était alors en proie à l'ambition de plusieurs grands du royaume, qui, dans cette vaste contrée, jouissaient de plusieurs terres à titre de propriété et presque sans féodalité. *Hugues Capet* se fit sacrer à *Reims*, et associa à la couronne son fils *Robert*, qui n'était alors âgé que de 15 mois. *Charles* ne fut point tranquille spectateur de l'usurpation de *Hugues-Capet*, il attaqua la ville de *Laon* et s'en empara. *Hugues* accourt aussitôt, assiége son ennemi dans sa nouvelle conquête ; mais *Charles* se défendit avec tant de vigueur, et fit une sortie si à propos, que l'armée de *Hugues-Capet* fut complètement battue ; son parti reprenait courage, lorsque, victime de la trahison la plus affreuse, il fut fait prisonnier avec toute sa famille, la nuit du Jeudi saint 2 avril 991, conduit à *Senlis* et de là à *Orléans*, où il mourut, laissant des enfans qui n'eurent point de postérité. Maître de son royaume, *Hugues-Capet* ne songea plus qu'au bonheur de ses sujets ; il se montra grand politique, se fit remarquer par sa modération, sa douceur et son courage. Il mourut à *Paris*, où il avait établi son séjour, à l'âge de 45 ans, en 996, et fut enterré à *Saint-Denis :* on prétend que c'est à lui qu'on doit les chiffres arabes et les horloges à balancier.

ROBERT qui succéda à *Hugues Capet*, fut un prince sage, pieux et débonnaire ; son éloge est renfermé dans ces mots : *Il fut roi de ses guerriers, comme de ses peuples.* Les Français accoutumés à le voir partager avec son père les soins du gouvernement, le reconnurent sans peine pour leur souverain ; le royaume aurait été tranquille, sans les querelles qui s'élevèrent entre lui et le pape Grégoire V, et qui jetèrent le trouble dans les esprits. *Robert* avait épousé *Berthe,* sa cousine au quatrième degré ; l'Église défendoit ces sortes d'alliances ; le pape cassa le mariage, et ordonna à *Robert* de se séparer de sa femme. Le roi résista ; et *Grégoire* mit tout le royaume en interdit, c'est-à-dire, selon l'usage de ces temps-là, il défendit à tous les ecclésiastiques de France de célébrer l'office divin, d'administrer les sacremens aux adultes, et d'enterrer les morts en terre sainte. *Robert* se vit bientôt abandonné de ses sujets, de ses courtisans, même de ses domestiques : par la crainte d'une révolte générale, il se vit bientôt obligé de céder et répudier *Berthe.* Peu de temps après, il épousa Constance, fille de Guillaume, premier comte de Provence, femme d'une grande beauté, mais fière, capricieuse et opiniâtre. Ce nouveau mariage était à peine célébré, qu'un des enfans de Berthe, *Eudes II*, comte de Champagne, s'empara de *Melun ;* mais cette ville fut presque aussitôt reprise, et Eudes trouva le moyen de quitter le royaume. *Robert* eut

encore une guerre à soutenir contre l'empereur Henri II, pour des droits de souveraineté sur la Flandre, mais elle fut peu sanglante, et se termina à son avantage. *Robert* aima les sciences : comme Charlemagne, se trouvant le second de sa race, il recueillit les restes de la littérature française dispersés pendant les guerres civiles. On vit ce prince employer des journées entières à la prière et à l'étude : après avoir régné 35 ans, il mourut à *Melun* dans la soixante-unième année de son âge, en 1031, et fut enterré à Saint-Denis. Il eut trois fils, *Henri, Robert* et *Eudes :* il avait fait sacrer et couronner son fils *Hugues*, âgé de douze ans; mais ce jeune prince étant mort, *Henri Ier* qui avait été également couronné roi de France du vivant de son père, monta sur le trône sans aucune opposition de la part des seigneurs du royaume.

Constance, mère de *Henri*, aurait préféré voir la couronne sur la tête de son autre fils, *Robert ;* elle arma contre le roi le comte de Flandre, *Baudouin à la belle barbe*, Eudes II, comte de *Champagne*, et plusieurs autres seigneurs. Henri, surpris et presque abandonné, fut contraint de sortir de Paris, et de se retirer à Fécamp auprès de Robert II, duc de Normandie, surnommé *Robert-le-Diable*, qui le reçut avec les plus grands honneurs, et lui donna une armée considérable. A la tête de ces troupes, *Henri* battit les rebelles; et, malgré les efforts de la reine sa mère, il les amena à un accommodement. Il pardonna à son frère Robert, et lui céda le duché de *Bourgogne;* ensuite il fit une rude guerre au comte de Champagne, qu'il força de venir lui demander pardon à genoux, et de lui jurer une soumission inviolable. *Eudes*, le troisième fils de Henri, qui se plaignait de n'avoir point d'apanage, se réunit au fils du comte de Champagne, qui avait été tué dans un combat contre le duc de *Lorraine*, et prit les armes; mais le bonheur qui suivait Henri, ne l'abandonna pas dans ces circonstances, il battit son ennemi, le fit prisonnier, et l'enferma dans la tour d'Orléans, où il le garda pendant deux ans. Au sortir de sa prison, *Eudes* vécut de rapines et de brigandages, et mourut de maladie. Henri Ier, pendant son règne, eut encore à soutenir une guerre continuelle avec Guillaume, fils naturel de Robert II, duc de *Normandie*, pour assurer la couronne à Philippe, son fils aîné. Il eut la précaution de le faire couronner à Reims, et lui donna pour tuteur Baudouin, comte de Flandre. Il mourut quelque temps après à Vitri en *Brie*, et fut enterré à Saint-Denis : il laissa deux enfans mâles, *Philippe* et *Hugues*. Henri Ier fut belliqueux, doux, humain, libéral et pieux.

PHILIPPE n'avait que huit ans lorsqu'il monta sur le trône, l'an 1060. Les Gascons ne voulant pas reconnaître l'autorité de *Baudouin*, se révoltèrent; mais le Régent se trouva à l'improviste au milieu d'eux, les battit, et les força à lui rendre hommage. Six ans après cet événement, Guillaume, fils naturel de Robert II, duc de Normandie, fit la conquête de l'Angleterre, où il fut appelé par Édouard le *Saint*, souverain de ce royaume, qui, n'ayant point d'enfans, le nomma son successeur : en moins d'un mois il conquit l'Angleterre, et en fut reconnu roi. Philippe Ier, après la mort de son tuteur, fit la guerre à *Robert*, oncle des enfans de *Richilde*, veuve de Baudouin, comte de Flandre, qui avait

succédé au Régen son père ; mais il ne fut pas heureux dans les combats, et fut obligé, pour avoir la paix, d'épouser Berthe, belle-fille de ce prince. Une mauvaise plaisanterie de Philippe Ier excita la colère de Guillaume *le Conquérant.* Ce dernier gardait le lit depuis quelque temps, et prenait des remèdes pour diminuer son embonpoint. Philippe avait dit, *quand cet homme accouchera-t-il donc ?* Cette raillerie excita la colère de Guillaume, qui répondit, que lorsqu'il serait accouché, il irait faire ses relevailles à Sainte Geneviève de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges. Il tint parole, entra dans le Vexin-Français, brûla la ville de Mantes, et y trouva la mort. Philippe eut quelques démêlés avec le Pape, pour avoir répudié *Berthe* et épousé *Bertrade de Montfort ;* mais Berthe mourut, et la querelle fut terminée. Le règne de Philippe fut l'époque de ces fameuses expéditions de nos ancêtres, appelées *Croisades.* Les Turcs, maîtres alors de la Palestine, exerçaient les plus grandes cruautés sur les Chrétiens. Un pélerin d'Amiens, nommé Pierre *l'Hermite*, excita le pape et les princes de la chrétienté à joindre leurs forces pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ. On vit bientôt des évêques, des moines, des seigneurs, des marchands, des ouvriers, des laboureurs, même des femmes et des enfans partir pour la Palestine : leur cri de guerre et leur devise était : *Dieu le veut.* Ils portaient sur l'épaule droite une croix rouge. Après avoir éprouvé les plus grandes pertes, tant par les fatigues que par les armes des Turcs, ils s'emparèrent de Jérusalem ; ils étaient commandés par Godefroy de Bouillon, qui fut élu duc ou baron de la ville conquise. Philippe profita de cette espèce de frénésie, qui entraînait ses sujets à aller cueillir des lauriers dans une terre étrangère, pour agrandir ses domaines. De son vivant il fit couronner *Louis*, son fils, qu'il avait eu de *Berthe ;* il mourut en 1108, et fut enterré à l'abbaye de *Saint-Benoît-sur-Loire.* Les Historiens ne sont point d'accord dans leurs opinions sur Philippe Ier ; quelques-uns veulent qu'il ait été un prince faible et pusillanime ; les autres, et c'est l'opinion la mieux fondée, assurent qu'il eut de l'esprit, de la valeur, et surtout beaucoup de sagesse.

LOUIS VI, surnommé *le gros*, à cause de la grosseur de sa taille, fut le successeur de Philippe Ier. Dans les premières années de son règne, il fut obligé de combattre son frère Philippe, comte de Mantes, Guy de *Rochefort*, comte de Gournay, le sire de Puiset et le comte de *Coucy :* il parvint à les réduire tous. Bientôt après, Henri Ier, roi d'Angleterre, ayant trouvé le moyen d'envahir, sur Robert son frère aîné, non-seulement le royaume d'Angleterre, mais encore le duché de Normandie ; *Guillaume*, fils de ce *Robert*, vint réclamer auprès de Louis-le-Gros, son seigneur suzerain, le duché qui avait été enlevé à son père. Louis-le-Gros somma *Henri* de comparaître au tribunal de Paris, pour que son droit y fût jugé. Ce dernier répondit à la sommation, en se présentant à la tête d'une armée ; Louis alla à sa rencontre, et ces deux rois se trouvèrent en présence l'un de l'autre aux Andelys. Emporté par son audace ordinaire, Louis s'était précipité au milieu des ennemis : un fantassin anglais saisit la bride de son cheval, en s'écriant, *le roi est pris. Ne sais-tu pas*, lui répondit le monarque, sans se déconcerter, *qu'au jeu d'échecs on ne prend jamais le roi ;* et en même temps il lui fendit la tête d'un coup de hache et s'en délivra. En cette

journée, les Français furent vaincus : le roi égaré pendant la nuit, au milieu des bois, ne fut ramené que le lendemain, par une vieille femme, aux Andelys. Louis-le-Gros proposa à Henri de vider leur querelle dans un combat singulier, mais le monarque Anglais n'accepta pas le défi. Ce dernier, rappelé par des troubles dans son royaume, fut obligé de faire la paix. Il quitta la France, et naviguait vers l'Angleterre, lorsque le vaisseau sur lequel sa famille était embarquée ayant touché, s'enfonça, et tout ce qu'il portait fut englouti dans les flots. Cet événement réveillait les prétentions de Guillaume sur la Normandie ; mais Louis VI trouva le moyen d'accommoder tous les partis. Ce monarque, à l'exemple de ses prédécesseurs, fit sacrer son fils aîné; mais celui-ci étant mort, *Louis*, son second fils, fut couronné et marié à Éléonore, fille et unique héritière de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Ce duché fut ainsi réuni au domaine du roi de France. Louis ne jouit pas long-temps du plaisir d'avoir procuré une si belle fortune à son fils; il mourut à Paris dans la soixantième année de son âge, et la treizième de son règne ; il fut enterré à Saint-Denis. Ce prince joignit à une valeur héroïque, les qualités qui font un grand roi. On n'a point oublié ces paroles remarquables qu'il adressa à Louis, son successeur. *Mon fils ! souvenez-vous que la royauté n'est qu'une charge publique, dont vous rendrez un compte rigoureux à celui qui seul dispose des sceptres et des couronnes.*

LOUIS VII, dit le jeune, parce qu'il avait été sacré roi du vivant de son père, monta sur le trône en 1137. Plus puissant que Louis VI, il pouvait espérer de régner tranquillement; mais les querelles qu'il eut avec le *pape* et *Thibault*, comte de Champagne, détruisirent un si doux espoir; le motif de ces querelles fut le divorce de Raoul, comte de Vermandois, avec la nièce de Thibault, et son mariage avec Pétronille, sœur puînée d'Éléonore, femme de Louis VII. Thibault porta ses plaintes au pape, qui menaça *Raoul* d'excommunication s'il ne quittait sa seconde femme pour reprendre la première, et Louis VII, de mettre son royaume en interdit, s'il accordait sa protection aux coupables. Ce dernier brava les foudres de Rome qui furent lancées contre lui, il fondit sur les états de Thibault, qu'il regardait, avec juste raison, comme le conducteur de cette intrigue, et mit tout à feu et à sang. Thibault donna grace, et promit d'employer son crédit auprès du pape pour faire lever l'excommunication, ce qu'il obtint ; mais Louis avait à peine congédié son armée, que le souverain pontife lança de nouveaux foudres. Louis, furieux de se voir ainsi joué par son vassal, reprit les armes, assiégea la ville de *Vitri* en *Perthois*, la prit d'assaut, et fit mettre le feu à l'église, où plus de treize cents personnes innocentes s'étaient réfugiées. Louis, déchiré de remords par cet acte de cruauté, donna la paix au comte et fit vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. Il reçut la croix des mains de saint Bernard, abbé de Clairvaux, et le commandement de l'armée, après avoir confié la régence du royaume au célèbre *abbé Suger;* mais l'antipathie et la trahison des Grecs, l'indépendance des chefs, l'indiscipline des troupes, et plusieurs autres causes, opérèrent la ruine des Croisés, qui, au nombre de quatre cent mille hommes, n'obtinrent d'autre avantage que celui de visiter les lieux saints. Louis, de retour dans ses états, répudia Éléonore son épouse, et perdit le duché

d'Aquitaine, qu'il rendit à cette princesse, qui épousa Henri, duc de Normandie, qui possédait déjà le *Maine* et le *Poitou*. Après la répudiation d'Éléonore, le roi épousa Constance, fille d'Alphonse, roi de Castille; et cette princesse étant morte, il se remaria avec Alix, fille de Thibault, comte de Champagne, qui mit le comble à ses vœux, en donnant le jour à un fils, qui fut nommé *Philippe-Dieu-Donné*, qu'il associa à sa couronne, et qu'il fit sacrer à *Reims*; mais il ne put assister à cette auguste cérémonie, à cause de la maladie dont il était affligé depuis long-temps. Il mourut à Paris en 1180, dans la soixantième année de son âge, et fut enterré à l'abbaye de Barbeaux, qu'il avait fondée à deux lieues de Melun. Ce prince avait des qualités et des défauts qui ont trop occupé ses détracteurs et ses panégyristes. Sous son règne parurent quelques personnages illustres, tels qu'*Abeilard*, *Héloïse*, *Saint-Bernard* et l'abbé *Suger*.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste* ou le *Conquérant*, à cause du grand nombre de ses conquêtes et de ses victoires, monta sur le trône en 1180. Avant sa mort, Louis VII avait nommé Philippe d'Alsace, comte de Flandre, tuteur de son fils et régent du royaume; la reine Alix, de Champagne, mécontente de voir la régence entre les mains d'un homme qu'elle détestait, quitta la cour et se retira en Normandie. Les Anglais, toujours prêts à seconder tous ceux qui pouvaient nuire à la France, prirent sa défense. Après quelques démonstrations d'hostilités, tout s'arrangea à l'amiable. Les premiers soins de Philippe-*Auguste*, lorsqu'il tint les rênes de l'État, eurent pour objet l'agrandissement et l'embellissement de Paris; mais il fut bientôt détourné de cette occupation, par la guerre qu'il eut à soutenir contre le comte de Flandre. Philippe-Auguste exigeait la restitution du *Vermandois*; la guerre se termina par une convention à l'amiable. Le comte de Flandre garda les villes de *Péronne* et de *Saint-Quentin* sa vie durant, et rendit le pays d'Amiens, ainsi que les autres dépendances du Vermandois. Philippe-Auguste avait à se venger de *Hugues de Bourgogne*, qui avait soutenu le comte de *Flandres*; il le poursuivit à toute outrance, le battit, le força de venir implorer sa grâce, et lui pardonna. Quelque temps après, le roi de France prit la croix pour voler au secours des Croisés, qui avaient éprouvé de grands malheurs; le trône de *Jérusalem* s'était écroulé, et *Lusignan*, son roi, était dans les fers. *Richard-Cœur-de-Lion*, qui, par la mort de *Henri II*, était parvenu au trône d'Angleterre, avait renouvelé les anciens traités avec Philippe-Auguste. Ces deux rois prirent la résolution de faire ensemble le voyage de *la Palestine* : mais leur amitié fut de courte durée. Jeunes, vifs, ambitieux, ils se querellèrent souvent, se raccommodèrent de même; et le seul fruit qu'ils retirèrent de leur expédition, fut la prise de *Saint-Jean-d'Acre*. *Philippe-Auguste* tomba malade, et revint en France; *Richard-Cœur-de-Lion*, resta en Palestine, où il fit, en pure perte, des prodiges de valeur, tandis que *Philippe* s'emparait en Normandie d'une partie de ses états : ayant quitté la Terre-Sainte peu de temps après, il fit naufrage et fut fait prisonnier en Allemagne par l'empereur VI : de retour en France, il fut tué devant le petit château de *Chalus*, en Poitou. *Jean Sans-terre* ayant fait assassiner *Artus*, duc de *Bretagne*, ses possessions furent confisquées en France, et la *Normandie* réunie à la cou-

ronne. Ce fut à cette époque que Foulques, curé de *Neuilli*, prêcha la Croisade. Les fruits de cette expédition furent la prise de *Constantinople*, et la fondation d'un empire, qui fut appelé l'*Empire des Latins*, fondé par Baudouin, comte de Flandre, qui dura 58 ans, et fut détruit par les Grecs, qui élurent pour empereur *Michel Paléologue.* Sous le règne de *Philippe-Auguste*, il y eut une Croisade contre les Albigeois, accusés d'hérésie. Le souverain pontife ayant déclaré le trône d'Angleterre vacant, le proposa au roi de France, qui l'accepta, et qui équipa une flotte de dix-sept cents voiles, pour aller en prendre possession; mais *Jean Sans-terre* rendit son royaume tributaire et feudataire du Saint-Siége. *Philippe*, irrité de se voir ainsi trompé, continua les préparatifs de guerre, attaqua *Ferrard*, comte de *Flandre*, et effaça bientôt la honte que les Anglais lui firent essuyer en brûlant sa flotte, par la victoire éclatante qu'il remporta à *Bouvines* sur l'empereur Othon IV et le comte de Flandre; ce dernier fut fait prisonnier. Abhorré de ses sujets, *Jean-Sans-terre* fut par eux déchu de la royauté, et la couronne fut déférée à *Louis*, fils aîné de Philippe-Auguste, qui avait déjà soumis une grande partie de ce royaume, lorsque la mort de *Jean-Sans-terre* arrêta le cours de ses conquêtes; la haine des Anglais s'étant éteinte avec la vie du souverain qu'ils détestaient, ils replacèrent sur le trône son fils *Henri III. Louis* chercha à y mettre opposition; mais, assiégé dans *Londres* par terre et par mer, il fut obligé de demander la paix, qu'il obtint à des conditions beaucoup plus avantageuses qu'il ne pouvait l'espérer. *Philippe-Auguste*, tranquille au sein de ses états, ne s'occupa plus que du soin de faire régner la justice et la paix; il se fit remarquer dans toutes ses actions comme un prince vaillant, généreux, équitable : on avait admiré sa prudence, ses talens et son courage dans les combats; on rendit justice aux éminentes qualités de son cœur et de son esprit dans l'exercice des fonctions augustes de la royauté : ce grand roi mourut à *Mantes* en 1223, et fut enterré à *Saint-Denis*.

Son fils unique, LOUIS VIII, surnommé *Cœur-de-Lion*, à cause de son grand courage, fut fait roi après la mort de son père, le roi d'Angleterre, devait se trouver à son sacre; mais, au lieu de s'y rendre, il demanda à Louis VIII la restitution de la Normandie. Ce dernier se mit bientôt à la tête de son armée, s'empara des villes de *Niort*, de *Saint-Jean-d'Angely*, et vint mettre le siége devant *la Rochelle*, qui capitula. Cette guerre se termine par l'intervention du pape *Honoré III. Louis* fit ensuite la guerre aux Albigeois, s'empara d'*Avignon*, obtint encore plusieurs brillans succès; mais étant tombé malade à *Montpensier* en *Auvergne*, il y mourut en 1226, à l'âge de 39 ans, dont il en avait régné trois. Il fut enterré à *Saint-Denis*, et laissa cinq fils, *Louis*, *Robert*, *Charles*, *Alphonse* et *Jean*.

LOUIS IX, son fils aîné, âgé de 12 ans, lui succéda : Blanche de *Castille*, sa mère, obtint la régence. Pendant la minorité du jeune roi, plusieurs seigneurs croyant l'occasion favorable pour rétablir leur indépendance, levèrent l'étendard de la révolte; mais la fermeté de la régente les fit bientôt rentrer dans le devoir. Elle parvint en même temps à soumettre les Albigeois, et força le comte de Toulouse à demander la paix. Louis ayant pris les rênes du gouvernement, battit et contraignit *Thibault*, comte de *Champagne*, à demander la

paix ; refusa l'empire qui lui fut offert, et triompha à *Taillebourg* et à *Saintes*, de deux alliés puissans, le comte de la Marche et le roi d'Angleterre. *Louis IX* étant tombé dangereusement malade, fit le vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte ; ce qu'il effectua. Après avoir laissé la régence à sa mère, il s'embarqua à *Aigues-Mortes* avec Marguerite son épouse et ses trois frères, fit voile pour l'Égypte, s'empara de Damiette et remporta plusieurs avantages sur les Sarrazins ; mais la disette et des maladies contagieuses exercèrent de si grands ravages dans son armée, qu'il fut forcé de proposer une trève, que les Sarrazins ne voulurent accepter que sous la condition que le roi de France leur servirait d'ôtage. Louis IX voulut se sacrifier, mais les seigneurs Français s'y opposèrent, et déclarèrent qu'ils périraient tous avant de souffrir un si cruel sacrifice. On décida de retourner à *Damiette* ; mais pendant la retraite, le roi fut fait prisonnier avec ses deux frères et toute la noblesse. Louis, dans les fers, désarma ses ennemis par sa résignation et sa fermeté ; il obtint sa liberté, en rendant *Damiette* pour sa rançon, paya quatre cent mille francs pour celle de ses frères et des seigneurs qui avaient été faits prisonniers avec lui, et signa une trève de dix ans. La régente *Blanche de Castille* étant morte, il revint en France, trouva son royaume dans le meilleur état, et ne s'occupa plus que du maintien de l'ordre, de la justice et de la pratique de toutes les vertus religieuses. Louis, après avoir réglé les affaires de son royaume, s'embarqua de nouveau pour la *Palestine*, il débarqua en *Afrique*, et faisait le siége de *Tunis*, lorsque la peste s'étant manifestée dans son armée, il en fut attaqué, et y succomba le 25 août 1270, dans la 56ème année de son âge, et dans la 44ème année de son règne. Son cœur et ses entrailles furent portés dans l'abbaye de *Montréal*, près *Palerme* en *Sicile* : ses os furent apportés à *Saint-Denis* ; son chef fut dans la suite transporté de Saint-Denis dans la Sainte-Chapelle de Paris. Il laissa trois fils, *Philippe*, *Pierre* et *Robert*, qui fut la tige des Bourbons. L'Église l'honore comme un saint. Louis IX a fait construire la Sainte-Chapelle de Paris, fondé l'hôpital de *Saint-Louis*, et donné un code de lois connu sous le nom d'*établissemens de Saint Louis*.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, était en Afrique avec l'armée française, quand le roi son père rendit le dernier soupir. Lorsque les premiers accès de sa douleur furent calmés, il reçut l'hommage de ses vassaux, et s'occupa des moyens de terminer promptement la guerre ; il battit les Infidèles ; et le roi de *Tunis* ayant demandé la paix, il fit avec lui une trève de dix ans. En retournant en France, il eut la douleur de voir mourir sous ses yeux *Isabelle d'Aragon*, son épouse, et plusieurs seigneurs qui l'accompagnaient. Arrivé dans ses états, il rendit les derniers devoirs à son père : on dit qu'il porta lui-même les os de ce saint roi dans un coffre, de Paris à Saint-Denis. Il réunit à sa couronne le *Poitou*, l'*Auvergne*, une partie de *la Saintonge*, le pays d'*Aunis*, le *Rouergue*, le *Querci*, l'*Agenois* et le marquisat de *Provence*. Il soumit ensuite le comte de *Foix*, qui avait osé se révolter, et épousa en secondes noces *Marie*, sœur de *Jean*, duc de *Brabant*, princesse d'une grande beauté, qui fut accusée par Pierre de *Labrosse* d'avoir empoisonné Louis, fils aîné du roi ; mais son innocence fut reconnue, et Pierre de Labrosse pendu. Quelque temps après, et le jour de

Pâques 1282, les Français furent massacrés en Sicile : cet événement est connu dans l'histoire, sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. Le pape Martin IV ayant offert la couronne d'Aragon au comte de Valois, second fils de Philippe-le-Hardi, le roi de France marcha contre les Aragonais, qui battirent la flotte qui lui fournissait des vivres : il allait se retirer, lorsqu'il fut surpris par la maladie qui l'enleva le 6 octobre 1285 : il fut enterré à Saint-Denis. L'histoire nous représente Philippe-le-Hardi comme un prince vaillant, bon, généreux, libéral, mais simple et facile à tromper.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, fils de *Philippe-le-Hardi*, avait 17 ans lorsqu'il monta sur le trône; il termina toutes les affaires commencées par son père. Il fit la guerre au comte de Flandre, allié du roi Édouard Ier, roi d'Angleterre. Après deux grandes batailles gagnées, il réunit la Flandre à la couronne; mais de nouveaux troubles furent élevés, et les rebelles ayant eu des succès, Philippe-le-Bel prit sa revanche, par la victoire éclatante qu'il remporta près d'un lieu fortifié nommé *Mons in puella*, entre *Lille* et *Tournai* : des débats scandaleux s'élevèrent ensuite entre Philippe-le-Bel et le pape Boniface VIII. A cette époque, le roi de France rendit le Parlement sédentaire à Paris; et c'est alors qu'eut lieu cette affaire, à jamais célèbre, des Templiers ou Chevaliers du Temple, qui, riches et puissans, furent accusés, condamnés; leur ordre fut aboli, et le grand-maître Jacques de Molay, et plusieurs chefs périrent sur l'échafaud. La fin du règne de Philippe-le-Bel fut troublée par des querelles domestiques, qui le conduisirent au tombeau. Il mourut à Fontainebleau le 29 novembre 1314, dans la 46ème année de son âge, et la 30ème de son règne. Il fut enterré à Saint-Denis, et son cœur à Poissy. Les Historiens assurent que Philippe-le-Bel était vaillant, généreux, avide de gloire, mais qu'il aima l'argent, et se montra vindicatif et sévère.

LOUIS-LE-HUTIN, ainsi nommé, parce qu'il était *mutin* et *querelleur*, prit les rênes du gouvernement après la mort de son père Philippe-le-Bel; il ne régna que 18 mois : son règne se fit remarquer par le meurtre de sa femme *Marguerite* de Bourgogne, par l'assassinat juridique du surintendant des finances, Marigny, et par une expédition malheureuse contre les Flamands. *Louis-le-Hutin* mourut à Vincennes le 5 juin 1316, pour avoir bu à la glace après avoir eu chaud. Il fut enterré à Saint-Denis : ce prince rendit un édit qui défendait, sous quelque prétexte que ce fût, de troubler les laboureurs dans leurs travaux, de s'emparer de leurs biens, de leurs personnes, des instrumens, des bœufs, et de tout ce qui sert à l'agriculture : il fit des lois sur la diminution de la servitude, et sur l'assemblée de la noblesse et du peuple par sénéchaussées; assemblée qui fut le germe des états-généraux en France.

Louis X étant mort sans laisser d'enfans, le régent, Philippe de Poitiers, connu sous le nom de PHILIPPE V et surnommé *le Long*, à cause de sa taille longue et déliée, monta sur le trône en 1316, malgré l'opposition des seigneurs, qui voulaient nommer reine *Jeanne*, fille de *Louis*, et fit respecter la loi salique, qui exclut les femmes de la succession à la couronne. Ce prince employa les cinq dernières années de sa vie à faire des

règlemens de justice, d'économie et de police. Il mourut à Longchamp, le 3 janvier 1322, âgé de 28 ans. Son corps fut porté à Saint-Denis, son cœur aux Cordeliers de Paris, et ses entrailles aux Jacobins de la même ville. Philippe V eut des grandes qualités, des mœurs douces, et un esprit orné, délicat et solide; il aima les pauvres et les protégea.

CHARLES IV, surnommé *le Bel*, parce qu'il était très-bel homme, succéda à son frère Philippe V, qui était mort sans laisser des enfans; il n'éprouva aucune difficulté, et fut sacré à Reims. Il fit rompre son mariage avec *Jeanne de Bourgogne*, qui menait une vie scandaleuse, et épousa *Marie de Luxembourg*, fille de l'empereur Henri VII. Ce prince qui aimait la vertu, qui punit le vice, et qui fut rigide observateur de l'ordre, aurait rendu la France heureuse, s'il eût vécu plus long-temps; mais une mort prématurée l'enleva à *Vincennes*, le 1er février 1328, dans la 34ème année de son règne. Il fut enterré à Saint-Denis: il ne laissa point d'enfans, et avant de mourir, il nomma Philippe-de-Valois régent du royaume. Sous le règne de Charles-le-Bel, les jeux floraux furent fondés à *Toulouse*.

PHILIPPE VI DE VALOIS, petit-fils de Charles-le-Hardi et fils de Charles-de-Valois, monta sur le trône après la mort de Charles-le-Bel: il fut d'abord régent du royaume, et ne fut reconnu roi que lorsque la reine eut donné le jour à une fille. Il fit ensuite l'essai de sa puissance par un acte de générosité, en rendant à Jeanne, fille de Louis X, le royaume de *Navarre*, dont les derniers rois de France avaient joui. Il vainquit les Flamands qui s'étaient révoltés, prit la ville de Cassel, qu'il fit raser et réduire en cendres, et remit à Louis, leur prince, ses états soumis et pacifiques. Le roi d'Angleterre vint alors rendre hommage pour la Guyenne au monarque Français; et malgré sa répugnance, il fut obligé de le faire dans les formes accoutumées; il se laissa ôter sa couronne, son épée, ses éperons; il se mit à genoux devant le roi, et promit foi et loyauté à son souverain; le roi de France finit la cérémonie par un baiser sur la bouche, qu'il donna au roi d'Angleterre. Robert III n'ayant pu réussir par l'intrigue d'une femme qui se mêlait de sorcellerie, à obtenir la propriété de l'*Artois*, ni faire assassiner Philippe, voulut l'*envoûter*, c'est-à-dire, l'ensorceler; mais la sorcière fut condamnée à être brûlée, et Robert au bannissement. La guerre avec l'Angleterre ayant été déclarée, deux fois elle fut suspendue par un traité, mais elle se ralluma bientôt après. Philippe-de-Valois perdit la bataille de *Créci*, et les Anglais conduits par Édouard, leur roi, vinrent mettre le siége devant Calais: cette ville pressée par la famine, fut obligée de capituler. Édouard, furieux de sa résistance, ne consentit à accorder la grâce aux Calésiens, qu'à condition que six des plus notables de la ville vinssent, la corde au cou, lui en apporter les clefs, et se dévouer pour les autres. *Eustache* de Saint-Pierre offrit le premier de se sacrifier; ce noble dévouement fut imité par cinq autres citoyens, dont trois, Jean d'*Acre* et *les frères Wisant*, étaient ses parens. Les six victimes furent conduites à Édouard, qui ordonna leur supplice: alors la reine Isabelle se jeta à ses pieds; le roi ne put résister aux larmes de son épouse, la grace fut accordée, et les prisonniers furent renvoyés. Philippe-de-Valois fit une paix désavantageuse avec Édouard; les dernières années de son règne ne furent pas heureuses; la peste, la famine et la fanatisme

des Flagellans, couvrirent la France de deuil et de désordres. Le roi ayant perdu son épouse, Jeanne de Bourgogne, épousa Jeanne d'Évreux, princesse d'une grande beauté, et qui n'avait que 17 ans; mais il ne jouit pas long-temps des douceurs de cet hymen; il mourut peu de temps après à *Nogent-le-Roi*, le 22 août 1350, dans la 58ème année de son âge, et fut enterré à Saint-Denis. Ce prince aurait été un grand roi, sans les malheureuses circonstances dans lesquelles il se trouva : il établit la *Gabelle :* c'est sous son règne que les armes à feu furent inventées.

JEAN, son fils, qui lui succéda, commença son règne par un acte de despotisme : il fit trancher la tête, sans avoir fait son procès, à *Raoul de Nesle*, comte d'*Eu :* il institua l'Ordre de l'*Etoile;* surprit à Rouen le roi de Navarre, qui s'était rendu coupable d'un crime, l'arrêta lui-même, et fit décapiter en sa présence quatre seigneurs de la suite de ce prince. Cette barbarie excita plusieurs révoltes; *Édouard III* fut reconnu roi de France par les chefs des mécontens; et ayant donné le commandement de son armée au prince de *Galles*, son fils, surnommé *le Prince Noir*, à cause de la couleur de ses armes; ce dernier ravagea l'Auvergne; *Jean* l'atteignit à Maupertuis, à deux lieues de *Poitiers*, dans des vignes, d'où le prince Anglais ne pouvait pas se sauver, celui-ci demandait la paix à des conditions avantageuses, le roi de France s'y refusa, et se disposa au combat; mais la fortune ne lui fut point favorable; il fut battu, fait prisonnier, et conduit au prince de *Galles*, qui le reçut avec tous les égards dûs à un roi malheureux, et l'emmena en Angleterre. *Charles*, dauphin de France, saisit les rênes du gouvernement; il sauva le royaume par sa prudence; convoqua les états du royaume, qu'il fut obligé de congédier; parvint à détruire les projets du prévôt des marchands, *Marcel,* qui n'était qu'un factieux, et à qui un nommé Maillard fendit la tête. Jean, de son côté, voulut traiter avec le roi d'Angleterre : des négociations s'ouvrirent à *Bretigny*, près de Chartres, et la paix y fut conclue entre le régent et les députés d'Édouard. Il fut convenu que la Guyenne, la Saintonge et le *Limousin* demeureraient en toute propriété au roi d'Angleterre, et qu'Édouard renoncerait à toutes ses prétentions sur la couronne de France et sur la *Normandie,* la *Touraine*, le *Maine* et l'*Anjou*, possédées par ses ancêtres, et que le roi Jean payerait, à des époques convenues, trois millions d'écus d'or pour sa rançon. Jean revint en France; il hérita de la Bourgogne. Le duc d'Anjou, un de ses fils, ayant quitté *Londres* où il était en ôtage, sans la permission d'Édouard, refusa d'y retourner. Le roi, fidèle à sa parole, passa en Angleterre pour prendre la place de son fils, où il mourut, après un séjour de quatre mois, dans la quarante-quatrième année de son âge, et la quatorzième de son règne. Il fut enterré à Saint-Denis. Ce prince, élevé à l'école du malheur, lutta avec courage contre l'adversité, et se montra sur le trône, généreux, sincère, libéral et probe.

CHARLES V. Ce prince, surnommé *le Sage*, à cause de sa prudence, fut le premier enfant de France qui prit le titre de *Dauphin.* Couronné à Reims en 1364, il trouva le royaume dans la désolation et dans l'épuisement; il sut remédier à tout par une sage politique, et par le bon choix qu'il sut faire des ministres qui le secondèrent, et des généraux qu'il mit à la tête des armées.

Charles de Blois et le jeune comte *de Montfort* se disputaient le duché de Bretagne : fatigués de la guerre, ils allaient convenir d'un partage, lorsque le comte *de Blois* en fut détourné par sa femme; et une bataille dans laquelle il fut tué, et *Bertrand du Guesclin* fait prisonnier, décida le différent. *Charles-le-Sage* sut sacrifier au bonheur du peuple, le desir qu'il avait de venger la mort du duc *de Blois*. Il fit la paix avec *Montfort*, qui garda la Bretagne, et quelque temps après il la fit aussi avec *Charles-le-Mauvais*, roi de Navarre, qui renonça à ses prétentions sur la Bourgogne.

La guerre avec l'Angleterre se ralluma bientôt. Les Français remportèrent partout la victoire. *Charles V*, usant de ses droits, déclara rebelles *Edouard III* et le *Prince de Galles*, et confisqua les possessions qu'ils avaient en France. Cependant les Anglais débarquèrent à Calais; ils ravagèrent successivement l'Artois, la Picardie et la Champagne, et vinrent camper devant Paris. *Bertrand du Guesclin*, revêtu de la charge de Connétable, tomba, dans le Maine et l'Anjou, sur les quartiers des troupes anglaises, et les défit tous. Il rangea ensuite le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, le Périgord, une partie du Limousin et le Ponthieu, sous l'obéissance de la France. De toutes leurs conquêtes il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Bayonne, Cherbourg, Calais et quelques forteresses. La bataille de la Rochelle, où le comte de Pembrocke et huit mille des siens furent faits prisonniers, accéléra la paix entre la France et l'Angleterre.

La mort d'*Edouard* et du *Prince de Galles*, facilita à *Charles* les moyens de se remettre en possession de la Guyenne entière, excepté Bordeaux, qui resta au pouvoir des Anglais.

Les dernières années du règne de *Charles-le-Sage* furent troublées par la faute qu'il fit en voulant opérer la réunion du duché de Bretagne à sa couronne. Le comte *de Montfort* qui en fut dépouillé, et qui s'était réfugié en Angleterre, fut cité par lui à la cour des pairs; mais l'illégalité de formes révolta les seigneurs Bretons, et le *comte de Montfort*, rappelé par ses sujets, revint en Bretagne, et y fut reçu comme un libérateur. Les faibles moyens que *Charles V* prit pour soutenir ses démarches n'eurent aucuns succès, et la perte du connétable *du Guesclin* ajouta à ses chagrins. Les hostilités avec l'Angleterre recommencèrent alors : les Anglais pénétrèrent jusque dans la Champagne, qu'ils ravagèrent. La maladie de *Charles V* l'empêcha d'opposer une armée aux Anglais, et il mourut au château de Beauté-sur-Marne, le 13 septembre 1380, âgé de 43 ans, après en avoir régné 16. La mort de ce roi fut, dit-on, causée par le poison que *Charles-le-Mauvais* lui avait fait prendre dans sa jeunesse. Une ouverture qu'on lui fit au bras, donna pendant longtemps issue au venin, et ce fut lorsqu'elle se ferma qu'il périt. Il laissa deux enfans mâles, *Charles VI* et *Louis*, *duc d'Orléans*.

Le jour de sa mort il supprima, par une ordonnance, la plupart des impôts. On trouva dans ses coffres dix-sept millions, somme énorme pour ce temps. Ce prince offrit la rare réunion de toutes les vertus; jamais souverain ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui. Si on ne le vit jamais à la tête des armées, du fond de son

cabinet il savait les diriger et les faire marcher à la victoire. Il réprima la licence militaire, fit fleurir le commerce, les arts et la marine ; il encouragea les savans et aimait les lettres.

CHARLES VI, dit *le Bien-aimé*, n'ayant que douze ans lors de la mort de son père, il fallut lui choisir un tuteur, et nommer un régent au royaume ; le *duc d'Anjou* voulut réunir en lui ces deux titres, et ses prétentions excitèrent la jalousie des ducs de *Berry*, de *Bourgogne* et de *Bourbon*, ses frères ; ils s'en rapportèrent à des arbitres, qui décidèrent que le jeune roi serait sacré dans quelques mois, que jusques-là le duc d'Anjou gouvernerait en qualité de régent, et qu'après le sacre, le jeune prince serait déclaré majeur. Dans le court espace qui le précéda, le *duc d'Anjou* trouva moyen de satisfaire son avarice, en dissipant les trésors amassés par *Charles V*, et en accablant le peuple d'impôts ; la France se souleva : les états-généraux assemblés sapèrent les fondemens de l'autorité royale, en demandant la suppression de tous les changemens qui avaient eu lieu depuis Philippe-le-Bel, et le rétablissement de la nation dans toutes ses franchises, priviléges et immunités.

Les troubles devinrent tels, que le roi et la cour furent obligés d'abandonner la capitale. Alors l'avocat-général *Desmarets*, qui se rendit intermédiaire entre la cour et le peuple, détermina les révoltés à demander pardon, et le roi à accorder une amnistie et l'abolition des impôts. *Charles VI* rentra dans Paris aux acclamations de la multitude.

A peine le calme était-il rétabli dans la capitale, qu'une révolte générale éclata en Flandre. *Charles VI* marcha contre les Flamands, les défit complètement à *Rosbec*, et soumit leur pays, à l'exception de la ville de Gand. Il se préparait à fondre sur l'Angleterre, lorsque marchant contre *Jean de Montfort*, chez qui Pierre de *Craon*, assassin du connétable *de Clisson*, s'était réfugié : il fut frappé d'un coup de soleil, qui lui causa une fièvre ardente, et il tomba en démence. Quelques historiens prétendent qu'elle fut causée par un fantôme, qui arrêtant son cheval dans la forêt d'Orléans, lui dit : « Arrête, prince, tu es trahi.... où vas-tu ? Quoi qu'il en soit, cette aliénation d'esprit causa les plus grands maux à la France, et les lueurs de raison qu'il avait de temps en temps empêchant d'assembler les états, le gouvernement passa entre les mains de ses oncles. La paix qui se négociait entre la France et l'Angleterre, fut remplacée par une trève de vingt-huit ans, et *Richard II*, roi d'Angleterre, épousa *Isabelle*, fille de *Charles VI*.

La mort du duc de Bourgogne laissa le pouvoir entre les mains du duc d'Orléans, conseiller de la reine ; il fit rejaillir sur cette princesse les malédictions que le peuple vomissait contre lui. Le nouveau duc de Bourgogne, *Jean-sans-Peur*, jaloux de son autorité, le fit assassiner, et s'entourant de gens de guerre, il osa entrer dans Paris, et fit trembler la cour : le roi fut contraint de lui accorder des lettres d'abolition.

L'avénement de *Henri V* au trône d'Angleterre fut fatal à la France ; ce prince demanda la restitution de toutes les provinces enlevées à l'Angleterre ; ce qui lui fut refusé : alors il vint assiéger la ville d'Harfleur, dont il se rendit maître, et il marcha vers Calais. L'armée française, quatre fois plus forte, le suivit, le combat s'engagea dans la plaine d'*Azincourt*,

et les Anglais furent pleinement victorieux : six princes du sang et huit mille chevaliers français restèrent sur le champ de bataille. Les ducs d'Orléans et de Bourbon furent faits prisonniers. *Henri V* retourna en Angleterre, pour y chercher les moyens de continuer la guerre.

Le dauphin (*Charles VII*) se lia avec le connétable *d'Armagnac*, qui gouvernait le royaume en despote. Le duc de Bourgogne, qui entretenait secrètement des intelligences avec Henri V, et qui était ligué avec *Isabelle de Bavière*, épouse de *Charles VI*, femme galante, aussi méchante qu'ambitieuse, fut introduit dans Paris : le dauphin, suivi d'une grande partie du parlement, prit la fuite, et le comte *d'Armagnac* fut massacré. *Henri V*, profitant de ces troubles, s'empara de la Normandie. Le duc *de Bourgogne*, dans une entrevue qu'il eut avec le dauphin, à l'effet de se réconcilier avec lui, est assassiné par les ordres de ce prince. *Isabelle de Bavière*, furieuse, se ligue avec le jeune duc de Bourgogne contre son fils, et conclut avec le roi d'Angleterre un traité, par lequel ce prince devait épouser *Catherine*, fille de *Charles VI*, succéder au trône de France à l'exclusion du dauphin, et, en attendant la mort du roi, remplir les fonctions de régent. Un parlement vendu à l'Angleterre, déclare le dauphin et ses adhérens, criminels de lèse-majesté.

Le *dauphin* avait transféré son parlement à Poitiers, et une infinité de seigneurs s'étaient rangés sous ses drapeaux ; quelques avantages remportés sur les Anglais eussent été inutiles sans la mort de *Henri V*, qui arriva en 1422. *Charles VI* mourut le 14 octobre de la même année, et le fils de Henri V, encore au berceau, fut proclamé roi de France.

La maladie de ce malheureux prince était dégénérée en une sombre imbécillité, et sa mort sauva la France.

CHARLES VII fut proclamé roi, lors de la mort de son père, par les seigneurs qui l'entouraient : il se trouvait à *Espailly*, château voisin du Puy-en-Velay. Il ne possédait que le Languedoc, le Dauphiné, l'Auvergne, le Bourbonnais, le Berry, le Poitou, la Touraine, l'Orléanais, et une partie du Maine et de l'Anjou. Le duc *de Betfort*, oncle de Henri VI, fut déclaré régent du royaume; il s'empara de plusieurs villes appartenantes à *Charles VII*, et gagna sur lui la bataille de *Verneuil*. Les partisans de ce roi commençaient à perdre toute espérance, lorsque le *duc de Betford* se brouilla avec celui de Bourgogne. *Charles VII* négocia un accommodement avec le duc de Bretagne, et donna au *comte de Richemont*, frère de ce duc, l'épée de connétable. La France ne se serait point relevée de son abaissement ; car *Charles VII* était endormi au sein des plaisirs, et entouré de méprisables favoris, sans un héros et une jeune villageoise qui la sauvèrent : le *comte de Dunois*, bâtard d'Orléans, était ce héros, et la villageoise fut *Jeanne d'Arc*, plus connue sous le nom de *Pucelle d'Orléans*.

On la crut inspirée : elle promit de sauver Orléans, dernière ressource de Charles, que les Anglais assiégeaient, et dont ils allaient se rendre maître ; elle parle aux soldats de la part de Dieu; leur inspire le courage de l'enthousiasme, délivre Orléans et bat les Anglais. Elle promit à Charles VII de le faire sacrer à Reims, et accomplit sa promesse l'épée à la

main. Ces événemens heureux, ces victoires rapides allaient rétablir le roi légitime, lorsque *Jeanne d'Arc*, dans une sortie qu'elle fit de Compiègne, fut prise par un capitaine Bourguignon, qui la vendit aux Anglais. Le duc *de Betfort* feignit de la croire sorcière, et, à la honte de l'humanité, elle fut brûlée vive à Rouen.

Le roi d'Angleterre, *Henri VI*, fut couronné à Paris. *Charles V*, plongé dans l'indolence, laissait à la noblesse le soin de le défendre, et la guerre dura encore quatre ans. Un nouvel événement fut le salut de la France. *Philippe-le-Bon*, duc de Bourgogne, pardonnant enfin au roi la mort de son père, s'unit avec lui pour chasser l'étranger. Le duc *de Betfort* mourut peu de temps après. Les Parisiens témoignèrent le desir de rentrer sous l'obéissance légitime; ils livrèrent une porte au connétable, et *Charles VII* fit son entrée dans *Paris* en 1437, après s'être couvert de gloire au siége de Montereau. Ce ne fut que vers l'an 1450 que les Anglais furent entièrement chassés de la France; ils ne gardèrent que *Calais* et *Guignes*.

Charles VII, paisible possesseur de son royaume, y rétablit l'ordre: plusieurs seigneurs mécontens formèrent un parti, à la tête duquel se mit le dauphin (depuis *Louis XI*). Le comte *de Dunois*, lui-même, se laissa entraîner à la révolte. Mais le roi qui suivit cette guerre avec vigueur, parvint à soumettre les rebelles. Charles VII vit la fin de son règne troublée par les indignes manœuvres du dauphin, qui prit la fuite, et se réfugia en Dauphiné, pour se soustraire à l'indignation de son père. Le duc de Bourgogne, qui lui accorda un asyle, refusa de seconder ses projets criminels; mais le roi, accablé de chagrins et d'inquiétudes, se laissa mourir de faim à Mehun-sur-Yèvre en 1461, persuadé que le dauphin voulait le faire empoisonner. Il était âgé de cinquante-huit ans, et en avait régné trente-neuf.

Ce prince ne mérita point le surnom de *Victorieux* qu'on lui donna; indifférent aux affaires de son royaume, il se laissa toujours entraîner aux plaisirs; cependant il était intrépide, et on le vit affronter les plus grands périls.

LOUIS XI, qui était en Bourgogne, apprenant la mort de son père, se rendit aussitôt à Reims, où il fut sacré. Il porta à peine son deuil, et trouva même mauvais que la cour le portât. Il ne craignit point d'être haï, pourvu qu'il fût redouté; il dépouilla les grands, accabla les peuples d'impôts, et abolit la pragmatique sanction. Les entreprises de *Louis XI* excitèrent contre lui tous les bons citoyens, et l'on vit se former la ligue du *Bien Public*, dans laquelle entrèrent Charles, duc de Berry, le comte de Charolois, le duc de Bretagne, le comte de Dunois, et plusieurs autres seigneurs mécontens; Jean d'Anjou se joignit aux confédérés. *Louis XI* marcha contre eux, et il eut une bataille à *Montlhéry*, dont le succès fut incertain pour les deux partis. Les rebelles vinrent mettre le siége devant Paris, qu'ils ne pouvaient espérer de réduire. Le roi réussit à désunir la ligue, en signant un traité, par lequel il accordait aux principaux chefs ce qu'ils demandaient; mais il parvint bientôt par ses intrigues à leur enlever ce qu'il leur avait donné.

Charles-le-Téméraire, successeur de Philippe-le-Bon, sachant que Louis XI était le

moteur secret de la révolte des Gantois, le retint prisonnier, lorsque ce roi vint le trouver à Péronne, sous le prétexte de conférer avec lui pour mieux le tromper ; il le força de le suivre au siége de Gand, et *Louis XI* eut l'humiliation de voir cette ville prise et brûlée, et n'obtint qu'à force de bassesses la liberté de retourner à Paris. Le duc *de Berry*, à qui le roi avait accordé la Guyenne, mourut empoisonné, et la voix publique accusa Louis XI du meurtre de son frère. *Charles-le-Téméraire* invita tous les princes de l'Europe à s'armer contre le fratricide, et il vint mettre le siége devant Beauvais, que des femmes défendirent avec tant de courage, qu'il ne put la prendre. Il ravagea la Picardie et la Normandie, et cette guerre cruelle fut terminée par le traité de Bouvines. La même année il se forma une ligue offensive et défensive entre le duc de Bourgogne, *Edouard IV*, roi d'Angleterre, et le duc de Bretagne, contre le roi de France, qui aima mieux conjurer cet orage en faisant des présens, corrompant les ministres et les généraux d'*Edouard IV*, et en achetant le retour de ce roi en Angleterre. Il conclut avec lui une trève de sept ans, et arrêta le mariage du dauphin avec sa fille : le duc de Bretagne fut compris dans le traité. Le duc de Bourgogne, seul contre *Louis XI*, conclut aussi une trève. La mort de ce prince réunit la Bourgogne à la France. *Marie*, son héritière, épousa *Maximilien*, fils de l'empereur *Frédéric III*. Ce prince prit les armes contre *Louis XI* : enfin, après trois ans d'une guerre interrompue par des trèves, *Maximilien* conclut un traité, par lequel il donnait sa fille en mariage au dauphin, avec l'Artois et la Franche-Comté pour dot.

Louis XI passa les dernières années de sa vie dans une noire mélancolie ; en proie aux terreurs et aux soupçons, craignant son propre fils, n'ayant aucun ami, esclave de son médecin, il mourut le 30 août 1483. Il fut enterré à *Notre-Dame-de-Cléri*. Il ne laissa qu'un enfant mâle.

Ce prince eut quelques bonnes qualités, mais elles furent effacées par des vices nombreux : il était cruel, dissimulé et perfide ; mais on le regarde comme un grand politique : il sut réduire les grands vassaux à l'obéissance, et mérita par là le nom de *Restaurateur de la monarchie*.

CHARLES VIII, qui n'avait que treize ans lorsqu'il monta sur le trône, vit les commencemens de son règne troublés par la guerre civile. Louis XI avait ordonné que la dame *de Beaujeu* (*Anne* de France, sa fille) serait régente du royaume : le duc d'Orléans, depuis *Louis XII*, et *Jean*, duc de Bourbon, jaloux de cette autorité, levèrent l'étendard de la révolte : *Maximilien* d'Autriche se joignit à eux. La fortune favorisa le roi, et la bataille de *Saint-Aubin*, où le duc d'Orléans fut fait prisonnier, mit fin à cette guerre. Le mariage de *Charles VIII* avec *Anne* de Bretagne, procura de nouveaux états à la France. La conquête du royaume de Naples tenta son ambition ; et, encouragé par le pape, il passa en Italie avec aussi peu d'argent que de troupes. A son arrivée, il trouva *Alexandre VI* ligué avec le roi de Naples ; mais les armées françaises triomphèrent de l'intrigue. *Florence* ouvrit ses portes au roi, entra dans *Rome*, et força le pape à capituler. La terreur que *Charles VIII* avait inspirée, lui ouvrit les portes de *Capoue* et de *Naples*, et il fit son

entrée dans cette dernière ville, le 21 février 1495, revêtu des ornemens impériaux. Le Pape, les Vénitiens, le duc de Milan, *Ferdinand*, roi d'Aragon, et *Isabelle* de Castille, effrayés de la rapidité de ses conquêtes, travaillèrent à la lui faire perdre : obligé de retourner en France, six mois après l'avoir quittée, il ne put y rentrer que par une victoire, et ce fut le gain de la bataille de *Fornoue*, près de *Plaisance*, où 8000 Français défirent l'armée des Confédérés, forte de 40000 hommes. Il trouva encore le moyen de délivrer le duc d'Orléans, assiégé dans *Novarre*. Naples fut cependant perdue pour la France en aussi peu de temps qu'il avait fallu pour la conquérir.

La santé de *Charles VIII* devint languissante après cet échec, et il mourut d'apoplexie au château d'*Amboise*, le 7 avril 1498, dans la vingt-huitième année de son âge, sans enfans, et laissant à son cousin, le duc d'Orléans, son royaume et ses fautes à réparer. La bonté et la douceur de ce roi étaient sans égales ; il était si tendrement aimé de ceux qui l'approchaient, que deux de ses domestiques tombèrent morts, en apprenant qu'il venait d'expirer. Ce fut sous le règne de ce prince, en 1492, que l'Amérique fut découverte par *Christophe Colomb*.

LOUIS XII, petit-fils de *Louis*, duc d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, succéda à *Charles VIII*. *Louis XI* lui avait fait épouser, en 1476, *Jeanne* de France, sa fille ; à son avénement au trône, tous ses soins tendirent à faire fleurir son royaume. Il pardonna généreusement à ceux dont il avait eu à se plaindre, et dit à ce sujet ces paroles mémorables : *Que ce n'était pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans*. La mort de Charles VIII avait fait rentrer la reine *Anne* dans la possession de la Bretagne. *Louis XII*, pour satisfaire son ancienne inclination, et conserver le duché de Bretagne, fit casser son mariage avec *Jeanne*, et épousa la veuve de Charles VIII.

Il fit valoir les droits qu'il avait sur le Milanais, par *Valentine Visconti*, son aïeule ; il s'unit aux Vénitiens, et vingt jours suffirent pour conquérir le Milanais et l'état de Gènes. Les Français furent chassés de Milan par le duc *Ludovic Sforce* ; mais faisant un nouvel effort, ils y rentrèrent, et le duc de Milan fut fait prisonnier. *Louis XII* s'allia avec Ferdinand, roi d'Espagne, pour s'assurer la conquête du royaume de Naples, en le partageant avec lui. Accablé par ces deux alliés, le roi de Naples fut obligé de céder ; mais le partage de ses dépouilles occasionna une guerre ouverte entre l'Espagne et la France, et cette dernière fut victime de la mauvaise foi de *Ferdinand*. Les Français, battus en plusieurs rencontres par *Gonsalve de Cordoue*, se virent enlever toutes leurs conquêtes.

Le pape *Jules II*, jaloux de la puissance de *Louis XII*, excita les Génois à la révolte. Le roi marcha contre eux, et *Gènes* se rendit à discrétion. Les rois de France et d'Espagne faisant trêve à leurs divisions, formèrent une ligue contre la république de *Venise*, dans laquelle entrèrent le pape et l'empereur *Maximilien*. Les Vénitiens furent complètement battus : *Venise* était perdue, si le pape, *Ferdinand* et les Suisses ne se fussent détachés de la France. *Louis XII* déclara la guerre au pape, qui l'attendit avec courage. Plusieurs événemens se succédèrent avec rapidité, et, le 6 juin 1513, fut l'époque de l'expulsion totale des Français de l'Italie.

L'empereur *Maximilien*, *Henri VIII*, roi d'Angleterre, et les Suisses attaquèrent à la fois la France. *Louis XII*, battu de tous les côtés, fut obligé d'acheter la retraite des Suisses. Il fit un traité avec le pape, et un autre avec l'Angleterre, par lequel il lui paye un million d'écus, et épousa *Marie*, sœur de *Henri VIII*. Louis reprenait ses projets sur le Milanais, lorsqu'il mourut à Paris le 1er janvier 1515. Il fut enterré à Saint-Denis : il ne laissa point d'enfans mâles.

Louis XII mérita et reçut le nom de *Père du peuple*. Les courtisans le regrettèrent moins que le peuple ; pouvaient-ils aimer un prince vengeur des faibles contre l'oppression des grands ?

FRANÇOIS Ier, duc d'Angoulême, et premier prince du sang, lui succéda. A peine était-il sur le trône, qu'il s'empressa de mettre à exécution les projets de *Louis XII* sur le Milanais. Il passa les Alpes, remporta sur les Suisses une éclatante victoire à *Marignan*, et il se vit le maître de ce duché. *Léon X*, effrayé de ses succès, fit la paix avec lui. Les Suisses firent aussi une alliance. Les semences de discorde que le pape jeta entre *Charles-Quint*, qui venait de réunir les trônes d'Espagne, de Naples, de Sicile et d'Autriche, et *François Ier*, eurent des suites fatales, et la guerre éclata entre ces deux princes, jeunes et également ambitieux.

Une nouvelle révolution s'opéra dans le Milanais ; les Français en furent chassés, et la maison *de Sforce* fut rétablie. *François Ier*, qui avait presque toutes les puissances de l'Europe réunies contre lui, vit encore ses forces affaiblies par la révolte du connétable *de Bourbon*, qui traita avec l'empereur et quitta la France. Les Français éprouvèrent plusieurs défaites. *Bourbon* battit l'arrière-garde de l'amiral *Bonnivet*, marcha vers la Provence, prit *Toulon* et assiégea *Marseille*. *François Ier* courut au secours de la Provence, qu'il délivra ; il s'enfonça ensuite dans le Milanais et assiégea *Pavie*. Il fit une faute grave en affaiblissant son armée, et trop faible pour résister aux Impériaux ; il fut battu le 24 février 1525, et fut fait prisonnier avec les principaux seigneurs Français. Transféré en Espagne, il refusa d'abord d'accéder aux conditions onéreuses de *Charles-Quint ;* cependant, las de sa captivité, il devint moins inflexible, et renonça à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gènes et Ast, ainsi qu'à sa souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il avait promis de céder le duché de Bourgogne ; et lorsque *Lannoy* vint demander cette province au nom de l'empereur, *François Ier*, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent que le roi n'avait pas le pouvoir de démembrer la monarchie.

Le roi employa les premiers instans de sa liberté à former avec le pape, le roi d'Angleterre et les Vénitiens, une ligue dont le but était de faire rendre à *François Sforce* le Milanais, dont *Charles-Quint* s'était emparé. Le pape, victime de cette ligue, fut pris et Rome saccagée. Le connétable de Bourbon, qui avait fait tant de mal à la France, y fut tué. Après plusieurs négociations inutiles, *François Ier* et *Henri VIII* déclarèrent la guerre à *Charles-Quint*. On la fit avec acharnement en Italie, mais sans aucun succès; Naples ne put être pris, et le Milanais ne fut pas conquis. La paix fut conclue à *Cambray* en 1529. *Charles-Quint* renonça

à la Bourgogne, et *François Ier* à la souveraineté de la Flandre et de l'Artois, et il promit en outre deux millions d'écus d'or. Ce fut vers cette époque que le luthéranisme remplit l'Europe de troubles, et suscita une division cruelle.

François Sforce, duc de Milan, étant mort, les prétentions de *François Ier* se réveillèrent; l'empereur promit l'investiture de ce duché pour *Henri*, duc d'Orléans, second fils de France; mais il ne tint pas parole, et osa même former le projet de conquérir la France. Il entra en Provence, en Picardie, mais il fut repoussé. La perte du dauphin, qui mourut empoisonné, affligea toute la France, et *Charles-Quint* fut soupçonné d'en être l'auteur. Ce prince fut cité au parlement de Paris, non comme coupable de ce crime, faute de preuves, mais comme vassal accusé de félonie : il fut déclaré atteint de rebellion et de félonie, et les comtés de Flandre et d'Artois confisqués; mais cette sentence de confiscation fut sans effet.

François Ier se procura dans *Soliman Ier* un allié redoutable. L'armée Ottomane attaqua Naples, et l'empereur, effrayé, conclut une trève de dix ans. Les Gaulois révoltés offrirent de se donner au roi de France; mais celui-ci les refusa généreusement, et accorda même le passage en France à *Charles-Quint*, sous la condition d'obtenir le Milanais; celui-ci promit tout, et refusa ensuite de tenir ses promesses. La trève fut rompue, mais après divers événemens, la paix fut signée à *Crépy* en Laonnois.

La fin du règne de *François Ier* fut troublée par les disputes de religion; plus de trois mille personnes furent massacrées, et un grand nombre de bourgs et villages réduits en cendres.

François Ier mourut au château de *Rambouillet*, le 31 mars 1547, âgé de 52 ans; il en avait régné 32. Il fut enterré à *Saint-Denis*. Il ne laissa qu'un enfant mâle, *Henri II*, qui lui succéda. Ce prince, plein de valeur et de loyauté, fut affable et éloquent, mais il était plus brave chevalier que grand prince : moins politique que Charles-Quint, il se fia trop au sort des armes. La protection qu'il accorda aux sciences et à la littérature, lui mérita le surnom de *Restaurateur des lettres*.

HENRI II, qui succéda à son père, continua avec succès la guerre contre l'Angleterre, et la finit, en 1550, par un traité de paix assez avantageux, par lequel les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant quatre cent mille écus. Il entra contre *Charles-Quint*, dont le despotisme révoltait l'Allemagne, dans une ligue avec l'électeur de Saxe et le marquis de Brandebourg; il fit plusieurs conquêtes en Lorraine; mais ses progrès furent arrêtés par la défection de ses alliés, et il rentra en France, résolu de garder les villes qu'il avait soumises.

Charles-Quint, à la tête d'une armée formidable, vint mettre le siége devant *Metz*, qu'il ne put prendre; mais il fut plus heureux avec *Térouane* et *Hesdin*, qu'il fit raser de fond en comble. La guerre se poursuivait, avec des succès divers, en Brabant et en Italie, lorsqu'un événement extraordinaire changea la face de l'Europe: ce fut l'abdication de *Charles-Quint*, qui mit la couronne sur la tête de *Philippe II*, et se retira dans un monastère.

Le pape *Paul IV* engagea *Henri II* à tenter la conquête de Naples ; mais le duc *de Guise*, chargé du commandement de l'armée en Italie, soutint mal la réputation qu'il avait acquise à la défense de Metz. *Philippe* II, uni avec l'Angleterre, fit marcher en Picardie quarante mille hommes ayant à leur tête *Emmanuel Philibert*, duc de Savoie. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, qu'il ne resta rien de l'infanterie ; tout fut pris ou tué, le connétable de *Montmorency*, et presque tous les officiers généraux furent prisonniers. La France, dans le deuil et dans la terreur, fut un peu rassurée sur la prise de *Calais*, que le duc de *Guise*, rappelé de l'Italie, enleva aux Anglais, qui venaient de déclarer la guerre à la France. *Guignes*, *Thionville* et *Dunkerque* furent pris ; enfin, malgré quelques échecs, deux traités, l'un avec l'Angleterre, et l'autre avec l'Espagne, furent signés à *Cateau-Cambresis.*

Henri II, après avoir procuré la paix à ses États allait conclure le mariage de sa fille *Elisabeth* avec l'empereur *Ferdinand*, et celui de *Marguerite*, sa sœur, avec le duc de Savoie : lorsque dans un tournois il fut blessé à l'œil par un éclat de lance, et mourut onze jours après, le 10 juillet 1559, âgé de 41 ans. Il laissa quatre enfans mâles, *François II*, et les ducs d'*Alençon*, d'*Anjou* et de *Brabant.* Les trois premiers de ces princes portèrent successivement la couronne.

Henri eût été sans défauts, si ses perfections morales eussent répondu à la beauté de son corps. Son esprit était borné ; il manquait de fermeté, et avait peu d'aptitude pour les affaires ; mais il était naturellement bon, et son inclination le portait vers la justice.

FRANÇOIS II succéda à son père. Il avait épousé, l'année d'auparavant, Marie *Stuart*, fille unique du roi d'Écosse. Ce prince, aussi débile de corps que d'esprit, vit éclore pendant son court règne, tous les maux qui depuis désolèrent la France. Le duc de *Guise* et le cardinal de Lorraine furent mis à la tête du Gouvernement. Antoine de Bourbon, roi de Navarre ; Louis, son frère ; le prince de Condé, et plusieurs autres princes, résolurent de secouer le joug de ces deux étrangers. Ils se joignirent aux Calvinistes pour détruire le pouvoir des Guises, protecteurs des Catholiques, et alors s'organisa la fameuse conjuration d'*Amboise*, dont le prince de *Condé* était l'ame. Elle fut découverte, et la plus grande partie des conjurés furent exécutés. Le prince de *Condé*, dont l'arrêt de mort était dressé, allait perdre la tête sur l'échafaud, si *François II* ne fût mort lui-même (le 15 décembre 1560), après quelques jours de maladie, d'un abcès dans la tête. Ce roi était âgé de 17 ans, et n'avait régné que dix-sept mois. Il fut enterré à Saint-Denis. *Charles* son frère, âgé de dix ans, lui succéda.

CHARLES IX. Sa jeunesse ne lui permettant pas de gouverner par lui-même, sa mère, *Catherine de Médicis*, fut chargée de la régence, conjointement avec le roi de Navarre. Deux factions existaient alors, celles des *Guise* et des *Bourbons ;* elle résolut de les détruire l'une par l'autre, et alluma ainsi le feu de la guerre civile. Elle assembla les États-généraux dans Orléans, et il n'en résulta aucun bien. Elle crut faire cesser la division qui régnait entre les Catholiques et les Protestans, en établissant des conférences, dans lesquelles chacun

exposerait et défendrait sa doctrine ; ces conférences, connues sous le nom de *Colloques de Poissy*, ne convertirent personne, et il n'en résulta aucun bien pour la religion. *Catherine*, pour balancer la faction des Guises qui commençait à l'inquiéter, fit donner un édit, par lequel il fut permis aux Calvinistes d'avoir des temples dans les faubourgs de toutes les villes. La guerre civile se déclara bientôt. Le duc de *Guise* traversant une petite ville, fut blessé à la joue d'un coup de pierre, à la suite d'une querelle que ses gens, qui étaient les agresseurs, eurent avec les Calvinistes, dont plus de soixante furent massacrés. Ce fut le premier signal. La reine-mère, effrayée de la puissance que s'arrogeait le duc de *Guise*, se jeta dans les bras du parti protestant, dont le prince de *Condé*, sorti de prison, était le chef. Les hostilités se multiplièrent de part et d'autre : enfin la bataille de *Dreux*, où le connétable de *Montmorency*, qui commandait l'armée catholique, et le prince de *Condé*, furent pris, décida en faveur des royalistes. Le duc de *Guise*, qui vint aussitôt mettre le siége devant Orléans, y fut assassiné ; cet événement amena la paix et la liberté des consciences. La reine-mère prévoyant que cette paix ne serait pas durable, voulut faire arrêter les chefs de la faction opposée : le prince de *Condé* et l'amiral *Coligny*, avertis à temps, se sauvèrent à la Rochelle. Les troubles recommencent ; les deux partis se rencontrent à *Jarnac*, et s'y livrent une grande bataille, où le duc d'*Anjou*, commandant l'armée royale, remporta une victoire complète : le prince de *Condé* y fut tué. *Coligny* sauva les restes de l'armée rebelle, et après plusieurs événemens, la paix fut conclue à Saint-Germain.

La tranquillité succéda aux troubles. *Charles IX* épousa *Elisabeth* d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien ; et *Marie de Médicis* fit proposer à la reine de Navarre, le mariage de *Henri*, son fils, avec *Marguerite* de France. La reine de Navarre, qui vint à Paris pour y signer le traité, mourut bientôt, après six jours de maladie ; le bruit courut qu'elle avait été empoisonnée. Cependant le mariage de Henri, qui avait pris le titre de roi de *Navarre*, fut célébré ; au milieu des fêtes et des plaisirs qui l'accompagnaient, l'amiral Coligny, qui était revenu à la cour, reçut, en traversant le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, un coup d'arquebuse qui le blessa au bras. Charles IX qui savait feindre, parut affligé de cet événement, et promit à l'amiral une vengeance éclatante. L'alarme que cet attentat jeta parmi les protestans, fit concevoir à *Catherine* et à son conseil l'horrible idée du massacre de la *Saint-Barthélemi*. Le secret le plus profond enveloppa ce détestable complot.

La nuit du 23 au 24 août, au premier signal donné un peu avant le jour, par la cloche de Saint Germain-l'Auxerrois, des assassins, conduits par le duc de Guise, forcèrent l'hôtel de l'amiral *Coligni ;* ce fut Besmes, domestique du duc de Guise, qui assassina l'amiral. Au second signal donné par la cloche du Palais, toutes les maisons des Protestans furent forcées en même temps ; hommes, femmes, enfans, les Guises massacrèrent tout sans distinction. Le carnage dura sept jours. On assure que le roi tira lui-même sur le peuple : des semblables massacres eurent lieu dans plusieurs autres villes.

La *Saint-Barthélemi* porta la rage et la vengeance dans le cœur des Protestans : la guerre

était prête à se rallumer dans les provinces, lorsque *Charles IX*, attaqué d'une maladie terrible (le sang sortait par tous les conduits de son corps), déclara sa mère régente du royaume, jusqu'au retour du duc d'Anjou, son frère et son successeur, qui avait été élu roi de Pologne. Il mourut le 30 mai 1574, âgé de vingt-quatre ans. Il fut enterré à Saint-Denis.

Charles IX ne manquait ni d'esprit ni de jugement; il avait du courage : mais ces qualités furent ternies par sa cruauté naturelle, par la mauvaise éducation qu'il reçut, et par les exemples pernicieux qu'il avait sous les yeux.

HENRI III apprenant la mort de son père, s'évada secrètement de la Pologne, et se hâta de venir s'asseoir sur le trône qui lui était destiné. Craignant que le parti des Protestans n'excitât de nouveaux troubles, il leur accorda la liberté de conscience par son édit de *Pacification*. Les Catholiques, révoltés par cet édit, formèrent aussitôt une confédération appelée la *Sainte-Ligue*. Henri, effrayé de l'audace des ligueurs, et craignant qu'ils ne missent à leur tête le duc de Guise, s'en déclara le chef. Les États convoqués à Blois, décidèrent que tout autre exercice que celui de la religion catholique serait interdit.

La mort du duc d'*Anjou*, héritier de la couronne, eut les suites les plus funestes : le roi n'ayant pas d'enfans, le trône appartenait au roi de Navarre, qui était Calviniste; le duc *de Guise*, qui ambitionnait la couronne, prit toutes les mesures capables de soulever le peuple; il fit entendre au cardinal *de Bourbon*, que la couronne lui appartenait par l'exclusion du roi de Navarre, et le cardinal fut déclaré chef de la ligue. Une nouvelle faction, appelée la *Faction des Seize*, se forma dans Paris, et força *Henri III* de déclarer la guerre au roi de Navarre. Les hostilités commencèrent, et les succès de plusieurs campagnes furent partagés entre les deux partis.

Poussé à bout par les Seize, effrayé de l'audace du duc de Guise, qui osa entrer dans Paris malgré ses ordres, *Henri III* prit la fuite; mais *Catherine de Médicis*, qui ne l'avait pas suivi, négocia une paix qui fut conclue entre le roi et la ligue. Le roi ne tarda pas à voir qu'il marchait au bord d'un précipice; l'insolence des Seize et les desseins bien connus du duc de Guise de le faire périr, le déterminèrent à faire assassiner ce chef de parti, et il fut percé de coups dans la chambre du roi, le 23 décembre 1588. Le lendemain, son frère, le cardinal de Guise éprouva le même sort.

La nouvelle de la mort du duc de Guise souleva tous les ligueurs : le roi se perdit par son indolence, et au lieu de marcher sur Paris, et faire arrêter les chefs de la ligue, il sacrifia un temps précieux. Sur ces entrefaites, Marie de Médicis mourut. *Henri III* se réconcilia avec le roi de Navarre, qui vint le joindre, et les deux souverains, avec leurs troupes réunies, allaient faire rentrer Paris dans le devoir, lorsque le 1er août 1589, *Henri III* fut assassiné par un Jacobin nommé *Jacques Clément*, qui lui enfonça un poignard dans le ventre. Il mourut le lendemain dans les bras du roi de Navarre, qu'il nomma son successeur. Il était âgé de trente-huit ans.

Henri III n'étant que duc d'Anjou, se distingua par de grandes actions; il se couvrit de

gloire aux batailles de *Jarnac* et de *Montcontour ;* mais à peine monté sur le trône, il ne parut plus qu'un prince faible, et incapable de supporter le fardeau de la couronne.

HENRI IV. Le trône appartenait de droit au roi de Navarre ; mais le calvinisme qu'il professait, empêchait non-seulement les ligueurs, mais encore plusieurs seigneurs de la cour attachés au catholicisme, de le reconnaître pour roi. Il promit de maintenir la religion catholique, de se faire instruire dans cette religion, et de ne tolérer l'exercice d'aucune autre, excepté dans les lieux qui appartenaient aux calvinistes : à ces conditions, Henri IV fut proclamé roi de France : de leur côté, les ligueurs reconnurent pour roi le cardinal de Bourbon, sous le nom de *Charles X.*

Henri IV n'étant pas assez fort pour continuer le siége de Paris, se retira dans la Normandie, où Dieppe lui ouvrit ses portes. Le duc de *Mayenne*, chef de la ligue, qui le suivit, fut battu à *Arques. Henri IV*, encouragé par cette victoire, porta l'épouvante jusque dans Paris ; il s'empara de cinq des fauxbourgs de cette ville, et obligé de se retirer, par l'arrivée du duc de Mayenne, il se rendit maître de plusieurs villes importantes. La bataille de *Lagny*, où *Henri IV* fut victorieux, lui ouvrit les portes de Mantes et de Vernon ; il s'approcha de Paris, et, le 8 mai 1490, cette capitale fut entièrement bloquée. Le cardinal de *Bourbon* mourut sur ces entrefaites. La ville était réduite à l'extrémité, par la famine, lorsque le duc de *Parme* arriva des Pays-Bas, à la tête de quinze mille hommes, pour la secourir. *Henri IV* fut obligé de lever le siége. Un secours d'argent qu'il reçut d'Élisabeth, reine d'Angleterre, et un renfort de seize mille hommes que lui envoyèrent les princes protestans d'Allemagne, lui donnèrent les moyens d'aller faire le siége de Rouen, qu'il ne put prendre. Paris se trouvait divisé en deux factions, celle des *Seize*, affaiblie par le duc *de Mayenne*, qui avait fait pendre trois d'entre eux, et celle des *Politiques*, composée de gens sages, qui, pour reconnaître Henri IV, ne demandait qu'à le voir entrer dans le sein de l'église. *Henri IV* fit son abjuration à Saint-Denis, le 25 juillet 1593, entre les mains de l'archevêque de Bourges. Il offrit une amnistie aux ligueurs, et accorda une trève de trois mois : la trève expirée, les hostilités recommencèrent : il prit successivement plusieurs villes importantes.

Henri IV fut sacré le 27 janvier 1594, à Chartres ; et le 22 mars de la même année, le comte de *Brissac*, à qui *Mayenne* avait confié la défense de Paris après s'en être retiré, le fit entrer dans cette Capitale. Henri IV s'en trouva le maître sans avoir répandu de sang, et il permit aux troupes espagnoles de se retirer.

L'exemple de la Capitale ne tarda pas à être suivi ; cependant, malgré l'absolution accordée à *Henri IV* par le pape *Clément VIII*, les ducs de *Mayenne* et de *Mercœur* persistaient toujours dans leur rebellion. Enfin la paix fut conclue avec *Mayenne*, qui obtint des conditions plus favorables qu'il n'aurait dû s'y attendre.

Henri IV, fatigué de voir les Espagnols susciter ses sujets à la révolte, déclara la guerre à *Philippe II.* Les Espagnols s'emparèrent de plusieurs villes. Le désordre qui était dans les finances paralysait les desseins d'*Henri IV*, heureusement elles furent confiées au célèbre

marquis *de Rosni*, depuis duc *de Sully*, et tout changea de face. *Henri IV* n'eut qu'à se montrer en Bretagne, et cette province, qui s'était toujours maintenue en état de révolte, rentra dans le devoir. Le traité de *Vervins* amena la paix avec le roi d'Espagne. *Henri IV*, après avoir ajouté à sa gloire, en forçant le duc de Savoie à rendre ce qu'il avait usurpé, se vit obligé de porter ses armes en Allemagne, pour abaisser la puissance de l'Autriche. Tout était préparé pour cette expédition, lorsqu'un scélérat, nommé *Ravaillac*, l'assassina à Paris, de deux coups de couteau, dans la rue de la Féronnerie, le 14 mai 1610. Il était âgé de cinquante-sept ans. Il fut enterré à Saint-Denis. Il laissa deux enfans mâles; *Louis*, qui lui succéda, et *Gaston*, duc d'Orléans.

La mort de ce bon roi plongea la France dans le deuil; sa bravoure, sa bonté, sa grandeur d'ame, sa fermeté, lui méritèrent le nom de *Grand*. Ce prince sut unir une adroite politique à la plus grande franchise, la popularité avec le respect qu'un roi se doit à lui-même.

LOUIS XIII, n'ayant que neuf ans lors de la mort de son père, *Marie de Médicis*, sa mère, fut déclarée régente. Le prince *de Condé*, animé contre la régence, et jaloux de l'ascendant que *Concini*, maréchal *d'Ancre*, et *Galigaï*, sa femme, avaient sur l'esprit de la reine, forma un parti contre elle, dans lequel entrèrent plusieurs seigneurs. *Marie de Médicis* fit proposer un accommodement : après quelques événemens la paix fut conclue.

Marie de Médicis assembla les États-généraux; le prince *de Condé* se retira de la cour, et publia un manifeste sanglant contre le Gouvernement. Le roi rendit une déclaration pour priver ce prince et ses adhérens de tous ses biens et honneurs, comme criminels de lèse-majesté. Le traité de *Loudun* mit fin à cette guerre civile, et le prince *de Condé*, qui était revenu à la cour, fut arrêté et enfermé à Vincennes. Enfin la mort du maréchal *d'Ancre*, tué par les ordres du roi, et celle de *la Galigaï*, condamnée juridiquement, devint funeste à *Marie de Médicis*, qui fut reléguée à Blois. Bientôt la mère et le fils prirent les armes l'un contre l'autre, et cette guerre, interrompue par un accommodement, finit par les soins de *Richelieu*. Les Calvinistes excitèrent encore de nouveaux troubles, qui furent terminés par une paix. Le cardinal *de Richelieu*, admis au conseil, fut mis à la tête des affaires; dès-lors tout parut prendre une face nouvelle. Ce ministre, qui sut captiver la confiance du roi en profita, pour rendre à la France toute la splendeur dont elle avait joui sous le règne précédent. Il fit rentrer les Calvinistes dans le devoir, et soumit la Rochelle, qui était leur dernier rempart. Il termina, par les traités les plus avantageux, la guerre d'Italie : mais sa hauteur et son ambition révoltèrent quelques grands, jaloux de son pouvoir. Le maréchal *Marillac*, son ennemi, fut condamné à perdre la tête, comme concussionnaire, et son frère, garde des sceaux, obligé de donner sa démission. *Marie de Médicis*, avec qui il s'était brouillé, fut retenue prisonnière à Compiègne. Le duc d'Orléans, voulant se venger du cardinal, se disposa à la guerre civile : elle lui fut fatale. Le duc *de Montmorency*, qui commandait l'armée des rebelles fut fait prisonnier, il fut condamné à avoir la tête tranchée. Le duc d'Orléans obtint son pardon, et la paix fut conclue.

La guerre se ralluma avec l'Espagne ; elle ne fut pas d'abord heureuse, et bientôt les Français se virent obligés de défendre leurs propres foyers. Cependant la fortune finit par se ranger du côté de la France, et *Richelieu* n'eut qu'à s'applaudir de sa politique, en voyant la Catalogne et le Portugal échapper au joug espagnol.

De nouveaux complots se tramèrent contre le cardinal : il en eût été la victime, et sa disgrace était certaine, s'il n'eût découvert un traité conclu par les factieux avec le roi d'Espagne ; deux d'entre eux sont condamnés à perdre la tête, et le duc de Bourbon qui y avait trempé, en est quitte pour sa principauté de Sedan.

Richelieu voyant le faible état de la santé du roi, pensait déjà à s'assurer la régence, lorsque la mort le surprit à l'âge de cinquante-sept ans.

Louis XIII ne lui survécut que cinq mois : il mourut à Saint-Germain-en-Laie, le 16 mai 1643, dans la quarante-deuxième année de son âge. Il fut enterré à Saint-Denis. Il laissa deux enfans mâles, *Louis XIV*, qui lui succéda, et *Philippe*.

Sans Richelieu, le règne de *Louis XIII* eût été sans éclat ; ce prince irrésolu dans le conseil, n'eut aucune des grandes qualités qui font les héros. Il ne manquait cependant point de courage ; ses vues étaient droites, et son esprit sage et éclairé, mais il eût encore bien mérité le surnom de *Juste*, qu'on lui donna, s'il avait mis un frein à l'esprit de vengeance de son ministre.

LOUIS XIV ayant à peine cinq ans, lors de la mort de son père, la régence du royaume fut déférée à sa mère *Anne d'Autriche*, et le cardinal *Mazarin* fut nommé premier ministre.

Le commencement de ce règne fut signalé par d'éclatantes victoires. Les Espagnols battus à *Rocroy*, les Impériaux défaits à Nordlingue et à Lentz ; la prise de Dunkerque et de plusieurs autres villes, établirent la réputation du grand Condé. Enfin le traité de *Westphalie*, signé à Munster, auquel les Espagnols refusèrent d'accéder, rétablirent le calme dans une partie de l'Europe.

La France eût été tranquille, si le parlement n'eût suscité une guerre civile qui produisit des troubles aussi longs que funestes. Les factieux, nommés *Frondeurs*, avaient à leur tête le prince de Conti, le duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV, le duc de Bouillon et le maréchal de Turenne. *Louis XIV* fut obligé de se retirer à Saint-Germain, et Paris fut assiégé par le prince de Condé. Enfin, obligé de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, les deux partis conclurent un accommodement ; mais le prince de Condé, peu satisfait des faibles récompenses accordées à ses services, s'unit aux mécontens. Alors la reine le fit arrêter avec son frère (le prince de Conti) et le duc de Longueville ; mais le cardinal Mazarin, effrayé des arrêts de proscription lancés contre lui par le parlement, se vit obligé de les délivrer lui-même, et de se retirer ensuite de France.

Le prince de Condé appercevant que le cardinal, quoique absent, influençait toujours la régente, se retira en Guyenne, et se ligua avec les Espagnols. On lui opposa Turenne rentré dans le devoir ; ils se battirent à Gien et sous les murs de Paris : le prince de Condé

se retira dans le Brabant, et Mazarin rentra dans la Capitale, où peu à peu il recouvra son autorité.

La guerre contre l'Espagne se continuait avec des succès divers, lorsque la paix des Pyrénées vint y mettre fin, et le mariage du roi de France avec l'Infante d'Espagne la cimenta.

La mort de Mazarin changea la face de la France : *Louis XIV* prit en main les rênes de l'État, et dès-lors on vit fleurir le commerce, les arts et les sciences. La conquête de la Flandre, de la Franche-Comté, suscitèrent contre la France une ligue formée par les Hollandais, dans laquelle entrèrent l'Angleterre et la Suède; mais la paix que Louis XIV fit avec l'Espagne en prévint les effets. Cependant le roi irrité contre la Hollande, résolut de la subjuguer : les Français étaient déjà aux portes d'Amsterdam, lorsque les Hollandais, après avoir vainement imploré la clémence du vainqueur, rompirent les digues de la mer, et toute la partie de la Hollande conquise par les Français, ses trouva sous les eaux. Les Hollandais, soutenus par l'électeur de Brandebourg, l'Empereur et le roi d'Espagne, furent sauvés; mais la gloire de Louis XV n'en acquit que plus d'éclat, et la guerre qu'il soutint contre ces puissances, illustrée par les exploits de Turenne, de Condé, fut toute à l'avantage des Français, et le traité de *Nimègue*, qu'il dicta, assura la paix du royaume.

La révocation de l'édit de Nantes, qui fit perdre à la France cinq ou six cent mille citoyens protestans, qui allèrent porter ailleurs leur industrie et leurs richesses, fut une mesure impolitique qui nuisit au royaume. Mais ce qui lui fut bien plus nuisible, fut la ligue conclue à Venise entre l'empereur et une grande partie de l'Allemagne, la Hollande, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, et presque toute l'Italie, contre la France, qui porta les premiers coups à ses ennemis par la prise de Philisbourg. L'expulsion de *Jacques II* du trône d'Angleterre, fut la cause d'une nouvelle guerre à soutenir; car Louis XIV voulut rétablir ce prince malheureux, et ses efforts furent sans succès. La guerre continentale se soutint avec fureur en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Italie; mais les forces et les succès étant balancés, les deux partis sentirent la nécessité d'une paix, et elle fut signée à *Riswich*. Louis XIV rendit une partie de ses conquêtes; Jacques II fut abandonné, et le duc de Lorraine rétabli dans ses États.

La paix générale fut interrompue par la mort de *Charles II*, roi d'Espagne, qui, dans son testament, légua sa couronne à *Philippe* de France, duc d'Anjou. L'empereur, qui prétendait au trône d'Espagne pour son fils, déclara la guerre à la France, et il engagea dans sa querelle, l'Angleterre et la Hollande. La fortune cessa d'être favorable à la France, et après divers événemens, les Français, battus à *Malplaquet*, s'humilièrent et demandèrent la paix. Les succès du duc de *Vendôme* en Espagne, l'accélérèrent avec les Anglais. L'éclatante victoire remportée à *Denain*, engagea la Hollande à entrer aussi dans le traité. Il fut signé à Utrecht. Les exploits de *Villars* déterminèrent enfin l'empereur à faire aussi sa paix; elle fut signée à *Rastadt*.

Louis XIV ne survécut que peu de temps à la paix générale : il mourut à Versailles,

le 1er septembre 1715, âgé de 77 ans ; il en avait régné soixante-douze. Il ne laissa point d'enfans, et son arrière-petit-fils (*Louis XV*) lui succéda.

Louis XIV était généreux, magnanime et passionné pour les grandes choses. Il aima les sciences et les arts, parce qu'ils contribuèrent à sa gloire : il encouragea les savans et les artistes ; ses récompenses allaient les chercher dans tous les pays. Paris lui doit un grand nombre de monumens, et le commerce qu'il fit fleurir, lui est redevable du fameux canal des deux mers. Le siècle de Louis XIV vivra long-temps dans la mémoire des hommes, par le grand nombre de poëtes et de savans qu'il produisit, et c'est à eux en partie qu'est due sa splendeur.

LOUIS XV, troisième fils du duc de Bourgogne, n'avait que cinq ans et demi, lors de la mort de son aïeul. La régence du royaume fut donnée au duc d'Orléans. Le régent s'unit avec la Hollande et l'Angleterre contre l'Espagne, qui fut obligée de rendre la Sicile dont elle s'était emparée.

Le système de *Law* troubla le bonheur de la France. Cet intriguant proposa au régent de payer en billets les dettes de l'État ; son plan fut adopté, et une multitude de personnes, dans l'intention de s'enrichir, changèrent leur argent en papier ; l'argent devint d'une extrême rareté ; et le papier perdant son crédit, la moitié de la France fut ruinée.

L'époque de la majorité du roi étant arrivée, le duc d'Orléans prit le titre de premier ministre ; il mourut au bout de quelques mois, et le duc de Bourbon-Condé, qui lui succéda, fut bientôt remplacé par le cardinal de Fleury. Ce ministre, sage et paisible, fit fleurir le commerce et enrichit le royaume, à la faveur d'une longue paix.

La double élection d'un roi de Pologne troubla cette heureuse paix. La France favorisait *Stanislas Leszinski*, qui venait de réunir la majorité des suffrages ; mais l'empereur Charles VI, secondé par la Russie, avait aussi fait élire l'électeur de Saxe ; et Stanislas, mal secondé par la France, fut obligé de prendre la fuite. La France, l'Espagne et la Sardaigne s'unirent pour venger cet affront, et la guerre fut déclarée à l'empereur. Les succès des trois souverains furent aussi brillans que rapides ; mais Louis XV, modéré jusque dans les succès, témoigna le desir de la paix, et elle fut signée à Vienne : Stanislas eut le Barrois et la Lorraine, pour être réunis à la France après sa mort.

La mort de *Charles VI* interrompit cette paix. Malgré les précautions que ce prince avait prises pour que sa fille *Marie Thérèse* pût lui succéder, l'électeur de Bavière, le roi de Pologne et le roi d'Espagne réclamèrent cette succession. Frédéric II, roi de Prusse, s'allia avec la France pour soutenir l'électeur de Bavière dans ses prétentions. Ce prince eut d'abord des succès, et il fut couronné à Francfort, sous le nom de *Charles VII* ; mais Marie-Thérèse, adorée de ses sujets, et soutenue par l'argent de l'Angleterre et de la Hollande, profita des fautes de ses ennemis, et les Français furent, en plusieurs rencontres, forcés à la retraite. Louis XV, qui voulait partager la gloire et les dangers de ses troupes, se mit à leur tête et prit plusieurs villes. Il tomba malade à Metz, et la France fut consternée ; mais bientôt rétabli, il vole vers Fribourg, dont il s'empare, et l'année suivante,

le gain de la fameuse bataille de *Fontenoy* le rendit maître de Bruxelles, de Gand, d'Ostende et de tout le Brabant hollandais. En Italie, la France eut d'abord des succès, mais bientôt elle y essuya des revers.

Pendant ces guerres cruelles, Charles VII mourut, et l'époux de Marie Thérèse, *François de Lorraine*, fut proclamé empereur. La crainte de voir tomber la Hollande au pouvoir de la France, engagea les ennemis à demander la paix, et elle fut conclue à *Aix-la-Chapelle*.

L'Angleterre rompit bientôt cette paix, et s'unit avec la Prusse contre la France, l'Autriche et la Suède, ils furent battus sur mer et sur terre. La fortune semblait sourire à la France et à ses alliés, lorsque la bataille de *Rosbach* vint mettre un terme à leurs succès. Les Français, commandés par le maréchal de Soubise, y furent complètement battus. Diverses batailles, dont les succès furent partagés, se succédèrent en Allemagne. Les Anglais remportèrent de grands avantages sur les Français dans l'Inde, en Afrique et en Amérique. Enfin une paix avantageuse pour eux mit fin à cette guerre désastreuse, pour la France surtout.

La secte des Jansénistes causa ensuite des troubles intestins. Le clergé et la magistrature eurent à ce sujet des démêlés violens. Un fanatique, nommé *Damiens*, assassina Louis XV à Versailles : ce prince n'en mourut pas, et le régicide périt dans les tourmens. Toute la société des Jésuites fut dissoute en France, par arrêt du parlement.

Le roi réunit la Corse à la France ; il exila les parlemens qui avaient levé l'étendard de la révolte : enfin, attaqué pour la seconde fois de la petite vérole, il mourut à Versailles, le 10 mai 1774, à l'âge de 64 ans, après en avoir régné cinquante-neuf. Il ne laissa point d'enfans, et ce fut son petit-fils, *Louis XVI*, qui lui succéda.

Jamais prince ne montra plus de modération dans ses triomphes, ni de tendresse pour sa famille. Son amour pour la paix, la sagesse et la justesse de son esprit, son affabilité et sa bonté avaient fait espérer un règne heureux, et il l'aurait été, si Louis XV, cédant à son caractère un peu faible, ne se fût trop laissé conduire par ceux qui l'entouraient.

LOUIS XVI avait dix-neuf ans lors de la mort de son grand-père. Il confia le ministère à M. *de Maurepas*. Le rappel des parlemens, et plusieurs édits, que l'amour du peuple avait dictés, firent concevoir les plus heureuses espérances, lorsque la révolution de l'Amérique vint troubler la France. Louis XVI fit un traité d'alliance avec les insurgés, par lequel il reconnaissait leur indépendance ; ce fut le signal des hostilités avec l'Angleterre. Après cinq ans d'une guerre entremêlée de revers et de succès pour les deux partis, la paix fut conclue avec l'Angleterre et l'Espagne, et l'indépendance de l'Amérique anglaise reconnue.

Le désordre régnait dans les finances de la France. Louis XVI, depuis son avénement au trône, s'était sans cesse occupé des mesures propres à y ramener l'ordre, mais ce fut sans succès : *Necker*, dans l'administration des finances, n'en eut pas davantage, et M. *de Calonne*, qui lui succéda, assembla les notables, et leur proposa, comme un moyen de salut, des impôts, qui révoltèrent la noblesse et le clergé. Le ministre, contrarié dans ses

opérations, fut contraint de quitter sa place. M. *de Brienne*, archevêque de Toulouse fut nommé chef d'un conseil des finances. Le parlement suscita des troubles, et, secondé dans sa révolte par le duc d'Orléans, il refusa d'enregistrer un édit d'emprunt; et, pour détourner un arrêt foudroyant qui l'aurait anéanti, il demanda la convocation des États-généraux. M. de Brienne lutta inutilement contre cet orage, qui devait détruire la monarchie, et il se démit de son ministère. M. *Necker* fut rappelé, et les *Etats-généraux* s'ouvrirent le 5 mai 1789; ils prirent bientôt la dénomination d'*Assemblée nationale.* Le conseil du roi voulut envain détruire cette assemblée, et annuller les actes qui en émanaient; l'inviolabilité des députés fut décrétée, et la liberté du peuple proclamée. Les Gardes-françaises se réunirent aux séditieux, et les émeutes populaires se succédèrent rapidement. Le 14 juillet, la Bastille fut prise par le peuple; le gouverneur de cette citadelle et le prévôt des marchands furent massacrés. L'anarchie était portée au plus haut degré; la France entière était, pour ainsi dire, plongée dans le délire; partout les nobles furent insultés, et leurs châteaux pillés et incendiés. Louis XVI, dans l'espérance d'arrêter ces troubles, revint dans la Capitale; il avait ordonné au comte d'*Artois*, son frère, de quitter le royaume, afin de le mettre à l'abri de la violence populaire, et ce fut l'origine de l'émigration.

La France entière était inondée de sang; le peuple n'obéissait pas aux lois, et tout présageait les plus grands malheurs. L'Assemblée nationale voulait mettre fin à ces troubles affreux; la noblesse et le clergé firent les plus grands sacrifices, mais sans y réussir. Une troupe de femmes, animées par le vin, et accompagnées de scélérats déjà souillés de sang, allèrent à Versailles chercher le roi et sa famille pour le conduire à Paris; ceux qui voulurent le défendre furent massacrés, et Louis XVI, accompagné de ces monstres, rentra dans Paris. Le calme se rétablit un peu, par la promesse qu'il fit de fixer son séjour dans la Capitale. L'Assemblée nationale opéra de nombreuses réformes. La France fut divisée en départemens; les biens du clergé mis à la disposition de la Nation; les assignats créés, et le peuple investi d'une grande partie des droits du souverain.

Le roi, qui se voyait abreuvé d'amertume et presque prisonnier à Paris, résolut de se sauver avec sa famille; mais il fut reconnu et arrêté à Varennes, et reconduit à Paris. Une grande partie des membres de l'Assemblée constituante voulait qu'on le déclarât déchu du trône; d'autres demandaient que le pouvoir du roi fût seulement suspendu, jusqu'à ce qu'il eût accepté la constitution; ce dernier parti l'emporta, et Louis XVI accepta solemnellement cette constitution, le 14 septembre 1791.

L'Assemblée constituante fut alors remplacée par l'Assemblée législative, dont la majorité, composée d'hommes turbulens, factieux et immoraux, voulut, pour renverser plus facilement le trône, saper les fondemens de la religion : les crimes les plus atroces furent imputés aux ministres des autels, ils furent mis sous la surveillance du département, déclarés responsables des troubles et condamnés à la déportation. Le roi s'opposa à ces mesures illégales, et les anarchistes s'occupèrent aussitôt des moyens d'organiser de nou-

velles insurrections. Le peuple se porta en foule vers le château des Tuileries; les portes en furent enfoncées, et le roi livré sans défense à tous les outrages d'une vile populace; ses jours furent alors respectés: mais les Jacobins organisèrent une nouvelle insurrection; et, le 10 août, jour à jamais funeste, toutes les sections de Paris furent sous les armes; le roi n'avait que peu d'hommes pour sa défense; il se réfugia dans le sein de l'Assemblée législative, démarche imprudente! Là, confiné dans une loge placée derrière le bureau du président, il dut se regarder comme prisonnier. Pendant ce temps des flots de sang inondaient Paris, les Suisses, défenseurs du roi, combattaient contre les insurgés; la victoire, long-temps incertaine, se déclara pour ces derniers; les malheureux Suisses et les Royalistes furent presque tous égorgés.

Le roi de Prusse, qui avait pénétré en France à la tête d'une armée, prit Longwi, Verdun, et ses troupes couvrirent les plaines de la Champagne; mais, manquant de vivres, et voyant son armée attaquée d'une maladie épidémique, il fut bientôt obligé de se retirer. Ce fut alors que la fureur du peuple fut portée à son comble; les massacres des prisons en furent le fruit, et cinq mille prisonniers, accusés de royalisme, tombèrent sous le fer des assassins.

Les jours du roi, qui avait été transféré dans la prison du Temple, furent encore respectés par ces scélérats, non parce qu'ils craignaient de commettre un régicide, mais parce qu'ils voulaient faire tomber sa tête sur un échafaud.

L'Assemblée législative fut remplacée par la *Convention nationale*, et le roi fut bientôt après mis en jugement. Il opposa le plus grand calme aux interrogations insidieuses de ses juges. MM. *Tronchet* et *Malesherbes*, bravant le danger auquel ils s'exposaient, entreprirent de le défendre; ils s'adjoignirent M. *Desèze*, mais ce fut en vain, la condamnation du roi était résolue d'avance; et lorsque l'appel nominal eut lieu, la majorité de 366 voix pour la mort, contre 361 qui opinaient pour la détention, le bannissement, etc., ne laissa plus aucun espoir aux amis de la bonne cause: en vain on demanda, de la part de Louis, l'appel au peuple, la Convention fut inflexible; la seule grace qui lui fut accordée, fut la permission de faire ses adieux à sa famille: combien ils furent touchans! Passons rapidement sur cette scène de douleur, et venons-en au moment où la France perdit un de ses meilleurs rois.

Ce fut sur la place de Louis XV, devant les Tuileries, que fut dressé l'échafaud; Louis XVI y fut conduit dans une voiture, accompagné du maire de Paris. Son confesseur, M. *de Fremont*, lui adressa ces paroles touchantes: *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Louis, monté sur l'échafaud, se tourna vers le peuple et lui dit: *Français, je meurs innocent, je pardonne à mes ennemis, je desire que ma mort.....* Il n'en put dire davantage; un roulement de tambour l'interrompit, et au bout de quelques instans, Louis XVI n'était plus.

Il avait trente-neuf ans. La mort de ce roi, qui avait toutes les vertus domestiques, et à qui on ne peut reprocher qu'une extrême faiblesse, consterna tous les hommes qui avaient conservé quelques sentimens d'humanité et de vertu.

RÉPUBLIQUE.

Les troupes françaises avaient conquis plusieurs villes importantes; Mayence, Francfort, Worms étaient tombées en leur pouvoir, ainsi que la Belgique. Les tyrans de la France, enorgueillis de ces triomphes, déclarèrent la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne; des succès couronnèrent d'abord les efforts des troupes françaises, mais la perte de la bataille de *Nerwinde* leur enleva la Belgique.

Pendant ce temps, la faction de *Robespierre* écrasa toutes les autres, et on vit s'élever ce tribunal de sang, appelé *Tribunal révolutionnaire. Dumourier*, qui commandait l'armée française de la Belgique, changea de parti, et après avoir vainement tenté de s'assurer de Lille, de Valenciennes et de Condé, et d'y faire proclamer la constitution de 1791, il passa du côté des Autrichiens.

Deux partis divisaient la Convention, les *Jacobins* et les *Girondins ;* ceux-ci modérés, mais moins forts, succombèrent. La mort de *Marat*, le plus féroce des Jacobins, délivra la France d'un de ses fléaux; mais *Charlotte Corday*, qui assassina ce monstre, paya de sa tête son courage héroïque.

Des milliers de victimes périssaient par les ordres des Jacobins. *Marie-Antoinette*, veuve de Louis XVI, madame *Elisabeth*, sa sœur, le général *Custine*, et vingt-deux députés de la Gironde eurent la tête tranchée.

Bientôt après, on vit le duc d'Orléans, prince aussi lâche que criminel, monter sur l'échafaud; les scélérats se punissent les uns par les autres. La ville de Lyon, qui voulait se soustraire à la tyrannie, souffrit un siége de plusieurs mois, avant d'ouvrir ses portes aux commissaires de la Convention, qui l'inondèrent de sang. Toulon, qui s'était livrée aux Anglais, éprouva le même sort. La Vendée était aussi le théâtre d'une guerre civile aussi cruelle que funeste.

La situation de la France était critique, lorsque le gain de la bataille *de Fleurus* rassura un peu les esprits. Mais l'époque de ce qui devait lui rendre le calme était enfin arrivée : Robespierre fut renversé, et sa chute entraîna celle des compagnons de ses crimes; le 10 thermidor an II (28 juillet 1794), il périt sur l'échafaud, et le lendemain, soixante-onze de ses complices subirent le même sort.

Le gain de la bataille de Fleurus fut suivi de nombreux succès. La Convention nationale ayant achevé, dans l'an III, la nouvelle Constitution, la présenta à l'acceptation; elle causa des troubles; enfin, le 5 brumaire an IV (27 octobre 1795), elle fut mise en activité).

Cette Constitution partageait le Corps législatif en deux Conseils, et le Pouvoir exécutif fut confié à un Conseil composé de cinq membres, et nommé *Directoire exécutif.*

DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

La guerre continuait au-dehors avec des succès divers, lorsqu'un jeune Héros, qui semblait suscité pour le bonheur de la France, fut nommé Général de l'armée d'Italie. La victoire, dès ce moment, sembla suivre les armées commandées par *Bonaparte*, de nombreux triomphes signalèrent sa marche. L'Empereur voyant toute l'Italie conquise, et *Bonaparte* prêt à venir l'attaquer dans Vienne, songea à faire la paix; elle fut signée à *Campo-Formio*, le 17 octobre 1797.

De nouvelles factions s'étaient élevées dans le Corps législatif. Le Directoire fit déporter plusieurs membres de ce Corps, qui s'opposaient à ses volontés. Des Plénipotentiaires s'étaient assemblés à *Rastadt*, pour travailler à la pacification de l'empire; ils se séparèrent sans pouvoir s'accorder, et les Plénipotentiaires français furent assaillis au moment où ils sortaient de Rastadt, par une troupe de cavaliers, deux d'entre eux furent égorgés, le dernier, laissé pour mort, eut le bonheur de s'échapper, et bientôt la guerre se ralluma avec l'Autriche.

Bonaparte fit adopter le plan d'établir une Colonie française dans l'Égypte, afin d'assurer à la France le commerce de l'Inde et l'empire de la Méditerranée : il s'embarqua et partit de Toulon le 19 mai 1796; il se rendit, en passant, maître de Malte; et arrivé en Égypte, il prit la ville du Caire, d'Alexandrie, et gagna les batailles des *Pyramides*, du *Mont-Tabor* et d'*Aboukir*, ensuite il revint en Europe.

Pendant son absence, l'Empereur de Russie qui s'était joint à l'Autriche, avait envoyé contre la France une armée russe, commandée par *Souwaroff*, qui s'empara de Naples et de l'Italie. L'année suivante ces revers furent réparés par les généraux Masséna et Lecourbe; les Russes furent obligés de se retirer, et les Anglais, chassés de la Hollande. Cependant le Gouvernement était sans force, l'État était déchiré par une anarchie cruelle; il était temps qu'il y eût un terme à ces calamités, car, si elles eussent encore duré, la France était perdue; il fallait, à la tête du Gouvernement un homme capable de le diriger et de réparer les malheurs de la France. Cet homme, ce sauveur, ce fut *Bonaparte*. Une nouvelle révolution se fit; elle s'effectua sans effusion de sang le 9 novembre 1799. Une nouvelle Constitution fut adoptée, et *Bonaparte*, investi du titre de *premier Consul*, prit les rênes du Gouvernement, avec *Cambacérès* et *Lebrun*, nommés second et troisième consuls.

CONSULAT.

La France commença enfin à goûter les douceurs du repos sous l'administration du grand homme auquel elle avait confié ses destinées. *Bonaparte* voyant que les propositions de paix qu'il avait faites aux Puissances ennemies, avaient été sans succès, marcha vers l'Italie à la tête d'une nombreuse armée : il passa les Alpes, et dans la plaine de *Marengo* se donna cette fameuse bataille, où les Français victorieux se couvrirent de gloire.

Un armistice entre les deux puissances armées en fut la suite ; mais les préliminaires de la paix n'ayant pas été ratifiés par la cour de Vienne, *Bonaparte* ordonna la reprise des hostilités : l'Autriche effrayée céda, et le traité de paix fut signé le 9 février 1801.

Bonaparte conclut avec le pape une convention qui rendait aux Catholiques le libre exercice de leur religion, et cette mesure prouva qu'il était persuadé que la religion est le plus ferme soutien d'un État.

L'Angleterre rejeta d'abord des nouvelles propositions de paix que fit faire le premier Consul; mais un changement étant survenu dans le ministère, le traité de paix fut signé à Amiens le 15 mars 1802. La Russie et l'empire Ottoman suivirent le même exemple; et sans la révolte des Nègres à Saint-Domingue, la France aurait joui d'une paix générale.

Les fonctions de Consul avaient été déléguées à *Bonaparte* pendant sa vie durant. Lorsque le Tribunat présenta au Sénat une motion tendante à remettre les rênes de l'État dans les mains d'un seul chef suprême, et, le 18 mai 1804, un Sénatus-consulte organique nomma *Napoléon Bonaparte*, *Empereur des Français :* ce titre fut déclaré héréditaire dans sa famille.

Troisième Tableau de l'Histoire de France.

SUITE DE LA RACE DES CAPETIENS.


Louis VI dit le Gros.


Louis VII dit le Jeune


Louis VIII


Philippe Auguste


Louis IX (Saint)


Philippe le Hardi


Louis X dit le Hutin


Philippe le Bel


Philippe le Long.


Charles le Bel.


Philippe de Valois


Jean dit le Bon


Charles V dit le Sage


Charles VI dit l'Imbécile


Charles VII


Louis XI.

J. G. de St. Sauveur del.



J. G. de S. Sauveur del.

SCARRON (Paul), fils d'un conseiller au parlement, originaire de Lyon, naquit à Paris à la fin de 1610. Son père le força d'embrasser l'état ecclésiastique; il obéit et vécut en homme du monde. A 24 ans il fit un voyage en Italie, où il se livra au plaisir. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affaiblissement de sa complexion. Enfin une partie de plaisir, à l'âge de 27 ans, lui ôta subitement l'usage des jambes. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris et attira chez lui, par son esprit aimable et ses plaisanteries, les personnes les plus spirituelles de la cour et de la ville. La perte de sa fortune suivit celle de sa santé; il perdit un procès qui lui enleva tout son bien. Madame de Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poëte lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office; cette princesse sourit, et Scarron prit ce souris pour un brevet : depuis, il se donna le titre de *Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la Reine.* Il mérita d'être protégé par le cardinal Mazarin, par le prince de Condé et le coadjuteur de Paris, auquel il dédia la première partie du Roman comique. Son mariage avec Mademoiselle d'Aubigné, en 1652, vint augmenter ses plaisirs sans augmenter sa fortune, mais le ramena au bon ordre, à la décence, aux choses honnêtes et utiles. L'auteur de Dom Japhet d'Arménie ne fut plus un bouffon indigne de la cour. Le sérieux était une langue étrangère pour lui; il fit Jodelet Maître, qui plut aux comédiens et au public. Il vécut de ses ouvrages; mais depuis, Fouquet lui donna une pension de 1600 liv. La reine Christine le visita. « Je » vous permets, lui dit-elle, d'être amoureux de moi. La reine de France vous a fait » son malade, et moi je vous crée mon *Roland*....» Scarron ne jouit pas long-temps de ce titre; il fut surpris d'un hoquet si violent qu'on craignait à tout moment qu'il n'expirât. Il mourut avec gaîté, avec résignation, le 14 octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages sont : l'Eneïde travestie; Typhon, ou la Gigantomachie; le Roman comique; des Nouvelles espagnoles; un volume de Lettres; des Poésies, des Chansons, des Épîtres, des Odes, des Épigrammes, des Comédies; nous avons parlé des deux premières; les autres sont : Jodelet soufleté, l'Héritier ridicule, le Gardien de soi-même, le Marquis ridicule, l'Écolier de Salamanque, la Fausse apparence, le Prince corsaire, tragi-comédie. Le recueil des ouvrages de Scarron respire l'enjouement et une gaité pleine de vivacité et de feu, mais souvent il tombe dans le bas et dans l'indécence.

MONTAGNE ou MONTAIGNE (Michel de), né au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533, d'une famille noble, annonça dès son enfance les plus

heureuses dispositions et reçut une excellente éducation. Destiné à la robe, il quitta les fonctions qu'elle lui prescrivait, pour la culture des belles-lettres. Il fut élu maire de Bordeaux après le maréchal de Biron. Il mourut le 15 septembre 1592, à 60 ans, dans de grands sentimens de religion. Montaigne connaissait les hommes et sut peindre leurs caractères et leurs passions. On a de lui des Essais que le cardinal du Perron appelait le *Bréviaire des honnêtes gens.* Cet ouvrage excellent, mais qui n'est pas toujours correctement écrit, place Montaigne parmi les écrivains les plus illustres et les plus dignes de notre estime et de notre admiration.

RABELAIS (François), né à Chinon en Touraine, entra chez les Cordeliers de Fontenaile-Comte, et fut élevé aux ordres sacrés. Doué d'une imagination vive et d'une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire et y réussit. Une aventure scandaleuse l'avait fait renfermer dans une prison monastique; il eut le bonheur de s'échapper. A la sollicitation de quelques amis, Clément VII lui accorda la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur. Son mérite lui procura une chaire dans cette faculté, en 1531. Par son esprit et son érudition, dont il donna des preuves devant le chancelier Duprat, il parvint à faire rétablir les priviléges de l'université de Montpellier, que ce chancelier avait fait abolir. Cette faculté, animée de la plus vive reconnaissance, le regarda dès-lors moins comme un confrère que comme un protecteur. Tous les jeunes médecins qui prennent le bonnet de docteur dans cette université, sont encore aujourd'hui revêtus de sa robe, et lorsqu'on le donne à quelque ignorant, on se rappelle la *Fable de l'âne couvert de la peau du lion.* Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon; il y exerça pendant quelque temps la médecine; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade à Rome, il partit pour l'Italie, où, par sa gaîté et ses bons mots, il amusa le pape et les cardinaux, obtint une bulle d'absolution de son apostasie et une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre de chanoines; il devint curé et fut nommé pasteur de Meudon en 1545. Ce fut vers ce temps qu'il mit la main à son Pentagruel, satire contre les moines, qui eut la plus grande vogue, quoiqu'il eût été condamné par la Sorbonne. Rabelais mourut en 1553, à Paris, dans la rue des Jardins, paroisse Saint-Paul, et fut enterré dans le cimetière de cette église, au pied d'un arbre qu'on y a laissé long-temps pour en conserver la mémoire. On lui fit l'épitaphe suivante :

Pluton, prince du sombre empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

MAROT (Clément) naquit à Cahors, en Quercy, l'an 1496. Il fut, comme son père, valet-de-chambre de François Ier, et page de Marguerite de France, femme du

duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie. De retour à Paris, sa vie licencieuse, quelques-uns de ses écrits le firent mettre en prison et lui suscitèrent des tracasseries et des chagrins désagréables. Pendant sa détention, il composa son Enfer, satire sanglante contre les gens de justice; il retoucha le Roman de la Rose. Il sortit de prison après la délivrance de François Ier, en 1526. A peine fut-il libre qu'il reprit son ancienne vie; il s'enfuit à Genève; de Genève il passa à Turin, où il mourut dans l'indigence, en 1544, à 50 ans. Marot a réussi dans l'Épigramme; il a fait des Épîtres, des Élégies, des Ballades, des Sonnets. L'ouvrage de Marot qui a fait le plus de bruit, est la traduction des Pseaumes, chantée à la cour de François Ier et censurée par la Sorbonne. Cette faculté porta des plaintes au roi, au sujet de cette version, mais François Ier n'y eut aucun égard et engagea même le poëte à continuer. Cependant cette traduction est bien au-dessous de l'original; c'est un tableau de Raphaël copié par Calot. Le style de Marot a plu pendant long-temps; mais le bon goût, depuis le siècle de Louis XIV, l'a proscrit, et s'il peut être supporté dans un Conte, un Fabliau, un Vaudeville, il est détestable dans un ouvrage noble.

RACINE (Jean), élevé à Port-Royal-des-Champs, naquit à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639, d'une famille noble. Son goût dominant, dans sa jeunesse, était pour les poëtes tragiques. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal et sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta par une Ode sur le mariage du roi. Cette pièce, intitulée la *Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de 100 louis et une pension de 600 liv. Arrivé à Paris en 1664, il débuta au théâtre par sa tragédie de la Thébaïde, ou les Frères ennemis. Ce coup d'essai plut à ses juges. Il donna son Alexandre en 1666, qui n'eut qu'un succès contesté. Racine portait alors l'habit ecclésiastique, et ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il eut le prieuré d'Épinay, dont il ne jouit pas long-temps. Alexandre fut suivi d'Andromaque, jouée en 1668. Cette pièce coûta la vie au célèbre M. Fleury, qui y jouait le rôle d'Oreste. A peine Racine avait-il 30 ans; mais son ouvrage annonçait un homme consommé dans l'art du théâtre. Andromaque avait annoncé à la France un poëte tragique, la comédie des Plaideurs annonça un très-bel esprit; c'était une imitation des Guêpes d'Aristophane; mais Racine ne dut qu'à lui-même son Britannicus, qui parut en 1670: il se surpassa dans cette pièce. Bérénice, jouée l'année d'après, soutint la gloire du poëte aux yeux du public, et l'affaiblit aux yeux des gens de goût; ce n'est en effet qu'une pastorale héroïque. Racine prit un essor plus élevé en 1672, dans Bajazet; Mithridate parut en 1673, et le rôle du roi de Pont et de Cappadoce enleva tous les suffrages. Deux ans après la représentation de Mithridate, Racine donna son Iphigénie, que Voltaire regardait comme le chef-d'œuvre de la scène française. Le 1er janvier 1677, Racine fit jouer sa tragédie de Phèdre; elle triompha de Pradon, du mauvais goût, de la cabale et des envieux. C'est alors qu'il épousa la fille d'un trésorier de France d'Amiens, et qu'il se réconcilia avec les solitaires de Port-

Royal. La même année de son mariage, il fut chargé d'écrire l'Histoire de Louis XIV, avec Boileau. La religion avait enlevé Racine à la poésie; à la sollicitation de Madame de Maintenon, il fit Esther; cette tragédie valut à Racine 1000 louis et des critiques. En 1691, il fit jouer Athalie, qu'on ne cessera jamais de voir et de louer, et qui brille particulièrement par les charmes d'un style vraiment sublime. Racine alors entièrement dégoûté du théâtre, ne travailla plus qu'à l'histoire du roi. Il jouissait alors de tous les agrémens que peut avoir un bel esprit à la cour; il était gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitait en favori et qui le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Mais ayant déplu à Louis XIV, il se retira de la cour: des idées tristes, une fièvre violente terminèrent bientôt ses jours; il mourut le 22 avril 1699, à 59 ans, d'un petit abcès dans le foie. On lui a fait cette épitaphe:

Racine a terminé ses veilles;
Entre Sophocle et l'aîné des Corneilles,
Sa place était marquée aux Champs-Élysiens.
Poëte et courtisan, voici sa courte histoire:
Sur la scène il acquit plus d'honneurs que de biens;
A la cour il obtint plus de biens que de gloire.

DE LA FONTAINE (Jean) naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. A 19 ans il entra par désœuvrement chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après par ennui. A 22, ans La Fontaine ignorait encore son goût pour la poésie: on lut devant lui la belle ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poëte: son caractère doux, modeste, aussi simple que les fables qu'il composa par la suite, n'annonçait pas un grand talent. On lui fit épouser une demoiselle d'une figure aimable et d'un caractère heureux, mais son éloignement pour tout ce qui sentait la gêne l'arracha d'auprès d'elle: c'est auprès de la duchesse de Bouillon qu'il fit ses premiers contes; mais il se fit une plus belle réputation par la défense qu'il prit du malheureux Feuquet disgracié, dans une élégie touchante. Cet ouvrage lui mérita la qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne, et des protections dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans l'ingénieuse la Sablière, qui l'appelait son fablier: celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Peu soucieux de se produire à la cour, il s'était attaché à Paris par les agrémens de la société et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle. La Fontaine composait alors ses Fables dont on a fait un volume cher aux connaisseurs et aux gens de goût. Madame de la Sablière étant morte, La Fontaine voulut passer en Angleterre; mais M. le duc de Bouillon, par ses bienfaits, le retint en France. Il avait toujours vécu jusqu'alors dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste: une maladie qu'il eut sur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. L'abbé Poujet, depuis prêtre de l'Oratoire, le ramena à la religion par les exhortations et les instructions: mais sa santé étant rétablie, l'amour

de la poésie triompha encore de son ame faible. La Fontaine mourut quelques années après, le 13 mars 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentimens de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Voici l'épitaphe qu'il se fit à lui-même :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire;
Quant à son temps, bien sut le dispenser;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Pocquelin de), fils et petit-fils de valet-de-chambre-tapissier du roi, naquit à Paris, en 1620 : son père et sa mère habitaient sous les piliers des halles. Jeune encore, il prit du goût pour la comédie en fréquentant le théâtre. Il commença ses études à 14 ans, chez les Jésuites, et ses progrès furent rapides. Les belles-lettres ornèrent son esprit, et les préceptes du philosophe Gassendi formèrent sa raison. Son père étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Le Théâtre Français commençait à fleurir alors par les talens du grand Corneille, qui l'avait tiré de l'avilissement et de la Barbarie. Pocquelin, destiné à être le restaurateur de la comédie, quitta la charge de son père, et s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Molière ; il s'unit alors à la Bejart, comédienne de campagne. Ils formèrent une troupe qui représenta à Lyon, en 1693, la comédie de l'Étourdi, la première pièce de Molière. Cette comédie plut beaucoup, et fut très-bien reçue partout où elle fut jouée. Protégé par le prince de Conti qui l'avait connu au collége, Molière donna à Beziers, le Dépit amoureux et les Précieuses ridicules ; ces deux pièces eurent du succès : la dernière, jouée à Paris, opéra une réforme parmi les femmes qui avaient des prétentions au bel esprit. Un vieillard, placé au parterre le jour de la première représentation, s'écria : « Courage, Molière, voilà la bonne comédie. » Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donnait la troupe de Molière, qu'il en fit ses comédiens ordinaires, et accorda à leur chef une pension de mille livres. Le Cocu imaginaire parut en 1660 ; Dom Garcie de Navarre lui succéda. Mais Molière obtint un succès mieux mérité dans l'École des Maris, comédie imitée de Térence ; les Fâcheux, pièce conçue, faite, apprise et représentée en 15 jours, fut jouée en 1661, à Vaux, chez le célèbre Fouquet, sur-intendant des finances, en présence du roi et de la cour. Dans l'École des Femmes qui parut ensuite, tout paraît récit, et tout est action. Cette pièce souleva les censeurs, et Molière sut leur répondre ; il fit l'Impromptu de Versailles, pour répondre à la brusque attaque de Boursault, qui prétendit donner la clef de l'École des Femmes. La cour goûta beaucoup, en 1664, la Princesse d'Élide, comédie-ballet. Le Mariage forcé eut le même sort que la princesse d'Élide qui avait été bien accueillie à Versailles, et

qui ne réussit pas à Paris. Don Juan ou le Festin de Pierre eut peu de succès. L'Amour médecin parut encore un de ces ouvrages précipités qu'on ne doit pas juger à la rigueur : mais l'auteur s'acquit une gloire solide par son Misanthrope, pièce regardée comme l'un des plus beaux ouvrages de la comédie ancienne et moderne. Le Médecin malgré lui, farce très-gaie et très-bouffonne, parut en 1666. Le Sicilien ou l'Amour peintre est une petite pièce qu'on voit avec plaisir; mais Molière obtint tous les suffrages lorsque le Tartuffe fut joué. Molière donna en 1668 Amphitryon, comédie en trois actes, imitée de Plaute : l'Avare, autre imitation du même auteur latin, est un peu outré dans le caractère principal : cette pièce trouva des censeurs sévères et justes. Molière donna sur le théâtre Georges Dandin ou le Mari confondu, M. de Pourceaugnac, le Bourgeois-gentilhomme, les Fourberies de Scapin ; mais le poëte comique travailla avec plus de soin sa comédie des Femmes savantes. Ce fut par le Malade imaginaire qu'il termina sa carrière; il était incommodé lorsqu'on la représenta : il jouait le rôle du malade imaginaire; les efforts qu'il fit pour l'achever lui causèrent une convulsion suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua quelques heures après, le 17 février 1673, à 53 ans. Il était alors désigné pour remplir la première place vacante à l'Académie Française, et il n'aurait plus joué que dans le haut comique. Molière, malgré l'opposition de M. l'Archevêque de Paris, fut enterré, par ordre du Roi, à St.-Joseph qui dépend de la paroisse St.-Eustache.

CORNEILLE (Pierre) était né à Rouen, le 6 juin 1606. Son père était maître des Eaux et Forêts, et destina son fils au barreau. Une aventure d'amour décida de son goût pour la poésie, et ce fut pour lui le sujet de Mélite, sa première pièce de théâtre, qui fut jouée avec un succès extraordinaire. Mélite fut suivie de la Veuve, de la Galerie du Palais, de la Suivante, de la Place Royale, de Clitandre dans le goût espagnol. Corneille prit ensuite un vol élevé dans sa Médée, imitée de Sénèque ; mais il jeta les fondemens de sa brillante réputation dans le Cid, tragi-comédie, jouée en 1636, par laquelle commença le beau siècle de Louis XIV. Cette pièce fut couronnée des suffrages de tous les amis de l'art et du public, malgré Richelieu et l'Académie. Les Horaces, tragédie, représentée en 1639, eut du succès, sans avoir été l'objet des critiques. Après les Horaces vint Cinna au-dessus duquel on ne trouverait pas facilement quelque chose ni dans l'antiquité, ni dans les tragédies modernes : alors le Théâtre Français put être considéré au plus haut degré de sa gloire. Corneille le soutint dans ce degré par son Polyeucte ; et, malgré quelques critiques, cette tragédie fut regardée comme un de ses plus beaux ouvrages. Après Polyeucte vint Pompée, ouvrage d'un genre unique, et que le génie seul de Corneille pouvait faire réussir. En 1642, ce grand poëte fit le Menteur, comédie empruntée du théâtre espagnol, et qui obtint pendant long-temps une supériorité marquée. La Suite du Menteur, représentée en 1643, et imitée aussi de l'espagnol, ne réussit pas d'abord, mais elle eut ensuite un succès heureux. Après Théodore, pièce peu décente, succéda une tragédie dont le sujet est terrible, c'est Rodogune, que Corneille

aimait d'un amour de préférence. Héraclius parut ensuite, et le public ne le trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédé. Il fit jouer successivement D. Sanche d'Aragon, Andromède, Nicomède et Pertharite, qui n'eurent que des succès équivoques, et la dernière ne fut jouée qu'une fois. Cédant à l'impulsion de son génie poétique et aux sollicitations du ministre Fouquet, il donna son OEdipe en 1659. Cette pièce réussit et lui procura de nouveaux bienfaits du roi, et 1000 piastres pour la dédicace, acceptée par M. de Montauron, trésorier de l'épargne. Mais le génie de Corneille se montra avec plus d'éclat dans Sertorius, joué en 1662. Turenne étant un jour à une représentation de Sertorius, s'écria, pendant la scène de l'entrevue de Sertorius avec Pompée : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ? » Othon fut joué en 1664. Ce grand tragique, encouragé par les éloges, quoique dans un âge avancé, fit jouer Agésilas, Attila, Bérénice, Pulchérie et Suréna, qui fut son dernier ouvrage. Corneille, débarrassé du théâtre, traduisit l'Imitation de J.-C. en vers, par ordre de son confesseur, le P. Paulin. Ce grand homme s'affaiblit peu à peu et mourut doyen de l'Académie française, dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684, à 78 ans.

BOILEAU (Nicolas, sieur Despréaux), naquit à Crosne, près de Paris, en 1636, de Gilles Boileau, greffier de la grand'chambre au parlement de Paris. Sa jeunesse fut malheureuse ; abandonné aux soins d'une servante, il ne connut ni les caresses d'une mère, ni l'amitié d'un père. Son humeur était taciturne, et son esprit ne se développa qu'en quatrième, avec son talent pour la poésie. Dès qu'il eut fini son cours de philosophie, il se fit recevoir avocat ; mais rebuté par la chicane du barreau et par celle des écoles, il se livra tout entier à son inclination. Ses premières Satires parurent en 1666 ; son Art poétique suivit de bien près ses Satires. Le Lutrin fut publié en 1674, à l'occasion d'un différend entre le chantre et le trésorier de la Sainte-Chapelle. C'est un des badinages les plus ingénieux de la langue française. Louis XIV, qu'il avait loué, se fit un plaisir de récompenser le poëte ; il le combla de bienfaits et le choisit pour écrire son histoire, conjointement avec Racine. L'Académie française lui ouvrit bientôt ses portes ; il fut aussi membre de l'Académie naissante des Inscriptions et Belles-Lettres. Il méritait une place dans cette dernière compagnie, par sa traduction du Traité du Sublime, de Longin. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il s'y prépara en chrétien qui connaissait ses devoirs ; il mourut le 11 mars 1711, à l'âge de 77 ans. Grand critique, bon poëte, Boileau a joui et jouit encore d'une réputation méritée.

REGNARD (Jean-François), naquit à Paris, d'une bonne famille, en 1647. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie ; à son retour, s'étant embarqué à Gênes, sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille, ce bâtiment fut pris par des vaisseaux algériens, et tout l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avait du goût pour la cuisine, il fut fait cuisinier du maître dont il était devenu l'esclave ; mais une aventure amoureuse ayant exposé sa vie, le consul de la nation française l'arracha au supplice et à l'esclavage. Regnard, devenu libre, continua

de voyager, et partit de Paris le 26 avril 1681, d'où il ne revint qu'après un voyage de trois années. Etant lassé de ses courses, Regnard se retira dans une terre proche de Dourdan, à onze lieues de Paris : c'est dans cette retraite qu'il finit ses jours, le 4 septembre 1709, à 53 ans. On remarque parmi ses œuvres : la Relation de ses voyages, la Provençale, œuvre posthume, qui est une historiette galante arrivée à Regnard pendant ses voyages. Parmi ces pièces, on cite le Joueur, pièce excellente; les Ménechmes, imitation de Plaute, supérieure à son original; Démocrite amoureux, pièce un peu froide; le Distrait, ouvrage en général d'un effet médiocre; les Folies amoureuses, comédie pleine de saillies et de gaîté; le Retour imprévu, une des plus jolies petites pièces du théâtre français; la Sérénade, qui n'eut qu'un faible succès; le Légataire, le chef-d'œuvre de la gaîté comique; Attendez-moi sous l'orme; cette pièce a été attribuée à Dufresny. Regnard a aussi fait jouer à l'opéra le Carnaval de Venise, mis en musique par Campra.

DESCARTES (René) était né le 3 avril 1596, à la Haie, en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Son père, Joachim Descartes, était conseiller au parlement de Bretagne. Le jeune René fit ses études au collége de la Flèche; au lieu d'apprendre des inutilités, il doutait, et l'on commençait déjà à l'appeler *philosophe.* C'est en partie aux matinées qu'il passa dans son lit, que nous sommes redevables de ce que ce grand génie a produit de plus important. Engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes, il servit en qualité de volontaire au siége de la Rochelle, et en Hollande, sous le prince Maurice, où il se distingua. Il revint dans la capitale, où il s'adonna à la philosophie, à la morale et aux mathématiques; mais la passion du jeu allait éteindre son génie, lorsque la raison vint à son secours et le rendit à la philosophie. Il entreprit quelques voyages pour son instruction. Aimant sa liberté et son indépendance, ne voulant être à charge à personne, sobre, modeste, il partageait tous les momens qu'il ne donnait point à l'étude, entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin; sa santé était faible et il vivait de régime. Descartes commença à se faire connaître par son Traité sur l'Homme. Alors il fixa l'attention de Richelieu, qui lui assigna une pension de 3000 livres, qui ne lui fut point payée. Christine, reine de Suède, curieuse de voir ce grand philosophe, le fit venir à Stockholm et le traita avec la plus grande considération. Descartes mourut dans la capitale de la Suède, le 11 février 1650, dans sa cinquante-quatrième année. Son corps demeura à Stockolm jusqu'à l'année 1666; il fut enlevé alors par les soins de Dalibert, trésorier de France, pour être porté dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont, où il fut enterré de nouveau avec grande pompe, le 24 Juin 1667. Ce philosophe a laissé un grand nombre d'ouvrages qui le placent au premier rang des écrivains de son siècle, par la profondeur des idées, l'immensité des connaissances, et par sa philophie toujours prudente et toujours vraie. La Dioptrique de Descartes est la plus belle application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique; sa métaphysique a jeté les fondemens de la bonne physique et de la saine morale.



J. G de St Sauveur del.

PASCAL (Blaise). Clermont en Auvergne vit naître ce philosophe chrétien. Son père, président à la Cour des Aides, fut nommé à l'intendance de Rouen en 1640, et fut son précepteur. Les mathématiques eurent pour le jeune Pascal un attrait singulier : son goût pour la Géométrie ayant été contrarié, en devint plus vif. Sur la simple définition de cette science, il vint, dit-on, à bout de deviner, par la seule force d'un génie pénétrant, jusqu'à la 32e proposition d'Euclide. Nourri de la lecture du géomètre grec, à l'âge de 16 ans il publia un Traité des sections coniques. De la Géométrie, Pascal passa avec la même facilité aux autres parties des mathématiques ; mais, dès l'âge de 18 ans, sa grande application donna quelque atteinte à sa santé : à peine en avait-il 19, qu'il inventa la *roulette*, machine d'arithmétique singulière, par laquelle on fait non-seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, mais même sans savoir l'arithmétique. Toricelli ayant fait devant Pascal des expériences sur le vide, le jeune physicien les vit et les exécuta. Il fut l'un des premiers qui prouvèrent clairement que les effets que l'on avait attribués jusqu'alors à l'horreur du vide, sont causés par la pesanteur de l'air. Il résolut le problème suivant : Déterminer la ligne courbe que décrit en l'air le clou d'une roue quand elle roule de son mouvement ordinaire : il inventa encore, comme l'on sait, la brouette et les hachets, deux machines fort communes et d'un usage journalier. Pascal fut un philosophe chrétien : entraîné par son amour pour la religion, il se retira à Port-Royal des Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de la religion et des saintes Ecritures. Pascal s'est fait un grand nom par ses Lettres provinciales dirigées contre les Jésuites ; elles parurent en 1636. On les regarde comme un modèle de plaisanterie fine et d'éloquence. Son ouvrage ayant pour titre des Poésies, fut le fruit des différentes réflexions qu'il avait faites dans le Christianisme. Pascal mourut à Paris, au milieu des pratiques les plus austères de la religion, le 19 août 1662, à l'âge de 39 ans.

PIRON (Alexis) était né à Dijon, le 9 juillet 1689 : son père était apothicaire. Pendant 30 ans Piron mena une vie licencieuse, et composa des ouvrages orduriers : il se soutint à Paris par le moyen de sa plume qui était aussi belle et aussi nette que les traits du burin, ce qui lui valut la place de secrétaire chez M. de Bellisle. Les pièces qu'il fournit aux théâtres de la foire commencèrent la réputation du poëte ; et la Métromanie, jouée sur le Théâtre Français, y mit le sceau. Piron brillait dans les sociétés, par ses saillies, par les charmes de sa conversation, toujours neuve, toujours originale. On cite ses bons mots dont a fait des recueils charmans ; mais la malignité de Piron lui fit des ennemis, et ce fut la cause qui l'exclut de l'Académie Française. Il mourut le 21 janvier 1773, à 83 ans. Ses pièces de théâtre sont, l'École des Pères ou les fils ingrats, qui a servi de canevas et de premier modèle à la pièce des deux Gendres, jouée pour la première fois en 1810, avec succès. L'auteur pour cet ouvrage a obtenu une place à l'Institut, et Piron a fait la Métromanie, et ne put parvenir à rien, pas même à être académicien, comme

il le dit très-plaisamment lui-même en faisant son épitaphe. Calisthènes, tragédie ; l'Amant mystérieux, comédie ; Gustave et Fernand Cortez, deux tragédies dont quelques scènes décèlent un génie original ; les Courses de Tempé. Parmi ses autres poésies, on distingue des odes, des poëmes, des contes, des épigrammes, des chansons, et plusieurs petites pièces données par Piron au Théâtre italien et à celui de l'Opéra comique.

CRÉBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon, le 19 février 1674, d'un greffier en chef de la chambre des Comptes, étudia au collége Mazarin, fit son droit, et travailla chez un procureur : mais bientôt dégoûté de cette carrière, il travailla pour le théâtre, et donna Idoménée, et ensuite Atrée. A la fleur de son âge, Crébillon se trouva sans fortune ; mais son génie vint à son secours, et son talent lui fit trouver des protecteurs ; il fut nommé censeur de la police, et obtint, en 1731, une place à l'Académie Française. Il prononça son discours de réception en vers, et obtint tous les applaudissemens lorsqu'il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Crébillon était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, plein de candeur et d'aménité. Idoménée parut en 1705 ; Atrée fut joué en 1707. Cette tragédie a un caractère fier et original ; Crébillon annonça qu'il allait placer la terreur sur la scène tragique. Electre, jouée à la fin de la même année, eut un beau succès. Rhadamiste, une des plus belles tragédies qui soient restées sur notre théâtre, fut représentée 30 fois en 1711. Il ne faudrait pas, de nos jours, prendre pour preuve de la bonté d'un ouvrage le grand nombre de représentations ; on sait que les pièces les plus insipides et les plus folles ont obtenu les honneurs de la 100e représentation, et quelquefois au-delà. Sémiramis, donnée au théâtre en 1717, trouva des censeurs sévères. Crébillon donna Pyrrhus, qui fut accueilli ; puis Xercès ; il fit représenter Catilina en 1749, à 72 ans, et fit le Triumvirat à l'âge de 80 ans. Ce grand auteur tragique mourut des suites d'une érysipèle aux jambes, le 17 juin 1762, à l'âge de 88 ans.

DESTOUCHES (Philippe Néricault), né à Tours en 1680, élevé au collége des Quatre-Nations à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, ambassadeur auprès du corps Helvétique. Son talent pour le théâtre se développa en Suisse. Son Curieux impertinent y réussit. Après avoir beaucoup voyagé et servi la cour, il se retira à Fontaisau, près Melun, où il cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture, les muses et la philosophie. Il mourut dans sa terre, le 4 juillet 1754, à 74 ans, membre de l'Académie française. Ses comédies qui ont eu le plus de succès, sont : le Médisant, en 5 actes ; le Triple mariage ; le Philosophe marié ; le Philosophe amoureux et le Glorieux, deux comédies qui furent également applaudies ; le Dissipateur, ouvrage ingénieux, bien écrit, mais peu théâtral ; l'Homme singulier ; la Force du naturel ; l'Irrésolu ; le Tambour nocturne ; le Mariage de Ragonde et de Colin, charmante bagatelle jouée à l'Opéra-Comique. Toutes les comédies de Destouches sont morales, bien versifiées, mais un peu froides et monotones.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), fils d'un cordonnier de Paris, est né 6 le avril 1671. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colléges de la capitale. C'est là où il commença à se faire un nom par ses poésies; il avait à peine 20 ans qu'il était recherché et estimé. Le maréchal de Tallard le choisit pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. De retour sur le continent, quelques épigrammes pleines de fiel et de méchanceté, lui occasionnèrent les chagrins les plus désagréables. Banni à perpétuité de la France, par arrêt du parlement, il se retira à Soleure, où il fit imprimer ses ouvrages. L'orage ayant cessé de gronder, il voyagea et revint à Paris, où il demeura trois mois; il se retira ensuite à Bruxelles, le 3 février 1740, et y mourut le 17 mars 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le viatique, il protesta qu'il n'était point l'auteur des horribles couplets qui avaient empoisonné sa vie. Ses Odes, ses Cantates ont fait passer son nom à l'immortalité. Il a composé quatre comédies en vers, le Flatteur, les Aïeux chimériques, le Capricieux et la Dupe de soi-même, et trois comédies en prose, le Café, la Ceinture magique et la Mandragore. Le nom seul de ces pièces est venu jusqu'à nous.

VOLTAIRE (Marie-François Arouet de) est né à Chatenay, près Paris, le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au châtelet, trésorier de la chambre des comptes, et de Marie-Marguerite Daumert. A la naissance de cet homme célèbre, qui a vécu 85 ans et quelques mois, on désespéra de sa vie. Au sortir du berceau il bégaya des vers; il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, sous le P. Porée, et elles furent brillantes. A l'âge de 12 ans il composa des morceaux de poésie qui lui valurent des éloges et un legs de 2000 liv. de la part de la célèbre Ninon. Admis dans la société des beaux esprits, il y puisa ce goût naturel et cette plaisanterie fine qui distinguaient la cour de Louis XIV. Après avoir suivi le marquis de Châteauneuf en Hollande; avoir écrit des lettres amoureuses à Mademoiselle du Noyer, il fut obligé, pour se réconcilier avec son père, d'entrer chez un procureur. Le jeune favori des muses n'y resta pas long-temps; il se retira chez M. de Caumartin, dans sa terre de Saint-Ange, où, s'étant livré au démon des vers, ayant composé des satires et s'étant permis des bons mots contre le Gouvernement, il fut enfermé à la Bastille; il le fut encore une fois pour une affaire d'honneur qu'il eut avec le chevalier de Rohan. Remis en liberté, il fut ensuite en Angleterre, où il fut bien accueilli. Il serait trop long de suivre M. de Voltaire dans sa vie privée, nous nous contenterons de citer les ouvrages de cet homme extraordinaire, qui cultiva toutes les muses. Sa prose et ses vers lui ont fait une réputation méritée; depuis l'épopée jusqu'à l'épigramme et au madrigal, il a réussi dans presque tous les genres; mais c'est particulièrement par ses poésies fugitives écrites d'un si bon ton, avec tant de graces et de légéreté, où il a su réunir d'une manière si adroite et si naturelle, les fruits de la philosophie avec les fleurs du plus charmant badinage; par sa prose si relevée, si éloquente, si expressive, par ses tragédies et sa Henriade, qu'il s'est fait un nom immortel. Le siècle dernier en a fait le dieu des vers, la postérité

le placera parmi les premiers écrivains qui ont vécu après le beau siècle de Louis XIV. A sa mort, M. Lebon fit ce quatrain :

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi ;
Pleurez, Muses; brisez vos lyres immortelles;
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

Parmi les ouvrages de Voltaire on distingue 1°. La Henriade, poëme en dix chants. 2°. Ses tragédies, dont les principales sont : OEdipe, représentée en 1718; Hérode et Mariamne, en 1723; Brutus, en 1730; Zaïre, en 1733; Adélaïde Duguesclin, en 1734; Alzire, en 1736; Zulime, en 1740; la mort de César, en 1742; le Fanatisme, ou Mahomet, en 1742; Mérope, en 1743; Sémiramis, en 1748; Oreste, en 1750; Rome sauvée, en 1750; l'Orphelin de la Chine, en 1753; Tancrède, en 1760; les Scythes, en 1767; Irène, en 1778. 3°. Des comédies, dont les meilleures sont : l'Indiscret, l'Enfant prodigue et Nanine. 4°. Des opéras, Samson, Pandore, le Temple de la Gloire. 5°. Un grand nombre de pièces fugitives. 6°. Son Essai sur l'Histoire générale. 7°. Le Siècle de Louis XIV et celui de Louis XV. 8°. L'Histoire de Charles XII. 9°. Histoire du czar Pierre Ier. 10°. Mélanges de Littérature, en plusieurs volumes. 11°. Dictionnaire philosophique, Philosophie de l'histoire. 12°. Correspondance avec le roi de Prusse et plusieurs autres personnages, etc. On a peut-être, dans le siècle dernier, loué M. de Voltaire avec trop d'enthousiasme et de partialité; mais dans notre siècle, où la littérature est aux abois, où le génie est éteint, où les écrivains sont multipliés avec scandale et les critiques presque tous ignorans ou de mauvaise foi, on est étonné de la hardiesse de ceux qui osent insulter Voltaire, ses ouvrages et son école. Ils n'ont point les talens des Fréron, des Nonotte, des Labaumelle; nos modernes censeurs, lorsqu'ils attaquent ce grand homme, sont bien les copies de l'âne qui prétend insulter le lion à son heure dernière. M. de Voltaire, accablé d'années, de travaux et de gloire, mourut le 30 Mai 1778, à 11 heures du soir, et fut enterré à Sellières, abbaye des Bernardins, entre Nogent et Troyes, d'où il a été transporté en 1791 dans l'édifice de Sainte-Geneviève à Paris, d'après un décret de l'Assemblée nationale.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux, l'aigle des orateurs chrétiens, le défenseur des libertés de l'église gallicane, né à Dijon le 27 septembre 1627, d'une famille de robe, laissa voir dès son enfance tout ce qui devait lui attirer dans la suite l'admiration publique. Il fréquenta l'hôtel de Rambouillet et y lut son premier sermon, dont on lui avait donné le sujet; il n'avait que 16 ans. Bossuet fut destiné au barreau et au mariage, mais il préféra l'état ecclésiastique et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. Il s'appliqua à l'instruction des protestans et en ramena plusieurs à la religion catholique. A l'âge de 24 ans il eut l'avent de la cour en 1661, et le carême en 1662, ce qui lui valut l'évêché de Condom. Le roi lui confia bientôt l'éducation du Dauphin. Ce fut vers ce temps qu'il prononça l'oraison funèbre de Madame, morte

subitement au milieu d'une cour dont elle était la gloire et les délices. Bossuet termina sa carrière oratoire par l'oraison funèbre du Grand-Condé. Cette mâle vigueur qu'il déploya dans ses oraisons funèbres, il la transporta dans son Discours sur l'Histoire universelle, composée pour son élève. Les soins qu'il prit du prince Dauphin furent récompensés par la charge de premier aumonier de la Dauphine, en 1680, et par l'évêché de Meaux, en 1681. En 1697 il obtint la charge de conseiller-d'état, et l'année d'après, celle de premier aumonier de la Duchesse de Bourgogne. C'est à cette époque qu'il s'éleva entre lui et Fénélon cette fameuse contestation dans laquelle Bossuet sortit vainqueur. Dans sa vieillesse, on le vit faire le catéchisme aux enfans et aux pauvres. Ce grand homme fut enlevé à son diocèse, à la France et à l'église, le 12 avril 1704, à l'âge de 77 ans. La collection de ses ouvrages a été publiée en douze volumes, dans lesquels on remarque son Histoire des variations des églises protestantes; sa Défense de la Déclaration du clergé de France sur la puissance ecclésiastique, etc., etc.

FÉNÉLON (François de Salignac de la Mothe), naquit au château de Fénélon en Quercy, le 6 août 1651. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides dans ses études. Dès l'âge de 19 ans il prêcha et enleva tous les suffrages. A 24 ans il entra dans les ordres sacrés et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère, dans la paroisse de Saint-Sulpice. De Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des Nouvelles Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Il était au plus haut degré de la faveur, lorsque ses discussions avec Bossuet excitèrent un orage contre lui. Il publia son livre de l'Explication des maximes des Saints, in-12, en 1767. Innocent XII, pape, condamna ce livre. Fénélon se soumit, mais sa soumission lui fit le plus grand honneur, parce qu'elle fut franche, sans restriction et sans réserve. Fénélon mourut par suite d'un accident, le 7 janvier 1715, à 63 ans. Les différens écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de la plume de Fénélon, lui ont fait un nom immortel. Ses principaux ouvrages sont: les Aventures de Télémaque; ses Dialogues des Morts; Direction pour la conscience du roi; Abrégé des Vies des anciens philosophes; des OEuvres spirituelles, des Sermons, des Ouvrages de controverse.

MASSILLON (Jean-Baptiste), fils d'un notaire d'Hières en Provence, né en 1663, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il professait la théologie. Lorsqu'il vint à Paris, il pensait que les prédicateurs qui brillaient alors dans la chaire chrétienne devaient avoir une sensibilité plus vive et plus profonde. Ce qu'il desirait, il l'effectua. Il prêcha l'avent à Versailles, et Louis XIV lui-même daigna faire son éloge. En 1704, le P. Massillon parut pour la seconde fois à la cour et y fut trouvé encore plus éloquent que la première. En 1717 il fut nommé par le régent évêque de Clermont, et prêcha l'année sui-

vante ce qu'on appelle son *petit carême*, devant Louis XV, alors âgé de 9 ans. Il fut membre de l'Académie Française. Son diocèse le perdit en 1742, le 28 septembre, âgé de 79 ans.

FONTENELLE (Bernard le Bovier de) naquit le 11 février 1657, à Rouen. Cet enfant, destiné à vivre près d'un siècle, faillit mourir en naissant. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen avec le plus grand succès. Dès sa jeunesse il fit des vers; il travailla au Mercure galant, composa sa tragédie d'Asper. Ses Pastorales, son ouvrage sur la Pluralité des mondes, ses Éloges des Académiciens, son livre des Oracles, et quelques autres écrits, ont fait un nom au secrétaire perpétuel de l'Académie Française. Fontenelle mourut à 100 ans moins un mois, le 9 janvier 1757, avec cette sérénité d'ame qu'il avait montrée pendant tout le cours de sa vie.

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de la Brive et de), d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 juin 1689. Il fut philosophe au sortir de l'enfance; dès l'âge de 20 ans, Montesquieu préparait les matériaux de l'Esprit des lois, en faisant un extrait des immenses collections du Code civil. En 1716 il était président à mortier au parlement de Bordeaux. En 1721, il composa les Lettres Persanes; c'est le tableau le plus animé et le plus vrai des mœurs persanes. Le succès de cet ouvrage ouvrit au jeune président les portes de l'Académie Française; il prit la place vacante par la mort de M. de Sacy. Il venait de se défaire de sa charge, parce qu'il ne voulait plus être qu'homme de lettres; il trouva quelque opposition dans le cardinal de Fleury, mais il parvint à les lever. Le dessein que Montesquieu avait formé de peindre les nations, dans son Esprit des lois, l'obligea de les aller étudier chez elles. Il parcourut l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse, la Hollande, séjourna en Angleterre pendant deux ans. Des différentes observations qu'il fit dans ses voyages, il résultait, selon lui, que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre. De retour dans sa patrie, il mit la dernière main à son ouvrage : *Sur la cause de la grandeur et de la décadence des Romains*, qu'il fit paraître en 1734. En 1748 il publia son livre de l'Esprit des lois, en deux vol. in-4°. On peut appeler ce bel ouvrage le *Code du droit des nations*, et son auteur, le *Législateur du genre humain.* Ce livre trouva des critiques que Montesquieu livra au ridicule, dans sa Défense de l'Esprit des lois; il imposa silence à la Sorbonne. M. de Montesquieu, dont un travail pénible et assidu avait altéré la santé, fut attaqué, au commencement de février 1753, d'une fluxion de poitrine qui l'enleva aux lettres, à la philosophie, à l'amitié. Ses derniers momens furent ceux d'un homme qui voulait paraître à la fois chrétien et philosophe. Il mourut le 10 février, à l'âge de 66 ans. On publia après sa mort un Recueil de ses Œuvres, en trois vol. in-4°. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons point parlé : le plus remarquable est le Temple de Gnide, espèce de poëme en prose, un Fragment sur le Goût, etc.

HELVÉTIUS (Claude-Adrien), né à Paris en 1715, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, sous le fameux P. Porée. Lié de bonne heure avec les philosophes, et particulièrement avec M. de Voltaire, il apprit à penser comme eux. Helvétius fut à la fois bon danseur, habile à l'escrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poëte, grand philosophe. Il était sensible aux charmes de l'amitié. Son livre de l'Esprit eut un prodigieux succès, malgré les erreurs dont il est rempli et les censeurs sévères qui le condamnèrent. Le 26 décembre 1771, ce philosophe de théorie et de pratique fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés, à la philosophie.

ROUSSEAU (J.-J.) est né à Genève le 28 juin 1712, d'un horloger. Il en coûta la vie à sa mère, et sa naissance, dit-il, fut le premier de ses malheurs. Son père, ouvrier instruit, lui fit lire dans son enfance et Plutarque et Tacite. Sa jeunesse fut agitée, et lorsqu'il vint à Paris, il se trouva dans une situation très-gênée. Après avoir rempli quelques places subalternes, sa première apparition sur la scène littéraire fut en 1750. L'Académie de Dijon avait proposé cette question : Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. Rousseau prit la négative, et son Discours, qui fut couronné, parut le mieux écrit et le plus profondément pensé. Son discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes, et sur l'origine des sociétés, fit la plus vive impression. Si son système est faux, il l'embellit des couleurs les plus brillantes. Ce Discours, et surtout la dédicace de ce Discours à la république de Genève, sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence dont les anciens seuls nous avaient donné l'idée. Sa Lettre à M. d'Alembert, sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1758, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Il a donné au théâtre le Devin du village, pastorale qui respire la naïveté et la simplicité champêtres. Le musicien, dans cet ouvrage, a parlé, pensé, senti comme le poëte. Son Dictionnaire de musique offre quelques articles excellens. Sa Lettre contre la musique française parut écrite avec autant de liberté que de feu. Sa Nouvelle Héloïse fut publiée pour la première fois en 1761, six parties in-12. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit, fut attaqué et défendu avec la même vigueur. L'Émile fit encore plus de bruit que son Héloïse. Ce roman moral, qui parut en quatre vol. in-12, roule principalement sur l'éducation. Dans tous ses ouvrages son style est à lui ; il tonne contre les vices et les préjugés de son siècle; tout ce qu'il a écrit contre le luxe, contre les spectacles, contre la mauvaise éducation, est digne de Platon et de Tacite. Il habitait depuis 1756 près de Montmorency, et y vivait en solitaire studieux. Les erreurs contenues dans Émile firent condamner ce livre par le parlement de Paris, en 1762. Il défendit son Émile contre l'archevêque de Paris, contre les critiques, contre tous ses ennemis; mais son ame ulcérée par des contradictions, par la misanthropie de son caractère, ne put résister aux coups qu'on lui portait; il composa ses Confessions pour se justifier. Après bien des agitations, il se retira à Paris, où il lui fut défendu d'écrire contre la religion,

contre le gouvernement; il tint parole et n'écrivit pas du tout. Rousseau mourut d'apoplexie à Ermenonville, possession de M. de Girardin, à dix lieues de Paris, le 2 juillet 1778, à 66 ans. Ce véritable ami lui éleva un tombeau simple, sur lequel on écrivit ces épitaphes: «Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.» « *Vitam impendere* » *vero.*» Son corps est maintenant au Panthéon.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), de l'Académie Française, était fils naturel de Destouches-Carion et de Mademoiselle de Tencin; il était né à Paris le 16 novembre 1717. Il fut d'abord un enfant infortuné, mais qui se montra un de ces génies précoces qui n'attendent point la maturité de l'âge pour montrer ce qu'ils seront un jour. Très-jeune encore, il remporta le prix proposé par l'Académie de Berlin, dont le sujet était la cause générale des vents. D'Alembert fut regardé en France comme l'un des premiers écrivains de la nation; il dut principalement cette réputation à son Discours préliminaire de l'Encyclopédie, dont il fut un des éditeurs. Philosophe, mathématicien, géomètre, mais peu religieux, il mourut à Paris, le 20 octobre 1783, sans avoir reçu ni voulu recevoir les secours de la religion.

BOURDALOUE (Louis), né à Bourges le 20 août 1632, prit l'habit de jésuite en 1648. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence engagèrent ses supérieurs à le faire passer de la province à la capitale. Les chaires de Paris, de Montpellier retentirent de ses sermons; il fut le plus grand orateur chrétien de son temps. Sur la fin de ses jours il abandonna la chaire et se voua aux assemblées de charité, aux prisons, se faisant petit avec le peuple, autant qu'il était sublime avec les grands; il mourut le 13 mai 1704, à 72 ans, admiré de son siècle et respecté même des ennemis des jésuites.

DIDEROT (Denis), né à Langres, d'un coutelier, en 1713. Ses talens, dans sa jeunesse, pourvurent à sa fortune et le tirèrent de l'obscurité. Physique, géométrie, métaphysique, morale, belles-lettres, il entreprit tout dès qu'il put lire avec réflexion, et réussit dans toutes les parties lorsqu'il voulut écrire. Il fut un des auteurs de l'Encyclopédie; il a composé une grande quantité d'ouvrages dans lesquels on remarque, avec un grand talent et un style à lui, des propositions hardies sur le gouvernement, et des opinions très-hasardées sur la religion. Il mourut de mort subite, en sortant de table, le 30 juillet 1784, à 71 ans.

RAYNAL (Guillaume-François), historien renommé et philosophe, naquit à Saint-Geniés, dans le Rouergue, en 1713. Il fut élevé chez les jésuites, qu'il quitta en 1748, et vint se fixer dans la capitale. Il y composa plusieurs ouvrages; celui à qui il doit sa grande réputation, a pour titre: Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes. Il mourut à Paris le 6 mars 1796, dans la pauvreté. Après avoir donné des leçons aux rois, il osa en donner au peuple

français révolutionné; parut renoncer à la philosophie et prit le parti de l'ordre, de la religion et des lois; mais la lettre qu'il écrivit à l'Assemblée nationale obtint peu de succès et lui fit des ennemis nouveaux sans le réconcilier avec les anciens.

ROLLIN, dont Voltaire a dit avec raison, dans son Temple du Goût :

> Non loin de là Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse,
> Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait;
> Chose assez rare en son espèce.

est né à Paris le 30 janvier 1661. Son père était coutelier. Rollin, après avoir fait d'excellentes études, fut nommé professeur d'humanités, et à la chaire d'éloquence au collége Royal, en 1688. A la fin de 1694 il fut fait recteur de l'Université. Après avoir composé des ouvrages propres à l'instruction de la jeunesse, après s'être fait un nom dans la littérature, il mourut le 14 septembre 1741, à 80 ans. On a orné son portrait de ces quatre vers :

> A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
> Sans peine de Rollin on reconnaît l'image;
> Mais crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage
> Pour connaître son cœur et pour former le tien.

BUFFON (George-Louis Le Clerc, comte de) l'un des 40 de l'Académie Française, trésorier perpétuel de celle des Sciences, etc., naquit à Montbart en Auxois, le 7 septembre 1707, et mourut à Paris le 16 avril 1788, à 81 ans. Au corps d'un athlète, Buffon joignait l'ame d'un sage. Son père voulut envain en faire un magistrat : son goût l'entraînait vers les sciences exactes. Il voyagea en Italie; de retour en France, il vint à Paris à l'âge de 25 ans. Ses premiers ouvrages furent la Statique des végétaux, traduit de Hales, in-4°, en 1735, et un Traité des Fluxions, traduit de l'anglais de Newton, in-4°, en 1740; mais ces livres, quoique très-estimés en ce genre, sont bien moins célèbres que son Histoire naturelle, générale et particulière, dont les premiers volumes parurent en 1749, in-4° et in-12. Grand observateur, grand physicien, penseur profond, écrivain sublime, Buffon est au-dessus de tous les éloges et de toutes les critiques. On a mis au bas de sa statue, au Jardin des Plantes, ces mots, qui le peignent bien : *Naturæ par ingenium.*

MABLY (l'abbé Bonnot de), né à Grenoble en mars 1709, et mort le 23 avril 1783, à 76 ans, était frère aîné de l'abbé de Condillac. Attaché dès sa jeunesse au cardinal Tencin, et élevé chez les jésuites, il n'eut d'ordre dans l'église que le sous-diaconat. Livré tout entier aux lettres, il s'occupa de la partie la plus difficile et la moins agréable, la morale et la politique. Ses ouvrages ont fait la fortune des libraires et n'ont point augmenté la sienne. Il annonça que le déficit des finances en France amènerait des temps

désastreux ; sa prédiction s'est vérifiée. Son meilleur ouvrage a pour titre : Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale et de la philosophie. Son écrit sur les Constitutions des Etats-Unis d'Amérique lui fit beaucoup d'ennemis. Il mourut dans de grands sentimens de piété.

GIRARDON (François), célèbre sculpteur et architecte, naquit à Troyes en Champagne, l'an 1628. Après s'être formé sous François Augier, il vint à Rome, où il se perfectionna. C'est lui qui a fait le célèbre mausolée du cardinal de Richelieu. Il mourut à Paris le premier septembre 1715, à 88 ans. Nous n'avons point parlé de Puget, de Pigale, de Coustou, etc., ainsi que de plusieurs grands hommes dans tous les genres, parce que nous nous sommes bornés à ne faire connaître que ceux dont les médailles sont placées dans nos gravures.



J. G. de St. Sauveur del

AGRICULTURE.

Columelle disait du temps de *Tibère* : « Je vois à *Rome* des écoles de philosophes, » de rhéteurs, de géomètres, de musiciens, et, ce qui est bien plus étonnant, des gens » occupés uniquement, les uns à préparer des mets propres à piquer le goût et à irriter la » gourmandise ; les autres à orner la tête par des frisures artificielles, et je ne vois aucune » école pour l'Agriculture : cependant on peut se passer de tout le reste, et la république a » été long-temps florissante sans tous ces arts frivoles ; mais il n'est pas possible de se passer » du labour de la terre, puisque la vie en dépend. »

L'Agriculture est la source des véritables biens et des richesses qui ont un prix réel, et qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes. Quand les mines d'or et d'argent seraient épuisées, et que les espèces seraient péries ; quand les perles et les diamans seraient cachés dans le sein de la mer et de la terre ; quand le commerce serait interdit avec les voisins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embellissement et la parure seraient abolis, la fécondité seule de la terre tiendrait lieu de tout ; elle fournirait une matière abondant aux tributs, et elle servirait à nourrir et le peuple et les armées qui la défendraient.

Le pays le plus riche est donc celui où le peuple s'occupe de l'Agriculture, et où les cultivateurs sont honorés, protégés et encouragés. Malheur aux pays où l'Agriculture est méprisée et les laboureurs dans l'indigence !

1°. L'art de l'*Agriculture* consiste à choisir et désigner les terres pour toutes les différentes parties de la culture, à les semer ou planter, à greffer les arbres, à tailler et à arroser. Il y a de bonnes terres, des terres médiocres, de mauvaises terres. La nature nous démontre, par ses seuls efforts, qu'on peut tirer parti de tout ; il est peu de terrains sablonneux qui ne soient couverts de brandes et où il ne croisse des pins et autres arbres : les montagnes les plus élevées se couvrent de verdure, et les rochers les plus arides peuvent être fertilisés par le travail. « La culture des terres, dit l'*Ami des hommes*, est telle en France, qu'à la » réserve de quelques dunes au bord de la mer, et de quelques roches escarpées, en » petit nombre, il n'y a peut-être pas un pouce de terrain qui ne pût être mis en valeur. » Cultivez donc avec soin tous les lieux, mais choisissez la culture propre à chaque terrain ; » donnez de l'engrais au sol qui en exige, et réparez la digestion des sucs salés et nitreux, » pompés par les racines pour la nourriture des plantes, par plusieurs espèces de matières » chargées de sel, qu'on mêle à propos avec la terre, et qui lui redonnent de nouvelles » forces ; telles sont les fientes, les fumiers, les immondices... etc. ; dessinez vos parterres, » tracez vos jardins, semez vos champs et vos prairies ; plantez vos vergers, vos vignes, vos » bosquets et vos taillis qui vous donneront toujours vos bois de haute-futaie ; réunissez » l'utile à l'agréable. »

Le *potager* est le lieu où se réunissent les plantes utiles à l'homme pour sa nourriture; ses parties se divisent en légumes et en herbes. Le potager demande un bon fonds de terre, beaucoup de soin et une belle exposition; c'est sur divers carrés que l'on distribue, par un exact alignement, les planches sur lesquelles on fait venir les plantes potagères; les allées et les sentiers doivent être toujours tenus plus hauts que les carrés.

Le *parterre* est le lieu agréable qui plaît à la vue et le plus près du logis; il doit être diversifié, offrir dans toute son étendue un tableau gracieux. On le fait en *broderie*, avec du buis, des fleurs, des gazons; à l'*anglaise*, avec du buis et des gazons; en *compartimens,* en admettant tout ce qui tient à la symétrie. Les fleurs les plus ordinaires dans un parterre sont, les *narcisses*, les *jacinthes*, les *jonquilles*, les *anémones*.., etc., les *lilas*, les *genêts d'Espagne*, les *marguerites*, les *pensées*, les *lys*, les *roses*, les *soleils*, les *giroflées*, les *belles-de-nuit*, les *œillets*, les *immortelles*, les *amaranthes*....., etc. On doit semer au printemps ces sortes de fleurs, et lorsque l'air est un peu tempéré.

Les *champs* préparés pour la culture doivent recevoir tout ce qui sort des *épis*, de quelque sorte qu'ils soient; on les distingue en gros et en menus. Les gros grains sont le *blé* et le *seigle;* les menus grains sont, l'*orge*, l'*avoine,* les *pois,* le *millet,* le *maïs.* On sème les gros grains en automne, et les menus au mois de mars.

Les *légumes* des jardins et des champs sont, les *fèves*, les *lentilles*, les *pois*, les *haricots*...., etc., qui doivent être placés dans les terres préparées pour cela.

Les *prairies* demandent quelquefois d'être fumées, et le plus souvent arrosées par des pluies fécondes ou par des eaux artificielles. On sème les prairies lorsqu'on le juge nécessaire.

Le *verger* est le lieu où l'on rassemble les arbres à fruit; on les y place après avoir été les choisir dans la pépinière, qui est un lieu où l'on élève une multitude de jeunes plantes destinées à remplacer les arbres morts ou ceux qu'il faut arracher. On distingue parmi les arbres à fruit, les fruits à pepin et les fruits à noyau.

La *vigne* est entre les plantes celle de la plus longue durée et la plus fertile dans sa vieillesse; elle produit un fruit délicieux qui donne cette liqueur vermeille appelée *vin.* La vigne doit être plantée dans une terre douce, légère, mélangée de petits cailloux; elle doit être, s'il est possible, exposée au midi : l'assiète la plus heureuse pour la vigne est celle des coteaux ou d'une colline plus élevée, parce que le soleil la voit de tous côtés, et que l'eau en descend facilement; il faut recueillir le raisin par le plus beau temps qu'on peut, le vin en est toujours meilleur.

Un *bosquet* est une réunion d'arbres plantés pour donner un ombrage agréable, ou produire un bel effet. Les bosquets se multiplient dans les lieux où, sans symétrie, on plante çà et là des arbres de tous les pays, des arbustes, des fleurs, des gazons, où se trouvent des allées, des sentiers, des rochers, des viviers factices, des bassins, des ruines, et tous ces ornemens placés dans des lieux déserts, et qui font le charme des jardins dits *anglais.*

Les *bois taillis* sont ces arbres plantés depuis quelques années et qui poussent des bour-

geons vigoureux ; ces bois sont ordinairement d'un bon revenu. Les bois ont toujours été regardés comme des biens de la campagne les plus lucratifs ; ils ne demandent que des terres d'une qualité médiocre et de trois ou quatre pieds de profondeur pour les gros arbres qui poussent en ligne perpendiculaire leurs principales racines, ce qu'on appelle *pivoter*. La manière de faire ces bois est par des plants enracinés, forts et d'une belle venue ; car celle du plan de semence est infiniment longue et moins sûre. On doit choisir des plants jeunes, qui aient la tige droite et haute d'un pied et demi, beaucoup de racines et bien nourries, sans mousse ni nœuds, et tout fraîchement arrachés lorsqu'on les plante. On doit cultiver les bois nouvellement plantés, les arroser, s'il est possible. Tous bois un peu grands doivent être divisés en plusieurs portions, et on n'en peut couper chaque année qu'une certaine quantité ; c'est ce qu'on appelle mettre en coupe réglée ou vente.

Les *bois de haute-futaie* sont ces bois qu'on a laissé croître sans les couper pendant trente ans. Ce n'est que d'un beau taillis qu'on fait une futaie.

II°. Point de semis, de plantations sans les secours du labourage. Pour travailler la terre, il faut des *outils* qu'il faut savoir employer ; ces outils se divisent en gros et petits : les gros outils sont au nombre de douze.

1°. Le PRESSOIR. Machine avec arbre et vis, qui sert à presser de la vendange et autres fruits dont on veut *expreindre* le jus, ensorte que le marc demeure sec.

2°. La CHARRUE est le principal instrument du labourage ; elle est ordinairement composée de deux roues et d'un essieu sur lequel est dressée la sellette à laquelle sont attachés le *timon*, le *soc*, le *coutre*, les *oreilles* et le *manche*. Le *soc* doit être placé de manière qu'il n'incommode point celui qui tient la queue de la charrue ; le *manche* doit être proportionné au train ; l'*oreille*, placée de façon qu'elle renverse la terre commodément ; le *coutre*, destiné à fendre la terre, doit être de bon gros fer, mais point trop large, afin qu'il ne se charge point trop de terre. Il est bon d'avoir plusieurs charrues pour les divers labours. Les charrues sont tirées dans certains pays par des bœufs, dans d'autres par des chevaux ou des mulets. Les auteurs de la nouvelle culture ont imaginé la charrue à *coutre*, dont il est parlé dans le *Traité de la Culture des Terres*, par M. Duhamel, tome II. Les savans doivent toute leur attention au perfectionnement des charrues.

3°. La CHARRETTE est une sorte de voiture à deux roues, fort connue et nécessaire à la campagne ; les *roues* doivent être fortes, les *bordages* bien cloués, les *jantes* bien enclavées, les *ridelles* de bon bois, et les *planches* fortes.

4°. La HERSE est un instrument dA'griculture destiné à briser et à unir les terres ; elles doivent être de bois fort et garnies de longues dents de fer : on doit en avoir de différentes grandeurs ; on met une pierre dessus pour la rendre plus lourde.

5°. Le ROULEAU est un instrument long et rond à la fois, qui sert à passer sur les terres pour *doulcoyer* les avoines, aplanir les allées et briser les mottes.

6°. La *faulx* est un instrument de fer avec lequel on coupe l'herbe des prés, les avoines, le sainfoin : c'est un fer tranchant, fort mince et acéré, large d'environ trois doigts, un peu arqué par le bout, et qui est emmanché d'un long bâton. Il faut aiguiser la faulx à tous momens.

7°. Le *fléau* sert à battre le blé en grange ; il est composé de deux bâtons, dont l'un est mobile au bout de l'autre ; l'un sert de manche, l'autre frappe sur les gerbes.

8°. Le *rateau*. Il y en a de deux sortes : les uns sont de dents de fer pour dresser les planches et les compartimens ; les autres à dents de bois pour nettoyer les mauvaises herbes.

9°. La *pioche* est de fer, large de trois à quatre pouces, et long de sept à huit, renversé en forme de crochet à fumier, emmanché d'un manche d'environ quatre pieds. Cet instrument sert à fouiller les terres.

10°. La *houe* est un instrument de vigneron ; c'est une espèce de bêche renversée, qui a un fer large et plat, posé sur un manche de deux pieds et demi de long. Il y a des houes fendues en deux parts, qui sont un peu pointues pour travailler dans les terres fortes et pierreuses.

11°. Le *semoir* est un nouvel instrument imaginé par l'auteur de la *Culture des Terres*, par lequel on remédie aux inconvéniens qui se trouvent dans la manière de semer à la main. Ce semoir n'est pas encore adopté dans tous les pays.

12°. Le *cultivateur* est une sorte de charrue imaginée depuis peu. On assure qu'elle est très-aisée à conduire.

On compte douze petits outils pour les jardins.

1°. La *bêche* est un outil de fer plat, large à peu près de huit à neuf pouces, et long d'environ un pied, un peu mince par en bas, et un peu plus épais en haut, surtout au milieu, où le fer est tourné en manche rond d'environ trois pouces, et long de trois à quatre, par lequel ce fer est encore emmanché d'un manche de bois de près de trois pouces de tour et de trois pieds de long. On se sert de cet instrument pour couper la terre, la remuer, labourer les jardins. Ce mot de bec vient, dit-on, du mot hébreu *scheber*, qui signifie *fraction*.

2°. La *fourche* est un outil de fer composé d'une douille et de deux ou trois fourchons ou branches pointues : cet outil est emmanché d'un bâton de trois ou quatre pieds de longueur. Les fourches servent à fixer, à étendre du linge, à remuer ou à charger du fumier....., etc.

3°. La *civière* est une sorte de petit brancard qui a quatre bras, que deux hommes portent ; elle sert utilement dans les jardins, à porter les fumiers, pailles longues..., etc. Il y en a aussi qui n'ont que deux bras et une roue, et qu'une seule personne mène fort aisément.

4°. La *brouette* est une petite charrette ou petit tombereau qui n'a qu'une roue et

qu'un homme pousse devant soi. On se sert de brouettes pour vider des terres, du fumier et des ordures dans les jardins.

5°. La *PELLE* est un outil de bois ou de fer qui sert à remuer et à mesurer du blé ou des grains, à enlever du fumier, des ordures...., etc.

6°. Le *CROISSANT* est un instrument tranchant et fait en arc, dont se servent les jardiniers à tondre leurs palissades.

7°. La *SERPETTE* est un petit couteau courbé dont on se sert pour tailler les arbres et la vigne.

8°. La *SCIE-A-MAIN* est aussi un instrument du jardinier pour tailler les arbres, soit branches, soit racines. La scie sert pour ôter le bois qui est sec et vieux. Il ne faut jamais employer la scie à arracher des branches qu'un seul bon coup de *serpette* peut couper adroitement.

9°. La *HOULETTE* est un petit instrument de jardinier ayant un fer au bout d'un petit bâton, comme celui de la houlette d'un berger, à la réserve qu'il est pointu; il leur sert à lever et à transporter leurs plantes et leurs oignons.

10°. Le *GREFFOIR* ou *entoir* est un petit couteau fait exprès pour gratter les arbres; le manche en est d'ivoire ou d'un bois très-dur, et l'extrémité plate, mince et arrondie, pour détacher l'écorce d'avec le bois des plus petits arbres, et y insérer l'écusson sans rien rompre.

11°. Le *PLANTOIR*, instrument de jardinage, est un morceau de bois rond et pointu par le bout, avec lequel on fait des trous en terre pour planter des poireaux, choux, laitues, chicorées et autres plantes potagères qui ont peu de racines.

12°. Le *SARCLOIR* est un petit couteau courbé, destiné pour sarcler, c'est-à-dire ôter les méchantes herbes qui naissent parmi les bonnes et les étouffent.

III°. Avec tous ces instrumens, qu'un bon agriculteur parvient à perfectionner quelquefois, on peut s'occuper de la culture des jardins et des terres à récolte, et particulièrement de la culture des blés. Pour obtenir des récoltes, avant de semer, il faut labourer; le premier objet qu'on se propose en labourant, c'est de faciliter la multiplication de petites racines qui conduisent à la plante le suc nourricier, car les racines s'étendent à des distances plus grandes qu'on ne le croirait; et au lieu de deux ou trois tuyaux que chaque grain produit par la culture ordinaire, il s'en éleverait dix ou douze, et même plus, si les labours étaient multipliés. Les labours rendent les terres plus fertiles que ne fait le fumier, et sont bien moins dispendieux. La terre remuée par la charrue, se laisse pénétrer par les rosées, les pluies et les rayons du soleil.

On donne trois ou quatre labours aux terres qu'on destine pour le froment; on doit fumer quelque temps avant d'ensemencer. Il y a différentes sortes de fumiers; on choisit ceux qui conviennent aux terres. Lorsqu'on veut fumer amplement pour corriger le défaut du fonds, on ne doit pas mettre le fumier au fond des tranchées, mais il faut le répandre au haut des taillis, ce qui fait que les terres que l'on jette à mesure qu'on fait

ces tranchées, et par là le fumier se trouve mêlé dans la terre. La qualité de la terre connue, et tous les labours nécessaires donnés, on choisit le meilleur blé pour semer; le bon froment, par exemple, doit être d'un gris blanchâtre, rond, beau, pesant, sonnant, ferme sous la dent; il doit être parfaitement criblé et purifié de toutes graines étrangères. Il est d'usage, dans plusieurs départemens de l'Empire français, de faire passer la semence par une lessive de chaux vive; ce qu'on appelle *échaulage*. En général, on peut semer pendant six semaines, dans les mois de septembre et octobre; on doit commencer par les plaines, car elles veulent être semées plus tôt; le blé semé de bonne heure lève mieux. L'ordre qu'on doit garder pour les blés est de commencer par le seigle, ensuite l'escourgeon, le méteil, les peautres, enfin le froment : on doit semer celui-ci en terre grasse et humide, et après la pluie. A l'égard des blés appelés *mars*, qui se sèment au printemps, on commence par le froment de mars; il veut une terre grasse, et demande les mêmes cultures que les autres fromens; ensuite, et au commencement d'avril, les blés de Turquie ou maïs, le millet, le panis, et on finit par le sarrasin. Lorsque le grain a été semé, on laisse passer l'hiver sans y toucher; le blé lève et pousse son herbe jusqu'au printemps; alors on sarcle, c'est-à-dire qu'on arrache les mauvaises herbes : ces herbes arrachées servent de nourriture aux bestiaux; puis en juillet et août vient la récolte. Alors on coupe les blés, on les assemble en gerbes qu'on voiture dans les granges, où on les bat pour séparer le grain de la paille, de laquelle on fait des bottes pour la nourriture des bêtes ou pour d'autres usages; quant au grain, on le vanne pour le nettoyer, on le porte dans des greniers, où on le remue de temps en temps, de peur qu'il ne s'échauffe; puis on le vend, ou on le fait moudre pour le réduire en farine dont on fait du pain. Dans certaines contrées, on fait porter du grain à la même terre, au moyen d'un simple labour au commencement de mars, et tout de suite on sème quelques-uns des petits blés ou mars ci-dessus : on ne fume point; la terre se ressent encore du fumier de la première année, et ces grains viennent très-bien; on les recueille en août. L'année d'ensuite, qui est la troisième, on laisse reposer la terre : une terre qui se repose se nomme *terre en jachère*. Lorsque l'hiver a été froid et sec, et qu'il est tombé des neiges qui ont séjourné sur la terre et se sont imbibées insensiblement sans dégel marqué, et qu'après cela le froid ou la sécheresse ont empêché les herbes de pousser avant le printemps, on peut espérer une bonne récolte en tout genre, parce que la terre s'est reposée, et qu'elle ne s'est point fatiguée à pousser inutilement de trop bonne heure. On assure, d'après l'expérience, que dans l'espace de dix ans, nous avons eu une très-mauvaise récolte, deux fort médiocres, cinq ordinaires, et deux abondantes.

2°. Les travaux pour la vigne sont peu aisés à connaître. Après les vendanges, on fait la première façon ou le premier *labour;* on *provigne* depuis le 15 décembre, quand on le peut et que les gelées ne sont pas trop fortes, jusqu'au 15 février, même jusqu'en mars; chaque fosse doit avoir au moins trois brins jusqu'à cinq. On *taille* la vigne en février, mars et jusqu'à la fin d'avril : en faisant cette façon, il faut laisser au moins sur chaque cep un *courson* et une *sautelle* longue, s'il se peut, pour être enterrée. On prétend que

le vin qui provient des vignes taillées en *courson* est bien meilleur et a plus de délicatesse que celui qui vient de *sautelles*, mais le rapport n'est pas si grand. Le deuxième labour, que l'on appelle le *hoüage sec*, se fait après la taille; il doit être achevé au commencement de mai. Il faut que les *sautelles* laissées pour coucher en terre, y soient mises au plus tard au 15 mai, et les autres liées aux échalas dans le même temps. Il faut avoir l'œil que les vignerons ne lèvent les *sautelles*, dont la plupart font commerce; ce qui cause un grand dommage à la vigne. Les menues façons, appelées façons de la femme, sont l'*ébourgeonnage, liage* et *redressage*. Le dernier labour, que l'on appelle le *binage*, se commence dans le mois de juin. Arrive le temps joyeux des vendanges. On cueille le raisin, si l'on peut, par un beau temps, parce qu'il prend couleur davantage. On fait du vin rouge ou du vin blanc. Les raisins noirs ou blancs sont jetés dans la *fouloire*, où on les fait fouler par des hommes nu-pieds. On laisse cuver le vin tout au moins 24 heures; lorsqu'on veut le faire de garde et fort en couleur, il faut le laisser cuver jusqu'à ce qu'on reconnaisse qu'il n'a plus de douceur. Le vin étant fait, on l'entonne dans des tonneaux, à trois ou quatre seaux presque pleins, et on les rachève d'emplir du dernier vin qui sort de la cuve, parce qu'il se trouve toujours plus couvert que le premier tiré, et cela afin de le rendre égal en qualité et en couleur.

3°. Nous terminerons ce petit traité d'Agriculture, par donner une idée de quelques opérations qu'un cultivateur et qu'un propriétaire de biens ruraux doivent connaître.

Tailler les arbres, c'est retrancher les branches inutiles pour procurer une sève plus abondante, faire prendre à l'arbre une belle figure. On taille, depuis la fin d'octobre jusqu'à la fin de janvier, les fruits à pepins; en février et en mars les fruits à noyaux : on taille les pêchers les derniers. On ne doit tailler les arbres que la seconde année qu'ils sont plantés. Il y a trois principes qu'il faut connaître pour l'art de la taille : 1°. pouvoir distinguer les branches à fruit et à bois d'avec les branches de faux bois. Les branches à fruit sont petites, courtes, nourries, on y voit des boutons; l'*œil* est, au contraire, une tumeur pointue qui renferme un paquet de feuilles avec le jet. Les branches à fruit sont bonnes ou mauvaises; les bonnes ont des yeux enflés, des moutons bien marqués et bien nourris, et une écorce vive : les mauvaises ont des yeux plats, écartés les uns des autres, ou bien elles sont extrêmement grosses, longues et droites, avec des yeux maigres et fort écartés; on appelle gourmandes ces dernières, il faut les couper. 2°. Il faut gouverner avec prudence les bonnes branches, et se garder de couper le bois qui est à côté et au-dessus de la petite branche à fruit. 3°. Il faut tailler avec économie, et tailler tantôt long, tantôt court : tailler *long*, c'est laisser dix ou douze pouces à une branche à bois; tailler *court*, c'est ne laisser à la branche que deux ou trois yeux. On taille *long* les arbres vigoureux; on taille *court* les arbres faibles, sur tout dans les premières années.

Greffer, ou *enter*, c'est planter une partie de quelque arbre qu'on estime, sur un autre qui déplaît. Par cette opération, on a la satisfaction de voir un mauvais arbre se changer en un bon, et un bon se changer en un arbre parfait. On appelle *sujet* ou *franc*, le sauva-

geon que l'on veut greffer ; et l'on appelle *greffe* ou *rouleau*, la branche de l'arbre dont on veut avoir de l'espèce : on appelle *écusson* la pièce enlevée sur l'écorce de cette branche ; cette pièce est en forme de triangle, et ce nom vient sans doute d'un écusson d'armoirie, avec lequel il y a quelque ressemblance. L'instrument dont on se sert pour greffer s'appelle *greffoir*; c'est un couteau pointu, à manche d'ivoire, dont le bout qui excède la lame, est aplati en forme d'une spatule de chirurgien. On peut *greffer* un arbre en tel endroit, autant de fois et à tel âge qu'on veut, pourvu qu'il ne soit ni trop jeune, ni trop vieux. Il est important de connaître quelle est la nature la plus convenable pour chaque greffe. Il y a sept manières de greffer ; la *greffe en fente*, la *greffe en couronne*, la *greffe en flûte*, la *greffe en écusson*, la *greffe à œil poussant*, la *greffe à œil dormant*, la *greffe par approche*.

Arroser ; c'est une opération absolument nécessaire pour les parterres, les jardins et les prairies. On arrose avec des eaux artificielles ou avec des eaux de rivière ou de fontaine, que l'on divise par des rigoles ou canaux : l'eau de rivière est préférable à toutes les eaux ; l'eau de puits et de fontaine nuit beaucoup à toutes les plantes, si elle n'a été auparavant reposée, échauffée au soleil et exposée long-temps à l'air.

Les *jachères* sont des terres qu'on laisse ordinairement reposer, comme nous l'avons déjà dit. Un bon économe doit laisser reposer tous les ans le quart ou le tiers de ses terres ; il épargne et se prépare des récoltes plus abondantes.

On appelle *landes*, des terres qui ne produisent que de la fougère, des bruyères, des joncs marins et autres broussailles ; il faut les brûler vers la fin de l'été. Les cendres de toutes ces mauvaises productions bonifient le terrain et empêchent le rejet des racines ; mais il faut mettre le feu avec prudence, et en suivre les effets, de crainte d'incendier les récoltes, ou les bois, ou les vignes.

Les *espaliers* sont des arbres fruitiers plantés le long des murailles d'un jardin ; les fruits difficiles à mûrir réussissent de cette manière ; tels sont les pêches et les poires de la première qualité. Les arbres les mieux exposés sont ceux qui sont au midi ; ceux au levant viennent après : on doit réserver l'exposition du midi pour tout ce qui mûrit difficilement ; l'aspect du couchant n'est pas mauvais ; celui du nord est le moins favorable. On plante les arbres en espaliers depuis le commencement de novembre jusqu'à la mi-mars pour les terres maigres ; en février et en mars dans les terres fortes, parce que l'humidité dont elles sont pleines pourrait altérer les jeunes plants pendant l'hiver. Si l'on veut transplanter des arbres, on doit choisir l'une ou l'autre de ces deux saisons, faisant attention principalement que la terre soit bien liée et rapprochée avec la main autour des racines dans toute sa longueur.

Les *contre-espaliers* sont des arbres plantés en ligne parallèle près de l'espalier. Il faut les palisser un an après qu'on les a plantés ; à mesure qu'ils croissent, on leur fait prendre la forme d'éventail. Il faut tailler les branches à fruit dans le haut, plus longues d'un pouce que les branches à bois ; il faut aussi mettre entre chaque arbre un gros pieu,

y attacher deux rangs de perches d'une égale distance, pour que les arbres soient bien palissés : on les arrête à la hauteur qu'on veut, et on coupe le haut tous les ans.

Les *COUCHES* se font avec du fumier de cheval et huit à neuf pouces de terreau; elles doivent être exposées au midi, hautes de quatre pieds et autant de large. Avec ces couches, on a, en toute saison, des légumes de toute espèce. On couvre les graines avec des cloches et des paillassons, élevés d'un pied, pour les garantir du grand froid.

On appelle *BOUTURES* les branches que l'on prend sur quelque arbre, arbuste ou plante; il faut les tailler en pied de biche, les faire tremper quelques jours dans l'eau, les planter ensuite en terre toute fraîche : la voie des boutures est plus prompte que celle des graines. La *marcotte* et l'*ente* sont des espèces de boutures. Pour leur faire reprendre facilement racine, il faut les planter aussitôt après qu'elles auront été coupées, donner de légers labours, ôter les mauvaises herbes, et laisser le petit arbre en cet état jusqu'à ce qu'il puisse être écussonné.

Les *MARCOTTES* sont de jeunes branches, belles, fortes et bien nourries, dont on fait choix pour marcotter une plante. Pour cette opération, il faut fendre une de ces branches par le milieu jusqu'auprès du nœud, avoir soin de tenir l'incision ouverte avec un petit morceau de bois, la coucher en terre, la couvrir de quelques pouces de terre, ou la faire rentrer dans un petit panier que l'on remplit de bonne terre et qu'il faut pendre à quelque branche. La *marcotte* ayant pris racine, il faut la couper, ensuite la transplanter, la bien couvrir de terre, l'arroser; elle devient alors une plante annuelle.

La *PÉPINIÈRE* est un lieu où l'on élève une multitude de jeunes plants destinés à remplacer les arbres morts ou ceux qu'il faut arracher. Les plants, comme nous l'avons déjà dit dans la Botanique (voyez *Botanique*), viennent les uns de pepin ou de noyau, qu'on appelle *arbres francs*, et qui ont besoin du secours de la *greffe*, parce qu'ils sont sauvages; les autres sont des rejetons appelés *boutures*, qu'on a détachés dans les bois sur des sauvageons; ceux-ci sont des plants dont les fruits sont âpres et de mauvais goût.

Il y a quatre sortes de pépinières : pépinière de semence et de fruits à pepin, pépinière de fruits à noyau, pépinière de plants champêtres, pépinière de plants enracinés. On élève aussi des arbres en mannequin comme en pleine terre.

Les *ARBRES A FRUIT* dont la culture demande le plus de soin, sont les cerisiers, les abricotiers, les pruniers, les pêchers, les pommiers et les poiriers, avec toutes leurs variétés. On distingue les fruits en fruits à noyau, comme prunes, cerises, pêches, abricots; en fruits à pepin, comme les fraises, framboises, groseilles, pommes, poires, etc.; en fruits d'hiver et fruits d'été : on mange les uns en hiver et les autres en été. Pour avoir de beaux fruits, il faut qu'ils soient greffés chacun selon son espèce; on ne doit les cueillir qu'au point de leur maturité. On connaît la maturité des fruits rouges à la couleur, et celle des pêches et des abricots, lorsqu'en les tâtant doucement auprès de la queue, ils obéissent

sous le pouce ; alors il faut les détacher de l'arbre, mais fort doucement : à l'égard du brugnon, de la pêche violette et du pavie, on ne doit les cueillir que lorsqu'ils se détachent d'eux-mêmes. On cueille les fruits d'automne et d'hiver vers le milieu de septembre, lorsque l'année a été chaude et sèche ; les poires d'hiver et les pommes, à mi-octobre, mais le bon-chrétien d'hiver, plus tard. En quelque saison qu'on cueille les fruits, il faut pour cela choisir de beaux jours, et faire ensorte que toutes les poires aient leur queue. Lorsque les fruits sont cueillis, on les porte à la *fruiterie*.

Nous avons emprunté aux meilleurs auteurs tout ce que nous avons dit sur l'Agriculture ; sur ce bel art dont toutes les connaissances deviennent de jour en jour plus sûres, et qui ne peuvent être trop répandues. Donner l'enseignement et le goût de cet art aux enfans, c'est fournir par la suite à nos campagnes des propriétaires empressés à protéger ou à diriger les opérations rustiques comme la première source des richesses des empires. L'Agriculture est un art qui a besoin d'étude, de réflexions et de règles, et qui veut toujours que le précepte soit joint à l'expérience. On a dit avec juste raison, que le véritable cultivateur, pour réussir, doit réunir trois choses importantes, le vouloir, le pouvoir et le savoir. Le *vouloir*, c'est-à-dire aimer l'Agriculture, se plaire à la perfectionner : le *pouvoir*, être en état de faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exploitation et l'amélioration des terres : le *savoir*, il faut que le vieux agriculteur, comme le jeune ami des champs, puisse avoir étudié à fond tout ce qui a rapport à la culture des terres, et qu'il se laisse guider par les bons conseils et particulièrement par l'*expérience*, qui est bien au-dessus du précepte, et qui sait mettre à profit, même les fautes que nous avons commises. En un mot, ce n'est point ordinairement à l'intempérie de l'air, ni aux années, qu'on doit attribuer la stérilité des terres, mais bien à la faute des agriculteurs et à la négligence des propriétaires. Heureux le pays où l'Agriculture est en vigueur, où elle est honorée, où les terres sont cultivées avec soin et les bestiaux multipliés ! Jeunes gens, aimez la campagne, protégez l'Agriculture, respectez les laboureurs, et si vos affaires domestiques vous le permettent dans un âge plus avancé, cultivez vous-mêmes vos champs, et veillez à leur culture !

Agriculture.

INSTRUMENS ARATOIRES.

Charrue. Semoir. Herse. Rouleau.

Bêche. Houe. Faulx. Faucille. Fléau. Van. Plantoir.

GREFFE.

En Approche. En Ecusson et en fente. En Couronne.

Bouture.

Marcottes.

TAILLE DES ARBRES.

En Espalier. En Tête. En Quenouille.

Abris des Plantes. Cloche.

Chassis.

Couche.

J. G. de St. Sauveur del.

DE L'ARCHITECTURE CIVILE.

L'ARCHITECTURE doit sa naissance à la nécessité où se trouva l'homme de s'abriter contre les injures de l'air. Les premiers édifices qu'il éleva se ressentirent de sa barbarie ; mais bientôt l'industrie venant à son secours, il apprit à perfectionner ce qu'il n'avait d'abord qu'ébauché. Les progrès de l'Architecture suivirent ceux des lumières de l'homme, et quelques siècles après la naissance de cet art, on vit s'élever ces édifices majestueux qui attestent encore le génie des Grecs et des Romains. Mais l'art ne parvint pas à ce degré de hauteur, sans avoir passé par de nombreux degrés intermédiaires, et les chefs-d'œuvre furent précédés par des ouvrages médiocres ; les monumens antiques l'attestent encore. La décadence de l'Architecture, dans les siècles qui succédèrent à sa splendeur, suivit la même marche, en rétrogradant ; à ces édifices pleins de grâce et de légéreté que construisaient les Grecs, succéda la lourde Architecture gothique : ces voûtes majestueuses, ces colonnes si élégantes, furent remplacées par des voûtes en ogive et par des piliers massifs. Cependant l'Art se releva encore une fois, et sur les ruines gothiques on vit s'élever des édifices dignes des Anciens. Le siècle de Louis XIV fut en France l'époque principale de cette nouvelle splendeur ; en Italie, la renaissance de l'Architecture avait déjà depuis long-temps produit des miracles, et le siècle de Léon X, qui précédait celui de Louis XIV, avait déjà vu s'élever le magnifique temple de Saint Pierre. Aujourd'hui l'Architecture, ramenée à ses vrais principes, nous promet encore des chefs-d'œuvre ; et si le génie des Architectes marche de front avec les lumières du siècle, nos monumens effaceront ceux des Grecs.

DES ORDRES DE L'ARCHITECTURE.

L'Architecture emprunta un caractère particulier chez chacun des peuples qui la cultivèrent : les Doriens inventèrent l'ordre appelé de leur nom, *dorique ;* l'ordre *ionique* est dû à l'Ionie ; et l'ordre *corinthien*, le chef-d'œuvre de l'Architecture, appartient à Corinthe. L'Italie inventa aussi l'ordre *toscan* et le *composite.*

Premier Tableau de l'Architecture civile, représentant : les *cinq Ordres*, l'*Ordre toscan*, l'*Ordre rustique*, l'*Entablement dorique*, la *Base dorique*, le *Chapiteau ionique*, le *Chapiteau corynthien*, une *Console*, une *Caryatide*, un *Fronton*, une *Voûte*, un *Pont.*

Un Ordre est composé de deux parties au moins : la *colonne* et l'*entablement*, et de quatre parties, lorsqu'au-dessous de la colonne il y a un *piédestal*, et au-dessus de l'entablement un *acrotère* ou petit piédestal.

La *colonne* est composée, 1° de la *base* qui repose sur le piédestal, s'il y en a un; 2° du *fût* ou tige; 3° du *chapiteau.*

L'*entablement* est aussi composé de trois parties; l'*architrave*, la *frise* et la *corniche.*

Le *piédestal* est composé de sa *base*, du *dez* et de sa *corniche.*

L'ORDRE TOSCAN est le plus simple de tous les ordres : on l'emploie rarement dans les édifices qui doivent unir la majesté, la richesse et l'élégance : ses proportions sont lourdes et massives. Le fût a sept diamètres de hauteur : le chapiteau et l'entablement n'ont que peu de moulures et point d'ornemens. Le fût de la colonne Toscane n'est jamais cannelé. Dans l'Ordre toscan comme dans les autres Ordres, la colonne diminue de grosseur vers le haut.

L'ORDRE DORIQUE. Sa colonne a huit diamètres; son chapiteau et sa base sont plus riches de moulures que la colonne toscane. Sa frise est enrichie de *triglyphes* et de *métopes.* Cet Ordre, beaucoup plus noble que le Toscan, s'emploie dans les édifices dont le caractère doit être la force.

L'ORDRE IONIQUE. Cet Ordre tient le milieu entre la solidité et la délicatesse. Sa colonne a neuf diamètres de hauteur, y compris sa base et son chapiteau. Le caractère distinctif de l'Ordre ionique, sont les *volutes* qui ornent son chapiteau. Sa corniche est chargée de denticules, et son fût est ordinairement cannelé de vingt-quatre cannelures. L'élégante simplicité de cet Ordre a engagé beaucoup d'architectes à l'employer.

L'ORDRE CORINTHIEN. On prétend que l'invention de cet Ordre est due au hasard. Une jeune fille étant morte, sa nourrice mit sur son tombeau un panier qui contenait ses offrandes; et pour le garantir de la pluie, elle le couvrit d'une tuile : une racine d'acanthe placée sous le panier venant à pousser, il se trouva environné de feuilles, qui l'entouraient avec tant de grâce, que le sculpteur *Callimachus* en conçut l'idée du chapiteau corinthien. Les proportions de cet Ordre sont celles de l'Ordre ionique.

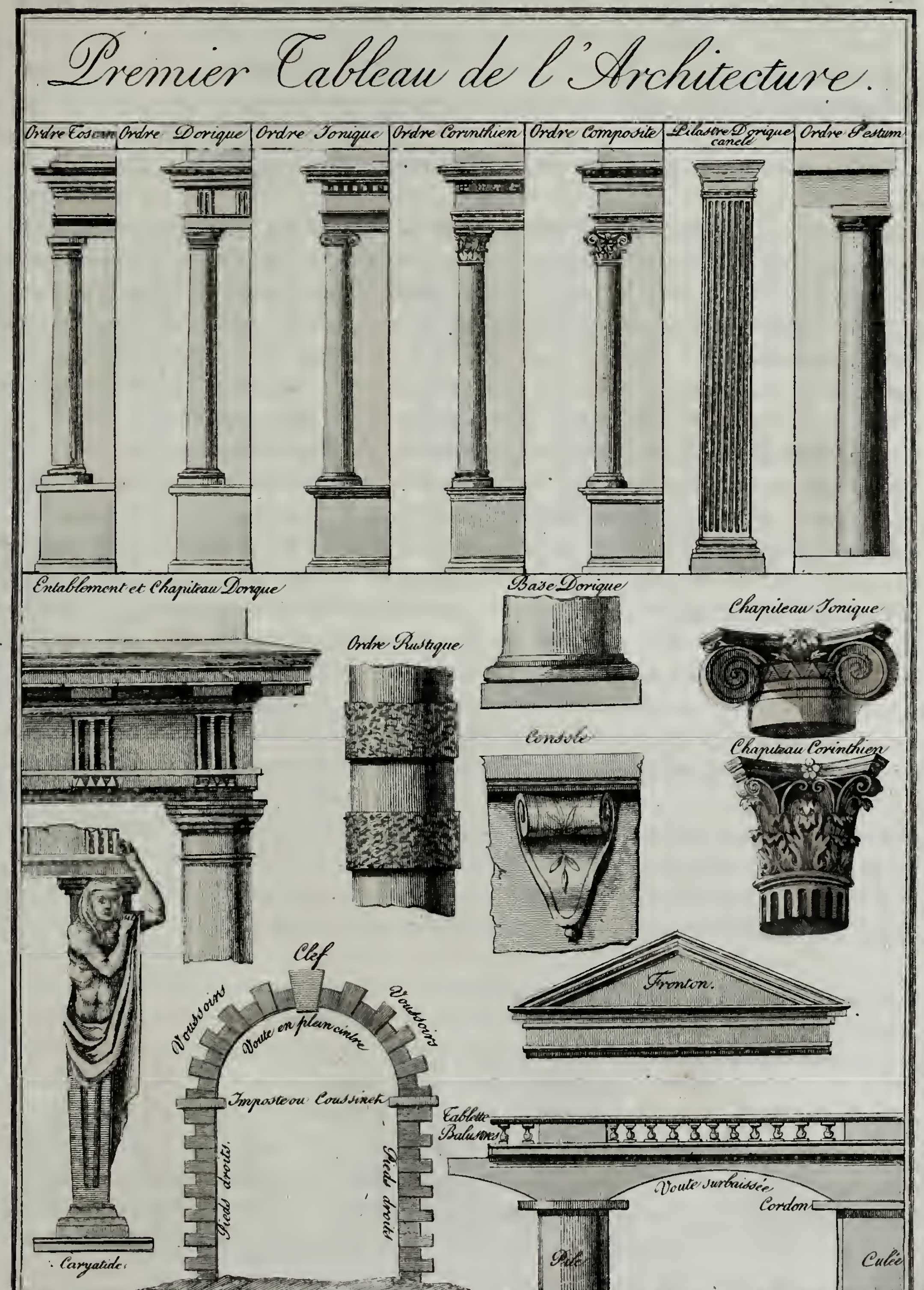
L'Ordre corinthien est, sans contredit, le plus magnifique des Ordres : il a été employé dans les plus beaux monumens antiques. Sa grace, sa noblesse, son élégance et sa richesse, en font le chef-d'œuvre de l'Architecture.

L'ORDRE COMPOSITE, dont l'invention est due aux Romains, diffère de l'Ordre corinthien par ses volutes, qu'il a empruntées de l'Ordre ionique. Sa hauteur est de dix diamètres. L'Ordre composite est inférieur en beauté au corinthien; et les grands architectes l'ont employé beaucoup plus rarement.

LE PILASTRE. On appelle *Pilastre* un pilier quarré, qui fait l'office d'une colonne, et qui en a les mesures; la base et le chapiteau suivent l'ordre dont il emprunte le nom et les ornemens : ainsi il y a des *Pilastres doriques*, *ioniques*, *corinthiens*, etc. Il y a des Pilastres isolés, d'autres travaillés dans le mur, n'en sortent que du tiers ou du quart de leur épaisseur.

L'ORDRE PESTON. Cette espèce de pilier, qui mérite à peine le nom d'Ordre, n'a point de base; son chapiteau est de la plus grande simplicité : on ne l'emploie que dans les édifices qui ne demandent aucune élégance, tels que des corps-de-garde.

Premier Tableau de l'Architecture.



J. G. de S.t Sauveur del



L'ORDRE RUSTIQUÉ. Son fût est formé par des tambours placés à une certaine distance les uns des autres, sillonnés en tout sens et parsemés d'inégalités.

BASE ET ENTABLEMENT DORIQUE. La *Base dorique* ou *attique* est la plus parfaite des bases ; on l'emploie souvent dans les autres Ordres : elle est composée d'une *plinthe*, d'un *tore*, d'un *listel* et d'un *filet.*

Les principales moulures du Chapiteau dorique, sont l'*Astragale*, la *Gorge*, l'*Ove* et la *Tailloir.*

L'*Entablement dorique* est, comme les Entablemens des autres ordres, divisé en *architrave*, en *frise* et en *corniche*. L'*architrave* est une des parties de l'Entablement qui représente une poutre ; elle porte immédiatement sur le chapiteau des colonnes. L'architrave est différent selon les ordres : au toscan il n'a qu'une bande couronnée d'un filet ; deux au dorique et au composite ; l'ionique et le corinthien ont trois bandes. La *frise* est une partie considérable de l'Entablement, elle sépare l'architrave de la corniche. Les frises sont souvent ornées de bas-reliefs ; dans l'ordre dorique, elles sont enrichies de *triglyphes* et de *métopes*. Les *triglyphes* sont des bossages carrés longs, qui imitent assez bien les bouts de plusieurs poutres qui porteraient sur l'architrave ; ils sont ornés de trois cannelures. Le métope est l'intervalle carré qui sépare deux triglyphes ; on sculpte souvent, dans cet espace, des têtes de bœuf, des vases, etc. La *corniche* est un ornement en saillie, que l'on place au-dessus de la frise, et qui couronne les grands ouvrages d'Architecture. La corniche a un but d'utilité très-marqué ; c'est de préserver, par sa saillie, les paremens d'un mur de la pluie. La corniche dorique est ornée de *denticules*, espèces de saillies en forme de bouts de poutres qui s'avancent au-dessus du triglyphe, et semblent soutenues par lui.

LE CHAPITEAU IONIQUE. Il est remarquable par ses volutes, qui sont au nombre de quatre. Elles représentent une espèce d'écorce d'arbre tournée en spirale par ses extrémités, et posée entre l'abaque et l'échine, comme si on avait craint que le poids de l'entablement n'endommageât la colonne.

LE CHAPITEAU CORINTHIEN. Il est, comme nous l'avons dit, entouré de feuilles d'acanthe ; il est orné de huit grandes et de huit petites volutes, que l'on nomme *Hélices.*

CARYATIDES. Ce sont des figures sculptées, qui servent à remplacer les colonnes, en supportant le poids d'une voûte, d'un entablement, etc. C'est ordinairement des figures d'esclaves ou de captifs.

LE FRONTON. C'est un ornement d'Architecture, quelquefois rond, plus souvent triangulaire, que l'on met au-dessus d'une fenêtre, d'une porte, le long d'une façade, pour couronner une ordonnance. Le champ ou panneau du milieu se nomme *tympan ;* on y sculpte le plus souvent des bas-reliefs ou des inscriptions.

VOUTES. On distingue plusieurs espèces de Voûtes. La Voûte en *plein cintre*, c'est celle qui est la plus parfaite ; elle a la forme d'un demi-cercle ; elle repose sur des *pied-droits*, dont elle est séparée par *l'imposte* ou *coussinet*, espèce de cordon de pierre. Les pierres taillées qui composent une Voûte, se nomment *voussoirs ;* celle qui se trouve au sommet de la Voûte se nomme *clef.*

PONT. Un Pont est composé d'arches formées par des voûtes en plein cintre ou *surbaissées.* La *voûte surbaissée* est celle dont la courbure est beaucoup moindre que celle d'une voûte en plein cintre. La voûte d'un Pont est soutenue sur les *piles.* Les *culées* du Pont sont deux massifs de maçonnerie qui remplacent les piles aux deux extrémités du Pont.

Second Tableau de l'Architecture civile.

MAISON PARTICULIÈRE. Nous nous abstiendrons d'entrer dans les détails relatifs à la construction des Maisons, puisque ces détails semblent être du domaine des gens de l'art; nous nous bornerons à décrire les diverses parties d'un bâtiment et leur destination.

Dehors.

La *porte cochère* ou *grande porte.* C'est celle par où on entre dans toute l'enceinte. Elle est souvent accompagnée de pilastres ou de colonnes. La loge du Concierge en doit être peu éloignée.

Le *corps-de-logis* se présente en face au fond de la cour. Ses façades sont rarement toutes unies : l'uniformité est interrompue par deux *avant-corps* aux deux bouts, et souvent un troisième au milieu. Ces avant-corps sont des saillies peu considérables. Lorsque les deux avant-corps des extrémités sont très-saillans, et ont leurs toits séparés du reste, ils prennent le nom de *Pavillons.*

La *porte d'entrée* du bâtiment doit être au milieu de l'avant-corps du centre : ordinairement on y arrive par un *perron* de quelques marches.

Les *toits* se construisent d'une multitude de manières différentes. Les principales sont : en *triangle,* lorsque les côtés du toit avec sa base forment un triangle. — En *mansarde* ou brisés dans le milieu de leur hauteur : la partie inférieure à peu près perpendiculaire et le haut presque plat. L'invention en est due au célèbre Mansard, architecte. = A l'*Italienne.* Ils sont presque plats et entourés d'une attaque ou d'une balustrade qui règne tout autour. — En *terrasse.* Ils sont plats, couverts en plomb et entourés, comme les précédens, d'une balustre; on y ménage quelques rigoles pour l'écoulement des eaux. — Les *combles ronds* se font en dôme. — A l'*impériale*, ils sont arrondis et relevés en pointe.

Les *guérites* ou *belvédères* surmontent le haut des toits. C'est une petite pièce quarrée, ayant des jours des quatre côtés. Elle sert à découvrir au loin la vue des campagnes.

Dedans.

Les *caves* sont toujours voûtées ; quelquefois il y a double étage de caves. — Les *demi-souterrains* se pratiquaient lorsqu'on bâtit sur un terrain en pente : du côté le plus bas on construit un étage de plus : cet étage est au-dessous du niveau du terrain, du côté opposé.

Le *Vestibule* est la première pièce qu'on trouve en entrant dans le bâtiment ; elle ne sert que de passage pour communiquer à toutes les autres. Le vestibule traverse quelquefois toute la largeur du bâtiment, et sert à passer de la cour au jardin.

Le *grand escalier*. Il est en face du grand vestibule ou à un de ses côtés. Il monte jusqu'au dernier étage, ou bien il cesse au premier, et un escalier dérobé conduit jusqu'au haut. La forme des escaliers varie à l'infini : les uns, en *limaçon* ou à *vis*, tournent autour d'un *noyau;* d'autres sont à jour au milieu, et tournent tout autour de la *cage* ou murs qui les enferment; ce sont les plus communs. Il en est qui se divisent en deux branches ; d'autres forment deux ou même quatre escaliers distincts et séparés, mais entrelacés l'un dans l'autre ; tels sont ceux de la Halle au Blé de Paris et du Château de Chambor, bâti par François premier.

L'*anti-chambre* est la première pièce où l'on entre, ensuite est ordinairement la *salle à manger*, puis le *sallon de compagnie*, la *chambre à coucher*, les *cabinets* et les *garde-robes* forment le reste d'un appartement.

COLONNADE DORIQUE. Un des plus nobles ornemens de l'Architecture est sans contredit les colonnes : placées à l'extérieur d'un édifice, elles lui donnent un aspect aussi noble qu'imposant. Si elles règnent tout le long d'une façade, en supportant un entablement et formant ainsi une galerie, elles constituent ce qu'on appelle un *péristyle ;* mais un de leurs principaux usages à l'extérieur, est de soutenir le fronton qui couronne ordinairement l'entrée principale d'un édifice. C'est surtout dans cette partie que le génie d'un architecte cherche à se déployer : c'est aussi celle qui se présente d'abord à la vue, et qui forme la principale décoration d'un édifice : de la beauté des proportions des parties qui la composent, résulte un effet majestueux et admirable.

LE PANTHÉON ou ROTONDE. Cet édifice bâti sous Auguste, par Agrippa son gendre, fut consacré à tous les dieux. C'est un des temples les plus célèbres de Rome, et celui, peut-être, que la main du temps a le plus épargné. Mais il a été dépouillé de la plupart de ses ornemens, et surtout des excellentes statues qu'il contenait, et on en a fait une église. Ce bâtiment, de forme ronde, a 158 pieds de diamètre : il est sans piliers, sans fenêtres, et ne reçoit de jour que par une ouverture pratiquée au milieu de la voûte. Tout ce temple est d'ordre corinthien. La beauté de toutes ses parties, la noblesse de son ensemble, en font un des plus beaux morceaux d'Architecture de l'antiquité.

ARC DE TRIOMPHE. Parmi les différentes espèces de monumens élevés pour éterniser la gloire des grands hommes, on remarque surtout l'*Arc de triomphe*. On donne ce nom à un édifice en forme d'arcade, enrichi de colonnes et de sculptures. Les dimensions de l'ouverture de l'Arc, doivent être telles, qu'elles puissent livrer passage à une armée triomphante, puisque c'est sa principale destination. Sa masse doit être noble et imposante ; toutes ses décorations, tous ses bas-reliefs doivent rappeler la gloire du triomphateur. Un des Arcs de triomphe modernes qui parut rassembler toutes ces conditions, fut celui élevé en 1660, pour l'entrée de Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, à la Barrière du Trône

à Paris, par le célèbre Perrault. On regrette que ce magnifique monument n'ait pas été construit d'une manière durable, et qu'un des chefs-d'œuvre de l'Architecture n'ait été bâti qu'en bois et en toile peinte, tandis que tant de productions médiocres, construites d'une manière durable, reçoivent pour ainsi dire le sceau de l'immortalité sans l'avoir mérité.

Parmi les Arcs de triomphe de l'ancienne Rome, on remarque surtout celui de Titus. La beauté de ses bas-reliefs et la noblesse de sa composition le placent au premier rang.

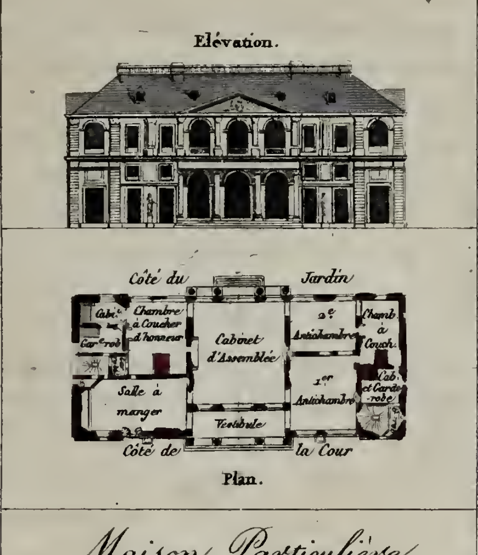
C'est ici le lieu de dire un mot des différentes espèces de monumens élevés soit à la gloire d'un homme, soit pour perpétuer le souvenir d'un fait, soit pour la décoration d'un lieu public. Parmi ces monumens on distingue d'abord les *colonnes triomphales*; on appelle ainsi une colonne ordinairement isolée dans le milieu d'une place publique; ses dimensions doivent être colossales : sa surface est souvent ornée de bas-reliefs relatifs aux faits militaires de ceux en l'honneur desquels elle a été élevée : telle est la fameuse colonne Trajane, un des plus beaux monumens de l'antiquité, ou la colonne nouvellement érigée à la gloire de la Grande-Armée, sur la place Vendôme à Paris. La *colonne murale* est destinée à éterniser la gloire acquise par la prise d'une ville, d'une forteresse; ses ornemens sont relatifs à sa destination. La *colonne rostrale*, ornée de proues de galères, sert à illustrer une victoire navale.

L'*obélisque* est une pyramide mince et alongée; on lui donne aussi le nom d'*aiguille* : l'invention en est due aux premiers rois d'Egypte. Ces édifices, taillés dans un seul bloc de granit, étaient chargés d'hiéroglyphes. Celui que Sixte V fit déterrer du grand cirque à Rome, où il était enfoui depuis plusieurs siècles, et élever sur une des places de Rome, a quatre-vingt-huit pieds de hauteur sans compter sa base.

Deuxieme Tableau de l'Architecture.



Portique Dorique.



Maison Particulière.




Arc de Triomphe.



La Rotonde.

J. G. de S.t Sauveur del.

DE L'ARCHITECTURE MILITAIRE,

ou FORTIFICATION.

La Fortification est une des principales parties de l'Art militaire ; c'est l'art de disposer toutes les parties de l'enceinte d'une place, ou de tout autre lieu, de manière que ceux qui s'y trouvent renfermés puissent résister et se défendre avec avantage, contre des forces supérieures qui voudraient s'en emparer. Tous les lieux sont susceptibles d'être fortifiés, mais ceux où la Nature a opposé à l'ennemi des obstacles naturels, présentent infiniment plus d'avantages : telle est une place située sur le sommet d'une montagne escarpée, ou entourée de marais inaccessibles ; ces obstacles se nomment *Fortifications naturelles ;* et ceux que l'art y ajoute, sont des *Fortifications artificielles.* Celles-ci se divisent en *Fortification durable* et *Fortification passagère.* La première s'emploie dans les places qu'on veut mettre en état de résister en tout temps à l'ennemi. La seconde a seulement lieu en campagne ; elle consiste dans les différens ouvrages que l'on établit pour se retrancher et fortifier un camp, un pont, etc., ou dans les petits forts que l'on élève dans la campagne.

Premier Tableau de la Fortification, représentant : un *Fort pentagone*, la *Coupe du fort pentagone*, l'*Ouvrage à corne*, l'*Ouvrage à couronne*, les *Tenailles simples et flanquées*, le *Profil d'un rempart*, la *Contregarde.*

Les Fortifications d'une place sont toujours composées d'un *rempart*, d'un *fossé* et d'un *chemin couvert.* (*Voyez le Fort pentagone et sa coupe*). Le rempart est une levée de terre qui entoure la place de tous côtés, et dont l'objet est de couvrir par sa hauteur les parties les plus essentielles de la place, et d'élever ceux qui la défendent, de manière qu'ils puissent dominer sur les travaux de l'ennemi. Le rempart a des parties saillantes que l'on nomme *bastions.* Les bastions sont joints par des *courtines.* Les deux *faces extérieures* des bastions tiennent aux courtines par deux lignes nommées *flancs.*

La pente des terres du côté de la ville se nomme *talud intérieur.* La face extérieure du rempart est ordinairement soutenue par une muraille qui prend le nom de *revêtement.* Sur le haut du rempart, sur son bord extérieur, son élève une masse de terre d'environ dix-huit pieds d'épaisseur sur sept à huit pieds de haut : on la nomme *Parapet ;* elle est coupée de distance en distance, par des ouvertures nommées *embrasures.* Le parapet sert à garantir le soldat des atteintes de l'ennemi. Au pied du parapet est une espèce de degré que l'on nomme *banquette ;* elle sert à élever les travailleurs au-dessus du

parapet. On nomme *terreplein* le dessus du rempart, sur lequel sont placés les hommes et les machines destinés à défendre la place.

Le fossé est une espèce de creux que l'on pratique au pied du rempart du côté de la campagne, et qui entoure ordinairement la place. Son utilité est d'arrêter l'ennemi par la difficulté qu'il aurait à le passer. Les fossés sont secs ou pleins d'eau ; lorsqu'il est sec on pratique souvent dans son milieu un second petit fossé nommé *cuvette*, il sert à l'écoulement des eaux. Le revêtement du côté extérieur se nomme *contrescarpe.*

Le *chemin couvert* est situé immédiatement après le fossé ; c'est un espace de cinq à six toises de large, couvert par une élévation de terre de sept à huit pieds de hauteur, qui lui sert de parapet, et qui va se perdre en pente dans la campagne. Cette pente se nomme le *glacis.* Le chemin couvert sert à éloigner l'ennemi de la place, et à empêcher l'approche du fossé. Au pied intérieur du parapet du chemin couvert, règne une banquette qui sert au même usage que celle du rempart.

On distingue les places régulières selon le nombre de bastions qu'elles ont : ainsi on dit un fort *tétragone*, *pentagone*, *hexagone*, etc., selon qu'il a quatre, cinq ou six bastions. Les places irrégulières sont celles dont les Fortifications sont irrégulières, soit parce que l'on a voulu profiter des avantages que présentait la nature du lieu, soit parce que des obstacles naturels aient empêché de suivre un plan régulier.

OUVRAGE A CORNE. On appelle ainsi une courtine et deux demi-bastions qui avancent dans la campagne, et qui se joignent aux fossés de la place par deux longs côtés.

DEMI-LUNE. C'est un ouvrage triangulaire construit vis-à-vis les courtines.

OUVRAGE A COURONNE. Cet ouvrage est composé de deux fronts de Fortifications qui avancent dans la campagne.

TENAILLE, ouvrage qui se construit dans le fossé, vis-à-vis les courtines, elle porte en tête un angle rentrant. On appelle *tenaille flanquée*, celle qui a des flancs, et *tenaille simple*, celle qui n'en a point.

DEUXIÈME TABLEAU DE LA FORTIFICATION, représentant : une *Porte de ville*, une *Herse*, les *Orgues*, la *Guérite*, des *Embrasures*, le *Rempart-fraisé*, les *Palissades*, les *Contre-forts*, les *Chevaux-de-frise*, la *Barrière hérissée*, le *Sac-à-terre*, le *Gabion*, le *Hérisson*, le *Chandelier*, le *Fourneau à boulets rouges*, le *Boulet ramé*, la *Grenade*, la *Bombe*, le *Mortier*, le *Pont flottant*, le *Pont de bateaux.*

PORTE DE VILLE. On place ordinairement la porte d'une ville au milieu de la courtine ; on y arrive, en traversant le fossé par un *pont-levis.* La partie du pont qui ne se lève point, et qui est opposée à la porte, se nomme *pont dormant.*

LA HERSE et les ORGUES. La *herse* est un grillage de bois ou de fer, que l'on suspendait autrefois sous le milieu des portes de ville, et que l'on faisait tomber pour boucher promptement la porte en cas de surprise. Aujourd'hui *les orgues* ont remplacé la herse : ce sont des pièces de bois suspendues à un moulinet ; on les fait également tomber.

GUÉRITE. C'est une espèce de petite tour que l'on construit sur les angles flanqués et sur les angles de l'épaule du bastion.

EMBRASURES. Ce sont, comme nous l'avons déjà dit, des ouvertures faites dans le parapet ; elles servent à tirer le canon. Le massif qui sépare deux embrasures se nomme *Merlon*.

LE REMPART FRAISÉ. Lorsqu'un rempart n'est point revêtu, et qu'en conséquence, pour prévenir l'éboulement des terres, on lui donne plus de talus, on y plante des pièces de bois pointues, que l'on incline un peu vers le fond du fossé, pour prévenir l'escalade de l'ennemi.

PALISSADES. Pièces de bois de sept à huit pieds de hauteur, que l'on enfonce en terre, sur la banquette du chemin couvert.

CONTRE-FORTS. Ce sont des solides de maçonnerie élevés de distance en distance, pour soutenir le mur du revêtement. La *contre-mine* est une galerie souterraine construite au pied du rempart, pour découvrir les mines que les ennemis chercheraient à établir sous le rempart.

CHEVAL DE FRISE. Pièce de bois traversée en tous sens, par des pieux aigus ; on s'en sert pour boucher des passages.

BARRIÈRE HÉRISSÉE. Elle sert à peu près aux mêmes usages que le cheval de frise. Elle tourne horizontalement sur un support enfoncé en terre, pour livrer passage.

SAC-A-TERRE, GABION. On se sert du *sac-à-terre* pour faire des espèces de créneaux sur le parapet. Le *gabion*, qui est un panier rempli de terre, sert aux mêmes usages.

HÉRISSON. C'est un assemblage de madriers, hérissé de pointes de fer pour arrêter la cavalerie ennemie.

CHAUSSE-TRAPE. Petite pièce de fer, garnie de quatre pointes, disposées de telle manière, que de quelle façon qu'on la jette, elle présente toujours une pointe en l'air ; on la sème dans les chemins pour arrêter la cavalerie.

CHANDELIER. Assemblage de pieux, qui servent à soutenir les fascines dont on se sert pour empêcher que l'ennemi ne voie ce qu'on fait derrière.

FOURNEAU A BOULETS ROUGES. Ce fourneau est employé à rougir les boulets avec lesquels on bombarde une ville assiégée. Il est de ces fourneaux montés sur des roues.

BOULETS RAMÉS. On appelle ainsi deux portions de boulets jointes ensemble par une traverse. Ces boulets s'emploient principalement sur mer, et ils causent beaucoup de ravages en coupant les manœuvres des vaisseaux.

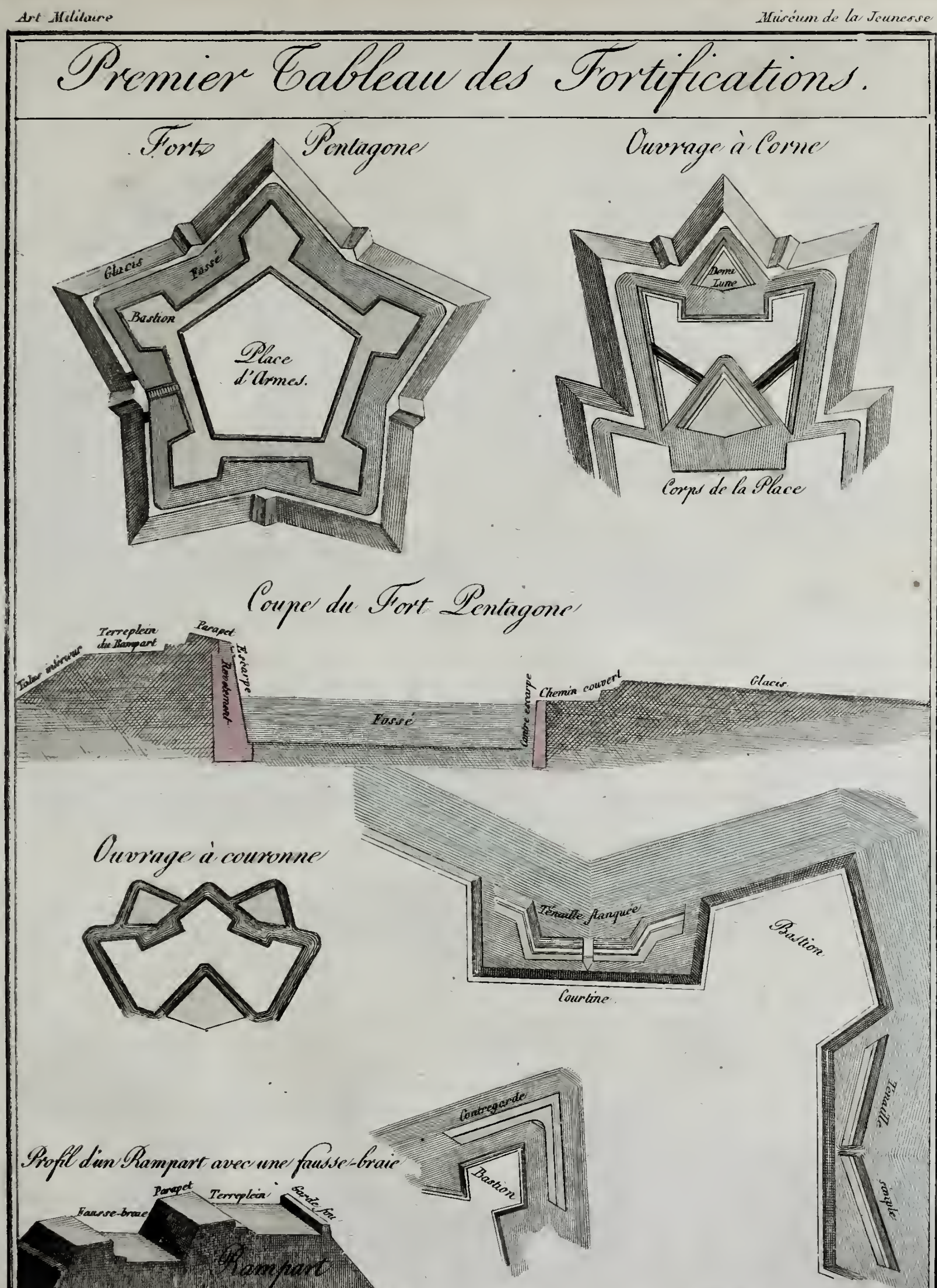
GRENADE. Petite bombe que l'on jette à la main.

BOMBE, MORTIER. La bombe est un boulet creux rempli d'une certaine quantité de

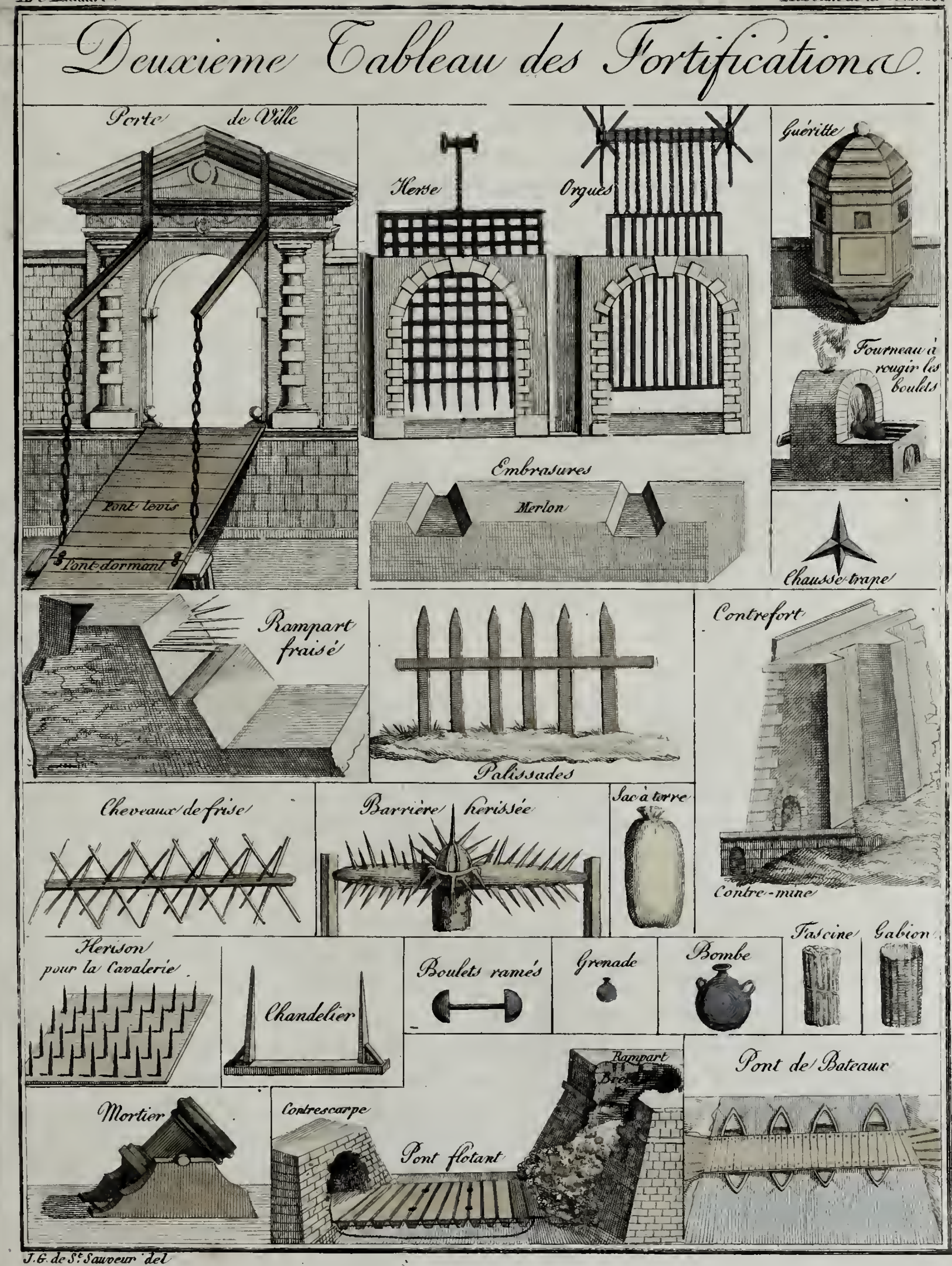
poudre et garni d'une mèche. Lorsque le feu de la mèche est parvenu à la poudre, la bombe éclate avec fracas. On lance les bombes par le moyen *du mortier*, espèce de canon très-court et très-évasé.

PONT FLOTTANT. Lorsque à l'aide du canon, ou par les mines que l'on a pratiquées sous le rempart, on est parvenu à faire une *brèche* au rempart, on traverse le fossé pour y parvenir et l'escalader, au moyen d'un pont flottant. C'est très-souvent un assemblage de caisses formées par des planches bien jointes.

PONT DE BATEAUX. On établit des ponts de bateaux sur certaines rivières où la crue des eaux trop forte emporterait un pont ordinaire. Ces ponts, qui peuvent être établis en peu de temps, servent à passer une rivière ou un fleuve à la vue de l'ennemi.



J. G. de St. Sauveur del.



J.G. de St. Sauveur del

DE LA PHYSIQUE GÉNÉRALE.

Cette science partage avec la Chimie et l'Histoire naturelle la connaissance de l'univers; elle a pour objet l'étude des phénomènes de la nature; elle nous fait connaître les lois qui régissent l'exercice des propriétés des corps; elle nous apprend l'existence des fluides invisibles qui nous environnent : rien n'échappe au physicien, tout paraît être de son domaine; tantôt il semble commander à la foudre qu'il dirige à son gré, en nous mettant à l'abri de ses effrayans ravages; tantôt, avec un *prisme*, il décompose la lumière en sept couleurs, et nous apprend, ce que jamais nos sens nous eussent indiqué, que la lumière est un *corps*. — Par la *machine pneumatique*, il nous instruit sur les propriétés du fluide que nous respirons. — Le *baromètre* à la main, il nous fera connaître son degré de densité, et comme cette densité varie en raison de la hauteur de l'atmosphère : il saura mesurer la hauteur des montagnes les plus élevées, et la profondeur des précipices qui couvrent la surface du globe. — D'autres fluides invisibles sont encore soumis à ses expériences; le *magnétisme*, qui dirige constamment l'aiguille aimantée vers le nord, et qui, par une attraction particulière, attire le fer; — le fluide *galvanique*, qui se rapproche tellement du fluide électrique, qu'il semble n'en être qu'une modification, et enfin le *calorique* et la *lumière*, que le vulgaire ne connaît que par leurs effets.

Lorsque le physicien examine les propriétés générales des corps, il en distingue quatre principales, qui sont l'étendue, la mobilité, l'impénétrabilité et la divisibilité. L'étude de ces propriétés est du ressort de la Physique; mais ce qui a le plus exercé les physiciens, c'est la pesanteur que l'on est convenu d'appeler *attraction* : relativement à la terre, c'est la tendance qu'ont tous les corps situés à sa surface, vers son centre : mais combien l'ame de l'observateur doit s'élever, lorsqu'il embrasse l'univers entier, et qu'il voit tous les corps célestes graviter les uns sur les autres en raison de leurs masses. C'est au génie de *Newton* que nous devons la sublime théorie de la gravitation universelle.

Cette science devient surtout intéressante pour le philosophe et l'homme philantrope, lorsqu'elle dévoile aux yeux du vulgaire ce prétendu merveilleux dont quelques charlatans entourent leurs opérations : la vraie Physique nous met à même d'apprécier à leur juste valeur, cette *baguette divinatoire*, dont si long-temps on amusa des hommes, même sensés, et qui, dans les mains d'un jongleur, ne prouve que son adresse, ainsi que le *mesmérisme*, qui fit jadis tant de bruit. On peut ranger dans la même classe la prétendue *fille invisible*, et une infinité d'autres jongleries; le voile tombe aux yeux du Physicien, qui voit la main de l'homme où le vulgaire croit voir le merveilleux.

C'est en comparant la pesanteur des fluides aériformes, que des hommes de génie nous

ont acquis le domaine des airs : ils savaient que le *gaz*, que l'on appelle *hydrogène*, est beaucoup plus léger que l'air atmosphérique, et qu'une vaste enveloppe d'une étoffe légère qui en serait remplie, devrait s'élever au-delà de la région des nuages.

C'est encore la Physique qui nous donne les moyens d'aller dans les entrailles de la terre arracher les métaux que le luxe, les arts et la guerre nous ont rendus nécessaires. Par son moyen on parvient à purifier l'air des mines profondes, et l'on peut aisément construire ces pompes qui servent à épuiser les eaux qui bientôt envahiraient le travail de plusieurs années.

La Physique a aussi porté quelque lumière dans l'anatomie et la physiologie; enfin il n'est presqu'aucun art qui n'en soit tributaire. L'optique et la mécanique font aussi partie de cette science : nous en parlerons ailleurs.

Nous avons déjà dit que le Physicien semblait commander la foudre ; effectivement il savait que les métaux attiraient le fluide électrique, et qu'une barre de fer ou de cuivre, lorsqu'elle est terminée en pointe, jouit éminemment de cette propriété. Érigée sur le comble d'un édifice, et communiquant par des verges de fer jointes bout à bout, avec la terre, qui est le grand réservoir du fluide électrique, elle sert de conducteur à la foudre qui va s'y perdre. Quelques physiciens ont osé faire descendre sur la terre le fluide électrique des nuages, en se servant de plusieurs moyens, et entr'autres, d'un fil de métal prolongé le long de la corde d'un cerf-volant qu'ils enlevaient; mais trop souvent de funestes accidens résultèrent de ces expériences : l'infortuné *Richmann*, professeur à Saint-Pétersbourg, frappé par la foudre, perdit la vie à côté de l'appareil qu'il avait imaginé. Mais les physiciens avaient d'autres moyens de se rendre maîtres de ce fluide redoutable : la machine électrique les offre, et présente en petit les phénomènes de la foudre.

Bornons ici ce coup-d'œil rapide, et citons les noms des grands hommes qui illustrèrent cette belle science, et la portèrent au point de perfection où elle est parvenue aujourd'hui. Les noms d'*Aristote*, d'*Epicure*, de *Démocrite* et de *Pline* se présentent d'abord : Aristote fut en quelque sorte le fondateur de la Physique ; ce furent les Arabes qui nous transmirent ses écrits, et long-temps ses principes furent seuls professés. *Descartes* parut, ce vaste génie conçut une nouvelle théorie de l'univers : son système fut généralement adopté ; mais le célèbre *Newton* seul osa lutter avec lui, et son système des attractions l'emporta sur le cartésianisme : c'est à ce grand homme que nous devons la connaissance de la décomposition de la lumière. *Bacon*, *Otto de Guerike*, *Boïle*, *Hughens*, *Leibnitz*, *Musschembrock*, *Bernouilli*, *Nollet*, *Franklin*, *Brisson*, et une multitude d'autres savans contribuèrent aux progrès de cette science, qui fait la consolation de tous ceux qui se livrent à son étude.

TABLEAU représentant DIVERS INSTRUMENS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE, la *Machine électrique*, l'*Électromètre*, l'*Excitateur*, le *Vase électrique*, le *Paratonnerre*, la *Pile galvanique*, la *Machine pneumatique*, l'*Eolipyle*, le *Briquet à compression d'air*, le *Thermomètre*, la *Pompe aspirante*, la *Pompe foulante*, la *Pompe mixte*, le *Pèse-liqueur*, le *Siphon*, le *Jet d'eau*, le *Baromètre*, l'*Hygromètre*, l'*Aérostat*, l'*Aimant*, la *Baguette divinatoire*.

LA MACHINE ÉLECTRIQUE. Elle est composée d'un plateau d'un verre épais, traversé dans son centre par une manivelle; on le fait tourner avec rapidité, et son frottement contre quatre coussinets dégage le fluide électrique, qui est attiré par des pointes de métal situées horizontalement et à une petite distance du plateau; il se répand sur la surface d'un cylindre de cuivre où il s'amasse : ce cylindre est isolé, c'est-à-dire, soutenu par des colonnes de verre qui s'opposent à la dispersion du fluide. Si on approche de ce cylindre un corps conducteur du fluide, par exemple le doigt, il en sort avec bruit une étincelle, et l'on éprouve une commotion plus ou moins grande : il est de ces commotions si fortes, qu'elles peuvent tuer un oiseau.

ÉLECTROMÈTRE. C'est un petit cylindre de cuivre, de trois pouces de longueur, et divisé en trente-six lignes : il est terminé d'un côté par une petite boule de six lignes de diamètre, et de l'autre par un bouton; il coule dans un pied, et ce pied se pose sur la planche de la machine électrique qui supporte le conducteur. Cet instrument sert à mesurer la force du fluide électrique.

EXCITATEUR. On appelle ainsi une tringle de laiton, de 12 à 15 pouces de long, courbée et terminée par deux petits globes de cuivre. Cet instrument sert à exciter l'émission du fluide électrique.

VASE ÉLECTRIQUE. C'est, pour ainsi dire, un réservoir où l'on accumule le fluide électrique; il est garni, intérieurement et extérieurement, d'une feuille d'étain jusqu'à la moitié de sa hauteur. Un certain nombre de ces Vases forment une batterie électrique, et la quantité du fluide qu'elle peut contenir est telle, que son émission aurait assez de force pour tuer un chien.

LE PARATONNERRE. C'est à Francklin que l'on doit cette belle invention; il pensa, avec raison, qu'établir une communication entre le nuage chargé du fluide électrique et la terre, était le moyen d'en neutraliser les effets : effectivement la matière de la foudre suit la barre de fer, et se perd au sein de la terre sans causer de dommage. Les pointes des paratonnerres sont ordinairement d'argent ou de platine; sans cela elles seraient promptement détruites par les effets de la rouille.

PILE GALVANIQUE. Cette Pile est formée de disques de deux métaux différens; par exemple, de cuivre et de zinc placés alternativement : entre chaque paire est un disque de carton ou de drap mouillé, de même grandeur. Si l'on touche d'une main la partie supérieure de la Pile, et de l'autre sa base, l'on éprouve une commotion con-

tinue qui agace pour ainsi dire les nerfs. — Ce fluide paraît être identique avec le fluide électrique.

MACHINE PNEUMATIQUE. C'est à *Otto de Guerike*, de Magdebourg, que nous sommes redevables de cette belle Machine. Elle est composée d'un cylindre de cuivre vertical, dans lequel se meut un piston ; sa partie supérieure porte un robinet, et au-dessus de ce robinet est soudée une platine de cuivre qui supporte le récipient que l'on veut purger d'air, ce qui s'exécute en faisant monter et descendre alternativement le piston. Lorsqu'il est descendu, on ferme le robinet, afin d'empêcher l'air de rentrer dans le récipient, et on l'ouvre après que le piston est remonté pour encore le refermer : on réitère cette opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'air dans le récipient. — Les Anglais ont imaginé une nouvelle Machine pneumatique, avec laquelle on n'a pas la sujétion d'ouvrir et de fermer le robinet : elle est à deux corps de pompe, et une roue dentée, mise en mouvement par une manivelle, fait jouer alternativement les pistons.

EOLIPYLE. C'est un vase de métal en forme de poire creuse, et dont la queue est un tube recourbé. On chauffe ce vase, afin de chasser une grande partie de l'air qu'il contient; on le plonge ensuite dans l'eau qui s'y introduit, et en remplit la moitié ou les deux tiers; on place alors l'Eolipyle sur des charbons ardens, le fond tourné en bas ; bientôt un souffle violent sortira par l'orifice du tube. On peut employer les Eolipyles pour animer un feu et produire les mêmes effets qu'un soufflet.

BRIQUET *à compression d'air*. On place un petit morceau d'amadou à la partie inférieure et dans l'intérieur d'une espèce de pompe foulante; on abaisse le piston avec vivacité; alors la chaleur, développée par la condensation de l'air, est assez active pour enflammer l'amadou.

THERMOMÈTRE. Les changemens de volume qu'éprouvent les corps, selon la plus ou moins grande quantité de calorique qu'ils contiennent, ont donné naissance au *Thermomètre*. C'est un tube de verre terminé en boule à sa partie inférieure ; l'esprit-de-vin coloré en rouge qu'il contient, monte ou descend dans le tube, selon la température de l'atmosphère. Le tube est posé sur une planchette où l'on a marqué les différens degrés de froid et de chaud. Le *Thermomètre* le plus usité est dû à *Réaumur*. Il y en a qui, au lieu d'esprit-de-vin, contiennent du vif-argent.

POMPE *aspirante*. Cette espèce de Pompe a son piston élevé au-dessus de l'eau, à une hauteur qui doit être moindre que 32 pieds, car la pesanteur de l'air ne peut faire monter l'eau qu'à cette hauteur : ce piston est percé et garni d'une soupape à sa partie supérieure : une seconde soupape est située au bas du corps de la pompe, à l'endroit où se termine le jeu du piston. Si on élève ce dernier, l'eau monte au-dessus de la soupape inférieure; si on l'abaisse ensuite, l'eau ne peut redescendre, parce que cette soupape se referme. Plusieurs coups de piston accumulent l'eau au-dessus de la soupape supérieure, et peuvent même l'élever à une grande hauteur.

POMPE *foulante*. Le piston de cette pompe est placé au-dessous du niveau de l'eau;

et sa partie supérieure est garnie d'une soupape : lorsqu'il est au bas du corps de pompe, l'eau dans lequel celui-ci est en partie plongé, s'introduit dans son intérieur à travers la soupape; on élève alors le piston, et l'eau qui monte avec lui est forcée de traverser une seconde soupape qui, placée vers le haut du corps de pompe, se referme ensuite.

POMPE *mixte*. Le piston de cette pompe est plein, et sa tige est placée à sa partie supérieure; au bas du corps de pompe est une soupape : l'eau, forcée de s'élever au-dessus de cette dernière, est refoulée par le piston, et s'élève dans un tuyau latéral qui lui donne issue : une seconde soupape, placée dans ce tuyau, la retient.

PÈSE-LIQUEUR. Un corps s'enfonce plus ou moins dans un liquide, en raison de la légéreté de ce même liquide : cette vérité connue a donné naissance au *Pèse-liqueur*. C'est un tube de verre formé en boule à son extrémité; la partie inférieure de cette boule contient du vif-argent qui lui sert de lest. Cet instrument s'enfonce plus ou moins dans les liqueurs, selon qu'elles sont plus ou moins légères, c'est-à-dire plus ou moins spiritueuses : l'on apprécie cette légéreté par les degrés marqués sur la tige du *Pèse-liqueur*.

SIPHON. C'est à la pression de l'air que sont dus les effets du *Siphon*. C'est un tube recourbé, dont une des branches est plus longue que l'autre : on plonge la branche la plus courte dans le liquide que l'on veut transvaser, et appliquant la bouche à l'autre branche, on aspire le liquide; alors on retire la bouche, et la liqueur coulera jusqu'à ce que le vase soit vide.

JET-D'EAU. Le réservoir d'un Jet-d'eau doit être plus élevé que le jet que l'on veut produire, et cet effet arrivera toutes les fois que de la base du réservoir partira un tuyau descendant et recourbé à son extrémité; l'eau en sort alors avec impétuosité, et remonte, à peu de chose près, à la hauteur du réservoir.

BAROMÈTRE. Cet instrument consiste dans un tube de verre de trente pouces de hauteur, scellé hermétiquement vers le haut : on le remplit de mercure purgé d'air, on bouche l'orifice avec le doigt, on le renverse et on le plonge dans une cuvette de verre où l'on a pareillement versé du mercure; on retire le doigt, et le mercure descend d'environ 28 pouces. On attache le tube et sa cuvette sur une planche divisée en pouces et en lignes. Comme la hauteur du mercure varie selon la densité, c'est-à-dire la plus ou moins grande pesanteur de l'air, on a, dans cet instrument, un moyen sûr pour observer les variations de l'atmosphère.

HYGROMÈTRE. On sait que l'humidité alonge un cheveu, et que la sécheresse le raccourcit. Pour rendre ces effets sensibles, on le fixe par une de ses extrémités, et on le fait passer sur deux petites poulies mobiles : par son autre extrémité, il est attaché à la circonférence d'un petit cylindre qu'il fait tourner, et auquel tient une aiguille fixe; le cheveu alors est constamment tendu par un petit poids d'environ trois grains, attaché à un fil de soie qui est roulé autour du cylindre en sens contraire du cheveu. Cela posé, ce dernier ne peut se raccourcir par la sécheresse de l'atmosphère, sans faire décrire à l'aiguille une portion de cercle plus ou moins grande. Si l'humidité l'alonge, le contre-

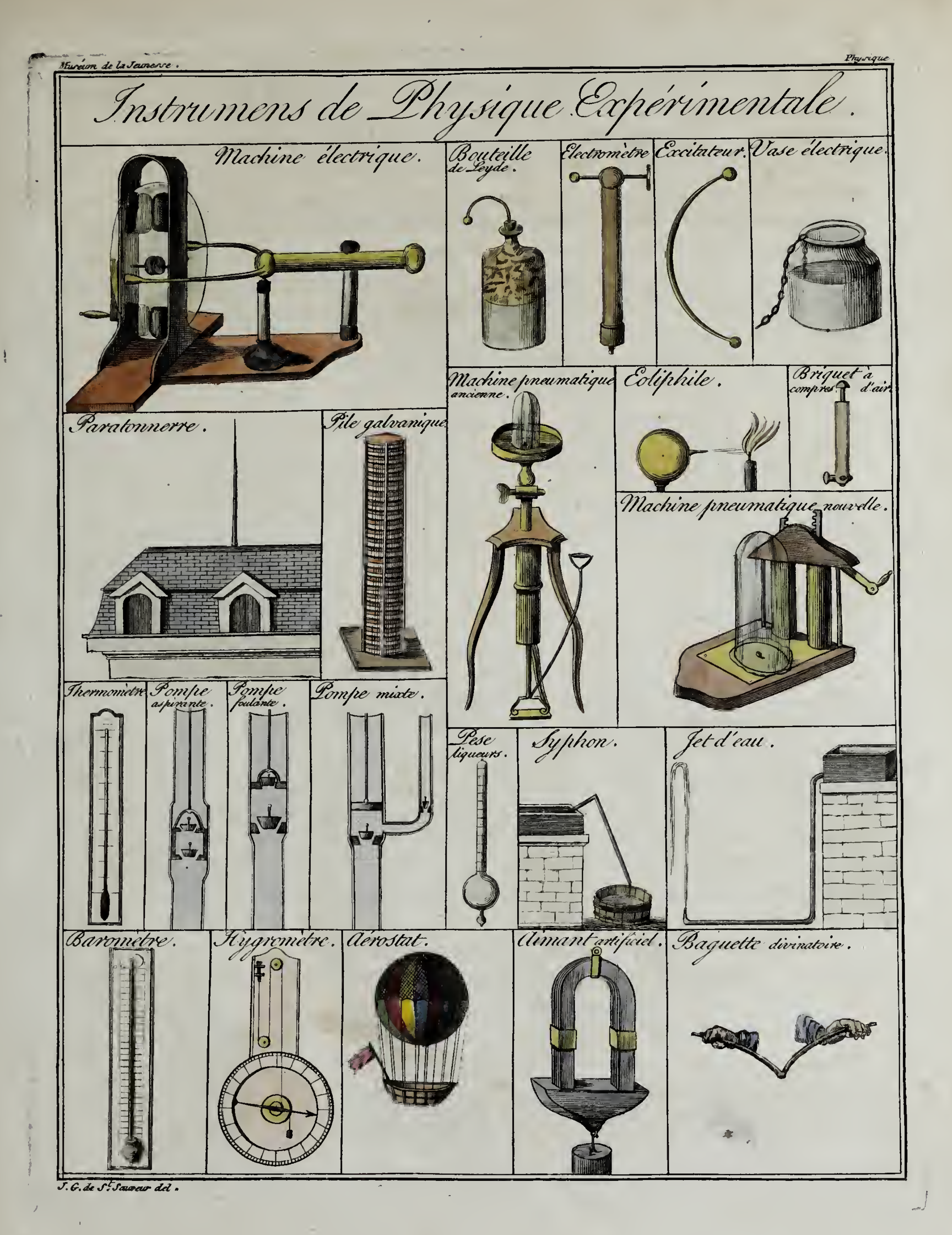
poids agit, et l'aiguille tourne en sens contraire. Les mouvemens de cette aiguille se mesurent sur le cadran, qui est ordinairement divisé en cent degrés.

AÉROSTAT. Nous avons donné plus haut une idée de cette belle invention. Ce fut le célèbre *Montgolfier*, qui le premier conçût l'idée de donner une enveloppe légère à la fumée qui s'enleverait avec elle dans les airs. La première expérience fut faite à Annonay; et un grand ballon de toile doublé de papier, de cent dix piés de circonférence, s'éleva à la hauteur de mille toises. Ces belles machines furent nommées *montgolfières*. Peu de temps après, *Charles* proposa de substituer à la fumée, du gaz hydrogène. On forma des Aérostats de taffetas gommé, remplis de ce gaz; et *Charles* et *Robert*, portés dans une nacelle suspendue à un ballon, parcoururent un espace de neuf lieues avant de descendre. D'autres physiciens se sont encore distingués par leur courage : l'infortuné *Pilâtre-Desrosiers*, *Garnerin*, *Biot* et *Gay-Lussac* ont puissamment contribué aux progrès de cette branche de la Physique; ce dernier s'est élevé à la plus grande hauteur où l'homme soit encore parvenu, 3600 toises au-dessus du niveau de la mer.

AIMANT. Les anciens regardaient l'*Aimant* comme une pierre qui attirait le fer, et ils avaient observé qu'elle pouvait lui communiquer la vertu d'attirer un autre fer. Mais ce n'est que vers le douzième siècle que la plus importante de ses propriétés a été connue, celle de se diriger vers le *nord* par une de ses extrémités, et vers le *sud* par l'autre. C'est à cette précieuse découverte que nous devons le perfectionnement de la navigation. L'Aimant artificiel consiste en un ou plusieurs barreaux d'acier joints ensemble, et auxquels on a communiqué la propriété magnétique par le frottement d'une pierre d'aimant: on place à la base des barreaux une pièce de fer à laquelle est attaché le poids qui peut supporter l'Aimant. On en a vu qui enlevaient un poids de cent livres.

BAGUETTE DIVINATOIRE. Nous ne nous appesantirons pas sur les prétendues propriétés de cette Baguette; nous ne la citons ici que comme un exemple de l'aveuglement où peut être plongé l'esprit humain lorsqu'il n'est pas éclairé par les lumières de la Physique. Des charlatans ont prétendu trouver des sources d'eau et des trésors par le moyen de cette Baguette qui, lorsqu'ils approchaient de l'endroit où devaient être, selon eux, les objets de leurs recherches, tournait avec rapidité dans les mains; ils attribuaient cette rotation à une sympathie particulière. Bien plus, il s'en trouva qui prétendirent suivre par son moyen les traces d'un meurtrier. On se rappelle encore le fameux Jacques *Aimar*, qui sut tellement en imposer, que de graves historiens n'ont pas craint d'affirmer l'existence de cette sympathie. Cette Baguette devait être de coudrier, et fourchue.

Instrumens de Physique Expérimentale.



J.G. de St. Sauveur del.

DE LA GÉOMÉTRIE.

PREMIER TABLEAU DE GÉOMÉTRIE.

L'OBJET de cette science est de mesurer l'étendue. Dans l'étendue il y a quatre choses à considérer : le *Point*, la *Ligne*, la *Surface* et le *Solide*. Un corps quelconque est un *solide;* il est terminé par des faces que l'on appelle *surfaces;* chaque surface est terminée par des côtés appelés *lignes*, et chaque ligne est terminée par des extrémités nommées *points*.

Le *Point* n'a aucune dimension ; la *Ligne* en a une seule, nommée *Longueur ;* la surface en a deux, appelées *Longueur* et *Largeur;* le solide en a trois, qui sont la *Longueur*, la *Largeur* et la *Profondeur.*

Ces trois dimensions tirent leur origine du point ; car un point, en se mouvant, décrit une ligne ; une ligne, en se mouvant, décrit une surface ; et une surface en mouvement forme un solide.

LA LIGNE. La *Ligne droite* est celle dont tous les points sont dans une même direction ; c'est le plus court chemin d'un point à un autre. — La *Ligne courbe* est celle dont tous les points ne sont pas dans la même direction. De toutes les lignes courbes, la plus simple et la plus uniforme est la Ligne circulaire, parce que sa courbure est la même partout. — La *Ligne mixte* est formée par une Ligne droite et une Ligne circulaire jointes ensemble.

Si on considère la Ligne, relativement à sa situation respective à une autre Ligne, elle est *oblique*, lorsque, tombant sur une autre Ligne, elle penche plus d'un côté que d'un autre ; *perpendiculaire*, lorsqu'elle ne penche ni d'un côté ni de l'autre, et forme ainsi deux angles droits. Deux Lignes sont *parallèles*, lorsqu'elles sont dans tous les points de leur longueur à une égale distance l'une de l'autre ; elles sont *divergentes*, lorsque tous leurs points n'étant pas à la même distance entre eux, elles s'écartent l'une de l'autre à mesure qu'elles s'alongent.

LE CERCLE. Le Cercle est formé par un point qui se meut toujours à une égale distance, autour d'un autre point intérieur, que l'on appelle *centre*. Le premier point décrit une *circonférence*. — Deux cercles sont *concentriques*, lorsqu'ils ont un centre commun. On les nomme *excentriques*, lorsque leurs centres sont séparés. — Si on considère une figure relativement à un Cercle, on l'appelle *inscrite*, lorsqu'elle est contenue dans la circonférence, et *circonscrite*, lorsque au contraire elle renferme le Cercle. —La ligne droite qui va du centre à la circonférence, s'appelle *rayon ;* celle qui passant par le centre du

Cercle le coupe en deux parties, se nomme *diamètre;* le diamètre est toujours composé de deux rayons. — La *corde* est la ligne, qui, sans passer par le centre du Cercle, coupe une portion de circonférence nommée *arc;* la surface comprise entre la corde et l'arc, se nomme *segment.* — La *sécante* est la ligne qui coupe la circonférence en deux points. La *tangente* est une ligne qui ne touche la circonférence que par un seul point.

L'ANGLE. L'Angle est formé par deux lignes qui, se touchant en un point, s'éloignent l'une de l'autre en s'alongeant. On mesure les Angles par la portion de cercle plus ou moins grande qu'ils embrassent, en supposant que le sommet de l'Angle ou point de jonction des deux lignes est le centre du cercle. Ainsi l'angle mesuré par le quart de la circonférence du cercle, s'appelle *Angle droit:* un de ses côtés est toujours perpendiculaire à l'autre. L'Angle mesuré par une portion de cercle plus petite que le quart de la circonférence, se nomme *Angle aigu;* et celui qui est mesuré par une portion de cercle plus grande, se nomme *Angle obtus.*

Pour parvenir à déterminer, d'une manière précise, la valeur de la portion de circonférence mesurée par un angle, on a divisé le cercle en 360 degrés ou parties; et pour une plus grande précision, ces degrés ont été subdivisés en 60 minutes, et chaque minute en 60 secondes: ainsi un demi-cercle est toujours formé par une portion de circonférence de 180 degrés, et l'angle droit est toujours mesuré par une portion de cercle de 90 degrés.

L'*Angle curviligne* est formé par des lignes courbes, et l'Angle *mixte* est composé d'une ligne courbe et d'une ligne droite.

LE TRIANGLE. Nous avons dit que deux lignes qui se rencontrent forment un angle; pour former une figure, il faut au moins trois lignes qui, par leur rencontre, renferment un espace. — Les figures prennent différens noms, selon le nombre de leurs côtés; ainsi une figure de trois côtés s'appelle *Triangle.* Le Triangle prend divers noms, suivant la qualité de ses côtés et de ses angles: s'il a trois côtés égaux, on le nomme *équilatéral;* s'il a seulement deux côtés égaux, il porte le nom d'*isocèle;* s'il a trois côtés inégaux on l'appelle *scalène.* Le Triangle où il se trouve un angle droit, prend le nom de *rectangle.* On l'appelle *acutangle*, s'il contient un angle aigu; et enfin on nomme *Obtusangle*, celui dont un des angles est obtus.

LE QUADRILATÈRE. Une figure qui a quatre côtés prend le nom de *Quadrilatère.* Un Quadrilatère dont les angles et les côtés sont égaux, s'appelle *quarré:* celui dont les côtés sont égaux, mais dont les angles ne le sont pas, se nomme *rhombe* ou *lozange.* Tout Quadrilatère dont les côtés sont parallèles, inégaux et les angles droits, se nomme *rectangle.* On l'appelle *rhomboïde*, lorsque ses côtés parallèles et inégaux forment deux angles aigus et deux angles obtus. On appelle *trapèze* le quadrilatère, dont deux des côtés seulement sont parallèles, et *trapézoïde*, celui qui n'a point de côtés parallèles.

LE POLYGONE. Toute figure qui a plus de quatre côtés, prend le nom de *Polygone.* Les Polygones peuvent être réguliers ou irréguliers. Ils sont réguliers, lorsque tous leurs

Premier Tableau des Elemens de Geometrie.

LIGNES et SURFACES.

Lignes.

Droite — Courbe — Mixte — Oblique — Perpendiculaire — Paralleles — Divergentes

Cercles

Concentriques — Excentrique

Rapport des Figures et des Lignes au Cercle

Fig.e Circonscrite — Figure Inscrite — Rayon — Diamètre — Tangente — Arc — Corde — Secante — Segment

Angles.

Droit — Aigu — Obtus. — Curviligne. — Mixte

Triangles

Equilatéral — Isocele — Scalène — Rectangle — Acutangle — Obtusangle

Quadrilatères

Quarré — Diagonale — Lozange ou Rhombe — Rectangle — Rhomboïde — Trapèze — Trapezoïde

Poligones.

Pentagone — Hexagone — Heptagone — Octogone — Dodécagone — Irregulier

J. G. S.t Sauveur del.

Deuxieme Tableau des Elements de Géométrie.

SOLIDES.

Prismes.

Cube ou Exaèdre. | Triangulaire. | Quadrangulaire. | Pentagonal | Infinitaire ou Cylindre

Pyramides.

Triangulaire. | Quadrangulaire. | Pentagonale. | Tronquée. | Oblique. | Infinitaire ou Cone

Sphere et Portions de Sphere. Sphéroide

Sphere. | Zône. | Segement ou Calotte Spherique. | Secteur. | figure approchant de la Sphere plus ou moins.

Polyèdres.

Tetraedre | Octaedre | Icosaedre | Exaedre | Icosaedre

J. G. de S.t Sauveur del.

côtés sont égaux. Ils prennent des noms différens, selon le nombre des côtés dont ils sont formés : ainsi on dit un *Pentagone*, un *Hexagone*, un *Eptagone*, un *Octogone*, etc., selon qu'ils sont formés par cinq, six, sept ou huit côtés.

SECOND TABLEAU DE GÉOMETRIE.

SOLIDES.

Le Solide est formé par l'assortiment d'un plus ou moins grand nombre de plans. Ses propriétés géométriques sont, comme nous l'avons déjà dit, la *largeur*, la *longueur* et la *profondeur*.

LE PRISME est un solide terminé par deux faces parallèles et semblables, dont l'une est considérée comme base : ses côtés sont des surfaces parallélogrammes. Le *cube* ou *hexaèdre*, est formé par six faces égales. Le *Prisme triangulaire* a cinq surfaces; sa base est un triangle. Le *Prisme quadrangulaire* a six faces comme l'hexaèdre; sa base est aussi un quarré, mais ses faces parallélogrammes sont des rectangles. Le *Prisme pentagonal* a pour base un pentagone. On distingue aussi le *Prisme hexagonal*, *eptagonal*, etc., selon que sa base est un hexagone, un eptagone, etc. Le *Prisme infinitaire* ou *cylindre*, a pour base un cercle. On l'appelle infinitaire, parce qu'on le suppose terminé par une multitude infinie de côtés.

LA PYRAMIDE est un solide dont la base est une surface régulière, et dont les côtés sont terminés par des triangles dont le sommet se réunit en un même point, qui est le sommet de la Pyramide; on l'appelle *Pyramide triangulaire*, *quadrangulaire*, *pentagonale*, selon que sa base est un triangle, un quarré ou un pentagone. La *Pyramide infinitaire* ou *cône*, a pour base un cercle. — La ligne tirée du sommet de la Pyramide au centre de sa base, s'appelle *axe* : lorsque l'axe est perpendiculaire, la Pyramide est appelée *droite*, et elle est *oblique*, lorsque cet axe est oblique sur sa base. Une Pyramide est *régulière* lorsqu'elle est droite, et que sa base est un polygone régulier. — Une Pyramide dont on a retranché le sommet, se nomme *Pyramide tronquée*.

LA SPHÈRE est un solide terminé par des surfaces courbes, dont tous les points sont également distans du centre pris dans l'intérieur. On suppose la Sphère formée par la révolution d'un cercle tournant autour d'un de ses diamètres. La *zône*, le *segment* et le *secteur*, sont des portions de Sphère. — Tout corps approchant de la Sphère se nomme *sphéroïde*. On dit un *sphéroide pentagonal*, *hexagonal*, *eptagonal*, et selon qu'il a cinq, six ou sept faces.

LES POLYÈDRES RÉGULIERS. Il n'y a que cinq espèces de corps réguliers qui puissent être formés par l'assortiment des surfaces planes de même espèce. 1°. Le *té-*

traèdre, formé par quatre triangles équilatéraux et égaux. 2°. L'*octaèdre* : il est formé par huit triangles équilatéraux. 3°. L'*icosaèdre* est terminé par vingt triangles équilatéraux. 4°. L'*hexaèdre* ou *cube*, est formé par six quarrés. 5°. Le *dodécaèdre*, par vingt pentagones réguliers.

TROISIÈME TABLEAU DE GÉOMÉTRIE.

PROBLÈMES.

D'un point donné C dans une ligne AB élever une perpendiculaire sur cette ligne.

D'un point donné C, déterminez avec le compas les portions égales CD et CE et des points D et E pris comme centres, décrivez des portions de cercle qui s'entrecouperont au point F, enfin abaissez la droite FC et elle sera la perpendiculaire demandée.

2. *Un point étant donné hors d'une ligne, y abaisser une perpendiculaire.*

Du point C comme centre, décrivez un arc de cercle qui coupera la ligne AB aux points D et E ; de ces points avec la même ouverture de compas vous décrivez deux petits arcs qui s'entrecoupent au point F ; ensuite posez la règle sur les points CF et menez la ligne CO qui sera celle demandée.

3. *Diviser une ligne en deux parties égales.*

Des extrémités AB de cette ligne, décrivez avec la même ouverture de compas, des arcs de cercle qui s'entrecoupent aux points C et D ; de ces points, tirez une perpendiculaire, et le point E où elle coupe la ligne AB, sera le milieu de cette ligne.

4. *Elever une perpendiculaire à l'extrémité d'une ligne.*

Soit le point B de la ligne AB sur lequel il faut élever la perpendiculaire CB ; prenez au-dessus de la ligne AB un point D ; de ce point décrivez un arc de cercle qui coupera la ligne AB aux points E et B ; tirez du point E la ligne EC en la faisant passer par le point D, et couper l'arc au point C ; ensuite de ce point abaissez la perpendiculaire CB, et le problème sera résolu.

5. *Tirer une ligne parallèle à une ligne donnée.*

Soit AB la ligne donnée ; donnez au compas une ouverture convenable à la distance que doivent avoir ces parallèlles entre elles ; décrivez deux points pris à volonté sur cette ligne, par exemple de C et D, deux portions de cercle, et tirez la parallèle EF qui touche ces arcs.

6. *Diviser une ligne AB en parties semblables et proportionnelles à celles d'une autre ligne donnée CD.*

Posez la ligne AB parallèlement à la ligne CD, et joignez leurs extrémités par des lignes droites qui se rencontrent en un point quelconque O, d'où, si vous menez des lignes aux points de division E, F, G, H, ces lignes diviseront AB en parties proportionnelles à celles de la ligne CD.

Trouver le centre d'une portion de cercle donnée.

Soit ABC l'arc ou portion de cercle dont il faut trouver le centre ; tirez à discrétion les deux cordes AB et BC ; divisez-les en deux parties égales comme il a été indiqué au troisième problème, en tirant les deux perpendiculaires ED et FD dont le point de rencontre sera le centre du cercle dont ABC fait partie.

8. *Trouver une ligne moyenne proportionnelle entre deux autres lignes donnés AB ; BC.*

Joignez par les extrémités les deux lignes données AB et BC de manière qu'elles ne fassent plus qu'une seule et même ligne ; divisez leur somme en deux parties égales, et du point du milieu D et de l'intervalle DA et DC décrivez une circonférence de cercle ; ensuite du point de réunion B, élevez la perpendiculaire BE, jusqu'à la rencontre de la circonférence, elle sera la moyenne proportionnelle cherchée.

9. *Diviser une ligne en plusieurs parties égales.*

Soit AB la ligne que l'on veut diviser, par exemple, en trois parties égales, menez à discrétion par ses deux extrémités A et B les lignes parallèles et indéfinies AC et BD ; divisez AC en trois parties égales et tirez les lignes EF et GH parallèlles à AB ; tirez la ligne CB ; ensuite établissez parallèlement à celle-ci les lignes GI et EK : et la ligne AB se trouvera divisée en trois portions égales.

Cette méthode peut s'employer sur le terrain lorsqu'il est entrecoupé par des objets qui en rendent la division difficile.

10. *Construire un quarré parfait.*

Tracez le cercle ABCD, divisez-le en deux portions par le diamètre AC ; des points A et C décrivez à l'aide du compas des segmens de cercle qui s'entrecouperont aux points E, F ; tirez la perpendiculaire EF, et des points A, B, C, D formés par la section de la circonférence, tirez les cordes AB, BC, CD et DA, et le quarré sera construit.

11. *Construire un triangle équilatéral.*

Etablissez la base du triangle AB ; de ses deux extrémités tracez avec une ouverture de compas égale à la ligne AB, les arcs AC et BC, et de leur point de section, tirez les côtés AC et CB et le triangle équilatéral sera construit.

12. *Construire un quarré dont la superficie soit la moitié de celle d'un autre quarré.*

Soit le quarré A, B, C, D ; tirez les deux diagonales A, D et BC ; élevez les perpendiculaires AF et BF et vous aurez le quarré A, F, B, E dont la superficie sera la moitié de celui A, B, C, D.

13. *Mesurer une distance accessible seulement par ses extrémités (un étang par exemple).*

Plantez un piquet à chacune des extrémités A et B de l'étang, seuls endroits accessibles, disposez un autre piquet sur la même ligne, à une distance quelconque, en C, par exemple. Elevez sur le point C la perpendiculaire indéfinie CD et sur le point B celle BE ; cherchez sur la ligne CD un point d'où on puisse tirer une ligne droite jusqu'en A ; mesurez les distances BC, AE et ED ; ensuite établissez cette règle de proportion.

La ligne DE est à celle EA ce que CB est à BA; et le résultat sera la grandeur de la ligne BA, longueur de l'étang.

14. *Mesurer la hauteur d'une tour accessible à son pied.*

Construisez en carton ou en bois un triangle isocèle rectangle dont les côtés AB et CB aient chacun sept à huit pouces de hauteur. Attachez au point A un fil de soie auquel est suspendu un petit plomb, par le moyen duquel vous tiendrez toujours le triangle de manière que le côté AB soit vertical : éloignez-vous de la tour dont vous voulez mesurer la hauteur, jusqu'à ce que l'œil placé au point C aperçoive son sommet D, le rayon visuel passant le long de la ligne AC. Remarquez l'endroit où vous vous êtes arrêté; mesurez depuis ce point jusqu'au pied de la tour, et cette distance en y ajoutant cinq pieds pour votre hauteur, sera la hauteur de la tour.

15. *Mesurer la largeur d'une rivière.*

Ayez deux triangles semblables au précédent; fixez l'un d'eux horizontalement sur un support près du bord de la rivière, de manière que regardant le long du côté AB, vous aperceviez à l'autre bord un objet quelconque, un arbre, par exemple. Ensuite tenant le second triangle aussi horizontalement, éloignez-vous du premier le long de la rive, en le conservant toujours dans une situation telle, que le rayon visuel qui part du point D soit dans la direction du côté CB du premier triangle, jusqu'à ce que vous aperceviez l'arbre qui est sur la rive opposée. Arrêtez-vous en cet endroit et mesurez la distance qui vous sépare du point B du premier triangle, et cette distance sera la largeur de la rivière. Il faudra cependant, pour plus d'exactitude, en soustraire la largeur de l'espace qui vous sépare de l'eau.

Les lignes BD et BE formant avec ED un triangle isocèle, le côté BE qui comprend la largeur de la rivière, doit être égal en longueur au côté BD que l'on mesure.

16. *Mesurer une hauteur par son ombre.*

Pour mesurer la hauteur d'un corps quelconque, d'un obélisque, par exemple; plantez perpendiculairement dans un terrain uni et bien horizontal, un bâton, mesurez la longueur de son ombre; mesurez aussi l'ombre de l'obélisque et établissez cette proportion.

L'*ombre du bâton*, que nous supposons être de 4 pieds, est à sa *hauteur* 2 pieds, ce que l'*ombre de l'obélisque* 50 pieds, est à X. En opérant selon les principes, vous obtiendrez 25 pieds pour résultat, et ce sera la hauteur de la tour.

17. *Mesurer sur un terrain un angle rentrant dont le sommet est supposé inaccessible.*

Soit l'angle ABC qu'il s'agit de mesurer, placez le graphomètre (1) horizontalement et tournez l'alidade de façon qu'elle aligne le côté CB; placez un piquet en un lieu quelconque de l'alignement, en D, par exemple. Alignez aussi le côté BA et plantez un piquet dans un point quelconque E. Mesurez, par le moyen du graphomètre, l'angle que la ligne

(1) Voyez dans le Tableau suivant, l'usage du Graphomètre et de l'Alidade.

Troisieme Tableau de la Géométrie.

PROBLEMES

Sur un point donné d'une ligne droite élever une perpendiculaire

Un point étant donné hors d'une ligne y abaisser une perpendiculaire

Diviser une ligne en deux parties égales

Elever une perpendiculaire à l'extremité d'une ligne

Mener une ligne parallele à une ligne donnée

Diviser une ligne A.B. en parties proportionnelles à une autre ligne

Trouver le centre d'une portion de cercle donne

Trouver une ligne moyenne proportionnelle entre deux autres lignes données.

Diviser une ligne en plusieur parties égales

Construire un quarré parfait

Construire le triangle équilateral

Construire un quarré dont la superficie soit la moitié de celle d'un autre quarré.

Mesurer un étang

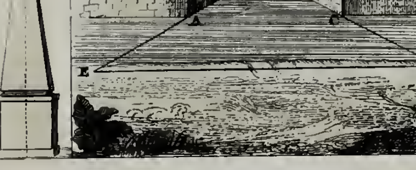
Mesurer une tour accessible à son pied

Mesurer la largeur d'une riviere

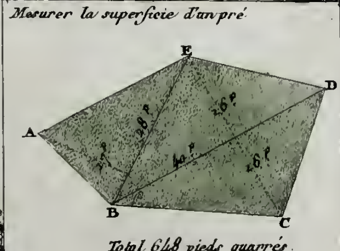
Mesurer un Obélisque par son ombre



Mesurer un angle rentrant inaccessible



Mesurer la superficie d'un pré



Total 648 pieds quarrés.

J. G. de St. Sauveur del.

BCD forme avec la ligne DE; mesurez aussi l'angle formé par BAE et ED; ensuite additionnez ensemble la somme de ces deux angles, que je suppose être de 92 degrés; puis soustrayant 92 de 180, il vous restera 88 degrés, nombre de degrés que comprend l'angle ABC.

La somme des trois angles d'un triangle est toujours de 180 degrés, de sorte que si on connaît la valeur de deux des angles d'un triangle, on peut facilement connaître celle du troisième par le moyen du calcul.

18. *Mesurer la superficie d'un terrain.*

Il faut nécessairement le diviser en quadrilatères rectangles ou en triangles, afin de pouvoir évaluer sa superficie. Selon la première manière, il ne faut que multiplier la hauteur du quadrilatère par sa largeur, et vous aurez sa superficie. Mais si le terrain est très-irrégulier, il faut le diviser en triangles, et pour évaluer la surface de chacun de ces triangles, il faut multiplier leur hauteur par leur base et prendre la moitié du produit : cette moitié sera le résultat cherché. Ainsi pour mesurer le pré A, B, C, D, E, on plantera des piquets aux points E, B, D, et l'on tirera, à l'aide du cordeau, les lignes EB et DB; le pré se trouvera ainsi divisé en trois triangles : la hauteur de l'un est de 16 pieds, celle du second est aussi de 16 pieds, et celle du troisième de 17 pieds; ces hauteurs additionnées produisent 49 pieds, qui multipliés par 110 pieds, somme totale des bases, donneront pour quotient 5390 dont la moitie 2695 sera le nombre de pieds quarrés contenus dans le pré.

GÉOMÉTRIE PRATIQUE.

INSTRUMENS DE GÉOMÉTRIE.

Tableau de Géométrie pratique, représentant : les *Règles*, le *Compas et ses accessoires*, l'*Équerre*, les *Niveaux*, le *Compas de proportion*, le *Rapporteur*, le *Graphomètre avec son Alidade*, la *Chaînette d'Arpenteur* et les *Piquets*.

LA RÈGLE. Il serait impossible, sans son secours, de tracer des lignes bien droites sur le papier; pour vérifier si une Règle est bien dressée, on tire par son moyen une ligne sur un papier; ensuite la retournant dans un autre sens et la plaçant le long de la même ligne, on examine si tous les points de cette dernière correspondent exactement à tous

ceux de la Règle. Dans les opérations en grand sur le terrain, on remplace la Règle par un *cordeau* enduit de craie et bien tendu par ses extrémités, on y donne une légère secousse, et le blanc qui le couvre se détache et forme une ligne sur le terrain.

LA RÈGLE A PARALLÈLE. Ce sont deux Règles jointes ensemble parallèlement par deux branches mobiles de cuivre. Ces Règles peuvent s'approcher entre elles en conservant toujours un exact parallélisme. On s'en sert pour tirer des lignes parallèles.

LA RÈGLE GÉOMÉTRIQUE. Cette Règle n'a d'autre usage que de supporter une ligne divisée en plusieurs parties. Cette ligne sert d'échelle, et quand on veut tracer un plan, on prend avec le compas sur cette Règle des parties proportionnelles et on les transporte sur le papier.

LE COMPAS. Son usage est trop connu pour le décrire. Le *Compas à quatre pointes* a une de ses pointes mobiles qui peut être remplacée par un *porte-crayon* ou un *tire-ligne*. Lorsqu'il s'agit de décrire un cercle qui exige une ouverture de Compas plus grande, on ajoute une *ralonge* à une des branches. Le *Compas simple* a ses pointes fixes, il ne sert qu'à diviser.

Le *Compas courbe* sert à mesurer l'épaisseur des solides.

On se sert aussi de Compas à *trois pointes* et à *quatre pointes* pour prendre la figure d'un triangle, d'un quadrilatère; mais ces Compas sont peu employés par les géomètres qui en remplacent l'usage par celui des opérations géométriques.

L'EQUERRE. On l'emploie pour tracer des angles droits et pour vérifier les angles droits d'un solide.

La FAUSSE EQUERRE. On s'en sert pour prendre les angles d'un solide et les transporter sur le papier. Elle est composée de deux branches mobiles qui peuvent en se rapprochant ou en s'écartant former des angles plus ou moins grands.

LE NIVEAU. Il est ordinairement composé de deux pièces de bois formant un angle droit et d'une traverse supportant plusieurs divisions. Lorsque le fil qui supporte le plomb passe exactement sur la ligne du milieu de cette traverse, les pieds du Niveau reposent sur une surface parfaitement horizontale.

LE NIVEAU à bulle d'air est composé d'un tube de verre presque rempli d'eau et enchâssé dans une chappe de cuivre. Lorsque le niveau est posé horizontalement, la bulle d'air formée par le petit vide qu'on a laissé à dessein dans le tube, s'arrête entre les deux anneaux du milieu.

LE COMPAS DE PROPORTION. C'est un des principaux instrumens de l'étui de mathématiques. Il a différens usages; on s'en sert surtout pour trouver les lignes proportionnelles, les cordes des différens arcs dans un cercle donné, et pour faire des angles de tel nombre de degrés que l'on veut.

LE RAPPORTEUR est un demi-cercle de laiton divisé très-exactement en degrés et en minutes. Il sert à mesurer le nombre de degrés que contient un angle. Pour y parvenir on met le centre du Rapporteur au sommet de l'angle, les côtés de l'angle, pro-

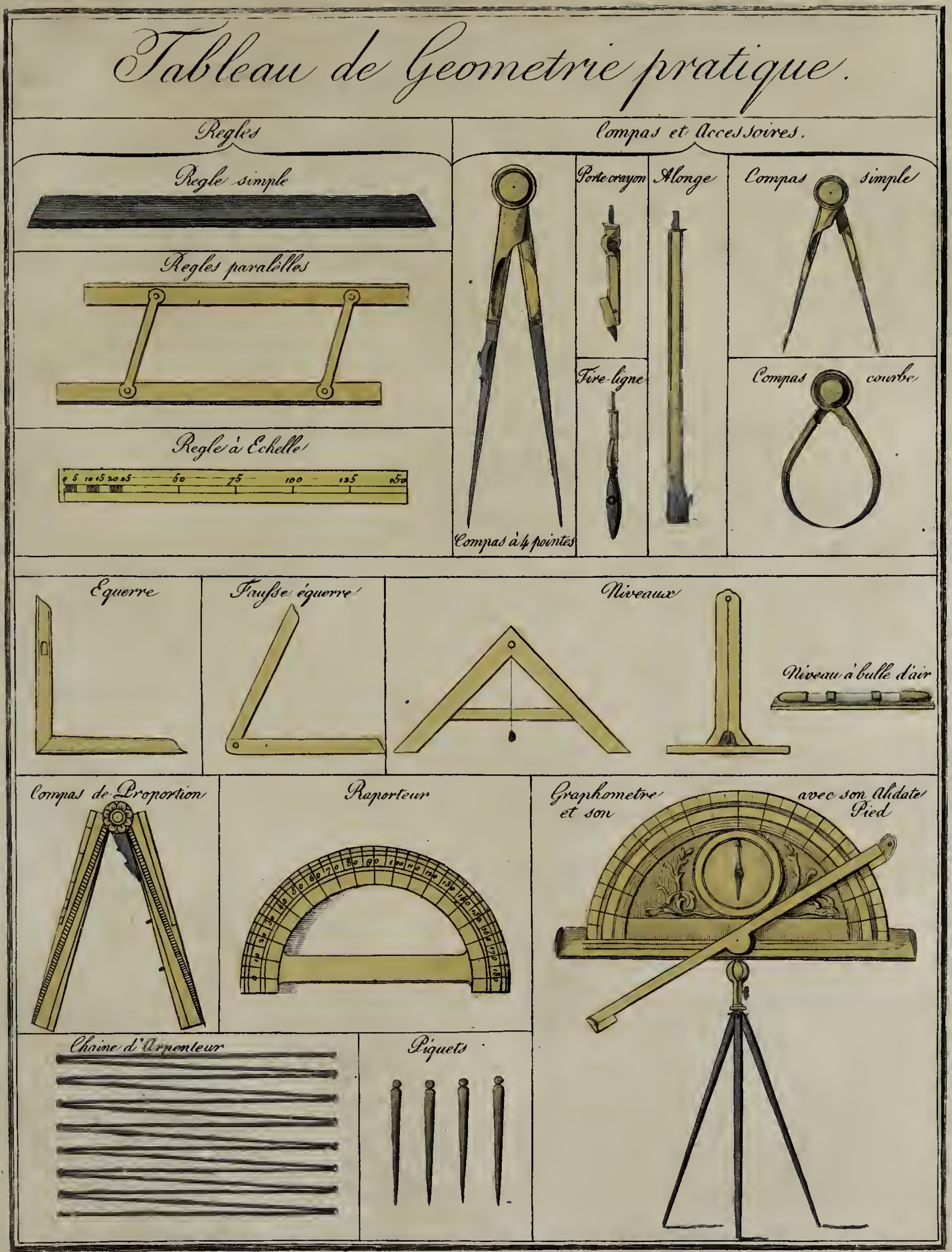
longé s'il est nécessaire, intercepteront un arc du Rapporteur qui donnera le nombre de degrés que contient l'angle que vous avez décrit.

LE GRAPHOMÈTRE est un demi-cercle de métal exactement divisé en ses degrés et minutes et accompagné d'une *alidade* et de deux *pinnules*. L'*alidade* est un diamètre roulant sur le centre du Graphomètre ; les *pinnules* sont deux platines de métal élevées perpendiculairement aux deux extrémités de l'alidade, et percées pour diriger le rayon visuel sur l'objet que l'on cherche. Le Graphomètre est supporté par un pied garni d'un genou en cuivre, de sorte que l'on peut lui donner l'inclinaison que l'on veut.

On se sert principalement du Graphomètre pour mesurer les angles sur le terrain. On transporte, par exemple, le Graphomètre au sommet de l'angle que l'on veut mesurer ; on dirige ensuite l'alidade de manière qu'en regardant par les fentes des deux pinnules, on aperçoive successivement un objet remarquable placé sur chacune des lignes des côtés de l'angle. On compte ensuite sur le Graphomètre les degrés et minutes compris entre les deux directions de l'alidade, et on a la mesure de l'angle proposé.

Le Graphomètre est ordinairement accompagné d'une boussole qui sert à orienter les objets et à les transporter sur le papier dans leur vraie direction.

LA CHAINE D'ARPENTEUR et les PIQUETS. La Chaîne d'un Arpenteur est divisée en un certain nombre de pieds ou de mètres. Elle sert à mesurer les lignes sur le terrain. Les *Piquets* sont employés pour faire des alignemens, ou déterminer avec précision le sommet des angles.



J. G. de S.t Sauveur del.

DE L'OPTIQUE, DE LA DIOPTRIQUE ET DE LA CATOPTRIQUE.

La lumière, en tombant sur des surfaces qui lui sont impénétrables et qui la réfléchissent, ou en traversant des corps diaphanes, éprouve divers accidens. Les corps opaques la renvoient plus ou moins. Les corps diaphanes ne la laissent passer qu'en pliant la ligne qu'elle suivait. Les plis qu'elle reçoit, soit par sa réflexion, soit par son passage à travers un corps transparent, forment autant d'angles qu'il est important de connaître, pour déterminer tous les changemens qu'éprouve la lumière; c'est dans cette connaissance que consiste, pour ainsi dire, toute la science de l'Optique.

La lumière est l'objet de l'Optique; c'est la lumière qui nous transmet la forme des corps; nous voyons une forme distincte, quand les filets de lumière qui entrent dans nos yeux s'y arrangent dans le même ordre que les points du corps lumineux d'où ils partent, ou que les points du corps opaque qui les a réfléchis.

La lumière peut être considérée comme des séries de corpuscules en mouvement; ce mouvement est direct et successif, il est infiniment plus prompt que celui du son, et parcourt environ 66700 lieues par seconde.

Si on considère la lumière comme parvenant directement à nos yeux, c'est-à-dire, sans être réfléchie par un corps opaque, ou sans traverser un corps diaphane, elle est l'objet de l'*Optique* proprement dite, ainsi que de la *perspective*, qui en est une des principales parties.

Si la lumière ne parvient à nos yeux qu'après avoir été réfléchie par un corps plus ou moins dense, c'est la *Catoptrique*.

Lors qu'avant d'arriver à nos yeux, elle a traversé le verre, l'eau, ou un corps diaphane quelconque, c'est la *Dioptrique*.

Tableau de l'Optique, de la Dioptrique et de la Catoptrique, représentant : les *diverses espèces de verres*, la *Construction de l'œil*, le *Télescope*, le *Microscope*, la *Chambre obscure*, la *Réfraction de l'eau*, le *Prisme* et les *sept Couleurs primitives*, le *Miroir ardent*, le *Miroir concave sphérique*, *divers Problèmes de perspective.*

LES VERRES. On distingue trois espèces de verres : le verre concave, le verre convexe et le verre plan. Les rayons parallèles qui tombent sur le premier, se réfractent et deviennent divergens. Les rayons qui traversent le verre convexe, convergent et se rassemblent

en un point que l'on nomme *foyer*. Cette convergence et cette divergence des rayons en traversant les verres convexes et concaves, rapportant à l'œil les objets sous des angles plus ou moins grands, nous les font paraître amplifiés ou diminués.

Les rayons de lumière qui traversent un corps *plan*, conservent leur parallélisme, c'est la raison pour laquelle un corps vu à travers une glace transparente, paraît de grandeur naturelle.

CONSTRUCTION DE L'OEIL. L'œil est divisé en trois chambres. La première est remplie d'une *humeur* que l'on appelle *aqueuse*, plus dense que l'air. La seconde est le *cristallin*, petit corps lenticulaire, plus dense que l'humeur aqueuse; sa surface antérieure est plus plate que la postérieure. Enfin, la troisième contient l'*humeur vitrée*, beaucoup plus raréfiée que la substance du cristallin. Un faisceau de rayons qui partira d'un corps quelconque, viendra se peindre au fond de l'œil, après avoir éprouvé des modifications diverses, en passant au travers des trois humeurs. Il est à remarquer que l'image du corps sera renversée; mais par une opération de notre esprit, auquel notre volonté n'a aucune part, ces objets nous paroissent droits. Vis-à-vis le cristallin est une membrane percée d'un trou qui s'agrandit pour laisser passer davantage de rayons lorsqu'il y a peu de lumière, et qui, au contraire, diminue de grandeur, lorsqu'une lumière trop vive pourrait blesser l'organe visuel. Cette membrane qui est colorée, se nomme *iris*, et on a donné à son ouverture le nom de *pupille*.

LA LUNETTE D'APPROCHE. Elle est composée de trois lentilles et d'un objectif: les deux verres du milieu sont fixes, et les deux autres peuvent s'en rapprocher ou s'en éloigner.

La Lorgnette ordinaire n'est composée que de deux verres, un oculaire concave et une lentille objective. On appelle *Lunettes achromatiques*, celles dont l'objectif est composé de deux pièces de verres de densités différentes, appliqués exactement l'une sur l'autre; l'un de ces verres est plan d'un côté et concave de l'autre; cette concavité reçoit une lentille. Une lunette achromatique a l'avantage de n'avoir point d'iris, c'est-à-dire, que les corps que l'on regarde avec ne sont point entourés d'un cercle coloré.

LE TÉLESCOPE A MIROIR. Cette belle invention, due à un opticien écossais, présente mille avantages que n'a point la lunette d'approche que nous venons de décrire. Il est composé d'un grand tuyau qui en reçoit un beaucoup plus petit. Le grand tuyau est ouvert à son extrémité pour recevoir les rayons parallèles qui viennent des objets éloignés. Ces rayons entrés dans le tuyau, passent à travers un grand miroir de métal percé à cet effet dans son milieu, et sont réfléchis dans un petit miroir placé vis-à-vis, et se croisent au foyer commun des deux miroirs; ensuite ils rejaillissent parallèlement au travers du grand miroir, et vont se peindre dans le second tuyau, sur un premier verre plan convexe; de là ces rayons vont au travers d'un second verre se peindre dans l'œil: des objets extrêmement éloignés paraissent situés entre les deux verres.

LE MICROSCOPE. Le Microscope à trois verres, est composé de trois lentilles, qui

peuvent se rapprocher entre elles plus ou moins, selon que le demande la vue de l'observateur; au-dessous est une plate-forme percée, sur laquelle on met une bande de verre qui supporte l'objet qu'on veut voir amplifié. Le miroir placé au-dessous sert à réfléchir sur cet objet la lumière du ciel ou d'une bougie.

Le Microscope simple est une petite sphère de verre que l'on enchâsse dans une carte que l'on aura percée avec une épingle. On applique l'objet que l'on veut grossir immédiatement à la partie inférieure de la sphère, et on regarde au travers de très-près : un cheveu paraîtra ainsi de la grosseur du doigt; plus la sphère sera petite, plus elle grossira ces objets. Voici la manière de les faire : on attache au bout d'une aiguille, avec un peu de salive, une très-petite parcelle de verre, on l'expose à la flamme d'une bougie, bientôt elle s'arrondit et le Microscope est fait. Une feuille de laiton ou de plomb très-mince, percée d'un petit trou dans lequel on aura mis une goutte d'eau bien claire, formera aussi un Microscope.

LA CHAMBRE OBSCURE. Si à travers les volets d'une chambre dans laquelle la lumière ne peut pénétrer, vous faites un trou, les objets du dehors, éclairés par le soleil, viendront se peindre sur le mur de la chambre opposé au trou. On a perfectionné cet effet, en construisant des Chambres obscures portatives, dans lesquelles l objet réfléchi par un miroir plan posé dans un angle de quarante-cinq degrés, vient se peindre à la partie supérieure de la boîte qui sert de chambre, sur un verre de Bohême. L'ouverture de la chambre est garnie d'un tuyau qui porte un verre, que l'on peut rapprocher plus ou moins. En posant un papier bien transparent sur la glace, on peut facilement y suivre avec un crayon les contours des figures qui s'y peindront.

REFRACTION DE L'EAU. Une pièce de monnaie étant au fond d'un gobelet presque plein d'eau, la réfraction des rayons fera paraître une seconde pièce de monnaie plus petite que la première, et suspendue dans l'eau à la partie supérieure du verre.

LE PRISME et les SEPT COULEURS PRIMITIVES. Le *Prisme* est un morceau de cristal triangulaire, par le moyen duquel on peut décomposer la lumière en sept couleurs. Les objets que l'on regarde au travers du prisme, semblent bordés de ces couleurs comme d'une espèce d'iris. C'est à Newton que l'on doit la connaissance de la décomposition de la lumière. Ce grand homme a prouvé, par cette découverte, que la lumière était un *corps*.

LE MIROIR ARDENT. Le Miroir concave a la propriété de rassembler en un point appelé *foyer*, les rayons du soleil, et la chaleur qu'il produit à ce foyer est quelquefois si violente, lorsque le Miroir est grand, qu'elle est capable de fondre et de vitrifier les matières les plus réfractaires. Le foyer est plus ou moins éloigné, selon que le Miroir concave fait partie d'une sphère plus ou moins grande.

La lumière réfractée sur un Miroir plan, concave, ou sur une surface réfléchissante quelconque, le sera toujours dans un angle égal à son incidence; et si le rayon est perpendiculaire au Miroir, il reviendra sur lui-même. Ce principe général est la base de toute la Catoptrique.

MIROIRS CONCAVES SPHÉRIQUES. Les rayons d'un corps quelconque placé au foyer d'un Miroir concave, seront réfléchis parallèlement; et si vis-à-vis le premier Miroir on en place un second semblable, ces rayons seront rassemblés au foyer de ce second Miroir. On peut donc en plaçant un *charbon* enflammé à un des deux foyers, enflammer de la poudre placée à l'autre foyer.

Le Miroir concave possède encore une autre propriété : l'image d'un corps placé à une certaine distance du Miroir, paraîtra en-deçà du Miroir, c'est-à-dire situé en avant et renversé. Cet effet singulier cessera de surprendre, si on considère que les rayons de l'objet (qui doit être placé au-delà du quart de diamètre de la sphère dont le Miroir fait partie), devenus convergens, vont se croiser au foyer du Miroir; et l'objet paraît renversé, parce que ses rayons ne parviennent à nos yeux, qu'après s'être croisés entre eux et le Miroir.

PROBLÈMES DE PERSPECTIVE. *Mettre en perspective un cube :* Soit A, B, C, D, le carré qu'il s'agit de mettre en perspective, et que l'on suppose être la base du cube, prolongez les côtés du carré jusqu'à la ligne E, F; prenez sur la ligne d'horizon I, K, le point L, qui devra être plus ou moins écarté à gauche ou à droite sur cette ligne, selon le plus ou le moins d'obliquité que vous voudrez donner à votre cube; des points G, H, faites partir deux lignes qui iront se terminer en L; établissez ensuite les lignes *m—n*, *o—p*; tirez les perpendiculaires *o—q*, *m—r*, *p—s* et *h—t*; puis, en joignant les points *s* et *t* par une ligne, votre cube sera mis en perspective.

La colonne E F *étant placée au bord de l'eau, trouver le point où elle doit se réfléchir?* Prolongez la ligne perpendiculaire *a—b*, qui passe par le milieu de la colonne, autant que la colonne s'élève au-dessus de la surface de l'eau et du point C où elle se termine; tirez une autre ligne jusqu'au point visuel D; et le point E où cette ligne coupe la surface de l'eau, est celui où doit se réfléchir l'extrémité de la colonne, parce que l'angle de réflexion est toujours semblable à l'angle d'incidence.

Diffusion de la lumière : déterminer d'une manière précise les portions de lumière qui appartiennent à divers corps, selon qu'ils sont plus ou moins éloignés du point lumineux. Le point lumineux étant A, et la lumière s'étendant jusqu'en B, tirez les lignes A—B, A—C, A—D, A—E, ensuite décrivez la portion du cercle F—G; la quantité de lumière enfermée entre A—G—H, sera celle qui appartient à C—B: il en est de même des autres angles.

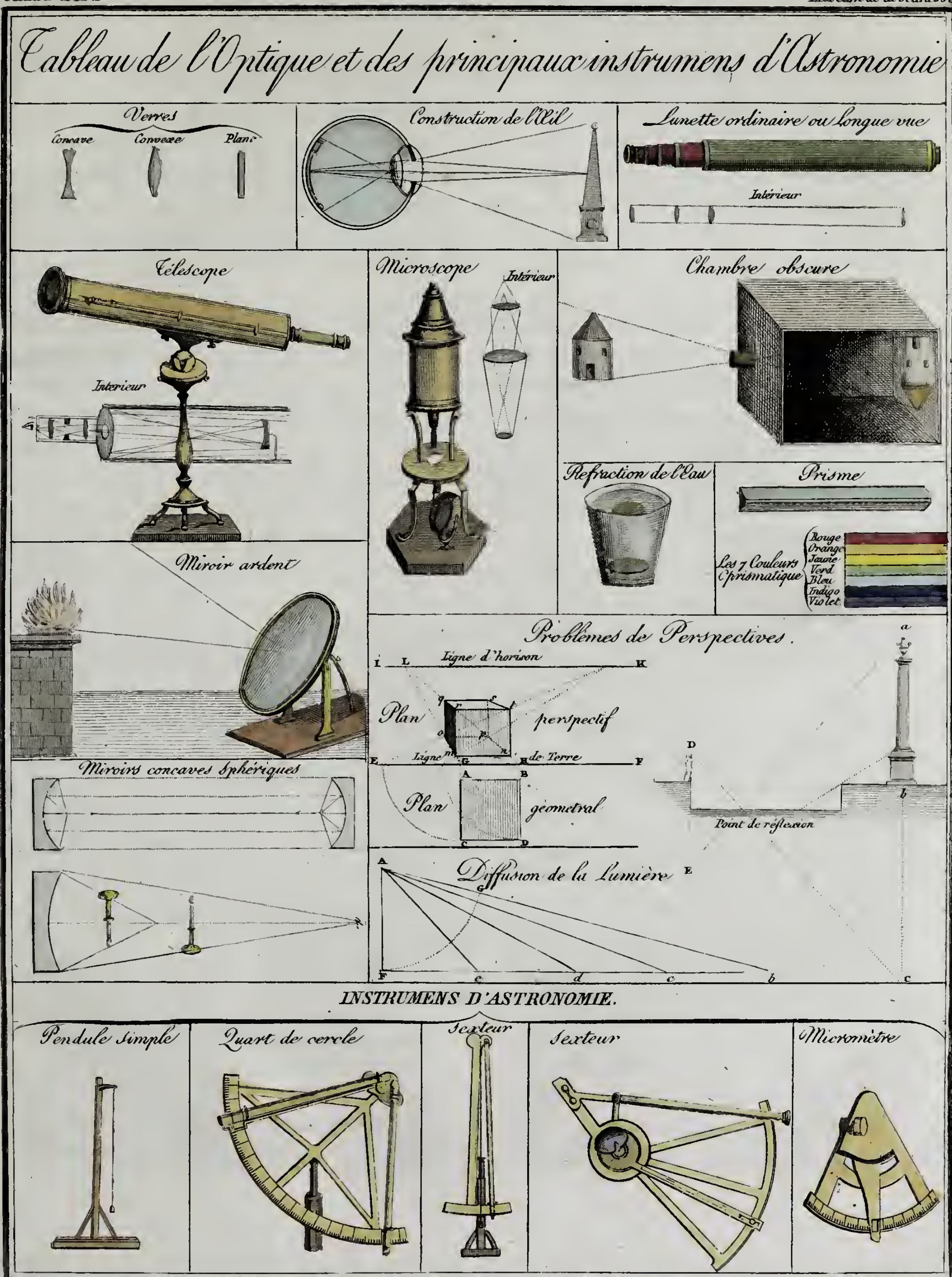
DES INSTRUMENS D'ASTRONOMIE.

LE PENDULE SIMPLE. On appelle *Pendule* un fil auquel on a suspendu une boule de métal, et auquel on donne un mouvement de vibration. Chaque vibration est *isochrone*, c'est-à-dire, qu'elle se fait dans un espace de temps égal; et si on donne 3 pieds 8 lignes $\frac{3}{5}$ de longueur au fil, elles seront chacune, à Paris, d'une seconde. Cet instrument

présente aux Astronomes l'avantage de mesurer de petits espaces de temps avec beaucoup de justesse.

LE QUART DE CERCLE, LES SECTEURS. Ces instrumens, le *Quart de Cercle* surtout, sont d'un usage fréquent pour mesurer des grands angles. Le limbe du Quart de Cercle est divisé en 90 degrés, et subdivisé en minutes et en secondes; une lunette fixe par un de ses bouts, peut couler le long du limbe, en décrivant ainsi un angle. On compte les degrés contenus entre les deux points du limbe où l'on doit placer l'extrémité de la lunette pour voir deux objets lointains, distans entre eux, et on connaît l'angle qu'ils forment avec le point d'où on regarde. Le secteur a aussi un limbe divisé, mais il contient moins de degrés.

LE MICROMÈTRE. On appelle *Micromètre* un instrument qui sert à mesurer le diamètre des astres avec une précision infinie.



J.G. de St. Sauveur del



DE LA MÉCANIQUE.

TABLEAU DES MACHINES SIMPLES ET COMPOSÉES — Machines simples : les *Leviers simples*, la *Romaine*, la *Balance*, le *Couteau de Boulanger*, la *Poulie fixe*, la *Poulie mobile*, les *Poulies mouflées*, le *Treuil*, le *Treuil à roue*, les *Roues dentées*, le *Plan incliné*, le *Coin*, la *Vis*. — Machines composées : la *Vis sans fin*, la *Vis d'Archimède*, le *Pressoir*, le *Balancier*, la *Grue*, et le *Mouton*.

LORSQUE les hommes réunis entre eux par les liens du besoin et de la nécessité, ces grands et seuls mobiles de la fondation des sociétés particulières, eurent songé à perfectionner les premières cabanes, les premiers édifices publics, il fallut bien remuer des masses énormes, transporter des bois épais et lourds, les élever sur le faîte des maisons, et former ici des charpentes, et là des fondemens. On employa d'abord un grand nombre de bras, mais on reconnut bientôt que la multitude nuisait aux opérations, que la main-d'œuvre devenait trop dispendieuse, et que le peu de travail qui résultait de tant d'efforts, prouvait à tous la perte du temps et l'inutilité de tant de forces partielles. Le hasard fit connaître le pouvoir du levier, et soudain la force de l'homme fut augmentée d'une manière étonnante. La longueur du levier fut bientôt réglée, d'après les résistances et les masses; et cette découverte, qui sans doute comme tant d'autres aussi importantes fut due au hasard, vint se placer la première dans l'énumération des inventions humaines : il y a bien lieu de croire que toutes les machines mouvantes, tous les leviers posés sur la terre, ou sur un pivot, ou sur un plan incliné, furent inventés dès les premiers âges du monde. Le mortel fortuné, échappé seul avec sa famille au déluge universel, connaissait bien les lois de la Mécanique, et ces moyens qui seuls peuvent donner un mouvement à la matière inerte par elle-même, et quelquefois encore plus par sa position et son éloignement. L'Arche ne put être construite sans que le bois eût été coupé, façonné, transporté, posé, et l'industrie avait déja sans doute produit ses miracles; déjà l'utilité du levier, du treuil, de la poulie, du plan incliné, du coin et même de la *vis*, était reconnue; déjà l'invention et la perfection s'étaient réunies pour opérer de plus grands prodiges. *Tubalcain*, qui fit à l'homme le don funeste du fer meurtrier, avait déjà, sous mille formes différentes, produit toutes ces machines, tous ces outils, faits ou terminés avec ce métal dont l'utilité est si réelle et si bien attestée.

Lorsque l'orgueil égyptien eut jeté les fondemens de ces vastes pyramides, de ces colosses d'architecture, fruits de la patience et de l'art, on dut rendre hommage au génie inventif des machinistes qui, malgré le poids naturel des corps et la hauteur immense des pyramides, élevaient toutes les machines à leur gré, plaçaient toutes les masses, et les arrangeaient avec

méthode, avec art, ce qui cependant n'aurait jamais pu s'effectuer, si les machines alors inventées n'eussent depuis long-temps facilité les opérations de l'architecte et de l'ouvrier. Cette suite d'inventions nouvelles de machines perfectionnées fut donc le résultat des travaux de l'homme en société, et de la réunion des moyens présentés par le génie et la nécessité. On ne peut voir sans quelque intérêt les premiers pas faits vers les grandes découvertes, après la création. Ces merveilles de l'art ont rendu recommandables aux yeux de leurs contemporains ces hommes à qui on a donné avec juste raison le titre de *grands*, parce qu'ils le devaient à leurs inventions et à leurs découvertes vraiment utiles. Il eut les premiers autels, celui qui créa la charrue, qui façonna le fer, qui parvint à couper, à scier, à travailler le bois, et lui faire prendre toutes les formes qu'exigeaient les travaux du charpentier et du menuisier. Ces hommes que le génie inspire, et qui commandent le respect et l'admiration des siècles présens comme des siècles passés, ont toujours trouvé dans l'invention et la perfection les motifs de leur gloire et de leur grande renommée. Dans tous les âges, les éloges et les récompenses leur furent accordés, parce que la beauté, l'utilité et la grandeur de leurs découvertes agrandissaient le domaine des arts, multipliaient le produit des travaux de l'homme en diminuant le nombre des bras, et en donnant à-la-fois à tous les ouvrages ce fini qui plaît aux yeux, et cette solidité qui en fait le principal mérite.

Que seraient devenus les arts, si ceux qui s'en occupent avec un si grand soin et un si beau succès, n'avaient trouvé les machines inventées et les outils perfectionnés? Cependant toutes ces découvertes tenaient à la solution de ce problème : « Trouver un point d'appui pour faire mouvoir les corps, et donner ensuite aux agens qui font mouvoir ces corps, la force nécessaire. Ce problème fut résolu par les premiers enfans des hommes : il n'est plus rien pour le savant, et se laisse facilement découvrir par l'ignorant qui cherche à s'instruire. L'harmonie des mouvemens, la force du *levier*, celle du *balancier*, le pouvoir des *poulies*, des *roues* et des *vis* ont été calculés, établis et démontrés, de manière qu'il serait maintenant honteux d'ignorer les principes d'une science qui appartient à tous les hommes indistinctement, parce que dans mille circonstances tous les hommes peuvent faire usage de la Mécanique. Les jeunes gens, à qui nous avons destiné notre Ouvrage, doivent nous savoir quelque gré, si nous leur offrons aujourd'hui avec quelque développement les principales définitions de la Mécanique, qui tient un rang si distingué dans les connaissances mathématiques mixtes, et qui s'occupe du mouvement et des forces motrices, de leur nature, de leurs lois et de leurs effets dans les machines.

La partie des mathématiques qui considère le mouvement des corps en tant qu'il vient de leur pesanteur, s'appelle la *statique*, ou la connaissance des poids, des centres de gravité et d'équilibre. Par opposition, on nomme *Mécanique* cette partie qui considère les forces mouvantes et leur application. Avec la statique on étudie l'*hydrostatique*, qui examine la pesanteur des fluides, et l'*hydraulique*, qui traite de leurs mouvemens.

On doit distinguer cinq choses dans les machines dont l'homme fait usage, la *résistance*, ou l'obstacle qu'on se propose de vaincre; la *puissance*, ou la force employée pour vaincre

cette résistance, et qu'on appelle *force motrice;* le *point d'appui*, autour duquel la puissance ou la résistance se meuvent; le *centre de gravité*, point autour duquel toutes les parties d'un corps ou d'un système de corps sont en équilibre : c'est là que se réunit toute la pesanteur d'un corps. Ce point répond toujours au centre de la terre. La *vîtesse* est l'espace que parcourent la puissance et la résistance, combiné avec le temps qu'elles emploient à le parcourir.

MACHINE. On appelle ainsi ce qui sert à transmettre l'action d'une puissance sur une résistance en général. Une *Machine* sert à augmenter et à régler les forces mouvantes : c'est un instrument simple ou composé destiné à produire du mouvement, de façon à épargner ou du temps dans l'exécution de l'effet, ou de la force dans la cause. On compte ordinairement six *Machines* simples, auxquelles toutes les autres peuvent se réduire; savoir, le *levier*, le *treuil*, la *poulie*, le *plan incliné*, le *coin* et la *vis*. On pourrait réduire ces six *Machines* à deux, le *levier* et le *plan incliné*, car le treuil et la poulie agissent comme leviers, et la vis comme un plan incliné.

LES MACHINES COMPOSÉES sont celles qui sont formées de plusieurs Machines simples combinées ensemble.

LE LEVIER est une barre solide soutenue par un seul point ou appui, et dont on se sert pour élever des poids, en faisant passer un bout sous le corps qu'on veut en élever : on place un corps résistant, comme un caillou, une pierre, un morceau de bois sous le levier; alors le levier a deux bras, le petit, qui est du côté de la pierre, sous le corps à élever, et le grand dont on tient le bout sur lequel on pèse. Le petit bras élevera ce corps d'autant plus facilement, que le point d'appui en sera plus proche, et que le grand bras sera plus long. Le levier est la première des machines simples; on s'en sert principalement pour élever des poids à de petites hauteurs.

LA ROMAINE, ainsi nommée, à cause du grand usage que les Romains en faisaient, sert encore aujourd'hui dans certaines contrées à peser les marchandises de différentes pesanteurs, par le moyen d'un seul et même poids qu'on éloigne plus ou moins du point d'appui.

LA BALANCE est un levier qui se trouve à son centre en parfait équilibre, ce qui fait que lorsqu'on place deux poids différens à ses extrémités, le plus pesant enlève le plus faible, et que ces deux poids, s'ils sont égaux, conservent le levier dans son parfait équilibre.

LE COUTEAU DU BOULANGER est encore un levier qui opère en sens contraire, c'est-à-dire que le bras le plus long opère, tandis que le plus petit se lève; le levier prend son point d'appui au haut de l'anneau auquel il est attaché, tandis que la main qui coupe pèse sur le corps à couper.

LA POULIE est une machine ingénieuse qui se compose d'une roue pleine, creusée dans sa circonférence, et qui tourne autour d'un clou ou axe placé à son centre; on s'en sert pour élever des poids par le moyen d'une corde qu'on place et qu'on fait glisser dans la rainure de la circonférence. On appelle *poulies mouflées* la réunion de plusieurs poulies dans une même *chappe*. Cette réunion a l'avantage d'augmenter l'action de la puissance;

mais aux dépens de la vîtesse. Il y a encore la Poulie dite fixe, et la Poulie mobile ; la première reste fixe sur son axe, l'autre roule sur la corde qui élève le poids avec elle.

LE TREUIL est une machine dont l'axe est situé parallèlement à l'horizon. Dans cette machine, la puissance appliquée à l'extrémité du rayon, est au poids comme le rayon de l'axe est au rayon de la roue. Le Treuil se présente avec des bras qui sont maîtrisés par le poids du corps de l'homme qui le met en jeu, ou il prend le nom de *Treuil-à-roue*, parce que c'est avec une roue écartée et dentelée avec laquelle on met en jeu la machine qui élève le poids.

LA ROUE DENTÉE est celle dont les circonférences ou les essieux sont partagés en dents, afin qu'elles puissent agir les unes sur les autres et se combiner : l'usage de ces roues, unies entre elles; et qui se composent de grandes et petites symétriquement combinées, a lieu particulièrement dans les horloges et tourne-broches.

LE CRIC, machine ingénieuse, avec laquelle on peut, avec une petite force, vaincre une grande résistance. On voit tous les jours, par le moyen d'un Cric, un seul ouvrier soulever des masses énormes qui exigeraient un grand nombre de leviers et de bras.

LE PLAN INCLINÉ est en mécanique un plan qui fait un angle oblique avec le plan horizontal. La théorie des mouvemens des corps et des plans inclinés, est un des points principaux de la mécanique.

LE COIN est une des six machines simples employées pour briser ou séparer des corps. Le Coin est un corps solide, composé de trois plans, qui terminent deux triangles. La force de cette machine va toujours en augmentant à mesure qu'on l'enfonce.

LA VIS est un cylindre droit, autour duquel s'entortille spiralement un solide, qui suivant sa grosseur, a la forme d'un prisme triangulaire. L'une des faces triangulaires de ce solide s'applique sur la surface convexe du cylindre ; et si l'on conçoit que ce même solide est composé, dans le sens de sa longueur, d'une infinité de filets parallèles entre eux, tous ces filets, en s'entortillant autour du cylindre, à différentes distances de l'axe, forment des angles aigus et égaux entre eux, qui se rencontrent et s'unissent aux filets posés en spirale sur le cylindre. On appelle *spire*, un tour entier du filet de la Vis, et l'intervalle qui sépare deux spires consécutives, se nomme le *pas* de la *Vis*. Cette première *Vis* est celle dite *extérieure*. La Vis intérieure s'appelle *écrou*, c'est un solide sillonné intérieurement, ensorte que les filets et ceux de la Vis puissent glisser en même tempsles uns sur les autres.

LA VIS SANS FIN est une Vis dont l'action est continue du même sens. C'est en quoi principalement elle diffère des Vis ordinaires qui se meuvent dans un écrou, et qui cessent de tourner quand elles ont avancé de toute leur longueur.

LA VIS D'ARCHIMÈDE, ou pompe spirale, a pris le nom de son inventeur. C'est un tube ou canal creux qui tourne autour d'un cylindre, de même que le cordon spiral dans la Vis ordinaire. Le cylindre est incliné à l'horizon sous un angle d'environ 45 degrés. Un orifice du canal est plongé dans l'eau. Si par le moyen d'une manivelle on fait tourner la Vis, l'eau s'élevera dans le tube spiral et se déchargera par l'autre orifice. L'invention de cette machine

est si simple, si heureuse, que l'eau remonte dans le tube spiral par sa seule pesanteur. En effet, lorsqu'on tourne le cylindre, l'eau descend le long du tuyau, parce qu'elle s'y trouve comme sur un plan incliné. Cette machine est fort propre à élever une grande quantité d'eau avec une très-petite force.

LE PRESSOIR est une *vis* et un *levier* artistement combinés pour produire l'effet qu'on a droit d'attendre. C'est le levier qui met en mouvement la machine qui sert à comprimer, à presser, à extraire. On l'emploie pour obtenir le *jus du raisin*, pour faire le *cidre ;* et dans les arts mécaniques, cette machine obtient le plus beau triomphe, celle de peindre la parole et de multiplier les livres. On connaît la presse et les merveilles qu'elle opère, c'est elle qui est un des agens puissans de l'imprimerie. Dans le Pressoir la *vis* et le *levier* concourent à augmenter la puissance. Celui qui presse, comme dans le *treuil*, sent sa force augmentée de celle du levier, secondée par la *vis*.

LE BALANCIER, dans les *hôtels des monnaies*, est un pressoir avec *levier* et *vis ;* ces leviers ont deux bras qui voient leurs forces augmentées par la puissance de celui qui presse, par le poids ajouté aux leviers, par la vis elle-même ; le Balancier, dans toutes les mécaniques, opère à peu près comme celui qui marque les monnaies ; tout l'art de l'artiste qui construit ces machines, consiste à bien calculer la force de la résistance et la puissance du levier, qui ajoute aux forces humaines et facilite le mouvement. Le Balancier des monnaies a une force considérable, et par les bras, et par les agens et par la vis. Il est donné au mathématicien seul de calculer cette force et ses puissans effets.

LA GRUE se compose de poulies artistement combinées. Elle emprunte ce nom, parce qu'elle paraît avoir un col alongé comme l'oiseau que l'on appelle *Grue*. La corde, à laquelle est attaché le *poids* (pierre ou bois) que l'on élève, glisse sur les poulies et se pose roulée sur le treuil, à qui les poulies servent de vis ; la roue est le levier qui multiplie les forces et les rend suffisantes.

LE MOUTON doit sa puissance à la poulie jointe aux cordes qui lui servent de levier. Cet instrument soulève un poids énorme, qui sert à enfoncer de gros pieux sur la terre sèche, ou sur la terre couverte d'eau. La force, aidée par la puissance des cordes et des poulies, enlève le *Mouton*, le laisse retomber avec force sur la poutre terminée comme un coin, et qu'elle-même se trouve alors une machine, opère d'une manière puissante en le forçant de pénétrer dans les entrailles de la terre. Toute machine, suspendue par une corde et mise en mouvement à l'aide des bras, des cordes et des poulies, est donc une espèce de Mouton.

Telles sont les belles productions dont la Mécanique s'est enrichie depuis l'origine du monde. Le génie de l'homme, dans tous les siècles, cherche de nouveaux moyens de maîtriser le mouvement, et de remuer les corps à son gré. Le plus faible de tous les êtres par son organisation physique, est devenu le plus fort par son organisation morale, par le résultat de ses recherches, de ses découvertes et de ses inventions ; et tandis que les animaux étaient tous abandonnés à leurs propres forces, l'homme a trouvé dans tous les corps les agens d'une nouvelle force, et des moyens pour soumettre tous les corps animés ou inani-

més. Depuis le déluge les arts ont fait des progrès immenses; des machines ont été construites, simplifiées, perfectionnées, peut-être même le génie a-t-il déjà passé les bornes. On ne voit qu'avec crainte la prodigieuse perfection qu'obtiennent les machines. On a tout lieu d'appréhender qu'en multipliant les forces, elles ne diminuent les bras, et n'obligent un jour les ouvriers à s'éloigner des manufactures. Il appartient aux gouvernemens d'examiner jusqu'à quel point dans les arts il est permis de simplifier les machines. Père de tous ses sujets, le Monarque doit à tout homme laborieux du travail et du pain; et comment pourra-t-il suppléer à ces grands moyens de l'existence physique des hommes, si on abuse du génie qui invente, et si on multiplie des machines qui peuvent bien être utiles aux fabriques et aux fabricans, mais qui deviendraient alors si nuisibles aux ouvriers? C'est à la sagesse du Gouvernement à poser des bornes. Il ne nous appartient que de présenter avec respect ces réflexions dictées par l'amour du bien public et de nos semblables.

Tableau des Machines Simples et Composées

MACHINES SIMPLES

Leviers

Leviers simples | la Romaine | la Balance | le Couteau de Boulanger

Poulies

Poulie fixe | Poulie mobile | Poulies mouflées

Tours

le Treuil | Treuil à roue

Roues dentées

Roues dentées | Cric

Plan incliné

Coin

Vis

MACHINES COMPOSÉES

la Vis sans fin | la Vis d'Archimede | Pressoir

le Balancier | la Grue | le mouton

J. G. de S[t] Sauveur del.

MARINE.

Le premier homme qui habita sur les bords de la mer, dut voir avec surprise cet élément si beau dans le calme, et si terrible pendant la tempête. Quel dut être son étonnement, en voyant cette foule d'animaux se jouant au fond des eaux! Le *nautile*, et sa légère coquille, la branche détachée de l'arbuste, l'écorce ou le tronc d'arbre voguant au gré du vent, lui donnèrent les premières idées de la navigation. Bientôt la première barque façonnée fut lancée sur les mers, et l'aviron à la main, loin du rivage, fier de sa nouvelle conquête, dans un moment d'orgueil il put s'écrier, je suis le *roi de la mer.* Mais il avait vu la tempête, et dû quelquefois en éprouver tous les dangers. Pour lui opposer une barrière, il chercha avec le plus grand soin à perfectionner son frêle esquif, ses rames, et son gouvernail; comme le *nautile* il étendit la peau qui devait s'enfler au vent, et le cœur armé d'un triple acier, comme le dit *Horace*, il quitta la côte, et osa naviguer en pleine mer. Mais, plus heureux que lui, les mortels qui lui succédèrent dûrent au hasard des découvertes qui leur firent entreprendre des courses lointaines et de périlleux voyages. Alors des relations sociales eurent lieu entre le voyageur et le peuple visité, et l'utilité de la marine marchande fut reconnue. Bientôt toutes les nations eurent des vaisseaux et des marins : ils furent chercher l'or, l'ivoire et les pierreries des pays éloignés et donnèrent en échange les laines, les vins et les blés de leur patrie. De ce moment, une juste compensation fut établie, et par le commerce on vit règner ce mutuel desir que les marchands ont tous de s'obliger entre eux, et de s'enrichir par le motif le plus digne de l'être raisonnable, celui d'être utile à son semblable et de jouir avec lui des richesses du monde entier.

Déjà les peuples avaient une marine, et bientôt les rois ne se crurent puissans qu'autant qu'ils obtiendraient l'empire des mers. Pour défendre leurs sujets, le commerce, et les vaisseaux marchands, ils créèrent une marine militaire qui eut ses soldats et ses matelots. Alors *Tyr, Carthage et Rome* tour-à-tour se disputèrent l'empire du monde, et les mers furent condamnées à promener sur leur sein les flottes du vainqueur. Alors il y eut réellement des nations commerçantes, des pavillons respectés, des souverains plus puissans encore, et l'on ne put même être placé parmi les rois dignes de commander qu'en joignant aux riches entreprises de la marine marchande des flottes nombreuses, et des soldats intrépides dignes du courage et du noble dévouement des marins.

La Providence avait donc destiné la mer pour unir tous les hommes entre eux, pour les dédommager des bienfaits qu'elle leur avait refusés, et pour faciliter le transport des marchandises qui aurait été impraticable sans le secours de la navigation. Toutes les puissances qui jouent maintenant un grand rôle dans l'univers, sont persuadées de cette grande vérité, qu'il faut pour obtenir les véritables richesses d'un empire, avoir une marine marchande protégée par une marine militaire, et que s'il se rencontre parmi elles une nation qui veuille seule dominer sur les mers, qui prétende qu'il n'y a que son pavillon

qui puisse flotter sur le sein du vaste Océan, les autres doivent toutes se réunir pour mettre un terme à son audace, à ses prétentions outrées, et à sa tyrannie.

En examinant l'immense étendue des eaux, on peut considérer leur extérieur et leur intérieur : à l'extérieur, la mer offre d'abord une vue magnifique et lointaine qui se perd dans l'horizon, et qui emprunte de nouveaux charmes soit du lever, soit du coucher du soleil; c'est alors qu'elle jouit d'un calme parfait. Affreuse dans la tempête, elle est encore belle aux yeux de l'observateur et du peintre. Dans son état ordinaire, lorsque le navigateur commande aux flots irrités et aux vents déchaînés, le vaisseau semble marcher en triomphe et braver la tempête. Ici se présente un spectacle singulier : la mer maîtrisée par un agent puissant, monte à des momens désignés, pendant six heures, et puis se retire pendant six autres heures. C'est ce que l'on appelle le *flux* et le *reflux*. Les Physiciens ont long-temps disputé sur les causes de ce phénomène; il en est qui prétendent que la lune en passant directement au-dessus des mers, les foule, les excave, et en fait remonter les eaux par le resserrement du corps d'air qui est entre elle et l'*Océan;* d'autres assurent que ce n'est pas la lune qui gravite ou qui pèse sur nos mers, mais que c'est le globe même de la terre et de l'eau qui gravite sur la lune et qui tend à s'en approcher. Les avantages que procurent les marées sont incalculables, et prouvent qu'une même puissance veille à la conservation du globe, et a tout fait pour le service des mortels qui l'habitent. Les grandes marées en repoussant l'eau des fleuves et des rivières, et les faisant remonter bien avant dans les terres, rendent alors les eaux assez profondes pour pouvoir amener jusqu'aux portes des villes les grands vaisseaux chargés de marchandises, dont le transport, sans ce secours, serait impraticable. Après ce service important les marées diminuent et emportent avec elles les mêmes vaisseaux chargés de nouvelles richesses qu'ils ont acquises en échange.

Le perpetuel balancement de la mer empêche que les eaux ne viennent à croupir et à s'infecter en séjournant toujours dans le même lieu. Le flux et le reflux empêchent les dépôts nuisibles, balayent l'embouchure des fleuves, et dégagent les sables; enfin ce phénomène disperse tous les jours le sel dont la mer est pleine, et qui, sans ce mouvement diurne, se précipiterait promptement au fond des eaux.

La mer par sa nature, et par le sel qu'elle contient, nourrit un nombre infini de poissons et de coquillages. L'examen de ces productions, dont l'abondance et la variété étonnent l'homme le moins attentif et le moins reconnaissant, appartient à l'histoire naturelle. Mais les prodiges se multiplient à l'extérieur, et c'est à la main de l'homme à qui la mer en est redevable. Je veux parler de la marine marchande et de la marine militaire. L'on ne verra pas avec indifférence les détails que je vais donner sur l'architecture navale, à qui la navigation doit la plus grande partie de sa perfection. Je décrirai les principales parties d'un vaisseau, et expliquerai les termes de marine les plus familiers. Chacun a d'autant plus d'intérêt de les connaître, qu'ils sont fréquemment cités par les gens de mer et par nos plus célèbres voyageurs.

Premier Tableau de l'Architecture navale, représentant la *Coupe d'un Vaisseau de premier rang*, la *vue de son intérieur*. — Et un *Vaisseau de premier rang* avec *toutes ses voiles déployées*, et *ses divers agrêts*.

COUPE D'UN VAISSEAU *de premier rang*. La coupe de ce vaisseau laisse voir tout le dedans. On y remarque le spacieux fond-de-cale, et l'entre-deux des trois ponts ou étages qui sont au-dessus. C'est dans le fond qu'on étend les pierres, le sable, et les autres matières pesantes qui servent à lester ou à affermir le vaisseau par une pesanteur qui, avec le reste de la charge fasse équilibre à la puissance du vent sur les voiles. Le reste du fond-de-cale sert à ranger les munitions tant de guerre que de bouche et les divers agrêts de rechange. On range les canons sur les ponts, et l'équipage couche dans les entreponts.

VAISSEAU DE PREMIER RANG *avec toutes ses voiles et agrêts*. Les vaisseaux de guerre sont de plusieurs rangs différens : on les distingue en vaisseaux du *premier*, du *second* et du *troisième* rang, et on les nomme *vaisseaux de ligne*. Il y en a de 120 canons, de 110, de 100, de 90, de 80, de 74, de 64 et de 50. Les équipages sont en proportion du nombre de canons.

Un vaisseau de 120 canons, a de longueur 175 à 186 pieds; sa largeur est de 47 à 50 pieds et son creux de 23 à 25 pieds. Le calibre des canons à la première batterie est du 36, à la seconde du 18, à la troisième du 12, sur les gaillards du 6, et sur les dunettes du 4. — 11 à 1200 hommes forment l'équipage.

Un vaisseau de 74 canons a de longueur 150 à 164 pieds; sa largeur est de 42 à 43 pieds et son creux de 20 à 22 pieds. Le calibre des canons aux diverses batteries est la même qu'au vaisseau de 120. — 650 à 750 hommes forment l'équipage.

D'après l'aperçu des dimensions de ces deux vaisseaux, on peut aisément calculer quelles doivent être celles des autres, ainsi que le nombre de leurs équipages.

Pour la grande voile d'un vaisseau de 74 il faut près de 360 aunes de toile, et pour toutes les voiles ensemble 1400 aunes. — Le plus gros cable est long de 600 pieds, il a 20 à 22 pouces de circonférence et pèse plus de 8000 livres. — La grande ancre ou ancre de miséricorde, a 18 à 20 pieds de long et est du poids de près de 10,000 livres. — Un vaisseau bien construit peut durer 40 à 50 ans.

La ration d'un matelot et d'un soldat est de 18 onces de biscuit et de trois-quarts de pinte de vin avec autant d'eau; on leur donne par semaine quatre repas de viande, trois de poissons, et sept de légumes.

La navigation emploie différens moyens pour connaître la route qu'un vaisseau tient sur mer; pour cet objet on se sert de divers instrumens, tels que de la *boussole*, de l'*astrolabe*, du *quart de cercle*, de l'*octant* et des *cartes marines* sur lesquelles sont représentés les *mers* et les *côtes*, les *îles*, les *rochers*, les *écueils*, les *bancs* de *sable*, et la *profondeur* de la *mer*.

Le fond de la mer, par la qualité du sol tantôt rouge, tantôt noir, sablonneux, rempli de cailloux ou couvert d'herbes, sert très-souvent aussi à faire juger de l'endroit où l'on se trouve. — Les divers poissons, les oiseaux d'une espèce variée ne rendent pas moins de service aux marins. — Par les poissons volans on reconnaît qu'on est proche de l'*île Saint-Thomas*. — Des oiseaux blancs comme des cygnes, dont le bout des ailes est noir, annoncent le *Cap-de-Bonne-Espérance*. — Certains grands oiseaux appelés *cotos* ou *mauvettes* avec des ailes grises et le corps blanc, annoncent encore qu'on est entre l'*Avyada* et le *Cap*. — En venant d'*Ormus* vers l'Inde, on reconnaît qu'on est à 60 lieues de *Diu* lorsqu'on aperçoit des poissons blancs et ronds, nommés *testons*. — Le cours des astres est aussi d'un grand secours pour les navigateurs.

La vîtesse d'un vaisseau bon voilier est de quatre lieues à l'heure.

On ne peut pas devenir bon marin, ni être ingénieur constructeur de vaisseau sans savoir les mathématiques.

Description des principales parties et manœuvres d'un Vaisseau et de divers termes de Marine.

A flot. Un vaisseau est à flot quand il est dans un lieu où il y a assez d'eau pour le porter.

Agrêts. Les agrêts d'un vaisseau sont ses cordages, ses voiles, ses poulies, ses vergues, ses ancres et ses cables.

Aller à la bouline : c'est se laisser aller à un vent de biais qui n'est pas favorable à la route.

Amarrer : lier, attacher avec une corde. On amarre un vaisseau aux anneaux d'un port : on amarre les canons dans un vaisseau, de crainte qu'ils ne roulent.

Amener : veut dire abattre les voiles pour arrêter ou ralentir la marche d'un vaisseau. Le vainqueur commande aussi au vaincu d'amener, c'est-à-dire, d'approcher ou de baisser pavillon.

Artimon (mât d') : est entre le grand mât et la poupe.

Babord : est le côté gauche du vaisseau, en regardant vers la proue.

Bâtiment : est un nom général qu'on donne à toutes sortes de vaisseaux; mais particulièrement à ceux du commerce. On dit : un *bâtiment marchand*, et un *vaisseau de guerre*.

Beaupré : est celui des mâts d'un vaisseau qui est le plus avancé sur la proue, et qui est couché sur l'éperon.

Bonnettes. Voiles de supplément, qui, dans les beaux temps, s'attachent au bout des vergues du vaisseau.

Bord. Il y a des occasions où un vaisseau s'appelle *Bord*. Par exemple, on dit : j'ai été *à bord* du Magnifique, au lieu de dire, dans le vaisseau le Magnifique.

Bosseman : est un sous-officier de marine, chargé du soin des ancres, des bouées, des cordages, etc.

Bossoir : est une pièce de bois, posée en saillie à l'avant pour soutenir l'ancre.

Boulines : servent à tirer les voiles sur l'avant du vaisseau, quand le vent est de côté.

Brisans : ce sont les vagues qui, étant poussées impétueusement contre la côte ou contre les rochers, reviennent avec la même impétuosité, ce qui empêche les bâtimens légers ou les chaloupes d'aborder aux lieux qu'on les envoie reconnaître.

Cale : est l'endroit le plus bas du vaisseau. On dit *fond-de-cale*, et c'est là qu'on place les munitions et divers agrêts propres à la manœuvre.

Calme : est une suppression totale du vent : alors le vaisseau n'ayant plus le secours des voiles, ne saurait avancer d'aucun côté.

Cargaison : est la charge entière d'un vaisseau en marchandises.

Carguer : carguer les voiles, c'est les ployer.

Cargues : ce sont des cordages qui servent à rapprocher le bord des voiles contre les vergues, quand on veut les ployer ou les serrer.

Classes. On appelle ainsi dans la Marine, la division qu'on a faite de l'enrôlement général des pilotes et des matelots dans toutes les provinces maritimes.

Convoi : est une escorte de vaisseaux ou de frégates qui accompagnent une flotte pour la défendre des attaques de l'ennemi.

Croiser : c'est se tenir long-temps en mer, dans un certain espace, pour attendre que l'ennemi paroisse, afin de le combattre, ou pour capturer quelques riches bâtimens marchands.

Dériver : se dit lorsque le vaisseau s'écarte petit à petit de son chemin, soit par des courans qui l'emmènent, ou par les vents contraires.

Donner la chasse : c'est poursuivre un vaisseau ennemi, afin de le combattre et de s'en emparer.

Echouer : se dit d'un vaisseau qui touche un banc de sable, ou qui se brise sur un rocher.

Ecoutes : servent à retenir les points des voiles sur l'arrière du vaisseau.

Ecoutilles : grandes ouvertures des ponts d'un vaisseau, pour y descendre et pour en tirer les marchandises.

Enfléchures : sont les petits échelons des haubans, qui servent pour monter aux différens mâts d'un vaisseau.

Etais : font une force opposée à celle des haubans pour affermir les mâts avec plus de solidité.

Être sous le vent : c'est avoir le vent contraire.

Faire de l'eau : c'est envoyer à terre pour y faire provision d'eau douce.

Faire le quart : c'est veiller à ce qui se passe dans le vaisseau et aux environs. Chacun fait successivement le quart, officiers et matelots.

Fanal : feu allumé sur le haut d'une tour élevée, à l'entrée des ports et rivières, ou sur la côte, pour éclairer et pour guider pendant la nuit les vaisseaux dans leur route.

Flotte : On nomme flotte, des bâtimens de commerce qui naviguent de compagnie.

Fréter. Fréter un vaisseau, c'est le prendre à louage pour transporter dedans des marchandises d'un pays à l'autre.

Gaillard : est le plus haut pont d'un vaisseau, mais il ne va pas d'un bout à l'autre : on le distingue en *château d'avant* et en *château d'arrière*, l'un à la proue, et l'autre à la poupe. Il y a des vaisseaux qui n'ont point de *gaillard.*

Galaubans : augmentent la solidité des mâts de hune, en les retenant sur les côtés du vaisseau.

Garcettes de ris : ce sont des petites cordes qui pendent au haut des principales voiles ; elles servent à lier la voile à la vergue, quand la force du vent oblige d'en diminuer la surface : c'est ce qu'on appelle prendre des ris.

Goudron. Le goudron est une espèce de gomme ou de poix servant principalement à calfater les vaisseaux, c'est-à-dire à en boucher les trous et les fentes pour empêcher que l'eau n'y pénètre.

Gouvernail. Cest une grande pièce de bois qui est attachée à l'arrière d'un vaisseau, et qui sert à le gouverner.

Haubans : sont de grosses cordes attachées par d'autres en forme d'échelons, et qui saisissent les mâts sur l'arrière et les côtés du vaisseau.

Hisser les voiles : c'est les plier et les attacher à leurs vergues.

Hunes. Ce sont des espèces de plateaux ronds, enfilés par leur centre dans le milieu des mâts, afin de les affermir, et sur lesquels, quand on est en mer, on fait monter un matelot pour découvrir de plus loin.

Lâcher sa bordée : se dit d'un vaisseau qui fait une décharge de tous les canons rangés sur l'un de ses côtés.

Lest d'un vaisseau : est un poids que l'on met au fond-de-cale, pour faire garder l'équilibre au vaisseau : c'est ordinairement du sable, des pierres et des cailloux.

Lever l'ancre : c'est tirer l'ancre du fond de la mer pour se remettre en marche.

Louvoyer : signifie aller tantôt à stribord, tantôt à babord, c'est-à-dire porter le cap d'un côté, et puis revirer de l'autre pour ménager un vent contraire, et ne pas s'éloigner de la route qu'on veut suivre.

Matelots : sont les manœuvres d'un vaisseau.

Mettre à la voile : c'est sortir du port, c'est mettre en mer.

Mizaine (le mât de) *:* est le mât qui se trouve sur l'avant du vaisseau, derrière le beaupré.

Mouiller : c'est arrêter le vaisseau, en jetant l'ancre près d'une terre où l'on veut descendre.

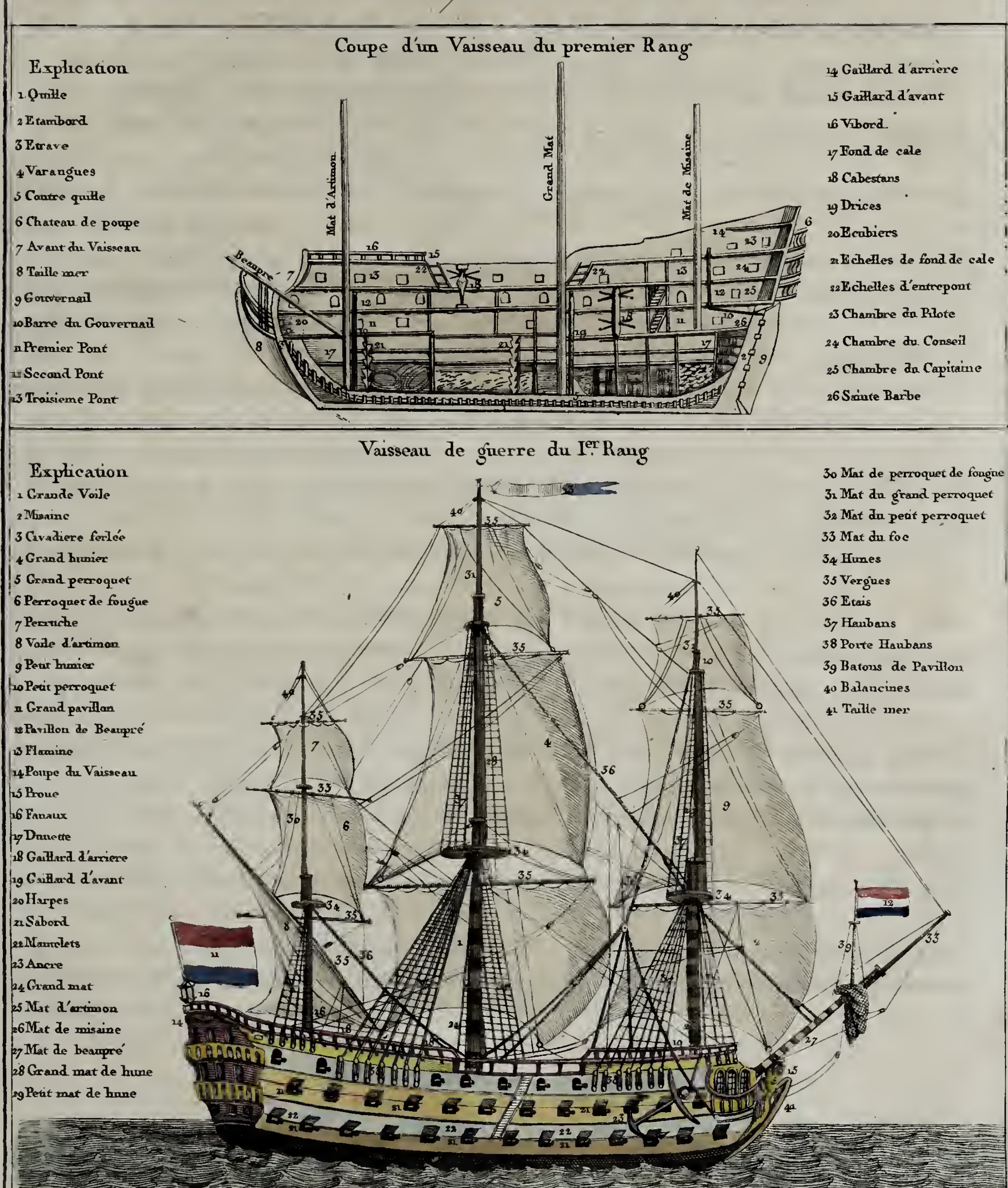
Mousses : sont les jeunes apprentis matelots.

Navire : est synonime à vaisseau, et se dit souvent en diminutif. On dit un joli *navire*, un beau *vaisseau.*

Patron. On appelle patron d'un vaisseau celui qui commande les matelots, et qui a soin de ce qui regarde la manœuvre.

Perroquet. Le perroquet est le mât le plus élevé d'un vaisseau ; il est au-dessus des hunes des autres mâts.

Pilote : est celui qui tient la barre du gouvernail ; il est chargé de diriger la marche du vaisseau, et il le conduit à l'aide de la boussole qui est toujours sous ses yeux.



J. G. de St. Sauveur del.

Ponts : sont le tillac et les différens étages d'un vaisseau sur lesquels on met la batterie. Les plus grands vaisseaux n'ont que trois ponts élevés de 5 pieds l'un sur l'autre.

Poupe ou l'*arrière :* est le derrière du vaisseau où est attaché le gouvernail.

Prendre le vent : se dit lorsqu'on met le vent derrière soi, par la manœuvre, pour arriver sur l'ennemi ; c'est aussi ce qu'on appelle avoir le dessus du vent.

Proue ou l'*avant.* C'est ainsi qu'on appelle le bout du vaisseau qui fend l'eau.

Quille. C'est une longue pièce de bois qui va de la poupe à la proue d'un vaisseau, et qui lui sert comme de fondement.

Racages : sont des boules de bois enfilées, qu'on met sur les mâts pour faciliter le mouvement des vergues.

Radouber : c'est réparer les dommages qu'a soufferts le corps d'un vaisseau.

Roulis : est un balancement du vaisseau, à droite et à gauche, occasionné ou par de grosses vagues, ou quelquefois par ses mâts et sa mauvaise construction.

Sabords. Ce sont les ouvertures par lesquelles on tire les canons le long des flancs ; on les ferme avec de petits volets qu'on nomme *mantelets.*

Sainte-Barbe : est le lieu où les canonniers serrent la poudre et les ustensiles de l'artillerie.

Stribord : est la droite du vaisseau.

Tempête, ou *gros temps :* est un concours de vents contraires très-violens, souvent accompagnés d'éclairs et de tonnerre : les vagues s'élèvent alors si haut, et un vaisseau est tellement tourmenté, que les mâts se rompent, les voiles se déchirent, de façon qu'étant hors d'état de manœuvrer, il périt quelquefois sans ressources.

Vent arrière : est celui qui souffle directement à la poupe du vaisseau.

Vent largue. C'est un vent frais qui vient un peu de côté ; il est le plus avantageux de tous les vents, car il enfle toutes les voiles, au lieu qu'au vent arrière, la première voile qui s'enfle met à l'abri celles de devant.

Vergues. Pièces de bois longues, arrondies, une fois plus grosses par le milieu que par les bouts, posées carrément par leur milieu sur les mâts vers les racages, et qui servent à porter les voiles. Elles ont chacune un marche-pied en corde, sur lequel se tiennent les matelots quand ils font quelques manœuvres qui regardent les voiles.

Virer-de-bord : c'est par le moyen du gouvernail, faire tourner un vaisseau, afin qu'il présente son autre flanc à l'ennemi ou au vent.

Voiles : c'est un assemblage de pièces de toiles cousues ensemble. Elles sont attachées aux vergues, ainsi qu'aux *étais*, et on les développe en les déroulant pour recevoir le vent qui doit pousser le vaisseau.

Deuxième Tableau de l'Architecture navale, représentant une *Galère*, une *Frégate*, un *Brûlot*, un *Chebec*, une *Chaloupe canonnière*, une *Barque de l'Amérique*, un *Vaisseau marchand*, une *Flûte*, une *Barque hollandaise*, une *Barque de pilote*, une *Barque de pêcheur*, une *grande Chaloupe*, un *Canot*, un *Chantier de construction*, un *Vaisseau lancé à la mer*.

GALÈRE. Les galères sont des bâtimens à voiles et à rames d'une construction légère, et taillées pour avoir beaucoup de vîtesse : leur longueur ordinaire est de 130 à 140 pieds, la largeur de 17 à 18, et le creux de 6 à 7. L'équipage est de 250 à 300 hommes, et le nombre de forçats qu'on nomme la *Chiourme*, excède celui de l'équipage. Il y a beaucoup d'occasions où les galères servent utilement; elles font ordinairement le service des frégates, et remorquent les vaisseaux désemparés. Elles ne sont point propres pour les grosses mers à cause de leur extrême finesse.

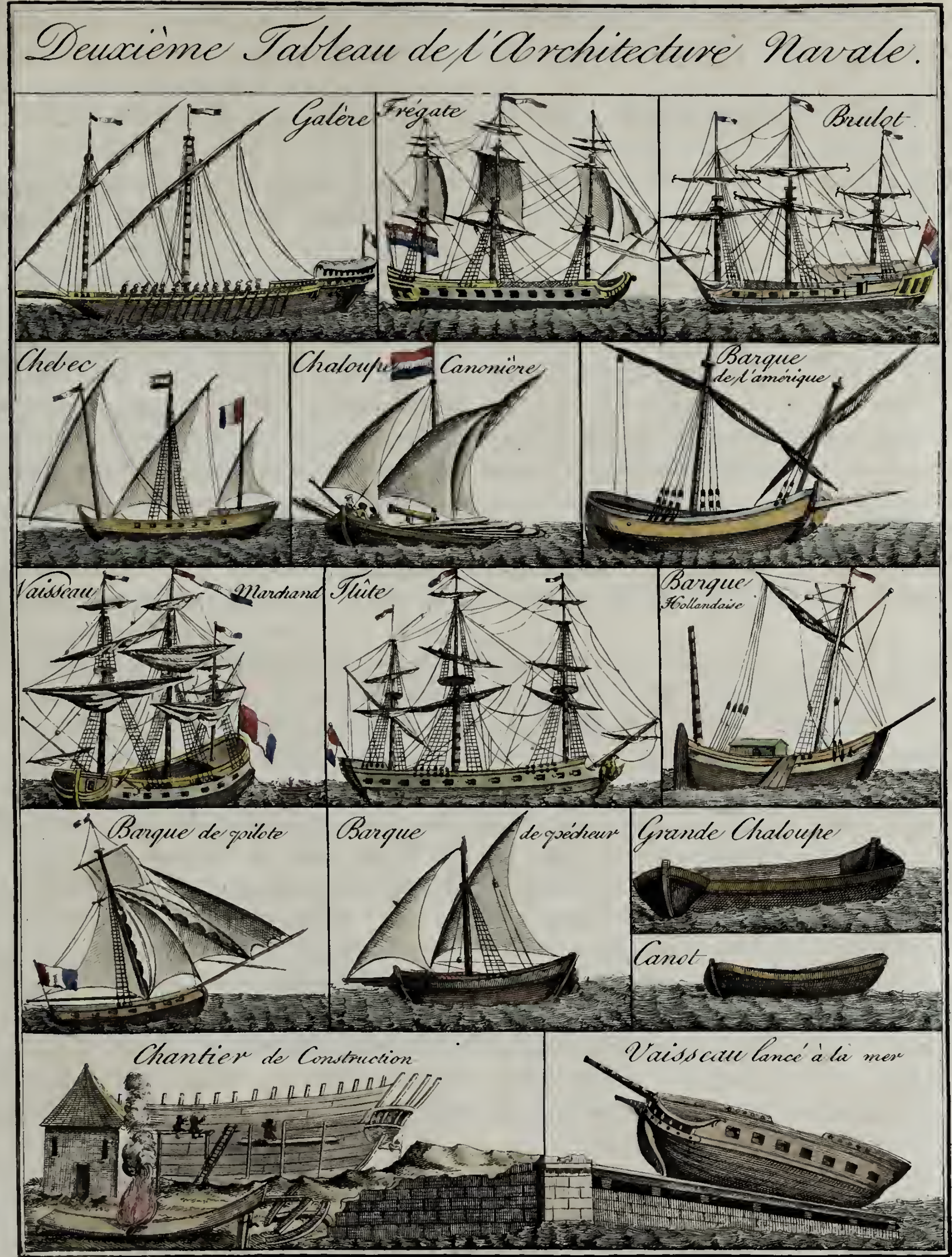
FRÉGATE. Ce sont découvertes des armées; elles se tiennent dans les combats à portée de secourir les vaisseaux désemparés, et empêchent, autant qu'elles peuvent, les brûlots ennemis d'en approcher : elles sont destinées aussi à porter les ordres du général aux différens endroits de l'armée, et à répéter les signaux. On les emploie aussi à convoyer les flottes marchandes.

BRULOT. Ce sont ordinairement de vieux bâtimens qu'on arme en brûlots : ils sont chargés d'artifices et de matières combustibles destinés à mettre le feu aux vaisseaux ennemis. Ils ont vers l'arrière une porte de chaque côté par où l'équipage se sauve au moment de mettre le feu aux artifices. On y monte des canons pour les signaux qu'ils peuvent avoir occasion de faire, ainsi que pour éloigner les petits bâtimens qui voudraient s'opposer à leurs desseins.

CHEBEC Ce sont de petits bâtimens propres à la course; on les charge ordinairement des commissions particulières qui demandent beaucoup de vîtesse. Ils portent leurs canons comme les frégates. Ils naviguent avec beaucoup d'avantage dans les belles mers, à cause de leurs grandes voiles latines, mais dans les grosses mers, ils en mettent de plus petites qui sont plus aisées à manœuvrer et moins dangereuses que les premières. Les plus grands chebecs portent jusqu'à 30 pièces de canon.

CHALOUPE CANONNIÈRE. Ces bâtimens sont destinés à la défense des places, ainsi qu'à faire des sorties sur les navires qui viendraient pour attaquer l'entrée des ports. On les emploie aussi à protéger le débarquement des troupes sur le rivage des ennemis; ils ne sont propres que pour de courtes traversées; ils ont le fond plat, et sont d'un échantillon proportionné au canon qu'ils portent : leur construction varie suivant les propriétés qu'on veut leur donner; il y en a qui portent un canon à l'arrière comme à l'avant.

BARQUE DE L'AMÉRIQUE. Ces petits bâtimens sont très-communs dans l'Amérique, et y servent à la course et au commerce : on forme ordinairement leur équipage de matelots errans dans le pays, ce qui les fait nommer souvent Bateaux flibustiers.



J. G. de St. Sauveur del.

VAISSEAU MARCHAND : est un vaisseau de moyenne grandeur, qui sert principalement à transporter des marchandises ; on ne définit sa grosseur que par la quantité de tonneaux qu'il peut porter. — Le tonneau équivaut à 2000 livres pesant ; il y a des vaisseaux depuis 40 tonneaux, jusqu'à 8 à 900.

FLUTE. Ce sont de longs et gros bâtimens de charge, destinés à porter les ustensiles et les munitions de guerre à la suite des armées ; ils y servent souvent d'hôpitaux. On les emploie aussi pour le transport des bois et autres objets propres à la marine, et pour l'approvisionnement des colonies et des vaisseaux de guerre qui sont obligés de tenir long-temps la mer.

BARQUE HOLLANDAISE. Cette espèce de barque, ou de petit vaisseau est un bâtiment Hollandais ; on l'appelle *semale* : on s'en sert pour porter des marchandises à bord des grands bâtimens, et surtout pour monter avec la marée dans les rivières où les vaisseaux courraient risque de toucher le fond en prenant trop d'eau. Il est mâté en fourche, et a le gouvernail extrêmement large. A stribord et à babord il a une semelle qui est un assemblage de bois de forme presqu'ovale. Cette pièce descendue dans l'eau, surtout en rivière, maintient ce petit bâtiment contre l'effort du vent contraire, et empêche qu'il ne dérive et ne s'écarte de sa route.

BARQUE DE PILOTE. C'est une petite barque peu chargée de bois, qui n'est pas haut élevée sur l'eau, et qui est extrêmement légère à la voile ; elle est ordinairement pontée ; elle sert aux pilotes pour aller à la découverte des bâtimens qui ont besoin d'être pilotés jusqu'au port.

BARQUE DE PÊCHEUR. Ce sont des barques d'un fort échantillon, et qui sont pontées pour la plupart : on y trouve toutes les commodités qu'exige la pêche. Elles sont construites de façon à être manœuvrées facilement ; elles portent très-peu de voiles.

CHALOUPE ET CANOT. Ce sont de petits bâtimens légers faits pour le service des vaisseaux ; leur grandeur est proportionnée à celle du vaisseau auquel ils doivent servir. Ils vont à rames et à voiles. Dans le cours du voyage on les embarque dans le vaisseau : on les met à la mer dans les rades, et on s'en sert pour les débarquemens, etc.

CHANTIER *de construction, et* VAISSEAU *lancé à la mer.* Près des ports de mer sont établis les chantiers de la marine. Là, on y met en construction les vaisseaux de manière à être lancés à la mer avec facilité. C'est un mouvement perpétuel. Ici, on aperçoit un bâtiment dont la construction est déjà achevée ; il est environné d'ouvriers qui placent et rassemblent cette double file de varangues ou de chevrons courbés qui s'y réunissent de part et d'autre, comme les deux rangs de côtes se réunissent à l'échine dans le corps humain ; enfin plus bas on voit un bâtiment achevé prêt à être lancé à l'eau : il est construit de toutes ses œuvres vives, n'ayant plus que ses œuvres mortes à ajouter.

Tableau représentant un *Port de mer*, un *Anémomètre*, un *Vaisseau à l'ancre*, un *Porte-voix*, un *Vire-Vire*, une *Ancre*, une *Pompe*, un *Hamac*, un *Cabestan*, un *Canon*, un *Pierrier*, un *Pot à feu*, un *Grappin d'abordage*, un *Grappin de chaloupe*, une *Sonde*, un *Lock*, une *Horloge*, un *Sablier*, une *Boussole*.

PORT DE MER. C'est un lieu fortifié par l'art et la nature, où viennent se retirer les vaisseaux qui naviguent sur les mers et qui portent les richesses du monde. A l'aspect des bâtimens magnifiques, des palais et des beaux monumens qui s'élèvent dans les villes situées au bord de la mer, on est bientôt convaincu que ces villes doivent leur grandeur et leur opulence au commerce et à la navigation. Une foule empressée abonde sur la rive; dans le port mille vaisseaux laissent flotter leurs pavillons dans les airs; la plus grande activité règne de toute part : là, sont tous les travaux, tous les genres d'industrie; toutes les marchandises y sont étalées, et c'est là qu'à la différence des mœurs et des costumes on reconnaît tous les peuples du monde qui viennent faire des échanges utiles et payer le tribut à une nation industrieuse et commerçante : enfin c'est un monde qui offre aux marins des ressources sans nombre, au négociant un commerce immense, au spéculateur d'utiles entreprises, et à l'observateur le spectacle le plus intéressant, celui de tout un peuple laborieux et occupé.

ANÉMOMÈTRE. Ce sont des petits morceaux de liége extrêmement minces, garnis de plumes très-légères, qui sont attachés de distance en distance à un fil et que l'on suspend sur un des bords du vaisseau; le moindre souffle les agite et fait connaître la direction et la force du vent.

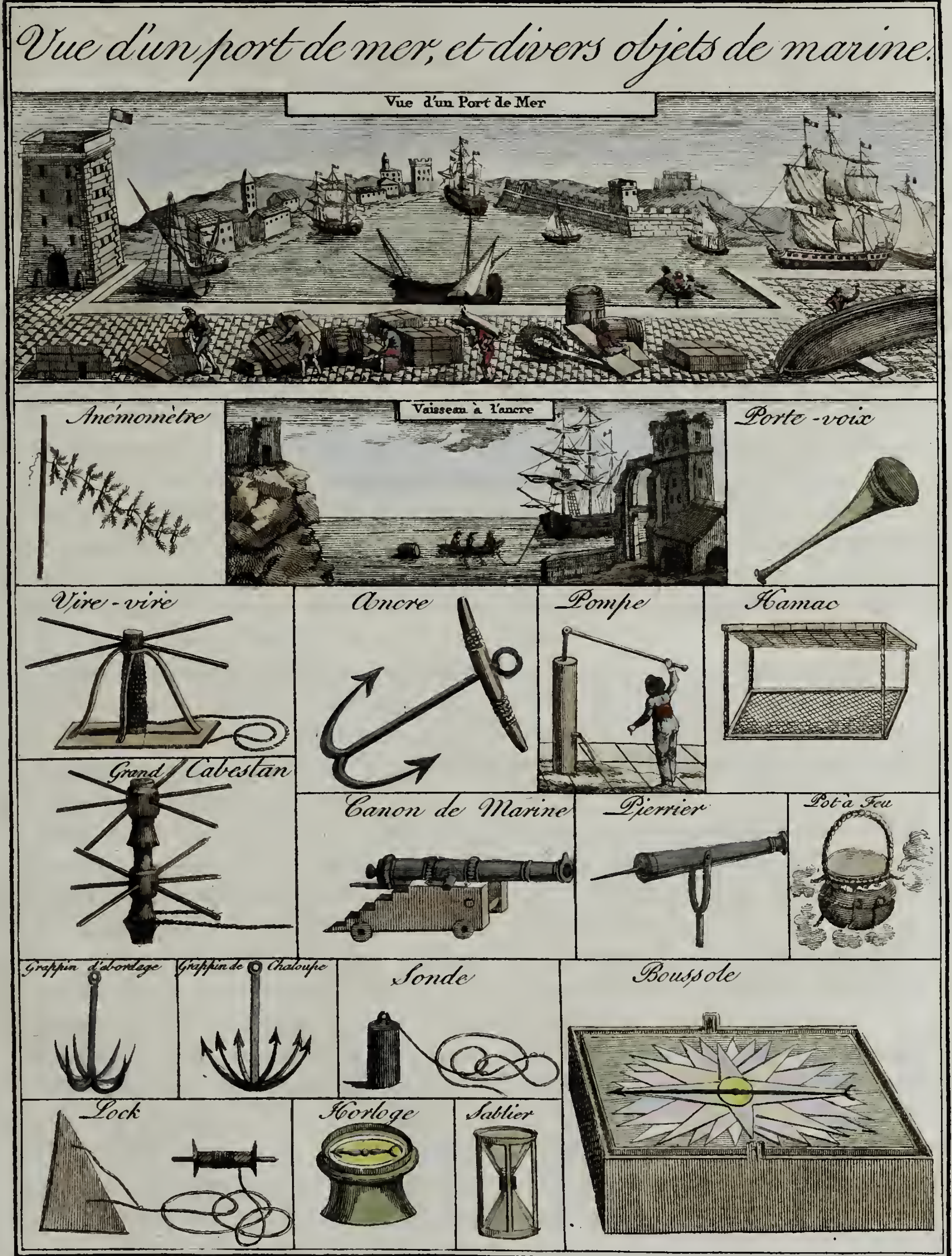
VAISSEAU A L'ANCRE. Une ancre qu'on jette à la mer pour arrêter la marche d'un vaisseau, est ordinairement armée d'une *bouée*. Une *bouée* est un morceau de liége, ou un *baril* vuide attaché à un cordage, et qui flottant, au-dessus de l'ancre, indique l'endroit où elle est.

PORTE-VOIX. C'est une espèce de long *entonnoir* de fer blanc terminé comme un cor de chasse, et qui sert au capitaine d'un vaisseau pour faire le commandement des manœuvres, et pour parler à ceux qui se trouvent en mer à quelque distance de lui.

VIRE-VIRE. C'est une espèce de petit cabestan portatif, que l'on monte et démonte à volonté, et qui sert à manœuvrer les petits fardeaux.

ANCRE. C'est une grosse barre de fer, courbée en arc, dont les bouts ont la forme de fers de flèche; du milieu s'élève une autre barre de fer droite, et terminée par un anneau mobile. On attache un cable à cet anneau, et lorsqu'on veut arrêter le vaisseau on file le cable, alors l'ancre descend au fond de la mer et s'y accroche par l'une ou l'autre de ses pointes. Un vaisseau ordinairement est muni de trois ancres; la plus grosse se nomme *ancre de miséricorde*, et ne se jette à la mer que dans les cas désespérés.

POMPE. Les pompes servent à tirer l'eau du fond de la cale, et à la jeter à la mer.



J. G. de S.t Sauveur del.



HAMAC ou *branle.* C'est une espèce de lit dont se servent les gens de l'équipage d'un vaisseau. Il est composé d'un morceau de toile long de six pieds et large de trois. Cette toile est renforcée par les bords d'un cordage appelé *ralingues* en façon d'ourlet. On le suspend par les quatre coins entre les ponts d'un vaisseau, et l'on y fait coucher les matelots et les soldats. On appelle *ralingues* les cordes que l'on coud autour des voiles pour en renforcer les bords.

CABESTAN. C'est une espèce de *treuil* renversé, dans lequel le cylindre au lieu d'être horizontal est perpendiculaire, et autour duquel se dévide la corde qui soutient le poids qu'on veut élever. Il est ordinairement placé dans les entreponts.

CANON et PIERRIER. On se sert en mer de canons de divers calibres, depuis 4 jusqu'à 36 livres de balle. Ils sont montés sur des affûts. — Les *pierriers* sont des espèces de petits canons montés en équilibre sur des fourches qu'on appelle *chandeliers.* On les charge par la culasse.

POT-A-FEU. Ce sont de grandes terrines remplies de matières combustibles et fermées hermétiquement, on y met le feu par plusieurs endroits. Les matelots qui se trouvent dans les hunes, au moment d'un combat, les jettent sur le tillac des vaisseaux ennemis.

GRAPPIN D'ABORDAGE, petite ancre armée de plusieurs crochets; étant jetée d'un vaisseau à l'autre, elle le tient accroché de façon qu'en tirant la corde à laquelle elle est amarrée, on approche assez près du vaisseau ennemi pour pouvoir sauter dedans, et combattre corps à corps. Les brûlots ont aussi le bout des vergues garnies de grappins qui servent à les accrocher aux manœuvres de l'ennemi.

GRAPPIN DE CHALOUPE, est une espèce de croc ou de crochet à plusieurs pointes recourbées, et qui sert aux chaloupes quand elles abordent à terre.

SONDE. C'est un morceau de plomb, dont la base est garnie de suif, qui sert à faire connaître à combien de brasses on est au-dessus du fond de la mer, et quelle est la nature et la couleur du sable qui s'y trouve.

LOCK. Le lock est une petite planche de huit à neuf pouces, coupée en triangle, et qu'on charge d'un peu de plomb afin qu'elle demeure fixe sur l'eau dans l'endroit où on la jette; elle est attachée à une ficelle nouée à des intervalles d'environ 41 pouces 8 lignes. On jette le *lock* en mer, du côté de la poupe, et on compte les nœuds. Si en une demi-minute on file trois nœuds, on juge alors que le vaisseau fait une lieue par heure. Cette opération se fait de deux heures en deux heures, et étant continuée chaque jour, on calcule à peu près combien le vaisseau a fait de lieues depuis qu'il a quitté le port.

HORLOGE *d'une demi-minute.* C'est une petite horloge, dont l'aiguille fait le tour du cadran en une demi-minute; on s'en sert quelquefois au lieu de *sablier*, quand on jette le lock en mer.

LE SABLIER ou *Clépsidre* est un instrument dont on se sert en mer pour compter les heures; il y en a qui marquent depuis une demi-minute jusqu'à une heure. Sa composition est simple; elle consiste en deux petites fioles de verre renversées l'une sur l'autre, dont

les deux goulots sont unis avec du mastic, et ne se communiquent en dedans que par un très-petit trou par où le sable dont on a rempli la fiole de dessus, tombe petit à petit dans celle de dessous. Quand l'opération est faite, on retourne le sablier pour recommencer.

BOUSSOLE, ou *compas de mer*, est l'instrument le plus utile aux navigateurs : c'est une boîte portant horizontalement une aiguille d'acier poli, terminée d'un bout par un croissant, et de l'autre par une pointe de flèche. Cette aiguille est bien aimantée, et tourne librement sur un pivot : elle est toujours dirigée du midi au nord, et sert à fixer la route d'un vaisseau au moyen des 32 aires de vent marquées par des lignes sur les bords de la boîte.

On fait assurer sur mer les vaisseaux et leurs cargaisons : il y a même certaines places de commerce où l'on assure non-seulement la liberté des équipages, mais encore la vie des matelots et des officiers. — Les primes d'assurance ont comme les changes un cours réglé pour les différens parages : la guerre et les saisons sont les seules causes des variations qui y surviennent.

TABLEAU représentant les PRINCIPAUX PAVILLONS : — *Français, Anglais, Royal d'Angleterre, Américain, Espagnol, Portugais, Danois, Suédois, Russe, Prussien, Hambourgeois, Dantzicois, Brémois, Napolitain, Barbaresque, Turc.*

PAVILLON. C'est un grand étendard qui a la forme d'un carré long, et que l'on arbore à la poupe des vaisseaux : il est chargé d'armes et de couleurs particulières qui servent à distinguer à quelle nation appartiennent les bâtimens qui naviguent en mer : il sert aussi à marquer le rang des commandans. — L'*amiral* porte son pavillon au grand mât ; le *vice-amiral*, au mât de misaine, et le *contre-amiral*, au mât d'artimon. — Chaque pavillon porte le nom du mât sur lequel on le place ; ainsi on dit : *pavillon* de *poupe*, *pavillon* de *beaupré*, etc.

Ordinairement tous les vaisseaux, même les bâtimens marchands, se munissent des pavillons des autres nations ; ils leur servent à se pavoiser les jours de fêtes, ou à tromper l'ennemi au besoin, quand on est en guerre.

Quand des vaisseaux de différentes nations se rencontrent en mer ; quand on sort, ou qu'on entre dans un port, c'est alors que se font les *saluts* par un ou plusieurs coups de canon. Les vaisseaux d'une moindre puissance saluent les premiers la puissance supérieure, qui alors répond par un nombre moindre de coups de canon. On *amène* ou on *baisse* quelquefois son *pavillon*, lorsqu'on est à la vue des vaisseaux appartenans à une puissance supérieure.



J. G. de St. Sauveur del.

DU DESSIN ET DE LA PEINTURE.

PREMIER TABLEAU représentant un *Atelier de Dessin*, un *Atelier de Peinture*; et les *diverses parties du corps humain*, *chacune dans ses proportions*.

On dit qu'une femme bien éprise donna la première idée de la Peinture. Son amant partait pour des contrées lointaines; il lui faisait les plus tendres adieux. C'était sans doute un beau jour d'été; le soleil qui se levait frappait de ses rayons le mur de la chaumière, et la lumière interceptée offrait avec l'ombre la tête du bien-aimé : l'amante charbonna les contours de l'ombre, et les traits chéris restèrent sur le mur; ainsi l'Amour créa la Peinture, on ne saurait lui donner une plus belle origine : depuis, par elle, le goût et le génie enfantèrent des prodiges. Cependant les arts étaient déjà perfectionnés; et la Peinture était encore au berceau; il fallait pourvoir aux premiers besoins de la vie avant de songer aux arts d'agrément. En effet la Peinture n'a de charmes que pour les cœurs heureux, et ne peut avoir de brillans succès que lorsque l'on peut cultiver cet art en paix, à l'abri du besoin, et y étant excité, encouragé par l'amour de la gloire, par les éloges et les récompenses. Dans les premiers jours de son enfance, on se contenta de tracer des lignes et de les contourner selon le besoin. Le peintre, novice encore, essayait alors d'imiter tout ce qui pouvait plaire aux regards de l'homme, charmer son cœur, et lui rappeler d'agréables souvenirs. Le *Papyrus*, et les toiles travaillées avec le lin et le cotonnier, reçurent d'abord les premières couleurs employées par l'artiste, qui chercha bientôt l'imitation la plus parfaite de la belle nature; et c'est lorsqu'il l'eut trouvée, que la Peinture exista réellement, qu'elle vint se placer parmi les belles découvertes, et prit le premier rang que lui assignait le génie de l'homme. Bientôt les siècles qui cultivèrent ce bel art, le firent servir à ajouter un nouveau charme aux bienfaits de l'*architecture*. La Peinture céda alors ses couleurs pour être employées sur le bois, le fer et le plomb, soit pour embellir, soit pour conserver les édifices. Mais que de siècles dûrent s'écouler avant que la Peinture eût atteint ce degré de perfection qui fit la gloire des écoles des temps anciens, et qui fait celle des écoles de nos temps modernes. Les *Egyptiens* et les grands peuples de l'*Asie* avaient eu des artistes qui s'étaient rendus célèbres par leurs essais, et souvent par des succès réels. Leurs ouvrages, présentés à l'imagination riante et féconde des Grecs, firent naître de vrais artistes, et cette école grecque qui sut éviter tous les défauts, sacrifier sur les autels du bon goût, et qui dut bientôt au génie imitateur de ses peintres, et ses triomphes et sa gloire. Alors parurent les beaux ouvrages des *Praxitelle*, des *Zeuxis* et des *Apelles*. Rome, qui par ses guerriers faisait la conquête du monde et celle des beaux arts, eut aussi des peintres illustres qui, avec goût et génie, surent placer les couleurs sur la toile, les métaux, les pierres, et sur les terres cuites ou préparées. O belle imitation de la nature! Ingé-

mieux emploi des couleurs! Peintres à jamais immortels! vous avez ajouté un nouveau degré de gloire au siècle qui vit l'illustre *Sémiramis* placer les beaux arts dans la *Rome* de l'*Asie*, l'antique *Babylone*, à celui pendant lequel la superbe *Athènes* se glorifiait du beau règne de *Périclès*; au siècle de ce *César Auguste*, qui ferma le temple de Janus pour ouvrir avec plus de splendeur et d'éclat celui des beaux arts.

Sous le pontificat de Léon X, on vit, avec les sciences et les arts de retour dans leur patrie, renaître la Peinture; on vit les *Michel-Ange*, les *Raphael*, les *Titien* et le *Tintoret* s'illustrer par la belle imitation et l'étude du vrai beau. Ce fut sous Louis XIII que commença la bonne Peinture avec le *Poussin*; et si nous n'avons pas eu autant de bons maîtres que nos rivaux et que la savante et féconde Italie, nous pouvons cependant nous glorifier des chefs-d'œuvre de notre *Lebrun*, de *Lesueur*, et dans des temps plus voisins de nous, de ce *David*, dont l'école française se glorifie aujourd'hui avec juste raison. Chez nous, la Peinture a fait des progrès rapides depuis François Ier, et l'histoire de ce bel art et ses succès sont bien dignes de nous occuper. Il est utile et nécessaire qu'un jeune homme ait une idée assez étendue des principes de la Peinture, et qu'il se mette à portée de juger avec délicatesse les productions de nos peintres anciens et modernes, afin qu'il puisse assigner à chacun d'eux la place que lui méritent et ses talens et ses travaux.

La *Peinture*, en naissant, s'était d'abord occupée de l'imitation des objets. Pour mieux imiter, elle traça des lignes calquées sur le sujet présenté : ces lignes furent peu à peu diminuées, à mesure que l'artiste devenait plus hardi ou plus instruit par la pratique de son art, ou par l'étude de la théorie. — L'art du Dessin naquit, ensuite on ajouta les couleurs. Lorsque l'art fut parvenu à un certain degré de perfection, on distingua trois parties essentielles; savoir, la *composition*, le *dessin* et le *coloris*.

La *composition* renferme l'*invention* et la *disposition*. Le peintre cherche dans la nature l'objet qui peut l'occuper, et lorsqu'il l'a choisi, qu'il l'a trouvé conforme à sa manière de voir et de sentir, il prépare sa toile et ses pinceaux. Il doit choisir tout ce qui peut flatter la vue, exprimer une idée, plaire à l'imagination, et subordonner le tout à l'imitation de la belle nature. Lorsque ses moyens ont acquis, par l'expérience et l'étude, une plus grande perfection, alors il choisit des sujets grands, nobles et dignes de ses pinceaux; il les emprunte à l'*histoire*, à la *fable*, ou à l'*allégorie* : il crée alors des tableaux qu'il n'a plus qu'à ordonner, et c'est ce qu'on appelle l'*invention*.

La *disposition* appartient exclusivement au génie du peintre, son art consiste en partie à bien disposer. C'est par une sage économie, par une distribution adroite et un arrangement ingénieux, qu'il parvient à remplir son but, et qu'il enfante ces chefs-d'œuvre dignes d'être transmis à la postérité la plus reculée.

DESSINER. C'est exprimer sur le papier, sur la toile ou sur un objet quelconque, l'idée dont on a fait choix et que l'on a déjà distribuée, au moyen de lignes et de contours hardiment posés. On se sert alors de la plume ou du crayon, et l'on établit soigneusement les justes proportions des figures. Pour obtenir un succès réel et de longue durée, le

Dessin exige plusieurs qualités nécessaires et indispensables ; savoir, la *correction*, le *goût*, l'*élégance*, le *caractère*, la *diversité* et la *perspective*.

Ceux qui veulent s'adonner au Dessin, doivent s'en occuper à l'âge dans lequel la main est plus légère et plus facile à diriger. L'élève doit en augmenter la souplesse naturelle par l'exercice, en formant des lignes parallèles en tout sens, en s'attachant à copier et imiter les dessins faits d'après nature, en dessinant isolément les différentes parties de la tête, comme les yeux, la bouche, les oreilles et le nez, dont il essaiera ensuite de former un ensemble, en assignant à toutes ces parties leur juste place dans une tête entière qu'il dessinera sous différens points-de-vue : bientôt après, il fera les mêmes études sur toutes les autres parties du corps, surtout sur les pieds et les mains. Lorsqu'il aura fait de nombreux essais, et qu'il sera capable de dessiner les parties détaillées, il entreprendra une figure entière et toute nue. On nomme cette sorte d'étude ACADÉMIE. — Lorsqu'il se sera rendu habile à tracer avec exactitude une figure nue, il essaiera d'en dessiner avec des draperies, et d'en joindre plusieurs ensemble, ce que l'on appelle GROUPER. — Une fois qu'il sera parvenu à copier fidèlement et avec intelligence les dessins tracés sur une surface plane, il doit dessiner d'après un modèle en terre ou en plâtre, et c'est ce qu'on appelle *dessiner d'après la* BOSSE. Enfin, quand il se sera ainsi exercé pendant quelque temps à copier des imitations en relief de la nature, il dessinera d'après la NATURE même.

Au reste tous les dessins prennent des dénominations particulières, suivant qu'ils sont différemment tracés. — Le DESSIN AU TRAIT est celui qui ne porte avec lui aucune ombre. — LE DESSIN HACHÉ est celui dont les ombres sont exprimées par des lignes sensibles et le plus souvent croisées. — Le DESSIN GRÉNÉ est celui où l'on voit les grains du crayon. — LE DESSIN LAVÉ a ses ombres faites au pinceau avec de l'encre de la Chine, le *bistre*, ou quelqu'autre couleur dissoute dans de l'eau. — Le DESSIN COLORIÉ a les couleurs que produit la nature.

Les crayons dont se servent ordinairement les dessinateurs et les peintres, sont la *sanguine*, ou le crayon rouge, la *craie de Champagne*, ou crayon blanc, la *pierre noire*, et la *mine de plomb*.

LA PEINTURE, comme nous l'avons déjà dit, est l'art d'imiter les objets visibles par le moyen des figures qu'on trace et des couleurs qu'on applique sur une surface. C'est une merveilleuse invention qui donne, pour ainsi dire, la vie à la matière, qui trompe la vue en faisant voir, de relief, des représentations faites sur une surface plane, qui n'ont effectivement aucune saillie ; enfin qui charme les yeux, intéresse l'esprit, et affecte le cœur par les impressions les plus douces et les plus fortes qu'elle y fait passer. — On distingue plusieurs genres de Peinture. — LA PEINTURE A DÉTREMPE et A FRESQUE, qui se fait avec des terres de différentes couleurs détrempées à la colle : c'est la plus ancienne. — La PEINTURE A L'ENCAUSTIQUE, qui s'exécute avec des cires colorées. — Pour la PEINTURE A L'HUILE, on broye et détrempe les couleurs dont on a besoin avec de l'huile de noix : elles acquièrent alors une grande force et une extrême vivacité, qui ne peuvent être altérées

ni par l'air, ni par l'humidité. — On emploie pour la Peinture en miniature les couleurs les plus fines que l'on détrempe avec de l'eau de gomme arabique. Ce genre de Peinture n'est estimé que pour les petits ouvrages et pour les portraits : on l'exécute, avec la pointe du pinceau, sur de petites plaques d'ivoire, sur du vélin, ou sur un papier préparé. — La Peinture en camaïeux s'exécute avec une ou deux couleurs sur un fonds d'une couleur différente.

Proportions du corps humain, et de ses diverses parties.

Le corps entier de l'homme est partagé en huit parties égales. — La première commence du sommet de la tête jusqu'au menton. — La deuxième est depuis le menton jusqu'aux mamelons. — La troisième, depuis les mamelons jusqu'au nombril. — La quatrième, depuis le nombril jusqu'à la bifurcation du tronc. — La cinquième, depuis la bifurcation du tronc jusqu'au milieu de la cuisse. — La sixième, depuis le milieu de la cuisse jusqu'au genou. — La septième, depuis le genou jusqu'au milieu de la jambe. La huitième, depuis le milieu de la jambe jusqu'à la plante des pieds.

La femme a pareillement huit têtes de haut, et un enfant n'en porte que cinq.

On divise la face en quatre parties : la première commence au sommet de la tête, et va jusqu'à la naissance des cheveux. — La seconde descend jusqu'à la naissance du nez. — Le nez fait la troisième partie ; et la quatrième s'étend depuis le nez jusqu'à l'extrémité du menton.

Les deux yeux sont séparés entre eux de la longueur d'un œil. — Une des quatre parties de la face fait la longueur du nez. — La bouche, vue de face, a de longueur une partie et demie. — Et l'oreille, qui se place dans la même division que le nez, en a la même longueur : en la divisant en trois parties sur sa hauteur, la coquille occupe celle du milieu.

Les pieds et les mains ont une tête de longueur que l'on divise en quatre parties égales.

Dans la *main*, la première vient depuis le poignet jusqu'à la paume de la main. — La seconde, à la naissance du pouce. — La troisième, à la première jointure du doigt du milieu. — Et la quatrième, au bout du même doigt.

Dans le *pied*, la première vient depuis le talon jusqu'à la cheville. — La seconde, jusqu'au milieu du coude-pied. — La troisième jusqu'à la naissance des doigts. — Et la quatrième jusqu'au bout du pouce.

La femme est généralement moins haute que l'homme : elle a le cou plus alongé, et la tête plus petite : la partie antérieure de sa poitrine est plus élevée, ses reins et ses cuisses sont plus larges, le haut du bras plus gros, et la main plus étroite, les jambes plus fortes et les pieds plus étroits : ses muscles sont moins apparens, ce qui rend leurs contours plus égaux, plus coulans, et leur donne un mouvement plus doux.

Premier Tableau du Dessin et de la Peinture

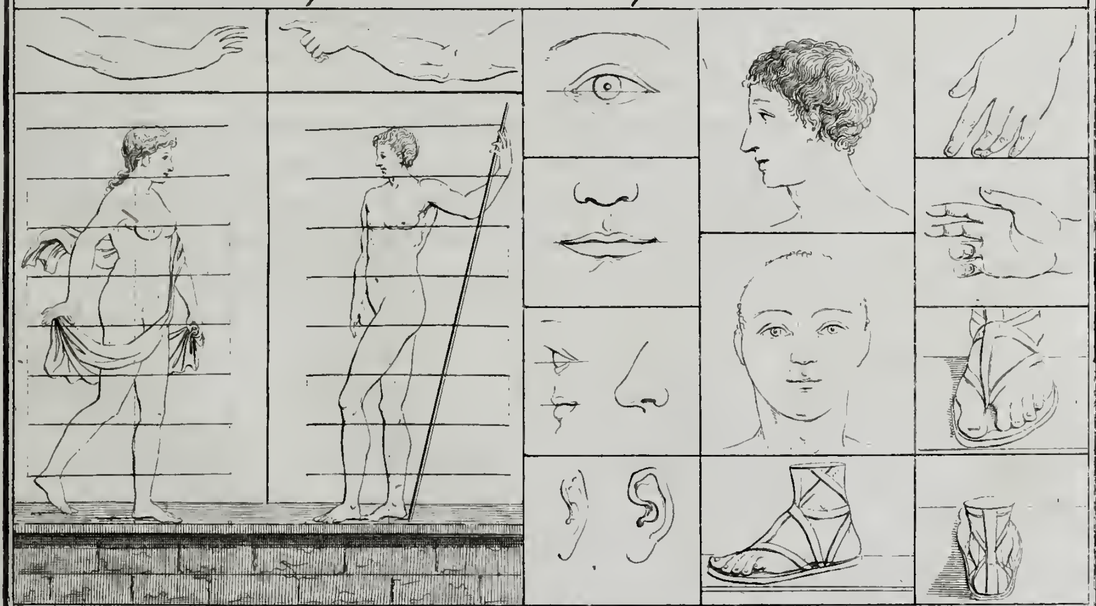


Atelier de Dessin.



Atelier de Peinture.

Proportions du Corps humain.



J. G. de St. Sauveur del

DEUXIÈME TABLEAU DU DESSIN ET DE LA PEINTURE, représentant une *Boîte de Pastels*, l'*Encre de la Chine*, le *Crayon de mine de plomb*, la *Gomme élastique*, le *Cadre à dessin*, la *Boîte de couleurs en tablettes*, le *Pantographe*, les *Cercles de Réduction*, les *Carrés de réduction*, le *Chevalet*, l'*Appui-main*, la *Palette*, le *Porte-Crayon*, le *Couteau à couleurs*, la *Pierre à broyer et molette*, le *Pincelier*, les *Pinceaux*.

BOITE DE PASTELS. Les *Pastels* sont des crayons composés de pâte de différentes couleurs, dans laquelle on a mêlé du blanc de céruse : ils servent à indiquer de la manière la plus vraie les objets qu'on a remarqués dans la nature. On étend avec le bout du doigt le trait que forme le crayon, et on fait par ce moyen les teintes et les demi-teintes, en écrasant et mêlant ensemble les couleurs dans la place même où elles doivent rester. Ce genre de peinture n'est ordinairement en usage que pour les portraits; on l'exécute sur du papier collé sur une toile. Il imite infiniment plus le naturel et la fraîcheur des carnations que les autres espèces de Peintures, à cause de la grande vivacité et du beau velouté de ses couleurs.

L'ENCRE DE LA CHINE. L'Encre de la Chine est d'un usage général pour le Dessin et les plans; il serait difficile de la remplacer par quelqu'autre couleur. Autrefois on tirait de la Chine toute celle qui se consommait en Europe; mais depuis un grand nombre d'années, celle que contrefont les Européens est la seule qui soit répandue dans le commerce, et l'on assure que dans les premières qualités elle est aussi bonne que celle de la Chine. En Europe on la fabrique avec du noir de fumée, et en Chine, on la fait avec la liqueur noire que fournit un poisson du genre des *seiches*. Pour s'en servir, on met un peu d'eau dans une coquille, et on frotte le bâton d'Encre de la Chine, jusqu'à ce que l'eau soit assez chargée de noir pour l'usage que l'on en veut faire.

CRAYON DE MINE DE PLOMB. On appelle Crayon de mine de plomb, la *Molybdène*, ou *Mica noir* des peintres. C'est une substance noirâtre, ou d'un gros bleu, brillante comme du plomb fraîchement coupé : c'est une combinaison de talc, de fer, de soufre et de zinc. On en fait d'excellens crayons très-commodes pour tirer des lignes, ou écrire sur des tablettes : on doit s'en servir peu pour dessiner; les crayons de *pierre noire* leur étant préférables.

GOMME ÉLASTIQUE, ou *résine élastique*, connue aussi sous le nom de *Caoutchouc*. Cette résine croît le long des bords de la rivière des Amazones : elle a l'extensibilité du cuir et a une très-forte élasticité. Les sauvages en font des figures grossières d'objets de toute espèce, et même des bottines d'une seule pièce qui ne prennent pas l'eau. — On s'en sert au lieu de mie de pain pour effacer les traces du papier gratté, et celles faites sur le papier au moyen du crayon de mine de plomb.

ESTOMPE. L'Estompe est un morceau de peau roulé en cylindre et aminci par les

extrémités : on s'en sert pour étendre et adoucir les masses d'ombre sur un dessin. Pour dessiner à l'*Estompe*, on doit se servir d'un crayon très-tendre ; l'on emploie alors un papier d'une couleur obscure, et l'on rehausse les parties saillantes avec du crayon blanc. Cette manière de dessiner, qui est très-expéditive, ne convient qu'à ceux qui sont déjà avancés.

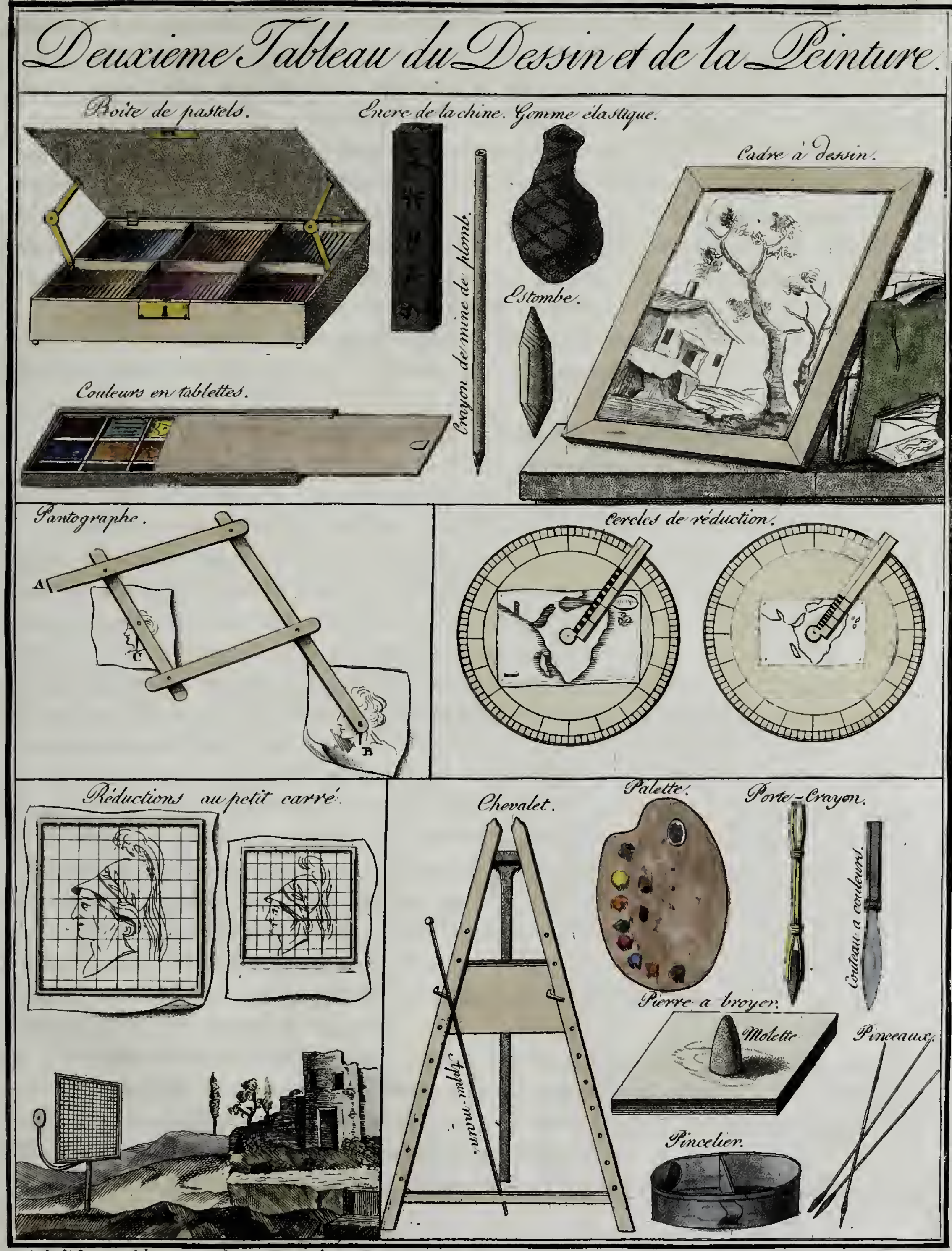
LE CADRE A DESSIN. Le Dessin est tendu dans le cadre qui s'ouvre par derrière, et il est ainsi à l'abri des froissemens et des autres accidens qui pourraient lui arriver pendant que l'on y travaille.

BOITE DE COULEURS en *tablettes*. Ces boîtes renferment un nombre plus ou moins grand de tablettes de couleurs fines dont l'on se sert pour peindre en miniature, ou à la gouache. Pour en faire usage, on mouille un peu une des extrémités de la tablette, et on la frotte sur une palette d'ivoire, ou sur une assiette.

LE PANTOGRAPHE. Cet instrument est composé de quatre règles mobiles sur des clous. On le fixe par son extrémité A, sur une table, puis avec une pointe attachée au point B, on parcourt les contours d'un modèle posé dessous ; alors le crayon, placé au point C, marquera sur le papier les mêmes traits, mais en petit. Cet instrument, pour être exact, doit être en cuivre.

CERCLES DE RÉDUCTION. Pour réduire une carte de géographie ou un plan, on a deux cercles de carton de même grandeur, et dont la circonférence est divisée en un même nombre de degrés, par exemple, en cent parties. On a deux règles mobiles divisées également en un certain nombre de parties, mais les divisions de l'une d'elles sont doubles en grandeur de celles de l'autre. Ces règles se fixent au centre des cercles par un pivot sur lequel elles tournent comme l'aiguille d'une horloge tourne autour de son cadran. Cela posé, on prend le dessin que l'on veut réduire, et on le met au milieu du premier cercle sur lequel ensuite on applique la règle mobile : sur le second cercle on met le papier blanc sur lequel devra être le dessin qu'on réduit, et ensuite la seconde règle. Pour opérer la réduction, on fait tourner la première règle jusqu'à ce qu'une de ses divisions se trouve sur le point du dessin par lequel on veut commencer : alors on examine à quelle division de la règle et à quelle portion de la circonférence de cercle correspond ce point, et on l'établit sur le papier posé sur le second carton, à l'endroit qu'indiquera la règle que l'on posera sur la division correspondante. On répète cette opération pour un certain nombre de points que l'on réunit ensuite ensemble par une ligne : cette ligne doit être semblable à celle du modèle, mais moitié plus petite.

CARRÉS *de réduction*. On applique sur le dessin que l'on veut réduire un châssis divisé en un certain nombre de carrés : on divise ensuite le papier, sur lequel doit être la réduction, en un même nombre de carrés, mais plus petits, et dans chacun de ces derniers on dessine la partie contenue dans le carré correspondant du grand châssis. Il est facile de concevoir que par ce procédé on peut facilement dessiner tel objet que l'on desire en petit.



J. G. de St. Sauveur del.



CARRÉS de réduction *pour dessiner un paysage*. On a un châssis carré, de deux pieds de large sur autant de haut ; on perce les quatre côtés d'une vingtaine de trous placés à une égale distance les uns des autres ; on fait ensuite passer des fils de soie par ces trous, pour qu'ils se croisent en formant des petits carrés : à une certaine distance est un disque de bois ou de carton percé d'un petit trou, soutenu par une branche de fer qui est attachée à la partie inférieure du châssis ; on trace sur un papier le même nombre de carrés qu'il y a dans le châssis, et regardant par le petit trou, on observe bien dans quel carré du châssis est contenue une certaine partie du paysage que l'on dessine de suite dans le carré correspondant : en réitérant cette opération pour chaque carré, on obtiendra le dessin entier du paysage que l'on a devant les yeux.

LE CHEVALET sert à soutenir le tableau auquel travaille le peintre. Les deux branches du *Chevalet* sont percées d'un grand nombre de trous dans lesquels entrent les chevilles qui supportent le tableau, que l'on élève plus ou moins, selon que les chevilles sont placées plus ou moins haut.

APPUI-MAIN. Le nom de cet instrument indique assez son usage : c'est une baguette garnie à son extrémité d'un petit tampon de peau. Par cette extrémité elle repose sur le tableau, la main gauche la soutient, et elle sert à appuyer la droite.

PALETTE. C'est sur la *Palette* que le peintre fait le mélange des couleurs qui doivent entrer dans son tableau. L'arrangement de ces couleurs exige un certain ordre. Près du pouce on place le *blanc ;* ensuite, en allant vers l'extrémité de la palette, et toujours vers le bord, on met successivement l'*ocre jaune*, le *brun-rouge*, la *laque*, le *style de grain*, la *terre verte*, la *terre d'ombre*, et enfin le *noir d'ivoire :* sur un second rang on place les teintes composées. Une *Palette* doit être faite d'un bois uni et bien sec ; on l'imbibe d'huile siccative avant de s'en servir, et surtout on prend garde à ce que les couleurs ne sèchent pas dessus.

COUTEAU A COULEUR. Ce couteau sert à faire sur la palette les mélanges nécessaires, et à relever les couleurs sur la pierre à broyer : sa lame est mince et pliante.

PIERRE A BROYER. On doit la choisir, ainsi que sa molette, d'un marbre extrêmement dur ; le *porphire* est le meilleur que l'on puisse employer. Cette Pierre sert à réduire les couleurs à un grand degré de ténuité : on les broye avec de l'huile ou de l'eau gommée.

PORTE-CRAYON. C'est l'instrument le plus nécessaire aux beaux arts ; le peintre, le dessinateur, l'architecte en ont également besoin. On doit choisir les Porte-Crayons légers, et d'une longueur moyenne : un des bouts peut contenir du crayon noir, et de l'autre du crayon blanc.

PINCELIER. Le Pincelier est un vase de fer blanc qui sert à nétoyer les pinceaux : il est divisé en compartimens : l'un d'entre eux contient de l'huile ; on y trempe le pinceau sale, et on le passe sur le tranchant du compartiment du milieu : en appuyant le doigt dessus on exprime la couleur qui tombe dans le vase.

PINCEAUX. On les distingue en *brosses* et en *Pinceaux* proprement dits. Les *brosses*

sont en soies de cochon, et ne servent qu'aux peintures à l'huile ou à fresque. Les *Pinceaux* sont faits avec un poil très-fin, engagé dans le tuyau d'une plume, et dont les extrémités réunies forment une pointe plus ou moins fine; ils servent également aux Peintures à l'huile, mais on les emploie surtout pour la miniature et la gouache. Les anciens peignaient avec des éponges ajustées à un manche.

TABLEAU DU MÉLANGE DES COULEURS SIMPLES, représentant: — Couleurs simples : le *Rouge*, le *Bleu*, le *Jaune*, le *Blanc* et le *Noir* : Couleurs composées : le *Vert-bouteille*, le *Vert-dragon*, le *Vert-pré*, le *Vert-pomme*, le *Vert-pistache*, le *Vert américain*, le *Vert-olive*, le *Bleu-indigo*, le *Bleu-de-ciel*, le *Rouge-laque*, le *Vermillon*, le *Rouge-brique*, le *Rose*, le *Marron*, le *Prune*, la *Fumée de Londres*, le *Bistre*, la *Terre d'ombre*, la *Terre d'Égypte*, le *Carmélite*, l'*Aurore*, le *Jaune-d'ocre*, le *Citron*, le *Jaune-paille*, le *Chamois*, le *gros Violet*, le *Violet-d'évêque*, le *Gris-de-lin*, le *Lilas*, l'*Ardoise*, le *Gris-de-fer*, le *Gris-d'acier*, le *Gris-de-perle*, le *Gris-blanc*, le *Gris-souris*, et la *couleur de bois*.

Manière de mélanger ces Couleurs. Les grandes cases représentent les Couleurs composées, et chacune de ces Couleurs est le résultat des Couleurs simples qui se trouvent renfermées dans les petites cases. Ainsi le jaune, le bleu et le noir, mélangés ensemble à égale quantité, produiront la couleur *Vert-bouteille*, et ainsi de suite des autres Couleurs, en observant que dans les compositions il faut souvent plus d'une couleur que de l'autre, ce qui est marqué par la grandeur des cases. Il y a des demi-teintes qu'il serait difficile d'indiquer, mais le peintre et le coloriste y suppléeront par leur goût.

Couleurs simples employées dans la Peinture.

Indigo, — *Bleu de Prusse*, — *Cendre bleue*, *Laque*, — *Carmin*, — *Vermillon* — *Minium*, — *Gomme-gutte*, — *Massicot*, — *Orpin*, — *Vert-de-vessie*, *Vert-de-gris*, — *Cendres vertes*, — *Terre d'ombre*, — *Bistre*, — *Terre d'Italie*, — *Terre de Cologne*, — *Noir d'ivoire*.

INDIGO. C'est la fécule desséchée d'une plante que l'on appelle *Anil*, et que l'on cultive dans les Antilles. — Cette couleur ne s'emploie pas à l'huile.

BLEU DE PRUSSE. Ce beau Bleu est le produit du fer, traité par l'acide prussique. On l'emploie également à l'huile et à la détrempe. Il remplace l'*outre-mer*, qu'un prix trop élevé met hors de la portée de la plupart des peintres : c'est dommage que les influences de l'air l'altèrent et le verdissent promptement. — Depuis un petit nombre d'an-

nées on a découvert un Bleu solide et presqu'aussi beau que l'*outre-mer*, quoique d'un prix de beaucoup inférieur. C'est à M. Thenard, chimiste distingué, que nous devons cette découverte.

CENDRE BLEUE. Elle ne doit s'employer qu'à la détrempe, car à l'huile elle verdit. Cette couleur est un oxide de cuivre.

LAQUE. Ce rouge brillant est une couleur peu solide; broyée avec de l'huile, elle a l'apparence du *carmin*, et le remplace; détrempée avec de l'eau, elle tire plus ou moins sur le violet. La *Laque* est une terre, ou une cendre de sarments de vigne colorée par une teinture.

CARMIN. Ce superbe rouge ne sert qu'à la détrempe; on le fait avec un insecte nommé *Cochenille*, que l'on recueille, en Amérique, sur les feuilles de la plante appelée *Opuntia*. Le carmin ne doit être détrempé avec l'eau *gommée* qu'au moment où l'on veut s'en servir, sinon il noircit.

VERMILLON. Ce rouge est d'un usage général, soit à l'huile, soit à la détrempe : c'est un oxide de mercure. Le Vermillon naturel, celui que l'on trouve dans les mines de vif-argent, se nomme *cinabre*.

MINIUM. Cette couleur orangée ne s'emploie guère qu'à la détrempe : c'est un oxide de plomb.

GOMME-GUTTE. C'est une gomme de résine qui découle par une incision d'un arbre étranger, nommé *Guttier*. On ne l'emploie qu'à la détrempe, et avec de l'eau sans gomme. Ce beau jaune est un de ceux qu'on emploie le plus fréquemment.

MASSICOT. Cette couleur, qui est un oxide jaune de plomb, ne s'emploie guère qu'à l'huile.

ORPIN. C'est un jaune superbe, mais son usage doit être accompagné de précautions : on ne l'emploie pas à l'huile, parce qu'il détruit les autres couleurs. L'Orpin est composé de beaucoup d'arsenic et d'un peu de soufre : une plus grande quantité de soufre constitue l'*Orpin orangé*.

VERT-DE-VESSIE. C'est le suc du *Nerprun*, renfermé et desséché dans des vessies. On ne l'emploie qu'à la détrempe, et sans gomme; il fournit un vert assez beau, mais toujours luisant.

VERT-DE-GRIS. Cet oxide de cuivre, introduit dans un tableau à l'huile, ternit promptement les autres couleurs; on ne doit donc l'employer qu'à la détrempe, et encore son usage est sujet à beaucoup d'inconvéniens, de sorte que cette couleur devrait être bannie de la Peinture. Le *Vert-de-gris* est un poison, et on ne saurait trop recommander aux commençans de ne point prendre la mauvaise habitude de porter leurs pinceaux à la bouche. Beaucoup de couleurs, sans être précisément des poisons, sont nuisibles à la longue; tels sont la plupart des *oxides métalliques*, tel est surtout le blanc de plomb dont une certaine quantité introduite dans le corps humain, cause ces douleurs atroces connues sous le nom de *colique des peintres*. Le *Vert-d'eau*, dont l'usage est si commode pour le lavis des plans, est fait avec du Vert-de-gris.

CENDRES VERTES. Elles ne diffèrent des cendres bleues que par leur couleur, et ne s'emploient qu'à la détrempe.

TERRE D'OMBRE. Ce brun lourd et terrestre ne doit s'employer à l'huile qu'avec précaution : on le mêle avec d'autres bruns plus vigoureux pour les faire sécher promptement. A la détrempe, on l'emploie dans les terrasses.

BISTRE. Cette couleur, qui ne sert qu'à la détrempe, est chaude et vigoureuse : on l'emploie quelquefois, au lieu d'encre de la Chine, pour le lavis. On la fait avec de la suie de cheminée.

TERRE D'ITALIE. Cette couleur sert à l'huile et à la détrempe; on l'emploie volontiers de la première manière, parce qu'elle est solide, mais elle sèche difficilement : c'est une terre colorée par l'oxide de fer.

TERRE DE COLOGNE. Cette terre, d'un brun-foncé, s'emploie comme la terre d'Italie; elle jouit des mêmes avantages, et a les mêmes défauts.

NOIR D'IVOIRE. Ce Noir est celui dont on se sert le plus généralement : on le fait avec des os brûlés; il sèche difficilement, ainsi que tous les autres Noirs. On se sert encore, mais plus rarement, des Noirs de *vigne*, de *charbon* et de *fumée :* tous ces Noirs s'emploient à l'huile et à l'eau; — mais, pour la *gouache*, on préfère l'encre de la Chine.

Tableau du mélange des couleurs simples

Couleurs Simples

ROUGE	BLEU	JAUNE	BLANC	NOIR

Couleurs Composées

Vert bouteille Jaune Bleu Noir	**Vert dragon** Jaune Bleu	**Vert pré** Jaune Blanc Bleu	**Vert pomme** Jaune Bleu	**Vert pistache** Jaune Blanc Bleu	**Vert amériquain** Noir Blanc Jaune
Vert olive Noir Blanc Jaune	**Bleu indigo** Bleu Noir	**Bleu de ciel** Blanc Bleu	**Rouge lacque** Bleu Rouge	**Vermillon** Jaune Rouge	**Rouge brique** Noir Jaune Rouge
Rose Rouge Blanc	**Marron** Noir Rouge	**Prune** Rouge Noir	**Fumée de Londres** Noir Jaune Rouge	**Bistre** Noir Jaune Rouge	**Terre d'ombre** Rouge Noir Jaune
Terre d'Egypte Noir Blanc Jaune Rouge	**Carmelite** Rouge Blanc Noir Jaune	**Aurore** Rouge Jaune	**Jaune d'ocre** Jaune Rouge	**Citron** Jaune Blanc	**Jaune paille** Blanc Jaune
Chamois Jaune Blanc Rouge	**Gros violet** Rouge Bleu	**Violet d'Evêque** Rouge Bleu	**Gris de lin** Bleu Blanc Rouge	**Lilas** Blanc Bleu Rouge	**Ardoise** Noir Bleu
Gris de fer Blanc Noir	**Gris d'acier** Bleu Noir Blanc Rouge	**Gris de perle** Bleu Noir Blanc	**Gris blanc** Noir Blanc	**Gris Souris** Jaune Rouge Noir Blanc	**Couleur de bois** Jaune Rouge Noir Blanc

Couleurs employées dans la Peinture

Indigo	Bleu de prusse	Cendre bleue	Laque	Carmin	Vermillon	Minium	Gomme gutte	Massicot
Orpin	Vert de vessie	Vert de gris	Cendres vertes	Terre d'ombre	Bistre	Terre d'Italie	Terre de cologne	Noir d'Ivoire

J. G. de St. Sauveur del.



DE LA CHIMIE.

Certains phénomènes dépendent des lois générales de la nature, communes à tous les corps. Tels sont l'*attraction*, la *mobilité*. Ils sont l'objet de la *Physique générale*. D'autres, comme l'*Électricité* et le *Magnétisme*, n'appartiennent qu'à certaines classes de corps, et sont du ressort de la *Physique particulière*. Mais il est une classe nombreuse de phénomènes qui sont les résultats de l'action intime des molécules des corps. Lorsque cette action dépend de l'organisation, elle s'appelle *action vitale;* si elle en est indépendante, elle est du ressort de la *Chimie*.

La Chimie est l'art de décomposer et d'analyser les corps, d'en séparer les élémens, ou de les recomposer par une opération que l'on nomme *Synthèse*.

La connaissance des divers degrés d'*affinité* que possèdent l'un pour l'autre les divers corps de la nature, sert de base à la Chimie. C'est à l'aide des grands principes qui en découlent, que l'on parvient à la décomposition des corps. Si on veut, par exemple, séparer deux élémens dont un corps est composé, on ne le pourra qu'en mettant leurs molécules en contact avec un troisième corps pour lequel l'un des deux aura plus d'affinité. C'est ainsi que si l'on verse un acide quelconque sur certaines terres, il résultera un *sel* de leur mélange intime ; mais l'on y ajoute un alkali, de la potasse par exemple, l'acide abandonnera la terre pour se joindre à l'alkali avec lequel il a plus d'affinité, et le sel sera décomposé.

Outre la connaissance de ce principe général, il faut encore connaître les divers ordres des corps de la nature, et les propriétés qui les distinguent.

Parmi ces corps on distingue la lumière, la chaleur, les diverses espèces de gaz, les terres, les métaux, les alkalis, le soufre, le phosphore, le carbone. Nous allons dire un mot de leurs propriétés.

La *Lumière* et la *Chaleur*, ou *Calorique*, pendant long-temps ne furent point considérés comme des corps, et on ne reconnut leur nature que lorsque l'on vit que la lumière pouvait se décomposer en sept couleurs primitives, et que les particules de calorique qui pénétraient un corps en augmentaient le volume. La première de ces expériences se fait à l'aide du prisme (Voyez la *Physique générale*.), et on obtient la seconde en faisant rougir dans le feu un corps quelconque, une tringle de fer, par exemple ; on y observera un alongement très-sensible.

Les *Gaz* sont des corps volatilisés par le calorique. Les principaux sont l'*Azote*, l'*Hydrogène*, l'*Oxigène*, le *Gaz carbonique*.

L'*Air atmosphérique* que nous respirons est formé par le mélange de l'azote et de

l'oxigène. L'azote seul ne peut servir à la respiration; il suffoquerait promptement ceux qui y seraient exposés ; et un charbon allumé qui en serait entouré s'éteindrait aussitôt. L'oxigène, au contraire, active singulièrement la combustion; un fer rouge que l'on y plonge brûle avec un éclat extraordinaire; il augmente la vie animale, et une souris ou un oiseau que l'on met sous un récipient rempli de ce gaz, y meurent bientôt par un excès de vie; leurs mouvemens sont animés, leur respiration précipitée, et tout indique une circulation trop vive dans le sang, et une vie trop active. L'oxigène a une action très-marquée sur beaucoup de corps. Elle convertit les métaux en *Oxides;* tels sont, la rouille de fer, le verd-de-gris, qui ne sont que les résultats du mélange du fer, et du cuivre avec l'oxigène. Ce gaz, combiné avec d'autres corps, produit les *Acides*, auxquels nous donnerons quelques développemens plus bas.

L'*Hydrogène* est aussi appelé *air inflammable.* Son nom, qui signifie *générateur de l'eau*, lui a été donné parce que sa combinaison avec l'azote donne naissance à ce fluide. Il n'y a encore que peu de temps que l'on sait que l'eau est le résultat de l'union de ces deux gaz. L'hydrogène est beaucoup plus léger que l'air atmosphérique, et tout le monde sait qu'on l'emploie pour remplir des aérostats. On l'obtient en versant de l'eau sur un mélange d'acide sulfurique (huile de vitriol) et de limaille de fer.

Le *Gaz carbonique* n'est pas plus propre à la respiration que l'azote, et il asphixie promptement ceux qui le respirent; il est plus pesant que l'air atmosphérique. L'air, qui sort avec tant de force lorsqu'on débouche une bouteille de bière ou de vin de Champagne, est du gaz carbonique. Nous avons déjà dit que la combinaison de l'oxigène avec certains corps, auxquels on donne le nom de *radical*, produisait des acides.

L'oxigène combiné avec l'arsenic, le tungstène (métal encore peu connu), produit l'*acide arsenique* et l'*acide tungstique.* Si ce gaz est uni au soufre, à l'azote, au carbone, il donnera l'*acide sulfurique*, l'*acide nitrique* (eau-forte) et l'*acide carbonique;* combiné avec des substances végétales, il produit l'*acide acétique* (vinaigre concentré), l'*acide tartarique* (du tartre), l'*acide citrique* (du citron), etc. Il est facile de voir que le nom de tous les acides se termine en *ique;* ce nom prend la terminaison en *eux* lorsque l'oxigène est en plus petite quantité; alors on dit: *acide sulfureux*, *nitreux*, au lieu de sulfurique et nitrique.

Les acides ont en général des propriétés caustiques ; plusieurs d'entr'eux dissolvent les métaux, les terres, et forment ainsi des sels. Un sel quelconque prend le nom de l'acide et de la terre ou du métal avec lesquels il est formé : le sel commun, résultat de la combinaison de l'acide muriatique et de la soude, s'appelle *muriate de soude.* Le nitre qui est formé par l'acide nitrique et la potasse, se nomme *nitrate de potasse.* Lorsque l'acide est combiné avec une plus petite quantité d'oxigène (c'est ce qu'indique son nom, terminé en *eux*, comme on vient de le voir), le nom du sel éprouve une modification, et au lieu d'appeler *sulfate de potasse* la combinaison de l'*acide sulfureux* et de la potasse, on l'appelle *sulfite de potasse.*

La *chaux*, la *baryte*, l'*alumine* (argile) et la *magnésie* sont des terres simples et forment des sels avec plusieurs acides. Le *sulfate de chaux* est le plâtre. Le *phosphate de chaux* forme une partie de la substance des os, et on l'obtient pure après les avoir fait rougir au feu. Le *sulfate d'alumine* et *de potasse* est l'alun du commerce. Le *carbonate de chaux* prend le nom de *marbre*, de *craie*, de *pierre à bâtir*, suivant l'espèce de sa cristallisation et de son grain. Il est très-abondant dans la nature.

La *potasse*, la *soude* et l'*ammoniaque* sont des alkalis; ils forment des sels nombreux avec les acides, qui ont en général beaucoup d'affinité avec eux. Ce sont des corps simples et indécomposables; on retire les deux premiers des cendres de végétaux, et l'ammoniaque s'obtient par la combustion de matières animales. Tout le monde sait que les alkalis favorisent le mélange de l'eau et des matières grasses, et que c'est avec la soude que l'on fabrique le savon.

Le *soufre* est un corps combustible très-abondant dans la nature; il est fréquemment combiné avec les métaux, et il forme avec le fer et le cuivre, des minéraux d'un aspect brillant et métallique nommés *pyrites*. En distillant ces pyrites en grand, on obtient le soufre du commerce: brûlé dans des vaisseaux fermés, il produit l'*acide sulfurique* (combinaison de l'oxigène et du soufre).

Le *phosphore* est un corps qui s'enflamme et brûle spontanémeut à l'air libre. Combiné à l'oxigène, il forme les acides *phosphorique* et *phosphoreux*.

Le *carbone* est une matière combustible de couleur noire. Le charbon contient beaucoup de carbone mêlé à d'autres substances. Le diamant est du carbone pur. On en a obtenu la preuve en le renfermant dans une boule de porcelaine, et en le soumettant à un feu violent. En brisant la boule après son refroidissement, on n'a trouvé que le vide que remplissait le diamant, sans aucun résidu.

Nous ne parlerons point ici des métaux, dont nous traiterons dans la Minéralogie, et nous allons donner l'explication de quelques termes chimiques.

CALCINER. Séparer, à l'aide de la chaleur, les principes volatils d'un corps.

COMBUSTION. C'est le résultat de l'action de l'oxigène sur un corps. Lorsque l'oxigène est combiné au calorique, la Combustion est beaucoup plus prompte.

CONCENTRER. Séparer l'eau d'une liqueur quelconque, à l'aide de la chaleur.

CRISTALLISATION. Elle a lieu lorsque des molécules répandues dans un fluide se rassemblent, s'attachent les unes aux autres et forment des masses solides d'une forme régulière et constante dans la même espèce de corps. La différence de la Cristallisation sert souvent à reconnaître et à distinguer les corps. (*Voyez* la Minéralogie.)

DÉCAPER. Enlever la couche oxidée qui recouvre la surface d'un métal, et lui rendre son aspect brillant et métallique.

DÉTONATION. Phénomène bruyant occasionné par la distension subite d'un fluide comprimé.

DISSOLUTION. Un corps est *dissous* lorsque ses parties ou molécules sont séparées par un liquide avec lequel on le met en contact.

DISTILLATION. Élever et séparer, à l'aide de la chaleur, les particules les plus volatiles d'un corps.

EFFERVESCENCE. Lorsque deux corps ont l'un pour l'autre beaucoup d'affinité, et qu'on les met en contact, leur mélange est accompagné d'un dégagement d'air (bouillonnement) et de calorique, que l'on nomme *Effervescence*.

ÉVAPORATION. Elle ne diffère de la distillation qu'en ce que les vapeurs qui s'élèvent ne sont point retenues et se perdent dans l'air.

FERMENTATION. C'est un mouvement interne qui a lieu dans un corps animal ou végétal, et qui tend à séparer et à décomposer ses parties. Il y a trois degrés de fermentation: une liqueur, par exemple, passe de la *Fermentation spiritueuse* à l'*acidité* et à la *putridité*.

FULMINATION. Phénomène analogue à la détonation, mais accompagné de flammes.

FUSION. Un corps solide est dans l'état de Fusion lorsque ses molécules, écartées par les particules du calorique qui se sont introduites entr'elles, roulent l'une sur l'autre et forment ainsi un corps fluide.

OXIDATION. Nous avons déjà dit que c'était le résultat de la combinaison de l'oxigène avec certains métaux. L'or et le platine ne sont que très-difficilement oxidables et seulement à l'aide d'un feu violent.

PRÉCIPITATION. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut touchant l'affinité des corps, et l'exemple que nous en avons donné, on comprendra facilement ce qu'on nomme *Précipitation*. Un corps est *précipité* lorsqu'il est abandonné par un autre corps avec lequel il était d'abord combiné; mais cette séparation ne peut avoir lieu que par l'addition d'un troisième corps, que l'on appelle alors *réactif*.

RÉDUCTION. On appelle ainsi le passage d'un métal, de l'état d'oxide à l'état métallique.

SUBLIMATION. Élever à l'aide de la chaleur les parties les plus sèches et les plus légères d'un corps. Ces parties s'attachent souvent aux parois du vaisseau distillatoire, sous la forme d'une poussière fine; telle est la fleur de soufre, qui est le résultat de la Sublimation du soufre.

VITRIFICATION. On appelle *vitrifiables* les terres que la fusion convertit en verre. On parvient à vitrifier la silice (terre simple) par l'addition de la soude, et on la transforme en ce verre dont on fait les bouteilles, les glaces, etc.

TABLEAU DE LA CHIMIE représentant la *Cornue*, la *Distillation au bain de sable et à l'alambic*, le *Fourneau à réverbère*, le *Bain-marie*, le *Matras*, la *Spatule*, le *Mouffle*, le *Creuset*, la *Coupelle*, la *Capsule*, les *Caractères chimiques simples et composés*.

LA DISTILLATION AU BAIN DE SABLE. On l'opère à l'aide d'une *cornue* de verre et d'un vase rempli de *sable*, dans lequel est plongée la partie inférieure de la

cornue, et sous lequel on allume du feu. La chaleur se communique peu à peu à la liqueur contenue dans la cornue; elle se réduit en vapeurs, se condense à la partie supérieure de la cornue, sous la forme de gouttes, et coule par le long tuyau qui la termine, dans un vase sphérique de verre nommé *ballon*, destiné à la recevoir. Si la cornue était exposée immédiatement au feu, sans bain de sable, l'impression subite de la chaleur la ferait casser. Quelquefois on remplace le bain de sable par le *lut*; c'est un mélange de terre grasse dont on l'enduit extérieurement.

DISTILLATION A L'ALAMBIC. L'alambic est un grand *appareil* composé de plusieurs vaisseaux ordinairement d'étain ou de cuivre. La *cucurbite* en forme la partie inférieure. C'est un vase de cuivre gros et rond, qui se rétrécit à son ouverture; on y renferme les liqueurs que l'on veut distiller, et on le couvre d'un *chapiteau* fait en calotte. Il est garni extérieurement d'un rebord élevé nommé *réfrigérant*, destiné à contenir de l'eau froide. Les vapeurs s'élèvent dans le chapiteau, se condensent sur les parois refroidies par l'eau du réfrigérant, se rassemblent dans une petite gouttière placée intérieurement au bas du chapiteau, et sortent par un long tuyau pour se rendre dans le ballon. Quelquefois, au bout de ce long tuyau on en ajoute un autre contourné en spirale et nommé *serpentin*, afin que les vapeurs parcourant un espace plus long, aient le temps de se condenser avant d'arriver au ballon. Ordinairement, pour accélérer cette condensation, on plonge le serpentin dans un vase plein d'eau très-froide.

LE FOURNEAU A RÉVERBÈRE. On l'emploie pour obtenir un feu violent. Le dôme arrondi qui l'entoure est destiné à renvoyer la chaleur vers un centre commun.

LE BAIN-MARIE. C'est un moyen très-simple pour échauffer une liqueur sans mettre le vase qui la contient en contact immédiat avec la flamme. On plonge la partie inférieure de ce vase dans une capsule à demi-pleine d'eau, et cette eau échauffée transmet son calorique au corps qu'elle entoure.

LA SPATULE. C'est une languette de fer ou d'argent, destinée à remuer certaines substances.

LE MATRAS, vaisseau de verre à long col.

MOUFFLE, petit arc de terre cuite destiné à recouvrir certaines substances que l'on expose à un feu violent, pour les préserver du contact des cendres, des charbons, etc.

CREUSET, vase de terre que l'on emploie pour mettre les métaux en fusion; il doit être d'une nature *réfractaire*, c'est-à-dire *infusible* au feu le plus violent.

COUPELLE, petit vaisseau de terre formé de cendres d'os, destiné à fondre et à éprouver l'or et l'argent.

CAPSULE, vase de verre ou d'autre matière, dont l'ouverture est très-évasée.

DES CARACTÈRES CHIMIQUES.

Ces Caractères, au nombre de treize, expriment tous les corps simples de la nature. Ils sont divisés en plusieurs genres.

Premier genre. Une *ligne en zig-zag*. La lumière.

Deuxième genre. Une *ligne droite*. Elle représente le calorique, l'oxigène ou l'azote, suivant qu'elle est *perpendiculaire*, *horizontale* ou *oblique*.

Troisième genre. Il renferme les corps combustibles désignés par un *croissant* dont les diverses situations indiquent les espèces.

Quatrième genre. Bases salifiables, c'est-à-dire propres à former des sels avec les acides. Le *triangle* est le signe caractéristique de ce genre, et suivant qu'il est droit ou renversé, il indique les alkalis ou les terres. On caractérise l'espèce de terre ou d'alkali dont il est question, en plaçant les lettres initiales de son nom dans le milieu du triangle, ainsi △P signifie *potasse*, et ▽MG représente *magnésie*.

Cinquième genre. Il contient les métaux. Son caractère représentatif est un *cercle* dans le centre duquel on place l'initiale du nom de l'espèce.

Sixième genre. Il renferme deux espèces. Les bases acidifiables inconnues (bases des acides dont on ne connaît point encore la nature) sont représentées par un *carré* dans le milieu duquel on place les initiales de l'espèce. — Les élémens organiques sont caractérisés par un carré dont un des angles est tourné en haut.

Un corps composé est formé par la réunion de plusieurs corps simples. Pour le représenter on doit donc réunir plusieurs signes. Il faut observer que l'on place toujours inférieurement le signe représentatif de la plus grande quantité; ainsi dans l'oxigène à l'état fluide, le calorique avec lequel il est combiné est en petite quantité, et on le représente par ce signe L; mais si le calorique est plus abondant, il passe à l'état gazeux (dans la forme de gaz), et on l'indique alors par ce caractère Γ.

Nous ne nous étendrons point davantage sur ce sujet, qui appartient à des études plus approfondies sur la Chimie.

Chimie.

INSTRUMENS ET VAISSEAUX.

Distillation ou bain de sable.
Cornue.
Ballon.
Distillation à l'Alembic.
Fourneau à reverbere.
Bain marie.
Serpentin.
Spatule.
Matras.
Creuset.
Moufle.
Coupelle.
Capsule.

CARACTERES CHIMIQUES

Caractères simples.	Lumière.	Calorique.	Oxigène.	Azote.	Carbone.	Hydrogène.	
	Soufre.	Phosphore.	Terres.	Alcali.	Métaux.	Bases acidifiables inconnues.	Élements organiques.
Exemple de Caractères composés.	Oxigène fluide.	Oxigène gazeux.	Oxide de soufre.	Acide sulfureux.	Acide sulfurique.	Oxide d'Argent. (A.G)	Sulfate de potasse solide. (P)

J.G. de St. Sauveur del.

LE BLASON,

OU LA SCIENCE HÉRALDIQUE.

Le Blason est l'art d'expliquer en termes propres toutes sortes d'armoiries. Le mot de Blason vient de l'allemand *Blasen*, qui signifie sonner de la trompette, parce que ceux qui allaient se présenter aux tournois sonnaient de la trompe pour appeler les gardes du pas, auxquels ils montraient leurs armoiries et prouvaient leur noblesse avant que d'être admis. Le Blason, ou la Science héraldique, fut inventé et perfectionné pour transmettre à la postérité les actions mémorables de ces hommes généreux qui se sacrifiaient par un noble dévouement à la défense de leur patrie. Elle leur donne l'immortalité; elle offre aux guerriers des branches de palme et de laurier pour récompense; elle présente aux fonctionnaires publics les signes honorables de l'emploi du pouvoir qui leur fut confié; elle fait connaître l'origine d'une famille, non en cherchant le premier d'une race, mais en conservant la mémoire de celui qui fut le plus illustre et le plus digne d'une grande renommée. Par des hiéroglyphes savans, d'ingénieuses allégories et des signes interprétatifs, la Science héraldique fait passer à la postérité l'histoire des familles fondées par la bravoure et le dévouement de leurs chefs; elle donne aux grands hommes une nouvelle existence, leur assure un hommage public, en offrant aux siècles futurs les moyens de remonter à la source du sang de ces familles qui, à juste titre, se glorifient de leurs ancêtres, de leurs armoiries et de leur renommée.

Les armes ou armoiries sont des marques d'honneur composées de figures et de couleurs fixes qui servent à distinguer les familles nobles, et qui se portaient autrefois sur les armes des chevaliers : de là est venu le nom d'*armes* ou d'*armoiries*.

Il y a des armes, 1° de domaines ou de fiefs, ce sont celles des royaumes, des duchés, etc.; 2° de prétention, pour marquer sa prétention sur un fief ou domaine; 3° d'alliance, c'est-à-dire des maisons auxquelles on est allié; 4° de concession, qui ont été données par les souverains et prises des pièces de leurs armes; 5° de substitution, ce sont les armes d'une autre maison qu'on s'est engagé, par contrat ou autrement, de porter avec les siennes; 6° de dignités, qui sont de pures marques de la dignité dont on est revêtu; 7° de patronage, ce sont les armes des patrons qu'on joint aux siennes pour marquer sa reconnaissance ou sa dépendance; 8° des *maisons*, celles qui sont particulières à chaque famille et les distinguent des autres; 9° les armes des corps, corporations..., etc., des villes, sociétés, académies..., etc.

L'art du Blason se rapporte à dix chefs, qui sont les écus, les émaux, les partitions

de l'écu, les pièces honorables, les pièces de séante partition, les diminutions, les figures, leur disposition et les ornemens extérieurs de l'écu.

I. L'ÉCU est le champ sur lequel sont placées les armoiries; il y en a de plusieurs sortes, selon le goût et la coutume des nations. Les Français le portent en quarré oblong, arrondi en pointe par le bas; les filles le portent en losange, et les femmes parti ou accolé à celui de leur mari.

II. LES ÉMAUX DE L'ÉCU sont les métaux et les couleurs du champ de l'écu. Le champ de l'écu peut être varié par neuf différens Émaux, dont deux s'appellent *métaux*, parce qu'ils représentent l'or et l'argent : cinq se nomment simplement *couleurs*; savoir, le gueules, l'azur, le sinople, le pourpre et le sable; deux sont des fourrures ou pannes.

L'*or* en gravure est représenté par de petits points; l'*argent*, par le fond uni sans points ni traits; le *gueules* par des traits perpendiculaires, c'est-à-dire descendant à plomb du haut de l'écu en bas; l'*azur*, par des traits horizontaux, c'est-à-dire tirés du flanc droit de l'écu au flanc gauche; le *sinople*, par des lignes diagonales qui descendent de droite à gauche; le *pourpre*, par des lignes diagonales qui descendent de gauche à droite; le *sable*, par des lignes perpendiculaires et horizontales. Les *fourrures* sont l'hermine et le vair. L'*hermine* est représentée en gravure par le blanc avec des mouchetures noires; et si le fond est noir moucheté de blanc, on le nomme *contre-hermine*. Le *vair* est la peau d'un petit animal blanc sous le ventre et bleuâtre sur le dos, en forme de cloche de jardinier; de là vient qu'en gravure on le représente ordinairement en argent et en azur. Si les vairs sont opposés les uns aux autres, ils font le contre-vairé.

Ces mêmes Émaux en peinture sont représentés, l'*or* par le jaune, l'*argent* par le blanc, le *gueules* par le rouge, l'*azur* par le bleu-céleste, le *sinople* par le verd, le *pourpre* par le violet, la couleur de carnation et autres naturelles; le *sable* par le noir, l'*hermine* par le blanc et les mouchetures noires, le *vair* par le gris-bleuâtre et le blanc.

III. LES PARTITIONS DE L'ÉCU sont la division de l'écu en plusieurs parties. L'écu peut se diviser ou en deux parties, ou en trois, ou en quatre : 1° il se divise en deux parties égales, de quatre manières; savoir, par une ligne perpendiculaire qui fait le parti, par une ligne horizontale qui fait le coupé, par une ligne diagonale de droite à gauche qui fait le tranché, par une ligne diagonale de gauche à droite qui fait le taillé; 2° l'écu se divise en trois parties égales, de dix manières, et se nomme *tiercé*, si les émaux des trois parties sont différens. Ainsi l'écu peut être tiercé en *fasce*, en *pas*, en bande, en barre, en orbe, en chevron; on peut aussi y ajouter le tiercé en mantelet et en payrle. On le divise encore en trois, de quatre autres sens, qui sont, le parti d'un et mi-coupé, le coupé d'un et mi-parti, le parti de deux et le coupé de deux.

3°. L'écu se divise en quatre parties égales en deux sens: le premier, par une ligne perpendiculaire et horizontale, et se nomme *écartelé* en croix; le second, par deux lignes diagonales, l'une de la droite à la gauche, l'autre de la gauche à la droite, en forme de

croix de St. André, et se nomme *écartelé en sautoir;* et si l'un des quatre quartiers est encore partagé en quatre parties égales, on le nomme *contre-écartelé.*

4°. Il y a encore d'autres Partitions qui naissent de celles-ci; car on peut diviser l'écu ou en six parties égales, de deux manières, qui sont, le parti d'un, coupé de deux et le coupé d'un parti de deux; ou en huit parties égales, par le parti coupé, tranché, taillé, qui forment le gironné; ou en neuf parties égales, par le parti de deux et coupé de deux, ce qui forme neuf cantons: trois en chef, qu'on nomme le *canton dextre du chef;* le point du chef, le canton senestre du chef: trois en fasce, qu'on nomme le *flanc dextre le centre,* ou le cœur de l'écu, le flanc senestre; trois en pointe, qu'on nomme *canton dextre de la pointe*, la pointe de l'écu, et le canton senestre de la pointe.

IV. LES PIÈCES HONORABLES qui sont de la première institution du Blason. On les appelle *honorables*, parce qu'elles marquent l'antiquité de la noblesse, et qu'en blasonnant, on les nomme les premières par honneur. Toutes pièces, dans leur juste étendue, occupent le tiers de l'écu, excepté le franc-quartier et le giron qui n'en occupent que le quart; ainsi le *chef* est le tiers supérieur de l'écu entre deux lignes horizontales.

Le *pal* est le tiers du milieu de l'écu entre deux lignes perpendiculaires. La *bande* occupe diagonalement le tiers de l'écu, de droite à gauche par le milieu. Le *sautoir* est une pièce qui occupe le tiers de l'écu en forme de croix de St. André. La *fasce* occupe le tiers de l'écu horizontalement par le milieu. La *barre* occupe diagonalement le tiers de l'écu de gauche à droite par le milieu. Le *chevron* est une pièce qui occupe le tiers de l'écu, en forme d'un demi-sautoir ouvert du côté de la pointe, ou d'un V consonne renversé. L'*orbe* est une bordure qui ne touche pas les bords de l'écu. Le *payrle* est une pièce en forme de fourche, ou d'un grand Y grec, mouvant de la pointe. *Bordure* est une pièce qui prend tous les bords de l'écu, en forme de ceinture. La *croix* est le tiers de l'écu entre deux lignes perpendiculaires et deux horizontales. Il y a des croix d'une infinité de facons, qui ont des dénominations diverses, la plupart tirées de leur figure, comme croix parée, croix potencée, croix fleurdelisée...., etc. Les *piles* ou pointes sont des pièces de la figure d'une pyramide renversée. Le *giron* est une pièce d'étoffe taillée en triangle, qui occupe le quart de l'écu. Le *quartier* est une des quatre parties de l'écu écartelé, ou en croix, ou en sautoir; il en est qui joignent aux pièces honorables de l'écusson, le trescheur, les haméides. *L'écusson* est un petit écu placé en cœur dans le grand. Le *trescheur* est un écu fleuré en dehors sur les bords. Les *haméides* sont trois chantiers ou longues perches de bois en forme de fasces alezées, c'est-à-dire, qui ne touchent point les bords de l'écu.

V. LES PIÈCES DE SÉANTE PARTITION sont des pièces de la première institution du Blason, comme les honorables, et qui peuvent remplir l'écu à distance égale.

L'*écu échiqueté* est celui qui est rempli de deux émaux, en forme d'échiquier; il faut nommer les tires. Le *freté* est le comble d'un toit, qui se fait par des perches croisées et entrelacées; ainsi l'écu freté est celui qui est rempli par ces perches. L'*écu losangé*

est celui qui est rempli par des losanges. La *losange* est une figure à quatre angles, dont deux opposés sont aigus et deux obtus. L'*écu fuselé* est celui dont le champ est rempli de fuseaux, à distances égales. L'*écu treillissé*, c'est l'écu rempli de treillis. L'*écu découpé* est celui dont le champ est coupé en quart de cercle. Les points équipollés sont cinq quarrés qui répondent à quatre autres d'un émail différent. Les *macles* sont des losanges percées en quarré au milieu : si l'écu en est rempli, il se nomme *maclé*. Les *rustres* sont des losanges percées en rond, au milieu. Le *bezant* est une pièce de monnoie d'or ou d'argent : si l'écu en est rempli, il se nomme *Bezanté* d'or ou d'argent. Ces pièces étaient la monnaie de *Bizance*, depuis appelée *Constantinople*. Les *tourteaux* sont une figure ressemblante aux *bezans*, mais toujours de couleur. Les *vires* sont plusieurs anneaux concentrés, c'est-à-dire, qui ont un même centre ; on en dit le nombre. Les *billettes* sont des quarrés plus longs que larges, en forme de billets pliés. Les *annelets* sont de petits anneaux. On peut aussi ranger parmi les Pièces de Séante Partition, le plumeté et le papillonné. Le *plumeté* est l'écu rempli de plumes ; le *papillonné* est l'écu rempli de petites taches semblables à celles qui se voient sur les ailes des papillons.

VI. LES DIMINUTIONS regardent la réduction des pièces honorables à une moindre largeur. Les pièces honorables, multipliées jusqu'à six, ne passent pas pour diminuées ; ainsi on dit : fascé, paré, bardé de six.

Le *comble* est un chef diminué. Les *trangles* sont des fasces diminuées de moitié en nombre impair. La *cotice* est une bande diminuée de moitié. Le *canton* est le quartier diminué du tiers. Le *filet* est le quart de la croix, et se nomme *filet en croix*. Les *tierces* sont le tiers de la face de la bande ou de la barre ; on en met toujours trois dans la même situation. Le *flanquis* est le tiers du sautoir. La *devise* est une fasce diminuée d'un tiers. Le *bâton peri* est d'un tiers moins large que la bande, et se nomme *peri en bande*, s'il va de droite à gauche, et *peri en barre*, s'il va de gauche à droite et marque la bâtardise. La *filière* est le quart de la bordure. Les *jumelles* sont de la largeur des tierces, et se mettent toujours deux à deux en fasce, en pal, en bande, en barre, en sautoir, en croix, en chevron, qu'on nomme *jumelle*. La *vergette* est le demi-pal. L'*étaye* est le quart de la largeur du chevron. L'*engrelure* est le quart de la bordure travaillée en piquets de dentelle. Les *burettes* sont des fasces diminuées de deux tiers, et se mettent en nombre pair, jusqu'à dix et plus ; et si le champ en est rempli, il se nomme *burette de tant de pièces*. Il en est de même pour la vergette, l'étaye, et on le nomme *vergette*, *étayé*, *jumelé*, *coticé*...., etc. On voit par ces diminutions, que le chef réduit se nomme *comble ;* le pal diminué se nomme *vergette ;* la bande est cotice, ou bâton peri en bande ; le sautoir en flanquis ; la fasce diminuée en nombre impair ; et trangles, ou tierces et burettes, si elle est diminuée en nombre pair ; on divise, si elle est diminuée d'un tiers : la bordure diminuée avec des piquets de dentelle, est engrelure, ou sans piquets, devient filière. La croix est filet ; le quartier devient le canton.

VII. LES FIGURES DU BLASON se composent des corps qui entrent dans les Armoiries.

EXPLICATION. 1°. Il y a une infinité de Figures dans le Blason, mais qui deviennent fausses, si on les a disposées en mettant métal sur métal, ou couleur sur couleur. 2°. Ces Figures se réduisent à quatre sortes, en *Figures propres*, qui sont les pièces honorables, les pièces de séante partition, et les pièces diminuées : en *Figures naturelles*, qui sont les corps produits dans la nature. Il en est cependant qui ont des noms particuliers dans le Blason. Par exemple, les aigles sans bec et sans pattes se nomment *Alérions ;* deux berceaux adossés s'appellent *Bars ;* la couleuvre se nomme *Bisce*, et le serpent qui engloutit un enfant, prend le nom de *Guivre ;* la *canette* est une canne sans bec et sans pieds ; le *buste* est la tête de l'homme avec les épaules ; les *coquerelles* sont l'étui des noisettes, le *crequier* est une espèce de cerisier sauvage ; la *défense* est la dent de sanglier ; *dextrochère* est une main droite avec son manipule ; l'*écot*, un tronc d'arbre dont les branches sont coupées, ensorte qu'il en reste des petits bouts ; les *lunets* sont des croissans appointés ; le *massacre* est une tête d'animal décharnée ; *ombre du soleil* est la figure du soleil sans visage ; *ottelle* est une amande pelée ; *quintefeuille* est une fleur à cinq feuilles ; *tiercefeuille* est un trèfle ou plante à trois feuilles ; un *rencontre* est une tête d'animal mise de front, dont on voit les yeux ; *vannets*, sont des coquilles ouvertes ; *vol*, deux ailes d'oiseaux jointes ensemble ; la *foi*, deux mains d'homme jointes ensemble.

3°. Les *Figures artificielles* sont celles qui nous viennent des arts, comme l'*herse*, le *gonfanon*, ou bannière d'église ; les *anelles*, ou fers de moulin percés en quarré ; le *badelaire*, ou sabre au dos courbé, et terminé en pointe ; le *bouterose*, ou le bout du fourreau du badelaire ; le *bris*, ou fers de portes qui servent à les attacher aux gonds, les *lambrequins*, ou pièces détoffe découpée pour couvrir le haut et les flancs de l'écu ou du casque ; la *hie* est un instrument à battre le pavé ; la *houssette* ou brodequins sont comme un bas de chausse ; le *lembes* est une bande d'étoffe avec des pendans ; le *nébulé* est une pièce en forme de nuée ; le *vivré* est une pièce avec des plis et replis en quarré ; la *cornière* est une anse de chaudron ; la *douloire* est un instrument de cordonnier ; les *fermaux* sont des agraffes pour fermer les livres, serrer les manteaux, unir les côtés des chapes et les bouts des ceintures ; *gumenes* est une ancre avec ses cordes ; le *patenôtre* est le chapelet ; les *rays*, pièce semblable à la roue d'un char sans bords ; le *rocq* est une tour d'échiquier ; la *chausse-trappe* est un fer à 4 pointes tellement disposées, qu'il s'en trouve toujours une au-dessus ; la *feuille-de-scie* est le fer d'une scie.

4°. Les Figures chimériques sont celles qui ne subsistent pas, et qui sont de l'invention des fables ou du caprice, comme les centaures, les harpies, les hydres à trois têtes, les autres chimères, et même les anges avec un corps humain.

VIII. LA POSITION DES FIGURES est l'endroit de l'écu où elles sont placées : 1°. elles peuvent l'être ou plus haut ou plus bas ; ainsi le chef peut être abaissé sous un autre, la fasce peut descendre vers la pointe ou monter vers le chef. 2°. Elles peuvent se rapprocher des flancs dextre et senestre, comme il se pratique dans les écus passés. 3°. Une pièce peut passer en abîme, c'est-à-dire que ses bords peuvent ne point paraître dans l'écu ;

une rose, par exemple, dont on ne verra pas les extrémités, une étoile dont les pointes ne paraissent pas. 4°. Une seule pièce peut être placée en neuf cantons différens de l'écu; savoir, au canton dextre du chef, au point du chef, au canton senestre du chef, au flanc dextre, en cœur, au flanc senestre, au canton dextre de la pointe, en pointe et au canton senestre de la pointe. 5°. Plusieurs pièces jointes ensemble imiteront une pièce honorable; c'est-à-dire, qu'on peut ranger la même pièce multipliée, de manière qu'elles représentent une pièce honorable. On peut joindre, par exemple, plusieurs bezans en chef, en pal, en bande, en barre, en fasce, en sautoir...., etc.

6°. Il faut nommer en blasonnant, et le nombre et le rang de ces pièces multipliées, à moins qu'elles ne soient semées. On appelle pièces semées, ou un écu semé, celui dont le champ est tellement rempli d'une même pièce multipliée, que celles qui approchent des bords s'y perdent en partie. Si toutefois ce nombre est celui qu'on emploie ordinairement dans le Blason, comme six fasces, six bandes, six barres, six pals, on n'en dit pas le nombre, quoique l'écu en soit rempli; mais on dit paré, fascé, bardé, barré, etc.: si le nombre passe trois, on nomme le rang.

IX. LA DISPOSITION DES FIGURES est leur situation entre elles, ou par rapport à l'écu. *Entre elles,* comme les adossées, les appointées, les entrelacées..., etc. par rapport *à l'écu :* si elles sont en chef, en pointe, en cœur, on nomme ces situations en blasonnant. On peut disposer ces figures d'une infinité de manières, qu'il est plus aisé de connaître en les voyant qu'en les définissant. Il faut en blasonnant nommer ces dispositions dans les termes propres de l'art, qu'on trouve dans les livres du Blason par ordre alphabétique, comme abaissé, aceolé, adossé..., etc... etc.

X. LES ORNEMENS EXTÉRIEURS DE L'ÉCU sont les figures qui accompagnent les Armoiries en dehors : les unes se placent au-dessus de l'écu, les autres sur les flancs, d'autres au-dessous, quelques-unes autour ou derrière. 1°. Les ornemens qui se placent au-dessus, sont, le timbre, le cimier, les cris de guerre, la devise. Le *timbre* est le casque, ou heaume qu'on met sur l'écu et la couronne; les casques sont d'or, à visière levée pour les souverains..., etc. La *couronne* est un cercle qui environne la tête, et que l'on place sur l'écu immédiatement, ou sur le casque lorsque ces deux y sont joints. Il y en a de diverses sortes : celles employées maintenant, sont les couronnes impériales, royales, ducales, les couronnes de comte et de baron; les chevaliers n'ont pas le droit d'en porter. 2°. Il y a des ornemens placés aux flancs de l'écu; savoir, les tenans, les supports, les soutiens, les marques de l'église et de la charge ou office. Les *tenans* sont des figures d'êtres raisonnables, comme des anges, des hommes, des dieux de la fable qui tiennent l'écu. Les *supports* sont des animaux, comme lions, chiens...., etc. Les *soutiens* sont des figures inanimées, comme des arbres, des piédestaux, des affûts de canon. Les marques de l'église servent désormais aux Armoiries des ecclésiastiques : il y a des marques de charges ou offices placées à côté des Armoiries. 3°. Il y a des ornemens placés sous l'écu, des palmes et des marques de dignité. 4°. Les ornemens placés derrière l'écu sont aussi

des marques de dignité ou d'office. 5°. Les ornemens qui entourent l'écu, sont les colliers de chevalerie, les manteaux et les pavillons. Les *manteaux* sont fourrés d'hermine et armoyés, c'est-à-dire que les figures des Armoiries paraissent sur les deux côtés du manteau. Les *pavillons* fourrés d'hermine et armoyés sont pour les rois. Il est des ornemens pour les officiers de justice; il en est aussi pour les femmes. Les veuves entourent leur écu d'une cordelière; les princesses mettent des palmes autour de l'écu de leurs armes; les femmes mettent autour du leur des lacs d'amour, et les jeunes filles des guirlandes de fleurs.

XI. Pour blasonner selon les règles: 1° on commence par le champ; ensuite on nomme les figures, leur position, disposition, nombre et leurs émaux; et quand il y a plusieurs figures dans le champ, il faut commencer par la principale. Les pièces honorables sont les principales, excepté le chef et la bordure, et on les nomme les premières, à moins qu'elles ne soient brochantes sur le tout.

2°. Si l'écu est parti et écartelé, on commence, au coupé, au tranché, et au taillé, par le quartier le plus haut; au parti, par le quartier dextre; à l'écartelé, par les deux d'en haut; puis par les deux d'en bas, en cet ordre $\begin{matrix}1.2\\3.4\end{matrix}$, si les quatre quartiers sont différens; mais s'il n'y en a que deux différens, on nomme le 1 et le 4, puis le 2 et le 3.

Pour mettre en pratique les principes du Blason, il faut consulter les anciens ouvrages sur l'Art Héraldique, où sont renfermées les armes blasonnées, qu'il est bon de voir et de parcourir. On apprendra par ce moyen à blasonner les Armes ordinaires, et à connaître et distinguer les Armoiries nouvelles. Il faut aussi consulter les dictionnaires du Blason, qui serviront à faciliter aux jeunes gens et aux amateurs l'étude de cette Science. Nous avons ajouté au tableau des principes du Blason, les Armes blasonnées des grands *Dignitaires*, *Comtes*, *Barons* et *Chevaliers* de l'Empire Français. L'Armorial général de l'Empire qui avait été annoncé, n'ayant point encore paru, nous n'avons du blasonner les Armes des familles de France.

Autrefois chez les Grecs et les Romains on donnait aux guerriers qui s'étaient distingués au champ d'honneur, des couronnes de laurier ou de chêne; on plaçait sur leurs vêtemens ou sur leurs armes des signes honorifiques; ils étaient traités avec distinction, et parvenaient au commandement, s'ils joignaient le talent au courage. Tous les peuples modernes, comme les peuples de l'antiquité, ont récompensé le vrai courage et accordé des honneurs, des titres, des dignités à ces héros qui dans les combats avaient généreusement répandu, tantôt le sang de l'ennemi, et tantôt le leur, et toujours avec gloire, pour les seuls intérêts du monarque et de l'état. C'est pour récompenser d'une manière grande et généreuse, que les rois fondèrent les principaux ordres militaires dont ils se faisaient un devoir de porter eux-mêmes les décorations. Ces beaux signes de la gloire et de l'honneur annonçaient que ceux qui les portaient avaient au moins quelques-unes des grandes qualités qui font les grands hommes; qu'ils étaient non-seulement braves, mais ennemis généreux, chevaliers galans et courtois, joignant la politesse, la prévenance, l'affabilité à cette grandeur

d'ame qui fait toujours penser, parler, agir noblement, avec sagesse et avec prudence, n'ayant d'autre desir que de servir *Dieu*, *leur roi* et *leur dame*, et toujours prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour leur prince et pour leur patrie.

Parmi les ordres de chevalerie institués pour récompenser les guerriers, et que les siècles derniers ont vu naître, on remarque : l'ordre de la Toison d'or, institué par *Philippe II*, duc de *Bourgogne* en 1190 ; en *Angleterre*, l'ordre de la Jarretière, établi par *Edouard III*, vers l'an 1350, avec cette inscription sur la jarretière : « *Honni soit qui mal y pense*, à l'occasion de la jarretière gauche que la comtesse de *Salisburi* laissa tomber en dansant, et que le roi *Edouard* ramassa ; en *Danemarck*, l'ordre de l'Éléphant, institué en 1478, par *Christierne I*; en *Savoie*, l'ordre de l'Annonciade, ainsi nommé par *Charles-le-Bon*, duc de *Savoie*; l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, depuis l'ordre de Malthe, institué en 1104. En *Russie*, les ordres de Saint-André, établi en 1715, par *Pierre* Ier. et de Sainte-Catherine, établi par l'Impératrice Catherine en 1698. En *France*, sous l'ancienne monarchie, l'ordre de Saint-Michel, institué par *Louis XI*; l'ordre du Saint-Esprit, institué par *Henri III*, et l'ordre de Saint-Louis, institué par *Louis-le-Grand*, en 1693.

Ces trois ordres ne sont plus reconnus en France ; la constitution actuelle de l'Empire Français ayant voulu que des récompenses fussent décernées à tous les genres de services rendus à l'État, et à tous ceux qui ont acquis des droits à l'estime et à la reconnaissance publique, une loi, datée de l'an 10, a créé en conséquence une Légion d'honneur. Cette Légion est composée d'un grand-conseil, composé des grands dignitaires de l'Empire, présidé par S. M. Le nombre des grands-officiers est de 109. Il y a une grande chancellerie où se garde le sceau de la Légion, une grande trésorerie, et des cohortes dont le nombre doit augmenter sans doute, en raison de la grande étendue de l'Empire Français.

La grande décoration de la Légion d'honneur consiste en un ruban rouge, passant de l'épaule droite au côté gauche, au bas duquel est attaché l'aigle de la Légion par un ruban moiré rouge ; une plaque brodée en argent sur le côté gauche des manteaux et des habits, et composée de dix rayons, au milieu desquels est l'aigle de la Légion, avec ces mots : « *honneur et patrie.* » Ce cordon n'est conféré par S. M. I., qu'aux grandso-fficiers de la Légion. La décoration des chevaliers de la Légion consiste dans une étoile à cinq rayons doubles, émaillée de blanc. Le centre est entouré d'une couronne de chêne et de laurier ; il présente d'un côté l'effigie de l'Empereur, avec cette légende : « *Napoléon,* » *empereur des Français;* » et de l'autre, l'aigle français transportant la foudre, avec cette autre légende : « *honneur et patrie.* » Cet aigle est d'or pour les grands-officiers, et d'argent pour les simples chevaliers : on le porte à une des boutonnières de l'habit, attaché à un ruban moiré rouge.

Tableau du Blazon.

Principes du Blazon.

Ecu — Ecu — Ecu mi-parti. — Ecu — Or — Argent

Azur. — Gueule. — Sinople — Pourpre. — Sable. — Herminé. — Vairé.

Princes G.ds dignitaires — Ducs français. — Comtes Sénateurs

Les Ornemens du premier écu appartiennent aussi aux autres

Comtes

Ministres — Conseilles d'état. — Présid.ts du Corps Législatif. — Archevêque — Sortis de l'armée

Barons

Sortis de l'armée — Evêques — Présidents des Colléges elect.x — Présid.ts de la Cour d'appel — Procur.r imp.l de la C.r d'appel — Maires — Membres des Colléges Elect.x

Chevaliers

J. G. de S.t Sauveur del.



J.G. de St. Sauveur del

DE LA GYMNASTIQUE.

On entend par Gymnastique tout ce qui tend à établir les principes des connaissances propres à former le corps des jeunes gens, et à les rendre adroits, agiles, forts et courageux. Les Anciens s'adonnaient beaucoup à tous ces exercices; ils en avaient de particuliers, tels que le pugilat, la lutte, la course, l'exercice des armes, la danse, et la natation, etc. Chez quelques peuples, les femmes prenaient part à plusieurs de ces exercices. Les peuples modernes qui cherchent à donner à leurs enfans une éducation soignée, cultivent plusieurs parties de la Gymnastique; ils ont des maîtres particuliers pour tous les talens qui servent à former le corps du jeune homme. Nous avons des écoles d'équitation, d'escrime, de natation; les salles de danse, les jeux de paume, etc. sont fréquentés par une jeunesse avide ou de se présenter avec grace, ou de montrer son adresse. Nous nous occuperons peu de ces derniers exercices, pour donner une idée de l'art de la natation et de celui de l'escrime. Nous parlerons un peu plus longuement de l'équitation.

LA NATATION est l'art de se soutenir sans danger sur l'élément liquide, de fendre les flots, de plonger même au fond de la mer, de nager entre deux eaux, de braver la fureur de l'onde irritée ou de la tempête, et d'échapper ainsi à tous les dangers imprévus d'une navigation longue et pénible. On ne saurait trop recommander aux jeunes gens cet exercice salubre et nécessaire dans tous les âges de la vie; il faut donc fréquenter les écoles de Natation; mais on doit recommander beaucoup de prudence à tous ceux qui, sans expérience, essaient leurs forces sur une rivière ou dans une eau profonde et rapide.

L'ESCRIME. Tous les exercices à l'arme blanche ou avec des armes à feu doivent entrer dans l'éducation. Le Français doit apprendre à manier ces armes terribles qui le rendent supérieur aux soldats de toutes les nations. Les manœuvres de cavalerie, l'exercice à feu, espadonner avec le sabre, tirer l'épée avec adresse et avec grace, voilà des talens que les élèves de nos écoles doivent s'empresser d'acquérir. L'art de l'Escrime s'apprend dans des salles où des maîtres en fait d'armes s'empressent de former les jeunes gens.

L'ÉQUITATION est l'art de monter à cheval. Le lieu où l'on apprend ce bel art s'appelle *Manége*. Les chevaux formés au manége sont plus souples et plus obéissans.

Avant de s'occuper du manége, il est bon de connaître le cheval, ce beau quadrupède que la nature forma pour aider l'homme. Un coursier bien fait, dont toutes les parties sont bien constituées, est digne de notre admiration. Pour mériter la préférence et nos éloges,

LA TÊTE du cheval doit être menue, étroite, décharnée et sèche. Tout cheval qui a la tête grosse peut incommoder et gêner le bras du cavalier.

LES OREILLES doivent être petites, étroites, droites, hardies, fines et déliées, être placées au plus haut de la tête. Lorsque le cheval galoppe, il doit avoir les oreilles avancées; c'est ce qu'on appelle *avoir l'oreille hardie.*

LE FRONT doit être médiocrement large; un front égal est le plus beau. Le cheval doit avoir une bonne épie ou molette au front; ce sera une bonne marque s'il y en a deux l'une à côté de l'autre.

LES SALIÈRES doivent être élevées; si elles sont enfoncées et creuses, elles sont difformes.

LES YEUX clairs, vifs, pleins de feu et médiocrement gros sont les plus estimés. Les plus gros ne sont pas les meilleurs; ils doivent être à fleur et non hors de la tête, et avoir la prunelle grande.

L'OS DE LA GANASSE, depuis le haut jusqu'au bas, doit être petit et maigre; l'entre-deux des os de la ganasse doit être ouvert, bien vide et creux.

LES NASEAUX doivent être bien fendus et bien ouverts.

LA BOUCHE médiocrement fendue est la plus belle.

LA LANGUE doit être menue. Les chevaux qui ont la langue trop grande n'ont rarement et presque jamais de bouche. Les lèvres menues contribuent à la bonté de la bouche: la barbe ne doit être ni plate, ni relevée.

L'ENCOLURE doit être déchargée de chair; il faut qu'elle soit longue, relevée, maigre, et que toute l'encolure, considérée ensemble, ne soit ni trop molle, ni trop longue.

LE CRIN doit être délié, long, peu épais; s'il est frisé, il sera plus beau.

LA POITRINE large et ouverte, aux chevaux de légère taille, est toujours estimée. Les chevaux pesans l'ont presque toujours large.

LES ÉPAULES doivent être médiocres, plates et déchargées de chair. Un cheval chargé d'épaules ne peut être agréable à la main.

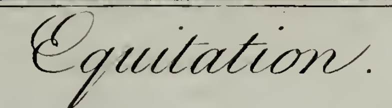
LES REINS DOUBLES conviennent au cheval; il doit les avoir élevés aux deux côtés de l'épine du dos.

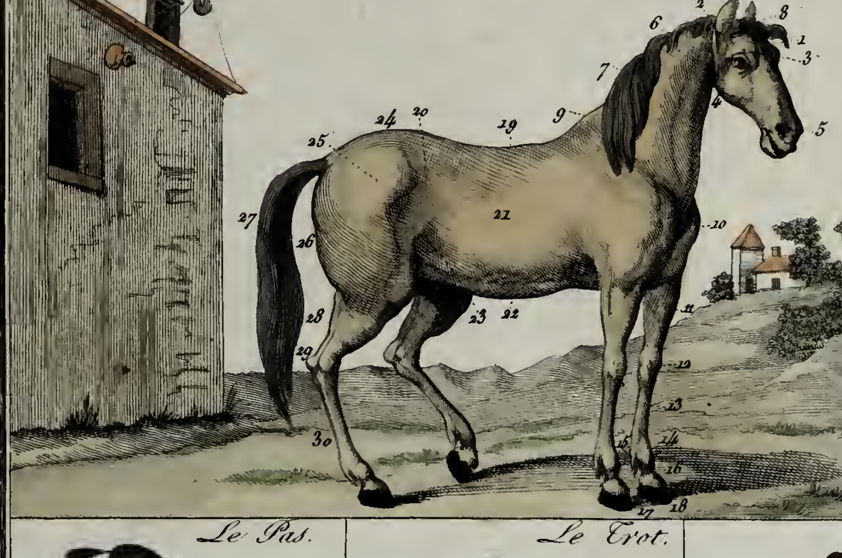
LE VENTRE, aux chevaux de légère taille, doit être médiocre; mais à ceux de carrosse, le plus grand est le meilleur.

LES FLANCS doivent être pleins.

LA CROUPE large et ronde est estimée. Les hanches doivent être tournées ensorte que les deux os ne se puissent voir par le haut. Plus lesdits os sont éloignés l'un de l'autre, meilleure en est la marque, et la Croupe en est plus large et plus belle.

LA QUEUE doit être ferme, forte, sans mouvemens, garnie de poils: le tronçon doit être gros, ferme et placé haut. Les chevaux qui ont la Queue trop basse ont rarement les reins bons et n'ont jamais la croupe belle.





Noms des différentes parties du Cheval.

1. Front.	16. Paturon
2. Tempes.	17. Sabot.
3. Salières.	18. Pince.
4. Ganache.	19. Rhin.
5. Nazeaux.	20. Rognons.
6. Encolure.	21. Côtes.
7. Crinière.	22. Ventre.
8. Toupet.	23. Flancs.
9. Garot.	24. Croupe.
10. Poitrail.	25. Hanches.
11. Bras.	26. Fesses.
12. Genou.	27. Queue.
13. Canon.	28. Cuisses.
14. Boulet.	29. Jarret.
15. Fanon.	30. Jambes.



J.G. de St. Sauveur del.

LES JAMBES DE DEVANT doivent avoir le bras large et nerveux, et le muscle qui est au-dessus des arcs doit être gros, nerveux et charnu. Pour les chevaux de manége, le bras le plus court est le meilleur. La Jambe du cheval la plus large et la plus petite est la meilleure.

LE GENOU plat et large, sans aucune grosseur ni rondeur au-dessus; le canon plat, court, large, où l'on voie la séparation du gros os et du nerf et près du boulet, est le plus estimé. On doit voir le petit os qui est entre les deux.

LE PATURON court convient aux chevaux de légère taille; les chevaux qui portent le boulet presque à terre sont souvent faibles.

LA COURONNE doit paraître plus haute que le sabot. Le sabot doit avoir la corne luisante, haute et unie; elle doit être de la couleur de celle d'un bouc, pour être excellente.

LE TALON doit être haut et large, la fourchette bien nourrie, quoique menue; c'est un défaut de l'avoir trop petite; la solle forte, épaisse, et tout le pied creux.

LES CUISSES du cheval doivent être longues et charnues, et tout le muscle qui est au-dehors de la cuisse, gros, épais et charnu.

LES JARRETS doivent être grands, étendus, point pliés, secs, décharnés, nerveux et souples. La jambe de derrière sera large et plate, qui descendra à plomb du Jarret au boulet. Un cheval qui a les pieds de devant bons, a également bons ceux de derrière; mais quelquefois les pieds de devant sont faibles quoique ceux de derrière soient bons. Un cheval trop élevé sur les jambes n'est pas si beau; c'est à l'œil à juger de la hauteur qu'elles doivent avoir.

LE MANÉGE est un lieu circulaire ordinairement sablé, où l'on exerce les chevaux, et où la jeunesse apprend à monter à cheval. Les maîtres de Manége s'appellent *Ecuyers*.

On dresse un cheval de Manége, soit monté ou non monté. Le cavalier qui veut se rendre habile à monter à cheval, doit apprendre à se tenir avec grace, à guider son cheval dans tous les sens, soit que le coursier aille au *pas*, au *trot*, au *galop*, au *grand galop* (*Voyez* la gravure, pour l'explication de ces mots.), soit qu'il marche, qu'il s'arrête, etc. Il doit aussi apprendre à s'exercer, sur le cheval, au maniement des armes.

AVIS.

Le *Muséum de la Jeunesse* est enfin terminé; la veuve de M. de Saint-Sauveur a rempli tous les engagemens contractés par feu son époux, et les vingt-quatre livraisons de cet Ouvrage ont été fournies au Public. Ni les embarras de sa situation, ni les difficultés, ni les contradictions n'ont pu ralentir son zèle; elle a fait tout ce qui dépendait d'elle pour donner à la Jeunesse un Ouvrage tout à la fois agréable et utile, et aussi complet qu'il pouvait l'être avec vingt-quatre numéros seulement. Elle offre aujourd'hui ses remercîmens aux personnes distinguées par leur nom, par les places honorables qu'elles occupent, et par leurs talens, qui ont bien voulu seconder ses efforts; elle conservera pour elles une éternelle reconnaissance. Toutes les planches de ce Muséum ont été gravées et coloriées avec soin. Le plus grand nombre des dessins et des gravures ont été faits par M. H.....t, qui a rédigé quelques parties du texte. Toutes les autres parties ont été rédigées par M. F. Babié, né à Lavaur, département du Tarn, homme de lettres, ancien journaliste, connu par plusieurs ouvrages de littérature (*). Le Public sans doute aura quelque indulgence pour les auteurs du texte du Muséum de la Jeunesse, qui ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour seconder M[me] de Saint-Sauveur, et l'aider à terminer un Ouvrage qui doit plaire à la Jeunesse et servir à son instruction.

(*) Parmi les ouvrages de M. F. Babié, on remarque, 1°. un Projet d'Éducation militaire; composé en 1789, 2°. l'*Homme de la Nature*, en 3 vol. in-8°, d'après les Mémoires de M. l'abbé *Richard*. 3°. Avec M. *Beaumont*, journaliste, la GALERIE MILITAIRE, ou *Notices historiques sur tous les généraux en chef et de division, qui ont commandé les armées françaises pendant la guerre de la coalition*, 7 vol. in-8° avec figures. 4°. *Les Archives de l'Honneur*, ou *Notices sur les généraux de brigade, adjudans-commandans, colonels, majors, officiers et soldats qui ont fait la guerre de la révolution*..., etc. : quatre volumes de cet Ouvrage ont été mis en vente. 5°. *Deux Ouvrages biographiques sur deux personnages illustres, et un Mémoire sur les Consulats.*

(Note de M. L....s).

ORDRE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE *MUSÉUM DE LA JEUNESSE.*

NOTA. Le relieur doit observer que cet ordre lui indique la manière dont les matières et les planches doivent être placées en reliant les cahiers; il doit mettre le texte avant les planches.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Art. ASTRONOMIE. Page 2, ligne 4 : empruntent leur lumière du soleil, *lisez*, emprunte sa lumière du soleil.

Idem. Page 4, ligne 16 : ce soleil, *lisez*, le soleil.

Art. MARINE. Page 1, ligne 14 : fû, *lisez*, fut

Art. AGRICULTURE. Page 17, ligne 28 : mouton, *lisez*, bouton.

Idem. Art. Boutures et Marcottes. Page 17, lig. 21 : plantes vivaces, *lis.* plantes annuelles.

Art. GÉOGRAPHIE. Page 27, lig. 4: détroit de *Gibraltar*, *lisez*, isthme de *Suez.*

Idem. Page 15, lig. 12 : montagnes de la Suisse, *lisez*, montagnes du Piémont.

HISTOIRE NATURELLE.

Nota. Page 97, ligne 31 : le poisson la Barbue ne se pêche que dans la mer du sud.

